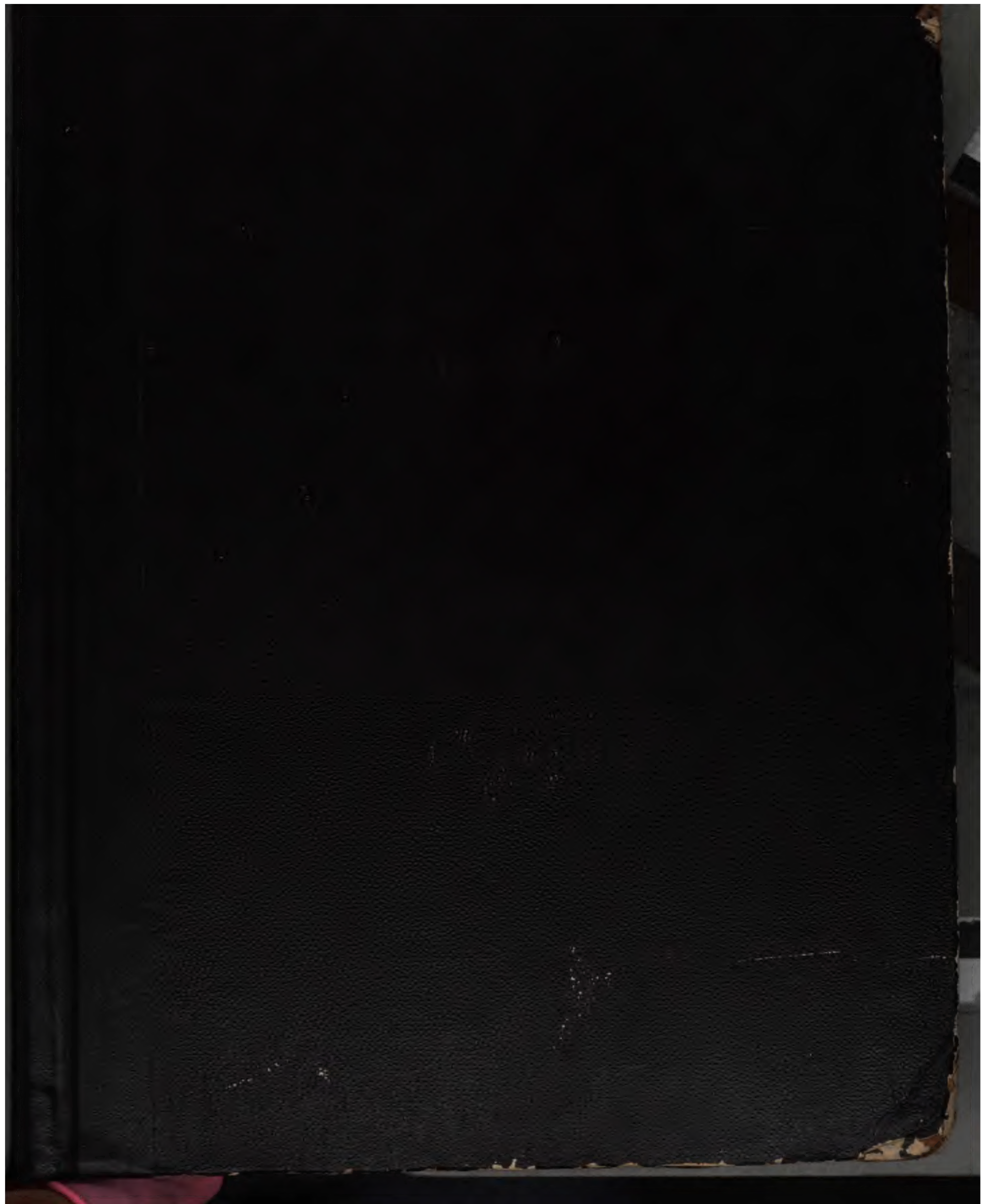


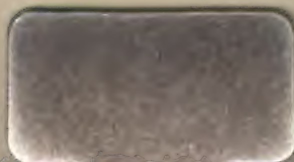








STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



HISTOIRE DE LA GÉORGIE.



HISTOIRE
DE LA GÉORGIE

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'AU XIXe SIÈCLE,

TRADUITE DU GÉORGIEN

par

M. BROSSET, [i. e. Brosse, M. I.]

Membre de l'Académie Impériale des Sciences.

1RE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE, JUSQU'EN 1469 DE J.-C.

S.-PÉTERSBOURG.

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

1849.

Se vend chez *W. Eggers* et *Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, No. 12, et à Leipzic, chez *Léopold Voss*.

HISTOIRE DE LA GÉORGIE.



HISTOIRE DE LA GÉORGIE.



A Son Excellence

MONSIEUR LE COMTE

OUVAROF,

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES,

FONDATEUR ET PROMOTEUR BIENVEILLANT
DES ÉTUDES GÉORGIENNES, EN RUSSIE;

RESPECTUEUX HOMMAGE

de l'Éditeur.

HISTOIRE DE GÉORGIE,

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'AU COMMENCEMENT DU XIXE SIÈCLE,

Traduite du géorgien. [1])

AUX LECTEURS, sur l'objet de ce livre. [2])

Le sage Pline le stoïque dit que chaque heure non employée pour la science est perdue : parole véritable, puisque les heures, étant fugitives, ne peuvent être rappelées et conséquemment sont perdues, si nous n'en avons tiré profit en temps utile ; et ce n'est pas seulement l'heure, la minute, la seconde, mais encore le

[1]) L'ouvrage que je traduis est connu en Géorgie sous le simple titre de ქართლის ცხოვრება «Vie du Karthli,» titre qui était déjà donné au XIIIe siècle à une histoire de ce genre, puisque l'auteur arménien Stéfanos Orbélian le cite dans l'histoire de sa famille (S.-Martin, Mém. hist. et géogr. t. II, p. 64). Au reste, les chroniques en général sont nommées ცხოვრებანი Vies, par tous les historiens géorgiens. Si j'ai remplacé le mot Vie par un autre, c'est affaire de goût ; quant au mot Karthli, auquel je substitue Géorgie, c'est parce que, depuis le XVe siècle, le premier a une signification particulière, et le second un sens plus étendu, générique : deux choses qu'il ne faut pas confondre.

[2]) Cette Introduction n'appartient pas aux Annales que je traduis ; elle est de l'historien Wakhoucht, et ne se trouve que dans son Manuscrit autographe, existant au Musée asiatique de l'Académie Impériale des sciences, ainsi que dans une copie authentique, faite par les soins de la reine Mariam, d'Iméreth, se trouvant dans le même Musée. Comme elle renferme l'exposition de tout le système chronologique de l'auteur, la seule chose qui lui appartienne dans sa grande compilation historique, et que, jusqu'à plus ample informé, j'ai adopté la plupart des chiffres déterminés par lui, comme dates des événements, je crois devoir donner cette Préface sans aucun retranchement, mais en y joignant mes observations. Je l'ai déjà publiée en partie dans le Bulletin scientifique, t. IV, p. 330, sqq.

mois et l'année, qu'on ne peut ressaisir. Il y a heure et heure [1]) : le jour, le mois, l'année, le siècle, qui sont heures aussi, reviennent, il est vrai, mais non les mêmes qui se sont écoulés pour nous, en sorte que l'on ne peut les employer au gré de ses désirs en guise des précédents. Cela étant vrai, il ne faut donc pas laisser le temps nous échapper dans l'inactivité, sans qu'il nous en reste aucun profit. Cependant quels avantages nous procure-t-il? Ramassons d'immenses richesses ; elles passeront avant qu'un siècle même se soit écoulé. Gagnons de la gloire, conquérons des pays, comme Alexandre-le-Macédonien et autres ; cela ne durera pas, et se dissipera comme le temps lui-même. Construisons des maisons, travaillons la terre, couvrons-la de vergers et de fleurs, d'eaux jaillissantes et de ruisseaux : tout cela passera encore avec le temps. Livrons-nous au repos, à la mollesse, au plaisir, à la chasse, à la bonne chère, à la musique, aux danses, aux voluptés de l'amour : cela passera aussi, plus vîte que les jours et les heures. Mais si nous nous réfugions dans la science, ce fruit, quoique bon, ne sera pas moins passager, autrement toutefois que ceux énumérés plus haut ; car la science rend sage et libre, elle fait connaître Dieu et inculque sa crainte en nous ; elle fait naviguer sur la mer et voir ce que son sein recèle ; elle donne l'essor à l'homme et déroule à ses yeux toute l'organisation du ciel et de la terre ; elle dévoile la nature et les propriétés des étoiles, des animaux et des plantes ; elle chasse le mal, fait aimer le prochain, inspire le bien, enrichit, pacifie et fait prospérer le monde ; elle rend magnanime, honore les rois et les grands, prend les intérêts des peuples, humilie et fait trembler ses ennemis, exalte et enhardit ses sectateurs : tant de bienfaits, d'où viennent-ils ? De la mémoire, qui, à son tour, s'efface après trois, après quatre, tout au plus après cinq générations : cela montre la prééminence des livres, qui nous font connaître la sagesse antique, nous remémorent les minutes, les heures, les mois, les années, les siècles et les espaces plus grands encore, écoulés depuis le commencement, et, supérieurs à la destruction, éternisent l'existence du passé, comme cela est évident. En effet, aidé de l'Esprit-Saint, Moïse a écrit la Genèse après cinq *générations* [2]), lorsqu'il était impossible que l'on conservât le souvenir des

[1]) Je n'ai pas besoin d'avertir qu'ici le mot heure est pris dans le même sens que dans le latin : fugit hora ; en géorgien ჟამი, comme ساعت, signifie proprement l'heure de 60 minutes, et en général le temps ; il n'est pas sans analogie avec l'hébreu יוֹם jour, temps.

[2]) L'auteur dit : « après cinq souvenirs ; » il est conséquent avec ce qu'il a dit plus haut, sans pourtant être fort logique, à ce qu'il me paraît ; car lorsque Moyse écrivait, le monde était âgé de plus de cinq générations.

faits accomplis depuis l'origine des choses, comme il nous les apprend : sans cela tout ce qui s'est fait serait perdu pour nous, ainsi qu'il est arrivé du souvenir de quantité d'illustres personnages. Les livres donc nous donnent le résultat des heures, que dis-je ? des souvenirs les plus reculés ; par-là ils élèvent la pensée vers Dieu, nous font jouir des connaissances, des arts, de l'expérience des siècles passés, comme le dit le même Pline le stoïque : « Il n'y a pas un seul livre d'où nous ne retirions quelque part de profit. » S'il en est ainsi, que dire, et à plus forte raison, des Livres-Saints, des divines Ecritures, qui nous départissent avec la grâce céleste les bienfaits de la vertu en ce monde, pour nous transporter ensuite en présence de J.-C. Notre Seigneur ?

A leur tour, les livres composés par les philosophes nous remplissent de sagesse, d'habileté, d'intelligence, nous font connaître les principes, nous apprennent comment il faut vivre, nous font recourir à Dieu. L'histoire aussi nous rappelle les événements, les actions, la manière d'être des rois, des princes, des nobles, et même des hommes obscurs ; elle nous éloigne du mal et nous conduit au bien. Quant aux livres de contes de bonnes femmes, quoiqu'ils ne vaillent pas la peine d'être mentionnés, pourtant ils divertissent quelquefois, et les sages y trouvent à glaner, ainsi que le dit Jean Damascène, liv. IV, ch. 18 : « Nous devons lire les livres pour y récolter le fruit spirituel. Si nous ne comprenons pas, il faut relire, et non passer outre ; par-là nous arriverons à comprendre. Ce ne sont pas seulement les Livres-Saints, qu'il ne faut pas repousser, mais même les profanes, où l'on recueillera ce qu'il y a de meilleur, laissant le mauvais pour les chiens. »

Malgré le grand bien que procurent les livres, il y a pourtant des gens qui les dédaignent et en disent du mal : leur opinion ne doit être comptée pour rien. Si certains sages les négligent, sous prétexte de manque de loisir, ce n'est pas pour ce motif, mais plutôt faute de les aimer, car sur mille personnes à-peine trouvera-t-on un amateur. Lorsqu'en effet on demandait au sage Socrate : « Pourquoi n'as-tu rien écrit sur la sagesse ? — Parce que, répondit-il, le papier vaut mieux que ce qui est écrit. » Si le papier a encore aujourd'hui tant de valeur, à quoi bon prendre la peine d'écrire ? Ce serait la preuve que les livres sont sans honneur. Ecoutons plutôt ce que disent Damascène et Pline le stoïque, de ne pas rejeter même les livres profanes : et comme on peut tirer profit même de ce qui est sans valeur, à bien plus forte raison les lectures ci-dessus indiquées seront utiles, mais celle de l'histoire surtout sera recherchée comme émi-

*

nemment avantageuse. « En effet, dit le sage Cicéron, celui qui fait cas de la théologie, de la philosophie, de la physique et de l'éloquence, mais dédaigne l'histoire de la nature, des plantes et des animaux, celui-là ne comprendra rien.» L'histoire nous fait connaître les heures, les années, les siècles primitifs; elle discerne le bon d'avec le mauvais, elle exalte les actions vertueuses et blâme celles qui leur sont opposées; elle ne dit que la vérité, sans mélange de supercherie, et témoigne pour les uns comme pour les autres; elle encourage l'homme et le rend fidèle à sa patrie, elle fait connaître la série des générations, elle se sacrifie pour la foi, elle porte chacun à l'amour du prochain.

Or l'histoire se divise en quatre parties: description des lieux, exposition des généalogies, science des dates, récit des faits. Cette dernière se divise elle-même en ecclésiastique et civile. L'ecclésiastique renferme la vie et les actions des saints; la civile raconte les faits et gestes des grands et des petits, dans le monde profane. Comme donc il s'y trouve tant de biens, il n'y a que les ignorants qui puissent la rejeter, au lieu d'en savourer le charme. Quant à nous Géorgiens, notre histoire renferme trois des parties sus-dites: la chronologie et les séries généalogiques y sont pauvres. Le récit des faits y est plus étendu; tandis que l'histoire profane s'y présente parfois avec de très grands développements, parfois avec plus de concision, spécialement depuis Noé jusqu'au roi Giorgi-le-Brillant, celle de l'église n'y est guère qu'en abrégé. Le plan de notre travail a été d'éclaircir les deux parties qui sont obscures et d'abréger les longueurs. Ce que nous disons pour que le lecteur ne s'offense point et soit averti dès l'avance.

L'auteur supplie ceux qui aiment la lecture d'aborder celle-ci sans envie ni colère, car la colère chasse le jugement et l'envie n'aperçoit pas le bien, mais plutôt d'élever en haut, avec droiture, l'oeil de leur pensée, comme l'aigle, qui, prenant avec ardeur son essor pour contempler toutes les beautés de la création, monte à une telle hauteur qu'il concentre l'univers entier dans sa prunelle, et en agissant de la sorte se renouvelle et devient jeune sans s'en apercevoir; de la même manière, ceux qui nous liront sans prévention comprendront notre travail, sans le critiquer, et recueilleront la récompense objet de leurs désirs. Ceux-là, nous les avertissons de faire attention à nos paroles.

Au lieu des cartes de la Géorgie ou Ibérie, que l'on faisait d'un format insuffisant, nous en avons tracé de complètes, et comme il était absolumeut nécessaire d'y joindre une description géographique ou esquisse du pays, c'est ce que nous avons fait. Outre cela, il fallait encore une histoire abrégée, afin que

le lecteur connût ce que chacun, roi ou mthawar, a pu faire, ce qui s'est passé de bon ou de mauvais: sans quoi le lecteur aurait jeté là le livre. Si l'on trouve qu'il eût fallu plus de développement, ma justification est que j'en ai dit assez pour que cela fût en rapport avec la description. [1])

Il faut savoir que dans nos Annales on trouve peu de dates: celles que l'on y voit, depuis Noé jusqu'à Mirian, concordent principalement avec le calcul des Latins; depuis Mirian jusqu'au Bagratides, avec celui des Grecs; plus tard, jusqu'à la reine Thamar, c'est le cycle de cinq-cents [2]), que nous nommons géorgien, et que nous, de nôtre côté, nous avons fait concorder avec nos Annales. De Thamar jusqu'au roi Giorgi-le-Brillant, il y a de nouveau obscurité. Comme donc il y a peu de dates et obscurité, montrons aux incrédules comment nous avons trouvé les dates antérieures et postérieures. De Noé donc, jusqu'à l'avénement de Nébroth, tout est connu par la Bible. Combien de temps Nébroth régna, quand il mourut, cela se voit dans d'autres livres, qui sont d'accord avec les nôtres. Ce qui suit, à savoir l'idolâtrie et le passage de la mer par Moïse, est également dans la Bible; quant au reste, nous l'avons trouvé par l'histoire des rois de Perse, par celles de Nabuchodonosor et d'Alexandre-le-Grand. Ayant rencontré la venue d'Alexandre dans le Karthli, comme il est écrit là-même quel âge il avait quand il devint roi, et combien de temps il régna, il était facile de savoir l'avénement de Pharnaoz, le premier roi. Les noms des rois postérieurs, jusqu'à Aderc, sont déterminés par les princes syriens mentionnés nommément [3]). Le règne d'Aderc, sans obscurité d'ailleurs, commença dans la première année de l'ère chrétienne [4]). Quant aux rois postérieurs, jusqu'à Mirian, nous les avons fixés par les synchronismes des empereurs grecs, des rois de Perse et d'Arménie. En ce qui concerne le règne de Mirian, d'abord l'année de sa conversion au christianisme, puis celles postérieures, comme la date de cette con-

[1]) Cette phrase est très obscure, dans sa concision: je crois pourtant en avoir saisi le sens.

[2]) ხუთასიანი, cycle de cinq-cents, est le nom géorgien du cycle pascal de 532 ans ou période Victorienne, ainsi désigné, chez les auteurs géorgiens, pour plus de brièveté. Les Arméniens le nomment Հինգհարիւրեան, ce qui revient au même.

[3]) S'ils étaient clairement nommés, la chronologie n'offrirait d'autre embarras que celui de critiquer les synchronismes; mais il s'en faut de beaucoup que les choses en soient là.

[4]) On trouvera pourtant dans l'histoire que Wakhoucht fixe le commencement du règne d'Aderc deux ans avant la naissance de J.-C., bien qu'il dise, ici et là, que les deux époques coïncident. Le fait est que les Annales originales placent la naissance du Sauveur dans la première année d'Aderc, mais les calculs de Wakhoucht n'atteignent pas précisément cette date, parce que notre computiste a adopté le système de Scaliger, faisant commencer l'ère chrétienne deux ans avant J.-C.

version est indiquée un samedi 20 juillet, nous avons trouvé que cette caractéristique se rencontre en 306 de J. C., 58 du cycle géorgien; 2° en 317 de J. C., 69 du cycle; troisièmement, en 324 de J. C., 76 du cycle [1]). Le premier ne peut être le jour de la conversion, puisque Constantin-le-Grand n'était alors ni chrétien, ni maître de Rome et unique empereur. D'ailleurs il est écrit que Mirian, conversant avec ses quatre seigneurs au sujet de l'idolâtrie, s'exprima de la sorte: « Si la reine Nana ne renonce pas à la religion romaine, je la châtierai elle-même. » Si donc Constantin n'eût pas été converti, Mirian n'aurait pas parlé de la religion romaine, qui serait dans ce cas l'idolâtrie, tandis que Nino prêchait le Christ [2]). Ce n'est pas non plus le troisième, car le premier concile de Nicée eut lieu un an après; or Mirian était chrétien avant ce concile, ainsi que le disent clairement nos Annales. Quant au second, il est exact: en effet, cinq ans auparavant Constantin était devenu maître de Rome et seul empereur, et s'était fait chrétien; d'ailleurs, ainsi qu'on le voit dans nos livres, c'est lorsque Constantin régnait à Rome et la construction de Byzance n'étant pas commencée [3]), que Mirian envoya demander un évêque et un prêtre [4]). Dans le même temps encore vivait Sylvestre, qui envoya un de ses diacres. [5])

On n'est point non plus d'accord sur l'époque de la mort de Ste. Nino,

[1]) En suivant la méthode donnée par l'Art de vérifier les dates (éd. de Saint-Allais, 8°. Paris, 1818, 1re partie, t. 1er, p. 70), on trouve en effet qu'en 306 et 317 de J.-C. le 20 juillet fut un samedi; la même chose eut lieu en 323 et non en 324, comme le dit Wakhoucht. Comme cette erreur tombe sur l'année exclue par notre historien, je ne la relèverai pas autrement. = On verra plus bas, p. 63 des Annales, que l'auteur ne se sert pas, dans le passage allégué par Wakhoucht, des mots «religion romaine,» mais «religion du crucifié.» Il n'est question de la religion romaine, comme indiquant le christianisme, que p. 61 et 64.

[2]) Ceci fait allusion à un passage des Annales, p. 63, où le roi Mirian dit qu'il veut forcer son épouse à renoncer à la religion du crucifié; c'est p. 61 que le même roi parle de la fausse religion romaine, qui est pour lui le christianisme.

[3]) Ces deux circonstances ne sont pas, que je sache, mentionnées dans les Annales, ou plutôt, relativement à la première, il est dit formellement, p. 64, que «Mirian envoya en Grèce (საბერძნეთსა) vers l'empereur Constantin.»

[4]) Constance, père de Constantin, mourut en 306, et ce dernier devint César; Maximin-Hercule mourut en 307, et Constantin fut fait Auguste; Maximin-Galère étant mort en 311, comme Constantin se rendait à Rome, l'année suivante, la croix lui apparut dans le ciel; il se fit chrétien, vainquit Maxence, s'empara de Rome et fut complétement César. N. de Wakhoucht.

[5]) En 326, suivant notre historien. Or S. Sylvestre fut pape de 314 à 335. L'année du message de ce pape au roi d'Ibérie n'est pas connue, il est dit seulement: «dans ce temps-là;» et ce, après la construction de la première église à Mtzkhétha.

comme aussi sur celle de la reine Thamar, ainsi que nous le montrerons en son lieu. En effet, si la sainte mourut eu 338 après le crucifiment, il faudrait l'année 5804 [1]) du monde; et si ce fut en 5838 du monde, il faudrait 330 de J.-C., après le crucifiment. Or dans ce temps-là Constantin aussi n'était plus de ce monde: il y a donc erreur de la part des copistes. Pour nous, ayant trouvé avec certitude le jour de la conversion de Mirian, nous avons là-dessus calculé la venue de Ste. Nino dans la ville de Mtzkhétha, où elle demeura quatorze ans, dont trois avant la conversion, en sorte qu'il n'en reste que onze, lesquels, ajoutés à la date de la conversion, donnent le chiffre que nous avons adopté. Toutefois il manque là même deux années à l'ère mondaine, et dix à l'ère chrétienne [2]). Le reste du règne de Mirian a été calculé d'après cette base.

De Bakar à Warza-Bakar, nous avons aussi employé les synchronismes des empereurs grecs et des rois arméniens. Toutefois Warza-Bakar n'est point contemporain de Théodose-le-Jeune, mais bien de Théodose-le-Grand, tandis que son fils Mourwanos vécut sous l'autre Théodose. Voici comment on se l'explique: ayant été emmené dans sa jeunesse à Constantinople, Mourwanos y fut élevé dans la vertu, s'enfuit ensuite et se fit moine. S'il n'en était pas ainsi, les 200 années indiquées, de Mirian au second Pharsman, n'atteindraient pas jusque-là, et Wakhtang ne serait pas contemporain de l'empereur Léon, ce qui serait inexact; tandisque notre calcul égalise et régularise le compte des années, au moyen du synchronisme. [3])

[1]) Lis. 5846.

[2]) Tous ces calculs sont logiques: en effet Constantin, mort le 22 mai 337, ne put rendre à Mirian son fils Bakar après l'an 338; or les Annales, en racontant la remise du jeune prince à son père immédiatement après la mort de Ste. Nino, paraissent vouloir indiquer l'ordre véritable dans lequel s'accomplirent ces deux événements. Si, au contraire, on pouvait supposer que Bakar fût rentré plus tôt en Géorgie, comme le 20 juillet tomba également un samedi, en 328 de J.-C., dans cette hypothèse Ste.-Nino serait venue à Mtzkhétha en 325, Mirian se serait converti en 328, Ste. Nino serait morte onze ans après, en 339. Or cette opinion a aussi ses adhérents en Géorgie, comme le prouvent deux passages d'un Journal d'ambassade (aux Archives de Moscou, Списокъ N. 1, f. 377, 416), et j'avoue que ceci peut également se soutenir, parce que l'année 328, assignée par les Annales à la mort de Ste. Nino, se retrouve dans tous les manuscrits, et que l'erreur dans l'année du monde peut s'expliquer. Seulement les autres indications du règne de Mirian, et notamment celle de sa mort «25 ans après sa conversion,» forceraient à bouleverser tout le système chronologique de Wakhoucht, sans raisons susceptibles de démonstration, si l'on rejetait ses dates de 314, 317, 328; v. aussi mes remarques sur les p. p. 76 et 77 des Annales.

[3]) Théodose-le-Grand régna du 19 septembre 379 au 17 janvier 395; Warza-Bakar, de l'an 379 à 393, et Théodose-le-Jeune du 1er mai 408 au 28 juillet 450. Les Annales s'expriment en effet.

Quant aux rois prédécesseurs de Wakhtang, de qui il est dit: « De Mirian jusqu'à Wakhtang, il s'écoula 157 ans, » ce n'est pas jusqu'à ce prince, mais *jusqu'à sa mort*, qu'il faut comprendre ces paroles, et c'est là-dessus que nous

p. 79, comme si Mourwanos eût été donné en otage par son père à ce dernier, ce qui est réellement impossible dans le système de Wakhoucht. Or voici les indications contenues dans la vie de S. Mourwanos: dans sa 12e année, il est pris comme otage par Théodose-le-Jeune; il s'occupe jusqu'à 25 ans d'oeuvres de miséricorde, à Jérusalem; après cela il devient évêque de Moam ou Meïoum; Théodose meurt, Mourwanos quitte son siége, après le concile de Chalcédoine, et n'y rentre que sous Léon-le-Thracique; il meurt dans sa 65e année, sous l'empereur Zénon. Or Zénon étant monté sur le trône en 474, s'il faut s'en tenir au chiffre de 65 ans, Mourwanos serait né en 409, et aurait été donné en otage en 421. D'autre part, Anastase n'ayant commencé à régner qu'en 458, Mourwanos n'aurait reçu l'ordination, au plus tôt, que dans cette même année, et ensuite l'épiscopat. Ici se présente une autre difficulté, parce que Léon-le-Thracique devint empereur en 457, donc avant que Mourwanos eût pu être fait prêtre et évêque. Nous avons pourtant au sujet de ce saint un autre témoignage, qui permet de croire que son ordination fut antérieure de quelques années à Anastase. Un certain Zacharia, évêque monophysite de Mélitène, a écrit vers le milieu du VIe siècle l'histoire du moine Théodose, usurpateur du siége de Jérusalem durant l'absence de Juvénal, réfugié à Constantinople pour se soustraire aux persécutions des ennemis du concile de Chalcédoine; entre autres évêques installés par ce Théodose, se trouvait Pierre l'Ibérien, évêque de Gaza, ou plutôt de Meïoum; quand Juvénal revint avec des troupes, en 453, tous les intrus furent chassés par force, à l'exception de Pierre, pour qui l'impératrice (Pulchérie, femme de Marcien), avait intercédé; v. Assemanni, Bibliot. orientalis, t. II, p. 56. Cette seconde version me paraît sinon plus probable, du moins plus facile à concilier avec les circonstances de la persécution endurée par notre saint à cause de ses doctrines. Au reste, je dois dire que Mourwanos, en se faisant moine, avait pris le nom de Pierre, suivant son biographe. Je dois ajouter que la vie du saint, d'où j'ai tiré les faits racontés au commencement de cette note, a été écrite en syriaque par un certain Zacharia, qui l'avait suivi depuis la Géorgie jusqu'à sa mort, puis traduite en Géorgien par un certain Macar, prêtre: ce qui, si ces détails sont authentiques, doit inspirer au moins autant de confiance que le récit de l'autre Zacharia, postérieur de près de cent ans.

De tout cela il résulte que le raisonnement sur lequel Wakhoucht a fondé sa chronologie des règnes de Bakar et de Warza-Bakar n'est pas inattaquable.

Il me reste à parler ici de l'allusion faite par Wakhoucht à un passage des Annales. A la fin du règne de Pharsman VI il est dit: « Depuis Mirian jusqu'au second Pharsman, il s'écoula 200 ans, et il mourut 14 rois; depuis Wakhtang il était mort six catholicos. » Ce Pharsman est nommé le Second, parce qu'il succéda immédiatement à un autre roi, son homonyme, mais il fut réellement le VIe dans la liste générale des règnes.

Quant au nombre d'années dont il est ici question, mon manuscrit porte en toutes lettres 250 ans, mais celui du Musée Roumiantzof qui est plus ancien, et l'abrégé arménien des Annales s'expliquent comme Wakhoucht: soit donc 200 ans depuis la mort de Mirian (342 de J.-C.) jusqu'à l'avénement de Pharsman VI (542); mais dans cet intervalle on ne trouve que 12 rois, ce qui prouve ou que Mirian et Pharsman doivent être compris dans le nombre des *quatorze*, ou que le nombre de 200 ans ne peut être pris comme rigoureusement exact, ou enfin que le calcul des règnes n'est pas sans erreurs, chacune de ces alternatives laisse des doutes après elle.

avons fait notre rectification. En effet, si ce n'était pas jusqu'à la mort de Wakhtang, tout le reste deviendrait inexact, et même les 200 années mentionnées jusqu'au second Pharsman seraient une fausseté, car les années des rois successeurs de Wakhtang sont écrites. D'après notre calcul, pour que ces 200 ans soient justes, les 157 ans depuis Mirian jusqu'à la mort de Wakhtang reviennent au même, exactement, par la confrontation avec les autres historiens et avec les dates adoptées par eux. Nous avons donc, d'après cela, rectifié les règnes, par les synchronismes des empereurs et des rois de Perse, jusqu'à Wakhtang [1]) En ce qui concerne l'empereur Léon, les uns lui attribuent 40 ans de règne, ce qui est tellement d'accord avec nos histoires que nous nous sommes basé là-dessus, pour faire concorder les règnes de Léon et de Wakhtang. D'autres affirment qu'il régna 17 ans [2]), ce qui n'a rien de contradictoire, car s'il s'agit non de Léon-le-Grand, mais du second Léon, notre histoire parle de ce dernier, aussi bien que de Zénon; et quand il est question de la guerre contre le roi de Perse, elle mentionne Zénon, à cause des rapports d'amitié. Toutefois d'autres histoires géorgiennes [3]) ne donnent pas le nom de l'empereur, ce qui prouve qu'il s'agit d'Anastase, ainsi que nous le savons d'ailleurs. Des rois qui succédèrent à Wakhtang, jusqu'au second Pharsman, la durée des règnes étant marquée, on voit que les 200 années entre Mirian et le second Pharsman sont exactement données dans notre livre.

L'intervalle entre le roi Bakar et Gouram couropalate s'éclaircit par l'empereur Maurice, par Ourmouz, roi de Perse et par son fils Khosro. La venue et la vie de Gouram, descendant du prophète David, sont exposées en leur lieu, et connues par ce que nous disons là. Ce qui concerne Stéphanos, fils de Gouram couropalate, coïncide avec l'empereur Héraclius; il en est de même d'Adarnasé Khosroïde. Mais comme Mahomet, le législateur des Sarrazins, vint au temps d'Adarnasé, nous avons trouvé en quelle année de J.-C. vint ce Mahomet; par-là et avec la chronologie nous avons atteint la mort du roi Artchil-le-Martyr, celle de ses fils Ioané et Djouancher, et Bagrat, fils d'Achot couropalate.

[1]) Sur ces citations, v. Annales, p. 97, 134 et notes.

[2]) Je ne sais où Wakhoucht a trouvé cette diversité d'opinions sur le règne de Léon Ier, car l'histoire byzantine lui attribue seulement 17 ans de règne, depuis 457 jusqu'en 474, ce qui est en effet suffisant pour que Wakhtang ait pu, de son vivant, épouser sa fille Hélène; quant au second Léon, il succéda au premier et ne régna que 10 mois.

[3]) Zénon régna de 474 à 491, et Anastase du 11 avril 491 au 8 juillet 518: je ne sais de quel auteur géorgien parle ici Wakhoucht.

Il est dit, en effet, au sujet de son avénement, que depuis l'apparition de Mahomet jusqu'à l'avénement de Bagrat il s'écoula 219 ans [1]), d'où nous avons conclu que d'Adarnasé à Bagrat il y a un pareil nombre d'années écoulées.

D'Achot couropalate à l'avénement de Thamar les années géorgiennes étant toutes écrites, nous nous en sommes servi pour supputer aussi celles de l'ère chrétienne. Cependant il est dit que David-le-Réparateur devint roi à 16 ans et en régna 36 [2]), ce qui fait 52. Toutefois il est dit au même lieu [3]) qu'étant devenu roi à 16 ans, il mourut âgé de 57, calcul qui lui donnerait 41 ans de règne, ainsi que nous l'avons écrit. En effet les années des autres rois s'accordent mieux avec ce chiffre, et le samedi 24 janvier, assigné à la mort de ce prince, donne l'année que nous avons adoptée. [4])

On ne s'accorde pas non plus sur l'année de l'avénement de Thamar. En effet, il est écrit que ce fut en 6686 du monde, 1156 de J.-C.; or si c'était en cette année du monde, il faudrait 1178 de J.-C., et l'année chrétienne 1156 demanderait 6664 du monde: cette date est donc fausse. Pour nous, ayant trouvé

[1]) Annales, p. 153.

[2]) Nos deux manuscrits portent en toutes lettres *trente-quatre*, mais Wakhoucht a pu voir autre chose dans le sien.

[3]) Sans doute dans un manuscrit vu par Wakhoucht, qui a jugé à propos de s'y conformer.

[4]) Il paraît que les manuscrits diffèrent beaucoup en ce qui regarde l'âge et la durée du règne de David-le-Réparateur. Tous sont d'accord pour dire qu'il devint roi en 1089, du vivant de son père, étant âgé alors de 16 ans. Mais par une contradiction inexplicable, notre manuscrit et celui du Musée Roumiantzof le font mourir âgé de 53 ans, après 24 ans de règne, un samedi 24 janvier, en 325 du cycle géorgien, année qui répond à 1105: cette date, absolument inadmissible, ne se trouve sans doute là que par erreur de copiste. Si à l'année 1089—16=1073 on ajoute 53, chiffre de l'âge du roi, on arrive à l'an 1126, qui commence à être vraisemblable, puisque, d'autre part, Matthieu d'Edesse fixe la mort de David en 1125, et que ses exploits connus nous reportent évidemment jusqu'à cette dernière année. Maintenant pourquoi Wakhoucht ajoute-t-il cinq ans à ce chiffre? Sur quelle autorité s'appuye-t-il? je l'ignore. Toutefois les Annales ne mentionnent point la mort de Giorgi II, père de David, c'est Wakhoucht qui la fixe en l'année même du couronnement de ce dernier; mais rien n'empêche que David n'ait régné quatre ou cinq ans concurremment avec son père, ce qui aura induit en erreur les historiens, suivant qu'ils auront ou n'auront pas tenu compte de cette association. La même difficulté se retrouve dans plusieurs des règnes subséquents, et notamment dans ceux de Dimitri Ier, de Thamar et de Giorgi-Lacha. Je dois encore faire observer que le 24 janvier fut un samedi en 1125 et en 1131, mais non en 1130, en calculant d'après la méthode de l'Art de vérifier les dates.

En résumé, je crois que David, associé au trône à 16 ans, en 1089, mourut en 1125, après 36 ans de règne, âgé de 52 ans; le surplus, s'il doit y en avoir, s'expliquerait par l'omission de deux ou trois années d'association à son père.

les années d'Alexis-l'Ange [1]) et de la prise de C. P. par les Francs, nous avons, d'après cela, calculé ce qui précède et ce qui suit, ainsi que les dates inscrites dans l'histoire, à savoir l'avénement de Giorgi-Lacha dans sa 18e année, son accession au trône dans la 24e année de Thamar; nous nous sommes aussi réglé sur l'année qui se trouve assignée à la mort de cette princesse. [2])

La mort de Giorgi-Lacha, fils de Thamar, ayant eu lieu un mercredi 18 janvier, nous trouvons cette caractéristique: 1° en 1211 de J.-C. 431 du cycle géorgien; 2° en 1216 — 436 [3]); mais Tchingis-Qaen, ayant conquis toute la grande Tartarie en 1202, et envoyé à cette époque son armée pour observer le monde, et Lacha ayant laissé son fils David en bas âge; en calculant l'avénement de Rousoudan d'après ce qui est écrit là, nous avons trouvé que le premier des chiffres ci-dessus était plus vraisemblable, et resserrait moins les règnes subséquents: ainsi nous l'avons adopté, afin de nous conformer à ce qui est écrit.

De Lacha à Giorgi-le-Dévoué, nous avons employé les chiffres assignés aux rois et aux empereurs; or l'année *de la mort* de Dimitri-le-Dévoué n'est pas indiquée, mais seulement le jour du mois, un samedi de la 3e semaine de carême; cela nous a fait trouver l'année, qui est 1289 de J.-C., 409 des Géorgiens, ou, secondement, 1300 — 420, sans plus.

Ayant aussi trouvé dans d'anciens recueils de dates l'année de Giorgi-le-Brillant et celle de Bagrat, son petit-fils, nous nous sommes décidé par le moyen

[1]) En géorgien, ანგარი, qui donne le sens d'*avare*, si convenable pour qualifier ce prince.

[2]) Ce que dit Wakhoucht sur l'année de l'avénement de Thamar, donnée par les Annales, est exact; il en est de même de l'avénement de Giorgi-Lacha, à 18 ans. Toutefois la phrase qui exprime l'accession de ce prince au trône dans la 24e année de Thamar est tellement construite que l'on pourrait fort bien traduire «l'avénement de Thamar au trône à l'âge de 24 ans; თამარის კდ წლისა მე-ფობის აღმავლობასა» Pour avoir le sens que j'ai donné, il faut lire წელსა; or je crois devoir proposer cette correction, parce que je n'ai lu nullepart que Thamar fût montée à 24 ans sur le trône. Quant à la mort de cette princesse, le jour seulement en est marqué dans les Annales, un 18 janvier. l'année est omise (v. Ann. p. 247, 309, 313): c'est Wakhoucht qui fixe cette dernière en 1201; mais en cela même il ne se règle pas entièrement sur une indication très positive des Annales: Giorgi, en effet, ayant été associé à sa mère à 13 ans, dans la 24e année de Thamar, et étant devenu roi cinq ans après, il en résulte que Thamar aurait régné 29 ans, soit 1174 — 1203, tandis que notre historien place sa mort en 1201. Outre cela, C. P. ayant été prise en 1204 par les Croisés, au temps de Thamar, il est étonnant que cette indication n'ait pas montré à Wakhoucht la fausseté de son système.

[3]) Je trouve, d'après la formule de l'Art de vérifier les dates (v. sup.) qu'en 1211 et 1216 le 18 janvier fut un *mardi*, mais qu'en 1217 et 1223 il fut un *mercredi*. Indépendamment de cela, j'ai été amené par beaucoup d'autres considérations à conclure que Giorgi-Lacha mourut au plus tôt en 1222, et très probablement en janvier 1223.

des dates de Lang-Thémour et des Grands-Seigneurs, et avons calculé les règnes de Wakhtang, de David, de Wakhtang, enfin de David, fils de Giorgi. Par-là nous avons vu l'exactitude de la première des deux dates ci-dessus mentionnées, et l'avons adoptée, tandis que la seconde resserre trop les années des rois subséquents et les empêche d'être exactes [1]). De cette manière nous avons supputé aussi et mis en lumière les règnes de Wakhtang, fils de Narin-David, du roi David et de Wakhtang, son frère. Quoique la mort du dernier Wakhtang ici nommé ne soit pas indiquée, on la conclut de la façon que nous l'avons écrite.

Pour Giorgi et Giorgi-le-Brillant, ce que nous avons mis en lumière se trouve démontré pour un homme intelligent, par les indications antérieures et postérieures à lui. En effet il est écrit que le roi David laissa un fils, Giorgi, âgé de deux ans, qui devint roi [2]), et l'historien mentionne le jeune Giorgi [3]); quoique ce prince fût jeune lors de son premier règne, pourtant le chiffre de son âge n'est pas exprimé formellement; ce qui prouve que Giorgi fils de David est un, et Giorgi fils de Dimitri un autre. Le nombre des années se montre par celles d'Ouldjath, car ce prince ayant régné 13 ans, on voit par ce calcul que les deux Giorgi sont comme je l'ai dit. Nous parlerons en son lieu et convenablement des temps postérieurs à Giorgi-le-Brillant. [4])

Ceux qui entreprendront de lire ceci avec simplicité verront que nous avons écrit sans flatterie et sans prévention. Nous avons atteint le but autant que nos forces nous le permettaient: si quelqu'un est en état de mieux faire, notre livre ne lui fait pas obstacle, parce que les originaux de l'histoire restent là inaltérés, non pas un

[1]) Comme il n'y a aucune diversité d'opinion chez les historiens sur le jour de la mort de Dimitri. un samedi de la 3e semaine de carême, 12 de nisan, ou de mars 1289, à la 10e heure du jour, il s'agit seulement de vérifier cette indication; or en 1289 Pâques étant tombé le 10 avril, le 12 mars fut réellement le quatrième samedi avant cette fête: c'est autant que l'on peut désirer d'exactitude. Quant aux successeurs de Dimitri, notre auteur a suivi les dates fournies par des recueils dont l'autorité ne peut être discutée, puisqu'on ne les connaît pas. Du reste, cette période d'environ 100 ans, écoulés jusqu'à Bagrat-le-Grand, est excessivement embrouillée et les points de contact entre l'histoire géorgienne et celle des pays voisins si peu nombreux, que l'on ne trouve de repère qu'à l'époque de Timour: c'est pourquoi Wakhoucht descend jusque-là, pour remonter ensuite par le calcul.

[2]) V. Annales, p. 426: c'est celui qui est nommé Giorgi-Mtziré, le Petit, ou le Jeune, par allusion à son oncle Giorgi-le-Brillant, qui régna en même temps que lui.

[3]) Ann. p. 413: c'est Giorgi-le-Brillant, qualifié de *jeune*, comparativement à son oncle David V, du vivant duquel il fut nommé roi, bien qu'il n'ait fait aucun acte de souveraineté, et que son frère Wakhtang III, ainsi que son neveu Giorgi-le-Petit, aient été reconnus rois aussi de son vivant.

[4]) V. Préface de l'histoire du Karthli, après la séparation de la Géorgie en trois royaumes.

seul, mais nombreux. Toutefois notre travail n'a pas été médiocre; il nous en a coûté près de trois ans, passés à écrire sans cesse, à fouiller les Annales, à rechercher les Chroniques, ne négligeant point les ouvrages chronologiques des Grecs, ne croyant pas au témoignage d'un seul, mais confrontant les uns avec les autres. Après l'émigration, ayant étendu nos investigations aux empereurs romains, aux rois de l'Europe, aux sultans actuels de C. P., aux rois sofis de Perse, nous en avons fait également la confrontation et trouvé qu'ils concordent avec les dates de nos Annales: aussi avons-nous la confiance que celui qui verra notre travail, au lieu de le blâmer, sera reconnaissant et priera le Créateur de nous en donner la récompense; s'il en est autrement, encore souhaitons-nous accomplir la parole de Damascène et de Pline le stoïque, en ne laissant point passer le temps dans une oisiveté qui nous en ravirait les fruits précieux. Nous vous offrons donc cette alternative: si notre travail vous plaît, accueillez-le; sinon, il ne s'agit pas de violence, mais de faire mieux; chacun en prendra ce qu'il préfère, avec la grâce et la miséricorde de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Ce travail a été achevé en l'an 1745 de J.-C., 433 du cycle géorgien, le 20 octobre, par le tsarévitch Wakhoucht, dans la ville capitale de Moscou, à la Presna. [1])

[1]) C'est le nom d'une rue de Moscou, située au-delà des Etangs, au N. O. de la ville, où demeura d'abord la colonie géorgienne, où beaucoup de Géorgiens demeurent encore.



HISTOIRE DE LA GÉORGIE.[1]

Honorables et illustres Géorgiens, l'Histoire de la Géorgie s'étant en partie altérée dans le cours des temps, sous la main des copistes, ou ayant cessé d'être écrite par suite des circonstances, le roi Wakhtang V[2]), fils de Léwan et neveu par son père du fameux roi Giorgi, rassembla des hommes savants, mit la main en tous lieux sur ce qu'il put trouver de chroniques de la Géorgie et encore sur les chartes de Mtzkhétha, de Gélath, de beaucoup d'églises et de seigneurs[3]); on confronta[4]), on rectifia ce qui était altéré, on rassembla encore d'autres écrits, on fit des extraits des histoires arméniennes et persanes, et l'on fit transcrire le tout de la sorte.

Disons d'abord que les Somèkhes[5]) et les Géorgiens, les Raniens et les Mowacaniens, les Hers et les Lecs, les Mègres et les Caucasiens, sont tous issus d'un même père, nommé

[1]) C'est l'ouvrage nommé jusqu'ici par tous les savants Chronique de Wakhtang. Comme je crois avoir surabondamment prouvé que le roi Wakhtang VI n'en est point l'auteur, mais tout au plus l'éditeur, comme autrefois Pisistrate de l'Iliade, je ne le désignerai jamais que par le mot Annales, Annales originales, ou Grandes Annales, par opposition à la compilation de Wakhoucht, qui en fut l'abréviateur.

[2]) Dans la dynastie bagratide le roi Wakhtang, éditeur de la présente Chronique, était réellement le cinquième du nom, mais il était le sixième dans l'histoire générale de la Géorgie; par son père Léwan, il était neveu du roi Giorgi XI, tué à Qandahar en 1709, le mercredi-saint, 21 ou plutôt 20 avril; v. Wakhoucht, Dates; Hist. du Karthli, p. 150; Chron. de Sekhnia Tchkhéidzé, p. 31.

[3]) Les *didébouls* étant les thawads ou princes, et les aznaours ou nobles du premier degré, j'ai préféré donner un sens général au mot დიდებულთა, dont l'auteur se sert ici.

[4]) L'auteur se sert du pluriel, qui n'est peut-être qu'honorifique; mais comme il n'est pas probable que ce soit le roi lui-même qui ait fait tout le travail, j'ai préféré traduire comme s'il s'agissait du roi et de ses collaborateurs collectivement.

[5]) Les *Arméniens*, dont le nom géorgien paraît venir de სამხრეთი *samkhréthi* «le sud,» mot qui indique la position réciproque des deux peuples; de leur côté, les Géorgiens sont nommés en arménien

Thargamos. Ce dernier était fils de Tharchis, fils d'Avanan, fils de Iapheth, fils de Noé [1]). C'était un géant qui, lors de la division des langues, de la construction de la tour par Nébroth, à Babylone, où eut lieu cette division, et de la dispersion qui se fit de-là dans toute la terre [2]), s'en alla avec sa famille demeurer entre l'Ararat et le Masis [3]), deux montagnes inaccessibles aux hommes. Sa famille était grande et innombrable, car il avait plusieurs femmes, des fils et des filles, des enfants et des petits-fils de ses enfants, et vécut 600 années [4]): la terre d'Ararat et de Masis ne pouvait le contenir.

վերք *virk'*, mot qui *paraît* également dérivé de վեր *ver* «dessus, en haut,» et exprimer un rapport analogue à l'autre, i. e. le nord.

[1]) D'après la Genèse, c. X, v. 2, 3, Togorma fut fils de Gomer, fils de Japheth, et Tharsis fils de Iavan, fils du même patriarche. La Bible géorgienne, imprimée en 1743 auprès de Moscou, étant conforme aux textes grec et latin, on ne sait d'après quelle tradition les Géorgiens se sont dirigés ici. Suivant Moïse de Khoren, éd. Whiston, p. 12, 34, Gomer, fils de Japheth, fut père de Thiras; Thiras, de Thorgom. Au reste, ces origines géorgiennes sont répétées d'après d'anciennes traditions, conservées dans les auteurs arméniens les plus anciens, qui les avaient empruntées aux Géorgiens: P. E. Vardan, écrivain arménien du XIIIe siècle, les avait puisées dans l'ouvrage de Mékhithar-Erets, son prédécesseur. Mékhithar d'Aïrivank et Etienne de Siounie, également au XIIIe siècle, reproduisent les mêmes traditions, et le dernier dit les avoir prises dans les livres géorgiens. Vardan s'exprime ainsi, p. 13: «Parlons en peu de mots de nos ancêtres. Abeth, après le déluge, engendra Gamir (Gomer), d'où sont sortis les Gamir, et Magog, d'où les Celtes et les Galates; Méda, la souche des Mars; Thobel, de qui sortent les Théthals; Mosok, de qui sortit Lourica; Thiras, qui est notre Askanaz; Thorgom engendra Haïc et ses sept frères, Karthlos, Covcas et les autres, qui héritèrent du nord.» Manuscrit du Musée Roumiantzof, dont il existe une copie au Musée asiatique, avec la même pagination. Je crois qu'il y a ici plusieurs fautes et omissions, mais ce n'est pas le lieu de les relever; moi-même je n'ai pas exactement traduit les membres de phrase relatifs à Gamir et à Mosok; Bullet. philol.-hist. t. I, p. 399, n. 95, à cause de quelques fautes du texte arménien. Cf. un passage similaire, p. 74, qui sera cité dans une Addition, et que j'ai déjà donné dans le Bullet. philol.-hist. loc. cit. C'est là que cet auteur dit avoir copié Mékhithar-Erets. V. aussi Mékhithar d'Aïrivank, au Mus. Asiat. de l'Acad., Liste des princes de Géorgie; Et. Orbélian, dans S. Martin, Mém. hist. et géogr. sur l'Arménie, t. II, p. 65. Les Avghans ont sur leur propre origine une tradition portant que Iapheth eut trois fils: Armen, Avghan et Carduel; Hanway., Beschreib. der neuesten Reichsveränder. in Persien, p. 19.

[2]) Wakhoucht place cet événement en 1758 du monde, d'après la Vulgate; en 2785 de l'ère mondaine des Grecs, 221 du 6e cycle de 532 ans, appliqué par anticipation et calculé d'après l'ère grecque. Comme il y a ici erreur de supputation, je propose de lire: en 3317 de l'ère mondaine de C.P., 221 du *septième* cycle. V. la note sur la p. 8 du manuscrit. V. Mag. Pittor. 1842, p. 33, les ruines de la tour de Babel, à 20 lieues au sud de Bagdad, et des réflexions sur ces ruines.

[3]) L'Ararat porte en arménien le nom de Մասիք *Masik'*, à la forme plurielle; au singulier, il faudrait le nommer *Masi*. Il est probable que la forme française dérive du pluriel *les Masis*: mais pourquoi les Géorgiens en ont ils fait მასისი *Masisi* et non *Masi*? il semble que ce soit l'analogue du nom de თბილისი *thbilisi*, Tiflis, dérivé de თბილი *thbili*, chaud. Beaucoup de noms géorgiens de pays, affectent cette finale, qui indique *appartenance* et provient toujours d'un génitif.

[4]) Ce compte ne s'accorde point avec la date qui sera assignée, p. 4, à la mort de Nébroth.

Or le pays qui lui était échu avait pour limites: à l'E., la mer de Gourgan, aujourd'hui de Gilan; à l'O., celle du Pont, la mer Noire de nos jours; au S., la montagne d'Oreth [1]), au pays des Kourdes, faisant face à la Médie; au N., celle du Caucase, l'Ialbouz des Perses.

Cependant parmi les fils de Thargamos se distinguaient huit géants, forts et illustres, nommés: le premier, Haos; le second, Karthlos; le troisième, Bardos; le quatrième, Mowacan; le cinquième, Lécos; le sixième, Héros; le septième, Cawcas; le huitième, Egros. Tous étaient géants, mais Haos l'emportait sur les autres, et n'avait point eu son pareil, ni avant ni après le déluge, pour la taille, pour la force ni pour la bravoure. Le pays d'Ararat et de Masis ne pouvant les contenir, Thargamos partagea entre les huit géants la terre et sa famille. Il donna à Haos la moitié de sa famille et 2
la meilleure moitié de la terre, et à ses sept autres fils, par rang d'âge, à chacun leur portion; il les conduisit tous sept vers le N., et leur assigna des territoires suivant leurs droits. La portion donnée par lui à Karthlos avait pour limites: à l'E., le Héreth et la Berdoudj; à l'O., la mer du Pont; au S., la montagne qui touche à la source de la Berdoudj, celle qui court à l'O., dont les eaux vont au N. se réunir au Mtcouar, et qui se prolonge, entre le Clardjeth et le Tao, jusqu'à la mer [2]); au N., le mont Ghado, portant aujourd'hui le nom de Likh [3]). Toute la contrée entre ces limites appartint à Karthlos.

Bardos reçut la contrée au S. du Mtcouar, jusqu'à la jonction de ce fleuve et du Rakhs: il construisit la ville de Bardaw, où il se fixa.

[1]) M. S.-Martin, Mém. II, 182, suppose avec assez de vraisemblance que ce mot dérive du grec ὄρος montagne, et se fonde sur ce que le pays où se trouve le mont Oreth, est nommé en persan Kouhistan, en arabe pays de Djébal, deux noms qui signifient directement «pays montagneux.» D'ailleurs, dans la langue pehlevie, *har* signifie montagne, ainsi que l'hébreu הר: c'est, je pense, la vraie origine du mot Oreth ici employé, et peut-être du nom de Héreth, portion du Cakheth, Suivant M. Müller, l'Elbourz lui-même est «le mont persan,» har Bourz, ou har Bourzin, Parsin; v. Journ. asiat. avril 1839, p. 337. Klaproth donne à ce nom une signification toute différente (Nouv. Journ. as. t. V, p. 50; t. XII, p. 522) «crinière de glace,» qui, tout en étant très poétique, a l'inconvénient d'altérer la forme primitive du nom, en faisant disparaître un *r*: Ialbouz, au lieu d'Elbrouz ou Elbourz.

[2]) Cette chaîne, au S. du bassin de la Ktzia, s'appelle mont de Pambac; à l'O. du Mtcouar, Qalnou ou Arsian; entre le Gouria et le Samtzkhé, mont de Gouria. Au reste, il s'en faut de beaucoup que ces deux chaînes courent en droite ligne, et nommément à l'O. du Mtcouar, le cours du Dchorokh lui fait faire un coude très prononcé, du S. au N.; v. les cartes du Samtzkhé et du Karthli au S. du Kour, dans la Description géographique de la Géorgie par Wakhoucht, Pét. 1841.

[3]) Wakhoucht dit: «le mont Ghado et le Caucase,» ce qui est plus précis. Au reste, dans nos manuscrits on trouve, après les mots, le mont Ghado, cette sorte de glose: «*Au N., le mont Ghado*, rameau sortant du Caucase, dont la pointe atteint l'extrémité dn Ghado, *nommé aujourd'hui Likh.*» En réalité le mont Likh, venant du N. et séparant le Karthli de l'Iméreth, forme équerre avec le Ghado ou Phersath, qui court de-là jusqu'à la mer, et sépare l'Iméreth du Samtzkhé. Mais à moins que Ghado ne soit un nom générique, il y a ici tautologie.

Mowacan eut le N. du Mtcouar, depuis la jonction du Petit-Alazan jusqu'à la mer, et y fonda la cité [1]) de Mowacneth, où il se fixa.

Héros eut la rive septentrionale du Mtcouar jusqu'à Tqé-Tba, aujourd'hui Goulgoula [2]); il y bâtit une ville, dans l'intervalle du confluent des deux Alazan, qu'il appela, de son nom, Héreth, dénomination encore usitée, ainsi que celle de Khorantha, donnée à la demeure de Héros. [3])

Egros reçut de son père la contrée à l'angle de la mer *Noire*, ayant pour limites: à l'E., la petite montagne aujourd'hui nommée Likh; à l'O., la mer et le fleuve de la Petite-Khazarie [4]), à l'endroit où se termine l'extrême Caucase. Il fonda une ville, appelée de son nom Egris: ce lieu est le Bédia de nos jours.

Cependant le N. des Caucases [5]) n'entrait pas dans la portion de Thargamos, et il n'y avait pas une âme. Ce pays étant inhabité, depuis le Caucase jusqu'au grand fleuve qui tombe dans la mer de Derbend, Thargamos y conduisit les deux géants Lécan et Cawcas, choisis entre beaucoup d'autres. Il donna au premier le pays depuis la mer de Derbend jusqu'au grand fleuve Lomec, et l'espace s'étendant au N. jusqu'au fleuve de la Grande-Khazarie [6]); à Cawcas, celui à l'O. du Lomec, jusqu'à l'extrémité du Caucase.

Pour Haos, il resta dans les domaines de son père Thargamos, occupant les pays dont la limite septentrionale a été décrite [7]), et bornés au S. par le mont d'Oreth; à l'E., par la mer de Gourgan; à l'O., par celle du Pont. Il était le chef et le seigneur de ces

[1]) *Civitas* et non *urbs*; j'entends par-là plutôt un pays qu'une ville. La terminaison du nom Mowacneth et l'usage indiquent ce sens du mot [illegible]. Quant à la dénomination de Petit-Alazan, bien qu'elle ne soit pas habituellement employée pour désigner l'Ior, on voit que c'est de cette rivière qu'il est question ici.

[2]) Je m'abstiens d'indiquer la position de Goulgoula, que l'on peut voir sur la carte du Cakheth, et ne ferai, en général, d'observations que pour les lieux dont la position n'est pas connue.

[3]) Wakhoucht, sur sa carte du Cakheth, indique en effet une ville de Héreth, ou Khorantha, à l'angle du conflent de l'Ior et de l'Alazan; la carte de Jos. Nic. Delille place également Danrhisi (Danékis?) sur la droite de l'Ior, près de son confluent, et le major Khatof indique au même lieu Samoukha; mais rien ne force à croire que l'établissement de Héros ait été précisément dans l'angle des deux rivières. D'ailleurs il ne reste plus de Khorantha qu'un nom analogue, celui de Khornaboudj; mais cette citadelle est sur la droite de la basse Ior, et non dans l'emplacement signalé par Wakhoucht.

[4]) Évidemment l'auteur veut par-là indiquer le Kouban.

[5]) Le texte géorgien met en effet souvent ce nom au pluriel, et l'on voit que Wakhoucht, dans sa Géographie, emploie toujours le mot [illegible] comme un nom commun, ou au moins comme le nom propre de chacune des cimes ou portions de la grande chaîne.

[6]) I. e. l'intervalle entre le Térek ou Lomec et le Volga.

[7]) Pourquoi l'auteur ne reparle-t-il plus de cette limite septentrionale, si intéressante pour les Géorgiens, tandis qu'il répète ce qu'il a déjà dit sur les trois autres? Wakhoucht supplée à ce silence en traçant ainsi la frontière des domaines de Haos: à l'E., la mer Caspienne; au S., le mont d'Oreth; au N., une montagne venant de la mer Noire, traversant le Basian, Cars, et courant jusqu'à Barda et à

sept géants, qui tous lui obéissaient [1]). Tous les huit, ils servaient le géant Nébroth, le premier roi de toute la terre. [2]) 3

Peu d'années après, Haos, ayant appelé et réuni les sept géants, leur dit: «Le Dieu très haut nous ayant donné la force et une famille nombreuse, affranchissons-nous, avec son secours, de tout esclavage, et ne servons que le Dieu Créateur.» Les sept géants l'approuvèrent, et s'affermissant dans cette résolution, se révoltèrent contre Nébroth, à qui ils ne payèrent plus de tribut; ils s'entendirent aussi avec d'autres familles, qui se soulevèrent également. Alors Nébroth courroucé rassembla ses géants et toutes les troupes de ses états, et marcha contre les fils de Thargamos. Cependant Haos, ayant convoqué les sept géants et toute la famille de Thargamos, à laquelle se joignirent d'autres familles de l'occident, alla se poster, à la tête de ces masses, au pied du Masis. Pour Nébroth, qui avait enveloppé l'Aderbadagan [3]), il resta là et envoya soixante de ses géants, avec une puissante armée, combattre les Thargamosides. A leur arrivée, les frères de Haos s'avancèrent au-devant d'eux, avec une armée considérable, suivis en arrière par Haos, avec encore plus de monde. Il s'engagea entre eux une bataille furieuse, semblable aux orages de l'air; car la poussière qui s'élevait sous leurs pieds était épaisse comme un nuage, les éclairs de leurs armures pareils à ceux du ciel, la voix de leur bouche comme celle du tonnerre, les flèches et les pierres qu'ils lançaient pressées comme la grêle, et l'effusion du sang abondante comme les ruisseaux qu'elle produit. Le combat s'étant prolongé, il se fit des deux côtés un grand carnage.

Cependant, posté derrière ses géants, Haos les soutenait, les animait de sa voix terrible, semblable aux éclats de la foudre, et les Thargamosides vainqueurs défirent les soixante géants de Nébroth, ainsi que leurs troupes; restés vivants et sans blessure, les sept géants, fils de Thargamos, à savoir Karthlos, Bardos, Mowacan, Héros, Lécan, Cawcas et Egros, remercièrent Dieu qui leur avait accordé la victoire. A cette nouvelle, Nébroth courroucé marcha contre eux avec toutes ses troupes. Haos, qui n'avait point une armée égale à la sienne, s'étant fortifié dans les aspérités du Masis, Nébroth en occupa les parties basses; armé de fer et d'airain depuis la plante des pieds jusqu'au crâne,

l'Araxe; à l'O., la mer Noire. Le reste, limité à l'E. par la Caspienne; au S., par l'Araxe et la montagne ci-dessus mentionnée, d'où sortent des affluents de la mer Noire et du Mtcouar, d'un côté, de l'autre, les affluents de l'Araxe; au N., la grande chaîne du Caucase, courant du S. au N., ainsi que les fleuves qui coulent dans l'intervalle et tombent dans les deux mers: tout cela fut partagé entre les sept autres fils de Thargamos.

[1]) Ici les manuscrits ajoutent: «Tous parlaient une seule langue, l'arménienne;» cf. p. 9. Ceci manque dans la Chron. arm.

[2]) Gen. c. X, v. 8—10.

[3]) Ce pays faisait partie des domaines de Haos; le mot géorgien [illegible], celui que l'on emploie pour indiquer le siége d'une ville, me paraît indiquer que Nébroth, venu de plus loin, ne pénétra pas dans l'Aderbidjan, mais se contenta de l'investir.

il monta sur une hauteur pour parler à Haos, et l'engager à se soumettre et à revenir de bon gré vers lui. « Défendez-moi par derrière, dit alors Haos à ses frères, je m'approcherai de Nébroth. » Il part, s'avance en face et non loin de ce dernier, lui décoche une flèche qui l'atteint à la poitrine, et à travers les lames d'airain, ressort par le dos. Nébroth tombe, et son armée se dissipe. Haos s'étant alors déclaré roi de ses frères et des autres familles voisines de ses limites, les sept géants retournèrent dans leur pays
4 et reconnurent sa suprématie. Ici se termine l'histoire des huit frères. [1])

Maintenant nous commencerons à raconter l'histoire de Karthlos [2]) et de sa famille, leur vie jusqu'à nos jours. Quand Thargamos eut partagé la terre entre les huit fils composant sa maison, et que Haos eut donné à Karthlos la portion que nous avons décrite, celui-ci alla d'abord dans le lieu où l'Aragwi se rejoint au Mtcouar; étant passé sur la montagne d'Armaz, il y construisit sa première citadelle [3]), y bâtit sa maison et donna à la montagne le nom de Karthli, formé du sien, qui subsista jusqu'à l'érection en ce lieu de l'idole d'Armaz, et passa à toute la contrée comprise entre Khounan et la mer de Sper [4]). Après cela le même Karthlos construisit la citadelle d'Orb [5]), aujour-

[1]) Ces événements sont racontés, presque dans les mêmes termes, et avec fort peu de différences dans les détails, par Moïse de Khoren, l. I, c. 29; Wakhoucht place la mort de Nébroth en l'an 1829 ou 2856 du monde, 292 du 6e cycle. Comme il y a ici erreur de supputation, lisez: en 3388 de l'ère de C. P., en 292 du *septième* cycle; v. la note sur la page 8 du manuscrit.

[2]) Le texte dit: « l'histoire du Karthli; » mais je crois que ce mot est là pour *Karthlos*.

[3]) Wakhoucht, p. 15, précise mieux la position de cette citadelle: « un peu à l'O. du confluent de l'Aragwi, à l'endroit où le Mtcouar reçoit, au S., un petit affluent, et entre deux montagnes; » description topographique très exacte. Pourtant je crois qu'au lieu de ზედ მდინარის ორს მთისა მთისას, il faut lire ზედ მდინარის პირს . . etc. « sur *le bord* de la rivière, *dans* la montagne; » le mot პირს est absolument nécessaire pour le sens, même si l'on conserve la fin de la phrase « entre deux montagnes; » j'ignore jusqu'à quel point ce détail est juste, d'autant plus qu'il n'en est pas question dans la description de la position d'Armaz (Géogr. de la Gé. p. 195), et je suis plus disposé à croire que ორს a été écrit par erreur, au lieu de პირს.

[4]) Ce nom qui reparaîtra un peu plus bas, p. 5, dans l'indication des domaines de Karthlos, me paraît entièrement synonyme de celui « Mer du Pont, » employé précédemment, p. 1 et 2, lors qu'il s'agit de fixer la limite occidentale des possessions de Haos. C'est peut-être pour cela que M. Saint-Martin (Mém. II, 186, 187) donne comme équivalent le nom de « Mer de Grèce. » Toutefois ce savant place entre parenthèse « Lac de Sper, » car il ne croit pas que la Géorgie primitive se soit étendue jusqu'à la mer Noire (ibid. p. 181), et préfère supposer l'existence d'un lac inconnu, au voisinage de Sper. Or l'Annaliste dit formellement que la montagne servant de limite méridionale aux états de Karthlos s'étendait jusqu'à la mer Noire, et conséquemment englobait le Gouria actuel, au N. du Tchorokh. Je crois donc qu'en effet le nom de « Mer de Sper » doit être regardé comme synonyme de « Mer du Pont, » sans quoi une partie des terres précédemment attribuées à Haos et à Karthlos resterait sans possesseur dans les partages suivants. La justesse de mon observation me semble être rendue évidente par un passage des Annales, p. 231, où il est dit que les états de Giorgi III, et conséquemment de ses prédécesseurs Dimitri Ier et David II, s'étendaient de la mer de Gourgan à celle de Sper; car on sait que ces deux derniers rois étaient maîtres de tous le pays jusqu'au Pont-Euxin.

[5]) Wakhoucht, dans la Géographie de la Gé., p. 167, nomme ce lieu plus exactement *Orbeth*, qui

d'hui Samchwildé, puis Mtcouaris[1]) - Tzikhé, aujourd'hui Khounan[2]). Il vécut de longues années, durant lesquelles sa famille se multiplia. Parmi ses fils se distinguaient cinq géants, nommés: le premier, Mtzkhéthos; le second, Gardabos; le troisième, Cakhos; le quatrième Coukhos; le cinquième, Gatchios. Tous cinq étaient des géants, mais Mtzkhéthos l'emportait parmi eux.

Karthlos, après sa mort, fut enterré à l'entrée du Karthli, maintenant nommée Armaz. Après lui sa femme construisit Déda-Tzikhé[3]), puis Bostan-Kalak, aujourd'hui Rousthaw[4]), et fit un partage entre les cinq géants ses fils. Elle donna à Gardabos[5]) Khounan, et lui assigna pour limites: à l'E., la Berdoudj; à l'O., la cité de Gatchian; au S., la montagne ci-dessus mentionnée[6]); au N., le Mtcouar;

A Gatchios, Orbis - Tzikhé[7]) et le pays entre la rivière de Scwireth et l'entrée[8])

signifie proprement «pays des aigles;» on ne sait quand ce nom a été remplacé par celui de *Samchwildé* «lieu de l'arc.» J'ai fait connaître ailleurs la bizarre orthographe donnée à ce nom par les auteurs arméniens et l'étymologie plus bizarre encore qu'ils lui attribuent; v. Hist. du Bas-Emp. t. XVII, p. 480, et Bullet. scient. t. IX, p. 262.

[1]) Dans mon manuscrit et dans celui T, on lit ici et l'on trouvera souvent dans les pages suivantes «Mtwéris-Tzikhé,» signifiant «citadelle de la poussière;» v. le texte géorgien, les notes, et la Chron. arm. p. 6.

[2]) Suivant la Chron. arm. elle fut construite en briques.

[3]) Il y a deux Déda-Tzikhé, l'un dans le Karthli, sur le mont Erikal, l'autre dans le Cakheth; c'est de ce dernier lieu qu'il s'agit. Wakh. Géogr. de la Gé. p, 197, 293.

[4]) La Chron. arm. la nomme *Rhicha*.

[5]) Wo. p. 15, le nomme Gardahanos.

[6]) Dans ce qui précède immédiatement il n'est mentionné aucune montagne qui puisse être considérée comme la limite du Gardaban. Si l'on veut plus de précision, il faut lire ce que dit Wakhoucht, Géogr. de la Gé., p. 179; toutefois je dirai que la description des limites de Gardabos ne comprend point le Tachir, et par conséquent ne s'étend pas jusqu'à l'extrême frontière méridionale du Karthli, tandis que le résumé donné plus bas semble indiquer le contraire, et que même la carte No. 2 de l'Atlas manuscrit est conforme à ce résumé. Je crois qu'en effet ceci est plus vraisemblable, sans quoi le Tachir et le haut bassin de la Berdoudj seraient restés sans maître dans le partage dont parle ici le texte des Annales.

[7]) Je ne sais pourquoi Wakhoucht nomme deux fois ce lieu Obis-Tzikhé (manusc. origin. p. 15, et Géogr. de la Gé. p. 179); il s'agit pourtant ici de la citadelle Orbis-Tzikhé, qui fut plus tard Samchwildé, ainsi que l'a dit plus haut l'Annaliste, et qui donna plus tard son nom à un éristhawat comprenant tout le Gatchian.

[8]) თავამდე აბოცისა, c'est ce que je traduis par «l'entrée d'Abotz.» C'est en effet l'usage constant des auteurs géorgiens de signaler *l'entrée* et *la fin* (ბოლო) de chaque village ou district; v. Chron. gé. Paris, 1834, texte, *passim*. Or Wakhoucht, dans le premier des deux passages cités, note précédente, remplace თავამდე par მთამდე «jusqu'à *la montagne* d'Abotz,» et dans le second seulement il conserve l'ex-

du territoire d'Abotz. Gatchios y fonda la cité de Gatchian, alors nommée Sanadiro-Kalak;

A Coukhos, Bostan-Kalak, aujourd'hui Rousthaw[1]), et le pays entre l'Aragwi, le Héreth, le commencement du mont de Cakheth et le Mtcouar;

A Cakhos, l'intervalle entre le Caucase et le mont de Cakheth, de l'Aragwi à Tqé-Tba, qui est la frontière du Héreth. Ce Cakhos construisit Tchéleth, avec l'assistance de Coukhos, et lui donna pour prix de son concours Déda-Tzikhé, qui lui était échue en partage. Tchéleth, la première construction du Cakheth, s'appela Ber[2]).

Pour Mtzkhéthos, le plus fameux de ces géants, il demeura dans la résidence de leur père Karthlos, l'Armaz d'aujourd'hui, et construisit, à l'angle de la jonction du Mtcouar et de l'Aragwi, une ville qu'il nomma Mtzkhétha. Occupant le pays depuis Tiflis et l'Aragwi jusqu'à la mer de Sper, à l'O., il fut le supérieur et le maître de ses quatre frères. qui lui obéissaient. Telles furent les portions assignées aux fils de Karthlos, après sa mort, par leur mère. Mtzkhéthos vécut une longue suite d'années, durant lesquelles sa famille et celles de ses frères s'augmentèrent considérablement.

Parmi ses enfants se distinguèrent trois géants fameux, nommés; le premier, Ouphlos; le second, Odzrkhos; le troisième, Djawakhos, entre lesquels il partagea sa famille et ses domaines. Il donna à Odzrkhos le pays depuis Tasis-Car[3]) jusqu'à la mer, contrée hérissée de rochers, où il construisit deux villes fortes, Odzrkhé et Thoukharis; à Djawakhos, l'intervalle entre le *lac* Phanawar et la source du Mtcouar, où il bâtit les deux villes fortes de Tsounda et d'Artan[4]), cette dernière alors nommée Kadjtha-Kalak,

pression employée par l'Annaliste. Il est bien vrai que თავი, proprement *tête*, signifie également *montagne*, mais je suis convaincu qu'ici il faut lui donner, d'après l'analogie, le sens d'*entrée*.

[1]) Chron. arm. *Rhicha*.

[2]) V. sur la position douteuse de Tchéleth, Wakhoucht, Géogr. de la Gé. p. 195.

[3]) Wakhoucht, p. 16, écrit par erreur Tachi-Car, et plus bas Tachis-Car. Ce nom est employé ici par anticipation, car *Tach* est un mot tartare qui signifie *rocher*, montagne, et répond parfaitement à la position de la citadelle, dominant une écluse de rochers à pic, qui forment de ce côté la communication du Karthli avec le pays d'Akhal-Tzikhé; Dubois de Montpéreux, Voyage autour du Caucase, t. II, p. 337, 348. Tachis-Car signifie donc « la porte de pierre *ou* du rocher; » maintenant ce lieu s'appelle « Pas de Barjom, » nom tout-à-fait inconnu aux auteurs géorgiens, et dont je rechercherai ailleurs l'origine.

[4]) C'est l'Artahan ou Ardahan de nos jours. D'après ce que dit notre texte, Kadjtha-Kalak serait l'ancien nom de cette localité; or *Kadjtha* n'a point de sens en géorgien, tandis que le nom arménien Kadchatoun signifie « maison des braves, » ce qui me paraît indiquer une autre origine pour Artan, à moins que l'on ne voie là une confirmation de ce que disait plus haut l'Annaliste, p. 2, n. 1, que dans les temps anciens la langue arménienne était commune à tous les Thargamosides. M. Saint-Martin (Mém. II, 187), indique, je ne sais d'après quelle autorité, que le nom de Kadjtha-Kalaki signifie « ville des aveu-

et maintenant Hour. Pour Ouphlos, il resta à Mtzkhétha, résidence de son père Mtzkhéthos, et occupa les pays depuis l'Aragwi et Tiflis jusqu'à Tasis-Car [1]) et au Phanawar; il construisit Ouphlis-Tzikhé, Ourbnis et Casp. La contrée depuis l'Aragwi et Armaz jusqu'à Tasis-Carni [2]) fut appelée par lui Zéda-Sophéli, le Chida-Karthli de nos jours. [3])

Jusqu'à la mort de Mtzkhéthos, toutes les familles Thargamosides étaient unies par une mutuelle affection et craignaient les Nébrothides. Pensant que ceux-ci vengeraient le sang de Nébroth, ils s'étaient empressés, pour s'en préserver, de fortifier leurs villes et citadelles; mais à la mort de Mtzkhéthos, fils de Karthlos, le désordre se mit entre ses enfants, qui commencèrent à s'attaquer l'un l'autre. N'obéissant [4]) plus à Ouphlos, fils

gles.» Une remarque bien autrement grave, c'est que Wakhoucht (Géogr. de la Gé., p. 99), attribue à Tsouna (lis. Tsounda) les deux noms que l'Annaliste donne ici à Artan: je suis certain d'avoir bien traduit les deux textes, ainsi cette contradiction si extraordinaire me paraît inexplicable. Quant au nom de Hour sans en rechercher l'étymologie, j'observe que, d'après l'Annaliste, il fut postérieur à celui de Kadjtha-Kalak, tandis que Wakhoucht (*loc. cit.*) dit que la dénomination arménienne fut employée postérieurement. Sans doute la science ne peut rien gagner à ces recherches relatives à des temps si anciens, mais il faut du moins constater les faits philologiques. Au reste, le mot *maintenant*, qui revient si fréquemment sous la plume de l'Annaliste, doit naturellement s'entendre de l'époque, inconnue pour nous, à laquelle il écrivait. Si l'on pouvait être sûr d'avoir le texte primitif, dans toute sa pureté, il signifierait un temps antérieur à Mékhithar-Erets, c'est-à-dire au XIIIe siècle; v. les notes sur Artan, p. 14 et 29.

[1]) Chr. arm.: «Jusqu'à la Porte de Taïk.» Cette variante fait supposer qu'on lisait autrefois dans l'original géorgien, «Jusqu'à Taos-Car.»

[2]) C'est le même nom que Tasis-Car, mais au pluriel: il signifie «les portes de Tasi.» Un grand nombre de noms de lieu paraîtront ainsi sous la forme plurielle; je ne crois pas devoir la changer, quoique le singulier ait prévalu dans l'usage.

[3]) De ces deux noms, le premier signifie: «Domaine d'en-haut;» le second «Karthli-Intérieur.» Wakhoucht ajoute (Géogr. de la Gé. p. 73), que Mtzkhéthos imagina aussi le nom de ზემო-ქართლი Haut-Karthli, pour les contrées à l'O. de Tachis-Car et du lac de Phanawar, mais cela n'est confirmé par aucune autorité. Je parlerai, dans la suite, de ce nom et de celui de ქუემო-ქართლი Bas-Karthli, quand l'époque de l'emploi de ces dénominations m'y obligera.

[4]) Depuis ici jusqu'à la fin du § le manuscrit du Musée Roumiantzof présente cette variante de rédaction: «N'obéissant plus à Ouphlos, chacun de son côté se choisissait un maître, dans toute la Géorgie: ces maîtres étaient nommés mamasakhlis, c'est-à-dire père de maison, ou de ceux ayant maison, faisant partie de la maison; c'étaient ceux-ci qui gouvernaient. L'administration des mamasakhlis s'étant prolongée, la paix se rétablit parmi les Karthlosides, l'union et la concorde régnèrent sous leur autorité. Dans ce temps la ville de Mtzkhétha s'était considérablement agrandie et le peuple multiplié. Après cela ils oublièrent Dieu leur créateur et se firent adorateurs du soleil, de la lune et des cinq étoiles et *juraient par* le tombeau de Karthlos.» La variante résultant du mot *juraient* ფიცავდნენ, n'est peut-être qu'une fantaisie de copiste, qui aura facilement confondu le mot საკვირველი «objet d'étonnement,» employé dans mon manuscrit, à tort selon moi, avec le mot საფიცარი *serment;* Wakhoucht se sert ici de საფიცავად, analogue pour le sens à საფიცარი.

de Mtzkhéthos, et lui refusant le titre de seigneur, quoiqu'il eût été laissé sur le trône de Karthlos, et que son père lui eût donné l'autorité suprême sur les Karthlosides, ils commencèrent à batailler entre eux, et à s'attaquer réciproquement: inimitiés qui se continuèrent longtemps. Parfois deux familles entraient en querelle, et les autres épousaient leur différends, parfois d'autres en venaient aux mains, et étaient soutenues par ceux de
6 leur parti; puis la paix se rétablissait, pour être encore troublée par de longues dissensions, sans qu'aucun obtînt la prééminence de distinction ou de renommée, en sorte que chacun se choisissait un thawad [1]) d'un côté ou de l'autre. Seulement celui qui résidait à Mtzkhétha passait pour le premier, sans avoir le titre de roi ni d'éristhaw, mais celui de mamasakhlis. C'était lui qui conciliait en arbitre les différends des autres Karthlosides, car la ville de Mtzkhétha, qui s'était agrandie plus que toutes les autres, portait le nom de métropole. Dans ce temps-là, oubliant Dieu, leur créateur, ils commencèrent à adorer le soleil, la lune et les cinq [2]) étoiles, et le tombeau de Karthlos fut le principal de leurs serments. [3])

Expédition des Khazars. [4])

Dans ce temps-là les Khazars, devenus puissants, commencèrent à guerroyer contre les races de Lec et de Cawcas, qui avaient pour seigneur Dourdzouc [5]), fils de Tireth: s'étant abouchés avec les six races des Thargamosides, ceux-ci leur demandèrent du secours contre les Khazars [6]). Toutes les races thargamosides, s'étant rassemblées, traversèrent le mont Caucase, firent des captifs dans toute l'étendue de la Khazarie, construi-

[1]) *Thawad* est maintenant un titre de noblesse, équivalant pour la prééminence à celui de князь, prince; mais au fond il signifie la même chose qu'en latin *princeps*, puisque ce mot dérive de თავი *thawi*, tête: ici donc il doit être pris comme signifiant un chef indépendant. Mamasakhlis, signifie «celui qui est père d'une maison ou famille.» Ce nom se donne encore au supérieur d'un monastère, à l'économe d'un village.

[2]) Chron. arm. «les *sept* autres astres.»

[3]) Ceci avait lieu en 2267 ou 3826 du monde, l'an 198 du 8e cycle; Wo. p. 16.

[4]) Pour apprécier le contenu de cet article, je renvoie le lecteur à la note de Klaproth, Nouv. Journ. As. t. XII, p. 537; à un Mémoire du même, Anc. Journ. As. t. XII, p. 153; et enfin à une note dn même, Nouv. Journ. As. t. II, p. 413. Quant à l'état des Khazars au Xe siècle de l'ère chrétienne, v. un Mémoire de M. Fraehn, dans les Mémoires de l'Acad. des sc. pour 1822, t. VIII, p. 577—620.

[5]) Wakhoucht, *ibid.* le nomme Dzourdzoucos, fils de Tinen; la Chron. arm. l'appelle Doutzouc et Derdzouc.

[6]) Selon Wakhoucht, p, 16, la Khazarie est baignée par le Don et s'étend de ce fleuve au Dniestr, le long de la mer Noire, de la Lithuanie et de la Russie. L'expédition dans ce pays, dont il va être parlé, eut lieu dans les années 2302 ou 3861 du monde, 233 du 8e cycle géorgien, conséquemment 1647 ans avant J. C.

sirent des villes dans cette contrée et se retirèrent [1]). Après cela les Khazars, ayant élu un roi et s'étant soumis au souverain choisi par eux, traversèrent la Porte de la Mer, aujourd'hui Darouband; comme ils formaient une masse innombrable, les Thargamosides ne leur résistèrent pas. Les Khazars conquirent le pays des Thargamosides, forcèrent toutes les villes de l'Ararat, du Masis et du nord; il ne leur échappa [2]) que les villes fortes de Thoukharis, Samchwildé, Mtcouris-Tzikhé ou Khounan, celles du Chida-Karthli et de l'Egris; mais ils connurent les deux routes, à savoir la Porte de la Mer et celle de l'Aragwi ou Dariala [3]). Multipliant leurs expéditions et faisant des captifs, sans éprouver de résistance de la part des Thargamosides, ils forcèrent tous ces derniers à être depuis lors leurs tributaires.

Lors de la première expédition du roi des Khazars et des conquêtes qu'il fit dans ces contrées, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, ce prince avait avec lui, en franchissant le Caucase, Ouobos, à qui il donna les prisonniers du Somkheth et du Karthli [4]), et en outre une portion de l'apanage de Cawcas, située à l'O. du Lomec et s'étendant jusqu'à l'extrémité occidentale de la montagne: Ouobos [5]) s'y établit. Ses descendants sont les Osses [6]), habitant l'Oseth, qui appartenait à Cawcas. Cependant Dourdzouc, le plus

[1]) *ibid.* «les Caucasiens construisirent une citadelle à l'extrémité de la Khazarie;» mon manuscrit dit cependant: «ils s'emparèrent des villes ....» A vrai dire, cette variante me paraît raisonnable.

[2]) Le texte dit: დაუშთნეს ხოლო ციხე-ქალაქნი ...; suivant l'usage, le verbe დაშთეს devrait signifier que les villes fortes énumérées plus bas «restèrent aux mains des Khazars;» avec le complément pronominal ჳ, le sens est que ces villes fortes *leur* restèrent; aux Khazars où aux Géorgiens? voilà ce que le texte ne dit point. J'ai fixé le sens d'après la Chron. armén. qui est plus claire; car, ayant dit jusqu'où les Khazars portèrent leurs ravages, elle ajoute: *Մնացին միայն բերդաքաղաքն ծմակայինք* «il ne resta que les citadelles ténébreuses, i. e. du nord.;» et parmi ces places elle nomme Dabi, peut-être Dbanis ou Dmanis, et l'Egris, qui manque ici dans le géorgien.

[3]) i. e. de Dariel ou Dariéla, suivant mon manuscrit. — M. R. «et la seconde, qui traverse le Caucase, le long de l'Aragwi.»

[4]) Klaproth et ceux qui l'ont copié traduisent ici «du Karthel-Somkhithi;» c'est une erreur, non très grave toutefois. En géorgien, quand plusieurs noms jouent le même rôle dans une énumération, le signe du cas ou terminaison grammaticale peut ne se mettre qu'à la fin du dernier mot. Par ex.: შავ-კლარჯ-მეგრელნი, signifie, «ceux du Chawcheth, du Clardjeth et de la Mingrélie,» bien que le dernier mot possède seul la marque du nominatif pluriel. C'est ici le même cas: ქართლ-სომხითი, si ces mots se trouvaient dans notre texte, signifierait «le Karthli et le Somkheth;» v. S-Martin, Mém. II, 189. Mes deux manuscrits portent, au contraire, სომხითსა და ქართლსა; il faut donc que le traducteur employé par Klaproth ait lu ქართლ-სომხითს, comme cela se voit, au reste, dans la Description de la Géorgie, par Wakhoucht., p. 426.

[5]) La Chron. arm. le nomme Rhoubos et Rhobos; c'est le même que Wakhoucht dans sa Géogr. de la Gé. p. 225 et 227, on ne sait sur quelle autorité, nomme *Ourbanos*.

[6]) Ou Owses; en géorgien, comme en arménien, le double *w*, ვ, s'ajoute souvent à l'*o*, pour en fortifier le son; de-là ოვკიანოს, ბაბილოვნი, *ովկիանոս*, *բաբելովն* ... etc.

distingué parmi les fils de Cawcas, entra dans les aspérités de la montagne, qu'il appela
7 de son nom Dourdzouceth [1], et paya tribut au roi des Khazars.

Dans la même excursion ce prince donna au fils du frère de son père la portion de l'apanage de Lécan située vers l'E., depuis la mer de Derbend jusqu'au fleuve Lomec, ainsi que les prisonniers de Ran et de Mowacan, et il s'établit dans ces contrées, qui appartenaient à Lécan [2], tandis que Khozanikh, le plus distingué des descendants de ce dernier se fixa dans les aspérités de la montagne et y fonda une cité, qu'il appela, d'après son nom, Khozanikheth [3]. Il s'écoula ainsi bien des années, durant [4] lesquelles toutes ces races furent tributaires du roi des Khazars.

Par la suite les Persans, fils de Nébroth, étant devenus puissants du côté de l'E., il parut au milieu des descendants de Nébroth un géant nommé Aphridoun [5], «qui lia d'une chaîne de fer Béwrasph, Seigneur des Serpents, l'attacha sur une montagne [6] inaccessible aux hommes,» ainsi qu'il est écrit dans l'histoire de Perse, et gouverna tout ce pays. Il envoya dans quelques contrées des éristhaws [7] dépendants de lui et ren-

[1]) Wakhoucht, dans son Histoire aussi bien que dans sa Géographie, écrit toujours «Dzourdzouceth;» mais la Chron. arm., dans les passages correspondants au texte des Annales, porte toujours Dertzouc, Dertzceth, Dourtzouc. Je suis donc autorisé à regarder la forme donnée par mes manuscrits comme exacte.

[2]) On aura remarqué déjà que le nom de Lécos s'écrit de diverses manières: pour plus d'uniformité, je conserverai désormais celle que je viens de citer.

[3]) Ce nom paraît s'être conservé dans le Lesgistan, où l'on trouve encore un lieu ou une peuplade nommée Khazanitch, qui, au XVIe siècle, dépendait du chefkal; v. Bullet. philolog.-histor. t. II, p. 273. Khazanitch fournissait, en 1598, 200 cavaliers pour un soulèvement contre la Russie.

[4]) Depuis ce mot jusqu'à la fin de la phrase, on lit dans le manuscrit R: «et les Karthlosides et les Khazars étaient continuellement en guerre les uns contre les autres;» cette phrase remplace celle de mon manuscrit.

[5]) Afridon, Féridoun, Hrodan (en arménien), Thritino (en zend), désignent tous le même personnage, un prince de la dynastie sémi-fabuleuse des Pichdadians de Perse. Béwrasph, en persan Zohac ou Ajdéhac (ce dernier nom signifie *dragon*), en arménien Ajdahac ou Vichap, est le héros Biourasp, de la même dynastie. Zohac, le prédécesseur de Féridoun, avait succédé à Djemchid; on l'appelait en pehlvi Peivérasp, parce qu'il possédait en effet 10,000 chevaux arabes. Il se laissa séduire par Iblis, ou le démon, et détrôna Djemchid; mais à-peine avait-il fait son pacte avec Iblis, qu'il lui sortit des épaules deux serpents, qu'il nourrit avec des cervelles humaines. Féridoun le vainquit ensuite et l'enchaîna sur le mont Démavend. Chah-Nameh, éd. Mohl, t. I, p. 27, 63, 113. Mos. Khor. ed. Venet. 1827, p. 130 — 136, fin du l. I; S.-Martin, Mém. II, 190.

[6]) La Chron. arm. nomme cette montagne Raïs.

[7]) C'est un titre géorgien, signifiant à la lettre «tête ou chef du peuple,» que l'on donne aux gouverneurs, héréditaires ou amovibles, de provinces considérables. Dans les temps modernes, les éristhaws de l'Aragwi, du Ksan et du Radcha, furent les plus puissants, et possédèrent leurs domaines par voie d'hérédité. Les dadians et les gouriels, princes indépendants depuis la seconde moitié du 15e siè-

dit plusieurs nations tributaires. Par ses ordres un éristhaw nommé Ardam, de la postérité de Nébroth, entra dans le Karthli, en força toutes les villes et citadelles, et massacra tout ce qu'il y trouva de Khazars. Cet Ardam [1]) construisit à la Porte de la Mer une ville, qu'il nomma Darouband [2]), c'est-à-dire «il a fermé la porte;» le même environna la ville de Mtzkhétha d'un mur en pierres cimentées [3]). Comme, avant lui, on ne connaissait point dans le Karthli le travail de la chaux unie à la pierre [4]), ce fut lui qui l'enseigna aux habitants; ce fut encore lui qui cimenta à la chaux le mur de la citadelle d'Armaz, et qui couronna d'une muraille, jusqu'au fleuve Mtcouar, le prolongement de la même montagne. Agadon [5]) fut éristhaw pendant plusieurs années.

Quand Afridoun eut partagé ses états entre ses trois fils, celui à qui il donna la Perse pour résidence eut aussi le Karthli dans son lot: il s'appelait Iared [6]). Après Ardam il y eut divers changements d'éristhaws, et les fils d'Aphridoun, occupés à guerroyer entre eux, perdirent la tranquillité. Les deux frères d'Iared l'ayant fait périr [7]), les Karthlosides saisirent l'occasion .... des Grecs. Cependant le pays au-dessous de la rivière d'Egris resta aux Grecs. Les habitants de cette contrée, s'étant donc entendus avec les Osses, amenèrent ceux-ci chez eux, et ayant rencontré l'éristhaw persan au dehors..... [8]), dans la campagne, ils le tuèrent [9]) et massacrèrent de concert tout ce qui 8

cle, n'étaient primitivement que des éristhaws. Le même nom serait resté aux pachas d'Akhal-Tzikhé s'ils n'eussent embrassé l'islamisme.

[1]) La Chron. armén. le nomme Adarmos.

[2]) Ce nom signifie proprement «Porte fermée;» c'est je crois le «château des Alains, où se retira Selm, après le meurtre de son frère, et qui fut pris par Karen, général de Minoutchéher, petit-fils de Féridoun; Chah-Nameh, t. I, p. 193.

[3]) En 2342 ou 3901 du monde, 273 du 8e cycle géorgien.

[4]) Strabon, l. XI, p. 499, remarque que dans l'Ibérie, plus civilisée que la Colchide, on bâtissait des maisons en briques.

[5]) Il paraît qu'ici il faudrait lire encore le nom d'Ardam, sans quoi le passage d'un éristhaw à un autre serait trop brusquement indiqué. D'ailleurs la Chron. arm. nomme encore ici Adarmos, et ajoute qu'après lui quatre éristhaws persans se succédèrent en Géorgie, *փոխեցան զտեղի նորա*; expression qui ne fait pas comprendre clairement si ces quatre éristhaws furent simultanés ou successifs. On verra plus bas, par une note à la p. 8, que le rédacteur arménien a bien pu avoir un texte où il était question de quatre gouverneurs persans, après Ardam, puisque le souvenir de ce fait a été conservé par Et. Orbélian.

[6]) C'est l'Iredj du Chah-Nameh, que la Chron. armén. nomme Iarédérakh et Ariadarekh.

[7]) Selm, maître du pays de Roum, et Tour des provinces orientales, s'entendirent pour faire périr leur frère Iredj, seigneur de l'Iran: ce fut Tour qui le frappa avec son siége d'or; Chah-Nameh, p. 139, 159.

[8]) Le géorgien se sert ici du mot [illegible], qui m'est inconnu et qui doit répondre à l'arménien *ի զբօսանս* «dans le divertissement;» rendu dans la traduction de S.-Martin (t. II, p. 19) par les mots: «Dans une vallée très étroite.»

[9]) Pour comprendre l'état du texte dans ce passage, il faut voir les variantes et les notes relatives à

*

se trouva de Perses. Ainsi les Géorgiens conquirent leur liberté. Toutefois le Ran et le Héreth restèrent aux Perses. Ceux-ci, bien des années après, ayant recouvré leur puissance, il y eut chez eux un roi, nommé Kécapous, qui devint redoutable.

Il y avait dans ce temps-là dans le Léceth un enchanteur, de la race de Zanikhiz [1]), qui, par ses opérations, aveugla le roi Kécapous et ses troupes, de sorte qu'au lieu d'entrer dans le Léceth, ce prince revint sur ses pas, et recouvra aussitôt l'usage de la vue. Ayant de nouveau rendu les Géorgiens ses tributaires, Kécapous s'en retourna. [2])

Quelques années après [3]) on reçut la nouvelle que Moïse avait fait passer la mer

l'original géorgien. J'admets bien la possibilité que l'Egris fût soumis aux Grecs, mais non les autres détails, en tant qu'ils concernent ce même pays; cf. p. 14, où les mêmes expressions sont employées.

[1]) Khazanikh? v. p. 6 et Chron. arm.

[2]) En 2434 (ou 3993) du monde, 365 du 8e cycle; Wakhoucht a omis ici l'année grecque, que j'ai suppléée d'après son comput.

[3]) En 2454 ou 4013 du monde, 385 du 8e cycle; Wakhoucht écrit, mais à tort suivant son système, l'an 3993 de l'ère grecque. Comme c'est ici le premier événement connu d'ailleurs, je crois devoir revenir sur les dates précédemment fixées par Wakhoucht, et examiner d'abord celle qu'il assigne au passage de la mer Rouge. L'auteur de l'Histoire universelle place la sortie d'Egypte en l'an du monde 2513, ou 1491 avant J. C.: ce serait donc dans l'année 4017 de l'ère mondaine grecque, dont la différence, à l'égard du calcul de la Vulgate, se trouve par-là fixée à 1504 ans. Or l'on voit ici et précédemment trois dates calculées par Wakhoucht, donner pour différence entre la Vulgate et l'ère grecque 1559 ans. Ce sont: 1° la construction des murs de Mtzkhétha par Ardam, en 2342 ou 3901 du monde; 2° l'expédition en Khazarie, l'an 2302 ou 3861; 3° le culte du tombeau de Karthlos, en 2267 ou 3826. Cependant deux autres dates donnent seulement une différence de 1027 ans; ce sont: 1° la mort de Nébroth, en 1829 ou 2856; 2° la confusion des langues, en 1758 ou 2785. Wakhoucht s'étant montré inconséquent dans son propre système, pour coordonner les dates grecques de la confusion des langues et de la mort de Nébroth, données par lui, avec les suivantes, il suffira d'ajouter aux deux dates fautives 532 ans ou un cycle pascal tout entier, comme je l'ai fait en son lieu. Du reste, je n'ai point à me préoccuper ici de l'exactitude de l'ère grecque, qui place la naissance de J. C. en 5508 du monde; chacun sait qu'il y a à cet égard des centaines de systèmes différents, aussi peu démontrés l'un que l'autre, et sans grande importance, puisque cette variété des calculs ne tombe que sur les faits antédiluviens. Mais ce n'est pas le tout d'avoir mis Wakhoucht d'accord avec lui-même, il faut savoir si, au fonds, il est exact. La date de la confusion des langues est conforme, à une année près, à celle admise par l'auteur de l'Histoire universelle. Au contraire le passage de la mer Rouge est en arrière de 59 ans, de Wakhoucht à Bossuet; il y a aussi un retard de 24 ans dans le calcul de la date mondaine admis par l'auteur géorgien, comparativement au résultat de notre double rectification; car il est évident que Wakhoucht s'est trompé, tant dans son système que dans l'application qu'il en fait.

Il reste à expliquer ce qui concerne les cycles. L'auteur géorgien a calculé ses périodes de 532 ans, à partir de l'an 780 de J. C., en remontant jusqu'avant l'ère chrétienne et à la création, ce qui force à anticiper de 96 ans sur l'ère mondaine de C. P. Cette addition de 96 ans n'a pourtant aucune influence sur la chronologie, parce que Wakhoucht ne commence à donner des dates de ce genre qu'à partir du septième cycle. Voici les commencements de ces périodes avant et après J. C.: le 2e cycle commença en 436 du monde; le 3e, en 968; le 4e, en 1500; le 5e, en 2032; le 6e, en 2564; le 7e, en 3096; le 8e, en

Rouge aux Israélites, et que ceux-ci se nourrissaient de manne dans le désert: chacun en fut dans l'admiration. et tous les gentils louèrent le Dieu d'Israël. [1])

Quelques années après, le roi Kécapous étant distrait par une guerre contre les Turks, les Arméniens et les Géorgiens profitèrent de l'occasion pour se révolter contre les Perses. fortifièrent leurs citadelles et leurs villes, et toutes les races des Thargamosides s'unirent ensemble. Quelques années après, le roi Kécapous envoya son fils Pharchorot [2]), avec une armée nombreuse, contre les Arméniens et les Géorgiens, et contre tous les Thargamosides. Ceux-ci, s'étant réunis, marchèrent à sa rencontre, lui livrèrent bataille dans l'Adrabadagan, le vainquirent, mirent en déroute et taillèrent en pièces son armée [3]). Peu d'années après, le même Kécapous envoya encore le fils de son fils Chioch [4])-le-Bienheureux, tué en Turquie, ainsi qu'il est écrit dans les livres de l'histoire persane, où tout n'est point vrai, et qui ne contiennent, pour la plupart, que des mensonges. Ce fils de Chioch, nommé Kaï-Khosro, s'étant mis en campagne, les Arméniens et les Géorgiens ne purent lui résister, parce qu'il avait une armée considérable; il traversa toute l'Arménie et la Géorgie, faisant partout des prisonniers, pillant les forteresses et les villes et y laissant des éristhaws [5]). Il partit, après avoir construit dans l'Adrabadagan une maison de prière, suivant sa religion.

Quelques années après, Kaï-Khosro étant distrait par une guerre qu'il entama contre les Turks, pour venger la mort de son père, les Arméniens et les Géorgiens saisirent l'occasion, pour se révolter contre les Perses, pour massacrer leurs éristhaws et

3628; le 9e, en 4160; le 10e, en 4692; le 11e, en 5224; le 12, en 5756, ou 248 après J. C.; le 13e, en 6288, ou 780 après J. C.; le 14e, en 6820, ou 1312 après J. C., et s'est terminé en 1844.

Pour fournir à ces recherches de nouveaux éléments de comparaison, je donnerai ici les dates adoptées par le P. Tchamitch, dans les tableaux synoptiques de chronologie placés à la fin du IIIe vol. de sa grande Histoire d'Arménie: naissance de Haïc, en 1727 du monde, d'après la Vulgate, ou 2533 suivant les Septante; confusion des langues, en 1757 ou 2663; mort de Bélus ou Nemrod, en 1896 ou 2856; passage de la mer Rouge, en 2513 ou 3712.

[1]) Cf. Chron. armén.

[2]) Wakhoucht, p. 16, « le roi Pharchot envoya son fils. » Le nom de Pharchorot est l'altération de celui de Féribourz, dont l'histoire est racontée dans le Chah-Nameh, IIe vol. éd. Mohl. Il faut, du reste, qu'il y ait eu originairement une faute de copiste chez les Géorgiens, qui auront confondu le ⴁ *b* khoutzouri, ou le ბ manuscrit avec ⴘ ou ჩ *ch*: la Chron. arm. donne exactement *Pharborot;* v. S.-Martin, Mém. II, 191.

[3]) En 2482 ou 4041 du monde, 413 du 8e cycle.

[4]) C'est le Syawech du Chah-Nameh; la Chron. arm. nomme ce dernier *Biouab*, par une confusion de lettres analogue à celle mentionnée plus haut: ⴘⴈⴓⴀⴘ *Chiouach*, ⴁⴈⴓⴀⴁ *Biouab;* le même ouvrage donne à ce prince l'épithète de *joli* գեղեցիկ.

[5]) En 2490 ou 4049 du monde, 421 du 8e cycle. Après la conquête de la forteresse de Bahman, dans l'Aderbidjan, Kaï-Khosrou fit élever au même lieu un pyrée, connu sous le nom d'Ader-Gochap. S.-Martin, II, 192.

pour s'affranchir [1]). Dans le même temps les Turks, battus par Kaï-Khosro, ayant traversé la mer de Gourgan, vinrent, en remontant le Mtcouar, jusqu'à Mtzkhétha, au nombre de 28 familles [2]), et s'abouchèrent avec le mamasakhlis de Mtzkhétha, auquel ils promirent de le secourir contre les Perses. Celui-ci en informa tous les Géorgiens, qui consentirent à faire alliance avec les Turks; par crainte des Perses, ils devinrent
9 amis des émigrés turks, venus à leur secours, et les répartirent dans toutes les villes. Le plus grand nombre d'entre eux ayant trouvé à l'O. de Mtzkhétha [3]) une caverne taillée dans le rocher, ils en firent la demande au mamasakhlis de Mtzkhétha, qui la leur accorda et y fit les constructions nécessaires. Les Turks y élevèrent un bon rempart, et nommèrent ce lieu Sarciné [4]). Turks et Géorgiens étaient en bonne intelligence, et en attendant l'arrivée des Persans, fortifiaient les citadelles et les villes. Dans ce temps-là, quiconque était forcé de s'enfuir de Grèce, de Syrie ou de Khazarie, se voyait bien ac-

[1]) En 2525 ou 4084, 456 du 8e cycle; ici Wakhoucht écrit à tort que cela eut lieu dans le 9e cycle. Puis qu'il s'agit du fils de Chioch, on ne peut supposer entre ce fait et la venue de Kaï-Khosro, datée plus haut, un intervalle de 561 ans; en tout cas, dans cette hypothèse, la date de 2525 serait fausse.

[2]) Wakhoucht, p. 18, écrit: 2800 familles; le manuscrit Roumiantzof porte 28000 familles; enfin le manuscrit dont fit usage M. Klaproth était conforme au mien (v. S.-Martin. Mém. II, 46), ainsi que la Chron. arm., qui, par son antiquité, me paraît mériter une grande confiance.

[3]) Chron. arm. « à l'Est de la ville; » ce qui n'est pas exact.

[4]) Wakhoucht, Descr. de la Gé., p. 213, nomme ce lieu Sarcineth. Quant aux Turks dont la venue est ici racontée, M. S.-Martin, interprétant ce passage (Mém. II, 45, 46), les nomme Touranians, et paraît regarder leur émigration en Géorgie comme identique à celle des Tartares venus de la Chine, qui furent plus tard les Orbélians. Ce dernier fait peut être exact, mais il ne ressort pas des termes dont se sert l'historien géorgien, ou plutôt il est en contradiction manifeste. En effet les Turks dont nous parlons vinrent à travers la mer de Gourgan et, remontant le Mtcouar, arrivèrent à Mtzkhétha, au lieu que, suivant Et. de Siounie (Ed. S.-Martin, p. 58), les Orbélians vinrent de Chine par terre, et entrèrent dans la Géorgie par la route de Dariéla; en outre, le tanouter géorgien leur donna sur-le-champ, pour résidence, la citadelle d'Orbeth, ce qui n'est point dit à l'égard des Turks ou Touranians. Je le répète, l'analogie entre les deux migrations me paraît frappante, en masse, mais les détails sont contradictoires. Pourquoi donc n'admettrait-on pas deux migrations différentes? celle des Djenbacourians, plus tard les Orbélians, aura peut-être disparu des Annales, lors de l'extermination de la famille en 1177; l'autre, seule, aura été conservée. Quant à l'objection que se fait M. S.-Martin, p. 45, en remarquant que l'historien des Orbélians place l'arrivée des princes chinois en Géorgie sous Kaï-Kaous, tandis que l'auteur géorgien en parle sous Kaï-Khosrou, elle tombe d'elle-même, par cette seule observation que le texte d'Et. de Siounie est très altéré dans l'endroit où il parle de ces faits. Suivant l'autorité d'un bon manuscrit, que j'ai eu entre les mains, il faut traduire ainsi le passage de l'auteur arménien: « Après sa mort (d'Ardam), sous quatre gouverneurs, la Géorgie fut partout en proie à la guerre et au meurtre, soit de la part de Kékavouz-Khosrov, soit après lui, sous Kvé-Khosrov; էր որ ՚ի քէքաւուզ խոսրովայն և էր որ զկնի նորա ՚ի քւէխոսրովու: cette variante ne peut être autrement entendue. Si donc Et. de Siounie n'a pas eu connaissance d'un texte géorgien autre que le nôtre, et qu'il ait cru devoir faire application de celui-ci aux Orbélians, c'est qu'au XIIIe siècle la tradition en fixait ainsi le sens.

cueilli des Géorgiens, qui cherchaient des auxiliaires contre les Perses: il s'écoula de la sorte bien des années.

Alors le roi Nabuchodonosor ayant fait Jérusalem captive [1]), les émigrés qui en arrivèrent dans le Karthli demandèrent au mamasakhlis de Mtzkhétha un pays à habiter, moyennant redevance. Celui-ci leur en accorda un au voisinage de l'Aragwi, sur le ruisseau de Zanaw, qu'ils possédèrent à titre de tributaires, et qui, à cause de ce tribut, est maintenant nommé Kherc. [2])

Jusqu'à cette époque la langue usitée chez les Karthlosides était l'arménienne [3]); mais lorsque tant de nations furent réunies dans le Karthli, les Géorgiens, à leur tour, quittèrent le langage arménien, et, de toutes ces races, se forma la langue géorgienne [4]). Les plus abominables coutumes s'introduisirent: dans les mariages on n'avait aucun égard à la parenté; on mangeait tout ce qui a vie; on n'ensevelissait pas les morts, et l'on dévorait les cadavres.

Après un certain nombre d'années, un géant fameux, Spandiat-Rouali, fils de Wachtab [5]), roi de Perse, s'étant mis en campagne, les Géorgiens et les Arméniens, hors d'état de lui résister, fortifièrent leurs citadelles et leurs villes, en attendant sa venue.

[1]) En 3363 ou 4922 du monde, 230 du 10e cycle. Comme Wakhoucht placera la naissance de J. C. en 3949 du monde, la captivité des Juifs se trouve ici répondre à l'an 586 avant J. C., au lieu de l'an 606 marqué par la Vulgate, et admis par Bossuet.

[2]) ხარკი *kharci*, en géorgien, signifie en effet *tribut*. Quant au canton nommé Kherc, comme la géographie moderne du pays ne fournit pas de lieu nommé Zanaw, il faut s'en tenir à ce que dit Wakhoucht, que la vallée de la Thézam, affluent gauche de l'Aragwi, un peu au N. de Mtzkhétha, est le *Kherc* des anciens. Géogr. de la Gé. p. 285.

[3]) Dans mes manuscrits: « était uniquement la géorgienne. »

[4]) Manuscrits: « Les Géorgiens aussi ayant altéré leur langage, il se forma chez toutes ces races une grande diversité d'idiomes. » Si l'on rapproche ce passage de l'addition signalée p. 2, dans une note, où il est dit que les huit frères, fils de Thorgom, parlaient une seule langue, l'arménienne, le fait est si naturel qu'on ne peut guère refuser de l'admettre; mais que le géorgien soit un ramassis de mots de divers idiomes, je ne crois pas que l'on puisse le démontrer. Je pense aussi avoir suffisamment fait connaître et les affinités et les propriétés de la langue géorgienne, dans divers articles, et dans une Addition où j'en résumerai la substance. En admettant que dans les temps plus anciens la coutume de l'anthropophagie ait pu subsister dans la Géorgie, qui voudra croire que six siècles avant l'ère chrétienne les habitants, déjà plus civilisés, de cette contrée, en soient venus à imiter les loups et les chacals? cela me paraît invraisemblable. Quant au proverbe traditionnel sur lequel s'appuie Wakhoucht (Descr. de la Gé. p. 9) pour soutenir ce fait, il ne peut avoir aucune force probante. « Les Carsaniens, dit le proverbe, doivent cinq morts aux Codmaniens. » Supposé même que les deux villages de Carsan et de Codman existassent à l'époque reculée où l'on mangeait les morts en Géorgie, qui ne voit là la tradition d'une querelle entre les habitants de ces villages et d'une vengeance à laquelle les Codmaniens croyaient avoir droit? Je n'admettrai jamais que les habitants de la Géorgie aient pu être anthropophages, et se nourrir de chair morte, animaux ou hommes, à moins que cela ne soit historiquement prouvé d'ailleurs.

[5]) En Persan, Isfendiar Roïn-Ten, *corps d'airain*, fils de Vichtasp.

Lorsqu'il était dans l'Adrabadagan, ayant été informé que les Turks étaient entrés en Perse et avaient tué le père [1]) de son père, Spandiat laissa la guerre contre les Arméniens et les Géorgiens, pour venger la mort de son père, et ces derniers s'affranchirent. [2])

Quelques années après cela il y eut en Perse un roi, fils de Spandiat-Rouali, nommé Baaman [3]), et connu sous le nom d'Ardachir. Celui-ci, devenu plus puissant qu'aucun roi de Perse, s'empara de Babylone, força l'Assyrie, la Grèce et les Romains à lui payer tribut, et les Géorgiens, à leur tour, subirent le même sort. [4])

Il y avait dans le Karthli une telle confusion de races, que l'on y parlait six langues: l'arménien, le géorgien, le khazar, l'assyrien, l'hébreu et le grec [5]), que savaient et employaient tous les Géorgiens, hommes et femmes. [6])

Entrée d'Alexandre-le-Macédonien en Géorgie. [7])

Cet Alexandre parut au pays de Grèce, en Macédoine; il était fils de Philipé-Catznob [8]) l'Egyptien [9]), ainsi qu'il est raconté dans les livres des Grecs, et conquit la terre dans toutes les directions. Sorti de l'occident, il alla vers le sud, pénétra dans le nord,

[1]) Chron. arm.: «le frère de son père.»

[2]) En 3407 ou 4966 du monde, 274 du 10e cycle.

[3]) Chron. arm.: Vahram.

[4]) En 3419 ou 4978 du monde, 286 du 10e cycle. Wakhoucht, p. 21, fait remarquer avec raison que Baaman est Cyrus, de qui l'entrée en Perse se trouve par-là fixée à l'an 530 avant J. C.

[5]) La Chron. arm. ajoute: «de leur mélange s'est formé le géorgien.»

[6]) Au lieu de cette finale, les manuscrits portent: «Tous les rois de Géorgie, les hommes et les femmes.»

[7]) Sur la possibilité de l'expéditiou d'Alexandre ou d'un de ses généraux, en Géorgie, v. la réflexion de Klaproth, Nouv. Journ. as. t. XII, p. 544; v. aussi les assertions du biographe de David II, p. 227 des Annales.

[8]) J'ajouterais volontiers la disjonctive *ou* entre les mots «Philipé-Catznob.»

[9]) «De Nectaneb l'Egyptien,» suivant la Chron. arm. La même tradition est rapportée par Moïse de Khoren, l. II, ch. 12, et par différents auteurs cités par les frères Whisthon, ibid. p. 105, n. 2; v. aussi Biblioth. or., p. 319. J'ai retrouvé le même fait dans une belle chronique manuscrite, sur vélin, à la Bibliothèque Impériale publique de S.-Pétersbourg, f. 38: «Alexandre le Macédonien, fils de Philippe et d'Olympiade, sa mère, suivant la commune opinion du peuple; mais selon l'histoire des faits d'Alexandre, ung astronomyen, nommé Neptanabus, l'engendra par déception.» Une histoire d'Alexandre, en arménien, publiée pour la première fois en 1842, à Venise, raconte fort longuement la venue de Nectanébos en Macédoine et les moyens qu'il mit en oeuvre pour rendre Olympiade mère d'Alexandre, tandis que Philippe était occupé au loin d'une expédition militaire. Cet ouvrage, tiré seulement à 100 exemplaires, paraît, suivant l'opinion de l'éditeur, être la traduction de la vie d'Alexandre écrite en latin par Valérius, d'après les Grecs Esope et Aristote. On croit aussi que la version arménienne dont il s'agit a été connue de Moïse de Khoren, et que même il en est peut-être l'auteur. L'édition anonyme, publiée par

et traversa le Caucase. Etant venu dans le Karthli [1]), il trouva chez tous les Géorgiens des coutumes plus abominables que chez aucun peuple. En effet les mariages et la débauche s'y pratiquaient sans égard à la parenté, on mangeait de tout ce qui a vie, on dévorait les cadavres [2]). Il vit des nations horriblement barbares, établies sur le Mtcouar et le long de ses replis, nations que nous nommons Turks primitifs [3]) et Qiphtchaqs: il fut dans l'étonnement, car aucun peuple n'agissait comme eux [4]). Il trouva au milieu de la Géorgie les villes fortes de Tsounda; de Kherthwis, sur le Mtcouar; d'Odzrkhé, suspendue sur un rocher du Ghado; de Thoukharis, sur le fleuve de Sper, ou Dchorokh; d'Ourbnis, de Casp, d'Ouphlis-Tzikhé; la grande Mtzkhétha et ses faubourgs; Sarciné, Tzikhé-Did; Zanaw, où demeuraient les Juifs; Rousthaw, Déda-Tzikhé, Samchwildé; Mtcouris-Tzikhé, ou Khounan, et les villes du Cakheth: toutes les villes et citadelles, défendues par une population de guerriers intrépides. Ayant partagé son armée, il les assiégea toutes; pour lui, s'arrêtant à Mtzkhétha, il distribua ses troupes par en haut et par en bas, à droite et à gauche, et se porta sur le Ksan, au lieu nommé Nastacis [5]). Quant à Mtcouris-Tzikhé et à Thoukharis, il ne les attaqua point, parce qu'elles étaient pour lui imprenables: les autres villes et forteresses furent prises en six mois. Les Turks primitifs, qui étaient à Sarciné, ayant insulté Alexandre, ce monarque, dans sa colère, ne voulut pas de capitulation avec eux, et ayant rejeté leur demande, il leur dit: «Puisque vous m'avez insulté, le sort qui vous attend est d'être tous massacrés par moi;» et il environna la ville de telle façon que pas un homme ne s'échappa. Réduits à l'extrémité par une guerre de douze mois, les défenseurs de Sarciné se mirent à creuser secrètement le rocher, percèrent la pierre, qui était molle et facile à tailler [6]), s'écoulèrent nuitamment 11

les Mékhitharistes, a été faite d'après un manuscrit de leur bibliothèque, mais en prenant pour base une bonne copie, qui paraît être du XIVe siècle.

[1]) D'après Wakhoucht, Alexandre ne serait venu dans la Géorgie, qu'après avoir déjà triomphé de l'Egypte et des Perses, et ce en 3623 ou 5182 du monde, 490 du 10e cycle, donc en 326, ou plutôt, d'après ce qui va être dit par l'Annaliste, en 336 avant J. C.

[2]) «C'étaient comme des bêtes féroces ou des brutes, de qui il ne convient pas de redire les habitudes,» ajoutent mes manuscrits. Moïse de Khoren fait la même remarque au sujet des Arméniens, l. II, ch. 56, versùs finem, encore sous le règne d'Artachès II, 78 — 120 av. J. C.

[3]) Dans le géorgien, Bounthourki, mot que j'ai cru devoir traduire, en l'expliquant, et qui reparaîtra plus bas: ce sont les Touraniens, de qui il a été parlé p. 8.

[4]) Ici mes manuscrits ajoutent: «Il voulait les faire disparaître des villes, mais cela lui fut alors impossible, parce qu'il rencontra de fortes citadelles, des villes puissantes (ceci manque au manuscrit R). En outre, d'autres nations, tels que les Khaldéens, étaient aussi venues s'établir dans la Géorgie. Etant, après cela, devenu puissant et ayant conquis toute la terre, Alexandre pénétra dans le pays de Géorgie (cette dernière phrase manque au manuscrit R).»

[5]) Ce lieu est bien éloigné du Ksan, comme on peut le voir sur la Carte du pays au N. du Kour, dans la Géogr. de la Géorgie.

[6]) Ce fait est rappelé dans la Vie de S. Chio-Mghwimel (Vie des SS. Gé. Manuscr. du Mus. asiat. f. 73):

par l'ouverture et s'enfuirent dans le Caucase, laissant la ville déserte. S'étant emparé de toute la Géorgie, Alexandre extermina le ramassis de nations qui s'y trouvaient, massacra tous ces étrangers, fit prisonniers les femmes et les enfants innocents, au-dessous de quinze ans, et n'épargna que les descendants de Karthlos. Il laissa à ces derniers un patrice, nommé Azon, son parent, fils de Iarédos [1]), natif de Macédoine, avec 100,000 hommes du pays de Rom, désignés sous le nom de *Protatos* [2]). C'étaient des hommes braves et déterminés, qui désolaient la terre de Rom, et qu'il fit venir dans le Karthli [3]). Il les donna au patrice Azon, qu'il laissait pour éristhaw, avec des troupes, destinées à occuper le pays.

Alexandre enjoignit à Azon d'adorer le soleil, la lune et les cinq étoiles, et de servir le Dieu invisible, créateur de toutes choses. Comme dans ce temps-là il n'y avait ni prophète, ni docteur de la véritable religion, pour instruire et corriger les hommes, il avait inventé ce culte pour toute la terre soumise à son autorité. Après avoir imposé cette religion, il partit. Cependant Azon renversa jusqu'aux fondements la ville de Mtzkhétha, ne laissant subsister que les quatre citadelles qui bouchaient l'entrée [4]) du Karthli [5]): celle d'Armaz, celle qui est à l'extrémité du prolongement de l'Armaz, celle à l'entrée et enfin celle à l'O. de Mtzkhétha, sur le Mtcouar. Il les fortifia et les remplit de troupes, mais il démantela toutes les villes de la Géorgie et en occupa toutes les frontières, depuis la Berdoudj jusqu'à la mer de Sper. Il s'empara, en outre, de l'Egris, et rendit tributaires les Osses, les Lecs et les Khazars.

Etant allé en Egypte et y ayant construit la ville qui porte son nom, Alexandre, durant douze années, parcourut tout l'univers, et après avoir subjugué pendant ce temps

« A l'orient de Sarciné, où Alexandre mit en fuite les étrangers. » Or cette Vie a été écrite par un disciple de S. Ioané Zédadznel, nommé Martyr, de Constantinople; ibid. p. 46: ainsi ce renseignement doit être ancien.

[1]) Mon manuscrit porte ღრედოსსა de Ghrédos, variante qui, pas plus que la leçon du texte, ne ressemble à un nom grec.

[2]) Terme militaire, qui signifie, en grec, « soldat de première ligne; » il répond au *princeps* des Latins. Ce mot n'indiquerait-il pas l'origine grecque de la tradition de la venue d'Alexandre en Géorgie?

[3]) Suivant la Chron. arm., c'étaient des gens qui inquiétaient beaucoup la Grèce, et que pour cette raison Alexandre tira de leur pays.

[4]) On pourrait traduire: « qui enceignaient la limite; » le sens est le même.

[5]) C'est-à-dire du pays primitivement occupé par Karthlos; v. sup. p. 2, 4. Dans la Chron. arm.: « Il renversa toutes les citadelles de la Géorgie, et n'en laissa que quatre à la porte des Géorgiens, qu'il remplit de soldats. » Ces mots *la porte des Géorgiens* doivent-ils être entendus dans le sens où notre texte les commente, ou bien comme s'il s'agissait des passages qui donnent entrée en Géorgie par les montagnes? En effet Strabon, Géogr. l. XI, p. 500, parle aussi de quatre passages ou portes, qui sont par Sarapane, par la vallée de l'Aragwi, par l'Albanie et l'Arménie. Il me semblerait plus naturel de croire qu'Azon eût conservé des places fortes à ces endroits si vulnérables de la Géorgie qu'immédiatement autour de Mtzkhétha.

toutes les contrées, il mourut. la 12e année [1]), à Alexandrie [2]). Ce souverain, sans égal en puissance, mais approchant de sa fin, renvoya les princes faits captifs et asservis par lui [3]), qui, d'après son ordre, retournèrent chacun dans leur ville. Ayant ensuite mandé quatre personnages de sa famille, Antiokhos, Hromos, Bizintos et Platon, il donna au premier l'Assyrie, l'Arménie et les contrées de l'Orient: celui-ci bâtit Antioche; à Hromos il donna le Trimicos [4]) et les contrées de l'occident: celui-ci bâtit Rome; à Bizintos, 12
la Grèce et le Karthli, avec les contrées du nord [5]). Alexandre, par une lettre testamentaire, enjoignit au patrice Azon, éristhaw de Karthli, de se soumettre à Bizintos, qui construisit la ville de Bizintia, aujourd'hui Constantinople. Pour Platon, il le laissa à Alexandrie. Alexandre étant mort ensuite [6]), Azon abandonna le culte qu'il lui avait im-

[1]) Manuscr. T: la 14e année; ce qui est faux.

[2]) A Babylone, le 22 juin 324 avant J. C.; S.-Martin, Nouvelles recherches sur la mort d'Alexandre, Paris 1820, p. 53; son règne fut effectivement de 12 ans et 8 mois; ibid. p. 57.

[3]) Chron. arm. «les otages qui étaient captifs auprès de lui.»

[4]) C'est une altération du nom de la Thrace, qui se voit dans la Chron. arm.

[5]) Je n'ai pas besoin de relever les ridicules inexactitudes de ce récit. Le partage fait, non par Alexandre, mais par son frère et successeur, Philippe Aridée, fut bien différent de celui-ci, comme on peut le voir au commencement du l. XVIII de Diodore de Sicile. Pour ne parler que des gouvernements orientaux, Ptolémée Lagus eut l'Egypte; Laomédon, la Syrie; Python, la Médie; Eumène, la Paphlagonie, la Cappadoce et toutes les contrées voisines, où Alexandre n'avait pu aller en personne; Antigone, la Pamphylie, la Lycie et la Grande-Phrygie; Cassandre, la Carie; Méléagre, la Lydie; Léonat, la Phrygie voisine de la mer Noire. On ne voit rien là-dedans qui ressemble à la division exposée par l'auteur géorgien. Quant au partage de l'empire d'Alexandre en quatre royaumes, il eut lieu douze ans après la mort de ce prince. Cassandre eut la Macédoine; Antigone, l'Asie; Ptolémée, l'Egypte; Séleucus, l'Assyrie; mais ce partage se fit d'un consentement mutuel entre les capitaines grecs et non par ordre du conquérant macédonien.

[6]) Alexandre-le-Grand a-t-il réellement conquis la Géorgie, y vint-il en personne? voilà deux questions à résoudre, auxquelles je réponds: la réflexion des frères Whiston (Mos. Khor. p. 75, n. 1), sur la conquête de l'Arménie par Alexandre, peut très bien s'appliquer à la Géorgie. «Il n'est pas étonnant, disent-ils, que les écrivains de l'histoire d'Alexandre ne parlent pas du roi Vahé, tué en combattant contre lui, puisqu'ils ne disent même pas comment ce prince avait soumis l'Arménie, bien que Mithrène ou Mihran, à qui ce pays fut confié par le conquérant macédonien, soit mentionné par Diodore de Sicile et par Quint-Curce.» Disons donc la même chose de la Géorgie; car, à part la circonstance, que ce prince soit venu en personne assiéger Mtzkhétha, tout le reste est vraisemblable, possible, et rendu probable par ce qui se passa dans un pays voisin. Alexandre, après la bataille d'Arbelles, s'éleva vers le N., sur les traces de Darius et de ses derniers généraux, traversa et soumit la vallée de l'Araxe, ou l'Arménie, comme il le dit lui-même à ses soldats, dans un discours rapporté par Quint-Curce (l. VI), entra en Médie, pénétra dans l'Hyrcanie et continua sa route vers les Indes. Qui empêche que, durant cette promenade militaire qui le rapprocha si fort de la Géorgie, il n'y ait envoyé un de ses lieutenants?

Un nouvel argument en faveur de cette opinion peut se tirer de la Vie d'Alexandre (Վարք Աղեքսանդրի Մակ.) d'après des sources latines et grecques perdues, publiée à Venise en 1842, p. 123.

posé, et commença à adorer les idoles. Il en fit deux d'argent, Gatz et Gaïm [1]). Il obéissait à Bizintos, roi de Grèce. Homme d'un caractère difficile et emporté, il commanda par écrit à ses soldats de tuer tout Géorgien qu'ils rencontreraient armé. Agissant en conséquence, les Romains massacraient ceux des Géorgiens qui se distinguaient par leur tournure et par leur bonne mine [2]). Non-seulement les Géorgiens eurent beaucoup à souffrir, Azon fit aussi couler le sang des Romains, dont un grand nombre furent exterminés.

Première race royale, Pharnawazides ou Karthlosides. Elle fournit deux souverains, durant 140 ans, 302 — 162 avant J. C., et neuf, durant 188 ans, 2 av. J. C. — 186 ap. J. C.: en tout 328 ans, pour 11 règnes, dont la durée moyenne fut de 29 ans et près de dix mois. N. du trad.

1. Vie de Pharnawaz, Karthloside, premier roi de Karthli (règne 65 ans, 302 — 237 av. J. C.) [3])

Il y avait alors dans la ville de Mtzkhétha un jeune homme, du nom de Pharnawaz, né d'un père géorgien, descendant d'Ouphlos fils de Mtzkhéthos, et d'une mère persane, d'Ispahan, et en même temps fils du frère de Samar [4]), qui était mamasakhlis de Mtzkhétha lors du massacre ordonné par Alexandre: ce Samar [5]) et son frère, le

Là le conquérant, dans une lettre à sa mère Olympiade, s'exprime ainsi: « De-là nous nous mîmes en marche et arrivâmes à des cavernes obscures, où j'ai fait retracer, en souvenir de mon nom, ceux de Bessus, des rois Arivardan et Mazac, soumis par moi; ceux des Mars, des Arméniens et des Ibériens (Վրացիք) et de tout le pays de Perse, où régnait le grand Darius. »

A dire le vrai, je ne crois pas au patrice Azon, car alors il n'y avait pas de patrices chez les Grecs, ni à ces 100,000 Romains ou plutôt Grecs, du pays nommé plus tard Roumili, laissés pour gouverner et maintenir le pays dans l'obéissance; mais Moïse de Khoren nomme par deux fois un certain Mihrdat, chargé par Alexandre de commander aux Vériatsi envoyés captifs par Nabuchodonosor, le long de la mer Noire (Mos. Khor. Ven. 1827, p. 169, 181); un autre Mihrdat, descendant du premier, vivait encore sous Artachès, le troisième des Arsacides arméniens. J'admets donc l'occupation de la Géorgie par Alexandre, comme démontrée, et je regarde les autres détails comme sujets à contestation.

[1]) Gatz était d'or, et Gaïm d'argent, suivant Wakhoucht, p. 17; Azon, ajoute-t-il, permit aux Géorgiens d'immoler leurs fils à ces idoles. D'après la Chron. arm. elles étaient d'argent, nommées Gatsim et Gaïm.

[2]) Cf. Chron. arm.

[3]) A la fin de chaque rubrique, j'indiquerai la durée du règne, ainsi que les première et dernière années, d'après Wakhoucht.

[4]) Chron. arm. « fils de la soeur de Samaros; » ce qui est impossible, puisque dans ce cas Samaros aurait été Perse, et non Karthloside, frère du père de Pharnawaz.

[5]) Plus bas, p. 13, on trouvera *Samara*: j'ignore quelle est la vraie orthographe.

père de Pharnawaz, avaient été compris dans le massacre. Pour Pharnawaz) [1], alors enfant de trois ans, sa mère l'avait emmené et s'était enfuie vers le Caucase, où il fut nourri, après quoi il revint à Mtzkhétha, sa patrie. C'était un homme sage, un guerrier énergique, un habile chasseur, qui, par crainte d'Azon, cachait ses qualités. Cependant il se fit connaître et aimer d'Azon par son adresse à la chasse. « Mon fils, lui disait sa mère, prends garde à cet homme et ne lui laisse pas voir ton mérite, de peur qu'il ne te tue ; » car elle tremblait de frayeur pour son fils. Ses craintes à l'égard d'Azon augmentant sans cesse, « Mon fils, dit-elle à Pharnawaz, quitte la demeure de tes pères, et conduis-moi chez mes frères, à Ispahan, si tu veux échapper vivant à la main d'Azon. » Ils s'affermirent donc dans la résolution de partir et de se rendre à Ispahan. Quoiqu'il parût pénible à Pharnawaz d'abandonner la patrie de ses ancêtres, cependant respectant les craintes de sa mère, il se décida fortement à partir. Il eut alors un songe : il se vit dans une maison déserte, qu'il voulait quitter, mais sans succès, quand un rayon du soleil, pénétrant par la fenêtre et s'enroulant autour de lui, le souleva et l'entraîna au-dehors. A-peine sorti dans la campagne, il vit le soleil au-dessous de lui, étendit la main, en essuya les émanations [2]) et s'en frotta le visage. A son réveil, étonné d'une telle vision : « Cela signifie, pensa Pharnawaz, que je m'en irai à Ispahan et y trouverai le succès. » [3])

Etant allé chasser seul, ce jour-là, il poursuivit des cerfs [4]) dans la plaine de Di- 13
ghom ; ceux-ci s'enfuirent dans les aspérités du pays de Tiflis, poursuivis par Pharnawaz, qui, d'une flèche, en atteignit un. L'animal, après avoir couru un peu, étant tombé au pied d'un rocher, Pharnawaz le rejoignit lorsqu'il était déjà tard, descendit de cheval et s'assit près du cerf, pour passer là la nuit ; il partit le lendemain au matin. Or au bas du rocher était une caverne, dont l'entrée, anciennement fermée avec des pierres, présentait des éboulements, causés par le temps. Il tombait alors une forte pluie. S'armant donc d'un marteau, il débarrassa l'entrée du rocher, pour s'y mettre à sec, pénétra dans la caverne et vit qu'elle était d'une étendue considérable, remplie d'immenses richesses, en or et en argent, et d'une énorme quantité de vases façonnés de ces deux métaux. Etonné et comblé de joie, Pharnawaz, au souvenir de son rêve, ferma l'ouverture de la

[1]) Dans ce nom il est facile de reconnaître le Pharnabaze, qui se rencontre si souvent dans les histoires grecques, et le Pharnouaz ou Pharnvaz, Pharnvas des auteurs arméniens. Par une contraction qui se voit également en persan et en sanscrit, on dit aussi Pharnaoz.

[2]) Chron. arm. « il vit le soleil près de lui, essuya la sueur (de qui?) et s'en oignit le visage. »

[3]) Les mots ⴌⴀⴉⴄⴇⴑⴀ ⴋⴈⴅⴄⴚⴄ, ici traduits, signifient proprement « je me livrerai au bien ; » car ⴌⴀⴉⴄⴇⴈ, quoique dérivé de ⴉⴄⴇⴈⴊⴈ, *bon* en général, ne désigne qu'une bonté morale. Mais Wakhoucht, p. 21, l'explique par ⴅⴠ ⴎⴍⴅⴍ ⴉⴄⴇⴈⴊⴑⴀ, « Je trouverai de bonnes choses ; » et l'arménien par ces mots « il m'en arrivera du bien բարի լինի ինձ. »

[4]) Dans l'arménien : « Il vit une bête, էրէ մի. » mots qui, par une singulière coïncidence, ont à-peu près le même son que le géorgien ⴈⴐⴄⴋⴈ *un cerf*.

caverne et se hâta d'aller raconter la chose à sa mère et à ses deux soeurs. Tous trois partirent à la nuit, avec des bêtes de somme et des vases, et se mirent à enlever les trésors, qu'ils cachèrent dans un lieu propice. Au matin ils refermèrent l'entrée, et continuèrent durant cinq nuits de remplir leur dépôt.

Alors Pharnawaz envoya un de ses esclaves à Koudj[1]), avec ce message: « Je suis descendant d'Ouphlos, fils de Mtzkhéthos, et fils du frère du mamasakhlis Samara; j'ai beaucoup de bétail[2]); si tu le veux, j'irai avec lui près de toi. Devenus frères, nous en userons tous les deux, nous nous déclarerons ennemis de l'éristhaw Azon, et notre fortune nous donnera une glorieuse victoire. » Koudj, au comble de la joie, répondit: « Lève-toi et viens près de moi; n'épargne pas ton bétail[3]), je m'en servirai pour augmenter tes troupes, jusqu'à ce que nous nous déclarions ennemis d'Azon; alors tous les Géorgiens, tyrannisés, exterminés par Azon, seront dans la joie; je crois même que plus d'un Romain épousera notre querelle, car il en a fait périr un grand nombre. » Pharnawaz partit joyeusement, mais en secret, emportant avec lui tout ce qu'il put de ses richesses[4]), et accompagné de sa mère et de ses soeurs, il alla près de Koudj, qui lui dit: « Tu es le fils des maîtres du Karthli, et tu as le droit de nous gouverner. Maintenant donc ne sois pas avare de ton bétail, pour augmenter le nombre de nos soldats. S'il nous est donné de triompher, tu seras notre maître, et moi ton esclave. »

S'étant alors unis, Pharnawaz et Koudj négocièrent avec les Osses et les Lecs; ceux-ci furent satisfaits, car c'était avec peine qu'ils payaient tribut à Azon. Par l'adjonction de ces deux peuples, ils grossirent considérablement leur armée; l'Egris leur fournit aussi des troupes nombreuses, et ils marchèrent contre Azon. Celui-ci ayant con-
14 voqué et réuni ses soldats, un millier de Romains, cavaliers d'élite, objets de son mau-

[1]) C'était, suivant Wakhoucht, un Karthloside, i. e. un descendant de Karthlos, et non d'Egros, l'ancien possesseur de la Mingrélie.

[2]) Cette expression, qui me semble allégorique, est rendue dans la Chron. arm. par « j'ai du mouton; si tu veux je te le mènerai pour en parler. »

[3]) Dans l'arm.: « Avec ton mouton nous aurons des troupes; » si cette expression n'est pas figurée, elle doit signifier que la monnaie représentait des têtes de *mouton*; *pecunia*, en latin, réveille une idée analogue.

[4]) Ici l'auteur se sert du mot ⴂⴀⴌⴛ, qui est sans ambiguïté, et remplace le ⴑⴀⴚⴞⴍⴅⴀⴐⴈ des phrases précédentes. Or ⴑⴀⴚⴞⴍⴅⴀⴐⴈ à deux sens, qui résultent de la combinaison des explications données par Soulkhan-Saba, dans son Dictionnaire, à ce mot, à ⴑⴀⴕⴍⴌⴄⴊⴈ et à ⴚⴞⴅⴀⴐⴈ: il signifie donc *richesse* en général et « brebis propre à être fécondée. » Un Géorgien m'a assuré que les Phchaws usent maintenant de ce mot, dans le sens d'*argent*; ⴑⴀⴚⴞⴍⴅⴀⴐⴈ ⴋⴍⴋⴄ « donne-moi de l'argent. » Si la Chron. arm. n'eût constamment traduit ce mot par խաշն, qui ne signifie absolument que *mouton*, je n'aurais pas hésité à le traduire moi-même dans le sens où l'emploient les montagnards sus-nommés. On remarquera en passant que ⴑⴀⴕⴍⴌⴄⴊⴈ, proprement « richesse, avoir, » signifie dans les livres et dans le langage moderne « du gros bétail, des boeufs. »

vais vouloir, l'abandonnèrent et passèrent à Pharnawaz. Tous les Géorgiens se révoltèrent également. Perdant alors toute confiance dans les troupes qui lui restaient, car il avait fait du mal à tous, Azon s'en alla dans le Clardjeth [1]) et se fortifia dans de bonnes positions. Cependant Pharnawaz, étant venu à Mtzkhétha, s'empara des quatre citadelles [2]) de cette ville, et, la même année, de toute la Géorgie, à l'exception du Clardjeth. Il envoya des députés au roi Antiochus de Syrie, avec des présents considérables, promettant de le servir, et réclamant son assistance contre les Grecs. Antiochus [3]) agréa les présents de Pharnawaz, le nomma son fils, et lui ayant donné une couronne, enjoignit aux éristhaws de l'Arménie de le secourir.

L'année suivante [4]), ayant réuni des troupes grecques, Azon, fier de sa force, marcha contre Pharnawaz, qui, outre ses nombreux soldats Karthles, convoqua ceux de Koudj et des Osses, lesquels répondirent tous à son appel. A ceux-ci se joignirent les éristhaws d'Arménie pour Antiochus, et tous ensemble, sous les ordres de Pharnawaz, se portèrent vers la cité d'Artan [5]), alors appelée Kadjtha-Kalak, c'est-à-dire Houri, où ils se rangèrent en bataille. Il y eut un combat sanglant, où, des deux côtés, beaucoup succombèrent. Les Grecs ayant été vaincus par Pharnawaz, leur armée prit la fuite et

[1]) On a vu, dans la description générale des domaines de Karthlos et dans celle des deux partages qui suivirent, que le Clardjeth ne faisait pas partie de la Géorgie. Depuis lors il n'a pas été dit que ce pays eût été conquis par les Géorgiens, mais Alexandre s'en était sans doute emparé, quoique cela ne soit pas raconté formellement, et d'ailleurs Azon avait pu achever cette conquête.

[2]) v. p. 11, sur ces quatre citadelles.

[3]) Ce synchronisme n'a pas toute l'exactitude désirable, si l'on veut faire tomber le règne d'Antiochus avec le commencement de celui de Pharnawaz; car ce dernier, comme on l'a dit, régna de 302 à 237 av. J. C., au lieu qu'Antiochus-Soter régna en 280 — 261, et Antiochus-le-Dieu, 261 à 244 av. J. C. suivant les Tables d'Eusèbe Pamphile (Ed. Avger, Ven. in-fol., IIe Partie, p. 227). Le père Tchamitch, dans les Tables qui font suite au IIIe vol. de sa grande Histoire d'Arménie, fait régner les deux Antiochus encore un peu plus tard, entre 276 et 242 av. J. C.: ainsi le commencement de Pharnawaz coïncide à-peine avec les années de Séleucus-Nicanor, le premier des Séleucides, 310—279, ou 307—276 av. J. C. Sans doute il faut constater ce fait, mais je ne crois pas qu'il ait une grande importance.

[4]) Après *deux ans*, suivant Wakhoucht, p. 21.

[5]) Artan est certainement pris ici pour le canton lui-même, celui que décrit Wakhoucht, Géogr. de la Gé., p. 105 sqq. Quant au nom de la ville, il y a anachronisme, puisque la ville d'Artan ou Ardahan ne fut appelée Kadjatoun, nom équivalent à Kadjtha-Kalak, que sous Pharsman Ier, le 12e roi de Géorgie; v. infr. p. 29 de notre manuscrit. Wakhoucht, dans son Histoire, p. 21, commet une autre inexactitude, en disant: «à Nakalakew d'Eroucheth;» car bien qu'il y ait dans le canton d'Eroucheth un lieu dit Nakalakew (Géogr. de la Gé. p. 105), ce canton est différent de celui d'Artan, où notre texte place la bataille en question. La Chron. arm. s'exprime plus clairement: «Il alla vers la ville, au pays d'Artahan, alors nommée Kadchats-Kaghak;» ainsi que je l'ai dit plus haut, p. 5, n. 4, ce nom, entièrement arménien, signifie: la ville des braves.

Azon fut tué. Quantité de soldats grecs périrent ou furent faits prisonniers. Pharnawaz partit, s'empara des frontières de la Grèce et d'Andzandzor [1]); à son retour par la province d'Eclets, il alla dans le Clardjeth, le conquit et vint à Mtzkhétha, comblé de joie. Augmentées des dépouilles [2]) d'Azon, ses richesses devinrent extrêmement considérables.

Toutefois les pays au-dessous [3]) de la rivière d'Egris restèrent aux Grecs, contre qui les habitants du lieu avaient refusé de se révolter. Pharnawaz donna l'une de ses soeurs pour épouse au roi des Osses, et l'autre à Koudj; il accorda également à ce dernier la contrée sise entre la rivière d'Egris et le Rion [4]), entre la mer et la montagne, c'est-à-dire l'Egris et le Souaneth, et l'y confirma comme éristhaw: Koudj y bâtit Tzikhé-Godj [5]). Alors Pharnawaz, n'ayant plus rien à craindre, d'aucun ennemi, devint roi de

[1]) La Chron. arm. écrit: « Il s'empara d'Antzi, d'Antzour et d'Elécatsik; » et Wakhoucht, p. 21: « Il prit les provinces grecques d'Andzidzor et d'Ecletz. » Pour moi, dans le nom d'Andzandzor et dans les variantes fournies par les auteurs, je crois voir un nom arménien, qui s'écrirait Անձեւանցձոր; et la géographie de l'Arménie ne présente, approchant de cela, que le canton d'Antzévatsik, dans le Vaspouracan, évidemment trop à l'E. pour que l'on admette ici l'identité. Il me paraît donc possible de comparer Andzandzor à Hantzith, nom d'un canton de la Quatrième-Arménie, dont les formes arméniennes, grecques et syriaques, rejettent tour-à-tour ou prennent l'aspiration initiale; v. S.-Martin, Mém. t. II, p. 93; Tchamitch, Hist. d'Arm. t. II, p. 843; Indjidj, Armén. ancienne, p. 58. Pourquoi Pharnawaz poussa-t-il sa marche si fort au sud, au voisinage des domaines d'Antiochus, c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer. A l'égard du nom d'Ecletz, c'est la représentation aussi exacte que possible de celui d'Ecéghéats ou Ecéghets, Ecélets, canton de la Haute-Arménie, sur l'Euphrate et le Gaïl-Get, où se trouve la ville d'Ezenca; v. S.-Martin, ibid. p. 45. Pourquoi, dans la traduction de ce passage des Annales (S.-Martin, II, 198, d'après Klaproth), lit-on *Ek'létsit* ⴄⴉⴊⴄⴚⴈⴇ? c'est une double bévue du traducteur employé par Klaproth; car d'abord tous les manuscrits portent ⴄⴂⴊⴄⴚⴈⴇ, ainsi que l'exige la concordance des alphabets arménien et géorgien, et secondement ce mot est au cas local, ⴄⴂⴊⴄⴚⴈⴇ ⴋⴍⴀⴕⴚⴀ « il revint par Ecletz, » ainsi que j'ai traduit. Donc Pharnawaz poussa ses conquêtes jusqu'à la 4e Arménie, et revint par le canton d'Ecletz dans le Clardjeth.

[2]) L'auteur se sert ici du mot ⴞⴅⴀⴑⴒⴀⴂⴈ, le même dont on a vu plus haut l'emploi dans un autre sens; mais ici il n'y a aucune espèce de doute, parce que ⴞⴅⴀⴑⴒⴀⴂⴈ fait pendant avec ⴑⴀⴝⴓⴐⴝⴄⴊⴈ *richesse*, qui paraît un peu plus loin.

[3]) I. E. à l'O. de l'Engour; en effet le littoral de la mer était garni de colonies grecques: Dioscurias, Héraclée, etc.; v. S.-Martin, Mém. t. II, p. 190. L'historien géorgien se sert des mêmes termes que plus haut, p. 7, mais ici avec plus de justesse.

[4]) Chron. arm.: « Il donna à Koudchis tout l'intervalle entre *Garedchour d'Eriran* et la grande montagne dans l'intérieur de laquelle vivent les Egériens et les Sones; ... Koudchis bâtit la citadelle de Koudchi. » Quelle singulière variante ou interprétation!

[5]) Aujourd'hui Nakalakew, que l'on croit être l'Archéopolis des Byzantins. Wakhoucht, Géogr. de la Gé., p. 397; Dubois, Voyage autour du Caucase, Table des mat.; Bullet. scientif. t. VI, p. 150.

tout le Karthli et de l'Egris [1]); il augmenta le nombre des troupes karthlosides, et nomma huit éristhaws [2]) et un spaspet.

1. Il en envoya un pour être éristhaw du Margouis [3]), et lui confia la contrée depuis la petite montagne de Likh jusqu'à la mer, au-dessus du Rion; *là* Pharnawaz construisit encore les deux citadelles de Charapan et de Dimna.

2. Un second éristhaw, envoyé dans le Cakheth, eut les pays entre l'Aragwi et le Héreth, c'est-à-dire le Cakheth et le Coukheth;

3. Un troisième, à Khounan, eut le pays depuis la Berdoudj jusqu'à Tiflis et au Gatchian, c'est-à-dire le Gardaban; [4])

4. Un quatrième, à Samchwildé, eut depuis la rivière de Scwireth [5]) jusqu'à la montagne: ce qui forme le Tachir et l'Abotz; [6])

5. Un cinquième, à Tsounda, eut depuis *le lac de* Phanawar jusqu'à la source du Mtcouar, ou le Djawakheth, Cola et Artan;

6. Un sixième, à Odzrkhé, eut depuis Tasis-Car jusqu'à Arsian, depuis l'entrée de Nosté [7]) jusqu'à la mer, ou le Samtzkhé et l'Adchara.

7. Un septième, dans le Clardjeth, eut depuis Arsian jusqu'à la mer.

Koudj était éristhaw d'Egris.

[1]) Cela eut lieu en 3647 ou 5206 du monde, 514 du 10e cycle, i. e. en 302 av. J. C., 22 ans après la mort d'Alexandre, en la 10e année de Séleucus-Nicanor. Pour atteindre le règne d'Antiochus-Soter, il faudrait reculer de 21 ans. Quant aux variantes relatives à la date en question, sans y attacher grande importance, je renvoie le lecteur au Nouv. Journ. as. t. XIII, p. 21, article de M. Klaproth. Voyez aussi dans le bel ouvrage Нумизматическіе факты Груз. царства, du prince Barataïef, Pét. 8°, 1845, Сборникъ 1й, p. 28, 33, une très ingénieuse discussion des dates diverses de l'avénement de Pharnawaz.

[2]) Neuf, suivant Wakhoucht, p. 21, nombre dans lequel est compris Koudj, déjà mentionné. Si l'on prend en considération et le texte et la forme de l'énumération donnée par la Chron. arm., il faudra lire ici: « il nomma huit éristhaws et un spaspet, » comme dans le manuscrit Théim. « Il en envoya un pour être éristhaw de Margouis ... » Ceci me paraît très logique, puisqu'ici les textes géorgien et arménien portent en toutes lettres *Huit éristhaws*. D'autre part, le mot *un huitième*, au lieu de précéder le nom de Koudj, est mis avant l'indication du spaspet, et l'on verra souvent dans l'histoire qu'il y eut un éristhaw de Karthli, d'où il paraît résulter qu'il y a ici quelque confusion. Quoi qu'il en soit, nos deux textes nous autorisent à traduire « huit éristhaws et un spaspet. »

[3]) Margoueth ou Argoueth, canton de l'Iméreth, dont Chorapan fut le chef-lieu. Géogr. de la Gé., p. 385. Or l'Argoueth ne s'étendit jamais jusqu'à la mer, et d'ailleurs le N. du Rion appartenait déjà à Koudj. Le Margouis occupait-il donc alors la rive méridionale du fleuve? le nom de Dimna le ferait croire; car Wakhoucht pense que c'est le bourg actuel de Dim; Géogr. de la Gé. p. 355.

[4]) Avec le Gardaban, dit Wakhoucht, p. 22.

[5]) Suivant la Géogr. de la Gé. p. 177, cette rivière est la Wéré moderne, ce qui me paraît plus exact qu'une note de mon manuscrit, où il est dit: « la rivière de Scwireth est la Machawer. »

[6]) Au lieu de cette explication, Wakhoucht dit, p. 22, « avec l'Abotz. »

[7]) Aucun lieu du nom de Nosté n'est indiqué dans le pays formant cet éristhawat; aussi la Chron. arm. dit-elle: « Depuis l'entrée d'Ostan jusqu'à la mer. » Mais d'autre part Ostan n'est pas un nom connu.

8. Un huitième fut établi spaspet [1]) dans le pays depuis Tiflis et l'Aragwi, jusqu'à Tasis-Car et au Phanawar, et qui est le Chida-Karthli, *ou Karthli-Intérieur* [2]). Toujours présent devant le roi, ce dernier général commandait et administrait, avec supériorité sur les autres éristhaws, au-dessous desquels étaient, en différents lieux, des spasalars [3]) et des chefs de mille: tous ces hommes percevaient les deniers royaux et ceux des éristhaws. Telle fut l'organisation introduite par Pharnawaz, sur le modèle du royaume de Perse.

Ce prince épousa une fille dourdzouque, de la race de Cawcasos; il environna d'un bon rempart la ville de Mtzkhétha; toutes les villes et forteresses du Karthli, ruinées par Alexandre, furent aussi par lui réparées, sans que les Grecs [4]), alors inquiétés par le maître des Romains, songeassent à se venger de lui. Il fit encore une grande idole, portant son nom, c'est-à-dire celui d'Armaz, car il s'appelait ainsi en persan; il la dressa à l'entrée du Karthli [5]), qui fut plus tard nommée Armaz, comme l'idole, et en célébra l'érection par de grandes solennités. Devenu roi à 27 [6]) ans, il en régna 65, au gré de ses désirs, servant Antiochus, roi de Syrie [7]). Tous les jours qu'il passa sur le trône furent paisibles, et par ses soins le Karthli fut riche et prospère. Durant les mois du printemps et de la vendange [8]), il résidait dans la ville royale de Mtzkhétha; durant ceux d'été, à Tsounda; de temps en temps il allait dans l'Egris et dans le Clardjeth, inspectait les Mègres et les Clardjs, et mettait ordre aux affaires mal réglées. Les mille guerriers

[1]) D'après ce qui a été dit dans une note précédente, le mot *un huitième* doit se rapporter à Koudj, tandis que le Karthli-Intérieur fut gouverné non par un éristhaw, mais par un officier militaire.

[2]) Toute cette division, même avec l'Egris, ne donne que neuf éristhawats, tandis que la 3e carte de l'Atlas manuscrit de Wakh. en indique dix, contrairement à l'autorité des Annales. Celui qni manque ici est l'éristhawat de Héreth, que Wakhoucht, dans son texte, p. 22, range parmi les domaines de l'éristhaw de Cakheth, quoique la carte le représente comme un éristhawat séparé. Est-ce oubli ou contradiction de la part de cet auteur, ou indication faite à dessein; c'est ce que je ne puis dire. Voyez en quels termes la division des éristhawats est exposée dans la Chron. arm.

[3]) J'avoue que j'ignore la différence fondamentale qui peut exister entre *spaspet* et *spasalar:* peut-être ces deux grades militaires sont-ils entre eux comme général en chef et général de division; l'usage qu'en fait notre auteur, en les enployant simultanément, semble indiquer cette différence hiérarchique.

[4]) Les Grecs auxquels Pharnawaz avait eu affaire étaient, d'après le partage raconté plus haut, p. 11 du manuscrit, les Macédoniens qui occupaient Byzance. Or les descendants de Cassandre n'étaient point inquiétés alors par les Romains, mais bien par les Grecs, et entre autre par Pyrrhus roi d'Epire, qui mourut vers l'année 272 av. J. C.: ces guerres intestines suffisent pour justifier ce que dit notre auteur.

[5]) Sur le tombeau de Karthlos, entre Gatz et Gaïm; Wakhoucht, p. 22.

[6]) à 25 ans: Chron. arm. le ե̃ 5, étant par erreur mis au lieu de է̃ 7. Dans notre texte, ce nombre est en toutes lettres.

[7]) V. ce que j'ai dit plus haut des deux Antiochus, p, 39 de ce vol. n. 3.

[8]) რთველის თვე est le mois d'octobre, ainsi que je l'ai démontré ailleurs; Mém. de l'Acad. des sc. moral. et polit., t. V, p. 172.

romains qui, ainsi que nous l'avons dit, avaient quitté Azon pour le roi, furent, en récompense de leur valeur durant la guerre, répartis dans les vallées et dans divers districts, et bien traités par Pharnawaz, qui les nomma aznaours. [1])

Depuis le départ d'Alexandre, on ne mangeait plus les hommes, excepté ceux offerts à l'idole en sacrifice [2]). Le règne de Pharnawaz était pour tout le Karthli une ère de joie et de tranquillité, et tous disaient: « Nous bénissons le sort, qui nous a donné un roi de la race de nos aïeux, et nous a soulagés de l'impôt et de la tyrannie étrangère. Ce sont là les fruits de la sagesse et de la bonté, de la bravoure et de la puissance de Pharnawaz [3]). » Il eut un fils, nommé Saourmag. Premier roi de Karthli, du sang de Karthlos,
ce monarque étendit à un tel point l'usage de la langue géorgienne, qu'on n'en parlait 16
pas d'autre dans le Karthli, et inventa également l'écriture nationale [4]); lorsqu'il mourut [5]), on l'enterra devant l'idole d'Armaz.

2e roi, Saourmag, Karthloside, fils de Pharnawaz (règne 75 ans, 237 — 162 av. J. C.)

Et Pharnawaz eut pour successeur son fils Saourmag. Dans ce temps-là les éristhaws de Géorgie délibérèrent ensemble et dirent: « Il n'est pas bon pour nous d'obéir à un homme de notre race. Réunissons-nous pour tuer Saourmag et pour reconquérir notre liberté primitive; nous paierons tribut au premier que signalera la victoire, et nous n'en serons que plus heureux. » Ce projet et la mort de Saourmag étant résolus, le roi, qui en eut connaissance, s'enfuit secrètement, emmenant sa mère, et passa au pays des

[1]) Aznaour აზნაური, noble, est évidemment dérivé de l'arménien *ազն race*, et non pas du nom même d'Azon, comme le dit le Tsar. David, dans sa Краткая ист. о Грузіи, p. 35. La Chron. arm. dit simplement: « il les nomma azonatsi, » gens d'Azon.

[2]) Ce fut Azon, homme sanguinaire d'ailleurs, qui toléra ces sacrifices; Wakhoucht, p. 21. Au reste, la phrase géorgienne admet encore ce sens: « on ne mangeait plus d'hommes, seulement on en offrait en sacrifice à l'idole.

[3]) Ce dernier membre de phrase peut aussi s'entendre comme une réflexion de l'auteur.

[4]) Comme les Géorgiens ont deux alphabets différents, le militaire მხედრული, ou vulgaire, et le sacerdotal ხუცური, il n'est pas sans intérêt de savoir lequel a pu être inventé par Pharnawaz. La tradition admise chez les Géorgiens est que ce fut le militaire, ainsi nommé, sans doute, parce que ce peuple était exclusivement adonné aux exercices du guerrier. Les formes rondes et gracieuses des lettres *militaires* le rapprochent extrêmement de l'alphabet Zend, comme l'a déjà montré le savant Anquetil-Duperron; Mém. de l'ac. des Inscr. et B.-Lettres, t. XXXI, p. 339, sqq. Quelques caractères ont aussi une analogie frappante avec des lettres sanscrites, comme on peut le voir dans les Élém. de la gramm. gé., p. 6 sqq. Quant à l'alphabet *ecclésiastique*, il paraît qu'il fut introduit par S. Mesrob, dans les premières années du Ve siècle. J'en parlerai en son lieu, sous le 27e roi.

[5]) En 3702 ou 5271 du monde, 47 du 11e cycle géorgien, ou 237 ans av. J. C.

Dourdzoucs, vers ses oncles maternels. Alors les aznaours [1]) romains s'en allèrent aussi dans le Dourdzouceth et dirent à Saourmag: «Ton père nous a fait beaucoup de bien, aussi te sommes-nous fidèles et dévoués.» Alors Saourmag, s'étant adressé au roi des Osses, fils de la soeur de son père, et lui ayant demandé du secours, celui-ci partit avec joie pour lui prêter main-forte. Saourmag, ayant aussi réuni les Dourdzoucs, marcha contre eux; sans éprouver aucune résistance, il s'empara du Karthli et extermina les rebelles, n'en épargnant que quelques-uns. Abaissant les Karthlosides, il éleva en honneurs les aznaours et procura une grande prospérité aux Dourdzoucs, fils de Cawcas, que la force de leur pays avait préservés des maux de la guerre, lors de l'expédition des Khazars, tellement que le Dourdzouceth ne pouvait plus contenir sa population.

Alors Saourmag, ayant fait sortir de leur pays la moitié [2]) des descendants de Cawcas, donna à quelques-uns des titres élevés, et établit les autres dans le Mthiouleth [3]), depuis le Didoeth jusqu'à l'Egris, c'est-à-dire dans le Souaneth [4]); pour les autres, il en fit ses amis, comme étant parents de sa mère, et résida comme roi à Mtzkhétha. Il augmenta les fortifications de cette ville et du Karthli, éleva sur la route de Mtzkhétha les deux idoles d'Aïnina et Danana [5]), et reconnut pour son souverain le roi d'Assyrie [6]). Il épousa une femme persane, fille de l'éristhaw de Bardaw, de laquelle il eut deux filles et pas de fils. Alors il fit venir de Perse un descendant de Nébroth, fils de la tante maternelle de sa femme, qu'il adopta: il se nommait Mirwan; Saourmag le maria à l'une de ses filles et lui donna la cité de Gatchian, ainsi que l'éristhawat de Sa-
17 mchwildé. Son autre fille épousa le fils de Koudj et de la soeur de son père. Après un

[1]) Chron. arm. Les Azoniens; v. sup.

[2]) La communauté, la masse; Chron. arm.

[3]) Je n'ai pas besoin de dire que ce mot est pris ici dans son acception générale, pour «pays de montagnes,» et non pour le Mthiouleth proprement dit, qui est un canton situé sur la droite du haut Aragwi. En outre il me paraît qu'il y a ici une erreur d'indication; car dans l'intervalle mentionné se trouve aussi l'Oseth, dont, apparemment, Saourmag ne pouvait disposer. Toutefois il est remarquable que les pays des Kistes et des Khewsours et le Khéwi des Géorgiens portent le nom de Сонн, dans les journaux des ambassades russes qui les ont traversés depuis la fin du XVIe siècle; v. Bull. philol.-hist. t. II, p. 223, et Description de la Gé. et du Cauc. d'après Guldenstädt, Pét. 1809, en russe, p. 94. De la combinaison de ces remarques je conclus que peut-être à une époque ancienne le nom de Souaneth était commun à toute la partie habitée des vallées du Caucase, dans l'intervalle désigné par notre texte.

[4]) Dans le Didoeth et le Souaneth; Wakhoucht, p. 22.

[5]) Wakhoucht ibid. les nomme Anian et Danian. Le nom de la première a de l'analogie avec l'Anahith ou Diane des Arméniens, comme l'autre avec la Diana des Latins; v. Indjidj, Antiq. de l'Arménie, en arm., t. III, p. 175; cf. Wakho. Descr. de la Gé., p. 9, 11. La Chron. arm. nomme ces idoles Aïnina et Dadana, mais quoiqu'elle n'en désigne que deux, elle dit que quatre furent placées sur la route de Mtzkhétha.

[6]) Comme le règne de Saourmag répond à celui de huit des successeurs de Séleucus-Nicanor, je crois inutile d'entrer ici dans aucun détail plus précis.

règne long et heureux, Saourmag mourut [1]) et eut pour successeur son fils adoptif Mirwan.

Seconde race royale: Nébrothides. Elle a fourni deux souverains, durant 69 ans; 162 — 93 av. J. C., et un pareil nombre durant 30 ans, 33 — 3 av. J. C.: en tout 99 ans, pour quatre règnes, dont la durée moyenne fut de 24 ans et 9 mois.

3e roi, Mirwan Ier [2]), Nébrothide, gendre de Saourmag (règne 5o ans, 162 — 112 av. J. C.)

Mirwan se distingua par la perfection de ses formes, par sa beauté, par son énergie et sa bonté. Sous son règne les Dourdzoucs oublièrent l'amitié de Pharnawaz et de Saourmag envers eux. Ceux qui étaient dans le Dourdzouceth en sortirent, et s'unissant aux Caucasiens du Dcharthaleth [3]), firent des prisonniers [4]) dans le Cakheth et le Bazaleth. Alors le roi, ayant mandé les éristhaws de la Géorgie, réunit toutes ses troupes, cavaliers et fantassins; pour les Caucasiens que le roi Saourmag avait fait émigrer, tous, hormis les Dcharthals, ils restèrent soumis et fidèles au roi Mirwan, qui marcha contre le Dourdzouceth à la tête de ses forces. Les Dourdzoucs se rassemblent et occupent les fortes positions situées au passage des routes. Alors le roi Mirwan descend de cheval et marche à pieds, à la tête de ses fantassins, appuyés en arrière par la cavalerie. Agile comme le léopard, impétueux comme la panthère, rugissant comme un lion, il s'élance vers les portes, où s'engage un combat acharné. Les épées des Dourdzoucs ne pouvaient entamer le roi, semblable à la roche la plus dure, et qui restait inébranlable comme une tour solide. La bataille se prolongea entre les deux parties, qui firent l'une et l'autre des pertes innombrables; mais enfin les Dourdzoucs vaincus prirent la fuite devant les Géorgiens, qui les poursuivirent, en tuèrent ou en prirent beaucoup. Mirwan pénétra

[1]) En 3787 ou 5346 du monde, 122 du 11e cycle, ou 162 av. J. C. Comme l'Annaliste ne dit pas formellement quelle fut la durée du règne de Saourmag, qu'il n'a pas non plus daté la révolte de Pharnawaz contre Azon ni la mort de ce gouverneur, on peut, je crois, sans inconvénient, reculer de quelques années les événements, afin de faire coïncider exactement le règne de Pharnawaz avec celui du premier Antiochus.

[2]) Ici, dans la rubrique de quelques manuscrits, son nom est écrit Mirwanos.

[3]) La vallée de la Dcharthal est décrite dans Wakhoucht, Géogr. de la Gé., p. 221; carte N. 3, ibid.

[4]) Le mot que je rends ainsi, [illegible], [illegible], signifie proprement «firent des prisonniers;» je ne nie point qu'il ne s'emploie aussi très régulièrement avec le même sens que [illegible], mais ce dernier ne peut signifier que «ils prirent, conquirent,» et suppose une occupation du pays, au moins momentanée, tandis que tous les dérivés de la racine [illegible] indiquent plus clairement l'enlèvement des captifs; or chacun sait que le vol des hommes est justement le but de toutes les expéditions des montagnards, Je me réserve seulement l'appréciation des circonstances qui pourront exiger l'indication d'une conquête, ce sera à la critique de décider si je me trompe.

dans le Dourdzouceth, qu'il ravagea, ainsi que Dcharthal; il y fit agencer des portes [1]) en pierres cimentées, qu'il nomma Daroubal, et alla résider à Mtzkhétha, où il régna tranquillement et sans inquiétude.

C'était un homme prodigue de bienfaits, aimé de tous les habitants de la Géorgie. Il était soumis au roi d'Assyrie. De son temps la royauté d'Antioche fut transférée à Babylone [2]). Il y eut alors en Arménie un roi nommé Archac [3]), avec lequel Mirwan s'entendit, et donna sa fille au fils de ce prince, portant le même nom que son père. Mirwan étant mort [4]), son fils Pharnadjom lui succéda.

---

[1]) Je crois que ce mot, quoiqu'au pluriel, peut être entendu comme s'il s'agissait d'une seule porte. En effet on a déjà deux exemples analogues, dans les noms de Cldé-Carni et Tasis-Carni, pour Cldé-Cari et Tasis-Cari.; Sup. p. 5; une porte à deux battants équivaut à deux portes. Quant au nom Daroubal, je pense que c'est une altération de Darouband, «porte fermée.»

[2]) Il n'y a pas moyen de traduire autrement le texte, bien qu'il présente un non-sens historique, car on ne sache pas que Babylone, ou toute autre ville, soit devenue la capitale du royaume de Syrie dans les années assignées au règne de Saourmag. Au contraire, si on lisait «*le roi* d'Antioche *mourut* à Babylone,» il y aurait une forte apparence d'exactitude. En effet, Antiochus-Sidétès fut tué, vers l'an 624 de Rome, donc 130 ans avant J. C., dans une bataille contre le roi Arsacide de Perse, qui était alors Archacan II, suivant les Tables du P. Tchamitch, Mithridate, suivant l'Histoire universelle; enfin Archac Ier monta sur le trône d'Arménie en l'an 125 avant J. C. Je crois donc qu'il faut faire au texte la correction proposée, qui s'explique bien historiquement. On ne doit pas s'étonner de me voir traduire le même mot par «fut transféré» et par «mourut,» parce que le sens propre de [illegible] est *fut changé*, changea de lieu, trépassa.

[3]) Ici le manuscrit R portait deux fois le nom d'Arbac, qui a été remplacé par Archac; la Chr. arm. nomme aussi le roi d'Arménie Arbac, et son fils Varbac.

[4]) En 3837 ou 5396 du monde, 172 du 11e cycle, 112 ans av. J. C. Les deux synchronismes donnés par l'auteur géorgien, pour le règne de Mirwan, sont justes. En effet ce prince régna de 162 à 112 av. J. C. Or dans les années 175 — 164 régna Antiochus-Epiphane, 164 — 162 Antiochus-Eupator, 139 — 130 Antiochus-Sidétès; 123 — 112 Antiochus-Gryphus; 112 — 94 Antiochus-Cyzicenus (Eus. Pamph. Tabulae); il me paraît qu'on peut choisir l'un de ces cinq monarques, puisque l'Annaliste ne dit rien qui puisse les distinguer. Les dates données par le P. Tchamitch dans ses Tables, quoique devançant de quatre ans celle d'Eusèbe, ne changent rien à la question, que pour le dernier, qu'elles font régner de 108 à 90 av. J. C. En ce qui concerne l'Arménie, Arsace Ier y régna 14 ans, 127 — 113 av. J. C. suivant les Tables de Tchamitch. Au reste l'histoire arménienne ne mentionnant que les fils de rois qui ont succédé à leur père ou se sont distingués particulièrement, il n'y a pas lieu de s'étonner de son silence à l'égard du fils d'Arsace Ier qui épousa la fille de Mirwan. Outre Tigrane Ier, qui lui succéda, Arsace eut une fille, qui épousa un certain Mihrdat, bdechkh d'Ibérie, i. e. gouverneur de la province arménienne de Gougark, voisine de la Géorgie, et qui avait primitivement appartenu à ce dernier royaume; Mos. Khor. l. II, ch. 10. C'est dans ce sens qu'il faut souvent entendre, dans l'histoire arménienne, le mot de «pays des Géorgiens;» surtout s'il s'agit d'un gouverneur, d'un simple prince, comme dans ce passage de Moïse de Khoren, l. II, ch. 17: «Tigrane, qui ne croyait pas que Mihrdat fût le fils de sa soeur, ne lui donna même pas le pays des Géorgiens, qui lui appartenait.» Ce Mihrdat ou Mithri-

4e roi, Pharnadjom, Nébrothide, fils de Mirwan Ier (règne 19 ans, 112 — 93 av. J. C.[1])

Ce prince construisit de nouvelles villes et citadelles, et entre autres la ville de Zaden[1]), où il érigea une idole de même nom, et commença à bâtir dans le Cakheth celle de Nelcar ou Nécrési[2]. Après quoi, devenu partisan du culte du feu, existant en Perse, il fit venir de ce pays des pyrolâtres et des mages, qu'il établit à Mtzkhétha, au lieu nommé Mogoutha[3]), et se mit à blasphémer ouvertement contre les idoles. Les habitants de la Géorgie, qui avaient en elles grande confiance, conçurent à ce sujet de

date, fils du grand Mithridate et de la soeur de Tigrane, avait été rendu à ce dernier par Gabinius, et avait droit à gouverner la frontière septentrionale de l'Arménie. On ne sait pourquoi les frères Whiston ont employé ici le mot *Pherorum* regionem, au lieu de *Iberorum*.

On ne peut omettre ici certaines indications de l'histoire arménienne, qui intéressent l'occident et le sud de la Géorgie. Dans les années 149—127 av. J. C., la dynastie Arsacide d'Arménie eut pour premier roi Valarsace, frère d'Arsace-le-Grand, régnant en Perse. Ce prince, voyant que la Khaldée, la Lazique, le Pont et autres contrées du N. de l'Araxe, restaient fidèles aux Macédoniens, ses ennemis, alla sur le bord de l'Araxe, livra bataille à un certain Morphyliciaï, qui avait soulevé ces contrées contre lui, le vainquit, et resta maître, entre autres, des pays formant les éristhawats de Clardjeth, d'Odzrkhé, d'Egris et peut-être aussi de Tsounda, de Samchwildé et de Khounan: c'est au moins ce que prouvent les arrangements qu'il fit dans le Pont, chez les Egériens, dans la Taïk et au pays de Gougark. Moïse de Khoren, l. II, ch. 6, nous apprend que le prince arménien s'était ménagé dans la Taïk et à Cogh ou Cola des maisons de plaisance pour l'été et des lieux de chasse, et qu'il avait pris des mesures sévères pour réprimer les brigandages chez les sauvages habitants des plaines situées au pied du Caucase. En ce qui concerne la province de Gougark, le même historien, ibid. ch. 8, nous apprend encore que Valarsace lui assigna pour bdechkh ou gouverneur un certain Mihrdat, descendant de celui qui, sous Alexandre, avait été chargé de surveiller les Juifs domiciliés dans ces contrées. Malgré l'ignorance où nous sommes des vraies limites de la Taïk et de Gougark, pourtant nous savons qu'elles étaient renfermées dans celles des éristhawats géorgiens plus haut mentionnés. Enfin une dernière remarque du même historien, ibid. c. 7 (éd. de Venise 1827, p. 166) nous fait connaître que l'une des quatre compagnies des gardes du corps de Valarsace était composée de descendants de la famille royale des Haïcians, sur le modèle des Séphédzough géorgiens de son temps, i. e. du Ve siècle après J. C. Séphédzough est l'exacte transcription de სეფე-წული «enfants du roi.» Aucun trait de l'histoire géorgienne n'indique qu'une telle institution existât en Géorgie.

[1]) Chron. arm. on lit deux fois *Haden*.

[2]) Chron. arm. Nécrès.

[3]) Résidence *des mages*; Wakhoucht, dans sa Géographie, ne parle pas de cette localité, mais il en existe deux autres du même nom, l'une sur le Haut-Liakhwi, op. cit. p. 247, 259; l'autre sur la Ktzia; ibid. p. 468. En outre on verra dans cette histoire que la forteresse de Thmogwi tire son nom de თავი მოგუსი «la colline du mage». Peut-être ces indications feront-elles retrouver des traces du culte du feu en Géorgie. M. Dubois, Voyage aut. du Cauc. t. III, p. 92, signale les ruines d'un atechgah dans le Gouria, à Oudjénar.

la haine contre le roi. S'étant entendus entre eux, la plupart des éristhaws de Géor-
18 gie envoyèrent un exprès au roi des Arméniens. « Notre roi, lui dirent-ils, a transgressé la religion de nos pères, en délaissant le culte des dieux protecteurs de la Géorgie. Renonçant à la religion de sa mère, il a introduit chez nous celle de son père. Comme il est devenu indigne de régner sur nous, donne-nous ton fils Archac, marié à une fille de nos rois issus de Pharnawaz. Aide-nous de troupes, nous chasserons Pharnadjom, introducteur d'une religion nouvelle: ton fils Archac sera notre roi, et la fille de nos princes notre reine. »

Approuvant leur projet, le roi d'Arménie renvoya les ambassadeurs avec une réponse favorable « Si vous voulez, leur dit-il, réellement et sans arrière-pensée, que mon fils soit votre roi, vous tous éristhaws donnez-moi des otages. Je vous accorderai mon fils pour souverain et vous comblerai de présents. » La plupart des éristhaws, ayant donné des otages, se déclarèrent en révolte contre Pharnadjom, et le roi d'Arménie marcha vers la Géorgie avec toutes ses forces. De son côté le roi Pharnadjom appela les Perses, qui vinrent près de lui en nombre considérable: il réunit aussi quelques Géorgiens restés fidèles. Pour les éristhaws de Géorgie, révoltés, ils allèrent dans le Tachir, au-devant du roi d'Arménie; là se réunit la multitude des Arméniens et des Géorgiens. Pharnadjom marcha contre eux, dans le même canton; il se livra un sanglant combat, où beaucoup périrent des deux côtés, mais le roi fut vaincu et tué [1]) par les Géorgiens et les Arméniens, et son armée taillée en pièces. Mirwan, fils de Pharnadjom, enfant d'un an, fut emmené par son père nourricier, et se réfugia en Perse. Le roi d'Arménie laissa son fils Archac. [2])

Troisième race royale: Arsacides. Elle fournit en tout huit souverains, durant 139 ans, 93 — 33 av. J. C., 186 — 265 de l'ère chrétienne: donc la durée moyenne des règnes fut de 17 ans, 4 mois. Le plus long fut de 33 ans, et le plus court de 3 ans.

5e roi, Archac Ier, Arsacide, fils d'Archac (règne 12 ans, 93 — 81 av. J. C.).

Ce prince occupa toute la Géorgie et régna tranquillement. Il augmenta toutes les citadelles de la Géorgie et fortifia les remparts de la ville de Tsounda, dans le Djawakheth. Quand il mourut [3]), son fils Artag devint roi.

---

[1]) En 3856 ou 5415 du monde, 191 du 11e cycle, 93 av. J. C.

[2]) Le règne de Pharnadjom occupe les années 112—93 av. J. C., et celui d'Artachès, fils d'Arsace I, en Arménie, les années 114 — 89 avant J. C. Cet Artachès fit venir de Grèce les statues d'Artémis ou Diane; d'Hercule, en arménien, Vahagn; d'Apollon, de Dios, d'Athéna, d'Héphestos, d'Aphrodite; Mos. Khor. l. I, ch. 30; l. II, ch. 11. On a vu déjà, sous le règne de Saourmag, et l'on verra plus bas encore le culte de ces divinités se répandre en Géorgie, ce qui prouve que les Géorgiens préféraient l'idolâtrie au culte des mages.

[3]) En 3868 ou 5427 du monde, 203 du 11e cycle, 81 av. J. C.

6e roi, Artag, Arsacide, fils d'Archac (règne 15 ans, 81 — 66 av. J. C.) [1]

Artag ne régnait que depuis deux ans, lorsque, dans la seconde année de ce prince, les éristhaws persans vinrent avec des troupes considérables, pour venger le sang de Pharnadjom et des soldats persans tués avec lui. Ne pouvant résister à un ennemi si nombreux, Artag se borna à défendre les citadelles et les villes. Les Perses traversèrent toute la Géorgie, ravageant les campagnes, sans pouvoir prendre ni villes ni citadelles, et se retirèrent. Artag mourut [2], et son fils Bartom lui succéda.

7e roi, Bartom Ier [3], Arsacide, fils d'Artag (régne 33 ans, 66 — 33 av. J. C.) 19

[1]) Le règne d'Artag nous fournit un précieux synchronisme avec l'histoire romaine. Vaincu par Pompée, en l'an 66 avant J. C., Mithridate s'était enfui, par la Colchide, dans ses états du Bosphore. Le général romain, après avoir hiverné sur les bords du Cyrnus (le Cyrus ou Kour), résolut de le poursuivre. Sur sa route il battit les Albaniens, qui l'avaient attaqué, au nombre de 40000 hommes. Les Ibériens, nation non moins puissante et bien plus belliqueuse que les Albaniens, ayant ensuite voulu lui fermer le passage, pour complaire à Mithridate, Pompée marcha contre eux, quoique leur roi Artokès lui eût envoyé des députés pour endormir sa vigilance. Il entra dans le pays et s'avança jusqu'à Acropolis, sans doute la citadelle d'Armaz, située dans un lieu fermé des deux côtés par le Caucase. Pour Artokès, il brûla le pont sur le Cyrnus. La garnison d'Acropolis s'étant rendue, Pompée allait traverser le fleuve, quand Artokès demanda la paix et fit rétablir le pont, mais se retira, de sa personne, du côté du fleuve Pélore. Pompée le poursuit, le roi passe et brûle le pont du Pélore, beaucoup d'Ibériens sont tués et les autres se retirent dans les bois, d'où, montés au haut des arbres, ils faisaient pleuvoir des projectiles sur les Romains; mais ceux-ci abattirent ou brûlèrent les arbres et massacrèrent leurs ennemis. Le roi, réduit à l'extrémité, envoya de riches présents et demanda la paix, que Pompée consentit à accorder si le roi donnait son fils en otage. Il paraît que celui-ci fit des difficultés, car les Romains traversèrent le Pélore, guéable en été, et ce fut seulement alors que le fils du roi leur fut livré. De-là Pompée passa en Colchide. C'était l'an 65 avant J. C. Ce récit est principalement extrait de Dion-Cassius, historien du IIIe siècle de l'ère chrétienne, l. XXXVI, c. 33, 36, 37; et l. XXXVII, c. 1, Ed. Sturtz, Leipsik, 1824; Appien, Ed. Tollius, Amst. 1670, t. I, p. 399, nomme le roi d'Ibérie *Ὄτωκος*, bien que la traduction latine porte *Artocus*, et dit que l'armée ibérienne se montait à 70000 hommes; il nomme aussi *Κύρτος*, le fleuve sur lequel les Ibériens combattirent contre les Romains. Plutarque, dans la Vie de Pompée, dit que dans ce combat 9000 Ibériens périrent, et plus de 10000 furent pris.

Le roi Otokos d'Appien, l'Artokès de Dion et de Florus (l. III, c. v, § 28), ne saurait être un autre que l'Artag des Annales: ainsi, malgré le silence gardé par l'auteur géorgien sur un fait si mémorable, le synchronisme est exact.

[2]) En 3883 ou 5442 du monde, 218 du 11e cycle, 66 av. J. C.

[3]) On écrit indifféremment Bartom ou Barton, et Bartam.

Bartom augmenta les remparts de Mtzkhétha et de toutes les forteresses et villes de la Géorgie. Cependant les Perses élevaient Mirwan, fils de Pharnadjom, qui, après la mort de ce prince, avait été emmené, ainsi que nous l'avons précédemment raconté, par son père nourricier. Ce Mirwan était un homme bon, un guerrier énergique et souvent éprouvé dans les combats contre les Turks et les Arabes. Ayant réuni en Perse une armée considérable, il envoya dire aux éristhaws de Géorgie: « Souvenez-vous de l'amitié de mon père Mirwan et du bien qu'il vous a fait, quoiqu'il eût embrassé une religion chez vous étrangère. Il a été tué justement, pour n'avoir pas respecté celle de vos aïeux, cause de votre bonheur. Soyez sans crainte, n'ayez dans le coeur aucun souci à cause de sa mort; car les pères tuent leurs fils, les frères leur frère apostat, et le meurtre pour cause d'apostasie ne se venge point. Fils de vos rois et descendant de Pharnawaz, quoique j'aie été nourri en Perse, je n'en professe pas moins la religion de vos pères; j'ai confiance dans leurs Dieux, et avec leur assistance je viens réclamer mon héritage. Vous recevrez bientôt de moi honneurs et bienfaits. »

Au lieu d'accueillir les propositions de Mirwan, les éristhaws géorgiens se rendirent près du roi Bartom: quelques-uns seulement, non des plus distingués, se joignirent à Mirwan. Le roi Bartom ayant rassemblé toutes les forces de la Géorgie, auxquelles se joignirent celles de l'Arménie, se porta à Khounan et appuya ses derrières à la ville. Mirwan vint se poster sur la Berdoudj, et la bataille s'engagea. Des deux côtés, des braves sortirent des rangs, et chaque jour, durant un mois, tantôt un parti, tantôt l'autre fut vainqueur. Durant cet intervalle Mirwan tua de sa propre main treize braves [1]), tant arméniens que géorgiens, et parmi eux aucun ne put triompher de lui. Pour le roi Bartom, comme il n'avait pas autant que lui les qualités d'un géant [2]), il ne prit point de part à ces combats: ayant donc rangé ses troupes, il se mit en mouvement. Mirwan vint à sa rencontre, et il s'engagea entre eux un combat acharné. Beaucoup périrent des deux parts, mais les Géorgiens et les Arméniens furent vaincus et le roi Bartom tué [3]). Ce prince n'avait pas de fils, mais seulement une fille. De son vivant, il avait fait venir de l'Egris un petit-fils [4]) de Koudj, nommé Kartham, ayant droit au titre de Pharnawazide et par la femme de Koudj, soeur de Pharnawaz, et par sa propre mère, fille de Saourmag, qui

[1]) Douze seulement, suivant Wakhoucht, p. 23.

[2]) Trois mots géorgiens expriment la qualité de *géant* ou *brave*: გოლიათი *goliathi*, qui forme une famille; ბუმბერაზი *boumbérazi*, de l'arabe صبرز; გმირი *gmiri*, du persan كمير كس *gmir kess*. L'origine biblique du premier montre qu'il se rapporte aux qualités physiques, si prisées en Orient, surtout chez les guerriers; mais tous expriment, en général, l'idée de bravoure unie à la force, quelque chose comme « un preux, un chevalier, un paladin. »

[3]) En 3916 ou 5475 du monde, 251 du 11e cycle, 33 av. J. C.

[4]) Il est difficile de prendre à la lettre ce mot de petit-fils, puisque Kartham se trouverait par-là antérieur de trois générations à Bartom son beau-père. Kartham était donc un descendant, et non strictement un petit-fils de Koudj.

avait épousé le fils de Koudj. Le roi Bartom avait donné sa fille et l'Egris à ce Kar- 20
tham, et l'avait adopté pour fils à cause de l'attachement des Géorgiens pour les Pharnawazides; en effet ceux-ci ne voulaient pas de roi qui ne fût pas de la famille de Pharnawaz. Kartham, fils adoptif du roi Bartom, fut tué dans la même bataille que lui. Pour sa femme, fille de Bartom, qui était languissante, elle s'enfuit dans l'Arménie, où elle mit au monde un fils, nommé Aderc, qui y fut élevé.

Aussitôt après la mort de Bartom, Mirwan entra dans le Karthli, qu'il occupa entièrement. Quant aux éristhaws qui étaient restés dans les citadelles et dans les fortes positions, il les en tira tous, à force de serments et de promesses, contraignit la femme de Bartom à sortir des murs de Samchwildé, et l'épousa: elle était aussi de race arsacide [1]), et Mirwan régna à Mtzkhétha.

8e roi, Mirwan II, Nébrothide, fils de Pharnadjom (règne 10 ans, 33 — 23, ou plus exactement 22 av. J. C.).

Après un règne court et paisible, Mirwan mourut. [2])

9e roi, Archac II [3]), Nébrothide, fils de Mirwan II (règne 20 ans, 23 — 3 av. J. C.).

Cet Archac [4]) était Arsacide par sa mère, Nébrothide et Pharnawazide par son père [5]). Il embellit la ville de Nenkar ou Nécrési, dans le Cakheth, et augmenta les fortifications d'Ouphlis-Tzikhé: c'était un géant robuste et de haute taille. Cependant cet Aderc, fils de Kartham, fils de Saourmag [6]) et de la fille du roi Bartom, dont nous avons parlé plus haut, était élevé dans l'Arménie. C'était un homme de belle apparence et de haute stature, un vrai géant. Il avait souvent pris part aux guerres des Arméniens et des Syriens, tué plusieurs braves et acquis de la réputation. Ayant demandé des troupes au roi

[1]) Etait-ce une proche parente de Bartom, ou une princesse arménienne, c'est ce qu'on ignore.

[2]) En 3927 ou 5486 du monde, 262 du 11e cycle, 23 av. J. C. — Les manuscrits ajoutent: «Et son fils Archac devint roi en sa place.»

[3]) Le numéro est indiqué par le manuscrit T, omis dans les autres.

[4]) Les manuscrits commencent ainsi: «Il siégeait à Mtzkhétha.»

[5]) Il a été dit plus haut, p. 16, que le premier roi Nébrothide avait épousé une fille de Saourmag, Karthloside.

[6]) V. la n. 4, p. 50 de ce volume.

d'Arménie [1]), qui lui en accorda, il marcha contre Archac, roi de Géorgie, frère de sa mère [2]). Ce dernier réunit tous les éristhaws géorgiens, auxquels se joignirent des troupes persanes, et marcha à la rencontre de l'ennemi [3]). Les deux armées se rencontrèrent dans le Thrialeth [4]) et campèrent au voisinage l'une de l'autre. Archac ayant provoqué Aderc à un combat singulier, celui-ci endossa joyeusement une belle armure, monta sur son coursier et dit à ses gens: «Soutenez-moi par derrière et soyez sans inquiétude.» Archac s'arma également et s'avança au milieu des bataillons.

Tous deux poussent un cri terrible, fondent l'un sur l'autre et commencent à se porter des coups de pertuisane, sans pouvoir entamer leurs armures. Les lances s'étant brisées après un long combat, ils prirent leur marteaux d'armes, qui, en se rencontrant
21 sur les cuirasses, produisaient un bruit semblable à celui d'un forgeron frappant l'enclume, et leurs cris retentissaient comme le tonnerre. Fatigués, sans que l'un des deux fût vainqueur, ils se retirèrent chacun de son côté aux approches de la nuit. Le matin *du jour suivant*, ils s'avancent de nouveau, l'arc à la main, et se mettent à tirer l'un sur l'autre, en courant. Aderc ayant décoché un trait dans la poitrine d'Archac, celui-ci, malgré la force de son armure, fut traversé de part en part, et tomba de cheval [5]). Se retournant vivement, Aderc alla vers les troupes arméniennes et leur dit: «Au nom de vos Dieux, je vous en conjure, ne tirez pas l'épée contre les Géorgiens, vos compatriotes et maintenant nos sujets, grâces à votre puissante assistance.» Dociles à sa prière, les Arméniens restèrent à leur poste. Pour lui, s'approchant de l'armée géorgienne, il cria à haute voix: «Je suis fils de vos rois, le sort m'a donné la royauté; recevez avec joie mes bienfaits, voilà que j'ai arrêté l'élan des troupes arméniennes contre vous. — Tu t'es montré, répondirent les Géorgiens, le meilleur des fils de Pharnawaz; puisque

[1]) Dans l'intervalle occupé par le règne d'Archac II on trouve les noms de plusieurs rois arméniens, en sorte qu'il est impossible de déterminer duquel il s'agit ici; peut-être est-ce Artavazd, dont les guerres contre les Romains sont racontées par Moïse de Khoren, l. II, ch. 21, et qui avait dans ses troupes un corps de Géorgiens auxiliaires, lorsqu'il combattit contre Marc-Antoine.

[2]) Archac II était fils de Mirwan II et de la grand-mère d'Aderc, veuve du roi Bartom: il était donc frère de la mère d'Aderc, mais d'un autre lit.

[3]) Suivant Wakhoucht, p. 23, l'expédition d'Aderc eut lieu dans la 20e année d'Archac II.

[4]) Dans l'arm.: «Au pays de Thréghik, c'est-à-dire de Dzaghik.» Le premier de ces deux noms est la forme arménienne du თრიალეთი Thrialeth géorgien; le second, qui signifie *fleur*, rappelle la forteresse géorgienne de Tsalca; Wo. Descr. de la Gé. p. 161.

[5]) Il mourut en 3947 ou 5506 du monde, 282 du 11e cycle, première indiction, ou 2 ans avant l'ère chrétienne. Toutes ces dates sont bien d'accord avec les antécédents et entre elles. Quant à l'indiction, quoiqu'elle n'ait commencé qu'en 313, à C. P., on la fait ordinairement remonter jusqu'à l'an 3 av. J. C.: ainsi notre auteur en fait ici une juste application. Reste la date de l'ère du monde, soi-disant suivant la Vulgate, qui manque d'exactitude ici et dans tout ce qui précède. Je ne me charge point de la mettre d'accord avec l'un des mille computs mentionnés dans l'Introduction de l'Art de vérifier les dates, et dans la dissertation du P. Tchamitch, Hist. d'Arm. t. III, Supplément, p. 3 et 4.

notre roi est mort, remplace-le; nous bénissons notre fortune, qui, au lieu de notre roi, nous a donné un géant illustre, du sang de nos maîtres.» Les Géorgiens descendirent de cheval, et la face contre terre ils adorèrent Aderc. Arméniens, Géorgiens, Perses du Ran, tous étant réunis par la concorde, les Géorgiens prirent la couronne d'Archac [1]) et la placèrent sur la tête d'Aderc.

10e roi, Aderc, *Karthloside* [2]), fils de *Kartham* (règne 27 ans, 2 av. J. C. — 55 ap. J. C.)

Et cet Aderc occupa toute la terre de Karthli et l'Egris, et le roi d'Arménie lui donna sa fille pour épouse. Il résida à Mtzkhétha et régna heureusement. Devenu roi à 30 ans, il fut 57 ans sur le trône. Dans la première année de ce prince [3]) N. S. Jésus-Christ naquit à Béthléhem, en Judée. Les mages étant venus l'adorer et lui offrir des présents, et le bruit s'en étant répandu à Mtzkhétha, comme si les Perses avaient envahi Jérusalem, les Juifs qui étaient à Mtzkhétha versèrent des larmes de douleur; mais quand, l'année suivante, on apprit que les Perses, au lieu de prendre Jérusalem, y avaient été pour offrir des présents à un enfant *nouveau*-né [4]), les Juifs de Mtzkhétha furent dans la joie. Lorsqu'il se fut écoulé 30 ans après cela, il vint de Jérusalem aux Juifs de Mtzkhétha un envoyé d'Anna, prêtre [5]) des Juifs, pour leur dire: «Celui auquel les mages 22
avaient offert des présents, ayant grandi, se déclare fils de Dieu et nous prêche une nouvelle religion. Maintenant nous envoyons des exprès à tous les Juifs, afin d'engager les docteurs de la loi à venir, et nous leur disons, Venez, vous tous qui soutenez la loi de Moïse, et prononçons-nous à ce sujet. Que ceux d'entre vous qui connaissent la loi viennent donc de ce pays, afin que [6]) nous consolidions et rendions inébranlable la loi

[1]) Ce prince est toujours nommé Arbac, et son successeur Andric, dans la Chron. arm. Il est dit aussi qu'Andric devint roi à 30 ans et en régna 45, indication trop contraire à celle des Annales, pour être admise sans aucune preuve.

[2]) Aderc et ses successeurs, jusqu'à Mirian, sont qualifiés d'*Arsacides* dans les rubriques de tous mes manuscrits: évidemment il y a erreur; car Aderc eut pour père un Karthloside, comme le fait voir la Table généalogique. Outre cela, en ce qui concerne le roi Aderc, la rubrique dit qu'il était *fils de Bartom;* c'est cette erreur que j'ai corrigée par le mot souligné; autrement il faudrait «petit-fils de Bartom Ier;» v. sup. p. 19 et 20.

[3]) Tous les calculs précédents, des deux ères mondaines, nous ont amenés à deux ans avant J. C.; je sais bien qu'ils n'ont rien d'authentique, qu'il serait ridicule de s'y tenir comme à des faits prouvés, et que pour les aligner avec la phrase actuelle des Annales il suffirait d'alonger à son gré l'un des règnes, puisque la durée n'en est fixée par aucun texte; mais j'aime mieux laisser subsister l'édifice construit par Wakhoucht, d'après des matériaux qui ne sont pas tous connus, et ici d'après Scaliger.

[4]) Chr. arm. «à un enfant né d'une vierge.»

[5]) Les mots: «du prêtre Anna» manquent au manuscrit R.

[6]) Depuis ici, jusqu'à la fin du §, tout manque au manuscrit R.

de nos pères, que nous accomplissions les préceptes de Moïse, que les gens simples de notre religion ne soient pas induits en erreur par la nouvelle loi que l'on nous prêche, et que le coupable soit puni de mort.»

Alors partit Elioz, homme avancé en âge, dont la mère était de la race du pontife Héli, et qui avait aussi une soeur. Comme il s'en allait, «Va donc, mon cher fils, lui dit sa mère, pour répondre à l'appel du Seigneur et aux injonctions de la loi; seulement observe ce que je te recommanderai. Toi homme de science, ne participe pas à leur infâme projet, ne sois pas complice de l'effusion du sang de cet homme: non, mon fils, je t'en conjure, non. Sache à n'en point douter, que ceci est l'accomplissement d'un ancien oracle des prophètes [1].» Elioz de Mtzkhétha et Longinoz de Carsan étant partis, arrivèrent pour le crucifîment du Seigneur [2]. Or [3]) au moment où on le crucifiait à Jérusalem, et quand le marteau frappait sur les clous, tout-à-coup, précisément à la même heure, la mère d'Elioz en entendit le bruit, et poussant un cri d'effroi: «Adieu, royauté d'Israël, s'écria-t-elle; malheureux, perdus à jamais, vous tuez, dans votre folie, le Seigneur et le Sauveur de tous, et vous devenez les coupables assassins de votre Créateur. Malheur à vous, infortunés! quelle lamentation sera jamais égale à celle que vous méritez! mais plutôt malheur à moi, dont les oreilles ont entendu, avant que je meure, la nouvelle de cette catastrophe!» Sur-le-champ, en disant ces mots, la femme rendit l'âme, par l'excès de sa douleur et d'une indicible affliction. Lorsque le sort fut jeté, par les Juifs impies assistant au crucifîment, sur la robe du Seigneur, la providence divine la fit écheoir aux Juifs de Mtzkhétha. En quittant Jérusalem, Elioz et Longinoz emportèrent cette sainte robe. Comme Elioz l'apportait à Mtzkhétha, sa soeur vint au-devant de lui, en sanglotant et en pleurant d'une manière lamentable. Toute baignée de larmes, elle se jeta au cou de son frère chéri; mais quand elle vit la robe de notre Sauveur, ce trésor le plus désirable de tous, animée du plus vif enthousiasme, elle la
23 serra affectueusement sur son sein, et cette bienheureuse femme rendit l'âme. Cela eut lieu par trois causes. Premièrement à cause de la mort douloureuse de N. S.; en second lieu, parce que son frère avait participé à l'effusion du sang; enfin, parce qu'elle avait appris en même temps la mort de sa mère. Accablée par cette réunion de douleurs, qui dépassaient les forces de l'homme, elle dût payer tribut à la mort, au milieu d'une si excessive infortune. Ce malheureux événement se répandit aussitôt dans toute la ville de Mtzkhétha. Dès que le roi, les mthawars, le peuple et tout le monde en eurent connaissance, on fut dans l'étonnement, de ces faits extraordinaires. Le roi Aderc, ayant vu la robe, fut si charmé de sa beauté, qu'il voulut s'en revêtir [4]), mais en considération

[1]) Tout ce qui précède, depuis *alors*, manque au manuscrit R.

[2]) Chr. arm. «le grand vendredi de la passion de J. C.»

[3]) Tout ce qui suit, jusqu'à l'endroit qui sera indiqué plus bas, manque au manuscrit R, mais se trouve dans le manuscrit T.

[4]) Le manuscrit T porte: «Il s'en revêtit,» ce qui implique contradiction avec la suite.

du prodige qui avait eu lieu, il résolut de ne pas la retirer de dessus la poitrine de la morte. Pour Elioz, il enterra sa soeur avec la sainte robe, telle qu'elle était sur sa poitrine, après qu'elle s'en fut saisie. Funérailles dignes d'envie! La sainte robe resta donc sainte et conserva sa pureté primitive, ainsi [1]) qu'il est écrit dans le livre de la Conversion de la Géorgie.

Après l'Ascension du Seigneur, quand les apôtres tirèrent au sort, la conversion de la Géorgie étant échue à la très sainte Mère de Dieu, son fils, Notre-Seigneur, lui apparut et lui dit: «Ma mère, par égard pour ton intercession, je veillerai à ce que ce peuple participe plus qu'un autre aux biens du ciel [2]). Envoie donc dans ce pays, qui t'est échu, André, le premier appelé à l'apostolat, et fais-lui emporter ton image, telle qu'elle se formera par la seule impression de ta face; ce peuple la conservera à jamais, en place de ta personne, pour le protéger.» Alors la très sainte Vierge dit à l'apôtre André: «Il me pèse fort, André mon enfant, que le nom de mon fils n'ait pas été prononcé dans le pays qui m'est échu. Comme je partais pour le faire, mon bon fils et mon Dieu m'est apparu, et m'a ordonné que tu allasses porter mon image et celle de mon bon fils dans mes domaines, afin que je devienne le promoteur de leur salut, et que ma main leur prête un secourable appui. — Très sainte, lui dit André, que la volonté de ton bon fils et la tienne s'accomplisse en tout temps.» Alors la très sainte Vierge, ayant demandé une planche, se lava le visage et y appliqua la planche, où se déposa son image, avec celle du Verbe divin, source de bonté, incarné et enfant, porté entre ses bras. Cette image de la très sainte Mère de Dieu, dite d'Atsqour, que chacun peut voir, 24
fut donnée par elle à l'apôtre André, avec ces paroles: «Que la grâce et l'assistance du Sauveur, que j'ai mis au monde, soient avec toi, partout où tu iras. Moi-même j'aiderai à ta prédication, et je protégerai puissamment le pays qui m'est échu.» L'apôtre alors se prosterna, remercia avec larmes la très sainte Mère de Dieu, sortit avec joie et alla prêcher l'évangile.» [3])

Cet Aderc augmenta les fortifications des villes et citadelles de la Géorgie, compléta la défense des remparts de la ville de Mtzkhétha, en deçà et au-delà des rivières [4]). Ce fut aussi sous son règne qu'André, l'un des douze apôtres, vint à Trébisonde), contrée

[1]) Fin de la lacune du manuscrit R. Tous ces faits seront racontés plus bas, sous le règne de Mirian, dans les deux Discours d'Abiathar. On reconnait ici sur-le-champ, que quelque moderne a voulu insérer les événements dans le récit à leur place historique, tout en leur donnant une tournure plus oratoire.

[2]) ici je crois avoir bien saisi le sens du mot [illegible].

[3]) Tout ce § manque aux manuscrits R et T. L'antiquité de la tradition qui place la Géorgie sous l'invocation immédiate de la sainte Vierge est confirmée par la prodigieuse quantité d'églises construites en Géorgie sous l'invocation de N.-D.; elle se retrouve jusque dans les chartes des rois, dont une, de l'an 1704, est (imprimée dans le Journ. Asiatique, 1832, Mars, p. 213; elle est encore rappelée dans tous les livres historiques et religieux de cette nation.

[4]) Suivant le texte: «En-deçà et au-delà de l'eau». Comme Mtzkhétha est au confluent de deux cours d'eau, j'ai cru devoir traduire ainsi que je l'ai fait.

mingrélienne [1]), où il resta peu de temps [2]). Voyant la folie des habitants de cette cité, qui les faisait ressembler aux bêtes, il partit de-là, entra dans la terre de Géorgie, dite le Grand-Adchara, et commença à y prêcher l'évangile. Plus ignorants que les animaux, les habitants ne connaissaient point le Dieu créateur, et s'y livraient à toute sorte d'actions impures et abominables, qu'il ne convient pas même de décrire. Il eut à souffrir de la part des infidèles beaucoup de maux et d'épreuves, qu'il endura toutes avec reconnaissance, par le secours de Dieu et de la sainte image, jusqu'à ce qu'il eut converti et amené à la foi tout le peuple. En effet, dans le lieu où il avait déposé l'image de la très sainte Mère de Dieu, il jaillit une source belle et abondante, qui ne cesse de couler jusqu'à nos jours. Les habitants s'étant rassemblés de toute part, il les baptisa tous, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; il établit là des prêtres et des diacres, détermina le culte et les règles de la foi, et construisit une belle église sous l'invocation de la très sainte Mère de Dieu. Comme il voulait partir, on le retint et on lui fit cette prière: «Si tu t'en-vas, laisse-nous au moins l'image de la très sainte Mère de Dieu, pour nous servir de recours et de protection.» Alors le saint apôtre André ayant fait faire une planche d'égale dimension, la plaça sur l'image, qui sur-le-champ s'y transporta sans altération et la leur donna. Ceux-ci la reçurent avec joie et la déposèrent

[1]) [illegible] «village ou plutôt domaine des Mingréliens.» Quelle que soit l'antiquité du texte que je traduis, ce mot doit seulement signifier que Trébisonde, comme ville principale de la Lazique, était habitée par un peuple ayant la même origine que les Mingréliens. Nous ne pouvons dire quand ni comment la race mingrélienne s'est introduite dans la Lazique, si elle y est autochthone ou s'y est répandue par le fait d'une conquête ancienne, mais l'histoire et la philologie s'accordent pour démontrer que durant des siècles le sort de la Lazique fut intimement lié à celui de la Mingrélie. La Lazique, aux Ve et VIe siècles, comprenait tout le Lazistan, le Gouria et l'Iméreth; elle obéit ensuite aux rois d'Aphkhazie, puis à la dynastie Aphkhazo-Bagratide, ainsi qu'on le verra dans le cours de cet ouvrage. Enfin la langue qui s'y parle encore aujourd'hui n'est qu'une altération évidente du patois mingrélien, ce qui sera exposé plus en détail dans une Addition relative aux règnes des successeurs de Gourgaslan. Tout cela justifie l'expression employée ici par notre Annaliste. Baillet, dans la vie de S. André (Vies des Saints, t. III, p. 462), cite plusieurs auteurs ecclésiastiques du Ve siècle, qui rapportent que ce Saint prêcha la foi dans la province du Pont, à Sinope et en Colchide: mais ce qu'il y a de plus complet sur la matière, pour la critique et l'indication des sources, c'est l'ouvrage intitulé: Ист. Христіанства въ Россіи до равноапост. кн. Владиміра, какъ введеніе въ ист. Росс. церкви: архимандр. Макарія, проф. и инсп. богосл. наукъ въ СПб. дух. академіи. СПб. 1846, въ тип. воен. учебн. заведеній, 8°. p. 8 — 80 prédication de S. André: p. 94 — 158, sur l'état de la religion en Géorgie.

[2]) «Il était, avec Simon-le-Cananéen, ajoute le manuscrit R, allé dans l'Aphkhazeth et dans l'Egris. Simon-le-Cananéen y mourut, dans la ville de Nicophsia, à la frontière des Grecs. Pour André, il convertit les Mègres et passa dans le Clardjeth.» Tous les détails qui suivent manquent dans ce manuscrit, excepté une phrase qui sera signalée plus bas: une lacune semblable existe dans le manuscrit T. La venue de S. André en Mingrélie est placée par Wakhoucht en la 38e année du roi Aderc, qui est, d'après son système, la 40e de J. C. = On remarquera que la Chron. arm. s'exprime absolument comme le manuscrit Roumiantzof sur le voyage des deux apôtres.

honorablement dans leur église, où elle est jusqu'à ce jour. Ayant alors fait leurs adieux à l'apôtre, l'ayant complimenté affectueusement et embrassé, ils le laissèrent partir.

Pour lui, se mettant en route, il traversa le mont de Rcinis-Djouar [1]), où l'on dit 25
que ce bienheureux apôtre dressa la croix de J. C., et étant entré dans la vallée d'Odzrkhé, il arriva aux frontières du Samtzkhé, où il s'arrêta dans un village nommé Zaden-Gora [2]). Voyant que les habitants sacrifiaient à des idoles sourdes, il s'adressa à la sainte image, et toutes les idoles furent renversées et brisées. Alors le saint apôtre se mit en route et arriva à Atsqour, autrefois Sosangeth, situé vis-à-vis de Sakris. Il se reposa dans un lieu où était un temple d'idoles, aujourd'hui Dzwel-Eclésia [3]), dans lequel se faisait le service des divinités du pays. Or dans ce temps-là cette contrée avait pour commandant une veuve nommée Samdziwar [4]), qui n'avait eu qu'un fils, objet de toutes ses espéran-

[1]) Si l'auteur n'a pas commis une erreur de géographie, l'on peut assurer qu'aucune montagne de ce nom « la croix de fer, » n'est connue entre l'Adchara et la vallée d'Otzkhé. Quant au passage de Rcinis-Djouar entre le Samtzkhé et l'Iméreth, dit aussi Cacas-Khid, v. Descr. de la Gé. p. 87, et Dubois, Voy. aut. du Cauc., t. II, p. 232 et suiv. Tout ce que dit là le voyageur, des difficultés de la route, m'a été confirmé par un témoin oculaire. — J'ai dit « si l'auteur n'a pas commis une erreur; » en effet, d'après la variante du manuscrit R, donnée plus haut, S. André aurait été de Trébisonde dans l'Aphkhazie, d'où il serait venu dans l'Adjara, auquel cas il devait nécessairement passer par la vallée de la Khanis-Tsqal. Or le texte que je traduis maintenant est évidemment une intercalation, dont l'auteur aura pu aisément perdre de vue quelques-unes des circonstances du texte primitif et tomber, par suite, dans des contradictions.

[2]) Mont-Zaden; cette localité, dont le nom semble indiquer un temple de Jupiter, Zaden, m'est inconnue. L'idole déjà mentionnée, p. 15, rappelle d'ailleurs par la forme de son nom celle du Ζεῦς grec, qui dérive du sanscrit *Sva-Data* « donné ou existant de soi-même; » tandis que ce même mot, sous la forme zend *Qadata*, identique pour le sens, a du former le « خود » persan, le ღვთ *Ghwthi* géorgien, le *Khtsaou* des Osses, et probablement le *Gott* ou *God* des idiomes allemands; v. Journ. As., mai 1829, p. 345, article de M. E. Burnouf,

[3]) Je ne sais quelle confiance il est permis d'avoir dans ces renseignements géographiques, car aucun autre ouvrage de moi connu ne parle ni de Dzwel-Eclésia, ni de Sakris, ni de Sosangeth, comme ancien nom d'Atsqour. Les auteurs arméniens ne nomment cette dernière localité que Azghor, Azord ou Azordaphor. Les livres géorgiens et arméniens anciens ne fournissant aucun renseignement sur la fondation ni sur l'histoire de cette ville, on ne peut fixer l'antiquité relative des noms qu'elle porte, ni faire sur leur signification aucune conjecture. Azghor peut très bien être la transcription du géorgien Atsqour; mais Azord, où la gutturale manque, indique un nom de famille (*ord* fils), comme *Sévordik*, nom d'un canton de la province d'Outik. D'autre part, *Sosangeth*, quoique écrit par un *th* final, paraît pouvoir se dériver de l'arménien *chouchan get* « fleuve du lis. »

[4]) Ce nom se trouve quatre fois dans les Annales. Ici mon manuscrit porte სამძღვარი; p. 252 ce mot est écrit de même, mais remplacé dans le manuscrit R par სამძივარი: p. 269, au contraire, les deux manuscrits portent სამძივარი; p. 388, il est écrit Samdzimari. J'ai donc cru devoir ici faire une correction, préférable à la leçon სამძღვარი, limite, qui donne un sens absurde. Wakhoucht, Géogr. de la Gé., p. 30, écrit Samdzimar, et en fait un ancien nom de famille de mthawar.

ces, tout récemment décédé. C'étaient des lamentations, des pleurs, une agitation extrême. Cette nuit-là même une grande lumière ayant été aperçue de la citadelle au lieu où était déposée l'image de la sainte Vierge, on en fut singulièrement étonné, parce qu'on en ignorait la cause. Au point du jour, des gens furent dépêchés pour savoir qui était là et de quoi il s'agissait. Ceux-ci, ayant vu le saint apôtre et l'image de la très sainte Vierge, revinrent en hâte annoncer à la veuve qu'il y avait là certains étrangers, prêchant un Dieu nouveau, auteur et créateur des hommes, leur donnant la vie et ressuscitant les morts; qu'ils avaient une belle image et lui rendaient un culte.

A ces mots de résurrection des morts, la veuve étonnée ressentit dans son coeur un peu de consolation et envoya ses esclaves appeler l'apôtre. Celui-ci étant venu, elle lui dit: « Qui êtes-vous, où allez-vous, quelle est cette religion étrangère dont vous parlez? car jusqu'à nos jours on n'a rien entendu de pareil. — Je viens, répondit l'apôtre, de la sainte ville de Jérusalem, où les pieds du Sauveur se sont arrêtés, sur le Golgotha et à Béthléhem, images des cieux. Je suis serviteur de N. S. Jésus-Christ, qui, en un instant, ressuscite les morts. Je l'annonce comme Dieu, seigneur et maître de toutes les créatures. Celui qui, croyant en lui, est baptisé au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit, obtient tout ce qu'il demande avec foi, et est guéri de toute espèce de maladie. » A ces mots la veuve tomba par terre et dit à l'apôtre, en pleurant: « Aie pitié de mon veuvage et de mon infortune; puisque le Dieu que tu sers ressuscite les morts, prie ton Dieu et rends la vie à mon enfant; après quoi ordonne ce que tu voudras, et je l'accomplirai, sans te désobéir en rien, pourvu seulement que je voie mon fils vivant;
26 car il est mon unique, et je n'en ai pas d'autre. — Si tu crois en J. C. fils de Dieu et vrai Dieu, lui répondit l'apôtre, tout ce que tu demanderas avec foi, il te l'accordera.» Remplie de joie par ces paroles, la veuve dit à l'apôtre, en pleurant: « Serviteur du vrai Dieu, je crois sincèrement en J. C., que tu prêches; je le confesse, mais aide ma foi. » Chassant alors la foule et les musiciens, sans laisser là personne, excepté la veuve et quelques-uns de ses proches, l'apôtre prit dans ses mains l'image de la très sainte Mère de Dieu, la plaça sur le lit où était l'enfant et se mit à prier Dieu, les bras élevés. Ayant prié Dieu, il prit par la main l'enfant, qu'il semblait avoir éveillé, et le remit à sa mère. La vue de ce merveilleux événement causa chez les assistants une admiration qui les privait de la parole. La veuve, voyant son fils ranimé, se leva, transportée d'allégresse, et se prosterna aux pieds de l'apôtre; elle resta à ses genoux, baignée de larmes et le remerciant, crut en J. C. et fut baptisée avec son fils et toute sa maison. Bientôt elle envoya ses serviteurs, avec des lettres pour les mthawars du Samtzkhé, ainsi conçues: « Moi veuve je vous annonce, mes frères, un événement bien heureux pour tous les peuples. Il est venu d'un pays étranger un homme, prêchant un Dieu uouveau, ayant l'image d'un être céleste, qui a ressuscité mon fils: hâtez-vous donc de venir, afin que nous choisissions le culte le meilleur, et qne nous sachions ce qu'il convient de faire.»

A l'ouïe de cette merveille, les Meskhes se rassemblèrent bientôt, de tous les pays

voisins, et la foule fut si considérable que la plaine de Sakris en fut remplie. Ils ne pouvaient sans étonnement voir le fils de la veuve, revenu de la tombe. Or il y avait dans cette contrée un autel des idoles, sur lequel se faisait le service des Dieux impurs, Artémis et Apollon. Témoin de ce qui se passait et animés par la vengeance, les prêtres commencèrent à se soulever et à résister à l'apôtre. De même aussi, parmi le peuple, les uns disaient: «Il faut se prosterner devant un tel prodige;» d'autres: «Artémis et Apollon sont de grands Dieux.» La confusion et la discorde régnèrent entre eux jusqu'à ce que, du consentement de tout le peuple, on s'arrêta à la décision et au parti suivant: «Ouvrez, dirent-ils, la porte de ce temple, et plaçons l'image au milieu de vos idoles. Des deux côtés on scellera la porte et l'on y apposera des gardiens. Passez la nuit en 27
prières devant vos divinités; pour nous, nous prierons J. C., notre vrai Dieu, et nous examinerons, au point du jour; si votre Dieu est vainqueur, il faudra l'adorer, si c'est notre Dieu, nous l'adorerons tous.»

La chose étant ainsi résolue, on déposa entre les idoles l'image de la très sainte Mère de Dieu, et ayant établi des gardiens et scellé les portes, les prêtres de l'erreur commencèrent à prier, tandis que le saint apôtre adressait ses prières à J. C., notre vrai Dieu. Dès le point du jour, on ouvrit la porte du temple, et l'on vit les idoles renversées à terre et comme pulvérisées, tandis que l'image de la très sainte Mère de Dieu resplendissait de gloire et de majesté, comme le soleil. Alors couverts de honte, les prêtres des idoles demandèrent à l'apôtre le pardon de leur ignorance, et tout le peuple, poussant des cris de reconnaissance, disait: «Il est grand, le Dieu des chrétiens, annoncé par l'apôtre André!» Tous crurent en N. S. Jésus-Christ, et reçurent le baptême, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ce jour-là tout le peuple, transporté d'allégresse, remercia Dieu, qui l'avait sauvé des mains du démon.

Le saint apôtre voulait encore aller dans d'autres villes et villages, prêcher l'évangile de J. C., mais la veuve et le peuple le prièrent de ne pas s'éloigner d'eux et de leur inspirer chaque jour les règles de la religion. Pour leur complaire, il resta là quelque temps, leur expliquant les préceptes de la foi et de la religion, et nomma un évêque, des prêtres et des diacres. Comme il voulait encore aller prêcher ailleurs, la veuve et le peuple meskhe le conjurèrent de ne pas les quitter, mais saint André leur répondit: «Il faut que j'aille annoncer l'évangile du Seigneur à d'autres villes et villages. — Si tu pars, lui répondirent-ils, laisse-nous l'image de la très sainte Vierge, pour protection et pour appui. — Cette image, répliqua-t-il, s'est formée par l'impression même du visage de la très sainte Mère de Dieu;» et il leur en expliqua toutes les circonstances: comment, après l'Ascension, les apôtres ayant tiré au sort tout l'univers à convertir, la terre de Samtzkhé était échue à la très sainte Mère de Dieu; comment celle-ci avait envoyé à sa place son image, pour protéger et soutenir ceux qui étaient entrés dans son lot, comment elle y était encore et y resterait jusqu'à la fin des siècles. A ces mots de l'apôtre la veuve et les Meskhes, encore plus joyeux de se savoir échus en partage

à la Mère de Dieu, remercièrent J. C., ainsi que sa Mère immaculée, mais ils n'en conçurent qu'une plus vive affection et un plus vif enthousiasme pour la sainte image. Ver-
28 sant des larmes de joie, ils lui offrirent leurs hommages, et la déposèrent dans la petite chapelle de la très glorieuse N. D. d'Atsqour, maintenant appelée Dzwel-Eclésia ou *la vieille église.* [1])

Pour le saint apôtre André, les ayant tous salués avec humilité et amour [2]), il leur fit ses adieux et partit pour prêcher dans d'autres endroits: à Nigal, dans le Clardjeth [3]), à Artahan, à Cola [4]), où il resta très long-temps, répandant la lumière de sa parole et de sa doctrine, et soumettant les peuples à Dieu, par le baptème. De-là il traversa le Clardjeth, les terres de la Parthie, et l'Arménie et alla célébrer la Pâque à Jérusalem. [5])

[1]) M. Dubois, dans son Voy. aut. du Cauc., t. II, p. 335, parle d'une vieille église, à Atsqour, dont les pierres ont servi à en construire une nouvelle; v. l'Atlas, série pittor. Pl. 21. J'ai été assez malheureux pour ne trouver, sur les lieux, personne qui pût me renseigner à cet égard.

[2]) Je lis სიყვარულით, au lieu de სიხარულით, « avec joie, » qui me parait faire un contresens.

[3]) Au lieu de *Clardjeth*, il me semblerait plus raisonnable de lire ici *Djawakheth*, car la direction indiquée par les autres localités paraît exiger cette correction,

[4]) Des quatre lieux ici nommés, le premier, Nigal, ne se trouve point mentionné dans la Géogr. de Wakhoucht, mais comme l'auteur en parle en même temps que d'autres qui sont dans le Samtzkhé méridional, je crois que ce pourrait être le Nialis-Qour, montagne et district à la limite du Djawakheth (v. Carte du Samtzkhé). Le 46e roi, Achot couropalate, fut tué dans la vallée de Nigal (v. infrà p. 156 de notre texte).

[5]) Sans pouvoir dire de quelle source sont tirés ces détails, je sais que l'histoire de la venue de S André a été écrite en géorgien par un certain Nikita « homme de Dieu et très philosophe, » ainsi qu'il est dit au commencement d'une vie de S. Pétré Géorgien, écrite par son disciple Zakaria, et dont je possède un exemplaire. Je reparlerai de saint Pétré sous le règne de Waraz-Bakar, 27e roi, et remarquerai seulement ici que le Nikita dont il vient d'être question, doit avoir écrit vers la fin du Ve siècle, à une époque où les souvenirs d'événements récents ne pouvaient être altérés. Il se pourrait que l'auteur de l'intercalation qui finit ici eût eu connaissance de l'ouvrage de Nikita, ou d'un autre analogue; car M. Platon Iosélian m'a dit posséder une Histoire de la prédication de S. André, en géorgien. Quant au fait de la venue du saint en Géorgie, c'est une tradition tellement constante dans ce pays, qu'elle est fréquemment répétée dans les actes publics, comme on peut en voir des exemples dans le Bulletin philolog.-histor. de l'Ac. des sc., t. I, p. 313, 321. Les auteurs ecclésiastiques, dont plusieurs du Ve siècle de l'ère chrétienne, sont aussi de cette opinion; v. Baillet, Vie des saints, t. III, p. 462, où sont citées de nombreuses autorités à ce sujet; et Tillemont, Mémoires sur l'hist. ecclésiastique, t. II, p. 318, où sont allégués d'autres témoignages et discutés les Actes du saint. J'alléguerai encore ici un texte très important, tiré de la Vie de S. Giorgi Mthatsmidel, mort vers 1067, Vie qui a été écrite par un contemporain. Comme ce Giorgi se trouvait à Antioche, dans la première année du patriarche Théodose, il soutint que l'église géorgienne devait être regardée comme apostolique, ayant été fondée par André le premier appelé et par Simon-le-Cananéen, enterré à Nicophsia: le patriarche avoua qu'il n'avait rien à répondre à cet argument; v. encore, Vie des SS. Géorg., manuscr. du Mus. asiat., p. 169, 172, Vie des SS. Dawith et Costantiné. Il serait encore curieux de voir ce que dit à ce sujet le livre des Courses

Le roi Aderc [1]), ayant appris que les Karthles et les Mègres avaient abandonné leur foi, envoya ses éristhaws, et les obligea par la force à la reprendre, mais ils cachèrent les images et les croix. Le roi était surtout courroucé contre l'éristhaw de Clardjeth, qui avait laissé partir saint André. Ayant célébré la fête de la Pentecôte avec les autres apôtres, le glorieux saint alla avec eux de ville en ville, de village en village, instruisant les peuples et opérant des merveilles. Ils arrivèrent ainsi au pays de Géorgie, traversèrent les contrées voisines du Tao, jusqu'au Dchorokh, firent le tour des villages, annonçant partout, avec un zèle infatigable, le nom de Dieu, et atteignirent en prêchant le Souaneth, où alors régnait une femme, qui accueillit la prédication des apôtres. Matatha resta avec les autres disciples dans ces régions; mais le grand S. André et Siméon pénétrèrent dans l'Oseth, et atteignirent une cité nommée Postaphor et Bosphore, où ils firent de grands miracles. Ayant converti et baptisé beaucoup de monde, ils partirent de-là et entrèrent en Aphkhazeth. Arrivés dans la ville de Sébaste, aujourd'hui Tzkhoum, ils y prêchèrent la parole de Dieu, que plusieurs accueillirent. Le bienheureux André y laissa Simon-le-Cananéen avec les autres disciples [2]) et s'éleva vers le Djiketh, dont les habitants étaient farouches, adonnés aux vices, infidèles et sans religion. Non-seulement ceux-ci ne voulurent pas recevoir sa prédication, mais ils résolurent de le tuer. Cependant la protection divine le sauva. Voyant leur endurcissement et leur brutale intelligence, il les quitta et partit: c'est pourquoi maintenant encore ils persévèrent dans l'infidélité. 29
Le tombeau de Simon-le-Cananéen est à Nicophsia [3]), entre l'Aphkhazeth et le Kadjeth [4]), à la frontière de la Grèce, où il est mort. Après avoir enfin affermi dans la foi les Aphkhaz et les Mègres, saint André passa en Scythie. [5])

et prédications de S. André, traduit du grec par S. Ewthym et mentionné, tant dans la liste de ses oeuvres que dans le Catalogue manuscrit des livres géorgiens conservés au couvent ibérien du mont Athos.

[1]) Cette phrase, jusqu'au mot *ayant célébré*, se trouve dans le manuscrit R.

[2]) Ici et plus haut, je crois que ce nom indique les *néophytes* convertis par les apôtres.

[3]) Anakophia, Nicopsis ou simplement Anakopi (ἀνακόπη, entaille, escarpement) était autrefois un fort grec, dont les ruines se voient à la gauche de l'embouchure de la Psirste, entre Bombori et le Vieux-Soukhoum. Il fermait le passage d'une vallée étroite, conduisant en Aphkhazie; Dubois, Voy. aut. du Cauc., t. I, p. 273. Sur la carte du système du Rion (Gamba, Voy. dans la Russie mér., t. I, p. 338), le tombeau de S. Siméon ap. est indiqué entre la rivière d'Anacopi et une autre, à l'E., toutes deux anonymes. L'auteur d'une Vie de S. Simon, citée par Adrien Baillet (Vie des Saints, t. III, p. 415, dit que cet apôtre fut martyrisé avec saint Jude, par le peuple de la ville de Suanir; Baillet ajoute que cette ville est inconnue des géographes, cependant il est bien facile d'y reconnaître le nom des Souanes. Rien n'empêcherait que le corps du saint, mis à mort dans le Souaneth, n'eût été transporté en Aphkhazie. Moïse de Khoren, l. II, ch. 30, mentionne l'apostolat de S. Simon en Perse, et au ch. 31, dit qu'il mourut à Vériosphoros, ce que les frères Whiston traduisent par *ad Ibericum Bosphorum*. Tous ces renseignements concordent assez bien avec notre texte. Cf. Tillemont, Mém. sur l'hist. ecclés., t. I, p. 399.

[4]) Il me paraît qu'il faudrait lire ici *le Djiketh*.

[5]) Cette dernière phrase manque au manuscrit T. — Ici finit la lacune du manuscrit R: tous ces dé-

Au temps du même roi Aderc la monarchie persane se releva. En effet, depuis la venue d'Alexandre et l'anéantissement de la Perse, il n'y avait plus eu de roi dans ce pays. mais simplement des éristhaws en divers lieux. Mais alors tous les éristhaws se réunirent et placèrent sur le trône Ajghalan [1]-le-Sage, à qui obéissaient les Géorgiens et les Arméniens.

Jusqu'au règne d'Aderc il n'y avait dans la Géorgie qu'un seul roi, quelque nombreux que fussent les princes du sang royal; mais comme Aderc avait deux fils, il leur

tails manquent aussi dans la Chron. arm. L'itinéraire suivi par l'apôtre S. André, mentionné dans ce §, est remarquable à bien des égards. L'auteur, en le faisant passer par le Tao et les contrées voisines, ne fait pas la moindre allusion à la prédication racontée précédemment; il conduit le saint dans le Souaneth, alors gouverné par une femme, précisément comme le pays d'Atsqour, ainsi qu'il a été dit plus haut. De-là, jusqu'à la ville de Bosphore, dans l'Oseth, ce qui est une étrange indication; puis à Sévastopolis ou Tzkhoum, dans l'Aphkhazie, et enfin dans le Djiketh et en Scythie. Je vais maintenant reprendre celles des indications géographiques qui méritent le plus d'être relevées. Il n'est pas croyable que l'auteur veuille placer dans l'Oseth une soi-disant ville de Bosphore : comme d'ailleurs il n'a jamais existé de ville proprement dite de ce nom, je le prends pour celui d'une *cité*, d'une contrée, sens auquel se prête le mot géorgien ქალაქი, en sorte que, suivant moi, S. André serait, de l'Oseth, allé du côté du Bosphore et venu jusqu'à la principale ville de cette région; revenant alors vers le S. E., il aurait prêché à Sébastopolis. La synonymie de cette dernière avec le Tzkhoum des Géorgiens est arbitraire, et peu exacte. Car Sébastopolis. reconnue par tous les auteurs comme la même ville que Dioscurias ou Iskouria, était située sur une petite rivière coulant parallèlement et immédiatement à l'E de la Kodor, et se jetant dans la mer au cap d'Iskouria; on nomme maintenant ce lieu Isgaour ou Iskourtché; la rivière elle-même porte les trois noms d'Iskouriah, Tzkhouzaméli et Marmar. C'est là du moins que M. Dubois dit avoir vu des ruines qu'il prend pour celles de Dioscourias, bien que Gamba les place à Soukhoum même (Voy. aut. du Cauc., t. I, p. 306, 316, 317). Quant au Tzkhom des Géorgiens, ce nom se retrouve encore dans celui de la forteresse de Soukhoum-Qalé; mais il faut distinguer l'ancien et le moderne Soukhoum. Le premier était bâti sur le cap qui porte le même nom et sur la rive gauche de la Goumista; cette rivière, aussi appelée Tzkhomi, tirait son nom d'un château fortifié; bâti sur ses rives, dans l'intérieur du pays; le nouveau Soukhoum est au fond d'une baie de 15 verstes d'ouverture, entre le cap ci-dessus mentionné et celui de Kodor, dans le delta formé par les eaux de la Baslata; Dubois, op. cit., p. 278, 279. Le P. Minas Bjechkian, dans sa Description du Pont-Euxin, en arm., § 161, et sur sa carte, nomme *Makéthi* et *Nakéthi* deux rivières qui, outre la Baslata, tombent dans le golfe de Soukhoum. La rivière et le village de Kélassaour, à 6 verstes à l'E. de Soukhoum, tirent certainement leur nom du grec *κλεισουρά défilé*; v. ib. p. 290. C'est de Kélassaour que partait l'ancien mur caucasique, dont il reste encore de belles ruines; ibid. 309.

[1]) Suivant la Chron. arm. «Ajian-le-Sage.» = En rapprochant ce passage de celui, p. 38, où sera mentionnée l'extinction de la dynastie des Ajghalians, on voit bien que Ajghalan doit être Achak ou Achogh, le fondateur de la dynastie des Achghalans, Achkanians ou Achghanians, nom des Arsacides chez les auteurs musulmans; v. ces mots dans la Bibliot. orient. de d'Herbelot. Ce savant ajoute que les musulmans en font deux dynasties: l'une, qui eut 12 rois durant 165 ans, et l'autre 8 rois, pendant 150 ans, mais que cette époque est une des plus embrouillées de l'histoire de Perse. Il est bien possible que l'auteur géorgien ait puisé ce qu'il dit ici à des sources qui nous sont inconnues. En tout cas, l'établissement

partagea Mtzkhétha et le pays entier. Il donna à Bartom [1]), son fils *aîné*, le Chida-Karthli, la contrée [2]) située du côté de Moukhnar et toute la Géorgie au N. du Mtcouar, depuis le Héreth jusqu'à l'entrée du Karthli et de l'Egris; à son *jeune* [3]) fils Kartham, la partie du pays situé du côté d'Armaz et la Géorgie, au S. du Mtcouar, depuis Khounan jusqu'à la source du fleuve, ainsi que le Clardjeth [4]). Aderc mourut ensuite. [5])

---

des Arsacides de Perse remonte, suivant les auteurs arméniens consultés par Tchamitch, à l'an 239, et celui des Arsacides arméniens à l'an 149 av. J. C., et je ne connais aucun passage des auteurs orientaux qui indique, aux environs des premières années de notre ère, un changement quelconque survenu en Perse.

[1]) Mes manuscrits portent, ici et plus bas, *Barto*, mais Wakhoucht, p. 27, écrit *Bartom*. Comme c'est évidemment un homonyme du 7e roi, j'ai cru devoir faire disparaître cette variante. En outre, dans les manuscrits T, R, le mot *aîné* manque.

[2]) Le mot que je rends par *contrée* est ქალაქი; s'il s'agissait réellement d'une ville, l'auteur aurait dit მუხნარის ქალაქი, et non მუხნარით კერძო ქალაქი. La même remarque a lieu pour la seconde partie de la division, en ce qui concerne la *contrée* d'Armaz. Je dois ici remarquer que *Moukhnar* est le nom archaïque de la localité nommé aujourd'hui *Moukhran*; non-seulement cette forme du nom est plus ancienne, mais elle est la seule régulière, et signifie une *chênaie*; car on dit [illegible], une *cédraie*, ბალნარი une *cerisaie*, etc.; l'autre forme est un adoucissement ou plutôt une altération de la prononciation.

[3]) Ce mot manque dans les manuscrits R, T.

[4]) Il ne faut pas perdre de vue ce que j'ai dit plus haut, d'après les auteurs arméniens, sur l'occupation des contrées de la Géorgie méridionale par des gouverneurs arméniens, au temps de Valarsace, le premier des Arsacides d'Arménie, au milieu du 2e siècle avant J. C. Depuis lors il n'est rien dit qui fasse croire que les Géorgiens soient rentrés en possession de ce pays.

[5]) En 4004 ou 5563 du monde, 339 du 11e cycle, 55 de l'ère chrétienne. Désormais je ne donnerai plus les années du monde, comme étant inutiles pour la chronologie depuis J. C. — Je ne sais comment il est possible d'intercaler dans l'histoire de Géorgie ni même d'expliquer, en admettant les récits de l'Annaliste, les événements racontés par Tacite, Ann. l. XII, XIII: sous le règne de Tibère, l'an 20 de J. C., un certain Pharasmane régnait sur l'Ibérie, tandis que son frère cadet Méherdate avait été employé, comme instrument de la politique romaine, à détrôner et à faire périr Arsace, fils d'Artabane, roi des Parthes, qui s'était emparé du trône d'Arménie. Ce Pharasmane, avec des auxiliaires de l'Albanie et de la Sarmatie, livra bataille à Orodès, frère et successeur d'Arsace, le vainquit et le força à prendre la fuite. Ici Tacite rapporte une tradition par laquelle les Ibériens prétendent descendre de Jason et des Argonautes; il dit aussi que ces peuples, ainsi que les Albains, formaient une excellente infanterie. Cependant Rhadamiste, fils de Pharasmane, convoitait l'héritage du *petit* royaume occupé par son vieux père, qui, pour détourner ailleurs ses pensées ambitieuses, lui montra en perspective son oncle et beau-père à renverser du trône. Celui-ci, soutenu par les forces de son père, assiége Mithridate dans le château de Gornéas (Garhni?), l'en fait sortir et le tue, quoiqu'il eût mêlé son sang avec le sien et lui eût fait les serments les plus solennels de respecter ses jours. Mais bientôt lui-même est chassé par les Romains et forcé de fuir avec sa femme Zénobie, qu'il essaya en vain de faire périr en la jetant dans l'Araxe, après l'avoir frappée d'un coup de poignard, malgré son état de grossesse avancée, afin de la sauver du déshonneur et de la servitude. S'étant retiré en Ibérie, Rhadamiste y fut tué par son propre père, dans les premières années du règne de Néron. Je ne relèverai point ce qu'il y a de monstrueux

11e règne [1]), Bartom II [2]) et Kartham, Karthlosides, fils d'Aderc *et de la fille* [3]) du roi d'Arménie (durant 17 ans, 55 — 72 ap. J. C.).

Et les fils d'Aderc régnérent. Sous leur règne Vespasien, empereur de Rome, ayant pris Jérusalem [4]), les Juifs fugitifs vinrent de-là à Mtzkhétha et s'établirent avec leurs compatriotes venus anciennement. Parmi eux se trouvaient les fils de Barabas, mis en liberté par les Juifs, lors du crucifiment, en place du Sauveur. Bartom et Kartham, fils d'Aderc, étant morts [5]), leurs fils devinrent rois: Pharsman, à Armaz, et Caos dans la cité-intérieure. [6])

12e règne, Pharsman Ier et Caos, Karthlosides, fils de Kartham [7]) et de Bartom II (durant 15 ans, 72 — 87 ap. J. C.).

---

pour nous dans le double mariage de Mithridate avec la fille de son frère, de Rhadamiste avec celle de son oncle, puisque l'auteur géorgien nous a dit à plusieurs reprises que les degrés de parenté n'étaient point respectés en Ibérie. Mais ces faits, accomplis sous les règnes de Tibère, l'an 20, et de Claude, dans les années 52 — 56 de J. C. (Tchamitch, Hist. d'Arm. t. I, p. 304, sqq.), ne se rattachent à rien de ce que nous connaissons par les histoires d'Arménie et de Géorgie. Au lieu d'une guerre entre rois, ne serait-ce pas une querelle entre des princes ou gouverneurs héréditaires de provinces? Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que les acteurs de ce drame, sortis on ne sait d'où, disparaissent soudainement pour ne plus rentrer sur la scène. Cet épisode, du moins, donne sur l'Ibérie des détails intéressants, bien que les expressions dont se sert Tacite: «Modicum Hiberiae regnum; ignobilem Hiberum, mercenario milite,» prouvent que les Romains ne faisaient pas de ce pays le cas qu'il méritait. V. l'explication des faits donnée par S.-Martin, t. I, p. 293.

[1]) On comprendra aisément pourquoi j'ai substitué ce mot à celui de *roi* ou *rois*.

[2]) Le chiffre d'ordre est indiqué dans le manuscrit T.

[3]) J'ai ajouté les mots soulignés ici; car dans mon manuscrit on lit: «fils d'Aderc, fils du roi d'Arménie;» et dans les manuscrits T et R «fils d'Aderc, roi d'Arménie.» Quant au nom de Bartom, au lieu de *Bartam*, du manuscrit T, j'ai dit pourquoi je fais cette correction.

[4]) En l'an 70 de J. C.

[5]) En 72 de J. C.

[6]) On voit que c'est seulement par l'ordre où les noms sont placés qu'il est possible de nommer le père de chacun des deux princes. — Quant au mot *cité-intérieure* Chida-Kalaki, qui est remplacé dans les manuscrits par Chida-Karthli, Karthli-Intérieur, il a, suivant moi, absolument le même sens. Cf. fin du 2e règne; p. 33, fin du 13e, et surtout un passage du règne de Pharsman-Kouel, où tous les manuscrits portent შიდა-ქალაქი.

[7]) Mon manuscrit porte: «fils de Barto et de Kartham;» j'ai interverti cet ordre, pour mettre les noms des pères à la même place relative que ceux de leurs fils. Au reste je dois dire que l'auteur géorgien ne nomme pas séparément chacun des rois et son père, en sorte que c'est uniquement par analogie que je suppose que le nouveau roi d'Armaz fut fils du premier roi de ce pays, et que celui de Mtzkhétha succéda dans cette ville à son père. On verra encore par la suite que le roi d'Armaz est toujours nommé le premier, avant son collègue, ce qui tient peut-être à une prééminence politique.

Depuis Aderc les princes [1]) étaient sous la dépendance du roi d'Arménie, et notamment les rois d'Armaz aidaient les Arméniens contre leurs ennemis. Alors régnait en Arménie le grand roi Iarwand [2]), qui, au lieu de bien traiter les Géorgiens, tyrannisa Pharsman, roi d'Armaz, lui enleva la ville de Tsounda, Artan et le pays jusqu'au Mtcouar, appartenant au Karthli. Il mit dans Tsounda [3]) des hommes féroces, de la race des mauvais génies, et la nomma Kadjatoun, qui signifie « demeure des dews [4]). » Les rois de Géorgie ne revendiquèrent pas leurs domaines et moururent [5]), en proie à une vive douleur; leurs fils résidèrent, Azorc à Armaz, et Armazel [6]) dans la cité-intérieure. [7]) 30

13e règne, Azorc et Armazel, Karthlosides, fils de Pharsman Ier et de Caos [8]), durant 16 ans, 87 — 103 ap. J. C.).

---

[1]) i. e. ceux de Géorgie.

[2]) Erovand II régna de l'an 58 à l'an 78 de J. C. (S.-Martin, Mém. t. I, p. 412). C'était, dit-on, un bâtard, de la famille des Arsacides; il avait occupé le trône après la mort de Sanatrouc et fait mourir les enfants de ce prince, dont un seul échappa au carnage; Mos. Khor. l. II, ch. 37. L'histoire arménienne ne dit pas qu'il ait maltraité les Géorgiens, mais on voit en plusieurs endroits qu'il les avait pour auxiliaires (ibid. ch. 44), et notamment leur roi Pharsman (ch. 46, éd. de Venise, 1827, p. 254). Ayant appris que le roi de Perse venait pour mettre sur le trône un fils de Sanatrouc, il réunit toutes ses forces, et entre autres les contingents de la Géorgie et de leur roi, dont je viens de parler; après avoir vaillamment combattu, Pharsman prit pourtant la fuite avec ses gens. Les *Thoratsik*, mentionnés en ce lieu par l'historien, qui s'étaient engagés à faire périr Artvaz, le compétiteur d'Erovand, et qui furent taillés en pièces, malgré leur valeur, me paraissent être les *Thoriens* ou habitants du canton de Thor, situé dans le coude que fait le Kour, en tournant à l'E. (Géogr. de la Gé. p. 275).

[3]) lis. *Artan*.

[4]) J'ai déjà eu occasion, dans une note sur la p. 5, et dans une autre sur la p. 14, de parler d'Artahan et de ses divers noms. Voici qui va compléter nos renseignements à ce sujet. D'abord il me paraît nécessaire de substituer ici, comme je l'ai déjà fait, le nom d'Artan à celui de Tsounda, afin de faire concorder ce passage avec les deux indiqués au commencement de la note. Secondement, quoique j'aie expliqué, dans la note p. 5, la vraie signification du mot Kadjtha-Toun, comme dérivé de l'arménien քաջատուն « maison des braves, » je crois pouvoir ajouter une observation propre à justifier l'étymologie donnée par l'auteur arménien. Dans le roman de l'Homme à la peau de tigre, il est très souvent mention des Kadj, et notamment de leur ville, où était détenue Nestan, l'héroïne du roman; or ces Kadj sont représentés comme des enchanteurs, ayant entre autres la puissance d'aveugler leurs ennemis; ვეფხის ტყაოსანი, éd. S. Pét. 1841, § [illegible], [illegible]). J'ignore si le nom de *Kadj* est tiré de quelque langue asiatique, où il aurait la signification de « génie malfaisant, Diw; » mais comme nom propre, il a cette valeur dans l'ouvrage cité.

[5]) En 87 de J. C., 371 du 11e cycle.

[6]) C'est une assez grande singularité que ce nom, qui signifie « Armazien, » et suivant les usages géorgiens, « maître d'Armaz, » donné au roi de Mtzkhétha.

[7]) cf. sup. fin du 11e règne.

[8]) Les variantes de ces deux noms sont « Azouc et Arzoc; Armazael, Azmaïer et Amzier; » Azouc,

Ces princes, qui étaient braves et hardis à l'attaque, s'entendirent ensemble et résolurent de recouvrer les limites de la Géorgie. Soumbat Biwritian ayant alors tué Iarwand [1]) et placé sur le trône Artachan [2]), frère de ce monarque, Azorc et Armazel, rois de Géorgie, appelèrent les Osses et les Lecs. Les rois osses, deux frères géants, nommés Bazouc et Abazouc, sortirent avec les troupes de leur pays; ceux-ci entraînèrent les Padchanics et les Djiks. Quant au roi des Lecs, il amena sur ses pas les Dourdzoucs et les Didos. Les rois de Géorgie ayant réuni leurs troupes, le tout forma une multitude innombrable, rassemblée secrètement et avec adresse [3]). Avant que les forces arméniennes fussent concentrées, ils entrèrent à l'improviste dans l'Arménie, dévastèrent Chiracvan et

et les deux dernières variantes ne se voient que dans la Chron. arm.; les autres se trouvent dans les deux textes.

[1]) Le roi Erovand, ayant été vaincu dans la bataille dont il est question ci-dessus, p. 30, n. 2, s'enfuit dans sa ville d'Erovandachat, située sur la rivière Akhourian et depuis nommée Marmet: il y fut tué par un soldat. Alors Artachès, l'Artachan du texte géorgien, ce fils de Sanatrouc, seul échappé au désastre de sa famille, monta sur le trône, en 78 de J. C.; il n'était pas frère d'Erovand, à moins que le père de ce dernier, qui était bâtard, ne fût aussi Sanatrouc, ce que l'historien arménien ne dit pas mais il était, sans aucun doute, parent éloigné du défunt. Quant à Sembat, qui joua un si grand rôle sous Artachan, s'était un Bagratide, fils de Biourat բիւրատ, d'où l'auteur a formé le mot de Biwritian, transcription exacte de l'arménien Biouratian; son père n'est pas autrement connu. Lui, il avait sauvé le jeune Artachès, l'avait conduit en Perse, avait intéressé à son sort le roi arsacide Dareh ou Vologèse, obtenu des troupes pour ramener le jeune prince et réussi à le placer sur le trône. Cependant Artavazd, fils d'Artachan, jaloux de son crédit, voulut le faire périr: il se démit du généralat et s'enfuit en Syrie; mais il fut rappelé lors des invasions des peuples du N., et ensuite pour combattre les troupes romaines envoyées par Domitien. Il mourut quelque temps avant Artachès. Mos. Khor., l. II, ch. 34, 40, 50, 51, éd. Whist. Les domaines et la résidence de ce Sembat étaient au voisinage de Sper, à Sembatavan; son petit-fils, Trdat, demeurait aussi à Sper (Tcham. t. I, p. 354, sq.); d'ailleurs la satrapie des Bagratides était déjà, du temps de Valarsace, le premier roi arsacide d'Arménie, à l'extrémité occidentale de ce pays; Mos. Khor. l. II, ch. 3. Il eut deux filles, Sembatanouch et Sembatouhi, dont la dernière épousa un certain Trdat, Bagratide, qui parait glorieusement dans l'histoire sous les règnes suivants; Mos. Khor. ibid. ch. 34, 60.

[2]) Dans l'arm., Artabat.

[3]) Mos. Khor. l. II, ch. 47, parle en effet d'une incursion en Arménie faite par les peuples du N., mais à l'instigation des Alains, qui surent mettre dans leurs intérêts la moitié de la Géorgie; quand ils se retirèrent au N. du Kour, aux approches de l'armée arménienne, commandée par Sembat, celui-ci fit prisonnier le fils de leur roi, qui alors demanda la paix. Le roi Artachès ne voulut rendre son captif qu'après avoir obtenu en mariage la soeur du jeune prince, nommée Sathinic, qui devint sa principale épouse. Beaucoup des circonstances rapportées par l'annaliste géorgien ont un faux air de ressemblance avec les récits de Moïse de Khoren, mais le fonds et les résultats sont tellement différents, qu'on peut par-là se convaincre que les deux historiens ont conservé, chacun de son côté, seulement ce qui intéressait sa nation. Les synchronismes bien marqués, qui existent dans les histoires, me paraissent une preuve de leur véracité. D'après les tables du P. Tchamitch, l'incursion des Alains eut lieu dans les années 87 et 88 de J. C. Cf. S.-Martin, Mém. I, 300. Mosès Caghancatovatsi, dans son Hist. des Agho-

Vanand, jusqu'à Bagrévand et au Basian [1]). Revenant sur leurs pas, ils ravagèrent Dacht [2]) jusqu'à Nakhtchévan, firent des prisonniers et un butin considérable, et chargés de richesses, suivirent la route de Pharisos [3]). Alors Soumbat Biwritian, ayant promptement convoqué les troupes arméniennes, se mit à leur poursuite; mais tous ces hommes avaient traversé le Mtcouar, étaient allés dans le Cambetchowan, et campés sur l'Ior, y partageaient le butin et les prisonniers. Soumbat Biwritian leur envoya un exprès, avec ce message: « Tout le butin que vous avez enlevé à l'Arménie, les bêtes, l'or, l'argent, les étoffes, je vous donne le tout; le sang arménien que vous avez versé ne sera pas vengé sur vous; quant aux prisonniers, relâchez-les, et allez-vous-en chez vous, comblés de toutes sortes de richesses. — Nous ne sommes entrés en Arménie, répondirent-ils, que pour te chercher, et nous ne t'avons pas trouvé. Viens à nous et prends ta part, ou nous irons à toi, en quelque lieu que tu sois, et tu n'échapperas pas vivant de nos mains. » Soumbat Biwritian ayant alors traversé le Mtcouar, Bazouc [4]), roi des Osses, lui demanda raison, et le fit inviter par message à un combat singulier.

Soumbat endosse son armure, monte sur son *coursier* [5]) et traverse les rangs. De son côté Bazouc s'avança et tous deux, poussant un cri, se précipitent l'un sur l'autre. Soumbat frappe son adversaire à la ceinture, et sa pertuisane ressort par le dos, de la longueur d'une coudée; il l'enlève de dessus son cheval et le jette par terre. Aussitôt
Abazouc s'étant élancé au secours de son frère, Soumbat, la lance en arrêt, marche à 31
sa rencontre, le frappe à son tour, le transperce, l'enlève et le précipite, en disant:

vans, manuscrit du Mus asiat. p. 4, dit aussi que les Aghovans et la moitié des Géorgiens se réunirent pour faire une incursion en Arménie, sous le règne d'Artachès: cet auteur se réfère ici à Moïse de Khoren.

[1]) Des quatres localités ici mentionnées, la première, nommée plus exactement Chiracavan, est le canton dont Ani fut plus tard le chef-lieu; Vanand, un peu plus au S., est le territoire où se trouve Cars; Bagrévand est un canton au S. de l'Araxe, vers les sources de l'Euphrate; enfin le Basian, est la vallée du haut Araxe, qui, dans l'antiquité, s'appelait aussi *Phase*.

[2]) Il est étonnant que ce mot tout-à-fait étranger, qui, en arménien, signifie « la plaine, » se soit introduit sans altération dans notre texte. Quoique le canton de Tachir, sur la haute Débéda, soit connu des auteurs arméniens sous le nom de « Plaine de Géorgie » (Indjidj, Arm. ancienne, en armén., p. 363), je ne puis croire que, de Bagrévand, les Géorgiens aient suivi cette route pour aller à Nakhtchévan, et je préfère admettre, avec la Chron. armén., qu'ils traversèrent « la plaine de Nakhtchévan, » pour aller dans le Pharisos.

[3]) C'est, comme on le sait, le nom d'un petit canton de la Siounie, qui avait des dynastes particuliers; v. S.-Martin, Mém. I, 213.

[4]) Le nom de ce prince est écrit de plusieurs manières, outre celle que j'ai adoptée pour la régularité: ici, Bazoc; plus bas, Barzoc; celui de son frère est aussi écrit, dans la Chron. arm. *Anbazouc*, ensorte que les deux noms ont un faux air arménien; *Bazouc* signifiant *bras*, et *Anbazouc*, *sans bras* (բազուկ, անբազուկ). On trouve aussi dans l'histoire byzantine le nom d'un chef des Huns nommé Ambazouc; Hist. du B.-Emp., t. 7, p. 399.

[5]) ჯორასტი, ici employé, m'est inconnu.

« Ceci est pour les femmes, pour les hommes, pour les enfants nouveau-nés de l'Arménie, que vous avez massacrés. » Alors l'armée entière des Osses, des Lecs, des Géorgiens et de toutes les nations du N., criant comme d'une seule voix, dit: « Puisqu'ils ont succombé, ces deux frères, chefs de tous les géants, notre mort n'a plus nulle importance. » Devenus plus furieux, ils se réunirent sous le commandement d'Azorc et d'Armazel [1]), rois de Géorgie, et fondirent en masse sur Soumbat et sur son armée. Il s'engagea une sanglante bataille, de la troisième à la neuvième heure [2]), où beaucoup périrent des deux côtés. Sous les tourbillons de poussière, le jour devint semblable à une nuit tellement obscure, qu'au milieu de la mêlée les guerriers ne se reconnaissaient pas. Cependant l'armée du N., vaincue et mise en fuite par les Arméniens, se dispersa entièrement, poursuivie par Soumbat, qui, tout couvert de blessures, s'acharna sur ses pas jusqu'à la nuit. Des Osses et des Lecs un petit nombre échappa au carnage général qui en fut fait; pour les Géorgiens, ils furent plus épargnés, parce qu'ils connaissaient les routes favorables à leur fuite. Les deux rois, blessés, se réfugièrent à Mtzkhétha.

Alors Soumbat entra triomphant dans la Géorgie, où il dévasta tout ce qu'il trouvait en dehors des villes et des citadelles [3]); quant à ces dernières, il ne les attaqua point, parce que, dans la précipitation de son départ, il n'avait fait pour cela aucuns préparatifs. Toutefois il construisit dans l'Odzrkhé, au lieu nommé Démoth et touchant au mont Ghado, une citadelle du nom de Samtzkhé, dans laquelle il laissa des troupes pour soutenir ceux de Tsounda, qui étaient partis pour faire la guerre à ceux d'Odzrkhé [4]). Quant aux rois géorgiens Azorc et Armazel, qui étaient gens de coeur, ils ne

[1]) Dans le texte, Arzoc, et Armazael, dans deux manuscrits.

[2]) Il est probable que ces heures doivent se compter depuis le lever du soleil.

[3]) L'historien de l'Arménie ne parle pas des conquêtes, ici racontées, de Soumbat, en Géorgie, et place le combat où les peuples du N. furent vaincus *avant la captivité* du fils du roi des Alains. Je souligne le mot *captivité*, parce que suivant l'annaliste géorgien, le prince alain succomba dans sa rencontre avec Soumbat. La bonne foi de l'auteur géorgien milite en sa faveur, et me paraît prouver aussi qu'il a puisé à d'autres sources que Moïse de Khoren.

[4]) Le texte dit littéralement: car il alla *ou* était allé pour faire la guerre à Odzrkhé. » Ici, au contraire, la Chron. arm. porte, en parlant de ceux de Tsounda: « Car ils s'étaient soumis à lui (à Soumbat). » Voici les deux textes. [illegible], *օգնական ձօնդացւոց. զի հնազանդեցան նմա.* Je ne vois pas d'autre moyen de donner à ce passage un sens raisonnable, qu'en attribuant à ceux de Tsounda le projet d'attaquer ceux d'Odzrkhé.

Tout ce que nous savons, et cela sans preuves, sur l'emplacement de Démoth et de la citadelle de Samtzkhé, c'est que l'un et l'autre se trouvaient sur la petite rivière de Kwab, affluent gauche du Mtcouar, à l'entrée du pays d'Akhal-Tzikhé; Descr. de la Gé. p. 83. Le nom de Samtzkhé est bizarrement interprété par Wakhoucht (op. cit. p. 75), par « trois citadelles; » je dis bizarrement, car si les mots *Sami Tzikhé* ont bien réellement le sens que leur donne Wakhoucht, il n'est pas clair que *Samtzkhé* en dérive. En effet, le même auteur (loc. cit.) dit lui-même que ce nom provient de celui de Mtzkhéthos, et signifie « appartenant à Mtzkhéthos: » du moins cette dernière étymologie a le mérite d'être grammaticale-

se laissèrent pas effrayer; sacrifiant le plat pays, ils fortifièrent leurs villes et leurs citadelles, et ne cessèrent d'entreprendre des incursions en Arménie. Les Osses, pour venger le sang de leurs compatriotes, passèrent dans la Géorgie et s'unirent d'amitié avec les Géorgiens; tellement que les deux peuples alliés faisaient aux Arméniens une guerre non-interrompue.

Il y avait pour éristhaw dans la ville d'Odzrkhé l'un des aznaours du roi Armazel, qui, persévérant dans la fidélité à ce prince, était soutenu par les Mègres. Ceux de Tsounda et de Démoth se secouraient réciproquement dans leurs guerres continuelles, dont les bords de la rivière de Nosté [1]) étaient le principal théâtre. D'autre part l'éristhaw de Clardjeth. l'un des aznaours du roi Azorc, inquiétait la frontière arménienne, au pays
de Parkhal [2]), qui est dans le Tao, et nul ennemi n'entrait dans le Clardjeth, contrée 32
impénétrable, défendue par des bois et des rochers et par une population agile et belliqueuse. De leur côté, les rois géorgiens allaient en Géorgie par la route d'Abotz [3]). Les rassemblements [4]) des Géorgiens n'ayant point de terme, Artachan, roi d'Arménie, avec toute son armée sous les ordres du spaspet Soumbat Biwritian, se mit en campagne. Les Géorgiens s'occupèrent de la défense de leurs villes et forteresses et les remplirent au moyen de troupes qu'ils firent venir de l'Oseth. Les Arméniens assiégèrent Mtzkhétha pendant cinq mois, dont chaque jour fut signalé par des combats de braves; après quoi, réduits à l'extrémité, les Géorgiens et les Osses demandèrent la paix, l'oubli du sang et de la *vengeance* [5]). Le roi d'Arménie ayant accueilli leur prière et exigé des serments et des promesses, les Géorgiens et les Osses se soumirent à lui, et il partit.

Quelques années s'étant écoulées de la sorte, et la Géorgie ayant réparé les désastres causés par les Arméniens, comme ces derniers étaient distraits par la guerre déclarée entre les Perses et les Grecs [6]), les Géorgiens et les Osses saisirent l'occasion pour exercer des hostilités contre l'Arménie [7]). Les troupes arméniennes et les deux fils du roi,

ment exacte, quoique le retranchement de la syllabe finale ne soit pas expliqué. Toutefois je trouve que, dans l'éloignement où se serait trouvé Démoth d'Odzrkhé, la nouvelle citadelle ne pouvait guère remplir son but, celui de tenir en bride les gens d'Odzrkhé, et partant je suppose que Wakhoucht en indique mal la position.

[1]) On a déjà vu le nom de cette rivière, p. 15, sans que j'aie pu en fixer la position: il paraît seulement, d'après ce passage, qu'elle devait être dans l'intervalle séparant Démoth d'Odzrkhé.

[2]) Ce pays est connu; c'est pourquoi j'ai corrigé la leçon des manuscrits qui donne პარსის, au lieu de პარხლის.

[3]) Chron. arm. « d'Achotsk. » Cette variante revient souvent.

[4]) Ou les incursions, d'après la leçon des manuscrits.

[5]) Je traduis comme s'il y avait და ძიებისა; on pourrait encore supposer და საზღვრისა « de ne pas rechercher le sang *ni les limites;* » ou დაღვრისა « l'effusion du sang, » comme on lit dans mon manuscrit.

[6]) Sur les démêlés des Arsacides de Perse et des Romains, v. S.-Martin, t. II, p. 301. Ils eurent lieu sous Domitien et Trajan. Cf. Tchamitch, Hist. d'Arm. t. I, p. 347.

[7]) La guerre dont parle ici notre auteur suivit la mort du roi Arsace IV, en Perse. Le roi d'Armé-

avec Soumbat, combattaient alors contre les Perses. Les Géorgiens et les Osses ayant multiplié leurs attaques, au préjudice de l'Arménie, le roi Artachan réunit ce qui lui restait de soldats et les confia à son fils Zaren, qu'il envoya contre les Géorgiens. Ceux-ci et les Osses, leurs alliés, marchèrent à sa rencontre, au pays de Djawakheth. On s'attaqua, Zaren est vaincu, mis en fuite, son armée taillée en pièces. On les poursuit jusqu'à la frontière d'Arménie; Zaren, fils du roi, est atteint et fait captif sur les bords du lac de Tzel [1]), et emmené. Les Osses voulaient le tuer, en représailles du sang de leurs rois, mais les Géorgiens lui sauvèrent la vie, pour le rachat de leurs frontières, et le retinrent prisonnier dans le fort de Darialan [2]). Occupés du côté de la Perse, les Arméniens ne purent se venger. Mais trois ans après [3]), Soumbat Biwritian, avec les deux fils du roi, Artwaz et Tigran, et toutes les troupes d'Arménie, se mit en campagne.

nie lui ayant donné pour successeur Artachès III, fils du prince défunt, les habitants de la province de Portijahar, inconnue d'ailleurs, et ceux du littoral de la mer Caspienne (le pays caspien) refusèrent de le reconnaître. Sembat triompha de leur résistance; probablement c'est à la même époque que se rapporte le soulèvement des Géorgiens. Zareh, fils d'Artachès, homme aussi fier que guerrier lâche et incapable, ayant marché avec les troupes sous son commandement contre les Géorgiens, que Kartzam, leur roi, avait soulevés, fut pris et emmené dans une citadelle du Caucase, mais Sembat et les deux frères de Zareh, Artavazd et Tiran, l'en délivrèrent par la force des armes; Mos. Khor. l. II, c. 50, éd. Whist.; 53. éd. Ven. 1827. Tous les détails donnés ici par notre auteur manquent dans l'histoire d'Arménie, qui ne parle qu'en passant et indirectement de l'expédition des Géorgiens. Dans le Tigrane dont parle l'auteur géorgien il est facile de reconnaître le *Tiran* de Moïse de Khoren; mais comment se fait-il que celui-ci nomme le roi de Géorgie Kartzam? ce nom a certainement la plus grande analogie avec celui de Kartham, premier roi d'Armaz; mais ce prince était mort depuis longtemps, et les deux rois géorgiens de l'époque où nous nous trouvons portaient des noms entièrement différents. Comme je l'ai dit précédemment, *Armazel* n'est qu'un titre, un adjectif attributif; il pourrait bien se faire que le roi de Mtzkhétha eût un autre nom, omis par l'auteur géorgien. Je remarquerai encore, pour mémoire, que d'après la chronologie de Tchamitch, Arsace IV, roi de Perse, mourut en 108 de J. C., et l'expédition contre Kartzam eut lieu en 113, tandis que le règne d'Azorc et d'Armazel n'atteint qu'à l'année 103, différence de dix ans au moins, qui rend impossible le synchronisme objet de cette note. Sur cela, voici comme je raisonne: les faits sont incontestablement les mêmes, chez les historiens des deux nations, on ne voit de désaccord entre eux que pour la date; mais il y a trop peu de certitude dans les deux chronologies pour qu'il soit possible de nier l'évidence à cause de quelque obscurité.

[1]) Dans la Chron. arm. «auprès du lac de Tsilkh. La position de ce lac est inconnue, et la direction de la poursuite trop vaguement énoncée pour qu'on essaie de la fixer par conjecture. Le mot ცელი, en géorgien, signifie une *faux*, et je trouve dans Tchamitch, t. II, p. 239, le village de *Tzéghavan* ou *Tselran*, au canton de Cabéghiank: c'est là tout ce que je connais d'analogies.

[2]) Dans le manuscrit R: Darghalan; c'est évidemment Dariéla. La Chron. arm. porte Dalar.

[3]) L'auteur arménien n'indique pas l'intervalle qui s'écoula entre la prise et la délivrance de Zareh, il ne parle non plus d'aucune guerre du roi d'Arménie avec la Perse, mais bien de la révolte des deux Artachès, celui d'Arménie et celui de Perse, contre les Romains, en 114 de J. C; v. Tchamitch, Hist. d'Arm. t. I, p. 347.

Les rois de Géorgie ordonnèrent de se réfugier dans les villes fortes, et les Mthiouls veillèrent à la défense de leurs villes et citadelles. Les Arméniens étant venus et ayant campé dans le Thrialeth, on en vint aux négociations. La paix se fit; les Géorgiens rendirent le fils du roi, leur captif, et promirent en ces termes leur secours aux Arméniens : « S'il s'élève contre vous un ennemi, pour vous attaquer, nous rois nous prendrons tous les deux votre parti et vous secourrons, de notre personne et de nos troupes. Si vous-mêmes entamez une guerre, nous vous fournirons chacun mille guerriers [1], auxiliaires. » Outre 33
cela, ils promirent encore « de frapper monnaie, dans leur ville, à l'effigie du roi Artachan. » A ce prix, les Arméniens rendirent à la Géorgie ses domaines, la ville de Tsounda, la citadelle de Démoth, le Djawakheth et Artan, et depuis lors les Géorgiens, les Arméniens et les Osses, devenus alliés, combattirent de concert contre leurs ennemis. Azorc et Armazel moururent [2]) après avoir obtenu cette notable consolation, ayant recouvré par leur bravoure les limites de la Géorgie, et eurent pour successeurs leurs enfants, Amzasp à Armaz, Déroc dans la cité-intérieure. [3])

14e règne, Amzasp I et Déroc, Karthlosides, fils d'Azorc et d'Armazel (durant 10 ans, 103 — 113 de J. C.).

Ceux-ci régnèrent et moururent [4]), laissant pour successeurs leurs fils, Pharsman-Kouel à Armaz, Mirdat dans la cité-intérieure.

15e règne, Pharsman II, dit Kouel, *le bon* [5]), et Mirdat I, Karthlosides, fils d'Amzasp I et de Déroc (durant 16 ans, 113 — 129 de J. C.).

---

[1]) Ils fourniraient dix mille guerriers; Chron. arm.

[2]) En 103 de J. C., 387 du 11e cycle.

[3]) Cf. p. 29, deux fois, et *infrà*.

[4]) En 113 de J. C., 397 du 11e cycle. Ce premier membre de phrase. qui n'est qu'une addition, manque au manuscrit T, comme bien d'autres du même genre; ce qui prouve que ce manuscrit est plus ancien.

[5]) Il paraît que c'est de ce Pharsman que parle Zonaras, t. I, p. 590 : ce prince, en l'année 136 de J. C., sous le règne d'Adrien, excita en Albanie une guerre dont la Médie et l'Arménie eurent beaucoup à souffrir, et qui s'étendit jusqu'en Cappadoce, mais les Romains surent l'appaiser par une adroite politique; v. Stritter, Mem. pop. t. IV, p. 270, 333. Le surnom de *Kwel* donné à Pharsman, ქუელი, signifie positivement, miséricordieux, bon, მოწყალე, კეთილი, d'après Soulkhan-Saba; mais je crois qu'il doit avoir le double sens du grec ἀγαθὸς, *bon* et *brave*, et si je m'en tiens au premier, comme étant justifié par la vie de ce prince, je pourrais citer des passages où le mot en question a le sens de *brave*; v. p. 441 : აწ იხილეთ ახოვნებისა სიქუელისა და მხნე-ქმნილებისა.... « Voyez maintenant la bravoure et les transports d'énergie déployés alors ! »

Jusqu'alors tous ces rois étaient amis, et avaient mêmes alliés, mêmes adversaires; mais à cette époque Mirdat, de Karthli, ayant épousé une parente des rois de Perse, devint, à l'instigation des Perses, ennemi de Pharsman-Kouel, roi d'Armaz, et forma avec eux le projet de le tuer, quoique sans motifs. Il l'invita chez lui, comme pour un banquet [1], mais quelqu'un prévint Pharsman, qui se tint sur ses gardes et ne vint pas. Depuis lors leur mésintelligence eut lieu *à découvert* [2], les Perses appuyant Mirdat, et les Arméniens Pharsman. Mirdat était un homme sombre, sanguinaire: Pharsman-Kouel, bon, généreux dans ses dons, prompt à pardonner, était d'une belle prestance, d'une haute stature; guerrier robuste, énergique, poussant jusqu'à l'audace son intrépidité dans les combats, il semblait un être immatériel et l'emportait sur tous les rois [3]) du Karthli, ses prédécesseurs. Il avait l'affection, même des Géorgiens sujets de Mirdat, que ceux-ci détestaient à cause de son humeur sanguinaire et opiniâtre. La plupart de ces derniers s'étant également mis en campagne, Pharsman eut le dessus et mit en fuite Mirdat, qui s'en alla en Perse. [4])

Or Pharsman avait alors pour spaspet [5]) un certain Pharnawaz, bon comme lui et géant renommé, son frère de lait, son serviteur fidèle, sûr et dévoué. Comme le roi l'avait établi en place de Mirdat, dans la contrée du Chida-Karthli [6]), ce général y résidait toujours, tandis que le roi allait et venait, réglant les affaires du royaume. Ayant alors amené une troupe considérable de Perses, Mirdat marcha contre Pharsman, qui réu-
34 nit les soldats géorgiens, s'adjoignit un renfort d'Arméniens, et s'avança par les défilés de Ricinis-Thaw [7]). Des combats de braves eurent lieu pendant plusieurs jours. Quand il paraissait des géants persans que ceux du Karthli et de l'Arménie ne pouvaient vaincre, le roi Pharsman ou son spaspet Pharnawaz sortaient des rangs et triomphaient d'eux. Dans ces rencontres Pharsman tua dix-sept géans persans, et son général Pharnawaz

[1]) L'Annaliste se sert ici du mot persan მეჯლისი مجلس, qui a ce sens.

[2]) Le mot souligné ne se trouve que dans mon manuscrit.

[3]) Mon manuscrit ajoute: Arsacides. Je crois devoir répéter ici ce que j'ai dit ailleurs, qu'Aderc et ses successeurs étaient Karthlosides du côté paternel, et Arsacides seulement par le mariage du premier Kartham avec une fille de Bartom Ier; v. la Table généalogique.

[4]) C'était Artachès III qui y régnait: 109 — 129 de J. C.

[5]) On se rappelle que, d'après l'institution du roi Pharnawaz, l'éristhaw de Karthli avait le titre de spaspet; v. sup. p. 14.

[6]) L'auteur dit simplement შიდა-ქალაქს « dans Chida-Kalak, i. e. dans la cité-intérieure. » Ce passage confirme le sens que j'ai déjà donné plusieurs fois au mot ქალაქი, pris pour l'ensemble des habitants d'une province, et comme tous les manuscrits sont d'accord, j'ai partout laissé dans le texte le mot შიდა-ქართლი.

[7]) La position de ce lieu est inconnue: serait-ce Sarciné, à l'O. de Mtzkhétha, ou Démir-Capi, Derbend?

vingt-trois. Il y avait alors chez les Perses un géant, nommé Djouancher [1]), qui, de sa main, arrêtait un lion. Celui-ci ayant défié Pharsman-Kouel à un combat singulier, le roi s'arma avec empressement et se montra. Tous deux poussent un cri terrible, fondent l'un sur l'autre et commencent à se porter des coups de cimeterre. Le fracas de leur bataille était semblable aux grondements et aux éclats de la foudre. Pharsman l'emporta, renversa et priva de la vie son adversaire, puis, retournant vers les siens, il leur cria d'une voix retentissante : « Lions impétueux, voyez ces brebis frappées de la grêle ! » Géorgiens et Arméniens se précipitent alors sur les Perses, les enfoncent, les taillent en pièces, font des milliers de captifs. Mirdat s'enfuit de nouveau en Perse.

Il revint l'année suivante, avec des troupes plus considérables. Quoique Pharsman-Kouel eût rassemblé ses cavaliers et ses fantassins, il resta dans Mtzkhétha, parce que son armée était trop inférieure à celle de Mirdat. Celui-ci se tint à Djadchwi [2]). Chaque jour il y avait des combats de géants, dans lesquels Pharsman tua douze ennemis. et le spaspet Pharnawaz seize. Alors cédant à sa bouillante valeur, Pharsman, sans tenir compte du nombre des Perses, sortit au point du jour, à la tête de ses troupes, et fondit sur les ennemis ; la fortune lui ayant donné la victoire, il mit en fuite leur armée, avec un grand carnage, et Mirdat passa de nouveau en Perse. Depuis lors la renommée de Pharsman-Kouel et du spaspet Pharnawaz s'étant répandue, à la tête des troupes de la Géorgie et de l'Arménie, il se mit à guerroyer contre les Perses, et pénétra dans leur pays, sans rencontrer nulle part la moindre résistance. Les Perses se vengèrent, en recourant à la ruse. Ils firent venir un cuisinier, à qui ils promirent une grande récompense : « Va, lui dirent ils, fais-toi agréer du roi Pharsman ; prends avec toi une drogue mortelle, que tu mettras dans ses mets, et que tu lui serviras à manger. Le cuisinier partit, fit ce que les Perses lui avaient recommandé et donna la mort [3]) à Pharsman. Alors tous les Géorgiens, grands et pauvres, commencèrent à gémir, à pleurer, à sangloter. Chacun se lamentait : des chanteurs de dueil étaient assis dans les villes et dans les villages; 35
on se rassemblait, on rappelait la bravoure, la munificence, la bonté, la beauté de Pharsman-Kouel. « Malheur à nous ! disait-on, un sort funeste nous a frappés. Notre roi, celui qui nous avait délivrés du joug de nos ennemis, a été tué par des enchanteurs, et nous sommes livrés à l'esclavage des nations étrangères. »

Sur ces entrefaites les Perses entrèrent en campagne, amenant avec eux Mirdat, s'emparèrent de la Géorgie et rendirent au prince ses domaines. Ayant aussi conquis

[1]) Le manuscrit R porte Djouanber ; mais je crois que la vraie leçon est Djouancher, sans toutefois pouvoir le prouver, car l'un des principaux personnages du livre [illegible] est certainement nommé Djouanber, conformément à la leçon ici alléguée.

[2]) Cette localité est sur la gauche du Kour, au S. du mont Zaden, c'est là que s'élève l'église de Djouari-Patiosani ou de la Croix vénérable. Géogr. de la Gé., p. 481, et carte du Cakheth.

[3]) Dans la Chron. arm. « avec une flèche, » en 122 de J. C., 406 du 11e cycle.

l'apanage de Pharsman, ils mirent [1]) à Armaz un éristhaw. Quant au spaspet Pharnawaz, il emmena la femme et le fils de Pharsman et s'enfuit dans l'Arménie, car la femme du roi défunt était fille du roi de cette contrée. La Géorgie fut occupée par Mirdat et par l'éristhaw persan; pour les Mègres [2]), ils demeurèrent fidèles au fils de Pharsman.

Dans ce temps-là les Arméniens étant devenus amis des Grecs, leur roi [3]) fit venir de Grèce des troupes et se mit en campagne contre les Perses: les Géorgiens, de leur côté, s'adjoignirent les Mègres et se formèrent une armée considérable. Mirdat et l'éristhaw persan mandèrent des troupes de Perse. Etant entrés dans le Chida-Karthli, les Arméniens, les Géorgiens et les Mègres rencontrèrent sur la rivière de Liakhwi les Karthles et les Perses. Il y eut entre eux, à Rekh [4]); une bataille, où beaucoup succombèrent des deux côtés, mais les Perses et les Karthles furent vaincus, Mirdat et l'éristhaw persan tués [5]), et leur armée taillée en pièces.

16e roi, Adam, Karthloside, fils de Pharsman II (règne 3 ans, 129 — 132, et sa mère 14 ans, 132 — 146 de J. C.).

Adam, fils de Pharsman-Kouel, ayant été placé sur le trône, mourut après trois ans de règne, laissant un fils âgé d'un an. Jusqu'à ce que celui-ci fût en âge, l'autorité resta entre les mains de la mère de son père, épouse de Pharsman-Kouel et nommée Ghadana. [6])

---

[1]) Suivant la Chron. arm. ce fut Pharnawaz qui reconquit l'apanage de Pharsman, avec le secours des Arméniens: ce qui semble plus logique.

[2]) Ces détails manquent dans la Chron. arm.

[3]) Dans l'état où est la chronologie des rois géorgiens précédents, il est difficile de dire à quel roi d'Arménie l'Annaliste fait allusion. Suivant les dates fixées par Wakhoucht, ce devrait être Artachès III, qui en effet, vers la fin de sa vie, se soumit à l'empereur Adrien; Tchamitch, Hist. d'Arm. t. I, p. 350. Artavazd IV lui succéda et régna deux ans, 129 — 131; il eut pour successeur Tiran, frère, comme lui, d'Artachès, qui fut dans les meilleurs termes avec Antonin-le-Pieux, et reçut de lui les insignes de la royauté, en 140 de J. C.; ibid. 353. Ce prince, suivant Moïse de Khoren, l. II, ch. 59, éd. Whist., fut constamment l'ami des Romains, et eut, à cause de cela même, de grands démêlés avec Phéroz, roi de Perse. Je laisse au lecteur à choisir entre ces données.

Les cinq règnes doubles, dont l'histoire se termine ici, me paraissent une chose étrange, puisqu'il est impossible d'admettre que les deux rois soient morts précisément dans la même année et n'aient eu chacun qu'un enfant mâle. Si donc, d'une part, on n'a rien de positif à opposer à la tradition, de l'autre, je crois que la critique peut profiter de la latitude que lui laisse un tel état de choses.

[4]) Ou Rékha; Géogr. de la Gé. p. 476.

[5]) En 129 de J. C., 413 du 11e cycle.

[6]) Elle cessa de régner en 146 de J. C., 430 du 11e cycle.

17e roi, Pharsman III, Karthloside, fils d'Adam (règne 36 ans, 146 — 182 de J. C.).

Quand le petit-fils de Pharsman-Kouel, aussi nommé Pharsman, fut devenu grand, il régna, et après lui [1]), son fils Amzasp.

18e roi, Amzasp II [2]), Karthloside, fils de Pharsman III (régne 4 ans, 182 — 186 de J. C.)

Cet Amzasp était un homme fort, un grand géant, semblable à Pharsman-Kouel. Sous son règne une armée osse considérable s'avança par la route du Dwaleth, sans que le roi en eût connaissance avant qu'ils eussent franchi la montagne. Les Osses vinrent et s'arrêtèrent, pour prendre haleine, sur le Liakhwi, pendant huit jours, durant lesquels pas un seul d'entre eux ne fit de courses dans la Géorgie, car le but de leur expédition était de ruiner Mtzkhétha. Cependant Amzasp convoqua tous ses éristhaws. Ceux de l'E. vinrent à son appel. C'étaient l'éristhaw de Cakheth, ceux de Khounan et de Samchwildé. En outre le spaspet rassembla tous ses cavaliers. Pendant que les troupes se réunissaient, ces Osses vinrent du côté des portes [3]), au N. de la cité, dans la direction de Moukhnar [4]). 36
Pour le roi Amzasp, il avait garni de soldats les forts et les portes de la cité, en sorte que les portes et les remparts fourmillaient de fantassins, tirés de Mtzkhétha même. Outre cela il y avait un corps mobile, de 30000 hommes de pied, et 10000 de cavalerie [5]). Ces derniers étant sortis avec le roi, les piétons furent disposés des deux côtés de l'Aragwi, dans les fortifications des portes, et le roi s'avança avec les cavaliers au lieu dit Saphourtzlé, ayant à dos la ville et l'infanterie préposée à la garde des portes.

Cependant les combats de braves ayant commencé, Amzasp, l'arc à la main, se mit à décocher des flèches, avec une ardeur égale à la force de son bras. Il dirigeait ses coups à une distance prodigieuse, au milieu des Osses, l'éloignement empêchant de penser ni de voir qu'il eût un arc. Nulle armure, si forte qu'elle fût, ne résistait à ses flèches. Ce jour-là il abattit quinze géants et quantité de chevaux, tandis que ses braves portaient la mort parmi ceux des Osses et leur faisaient éprouver des pertes très sensibles. Ce jour-là Amzasp étant rentré dans la ville avec ses cavaliers, tandis que les piétons restaient en leur lieu, à la garde des portes, la nuit même il reçut un renfort de cavalerie, amené en toute hâte par les éristhaws.

[1]) Il mourut en 182 de J. C., 466 du 11e cycle.

[2]) Le chiffre est indiqué par le manuscrit T.

[3]) Mon manuscrit dit: « du côté du nord de la ville. » Je crois que les mots *portes* et *ville* doivent ici s'entendre, l'un dans le sens de « postes avancés, » comme sup. p. 11, et l'autre dans celui de « la contrée, » comme sup. p. 29: cette interprétation s'accorde mieux avec la suite du récit.

[4]) Ici Moukhnar, ou Moukhran, est pris, non pour la ville même de ce nom, mais pour la contrée où elle se trouve.

[5]) Chron. arm. « 16000 cavaliers et 30000 fantassins, » en toutes lettres.

Au point du jour Amzasp sortit de nouveau sur le terrain de la ville, tenant une pertuisane. Alors il parut un Osse, nommé Khouankhoua [1]), distingué parmi les siens. Tous deux poussent un cri, se précipitent. Du premier élan, le roi atteint l'ennemi de sa pertuisane, qui ressort par derrière, et le tue. Dégaînant son cimeterre, il attaque à leur tour les autres géants et en tue deux, puis il se retourne et rentre dans la ville avec ses cavaliers. Les piétons restaient à leur poste, près des portes; durant la nuit un nouveau renfort de cavalerie arriva, et l'on résolut d'attaquer les Osses. De bon matin le roi sortit et fondit sur eux, avec toutes ses forces, cavaliers et fantassins, dispersa leur camp, tua leur roi et tailla en pièces leur armée, si nombreuse.

L'année suivante, secondé par des troupes arméniennes, réunies à ses propres forces, il passa dans l'Oseth, sans éprouver de résistance, s'en empara et revint chez lui, triomphant. Après cela, devenu fier, il commença à verser le sang et fit périr beaucoup de nobles personnages, ce qui le rendit odieux au peuple géorgien, se montra hostile aux Arméniens et se rapprocha des Perses. Alors les cinq éristhaws de l'O. se révoltèrent contre lui: à savoir, les deux de l'Egris, ceux d'Odzrkhé, du Clardjeth et de Tsounda, qui s'entendirent avec le roi d'Arménie [2]), et lui demandèrent pour roi son fils [3]), né de la soeur d'Amzasp. Le roi d'Arménie marcha contre la Géorgie, avec une armée considérable et des soldats grecs auxiliaires [4]); il négocia également avec les Osses, qui se mi-

[1]) Wakhoucht, p. 29, le nomme Khoukhou; la Chron arm. Khonakhoua.

[2]) D'après l'époque où régnait Amzasp, on peut croire que ce roi était Vagharch ou Vologèse, fils de Tigrane VI, qui régna 178 — 198 de J. C., suivant la chronologie de M. S.-Martin; suivant celle de Tchamitch, ce serait Tigrane III, 152 — 194. Le savant français, qui donne à ce dernier le No. III, parmi ses homonymes (Mém. t. I, p. 301), le nomme néanmoins Tigrane VI dans ses Tables (ibid. p. 412). Je n'aperçois pas la raison de cette variante, si ce n'est que M. S.-Martin eût changé d'opinion durant l'impression de ses Mémoires, et cessé alors de s'en rapporter aux indications de Tchamitch.

[3]) Nommé *Vroïn* et *Viron*, dans la Chron. arm.; plus bas il y est appelé Rew, comme dans le texte géorgien. Un fils du roi Artachès III s'appelait *Vroïr;* Mos. Khor. l. II, c. 53, éd. 1827.

[4]) Au milieu des incertitudes de la chronologie, il est difficile de préciser les faits, de manière à emporter démonstration. Toutefois ce que raconte Tchamitch du règne de Tigrane III, ci-dessus nommé, se rapporte assez bien à l'indication donnée par l'annaliste géorgien. Ce Tigrane, après s'être uni avec Péroz, roi de Perse, pour faire la guerre aux Romains, fut pris en 162 par Lucius Vérus, collègue de Marc-Aurèle, puis relâché par son vainqueur, de qui il épousa une parente: après cela il devint et resta allié des Romains. De sa première femme, Memphar, il eut un fils, Vagharch, qui lui succéda et régna 20 ans, 192 — 212, suivant Tchamitch; de sa seconde femme, Rufa, il eut quatre fils, qui fondèrent autant de familles nobles en Arménie, mais non pas sous le nom d'Arsacides. Tigrane eut encore une troisième femme; Hist. d'Arm. t. I, p. 356, sq. D'une autre part, sous le règne de Vagharch, en 213, les Khazars et les Barsiliens firent une grande invasion en Arménie, par la Porte de Djor ou de Derbend; le roi d'Arménie fut tué de ce côté, en s'acharnant à les poursuivre, après leur défaite; ibid. 358. Khosrov-le-Grand, fils et successeur de Vagharch, fit aussi une expédition heureuse au-delà du Caucase, en 214. Je ne vois aucun motif pour assimiler les événements de l'un de ces règnes plutôt que ceux de l'autre, avec les faits racontés si brièvement par l'annaliste géorgien.

rent volontiers en campagne, parce que Amzasp leur devait du sang, et qui, par la 37
route du Thaw-Cwer, allèrent se joindre aux éristhaws mègres. Amzasp appela les Perses, qui vinrent en nombre considérable, et rassembla aussi le reste des Géorgiens. Alors les Mègres et les Osses traversèrent aussi une petite montagne [1]) et se rendirent tous auprès du roi d'Arménie. Cependant Amzasp se mit en campagne et les rencontra à Gouthis-Khew. Comme il ne se trouvait, dans l'armée si nombreuse des alliés, ni Grec, ni Arménien, ni Osse, ni Mègre, ni même Géorgien, qui pût combattre seul à seul contre Amzasp, les deux partis se rangèrent en bataille et en vinrent aux mains. Amzasp fut vaincu, ses troupes mises en fuite et la Géorgie subjuguée. Amzasp périt [2]), son armée fut taillée en pièces, et le roi d'Arménie laissa sur le trône de Géorgie son fils Rew, qui avait pour mère la soeur d'Amzasp.

19e roi, Rew, Arsacide [3]), fils du roi d'Arménie et de la soeur d'Amzasp II (règne 27 ans, 186 — 213 de J. C.).

Ce Rew épousa une Grecque, nommée Séphélia, fille du logothète [4]), qui apporta avec elle l'idole d'Aphrodite, et l'érigea à l'entrée de Mtzkhétha [5]). Quoique païen, ce prince était clément et secourable pour tous les malheureux. En effet, il avait quelques notions de l'Evangile de N. S. Jésus-Christ, qu'il aimait assez; il ne permit pas non plus que, sous son règne, on immolât des enfants aux idoles, comme cela se pratiquait précédemment, et tant qu'il fut roi, nul ne fit de pareils sacrifices: il prescrivit, au contraire, d'immoler des brebis et des boeufs, et mérita par-là le nom de Juste [6]). Quand il mourut [7]), après un règne heureux, son fils Vatché lui succéda.

---

[1]) Venus dans la Mingrélie par le canton de Thaw-Cwer, au N. E. du Letchkhoum, les Osses, pour entrer dans le Karthli, durent traverser le Radcha et la montagne nommée plusieurs fois dans les Annales «le petit mont Likh;» v. sup. p. 2. La question est de savoir où ils rencontrèrent le roi d'Arménie; or on trouve dans la vallée de la Phinézaour, non loin de la frontière des deux royaumes, le village de: Gougouth, le seul qui ait quelque ressemblance de nom avec Gouthis-Khew, nommé plus bas par l'annaliste géorgien; Géogr. de la Gé. p. 467, et carte, No. 2.

[2]) En 186 de J. C., 470 du 11e cycle.

[3]) Celui-ci était réellement Arsacide par son père, prince d'Arménie, et fils d'une soeur d'Amzasp II, ainsi qu'il a été dit plus haut.

[4]) Séphora, fille de Logothel; Wo. p. 29.

[5]) Cette expression, qui répond à l'arménien Ի դուռն Մցխիթայ, ne signifie pas «à la porte,» mais bien «à l'entrée du territoire;» par conséquent l'idole put bien être érigée sur le mont Armaz, comme les autres déjà connues; v. p. 15, 16, etc.

[6]) La Chron. arm. dit qu'il fut nommé Rew, *vainqueur*; le radical հյյ peut, en effet, donner un tel sens, mais il y a contradiction avec l'Annaliste.

[7]) En 213 de J. C., 497 du 11e cycle.

20e roi, Watché, Arsacide, fils de Rew (règne 18 ans, 213 — 231 de J. C.).

Après Watché, régna

21e roi, Bacour Ier, Arsacide, fils de Watché (règne 15 ans, 231 — 246 de J. C., 515 — 530 du 11e cycle).

Après Bacour, régna

22e roi, Mirdat II, Arsacide, fils de Bacour Ier (règne 16 ans, 246 — 262 de J. C., 530 du 11e — 14 du 12e cycle).

Après Mirdat, régna

23e roi, Asphagour, Arsacide, fils de Mirdat II (règne 3 ans, 262 — 265 de J. C.).

Cet Asphagour répara [1]) la ville forte d'Oudjarma.

Depuis Alexandre, tous les souverains de notre pays étaient idolâtres. Asphagour fut le dernier roi Pharnawazide [2]). De son temps la Perse eut pour roi Kasré Anouchirwan [3]),
38 Sassanide, qui extermina la dynastie Ajghalide, et qui est connu sous le nom d'Ardachir, ainsi qu'il est écrit dans l'histoire de Perse.

En Arménie régnait Cosaros [4]), qui, s'étant mis à guerroyer contre Kasré, fut assisté par Asphagour, roi de Géorgie. Ce dernier, ouvrant les portes du Caucase, y lais-

[1]) Ou *bâtit*: le mot géorgien a les deux sens.

[2]) Il était Pharnawazide par les femmes, à la quatrième génération, mais Arsacide du côté paternel. On trouve souvent dans le texte la forme Asphagor.

[3]) Aucun auteur, que je sache, ne donne ce nom au fondateur de la dynastie sassanide, mais bien à un roi de cette famille qui jouera un grand rôle dans le cours du VIe siècle.

Moïse de Khoren, l. II, ch. 66, le nomme Artachir-Sasanian, fils de Sasan, et aussi Stahratsi, d'Istakhar. Son avénement est fixé par Tchamitch à l'année 226 de J. C. D'un autre côté Khosrov-le-Grand régna en Arménie, suivant lui, 214 — 258, et suivant M. S.-Martin, 198 — 232 de J. C.; mais dans la nouv. édit. de l'Hist. du Bas-Empire, t. I, p. 77, le savant français fixe l'extinction des Arsacides de Perse à l'an 226, et l'occupation de l'Arménie par le même Ardéchir, à l'an 233. Quant au nom d'Ajghalide, je renvoie le lecteur à la note 1, p. 29. Dans la Chron. arm. il est dit: « il extermina la dynastie des Arsacides, qui sont nommés maintenant Biouroïk (*ou plutôt* qui sont nommés Ardbiouroïk). » Il y a évidemment ici et fausse lecture, et contre-sens dans la traduction: fausse lecture, parce que le traducteur a lu dans le géorgien [illegible], au lieu de [illegible]; fausse interprétation, parce qu'il a attribué aux Arsacides un membre de phrase se rapportant au fondateur de la dynastie sassanide « qui est connu sous le nom d'Ardéchir. » Ceux qui savent l'arménien comprendront ces remarques: արդ բիւրոյք, արդբիւրոյք, rapprochés des deux mots géorgiens que je crois mal interprétés, voilà la source de l'erreur.

[4]) Cosaros ou Cosaro, comme ce nom se voit plusieurs fois dans la snite, n'est autre que Khosrov-le-Grand, de qui il a été parlé dans une note précédente.

sait passer les Osses, les Lecs et les Khazars [1]), et allait près de Cosaros [2]) pour faire la guerre à la Perse [3]). Lors de leur première invasion dans ses états, le roi Kasré, leur ayant présenté la bataille, fut mis en fuite et ses troupés exterminées, de sorte qu'il n'essaya plus de leur résister. Les deux rois [4]) renouvelèrent leurs attaques et portèrent le ravage dans la Perse.

Ici finirent les rois géorgiens Pharnawazides et fils des rois d'Arménie. [5])

---

[1]) La Chron. arm. nomme les Lekhs, les Lecs, les Osses et les Khazirs: ainsi les Lekhs sont ici ajoutés au géorgien. Suivant Agathange: «Cosro, roi d'Arménie, rassembla une armée d'Albaniens et d'Ibériens, entre les portes des Alains et celle nommée Tour-de-Zouar, et en fit venir des troupes de Huns, pour qu'ils fondissent sur la Perse.» Bolland, Vit. Sanctorum, septembre, t. VIII, p. 325.

[2]) Ici le texte le nomme *Cousarou;* je remarque cette variante parce qu'en grec elle donne le génitif de *Cousaros*, et pourrait peut-être faire supposer que l'Annaliste a puisé à une source grecque, ce que prouvent déjà subsidiairement le titre de *Logothète*, donné ci-dessus au père de Séphélia, femme du roi Rew, et le nom de *Protatos* donné, p. 11, aux soldats d'Alexandre, ainsi que tous les noms terminés en *os* des patriarches de la nation géorgienne.

[3]) Ainsi que je l'ai dit plus haut, Khosrov fit, dès la première année de son règne, une expédition au-delà du Caucase, dont le résultat fut pour lui une victoire complète sur les peuples du N., qui avaient causé la mort de son père. Sans doute la terreur de son nom laissa des impressions durables, puisque, lorsqu'il fut en lutte ouverte avec Ardéchir Babégan, le meurtrier du dernier roi Arsacide de Perse, on le voit, en 245, réclamer et obtenir le secours des Aghovans, des Lphnik, des Djighphk, des Caspiens et d'autres nations voisines de l'Arménie, avec lesquelles il battit son ennemi et le força à se réfugier jusque dans l'Inde; Tchamitch, Hist. d'Arm. t. I, p. 359, 364. Moïse de Khoren ni Asolik, cités par le compilateur de l'Histoire d'Arménie, ne donnent pas les noms des nations ici énumérées, que le savant auteur a sans doute trouvés dans d'autres sources, à moi inconnues. En tout cas, c'est bien certainement à cette époque des guerres de Khosrov-le-Grand contre Ardéchir que se rapporte le texte des Annales, objet de cette note. Toutefois la chronologie ne s'accorde point des deux côtés, puisque Khosrov régna, suivant Tchamitch, 214 — 259 de J. C., ou, suivant M S.-Martin, 198 — 232. Je ne puis que réitérer ce que j'ai déjà plusieurs fois dit en pareille rencontre, c'est que les calculs de Wakhoucht sont trop arbitraires dans le détail de la durée des règnes, pour qu'on ne puisse se permettre d'y faire les modifications exigées par la critique.

[4]) Ou peut-être «les peuples du N. ci-dessus mentionnés;» car le sujet de la phrase est sous-entendu.

[5]) Les manuscrits aj. «rois Arsacides.» La Chron. arm. dit seulement: «les rois Pharnawazides, dont on compte 28 depuis Alexandre.» Qu'il y ait eu 28 rois, à partir de Pharnawaz, c'est ce qu'il est facile de voir par la liste même, puisque cinq règnes ont été doubles. Mékhithar d'Aïrivank, auteur arménien inédit, de la fin du XIIIe siècle, donne les noms suivants aux rois de Géorgie, jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus:

1. Pharnavaz,	6. Artac,	12. Barton et Kartham,	20. Hamazasp,
2. Sarmac ou Sourmac,	7. Barton,	14. Azouc et Azmaïer,	21. Vroïn (Rew),
3. Mrvan,	8. Mrvan,	16. Hamazasp et Dérouc,	22. Vatché,
4. Pharnadchom,	9. Arbac,	18. Pharsman et Mihrdat,	23. Aspagour.
5. Arbac,	10. Atric, sous lequel naquit J. C.,	19. Admi,	

Entrée des Perses en Géorgie et avénement de Mirian.

Les Arméniens, les Géorgiens et la race du N., ayant vaincu le roi de Perse et multiplié leurs incursions [1]) et leurs ravages dans ce pays, le roi, ne pouvant leur résister et cédant à l'excès de sa douleur, convoqua les mthawars des cantons, les patiakhch et les éristhaws [2]); ayant tenu conseil avec eux pour aviser au moyen de mettre un terme aux maux dont il était frappé, il promit de grands présents et honneurs à celui qui trouverait une ressource pour le venger. Or dans l'assemblée il se trouvait un mthawar distingué, nommé Anac [3]), parent de Cosaros, roi d'Arménie, qui se leva et, se

A la manière dont les noms sont écrits, on voit qu'ils sont tirés d'une source analogue à la Chronique arménienne, plus les omissions signalées dans cet ouvrage. Sont omis: Caos et Pharsman I, qui ne sont pas nommés directement dans la Chronique; Pharsman III, Bacour Ier et Mihrdat II, également passés sous silence dans cet ouvrage. Je n'en conclus pas encore que la Chronique arménienne existât à l'époque de Mékhithar d'Aïrivank, mais je remarque ici que, dans un article du Journal Asiatique de Paris, février 1838, p. 397, est annoncée «une histoire de Géorgie en arménien, écrite depuis sept siècles, quoique récemment découverte.» C'est donc là qu'aura pu puiser Mékhithar d'Aïrivank, si le fait est vrai. Je me réserve de parler plus en détail, à la fin du règne de David-le-Réparateur, de cet ouvrage, dont j'ai vu une copie, faite entre l'an 1279 et 1311.

[1]) Elles durèrent 10 ans, suivant la Chron. arm. Tchamitch signale en effet un pareil intervalle rempli par des combats fréquents, dans les années 234 — 245, entre les deux souverains. A la première de ces dates, Khosrov, secondé par les troupes romaines, conduites par l'empereur Alexandre fils de Mamée, avait remporté un grand avantage sur son rival, aux confins de la Perse; à la seconde, il relança, ainsi que je l'ai dit précédemment, Ardéchir, jusque dans l'Inde. Moïse de Khoren ne dit pas précisément que les Géorgiens fussent comme auxiliaires dans l'armée arménienne, il parle seulement, en termes vagues, des nations septentrionales; Hist. d'Arm. t. I, p. 364; Mos. Khor. l. II, c. 70, éd. Whist.

[2]) Les mthawars ou thawads étaient, en Géorgie, les grands propriétaires de domaines fonciers, les princes, князя; les patiakch, բդեաշխ, des gouverneurs de provinces: ce titre est tout arménien, et répond directement à l'éristhaw. Il y a donc ici tautologie, ou plutôt l'un des deux mots explique l'autre.

[3]) Moïse de Khoren, l. II, chap. 70, dit que ce fut Artachir lui-même, qui excita ses grands à le défaire de Khosrov, fût-ce par le fer ou par le poison. Anac, qui se chargea de cette coupable entreprise, était Arsacide et membre de la famille Sourénide. Pour comprendre ce que c'était que cette famille, il faut se rappeler ce que dit le même auteur (ib. ch. 65): Archavir, roi Arsacide de Perse, qui régnait environ 50 ans av. J. C., eut trois fils, Artachès, Caren et Souren, et une fille, nommée Cochm. Artachès succéda à son père; mais pour dédommager ses frères et sa soeur, il leur donna des apanages et des titres marquant leur origine royale. Il nomma donc leurs familles, Caréni-Pahlav, Souréni-Pahlav, et Aspahapéti-Pahlav, parce que le mari de sa soeur était général de la cavalerie. Quand Artachir, fils de Sassan, eut fait périr le roi Artavan, dernier descendant d'Artachès Arsacide, les familles Aspahapétide et Sourénide embrassèrent le parti de l'usurpateur; les Carénides seuls lui résistèrent, mais ils furent massacrés, à la réserve d'un enfant, qui fut plus tard le fondateur de la famille Camsaracane. Pour Anac, il vint dans l'Aderbijan, à travers les monts Gordyens, poursuivi par les Perses. Le roi Khosrov, alors dans la province d'Outi, croyant que c'étaient les Carénides qui se réfugiaient auprès de lui, alla à sa rencontre et lui donna pour résidence le district d'Artaz, où Anac exécuta son projet contre

plaçant devant Kasré: «Les Perses, dit-il, s'enfuient devant Cosaros, roi d'Arménie, qui a massacré nos cavaliers, imprimé la terreur au coeur des Perses et tellement augmenté sa puissance que nous ne pouvons lui résister. Or mon conseil est que, par la voie pacifique des prières et par le paiement d'un tribut, nous apaisions le roi Cosaros.» Ce que disait Anac, il ne le pensait pas, mais il cachait devant le conseil ses projets intimes. S'approchant du roi, il lui dit en particulier: «Sache que mon intention n'est pas conforme à ce que j'ai dit. Daigne me permettre de t'entretenir seul à seul, et je dévoilerai à ta majesté mes projets secrets.» Les grands s'étant retirés, après avoir délibéré entre eux, en présence du roi, celui-ci manda mystérieusement Anac, qui lui dit: «Vis éternellement, o roi, je trouverai un moyen de te venger de Cosaros. J'irai près de lui, avec ma femme, et comme ma parenté m'attirera sa confiance, secondé par ta fortune, je le tuerai et me sacrifierai pour toi.»

Le roi ayant approuvé ce conseil, Anac partit, peu de jours après, avec son frère et sa femme, comme s'il se fût révolté contre le roi de Perse, et vint aux frontières d'Arménie, dans la ville de Khilkhala [1]), où était la résidence d'hiver du roi Cosaros. 39
Celui-ci, persuadé de sa bonne foi, à cause de l'adresse avec laquelle il s'était échappé, et voyant qu'il était venu avec toute sa famille, lui fit un accueil très honorable, lui donna le second rang après lui et l'emmena avec joie. La saison des frimas s'étant écoulée dans le repos. aux approches de l'été, quand les rivières grossirent, le roi s'en alla dans la contrée de l'Ararat [2]). Déjà il s'apprêtait à une nouvelle irruption en Perse, lorsqu'un jour, étant allé à la chasse avec Anac et son frère, ceux-ci, qui avaient des épées bien tranchantes, cachées sous leurs manteaux de poil de chameau, prirent leur temps, tuèrent le roi et s'enfuirent [3]). Les grands d'Arménie les poursuivirent, les uns sur les ponts, les autres aux gués [4]), et les ayant resserrés dans un passage étroit, leur

lui, durant une partie de chasse. Toute la famille de l'assassin périt, à la réserve d'un enfant, depuis, S. Grégoire-l'Illuminateur, dont la mère l'avait conçu en Arménie même, non loin du tombeau de l'apôtre S. Thaddée; Mos. Khor. l. II, c. 71. Le roi Trdat, successeur de Khosro, après 27 ans d'interrègne, sut plus tard que S. Grégoire était fils d'Anac (ib. c. 79): ce fut-là sans doute le motif pour lequel il le persécuta si cruellement.

[1]) Quoique ces détails manquent chez Moïse de Khoren, qui donne seulement les indications transcrites dans la note précédente, Tchamitch dit qu'en effet Anac rencontra le roi Khosrov dans la ville de Khaghkhagh, de la province d'Outi; Hist. d'Arm. t. II, p. 366; et Indjidj, dans son Arm. Anc. p. 344, cite des passages qui prouvent que la ville de Khaghkhagh était une résidence d'hiver des rois d'Arménie. Cette partie de l'Outi porta plus tard le nom de Qarabagh, aujourd'hui district d'Elisavetpol.

[2]) Littér. «dans la ville, i. e. dans la cité d'Ararat.» Cf. sup.

[3]) Ce meurtre eut lieu dans la 3e année après l'arrivée d'Anac; la Chron. arm. dit «un an après.»

[4]) J'ai traduit par le pluriel, pour me conformer aux indications de Tchamitch (I, 366), de qui le récit est entièrement conforme à celui-ci.

fermèrent la route. Ils furent tués et leurs familles exterminées, à la réserve de deux [1]) de leurs enfants, qui furent emmenés par leurs pères nourriciers: l'un s'enfuit en Grèce, et l'autre vers les frontières de Perse.

A ces nouvelles le roi Kasré Sassanide, rempli de joie, se mit en campagne avec toutes ses troupes et pénétra d'abord dans l'Arménie, dont il s'empara, tua ou fit prisonniers les membres de la famille royale. Cependant Trdat, un fils du roi Cosaros, enfant en bas âge, se réfugia sur le territoire grec, où il fut élevé. Kasré étant entré dans la Géorgie, après la conquête de l'Arménie, Asphagour s'en-alla dans l'Oseth, afin d'en tirer un secours de troupes et de fortifier ses villes et citadelles; mais à-peine y fut-il arrivé, que la mort l'y surprit.» [2])

Cet Asphagour n'ayant pas laissé de fils, mais seulement une fille, tous les éristhaws du Karthli se réunirent auprès du spaspet Maïjan, dans la ville de Mtzkhétha, et délibérèrent au milieu de la plus grande douleur: «Ne laissons pas, dirent-ils, le chagrin dominer nos âmes et obscurcir nos intelligences, mais cherchons une ressource contre les maux par lesquels nous sommes éprouvés. — Si nous avions, dit le spaspet Maïjan, une bonne armée pour lutter contre les Perses, fussent-ils cent contre un, nous nous dévouerions à la mort pour leur résister. Si du moins il nous restait un héritier du trône, un parent de nos rois, qui fût digne de régner, renfermés dans nos villes fortes, nous affronterions le trépas, dussions-nous, comme autrefois nos pères, nous nourrir de chair humaine. Mais maintenant il est survenu des circonstances telles, que le grand roi d'Arménie a été tué par les Perses; que son pays, auquel notre royaume est intimément lié, a été conquis, et que le roi de Perse a ouvert la bouche pour dévorer notre patrie toute entière. Sans appui pour lui tenir tête, notre peuple se voit abandonné, orphelin, comme des brebis sans pasteur. Mon avis est que nous offrions notre soumission au roi de Perse, que nous recourions à sa clémence, en le priant de nous donner son fils [3]) pour roi, et de le marier à la fille de notre roi Asphagour. Nous lui ferons savoir que cette princesse descend des Nébrothides, des glorieux Arsacides et de nos monarques, fils de Pharnawaz. Nous lui demanderons de conserver la religion de nos pères, sans nous mêler avec les Perses, et de nous traiter en gentils-hommes. Sensible à notre prière, peut-être ne refuserait-il pas de l'accomplir. Mais s'il doit nous enlever la religion de nos pères, met-

[1]) Moïse de Khoren ne parle en effet que d'un seul enfant sauvé, qui fut conduit à Césarée: c'était le futur S. Grégoire-l'Illuminateur, âgé d'environ deux ans. Mais Tchamitch, loc. cit., en ajoute un second, Souren, qui fut conduit en Perse, et qui était frère du saint.

[2]) En 265 de J. C., 17 du 12e cycle; Khosrov était mort, ainsi qu'on l'a dit, en 259, ainsi Asphagour ne put être son contemporain, mais l'extrait des auteurs arméniens, que l'on vient de lire, ayant été introduit de toutes pièces dans les Annales, ou le rédacteur aura fait une faute de chronologie, ou Wakhoucht a mal calculé ses dates et la durée des règnes.

[3]) Chr. arm. «le fils de sa servante;» cela veut dire que Mirian avait pour mère non la principale femme, mais une des concubines du roi de Perse.

tre au-dessus de nous les grands de la Perse, faire périr la race de nos rois, il vaut mieux pour nous mourir qu'être témoins de telles choses. Renfermés dans nos villes fortes, nous succomberons tous à la fois.»

Tous les éristhaws ayant approuvé la proposition du spaspet Maïjan, ils envoyèrent un ambassadeur au roi de Perse, pour l'informer de leur résolution. Le roi s'enquit d'abord de la ville de Mtzkhétha, dont on lui dépeignit la longueur, la largeur et la situation au voisinage des Khazars et des Osses [1]); puis il demanda quelle était la naissance de la fille d'Asphagour et apprit qu'elle tenait aux Nébrothides, aux Arsacides et au sang de Pharnawaz. Satisfait du tout, il accueillit la demande des Géorgiens et se décida à placer son fils comme roi dans la ville de Mtzkhétha, qui lui parut l'emporter en force sur toutes celles de l'Arménie, de la Géorgie, du Ran et de tous les environs. La position de cette ville auprès de ses ennemis du N. lui servirait de point d'appui pour attaquer et soumettre tous les Caucases. Il accorda donc aux Géorgiens toutes leurs demandes, se lia par des serments et des promesses et alla à Mtzkhétha. Le spaspet Maïjan et tous les éristhaws vinrent à sa rencontre, amenant Abechoura [2]), la fille d'Asphagour. Le roi donna celle-ci en mariage à son fils, de qui il était accompagné, et qui était âgé de sept ans. Il était né d'une esclave et s'appelait en persan Mihran, Mirian en langue géorgienne. C'est ce Mirian qui, au temps de sa vieillesse, connut le Dieu créateur, reçut par l'organe de Se. Nino la prédication des apôtres et apprit à confesser la Trinité, à adorer la croix vénérable. [3])

Quatrième race royale: Khosroïdes. Elle fournit vingt souverains, durant 472 ou plutôt 469 ans, 265 — 570, et 619 — 787 de J. C.; la durée moyenne des règnes fut de 23 ans et 6 mois; le plus long fut de 69, le plus court de 2 ans.

24e roi, Mirian, Khosroïde [4]), fils du roi de Perse (règne 77 ans, 265 — 342 de J. C.)

Maintenant je dirai la vie de Mirian, fils de Kasré Ardachir, Sassanide.

§ 1. [5])

Ayant accueilli la demande des Géorgiens, le roi Kasré fit épouser à son fils, 41

[1]) A ces noms la Chron. arm. ajoute ceux des Alains et des Sones ou Souanes, car c'est ainsi que les Arméniens appellent ce dernier peuple, սօնք, ou սոնք. J'ai retrouvé cette orthographe dans deux manuscrits de l'ouvrage de Stéfanos Orbélian.

[2]) Abéboura, dans la Chron. arm. Suivant Wakhoucht, cette princesse était aussi en bas âge.

[3]) Cette dernière phrase me paraît indiquer que ce qui précède a été écrit par un chrétien, qui a terminé ici sa relation, et que la suite est d'un autre auteur, notamment la Vie de Mirian.

[4]) Wakhoucht le fait monter sur le trône l'année même de la mort d'Asphagour, 4214 ou 5773 du monde, 265 de J. C., 17 du 12e cycle, 13e indiction.

[5]) Cette indication de § manque au texte, mais j'ai cru devoir l'ajouter, parce que le texte est naturellement divisé en chapitres, par des titres particuliers.

Mirian la fille des rois de Géorgie et l'installa comme roi à Mtzkhétha, en lui donnant la Géorgie, l'Arménie [1]), le Ran, le Mowacan et le Héreth. Mirian était alors âgé de 7 ans et avait avec lui sa mère; mais au lieu de cette dernière, qu'il aimait comme un autre lui-même, Kasré lui laissa, pour père-nourricier et pour administrateur, l'un de ses grands, nommé Mirwanos, avec 40000 cavaliers persans d'élite, qu'il ne fit pas, toutefois, entrer dans la Géorgie, à cause de ses serments, par lesquels il s'était engagé envers les Géorgiens, mais bien dans le Héreth, dans le Mowacan et dans l'Arménie. Il ordonna à Mirwanos que, sur ce nombre, 7000 [2]) cavaliers choisis fussent toujours dans la ville de Mtzkhétha, pour garder la personne de son fils. Ses conventions avec les Géorgiens étaient: que toutes les portes [3]), villes et citadelles, fussent occupées par les soldats persans, mais qu'il ne serait pas permis au reste de la nation persane de se mêler avec les habitants; que le fils de Kasré suivrait les deux religions, à savoir, le culte du feu comme ses ancêtres, et celui des idoles, comme les Géorgiens, en vertu du serment qui leur avait été fait. [4])

Le roi Kasré partit, après avoir subjugué et soumis toutes les vallées du Caucase et mis partout des commandants, auxquels il prescrivit d'obéir à Mirian, son fils. Il enjoignit aussi à ce dernier et à son père-nourricier Mirwanos de faire la guerre aux Khazars, et s'en alla en Perse. Cependant Mirwanos augmenta les fortifications de la Géorgie, et s'occupa surtout de rendre très forts les remparts de la ville de Nécrési. Mirian grandissait, adorant les sept idoles [5]) et le feu. Il aima les Géorgiens au point d'apprendre leur

[1]) Après la mort de Khosrov-le-Grand, il y eut dans l'Arménie un interrègne de 27 ans, jusqu'en 286, époque où Trdat monta sur le trône.

[2]) Dans la Chron. arm. *cinq mille*, erreur facile à expliquer par la confusion des lettres numérales ե. 5, է, 7.

[3]) Je pense que par ce mot il faut entendre les passages, tels que celui de Dariéla, de Derbend et autres, conduisant du N. dans le S.

[4]) Tchamitch, Hist. d'Arm. t. I, p. 368, sq., s'exprime de la même manière sur la tolérance montrée par Artachir à l'égard des Arméniens, qu'il laissa suivre un culte mélangé de magisme et d'idolâtrie

[5]) Celles de Gatz et Gaïm, élevées par Azon; d'Armaz, par le roi Pharnawaz; d'Aïnina et Danana, par Saourmag; de Zaden, par Pharnadjom; d'Aphrodite, par Rew et sa femme. Les Arméniens qui, dans l'antiquité, avaient sur la Géorgie une influence politique et morale historiquement prouvée, adoraient aussi spécialement sept idoles: Aramazd, le plus puissant des dieux; Vahagn, ou Hercule, fils d'Aramazd; dans certaines parties de l'Arménie, on le regardait comme fils et successeur du roi Tigrane, dont le règne paraît se rapporter aux années 520 — 493 av. J. C.; Apollon, fils aussi d'Aramazd et inventeur de la poésie; Héphestos, ou Vulcain; Anahit, Artémid ou Diane; Nané, Athéna, ou Minerve; Astghic, Aphrodite, ou Vénus, dont le premier nom signifie «petit astre,» parce que sur sa tête on figurait ordinairement une étoile. Les autres divinités honorées en Arménie étaient: Démétr, et Disané, ou Cérès et Bacchus, venues de l'Inde; Bel et Barcham, de Syrie; Nabok, Bathnikaz et Tharatha, d'Arabie et de Syrie; enfin le soleil et la lune, dont le culte venait de la Perse. Entre tous ces dieux, Vahagn avait seul une origine arménienne: au dire de Moïse de Khoren, l. I, ch. 31, les Ibé-

langue et d'oublier celle de la Perse, embellit sur nouveaux frais les idoles et leurs autels, traita leurs prêtres avec bonté, les honora plus qu'aucun roi de Géorgie et orna le tombeau de Pharnawaz. Il se conduisit de la sorte pour plaire aux Géorgiens, qu'il aimait à combler de présents et des honneurs les plus recherchés. Aussi était-il chéri de toute la nation, plus qu'aucun de ses prédécesseurs, et il régna de la sorte, depuis Mtzkhétha, sur la Géorgie et l'Arménie, sur le Ran et le Héreth, sur le Mowacan et l'Egris.

Quand ce prince eut atteint sa quinzième année [1]), sa femme, fille des rois de Géorgié, étant morte, avec elle s'éteignit la race des rois et reines Pharnawazides. Tous les Géorgiens furent affligés du trépas de leur reine, mais n'en demeurèrent pas moins attachés à Mirian: aussi bien ne pouvaient-ils faire autrement; puisqu'il n'existait plus de descendant de Pharnawaz qui fût digne de régner sur leur pays, ils durent se résigner à obéir à Mirian, qui redoubla de bons traitements envers eux. Il fit venir du Pont, pour l'épouser, la fille d'Ouliotor, nommée Nana [2]), et commença à guerroyer contre les Khazars; ses combats étaient continuels. Quelquefois, se détachant de Mirian, les Lecs 42
laissaient passer les Khazars: on se rencontrait alors dans le Héreth ou dans le Mowacan, et l'on se battait. D'autres fois c'étaient les Dourdzoucs et les Didos qui les faisaient venir: il s'ensuivait des combats, où jamais les Khazars n'étaient victorieux. L'avantage restait toujours à Mirian, qui, de cette façon, en vint souvent aux mains avec les Khazars.

La plupart de ces expéditions avaient lieu à Derbend, car les Khazars venaient assiéger cette ville, afin de s'en rendre maître et d'ouvrir la grande porte d'où ils se précipiteraient sur la Perse; mais aussitôt qu'ils arrivaient, Mirian allait au secours de Derbend, et les Khazars se retiraient sans combat, ou contraints par la force des armes. Quand il fut dans sa quarantième année [3]), le roi de Perse, son père, mourut, et Bartam, frère cadet de Mirian, lui succéda. A cette nouvelle Mirian convoque tous ses soldats, les réunit et marche sur Bagdad [4]), afin de monter sur le trône de son père. Son frère

riens lui avaient aussi érigé une statue, à laquelle ils offraient des sacrifices. Ces renseignements sont tirés d'une note fort intéressante de Tchamitch (Hist. d'Arm. t. I, p. 618 — 620), qu'il serait trop long de discuter ici. Cf. S.-Martin, Mém. t. I, p. 306.

[1]) Conséquemment en 273 de J. C.

[2]) Chron. arm. « Anna, fille d'Oulitos; » on peut lire aussi *Oulitorh*.

[3]) Conséquemment en 298 de J. C. Or Artachir Babégan, après 43 ans de règne, eut pour collègue son fils Sapor Ier, pendant 15 ans, 270 — 285, après quoi il mourut, et Sapor lui succéda pendant huit ans, jusqu'en 293: ainsi ni les noms ni les dates ne concordent avec l'annaliste géorgien. Quelle que soit la cause de cette erreur, il fallait la constater. A Sapor succéda Nerseh, pendant 9 ans, jusqu'en 302: Ormizd, 3 ans, et avec lui Sapor II, jusqu'en 318; enfin Sapor II seul, jusqu'en 388. J'ai réuni ces indications pour qu'elles servent de point de repère durant le long règne du roi Mirian.

[4]) Bagdad n'ayant été fondé qu'au VIIIe siècle de l'ère chrétienne, par le khalife Mansour, cette indication doit être rangée parmi les anachronismes géographiques dont les annales géorgiennes sont pleines. Toutefois ces anachronismes peuvent s'expliquer par ceci, que l'auteur, non contemporain, veut seu-

aussi, ayant réuni une armée considérable, vint à sa rencontre pour le combattre, dans la vallée de Nisibe; mais les anciens et les marzpans de la Perse, les voyant prêts à tirer le glaive l'un contre l'autre, s'interposèrent comme instruments de conciliation, et les deux rois ayant accepté l'arbitrage, ils s'assirent pour délibérer.

Mirian exposa ainsi ses prétentions: «Je suis le fils aîné de notre père; on m'a donné comme apanage, à ce titre, des contrées étrangères, conquises par la force, où mes jours se passent à combattre les Khazars, contre lesquels j'ai souvent défendu la Perse, au prix de mon sang: ainsi le trône de mon père m'appartient. — Quoiqu'il soit l'aîné, répliqua à cela Bartam, il est né d'une servante, et c'est bien assez pour celui qui a une telle mère, d'avoir reçu un royaume. Moi, je suis né d'une reine de Perse, fille du souverain de l'Inde. Vous avez entendu les dernières volontés de mon père, vous l'avez vu mettre la couronne sur ma tête [1].» Alors, d'après le jugement des arbitres, le royaume de Perse fut donné à Bartam, en lui ôtant, pour satisfaire Mirian, le Djazireth, la moitié de la Syrie, l'Adrabadagan, le tout ajouté à la Géorgie, à l'Arménie, au Ran, au Mowacan, au Hereth; et Mirian partit. Mais pendant qu'il était encore là, les Osses Phéroch et Cawtzia firent une excursion et ravagèrent la Géorgie. Aussitôt Mirian se hâte d'entrer dans l'Oseth, s'en empare, y porte la dévastation, jusqu'à la Khazarie, et, par la route du Dwaleth [2], rentre dans ses états. [3])

Quelques années après, les Khazars étant venus, suivant leur habitude, attaquer Derbend, Mirian marcha au secours. Pendant qu'il était là, combattant contre les Khazars, le roi des Gouth entra dans la Grèce avec une armée considérable; l'empereur grec s'étant mis à la tête de ses troupes, pour leur résister, le roi des Gouth le provoqua à
43 un combat singulier [4]. L'empereur n'était pas en état de lui tenir tête; mais il y avait un fils de Cosaros, roi d'Arménie, ci-dessus mentionné, portant le nom de Trdat [4], qui

lement préciser les indications, en disant que tel fait s'est passé au lieu nommé maintenant de telle manière.

[1] La Chron. arm. ajoute; «et cela lui avait été assuré par un écrit de son père.»

[2] Mon manuscrit porte «par la route de l'occident;» mais la Chron. arm. est d'accord avec la leçon des manuscrits R T. D'ailleurs on a déjà vu une expression semblable, p. 35, qui montre que les Osses entraient dans la Géorgie par la vallée du haut Liakhwi.

[3] Je n'ai pas besoin de dire qu'aucun auteur ne parle ni de la contestation entre Mirian et Bartam, ni du singulier partage qui en fut la suite. Ainsi que je l'ai dit, Chapou ou Sapor Ier, après avoir été d'abord le collègue de son père, lui succéda sans contestation.

[4] Moïse de Khoren (l. II, ch. 76) parle en effet, en passant, d'une guerre entre l'empereur Probus et les Goths, durant laquelle Trdat se distingua: c'était en 281. En 284, il soutint en personne un combat contre le roi des Goths, nommé Hrtché, qui fut pris, et la guerre terminée (v. Tchamitch, t. I, p. 370, 372): ce dernier trait de bravoure eut lieu dans la première année de Dioclétien, deux ans avant la mort d'Artachir, contre qui ce prince était venu faire la guerre. L'annaliste géorgien s'est donc trompé de nouveau.

avait été élevé en Grèce et était un géant. Comme il se trouvait alors dans l'armée grecque, les troupes le choisirent pour ce combat [1]). Couvert des vêtements et de l'armure impériale, on l'envoya en place de l'empereur contre le roi des Gouth, qui sortit à sa rencontre. Ils se précipitèrent l'un sur l'autre; Trdat vainqueur s'empara du roi, et son armée fut mise en déroute. En conséquence l'empereur donna des troupes à Trdat, et l'envoya dans ses domaines d'Arménie [2]), où il se porta avec ses gens et en chassa les troupes et éristhaws de Mirian [3]). Celui-ci, qui revenait de combattre les Khazars, fit alors venir de Perse un de ses parents, appartenant à la famille royale, nommé Phéroz, qui amena avec lui une armée nombreuse. Il lui donna sa fille en mariage, et la contrée de Khounan à Barda, sur les deux rives du Mtcouar, où il l'établit comme éristhaw. Ayant fait venir de Perse d'autres renforts, il commença à guerroyer contre Trdat. Tantôt ce dernier, recevant des secours de Grèce, marchait contre Mirian, qui ne pouvait lui résister, et se contentait de défendre les villes et les citadelles, tandis que Trdat parcourait le pays; tantôt Mirian, renforcé par les Perses, avait le dessus, et Trdat, hors d'état de lui faire tête, allait et venait dans l'Arménie. Cette lutte se prolongea sans repos bien des années, aucun Perse n'osant affronter Trdat seul à seul, en sorte qu'il devint fameux dans l'univers, et que l'avantage lui resta dans toutes les rencontres, ainsi qu'il est écrit dans l'histoire des Arméniens. [4])

[1]) Ce dernier membre de phrase manque au manuscrit T.

[2]) Selon Moïse de Khoren (l. II, ch. 79), Trdat commença à régner en l'an 3 de Dioclétien, donc en 287. Si Mirian était âgé de plus de 40 ans lors de ces événements, et qu'il soit monté sur le trône réellement dans sa septième année, comme l'a dit l'Annaliste, son avénement devrait donc être reporté au moins en 240 de J. C.: ainsi les indications précédentes de l'auteur géorgien devraient toutes être rectifiées.

[3]) J'avoue que cette phrase est très ambigüe, et que l'on ne peut la traduire qu'au moyen du passage correspondant de la Chron. arm., sans quoi le sens serait tout-à-fait contraire.

[4]) Il n'y a pas un seul mot dans l'histoire d'Arménie sur les luttes de Trdat et de Mirian; mais Moïse de Khoren (l. II, ch. 79, 81, 82) raconte en détail les exploits du roi d'Arménie et ses campagnes contre les peuples septentrionaux, ainsi que contre les Aghovans. Suivant la chronologie de Tchamitch (t. III, p. 377 — 379), Trdat employa l'année 287 à reconquérir ses provinces d'Arménie, gouvernées par des officiers persans; l'année suivante, il poussa ses conquêtes dans la Syrie et la Mésopotamie, jusqu'à Tisbon ou Ctésiphon, alors capitale de la Perse, et remporta deux victoires signalées sur Chapouh I. En 290 Trdat, opposant aux troupes innombrables du roi de Perse ses soldats arméniens et des renforts qu'il avait fait venir de la Géorgie et de l'Albanie, défit si complètement son ennemi, qu'il n'eut plus ensuite qu'à s'occuper de l'organisation de son royaume. Là, parmi les contrées obéissant à Trdat, l'historien parle encore expressément de la Géorgie, de l'Albanie, des Mazkouth ou Massagètes. Ces renseignements ne se trouvent ni dans Moïse de Khoren, ni chez Vardan, Asolic, Zénob-Glac: ils sont sans doute tirés de quelque source qoe je n'ai point à ma disposition. Pour que la Géorgie fût alors soumise à Trdat, il dut certainement y avoir guerre entre ce prince et Mirian: cela suffit pour justifier les dires de l'annaliste géorgien.

Après cela régna en Perse un fils de Bartom [1]), neveu de Mirian; il envoya à ce dernier un exprès, avec ce message: « Traversons l'Arménie et entrons en Grèce. » Le roi s'étant mis aussitôt en campagne, Mirian vint aussitôt le joindre à la tête d'une multitude aussi nombreuse que l'herbe des champs et les feuilles des arbres. Ils traversèrent l'Arménie, sans résistance de la part du roi Trdat, qui se contenta de défendre les villes et les citadelles, et les laissa dévaster le pays: ils pénétrèrent donc en Grèce. L'empereur Constantin ne résista point, et vit avec une profonde douleur la Grèce livrée au pillage. Alors des hommes religieux le ranimèrent, en lui disant: « Vois la puissance merveilleuse du Christ et la force qu'il donne à ceux qui croient en lui, de sorte que, sous l'égide de la croix, les fidèles chrétiens triomphent tous de leurs ennemis. » L'empereur Constantin crut à leurs paroles, ainsi qu'il est écrit tout au long dans l'histoire grecque, se fit baptiser [2]), et marchant sous l'étendard de la croix, livra bataille, avec une poignée de troupes, aux armées innombrables des Perses. Par la force de J. C., il mit leurs bataillons en déroute, tailla en pièces cette multitude et la dispersa [3]). Les deux frères [4]) ayant tourné le dos avec quelques soldats, Constantin les poursuivit et pé-
44 nétra dans leurs domaines. Le roi de Perse rentra dans son royaume; pour Mirian, il se tint dans la Géorgie, afin d'en défendre les villes et les citadelles. Il était très découragé et craignait d'être obligé de quitter la Géorgie, car tous ses grands, tant Perses que Géorgiens, avaient succombé dans la bataille [5]). Il expédia un ambassadeur à l'empereur

[1]) C'est le même nom que l'on a vu précédemment, sous les formes *Barto* ou *Barton*. La Chron. arm. dit que Bartam était un « second frère de Mirian. » Le nouveau roi de Perse sera nommé *Khosro*, p. 78. Suivant les tables du P. Tchamitch, c'était alors Chapouh II, qui régnait en Perse. Il occupa seul le trône durant 70 ans, 3:9 — 388.

[2]) D'après la Chron. arm. Constantin se fit chrétien par suite d'un *songe;* Moïse de Khoren, sans donner d'autres détails, émet la même opinion, l. II, ch. 80: ces autorités sont à ajouter à celles alléguées par Lebeau, Hist. du Bas-Emp. n. éd. t. I, p. 92.

[3]) P. 98, il sera dit que cette bataille eut lieu à Andziandzor; v. sur ce nom géographique la note, p. 14.

[4]) Il a été dit plus haut que le roi de Perse était neveu de Mirian: c'est la Chron. arm. qui le nomme *frère* du roi de Géorgie.

[5]) Ces événements se passent, comme on le voit, sous le second successeur d'Artachir, i, e. sous Nerseh, qui régna jusqu'en 302; mais comme Constantin s'était fait chrétien, avant de livrer bataille aux Perses, nous devons reculer au moins jusqu'en 312, sous le règne de Chapouh II. Or depuis les faits racontés dans la note 4, p. 87, je ne vois nulle part mentionné aucune nouvelle entreprise, de la part du roi de Perse, ni contre Trdat, ni contre les possessions romaines; rien aussi ne tend à faire croire que le roi de Géorgie se fût détaché de l'Arménie.

Il est probable que l'auteur géorgien a en vue une autre incursion de Chapouh, qui arriva plus tard, en 318, selon la chronologie de Tchamitch. Trdat avait formé le projet de se rendre à Rome pour s'allier plus étroitement avec Constantin, lorsqu'étant arrivé à Mandzcert il apprend par un message de Mihran, prince ou chef de la Géorgie (իշխան, առաջնորդ), que les peuples du N., soulevés par Chapouh, sont entrés dans son pays, y ont enlevé 48,000 prisonniers et l'ont relancé lui-même jusqu'à Carin: dans

Constantin, pour lui demander la paix et pour lui promettre de le servir et d'exterminer les Perses. L'empereur, qui redoutait une nouvelle attaque du roi de Perse, fut très content de cela et fit sa paix avec Mirian, en vue du secours qu'il attendait de lui. Il prit en otage le fils du roi Mirian, nommé Bakar, réconcilia ce dernier avec Trdat et lui procura son alliance. Trdat ayant marié sa fille Salomé avec Rew [1]), fils de Mirian. Il fixa également leurs frontières de telle sorte, que les contrées dont les eaux coulent vers le S. et tombent dans l'Araxe appartiendraient à Trdat, mais que celles dont les eaux vont au N., s'unir au Mtcouar, seraient à Mirian [2]). Après s'être ainsi interposé entre eux, il partit.

Mirian régnait sur la Géorgie, sur le Ran, sur le Héreth et le Mowacan; il possédait aussi l'Egris, jusqu'à la rivière de ce nom. Il donna à son fils Rew, comme apanage, le Cakheth et le Coukheth, et les installa, lui et son épouse Salomé, fille du roi Trdat, à Oudjarmo [3]), où ils résidèrent. Quant à Phéroz, gendre de Mirian, il avait le pays ci-dessus mentionné, dont le roi lui avait fait présent, et dont il était éristhaw.

Dans ce temps-là vint la sainte et bienheureuse femme Nino, à qui nous devons le baptême. Elle demeura trois ans à Mtzkhétha, répandant la prédication de la foi en J. C., opérant sans remèdes des guérisons; après quoi elle commença à prêcher à haute voix la religion du vrai Dieu, Jésus-Christ. Quand [4]) sainte Nino convertit la Géorgie, il s'était écoulé 331 ans depuis l'Ascension du Sauveur.

---

ces circonstances Mihran réclamait l'assistance de Trdat. Celui-ci revint sur ses pas, et envoya au secours du prince géorgien 30,000 hommes, sous la conduite du commandant de l'Apahounik, qui, après un mois de marche, réussit à atteindre l'ennemi et à lui reprendre une partie des prisonniers. Trdat lui-même se porta l'année suivante, 319, dans le canton des Gargaratsik, que l'on croit être aux environs de Barda (Indjidj, Arm. anc. p. 342), où il livra un sanglant combat aux Barsiliens et tua leur roi Gedrhion, de sa propre main. Il poursuivit ces barbares jusqu'au de-là du Caucase, dans le pays des Huns, et n'en revint que pour marcher contre Chapouh: parmi les quatre généraux qui commandèrent son armée, le premier était Mihran, chef de la Géorgie, alors converti, comme Trdat, au christianisme. Mos. Khor. éd. 1827, l. II; c. 84, 85; Zénob-Glac. éd. 1832, p. 40; Tchamitch, I, 407, sqq. Rien, dans tout cela, ne prouve que le roi de Géorgie ait fait aucune tentative contre les états romains, de concert avec le roi de Perse, mais c'est tout ce que j'ai pu trouver d'événements militaires pour l'époque dont il s'agit.

[1]) Dans la Chron. arm. *Réoun*.

[2]) Serait-cè à l'époque de cette alliance de Mirian avec l'empereur Constantin, quelle qu'en ait été la cause, que se rapporte la guerre entreprise par Mihran et Trdat contre le roi de Perse, et dont j'ai parlé plus haut?

[3]) Ville du Cakheth, plus connue sous le nom d'Oudjarma.

[4]) Cette phrase manque dans le manuscrit T; dans le manuscrit R elle a été mise en marge, d'une autre main, et au lieu de 331 on lit 338. D'après Wakhoucht, p. 29, ce fut en 4263 ou 5922 du monde, 314 de J. C., 66 du 12e cycle, le 5 d'août, que Se. Nino vint à Mtzkhétha. = Comme, du reste, on va voir dans la Vie de Se. Nino, toutes les dates nécessaires pour fixer la chronologie de l'histoire reli-

§ 2.

Conversion du roi Mirian et de toute la Géorgie, par la sainte et bienheureuse Nino, notre mère et apôtre. [1])

Racontons maintenant la vie de notre bienheureuse mère et apôtre Nino, illuminatrice de toute la Géorgie, telle que la bienheureuse elle-même nous l'a dite à l'heure de sa mort, et telle que l'a écrite la fidèle reine Salomé, d'Oudjarma, femme du fils du roi Mirian et fille de Trdat, roi d'Arménie.

Dans le temps où S. Georges le Cappadocien [2]) fut martyrisé pour le Christ, il y avait un seigneur d'une ville de Cappadoce, nommé Zabilon [3]), qui s'en-allait à Rome, présenter ses hommages à l'empereur Maximien et recevoir de lui des présents. A la même époque il y avait à Colastra [4]) un homme, père de deux enfants, un fils et une fille; le premier se nommait Iobénal, et l'autre Sosana. Le mari et la femme étant morts, le frère et la soeur, restés orphelins, se levèrent et s'en-allèrent dans la ville sainte de Jé-
13 rusalem, ayant confiance dans la sainte église de la Résurrection [5]), espoir de tous les chrétiens, et y firent leurs prières. Le jeune Iobénal devint secrétaire et sa soeur Sosana entra au service de Niaphor [6]) Sara, Bethlémite.

gieuse de la Géorgie, et qu'évidemment la phrase objet de cette note n'est elle-même qu'une note qui, de la marge, a été intercalée dans le texte, je m'abstiens ici de toute discussion.

[1] On se rappellera ici qu'outre la prédication de S. André, dont l'histoire a été racontée sous le roi Aderc, le pape Clément ayant été exilé à Cherson, sous Trajan, en l'année 100 de J.-C., les Ibériens avaient reçu de lui la connaissance du christianisme. Baronius, Ann. Eccles. t. II, p. 4, Ven. 1706, 7, rapporte ce fait d'après S. Irénée, presque contemporain du fait, qui dit que dès-lors on mentionne les églises d'Ibérie. L'annaliste géorgien a dit aussi, p. 37, que le roi Rew connaissait et honorait la religion chrétienne. — J'ajouterai encore que ni les Arméniens ni les Géorgiens ne donnent à Se. Nino le titre de apôtre, que lui attribuent plusieurs auteurs ecclésiastiques ; c'est elle-même qui se fit passer pour telle, par humilité, v. infrà, p. 53. Il me paraît également probable que son nom, en arménien Nouné, est formé du latin *Nonna*, signifiant « une religieuse, une *nonne* ; » v. Platon Ioselian, Краткая Ист. Груз. церкви, 2e изд. Спб. 1843, p. 8, n. 13.

[2] Ce saint souffrit le martyre dans la grande persécution de Dioclétien, avant la fin du IIIe siècle de J.-C., v. Ménologe grec, 23 avril ; il ne faut pas le confondre avec un autre personnage du même nom, qui fut massacré par les païens d'Alexandrie, où il avait remplacé S. Athanase, en 356, et dont la mort arriva sous Julien l'Apostat. Baillet, Vie des Saints, t. I, p. 305, t. III, p. 19.

[3] Mon manuscrit et Wakhoucht, p. 30, donnent la leçon que j'ai admise. On trouve *Zabolon* dans le manuscrit R.

[4] Wakhoucht, p. 29, écrit Costra, et la Chron. arm. Clostra ; peut-être la ville de Colonée ou Colosse.

[5] Mon manuscrit porte seulement « ayant confiance dans la sainte résurrection, » par où il faut entendre l'église de ce nom, à Jérusalem, comme l'explique formellement le manuscrit R.

[6] Wakhoucht écrit Niaphora, avec les mêmes attributs qu'ici ; la Chron. arm. écrit simplement Niaphor *Bethlémite*. Je fais cette remarque, parce qu'il est difficile de décider s'il faut rapporter Sara au mot qui précède, pour en faire un nom double ou composé, ou au suivant, pour en obtenir l'adjectif ethni-

Cependant le jeune Cappadocien Zabilon, ci-dessus mentionné, arriva à Rome, en présence de l'empereur. Dans ces temps-là les Brandj, s'étant révoltés, vinrent pour combattre les Romains dans la plaine de Patalan; Zabilon, avec l'assistance de Dieu, leur résista vigoureusement, les mit en fuite et prit leur roi et tous leurs chefs, qu'il conduisit à l'empereur. Celui-ci les ayant condamnés à mort, ils se mirent à pleurer et à conjurer Zabilon « de les admettre dans sa religion et de les conduire au temple de son Dieu, avant de leur ôter la vie. C'est toi, disaient-ils, qui nous a pris; en agissant de la sorte avec nous, tu deviendras innocent de notre mort, o homme héroïque. » A ces mots Zabilon se hâta d'aller secrètement trouver le patriarche et l'informa du tout, à l'insu de l'empereur. Aidé de Zabilon, le patriarche leur conféra le baptême, les fit entrer dans l'église et participer au mystère du corps et du sang de J. C., et leur montra la gloire des apôtres. Au matin suivant, les Brandj se levèrent de bonne heure, et revêtus d'habits funèbres, se rendirent au lieu du supplice. Ils prièrent, remercièrent Dieu, d'avoir reçu le baptême, et dirent: « Nous sommes immortels dans le trépas, puisque Dieu nous a accordé la gloire de recevoir le viatique incorruptible du corps et du sang de son fils immortel, plus élevé que les montagnes, plus profond que l'abîme. Béni soit-il dans l'éternité! *Nous ne mangerons pas*, comme nos parents, le fruit de l'amertume, et n'habiterons point dans les ténèbres [1]). Viens, bourreau, crièrent-ils, et enlève nos têtes. »

Comme ils parlaient ainsi, Zabilon, témoin de ce spectacle, se sentit ému et pleura amèrement; en effet, tels que des brebis, ils tendaient la tête au coup mortel, et lui, il avait pitié d'eux, comme les brebis de leurs jeunes agneaux. Poussé par la compassion, Zabilon se rendit alors auprès de l'empereur et intercéda pour les condamnés, près de mourir. L'empereur lui accorda leur grâce et lui dit: « Je te les donne, fais d'eux ce que tu voudras. » Zabilon [2]) les ayant renvoyés, ils le prièrent de les ramener dans leur pays, d'y faire connaître la religion de J. C. et de conférer le baptême à leurs compatriotes. Se rendant à leurs instances, Zabilon demanda au patriarche un prêtre et se fit ordon-

que « Sara-Béthlémite. » Niaphor me paraît le nom grec Néophore, mais Sara est un nom de femme, et cependant rien ne nous aide dans la suite du texte à déterminer le sexe de la personne dont il s'agit. M. Platon Iosélian, sans se préoccuper du mot Niaphor, dit que Se. Nino se mit au service d'une religieuse attachée au temple de la Résurrection, nommée Sara Béthlémite: ainsi il décide la question, mais sans exposé de motifs; Кратк. ист. Груз. перкви, 2е изд. 1843, p. 9. Le même, dans un autre article sur le même sujet, appelle Sarra-Niaphora « une vieille femme craignant Dieu; » Кавказск. Вѣстникъ, No. 1. Часть неоффиц. p. 3.

[1]) Le texte de cette phrase est tellement incomplet, qu'on ne peut y donner de sens, et que j'ai ajouté les mots soulignés. On pourrait encore lire: « Malheur à nos parents, fruits d'amertume et qui habitaient dans les ténèbres! » Le noeud de la difficulté est dans le mot ვა, qui peut être l'abréviation de ვითარცა, *comme*, ou l'interjection ვაჲ *malheur!* Or, malheureusement, il porte ici le signe d'abréviation.

[2]) Ici tous les manuscrits portent *Zaboulon*.

ner par l'empereur, sous un prétexte quelconque, de partir avec eux, ce qu'il fit. Il ne
46 restait plus qu'un jour de marche, quand la nouvelle se répandit en avant « que le roi vivait, et qu'il venait avec tous ses grands. » Ce bruit ayant mis en rumeur les dix éristhawats de Khozamo, de Khoza, de Gaakhladja [1]), de Khonébaga, de Khingiraga [2]), de Zadja, de Zaga, de Zarda, de Zamra et de Thmoni, et tout le royaume, la multitude vint à leur rencontre, sur les bords d'un fleuve grand et profond [3]). Le roi fit arrêter le peuple sur les deux rives du fleuve et bénir l'eau, dans laquelle tous se plongèrent et se lavèrent; après quoi ils remontèrent en un certain lieu, et le prêtre leur imposa les mains. Il resta là durant dix jours, fit participer toute la multitude au sacrement de J. C., lui laissa des prêtres, et après avoir mis ordre à tout, fit ses adieux et s'en-alla à Rome, comblé de riches présents. « J'irai à Jérusalem, pensa-t-il alors, et je ferai hommage de tous ces trésors aux saints lieux de J. C. » Zabilon partit et distribua aux pauvres tous ses biens. Le secrétaire dont il a été parlé plus haut, étant devenu patriarche [4]), Zabilon et ce dernier se lièrent intimement. Sara Niaphor dit au patriarche: « Ce Zabilon est le père des Brandj, il les a baptisés. Comme c'est un homme plein de crainte de Dieu et de sagesse, donne lui ta soeur Sosana en mariage. » Le saint patriarche y consentit, et maria Sosana avec Zabilon, qui partit pour Colastra, sa patrie. De leur union naquit un seul enfant, sainte Nino, le docteur [5]) de la Géorgie, qui fut élevée par Sosana, sa mère, dans le service des pauvres. Quand elle eut douze ans, ses parents vendirent tous leurs biens et s'en-allèrent à Jérusalem.

[1]) Mon manuscrit porte Gardadja.

[2]) Mon manuscrit: Khinidchraga.

[3]) « Je crois, dit Wakhoucht, p. 30, que les Brandj sont les habitants de Barcelone, en Catalogne, province d'Espagne. En effet *Brandj*, suivant la prononciation géorgienne, ressemble au nom de Bartzalona (Barcelone) suivant celle du pays; et *Patalan* donne, à une lettre près, celui de *Cataloni*. Il y a aussi là un fleuve profond, coulant dans la plaine de Patalan ou Cataloni, et les Barghouz, qui demeurent là, sont nos Brandj. » Quoique cette réflexion et les détails géographiques donnés par le texte me paraissent étranges, je me vois hors d'état d'y rien substituer de plus satisfaisant. Voyez pourtant, dans l'Hist. du Bas-Empire, t. I, p. 42 et 43, les victoires remportées par Constantin sur les Francs, qui avaient traversé le Rhin pour entrer sur les terres de l'Empire, en 306; deux rois francs furent pris et livrés aux bêtes, la masse de la nation s'enfuit au-delà du fleuve.

[4]) L'Art de vérifier les dates n'indique pour cette époque aucun patriarche de Jérusalem, du nom de Juvénal, mais bien Zabdas 298 — 302; Hermon, jusqu'en 313; Macaire, jusqu'en 331. Un Juvénal siégea pourtant de 428 à 458, mais évidemment il n'est pas question de lui ici.

[5]) ემბაზი, signifie proprement « le baptême, » comme dans cette prière: « შემდგომად მეორედ შობისა წმიდისა ემბაზისა, შევსცოდე წინაშე ღმრთეებისა შენისა, Depuis ma seconde naissance par le saint baptême, je péchais devant ta divinité . . . » Et encore dans le Code géorgien (manuscrit de la Bibl. Royale de Paris), IIIe partie, § 152. 414, en parlant d'un infidèle: « არა აქვს მადლი წმიდის ემბაზის, Il n'a pas la grâce du saint baptême. » Dans une charte, il est employé avec le sens de « lieu où l'on baptise. » Bullet. histor.-philol. t. I, p. 322; ici enfin il est pris pour celui même qui confère le baptême. Je crois qu'il dérive du grec ἔμβασις, ἐμβάσιον, bain; v. Ducange, Dict. med. et inf. graecitatis.

Alors Zabilon, s'étant fait bénir par le patriarche [1]), se sépara de sa femme. Pressant contre sa poitrine sainte Nino, sa fille, il arrosa son visage de deux ruisseaux de larmes [2]), et lui dit: « Ma chère et unique fille, je te laisse orpheline, et te confie au père céleste, au Dieu qui nourrit tous les êtres, car il est le père des orphelins, le juge des veuves. Ne crains rien, mon enfant, ne songe qu'à rivaliser avec Marie Magdeleine et avec les soeurs de Lazare en amour pour le Sauveur; si tu l'aimes comme elles, il t'accordera aussi tout ce que tu demanderas. » Après l'avoir embrassée pour jamais, il la quitta, passa le Jourdain et s'en-alla chez des peuples sauvages, où le Dieu créateur de toutes choses sait ce qu'il devint. Quant à son épouse, le patriarche la chargea de servir les femmes indigentes, tandis que sainte Nino était au service de Niaphor [3]), Arménienne de Dovin, durant deux ans, se faisant dire toutes les souffrances de J. C., son crucifiment, sa sépulture, les merveilles de la résurrection, l'histoire détaillée de ses vêtements, du linceul, du suaire; car il n'y eut jamais et il n'y avait alors à Jérusalem 47
personne aussi instruit qu'elle dans la loi ancienne, ainsi que dans la nouvelle, et qui en eût une si complète intelligence. L'Arménienne se prit alors à l'instruire et lui dit: » Je te vois, mon enfant, semblable dans ta force à une lionne, dont le rugissement domine la voix de tous les quadrupèdes; à une aigle qui, dans son vol sublime, s'élève plus haut que son male, dont l'oeil, petit comme une perle, embrasse tout l'univers dans sa prunelle: de son regard elle distingue une proie, l'éprouve comme le feu, et dès qu'elle l'a vue, elle déploie ses ailes et se précipite. Telle sera ton existence. Je veux maintenant t'expliquer tout. Le Dieu immortel ayant regardé les habitants mortels de ce monde et étant venu pour appeler les nations, comme il voulait sauver le monde, il accorda ses premiers bienfaits aux Juifs, rendant la vie aux morts, la vue aux aveugles, la santé aux malades. Ceux-ci s'émurent, et après en avoir délibéré, envoyèrent des courriers [4]) dans tout l'univers, pour que les Juifs accourussent en hâte. « Voilà, disaient-ils, que nous périssons. Venez, rassemblez-vous tous. » Alors, de toutes les contrées accoururent des hommes instruits dans la loi de Moïse, qui résistèrent en face à l'Esprit-Saint, et firent précisément ce qui était nécessaire au monde, en crucifiant le Sauveur et en jetant le sort sur ses vêtements. La robe sans couture échut aux habitants du N., à ceux de Mtzkhétha. Quand ils eurent enseveli Jésus, ils firent garder son tombeau, mais

[1]) S'étant fait moine ou prêtre.

[2]) Dans le manuscrit T. on lit; « il répandit comme deux ruisseanx des yeux de son visage. »

[3]) Comme la langue géorgienne n'a pas de genres, et que ce nom n'est pas connu d'ailleurs, ce n'est que par induction que j'écris « Arménienne. »

[4]) სტრატიოტნი de ϛρατιώτης: peut-être faudrait-il traduire « des soldats, » mais le sens ne va pas.

[5]) Au lieu de ce discours, la Chron. arm. se contente de rapporter les faits relatifs aux vêtements du Sauveur, et ajoute les détails suivants: « Les bandelettes du Sauveur furent demandées par la femme de Pilate, qui crut en J. C. et alla dans le Pont, sa patrie; après quoi elles tombèrent dans les mains de l'Evangéliste S. Luc, qui sait ce qu'il en a fait. »

il ressuscita, ainsi qu'il l'avait prédit, et l'on ne trouva dans le sépulcre que les linceuls, qui tombèrent, peu de temps après, entre les mains de l'Evangéliste saint Luc, et furent déposés lui seul sait où. Quant au suaire, comme il ne se trouvait pas, quelques-uns dirent de saint Pierre «qu'il avait réussi à le prendre et le gardait,» mais sans donner de détails plus précis. Les croix sont cachées en cette ville, sans que personne sache en quel lieu, et quand Dieu voudra, il les fera paraître à leur tour.» En entendant ces paroles de Niaphor, Se. Nino bénit et remercia Dieu, et demanda: «Où est cette terre du N., où se trouve la robe de N. S.? — La ville de Mtzkhétha, lui répondit Niaphor, est au pays de Géorgie, district montagneux de l'Arménie, adonné à la gentilité, car il est maintenant au pouvoir des Oujics.» [1])

Dans ce temps-là il vint d'Ephèse une femme, pour adorer le saint sépulcre, et Niaphor demanda à cette femme: «L'impératrice Hélène est-elle encore dans les ténèbres de l'erreur? — Je suis sa servante, répondit-elle, et participe à toutes ses pensées,
48 tant explicites que secrètes. Je sais qu'elle désire embrasser la religion chrétienne et recevoir le baptême[2]).» Ayant entendu les paroles de cette femme, Se. Nino dit à Niaphor: «Laisse-moi aller près de l'impératrice Hélène; peut-être pourrai-je l'approcher et lui parler de J. C.» Niaphor ayant communiqué au patriarche le désir et le projet de Se. Nino, celui-ci, qui était son oncle maternel, fit venir la sainte fille de sa soeur; l'ayant placée sur les degrés de l'autel, il imposa ses saintes mains sur ses épaules, et poussant vers le ciel un soupir, du plus profond de son coeur, il dit: «Seigneur, Dieu des siècles, je te confie cette orpheline, enfant de ma soeur, et je l'envoie publier ta divinité, annoncer ta résurrection. Partout où il te plaira qu'elle se dirige, sois, divin Jésus, son compagnon de voyage, son refuge, son docteur, son orateur, comme tu le fus toujours pour ceux qui craignent ton nom.»

Sainte Nino s'éloigna de sa mère, qui lui donna le baiser d'adieu, et imprimant sur elle le signe merveilleux de la croix, la laissa partir, en la recommandant à Dieu et en la bénissant. La sainte se rendit alors près de la femme venue d'Ephèse. En arrivant dans

[1]) Ce mot semble être un nom propre, désignant un peuple alors maître de la Géorgie. Mais comme on ne connaît pas de nom de peuple de cette espèce, il est permis de chercher une autre explication. En arménien ուժեղ *oujégh* signifie «fort, vigoureux;» ne serait-ce pas là l'origine du mot *oujic*, indiquant peut-être ici la tyrannie des démons, dont le culte prévalait alors en Géorgie? Je dois dire pourtant que les Oujics sont nommés immédiatement après les Mèdes et avant les Eliméens (Act. ap. cap. II, v. 9), dans les diverses éditions imprimées du Nouveau-Testament, et même dans un manuscrit de l'an 1215, appartenant à M. Platon Iosélian; Кавказскій Вѣстникъ, No. 1, 1845, часть неоффиц. p. 5. n. = Soulkhan-Saba Orbélian, dans son dictionnaire «le Bouquet de mots,» explique უჯიკნი par ბაღდადი «Oujiceth, Baghdad.» Un Géorgien m'a dit que les commentateurs géorgiens de l'Evangile nomment les Oujics «Chaldéens.» Je ne sais jusqu'à quel point ces explications sont fondées.

[2]) L'Impératrice Hélène embrassa le christianisme en même temps que son fils, en 312, après l'apparition de la croix. J'ignore quand elle fut baptisée.

l'empire de Rome [1]), dans la maison de la femme qui avait voyagé avec elle, elles y virent une princesse [2]) du sang royal, nommée Riphsimé, et Gaïané sa mère nourricière, qui demeuraient dans un couvent de vierges [3]), toutes deux soupirant pour le Christ et attendant le baptême de Jérusalem. La femme, en leur présentant Se. Nino, informa la princesse Riphsimé des événements de sa vie. La princesse amante du Christ ne l'eut pas plus tôt vue, qu'elle l'accueillit avec tendresse et l'admit dans sa maison, sur la recommandation de la voyageuse. Durant le séjour de Se. Nino chez elle, cette année même, Riphsimé reçut le baptême, objet de ses désirs, elle, sa mère nourricière Gaïané et toute sa maison, composée de 50 personnes [4]), des mains de Se. Nino [5]); elle continua de rester dans le couvent, et la sainte avec elle, durant deux ans.

Dans ce temps-là l'empereur faisait chercher une fille belle et bien faite, qui fût digne d'être son épouse. Les gens chargés de cette recherche étant venus dans le couvent de vierges, où ils virent et distinguèrent Riphsimé, s'informèrent de sa famille; ayant su qu'elle était de race royale, et charmés d'ailleurs de la beauté de ses traits, qui surpassait tout ce qu'ils avaient vu jusque-là, ils tracèrent sur une planche l'image de sa gracieuse figure, et l'envoyèrent à l'empereur. Celui-ci, enchanté, épris d'amour, résolut
de célébrer son mariage par de grandes réjouissances, et expédia incontinent des exprès 49
et des ordonnateurs dans son empire, afin que tous vînssent, suivant ses ordres, prendre part à la joie des noces impériales. Les saintes femmes, voyant la malice cachée de l'ennemi et les traits brûlants qu'il voulait décocher sur les saints du Christ, étaient dans l'inquiétude: car ce roi était un vase de colère, perfide comme le serpent dans le paradis, non moins impie que lui, et adonné au culte impur des idoles abominables. [6])

[1]) Ces mots ne signifient point que Se. Nino soit allée à Rome même, ni que les autres saintes femmes y résidassent. Au reste le texte grec d'Agathange n'est pas non plus formel à ce sujet; l'auteur dit: *ἐν τῇ πόλει Ῥωμάιων* (Bolland. septber. t. VIII, p. 348), et le texte arménien: *ի քաղաքին Հռովմայեցւոց*, Ven. 1835, p. 109, que Tchamitch (I, 379) rend par *յաշխարհին մեծին Հռովմայ*: ce qui est fort logique. Car on peut difficilement supposer que S. Rhipsime et ses compagnes aient réussi à s'échapper secrètement de Rome et à arriver ainsi jusqu'en Arménie. D'ailleurs, dans sa lettre au roi Trdat, qu'on verra plus bas, l'empereur dit: « On ne trouverait pas la pareille de cette femme au pays des Ioniens, *ἐν τῇ Ἰονίων χώρᾳ*, *ի մէջ Յունաց աշխարհին*, ibid. pag. 122; cela prouve que Rhipsime avait été découverte en Ionie, ou plutôt en Grèce (Agath. op. cit. p. 351).

[2]) Le texte dit « une reine, დედოფალი » la plupart des auteurs arméniens et autres donnent ce titre à S. Rhiphsime et parlent de la noblesse de sa race. Bolland., Vit. Sanct. septber., t. VIII, 30 septbr.; Martyrolog. Usuardi, 26 sptbr.

[3]) Dans la Chron. arm. « Au couvent de Poghos, où demeuraient 300 vierges. »

[4]) De soixante-dix personnes, suivant les auteurs arméniens. Plus bas il sera dit qu'elles s'enfuirent, au nombre de 53.

[5]) Cette circonstance n'est pas mentionnée, comme on le pense bien, par les auteurs arméniens.

[6]) Wakhoucht, p. 30 [2]) fait remarquer, d'après Baronius, que l'empereur Maximien, était fort dissolu dans ses moeurs; à cela Fleury ajoute, dans son Histoire de l'église, l. III, que cet empereur fai-

Les bienheureuses Riphsimé et Gaïané, et toutes les saintes femmes de sa suite, voyant le malheur qui les menaçait, et se rappelant leur chaste promesse de vivre dans une louable solitude, ainsi qu'on le leur avait enseigné, regrettèrent amèrement que la peinture et l'envoi du portrait de Se. Riphsimé eussent fait connaître sa beauté à un prince infidèle. Elles se livrèrent à une rigoureuse austérité; après avoir adressé à Dieu, sans interruption, de ferventes prières, et délibéré ensemble, elles résolurent de quitter secrètement le pays, au nombre de cinquante-trois [1]). Etant arrivées dans leur fuite aux contrées de l'Arménie, au lieu dit la Ville-Neuve, ville merveilleusement construite, qui est Dovin [2]), résidence royale, elles entrèrent dans des chaumières servant de pressoirs, situées au N. et à l'E., où elles s'entretinrent, du prix de leur travail. Informé que les saintes Riphsimé, Gaïané et leurs compagnes s'étaient soustraites à sa puissance et à son maudit amour, l'empereur fut en proie au plus violent désespoir et envoya de tous côtés des gens pour les chercher.

Les messagers de l'empereur arrivèrent alors auprès de Trdat, roi d'Arménie, et lui présentèrent la lettre impériale, ainsi conçue: « L'empereur autocrate, à mon cher frère, ami et collègue, Trdat. Je te salue. Que ta fraternité, notre alliée, sache d'abord, que la race pécheresse des chrétiens nous est nuisible, car elle fait mépriser notre autorité de la multitude et ne tient aucun compte de Notre Majesté. En effet ces gens servent un homme mort crucifié, adorent du bois et estiment glorieux de mourir pour leur seigneur. Quoiqu'ils ne craignent pas les Juifs, ils craignent celui que les Juifs ont tué et crucifié. Dans leur aveuglement, ils insultent les rois, méprisent les dieux, ne comptant pour rien la puissante splendeur du soleil, de la lune et des astres, disant que ce sont des ouvrages de ce crucifié. Enfin ils ont bouleversé le monde à ce point, que les pères et les
48 mères s'éloignent l'un de l'autre sans attendre la mort. En vain nos proclamations et de rigoureux supplices les ont anéantis, ils renaissent plus nombreux. Ayant vu par hazard une jeune fille qui leur appartient, je voulais faire d'elle mon épouse; mais elle, au lieu de désirer l'alliance d'un souverain, m'a repoussé comme impur, a pris secrètement la fuite et s'en est allée dans les terres de tes domaines. Informe-t'en, mon frère, fais des recherches, et dès que tu l'auras trouvée, avec ses compagnes, livre-les à la mort.

sait en effet chercher des femmes par les ministres de ses débauches, et ne respectait alors ni les rangs, ni la qualité, ni même les engagements antérieurs de celles qui avaient eu le malheur de lui plaire. Agathange et les autres autorités arméniennes attribuent à l'empereur Dioclétien la recherche de Se. Rhipsime; Tchamitch, Hist d'Arm. t. I. p. 379.

[1]) Soixante-dix; Tchamitch, I, 380.

[2]) Tchamitch, I, 380, dit qu'elles arrivèrent aux environs de Vagharchapat: cette ville étant aussi nommée en arménien Nor-Kaghak, on comprend pourquoi l'auteur géorgien a pu écrire « au lieu dit Ville-Neuve, » mais ce qu'il ajoute, « que cette ville est Dovin, » est un commentaire erroné, puisque Dovin n'a jamais été appelé de la sorte, et que la fondation ou plutôt la restauration en est attribuée au roi Khosrov II, en 350 de J. C.; v. Indjidj, Armén. anc. p. 464.

Quant à celle qui les a séduites, c'est la belle Riphsimé; envoie-la-moi, ou, si elle te plaît, garde-la, car tu n'en trouveras pas de pareille chez les Grecs. Du reste, sois en santé, pour servir les dieux.»

Au reçu de l'ordre impérial, Trdat commença incontinent ses recherches et trouva les saintes femmes dans les pressoirs dont nous avons parlé. Il n'eut pas plus tôt vu Riphsimé, qu'il se sentit épris d'amour et de désir, et, dans le transport de sa joie, résolut d'en faire son épouse. Sainte Riphsimé s'étant montrée rebelle à ses projets, il la fit périr dans les supplices, et avec elle Gaïané, sa mère nourricière, et beaucoup d'autres qui l'accompagnaient, ainsi qu'il est écrit dans le livre de son martyre et de la conversion des Arméniens. Pour le roi Trdat, par un effet de la Providence divine, il fut changé en sanglier [1]). Cependant quelques saintes femmes se cachèrent et s'enfuirent. Sainte Nino, l'une d'entre elles, se mit à l'abri d'un buisson épineux de rosiers, qui n'avaient pas encore donné leurs fleurs. Comme elle était dans sa retraite, elle vit la figure d'un diacre descendant du ciel, avec une étole de lumière, tenant à la main un encensoir, d'où s'échappait un nuage de parfums obscurcissant le ciel, et accompagné d'une foule d'êtres célestes. C'était en effet le moment où les saintes martyres avaient rendu l'âme et s'étaient réunies aux puissances brillantes du ciel, qui y remontaient alors. A cette vue Se. Nino

[1]) Tous ces détails sont évidemment copiés des historiens arméniens et notamment d'Agathange. Le P. Stilting, dans son excellente dissertation Sur la chronologie d'Agathange, suppose que le martyre des deux saintes, la conversion de Trdat et de l'Arménie, doivent avoir eu lieu entre 305 et 310; Bolland., Vit. Sanctorum, septbr., t. VIII, p. 318, sqq.; Asolic, l. II, c. 2, dit entre autres que le nouveau calendrier arménien fut fixé en l'an 553 de J. C., 242 ans après la conversion de l'Arménie au christianisme, par où il montre que, suivant son calcul, cette conversion eut lieu en l'an 311 de l'ère chrétienne.. Quant à la chronologie des faits, elle est fort difficile à établir. Tchamitch raconte le martyre de Se. Riphsime et de 33 de ses compagnes, en l'an 301, le 5 octobre, sainte Gaïane et deux autres furent mises à mort le lendemain; Hist. d'Arm. t. I, p. 383: voyez au même lieu les variantes en ce qui concerne le mois et le quantième. Baronius (Ann. Eccl. l. III) rapporte ces faits à l'année 311, et la conversion du roi Trdat à l'année 315. De son côté M. Saint-Martin a cru devoir avancer d'une trentaine d'années et la conversion du roi d'Arménie (en l'an 276), et par conséquent les faits qui s'y rattachent. Le fondement de cette détermination se trouve dans le t. Ier de la nouvelle édition de l'Histoire du Bas-Empire, p. 76, mais déjà le savant français avait employé son nouveau calcul dans son Précis d'histoire d'Arménie et dans les tables des rois et patriarches, à la fin du tome Ier de ses Mémoires. Comme cet illustre critique n'a rien publié de complet sur la question, je n'ose point admettre un tel bouleversement dans les Annales: outre que je ne suis pas en état de critiquer les faits en connaissance de cause, je ne veux point me lancer dans des recherches accessoires qui me détourneraient pour longtemps de mon but. Je crois d'ailleurs que les calculs de Tchamitch concordent mieux avec ce que nous savons des synchronismes de l'histoire d'Arménie et des empereurs romains, et notamment, que Trdat devint roi dans la 3e année de Dioclétien (Mos. Khor. l. II, ch. 82, éd. Ven. 1827), c'est-à-dire en 286. = Le changement de Trdat en sanglier, raconté par Agathange, me paraît être une explication allégorique des effets moraux produits sur ce prince par le remords du crime commis si injustement sur les saintes femmes, objets d'abord de sa lubricité, puis victimes de sa fureur; cf. Tchamitch, I, 385, et note, p. 622.

s'écria : « Seigneur Jésus, pourquoi m'abandonner aux aspics et aux serpents ? » Aussitôt elle entendit une voix d'en-haut, qui disait : « Tu seras aussi conduite de la sorte vers le Seigneur, dans le paradis. Dans ce temps-là les épines qui t'environnent seront devenues des feuilles de roses odorantes [1]). Lève-toi et marche au N., où la moisson est belle, mais absolument sans ouvriers. » [2])

Après cela Se. Nino partit et vint à Orbantha [3]), aux frontières de l'Arménie, où elle passa l'hiver au milieu des privations. Le quatrième mois après celui de mars [4]), c'est-à-dire en juin, elle se mit en route et arriva aux frontières du Djawakheth, où elle rencontra le grand lac de Pharawna [5]), d'où coule une rivière. De là ses regards aper-
49 çurent de hautes montagnes, couvertes de neige, quoique dans les mois d'été, et produisant une température très rigoureuse. Se. Nino, toute tremblante, s'écria : « Seigneur, Seigneur, ôtez-moi la vie. » Après avoir résidé là deux jours, elle demanda de la nourriture à de pauvres gens, qui pêchaient dans le lac. Il y avait aussi là des pasteurs, qui, en faisant la garde de nuit auprès de leurs troupeaux, imploraient la protection de leurs dieux Armaz et Zaden et leur promettaient des victimes, « quand ils arriveraient heureusement en leur présence [6]). » Or ces gens parlaient en arménien, langue dont Nino avait appris quelques mots auprès de Niaphor. Ayant donc trouvé un de ces bergers, qui connaissait l'arménien, elle lui demanda dans cet idiome : « De quel village êtes-vous ? — Nous sommes, répondirent-ils, des villages d'Elarbin, de Saphourtzlé, de Kindzara, de Rabat et de la grande ville de Mtzkhétha [7]), où les Dieux sont adorés, et où les rois rè-

[1]) Il y a dans cette phrase et dans la suivante quelque chose d'embarrassé, qui disparaît dans la rédaction, bien plus logique, de la Chron. arm.

[2]) Le manuscrit T porte : « Mais il *ou elle* se leva et alla au N. »

[3]) Je ne vois dans toute la géographie de la Géorgie et de l'Arménie aucun nom ressemblant à celui de cette localité. = La Chron. arm. porte : « à Ourbanis, en Arménie. »

[4]) V. une semblable expression p. 53.

[5]) Dans la Chron. arm. « vers la mer de Pharhnav ; » c'est le lac nommé encore *Paravan* ; celui que Wakhoucht, par un renversement de lettres, appelle *Phanawar* ; qui enfin sur certaines cartes est désigné sous la forme de *Taparavan*. Il en sort en effet une riviere, appelée par Wakhoucht le Mtcouar du Djawakheth ; v. Géogr. de la Gé. p. 97, 163.

[6]) C. à d. dans le lieu où étaient les temples de ces divinités.

[7]) Dans la Chron. arm. « de Darba, de Lrbnik et de la grande ville de Mtzkhétha. » — Des localités ici nommées dans le texte, quelques-unes sont bien connues : pour Saphourtzlé et Kindzara, v. la Géogr. de la Géorgie, p. 473, elles sont au voisinage de Moukhran. Rabat, ou Darba du texte arménien m'est entièrement inconnue d'ailleurs. Elarbik ou Lrbnik a la plus grande ressemblance avec le nom des Lphnik, peuplade aghovane, dont je crois avoir retrouvé le nom dans celui de la Lopotis-Tsqal, affluent gauche du haut Alazan, et que tous les érudits européens croient être les *Lubieni* de Pline ; v. le texte grec d'Agathange, Bolland. Vit. Sanctorum, sptbr. t. VIII, p. 385, et les notes du P. Stilting. L'on sera d'autant moins étonné de voir des bergers venus de si loin stationner autour du Pharawan, que la même chose avait encore lieu, notamment pour les peuplades du Cakheth, l'ancienne Aghovanie, du temps

gnent. — Par où est Mtzkhétha? dit-elle. — Le fleuve qui sort du lac traverse Mtzkhétha. »

Effrayée de la longueur de la route et de l'étendue des plateaux qu'elle apercevait, Se. Nino soupira, et mettant une pierre sous sa tête en guise de coussin, s'endormit à l'écoulement du lac [1]). Durant son sommeil il lui apparut un homme, de taille moyenne, ayant les cheveux de demi-longueur [2]), qui lui donna un livre scellé, en disant: « Porte promptement ceci au roi païen de Mtzkhétha. » S'étant mise à pleurer, sainte Nino lui dit, d'une voix suppliante: « Seigneur, je ne suis qu'une femme étrangère et ignorante, qui ne sais pas parler beaucoup. Comment irai-je dans un pays étranger, chez des peuples qui me sont inconnus [3])? » Alors l'homme lui ouvrit le livre, qui était écrit en lettres romaines et scellé du sceau du Christ. Il y avait dix sentences écrites, comme sur les tables de pierre de Moïse, qu'il donna à lire à Se. Nino. Celle-ci s'éveilla, tenant l'écrit dans ses mains [4]). Tel en était le commencement:

1) Partout où sera prêché l'Evangile, le nom de cette femme y sera connu.

2) Il n'y a ni sexe masculin ni sexe féminin, mais vous êtes tous semblables.

3) Allez, instruisez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du S.-Esprit.

4) Lumière qui brillera pour les gentils et glorifiera ton peuple d'Israël.

5) Cet Evangile du paradis sera annoncé dans tout l'univers. [5])

6) Qui vous recevra me recevra; qui me recevra recevra celui qui m'envoie.

7) Marie aima beaucoup le Seigneur, car elle écoutait toujours ses paroles de vérité.

8) Ne craignez pas ceux qui font périr votre corps, mais qui ne peuvent faire périr votre âme.

9) Jésus dit à Marie-Madeleine: « Va, o femme, et annonce à mes frères. »

10) Quand vous prêcherez, que ce soit au nom du Père, du Fils et du S.-Esprit. [6])

de Wakhoucht, Géogr. de la Gé. p. 163; même aujourd'hui, les pasteurs cakhes et thouches conduisent là leurs innombrables troupeaux de chèvres, durant l'été, et les ramènent, à la fin de l'automne, dans les chaudes vallées de leur pays. J'ai été témoin de l'une de ces migrations.

[1]) Le Mtcouar du Djawakheth se jetant dans le véritable Mtcouar, à Kherthwis, les pasteurs arméniens pouvaient dire en effet que cette rivière traverse Mtzkhétha, ainsi qu'on l'a vu plus haut dans le texte. D'ailleurs la distance se trouve être à-peu près égale, entre le lac Pharawan et Cola, où les géographes géorgiens, arméniens et turks, placent la vraie source du fleuve.

[2]) Je ne sais s'il ne faudrait pas lire [illegible] « ayant les cheveux pendants. »

[3]) Voyez ce qu'ajoute ici la Chron. armén.

[4]) Ce membre de phrase manque à R et à T.

[5]) T. « Là où sera prêché cet Evangile du paradis, il sera parlé d'*elle* ou *de lui* dans tout l'univers. » Cette rédaction me paraît vicieuse, comme répétition du N. 1).

[6]) Il est facile de reconnaître dans ces sentences des textes des divers Evangélistes, qu'il me paraît inutile de constater par des citations.

Ayant lu ces paroles, Se. Nino commença à prier le Seigneur, et comprenant que c'était une vision céleste, elle demanda, les yeux levés vers le ciel, à celui qui demeure dans les hauteurs, au Dieu qui conserve toutes choses, de la protéger. Elle partit, suivant le cours du fleuve qui sort du lac et se dirige vers l'O., et ensuite tourne au levant, à travers des contrées rudes et âpres, dont les difficultés, jointes à la frayeur que lui causaient les bêtes sauvages, ne cessèrent de l'éprouver qu'à l'endroit où le fleuve commence à prendre sa direction vers l'E.: depuis lors elle eut de la satisfaction, car elle rencontra des voyageurs avec lesquels elle arriva dans les terres de la Géorgie, dans la ville d'Ourbnis. Elle y vit des hommes étrangers, servant des Dieux inconnus, adorant comme des divinités le feu, le bois et la pierre. Le coeur contristé par ce spectacle, elle entra dans le bourg des Juifs [1]), avec qui elle put s'entretenir, grâces à la connaissance de la langue hébraïque. Elle resta là un mois, à examiner l'état et la force du pays. Un jour elle vit une grande multitude se mettre en mouvement pour aller à la ville de Mtzkhétha, la métropole du royaume, afin d'y acheter des choses nécessaires et de prier le dieu Armaz. Nino les accompagna. Arrivés à la ville de Mtzkhétha, ces gens s'arrêtèrent au pont, au delà de Mogoutha [2]), où, témoin du culte rendu par ces pauvres abusés au feu des Mages, elle pleura sur la damnation de ce peuple et sur son isolement comme étrangère.

Voici que le lendemain, au bruit éclatant des trompettes, accompagné de clameurs
51 effroyables, un peuple innombrable comme les fleurs des champs sort dans les rues; des cris affreux se font entendre, jusqu'à l'apparition du roi. A l'heure indiquée, il se fait un mouvement de retraite et de dispersion de tous les hommes, que la crainte porte à s'enfuir et à se cacher dans leurs demeures. Bientôt paraît la reine Nana, puis la foule se montre peu-à-peu, les rues et les places sont ornées d'étoffes de diverses couleurs et de feuillages, après quoi le roi Mirian s'avance, inspirant la terreur par son regard que l'oeil a peine à supporter. Le peuple commence à célébrer ses louanges. « Qu'est ceci? demande Se. Nino à une femme juive. — C'est le Dieu des Dieux, Armaz, qui invite les gens à paraître devant lui: nulle idole ne peut lui être comparée. » Après ces informations Se. Nino monte pour voir Armaz, avec le peuple qui couvrait les montagnes, et dont les drapeaux et les parures embellissaient la fête, comme les fleurs d'un champ. Etant arrivée à la citadelle d'Armaz, Se. Nino se plaça au voisinage de l'idole, sur l'escarpement de la muraille, et contempla le spectacle merveilleux, indicible, du tremblement et de la frayeur des souverains et du peuple, se tenant en présence des fausses di-

1) ურიათ უბანი. Je ne regarderais pas comme invraisemblable que de ces deux mots abrégés se fût formé le nom même d'*Ourbnis*, qui alors signifierait « la rue *ou* le bourg des Juifs. » Les lieux nommés « Ouriani, *Ouriaébi*, Ouriath-Oubani, » ne sont pas rares en Géorgie, comme on le peut voir par la Table de la Géogr. de la Gé., par Wakhoucht: ainsi cette tradition historique, qui fait retrouver à Ourbnis une rue ou un faubourg des Juifs n'a rien d'extraordinaire.

2) V. la première mention de Mogoutha, p. 17.

vinités. En effet elle vit un homme debout, en cuivre, revêtu d'une cotte de mailles en or, d'un casque et d'épaulières de même métal, ayant des yeux de bérylle et d'émeraude; il tenait un cimeterre flamboyant et resplendissant, qui tournoyait dans sa main, de telle sorte que, pour n'en être pas atteint et frappé à mort, nul n'approchait sans précaution de l'idole. Chacun donc l'examinait et disait: «Malheur à moi, si j'ai manqué au respect du grand Dieu Armaz; si je me suis permis de parler à des Hébreux; s'il m'est seulement arrivé d'entendre les Mages, serviteurs du soleil, et ceux qui disent, par ignorance, qu'il y a un grand Dieu, le fils du Dieu du ciel; s'il y a en moi quelque souillure de ce genre, puissé-je être atteint de son épée, redoutable à toute la terre.» Ce n'était qu'après cet examen préalable qu'ils adoraient l'idole, dans la crainte et le tremblement. [1])

A droite de celle-ci, il y en avait une autre, également d'or [2]), représentant un homme debout et nommée Gatz; à sa gauche se tenait une figure d'homme, en argent, nommée Gaïm: le peuple géorgien les regardait comme des Dieux. A cette vue la bienheureuse Nino commença à soupirer, à gémir avec larmes sur l'ignorance des habitants de la terre du N., à l'égard de Dieu, ignorance qui leur cachait la lumière et les tenait plongés dans les ténèbres: elle regarda cette multitude, ces rois puissants, tous ces princes dévorés tout vivants par l'enfer, oubliant le Créateur, pour adorer comme des divinités la pierre, le bois, le cuivre, l'airain façonné, usurpant les droits du Créateur. 52
Alors elle se ressouvint d'une parole de son oncle paternel, le digne et saint patriarche Iobénal: «Je t'envoie comme un homme complet; tu arriveras dans un pays étranger, chez des nations *dargouel zéwel barcadoul* [3]), ce qui, en langue brandje, signifie: des hommes ennemis de Dieu et révoltés contre lui.» Levant donc les yeux au ciel, elle dit: «Seigneur, malgré ta puissance, tes ennemis pèchent contre toi; c'est à cause de ta grande longanimité qu'ils agissent de la sorte, et que, cendre et poussière périssable qu'ils sont sur la terre, ils imaginent de telles choses; mais n'oublie pas que tes mains ont fait l'homme à ton image. Puisqu'une des personnes de la Trinité s'est incarnée pour sauver tout le monde, prends aussi en pitié ces nations, châtie les âmes de ces seigneurs de la terre, de ces princes des ténèbres, aussi méchants que méprisables, et jette-les dans des lieux de douleur. Montre-toi à moi, Dieu de mon père et de ma mère, à moi ta servante et l'enfant de tes serviteurs, afin que toutes les extrémités de la terre connaissent ton salut, que le nord se réjouisse avec le midi, et que tout l'univers n'adore

[1]) Je ne me charge pas d'expliquer la contradiction résultant de ce passage comparé à celui où il est dit, peu de lignes plus haut, que les Géorgiens adoraient le feu des mages. D'ailleurs on a vu, p. 41, que l'idolâtrie et le magisme devaient exister concurremment, en Géorgie.

[2]) Cf. p. 12, où il est dit qu'elle était d'argent, comme celle de Gaïm, dont il va être question; la Chron. arm. s'accorde pourtant ici avec notre texte.

[3]) J'ignore ce que peut signifier cette singulière phrase, et en quelle langue, puisque Juvénal était soi-disant Cappadocien.

qu'un seul Dieu, J. C. ton fils, à qui appartiennent gloire et actions de grâces dans l'éternité ! »

A peine Se. Nino achevait cette prière, qu'aussitôt, par un prodige instantané, il s'éleva un vent d'occident, un brouillard et des nuages effrayants à voir, accompagnés du fracas épouvantable de la foudre : ce vent de l'ouest apportait des vapeurs d'une amertume et une fétidité repoussantes. A la vue du fléau qui la menaçait, la multitude se mit à courir et à s'enfuir dans les villes et dans les villages, car le Seigneur leur laissait peu de temps pour s'échapper et se mettre, dans ses refuges, à l'abri de la catastrophe. Aussitôt qu'ils se furent échappés, le nuage de la colère arriva avec toutes ses fureurs, jetant sur le lieu où étaient les idoles des grêlons gros comme des pierres, qu'un homme robuste aurait peine à lancer de ses deux mains, et les brisa en mille pièces, tandis que le vent, par sa violence, renversait les murailles et en dispersait les pierres dans les escarpements des rochers. Pour Se. Nino, elle resta sans atteinte, au lieu même où elle s'était placée à son arrivée. [1])

Le lendemain, le roi Mirian et tout le peuple, étant venus pour chercher leurs Dieux et ne les trouvant pas, furent saisis de crainte; tremblante, stupéfaite, mais opi-
53 niâtre dans ses croyances, cette multitude disait : « Ithroudjan, le dieu des Chaldéens, et notre dieu Armaz, sont ennemis déclarés, parce que autrefois Armaz a fait refluer la mer sur eux [2]), et, maintenant Ithroudjan se venge en lui envoyant un tel fléau. — Le Dieu qui a changé Trdat, roi d'Arménie, en sanglier, répondaient les autres, et depuis,

[1]) Suivant Wakhoucht, p. 30 [3]), ceci arrivait le 6 août de l'an 314 de J. C., 66 du 12e cycle : je discuterai plus bas cette date, lorsque tous les détails de la vie de Se. Nino seront connus. Je me contenterai d'alléguer ici un passage de Cédrénus, t. I, p. 284 ; cet auteur, racontant les faits de la 20e année du règne de Constantin, par conséquent de l'an 326, fait concorder cette année avec 5838 du monde, et raconte dans le même § la tenue du concile de Nicée, la découverte de la croix et la conversion des Géorgiens et des Arméniens. Pour les deux premiers faits, Cédrénus est presque exact. Pour le troisième, la phrase est conçue de façon à montrer qu'il n'entend point en fixer la date, puisque l'on sait bien que les Arméniens ont été convertis avant les Géorgiens. Evidemment l'année mondaine est mal indiquée, et il faudrait 5834, ou plutôt, suivant le système de cet auteur, qui fait naître J. C. en 5506 du monde, 5832, pour répondre à la 20e année de Constantin. J'ai insisté sur ce fait, parce qu'il me paraît que le chiffre de 5838 aura pu donner lieu à l'erreur que l'on retrouvera plus bas, p. 76, sur l'époque de la mort de Se. Nino.

[2]) Il me semble que ceci n'est pas entièrement inexplicable, si l'on se rappelle ce que dit l'historien chaldéen Bérose, cité par Moïse de Khoren, l. I, ch. VI. Bérose désigne assez clairement Noé sous le nom de Ksisouthre ; Zérouan, l'un des fils de ce dernier, qui s'érigea en maître de ses frères, fut regardé plus tard par Zoroastre, comme le principe et le père des Dieux : les eaux de la mer où Ithroudjan faillit périr, suivant la tradition, encore plus altérée, des Géorgiens, seraient le déluge raconté par la Bible. Il y a, sans doute, beaucoup de confusion et d'incohérence dans tout cela, mais qu'est-ce que la mythologie grecque toute entière, sinon un mélange d'histoire et de fable, de mensonges et de vérités? D'après mon opinion, Ksisouthre serait le même qu'Ithroudjan, et Zérouan, l'Ormuzd des Perses, qui, renversant les rôles dans une tradition imparfaitement connue, auront placé le fils au-dessus de son père.

lui a rendu la forme humaine, c'est le même qui, aujourd'hui, nous châtie.» Ils s'exprimaient ainsi parce que, depuis la métamorphose de Trdat en sanglier et son retour à la forme humaine, on ne se cachait pas, en Géorgie, pour louer et glorifier le Christ, et la grace divine commençait à se répandre dans l'orient.

Le jour même de la catastrophe et de l'anéantissement des idoles, la grêle cessa et la fureur du vent se calma: sainte Nino sortit alors de l'angle du rocher. Ayant trouvé l'oeil de béryllle *de l'idole d'Armaz*, elle le prit et s'en alla tout droit vers le promontoire qui termine le plateau où étaient anciennement une citadelle et une ville; elle y vit sur pied quelques arbres, de ceux que l'on appelle brindj, beaux, élancés, ayant de hautes branches, dans l'endroit où le roi Bartam venait jouir du repos et de la fraîcheur [1]). Arrivée sous leur ombrage, Se. Nino y traça le signe de la croix de J. C. et resta là six jours, priant et remerciant Dieu d'avoir, dans sa miséricorde, regardé et sauvé le peuple, égaré par les démons. Les idoles avaient été brisées dans le sixième mois après mars [2]), c'est-à-dire en août, le sixième jour de ce mois, où J. C. fut transfiguré en présence des prophètes et de ses disciples.

Comme sainte Nino était, ainsi que je l'ai dit, à l'ombre d'un arbre, il vint une fille de la cour, nommée Chrochana, qui, s'étonnant de voir la sainte en cette posture, lui demanda, par l'entremise d'une autre femme, parlant grec, qui elle était, et toutes les autres circonstances de sa position. Nino l'informa de tout, excepté de sa famille, et se fit passer pour une captive [3]). Alors Chrochana, touchée de compassion pour l'étrangère, engagea Se. Nino à venir avec elle au palais royal. La sainte ayant refusé et repoussé ses offres, Chrochana partit. Trois jours après elle se leva de-là, passa le Mtcouar et vint dans le verger du roi, où sont maintenant la colonne élevée par Dieu-même et l'église du catholicos: y ayant vu une maisonnette, appartenant au gardien du verger, elle y entra. La femme du gardien, nommée Anastasia [4]), ne l'eut pas plus tôt aperçue, qu'elle vint à sa rencontre, la baisa et la serra tendrement comme une ancienne connais-
sance et une amie, lui lava les pieds et la reposa de ses fatigues, en la frottant d'huile 54
et lui présentant du pain et du vin. Sainte Nino resta là l'espace de neuf mois. Comme cette Anastasia et son mari s'affligeaient beaucoup de n'avoir pas d'enfants, Se. Nino vit en songe un homme revêtu de lumière, qui lui dit: «Va dans le jardin, tu trouveras sous les cèdres un petit arbrisseau [5]) tout près de se couvrir de fleurs odoriférantes.

[1]) Sous les 7e et 9e rois, qui portèrent le nom de Bartam, on ne trouve aucune indication de ce genre.

[2]) Il me semble que cette formule indique que l'année géorgienne commençait alors au mois de mars; cf. p. 48.

[3]) ტყვე, «prisonnier fait à la guerre.» Si les Actes de Se. Nino sont originaux, c'est peut-être de là que la tradition de sa *captivité* sera passée dans les livres des historiens ecclésiastiques; v. sup, p. 90, n. 1.

[4]) Ce nom chrétien confirme ce qui a été dit plus haut des progrès du christianisme en Géorgie, dès avant Se. Nino; dans les manuscrits R et T il est écrit *Anastaso*, ou Anastasos, dans le manuscrit R

[5]) Dans la Chron. arm.. «un petit pin գոճի թուփ.»

Prends-là de la terre et fais-en manger à ces époux: leur union deviendra féconde. Après avoir prié, Se. Nino donna aux époux, à manger, ce que la vision lui avait montré, et ils eurent un grand nombre de fils et de filles, aussi crurent-ils en J. C., sur la parole de Se. Nino, et devinrent-ils en secret ses disciples.

Lorsqu'elle eut demeuré neuf mois avec les gardiens du verger, Se. Nino trouva hors des murs de la ville un lierre feuillu, formant une espèce de petite tente au-dessus d'un buisson, par un effet de la Providence divine: c'était dans le lieu où se trouve maintenant le sanctuaire de l'église archiépiscopale supérieure. Elle en fit son lieu de repos, et y dressa une croix, arrangée par elle-même avec des sarments de vigne, devant laquelle elle passait la nuit sans dormir, de même que ses jours n'étaient, jusqu'à la nuit, qu'une prière non-interrompue, une suite de jeûnes et d'oraisons. Etonnés de cette accumulation de pratiques pieuses, les deux époux, gardiens du jardin royal, lui consacraient leurs services. Pendant qu'elle était là, Se. Nino allait souvent au bourg des Juifs [1]), et sachant la langue hébraïque, elle s'informa du lieu où était la robe de Notre-Seigneur, dont elle avait entendu dire à Jérusalem, par Niaphor: « qu'elle avait été enlevée par les Juifs de Mtzkhétha; » et en effet elle n'omettait aucun effort pour connaître toutes les circonstances concernant cette robe.

Elle rencontra alors un prêtre juif, nommé Abiathar, et son épouse Sidonia, à qui elle annonça la bonne nouvelle de J. C. Ils accueillirent avec foi les leçons de Se. Nino et se firent ses disciples, eux et d'autres femmes juives, au nombre de six; seulement ils ne reçurent pas le baptême, parce qu'il n'y avait pas alors de prêtre pour le leur conférer, et se contentèrent de suivre ses leçons en secret. Dieu, par la main de Se. Nino, opérait beaucoup de prodiges et de guérisons, mais les remèdes qu'elle employait n'étaient qu'en apparence la cause qui délivrait les malades et les infirmes de maux réellement incurables [2]). Telle fut, durant l'espace de trois ans, la conduite de Se. Nino, dans la ville de Mtzkhétha, tandis que Mirian et le grand roi de Perse, son neveu, al-
55 lèrent en Grèce, et furent vaincus par l'empereur Constantin, graces à la puissance de la croix, portée en avant de ses troupes. [3])

---

[1]) Sup. p. 50: c'était à Ourbnis.

[2]) Chron. arm.: « Entendant ceci et les grandes merveilles que Dieu avait faites à son père Tirdatios, la reine fut dans l'admiration et crut en J. C. » La conversion de la reine, à cette époque, sera infirmée plus bas, p. 59, par un passage négatif du texte géorgien: aussi bien le traducteur arménien doit-il avoir ici en vue la princesse Salomé, femme de Rew.

[3]) Ceci confirme la date assignée plus haut, p. 88, n. 5, à la soi-disant expédition du roi Mirian sur les terres de l'empire, aux environs de l'an 312.

§ 3.

Paroles du prêtre Abiathar, qui fut disciple de la sainte et bienheureuse Nino.

« Moi le prêtre Abiathar, j'étais de service à mon tour, pour l'année où la sainte et bienheureuse Nino vint à Mtzkhétha. J'avais reçu dans ce même temps une lettre des prêtres juifs d'Antioche, ainsi conçue: « Le Seigneur a divisé en trois parties la royauté d'Israël [1]). Voilà que nos prophètes ont cessé; tout ce qu'ils ont dit, par l'inspiration de l'Esprit divin, s'est accompli: nous sommes dispersés sur toute la terre, et notre patrie est occupée par les Romains. Juifs, pleurons aujourd'hui avec notre peuple, car nous avons offensé le Dieu Créateur. Examine maintenant les livres où Moïse écrivait pour nous: « Quiconque, sur la terre, se dira fils de Dieu, tuez-le. » Aurions-nous donc péché, en faisant mourir Jésus le Nazaréen? En effet nous voyons que, lorsqu'autrefois nos pères péchaient contre Dieu et l'oubliaient entièrement, il les livrait à une cruelle tyrannie, aux horreurs de la captivité; mais dès qu'ils se convertissaient et criaient vers lui, il les délivrait du malheur. Nous savons par les Ecritures que cela devait se faire et s'accomplir sept fois [2]). Maintenant donc que nos pères ont porté leurs mains sur le fils d'une femme sans asyle, et qu'ils l'ont tué, Dieu, nous retirant l'appui de sa miséricorde, a déchiré notre royaume, nous a écartés de son saint temple et mis en oubli notre nation. Il s'est écoulé 300 ans et plus depuis lors, sans qu'il ait écouté nos prières et nous ait accordé de soulagement: ce qui nous fait penser que peut-être cet homme était un envoyé du ciel. » Ils m'avaient écrit plusieurs fois sur le même ton.

« Ayant lu ceci [3]), je commençai à questionner cette Nino sur le Christ; je lui demandai qui il était, et pourquoi le Fils de Dieu s'était fait homme. Alors, ouvrant la bouche, Se. Nino me parla avec toute l'abondance d'un abîme qui se dégorge. Elle me raconta de vive voix ce qui est dans nos livres, depuis l'origine des choses, et m'en expliqua le sens. Tel qu'un homme que l'on tire de son sommeil, un insensé que l'on rappelle à la raison, elle me fit prendre pitié de nos pères et m'apprit que la loi était changée, au point que, sur sa parole, je crus en J. C. Fils de Dieu, livré aux tourments, ressuscité, devant revenir avec gloire, je crus qu'il était réellement l'attendu des
gentils; ma fille Sidonia et moi, nous eûmes le bonheur, de recevoir l'aspersion de 56
l'eau baptismale [4]), qui purifie de toute souillure. Ce que désira, mais en vain, le prophète David, j'ai entendu un concert de voix, annonçant la religion nouvelle, objet de ses soupirs, et nous avons été jugés dignes de participer au corps et au sang de J. C.,

[1]) La Chron. arm. ajoute: « Nous sommes gouvernés par les Romains, par les Grecs et par les Arméniens. » Cette phrase, nécessaire pour rendre le sens complet, renferme pourtant quelque chose d'inintelligible, puisqu'alors il n'y avait de souveraineté grecque nulle part.

[2]) Chron. arm. « Que cela a eu lieu sept fois dans les temps anciens. »

[3]) Cf. la rédaction de la Chron. arm.

[4]) [illegible] ne peut signifier ici que « le baptême; » cf. *supr.* p. 46, n.

Fils de Dieu, l'agneau immolé pour les péchés du monde, mets délicieux et doux. Seigneur, fais que mon âme sorte de mon corps en croyant ces choses. J'ai vu encore de mes yeux bien d'autres merveilles, accomplies à Mtzkhétha, de mon temps, par sainte Nino.»

§ 4.

Second discours du même prêtre Abiathar, sur la robe de N. S. Jésus-Christ.

«Moi Abiathar, je vous raconte une histoire que j'ai apprise et entendue de mes oreilles, répétée par la mère de mon père; que j'ai lue dans les livres, dont les auteurs l'avaient apprise et entendue de leurs aïeux et parents.

«Lorsque le roi Hérode régnait à Jérusalem[1]), nous fûmes informés que dans ce temps-là Jérusalem avait été prise par les Perses, ce qui plongea dans la douleur les Juifs géorgiens, habitant Mtzkhétha. Les prêtres de Bodé[2]), les scribes de Codis-Tsqaro et les interprètes de la tribu de Canaan, tous voulaient aller au secours de la ville sainte. Quelque temps après, on eut une autre nouvelle consolante, à savoir que les Perses n'avaient pas été prendre Jérusalem, mais que chargés, au lieu d'armes, de trésors royaux, de myrrhe, qui guérit promptement les plaies, et d'encens odoriférant, ils cherchaient un enfant de la race de David, et qu'ils avaient soi-disant trouvé un enfant misérable, né inopinément d'une femme voyageuse, dans un lieu isolé, ainsi qu'il arrive aux gens qui sont hors des endroits habités. Ils allèrent donc près de cet enfant et lui offrirent pacifiquement leurs dons: cette nouvelle remplit de joie les Juifs géorgiens.

«Quand il se fut écoulé trente ans, Anna, le pontife de Jérusalem, écrivit en ces termes à mon grand-père[3]) Elioz: «Celui-là même pour qui les rois de Perse sont venus avec des présents a grandi et est arrivé à l'âge d'homme et se vante d'être le Fils de Dieu. Venez donc tous, pour accomplir par sa mort le précepte de Moïse[4]).» En dépit de son grand âge, Elioz, père de mon père[5]), partit d'ici. Il était fils d'une femme de la race du pontife Héli[6]), et avait une soeur. La mère d'Elioz lui fit cette prière: «Réponds,

[1]) C'est ici, à peu de chose près, la même histoire que l'on a vue, dans son ordre chronologique, sous le règne d'Aderc, p. 21 et suiv.

[2]) Je crois que Bodé est le Bodbé moderne; v. Géogr. de la Gé. p. 309 sq.; quant à Coda ou Codis-Tsqaro, v. *ib.* p. 177.

[3]) On lit ici, par erreur, *à mon père;* plus bas on trouvera la vraie leçon, que je restitue.

[4]) Il semble que l'auteur ait en vue, quoiqu'il l'arrange à sa manière, le texte du Deutéronome, ch. XIII, v. 6 — 11. Là, en effet, il n'est pas question d'un homme qui se donne pour fils de Dieu, mais seulement de celui qui veut faire adorer des Dieux étrangers.

[5]) On a vu, p. 55, que les faits en question s'étaient passés à plus de trois siècles d'Abiathar; comment donc Elioz, grand-père de ce dernier put-il assister au crucifiment?

[6]) Chron. arm. «de la famille d'Eléazar, de la maison d'Héli.»

mon fils, à l'appel du roi et aux exigences de la religion; quant aux projets de ces gens, n'y donne pas ton approbation, mon fils; car celui que concernent ces projets est la pa- 57
role des prophètes, la parabole des sages [1]), le secret caché aux anciens, la lumière et le salut éternel des gentils.» Elioz, de Mtzkhétha, et Longinoz, de Carsau, partirent, et ils arrivèrent pour le crucifîment du Seigneur. Quand on le clouait sur la croix, et que le bourreau enfonçait les clous avec un marteau de fer, à Jérusalem, le bruit des clous fut entendu par la mère d'Elioz, qui était à Mtzkhétha, et soudain, avec un cri aigu, elle dit: «Adieu, royaume des Juifs, vous avez tué votre sauveur et libérateur, et le sang du Créateur est maintenant sur vous. Malheureuse que je suis, de n'être pas morte plus tôt, afin que mes oreilles ne l'entendissent pas; malheureuse, de n'être pas jugée digne de voir la lumière répandue sur les gentils et la paix sur Israël! Et soudain elle expira, en prononçant ces paroles.

«Quant à la robe du Seigneur, comme elle était échue par le sort aux Juifs de Mtzkhétha, elle fut apportée dans cette ville par Elioz, dont la soeur vint au-devant de lui, toute baignée de larmes, se jeta à son cou, lui enleva la robe de Jésus, et mourut sur-le-champ, en la serrant sur son sein, par suite de ces trois douloureuses circonstances: la mort du Christ, celle de sa mère, et la pensée que son frère avait été complice de ceux qui méconnaissaient le Sauveur. Alors la ville de Mtzkhétha fut dans un étonnement et dans un trouble extrêmes; le grand roi Aderc, la multitude et les mthawars étaient eux-mêmes stupéfaits. Ayant eu envie de la robe, le roi n'osa pourtant pas l'arracher des bras de la morte [2]), tant elle la tenait fortement et la serrait avec ferveur, tant lui-même était étourdi et effrayé de ces merveilles. Ainsi Elioz dut enterrer sa soeur, ayant entre ses bras la robe de J. C., dans un lieu que Dieu seul connaît, et nul autre que lui. Tout ce que l'on sait, c'est que ce fut auprès d'un cèdre, apporté du Liban, qui fut planté et poussa à Mtzkhétha [3]).

[1]) Par le texte arménien on voit que cela signifie, que J. C. était l'objet annoncé allégoriquement par les auteurs des saintes Ecritures.

[2]) V. la traduction arménienne.

[3]) Dans l'Abrégé d'histoire universelle du patriarche Mikael Asori, en arménien, on lit, p. 72: «S. Ephrem rapporte que les soldats ayant tiré au sort la tunique sans couture de J. C., pour ne pas la déchirer, elle échut à un homme de la compagnie du centurion Ghouncianos (Longin); celui-ci l'emporta dans la ville de Mokon, sa patrie, au pays de Galatie, où on la vénère encore maintenant. Un autre centurion, qui était Laze, emporta sa part des habits du Sauveur, dans la ville de Goud, sa patrie, capitale du pays des Egiratsi (Mingréliens) et la mit dans un bassin de verre, aujourd'hui suspendu dans l'église, sans que personne s'en occupe. Chacun peut s'en approcher et les voir. Quant à la robe sans couture, elle avait été tissée par la propre soeur du roi Abgar, et apportée au Sauveur par un courrier, nommé Anania.» Mikael achevait d'écrire son livre en 1224. Voici comment sont écrits les noms géographiques dans le manuscrit du Musée asiatique: [1]) յաշխարհն գաղատացւոց, ի քաղաքն իւր Մօքոն; [2]) հարիւրապետն լազեկեցի; [3]) ի քաղաքն իւր Գուդ, ի մայրաքաղաքն եգիրացւոց. Comme le manuscrit est en caractères cursifs, et avec abréviations, j'avais lu autrefois le nom No. [1])

« J'ai encore appris de mon père qu'il y a un autre vêtement, doué d'une vertu divine, à savoir le double manteau d'Elie : il est dans cette ville, à notre portée, sous les pierres de fondation du sanctuaire, sans qu'on ait pu jusqu'à ce jour le trouver. Bien des fois Se. Nino m'a poussé à tirer de mon père l'indication précise de la localité où est ce vêtement de feu, mais mon père ne m'a dit que cela : « C'est ici qu'est déposé cet objet, pour lequel les langues des hommes ne manqueront pas de chanter les louanges de Dieu. Le lieu où il se trouve est comme celui où Jacob vit l'échelle atteignant
58 les cieux. » Bien des années après, Armazel [1]), arrière-petit-fils du roi Aderc, fit chercher ce vêtement parmi les Juifs, sans pouvoir le trouver ni en avoir d'informations; mais ceux auprès de qui il prit des renseignements lui dirent, ainsi qu'on l'a rapporté plus haut, que le lieu où il est déposé se trouve au voisinage du cèdre. Remarquons encore que la maison d'Elioz, qui rapporta la robe du Sauveur, et la mit avec sa soeur dans la tombe, était à l'O. de la ville, au-delà de Mogoutha, près du pont. [2])

Dans ce temps-là Se. Nino vit trois et quatre fois en songe, lorsqu'appuyée sur ses genoux elle se livrait un moment au sommeil, elle vit, dis-je, des oiseaux au plumage noir, qui plongeaient dans le fleuve pour se baigner, et qui en sortaient blanchis; puis, allant dans le jardin, près de l'arbrisseau [3]) mentionné ci-dessus, en ramassaient les baies et en enlevaient les fleurs, qu'ils apportaient avec grâce et empressement à sainte Nino, comme si le jardin lui eût appartenu, et faisant cercle autour d'elle, gazouillaient délicieusement. Témoin de ce spectacle, la sainte en fit part à Sidonia, fille d'Abiathar, son disciple, qui lui répondit de la sorte : « Etrangère, née en d'autres lieux, captive, ainsi que tu l'assures, toi qui a brisé nos chaînes, je sais que tu es la cause de ces nouveaux événements, que par toi l'on a appris l'histoire de ce qui s'est passé autrefois, sous nos pères, celle de cet homme céleste de qui le sang innocent fut injustement répandu, à la honte des Juifs, dispersés depuis lors sur la face de la terre. Leur royauté fut détruite, le saint temple leur fut enlevé, et un peuple étranger appelé à recevoir l'héritage de leur grandeur. Jérusalem, Jérusalem, comme tu as étendu tes ailes pour recevoir

քաղդէացւոց, *des Chaldéens.* J'ignore, du reste, où peut être située la ville ici nommée. S'il s'agissait de la Géorgie, on pourrait, dans le nom de *Mokon* reconnaître celui de *Mogoutha*, cette résidence *des Mages* dont il est parlé p. 17 et 50. Quant au No. [3]) *Goud*, avec son entourage, il ne peut signifier que *Kouthathis*, l'ancienne *Kytaea*. Enfin, pour des raisons trop longues à détailler, j'ai dû entièrement changer la traduction de l'avant-dernière phrase, commençant par *chacun*. Cf. Bullet. scient. t. V, N. 8, p. 120.

[1]) Le texte porte *Amzael;* v. sup. 13e règne.

[2]) Quoiqu'ici l'auteur se serve absolument des mêmes termes qu'à la p. 50, en indiquant la position de Mogoutha, pourtant il faut leur donner une autre valeur. Les habitants d'Ourbnis, qui allaient à Mtzkhétha, adorer les idoles, devaient dépasser Mogoutha et traverser le pont, pour se rendre à la montagne d'Armaz; au lieu que la maison d'Elioz était, relativement à Mtzkhétha, au-delà de Mogoutha et près du pont, conséquemment à l'O. de ces trois localités, sur la rive gauche du Kour. = La Chron. arm. indique aussi la position de la maison d'Elioz « à l'O. du pont de Mogtha. »

[3]) Le petit pin : v. p. 54.

sous leur abri les nations de tous les coins du monde! Voici qu'il est venu en ces lieux une femme, qui changera toute l'organisation de ce pays.» Se tournant ensuite vers sainte Nino, elle lui dit: «Ce que tu as vu nous apprend et nous montre clairement que ce lieu a été changé par toi en un verger spirituel, où l'on recueillera éternellement des fruits divins.»

«Quand le roi Mirîan revint de Grèce [1]), battu par l'empereur Constantin, et avant son arrivée, Se. Nino prêchait ouvertement la religion de J. C.; car elle disait hautement: «Je vous ai trouvés, peuples du nord, livrés à l'erreur.» Elle montrait la croix de sarments, qui opérait de grands prodiges et guérissait sans remèdes, par le seul at- 59
touchement, des maladies incurables. A ses prédications se joignirent bientôt celles de ses disciples, qui d'abord l'avaient écoutée en secret: c'étaient les sept femmes juives, Sidonia, fille du prêtre Abiathar, avec six autres; les deux époux, gardiens du verger; le prêtre Abiathar, ce nouveau Paul, qui publiait hardiment et avec un zèle infatigable la religion nouvelle. Très instruit dans l'ancienne loi, il avait appris la nouvelle de Se. Nino, et il était encore plus énergique que la sainte pour faire connaître et enseigner au peuple la religion du Christ. Alors les Juifs se soulevèrent contre Abiathar, comme pour le lapider; mais le roi Mirian envoya ses gens, qui le préservèrent de la mort; car lui-même, à force d'entendre parler de miracles opérés par le Christ en Grèce, en Arménie, éprouvait une inclination pour cette religion, et n'empêchait ni Se. Nino ni ses disciples de la prêcher. Cependant l'ennemi de tous les fidèles, le démon, leur faisait la guerre et les empêchait de s'affermir dans la confession de la foi; la reine Nana, surtout, opposait l'entêtement et le mépris à la prédication de la religion véritable du Christ. Pour Se. Nino, elle persévérait, et dans son asyle du buisson, ne discontinuait pas ses prières. Les gentils étaient surpris de ses prières et de ses veilles, et, ne comprenant rien à une telle conduite, lui en demandaient les motifs. La sainte, expliquant à ces ignorants les livres anciens et nouveaux, les leur faisait comprendre, et éveillait dans leurs coeurs l'amour de J. C.

«Elle employa ainsi trois années à prêcher publiquement et à se faire des disciples. Il y eut alors un jeune enfant, atteint de maladie. Sa mère le conduisait de porte en porte, afin de trouver quelqu'un expert en médecine, qui pût le soulager. Tout le monde le savait, mais on ne trouvait pas de moyen de guérir l'enfant. Les médecins disaient à cette femme: «Rien ne peut amener sa guérison.» Cette femme, idolâtre entêtée, ne cessait d'injurier la religion des chrétiens et d'empêcher les autres d'aller prendre les leçons de Se. Nino. Mais ayant perdu toute espérance de la part des médecins, elle alla se jeter aux pieds de la sainte et la pria de s'occuper de son fils. «Le soulagement qui vient des hommes, lui dit la sainte, je ne l'opérerai point, mais ce sera mon Dieu, le

[1]) Il me paraît difficile de croire que ce qui suit appartienne au récit d'Abiathar, puisqu'on va voir ce personnage se donner à lui-même des éloges, qui seraient déplacés dans sa bouche. En tout cas ceci doit se rapporter à l'événement raconté p. 44.

Christ que je sers, qui le procurera à cet enfant, car il est désespéré de tous;» et ayant
60 fait mettre le malade sur le cilice sur lequel elle avait habitude de prier, elle n'eut pas plus tôt commencé de s'adresser au Seigneur, que l'enfant fut guéri et rendu, stupéfait et joyeux à sa mère. Celle-ci confessa le Christ et dit: «Il n'y a pas d'autre Dieu que le Christ annoncé par Nino;» elle se déclara disciple de la sainte, et marcha sur ses traces, en glorifiant Dieu.

«La reine Nana tomba alors grièvement malade; elle était en proie à de cruelles douleurs, que l'art des médecins ne pouvait adoucir, car les praticiens les plus habiles avaient en vain employé leurs remèdes sans réussir dans cette cure, de sorte qu'ils ne savaient que faire et n'espéraient plus rien. Cependant on fit savoir à la reine que Nino, la captive romaine, guérissait bien des maladies. La reine ordonna donc à ses serviteurs de la lui amener; ses gens, ayant été la chercher, la trouvèrent sous le feuillage du buisson, faisant sa prière, à la sixième heure, et lui déclarèrent l'ordre de leur maîtresse. «Il m'est défendu, dit-elle, de quitter ce lieu, où sont mes armes [1]); mais que la reine vienne ici, dans ma véritable demeure, et par la puissance du Christ elle sera guérie.» Les serviteurs de la reine lui ayant rapporté les paroles de Se. Nino, elle leur dit: «Préparez-moi une litière, et conduisez-moi à elle.» Ses serviteurs, et avec eux son fils Rew et un peuple nombreux, la portèrent sur un lit vers sainte Nino. Arrivée dans sa demeure, elle fut placée sur le cilice, tandis que la sainte se mit à prier et conjurer le Seigneur, durant un long temps; puis, apportant la croix dont elle se servait, elle en toucha la tête, les pieds et les épaules de la reine, en faisant le signe de la croix, et soudain la reine se levant, ranimée, crut en J. C. et dit: «Il n'y a pas d'autre Dieu que le Christ, prêché par cette femme.» Depuis lors, elle fit de la sainte son amie intime et ne cessa de l'interroger en détail sur la religion de J. C. Sainte Nino, Abiathar, comme un autre Paul [2]), et sa fille Sidonia, l'instruisaient, et elle devint une véritable croyante, connaissant le vrai Dieu. Le roi ayant demandé à son épouse comment elle avait été guérie soudainement, celle-ci lui raconta tout ce qui s'était passé à son sujet; comment, sans remèdes, par la prière de Se. Nino et par l'attouchement de la croix, elle avait été guérie; et la multitude, témoin de tout, confirmait les paroles de la reine.

«Alors le roi Mirian, étonné, commença à s'informer de la religion du Christ et à
61 questionner fréquemment le Juif converti, Abiathar, sur les Ecritures anciennes et nou-

[1]) Littér. «de quitter mon camp.»

[2]) Chron. arm. «Abiathar, qui fut aussi nommé Paul en embrassant la foi, *ou* à cause de sa foi;» *պօղոսն կոչեցաւ ի հաւատոյն.*" Le premier sens n'impliquant pas éloge, on pourrait l'admettre, comme exposé d'un fait, sous la plume même d'Abithar; mais précédemment, p. 59, là où le texte géorgien emploie une expression analogue, on ne peut concilier avec l'humilité chrétienne une phrase louangeuse.

son esprit s'éclaire, et que le peuple aussi s'approche de la divinité [1]).» On amena alors l'archimage à la sainte; la reine, de son côté, s'avança sous les cèdres du verger. Placé à l'orient, le malade, à qui Se. Nino avait fait lever les mains, dit trois fois: «Je renonce à toi, démon, et je me prosterne devant J. C., Fils de Dieu.» Cependant la sainte pleurait et demandait à Dieu, en gémissant, de secourir cet homme. Ses disciples de- 63
meurèrent là, avec elle, durant un jour et deux nuits; tout-à-coup l'esprit impur sortit de cet homme, qui devint disciple de Se. Nino, avec toute sa famille et son peuple, glorifiant le Père, le Fils et le Saint-Esprit.»

§ 5.

Récit de Sidonia, femme qui se fit disciple de Se. Nino, qui vit et écrivit la conversion miraculeuse du roi Mirian et sa soumission à la sainte; de la croyance en J. C., de l'érection de la croix, de la construction des églises et des miracles qui s'opérèrent en cette occasion. [2])

«C'était un jour d'été, le samedi 20 juillet, le roi Mirian étant parti pour chasser du côté de Moukhnar, l'ennemi méchant et invisible, le démon, le tenta, en réveillant dans son coeur l'amour des idoles et du feu, de sorte que, résolu de les servir et de faire périr par le glaive tous les chrétiens, il dit à quatre de ses conseillers: «Nous sommes dignes d'être châtiés par nos Dieux, pour avoir été négligents dans leur service et avoir permis aux enchanteurs chrétiens de prêcher leur religion dans notre pays; car c'est par la magie qu'ils opèrent des merveilles. Je suis maintenant résolu à faire périr par le glaive ceux qui espèrent dans le crucifié et à redoubler de ferveur au service des Dieux, maîtres du Karthli. J'engagerai mon épouse Nana à se convertir et à abandonner la religion du crucifié [3]). Si elle ne m'obéit pas, j'oublierai son amour, et je l'exterminerai avec les autres.» Ses conseillers, qui prenaient la chose à coeur, et depuis longtemps étaient dans ces dispositions, sans oser les faire paraître, l'affermirent dans ce projet. Cependant le roi, après avoir traversé tout le territoire de Moukhnar, s'éleva sur

[1]) Tout ce discours ne se retrouve dans la Chron. arm. que pour le fonds des idées: la rédaction en est différente.

[2]) Le manuscrit T ajoute ici: «chapitre septième.» Ces mots semblent indiquer un extrait d'un livre plus considérable, qui nous manque. Notre texte, dans l'état où il est aujourd'hui, ne contient point jusqu'ici tant de divisions, et celles mêmes que j'ai numérotées ne le sont point dans l'original, ainsi que je l'ai déjà remarqué.

[3]) On voit qu'ici l'auteur ne se sert pas des mots «la religion des Romains,» dont Wakhoucht, dans son Introduction (v. sup. p. 6) tire des conclusions rigoureuses. Peut-être quelque manuscrit portait-il, en effet, la leçon d'après laquelle Wakhoucht argumente; mais avec notre texte, il n'est pas possible de trouver d'amphibologie dans les paroles du roi Mirian: ce n'est que précédemment, p. 61, que le roi parle expressément «de la fausse religion des Romains,» qui, suivant lui, est le christianisme.

la haute montagne de Thkhoth [1]), pour regarder du côté de Casp et d'Ouphlis-Tzikhé. Quand il fut arrivé au sommet, en plein midi [2]), le soleil fit place aux ténèbres et le jour à une nuit épaisse [3]). L'obscurité ayant couvert tous les environs, il se trouva séparé de sa suite, livrée à une vive inquiétude, et resté seul, tremblant de frayeur, allait dans les montagnes et dans les halliers. Arrivé dans un certain endroit, il perdit toute espérance de sauver sa vie, et quand il reprit ses sens, il pensa de la sorte en lui-même: «Voilà que j'ai invoqué mes Dieux, sans éprouver de soulagement; quant à la croix et au crucifié, que prêche Nino, en faisant des guérisons par son assistance, ne
64 pourraient-ils me sauver de ce malheur? car je suis tout vivant dans l'enfer, ne sachant si ce changement de la lumière en ténèbres s'est fait pour tout le monde ou pour moi seul. Si je suis seul affligé, Dieu de Nino, éclaire pour moi cette obscurité et montre-moi mon palais. Je confesserai ton nom; j'élèverai et j'adorerai le bois de la croix; je me bâtirai un lieu pour prier, et j'obéirai à Se. Nino, en embrassant la religion des Romains.»

A peine eut-il exprimé ces pensées, le soleil apparut dans sa splendeur. Descendant de cheval, le roi s'arrêta dans ce lieu, étendit les mains vers l'orient et dit: «Tu es le Dieu de tous les Dieux, le Seigneur de toutes les puissances, toi dont parle Se. Nino. Ton nom doit être loué par toutes les créatures, sous le ciel et sur la terre. C'est toi qui m'as délivré de mon affliction, et dissipé pour moi les ténèbres; je connais maintenant que tu veux me sauver, me consoler et m'approcher de toi. Dieu béni, j'érigerai en ce lieu le bois de la croix, pour y glorifier ton nom et rappeler à jamais le souvenir de ce merveilleux événement.» Après avoir bien remarqué la localité, il s'en-alla, et les gens dispersés, revoyant la lumière, se réunirent. «Que tout le peuple rende gloire au Dieu de Nino, criait le roi, car il est le Dieu des siècles, et à lui seul appartient la gloire dans l'éternité.» [4])

Cependant la reine Nana et toute la multitude se portèrent au-devant du roi; car après avoir entendu dire qu'il était perdu, on avait appris son retour: ils le rencontrèrent à Kindzara et à Ghartha. Pour la bienheureuse Nino, elle était à prier, le soir,

[1]) Chron. arm. Thakhouth et Thkhoth. V. Géogr. de la Gé. p. 217.

[2]) [illegible] signifie «environ à la moitié de midi:» ou plutôt, comme je l'ai traduit, «en plein midi;» car la Chron. arm. traduit également «au milieu du jour.»

[3]) [illegible] «une nuit *comme* celle des ténèbres éternelles.»

[4]) Si ce récit de la conversion de Mirian ne se trouvait que dans les livres géorgiens, on pourrait croire qu'il a été imaginé sur le modèle des circonstances qui amenèrent le roi Trdat à se faire chrétien; mais un auteur presque contemporain, Moïse de Khoren, raconte les faits presque dans les mêmes termes que l'annaliste de la Géorgie: il faut donc reconnaître que moins de cent ans après Mirian, la tradition qui le concerne circulait déjà. Moïse de Khoren, l. II, ch. 86, éd. 1827, ajoute que Se. Nouné fit alors demander à S. Grégoire l'Illuminateur ce qu'elle devait faire, et que, sur son conseil, elle brisa elle-même l'idole d'Armaz, que le peuple adorait chaque matin, en montant sur les toits des maisons, et se tournant vers la montagne, au-delà du Kour, sur laquelle l'idole était dressée. Ensuite elle érigea

dans le buisson, à son heure habituelle, et nous étions avec elle cinquante personnes. Comme le roi revenait, toute la ville était dans l'agitation, et le roi criait à haute voix : « Où est la femme étrangère, qui est ma mère, et son Dieu mon libérateur ? » Apprenant qu'elle était à prier, dans le buisson, le roi se détourna avec toute sa suite. Il arrive, descend de cheval et dit à la sainte : « Rends-moi digne maintenant, d'invoquer ton Dieu, mon libérateur. » Nino l'instruisit et l'engagea à se prosterner sur-le-champ du côté de l'E., et à confesser la divinité de J. C. Alors tout le peuple se mit à murmurer et à pleurer, en voyant le roi et la reine répandre des larmes. Le lendemain le roi Mirian envoya un député en Grèce, vers l'empereur Constantin [1], avec une lettre de Se. Nino pour l'impératrice Hélène, afin de l'informer de tous les prodiges opérés par J. C., à Mtzkhétha, à l'égard du roi Mirian. On lui demanda en toute hâte des prêtres, pour 65
administrer le baptême. Cependant Nino et ses disciples prêchaient parmi le peuple, jour et nuit, sans interruption, et lui enseignaient la vraie route du paradis. »

---

§ 6.

Récit de la même Sidonia, au sujet de la construction des églises.

« Quand le roi et tout le peuple eurent embrassé avec empressement le christianisme, et avant l'arrivée des prêtres, le roi Mirian dit à Se. Nino : « J'ai hâte de construire la maison de Dieu ; où la bâtirons-nous ? — Là, dit sainte Nino, où les grands mthawars l'ont décidé et arrêté [2]. — J'aime ton buisson, dit le roi, et je veux que la chose se

une croix sur une colline, au-delà d'une petite rivière (l'Aragwi), à l'E. de Mtzkhétha. Comme cette croix était grossièrement faite, le peuple la méprisait : Dieu donc permit qu'elle parût resplendissante, comme il sera dit plus bas, dans le texte géorgien. Il termine, en résumant les courses apostoliques de Se. Nino, depuis le Clardjeth jusqu'au pays des Alains, aux Portes-Caspiennes et au pays des Massagètes.

[1]) Wakhoucht, p. 30 [5], place cet événement en 4266 ou 5625 du monde, 317 de J. C., 69 du 12e cycle, et fait remarquer en note que Constantin n'était pas encore chrétien, lorsqu'il envoya à Mirian Ioané, évêque des Goths, que Constantinople n'était pas non plus bâtie, et que l'empereur était alors à Rome. Or les deux derniers faits paraissent vraisemblables, mais le premier, c'est-à-dire la conversion de Constantin, est inexactement indiqué par Wakhoucht, puisque Constantin devint chrétien en 312, après sa victoire sur Maxence (v. Hist. du Bas Emp. t. I, p. 96) ; il ne fut pourtant baptisé qu'en 337 ; ibid. p. 382. Quant au titre d'évêque des Goths, donné à Ioané, je ne sais d'où Wakhoucht a pris ce renseignement, inconciliable avec ce qu'on sait d'ailleurs. En effet, dans la Vie de S. Giorgi Mthatsmidel, à laquelle se réfère Wakhoucht, il est bien dit : « Ioané, évêque de Gothie, fut sacré à Mtzkhétha : » mais il n'est point question que ce soit celui qui fut *envoyé* en Géorgie par Constantin. D'ailleurs, le fait *du sacre* d'un évêque ainsi nommé est rapporté par Dosithée, dans son Histoire des patriarches de Jérusalem (Bullet scient. t. V, p. 228), au temps de Léon-l'Isaurien, 717 — 741 : par conséquent il s'agit d'un autre Ioané que le contemporain de Mirian.

[2]) Comme cette phrase a quelque chose de bizarre, je crois que le mot *les mthawars*, à la troisième personne, doit indiquer le roi lui-même.

« D'abord il vint un Juif, aveugle de naissance, qui, après s'être approché de la colonne élevée par Dieu-même, devint sur-le-champ clairvoyant et glorifia Dieu. En second lieu un enfant royal [1]), nommé Amzaspan [2]), était depuis huit ans alité ; sa mère le prit avec foi, et dans son lit l'apporta près de la colonne lumineuse, vraiment lumineuse. « Regarde, ma reine, dit-elle à Se. Nino, d'une voix suppliante, cet enfant qui est le mien et qui va mourir ; je sais que celui que tu nous annonces est le Dieu des Dieux. » Se. Nino, après avoir touché la colonne, plaça la main sur l'enfant et lui dit : « Tu crois en J. C., Fils de Dieu, venu comme homme pour sauver le monde ; dès ce jour sois
68 guéri et glorifie celui de qui ta guérison est l'ouvrage. L'enfant se leva aussitôt comme un homme sain, laissant le roi et le peuple pénétrés de crainte. Tous les malades s'approchaient et étaient guéris, tellement que le roi fit recouvrir la colonne d'une enveloppe en bois, afin qu'elle ne fût plus en vue. Le peuple continua pourtant de la toucher et obtenait sa guérison. Mettant aussitôt la main à l'oeuvre, le roi termina l'église du verger.

« Les envoyés du roi Mirian étant arrivés près de l'empereur Constantin et lui ayant raconté tout ce qui avait eu lieu, l'empereur et l'impératrice Hélène, sa mère, furent au comble de la joie, d'abord parce que la grâce divine se répandait partout, et que par sa protection la Géorgie allait recevoir le baptême; puis parce que le roi Mirian leur garantissait l'extermination des Perses et la sincérité de son alliance avec eux : ce dont ils remercièrent le Seigneur. Ils envoyèrent aussi un véritable prêtre, l'évêque Ioané [3]), avec

[1]) სეფეწული ; au dire de Moïse de Khoren, l. II, ch. 7, le roi arsacide arménien Valarsace avait des gardes-du-corps du genre des *սեփհեցուղ séphétsough* ibériens. Cette dénomination reparaîtra de temps en temps dans les Annales, même à l'époque du XIIIe siècle.

[2]) Chron. armén. « Un homme de la race royale d'Hamzasp. » Il se pourrait bien qu'au lieu du mot *Համզասպունի* il fallût lire *Համազասպ անուն* « nommé Hamazasp. » Au reste, il n'y avait alors, ni en Géorgie ni en Arménie, une famille Hamazaspouni, à laquelle convînt ce singulier titre de *race royale, Թագաւորազն*.

[3]) S'il n'est point dit positivement que les ecclésiastiques ici mentionnés eussent reçu leur mission du patriarche d'Antioche, du moins le contraire n'y est pas exprimé. La tradition constante en Géorgie est que les premiers prêtres qui y furent envoyés vinrent d'Antioche. Le tsarévitch David, dans sa Краткая ист. о Грузіи, p. 45, est de cet avis : « Constantin, dit-il, envoya au roi Mirian, suivant sa prière, Eustathe d'Antioche, avec des prêtres. » Le patriarche Antoni, dans son troisième Discours sur l'histoire de Géorgie rapporte les mêmes faits, et, en ce qui concerne Eustathe, s'exprime ainsi : « Le roi Mirian et tous les Géorgiens furent baptisés par (ჴელით, par la main ou par l'entremise) Eustathe, patriarche d'Antioche. » D'autre part le métropolite Timothée Gabachwili, qui, en 1755 et années suivantes, visitait les couvents de Grèce et de Jérusalem, s'exprime ainsi dans le Livre de la Visite (p. 111 de mon manuscrit) : « Le patriarche de Jérusalem me dit, Au temps de Constantin, votre pays embrassa le christianisme, et l'empereur vous envoya S. Eustathe, patriarche d'Antioche, qui bâtit la première église patriarcale de Géorgie, sacra le premier catholicos et archevêque de ce pays. Plus tard, l'empereur Héraclius, lorsqu'il allait faire la guerre en Perse, conquit la Géorgie ; il déclara le métropolite de Photi catholicos d'Aphkhazeth, celui du Karthli restant simplement pasteur de cette contrée, du Cakheth et de

deux *autres* prêtres et trois diacres, et l'empereur écrivit au roi Mirian une lettre de compliments, de bénédictions et d'actions de grâces rendues à Dieu. Il lui envoya encore la croix et l'image du Sauveur, avec d'autres riches présents [1]), auxquels l'impératrice joignit une lettre d'éloges et d'encouragements. L'évêque, les prêtres et les députés étant arrivés à Mtzkhétha, le roi et tout son peuple furent remplis de joie, car tous voulaient recevoir le baptême. Le roi adressa ensuite l'ordre à tous ses éristhaws, généraux et dignitaires du royaume, de se réunir près de lui, et tous se hâtèrent de venir à Mtzkhétha.

l'Aghovanie, et l'Iméreth lui étant ôtée. Plus tard, Wakhtang, roi de Géorgie, construisit Mtzkhétha (?) avec l'assentiment de Constantin-Monomaque, il y plaça un catholicos et abaissa le premier et ancien catholicos de Géorgie. De sorte qu'il y eut trois catholicos: celui de Karthli, celui d'Iméreth et l'ancien. C'est pourquoi, en décrivant tous les évêchés de l'univers, le patriarche Chrysante réunit ensemble l'ancien et le nouvel archevêque de Karthli.» Pour le moment je ne veux argumenter que d'après la première phrase de cet extrait, tout le reste étant plus que douteux, pour faire remonter aux temps anciens la tradition sujet de cette note.

Il est raconté dans la Vie de S. Giorgi Mthatsmidel, écrite par un de ses disciples, que ce saint Géorgien étant à Antioche, vers 1051, dans la première année du patriarche Théodose, le clergé de ce pays prétendit que les Géorgiens devaient être soumis au siége d'Antioche; malheureusement ni les adversaires des Géorgiens, ni le saint, dans sa défense, ne firent allusion à l'ancienne subordination hiérarchique de la Géorgie à l'égard d'Antioche, mais il me semble que la prétention elle-même indique des rapports antérieurs, sans quoi elle eût été complètement absurde. Enfin, lorsqu'en 1473 le nouveau patriarche d'Aphkhazeth fut institué, ce fut au patriarche Michel d'Antioche qu'eut recours pour le sacrer le roi d'Iméreth Bagrat II, et dans la bulle du sacre Michel dit clairement que ses prédécesseurs avaient anciennement le droit de conférer l'institution canonique aux catholicos géorgiens; v. Bullet. histor.-philol. t. I, p. 313.

M. S.-Martin fait remarquer avec juste raison (Hist. du Bas-Emp. nouv. éd. t. I, p. 293, n. 1), que si Eustathe fut réllement envoyé en Géorgie, il faut reculer la conversion de ce pays de plusieurs années, puisque cet Eustathe ne fut patriarche d'Antioche qu'en 325. Ce qu'il ajoute, qu'il ne put entreprendre un voyage en Géorgie qu'en 331, après sa déposition, ne me paraît pas aussi vraisemblable, puisqu'on ne peut croire que Constantin eût donné une semblable commission à un prélat disgracié.

Pour conclure, je ne connais aucun texte géorgien, ancien et authentique, qui certifie le voyage d'Eustathe en Géorgie *immédiatement* à l'époque de la conversion de cette contrée au christianisme, mais il n'est pas impossible que l'évêque Ioané et les trois autres prêtres mentionnés dans les Annales n'eussent reçu leur mission de l'église d'Antioche, puisque Constantinople n'existait pas en 317, n'avait pas encore de patriarche en 325, et conséquemment manquait d'autorité pour fonder une chrétienté, une hiérarchie nouvelles. Quant à la date de l'envoi des prêtres, elle me paraît douteuse, et je ne vois aucune raison inattaquable pour la fixer en 317 ou dix ans plus tard.

[1]) Le tsarévitch David, dans sa Кратк. ист. о Грузіи, p. 45, cite entre autres un clou de la croix du Sauveur, aujourd'hui déposé dans la cathédrale de l'Assomption, à Moscou, ainsi que l'image de Rouis (celle aux 500 reliques); et dans un autre ouvrage en géorgien, le Narcwéwi [illegible], ch. V, la planche sur laquelle posèrent les pieds de J. C. crucifié. Cette histoire a été imprimée à Tiflis, en 1800, mais je la cite d'après un manuscrit copié sous les yeux de l'auteur, en 1799; cf. le texte géorgien, p. 69, et la note, relativement à une seconde ambassade en Grèce, et de-là en Géorgie.

« Le roi reçut le baptême de la main de Se. Nino [1]), puis la reine et leur fils, de celle des prêtres et des diacres; après quoi l'évêque, ayant béni le Mtcouar et préparé un emplacement au voisinage du pont, à la porte de Mogoutha, dans le lieu où était la maison du prêtre Elioz, y baptisa les grands l'un après l'autre, d'où ce lieu fut appelé Mthawartha-Sanathlawi, lieu du baptême des mthawars. Plus bas, sur la rive du fleuve, les deux prêtres et les diacres administrèrent le baptême au peuple, qui s'empressait autour d'eux, chacun les priant de le baptiser avant les autres. Cet empressement était l'effet des prédications de Se. Nino, qui disait: « Quiconque ne sera pas baptisé ne verra pas la lumière éternelle. » Aussi tous voulaient être baptisés et le furent, du moins la
69 masse des Géorgiens, excepté les montagnards du Caucase, qui, malgré cette diffusion de la lumière, restèrent quelque temps dans les ténèbres. Les Juifs de Mtzkhétha eurent le même sort, mais la famille de Barabas [2]), composée de cinquante maisons [3]), reçut le baptême et la foi: aussi le roi les honora et leur donna le bourg de Tzikhé-Did. Phéroz, gendre de Mirian, et à qui ce prince avait donné en apanage le pays de Ran, depuis Barda, ne fut pas baptisé, non plus que son peuple, car ils n'obéissaient au roi que matériellement.

« Alors le roi Mirian envoya l'évêque Ioané, avec un personnage de distinction, auprès de l'empereur Constantin, pour lui demander un morceau du bois vivifiant, qui venait seulement d'être trouvé [4]) par la pieuse servante de Dieu, l'impératrice Hélène. Il souhaitait aussi avoir beaucoup de prêtres pour les envoyer dans chaque ville, dans chaque contrée, administrer le baptême, afin que tout le Karthli devînt bientôt chrétien. Il demandait, en outre, des architectes pour bâtir des églises. Quand cette ambassade fut arrivée en présence de l'empereur Constantin, il donna avec plaisir une portion du bois

[1]) D'après Wakhoucht, p. 30 [6], en 318 de J. C., 78 du 12e cycle; cette même date est admise par le tsarévitch David, dans le [illegible], ch. V, bien que, dans sa Кратк. ист. о Грузiи, publiée plus tard, en 1805, à St.-Pétersbourg, p. 44, il donne l'année 312. D'autre part Dosithée, dans son Histoire des patriarches de Jérusalem, en grec, fixe l'arrivée de Se. Nino en Géorgie, à l'an 5835 du monde; il ajoute qu'elle y resta 12 ans. Conséquemment, d'après cet auteur, le baptême du roi serait postérieur à l'an 327 de J. C.; v. Bullet. scientif. t. V, p. 243.

[2]) Le manuscrit des Vies des SS. Gé. au Mus. asiat. p. 376, écrit კაბრაჩანნი ორმოცდაათნი სულნი « les Cabrachaniens, au nombre de 50 personnes. »

[3]) Chron. arm. « cinquante personnes. »

[4]) L'invention de la croix ayant eu lieu en 327 (Lebeau, t. I, p. 374), cette date peut nous servir à fixer la valeur du mot *alors*, employé par l'auteur des Annales, et le reste de la chronologie de Wakhoucht, relativement à l'époque de la conversion de la Géorgie. Wakhoucht paraît s'être trompé de 10 ans dans ses calculs, puisqu'il dit ici en note, p. 30 [6], que d'après le témoignage des auteurs ecclésiastiques d'occident, la croix fut retrouvée peu de temps avant l'époque du baptême de Mirian. Selon Fleury, Hist. Eccl. l. XI, § 32, la croix fut trouvée dans la 20e année de Constantin, en 326, et Se. Hélène mourut à Rome dans le mois d'août de la même année, ce qui fait une différence seulement d'un an avec le calcul de Lebeau.

de la croix, les planches sur lesquelles avaient été cloués les pieds de J. C. et les clous [1]) de ses mains : il envoya aussi des prêtres et architectes en très grand nombre. En effet cet empereur fit construire durant son règne une église [2]), et remit de grandes richesses à l'évêque Ioané, en lui recommandant de bâtir en son nom des églises partout où il serait nécessaire, et d'immobiliser ces riches trésors dans l'intérieur de la Géorgie. L'évêque partit avec l'ambassadeur. Arrivé dans le canton d'Eroucheth, il y laissa des architectes pour construire une église, avec de l'argent et les clous du Seigneur, puis il vint à Manglis, où il commença une autre église et y laissa les planches du Seigneur. Le roi Mirian fut affligé de ce qu'au lieu de venir d'abord dans la capitale, ils s'étaient occupés de construire des églises dans d'autres villes et contrées, et y avaient déposé les reliques. Mais sainte Nino vint le voir et lui dit : « Console-toi, o roi ; il fallait que partout, sur leur passage, ils semassent le nom du Seigneur, et d'ailleurs tu as en cette ville le vêtement précieux de J. C. »

« Le roi manda ensuite Abiathar et avec lui un grand nombre de Juifs, qu'il questionna au sujet de la robe ; ceux-ci lui dirent tout ce qui a été rapporté plus haut. Alors 70
élevant les mains : « Béni sois-tu, Jésus Notre-Seigneur, Fils du Dieu vivant, dit le roi, de ce que tu as voulu depuis longtemps nous délivrer du démon et du lieu des ténèbres ; c'est pour cela que tu as fait porter ici ce vêtement, de la sainte ville de Jérusalem, l'enlevant aux Hébreux qui méconnaissaient ta divinité, *pour le donner* à une nation étrangère comme nous [3]). » Le roi et toute la ville ayant dès-lors fait profession du christianisme, on commença la construction d'une église dans le faubourg [4]), sur l'emplacement des buissons où Se. Nino avait résidé : là maintenant se voit l'église archiépiscopale. « Béni soit Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit alors sainte Nino, et le père de Notre-Seigneur, qui nous a envoyé son Verbe, lequel, descendu en ce bas monde, du haut des cieux, son temple auguste, est né incontestablement de la race de David, d'une femme fille unique, sainte et sans souillure ; qui, lui étant agréable, est devenu la cause de notre salut ; qui a éclairé tout le monde placé sous la voute céleste, et sauvé les fidèles ; qui est né comme homme ; qui, étant la lumière de tous, l'image de Dieu,

[1]) Ce pluriel et le précédent me semblent tous deux honorifiques, du moins ne peuvent-ils être pris à la lettre. La planche fut déposée à Manglis, et le clou dans l'église d'Eroucheth ; Descr. de la Gé. p. 105, 171.

[2]) Cette phrase hétéroclite manque dans le texte arménien.

[3]) Je supplée les mots soulignés, sans quoi le sens serait : « ce vêtement a été également enlevé à nous qui sommes une nation étrangère. » La Chron. arm. autorise cette correction.

[4]) L'auteur se sert du mot გარეუბანს, qui pourrait faire un contresens si l'on traduisait « à Garé-Ouban ; car un lieu de ce nom se trouve sur la gauche du Kour et forme une portion du Tiflis moderne. Géogr, de la Gé., p. 191. Il est probable que l'église « encore épiscopale, » comme le dit la Chron. arm. qui fut construite hors de la ville de Mtzkhétha, est celle de Samthawro ; *op. cit.* p. 211.

a reçu le baptême [1]) de l'eau et de l'esprit, comme un simple serviteur de la loi; qui a été crucifié, enseveli, est ressuscité le troisième jour, et est monté dans les hauteurs de son père, d'où il viendra de nouveau avec gloire; à qui appartient toute gloire, avec le Père et l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles; amen.»

§ 7.

Erection de la croix vénérable.

Le roi, la reine, leurs enfants et leur peuple étaient baptisés; or, sur un rocher inaccessible était planté un bel arbre [2]) très odoriférant et vraiment admirable; car si quelque bête atteinte d'une flèche en mangeait les feuilles ou les graines qui en tombaient, quoique blessée grièvement dans une partie vitale, elle échappait à la mort. Comme les idolâtres en avaient été très étonnés autrefois, on informa l'évêque Ioané des circonstances relatives à cet arbre, et il répondit: «Ce pays était vraiment réservé de Dieu pour que sa religion y fût établie, et c'est par un effet de sa providence que cet arbre a crû et s'est conservé jusqu'à nos jours. Maintenant donc que la grâce de Dieu s'est répandue sur toute la Géorgie, il faut en faire une croix, qui sera l'objet de l'adoration de tout le pays.» Rew, fils du roi, l'évêque et la multitude, allèrent donc couper l'arbre, qu'ils emportèrent avec ses branches. Tel qu'il était, avec ses branches et
71 son feuillage, il fut apporté en ville sur les bras de dix dixaines d'hommes, et là la verdure de son feuillage, malgré la saison d'hiver, attira les regards de la foule. Car tandis que les autres étaient secs, celui-ci avait toutes ses feuilles, un aspect charmant, un agréable parfum. On le dressa sur sa tige, à la porte de l'église, au sud de [3]) .....; un vent doux, qui soufflait, en agitait les branches; il était plaisant à voir, comme on le dit de l'aloës. Coupé le vendredi 25 mars [4]), il resta ainsi 37 jours sans que ses feuil-

[1]) Il y a ici un jeu de mots intraduisible, le baptême s'appelant en géorgien «réception de la lumière.»

[2]) Les événements qui vont être rapportés sont, d'après la manière dont s'exprime notre texte, postérieurs au baptême du roi: ვითარცა ნათელიღო მეფემ..., მაშინ იყო ხე ერთი; «Le roi, ayant été baptisé,... il y avait un arbre.» On ne peut donc supposer un grand intervalle entre les faits précédents et ceux-ci, qui doivent avoir eu lieu en 327 ou 328.

[3]) Je n'ose traduire les mots სამხრით ამის ხისა «au sud *dudit arbre*,» qui donnent un sens ridicule, et que je ne sais par quoi remplacer. Peut-être faut-il entièrement supprimer les deux mots ამის ხისა, qui auront été mis là par une négligence de copiste, et qui se trouvent répétés dans la même ligne: «un vent doux..., agitait les branches *de cet arbre*.»

[4]) Le 25 mars tomba un vendredi, en 315, 320, 326 et 337: la première date est inadmissible; la seconde concorde assez avec les calculs de Wakhoucht, que je ne crois pas exacts; la troisième peut coïncider exactement avec l'époque de l'invention de la sainte croix (3 mai 326, ou au plus tard 327), car l'érection de la croix en Géorgie dut avoir lieu au plus tôt en 328, i. e. l'année qui suivit l'invention de la croix à Jérusalem. Quant à la dernière date, elle me paraît beaucoup trop reculée.

les changeassent de couleur, et comme s'il eût été posé sur ses racines, auprès d'une source vive, jusqu'à ce que tous les arbres du hallier se fussent revêtus de leurs feuilles, et ceux qui donnent des fruits de leur parure de fleurs. Alors, le premier jour de mai, on en fit des croix, qui furent dressées le 7 du même mois. Les rois y prêtèrent la main avec plaisir, et le peuple avec empressement: cela eut lieu dans l'église.

Tout le peuple karthle fut témoin que chaque jour une croix de feu descendait du ciel, et qu'il s'y formait comme une couronne d'étoiles, qui demeurait sur l'église jusqu'à l'aurore. Au crépuscule, deux étoiles s'en détachaient et s'en-allaient, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Pour la croix, conservant tout son éclat, elle allait doucement du côté d'une source, et remontant le cours de l'Aragwi, vers une colline rocheuse, laquelle source s'était formée des pleurs de Se. Nino, et de-là elle s'élevait vers le ciel. Ce spectacle, effet de la puissance de J.-C. Notre Sauveur, fut vu plusieurs fois par le peuple de la Géorgie. Alors on se mit à demander à la sainte ce que c'étaient que ces étoiles brillantes, dont l'une allait à l'orient et l'autre à l'occident. « Envoyez, dit-elle, des gens sur les plus hautes montagnes, à l'E. jusqu'au Cakheth, à l'O. dans les environs de cette ville, et quand l'éclat de ces météores se fera apercevoir, qu'on regarde où ils s'arrêteront: en ces lieux on érigera deux croix en l'honneur du Sauveur. Le roi suivit ce conseil et fit observer les cîmes des montagnes. C'était un vendredi; or le samedi, au point du jour, le miracle eut lieu, précisément comme par le passé. Le lendemain arrivèrent de l'occident ceux qui étaient postés sur les montagnes de Kwabtha- 72
Thaw[1]), et ils dirent au roi: « Quand l'étoile est partie, elle s'est élevée, et arrivée au mont de Thkhoth[2]), à la descente de Casp, elle s'est arrêtée en un certain lieu, où elle a disparu. » Ceux des montagnes du Cakheth dirent, à leur tour: « Nous avons vu l'étoile venir de notre côté et s'arrêter au bourg de Bodé[3]), dans la province de Coukheth. — Emportez, dit alors Se. Nino, les deux croix que voici, et dressez-en une sur le mont de Thkhoth, où Dieu vous a montré cet effet de sa puissance; pour l'autre, donnez-la à Salomé, servante de Dieu, qui la placera dans la ville d'Oudjarmo; car Boudi[4]), un simple bourg du Coukheth, ne doit pas rivaliser avec une ville royale, où il y a une foule de peuple, et Boudé verra à son tour qu'il est un lieu agréable au Seigneur; » ce qui fut fait, conformément à la parole de Nino.

Par suite de cette merveilleuse manifestation du ciel, des hommes ayant pris entre

[1]) Il me paraît qu'il s'agit ici du Kwabtha situé sur le Petit-Liakhwi, v. Géogr. de la Gé. p. 477; du moins ne trouvé-je aucune autre localité de ce nom.

[2]) Mon manuscrit porte *Thokharis*, que j'ai cru devoir corriger, à cause de l'événement dont le mont de Thkhoth a été le théâtre; cf. sup. p. 114. On m'a dit que cette montagne était à deux verstes ou une demi-lieue au N.E. de Mtzkhétha, et qu'il y avait encore une église de Se. Nino, mais je ne l'ai pas vue.

[3]) On verra plus bas, p. 76, diverses observations sur Bodé ou Boudé, comme porte le manuscrit R: je me contente donc de dire que ce lieu n'était pas dans le Coukheth, mais bien dans le Héreth.

[4]) Ici tous mes manuscrits portent Boudi.

leurs mains, à Mtzkhétha, la croix adorable, la portèrent au pied de la colline [1]) et passèrent la nuit à prier auprès de la source, à laquelle Se. Nino mêlait ses larmes. Il s'y fit des guérisons et des miracles extraordinaires. Le lendemain ils montèrent sur la colline rocheuse, où la sainte vint aussi, et, prosternée sur les pierres, pleura avec les rois, les chefs et toute la multitude, au point que les montagnes en retentissaient. Après avoir mis la main sur une pierre, «Viens, dit-elle à l'évêque, car il faut que tu traces sur cette pierre le signe de la croix.» L'évêque ayant fait ainsi, la croix fut dressée là solennellement par les rois; un peuple immense s'inclina pour l'adorer, confessa le vrai Fils du Dieu vivant, et crut en Dieu et à la glorieuse Trinité.

Les grands mthawars ne quittaient point la sainte église, la colonne de lumière ni la croix vivifiante, où ils étaient témoins de miracles extraordinaires, de guérisons incroyables. Le dimanche de la pleine lune de Pâques ayant été choisi par le roi Mirian et par tout Mtzkhétha pour rendre hommage à la croix, ce même jour fut fixé dans toute la Géorgie pour l'accomplissement d'un tel acte de religion: ce qui s'observe jusqu'à présent [2]). Quelques jours après la Pentecôte, un mercredi, l'on vit un prodige surprenant: tout-à-coup une colonne de lumière, en forme de croix, s'arrêta au-dessus de la croix; tout autour était comme une couronne de douze étoiles, et la colline de la croix [3]) répandait une odeur de parfum. Ce miracle fut vu de tous, et beaucoup d'impies se convertirent et furent baptisés ce jour-là. Pour les chrétiens, leur foi en fut augmentée, et ils glorifièrent Dieu. Il se fit encore un autre prodige auprès de la croix: on vit un feu
73 sept fois plus brillant que le soleil s'arrêter au-dessus d'elle; les anges montaient et descendaient, comme les étincelles qui s'élèvent au-dessus d'une fournaise; la colline de la croix était violemment agitée, d'un tremblement qui ne cessa qu'avec la vision. Cette merveille excita une admiration universelle, et porta chacun à louer de plus en plus le Seigneur. Comme ces prodiges se renouvelaient d'année en année, à la vue de tout le peuple, on s'empressait de venir, avec crainte et tremblement, adorer la croix.

Dans ce temps-là Rew, fils du roi, avait un enfant en bas âge, malade et au lit de la mort: c'était son unique fils. Il le plaça devant la croix et dit en pleurant: «Si tu m'accordes la vie de cet enfant, je ferai une châsse pour te renfermer;» et tout-à-coup cet enfant désespéré fut guéri, rendu à la vie et emmené par son père. Il vint en-

[1]) Il doit y avoir ici une lacune, car l'emploi des trois croix n'est pas indiqué, au lieu que la Chr. arm. dit explicitement où chacune fut dressée; v. Chr. arm.

[2]) Chr. arm. «On fixa la solennité de Pâques pour être la grande fête de la croix, dans tout le Karthli, pendant huit jours.» On m'a assuré que cet usage n'existait plus.

[3]) Cette indication laisse douter de quelle croix il s'agit dans le commencement du paragraphe, puisqu'il y avait une croix dans l'église de Mtzkhétha, la seconde sur le mont Thkhoth, la troisième à Oudjarma; mais en comblant la lacune ci-dessus indiquée, au moyen de la Chr. arm., on voit qu'il s'agit de la croix placée vis-à-vis de Mtzkhétha, sur le mont Djouar, Géogr. de la Gé. p. 213. Il sera question plus en détail, sous le 42e règne, de l'église où est la croix en question.

suite pour accomplir son voeu et offrir, avec une grande joie, ses actions de grâces. Il ne tarda point à faire construire la châsse pour la croix de Mtzkhétha [1]), et venait chaque année faire les offrandes qu'il avait promises. Depuis lors les faibles et les malades affluaient encore davantage, et obtenant leur guérison, glorifiaient avec joie la croix sainte de J. C.

Il y eut un jeune homme, privé de ses deux yeux, qui s'assit devant la croix, et, après sept jours, ayant joui de la vue, glorifia la croix adorable. Puis une femme continuellement tourmentée par les esprits impurs, au point qu'elle en avait perdu la force et la raison, depuis huit ans, et déchirait ses vêtements; le douzième jour après qu'on l'eut conduite devant la croix, elle fut guérie et s'en-alla sur ses pieds, glorifiant Dieu et rendant hommage à la croix. Il y eut encore un jeune enfant qui tomba et mourut tout-à-coup. Sa mère le prit, déposa son cadavre au pied de la croix, depuis le matin jusqu'au soir. Pour elle, elle pleurait et priait devant la croix. «Femme, lui disait-on, prends-le et ensevelis-le, car il est mort: cesse donc tes importunités.» Mais elle, sans perdre l'espérance, elle redoubla ses cris lamentables et ses prières. Sur le soir, l'enfant se ranima et ouvrit les yeux, et fut emmené, guéri et vivant, après sept jours, par sa mère, qui glorifiait Dieu.

Quand on vit cette guérison merveilleuse opérée par la très sainte croix, une foule 74
de gens privés d'enfants vinrent demander la fécondité, et ayant obtenu de nombreuses familles, ils offraient des présents et des actions de grâces. Ceux qui se présentaient en personne recevaient leur guérison; ceux qui, de loin, réclamaient dans leurs prières le secours de la croix de Mtzkhétha, n'en obtenaient pas moins l'objet de leurs demandes, et bientôt, vainqueurs de leurs ennemis, accouraient offrir leurs actions de grâces. En outre beaucoup d'incrédules qui, tombés dans le malheur, invoquaient la sainte croix, étaient sur-le-champ soulagés dans leurs infortunes et venaient adorer la croix; un grand nombre se faisaient baptiser et glorifiaient Dieu. On en vit beaucoup, soulagés de diverses maladies par la puissance de la sainte croix; beaucoup, affligés de différentes souffrances, accouraient pour prier et étaient incontinent guéris, depuis lors jusqu'à ce jour, et ils glorifiaient le Père, le Fils et le Saint-Esprit, à qui appartient la gloire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

---

§ 8.

Lettre écrite par le patriarche de Rome et par le roi des Brandj à Nino, au roi et à tout le peuple géorgien.

---

[1]) Chr. arm. «Il fit construire sur la croix une chapelle de marbre.» Les termes employés dans les deux textes sont ⴉⴓⴁⴍ et *խորան*, dont l'un signifie une *boîte*, et peut bien s'entendre d'uue croix qui est déjà placée dans un édifice; l'autre, une *tente*, un *pavillon*, et convient mieux à une croix placée dehors,

Dans ce temps-là il arriva une lettre du saint patriarche de Rome, adressée à Nino, au roi et au peuple de Géorgie. Un diacre brandj fut aussi envoyé pour complimenter et bénir sainte Nino, réclamer le secours de ses prières et entrer en communion d'actions de grâces avec elle. Il apportait une lettre du roi des Brandj, à la sainte, dont le père avait baptisé tout le peuple du Brandjeth [1]). De Jérusalem et de Constantinople on avait appris que le soleil de justice s'était répandu dans la Géorgie : c'est pourquoi cette lettre de félicitation avait été écrite, afin d'avoir connaissance des merveilles opérées en ces lieux, près de la colonne et au buisson, ainsi que des guérisons extraordinaires. Ayant vu et appris tous les prodiges de Mtzkhétha, le diacre brandj, plein d'admiration, glorifia Dieu et emporta les réponses. [2])

Alors le roi dit à Se. Nino et à l'évêque : « Je veux forcer par le glaive les montagnards et mon gendre Phéroz à se convertir au service du Fils de Dieu, et leur faire adorer la sainte croix. — Dieu, repondirent-ils, n'ordonne pas que tu prennes le glaive ; c'est avec l'Evangile et la croix adorable que tu dois montrer le vrai chemin, conduisant
75 au salut éternel, et la grâce du Seigneur illuminera les ténèbres de leurs âmes. » Sainte Nino et l'évêque Ioané étant partis, le roi les fit accompagner par un éristhaw, et ils allèrent à Tsorban. Ils convoquèrent les montagnards, les Dcharthals [3]), qui vivaient comme des bêtes, les Phkhoels, les Goudamaqars, et leur annoncèrent la croix de J. C., le vrai guide de la vie éternelle. Ceux-ci n'ayant pas voulu être baptisés, l'éristhaw du roi, levant pour un moment le glaive sur eux, les vainquit et brisa leurs idoles.

De ce pays ils descendirent à Jaleth [4]), et prêchèrent aux peuples du Thianeth et de l'Ertso [5]), qui les reçurent bien et se firent baptiser. Les Phkhoels quittèrent leur pays et allèrent dans le Thoucheth [6]) ; la plupart des autres montagnards ayant refusé de

[1]) V. p. 46.

[2]) Ce fut en 326 de J. C., 78 du 12e cycle géorgien, suivant Wakhoucht, p. 30 [7].

[3]) Chr. arm. « Ils allèrent à Dzrbin, à Djarthal, à Thkhéla, à Dzilkasn, à Goramaghr. » Moïse de Khoren (éd. de Ven. 1827, l. II, ch. 86) témoigne que Se. Nouné prêcha la foi, du Clardjeth à la Porte des Alains et des Caspiens, et jusqu'aux confins des Mazkouth ou Massagètes.

[4]) Chr. arm. Méaleth ; prononcez Mialeth : c'est une simple faute de copiste.

[5]) Chr. arm. Erdzoïth.

[6]) Chr. arm. « les Phkhatsik ... allèrent dans le Thocheth. » Voici quelques renseignements sur les noms propres mentionnés dans notre texte. 1) Tsorban, arm. Dzrbin. Ce lieu est inconnu d'ailleurs; dans toute la Géographie de la Géorgie je ne lui trouve d'analogue que celui de *Tsorbis*, la localité dont parle Wakhoucht (Géogr. de la Gé. p. 263, 478), et qui est située sur la rivière de Dwan, dans le N. O. du Karthli. 2) Sur les Dcharthals, v. sup. p. 45, n. 3. 3) Les Phkhoels ou Phkhowels, arm. Thkhéla (lis. Phkhéla ?), les Phchaws de nos jours, tirent leur nom moderne de ფშა « petit ruisseau, » parce que leur pays abonde en sources. Je remarque en passant l'analogie frappante du mot *Phcha* avec celui de *Phtsa*, signifiant également « une petite rivière, » et qui reparait si fréquemment dans la géographie du N. O. du Karthli : il rappelle encore la Phatza, affluent du Liakhwi (*op. cit.* p. 257, 263), et enfin le nom de *Pse*, qui dans la langue tcherkesse signifie « une rivière. » v. J. Stan. Bell, Journal d'une résidence en

se convertir et d'être baptisés, le roi augmenta le poids de leurs impôts, ce qui les força également à partir, restant dans leurs erreurs. Par la suite S. Abibo, évêque de Nécrési, en convertit quelques-uns, les autres persévérèrent jusqu'à ce jour dans l'idolâtrie [1]). Sainte Nino se mit en route pour aller dans le Ran, convertir Phéroz; mais quand elle approcha du Coukheth [2]) et fut arrivée au bourg de Boudé, elle s'y arrêta quelque temps. Là ceux du Cakheth venaient la trouver, l'interroger, et une foule de peuple recevait ses leçons. Alors elle tomba malade. Aussitôt que la nouvelle en parvint à Rew, fils du roi, et à Salomé, qui demeuraient à Oudjarmo, ils vinrent auprès de la sainte, et en donnèrent avis au roi et à la reine. Ceux-ci envoyèrent l'évêque Ioané pour amener la sainte, mais comme elle refusa de partir, le roi y alla de sa personne, avec une suite nombreuse. Tout le peuple rassemblé auprès d'elle, voyant son visage qui resplendissait comme celui d'un ange du ciel, coupait le bord de son vêtement et le baisait avec ferveur. Toutes les reines, se pressant autour d'elle, lui adressaient les plus vives supplications; leurs yeux étaient pleins de larmes, en pensant à leur séparation d'avec leur maîtresse et institutrice, celle qui avait le don de guérir les malades. Comme Salomé, d'Oudjarmo, Héroj Awrisounel [3]), les éristhaws et les mthawars la questionnaient et lui disaient: « Qui es-tu? comment es-tu venue dans ce pays, pour nous sauver? d'où avais-tu reçu l'instruction? O reine, fais-nous connaître les circonstances de ta vie. Pourquoi parler de captivité, o reine bienheureuse, qui nous as délivrés de l'esclavage? car voilà que nous

Circassie, 1837 — 39, trad. par Vivien, t. I, p. 257. Dans la Chronique arménienne les Phkhoels sont nommés Phkhaïk, ou, comme ici, Phkhatsik փխայք, փխացիք. Je crois que c'est le même peuple que Fauste de Byzance nomme Phokhk փոխք (éd. de Ven. 1832, p. 15), et qui dans l'ouvrage d'Elisé est nommé Phaskh, Phoskh, Phioukonan փասխ, փոսխ, փիւխոնան (Guerre des Vardaniens, Ven. 1838, p. 79). Wakhoucht lui-même dit que leur ancien nom était *Phkhoel*, Géogr. de la Gé. p. 299. 4) Je ne sais ce que c'est que le pays de Dzilcasn, cité dans la note 3, p. 126, d'après la Chr. arm. 5) Les Goudamaqars, arm. Goramaghr, sont connus d'ailleurs; Géogr. de la Gé. p. 221. 6) Jaleth, Thianeth, Ertso, Thoucheth, sont des noms qui n'offrent aucune difficulté.

[1]) V. infra, p. 127, règne de Pharsman VI. Toute cette phrase, si elle n'est interpollée, forme un anachronisme dans la soi-disant relation de Sidonia, puisque évidemment cette personne ne peut parler de faits qui lui sont postérieurs.

[2]) Le manuscrit T porte ici [illegible], avec signe d'abréviation sur [illegible]; on peut lire: *Cakheth* ou *Coukheth*.

[3]) Ce nom baroque est exprimé dans la Chron. arm. par Péloujavr Sounetsi, qui devrait être en géorgien Péloujawr Siounel ou Sounel, i. e. Péloujawr de Siounie, personnage inconnu d'ailleurs. Les altérations du nom lui-même peuvent s'expliquuer, parce qu'en géorgien le [illegible] *p* manuscrit a une grande ressemblance avec [illegible] *ha*, qui a pu induire en erreur les copistes, et que les Géorgiens ne souffrent pas volontiers deux [illegible] *r* dans le même mot. Tchoubinof, Dict. triglotte, p. 408. Quant à l'adjectif *Siounel* ou *Sounel*, de Siounie, il rend raison, d'une manière très satisfaisante de l'hétéroclite *Awrisounel* qui se trouve dans le texte des Annales. La forme *Pérojawr* n'est pas plus extraordinaire que *Wakhtangawr*, qui se lit dans un vieux Synaxaire de la Bibliothèque Royale, à Paris; Chron. gé. p. 120 et 123 du texte.

avons appris de toi qu'il y a eu des prophètes avant le Fils de Dieu, puis douze apô-
76 tres et soixante-douze *disciples* [1]); et cependant Dieu ne nous en a pas envoyé d'autres que toi. Comment dis-tu que tu étais captive, que tu es une étrangère?»

La sainte prit alors la parole et dit: «Filles de la foi, reines qui m'entourez, je vois que vous imitez les femmes des temps passés dans leur foi et leur amour pour J. C. Vous voulez connaître la voie d'une pauvre servante: j'y consens; car voilà que mon âme quitte mon corps [2]), et que je vais m'endormir du sommeil éternel de ma mère. Prenez donc l'écritoire et retracez l'humble histoire de ma vie, afin que vos enfants connaissent votre foi, l'accueil que vous m'avez fait et les miracles dont vous avez été témoins.» Salomé d'Oudjarmo et Héroj Awrisounel ayant aussitôt pris une écritoire, Se. Nino se mit à raconter et eux à écrire, sous sa dictée, la vie de la sainte et bienheureuse, telle que nous l'avons rapportée plus haut. Elle recommanda au roi le prêtre Iacob, pour succéder à Ioané dans l'épiscopat. Ce dernier offrit le sacrifice non sanglant, fit participer la sainte au corps et au sang de J. C., et elle remit son âme au maître des cieux, la 14e année après son arrivée en Géorgie, en 338 depuis l'Ascension de J. C. [3]), 5838 depuis la création du monde [4]). Son trépas excita un mouvement général

[1]) Cf. Chron. arm.

[2]) Littér. «est dans ma gorge.»

[3]) D'après Wakhoucht, p. 30 [7], en 329 de J. C., 81 du 12e cycle. Dans la Chron. arm. «En 332 depuis l'Ascension, 5832 depuis la sortie d'Adam du paradis, la 15e année de l'arrivée de Se. Nino en Géorgie.» Y a-t-il erreur de copiste, écrivant յլբ pour յլը et րպլբ pour րպլը? je l'ignore: du moins on remarquera le même défaut de concordance entre les dates mondaine et chrétienne, que dans le texte géorgien. Evidemment nos deux textes se fondent sur une ère mondaine qui ne fait pas coïncider la naissance de J. C. avec l'an 5508, mais bien avec 5500, comme il s'en trouvait au temps de Cédrénus; v. cet auteur, t. I, année de la naissance de J. C. V. sur l'ère alexandrine l'Art de vérif. les dates dep. J. C. Ed. S. Allais, t. I, p. 40 et 50.

[4]) Ces deux dates ne s'accordent ni entre elles ni avec le fait qui sert de point de départ, l'Ascension, et Wakhoucht a déjà remarqué avec raison qu'il faudrait, suivant la manière ordinaire de supputer l'ère grecque, ou 5846 — 338, ou 5838 — 330. Si même l'on veut s'en tenir rigoureusement à l'Ascension, comme point de départ, pour l'année chrétienne, on se trouve rejeté de 33 ans en arrière, donc en 291, et tous les événements deviendraient inconciliables avec ce que l'on sait historiquement, et avec les circonstances indiquées par les Annales.

Se. Nino est restée 14 ans en Géorgie, le roi fut baptisé dans la 4e année de son séjour, et Se. Nino mourut 11 ans après cela: voilà les données générales du problème. Constantin était déjà chrétien quand Se. Nino vint en Géorgie, la croix du Sauveur fut trouvée peu de temps avant le baptême de Mirian: voilà les circonstances particulières. Reste à énumérer les autorités. J'écarte d'abord l'opinion de M. S.-Martin, qui, par un calcul dont les bases nous sont inconnues, ainsi que les détails d'application, s'est cru autorisé à assigner à la conversion de l'Arménie l'an 276; Hist. du Bas-Emp. t. I, p. 77. Le P. Tchamitch, qui place le martyre de Se. Rhipsime et de ses compagnes en 301 de J. C., fixe également à l'an 317 la conversion des Ibériens; Hist. d'Arm. t. I, p. 383, 401 Baronius, au contraire, donne à ces deux faits les dates de 311 et 327; Ann. Eccles. éd. Venise, 1706, t. III, p. 48, 309. Fleury, dans son

dans les deux villes de Mtzkhétha et d'Oudjarmo. On vint et on ensevelit son corps glorieux dans un endroit du Héreth, au bourg de Boudé [1]), car elle avait conjuré le roi, au nom de Dieu, de la faire enterrer là: ce que la sainte fille fit par humilité, parce que c'était un lieu obscur. Le roi et les grands en étaient bien affligés, mais ils s'y résignèrent pour accomplir son commandement et sa dernière volonté.

Quand le roi Mirian, inspiré par la sagesse divine, eut achevé tout cela, le Karthli et le Héreth s'affermirent dans la foi de la divine Trinité, consubstantielle, éternelle, créatrice de toutes choses, et la foi s'y établit solidement. Alors l'empereur Constantin renvoya, avec de grands présents, Bakar, fils du roi Mirian, qu'il avait en otage [2]), et

Hist. Ecclés. l. XI, § 39, adopte l'année 326 pour la prédication de Se. Nino. Enfin le patriarche Dosithée, je ne sais d'après quelles considérations, fait venir Se. Nino en Géorgie en 327; v. *suprà*, p. 68, n.

D'autre part, le voyage d'Eustathe, patriarche d'Antioche, en Géorgie, et la découverte de la croix aux époques mentionnées p. 118, n. 3, et p. 120, n. 4, paraissent concorder mieux avec les nombreuses autorités qui reculent de dix ans la prédication de Se. Nino. En sorte que l'on pourrait regarder comme très probables l'arrivée de la sainte vers 325, le baptême du roi vers 328, la mort de Nino vers 339, sans ce qui sera dit plus bas, lors de la mort du roi Mirian. V. encore les détails exposés dans l'Introduction de Wakhoucht, p. 7, n. 2, et le Journ. de S.-Pétersbourg, 8 juin 1847, N. 269.

[1]) Wakhoucht nomme toujours *Boda* le lieu qui, dans les Annales, est appelé *Boudé*. Je crois qu'il faut préférer cette dernière orthographe, comme plus archaïque, et conséquemment plus authentique que l'autre. Dans les temps modernes, ce nom est devenu *Bodbé*, et quoique le titre de l'évêque du lieu soit resté *Bodbel*, comme on le voit dans la Géogr. de la Gé., p. 29, 311, cependant le lieu lui-même n'existe plus et a été remplacé par Sighnakh. Or ბუდე *boudé* signifie « un nid » et *sighnagh*, en turk « une retraite. » Ce mot, dans les historiens persans, est employé chaque fois qu'il s'agit des lieux naturellement fortifiés où se retiraient les habitants de la Géorgie pour se mettre à l'abri des incursions de leurs ennemis. Quant à la province où était Boudé, les annales géorgiennes le placent, ou dans le Cakheth (p. 75), ou dans le Coukheth (p. 72), ou dans le Héreth (Wo. p. 30 [7]), locutions qui peuvent s'expliquer, bien qu'inexactes, excepté la dernière, qui indique seule la vraie situation. — La fête de Se. Nino se célèbre, dans l'église géorgienne, le 14 janvier; v. le Calendrier à la suite de la Bible et autres; l'église latine la célèbre le 15 décembre; v. les Vies des saints, par Baillet, et le Martyrologe romain.

[2]) Cette circonstance, si elle doit être prise à la lettre, ajoute une nouvelle complication à la chronologie; car Constantin mourut le 22 mai 337, donc avant sainte Nino, de qui la mort vient pourtant d'être racontée, en 338. Evidemment la critique peut resserrer ou élargir le sens des adverbes de temps qui indiquent la liaison des faits. Puisque Mirian s'était converti en 317 ou en 327, Constantin n'attendit sans doute pas dix ans pour reconnaître qu'il pouvait désormais se fier à la parole d'un prince chrétien: il dut donc lui renvoyer son fils à une époque beaucoup plus rapprochée de la conversion que ne le fait supposer le récit des Annales, ce qui suffit pour laisser subsister dans leur intégrité les calculs contenus dans mes notes précédentes.

Au reste Wakhoucht reconnaît lui-même, dans une note, p. 30 [7], que ses dates s'éloignent beaucoup de celles écrites dans l'original de la Vie de Se. Nino, et se rejette sur ce qu'il les a bien fait concorder entre elles, et sur ce qu'en 338 Constantin ne vivait plus. Pour compléter son système chronologique, voici ce qu'il dit textuellement dans une autre note, p. 30 [5]: « Suivant Baronius, Constantin fut baptisé en 324, la construction de C. P. commença, et le concile de Nicée eut lieu en 325; l'invention de la croix,

lui écrivit en ces termes: « Je t'écris à toi, que la sagesse divine inspire, et qui es
comme moi néophyte, à toi le roi Mirian: la paix et la joie soient avec toi. Puisque tu
reconnais la Trinité consubstantielle, Dieu sans commencement, créateur de toutes cho-
ses, je n'ai pas besoin d'otage de ta part. C'est assez qu'il y ait entre nous, comme mé-
77 diateur, J. C. Fils de Dieu, engendré dans l'éternité, incarné pour nous, et sa croix ado-
rable, qui nous a été donnée pour guide, à nous qui avons foi en elle. Grâce à la mé-
diation du Dieu créateur, ayons l'un pour l'autre un amour de frères. Je te rends ton
fils, afin que sa vue te réjouisse. Que l'ange de paix, envoyé de Dieu, soit toujours avec
toi, et puisse le Dieu créateur chasser de tes domaines le démon, père du mensonge! »[1])

Bakar, fils de Mirian, étant venu à Mtzkhétha avec l'envoyé de l'empereur, le roi et la reine Nana remercièrent avec joie le Seigneur, dispensateur des dons riches et parfaits. Alors le roi acheva l'église épiscopale et en fit la dédicace, avec beaucoup de pompe.

en 326; la conversion de la Géorgie, en 327; or, la conversion de la Géorgie est antérieure à l'invention de la croix, ainsi que le prouve notre histoire, d'accord avec les livres ecclésiastiques, arméniens et géorgiens, aux dates que nous avons indiquées. Quoique ce soit la vérité, en ce qui concerne le baptême de Constantin, lorsque ce prince eut vu la croix et eut pris Rome, en 312, il devint aussitôt chrétien, et se fit baptiser après sa vision, pour être guéri de la lèpre, comme il le fut en effet. Si Constantin eût été baptisé en 327, les onze années depuis la conversion de Mirian jusqu'à celle de Se. Nino nous mèneraient à l'an 338, où Constantin ne vivait plus; alors, qui eût renvoyé Bakar en Géorgie, après la mort de Se. Nino, qui eût écrit la lettre rapportée dans les Annales? Tous les historiens disent que Constantin devint empereur en 306, prit Rome après la vision merveilleuse de la croix, en 312, fut baptisé en 324, pour être guéri de la lèpre, commença Constantinople en 325, l'acheva ou la fit bénir en 330 et mourut en 337: nos dates sont donc exactes, pour l'époque de la conversion de la Géorgie. Si le Martyrologe dit que Constantin devint empereur en 5318, il s'agit de l'époque où, après avoir pris Rome, il eut le titre d'Auguste, et non de son avénement, après la mort de son père. » Je trouve ici une contradiction flagrante; car il ressort des paroles de notre historien, combinées avec les dates qu'il adopte, que Constantin se fit chrétien et fut baptisé en 312, tandis qu'il admet, dans la phrase commençant par ces mots « Quoique ce soit la vérité, » et dans son résumé final « Tous les historiens,.. » que le baptême eut réellement lieu en 324. Sur ce fait et sur la lèpre de Constantin, je renvoie le lecteur au réflexions de Lebeau, Hist. du Bas-emp. t. I, p. 383; Art de vérif. les dates depuis J. C. éd. S.-Allais, t. IV, p. 232 — 238; Moïse de Khor. éd. 1827, l. II, ch. 83.

[1]) Je ne puis passer ici sous silence une tradition concernant le roi Mirian. Le métropolite Timothée Gabachwili, qui visitait Jérusalem en 1756, dit que Se. Nino engagea ce prince à aller voir l'empereur à Constantinople, et qu'ensuite il se rendit à Jérusalem, où il fit l'acquisition de l'emplacement du monastère géorgien de la Croix. C'était le lieu même où Lot planta trois arbres, un orme, un pin et un cèdre. Ces arbres, devenus grands, furent coupés par Salomon, pour servir à la construction du temple; mais comme on les jugea inutiles, ils restèrent sur place, servant de siége aux passants. Plus tard ils servirent à confectionner la croix de J. C. Dans un autre endroit, Timothée ajoute, que l'on voit encore le portrait de Mirian sur les murs du couvent de la Croix. Ce voyage est-il réel, je ne puis le dire, n'ayant pas d'autre témoignage que celui-là; v. Livre de la Visite, p. 153, 160 de mon manuscrit.

Rew, fils de Mirian, mourut la 25e année [1]) depuis la conversion de ce prince: il était gendre de Trdat, roi d'Arménie, et avait reçu le titre de roi du vivant même de son père. On l'ensevelit à Aceldama, lieu construit par lui. La même année, le roi Mirian tomba malade et mourut. Ayant appelé son fils Bakar, il lui dit: «En m'en-allant au lieu d'où je suis venu [2]), je remercie le Seigneur très miséricordieux, créateur du ciel et de la terre, qui m'a délivré de l'esclavage du démon, de la gueule de l'enfer, et daigné me recevoir à sa droite. Toi, Nana, si tu en a le temps, après mon trépas tu diviseras nos trésors royaux en deux portions, que tu déposeras au tombeau de Se. Nino, notre illuminatrice, afin qu'il ne se dégrade pas dans le cours des siècles; car c'est une demeure royale, c'est celle d'une etrangère [3]). Mon fils, dit-il aussi à Bakar, nos ténèbres ont fait place à la lumière, et la mort à la vie. Je te cède ma couronne; que le créateur du ciel et de la terre t'affermisse dans la foi parfaite. Exerce-toi dans l'observance des commandements du Fils de Dieu et restes-y fidèle. Songe, que mourir pour le nom de J. C., c'est gagner une vie qui ne passera point. Partout où tu verras des traces du fanatisme de la religion du feu ou des idoles, brûle-les, jettes-en les cendres sur leurs sectateurs et fais la même recommandation à tes enfants, car je sais que ce culte disparaîtra aussi du milieu des Caucasiens. Pour toi, suis la religion avec ferveur, confie-toi au Fils de Dieu, né avant les siècles, incarné pour nous dans ces der- 78
niers temps, qui a souffert pour nous racheter. Sous les auspices de la croix, tu vaincras tes ennemis, parce qu'elle protége ordinairement ceux qui espèrent en elle. Honore la colonne vivante, dressée de Dieu même, mets en elle la confiance la plus parfaite, et tu entreras dans le sommeil éternel avec la foi dans la sainte Trinité.» [4])

[1]) Chron. arm. «Dans sa 34e année.» Mon manuscrit des Annales porte «dans la 35e année depuis la conversion,» ce qui prouve que la variante arménienne n'est pas sans fondement, ni sans autorité. Wakhoucht a omis cette indication, mais il a adopté le chiffre de 25 ans, puisque suivant lui Mirian mourut en 342 de J. C. Suivant le calcul que je regarde comme plus probable, les 25 ans vont jusqu'en 347.

[2]) Le commencement de ce discours, dans la Chron. arm., offre des variantes importantes; la suite aussi est très différente, mais sans un plus grand intérêt historique.

[3]) Mon manuscrit porte: «Ce n'est pas une demeure royale, mais celle d'une étrangère;» malgré l'importance de cette variante, je ne vois pas le sens logique que peuvent donner l'affirmative ou la négative.

[4]) J'ai entre les mains la copie d'une soi-disant lettre que Mirian, au lit de la mort, fit écrire par l'archevêque Iacob à sa belle-fille Salomé, et qui est le développement des paroles ici rapportées dans notre texte. Les deux faits principaux qu'elle contient sont que 1° Mirian dit: «Je suis le 36e roi, depuis l'avénement de mes pères, jusqu'à ce jour;» expression inexacte, du moins si nous nous en tenons au texte des Annales. 2° «Je voulus, dit le roi, faire apporter ici le corps de Se. Nino, devant la colonne revêtue de lumière, mais je n'ai pu y réussir; car tout petit que fût le lit sur lequel il reposait, 200 hommes ne purent le soulever.» Après cette lettre est le testament ou les dernières volontés du roi, adressé à son fils Rew. Le tout a été copié sur un vieux manuscrit en parchemin, par le prince David Matchabel, qui en fit présent au prince Barataïef, amateur bien connu d'antiquités. Dans le même ma-

Ayant fait apporter la croix que Se. Nino employait dans le commencement, il y suspendit la couronne royale, puis il manda son fils Bakar, et après avoir tracé sur lui le signe de la croix, il ôta la couronne et la mit sur la tête de ce prince. Le roi étant mort [1]), on l'ensevelit dans l'église supérieure, au midi de la colonne du milieu, dans laquelle se trouve une portion de la colonne élevée miraculeusement. L'année suivante [2]), mourut la reine Nana, qui fut ensevelie à l'O. de la même colonne, où était le tombeau de son époux. [3])

---

nuscrit se trouvait une liste des rois antérieurs à Mirian, que je n'ai pas vue; il avait été transcrit autrefois, par un certain Datchi, à la prière du P. Ioané. Je n'attache à cette pièce d'autre importance, que comme indication de sources et renseignement littéraire.

Pour résumer toutes les questions chronologiques relatives au règne de Mirian, voici le tableau des dates fixées par Wakhoucht, et de celles que je regarde comme probables, comme plus probables.

	Wakhoucht:	Moi, Préface.	J. S.-Pét.
Venue de Se. Nino	314	325	318
Conversion de Mirian	317	328	322
Baptême	318	329	323
Venue d'Eustathe en Géorgie			après 325
Seconde ambassade			326 ou 327
Mort de Se. Nino	329	339	332
— de Rew et de Mirian	342	353	347.

Seulement mon dernier calcul ne tient pas compte de l'indication « du samedi 20 juillet, » pour date de la conversion.

Quant aux opinions émises par des auteurs modernes, v. Dubois, Voyage autour du Caucase, t. II, p. 61; la conversion de Mirian eut lieu, y est-il dit, vers l'an 276 ou quelques années plus tard. M. Platon Iosélian dit que ce fut entre les années 312 et 318; Закавк. вѣстникъ, 1846, ч. неоффиц. No. 1, p. 27.

[1]) En 4291 ou 5850 du monde, 342 de J. C., 94 du 12e cycle, suivant Wakhoucht. D'après les calculs exposés dans les notes précédentes, Mirian serait mort en 347, et son règne aurait duré 82 ans.

[2]) Chr. arm. « Dans la 2e année après ceci. »

[3]) Le séjour de Se. Nino en Géorgie, la conversion du roi et du peuple, et quelques circonstances de ce grand événement, sont connues par les récits de plusieurs auteurs, non Géorgiens. Moïse de Khoren, Rufin, Socrate, Sozomène et autres écrivains ecclésiastiques, contemporains ou voisins des faits, les racontent avec de tels détails qu'on ne peut douter qu'ils ne formassent dès-lors une tradition populaire Pouvons-nous, en conséquence, croire à l'authenticité des récits d'Abiathar, de Sidonia et de la reine Salomé? ou faut-il regarder comme vraisemblable que les Géorgiens, incapables de tracer un récit fidèle de ce qui s'était passé chez eux, l'aient emprunté à des étrangers? Ceci n'est qu'une question secondaire, quand il est démontré que la tradition est authentique elle-même. On peut, sans absurdité, croire aux paroles de personnes qui se donnent pour avoir été témoins oculaires de faits affirmés par plusieurs graves auteurs. Ceux-ci, en effet, racontent et le danger d'où Mirian fut sauvé après son invocation au Dieu de Nino, et l'érection miraculeuse de la colonne, et la guérison de divers malades par l'attouchement du cilice de la sainte, et le baptême du roi, des grands et du peuple géorgien; pour-

25e roi, Bakar Ier, fils de Mirian, Khosroïde (règne 22 ans, 342—364 de J. C.)

Et Bakar, son fils, monta sur le trône. Fidèle chrétien, comme son père, il convertit quantité de Caucasiens, qui avaient résisté à ce prince. Il s'éleva une querelle entre lui et le roi d'Arménie. En effet les Arméniens souhaitaient la royauté pour le fils de Rew [1]), frère de Bakar, né de la fille de Trdat leur roi. Bakar s'entendit avec le roi de Perse, fils de son oncle paternel [2]), et fit alliance avec lui. Au lieu du pays de Ran, depuis Barda, que Phéroz, son beau-frère, avait reçu de Mirian, il lui donna en échange celui depuis Samchwildé, en droite ligne, jusqu'à l'entrée du canton d'Abotz [3]). Alors Phéroz se fit baptiser avec son peuple. Aidé du secours des gens de Khosro, Bakar livra bataille, dans le Djawakheth, aux Arméniens, qui furent vaincus et mis en fuite. Après cela, par la médiation de l'empereur de Grèce et du roi de Perse, il donna à ses neveux [4]) et à Salomé, leur mère, un écrit de cette teneur: «Tant qu'il y aura dans la lignée de Bakar quelqu'un en état de régner, le trône lui appartiendra, et les fils de Rew n'auront à élever aucune prétention.» Puis il emmena ses neveux, auxquels il concéda le Coukheth, avec le titre d'éristhaw, résidant à Rousthaw [5]). Ce Bakar passa toute sa vie

quoi le souvenir de détails plus circonstanciés, donnés par les Géorgiens, ne se serait-il pas conservé chez eux, tandis que le fait, en gros, eût seul transpiré au-dehors?

Rufin (lib. X, c. 10) dit qu'il tenait les faits d'un certain Bacurius, qu'il vit à Jérusalem cinquante ans après leur accomplissement. Bacurius était Ibérien; fort jeune lors de la venue de Se. Nino, il avait été témoin de toute sa prédication. Roi d'Ibérie, suivant le témoignage de Rufin, il avait renoncé, par piété, à son rang et à son pays, avait été fait par l'empereur Théodose comte des domestiques et duc de Palestine. Il mourut en 394, en combattant dans les armées grecques contre le tyran Eugène. Telles sont les indications données par tous les auteurs ecclésiastiques du IVe siècle, et par Ammien-Marcellin.

Si l'on doit prendre à la lettre le nom de *roi d'Ibérie*, gentis ipsius rex, *βασιλίσκος Ἰβηρῶν* (Socrate, Hist. Eccl. l. II), donné à Bacurius, il faudrait qu'il eût été fils de Mirian ou de Rew, mais cela n'est guère probable, puisque l'histoire géorgienne n'en dit rien. Il reste à supposer que c'était quelque prince ou dynaste, d'une grande famille, chargé par le roi Bakar de commander les troupes auxiliaires d'Ibérie, envoyées à Théodose. Bakar, Bacurius, Pacorus, est un nom assez fréquent en Géorgie, pour qu'un personnage distingué, ainsi appelé, ait pu être contemporain du fils du roi Mirian. En ce qui concerne Bacurius, je renvoie le lecteur aux notes de M. S.-Martin sur l'Hist. du Bas Emp. nouv. éd. t. IV, p. 134, n. 2; t. V, p. 42, 46, 53: on trouvera là toutes les indications de sources. On peut encore consulter les Vies des saints par Baillet, t. III, 15 décembre, p. 231 suiv.; Stritteri, Mem. pop. t. IV, p. 272.

[1]) Wakhoucht nomme ce fils *Trdat.*

[2]) Cf. p. 43.

[3]) Ici encore la Chron. arm. porte «Achotsk.»

[4]) Ce pluriel donne à penser que Rew avait eu plusieurs fils, mais on ne connait historiquement que Trdat, devenu plus tard le 28e roi de Géorgie.

[5]) Comme les fils de Rew ne sont pas nommés ici, il serait possible que le Bacurius de Rufin, nommé

dans un grand attachement à la foi, multiplia les prêtres et les diacres, dans la Géorgie et dans le Ran, pour le service des églises. Il construisit une église à Tsilcan; quand il mourut [1]), on l'enterra auprès de son père. [2])

26e roi, Mirdat III, fils de Bakar Ier, Khosroïde (règne 15 ans, 364 — 379). [3])

précédemment, p. 133, fût un de ces princes. On sait qu'en Géorgie les noms se transmettent souvent du grand-père au petit-fils, de l'oncle au neveu. Quant à Rousthaw, il a été déjà remarqué p. 4, n. que ce nom est remplacé, là comme ici, et p. 82 dans la Chr. arm. par celui de *Rhicha*

[1]) En 364 de J. C., 116 du cycle.

[2]) Manuscrit R. et T, et Chr. arm. « avec son frère. » — Je ferai deux remarques sur le règne de Bakar. 1°. Ce prince aliène deux cantons, dont l'un au moins, celui de Tachir, est assigné par Moïse de Khoren et à l'Ibérie et à la province de Gougark, tout à-la-fois (Géogr. Ed. S.-Martin, Mém. t. II, p. 357, 367). D'autre part, au temps de Khosrov II, roi d'Arménie, 344 — 353 de J. C., un certain Mihran fut, au nom de ce prince, commandant de l'Ibérie et bdechkh de Gougark, c'est-à-dire de la partie de la Géorgie au S. de la Ktzia, qui comprenait, à ce qu'il paraît, les contrées cédées par Bakar à son beau-frère Phéroz; Mos. Khor. liv. III, ch. VI; ce Mihran, avec le général grec Antiokos et Bagarat, commandant les troupes de l'Arménie occidentale, marcha contre Sanatrouc, roi d'Albanie, qui avait fait une incursion en Arménie, à la tête de 30000 hommes, et fut battu; Mosé Caghancatovatsi, Manuscrit du Mus. asiat. p. 11. Pour Sanatrouc, il résidait dans la ville de Phaïtacaran. 2° Comme l'histoire arménienne ne dit rien de la guerre contre la Géorgie, à l'époque assignée à Bakar, il serait permis de supposer qu'elle eut lieu sous Khosrov II; l'historien de l'Arménie représente ce dernier comme un prince sans énergie guerrière, qui eut précisément à repousser une incursion de 30000 hommes, des peuples du N., dans laquelle périt Mihran, ci-dessus nommé. L'Arménie fut dévastée, et les barbares vinrent jusqu'à Ochacan, au pied du mont Ararat; Mos. Khor. l. IV, c. 8, 9. Il se pourrait bien que les Géorgiens eussent pris parti dans l'armée d'invasion.

Il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer que le même Moïse de Khoren parle d'un certain Piroz Gardmanatsi, dont les biens furent confisqués au commencement du règne de Khosrov III, roi d'Arménie (388 — 392), à cause de son attachement au roi Arsace III, allié des empereurs grecs. Comme, d'après les Géorgiens, le Gardaban, ou ancien apanage de Gardabanos, renfermait les états donnés à Phéroz, gendre du roi Mirian (v. Géogr. de la Gé. p. 145, 179), il pourrait se faire que, de cette circonstance, les descendants de Piroz eussent pris le nom de *Gardmaniens;* Mos. Khor. l. III, c. 43.

[3]) Ammien-Marcellin, l. XXI, c. 6, éd. Wagner, Leipsic, 1808, dit que l'empereur Constance, se préparant à la guerre de Perse, «s'occupa avant tout de gagner par des présents de riches étoffes Arsace, roi d'Arménie, et Méribanès, roi d'Ibérie, qui, en prenant le parti des Perses, auraient pu lui susciter de graves embarras.» Cet auteur est contemporain des faits qu'il raconte, son témoignage a un grand poids. Or, en l'an 361 de J. C., auquel se rapporte le texte en question, l'annaliste géorgien ne mentionne que le roi Bakar Ier. Mais le témoignage d'Ammien-Marcellin n'est-il pas suffisant pour faire croire que Mirdat régna quelques années plus tôt que ne le dit l'Annaliste, car *Méribanès* n'est pas très différent du vrai nom géorgien, et pourrait bien être le même que *Mihrdat*.

D'autre part, en la même année 361, il n'y avait pas de roi Arsace en Arménie, mais en 363, suivant les calculs du P. Tchamitch, commença à régner Arsace II; si, au contraire, on adopte l'opinion

Et Mirdat, son fils, monta sur le trône et régna avec une grande piété. Comme il 79
n'y avait pas d'église dans la vallée de Clardjeth, il en fit bâtir plusieurs, dans la citadelle de Thoukharis, et y plaça des prêtres pour diriger la contrée. Il continua de bâtir et embellit aussi les églises d'Eroucheth et de Tsounda. Sous son règne les Géorgiens se mirent à détacher des parcelles de la colonne vivante, pour en faire des croix, parce que partout où il y avait des portions de cette colonne, il s'opérait de grands prodiges et guérisons Ce roi ne défendait pas d'agir de la sorte, parce que de son côté le digne évêque Iacob l'approuvait : « La colonne vivante ayant été donnée de Dieu, disait ce dernier, et dressée par lui, on peut bien l'employer à un tel usage. » Aussi les croix faites avec ces parcelles se multiplièrent dans toutes les localités de la Géorgie. Le roi Mirdat lui-même en fit faire quelques-unes, qu'il envoya à Eroucheth, et les restes de la colonne furent entourés d'un revêtement de maçonnerie, de la grosseur de la colonne primitive. Au sommet le roi plaça la croix, source de lumière. Il passa tous les jours de

de M. Saint-Martin, ce prince régna de l'an 341 à l'an 370. Ainsi, soit avec une légère différence chronologique, soit même sans cette différence, Ammien-Marcellin est plus exact, en ce qui concerne l'Arménie.

Un second texte du même auteur, l. XXVII, c. 12, est encore plus embarrassant : en 368, Sapor, roi de Perse « chassa d'Ibérie Sauromacès, qui en avait été nommé commandant par les Romains (quem auctoritas romana praefecit Hiberiae), et y mit en sa place un certain Aspacurès, en ajoutant au pouvoir de commander les honneurs du diadème, afin de montrer le peu de cas qu'il faisait de la volonté impériale. » Valens fit donc partir, cette année même (en suivant S.-Martin en 372), le comte Arinthée, et chargea Térence, à la tête de 12 légions, de réintégrer Sauromacès sur le trône d'Ibérie, Hiberiae regno. Comme il approchait du fleuve Cyrus, Aspacurès lui fit proposer de partager la royauté, comme il convenait à des cousins, et s'excusa seulement de prendre le parti des Romains, parce que son fils Ultra était en otage en Perse. . . . . » L'empereur consentit à ce partage ; il demanda que le Cyrus fût la limite entre les deux rois, que Sauromacès régnât sur les contrées limitrophes de l'Arménie et de la Lazique, tandis que l'Albanie obéirait à Aspacurès. Sapor fut très mécontent de cette disposition.

Or dans ce que nous savons de l'histoire de Géorgie, rien ne rappelle *la royauté* de Sauromacès ni la division en question ; si même Aspacurès était notre Waraz-Bakar, qui régna après Mirdat III, on ne voit pas comment il aurait été *cousin* (consobrinus) de Sauromacès, ni ce que peut être son fils *Ultra*, nom que M. S.-Martin a raison de regarder comme suspect. Faute de matériaux de comparaison, je me contente de citer ces textes, sans aucun autre commentaire ; v. Lebeau, t. II, p. 353 ; t. III, p. 358, 433, et notes.

Durant deux ans Sapor ne cessa de négocier pour que Sauromacès et les garnisons romaines quittassent l'Ibérie, et qu'Aspacurès, qu'il avait établi roi, en restât seul possesseur. Valens finit par consentir à retirer ses troupes, mais il persista à vouloir maintenir et défendre Sauromacès. Suréna, premier ministre du roi de Perse, vint lui-même en ambassade auprès de Valens, sans pouvoir faire fléchir sa résolution. Sapor commença donc la guerre en 374, et les garnisons romaines qui défendaient Sauromacès furent anéanties par l'armée persane aux ordres de Suréna. La guerre contre les Goths ne permit pas à Valens de réparer ces malheurs ; Amm. Marc. l. XXX, c. 2 ; Lebeau, t. IV, p. 28, 29. On ne sait rien de plus sur les personnages mentionnés dans cette note.

sa vie tranquillement et dans la foi la plus pure. De son temps mourut l'évêque Iacob, qui eut pour successeur Iob l'Arménien, diacre du patriarche Nersé [1]. Mirdat mourut ensuite. [2])

27e roi, Waraz [3])-Bakar (ou Bakar II), fils de Mirdat III, Khosroïde (règne 14 ans, 379 — 393).

Et Waraz-Bakar, son fils, monta sur le trône et épousa la fille de Trdat, fils de Rew et petit-fils de Mirian. Il [4]) eut un fils, annoncé par les anges, qui fut nommé Mourwanos, et qui, sanctifié d'une manière particulière, dans le sein maternel, comme le fut le saint Précurseur, apprit toutes les divines Ecritures, et grandit en âge et en grâce devant Dieu. Lorsqu'il fut dans sa 12e année, l'empereur grec Théodose-le-Jeune, craignant que les Géorgiens ne s'alliassent aux Perses, le demanda comme otage à son père [5]) et le fit conduire à Constantinople, où il l'éleva très délicatement, comme un fils. Dédaignant les grandeurs de ce monde, il se livra au jeûne, à la prière et aux
80 saintes pratiques. Pour mortifier son corps, il se couvrit d'une cilice de poil de chèvre. Il apprit en peu de temps les langues grecque et syriaque et la philosophie, à l'étonnement de tous. Il reçut aussi de Dieu, entre autres dons, celui de guerir les maladies, ainsi qu'il est raconté dans son histoire complète [6]). Une nuit de l'Epiphanie, comme il était resté éveillé, il dit à son serviteur d'apporter de l'huile, pour allumer la lampe. Celui-ci le maltraita de paroles: «Tu es fils de roi, lui dit-il, et au lieu d'aspirer à la

[1]) En effet, d'après Tchamitch, Nersès Ier siégea de 364 à 384; v. la critique de ces dates, Hist. d'Arm. t. I, p. 748 — 745.

[2]) En 379 — 131. Désormais j'écrirai ainsi les dates géorgiennes: le premier chiffre est l'année de J. C., le second, l'année du cycle pascal. Quoique je n'aie jamais rencontré dans les manuscrits une seule date pascale avant l'année 780, je suivrai pourtant, comme je l'ai fait jusqu'à présent, l'exemple de Wakhoucht, qui les emploie habituellement, parce qu'une date sert de contrôle à l'autre.

[3]) Je crois que ce prénom est l'arménien վարազ, sanglier, qui me paraît être de même racine que ვერძი, bélier, et որձ, pron. *vortz*, un mâle; le manuscrit T porte également les deux leçons: *Waraz* et *Warza*.

[4]) V. la variante du manuscrit T.

[5]) Il y a ici une difficulté chronologique, consistant en ce que Mourwanos fut donné en otage du vivant de son père, mort en 393, tandis que Théodose-le-Jeune régna de 408 à 450. V. à ce sujet ce qui a été dit dans la Préface de Wakhoucht et dans les notes. Quant aux motifs de l'envoi de Mourwanos: «Dans ce temps-là, dit l'auteur de sa Vie, les Grecs et les Persans étaient en guerre.» Il s'agit probablement ici, non de la guerre déclarée, mais des craintes qu'on avait du côté de la Perse, au commencement du règne de Théodose; Lebeau, Hist. du Bas-Emp. T. V, p. 315. Sozomène, cité dans les notes de M. S.-Martin, et Moïse de Khoren, l. III, ch. 52, sont les seuls qui parlent à cette époque d'hostilités, bientôt réprimées, du reste.

[6]) Ici l'auteur de la Vie de S. Pétré, le même que Mourwanos, raconte que les reliques des chrétiens martyrisés en Perse furent alors apportées en Géorgie: cela pourra servir de synchronisme.

royauté, tu vis comme un moine, jeûnant d'un dimanche à l'autre.» Cependant Mourwanos alluma sa lampe avec de l'eau, sans huile, et fit ainsi ses prières. Durant sept nuits il brûla de l'eau dans sa lampe, fut visité de N. S. Jésus-Christ, qui lui promit d'être toujours avec lui, et fit plusieurs miracles, en employant sur les malades ce qui était dans la lampe. L'empereur avait un eunuque, avec lequel il forma le projet de s'en-aller; en ayant été informé, le prince leur donna des gardes; mais conduits par la main de Dieu, ils s'échappèrent nuitamment et partirent. Une colonne de lumière les gardait, comme les enfants d'Israël, et une voix, sortant de la colonne, leur disait: «Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres.» Ayant trouvé un vaisseau, après quelques jours de navigation ils furent arrêtés par quelqu'un, dans une certaine ville, et mis en prison. Mais la nuit suivante il y eut un tremblement, accompagné des éclats de la foudre et de la mort de beaucoup de personnes. Un homme se présenta au commandant de la ville et lui dit d'un ton effrayant: «Laisse aller les serviteurs de Dieu, ou cette ville sera abîmée;» si bien que le commandant eut peur et les renvoya.

Après cela ils allèrent à Jérusalem, où se trouvait alors un roi, nommé Pininos [1]), venu avec sa femme des états romains. Ils avaient renoncé aux séductions du monde, s'étaient faits moines et vivaient à Jérusalem, résidant dans deux couvents, construits par eux. Ces deux personnages les accueillirent avec bienveillance. Bientôt ils allèrent au tombeau du Seigneur, où ils furent rasés comme les moines, et appelés, Mourwanos Pétré; l'eunuque, Ioané. Leurs vertus ne sauraient être redites. Ils construisirent des couvents [2]) et une hôtellerie pour les étrangers [3]). Ensuite le démon, pour tenter S. Pétré, lui reprocha d'avoir abandonné la royauté et de vivre mal dans l'état monastique; mais le saint se fâcha contre lui et le chassa. Puis J. C. se manifesta à lui une seconde fois, lui fit voir dans les cieux une église où étaient cinquante hommes, remarquables par leur beauté, qui chantaient des hymnes, et lui promit la vie éternelle.

Le patriarche Anastase [4]) l'ayant, d'autorité, ordonné prêtre [5]), il s'en alla dans le désert, où il construisit des couvents, au bord du Jourdain [6]), et guérit un homme, qui était assis, en proie à la colère [7]). Il parcourut tous les déserts de l'Egypte et de Scété,

[1]) Sans doute quelque grand seigneur, qui s'était consacré à Dieu; sa femme se nommait Malénios, suivant la Biographie du saint.

[2]) Je crois que le pluriel est une distraction du copiste; la même remarque aura lieu un peu plus bas.

[3]) Spécialement pour les voyageurs géorgiens et grecs. Ces saintes occupations se continuèrent jusqu'à ce que S. Pétré eût atteint sa 25e année; Vie du saint.

[4]) Il siégea à Jérusalem, 458 — 478 de J. C.

[5]) L'eunuque aussi, suivant la Biographie du saint; ce qui est contraire à tous les usages de l'église.

[6]) Il en avait déjà construit un, à Jérusalem, sous l'invocation de la Vierge, qui fut nommé «couvent du Géorgien.»

[7]) Peut-être un fou furieux. Ce fait ne se trouve pas dans la Biographie du saint, il y est dit seulement qu'il guérit Ioané d'un ulcère qui lui rongeait le visage et le privait de la vue, et qu'une autre fois,

et y fit beaucoup de miracles, puis il revint à son monastère [1]) et hôtellerie. Dans un
81 temps de famine, il remplit, par ses prières le pétrin, les vases aux haricots, à l'huile et au vin [2]). Dans ce temps-là l'évêque de Moam [3]) étant mort, les habitants de la ville se réunirent et demandèrent Pétré, le Géorgien; mais lui, refusant d'obéir au patriarche, voulait se précipiter d'un lieu élevé [4]) et s'enfuir ailleurs, lorsque J. C. se montra à lui de nouveau, avec une multitude d'anges, et l'engagea par ses paroles à recevoir l'épiscopat. Plus d'une fois on entendit dans la ville une voix d'en-haut, qui lui parlait. Il fit venir la pluie aux époques de sécheresse, procura la fécondité aux stériles, guérit les malades, fit fructifier des arbres sans fruits, prospérer les efforts des pêcheurs; Dieu lui accorda encore le don de prophétie, et lui permit de voir les âmes des saints. En effet, lorsque celles du père Esaïa [5]) et du père Zénon quittaient leurs corps, il les aperçut montant au ciel [6]). Après cela il pressentit sa propre mort et l'annonça à tout le monde. Un certain père Athanase eut une vision au sujet de S. Pétré: les saints priaient le Seigneur «d'ordonner qu'on l'amenât parmi eux; car, disaient-ils, il a beaucoup mortifié sa chair;» et dix jours après, cet ordre s'effectua. En effet, après avoir prié les dix jours suivants, il sortit le dixième, offrit le saint sacrifice, participa et fit participer les autres aux saints mystères, bénit l'assemblée, et lui ayant fait ses adieux, il rentra dans sa cellule, où il s'endormit de son sommeil, le 2 décembre [7]). Quelques pieux personnages vi-

lors d'une grave maladie du même Ioané, S. Pétré obtint du ciel qu'il lui fût accordé encore douze années de vie.

[1]) Ici l'auteur emploie le singulier, ainsi qu'il convient.

[2]) S. Ioané mourut peu après, et fut enterré dans le couvent du Géorgien.

[3]) De Maïmoun, suivant Wakhoucht, p. 31; de Mioum, d'après la Biographie; plus exactement, de Maïoum, Assemani, Bibl. or. t. II, p. 56.

[4]) Pour se tuer, ou du moins se briser un membre, et se rendre incapable de servir; Vie du saint.

[5]) Il vivait du temps de l'empereur Zénon, qui monta sur le trône en 474, et régna jusqu'au 9 avril 491.

[6]) Pendant que S. Pétré était évêque de Maïoum, Théodose-le-Jeune mourut, et Marcien réunit, en 451, le concile de Chalcédoine, pour condamner l'hérésie des Monophysites et des Jacobites. S. Cyrille d'Alexandrie s'y trouvait. S. Pétré, qui n'approuvait pas les doctrines de ce concile, fut exposé, dit son biographe, à de grands dangers de la part des *hérétiques*, et forcé à quitter son siége, où il ne revint que sous l'empereur Léon de Thrace (458). Comme l'historien partageait sans doute les idées de son maître, on voit à qui il donne le nom d'*hérétiques;* v. ci-dessus dans la Préface de Wakhoucht, les détails plus exacts et la chronologie des faits. Là-même, p. 8, l. 4e de la note, après les mots, *après cela*, une ligne du manuscrit ayant été omise, ajoutez: *Il est fait prêtre par Anastase, patriarche de Jérusalem; après quoi;* et ligne 8e, substituez le mot *siéger* à *régner*.

[7]) Un vendredi, dans sa 65e année, au temps de l'empereur Zénon. Le 2 décembre tomba un vendredi en 477, 483, 488: aucune de ces dates ne coïncide exactement avec les indications de la Vie de S. Pétré, «donné en otage par son père, à l'empereur Théodose-le-Jeune, dans sa 12e année;» la première, seule, se rapproche beaucoup de l'année 409, qui put être celle de la naissance du saint, s'il mourut à 65 ans, dans la première année de Zénon, en 474. On remarquera à ce sujet que les Annales

rent sa sainte âme conduite par une multitude de saints, chantant et glorifiant Dieu, ayant à leur tête le prêtre-martyr S. Pierre d'Alexandrie. Beaucoup de malades furent guéris par l'attouchement de son saint corps, ainsi qu'il est écrit dans sa Vie. Le saint patriarche de Rome, Grégoire Dialogos a écrit, dans son livre, un éloge extraordinaire de ce bien-heureux. [1])

Mais revenons à notre premier discours. Se voyant dès-lors sans fils et aimant le monde, Waraz-Bakar se détourna de la vertu et épousa une seconde femme, fille du fils de Phéroz et [2]) de la fille de Mirian. Cette petite-fille de Phéroz lui donna un fils, nommé Pharsman. Cependant la petite-fille de Rew, ci-dessus mentionnée, eut deux fils, Mirdat et Trdat. Waraz-Bakar était un homme sans foi et ennemi de la religion, sans cependant oser manifester sa haine impie, parce que la Géorgie avait ses apôtres, que les aznaours
et tout le peuple étaient très attachés à la foi, et que la crainte qu'il avait d'eux l'em- 82
pêchait de laisser voir son apostasie. Nullepart il ne construisit d'églises, n'augmenta les bâtiments d'aucune, et se conduisit en tout comme un impie.

n'indiquent point positivement la durée des règnes de Bakar Ier, de Mirdat III et de Waraz-Bakar, en sorte que la critique me paraît en droit de les allonger ou de les raccourcir.

La Vie de S. Pétré a été écrite, d'abord en syriaque, par Zacharia, Géorgien, disciple du saint, et qui l'avait accompagné jusqu'à sa mort, puis traduite en géorgien par le prêtre Macar: tels sont les renseignements tirés d'une copie faite pour moi, en 1838, par M. Platon Iosélian, et qui se trouvent dans la plupart des manuscrits du même livre. Mikael Asori, dans son Histoire universelle, en arménien, Manuscrit du Musée asiatique, p. 114, racontant les suites du concile de Chalcédoine, range S. Pétros parmi les adversaires de ce concile. Il parle de lui, mais en abrégé, dans les mêmes termes que sa Biographie: «On n'épargna, dit-il, que le patrice Pétros, évêque d'Israël, à cause de sa grande vertu (il s'agit des troupes envoyées en Palestine, pour forcer les esprits à se soumettre au concile de Chalcédoine); c'était, à ce que l'on disait, un fils du roi de Géorgie, qui avait été en otage à Constantinople; on l'avait fait, de force, prêtre et archevêque de Palestine; il résidait à Gaza, et nul ne pouvait lui résister.» Pétros, au dire de l'historien, écrivit aux Arméniens, pour les féliciter de n'avoir pas assisté au concile de Chalcédoine, et Jean, son disciple, dressa un écrit en 36 articles, contenant 72 paroles de S. Pétros et d'autres, contraires audit concile. On peut voir cet écrit, qui n'existe sans doute que là, dans l'histoire de Mikael Asori, p. 114 — 127. Comme cet auteur est du XIIIe siècle, son témoignage n'est pas indifférent, en ce qui concerne S. Pétros, pour prouver la véracité des annales géorgiennes. V. sur un autre Zacharia, également biographe du saint, au VIe siècle, Assemani, Bibl. or. t. II, p. 56.

[1]) Ici le manuscrit R porte en note une invocation à S. Pétré, en faveur du *prince-royal* Wakhtang, de son épouse, de ses fils et filles, pour avoir «trouvé et publié en extrait la Vie du saint.» Si le titre de *prince-royal* [illegible] doit être pris à la lettre, peut-être prouverait-il que le manuscrit R est antérieur à l'avénement de Wakhtang au trône, en 1711. Quant au pape Grégoire le Théologien, qui aurait écrit un éloge de S. Pétré, je n'ai pas retrouvé la pièce dont il s'agit. D'autre part, le manuscrit T contient un autre extrait de la Vie de S. Pétré, que j'ai mis en note dans le texte. Je n'y ai trouvé de variante importante que celle-ci: S. Mourwanos, d'après ce manuscrit, fut donné en otage dans sa 14e année.» La différence est peu sensible: pour le reste, je ne crois pas devoir le traduire.

[2]) La conjonction *et*, quoique très nécessaire, manque dans nos trois manuscrits.

De son temps le roi de Perse envoya contre les Géorgiens et les Arméniens un éristhaw, avec une armée nombreuse, pour leur imposer un tribut. Alors les Arméniens [1]) dépêchèrent à Waraz-Bakar un ambassadeur, pour lui dire de rassembler des troupes, d'en faire venir de Grèce, d'ouvrir les Portes aux Caucasiens et de mander les Osses et les Lecs, pour tenir tête aux Perses: les grands lui conseillaient aussi de tenir tête à ces derniers. Mais n'écoutant ni les Arméniens [2]) ni ses grands, parce qu'il était faible et craintif, il se retira dans la vallée du Cakheth, où il construisit la citadelle de Khidar [3]), mit ses villes et forteresses en état de défense, et ordonna à tout le peuple de cacher les croix. Les Perses entrèrent d'abord dans l'Arménie, qu'ils ravagèrent, puis dans la Géorgie, où l'éristhaw construisit Tphilis, entre les Portes *du Caucase* [4]), pour servir de boulevart contre Mtzkhétha. Waraz-Bakar s'abaissa alors à négocier et demanda la paix. L'éristhaw lui dit: «Donne-moi d'abord le Ran et le Mowacan, qui font partie des domaines de la Perse. Le Ran appartient entièrement aux monarques persans, siégeant sur

[1]) Chr. arm. «C'était sous le roi d'Arménie Khosrov, fils de Trdat-le-Brave.» Or selon Tchamitch, Khosrov II, le Petit, régna 344 — 352; Tiran II, 353 — 363; Archac II, 363 — 381: Pap, 381 — 384; Varazdat, deux ans; Archac III, deux ans; Khosrov III, 388 — 392: ainsi le synchronisme fourni par la Chr. arm. manque d'exactitude; tout au plus s'agirait-il de Khosrov III, *descendant* de Trdat.

[2]) Suivant les Tables du P. Thamitch, c'était Chapouh II, qui régnait en Perse, et Arsace II en Arménie. Cependant Moïse de Khoren, l. III, ch. 19, parle à cette époque d'une incursion des peuples du N. dans la Perse. Ces incursions étaient fréquentes et duraient quelquefois plusieurs années: il y en eut une de ce genre, sous Tiran II, prédécesseur d'Arsace II, à la suite de laquelle les barbares occupèrent l'Albanie durant quatre ans; ib. c. 12. Le même auteur dit qu'Arsace II se retira dans le Caucase, devant les Perses, qui lui faisaient la guerre, et «qu'il s'était lié avec les Ibériens;» mais il ne parle pas dutout de l'entrée des Perses en Ibérie, qui est pourtant assez vraisemblable. — D'après la Chr. arm. les faits rapportés par les Annales eurent lieu sous Khosrov II, fils de Trdat-le-Brave; or Khosrov II, ayant fini de régner, d'après le P. Tchamitch, en 352, son règne ne peut coïncider avec celui de Waraz-Bakar. «Ce Khosrov, continue la Chron. arm, ordonna au roi de Géorgie de faire venir les peuples du N.;» paroles qui impliquent une certaine dépendance, que rien ne prouve d'ailleurs. C'est probablement aussi vers cette même époque qu'il faut fixer les expéditions de Mouchegh, racontées par Fauste de Byzance, l. V, ch, 13, 15: il enleva aux Albaniens la province de Gardman, et rétablit la limite de l'Albanie et de l'Arménie, sur le Kour. Il entra en Géorgie, fit passer au fil de l'épée ou mettre en croix les nobles rebelles envers le roi d'Arménie, et rétablit également, sur le Kour, la limite entre les deux royaumes.

[3]) Sur cette localité, v. Géogr. de la Gé. p 219 et 474. Toutefois Khidar n'est point dans le Cakheth, mais bien sur la droite de l'Aragwi et dans le Karthli actuel. Cf. p. 149 des Annales.

[4]) J'ai ajouté les mots soulignés, pour expliquer le sens du mot *portes*, comme je le comprends. En effet Tiflis était entre les deux grands passages de Derbend et de Dariel, et, comme forteresse, pouvait servir d'obstacle aux invasions des hordes venues du N. — Dans la Chron. arm.: «ils construisirent une citadelle à la porte de Tphkhik, en opposition à Mtzkhétha.» Sur le sens du mot *portes*, v. le texte et les notes p. 11.

le trône des rois leurs pères. C'est bien assez de la Géorgie pour vous, qui êtes né d'une servante. Gardez donc pour vous la Géorgie, et payez tribut aux monarques Khosroïdes. » Subjugué par la crainte, Waraz-Bakar ne répondit rien, céda le Ran et le Mowacan et consentit à payer tribut. De son côté l'éristhaw partit, après avoir livré la citadelle de Tiflis. Depuis lors la Géorgie fut tributaire.

Après cela les Clardj, s'étant révoltés contre Waraz-Bakar, s'adjoignirent aux Grecs, qui occupèrent Thoukharis et tout le Clardjeth, depuis la mer jusqu'à Arsian [1]). Il ne resta plus au roi que le Karthli, moins le Clardjeth, avec le Héreth et l'Egris. Le même éristhaw persan emmena prisonniers les fils de Phéroz [2]) et de la fille du roi fidèle Mirian, abandonnant au roi Waraz-Bakar leurs domaines, démembrés de la Géorgie. Le roi, en mourant [3]), laissa trois jeunes fils, qui n'occupèrent pas le trône. [4])

---

[1]) Dans la Chron. arm. *Arsik*, mot qui est au pluriel, comme le géorgien *arsiani*.

[2]) Ils furent emmenés parce que le roi n'avait pas su les défendre, dit Wakhoucht, p. 31.

[3]) En 393 — 145.

[4]) Du moins immédiatement après leur père; car on les verra régner plus tard. = C'est sous le roi Bakar que S. Mesrob vint en Géorgie, pour y porter l'écriture de son invention. « Quelque temps après, dit Corioun, le biographe de S. Mesrob, l'ami de J. C. songea aux pays barbares et fit des caractères pour la langue géorgienne, suivant la grâce qui lui était accordée, les composa, les arrangea et les mit en ordre. Prenant avec lui quelques-uns de ses meilleurs disciples, il se mit en route vers les contrées de la Géorgie. A son arrivée, s'étant présenté au roi, nommé Bacour, et à Mosès, évêque du pays, le roi, son peuple et toutes les provinces se soumirent aux lois divines. Le saint leur montra sa découverte et fit tous ses efforts pour les persuader, et tous consentirent à sa demande. Il trouva là un certain interprète de la langue géorgienne, nommé Dchagha, homme lettré et orthodoxe. » (Vie de S. Mesrob, Venise 1833, p. 15). Suivant Moïse de Khoren, l. III, ch. 54: « Alors S. Mesrob, partit pour le pays des Ibériens, pour leur composer des caractères, suivant la grâce d'en-haut qui lui était donnée, et avec le secours d'un certain Dchala', interprète des langues grecque et arménienne, le roi Bacour et l'évêque Movsès leur prêtant assistance. »

Corioun est le premier et le plus ancien biographe de S. Mesrob, et fut son disciple, ainsi qu'il le dit lui-même dans la suite du texte allégué plus haut. Moïse de Khoren n'a fait que répéter, en les abrégeant, les paroles de Corioun. Ni l'un ni l'autre ne fixent par des dates précises l'année de l'invention de S. Mesrob. M. S.-Martin la place, il est vrai, sous l'an 408, mais c'est plutôt par conjecture que par des raisons incontestables, reposant sur des chiffres certains. Puisque Waraz-Bakar est censé avoir régné jusqu'en 393, rien n'empêche de croire qu'il s'agisse ici de lui; car Waraz, ainsi que je l'ai déjà dit, n'est qu'un prénom et peut-être un surnom; v. Hist. du Bas-Emp. t. V, p. 324, et les notes judicieuses de M. Saint-Martin. Le savant français n'hésite pas à croire qu'il ne s'agit ici que de l'invention des caractères ecclésiastiques, en usage depuis lors en Géorgie, et fort semblables de style aux lettres arméniennes. Il est étonnant que l'annaliste géorgien ait passé ce fait sous silence.

Parmi les auteurs arméniens plus modernes, Lazar de Pharbe (éd. de Venise, 1793, p. 28), Asolic, encore inédit, l. II, ch. 1, Vardan (Manuscrit du musée Roumiantzof, p. 40), placent l'invention des carac-

tères arméniens en la 6e année du roi d'Arménie Vrham-Chapouh, 397 de J. C.; Mosé Caghancatovatsi, Hist. des Aghovans, Mit. arm du Mus. asiat. p. 52, place la venue de S. Mesrob au temps de Vrham-Chapouh, roi d'Arménie; d'Iezdédjerd, en Perse; d'Esvaghen, en Aghovanie; ce dernier lui confia, pour les instruire, plusieurs jeunes gens, avec l'interprète Béniamin, envoyé de Siounie par le prince Vasac-Manouc, et l'évêque Anané. Le P. Tchamitch, t. I, p. 494, fixe la date en 410 de J. C. Dchagha, l'interprète qui aida S. Mesrob, en Géorgie, est nommé Dchaghel par Vardan. Quant à l'évêque Movsès, son nom ne se trouve nulle part, pour cette époque, dans les listes de dignitaires ecclésiastiques géorgiens. J'ajouterai ici que l'Académie a reçu, il y a quelques années, un calque du soi-disant alphabeth aghovanien, qui ne diffère que par quelques caprices de copiste de l'alphabeth arménien.

Afin de compléter l'histoire des services rendus à la Géorgie par S. Mesrob, j'ajouterai ici la fin du texte de Corioun: « Après cela, le roi de Géorgie ordonna de rassembler de tous les côtés et dans les diverses provinces soumises à sa domination, des jeunes-gens, et de les mettre, pour s'instruire, entre les mains du saint docteur, qui se chargea de les faire passer au creuset de la science. Doué d'une ferveur céleste, il les dépouilla si bien de l'ordure et de la rouille infecte des démons et de la religion qu'ils avaient sucée avec le lait, et leur fit si bien perdre le souvenir de leurs moeurs nationales, qu'ils disaient, J'ai oublié mon peuple et la maison de mon père. Ayant de cette manière formé un seul peuple, soumis aux commandements divins, de ces personnes tirées de diverses langues il fit des adorateurs du Dieu unique, parmi lesquels je me trouvais, moi indigne du titre d'évêque. Le premier était un certain Samouel, homme pieux et saint, établi évêque de la maison royale. Après avoir consolidé l'oeuvre de la religion dans la maison d'Ibérie, Mesrob la quitta et revint en Arménie. » Moïse de Khoren, l. III, ch. 54, ajoute « qu'ayant choisi quelques jeunes-gens, Mesrob les distribua en deux classes, et leur laissa deux de ses disciples, Ter, de Khortzen, et Mouché, de Taron, après quoi il alla dans l'Albanie. » Le nom de Samouel ne se trouve pas parmi ceux des premiers évêques de Géorgie, mais la liste de Wakhoucht indique, après Elia, évêque au temps du roi Bacour, Suimon, qui a été omis dans la liste de Mkhithar d'Aïrivank.

Voici, la liste des évêques géorgiens jusqu'au XIIe siècle, telle que la donne Mkhithar (Mit. du Musée asiatique); une autre copie du même auteur les nomme archevêques :

Nom en arménien,	En géorgien,	Epoque de la nomination,
1 Ter Hohan	Ioané I	sous le roi Mirian.
2 — Hacob	Iacob	— Bakar Ier.
3 — Hob	Iob	— Mirdat III.
4 — Eghia	Elia	— Trdat.
5 — •	Suimon	— Pharsman IV.
6 — Hounan	Ioané II	— Artchil Ier.
7 — Grigor	Grigol	—
8 — Barsegh	Basili	—
9 — Mouchid	Mobidan	—
10 — Mikael	Mikel	— Wakhtang-Gourgaslan.
11 — Pétros	Pétré, 1er catholicos	—
12 — Samouel	Samouel I	— Datchi.
13 — Tapidchan	Thawphétchag	— Pharsman V.
14 — Zimag	Tchighirman	—
15 — Abas catholicos	Saba	— Pharsman VI.
16 — Elthaï ou Hélathi	Ewlaïos	—

28e roi, Trdat [1]), beau-père de Waraz-Bakar, Khosroïde (règne 12 ans, 393—405).

Les grands de Géorgie, après en avoir délibéré, donnèrent la royauté au beau-père de Waraz-Bakar et fils de Rew, fils de Mirian. C'était un vieillard, nommé Trdat, auquel ils confièrent l'éducation des fils de Waraz-Bakar et de sa fille. Quant au troisième 83
fils, né de la seconde épouse du roi, nommé Pharsman, il était élevé par l'éristhaw de Samchwildé. Malgré son grand âge, Trdat régna sagement. C'était un homme fidèle, sage et réfléchi. Par sa prudence, il sut calmer les Perses, fit reparaître les croix et orna les églises. L'évêque Iob [2]) étant mort de son temps, il le remplaça par Elia. Il payait tribut au roi de Perse, reprit Rousthaw [3]), où il construisit une église, et répara Nécrési [4]). Après un règne paisible, il mourut, au sein de la foi la plus fervente. [5])

29e roi, Pharsman IV, fils de Waraz-Bakar, Khosroïde (règne 3 ans, 405—408).

Pharsman, fils de Waraz-Bakar et petit-fils de Phéroz, et en même temps l'aîné de ses frères, monta sur le trône. L'évêque Elia étant mort, Suimon lui succéda. Ce Pharsman était un homme fidèle, un guerrier intrépide. Il s'entendit avec l'empereur grec et lui demanda des secours, que celui-ci accorda. Il se révolta donc contre les Perses [6]) et cessa de leur payer tribut. Il multiplia les croix, répara les églises dans toute la Géorgie, et en construisit une à Bolnis. Après un règne court il mourut. [7])

	Nom en arménien,	En géorgien,	Epoque de la nomination,
17	Ter Curion l'impur (sic)	Ewlaïos	sous le roi Bacour III.
18	— Macar	Macar	—
19	— Siméon	Suimon	— Gouram couropalate.
20	— Samouel	Samouel II	—
21	— »	Samouel III	— Stéphanos Ier.
22	— Bardoghiméos	Barthlomé	— Adarnasé I.
23	— Hohannès	Ioané III	—
24	— Babilas	Babila	— Stéphanos II.
25	— Thaphor	Thabor	—
26	—	Samouel	(interpolation?).

[1]) Quoique les Manuscrits portent *Tardat*, je ne veux point défigurer un nom bien connu.

[2]) Ici, et précédemment, sous le règne de Bakar Ier, la Chron. arm. nomme *Iacob*, mais à tort, si l'on s'en réfère à la liste donnée plus haut.

[3]) Chr. arm. *Rhicha.* [4]) ibid. *Nécaris.* [5]) en 405 — 157.

[6]) C'était Chapouh II qui régnait en Perse, et en Grèce Théodose II.

[7]) En 408 — 160.

30e roi, Mirdat IV [1]), frère de Pharsman IV, Khosroïde (règne 2 ans, 408—410).

Mirdat, qui monta sur le trône, était fils de la fille de Trdat et de Waraz-Bakar, descendant de Bakar par son père, de Rew par sa mère, et issus des deux fils de Mirian [2]). C'était un homme bon, un guerrier intrépide, mais sans foi ni crainte de Dieu, fanfaron, superbe et confiant dans sa bravoure. Il ne servit point le Seigneur, ne bâtit pas d'églises et n'augmenta pas celles qui existaient déjà. Par son arrogance il devint ennemi des Grecs et des Perses: aux premiers il redemanda le Clardjeth [3]), domaine de la Géorgie; aux autres il refusait le tribut. Alors le roi de Perse [4]) envoya l'éristhaw Oubarab [5]), avec des troupes nombreuses, pour faire la guerre à Mirdat. Celui-ci, trop fier pour céder devant les forces considérables des Perses, vint à leur rencontre dans le Gardaban, avec une poignée de gens, leur livra bataille, fut mis en fuite et pris. Les Perses entrèrent dans la Géorgie, s'en emparèrent et détruisirent les églises [6]). Cependant les descendants des rois restèrent dans la vallée du Cakheth, et avec eux l'évêque Suimon. Pour Mirdat, il fut emmené à Bagdad, où il mourut. [7])

84 Vie des parents de Wakhtang-Gourgasal [8]), puis de ce grand roi, serviteur de Dieu, celui de tous les rois de Géorgie qui obtint le plus de renommée parmi les hommes.

Le roi Mirdat ayant été pris dans la bataille contre les Perses et conduit à Bagdad, où il mourut, les Perses subjuguèrent la Géorgie et détruisirent les églises [9]); les Géorgiens cachèrent les croix, et le feu, adoré par les Perses, fut allumé dans toutes les

[1]) Ce No. d'ordre est indiqué par le manuscrit T, de même que plus haut, pour Pharsman IV.

[2]) Dans mon manuscrit: «des deux côtés, issu des fils de Mirian.»

[3]) V. règne de Waraz-Bakar.

[4]) Izdédjerd I, alors régnant.

[5]) Dans mon manuscrit, Abram; Chron. arm. Houphrib, pour Houphrim ou Ephrem (?). C'est ce nom, autrement défiguré sans doute dans un manuscrit géorgien, qui fait dire au tsarévitch David, que Mirdat fut pris dans un combat contre le roi de Perse, *Oubabir;* Кратк. ист. о Грузіи, p. 46. Wakhoucht, p. 31, nomme aussi *Oubarab* l'éristhaw persan qui prit le roi Mirdat.

[6]) Le Mit. T ajoute la phrase: «Les Géorgiens .... du pays,» qui va se lire dans le chapitre suivant.

[7]) En 410—162. Pour ce qui concerne Bagdad, v. p. 85, n. 4. — Le manuscrit T ajoute ici la phrase: «Trois ans après ..... prisonnier,» qui va se lire dans le chapitre suivant.

[8]) Quoiqu'ici mes manuscrits portent *Gourgaslan*, je retiens l'autre forme, moins exacte, mais qui réprésente l'altération ancienne, la plus usitée en Géorgie, qui seule paraîtra plus bas dans les rubriques, celle enfin que Wakhoucht emploie toujours; v. Géogr. de la Gé. *passim.* Cf. plus bas, p. 110, n. = Cette rubrique manque dans le manuscrit T, mais elle paraît, moins à-propos, au commencement du règne de Gourgaslan.

[9]) Ces répétitions prouvent que ce qui précède n'est qu'un extrait de la vie de Gourgaslan, et qu'ici commence un nouveau travail historique, d'une autre main.

églises du pays. Cependant les parents des rois de Géorgie restaient dans la vallée du Cakheth. Trois ans après, attaqué à l'E. par ses ennemis, le roi de Perse fut occupé ailleurs, et les aznaours géorgiens, s'étant conjurés, amenèrent et placèrent sur le trône, à Mtzkhétha, Artchil, fils du roi Mirdat, qui avait été fait prisonnier. [1])

31e roi, Artchil Ier, fils de Mirdat IV, Khosroïde (règne 24 ans, 410 — 434). [2])

Cet Artchil épousa une grecque, de la famille de l'empereur Iwbimian [3]), nommée Mariam, et se déclara ennemi des Perses. Il fit reparaître les croix, orna les églises, fit périr ou chassa des limites de la Géorgie les adorateurs du feu. Ayant fait venir des troupes grecques, il commença à guerroyer contre les Perses, sous les auspices de la croix. L'éristhaw persan, qui gouvernait le Ran et le Mowacan avant le roi Artchil, et de qui relevait aussi la Géorgie, rassembla les troupes du Ran, du Mowacan et de l'Aderbadagan, et marcha contre le roi, qui, plein d'espérance et de confiance en Dieu, vint à sa rencontre, aux frontières de la Géorgie. Il lui livra bataille, sur les bords de la Berdoudj. Après l'avoir taillé en pièces, par l'assistance de la croix adorable, et lui avoir fait nombre de prisonniers, il entra dans le Ran et le Mowacan, conquit ces provinces et revint chez lui victorieux. Il envoya des hérauts, publier partout, dans la Géorgie: « Ce n'est pas par notre force, par notre bravoure ni par notre sagesse, que nous avons vaincu nos ennemis, mais par la croix de N. Seigneur J. C., fils de Dieu, qui nous a donné sa croix adorable pour nous sauver et nous défendre. Maintenant donc, vous tous Géorgiens, glorifiez la Trinité consubstancielle, le Dieu sans commencement, créateur de toutes choses. Offrez-lui vos actions de grâces, et que vos coeurs soient fermes dans la 85
foi de la Sainte-Trinité. » Tous les Géorgiens remercièrent le Seigneur, et réparèrent les églises.

Alors le roi Artchil construisit l'église de S. Etienne, à Mtzkhétha [4]), à la porte

[1]) Dans le manuscrit T cette introduction, qui n'est que la répétition de la fin du règne de Mirdat IV, manque absolument. Ignorant quelle peut avoir été la forme primitive de l'ouvrage que je traduis, j'ai conservé celle donnée par le manuscrit du Musée Roumiantzof, en indiquant les différences, parce qu'il me semble raisonnable d'admettre qu'une Biographie aussi importante que celle-ci a été traitée à part.

[2]) Dans une autre histoire de Géorgie, dit Wakhoucht, p. 32, cet Artchil est donné comme fils de Trdat, frère de Mirdat, qui fut fait prisonnier, et fils de la fille du roi Trdat. » Je ne sais quel livre historique a en vue cet auteur.

[3]) Ce nom, dans mon manuscrit, offre la variante *Iwrizianos;* il ne se trouve pas dans la Chron. arm. Je suppose que c'est une altération du nom de l'empereur Jovien, mort le 17 février 364; mais comme l'histoire ne dit rien de la postérité de ce prince, je ne puis autrement contrôler l'assertion de l'Annaliste.

[4]) Note du manuscrit T. « Le roi Pharsman, Khosroïde, bâtit une église à Bolnis; son frère Mirdat n'en bâtit pas. Artchil, fils de Mirdat, bâtit celle de Stéphané, à Mtzkhétha. »

de l'Aragwi [1]), où étaient de fortes *boîtes* de guerre [2]), construites également par lui. Le roi avait un fils, nommé Mirdat, déjà grand et arrivé à l'âge d'homme, fidèle et serviteur de Dieu, comme son père, généreux et intrépide. Ce fut lui surtout qui dirigea la guerre contre les Perses ; il entrait dans le Ran et dans le Mowacan et y faisait des prisonniers ; car le roi de Perse, occupé ailleurs à combattre contre les Indiens, Sindiens et Abaches [3]), ne pouvait employer de fortes armées, de sorte que les Géorgiens l'emportaient sur ceux du Ran, du Mowacan et de l'Aderbadagan, provinces que Mirdat, à la tête des troupes de son père, ne cessait de désoler.

Dans ce même temps l'éristhaw de Ran était un certain Barzabod [4]), qui, au lieu de jamais résister, se contentait de fortifier les citadelles et les villes. Quand donc les Géorgiens entraient dans le Ran, si les Perses voulaient combattre les détachements des dévastateurs géorgiens, ils étaient toujours vaincus. Cependant Barzabod [5]), éristhaw de Ran, avait une fille, belle et bien faite, nommée Sagdoukht. On parla de sa beauté au prince Mirdat, fils d'Artchil, qui, sur la réputation de ses charmes, en devint amoureux. Il dit donc à son père : « Je prie Votre Majesté de me donner pour femme Sagdoukht [6]), fille de Barzabod, et de conclure la paix entre nous. Bien que, grâce au secours du ciel, nous soyons victorieux, cependant ni les forteresses ni les villes du Ran ne tombent entre nos mains. Si le roi de Perse redevient libre et cherche à se venger, il dévastera nos églises et nos domaines. Mettons fin par-là à nos querelles; tout ce que

[1]) On a déjà vu, p. 68, qu'il y avait à Mtzkhétha une porte, dite de Mogoutha.

[2]) Si la leçon de nos deux manuscrits est bonne, კუბონი *couboni*, que j'ai traduit ainsi et souligné, n'a pas d'autre sens que celui-là. Il a été pris pour *châsse*, p. 125, n. ! ; ces *coubo* étaient donc des bastions, destinés à garantir les défenseurs de la porte. La ressemblance de ce mot avec le latin *cubus* est manifeste ; mais peut-être aussi serait-ce une fausse leçon, introduite dans les manuscrits par les copistes, qui se seront trompés en transcrivant du khoutzouri le mot ⴉⴍⴙⴉⴌⴈ *cochcni tours*, très semblable à ⴉⴍⴓⴁⴍⴌⴈ *couboni:* ce qui est très possible.

[3]) La vraie orthographe et l'origine du nom de ce peuple sont indiquées par la Chron. arm., qui écrit Հաբէշք *habechk:* par où l'on voit qu'il s'agit des Abissins, ou plutôt des Ethiopiens de l'Inde ; car chacun sait que tous les écrivains de l'antiquité classique désignent les habitants de l'Inde, à cause de la couleur de leur peau, sous le même nom que les véritables Ethiopiens de l'Afrique.

[4]) Ici une note du manuscrit T est ainsi conçue : « C'est le roi Pharsman, Khosroïde, et non son frère Mirdat, qui a construit l'église de Bolnis. Artchil, fils de Mirdat, a bâti l'église de S. Etienne, à Mtzkhétha ; ce fut le troisième roi Khosroïde après Pharsman. » Faute de renseignements positifs, admettons ces traditions, si l'on veut ; en tout cas les inscriptions de l'église de Bolnis, telle qu'elle est aujourd'hui, ne mentionnent que des personnages inconnus et ne prouvent pas une si haute antiquité. D'après ce qui m'a été dit à ce sujet, je crois que cette église ne peut être plus ancienne que le XIe S. ; v. Mém. de l'Acad. VIe sér. Sc. mor. et pol. t. IV, p. 419 et suiv., et No. 40 — 42 des inscriptions. Quant à l'église de S. Etienne, à Mtzkhétha, il n'y en a plus de traces.

[5]) Ici le manuscrit T porte *Barzaboud*.

[6]) Wakhoucht, je ne sais sur quelle autorité, la nomme toujours Sarandoukht.

l'éristhaw dira au roi, en notre faveur, sera bien accueilli ; de cette manière nous resterons et serons sans inquiétude, tranquilles possesseurs de la Géorgie ; la foi du Christ s'y consolidera, et les Géorgiens n'auront aucune crainte des blasphèmes et de la tyrannie des Perses. » C'était l'amour de cette fille qui faisait ainsi parler Mirdat.

Consentant aux désirs de son fils, le roi Artchil envoya demander pour lui la main de la fille de Barzabod [1]), qui en fut extrêmement satisfait, car son pays était désolé et
réduit à l'extrémité. Il exigea des serments et des assurances pacifiques, qui lui furent 86
données, et accorda sa fille, avec une dot considérable. On la conduisit à Mtzkhétha, où ses noces furent célébrées par des réjouissances qui durèrent bien des jours. Le roi donna à son fils Samchwildé et son éristhawat, où il l'établit avec sa femme Sagdoukht. Cette reine se fit instruire de la foi de J. C. par des hommes savants dans la religion, mandés par son mari, qui lui traduisirent [2]) l'Evangile de N. S. Jésus-Christ, et lui firent connaître qu'il n'y a qu'un seul Dieu, incarné pour notre rédemption. Ayant donc compris et connu la religion chrétienne, elle abandonna le culte du feu, se fit baptiser, et devenue croyante, construisit à Samchwildé l'église de Sion.

Sous le roi Artchil moururent les trois évêques, Ioané, Grigol et Basili, et ce même prince installa l'évêque Mobidan [3]), persan de nation, qui faisait montre d'orthodoxie, mais qui n'était, au fond, qu'un mage impie, corrupteur des rites ; le roi et son fils, qui ne connaissaient point sa perversité, le croyaient fidèle. A cette époque, il ne manifestait pas ses doctrines, par crainte du roi et du peuple, mais il écrivait en secret des livres impies, qui furent plus tard brûlés par Mikael, évêque vrai-croyant, lequel fut lui-même déposé pour son attentat envers le roi Wakhtang [4]). Cependant le roi Artchil acheva ses jours dans la croyance en la Sainte-Trinité, occupé à construire des églises dans la Géorgie et à multiplier les prêtres et les diacres, pour le service des églises. Il mourut [5]) et eut pour successeur son fils Mirdat.

---

[1]) Ou Barzaboud, car le nom est écrit des deux façons dans mes manuscrits et dans la Chron. arm., mais plus souvent Barzabod.

[2]) C'est le sens propre du mot [illegible] ; pourtant il peut s'entendre aussi d'une *explication*, d'un *commentaire verbal*, comme le mot hébreu *thargam*, dont il est la transcription. Il me paraît probable que la traduction en question était en géorgien, et justement on voit dans la vie de S. Chio, la mention d'un livre des Evangiles qui avait appartenu au roi Wakhtang-Gourgaslan ; v. p. 129, n.

[3]) Dans la Chron. arm. *Mouchid* et *Mouch* ; Mkhithar d'Aïrivank, cité plus haut, p. 142, n., écrit aussi *Mouchid* : changement du [illegible] en [illegible]. Sans doute Mobidan était un de ces nestoriens syriens qui, sous le règne de Péroz, s'établirent à Ctésiphon et y fondèrent le patriarcat des Maphrians ; Lebeau t. IV, p. 444, et Assem. Bibl. or. t. II, Préf. § VIII.

[4]) V. infr. p. 121.

[5]) En 434 — 186. Ce roi est nommé dans l'histoire d'Arménie, par Moïse de Khoren, l. III, ch. 60, mais de telle manière qu'on ne peut préciser en quelle année de Vrham II, roi de Perse, ou d'Artachir, dernier roi Arsacide d'Arménie. S. Mesrob étant allé, suivant cet auteur, dans le canton de Gardman,

32e roi, Mirdat V [1]), fils d'Artchil Ier, Khosroïde (règne 12 ans, 434 — 446).

Et il régna [2]), comme son père, avec beaucoup de piété. La reine Sagdoukht, après une première grossesse, mit au monde une fille, qui fut nommée Khwarandzé. Ensuite le roi et la reine prièrent le Seigneur de leur donner un fils, et quatre ans après, la reine, devenue enceinte, en eut un, qu'elle nomma en persan Waran-Khosro-Tang, Wakhtang en géorgien : la naissance de cet enfant combla ses parents de joie. Ils envoyèrent des courriers à tous leurs éristhaws, et tirant de leurs trésors de grosses sommes d'argent, ils les distribuèrent aux pauvres, et rendirent grâces à Dieu durant bien
87 des jours, par des prières prolongées jusque dans la nuit. Puis le roi convia tous les grands, dans Mtzkhétha, à des banquets et à des réjouissances qui durèrent longtemps, et tous prièrent le Seigneur pour l'éducation du jeune Wakhtang. Le spaspet Saourmag demanda très instamment au roi d'être chargé de son éducation, faveur que le roi lui accorda, car c'était l'usage que les fils des rois fussent ainsi élevés chez les grands. Six ans après, la reine Sagdoukht mit au monde une autre fille, qui fut nommée Mihrandoukht, et dont l'éducation fut confiée par le roi au spasalar [3]) de Casp, sur sa demande: elle fut donc emmenée et nourrie dans ladite ville. L'année suivante, le roi mourut [4]), laissant le jeune Wakhtang, âgé de sept ans.

33e roi, Wakhtang Ier (dit Gourgaslan), fils de Mirdat V, Khosroïde (règne 53 ans, 446 — 499).

§ 1.

Alors la reine Sagdoukht [5]) commença à craindre «que son père Barzabod ne se vengeât de tout le mal que son beau-père et son mari lui avaient causé, qu'il ne la punît d'avoir abandonné sa religion, qu'il ne fît périr son fils, qu'il ne ravageât le Karthli et n'anéantît la religion chrétienne.» En pensant à tout cela, elle tomba dans un grand

pour y extirper les dernières traces du paganisme, le chef de ce canton était alors un certain Khors, et le bdech, ou gouverneur de Gougark, un certain Achoucha, qui reparaîtra plus bas dans l'histoire. Or à l'époque où S. Mesrob était dans ces cantons «l'Ibérie avait pour roi Artzil :» nouvel argument de l'exactitude des chroniques géorgiennes, comme le dit M. S.-Martin, Hist. du Bas-Emp. n. éd. t. V, p. 324.

[1]) Ce N., qui est exact, est indiqué par le manuscrit T.

[2]) Ce commencement fait voir que je n'ai pas eu tort de laisser le titre qui se lit p. 84, après la mort de Mirdat IV, comme le fait le manuscrit R. Car si la vie des parents de Gourgasal commençait ici, réellement, il n'y aurait pas une liaison grammaticale si intime entre les 31e et 32e règnes

[3]) Je ne sais point la différence de ce titre à celui de spaspet, mais je crois instinctivement, sans pouvoir en rendre raison, que le dernier est supérieur à l'autre.

[4]) En 446 — 198.

[5]) Wakhoucht, p. 33, la nomme «Sarandoukht,» et la Chron. arm. «Sacdoukht.»

chagrin, et après avoir prié le Seigneur, elle résolut d'aller se jeter aux pieds de son père. Ayant convoqué les éristhaws et le spaspet, elle leur confia son fils, en pleurant amèrement, et alla près de son père, à Bardaw. La tête nue, la poitrine découverte, elle se prosterna, mit son visage sur les pieds de son père, qu'elle baigna de larmes, et implora sa pitié, le conjura d'oublier la conduite de son mari, de lui pardonner son apostasie, et de ne point la forcer à renoncer au culte de J. C., qui est le vrai Dieu; le supplia de laisser son fils dans ses domaines et de défendre ses intérêts auprès du roi de Perse. Quoique tout prêt à maltraiter le Karthli, Barzabod, par pitié pour sa fille, n'exigea point qu'elle abjurât sa foi, et accéda à toutes ses demandes. Quant à la religion, « Je ne te forcerai pas, lui dit-il, à faire apostasier les Géorgiens, chrétiens, mais
j'enverrai dans votre ville des adorateurs du feu; ils y auront un évêque [1]) de notre re- 88
ligion, et quiconque, parmi les Géorgiens, préfèrera cette dernière, vous ne l'en détournerez pas. » Par obéissance pour son père, qu'elle redoutait extrêmement, Sagdoukht promit tout, en se confiant en Dieu, et revint en Géorgie.

Barzabod envoya donc à Mtzkhétha des serviteurs du feu, à la tête desquels il plaça l'évêque Binkar [2]), et ils se fixèrent à Mogoutha. Pour la reine Sagdoukht, soutenue et assistée par son père, elle s'occupa de l'administration de son royaume. Barzabod étant mort, le roi de Perse mit en sa place Waraz-Bacour [3]), son fils, ou Warza-Bacour, frère de la reine. Le spaspet Saourmag, père nourricier de Wakhtang, mourut aussi, et le roi conféra ce titre à un certain Djouancher [4]). Cependant Binakar, évêque de Mtzkhétha pour la religion du feu, invitait les Géorgiens à embrasser ce culte, mais personne, parmi les grands, ne l'écoutait; il n'y avait que le petit peuple, dont un grand nombre se rendit à ses exhortations, de sorte que la religion du feu se répandit parmi la basse classe des Géorgiens, au grand regret de la reine Sagdoukht, que la crainte des Perses retenait. Elle fit donc venir de Grèce un prêtre vrai-croyant, l'évêque Mikel, à qui elle confia la direction de l'église supérieure [5]), car l'évêque Mobidan était mort. Cet évêque

[1]) Quoique l'auteur géorgien se serve d'un tel mot, on voit bien que c'est par assimilation à la hiérarchie ecclésiastique des chrétiens.

[2]) Ou Binakar, Binkarian, plus bas; Bounakar, p. 96, et Binkaran, dans la Chron. armén.

[3]) Quoique ce nom soit absolument le même, étymologiquement, que celui du roi Waraz-Bakar, je lui laisse cette nouvelle forme, parce que les noms propres ne peuvent être traités d'après des règles abstraites. C'est pour le même motif que, hormis ceux qui sont très fréquents dans l'histoire, ou dont la forme géorgienne présente quelque difficulté de prononciation, comme Dawith, au lieu de David, j'ai constamment respecté les formes des noms de personnages: Ioané, Costantiné, Solomon et autres.

[4]) Si ce nom était moins connu, le manuscrit T nous autoriserait à lire Djouanber, qui existe, du reste, mais la lecture adoptée par le manuscrit R et par Wakhoucht montre comment il faut lire ici. Partout, dans la suite, le manuscrit T conserve la leçon *Djouamber* ou *Djouanber*.

[5]) Je crois que ce nom désigne l'église de Samthawro, dite Ghthaébisa, à trois ou 400 pas au N. de la cathédrale de Mtzkhétha; v. Dubois, Voyage aut. du Cauc. t. IV, p. 237.

Mikel résistait à l'imposteur Binakar, et propageant partout les vraies doctrines, retenait les grands et la masse du peuple dans la foi; mais il ne put faire abandonner le culte du feu qu'à un petit nombre de pauvres gens.

Quand le roi Wakhtang fut dans sa dixième année, une armée considérable d'Osses fondit sur la Géorgie [1]), où ils firent des prisonniers et du butin, dans le plat pays, depuis la source du Mtcouar jusqu'à Khounan. Les forteresses et les villes furent seules épargnées, à la réserve des villes [2]) du territoire de Casp, qu'ils forcèrent, et entre autres prisonniers ils emmenèrent Mihrandoukht, soeur du roi, jeune fille de trois ans. Laissant intactes les vallées de Karthli, le Cakheth, le Clardjeth et l'Egris, ils pénétrèrent dans le Ran et le Mowacan, qu'ils ravagèrent aussi, et par la porte de Derbend, que les gens du pays leur ouvrirent, ils rentrèrent victorieux dans l'Oseth.

Dans le même temps les Grecs, qui occupaient le pays au-dessus de la rivière d'Egris, sortirent de l'Aphkhazeth et s'emparèrent de la contrée depuis cette rivière jusqu'à Tzikhé-Godja [3]). Alors toute la Géorgie fut plongée dans le dueil et dans la tristesse. « Nos péchés, disait-on, se sont multipliés devant le Seigneur; nous n'avons pas été fidèles à la religion du Christ et aux leçons de Ioané [4]), et c'est avec justice que le Seigneur,
89 pour nous châtier, nous a livrés en proie aux nations étrangères, et qu'il a laissé les Grecs envahir nos limites. Quand ce peuple enleva le Clardjeth à Waraz-Bakar, il l'avait mérité par ses péchés, et parce qu'il ne pratiquait pas bien la religion du Christ: aujourd'hui ce ne sont pas nos princes, mais nous, leurs sujets, qui sommes coupables. Notre souverain actuel est un enfant, nous n'avons pas de chef pour marcher à notre tête, se confiant en J. C. et se mettant sous les auspices de la croix, afin que nous puissions d'abord châtier les Osses, puis chasser les Grecs de nos terres [5]). » C'était-là le cri de tous les Géorgiens, arraché par la douleur.

[1]) Chron. arm. « Par la Porte de Derbend; » circonstance vraiment incroyable, s'il s'agit des Osses proprement dits, de nos jours.

[2]) Je suppose fort qu'au lieu de [illegible], au pluriel, il faut lire [illegible]; car il n'y avait qu'une ville à Casp, et l'on ne sache pas qu'elle fût un chef-lieu.

[3]) Sur cette ville, alors capitale du pays qui fut plus tard l'Iméreth, v. Géogr. de la Gé. p. 397, et Dubois, Voy. aut. du Cauc. t. III, p. 51 sqq. Wakhoucht la connait sous le nom de Nakalakéwi, « lieu où fut une ville. » Celui de Tzikhé-Godja signifie « forteresse-pouce *ou*, forteresse-saumon; » cf. sup. p. 40, n. 5; mais l'orthographe adoptée par la Chron. arm. « la ville de Koudch, » permet de chercher l'étymologie de ce nom dans celui-même du fondateur de ladite ville.

[4]) Il me parait que ce doit être cet Ioané, envoyé en Géorgie sous le roi Mirian, et qui fut le premier évêque du pays; v. sup. p. 118.

[5]) Wakhoucht, p. 33, dit positivement que cette expédition des Grecs se fit sous l'empereur Marcien: ce dut être vers 449, d'après l'âge du roi Wakhtang; or Marcien ne monta sur le trône qu'en 450, différence très légère quand il s'agit d'une histoire racontée traditionnellement. Une différence plus grande existe dans la date de l'expédition même, puisque Lebeau en place une de ce genre, dans la Lazique, par où il faut entendre la Colchide ou Mingrélie actuelle, et l'Aphkhazeth, qui en dépendait, en 455,

Cependant le roi Wakhtang grandissait; instruit des préceptes du Seigneur par l'évêque Mikel, il aima dès son enfance, plus qu'aucun autre roi, la religion du Christ; il s'affligeait de voir le culte du feu se propager dans la Géorgie et ses domaines entamés; mais surtout il se préoccupait de l'état de la religion, quoiqu'il ne pût manifester ses pensées, par crainte des Perses. Quand il eut quinze ans, il convoqua les grands de la Géorgie et des personnes de toutes les villes, et ayant fait préparer pour eux une maison, il s'assit sur un trône élevé. Le général Djouancher [1]) et les deux évêques [2]) s'assirent aussi sur des trônes, tandis que les autres éristhaws étaient sur des chaises, les chiliarques, centurions et tout le peuple restaient debout. Alors, tel qu'un vieillard, tel qu'un sage ou un homme nourri au milieu des philosophes, le roi éleva sa voix et dit:

«Les rois et les peuples sont maintenant éprouvés par une catastrophe, que Dieu leur suscite à cause de leurs péchés. Quand les fidèles manquent au service de Dieu et transgressent ses préceptes, il les châtie par des calamités telles que celles qui sont tombées sur nous; comme un bon père instruit son fils avec amour, et, et s'il n'accomplit pas comme il faut ses préceptes paternels, le frappe et le châtie, afin de lui apprendre le bien et de lui faire pratiquer la vertu, c'est ainsi qu'en agit le Dieu créateur du ciel et de la terre, et c'est pour cela que nous devons le remercier de ses miséricordes.» A ces mots, tous rendirent, en pleurant, des actions de grâces au Seigneur. Puis, reprenant la parole, le roi Wakhtang dit à ses grands: «Ecoutez ma voix. Quoique je sois un enfant, de qui vous n'avez reçu aucun bien, cependant ce sont les bienfaits de mes pères qui vous ont élevés aux commandements que vous exercez, et si le ciel nous rend la vie, vous recevrez de moi des bienfaits et des honneurs supérieurs à ceux que vous tenez de mes aïeux. Maintenant quand je vous dis que vous et moi nous sommes égale- 90
ment éprouvés, supposez que ce malheur ne vous touche pas, et qu'il est pour moi seul; je ne dirai pas au fond de mon coeur, Ce qu'ils font, c'est pour se venger des maux dont ils sont éprouvés, mais je regarderai tout comme un service rendu à moi person-

sous Marcien, et une seconde préparée pour 456, qui devait s'effectuer par l'Arménie, si le roi de Perse y consentait; Hist. du Bas-Emp. n. édit. t. VI, p. 385. Je suis d'autant plus porté à regarder ce rapprochement comme exact, malgré l'imperfection du synchronisme relativement au calcul de Wakhoucht, que précisément dans la même année les Byzantins mentionnent une incursion des peuples du nord dans l'Ibérie, qui détournait ailleurs l'attention des Ibériens: ce qui est parfaitement en rapport avec le récit des annales géorgiennes. Du reste, les Grecs ne venaient pas pour faire du tort à la Géorgie, mais d'abord pour défendre Gubaze, roi de Lazique, contre les Souanes, et bientôt pour combattre Gubaze lui-même, qui s'était tourné du côté des Perses; v. Stritter, Mem. popul. t. IV, p. 23 et 275. Quoique je doive parler plus bas de la Lazique avec plus de détails, je renvoie préalablement le lecteur au Bullet. scient. t. VI, p. 141; et sans tirailler les calculs des historiens pour les amener à un synchronisme parfait, ce qui me paraît puéril, je ne doute pas que les guerres racontées par Lebeau en 456, ou même en 457 par Stritter, ne soient celles mentionnées ici par les Annales.

[1]) Ici le manuscrit T porte nettement *Djouamber*.

[2]) Mikel, évêque chrétien, et l'archimage Binakar.

nellement et en tiendrai compte à chacun. Je ne souffrirai pas l'insulte des Osses; me confiant en la Trinité consubstantielle du Dieu créateur et sans commencement, et me plaçant sous les auspices de la croix adorable, donnée pour guide et pour armure à ceux qui espèrent en elle, je me vengerai d'eux. Si pareille chose nous eût été faite par le roi de Perse ou par l'empereur de Grèce, nous nous serions résignés; mais que des Osses se montrent si insolents envers nous, c'est ce qui est intolérable: mieux vaut pour nous de mourir.»

Le spaspet Djouancher se leva et dit: «Vis, o roi, éternellement, glorieux et forçant tes ennemis à accomplir tes volontés. Tu as dit la vérité: c'est à cause de nos crimes que ces malheurs nous sont advenus; c'est avec justice que Dieu nous punit, car nous avons multiplié nos fautes contre lui. Nous devons le remercier, car nous méritions de grands châtiments, et bien plus que nous n'en éprouvons; mais le Dieu très clément, au lieu de nous punir en proportion de nos fautes, nous a infligé cette légère peine. Habitants de la Géorgie, nous lui devons, à cause de cela, de profondes actions de grâces. Tu es le meilleur de tous les rois de Géorgie; tu l'emportes sur tes pères. Parfait à tous égards, émule du géant Nébroth, le Seigneur t'a placé à notre tête, le Seigneur t'a donné à nous, pour faire disparaître nos infortunes anciennes et nouvelles. Si nos péchés ne l'emportaient, nous attendrions de toi le soulagement de tous nos maux, et nos frontières s'étendraient plus qu'à aucune autre époque; car aucun de tes aïeux ne peut se comparer à toi. Vis éternellement, o roi; le mal que nous ont fait les Osses depuis cinq ans, et qui nous a plongés dans une extrême affliction, c'est parce que tu étais enfant, hors d'état de combattre et de guider nos soldats, comme de gouverner à l'intérieur: Ta Majesté n'en est point la cause. Maintenant, o roi, quoique tu sois accompli en force, en sagesse, en énergie, en âge, cependant tu n'es pas dans la plénitude des jours, requise pour la guerre. Quoique jeune, ta sagesse est visible, et te permet d'administrer ton royaume; mais de combattre, de prendre ta place dans les rangs de l'ar-
91 mée, le temps n'en est pas encore venu pour toi. Mon avis est que, par ta sagesse, aidée des conseils de ta mère, tu choisisses l'un d'entre nous pour commander notre armée. Placés par toi sous ses ordres et lui obéissant comme à ton père, par la force de la Trinité divine et consubstancielle, nous irons tirer vengeance de nos ennemis. Pour toi, reste dans le royaume, occupé à le gouverner; si, pour nos péchés, les Osses sont vainqueurs, Ta Majesté n'en souffrira point; si, à cause de nos crimes, tu étais vaincu, ce serait la perte de notre patrie, car rien en ce monde ne peut te remplacer.» Ainsi parla le spaspet Djouancher, et tous les grands et éristhaws applaudirent à ce conseil.

«Tu as parlé, dit alors le roi, précisément comme il convient à un sage accompli, à un sujet fidèle, mais moi je ne partage pas ton opinion. Depuis que le malheur nous a frappés, tous mes jours se passent dans l'affliction, comme si j'étais au sein des ténèbres. Le regret que j'ai de ma soeur me déchire l'âme comme un glaive de feu, et je préfère la mort à la vie. Confiant en Dieu, sous la conduite de la croix adorable, je

partirai de ma personne, et j'espère que son infinie miséricorde, au lieu de me délaisser, m'accordera la victoire.» Voyant donc qu'ils ne pouvaient le dissuader, les grands cédèrent et lui dirent: «Que le roi vive éternellement: que tes plans s'accomplissent, que le Dieu créateur envoie son ange pour t'appuyer et renverser tous tes ennemis.»

§ 2.

Préparatifs de l'expédition contre l'Oseth. [1])

Ayant décidé l'expédition contre l'Oseth, ils s'en-allèrent chez eux pour en faire les préparatifs. Wakhtang envoya un exprès à Waraz-Baçour, frère de sa mère et éristhaw de Ran, pour l'informer de cette expédition et lui demander du secours. Celui-ci le lui promit avec joie, parce que son pays avait été également ravagé par les Osses. De son côté, Wakhtang convoqua toutes les troupes de Géorgie, qui se réunirent et campèrent à Moukhnar et à Kherc, des deux côtés de l'Aragwi, au nombre de 100,000 cavaliers et de 60,000 piétons. Waraz-Bacour lui envoya, de ses troupes, 12,000 cavaliers. Etant sorti de Mtzkhetha [2]), le roi mit en ordre ses bataillons, qui lui plurent par leur nombre, par la beauté et la bonne tenue de leurs chevaux. En les voyant tous pleins de joie et de ressentiment contre les Osses, il fut lui-même rempli d'allégresse et offrit à Dieu ses actions de grâces. Etant rentré dans la ville, il passa une semaine à prier, à jeûner, à veiller, distribua aux pauvres des sommes considérables et laissa, pour gouverner le roy- 92
aume, sa mère Sagdoukht, avec sa soeur Khouarandzé. Puis il écrivit son testament, en ces termes: «Si je ne reviens pas vivant, que ma soeur épouse Mihran [3]) (il était parent de Wakhtang, comme fils du frère de son père [4]) et descendant de Rew, fils de Mirian et gendre de Trdat, roi d'Arménie); que ce Mirian épouse ma soeur et devienne roi.» Il donna cet écrit à sa mère, à l'insu de tout le monde, et laissa à Mtzkhétha ce Mihran, fils du frère de son père.

Pour lui il partit et s'arrêta dans le Thianeth, où les rois du Caucase se réunirent

[1]) Ce titre manque aux manuscrits T, R.

[2]) Cette guerre eut lieu en 454 — 206, suivant le calcul des années du roi Wakhtang-Gourgaslan; mais Wakhoucht se trompe ici d'un an, parce qu'il a omis le passage où les Annales disent que le roi avait 16 ans quand il entra dans l'Oseth; v. un peu plus bas.

[3]) Mon manuscrit porte: Mirian.

[4]) Si l'on prend rigoureusement et à la lettre les mots «*fils du frère du père*» de Wakhtang, la qualité de «descendant de Rew» est inconciliable avec celle de cousin-germain paternel du roi; mais si aux mots soulignés on veut bien donner un sens plus large, Rew étant frère d'un des aïeux de Wakhtang, le prince Mirian descendait réellement de l'oncle paternel d'un des ancêtres du roi. Il sera question de ce prince, plus bas, à la fin du § 12 de la Vie de Gourgaslan. La Chron. arm. dit seulement: «Que Mihran, petit-fils de Trdat, prenne la royauté et épouse ma soeur.»

de l'Oseth, et qui se nomme aussi Aragwi [1]; car les deux cours d'eau de ce nom, celui de la Géorgie et celui de l'Oseth sortent de la même montagne.

Les armées ennemies campèrent sur les deux rives, où se voient des rochers escarpés, des forêts et des plateaux; elles s'observaient mutuellement, gardaient avec soin les issues des rochers, et restèrent ainsi durant sept jours, remplis par des combats entre géants, sur les bords du fleuve: c'étaient surtout les Khazars auxiliaires qui y prenaient part. Il ý avait parmi les alliés des Osses, un homme, vrai Goliath, nommé Tarkhan [2]). Ce Khazar sortit des rangs et cria à haute voix: «Je m'adresse à vous, soldats de Wakhtang; que celui qui est le plus vigoureux s'avance contre moi.» Or parmi les Perses auxiliaires du roi Wakhtang, il s'en trouvait un, nommé Pharsman-Pharoukh, à qui nul ne pouvait résister dans un combat, et qui de sa main avait arrêté plus d'un lion. Celui-ci s'étant avancé pour combattre contre Tarkhan, ils fondirent l'un sur l'autre en poussant des cris. Du premier choc Pharsman-Pharoukh reçut un tel coup d'épée sur son casque, que sa tête en fut fendue jusqu'aux épaules, au grand regret de Wakhtang et de ses troupes, car il n'y avait plus parmi eux un seul guerrier comparable à Pharsman-Pharoukh. Toute l'armée en fut consternée d'effroi et de douleur.

Le nuit venue, Wakhtang entre dans sa tente, se met en prières, conjure le Seigneur avec larmes; l'aurore le retrouve à genoux [3]), priant et réclamant l'assistance du ciel. Se confiant en Dieu, il voulait lui-même combattre Tarkhan; car il était intrépide comme s'il n'eût point eu de corps, et espérait en Dieu et dans sa force [4]). Au point du
93 jour Tarkhan se présenta de nouveau, l'injure et le défi à la bouche, sans que pas un des soldats de Wakhtang voulût l'affronter. Le roi donc dit à ses gens: «Ce n'est pas dans ma force ni dans ma bravoure que je me confie; mon espoir est dans le Dieu sans commencement, dans la Trinité consubstancielle du Créateur: j'irai combattre Tarkhan.» Les grands, étonnés, le retiennent, et essaient par tous les moyens de l'empêcher de combattre, car il était jeune et l'on ne connaissait point son expérience.

Au lieu de leur céder, Wakhtang, s'affermissant dans son projet, descendit de cheval, se jeta à terre, et s'agenouillant, les mains levées au ciel, il dit: «Seigneur, créateur de l'univers, qui fais prospérer les bons et élèves ceux qui espèrent en toi, sois

[1]) Ici, comme on le voit, il est question du Térek, et conséquemment l'Oseth, où alla le roi géorgien, n'est autre que les deux Kabardas. Wakhoucht a déjà fait connaître la tradition qui veut que les Osses géorgiens, aussi bien que ceux des hautes vallées du Caucase, soient un démembrement de la grande nation tcherkesse; Géogr. de la Gé. p. 429.

[2]) Ce n'était probablement pas un nom, mais un titre honorifique, décerné chez les peuples turks et tartares aux personnages distingués par leurs services, dont il est question dans lés auteurs byzantins; v. Hist. du Bas-Emp. t. X, p. 70, n. 1; Stritter, Mem. pop. t. III, p. 155.

[3]) Littér. «sans qu'il se fût encore assis après sa prière faite sur la terre.»

[4]) La même amphibologie existe dans le géorgien და ძალისა თჳსისასა, qui peuvent se rapporter à Dieu ou à Wakhtang.

mon appui, envoie ton ange pour me soutenir, renverser l'impie et couvrir de honte ceux qui te blasphêment; car ce n'est pas dans ma force, mais dans ta bonté, que se fonde mon espoir.» Montant alors sur son coursier et se retournant vers ses troupes: «Priez le Seigneur, leur dit le roi, et ne craignez point.» Il marcha en avant; ses soldats, non moins tristes qu'effrayés, restèrent en arrière, priant Dieu, chacun suivant leur religion.

§ 3. Combat de Wakhtang et de Tharkhan, qui est tué par le roi. [1])

Franchissant la colline, Wakhtang vint au bord du fleuve, armé d'une lance à deux tranchants. Tharkhan, en le voyant, dit: «Je me bats avec des géants et des cavaliers expérimentés, mais non avec des enfants: pourtant je m'abaisserai jusqu'à toi.» Ils fondirent l'un sur l'autre, en criant. Dès le premier choc, Wakhtang enfonça sa lance dans la ceinture de son ennemi, dont l'armure, malgré sa force, ne résista point: il fut transpercé et tué. Consolés et remplis de joie, les Géorgiens poussèrent un cri terrible et offrirent à Dieu leurs actions de grâces; pour Wakhtang, descendant de cheval sur le lieu même, et se jetant à terre, il fléchit les genoux et dit: «Béni sois-tu, Seigneur, qui as envoyé ton ange et renversé mon ennemi; tu soutiens debout ceux qui espèrent en toi, tu relèves le pauvre de dessus la terre, tu retires de la fange l'homme qui y est tombé.» Ayant coupé la tête de Tharkhan, il remonta à cheval et revint vers ses trou- 94
pes, qui, poussant des cris, célébrèrent les louanges du roi et remercièrent le Seigneur.

§ 4. Ici est le combat de Wakhtang et de l'Osse Baqathar, qui est tué par le roi. [2])

Le lendemain il se présenta un autre géant osse, nommé Baqathar. C'était un vrai Goliath, à qui nul n'avait résisté depuis qu'il s'était mis à combattre, et qui avait triomphé de tous ses adversaires. En effet son arc était long de douze palmes, et ses flèches de six. Se tenant au bord du fleuve, ce Baqathar dit, de sa voix retentissante: «Roi Wakhtang, ne sois pas fier d'avoir tué Tharkhan: il n'était pas du nombre des géants, et c'est pour cela qu'il a péri sous les coups d'un jeune homme. Si tu viens me combattre, c'est alors que tu rencontreras un rude adversaire, auquel tu n'échapperas point. Sinon, je suis prêt à faire tête à quiconque de tes gens se présentera. — Ce n'est point par ma propre force, répondit Wakhtang à Baqathar, que j'ai vaincu Tharkhan, mais bien par celle de mon créateur, et je ne te crains pas plus qu'un chien; car la puissance du Christ est avec moi, et la croix adorable est mon armure.» Ayant rangé ses troupes et leur

[1]) Ceci est le premier § numéroté dans le manuscrit.

[2]) Ce § est numéroté 2, dans les manuscrits. Le manuscrit T écrit toujours Baqthar.

ayant assigné leur poste, Wakhtang monta sur son coursier couvert d'une armure de mailles, prit son bouclier de peau de tigre[1]), que le cimeterre ne pouvait entamer, et franchit la colline. «Arrivé près du fleuve, il cria à Baqathar: «Je ne traverserai pas le fleuve, parce que je suis roi; je ne m'approcherai point de l'armée osse, parce que mon rang s'y oppose, et que ma mort serait la perte de mon armée. Pour toi, qui es un esclave, ton trépas ne fera pas plus de mal à tes gens que celui d'un chien. Traverse l'eau et viens de mon côté.» Baqathar l'Osse fit ce qu'avait dit Wakhtang; il traversa le fleuve et dit: «Moi, pour te tuer, j'irai sur l'autre rive; écarte toi à la distance de trois stades[2]).» Wakhtang s'étant retiré, Baqathar vint sur l'autre rive et entama le combat à coups de flèches. Par la justesse de son coup-d'oeil, par la précision de ses mouvements, par l'agilité de son coursier, Wakhtang évitait chaque atteinte. Voyant de loin la flèche qui le menaçait, il bondissait avec adresse et se mettait hors de portée. Des deux côtés, les armées faisaient retentir les trompettes et les tambours; les deux partis,
95 Osses et Géorgiens, poussaient des cris qui ébranlaient les montagnes et les collines. Baqathar ne put décocher plus de deux flèches dans le bouclier de son ennemi; mais sans l'entamer. Alors il en lança une sur son coursier, qui pénétra dans les entrailles de l'animal. Pendant que celui-ci tombait, Wakhtang se précipita sur Baqathar, et d'un coup de cimeterre dans le flanc, il le fendit jusqu'au coeur. Alors son cheval étant tombé tout-à-fait, Wakhtang se saisit de celui de Baqathar. Pour lui, se jetant à terre, il fléchit les genoux et rendit à Dieu des actions de grâces, plus ferventes encore que les premières. Monté sur le cheval de Baqathar, il s'approcha de ses troupes et leur dit d'une voix forte: «Rassurez-vous et soyez gens de coeur, car Dieu est pour nous.»[3])

Cependant les troupes, qui étaient toutes prêtes, se mirent en marche; les cavaliers, armés de la cuisasse et du casque, sur leurs chevaux couverts de mailles, allaient en avant, les piétons par-derrière, et après eux une masse de cavaliers. Postés sur un roc

[1]) ვეფხი վագր, animal dont je ne connais pas exactement le nom véritable.

[2]) უტევანი, ասպարէզ; malgré le sens bien connu de ce mot, soit en géorgien, soit en arménien, j'ai peine à croire qu'ici il signifie un *stade*; je pense plutôt que ce doit être un *jet* de flèche ou de pierre, du verbe ტევა, ვტევი, lancer sur.

[3]) Admettons que tout ce récit soit une simple tradition héroïque, elle doit du moins servir de manteau à une vérité, dont le souvenir s'est conservé dans le Caucase. L'inscription de l'église de Nouzala, dans le village de Nara, vallée de Casara, en Oseth, nous donne de grands détails sur la famille de Baghathar, qui était celle des Tchardjonidzé-Dcharkhilans, et sur ses huit frères. Le 10e vers, entre autres, mentionne l'enlèvement de la soeur du roi de Géorgie; Nouv. Journ. As. t. VI, p. 310; Mém. de l'Ac. des Sc. VIe sér. Sc. mor. et polit. t. IV, p. 322. Je suis loin d'attribuer une si haute antiquité à ce monument; mais je crois que celui qui fit construire l'église de Nouzala et grava au frontispice l'inscription en question a voulu consacrer historiquement la légende ici rapportée par l'Annaliste. La famille Dcharkhilan me paraît la même que celle de Dchakhilidzé, mentionnée par Wakhoucht (Géogr. de la Gé. p. 429), parmi les plus illustres de l'Oseth.

escarpé, les Osses lançaient une pluie épaisse de flèches. Wakhtang, qui s'était placé derrière ses troupes avec une escorte de cavalerie, criait à ses gens pour les rassurer et les encourager. Les cavaliers bardés de fer s'élevèrent par la route du rocher et atteignirent, suivis du reste de la cavalerie, le plateau, où il s'engagea un combat terrible. Quand Wakhtang combattait à droite, la terreur régnait à gauche, et quand il combattait de ce côté, la terreur régnait à droite; sa voix dominait le bruit horrible de la mêlée, comme le rugissement d'un lion. Il avait avec lui deux cavaliers, Artwaz, son frère de lait, fils du général Saourmag, et Biwritian le séphé-tsoul [1]), qui se comportaient aussi bravement. L'armée des Osses s'enfuit, fut taillée en pièces ou faite prisonnière; la plus grande partie des fuyards furent pris vivants, pour être échangés contre les captifs géorgiens, précédemment emmenés par les Osses. En revenant de la poursuite, l'armée rentra dans son camp, où elle se reposa durant trois jours, rendant grâces à Dieu, après quoi elle se débanda pour piller l'Oseth. Les villes furent forcées, on fit des prisonniers et un butin immense.

Ayant donc soumis les Osses et les Qiphtchaqs, le roi construisit la porte [2]) de l'Owseth, que nous nommons Darian [3]), auprès de laquelle il bâtit de hautes tours, et mit pour les garder des montagnards du voisinage. Les grandes nations osse et qiphtchaque ne peuvent la passer sans la permission du roi de Karthli. [4])

On alla ensuite au pays des Padchanigs, qui n'étaient séparés de l'Oseth que par le fleuve marquant la frontière [5]); le Djiketh se trouvait aussi dans le voisinage. Bien longtemps après, les Padchanigs et les Djiks ayant été chassés par les Turks, les premiers 96
émigrèrent à l'occident, et les autres s'installèrent à l'extrémité de l'Aphkhazeth [6]). Wakhtang, après avoir ravagé ces deux pays, rentra dans l'Oseth, dont les rois s'étaient enfuis dans les aspérités du Caucase; il y eut entre eux des négociations, suivies de la paix. En échange de sa soeur, les Osses demandèrent à Wakhtang 30,000 prisonniers de leur nation, tous les plus distingués, et de qui ils donnèrent les noms; Wakhtang accorda ces 30,000 personnes et put ainsi ramener sa soeur. Quant aux Géorgiens faits captifs depuis six ans par les Osses, il les échangea homme pour homme [7]). Comme il exigeait des otages, il donna encore pour eux 38,000 prisonniers. Les captifs géorgiens qui

[1]) Sur cette dénomination, v. sup. p. 47, n. et *passim*.

[2]) Le texte dit *les portes*, mais le pronom conjonctif, qui suit, est au singulier.

[3]) v. sup. p. 154, n. 2.

[4]) Tout ce § ne se trouve que dans le manuscrit T.

[5]) Il me paraît que ce doit être le Qouban, et que conséquemment la Padchinagie et la Djikie devaient être entre ce fleuve et le Don.

[6]) Cette remarque si conforme à la véritable position des Patzinaces sur le Dniestre et le Dniepr, et des Djiks à l'extrémité du Caucase, à l'O. de l'Aphkhazie, me paraît indiquer que l'auteur de la Vie de Gourgaslan n'est point un contemporain.

[7]) Dans la Chr. arm. « le roi rendit 30,000 Osses et reprit 350,000 des siens, ainsi que sa soeur. »

furent délivrés se montaient à 350,000 hommes, et il resta encore, après l'échange, 650,000 Osses, outre les Padchanigs et les Djiks[1]). Le tout fut terminé en quatre mois.[2])

Le roi Wakhtang congédia ensuite les Perses auxiliaires et les rois du Caucase, en les comblant de présents. Il expédia sa soeur Mihrandoukht et les captifs, par la route de Darial; pour lui, avec les troupes géorgiennes, se dirigeant vers l'Aphkhazeth, il commença, avec une bravoure intrépide, à attaquer les forteresses de ce pays. Quand il revint dans son palais et dans sa capitale de Mtzkhétha, sa mère, ses soeurs et la foule des citoyens allèrent à sa rencontre; hommes et femmes étalaient sous ses pieds leurs vêtements et leurs . . . [3]) jetant sur sa tête des dragmes et des dracans[4]) et célébrant à haute voix ses louanges, car jamais aucun roi n'avait livré si beau combat. Le roi rendit actions de grâces à Dieu par des prières, accompagnées de larmes, par des veilles et par des aumônes aux pauvres; il répandit ses dons sur le peuple et anoblit ses braves serviteurs qui s'étaient distingués dans la guerre contre les Osses. Il offrit en présent à Waraz-Bacour, frère de sa mère, mille esclaves, mille chevaux de selle, mille étalons; et encore au roi de Perse 10 000 esclaves, autant de chevaux de selle et d'étalons[5]), qu'il envoya à ce monarque par l'entremise de l'évêque Binakar, en lui demandant sa fille pour épouse. Le roi de Perse, en accordant cette princesse, nommée Balen-
97 doukht, la dota du Somkheth et de tous les royaumes du Caucase, et écrivit à Wakhtang une lettre, dont l'intitulé[6]) était tel: «De la part d'Ourmizd, roi de tous les rois,

[1]) Wakhoucht, p. 34, donne d'autres nombres. Le roi Wakhtang avait, suivant lui 760,000 prisonniers, tandis que, d'après les Annales, le nombre total s'en élevait à la somme énorme de 1,068,000). 30,000 furent donnés en échange de la soeur du roi; 36,000 pour les prisonniers géorgiens, 30,000 pour les otages, en tout 96,000, et le reste, qui devait être de 664,000, emmené dans le Karthli (suivant les Annales, le chiffre des prisonniers rendus fut de 68,000). Ces différences doivent provenir du manuscrit dont Wakhoucht a fait usage. Suivant la Chron. arm. «les Osses ayant proposé au roi de rendre leurs prisonniers, en reprenant les siens, il donna 30,000 Osses et reçut 350,000 Géorgiens, outre sa soeur.»

[2]) En l'an 458—210. Suivant la Chr. arm. cette guerre en Aphkhazie dura trois ans; v. cet ouvrage.

[3]) Ici l'auteur emploie le mot [illegible], dont il m'est impossible de préciser le sens dans le cas présent.

[4]) Le mot géorgien [illegible], que je rends par *dragme*, est réellement l'équivalent de *dirhem*, qui a la même origine et signifie «une monnaie d'argent;» quant à *dracan*, en arménien *dahécan* ([illegible], դահեկան), il signifie «monnaie d'or,» en général, et répond à l'arabe *dinar*, du moins par la valeur. Soulkhan, dans son Bouquet de mots, dit: [illegible], poids de 6 dang; [illegible], 13 dang et un tiers; [illegible], florin, ou pièce d'or, du poids de quatre drama.» Comme il s'agit, dans notre texte, d'une époque très ancienne, où les monnaies avaient sans doute d'autres valeurs que dans les temps modernes, je me contente de renvoyer les lecteurs à une Dissertation sur les monnaies géorgiennes, dans le Nouv. Journ. as. t. XV, p. 401 — 445, dont la Table, p. 427, renferme toutes les dénominations des monnaies et leurs valeurs.

[5]) Suivant la Chron. arm, il envoya au roi de Perse 20,000 chevaux et 10,000 esclaves, et à Warza-Bacour 2000 chevaux avec 1000 esclaves, ensorte que chaque esclave soignait deux chevaux.

[6]) Le mot [illegible] signifie proprement une lettre royale; mais ici le sens en est restreint à l'intitulé ou suscription: aussi la Chron. arm. se sert-elle ici de նախերգան, prologue, introduction. Comme ce

à Wakhtang, Waran-Khosro-Thang, le plus brave [1]) des dix rois;» et il lui parlait de faire la guerre à l'empereur *de Grèce*, qui s'était mis en campagne contre la Perse.

Wakhtang en ayant informé ses troupes et tous les rois du Caucase, ils se rassemblèrent sur les deux rives du Mtcouar, au nombre de 200,000 hommes. Waraz-Bacour, oncle maternel du roi de Géorgie et éristhaw du Ran, se joignit à eux, par l'ordre du roi de Perse, avec les troupes de l'Aderbadagan, du Ran et du Mowacan, formant 200,000 cavaliers. Dans ce temps-là Wakhtang avait 22 ans [2]); il était plus grand, plus beau de visage qu'aucun homme de cette époque; sa taille était de 12 empans d'homme. Géant terrible, dans tout l'univers on disait de lui [3]), que tout armé et à pieds, il atteignait un cerf à la course, et l'arrêtait en le prenant par son bois; il portait sur ses épaules un cheval tout caparaçonné, et avec ce fardeau montait de Mtzkhétha à la citadelle d'Armaz: il était l'unique fils de son père. Khouarandzé, l'une de ses soeurs, se distinguait aussi par sa force et par sa beauté. Il ne restait du sang du roi fidèle Mirian que Wakhtang et ses soeurs, issus de Bakar, fils de Mirian. Pour Mirian et Grigol, descendants de Rew, fils du même roi, ils possédaient le Coukheth et vivaient dans la ville forte de Rousthaw, bien affaiblis par de sanglantes discordes.

Depuis le roi Mirian jusqu'à Wakhtang, il s'était écoulé dix générations, et huit rois, en 157 ans; huit évêques s'étaient succédé légitimement, car les autres étaient des intrus. [4])

---

mot n'est pas d'origine géorgienne, j'ignore quelle en est la valeur arménienne ou persane. Je trouve seulement le persan پاتروز et پاتروزه «appointements journaliers, habit destiné à être porté tel ou tel jour, nourriture de chaque jour.» Dict. des Douz-Oghlou.

[1]) Dans la Chron. arm. le préambule se termine par les mots: «A Wakhtang . . . . , l'adversaire (ou l'émule, le héros, *ախոյեան*) des dix rois, salut.» [illegible], qui répond au mot arménien cité, n'a qu'un seul sens, qui paraît mieux propre à établir l'opposition entre la puissance de Wakhtang et celle du roi de Perse. Après quoi la lettre continue: «J'ai fait ce que tu as souhaité; rassure-toi et sois homme de coeur, en tenant tête aux Grecs et prenant avec toi ton oncle maternel.»

[2]) 20, suivant Wakhoucht, p. 34, et il partit pour la guerre de Grèce en 460—212.

[3]) Ce qui précède, depuis *sa taille*, ne se trouve que dans le manuscrit T.

[4]) Cette conclusion manquant dans la Chron. arm., nous n'avons aucun moyen de contrôler l'exactitude de nos manuscrits. En tout cas, le Tableau généalogique montre qu'entre Mirian et Wakhtang, il y eut *six* générations, huit règnes, *dix* évêques (sup. p. 142) chrétiens, sans compter les mages, dont on ne connaît pas la série. Quant aux 157 années en question, Wakhoucht, p. 33, note, et dans son Introduction, prétend qu'il faut les compter jusqu'à la mort de Wakhtang, 342—499, ce qui est exact, du moins comme addition, et conséquent.

§ 5.

Ici Wakhtang va faire la guerre en Grèce.

Wakhtang, étant parti pour aller en Grèce, passa dans le Somkheth. A Phéroj-Caphar, où Phéroz, ci-dessus mentionné, avait construit une citadelle, il fut rencontré par les éristhaws arméniens, Arew, de Siounie, Djouancher, de Vaspouracan, Amzasp, de Taron, Trdat, descendant de Trdat-le-Grand, de la ville bâtie par Grigol [1]). Ils assiégèrent la ville de Carakhpol, aujourd'hui nommé Carnoukalak, et la battirent, sans pouvoir s'en emparer, parce qu'elle avait trois hautes murailles. Ils laissèrent, pour continuer les opérations, deux éristhaws, chacun avec 12000 cavaliers, et Wakhtang alla
98 dans le Pont. Sur sa route il ravagea les trois cités d'Andziandzor, d'Ecletz et de Daster [2]). Avec son armée il assiégea la grande ville de Pontos, au bord de la mer, et la battit durant trois mois [3]). Les hostilités furent poussées jusqu'à la ville de Constantin. Cependant les Perses massacrant tout ce qu'ils trouvaient de serviteurs de l'église, Wakhtang ordonna aux troupes arméniennes et persanes d'épargner les personnes consacrées à Dieu, et de se contenter de les faire prisonniers. « Lorsqu'à la suite de son neveu, mon aïeul Mirian faisait la guerre aux Grecs, dit-il, on maltraita de la sorte les religieux et les serviteurs de l'église: aussi, malgré leur grand nombre, essuyèrent-ils une cruelle défaite, de la part d'une poignée de gens, et c'est depuis lors que nous avons vu, nous Géorgiens, les Grecs nous enlever les territoires situés à l'E. de cette mer. A Andziandzor,

[1]) Faute de renseignements historiques, je ne puis m'expliquer toutes les indications contenues dans ce passage, ni même être certain de l'avoir bien ponctué partout. Je suppose que Phéroz, mentionné dès le commencement, comme fondateur de Phéroj-Caphar, est le gendre du roi Mirian (p. 43). En ce qui regarde Amzasp, on pourrait aussi traduire: « Amzasp, de Taron, de la ville bâtie par Grégoire; » en effet, s'il s'agit ici de S. Grégoire-l'Illuminateur, ce saint, avant de rentrer à Vagharchapat, pour y bâtir sa grande église, en avait fondé une à Hachtichat, dans la province de Taron. Je ne vois, pour le moment, que cette manière d'expliquer le passage en question. Enfin Trdat était, à ce qu'il paraît, un descendant de la famille arsacide, définitivement privée du trône en l'an 428, dans la personne d'Artachir, enlevé prisonnier par Vrham II, roi de Perse. Toute l'Arménie orientale était alors au pouvoir des Perses, tandis que les provinces occidentales obéissaient aux Grecs.

[2]) Carakhpol, qui se retrouve dans la Chron. arm., ne peut être que l'altération du nom de Carin ou Carnoukaghak, l'ancienne Théodosiopolis, fondée par Théodose-le-Jeune, en 416 (Lebeau, t. V, p. 44; t. VII, p. 497), dans la contrée connue de Pline sous le nom de *Caranitis*; c'est aujourd'hui Erzroum. Cette Théodosiopolis ne doit pas être confondue avec une autre, bâtie ou restaurée par Théodose-le-Grand, en 387 (Lebeau, *ibid.* p. 496), ni Cari ou Qarsi, qui est Cars, avec Carin. Sur Andziandzor et Ecletz, v. sup. p. 4, n. 10; quant à *Daster*, je ne la connais pas. Faut-il lire en deux mots « და სტერ, et Ster? »

[3]) Quatre mois, suivant Wakhoucht, p. 34. Cette assertion est sans doute fondée sur une expression qui se verra à la p. 100, mais elle n'est point rigoureusement exacte.

où nos ancêtres livrèrent bataille [1]), est le tombeau du grand docteur Grégoire [2]), où nos rois furent mis en fuite. Pour nous qui, par une marche de dix jours, nous sommes élevés vers le nord, nous sommes coréligionaires des Grecs et professons la foi du Christ, qui est le vrai Dieu de l'univers. N'avez-vous pas entendu parler du miracle opéré par le grand Constantin, sous la conduite de la croix; de ce qui est arrivé aux Perses, sous Julien, l'empereur idolâtre; comment il fut tué par une flèche tombée du ciel [3]), comment les troupes grecques se réunirent pour donner le titre impérial au pieux Jovien, comment il le refusa jusqu'à ce que sur les idoles renversées se fût élevée la croix et que sa couronne fût consacrée sous ses auspices? Cependant l'ange du Seigneur prit la couronne et la plaça sur la tête du pieux empereur Jovien, et une voix céleste dit au roi de Perse Khosro-Thang, cessez de faire la guerre à Jovien, parce que la puissance de la croix est invincible. Depuis lors l'empereur Jovien et Khosro restèrent unis jusqu'à leur mort. [4])

«Et vous, habitants de l'Arménie, Arsacides, pitiachkh Biwritians, avez-vous oublié les actions de Grigol-le-Parthe, la résistance que lui opposa le roi arsacide Trdat, la punition de son orgueil et son changement en sanglier? Cependant Grigol lui ayant rendu sa première forme, il devint maçon d'église et en bâtit une, car c'était un géant. Je m'adresse à vous, habitants de la Géorgie, parents des rois géorgiens, élevés aujourd'hui par eux au rang de mthawars [5]). Nous sommes les descendants du géant Nébroth, le premier roi qui parut sur la terre, ainsi qu'il est écrit dans son livre [6]); il était si fort 99
qu'il menait un lion comme un chevreau, qu'il attrapait, à pieds, les onagres et les chèvres sauvages, et il devint tellement puissant que tous les fils de Noé se soumirent à lui, au point qu'il put construire une ville dont chaque pierre était d'or [7]), sur une base d'argent; autour, elle était revêtue de briques et de chaux; le sommet des portes et des fenêtres était de rubis et d'émeraudes, dont la lumière dissipait les ténèbres de la nuit. Il y fit des appartements et des tours que votre imagination ne peut se figurer, en un mot, vous ne pouvez comprendre toutes les ressources de son génie. Enfin il éleva la ville à une hauteur de trois journées, avec des degrés dans la muraille pour y monter [8]),

[1]) V. sup. p. 44 du texte. Je pense du moins qu'il s'agit ici de la bataille livrée par Mirian et par le roi de Perse à Constantin.

[2]) Il s'agit évidemment ici de S. Grégoire de Nazianze, dit le Théologue; Nazianze remplace ici le nom arménien d'Hantzith.

[3]) Sur la mort de Julien, en 363, et sur les circonstances de l'avènement de Jovien, v. Lebeau, t. II, p. 142, 150.

[4]) Jovien n'ayant régné qu'un peu plus de sept mois et n'ayant obtenu la paix qu'au prix des plus grands sacrifices, ces détails ne sont pas absolument exacts.

[5]) Cf. Chron. arm.

[6]) Ce livre est déjà mentionné, p. 111, sous le règne de Mirian.

[7]) Chron. arm. «sur des colonnes d'or, à base d'argent;» ce qui est plus sensé

[8]) Chron. arm. «le long des escaliers, jusqu'à la porte.» Hérodote attribue au temple de Bélus, dans

car il voulait arriver jusqu'à voir les habitants du ciel. Mais quand il eut atteint la limite de l'éther, et qu'il fut entré dans celle des étoiles, les ouvriers ne pouvaient plus travailler, car l'or et l'argent se fondaient, l'éther ayant une force ignée, produite par la rotation du firmament, qui brûle d'une manière irrésistible. Là il entendit ces entretiens des sept légions célestes, qui mirent la confusion [1]) parmi les enfants d'Adam. Chaque homme, avec sa famille, se mit à parler une langue différente, ensorte qu'il n'y avait plus d'entente réciproque, et qu'ils partirent.

« Cependant il fut dit à Nébroth, en langue persane : Je suis l'ange Michel, chargé par Dieu du gouvernement de l'Orient ; sors de cette ville, Dieu *la* garde [2]), de peur qu'on ne voie le Paradis, qui est aux environs de ce bâtiment, élevé par toi. Il y a une montagne, d'où sort le soleil, et coulent deux fleuves, le Nil et le Géhon. Ce dernier emporte du Paradis un arbre odoriférant et une herbe qui entre dans l'essence du musc. Va-t'en et réside entre les deux fleuves d'Euphrate et de Djila [3]) ; laisse ces gens aller où ils voudront, car c'est le Seigneur qui les renvoie. Pour toi, tu seras le souverain de tous les souverains. Or, dans les derniers temps le maître du ciel viendra au sein d'un peuple méprisé. La frayeur qu'il inspirera fera disparaître toutes les voluptés de la terre ; les rois abandonneront leurs trônes pour chercher la pauvreté ; il te visitera dans tes maux et t'en délivrera. [4])

« Alors tous ayant quitté la ville, il laissa aller dans l'Inde ceux qui parlaient indien, les Sindiens dans le Sinde, à Rome les Romains, les Grecs en Grèce, les Gog et Magog dans le Magougeth, les Perses en Perse. La langue primitive était l'assyrienne [5]). Tels

Babylone, une hauteur de huit stades, et parle aussi d'escaliers construits dans la partie extérieure du mur ; v. Magas. pittor. t. X, p. 33.

[1]) Les curieux pourront voir une notice sur la tour de Babel, composée des témoignages d'Hérodote, du médecin allemand Rauwolf (1571), de Pietro della Valle et de Ker-Porter, Magasin pittor. t. X, p. 33. Quelques-uns des détails donnés là se rapportent à ceux de notre texte géorgien. Les ruines que l'on croit être celles de cet édifice sont situées à 20 lieues au S. de Bagdad, dans une vaste plaine, à un demi-mille de l'Euphrate.

[2]) Cf. supra p. 111 ; on voit là ce même passage, mais avec des variantes.

Dans la Chron. arm. : « Sors et va-t'en d'ici, car ton bâtiment est arrivé vis-à-vis du paradis, dont il n'est séparé que par cette montagne, où tu veux arriver, et du pied de laquelle sortent le soleil, ainsi que les fleuves Nilos, Phison et Géhon. » J'ai un peu forcé le sens du géorgien, ici et dans ma traduction, p. 111, pour conserver le sens indiqué par le texte arménien, qui est plus net et plus logique.

[3]) Le Tigre se nomme, en arabe, Didjleh.

[4]) Ici la Chron. arm. offre de grandes variantes de rédaction, jusqu'à la fin du discours.

[5]) La Chron. arm. nomme ainsi les sept idiomes : « Ils abandonnèrent la ville . . . . pour aller . . . . Thorgomos chez les Thorgomians, Sindon dans le Sideth, les Bertziank dans la Bertzie, les Hoïns dans l'Hoïneth, les Ag et Mag dans l'Ag-Magougie, les Perses en Perse, et les autres ailleurs . . . . » Pour la fin du discours, v. la Chron. arm. Cette variante est très intéressante pour les noms de peuples : aux Indiens du texte géorgien, elle substitue Thorgomos, le père des races géorgienne et arménienne ;

sont les sept idiomes usités jusqu'au temps de Nébroth. Je vous dis donc que ce livre était secrètement aux mains de nos pères, et c'est une impulsion divine qui m'a fait vous dire ces choses, la même qui engagea Mirian, mon père, à accueillir la prédication de Nino. 100

«Est-ce que nos pères, jusqu'à l'arrivée de J. C., n'avaient pas des tributaires? Maintenant nous sommes affaiblis, et voilà que les Grecs guerroient de ce côté contre nous. Alors *Dieu* vit Nébroth dans l'enfer, et l'en délivra, lui qui fut le premier de tous les rois. Daniel lui-même témoigne que Michel a charge de protéger les Perses. Pour nous, Géorgiens, n'avons-nous pas vu les miracles opérés par Se. Nino? ou bien pensez-vous que Dieu ait abandonné les Grecs, ou plutôt ne les a-t-il pas agrandis aux dépens de l'empire persan? Voilà six mois que retentit le bruit de nos armes; l'empereur, qui sait notre arrivée, est de retour, et il s'approche pour nous combattre: que tous nos peuples servent donc le Seigneur, et qu'ils cessent de maltraiter les églises.»

Ayant achevé ce discours, le roi envoya publier partout que les religieux quittassent leurs retraites, et que les prisonniers s'en-allassent où ils voudraient. Alors une foule de prêtres, de diacres, de religieux, de religieuses et d'encrates [1]), sortirent des cavernes et des montagnes, et un grand nombre quitta la ville de Pontos, resserrée depuis quatre mois [2]). Dans ce nombre il se trouvait deux hommes, le prêtre Pétré, disciple de Grégoire-le-Théologue, qui exerçait ses fonctions sur le tombeau du saint, et le moine Samoel, qui se présentèrent à Wakhtang, pour le remercier de la liberté donnée aux captifs, et de l'affranchissement de l'église et des prêtres. Charmé de leurs discours, le roi les approcha de sa personne, et ordonna d'habiller tous les captifs, les religieux et les malades délivrés par lui. Tous les gens faibles, sortis de la ville, reçurent des chevaux, chaque enfant trois dracans *ou pièces d'or*, et il les renvoya de la sorte. Quant au prêtre Pétré et au moine Samoel, il les garda.

Les troupes s'étant dispersées dans leurs tentes, le roi vint prendre son repas du soir et dit à Pétré: «Dieu a-t-il approuvé ce que j'ai fait, en protégeant les églises et délivrant les captifs? — Faut-il que ton esclave parle avec assurance, dit Pétré, ou

aux Romains, les Bertziank, nom qui rappelle celui de Berdzéni donné aux Grecs de Grèce par les auteurs géorgiens, tandis que les Hoïns sont proprement les Grecs d'Asie ou Ioniens, bien que les auteurs arméniens emploient ce mot pour tous les Grecs en général. Enfin la Chron. arm. ne compte que sept peuples, si toutefois les Ag et Mag en font deux, tandis que le texte géorgien y ajoute la langue assyrienne, ce qui en fait huit. Or les formes Sideth pour Sindie, Bertzian, transcription de Berdzéni, et Houneth, qui sont entièrement géorgiennes, prouvent que le traducteur arménien faisait usage d'un manuscrit où se trouvaient de tels noms, qui manquent aux nôtres.

[1]) Du grec ἐγκράτης, ceux qui pratiquent le jeûne ou la continence.

[2]) Voilà sans doute pourquoi Wakhoucht dit, p. 34, que le siége dura quatre mois; mais le siége pouvait en être à son troisième mois quand le roi de Géorgie tint le discours que l'on vient de voir (cf. sup. p. 98), et tous ces ecclésiastiques n'avoir quitté Pontos ou Trébisonde que durant le quatrième mois: ainsi la contradiction entre les deux passages n'est qu'apparente.

dois-je louer tes mauvaises actions? — Parle, dit le roi; tout ce que je désire, c'est que tu me reprennes, afin que nous évitions le mal. — Dieu, répondit Pétré, estime plus les églises vivantes que celles de pierre. Quand celles-ci s'écroulent, les mêmes pierres servent à les relever; mais nul, ni médecin, ni roi, ne peut réparer la destruction des églises vivantes. Or combien de personnes innocentes sont tombées sous tes coups! Il est écrit qu'à cause du sang d'Abel, celui de tous les hommes fut purifié [1]) par le
101 déluge de Noé; que le sang de Zakaria, fils de Barouk, attira sur les Juifs toute sorte d'humiliations, ainsi que le dit Isaïe: Enlève et fais périr tous leurs enfants; ce qui fut fait par Titus et Vespasien. N'as-tu pas lu dans les livres de Moïse, quand le peuple d'Israël forniqua avec les étrangères, combien d'hommes périrent à cause d'une seule fornication [2])? Maintenant, combien de vierges, temples du Seigneur, ont été corrompues par tes soldats! — Ne sais-tu pas, répliqua le roi, que Jovien était avec l'impie Julien pour protéger les églises; et faut-il faire tomber tout-à-fait celui qui a chopé? — Moi, dit Pétré, au lieu de te renverser après un faux pas, je te relève après ta chute, comme David, après avoir versé le sang d'Urie, fut relevé par l'infortune des Juifs. Je ne veux pas que tu sois comme l'homme dont la main gauche détruirait ce que fait sa main droite, comme ceux dont le coeur maudit et déteste ce que bénit leur bouche; mais comme ces rois d'heureuse mémoire, qui ont régné sur le monde, sans perdre leurs droits au paradis, tels que David, Salomon, Constantin, Jovien et leurs semblables. Or tu ne ressembles pas à Jovien. Quel est le souverain de qui l'épée menace ta tête, comme celle de Julien menaçait Jovien [3])? As-tu souffert autant que ce dernier de la part de l'impie? Aux yeux de Dieu, quel roi est au-dessus de toi? Devant Dieu la justice te répliquerait: Ne t'ai-je pas fait le maître de tous, n'ai-je pas mis tout le monde au-dessous de toi? Aussi est-ce à toi que Dieu demandera compte de tes actions mauvaises, c'est toi qu'il punira si tu ne fais pénitence. — Je voudrais, dit le roi, me justifier, car tu as raison de condamner mon défaut de justice. — Puisque tu as permis, répondit Pétré, de te réprimander, ton péché s'éloignera de toi; maintenant je te dirai ce que tu désires. Ce n'est pas sans connaissance de cause que tu as été poussé à faire la guerre aux enfants de Dieu, c'est pour concilier à ton peuple l'appui des Perses [4]). Ne sais-tu pas que les Grecs sont le peuple de Dieu, qui, en vertu de sa promesse, en les appelant

[1]) განსწმდა; peut-être faut-il supposer განსწყმდა «a été perdu, anéanti.» En tout cas, l'idée fondamentale est, que la perte du genre humain par le déluge fut un châtiment de la mort d'Abel.

[2]) Numer. c. XXV.

[3]) Il paraît qu'en effet Jovien, né d'ailleurs dans une condition qui ne lui présageait pas l'empire, avait été éloigné des hauts emplois à cause de son amour pour la religion chrétienne (Lebeau, t. III, p. 150); toutefois on ne sache pas qu'il ait été positivement persécuté par Julien.

[4]) On pourrait aussi traduire, mais moins logiquement: «c'est pour assister avec ton peuple les Perses,» არამედ შეწევნისათჳს ნათესავისა შენისა სპარსთასა; car les noms verbaux géorgiens ont les deux sens, actif et passif.

ses fils, leur donna le sceau avec lequel il a brisé l'enfer? et ce sceau est la croix. — Que veux-tu maintenant? dit le roi. — Je veux, répondit Pétré, que tu éteignes le feu allumé par toi, que tu deviennes dès ce jour l'ami des Grecs, comme tu le fus jusqu'à présent des Perses. — Je souhaite, reprit le roi, que par tes prières tu me fasses voir cette nuit l'empereur des Grecs, venant s'entretenir avec moi de ce que nous devons faire pour cimenter notre union, et par-là je saurai que J. C. approuve les discours que tu m'as tenus. — La prière que tu m'adresses, dit Pétré, me fait de la peine; il n'appartient qu'aux hommes d'une perfection angélique, tels qu'il y en a dans ces murs, de 102
faire une chose aussi merveilleuse que celle que tu souhaites. Donne-moi le temps d'aller les prier, leur communiquer tes ordres, et avec l'aide de leurs prières tes désirs s'accompliront. Je me méprise trop moi-même, pécheur que je suis; peut-être Dieu me taxera de présomption.»

Le moine Samoel se fâcha et dit: «Prêtre, tu traites humainement les choses de Dieu. N'as tu pas lu ce que le Seigneur dit à Palécratos [1]): Si les anges n'en eussent été scandalisés, pour le bien des hommes j'eusse été crucifié dans toutes les villes, afin de sauver tous les peuples? Ou bien le roi d'Israël Akaz est-il supérieur à un roi chrétien, lui à qui Isaïe disait: Demande un miracle dans le ciel ou dans l'abîme [2])? Et il dit au même: Une vierge concevra. Qui a dit à Israël: Tout ce que tu demanderas en mon nom te sera accordé? Josué a dit au firmament: Retourne en arrière; et il retourna de trois degrés. La parole de ton humilité est bonne, Pétré, mais elle peut scandaliser ceux qui croient faiblement. O roi, aide-nous un peu par ta foi, car la prière de cette ville affligée obtiendra l'accomplissement de tes désirs.»

Les saints personnages étant allés chez eux, le roi pria longtemps et se coucha. Tout-à-coup, pendant son sommeil, il lui apparut une femme, qui était sainte Nino, et lui dit: «O roi, lève-toi et va en avant avec respect, car deux rois du ciel et de la terre viennent te visiter.» Il regarde; au lieu de la femme qu'il avait vue d'abord, il croit voir Constantin [3]) et s'avance en toute hâte. Il aperçoit deux siéges: sur l'un est assis un jeune homme armé et couronné; sur l'autre, un vieillard en manteau blanc, ayant sur sa tête une couronne de lumière et non d'or, aux pieds duquel Nino était assise. La main droite de Wakhtang était tenue par le prêtre Pétré, et sa gauche par le moine Samoel. Ce dernier lui dit: «Prosterne-toi devant Grégoire [4]), l'une des grandes

[1]) Chr. arm. Policarpos. Je ne saurais dire à quel trait d'histoire ecclésiastique l'auteur fait allusion.

[2]) La citation de l'histoire sainte n'est pas entièrement exacte; car si un miracle a été fait en faveur d'un roi d'Israël, c'est lorsqu'à la prière d'Ezéchias l'ombre recula de 10 degrés sur le cadran solaire d'Achaz; v. 2 Paralip. c. XXXII; 4 Reg. c. XXXIX; Is. c. XXXVIII. Quant à la prophétie de la conception du Sauveur, elle fut faite dans une autre occasion; Jerem. c. XXXI, v. 23. Il en est de même de la parole suivante, qui est tirée de l'Evangile et non de l'Ancien-Testament.

[3]) v. la Chron. arm.

[4]) Ce qui précède fait voir qu'il s'agit de S. Grégoire de Nazianze, mort vers la fin du IVe siècle de l'ère chrétienne.

puissances du ciel.» Il s'avance, et fléchit le genou: «Qu'as-tu fait, homme méchant? lui dit Grégoire; pourquoi as-tu ravagé mon bercail et donné mes brebis à dévorer aux loups? Sans ces deux personnes qui sont à tes côtés, et si ce n'était pour complaire à cette femme, qui s'intéresse continuellement pour toi auprès de Dieu le Père, je t'aurais châtié comme tes pères, adorateurs du feu qui brûle, et non de la splendeur qui éclaire l'univers.» Puis il lui tendit la main, l'embrassa, fit le geste de toucher la couronne lu-
103 mineuse et d'en donner à Wakhtang une pareille, et lui dit: «Couvre de cela Pétré.» Celui-ci, de la même couronne en tira une moins belle et en couvrit le moine Samoel. Nino dit à Wakhtang: «Viens aussi près de l'empereur et reçois son présent.» Quand le roi se fut avancé, ils s'embrassèrent tous deux, l'empereur fit asseoir Wakhtang avec lui sur le lieu où était son trône et lui donna un anneau de l'un de ses doigts, où était une pierre très brillante: «Si tu veux, ajouta-t-il, que je te donne la couronne, promets à celui qui est au-dessus de nous que tu combattras ses ennemis, et une couronne te sera accordée.» Wakhtang regarda et vit une croix sur les bras de laquelle était une couronne, mais en la voyant il fut saisi d'un tremblement encore plus fort, car l'aspect en était très effrayant; et il se tut. S'étant levée, Nino se tourna du côté de Pétré et de Samoel, qui dirent tous deux à la fois: «Nous garantissons, o croix invincible, qu'il se distinguera entre tous.» L'empereur étendit la main, ôta la couronne de la croix et la posa sur la tête de Wakhtang.»[1])

Ils commençaient à se retirer, lorsque l'évêque cria trois fois: «Wakhtang, Wakhtang, Wakhtang! Tu seras le plus fidèle de tous à J. C., au milieu des nations perses; en second lieu, tu bâtiras des églises, tu établiras des évêques et des archevêques; troisièmement, tu recevras la couronne du martyre;» et il sortit, appelant Pétré et Samoel, sans se réveiller, et leur raconta aussi, tout en dormant, sa vision. Ceux-ci lui expliquèrent son rêve: «Celui que tu as vu avec une couronne de lumière, c'est le grand docteur Grégoire; c'est lui qui, en me donnant une couronne, m'a conféré l'archiépiscopat. L'émanation de ma couronne, que j'ai donnée à mon compagnon, signifie que je le consacrerai évêque. Celui que tu as vu avec une couronne d'or et tout armé, c'est l'empereur; l'anneau que tu as reçu de lui signifie qu'il te donnera sa fille en mariage, et que l'on te rendra tous les domaines enlevés à la Géorgie; quant à la couronne détachée de la croix, ce sont les longs travaux que tu accompliras sous ses auspices; et comme notre docteur t'a appelé trois fois, ce sont trois dons qu'il a demandés pour toi au Seigneur, afin que par ton moyen le catholicos et les évêques affermissent la foi dans la Géorgie. Tu triompheras de tes ennemis jusques au jour de ta mort, mais tu recevras, à la fin, la couronne du martyre, au milieu d'un combat, sans tomber aux mains des ennemis. Tout cela s'accomplira avant que tu sois affaibli par la vieillesse.»

A son réveil le roi remercia Dieu d'une révélation si complète, et appelant sur-le-champ Pétré et Samoel; «Qu'avez-vous vu? leur dit-il.» Ils répondirent: «Nous te le

[1]) Chron. arm. «en lui disant: Voici pour toi une troisième couronne.»

dirons, o roi. Nous étions l'un à ta droite, l'autre à ta gauche, lorsque tu étais en présence des personnages assis sur des trônes, à savoir de l'empereur et du grand Grégoire-le-Théologue; qu'une dame calmait le docteur, courroucé contre toi, et qu'elle te remettait entre ses mains. — Gardez le silence, saints personnages, leur dit le roi, car vous avez tout vu avec moi. Que voulez-vous que je fasse de cette ville, qui va être ruinée, et de ces prisonniers, dont j'ai entre les mains plus de mille myriades? Qu'il parte d'ici en toute hâte un courrier, annonçant «que le roi de Perse s'est dirigé vers le Djazireh et qu'il traverse le pays des Philistins, sur les traces de l'empereur; car il a ravagé le pays des Perses, et le roi n'a pu lui résister. Cependant, aussitôt que l'empereur a su notre arrivée dans ses domaines, il s'est hâté de venir nous attaquer. Le roi de Perse vient à notre secours, et certes ses troupes l'emportent en nombre sur celles de l'Arménie et de la Géorgie [1].» Il n'y a plus maintenant parmi nous de ces vrais fidèles qu'y avaient placés mon père Mirian et Trdat, de qui je suis parent par ma mère [2]). Je sais que la foi de tous ces gens est pleine d'imperfections. Le frère de ma mère se fâchera sans doute quand mes plans seront dévoilés: nous nous livrerons bataille et deviendrons la risée de nos ennemis. J'agirai comme si mes exprès étaient venus m'annoncer la marche de l'empereur contre lui [3]), et là-dessus nous battrons en retraite. Commençons d'abord à publier quand [4]) l'empereur viendra et s'approchera de nous; alors je me comporterai suivant ce que me conseillera ta sainteté, et je ne garderai pas un seul des captifs.» 104

Pétré s'en alla vers l'empereur, et Samoel resta près du roi. Le lendemain il vint un soi-disant courrier, qui annonça au roi que les troupes grecques étaient entrées à Constantinople; alors Wakhtang manda le frère de sa mère et tous les rois, et leur dit: «Qu'en dites-vous? Vous savez combien l'armée grecque est nombreuse, expérimentée dans les combats et habile dans la navigation. Ils sont allés dans la Perse, terre de braves et de géants, qui n'ont pu leur résister: je crains donc qu'ils ne viennent par mer, pour nous fermer le chemin et nous exterminer comme dans une enceinte. Partons d'ici, allons camper dans la direction de la mer, du côté de l'Arménie, afin d'avoir à notre disposition la route du malheur ou de la joie.» L'armée leva son camp, qui environnait la ville, s'avança de cinq journées vers l'Arménie, et s'arrêta du côté de Sper. Les habitants, qui étaient réduits à la dernière extrémité, sortirent pour remercier le roi Wakh-

[1]) Je crois que ce qui précède, jusqu'ici, entre guillemets, est la fausse nouvelle que Wakhtang veut se faire annoncer pour pallier la levée du siége de Trébisonde.

[2]) Aucun renseignement historique ne confirme cette assertion.

[3]) Contre le roi de Perse ou contre l'éristhaw d'Aderbadagan.

[4]) J'ai respecté l'ambiguïté du texte géorgien, qui prête à ces deux sens: ou «faire connaître quand l'empereur doit se mettre en marche;» ou «ne publier la nouvelle que quand l'empereur sera réellement en route et près d'arriver.»

tang et lui offrirent en don mille livres d'or, avec cinq cents pièces de soie, et chacun s'en alla vaquer à son commerce et à ses affaires.

105 Aussitôt que Pétré fut arrivé près de l'empereur et l'eut informé de tout, il en fut très joyeux et consentit à tout ce que le roi avait aperçu dans sa vision. Il lui envoya le prêtre Pétré, en promettant sous la foi de serments solennels de traiter le roi à l'égal de sa majesté, et recommandant que les deux armées attaquassent les Perses qui étaient avec Wakhtang, afin qu'ils ne sortissent pas de ses domaines, aussitôt que lui et Wakhtang se seraient réunis. Or pendant que les députés et Pétré se rendaient auprès de Wakhtang, l'empereur était entré dans Constantinople et avait envoyé 500 vaisseaux de charge, portant chaçun 500 hommes, avec ordre d'aller du côté de Wakhtang et de s'approcher de lui, mais sans combattre. Pour lui, il marcha vers Pontos, avec 800,000 cavaliers [1]). Quand cette troupe fut au voisinage de la mer, les Perses voulaient lui livrer bataille, mais Wakhtang s'y opposa et ne lui permit pas d'en venir aux mains.

Lorsque le député impérial apporta les présents, Pétré avait deux messages, l'un public, l'autre secret. Il dit ouvertement: «Ne te retire pas, et reste jusqu'à mon arrivée, afin que les Perses qui sont avec toi, et qui ont survécu à mon expédition, périssent également;» et secrètement [2]) ils remirent au roi une croix et une couronne, ainsi qu'un vêtement, comme gages de paix. «Lors de notre entrevue, ajouta-t-il, je te remettrai la forteresse de Thoukharis et les domaines de la Géorgie.» Le roi fit aussi cette réponse officielle: «Nous ne sommes pas venus ici pour d'autres motifs que pour combattre contre toi; viens donc, ou nous marcherons sur Constantinople,» et cette autre, en secret: «Il ne sied pas à ta piété d'engager un autre à faire ce que tu ne fais pas toi-même, car la perfidie n'est pas l'oeuvre des hommes constitués en dignité. Si je te livre aujourd'hui les Perses, mon nom n'en sera-t-il pas flétri? Plusieurs d'entre eux sont plus fervents chrétiens que nous, c'est la crainte qui les empêche de se déclarer. Ayons donc recours aux voies pacifiques, comme Jovien avec les Perses. Plus tard, quand nos affaires seront débrouillées, je les remettrai adroitement entre tes mains; mais garde-toi d'aucune action inconvenante, d'aucune démarche irritante, afin que tes peuples ne tombent pas sous le tranchant du glaive, car ils sont dans l'enthousiasme du succès obtenu contre les Perses, tandis que ceux-ci, inaccessibles à la crainte, désirent plutôt combattre, par ressentiment contre vous. Ils veulent mourir ou venger leur sang qui a coulé. Si tes gens entament ailleurs le combat, j'en suis innocent.»

Waraz-Mihr, frère du père nourricier du roi, et Samoel, partirent avec ces messa-
106 ges. Cependant l'empereur était arrivé à Pontos, dont les habitants le reçurent avec trans-

[1]) რვა ას ათასითა მჴედრითა; peut être faut-il lire რვა ათასითა, «avec 8000 cavaliers.»

Chron. arm. «Cependant l'empereur marcha contre eux avec 9000 hommes, et mit en fuite une partie des Géorgiens;» ce que l'on verra plus bas être exact, mais tous les faits intermédiaires sont omis. On remarquera l'énorme différence du chiffre de l'armée grecque donné dans les deux textes.

[2]) Il semble que les mots *ouvertement* et *secrètement* sont transposés.

port, en bénissant Wakhtang de s'être retiré et d'avoir respecté leur vie. Quand les députés du roi arrivèrent dans la ville, on leur offrit en don mille moutkal de musc, cinq cents d'ambre et mille livres d'aloès. Comme les troupes du roi s'étaient dispersées pour piller, des fantassins grecs, et avec eux la cavalerie des vallées et des villes, au nombre de 300,000 hommes, fondirent sur eux, mais le roi Wakhtang ne permit pas de prêter main-forte aux pillards. [1])

L'éristhaw persan, frère de la mère du roi [2]), lui dit avec colère, à son retour: « Serpent et race d'aspic, ne sais-je pas que la mère de ton père était une Grecque, de la famille de Jovien [3])? La nature de ton aïeule a triomphé en toi, l'amour de l'homme qui est mort sur la croix te domine: tu veux nous livrer aux mains des Grecs. — Tu verras, ainsi que les Grecs, répondit Wakhtang, la puissance de celui qui est mort et celle des vivants en qui est ta confiance [4]).» La trompette ayant retenti, toutes les troupes arméniennes et persanes, et le roi de Darouband, sortirent. Cependant le roi Wakhtang et les Géorgiens allèrent voir ce qui se passait. Ils s'arrêtent, le roi monte sur un éléphant blanc, le combat s'engage, au bord de la mer, dans l'île caillouteuse de Kherthwis [5]). Avant son arrivée 27,000 soldats de l'armée persane étaient tombés sous les coups des Grecs. Dans la chaleur du combat, l'éristhaw persan, oncle maternel du roi, fut tué; Ipadjadj, roi des Lecs [6]), et plusieurs chefs de tribus eurent le même sort; l'armée de l'orient fut vaincue [7]). Il y avait un général grec, Palécartos Logothel [8]), fils

[1]) Au lieu de მაძუელებსა, qui n'est pas géorgien, je lis მაშუელებსა.

[2]) Dans la Chron. arm.: « Un Perse, fils de la soeur du roi. »

[3]) Chron. arm. « Le crucifié est mon Dieu; il nous sauvera; pour toi, invoque le feu et combats contre les Grecs; » et il s'éloigna avec les Arméniens et les Géorgiens. Les Perses et les Caucasiens, s'étant battus contre l'empereur, furent vaincus. L'oncle du roi périt, ainsi que 25000 Perses et Achdach, roi des Lecs, tous ses capitaines et le commandant du Rhan.«

[4]) v. sup. p. 145.

[5]) ხერთჳსი, mot dont j'ignore l'origine, signifie d'après Soulkhan, dans son Bouquet de mots « un lieu sec, au milieu de la mer ou de l'eau; » et par conséquent une *île*, en arm. կղզի. Sper, où s'étaient retirés les Géorgiens, n'est pas, tant s'en faut, près de la mer, mais il paraît que Wakhtang s'était rapproché du rivage de la Lazique. Du reste, à la manière dont s'exprime l'Annaliste, on voit bien qu'il ne s'agit pas d'une île située dans la mer, mais sans doute d'une portion de terrain sise entre plusieurs cours d'eau, et qui s'appelait Kherthwis, comme la forteresse de ce nom, au confluent du Mtcouar proprement dit et du fleuve nommé par Wakhoucht, Mtcouar du Djawakheth; v. Géogr. de la Géorgie.

[6]) Chron. arm. « Adchadch, roi des Lbnik. »

[7]) C'est ce dernier membre de phrase et le sens donné par la Chron. arm. qui m'ont porté à traduire le commencement du récit de ce combat comme je l'ai fait; car le texte géorgien dit: « Avant l'arrivée *de l'armée persane*, 27,000 soldats . . . . » Aussi ai-je mis « avant *son* arrivée, » i. e. avant l'arrivée de Wakhtang, qui commandait non les Perses, mais les Géorgiens.

[8]) Polycarpe, *le logothète*, à ce que je suppose, sans connaître d'ailleurs ce personnage. Dans le texte ce général grec n'est nommé qu'ici Palécarpos, c'est pourquoi j'ai adopté l'autre forme de son nom, quoique altérée.

de la soeur de l'empereur [1]), homme valeureux, qui avait donné la mort à plus d'un géant : ce fut lui qui abattit l'éristhaw sur la place.

Alors le roi, descendant de son char : « Nous parlions de paix, *dit-il*, non par un caprice personnel, mais parce que Dieu l'avait pour agréable ; et Dieu, offensé par l'insolence des Perses, en a tiré vengeance par la mort de l'éristhaw de Ran, que toute la Perse pleurera, comme si c'était le signal de sa ruine. Maintenant l'arrogance persane étant humiliée, apportons la croix, afin d'être vainqueurs sous la conduite de celle qui leur donnait la victoire sur nous. Montrez-vous fils de braves ; plus de combats entre nous, par des suggestions étrangères. Ne cherchez pas à vaincre nos ennemis, mais que vos efforts, comme les miens, tendent à n'être pas vaincus. Ce n'est pas seulement ici, mais jusqu'à l'Aderbadagan que nous devons continuer la poursuite, comme on voit les corbeaux suivis par leurs petits. »

Le prêtre Pétré ayant ensuite apporté la croix ; « Arrête-toi, lui dit le roi, en face de l'ennemi et de notre peuple ; dis leur de fléchir le genou devant la croix, et que
107 nous vaincrons. » Il prescrivit aussi à Démétré, l'un de ses éristhaws, et au spaspet Djouancher, d'escorter la croix. Un héraut ayant crié d'une voix forte : « Quiconque n'adorera pas la croix, qu'il meure ! » Tout le peuple accourut et resta en adoration devant le bois sacré. Cependant Borzo, roi de Mowacan, dit : « Je ne renonce pas à la lumière ignée, pour adorer un bois *sec* [2]), tout orné qu'il est d'or et de escarboucles. » Aussitôt le spaspet Djouancher [3]) lui porta un coup de lance, qui fit tomber un cadavre inanimé. Depuis lors nul n'osa blasphémer la croix, et le peuple s'engagea ainsi auprès de Wakhtang : « Si la croix nous est secourable, nous n'aurons plus d'autre Dieu que le crucifié. » Le roi descendit, et se prosternant avec tout le peuple : « Montre ta puissance à ce peuple qui ne croit pas en toi, dit-il, afin de le rendre croyant, o Seigneur Dieu. Ceux qui croient en toi vivent, dans le sein même de la mort, et ceux qui vivent en toi, Dieu de vie, ceux-là sont pleins de force. » Les troupes grecques sortirent pour se mettre en bataille ; tel qu'un loup souillé de sang, tel qu'un lion en fureur, Palécartos criait et adressait aux troupes des paroles de mépris. Le roi dit alors : « Qui de vous ira le combattre, pour devenir l'égal de ma majesté ? » En vain un héraut répéta ces paroles par deux fois, nul absolument n'osa répondre. [4])

---

§ 6. Ici Wakhtang Gorgasal et le général grec Palécartos en viennent aux mains ; ce dernier est tué par le roi.

---

[1]) Quoique le texte géorgien dise : « fils de la soeur du roi : » un passage de la p. 108, fait voir qu'il faut traduire comme je m'y suis décidé.

[2]) ძამმელის, est traduit par conjecture.

[3]) Chron. arm. Dchouanber.

[4]) L'histoire du Bas-Empire ne parle d'aucune guerre qui ait eu lieu entre l'empereur Léon et le roi

Alors Wakhtang dit: « L'homme n'est pas fort par sa force; c'est Dieu qui la lui donne. Je me repose sur ta puissance, et m'avance, comme David, sous la protection de ta croix: fortifie-moi donc, comme David contre Goliath; car cet homme, par ses insultes et ses dédains, c'est à ta croix qu'il s'en prend, puisque quand il l'a vue dressée pour nous soutenir, au lieu de tourner le dos, il a marché en avant pour combattre, se confiant en sa force. Regarde, Seigneur, ajouta-t-il, et abaisse l'orgueilleux, regarde encore l'affligé et délivre-le. Je le méprise, je ne le crains pas, parce que ta puissance est assez grande pour nous donner la victoire; je te crains, et comme tu écoutes la voix des humbles, je t'appelle à notre secours. » Tirant alors son épée et lui faisant toucher la croix, il sortit du milieu des bataillons et dit: «Le lion n'attaque point un boeuf[1]); je suis un roi, et toi un esclave, mais je dévoue ma tête pour ce peuple, afin qu'il croie à la puissance de Jésus crucifié. »

Palécartos prit son élan, tandis que Wakhtang s'avançait, dans la pensée de combattre. Ayant fait leurs dispositions, tous deux poussèrent un cri terrible; leur voix, pareille à celle du tonnerre, ébranla le sol. Palécartos poussa un coup de lance sur le bouclier de Wakhtang, qui était de peau de tigre, et s'y enfonça d'une coudée: l'arme était grosse comme un bras d'homme. Abandonnant son bouclier à la lance, Wakhtang se 108
précipita à visage découvert, déchargea son cimeterre sur le casque de son ennemi et lui fendit la tête jusqu'aux épaules. Il en prit la moitié et la porta devant la croix, en disant: « Que tout homme en révolte contre toi soit ainsi divisé. » Alors les troupes de Wakhtang se précipitèrent sur les Grecs et les mirent en fuite, les dispersèrent par bataillons et en firent un tel massacre sur le rivage, que pas un n'échappa, hormis ceux

de Perse, dans les années auxquelles paraît se rapporter l'expédition du roi Wakhtang. Ce n'est que beaucoup plus tard, i. e. en 466, que Gubaze, roi de Lazique, vint réclamer le secours de l'empereur contre les Ibériens et les Perses qui, réunis aux Souanes, lui faisaient la guerre. Si l'auteur géorgien ne faisait clairement comprendre que les hostilités étaient dirigées contre les possessions grecques, on pourrait encore admettre que la ville de Pontos, c'est-à-dire Trébisonde, fût soumise à Gubaze, mais les dates n'en seraient pas moins inconciliables; v. Hist. du Bas-Emp. t. VI, p. 448. Pourtant quelques circonstances concordent, des deux côtés; dans ces temps-là les terres de l'empire grec servaient de refuge à ceux que l'intolérant Izdédjerd avait voulu forcer à embrasser le culte du feu, ce dont le roi Pérozès se plaignit fortement par une ambassade, en 464; or c'étaient précisément les dissentiments religieux qui avaient détaché Wakhtang de ses auxiliaires persans. Secondement, Gubaze vint à Constantinople en 466, pour se plaindre de tout ce qu'il avait à souffrir de l'union des Perses et des Géorgiens avec ses ennemis, les Souanes; enfin Ormizdas, successeur d'Izdédjerd et beau-père de Wakhtang, mourut précisément en 461, comme l'auteur géorgien le racontera plus bas, p. 109. En résumé on voit bien qu'il y avait des causes de guerre entre la Perse et l'empire, aux environs de l'année supputée par Wakhoucht, mais les détails manquent: il est possible que les Géorgiens, toujours portés à se représenter comme principaux personnages dans toutes les guerres où leurs rois prirent part, aient conservé ici le souvenir de petits événements passés sous silence dans l'histoire des grands peuples, leurs voisins.

[1]) Chron. arm. *un renard*, et le reste du discours est différent.

qui purent atteindre la mer et s'enfuirent dans leurs vaisseaux. Ce jour-là il périt 43,000 des soldats de Wakhtang [1]), tandis que les Grecs perdirent 72,000 hommes, sans compter 125,000 captifs. A leur retour, les troupes pleurèrent sur le cadavre de Waraz-Bacour, l'oncle maternel de Wakhtang, l'embaumèrent de muguet [2]) et de myrrhe, et l'emportèrent à Bardaw. Pour Wakhtang, il convoqua ses soldats et leur dit d'amener les prisonniers, dont le total, hommes et femmes, se montait à 780,000 [3]) personnes. Quand on les eut amenés, il les fit remettre à l'empereur par les éristhaws Nasar [4]) et Adernerseh, avec une lettre ainsi conçue: «La sagesse de Dieu est incompréhensible, elle l'emporte sur la sagesse de l'homme; sa volonté triomphe également des volontés humaines. Je sais que tu n'as point voulu ce que faisait Palécartos, comme mon oncle maternel n'a point agi d'après mon consentement: aussi le malheur a-t-il enlacé les deux artisans de malheur. Dieu a fait cela afin de retenir par la crainte les néophytes de la foi, de même qu'il prépara jadis un banquet pour le fils prodigue. Etant d'ancienne date les enfants de Dieu, vous ne cessez de lui appartenir. La tristesse que j'éprouvais au sujet du frère de ma mère, et du fils de votre soeur [5]), s'est allégée depuis que j'ai puni ses meurtriers. Pour vous, recevez de nous comme consolation cette masse de 780,000 captifs, que Dieu a délivrés. Si tu as l'intention de me voir, hâte-toi; si non, fais tes affaires avec moi par l'entremise d'un ambassadeur, car il nous est pénible de rester dans ce pays désolé.»

Jusqu'à l'arrivée des ambassadeurs l'emperenr était excessivement triste; mais quand il eut appris que tous les captifs faits en premier lieu et ceux arrêtés lors de la déroute, que tous sans exception étaient affranchis, l'excès de la joie fit oublier à tous leurs chagrins. L'empereur s'embarqua sur sa flotte, composée de 3000 dromons, qui s'avancèrent sans peine vers le rivage. Ayant invité Wakhtang à venir, ils s'engagèrent par des serments réciproques et réglèrent l'affaire des garanties. L'empereur rendit les domaines de la Géorgie, la citadelle de Thoukharis et tout le Clardjeth, jusqu'à Arsian, ainsi que

[1]) Chron. arm. 42,000.

[2]) [illegible], je lis [illegible], dont je donne le sens d'après le Dictionn. triglotte de Tchoubinof.

[3]) La Chr. arm. ne parle qu'une fois des captifs grecs, en cette sorte: և արկեալ է թուով զ Ձ̃ Ռ̃ «et on en fit le compte, qui était de ...» Comme on ne peut écrire 6. 80. mille, il faut supposer que le copiste aura oublié la centaine Չ̃ (680,000), de façon que pourtant ce chiffre diffère encore de celui du texte géorgien; ou bien il faut prendre la lettre զ comme marque de l'accusatif, et lire 80,000, ce qui s'éloignerait encore plus du compte des Annales.

[4]) Dans Wakhoucht, p. 35, Nasré; Chron. arm. Nersès.

[5]) On comprend bien que Wakhtang se soit consolé par sa victoire de la mort de Waraz-Bacour; mais on ne saisit pas également comment le monarque géorgien, qui lui-même avait tué le général Polycarpe, neveu de l'empereur, pouvait s'affliger de sa mort, puis oublier son chagrin en punissant ses meurtriers: il est évident que le mot *ses* ne se rapporte qu'à Waraz-Bacour, et que la phrase géorgienne est maladroitement agencée.

les vallées qui se rattachent au mont Ghado. S'étant instruit des limites de la Grèce dans les contrées au bord de la mer, qui forment l'Aphkhazie, il dit: «Le pays entre la ri- 109
vière d'Egris et le fleuve de la Petite-Khazarie, appartenant à la Grèce depuis l'expédition d'Alexandre, qui vient de nous être arraché par toi, tu nous le restitueras aujourd'hui. Quand tu prendras ma fille pour épouse, je t'en donnerai une partie;» et il assigna comme dot l'espace entre la rivière d'Egris et Clisoura. Le reste de l'Aphkhazie fut rendu aux Grecs par Wakhtang. [1])

Ce prince partit par la route du Clardjeth et renvoya ses troupes dans la direction de l'Arménie. Arrivé à Thoukharis, cette citadelle lui plut dès la première vue, et il dit: «Tu es une vraie citadelle [2]).» Sur sa route il rencontra, au milieu des rochers du Clardjeth, un lieu nommé Artanoudj, appela Artwaz, son frère de lait, et l'y plaça comme éristhaw, en lui recommandant de réparer la citadelle, mais de réserver la vallée, pour y placer un monastère, d'y bâtir une église et un couvent sur le modèle de ceux qu'il avait vus en Grèce: «Si les Perses, dit-il, viennent à l'emporter sur nous, ce sera ici notre refuge.» En conséquence Artwaz bâtit la citadelle d'Artanoudj, ainsi qu'un monastère et trois églises, les bourgs de Méré, de Chindoba et d'Akhiz [3]); il restaura la citadelle de ce dernier et y creusa des cavernes. Wakhtang étant retourné dans sa ville de Mtzkhétha, il y eut une explosion de joie et de reconnaissance envers Dieu; pour lui, il goûta les plaisirs de la paix et répandit ses largesses sur le peuple.

Le roi de Perse n'eut pas plus tôt appris que Wakhtang s'était tourné du côté des

[1]) On a vu, p. 7 et 11, qu'à diverses époques l'Egris ou Mingrélie et les pays situés plus à l'O. avaient été conquis par les Grecs, mais à l'époque où nous nous trouvons, les mêmes Grecs s'étaient avancés jusqu'à la limite de la Mingrélie et de l'Iméreth actuels, i. e. jusqu'à Tzikhé-Godja. Tout cela ne contredit pas formellement ce que l'on sait pour les temps avant J. C. de l'état des pays qui bordent la mer Noire, ni pour les temps modernes ce que l'on connaît de la Lazique; mais pourtant on a peine à comprendre, si la Lazique où régnait Goubaze était aussi vaste alors qu'elle le fut un siècle plus tard, comment et jusqu'à quel point ce pays pouvait être regardé comme portion de la Géorgie. Quoi qu'il en soit, Clisoura était, ainsi que je l'ai exprimé ailleurs, situé sur l'emplacement du Kélassaour moderne; v. sup. p. 12, n.

[2]) Les mots géorgiens თუ ხარ *thou khar* «oui tu es,» forment en effet une allittération avec le nom de Thoukharis, et Wakhoucht (Géogr. de la Gé. p. 113) les donne comme étymologie de ce nom, mais l'annaliste géorgien nous a déjà dit, p. 5, que Thoukharis fut fondée par Odzrkhos, fils de Mtzkhéthos: c'est le seul renseignement que nous ayons à cet égard. Du reste cette ville, l'une des plus fortes du Clardjeth, suivit toujours le sort de la province, comme on le voit dans les divers passages des Annnales.

[3]) A ce sujet, Géogr. de la Gé. p. 117; et quant aux cavernes, comme moyen de refuge, *ibid.* au mot *Grottes* dans la Table des matières. Le P. Indjidj, dans le premier volume de sa description géographique de l'Asie, p. 128, donne aussi de curieux détails sur la montagne où est situé Artanoudch, et sur la ville même.

Grecs, qu'il rentra dans ses états, mourut [1]) et eut son fils pour successeur; pendant que celui-ci mûrissait ses projets [2]), il s'écoula trois ans. [3])

Cependant la reine Balendoukht, fille du roi de Perse et épouse de Wakhtang, mit au monde deux jumeaux, un fils et une fille, et mourut [4]) en leur donnant la naissance. Wakhtang nomma son fils, en persan Dartchil, Dartchi en géorgien. Comme il s'attendait alors à une invasion du roi de Perse, il ne put songer à épouser la fille de l'empereur grec, ni à faire venir un catholicos et des évêques. Il ne s'occupa qu'à fortifier ses citadelles et ses villes, à équiper ses troupes et à se préparer à la guerre. Il jeta en prison Binakar, l'imposteur, évêque des adorateurs du feu, extermina et chassa tous ces derniers des domaines de la Géorgie.

Or, trois ans après [5]), le roi de Perse entra en campagne contre Wakhtang et vint camper à Indabriantha [6]). De son côté Wakhtang envoya dire aux Grecs: « Voilà le moment où j'ai promis de te livrer les Perses, pour les exterminer. Dès à-présent je les ai attirés dans la Géorgie, eux et leurs alliés, au nombre de 300,000 combattants (il pensait que *leur* armée s'augmenterait des contingents de l'Arménie et des rois du Caucase, mais ceux-ci n'osèrent se joindre *aux Perses;* quelques-uns d'entre eux avaient confiance en Jésus crucifié; mais les rois de Darouband, vaincus par le démon, opérèrent leur jonction [7]). Maintenant j'ai accompli la parole donnée; partout où j'ai trouvé des maisons du

[1]) Suivant notre Annaliste, ce roi était Ourmizd, ou Hormizdas, qui monta sur le trône en 457, après Izdédjerd II, et ne régna que quatre ans: sa mort arriva donc en 461; Lebeau t. VI, p. 438. D'autres lui attribuent seulement deux années, d'autres enfin jusqu'à sept ans de règne; ibid. p. 439, n. 1. Ces dates, excepté la première, ne concordent guère avec Wakhoucht, et encore moins avec l'époque que je crois devoir assigner à l'expédition du roi de Géorgie vers 466, mais l'obscurité qui règne dans cette partie de l'histoire ne permet pas une plus grande précision. De son côté Wakhoucht nomme Khosro, je ne sais pourquoi, le roi de Perse, de qui la mort est racontée ici. Dans la Chron. arm. il est dit que ce prince mourut lorsqu'il s'était déjà mis en campagne contre les Géorgiens.

[2]) [illegible] signifie positivement « Pendant qu'il mûrissait, qu'il devenait grand. »

[3]) Chron. arm. « ils se firent la guerre durant trois ans. »

[4]) Quoique le texte se serve du parfait ordinaire, შვა, მოკუდა, « mit au monde, mourut, » sans aucun mot indiquant une époque antérieure, il faut bien supposer que ces deux faits étaient déjà accomplis avant la guerre de Grèce, ou qu'au moins la reine mourut pendant cette expédition. Comment, en effet, l'empereur aurait-il insinué au roi de Géorgie qu'il lui donnerait, lorsque celui-ci épouserait sa fille, une partie de l'Aphkhazie? comment, dis-je, lui aurait-il tenu ce langage, si la reine eût été encore vivante? v. *suprà*.

[5]) En 464 — 216.

[6]) Lieu entièrement inconnu; je crois seulement que la finale *Briantha* pourrait bien être le mot *Phrin* qui se retrouve dans le mot *Khoudaphrin*, nom d'un lieu où se trouve un pont sur l'Araxe, avant sa jonction avec le Kour, qui est souvent mentionné dans l'histoire moderne; v. Dubois, Voyage, t. IV, p. 57.

[7]) Cette parenthèse offre quelques difficultés, parce que le texte géorgien emploie deux pronoms

feu, je l'ai éteint avec mon urine, et j'ai livré à de sévères tortures les mages et devins. L'imposteur Binakar, que j'avais mis en prison, s'est soustrait à la mort. Ce fut lui qui attira les Perses en Géorgie, et j'ai élevé à l'épiscopat Mikel, un vrai croyant; pour Binakar, il est mort en arrivant aux frontières de la Géorgie. Dirige donc ici ton armée en toute hâte, afin d'exterminer les ennemis de la croix et de te débarrasser de tous les tiens. Si nous sommes vaincus et que les Perses l'emportent, ils prendront la route de *Samosate* [1]). » Avant l'arrivée des députés de Wakhtang, l'empereur était allé du côté de la Khazarie [2]), ce qui ne lui permettait pas de marcher vers la Géorgie. Pour Wakhtang, il mit en défense les forteresses de Mtzkhétha. Ayant pris avec lui environ 100,000 hommes, de ses meilleurs cavaliers, et autant de fantassins, il campa entre Dighoum et les portes de Karthli, les Perses étaient postés au-dessous de Tzkhénis-Terph. [3])

§ 7. Les Perses viennent dans la Géorgie, faire la guerre à Wakhtang-Gorgasal; ce dernier remporte sur eux la victoire.

Cependant Wakhtang, pour que ses troupes pussent passer sur le pont de Mogoutha, lui donna une largeur de 60 coudées. Pour lui, restant à Mtzkhétha avec le spaspet Djouancher, il mit à la tête des soldats de l'Arménie et de la Géorgie Narsé [4]) et Mirdat, qui étaient du côté d'Armaz. Quand les Perses attaquaient sur ce point, le roi sortait de Mtzkhétha; si l'ennemi se portait contre Mtzkhétha, on se livrait bataille sur l'Aragwi; on traversait le gué du Mtcouar, et on se battait au gué de Tiflis. Tantôt un parti, tantôt l'autre triomphait. Le roi Wakhtang avait un casque d'or [5]), sur lequel se voyait, par-devant un loup, par-derrière un lion. Les Géorgiens cédaient-ils d'un côté, il s'y portait et taillait en pièces les soldats perses, comme un lion fait des ânes sauvages. De- 111

singuliers: [illegible] « il croyait que *son* armée s'augmenterait; » et [illegible] « ils n'osèrent pas *se* joindre à *lui*; » il m'a semblé qu'il faut lire [illegible] et [illegible], dont j'ai souligné dans le texte les équivalents français; sans quoi le sens ne serait pas logique.

[1]) Le manuscrit T porte *Chimbat*; dans les deux autres manuscrits j'ai lu [illegible] *Chimchat*, qui me paraît être réellement la transcription du nom de *Samosate*; on reverra ce nom de ville p. 120; v. Mém. de S.-Martin, t. I, p. 194.

[2]) L'Histoire du Bas-Empire, t. VI, p. 454, 455, parle en effet de diverses batailles des Grecs contre les Huns, dans la Dacie, en l'année 466.

[3]) Lieu inconnu.

[4]) Le même qui a été nommé Nasar, p. 108.

[5]) Une cuirasse, [illegible], suivant Wakhoucht, mais dans la Chron. arm. il est mention d'un casque, սաղաւարտ. Ceci est confirmé par le témoignage de l'historien arménien Mkhithar Erets, cité par Vardan, p. 74: « Sahakhdought, dit-il, fut mère de Vakhtanc ou Gourgaslan, ainsi nommé parce qu'il avait sur son casque (սաղաւարտ) la figure d'un loup et d'un lion. Il épousa la fille de l'empereur Léon...; tel est le dire de Mkhithar Erets. »

puis lors les Perses ne purent lui résister, et comprenant ce que signifiait l'emblême du loup et du lion, ils disaient, aussitôt qu'ils l'apercevaient: « Dour az gourgasal, i. e. « Garez-vous de la tête de loup [1]) ; » de-là le roi fut nommé Gorgasal [2]). La guerre du-

[1]) Les mots persans دور از کورک ارسلان signifient plus exactement: « Gare au loup-lion! » Toutefois, comme le mot *ser* ou *sar* signifie *tête*, il serait bien possible que la terminaison *sal*, du géorgien, n'en fût que l'altération, et *Gourgaslan* une seconde transformation, qui a prévalu, comme plus pittoresque.

[2]) Plusieurs orientalistes sont choqués de voir accollés ensemble, dans le surnom du roi de Géorgie, deux mots, l'un persan, l'autre turk (Senkofski, Библіотека для чтенія, octobre 1838, Quelques doutes sur l'histoire de Géorgie; S.-Martin, Hist. du Bas-Emp. nouv. éd. t. VII, p. 270, n. 4). Mais quoique les Turks proprement dits n'eussent pas encore paru sur la scène de l'histoire, au Ve siècle, les Perses, auxquels est emprunté le surnom du monarque géorgien, avaient certainement connaissance des peuples tartares, à l'idiome desquels appartient le mot *arslan*, lion. Pérozès, après ses guerres contre les Huns sur les deux rives de la mer Caspienne, et les rois de Géorgie, qui guerroyèrent si souvent contre les Khazars, avaient pu rapporter la connaissance de quelques mots turks ou tartares; en outre, ne voit on pas dans d'autres pays des mots composés d'emprunts faits à deux langues? *Turmarque*, p. e., n'est-il pas à-la-fois latin et grec? Pour éluder le soi-disant ridicule d'un nom formé d'éléments hétérogènes, M. Senkofski, dans l'article cité plus haut, suppose comme possible que le surnom de Gourgaslan soit formé de *Gourg*, pour *Giorgi*, et *Aslan*. Dans son hypothèse cela est impossible, pour deux raisons: 1° parce qu'il ne croit pas qu'un mot turk ait pu circuler en Géorgie au Ve siècle; 2° parce qu'il n'ajoute pas foi à l'existence des Géorgiens en Géorgie, à cette époque (v. Revue des antiquités géorgiennes, Bullet. scientif. t. V, n. 3). Outre cela, il n'est point d'usage dans les livres géorgiens de désigner les rois par un double prénom, tel que serait celui de Giorgi-Aslan, joint au nom de Wakhtang.

En se référant à l'étymologie indiquée ci-dessus, la véritable forme du surnom du roi géorgien serait *Goug-Arslan* ou *Aslan;* mais les auteurs géorgiens écrivent habituellement *Gorgaslan* ou, plus fréquemment encore *Gourgasal*, *Gorgasal*, témoin Wakhoucht, dans sa Géographie, où ce prince est nommé ainsi douze fois sur seize. On remarquera en outre que ce surnom paraît dans le texte de la Biographie du monarque, aussi bien que dans les rubriques, qui me semblent aussi anciennes que le texte même. Je ferai enfin observer, que dans la liste des rois géorgiens, donnée par Mkhithar d'Aïrivank, historien arménien du XIIIe siècle (manuscrit tout récent du Mus. Asiatique, comparé avec un autre, copié en 1674), on trouve en toutes lettres le nom de *Gourgaslan:* on verra plus bas, p. 334, n., un noïn Mongol nommé Asar *ou* Aslan. Voici pourquoi j'insiste sur ces observations, qui semblent puériles: depuis quelques années on a trouvé jusqu'à six monnaies d'argent, au type sassanide, portant sur la face la tête d'un souverain tournée à gauche et accompagnée des deux côtés de légendes en lettres pehlevies; audessus de la tête du roi se trouvent deux lettres géorgiennes, Ⴂ, Ⴌ G N, ou séparées ou liées ensemble, et même sur l'une d'entre elles le Ⴂ a la forme d'un Ⴉ, ou plutôt d'un գ g minuscule arménien, sauf que la queue d'en bas est plus allongée. M. Dorn lit la légende pehlevie: *Afsoud Aouhrmazdi* « le bienheureux, l'auguste Ormizdas, » et suppose que ce doit être le troisième prince Sassanide de ce nom. Pour cela, il s'appuie, entre autres considérations, sur les rapports que les annales géorgiennes disent avoir existé entre Wakhtang-Gourgaslan et Ormouzd; quant aux deux lettres géorgiennes, tout porte à croire qu'elles représentent l'initiale et la finale du nom d'un souverain de la Géorgie. En effet les noms de David, de Giorgi, de Thamar, de Dimitri, de Rousoudan, s'abrégent ainsi sur nombre de

rait entre eux depuis environ quatre mois, quand un député apporta à Wakhtang les dons de l'empereur, et lui amena 80,000 hommes, avec une lettre ainsi conçue : « De retour de mon expédition contre le khaghan, je t'envoie 80,000 cavaliers, et j'ai écrit à Léon [1]) que si tu as besoin de troupes, tout le pays de Mélitène à Lamdé [2]), et même plus haut, jusqu'à Carnoukalak, est à ta disposition ; je lui ai également enjoint de se mettre personnellement à tes ordres. »

L'armée grecque étant entrée dans le Djawakketh, le roi de Perse n'eut pas plus tôt su que l'empereur venait au secours de Wakhtang, qu'il négocia avec ce dernier et lui fit dire par un ambassadeur : « Pourquoi nous faire la guerre mutuellement, nous qui sommes frères et issus de Nébroth ? Si le feu est dieu, qu'il se défende lui-même [3]), et que chacun de nous suive la religion qui lui convient. » Ce message plut au roi, non moins qu'à tout son peuple ; il fit des présents à l'ambassadeur et dit : « Tu vois la puissance de la croix ; avant l'apparition du crucifié nous avions tous les rois pour tributaires, et depuis qu'il s'est montré, ses adorateurs ont triomphé. Les Grecs, qui te payaient tribut, te font la guerre, ils ont porté la désolation chez les serviteurs du feu. Si tu nous combats pour nous faire abandonner notre foi, nous mourrons pour lui, comme il est mort pour nous, et il nous ressuscitera ; si, au contraire, fidèle à ta parole, tu abjures la divinité du feu pour celle du Christ, je t'appellerai mon père et mon Seigneur. Quoique les aînés [4]), nous te laisserons siéger sur le trône de notre père. »

Cette parole ayant été rapportée au roi de Perse, il en fut satisfait et fit remettre

monnaies connues : ⴂⴍ. ⴂⴈ. ⴍⴑ. ⴂⴍ. ⴑⴀⴌ ; or dans toute la liste des rois on ne trouve que Gourgen et Gourgaslan dont les noms soient dans les conditions voulues ici. Gourgen régna, avec son fils Bagrat III, de 994 à 1008, évidemment trop tard pour que ses monnaies aient pu avoir le type sassanide. Reste donc Gourgaslan. Si cette déduction de circonstances n'entraîne pas avec soi l'évidence, elle procure au moins une très grande probabilité à l'opinion émise par M. Dorn, dans le Bullet. historico-philologique, t. I, N. 3. La seule objection valable que l'on puisse faire, c'est qu'il semble étonnant de voir sur une monnaie un surnom de souverain au lieu de son nom propre ; mais cette objection tombe d'elle même, quand on voit que les auteurs géorgiens désignent habituellement le roi Wakhtang premier par son seul surnom, qui, d'ailleurs, paraît lui avoir été donné de son vivant. Pour de plus amples détails sur les questions soulevées, v. le Compte-Rendu du XVe concours Démidof, pour 1845, p. 258, suiv. ; la critique de M. Bartholomée, dans le Ier vol. des Mém. de la Société russe de Numismatique et d'Archéologie ; ma Réponse à cette critique, dans le Bulletin histor.-philol. t. IV, p. 340 ; enfin la Réplique de M. Bartholomée dans le tome suivant des Mémoires cités plus haut, et un article de M. Dorn, dans le Bullet. hist.-philol. t. V, p. 225.

[1]) Wakhoucht lui donne le titre de patrice, et la Chron. arm. celui de zoragloukh, ou de général.

[2]) Je n'ai point retrouvé ailleurs ce nom propre ; l'écriture khoutzouri permet encore de lire *Hamdé*.

[3]) Quoique le texte porte : « qu'il *me* défende » მეუფემან მეწიენ იგი თჳს, j'ai cru devoir suivre le sens adopté par Wakhoucht, p. 35, მწვენენ თავთა თჳსთა, « Qu'ils (nos Dieux) se défendent eux-mêmes ; » et par la Chron. arm. : « Qu'il se venge lui-même du crucifié. »

[4]) V. sup. règne de Mirian, p. 86.

à Gorgasal des présents considérables, et entre autres une couronne d'escarboucles. Les deux princes prirent jour pour une entrevue. Le roi de Perse se mit en mouvement dès le matin, dans la campagne de Cala; or le village de Tphilis [1]), ainsi que Cala, étaient alors ruinés. Wakhtang vint à Djadchwi, et l'entrevue des deux rois eut lieu dans la campagne. Après des saluts réciproques, ils se firent des promesses solennelles, chacun selon sa religion. Le roi Gorgasal invita, le jour même, le roi de Perse à venir à Tphilis avec ses gens, lui donna mille servantes, cinq cents esclaves, autant de pièces d'étoffes lamées et brodées d'or, de pièces de lin et de rouzma [2]), dix mille étalons, cinq cents chevaux de charge, trois cents mulets, quatre cents boeufs, dix mille moutons. Le troisième jour, Gorgasal vint en personne près du roi, accompagné de Léon, antipatrice de l'empereur, qui lui demanda de se porter médiateur de la paix entre son maître et Khosro [3]); car les Grecs craignaient, qu'en l'absence de leurs troupes, toutes occupées alors dans la Khazarie, les Perses n'entrassent dans leurs pays et n'y portassent
112 la dévastation. « Demande-moi ce qu'il te plaira, dit Khosro à Wakhtang, soit pour toi, soit pour qui tu voudras. — Je désire, répondit le roi, que la paix s'établisse entre toi et l'empereur. — Ce que tu souhaites, reprit Khosro, est difficile. C'est parce que l'on me traite en ennemi, que je me suis allié à toi, pour entrer en Grèce et me venger de ce peuple. Voilà dix jours qu'il m'est venu un ambassadeur du roi des Khazars. Comme tu ne sais pas quelle est la cause de nos dissentissements, je te dirai d'où vient l'insolence des Grecs envers moi, et après cela je consentirai à ta demande, puisque je me suis solennellement engagé à ne rien faire contre ta volonté. Tu sais, ajouta-t-il, quelle

[1]) On a vu, p. 80, qu'une citadelle avait été construite à Tiflis, par les Perses, sous Waraz-Bakar, 379 — 393 de J. C., et qu'ensuite cette place avait été livrée aux Géorgiens. Sans doute un *village* avait été construit aux environs, à moins qu'on n'entende, comme le permet l'usage, le mot [illegible], par « domaine, territoire. » Cala, au dire de Wakhoucht (Géogr. de la Gé. p. 186), était la partie du Tiflis moderne, située au N. et où se trouvait la citadelle : elle était baignée au S. et à l'E. par le ruisseau de Solalac.

A-présent que j'ai vu les lieux, l'explication de Wakhoucht ne me semble plus si claire ni si exacte, même en tenant compte de sa remarque, p. 191; car cet auteur ne parle pas du ruisseau de Daba-Khana, qui sépare réellement la citadelle, Cala, de Seïd-Abad, placée au S.

Djadchwi est le nom d'une église bâtie sur une montagne à la gauche de l'Aragwi, vis-à-vis de Mtzkhétha (v. Dubois, Voyage, .. t. IV, p. 239, 242). Il paraît qu'à cette époque la plaine d'où s'élève cette montagne se nommait « campagne ou champ de Cala. »

[2]) Je ne sais ce que ce peut être [illegible] ou [illegible] 500 Bezans et didrakma? [illegible] est une monnaie valant un didrakma, i. e. un drakma et demi; Dict. de Soulkhan-Saba.

[3]) Voici le nom du fils et successeur d'Ormizdas, indiqué p. 109, sans avoir été nommé. Or, d'après les Tables du P. Tchamitch, ce fut Péroz II qui régna de 457 à 484; c'est le même que le Pérozès des écrivains grecs (Hist. du Bas-Emp. t. VI, p. 439); il n'était pas le fils, mais le frère du précédent, et, comme lui, fils d'Izdédjerd. Comme le nom de Khosro est pour ainsi dire commun à tous les rois Sassanides, on ne peut tirer de cette variante aucune induction contre les annales géorgiennes.

est, depuis Noé, la division de nos domaines de ce côté-ci de la mer; or maintenant l'empereur me dispute le Djazireh et le pays de Cham [1]), contrées aujourd'hui entièrement dévastées. Le Cham fait partie de nos états. La moitié du Djazireh qui s'est séparée de nos pères et t'appartient a été enlevée par les Grecs: j'allais la reprendre. Sacrifie tes domaines, c'est une affaire entre les Grecs et toi, mais qu'ils me donnent le reste du Djazireh, et toi ce que je t'ai demandé.» [2])

Ayant entendu ces paroles, Léon l'antipatrice fut bien satisfait; il salua les deux rois et dit: «Que les cinq villes du Djazireh soient à toi; nous te donnerons la moitié de la *Sicile* [3]), dont nous t'avons dépouillé, et que la paix règne entre nous, tant que nous vivrons. — Qui sait, dit le roi, si l'empereur approuvera nos actes? — Quand l'empereur, dit Léon, m'envoya au secours de ce prince [4]), un moine inspiré de Dieu lui dit, Le Seigneur veut que ces trois monarques vivent en paix; et cela s'est fait. Cependant, par ordre de l'empereur, un secrétaire a écrit un traité de paix, que voici, de la teneur que j'ai dite.» On lut le traité, où, sous la foi du serment, il était dit: «Je ne vous redemanderai rien autre, que ce qui fut concédé à Jovien par le roi de Perse.» Le monarque persan ayant alors mandé l'ambassadeur du roi des Khazars, celui-ci essaya d'exciter le courroux des Perses contre les Grecs; mais le roi de Perse prit le papier et souscrivit l'alliance avec l'empereur grec et la délimitation des frontières réciproques. Pour la Sicile, qu'on lui rendait, il abandonna le pays des Philistins, avec le territoire de Jérusalem, en disant: «Jérusalem est la ville de votre religion.» Il fit présent à Gorgasal de 3000 livres d'aloès, de 500 livres d'ambre, d'autant de musc, de 1000 vêtements khosroïens, et de 3000 zibelines.

Wakhtang s'en-alla chez lui. Le lendemain le roi de Perse lui envoya Barzaban, l'un de ses confidents [5]), et Mobidan, et lui fit dire: «Je ferai bientôt ce que tu désires de

[1]) La Mésopotamie et la Syrie.

[2]) Wakhoucht, p. 36, dit simplement: «Je m'en tiens désormais aux limites fixées par l'empereur Jovien.» Le traité mentionné est rapporté avec toutes ses circonstances et discuté par Lebeau, Hist. du Bas-Emp. t. V, p. 161. Il assurait aux Perses la possession de cinq cantons au-delà du Tigre, et de quinze places fortes de la Mésopotamie.

Quant à ce que le roi de Perse dit avoir demandé à Wakhtang, on ne trouve dans ce qui précède aucune indication.

[3]) La Sicile n'était point en question entre les Grecs et les Perses, et ceux-ci n'en avaient jamais été les maitres: il faut donc chercher un autre sens à ce passage. Or le Tigre est nommé en persan *Didjleh* دجلة, en arménien դկղաթ *Dcghath* ou *Dclath*, d'où un compilateur maladroit et un copiste ignorant ont pu former le mot *Sicile*. Selon moi, on pourrait lire ici avec quelque probabilité «Nous te donnerons la moitié du *cours du Tigre*.»

[4]) Du roi de Géorgie.

[5]) Cette particule est ajoutée par mon manuscrit. Sans elle il faudrait traduire: «il envoya Mobidan, barzaban intime...;» et expliquer que barzaban, mot tout-à-fait persan et arménien, sous la forme *marzpan* մարզպան, signifie «un gouverneur de *marche*, de pays frontière.»

113 moi. Gouverne tes états suivant ton gré; envoie tes ordres pour recevoir les villes que je t'ai concédées. Quant à Barzaban, je lui ai ordonné d'aller près de l'empereur, le mettre en possession de nos provinces et de vos villes. Tu sais que les vieillards de la Perse, qui ont prescrit en mon nom de ruiner les villes grecques, se fâcheront de ce que j'ai fait en lui concédant deux domaines royaux, faisant partie des miens. Maintenant j'ai à te prier de me donner ta soeur pour épouse, de venir dans les états de notre père, visiter ta famille, et de m'aider de ta personne contre mes ennemis, les Abaches [1]), les Elamites, les Indiens et les Sindiens, qui m'ont fait le plus grand tort et ont méconnu ma majesté. Quand tu viendras près de moi, je dirai à mes anciens et à mes marzbans que j'ai fait alliance avec ceux qui me sont dévoués, conformément au désir de mon frère, le roi Wakhtang. Les pays que j'ai cédés me fourniront le moyen de rendre tributaires mes ennemis. Par-là j'appaiserai le ressentiment des Perses contre les Grecs. Toi, tu viendras en personne me seconder, et tes troupes resteront dans leurs cantonnements.»

Wakhtang ayant alors appelé ses conseillers, l'antipatrice [2]) Léon lui dit [3]): «Tu as fait plus de bien aux Grecs qu'aucun des empereurs qui ont siégé sur le trône; car tu as sauvé la ville de Pontos de la destruction, tu leur as rendu 780,000 captifs, et aujourd'hui tu leur donnes le Djazireh [4]) et le pays des Philistins, qu'aucun empereur n'eût réussi à conquérir sans combat. Khosro a raison; si tu ne cèdes à ses désirs, il sera méprisé, vilipendé par son peuple. Quoiqu'il ne nous ait rien demandé, l'amitié véritable exige que nous lui donnions, et en effet je te prêterai de mes troupes 10,000 soldats équipés, j'accompagnerai ton envoyé près de l'empereur, et de-là je te rejoindrai dans le Djazireh avec des troupes nombreuses.» Ainsi parla l'antipate Léon [5]), et son projet fut approuvé du roi et de ses grands. Wakhtang donna donc au roi de Perse sa soeur Mihrandoukht en mariage, celle même qui avait été enlevée par les Osses, et qu'il avait délivrée. S'il ne donna pas Khouarandzé, c'est qu'elle était fiancée au patiakhch de Somkheth [6]); il amena également son fils, nommé Dartchil en persan, en géorgien Datchi,

[1]) i. e. les Abyssins ou Ethiopiens, les Noirs de l'Asie.

[2]) Plus bas l'*antipate*, proconsul, ce qui est la vraie leçon.

[3]) Nos trois manuscrits mettent à tort ce discours dans la bouche du roi, უთხრა მეფემან ანტიპატრიქსა; au lieu de cela, je propose de lire ანტიპატრიქემან, comme la suite me paraît l'exiger.

[4]) Cette circonstance jette de l'obscurité dans le texte, puisqu'au contraire il est dit plus haut que l'empereur rendait *cinq villes* du Djazireh et la moitié *du cours du Tigre;* mais en revanche l'empereur voulait conserver les cantons de la Mésopotamie, que le roi de Perse avait laissés à Jovien: il y avait donc transaction, i. e. chacune des deux parties contractantes gardait une portion du Djazireh, et c'est ainsi que s'explique l'affaire.

[5]) Ici je ne fais aucune correction au texte, ce qui prouve la nécessité de la rectification indiquée ci-dessus.

[6]) Si l'on trouve cette expression trop positive, on pourra traduire «à un patiakhch d'Arménie;» Puisque le nom de Somkheth est restreint à la portion de la Géorgie située au S. de la Ktzia, au bassin de la

et qui était âgé de cinq ans [1]). Il lui posa la couronne sur la tête, le laissa avec le titre de roi et mit auprès de lui sept de ses principaux éristhaws : le spaspet Djouancher, commandant du Chida-Karthli et chef de tous les éristhaws ; Démétré, éristhaw de Cakheth 114
et de Coukheth ; Grigol, de Héreth ; Nersaran, de Khounan ; Adarnasé, de Samchwildé ; Samanghir, de l'Egris intérieur et du Souaneth ; Bacour, de Margwi et de Thawcwer. En leur confiant son fils Datchi, il leur recommanda de réparer Oudjarmo et d'y élever le jeune monarque, parce qu'il connaissait les commodités de ce lieu pour la chasse et pour la vie. Il prit avec lui quatre [2]) de ses grands : Artwaz, éristhaw de Clardjeth ; Nasar, de Tsounda ; Biwritian, d'Odzrkhé ; Saourmag, son premier chambellan, et avec eux 10,000 cavaliers, l'élite de ses troupes. Léon l'antipatrice lui laissa également 10,000 Grecs. Comme il s'en allait vers l'empereur, Wakhtang le fit accompagner par l'éristhaw Artwaz, commandant du Clardjeth, en qualité d'ambassadeur, et le chargea de remettre à l'empereur tous les dons qu'il avait reçus du roi Khosro, à l'exception des étoffes et des étalons [3]), qu'il garda pour lui-même. En livrant tout le reste, il prescrivit à Artwaz de rejoindre l'antipatrice Léon dans le Djazireh. La mère de Wakhtang et sa soeur Khwarandzé l'ayant prié de l'emmener avec lui, pour prier à Jérusalem, et le prince y ayant consenti, Wakhtang et Khosro prirent la route de l'Aderbadagan, d'où le roi de Géorgie, sa mère et sa soeur allèrent à Jérusalem, tandis que Khosro les attendit à Antioche. A leur arrivée, ils prièrent dans l'église de la Résurrection, visitèrent tous les saints lieux, firent à la sainte Résurrection de riches offrandes et retournèrent auprès du roi de Perse. » [4])

Cependant l'antipatrice impérial Léon et Artwaz, l'éristhaw du roi Wakhtang, étant partis avec 20,000 cavaliers, gens d'élite, présentèrent à Khosro les dons précieux de l'empereur et des dons non moins considérables à Wakhtang. L'empereur avait recommandé à ses envoyés de porter à Khosro des paroles d'amitié et de reconnaissance, et à Wakhtang des compliments et des actions de grâces infinies. Il faisait dire encore à ce dernier : « J'ai ordonné à Léon de te témoigner la même déférence et la même soumission qu'à moi. » 50,000 cavaliers d'élite, Grecs, Géorgiens et Arméniens, se trouvant réunis sous les ordres de Wakhtang, le roi de Perse lui dit : « Combien de fatigues ta mère et ta soeur ont déjà éprouvées ! Qu'elles viennent également dans mon empire, afin

Machawer. Toutefois, comme on verra plus bas que le roi de Géorgie avait aussi des patiakhch parmi ses officiers (v. p. 124), rien n'empêche de croire que celui du Somkheth fût un des siens ; car depuis la mort d'Achoucha, dont il sera parlé longuement dans l'Addition sur les rapports de la Géorgie avec la Perse au Ve siècle, il est probable que le Somkheth obéissait à Gourgaslan.

[1]) Wakhoucht, p. 36, semble écrire *de huit ans*, ჱ წლისა ; mais on peut voir dans son manuscrit qu'il emploie souvent la lettre ჱ, qui vaut huit en chiffres, pour ე, qui vaut cinq.

[2]) Cinq, suivant le manuscrit T, qui cependant n'en nomme pas plus que mes deux autres copies.

[3]) « Et de la couronne, » ajoute Wakhoucht, p. 36.

[4]) C'est cette visite toute pacifique de la famille du roi géorgien à Jérusalem, que le métropolite Ti-

que rien ne manque à notre commune joie. Si plus tard elles veulent aller dans la Géorgie, elles prendront la route du Ran; si elles préfèrent t'attendre, qu'elles restent dans
115 la ville d'Ourha [1].» Wakhtang se rendit à la proposition du roi et les emmena avec lui. Cependant Khosro envoya des exprès aux anciens de son royaume, pour les prévenir de tout. L'allégresse générale fut portée à son comble; chacun semblait brûler d'impatience au mot de guerre contre les Indiens, les Sindiens, les Abaches et les Djordjaniens. En arrivant à Bagdad, on y trouva tous les grands de la Perse, animés d'une joie indicible. Les noces royales furent célébrées par des réjouissances extraordinaires et par des divertissements qui durèrent six mois. Après la noce, la soeur et la mère de Wakhtang, comblées de riches présents, s'en allèrent à Ourha. Pour Wakhtang, le peuple persan l'honora comme son propre roi, Khosro. Ils se mirent alors en campagne.

§ 8. Ici le roi Wakhtang-Gorgasal assiste le roi de Perse, contre les Indiens, les Sindiens, les Abaches et les Djordjaniens: il triomphe de tous ces peuples.

Etant d'abord allés dans le Djordjan [2], ils le soumirent, le dépeuplèrent entièrement et remplacèrent la population par des Perses et des Elamites. Depuis lors ce pays ne renferme plus que des serfs, tributaires maintenant de la Perse.

§ 9. Le roi Gorgasal entre dans l'Inde et triomphe de ce pays.

De-là ils passèrent dans l'Inde, où eurent lieu de rudes combats de braves, seul à seul. Là l'usage était que l'armée du héros vaincu prît la fuite devant le vainqueur. Or le roi Wakhtang triompha de 15 braves, qui avaient triomphé de plusieurs braves perses. La guerre de l'Inde dura trois années, pendant lesquelles les deux rois conquirent un grand nombre de provinces, mais sans emporter de force les meilleures villes et citadelles, à cause de leur situation au sein des mers [3]. Ils exigèrent du roi de l'Inde un tribut de 1000 litra de musc, autant d'ambre, dix vaisseaux d'aloès, un vaisseau de rubis et

mothée Gabachwili, dans son livre de la Visite, expose comme une conquête à main armée, faite sur l'invitation du roi de Misr ou d'Egypte, qui livra la ville sainte au monarque géorgien. En tout cas, d'après le même témoignage, on voit encore au couvent de la Croix le portrait de Gourgaslan.

[1]) Les Géorgiens durent avoir autrefois quelque établissement considérable à Ourha, puisque l'auteur du Chronicum Edessenum raconte qu'en 810 de l'ère des Séleucides, 499 de J. C., «la source du bain des Ibériens tarit durant 3 jours;» ce qui est également confirmé par une Chronique de Josué Stylite, qui dit que ce fut à la suite d'un tremblement de terre. Asseman. Bibliot. or., t. I, p. 269, 406.

[2]) Chr. arm. «Dans le Djordjaneth, dont la capitale est Gélan.»

[3]) Chron. arm. «Au bord de la mer.»

d'émeraudes, des saphirs de diverses espèces, 100 chameaux chargés d'or [1]) et 500 d'argent.

§ 10. Le roi Wakhtang pénètre dans le Sind et y remporte la victoire.

De-là ils entrèrent dans le pays de Sind, dont le roi dispersa ses éristhaws dans les villes et dans les forteresses. Partout où les pillards perses se présentaient, les garnisons des villes et forteresses du Sind les attaquaient et leur faisaient beaucoup de mal, de sorte qu'un grand nombre de Perses furent massacrés; mais grâces à la puissance de la croix, les troupes de Wakhtang ne furent jamais vaincues, et eurent toujours l'avantage sur leurs ennemis. Les quatre seigneurs de la suite de Wakhtang déployèrent la plus grande valeur, ainsi que le Grec Léon, et couchèrent sur le carreau plus d'un guerrier 116
parmi les braves sindiens. Le roi du pays étant alors dans Sindia, ils marchèrent contre cette ville, où se livrèrent de rudes combats. Le roi, qui était un géant brave et intrépide, sortait chaque jour, en personne, avec les guerriers de son pays; il se livrait des combats de géants, dont l'issue était favorable tantôt aux uns, tantôt aux autres. Le roi des Sindiens vainquit lui-même plusieurs braves, sans avoir jamais affaire à Wakhtang, durant bien des jours. Alors il fit creuser nuitamment dans la plaine, aux portes de la ville, un grand fossé, avec des retraites pour des cavaliers, et fit adroitement pratiquer des routes pour en sortir. Y ayant placé dix cavaliers d'élite, il envoya un matin, un géant; ce jour-là c'était le tour de Wakhtang, de garder la porte. Le géant provoqua le roi à un combat singulier, afin de pouvoir se faire un nom et de se donner du relief par-dessus tous les autres. Cependant Saourmag, chambellan du roi, s'avance et dit: «Tu n'es pas de rang à te mesurer contre un roi; c'est moi qui te combattrai, esclave contre esclave;» et il fondit sur lui. Le Sindien tourna le dos, et Saourmag le suivit, comme d'habitude, car il avait déjà combattu plus d'une fois dans cette plaine. Quand il eut dépassé la cachette des cavaliers, ceux-ci se jetèrent sur lui, par-derrière, et le géant qui fuyait revint sur ses pas. Cependant Saourmag, avec sa pertuisane, ayant frappé et tué celui qui était en avant, et les dix l'ayant tué lui-même, le roi se précipita sur eux, avec ses trois seigneurs, Artwaz, Biwritian et Nasar, accompagnés de Léon le Grec. Les Sindiens prirent la fuite, poursuivis par le roi et par ses compagnons, jusqu'aux portes de la ville, où ils trouvèrent un asyle. Wakhtang revint alors, en proie à la douleur, et pleura sur le corps de Saourmag, comme sur un frère chéri, car il avait été élevé avec lui, et Saourmag était le fils d'un frère de son père nourricier Artwaz, et ami dévoué, non moins que brave de son père.

[1]) Ibid. d'or de Sopher; i. e. d'Ophir.

Parabole.

Alors le roi des Sindiens, se présentant à la porte de la ville, poussa un grand cri et dit: «Roi Wakhtang, tu ressembles à un corbeau insensé, qui rencontra un vautour blessé et plumé par un aigle, au point qu'il ne pouvait voler et s'en-allait mourir. Au lieu de faire comme eût fait tout corbeau, qui, voyant un vautour, crie vigoureusement, de façon à être entendu des autres; ceux-ci accourent en masse, pour faire fuir
117 le vautour loin de leurs demeures, afin d'y vivre tranquillement, car les animaux eux-mêmes entendent leurs intérêts. Au lieu d'agir ainsi, ce corbeau eut pitié du vautour, comme d'un bienfaiteur, le nourrit avec ses petits, quêtant assidûment pour lui des sauterelles et des serpents, les seules provisions qu'un corbeau puisse ramasser, et en nourrissant son protégé. Quand les aîles de celui-ci se furent remplumées, il se prit à penser en lui-même, Pourquoi me repaître si longtemps de serpents et de sauterelles, qui ne peuvent me rendre fort comme mes père et mère, car avec ces sauterelles je n'acquerrai pas de vigueur? Que ne puis-je atteindre des oiseaux et me nourrir de leur chair! Eh bien! je prendrai le corbeau qui me nourrit, je le mangerai et me reposerai durant deux jours. Devenu plus robuste, je commencerai à chasser, comme mes pères. Il fit donc ainsi, saisit le corbeau et le dévora. Depuis lors il donna la chasse aux oiseaux grands et rapides. Au lieu de louer le corbeau pour sa bonté, on le traite de fou et de meurtrier de soi-même; et quant au vautour, il ne faut pas le blâmer de sa méchanceté ni de son ingratitude, car telle est sa nature, tel est son caractère. Avec ses sauterelles il serait mort d'épuisement, au lieu qu'en suivant son naturel il a échappé à la mort, et le corbeau a péri pour avoir agi contrairement aux lois de son espèce. Or les Perses, de tout temps et jusqu'à ce jour, et à tout jamais, sont ennemis des serviteurs de la croix. Sont-ils faibles, ils deviennent bons par occasion et par hypocrisie: dans d'autres circonstances, ils ne seront ni pitoyables ni reconnaissants. Cela a eu lieu des milliers de fois, ainsi que nous l'apprenons par les livres. Quand tu as vu les Perses humiliés par moi, au lieu de témoigner, ainsi qu'il convenait, de la joie, d'en remercier ton Dieu, de t'entendre avec les autres nations, afin de les ameuter contre les Perses, et de prêter assistance à leurs ennemis, au lieu de cela, tu as abandonné la résidence de ton père. A la tête d'une armée nombreuse des chrétiens de la Grèce, tu as fait une marche de deux années; afin d'aider les Perses à recouvrer leur puissance, et de les mettre en état de te perdre et de t'exterminer, toi et ton peuple, de subjuguer et d'anéantir tous les serviteurs de la croix. C'est là ce que tu prépares effectivement, à toi et à tous les adorateurs du Christ, et voilà pourquoi je t'ai dit la parabole du corbeau; car tu es un roi indépendant et brave, et tu es devenu par ta propre volonté l'esclave de tes ennemis. Comment ne pas dire que tu es un insensé?»

Parabole.

Alors le roi Wakhtang répondit: «Tu crois avoir parlé avec la sagesse d'un penseur, tandis que tes discours ne sont que sottise. Je te dirai et te montrerai que toi seul es insensé. Tu ressembles à la taupe qui creuse son trou; privée de la vue et demeurant sous terre, ne connaissant ni la splendeur du soleil, ni la beauté des plaines, 118
elle croit que tout ce qui respire vit de la même vie qu'elle, et que nul ne désire voir la lumière, ni les agréments du ciel et de la terre; toi aussi, aveugle des yeux de l'intelligence, sourd des oreilles de la pensée, tu ne vois ni n'entends, tu ne connais pas la vie parfaite, tu ne désires pas entrer dans la vie éternelle, dans la lumière sans fin. Tu ignores le Dieu créateur de l'univers, par qui tout a été fait. Ce n'est pas en vue de la gloire de ce monde, ni pour le service du roi de Perse, que je me suis décidé à pénétrer dans ce pays, mais pour servir le Dieu sans commencement, la Trinité consubstancielle, qui a créé toutes choses, pour acquérir la gloire de la vie future, qui n'aura pas de fin. Le premier fruit de ma venue en ces lieux a été la délivrance de Jérusalem, de la ville sainte [1]), où se sont posés les pieds de N. S. Jésus-Christ, où il est mort pour la rédemption de nos âmes. Ensuite j'ai préservé toute la chrétienté de sa ruine, car le moment était venu, pour le roi de Perse, de subjuguer en masse les chrétiens. Quoique mon pays fût bien gardé par la puissance du Christ et par la bravoure de mes troupes, les Grecs étaient trop occupés d'ailleurs pour faire tête à l'ennemi. Depuis la venue du Christ, chacun de nous est obligé à se dévouer même pour un seul de ses semblables; or l'expédition que j'ai entreprise en a sauvé des myriades de myriades. Voilà pourquoi j'ai agi de la sorte, afin que mon créateur ait pour agréables mes offrandes et rende plus léger le fardeau de mes fautes. Quant à ce que tu dis, que bientôt les Perses se montreront ennemis des chrétiens, en ce moment même, avec le secours du Dieu puissant, j'ai préservé les chrétiens d'affreux malheurs, et dans l'avenir le Créateur déploiera de nouveau sa bonté envers ceux qui ont confiance en lui. Quand je n'aurais pas eu le motif de délivrer les chrétiens, je serais encore venu ici, comme auxiliaire des Perses, d'abord à cause de ma parenté avec eux; et ensuite, bien qu'ils ne professent pas la vraie foi, pourtant ces peuples connaissent le Dieu créateur et croient à la vie de l'âme, tandis que Dieu vous est inconnu, à vous, ânes sans intelligence, comme le cheval et le mulet: comment donc Dieu ne me saurait-il pas gré de mes efforts? D'ailleurs, sous le point de vue matériel, tes principes sont infames: le perfide vautour, qui a dévoré le corbeau, son père nourricier, tu loues ce qu'il a fait, tandis que la nature nous ordonne de sacrifier notre vie pour nos bienfaiteurs. Par-là nous obtiendrons la grâce divine, nous gagnerons la vie éternelle, nous serons loués des hommes en ce 119
monde; en mourant pour le nom de Dieu et pour ses commandements, nous devenons immortels et nous passons de la mort à la vie.»

[1]) Le texte emploie un pluriel honorifique, «les villes saintes.»

« Ces longs discours entre nous ne valent rien, reprit le roi sindien. Quant à ce que tu dis, En mourant pour mon Dieu, je renaîtrai de la mort à la vie; celui qui pense gagner la gloire et la félicité futures, celui-là, doit se hâter d'aller en paradis. Sache donc que tu vas y entrer effectivement. Viens combattre contre moi, et dans ce jour tu passeras de la mort à la vie; car j'ai envoyé l'un de tes grands, comme ton précurseur, pour te préparer les voies. — Le présent est pour moi sans charmes, répondit Wakhtang; pécheur que je suis, j'ai contrevenu aux ordres de Dieu, et n'ai point effacé mes fautes par le repentir. Mais avec l'assistance du Christ, je ne crains pas de mourir de ta main, parce que sa protection me couvre pleinement. Dieu plein de miséricorde me donnera, à moi son serviteur, la force de tuer celui qui le blasphême, et ton âme s'en-ira dans les ténèbres extérieures, dans le feu inextinguible. »

Le roi sindien s'étant alors avancé, Wakhtang dit à ses compagnons: « Priez Dieu et appuyez-moi par-derrière; » puis il marcha en avant. Tous deux avaient des pertuisanes [1]). Ils commencèrent alors à courir, bondissant en rond et épiant avec soin la direction des pointes de leurs lances. Attentif à celle de son adversaire, le roi sindien saisit le moment et fondit sur Wakhtang, comme pour le frapper de la sienne. Non moins agile que vigoureux, Wakhtang l'évite par un bond de côté, tourne comme un tourbillon et atteint le roi sindien à l'épaule gauche. Toute la force de l'armure ne put parer le coup, qui produisit une horrible blessure, car la lance ressortit en avant, d'une coudée, et le roi sindien tomba. Wakhtang accourt, le saisit par le pied et le traîne devant le roi de Perse. Alors toutes les troupes poussèrent un grand cri, en l'honneur de Wakhtang; le roi de Perse et ses gens partagèrent l'enthousiasme général, et tous les grands vinrent auprès de Wakhtang, avec des présents dont ils lui firent hommage. Ayant fait venir alors un médecin habile, le roi de Perse le chargea de guérir la blessure du roi sindien. Il voulait, par lui, s'emparer de tout le Sind, mais le peuple ayant remplacé le roi par son fils, Wakhtang conseilla à Khosro de relâcher le monarque, en exigeant
120 un tribut et des otages, sans quoi le Sind lui échapperait. Cédant à ce conseil, Khosro renvoya le roi sindien, lui fit payer un tribut double de celui que rendait l'Inde, et prit ses deux fils en otage. Il fit aussi présent de la contribution des Sindiens au roi Wakhtang, avec qui celui du Sind se lia de la plus vive amitié, tant parce qu'au moment où le roi était entre ses mains, Wakhtang, au lieu de le faire périr, l'avait mené vivant au roi de Perse, que pour l'avoir ensuite garanti de la captivité: il donna, en outre, à Wakhtang des présents considérables et du plus grand prix. Les deux princes par-

[1]) Le mot que je rends toujours ainsi, [illegible], n'est peut-être pas le juste équivalent du mot français, mais Soulkhan, dans son Bouquet de mots, l'explique ainsi: « Lance à deux tranchants et à long manche, dite aussi *acinaci*; v. ლახვარი.

Non-seulement les romans héroïques des Géorgiens, comme le Aaramaniani, l'Amiran-Daredjaniani et autres, sont remplis de ces récits de combats singuliers, livrés sur les champs de bataille, mais encore les graves historiens de l'Arménie, comme Ghévond, Asolic, en racontent de semblables, entre personnages réels, principalement chez les Khazars: c'est donc une vraie peinture de moeurs.

tirent du Sind la quatrième année depuis leur arrivée en ce pays, laissant intactes les villes de Sinda, de Tophor [1]) et de Cimra [2]).

§ 11. Ici le roi de Perse et Wakhtang-Gorgasal vont au pays des Abaches et s'en rendent maîtres.

De-là ils passèrent dans le pays des Abaches [3]), qui est entouré d'eaux et de joncs, rendant la navigation impossible, où ne passe même aucun quadrupède, et qui confine à

[1]) Peut-être *Thokhar*, ou la ville principale du Tokharistan, province limitrophe du Khorasan et de Balkh; peut-être aussi l'île de Taproban ou de Ceylan; v. Géogr. de Moyse de Khoren, Mém. de S.-Martin, t. II, p. 372, 376. Le géographe Vardan dit aussi que la Thétalia, le pays des Huns Hephthalites, limitrophe du Khorasan, s'étend jusqu'à la mer des Indes; ibid. p. 438.

[2]) Les diverses expéditions de Pérozès ou Phérouz, à l'E. de la mer Caspienne, sont racontées avec assez de détails par les auteurs byzantins et asiatiques pour confirmer la véracité de l'annaliste géorgien. En voici la substance, telles qu'elles se trouvent exposées par Lebeau, Hist du Bas-Emp. t. VII, p. 251—259, et dans les notes du savant éditeur. Phérouz avait déjà fait la guerre aux Huns avec différents succès, vers 466 (ibid. IV, p. 252, 254 et notes; t. VI, p. 267, 442, 459), lorsqu'il se remit en campagne contre les Huns Hephthalites, habitant à l'orient de la mer Caspienne, et dont la capitale, Gorgo, rappelle assez exactement, d'après l'orthographe grecque, le nom arabe de Djordjan. Attiré dans un défilé, il ne put sortir de ce mauvais pas qu'en se soumettant à de dures conditions. L'histoire de l'apologue du roi sindien trouve sa contrepartie dans les auteurs grecs. L'un d'entre eux assure que le roi de Perse fut fait prisonnier et ne dut sa délivrance qu'à l'empereur Zénon. Phérouz entreprit une troisième expédition, mentionnée par Abou'l-Faradj et par le traducteur persan de Tabari (Lebeau, t. VII, p. 254, n. 5, 1); il fut alors victime d'un autre artifice de ses ennemis, entièrement semblable à celui qui est raconté par l'auteur géorgien, à la différence que celui-ci place l'événement dans le Sind, et l'auteur grec, auprès de Gorgo, conséquemment dans le Djordjan. Le roi y mourut avec 30 de ses fils. Les historiens persans, se rapprochant plus de la tradition géorgienne (Lebeau, t. VII, p. 257, n. 1), disent que ce fut du côté de Balkh (on verra plus bas que la Chron. arm. conduit le roi de Perse dans ces régions), province appartenant alors aux Huns. Sans doute les dates de Wakhoucht ne s'accordent pas avec celles de Lebeau, qui place la mort de Phérouz en 484 ou 485 (ibid. p. 259, 305), tandis que l'auteur géorgien indique la fin des guerres du roi de Perse en 473; mais je ferai observer que la chronologie de tous ces faits est entièrement embrouillée des deux parts, et que comme les annales géorgiennes ne renferment aucune date, chacun peut, par d'autres calculs, contrôler ceux de Wakhoucht. Je terminerai en disant que, de même que notre Annaliste fait accompagner Phérouz par un certain Léon, patrice ou antipatrice grec, les Byzantins parlent d'un ambassadeur de Zénon, accrédité auprès du roi de Perse et nommé Eusèbe; Lebeau, ibid. p. 252: dans les passages de cet auteur que j'ai cités on trouvera toutes les indications nécessaires pour avoir une juste idée des questions soulevées par notre texte.

[3]) Chron. arm. « Ils allèrent dans le Balheth, au pays des Kouchatsik. » Cette variante est remarquable, comme synonymie. *Kouchank* ou *Kouchatsik* est le nom donné par les auteurs arméniens aux Huns Hephthalites; Lebeau, t. III, p. 386, n. 2, 3; t. VI, p. 279, n. 1. Leur empire s'étendait jusqu'aux bouches de l'Indus, et leur capitale, située sur ce fleuve, s'appelait Minnigara.

siége, ainsi que les apôtres ont réglé dans l'Evangile [1]) les prérogatives de chacun.» Puis venait le récit de l'affaire du grand roi Wakhtang. «Nous avons, ajoutait la lettre, déposé l'évêque que ce prince avait installé. Sachez que la Géorgie est un néophyte de la vraie religion. Consacrez donc promptement les deux personnes qu'il demande, et onze autres, à votre choix. Qu'ils viennent ensuite vers nous, pour que nous les congédiions munis de nos grâces et de tout ce qui leur est nécessaire.»

Pour obéir aux ordres du patriarche et de l'empereur, le patriarche d'Antioche con-
122 sacra les douze évêques et conféra à Pétré le titre de catholicos [2]). Ils allèrent à Con-

[1]) Le second canon du second concile écuménique, celui de Constantinople, qui eut lieu en 381, prescrit que chaque évêque des diocèses d'Asie, de Thrace et du Pont, ne s'occupe que des affaires de son diocèse; quant aux églises situées dans les pays barbares, qu'elles doivent être administrées suivant les coutumes reconnues par les saints pères. Les 6e et 7e articles du concile de Nicée établissaient quatre patriarches: ceux de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem; un article du second concile de Constantinople reconnut le patriarche de cette ville égal aux quatre autres, et le second après Rome. Or, au temps du concile de Nicée, la Syrie, la Célésyrie, la Mésopotamie et les Cilicies dépendaient d'Antioche: par le 8e article du concile de Chalcédoine, de l'avis de Maxime, patriarche d'Antioche, et de Juvénal, de Jérusalem, deux parties de la Palestine et l'Arabie-Heureuse furent mises sous la juridiction du premier, et les trois autres parties de la Palestine attribuées au second. Enfin, par le 28e article du même concile, les diocèses de Pont, d'Asie et de Thrace, furent donnés au patriarche de Constantinople; le Pontiqne comprenait le Pont-Euxin jusqu'à Trébisonde; l'Asiatique, ceux en avant d'Ephèse, dépendant du Thracique et formant l'occident de l'Asie, car l'orient dépendait du patriarche d'Antioche. Par ce nouvel arrangement l'Alanie, dépendant du diocèse Pontique, et la Russie, du Thracique, revenaient au patriarche de Constantinople. Canones SS. Apostol. conciliorum gen. et provinc. cum comment. Theod. Balsamonis, edit. à Gentiano Herveto, Paris. 1680. fol., p. 305, 306. D'après ces différentes operations hiérarchiques, il est évident que la Géorgie devait rentrer dans lé diocèse Thracique, ou de Constantinople, et que ce fut par simple déférence que l'empereur Léon II adressa au patriarche d'Antioche les futurs catholicos et évêques de Géorgie, parce que l'envoi de prêtres fait par Constantin-le-Grand, à une époque où l'église de Constantinople n'avait pas le droit de s'immiscer dans la fondation d'une nouvelle chrétienté, était regardé comme une irrégularité originelle. Sur l'histoire des patriarcats, v. l'Hist. des Aghovans, par Mosé Caghancatovatsi, l. II, ch. XLVIII: il y a de curieux détails.

[2]) Suivant Wakhoucht, en 473—225. Suivant la Table de l'Art de vérifier les dates, ce devrait être Julien, patriarche d'Antioche, 471—475, qui fit ces ordinations; mais il me paraît que ce fut plutôt Pierre Knaphée, ou le Foulon, patriarche pour la première fois en 471; pour la seconde, 475—478; pour la troisième, 485—488. C'était un Eutichéen outré, qui, pour faire entendre que dans la personne de J. C. la divinité avait souffert, osa ajouter au symbole les mots «qui crucifixus es pro nobis.» Assemani n'est pas de même opinion à l'égard de Pierre Knaphée, dans l'Introduction du second volume de la Bibliotheca orientalis (sans pagination). Quoi qu'il en soit de l'orthodoxie de ce personnage, Balsamon s'exprime ainsi: «On dit qu'au temps du très saint patriarche d'Antioche, le seigneur Pierre, il y eut un réglement synodal, définissant que l'église d'Ibérie serait libre et autocéphale, mais placée sous le patriarche d'Antioche.» Comme il n'y eut à Antioche aucun autre patriarche du nom de Pierre, que celui dont je parle, et que les époques coïncident à peu de chose près, il en résulte que l'institution du

stantinople, où l'empereur leur fit des présents considérables, et donna au roi Wakhtang sa fille Hélène [1]), qu'il fit convoyer par des troupes nombreuses jusqu'aux frontières de l'Arménie; là on rencontra le roi Wakhtang, et les troupes grecques revinrent sur leurs pas. Les Géorgiens s'en-allèrent à Mtzkhétha, où le roi Wakhtang construisit pour le catholicos la grande église patriarcale des Apôtres, dite Swéti-Tzkhowéli, renfermant, au midi, le lieu où la grande église de Sion s'était écroulée [2]): c'est là que fut installé le catholicos Pétré; il fut reconnu archi-pasteur, chef des pères de toutes les églises, de tous les archiéréi, des évêques, de tout le peuple fidèle. Pour l'évêque Samouel, il fut placé dans l'église supérieure épiscopale, également à Mtzkhétha [3]). Le roi plaça un

catholicat en Géorgie doit avoir eu lieu entre 475 et 488, époque de la mort de Pierre-le-Foulon; Balsam. op. cit. p. 305. Lequien, Oriens Christ. t. I, p. 1335, s'appuie sur le texte de Balsamon, et entre dans quelques éclaircissements que je n'ose discuter, n'étant pas théologien. Quant au fait historique, Balsamon, le rapporte comme un *on dit*, et cite deux conciles tenus à Antioche, l'un sous Aurélien, contre Paul de Samosate, l'autre en 341, sous Constant, mais dans leurs actes il n'est nullement question de la Géorgie, en sorte que le mot de *constitution synodale*, employé par Balsamon, pourrait bien signifier simplement un réglement délibéré par le conseil ecclésiastique du patriarche.

[1]) L'histoire ne mentionne que deux filles de l'empereur Léon Ier, Ariadne et Léontia (Lebeau, t. VI, p. 422; Stemma famil. Byzant. p. 79). La première épousa Zénon, depuis empereur. Quant à l'autre, née vers 457, elle fut mariée à Marcien, fils d'Anthémius, collègue de Léon II. Nulle part on ne trouve le nom d'Hélène, si ce n'est chez les auteurs géorgiens; cette preuve négative sera admise ou rejetée suivant le plus ou moins de confiance qu'on leur accorde. Mais comme Eléné a eu des enfants, qui figurent plus tard dans l'histoire, il me semble qu'il faut admettre son mariage avec Gourgaslan, jusqu'à ce que la preuve de sa non-existence et la fausseté de son origine impériale soient positivement démontrées.

[2]) Ce texte offre de très grandes difficultés, puisqu'il n'y avait pas à Mtzkhétha d'église du nom de Sion, et qu'il n'a point été dit plus haut qu'aucune église de cette ville eût été ruinée. Quant à celle de la Colonne-Vivante, Swéti-Tzkkowéli, elle était réellement sous l'invocation des douze apôtres, du moins dans les temps modernes, bien que les Annales ne le disent pas expressément; v. Description de la Gé. p. 209, et Bullet. scient. t. X, p. 122.

Une note de mon manuscrit est ainsi conçue: «Depuis la conversion de la Géorgie jusqu'à la construction de Swéti-Tzkhowéli et à l'installation du catholicos, il s'écoula 170 ans, il mourut 10 rois et 13 évêques.» Or, en comptant Mirian, Wakhtang-Gourgasal n'était que le 10e roi, l'évêque Mikel n'était aussi que le 10e depuis Ioané, enfin les 170 ans, même en plaçant la conversion en 317, nous ramèneraient jusqu'en 487, date qui ne s'accorde pas avec les calculs de Wakhoucht. = Une autre note moderne du manuscrit T et du mien dit: «L'église dont-il s'agit (Swéti-Tzkhowéli) avait, en effet, été bâtie par le roi Mirian sur de petites proportions.»

[3]) Mon manuscrit dit seulement: «Pétré y fut installé comme premier catholicos, et Samouel, comme évêque, également à Mtzkhétha, dans l'église épiscopale.» Chron. arm.: «Le catholicos de Mtzkhétha résida dans l'église de Sion, bâtie par Wakhtanc, et Samouel dans l'église épiscopale.» Suivant Wakhoucht, p. 37, Samouel fut installé dans l'église Supérieure de Mtzkhétha: je crois que ce fut dans l'église de Samthawro, désignée plus haut, p. 102, sous le nom de *Supérieure*; quant à Sion, v. la note précédente.

Quant au premier catholicos de Géorgie, nous voyons bien comment il est nommé par l'Annaliste et par Mékhithar d'Aïrivank, mais il est difficile de démontrer que ce fût là son vrai nom. Du moins en trouve-t-on un autre mentionné dans divers auteurs arméniens. En 491, le catholicos arménien Babgen ayant réuni à Vagharchapat une espèce de concile national, qui décida que son église et celles de Géorgie et d'Albanie ne suivraient pas la doctrine de celui de Chalcédoine, *Gabriel*, catholicos de Géorgie, prit part à cette réunion, ainsi que le prouvent divers passages d'une lettre du catholicos arménien Abraham, écrite en 595, et des histoires de Jean Catholicos et de Gagic Ardzrounien, vivant au IXe siècle. Poghos de Taron, autre écrivain du IXe siècle, plus explicite que les autres, dit : « Gabriel, métropolite de Géorgie, avec quinze évêques, vint en Arménie, auprès de l'évêque Babgen, et tous, en croyants orthodoxes, s'entendirent avec le chef de notre clergé pour anathématiser le concile de Chalcédoine et tous ses adhérents. » Je me hâte d'ajouter que, vers l'an 580, les Géorgiens se rapprochèrent des Grecs et se séparèrent à jamais des Arméniens sous le rapport religieux. Tous ces témoignages sont tirés de Tchamitch (Hist. d'Arm. t. II, p. 225, 490 sqq.), et nous donnent une variante bien remarquable, puisque le catholicos arménien Abraham n'était qu'à cent ans du fait exprimé dans sa lettre, à laquelle il est difficile de ne pas ajouter foi. Je dois ajouter qu'Abraham, dans sa lettre à Courion, mentionne en effet Gabriel « catholicos d'Ibérie, évêque de Mtzkhétha, et l'assemblé de ses évêques ; » Oukhthanès, Hist. d'Arm. Manuscrit du Mus. asiat. l. II, ch. 47, 50 ; mais au ch. 49, le même est simplement désigné *Supérieur առաջնորդ* d'Ibérie. Ce manuscrit arménien ne m'est tombé entre les mains qu'en 1847, cinq ans après avoir rédigé la présente note. Je serai moins confiant à l'égard d'une assertion d'Assémani, qui dit que le catholicos d'Ibérie fut institué vers le temps du concile de Nicée, et que le premier personnage qui porta ce titre, fut un certain Grigor, petit-fils de Grégoire, illuminateur de l'Arménie ; Bibliothèque or. t. III, 2e partie, p. 616. Evidemment Galanus, d'où ceci est tiré, a confondu deux faits bien distincts, puisqu'on sait que Grigoris, petit-fils de S. Grégoire-l'Illuminateur, a été le premier catholicos d'*Albanie*. Il est vrai que la manière dont Fauste de Byzance raconte ce fait pourrait faire croire, si l'on ne réduisait ses paroles à leur juste valeur, que Grigoris fut réellement chef spirituel de l'Albanie et de la Géorgie : « Il reçut, dit cet auteur (l. III, ch. 5), le titre d'évêque du pays des Géorgiens, des Aghovans et des Mazkouth ou Massagètes. » Mais comme, en 340, où ce fait arriva, les Géorgiens avaient leur évêque, il est évident qu'il faut entendre par le mot de *Géorgie*, non la Géorgie même, mais la portion de ce pays dont la possession flottait successivement entre les Arméniens et les Géorgiens, i. e. le Somkheth, et le pays qui fut plus tard le Cakheth. Quant au titre d'*évêque*, donné par Fauste de Byzance à Grigoris, il est remplacé par celui de catholicos, dans tous les auteurs arméniens, qui font remonter à cette époque même l'origine du patriarcat d'Albanie. Tchamitch, de qui j'ai tiré la plupart des citations relatives à Grigoris (t. I, p. 660, sqq.), exprime le même doute que moi, en ce qui concerne la Géorgie proprement dite ; et quand même notre opinion ne serait pas vraisemblable par elle-même, le témoignage positif de l'histoire de Géorgie suffirait pour en démontrer la justesse. Je dois pourtant dire encore que Mosé Caghancatovatsi, dans son Hist. d'Aghovanie, manuscrit du Mus. asiat. p. 12, nomme Grigoris « Catholicos d'Albanie et de Géorgie ; » mais ces paroles doivent s'entendre dans le sens que j'ai expliqué tout-à-l'heure.

Quoi, qu'il en soit, Assémani (loc. cit.), dit que le catholicos d'Ibérie, comme celui d'Arménie, dépendait du patriarche d'Antioche. Il cite encore p. 617, un écrit de Nilus Doxopatrius, composé en 1043, où il est dit que le même patriarche envoyait des catholicos en Arménie, en Ibérie et en Abasgie : nous n'avons pas de preuves qu'il y eût un catholicos dans le dernier de ces trois pays, au XIe siècle. Enfin, dans le même ouvrage (t. II, p. 460), parmi les évêchés soumis au maphrian ou catholicos nestorien de Syrie, depuis l'an 498, on trouve « l'évêque des Géorgiens, episcopus Georgianorum ; » cela demande-

évêque dans l'église d'Akhiz, en Clardjeth [1]); un autre à Artan, dans l'Eroucheth [2]); un troisième à Tsounda, dans le Djawakheth; un quatrième à Manglis; un cinquième à Bolnis; un sixième à Rousthaw [3]); un septième à Nino-Tsmida [4]), à la porte d'Oudjarma, construite par Gorgasal lui-même [5]); un huitième à Dchéram, également construite par lui: il y avait là une ville, entre les deux églises [6]), dont il était aussi le fondateur; un neuvième à Tchéleth [7]), dans une église bâtie au milieu du village; un dixième à Khornaboudj; un onzième à Agarac [8]), c'est-à-dire à Khounan et dans ses dépendances [9]). Après cela il bâtit l'église de Nikoz, sur l'emplacement d'un autel du feu, où fut déposé le corps de S. Rajden [10]), martyrisé durant la guerre entre Wakhtang et les Perses,

rait de grandes explications, puisque les Géorgiens n'étaient pas partisans des doctrines de Nestorius; mais on voit dans la Кратк. ист. Груз. церкви Пл. Юселіана, 2e éd. p. 20, que le patriarche d'Antioche prend encore le titre de Патріархъ.... Иверін.

La suite des Annales nous fera connaître les phases de la hiérarchie géorgienne.

1) La Taïk ou Taos-Car était alors aux Arméniens: du moins, au concile d'Hachtichat, en 449, assistait Tadjat, évêque arménien de Taïk; Lazar de Pharbe, p. 75; Eghiché, Guerre de Vardan, éd. 1838, p. 22.

2) Artan ou Artahan n'est point dans l'Eroucheth, mais forme le chef-lieu d'un canton particulier; Géogr. de la Gé. p. 105. Il en était peut-être autrement au temps de Wakhtang-Gourgaslan.

3) Chron. arm «A Rhicha.»

4) Chron. arm. «A Sourb-Nichan.»

5) Etant à Oudjarma, aujourd'hui gros village, en septembre 1847, j'ai appris que dans les bois voisins il y a en effet une ruine importante, que l'on dit avoir été un palais de Gourgaslan; mais je ne l'ai pas vue.

6) Cette phrase, un peu obscure, n'est pas facile à expliquer, même au moyen de la Géographie; v. Carte du Cakheth.

7) Wakhoucht, Descr. de la Gé. p. 295, croit que cette localité est la même que le Jaleth ou Jalieth moderne.

8) Aujourd'hui Akhtala; Descr. de la Gé. p. 143.

9) Cf. Chron. arm. où sont omis Artan et Tsounda, tandis que Tchéleth compte pour deux, au moyen d'une variante remarquable.

10) Chron. arm. «de S. Rajden-le-Persan.» Rajden avait été le père-nourricier de Balendoukht, première femme de Wakhtang, ou plutôt le gardien de son enfance. Venu en Géorgie avec cette princesse, il s'y était fait chrétien. Lorsque les Perses envahirent la Géorgie, v. § 7, campés à Awdchala, à Nakoulbakew, à Dighom et du côté de Moukhran, ils ne cessèrent pendant quatre mois d'inquiéter le roi, qui était alors à Mtzkhétha; Rajden combattit dans les rangs des Géorgiens, et fut un jour pris dans une embuscade, du côté d'Armaz. Comme il refusa de revenir à la religion du feu, il fut mis en prison, puis relâché grâce à l'intercession des seigneurs géorgiens, qui étaient allés auprès du roi de Perse, mais sous condition de revenir quand il aurait vu sa famille. A son retour il fut de nouveau maltraité et envoyé à un chef persan, campé au village de Tsrom, au S. du Kour (Géogr. de la Gé. p. 205). Là il fut attaché à un poteau, entre cinq voleurs, et y mourut sous les flèches auxquelles il servit de but. Sa mort fut suivie d'une espèce d'éclipse, durant laquelle des gens pieux lui donnèrent la sépulture, dans un lieu secret. Quand la paix fut rétablie, le roi Wakhtang le fit ensevelir dans l'église de Nikoz, qui fut érigée

et y installa un évêque. Père nourricier de la première épouse de Wakhtang, fille du roi de Perse, ce saint Rajden avait embrassé le christianisme, et était non moins fervent chrétien que brave dans les combats. Pris par les Perses, qui l'excitaient à renoncer au Christ, il préféra la gloire qui ne passe point, et fut martyrisé pour sa foi.

Wakhtang eut de son épouse grecque trois fils et deux filles [1]. Il donna à Datchi, fils aîné de sa première femme, les villes de Dchéram, de Nécrési, de Cambedch et de Khornaboudj, et toute la contrée à l'E. du Mtcouar; pour lui, il résida à Oudjarmo [2], qu'il remplit d'immenses constructions [3], et maria sa soeur Khouarandzé à Bacour, patiakhch du Somkheth. [4]

Quand il se fut écoulé durant cela quelque temps, Khosro, roi de Perse, mourut, et fut remplacé par son fils, portant le même nom [5]. Les Perses avaient alors recouvré leur puissance et subjugué tous leurs ennemis, grâces à l'intervention de Wakhtang. Le nouveau roi, entreprenant la guerre contre les Grecs, fit dire à Gorgasal par un ambassadeur: «Mon père étant mort et son peuple m'ayant fait asseoir sur le trône royal,
123 mes anciens m'ont engagé à venir près de toi, à me soumettre à tes conseils et à marcher sous ta conduite, ô roi, quand nous entrerons dans la Grèce. Donne-moi ta fille pour épouse, afin que je sois comme un de tes fils.» Quand l'ambassadeur arriva chez Wakhtang, celui-ci construisait Tiflis [6], dont il n'avait encore que jeté les fondements. Au message de Khosro, que lui rendit l'ambassadeur, Wakhtang répondit: «Le proverbe dit, Forgeron, aiguise ton épée, afin que bientôt tu t'en perces le corps.» [7]. Il avait

en évêché. Plus tard il lui éleva deux églises: une dans Oudjarmo, une autre hors de la ville, à Sam-Gor. Les Géorgiens célèbrent sa fête le 3 d'août. Vies des saints géorgiens, au Musée asiatique. J'ai vu, en juin 1848, les deux églises de Nikoz, où rien ne prouve que l'une d'entre elles, telles qu'elles sont aujourd'hui, ait été construite par Gourgaslan; il ne reste également, dans la plus ancienne, aucune trace du tombeau de S. Rajden; v. Bullet. hist.-philol. t. VI, p. 102.

[1]) Deux fils et deux filles, suivant Wakhoucht, p. 37; trois fils et une fille, Chron. arm.

[2]) Nos manuscrits portent tantôt Oudjarma, tantôt Oudjarmo; dans la Chron. arm. on lit Oudcharma, Oudcharmi, Oudcherma, Oudcharman. J'ignore quelle est la vraie leçon.

[3]) Suivant Wakhoucht, p. 37, c'est l'Ibérie ou Géorgie que Gourgaslan remplit de constructions, de villes et de citadelles.

[4]) V. la note 6, p. 113.

[5]) Khosro, ou plutôt Phérouz, le Pérozès des Byzantins, mourut en 484 ou 485 (Lebeau, t. VII, p. 259, n. 3, et 305, n. 3), après un règne de 24 ans, il eut pour successeur son frère Balach, qui régna quatre ans et auquel succéda Cabad, fils de Phérouz; ibid. p. 320, ce dernier régna 43 ans et deux mois. L'historien arménien Vardan, p. 47, dit que le roi Phérouz, en mourant, fut converti à la religion chrétienne, par le catholicos arménien successeur de Giout, i. e. par Kristaphor 1er; il est le seul garant d'un fait si étrange. La même chose est affirmée, au sujet de Nouchirwan, par Sébéos, historien arménien inédit, du VIIe siècle, manuscrit d'Edchmiadzin.

[6]) On a vu les commencements de Tiflis, p. 82, en 379 de J. C.

[7]) Chron. arm. «Pour que je te coupe la tête.»

alors environ 60 ans. « Dites au roi Khosro, ajouta-t-il, Prépare-toi d'abord à me faire la guerre, après quoi tu iras en Grèce, car c'est à la puissance de la croix qu'il faut attribuer les grandes choses qui ont été faites, c'est sur la foi dans le Dieu crucifié que repose désormais notre vie. » Puis il envoya des hérauts pour que les villages et les villes non suffisamment fortifiés fussent évacués, et que l'on se réfugiât chez les Caucasiens et dans le Cakheth, qui n'était qu'un bois impénétrable à l'ennemi. Le roi Datchi et le fils de sa soeur se retirèrent dans le Cakheth et entrèrent dans la vallée de Lopat [1]), contrée défendue par des rochers. Les gens de ce pays adoraient le feu et l'eau, et toute la vallée, jusqu'à Nosora [2]), regorgeait de peuple. Pour Gorgasal, sa femme et ses fils, ils se tinrent dans la vallée d'Oudjarma et dans la citadelle antérieure: avec eux étaient Djouancher et Adarnésé. Il avait laissé à Mtzkétha Démétré, Nersé et Biwritian, et fit partir des exprès, pour informer de tout l'empereur. [3])

---

§ 12. Ici les Perses entrent dans la Géorgie, pour faire la guerre à Wakhtang-Gorgasal; ce dernier tue Bartam, fils du roi de Perse.

Dans sa marche le roi Khosro emporta les villes du Cambedch et les citadelles de Dchéram et de Wélis-Tzikhé. Arrivé dans le Cakheth [4]), il campa sur l'Ior [5]), tandis que les gens de Wakhtang étaient dans la plaine qui entoure la ville forte, au lieu nommé Darphaca [6]). Ils se battirent sur l'Ior; dans les combats qui se livraient journellement, il se faisait des deux côtés un carnage considérable. Ayant mandé le catholicos Pétré, Gorgaslan lui dit: « Sache qu'ils ne nous font pas la guerre pour nous imposer un tribut, mais pour nous faire abandonner la religion. J'ai pensé qu'il est moins désirable de vivre que de mourir pour le nom du Christ, afin de gagner le Paradis, promis à ceux de qui il est dit, Celui qui sacrifiera sa vie [7]) pour moi en ce monde la retrouvera. — Tu as vu, répondit Pétré, des choses dont aucun des tiens n'a été témoin, et

[1]) Chron. arm. moins exactement: « Dans le Coukheth, au pays de Lopat, rempli de rochers escarpés et de cavernes. » Lopat est, je crois, la vallée arrosée par la Lopotis-Tsqal; v. Carte du Cakheth.

[2]) Ce nom ne se retrouve pas dans la géographie moderne.

[3]) L'âge d'environ 60 ans attribué au monarque géorgien, lors de la guerre qui commence, nous reporte aux environs de l'an 506 de J. C., date impossible, si cette guerre eut lieu sous Balach, le successeur immédiat de Phérouz. Heureusement le texte géorgien nous laisse une certaine latitude, puisqu'il ne dit pas nettement que *Khosro*, comme il nomme le roi de Perse, soit celui qui occupa le trône aussitôt après la mort de l'autre Khosro.

[4]) Chron. arm. plus exactement: « Dans le Coukheth. »

[5]) En 499—251.

[6]) On ne trouve pas ce nom dans la Géographie, mais il paraît provenir de l'arménien դժրպուկ « raboteux, rocailleux, » et indiquer une localité ainsi constituée.

[7]) Littér. « Sa tête, sa personne. »

l'assistance que t'a prêtée le Christ en plusieurs rencontres. Ta sagesse sait que notre ennemi et tentateur guerroie en nous contre le Seigneur, comme il l'a fait dans la personne de Job, et que Dieu, tout en lui permettant de perdre ceux qui le haïssent, fait part de sa divinité à ceux qui l'aiment: *fais* ce que Dieu te conseillera; quand même
124 nous ne mourrions pas *cette fois*, nous mourrons *cependant* [1]. » Par ces mots il faisait entendre que le roi ne survivrait pas à la bataille. « Ce n'est pas seulement la Géorgie, ajouta Pétré, qui sera livrée au pillage, mais encore Jérusalem, la mère de tous les fils de lumière. — Reste, dit le roi, dans l'église de S. Rajden, que j'ai construite dans mon palais d'Oudjarmo. Je ne pense pas que toutes les villes de la contrée soient emportées, parce que nous les avons garanties par des murailles fortes et solides. » Le catholicos fit ce que le roi désirait, et tous les évêques se réunirent dans ce même lieu. L'armée de Wakhtang se montait à 140,000 hommes [2], et celle des Perses à 740,000. Divisant la sienne en trois parties, le roi envoya son infanterie du côté des rochers, ses patiakhch et généraux d'un autre côté, et s'en-alla lui-même, avec 100,000 hommes, dans la direction où se trouvait le roi de Perse.

La nuit était obscurcie par des brouillards. Au point du jour Wakhtang attaqua les Perses et dit à ses soldats: « Quiconque échappera à la mort et ne rapportera pas la tête ou la main de l'un de mes ennemis, nous le ferons périr. » Dès que le jour commença à paraître, il fondit sur l'ennemi, pénétra jusqu'au palais du roi et entra dans sa tente. Le roi eut le temps de monter à cheval, mais Wakhtang tua son fils Bartam et lui coupa la tête. Sur-le-champ un Perse lui décocha une flèche en pleine poitrine. Le combat qui s'engagea alors dura jusqu'à midi, et la victoire se déclara pour Wakhtang, avec perte de 130,000 Perses, tandis qu'il n'eut à regretter que 28,000 hommes. Environ 100,000 chevaux furent pris, mais la multitude des ennemis les préserva d'une déroute complète. Ayant levé son camp, le roi de Perse s'en vint à Rousthaw. Cependant la blessure de Wakhtang était d'autant plus grave que la flèche avait pénétré dans le poumon [3]. Il s'en-alla donc à Oudjarmo, ordonnant aux généraux géorgiens de rester à leurs postes. Informés que le roi était grièvement blessé, les Perses ravagèrent Tiflis et la ville d'Armaz. Quant à Mtzkhétha, ils ne se rendirent maîtres que des dehors, dévastèrent le territoire de Moukhnar et l'île [4]) de l'Aragwi.

Pendant ce temps-là l'empereur, beau-père de Wakhtang, étant mort, son fils et

[1]) Les mots soulignés indiquent des modifications que je crois devoir faire au texte; au lieu de *fais*, [illegible], l'auteur dit *sois* [illegible]; les deux autres expressions sont ajoutées pour plus de clarté. = Nos manuscrits T, R disent: « Si vous ne mourez pas, nous mourrons; » variante qui me paraît illogique.

[2]) 240,000; Chron. arm.

[3]) [illegible], pour [illegible]; ce mot manque dans le Dictionnaire triglotte, mais Soulkhan-Saba lui donne pour équivalent l'arménien Թոք, poumon.

[4]) L'auteur ce sert ici du mot [illegible], qui a déjà paru, p. 106. Je pense que par-là il faut entendre le pays situé entre l'Aragwi, le Kour et le Ksan, qui forme réellement une sorte de presqu'île.

successeur Zénon [1]) vint du côté de Sper, pour entrer en Géorgie: mais ayant appris le fâcheux état du roi, il s'arrêta à Carnoukalak. Le roi Khosro vint au même lieu et livra bataille à l'empereur, à Carniphora. Il y eut des deux côtés tant de morts, que le sang formait des ruisseaux, où les chevaux plongeaient jusqu'au ventre, ce qui fit appeler ce lieu Carniphor, c.-à-d. Sang [2]). Toutefois les deux armées furent si maltraitées que ni l'une ni l'autre ne remporta la victoire, et le roi Khosro reprit la route de la Géorgie.

Comprenant que sa mort approchait, Wakhtang manda le catholicos Pètré, Éléné son épouse, ainsi que son fils Datchi et les grands. « Je m'en-vais devant mon Dieu, dit-il, en bénissant son nom de ce qu'il ne m'a pas exclu du nombre de ses élus. Je vous recommande de rester fermes dans la foi et de rechercher la mort pour J. C. et 125
pour son nom, afin d'obtenir la gloire qui ne passe pas. Et vous habitants de la Géorgie, dit-il à ses grands, souvenez-vous de mes bienfaits; souvenez-vous que grâces à ma maison vous reçûtes autrefois la lumière spirituelle, tandis que je vous ai procuré la grandeur temporelle, à vous qui êtes de mon sang. Ne méprisez pas ma maison, n'abandonnez pas l'alliance des Grecs. Toi, mon fils aîné, dit-il à Datchi, je t'ai donné ma couronne

[1]) La Chron. arm. nomme également ici Zénon. Wakhoucht remarque à ce sujet, p. 37: « Il est écrit que l'empereur Léon régna 40 ans, ce en quoi notre histoire s'accorde en partie, et nous nous y sommes conformé; mais dans nos anciennes histoires l'empereur qui secourut Wakhtang n'est pas nommé, et comme dans ce temps-là ce n'était plus Léon, mais Anastase qui régnait, nous avons également omis le nom de l'empereur. » Or l'empereur Léon premier régna du 7 février 457 à janvier 474: aucun historien ne lui attribue un plus long règne. Après lui, ce fut son fils Léon II, qui mourut en novembre 474; puis Zénon, *gendre* et non *fils* de Léon Ier, qui mourut le 9 avril 491; enfin, Anastase. Si un souverain grec secourut Wakhtang, ce ne put être que ce dernier.

Au sujet de la mort de l'empereur Léon, une note se lit dans le manuscrit Roumiantzof, ainsi conçue: « [illegible]. Léon Macéli, beau-père de Wakhtang; de ce Léon jusqu'à la présente année 397, il y a 1188 ans. » On sait que Léon Ier porte dans l'histoire byzantine le surnom de *μακελλα*, signifiant *boucher*, dont on croit que la cause est dans le meurtre d'Aspar et de son fils Ardabure, qui, après avoir contribué à élever Léon sur le trône, conspirèrent contre lui et périrent par ses ordres, en 471. L'année où fut écrite cette note répond à 1709 et sert à fixer l'âge du manuscrit. A cette époque Wakhtang était administrateur du Karthli, il avait déjà rédigé le Code de lois qui porte son nom, et était âgé de 34 ans. V. Bullet. scient. t. VIII, p. 317, seq. Ainsi le manuscrit du Musée Roumiantzof serait un des plus anciens connus, de la grande Chronique attribuée au roi Wakhtang, comme le montreront subsidiairement d'autres remarques; mais d'autre part, l'auteur de la note s'est gravement trompé en ne comptant, depuis la mort de Léon Ier jusqu'à 1709, que 1188 ans, au lieu de 1235. Cf. sup. p. 139 de ce volume, n. 1, une autre indication de l'âge du manuscrit R.

[2]) Ce nom signifiant « la vallée de Carin, » on peut croire qu'il indique les environs mêmes de Carnoukalak, Théodosiopolis ou Erzroum. On ne trouverait dans la langue arménienne que les mots *կարմիր ձոր* « vallée rouge, » qui donnassent un sens approchant de celui indiqué par l'Annaliste; encore une pareille dénomination n'est point historiquement connue. Comme ce nom reparaîtra plusieurs fois, sous diverses formes, p. ex. p. 199, 205, 217, 265, 271, j'aurai occasion d'en parler plus en détail.

royale, et à tes frères leur portion, comprenant le pays depuis Tasis-Car et Tsounda jusqu'à l'Arménie et à la Grèce [1]). Quant aux domaines d'Aphkhazie, entre l'Egris-Tsqal et Clisoura, ils ont été donnés et appartiennent à ta mère et à tes frères; qu'ils les gardent et servent ta maison, à titre d'éristhaws.» Ayant mandé Nasar, éristhaw de Tsounda, Artwaz de Clardjeth, Biwritian d'Odzrkhé, il leur recommanda sa femme Eléné et ses enfants, Léon et Mirdat, les remit à ces trois éristhaws, en pleurant et en levant les yeux au ciel.

Ce fut alors, pour les grands et pour le peuple, un jour de châtiment. Tous pleuraient sur eux-mêmes et se couvraient de cendres, tous désiraient la mort et ébranlaient la terre de leurs sanglots. Le peuple fidèle enviait le sort du roi tué pour le Christ. Wakhtang mourut [2]) et fut enterré à Mtzkhétha, près de la colonne patriarcale, où est renfermée celle qui fut dressée de Dieu même. Sur son tombeau est représentée son image, de grandeur naturelle [3]); ce que l'on peut en distinguer aujourd'hui, ce sont ses armures et ses vêtements. [4])

34e roi, Datchi, fils de Wakhtang Ier, Khosroïde (règne 14 ans [5]), 499 — 514).

Datchi, fils du roi Wakhtang, lui succéda sur le trône. Quant à la femme et aux deux autres fils du feu roi [6]), ils furent emmenés par les trois éristhaws ci-dessus nommés et entrèrent en possession de la portion occidentale de la Géorgie, qui leur avait été donnée par Wakhtang: l'été, ils résidaient dans la ville de Tsounda, et allaient en hiver à Odzrkhé. On ne les appelait pas rois, mais mthawars des éristhaws, et ils étaient soumis à leur frère, le roi Datchi. Ce dernier, après la mort de Wakhtang, s'occupa de

[1]) Wakhoucht, p. 37, dit plus exactement: «Au-dessus de Tasis-Car jusqu'à la mer,» sans quoi si l'on s'en tient au texte des Annales, tout l'Iméreth serait resté sans maître.

[2]) En 499 — 251.

[3]) Une peinture représentant le roi Wakhtang-Gourgaslan existait en effet sur la voûte de l'église de Mtzkhétha, mais fort endommagée par le temps, et allait disparaître par suite des travaux intérieurs entrepris dans cette église, lorsqu'en 1839 M. Platon Iosélian offrit à l'Académie de la faire copier, ainsi que plusieurs autres. Le travail fut confié à un bon artiste italien, de résidence à Tiflis, qui en effet nous envoya sept copies de portraits, réduits et fort bien exécutés, en miniature. Ces copies sont maintenant déposées au Musée asiatique. Bien que, très probablement, les peintures de Mtzkhétha ne fussent pas antérieures à la restauration qui eut lieu sous le roi Alexandre, vers 1424, pourtant elles sont intéressantes comme échantillon de costumes et d'art géorgien à l'époque où elles furent faites.

[4]) Le dernier membre de phrase, qui me paraît être une addition moderne, ne se trouve que dans le manuscrit T.

[5]) Cette indication de Wakhoucht est trop forte de deux ans, relativemeut à celle que l'on trouvera dans notre texte, à la fin du règne de Datchi.

[6]) P. 122, il a été dit que trois fils étaient nés de la reine Eléné, mais nous ne connaissons les noms que de deux d'entre eux, qui vont paraître dans notre texte.

restaurer la Géorgie, dont toutes les vallées étaient dévastées, à l'exception du Cakheth, du Clardjeth et de l'Egris. Ayant achevé les murailles de Tiflis, il en fit la résidence des rois, ainsi que l'avait prescrit son père.

Le catholicos Pétré étant mort, Samouel lui succéda, et le roi l'installa à Mtzkhétha, conformément aux volontés de son père. Le même engagea les montagnards du Cakheth à se faire chrétiens; ils s'y refusèrent et tous ceux de Nopapat [1]) levèrent l'étendard de la révolte. Cependant Léon, l'un des deux fils de l'épouse grecque de Wakhtang, étant mort, il ne resta plus que Mirdat, auquel le roi Datchi racheta ses possessions 126
par un échange: il lui ôta la contrée située entre l'Egris-Tsqal et Clisoura, provenant de sa mère, et qui était une portion de la Grèce, et il lui donna le Djawakheth depuis le lac de Phanawar jusqu'au Mtcouar. De sorte que Mirdat eut pour domaines l'intervalle du Pharawan [2]) et de Tasis-Car jusqu'à la mer de Sper, où il exerçait l'éristhawat sous la dépendance de son frère, le roi Datchi: il construisit l'église de Tsqaros-Thaw., dans le Djawakheth. Le roi Datchi mourut après douze ans de règne. [3])

35e roi, Bacour II, fils de Datchi, Khosroïde (règne 14 ans [4]), 514 — 528).

Bacour, fils de Datchi, lui succéda et mourut après 13 ans de règne. [5])

36e roi, Pharsman V, fils de Bacour II [6]), Khosroïde (règne 14 ans, 528—542).

Pharsman, fils du roi Bacour, monta sur le trône. Le catholicos Samouel mourut et eut pour successeur le 3e catholicos, Thawphétchag: celui-ci mourut et fut remplacé par le 4e catholicos, Tchirmag. [7])

Jusqu'à ce temps les rois successeurs de Wakhtang régnèrent paisiblement, et les fils de Mirdat obéirent à ceux de Datchi. Sous le règne de Pharsman les Perses étant venus dévaster la Géorgie [8]), le roi géorgien demanda à celui de Perse de respecter les

[1]) Je ne doute pas qu'il ne faille lire *Nopat*, et que ce ne soit le pays nommé par Wakhoucht *Nokhpato* (Descr. de la Gé. p. 309), dans le Bélaqan, partie du Lezgistan.

[2]) Je laisse cette variante, parce que les deux formes du nom sont également usitées, et que j'ignore quelle est la plus authentique. Le Géographe n'est pas moins capricieux, et sur les cartes on trouve encore *Taparawan*, qui me paraît être l'altération de *Tba Pharawani*, « Lac de Pharawan. »

[3]) En 514 — 266.

[4]) Wakhoucht écrit 13 ans.

[5]) En 528 — 280.

[6]) Suivant la Chron. arm. il était fils de Datchi, et lui succéda.

[7]) Ou Tchimak, dans la Chron. arm. qui parle de sa mort, sans avoir dit son avénement.

[8]) En 536 — 288. Suivant la Chron. arm. ce sont les Osses qui vinrent dans la Géorgie, et le roi demanda du secours aux Perses, parce que les Grecs ne pouvaient l'assister. Sans entrer dans des détails inutiles, on sait qu'à cette époque les expéditions de Bélisaire en Sicile et en Afrique devaient en effet détourner ailleurs l'attention de l'empereur Justinien.

églises et de laisser son peuple professer la religion chrétienne, car dans ce temps-là les Grecs étaient distraits par les attaques de leurs ennemis occidentaux et ne pouvaient aider les Géorgiens à résister aux Perses. Le roi de Perse épargna les églises, conformément à la prière de Pharsman, qui s'engagea par écrit à lui obéir et à le servir: après quoi il s'en alla. Depuis lors la famille de Wakhtang se divisa, les fils de Datchi étant soumis aux Perses, et ceux de Mirdat restant fidèles aux Grecs [1]). Ayant régné 12 ans, le roi Pharsman mourut [2]) et eut pour successeur le fils de son frère, nommé aussi Pharsman.

37e roi, Pharsman VI, fils d'un frère de Pharsman V, Khosroïde (règne 15 ans, 542 — 557).

Le roi Pharsman fut chrétien, comme son oncle paternel, et travailla à l'embellissement des églises [3]). Le catholicos Tchirmag étant mort, le même roi mit en sa place le 5e catholicos, Saba [4]). Depuis lors, au lieu de faire venir les catholicos de Grèce [5]), on conféra ce titre à des Géorgiens de grande famille [6]). Le catholicos Saba étant mort, le même roi le remplaça par le 6e catholicos, Ewlawios [7]). Du temps de ce même prince vint Jean de Mésopotamie, aussi nommé Ioané Zédazadénel, l'illuminateur de la Géorgie, qui réforma la réligion et bâtit des églises [8]), et qui par des miracles et des prodiges

[1]) Ceci s'expliquera plus tard, dans une Addition, où l'on exposera les rapports des Grecs avec la Lazique.

[2]) En 542 — 294. On voit que Wakhoucht lui attribue deux ans de règne de plus que les Annales.

[3]) Wakhoucht remarque ici, p. 37: «Le premier concile arménien de Dovin eut lieu en 539, le second en 542, et les Arméniens s'étant séparés des Géorgiens, il y eut scission entre les deux peuples.» Le développement de cette observation se trouvera naturellement dans l'Addition, consacrée à l'histoire religieuse de la Géorgie au VIe siècle: du reste, ces dates sont inexactes.

[4]) Mkhithar d'Aïrivank, dans sa liste des catholicos géorgiens, donnée plus haut, p. 141 de ce vol., le nommé Abas et dit dans son texte: «En l'an 50 des Arméniens, 601 de J. C., Saba devient catholicos de Géorgie, sans l'approbation du patriarche d'Antioche.» Il ne faut pas faire attention à la date, fausse comme toutes celles des synchronismes de Mkhithar, mais seulement au fait et au renseignement, qui va être confirmé par le texte des Annales.

[5]) D'Antioche; Chron. arm.

[6]) Suivant deux notes de mon manuscrit, ceci eut lieu en 6068—549. «Les Géorgiens ayant demandé à l'empereur Justinien d'avoir des catholicos de leur nation, au lieu de les faire venir de Grèce, ce prince, par une lettre scellée de son sceau, prescrivit qne les catholicos de ce pays fussent géorgiens, et qu'ils eussent la supériorité sur tous les dignitaires du clergé des églises.» Pour compléter cette matière, je renvoie les lecteurs aux p. 121, 122 et notes. Le fait nous est encore confirmé par une remarque de Balsamon. «Justinien, dit-il, établit quelques églises *autocéphales*, i. e. indépendantes, et entre autres celle d'Ibérie.» Canones SS. apostolorum.... etc., Gentiano Herveto interprete, Paris 1620, in-fo. p. 305. Sur *le catholicat*, v. infrà, p. 140, 141, 143.

[7]) Chron. arm. Hélathi; mon manuscrit Ewlaïos.

[8]) Mon manuscrit porte: «Qui embellit les églises.»

nombreux, opérés par lui et par ses disciples, étonna la Géorgie. On a écrit leur vie et 127
leurs miracles; ils siégèrent dans les églises dont voici les noms [1]: Ioané Zédazadénel [2], Dawith Garesdjel [3], Stéphané Khirsel [4], Ioseb Alawerdel, Zénon Iqalthoel, Antoni Martqmqophel, Isé Tsilcnel, Tathé Stéphantsmidel, Chio Mghwimel, Isidoré Samthawnel, Abibos Necrésel, Mikel Ouleumbel, Piros Bréthel et le diacre Ilia [5]. Commençons à dire leur vie en peu de mots. [6])

1. Ioané [7]) naquit en Mésopotamie, de parents inconnus de nous, mais non du père céleste, son créateur. En grandissant, il devint parfait dans toutes les sciences, orné de

[1]) Ces noms se lisent ainsi dans la Vie de S. Chio, p. 52 de la Vie des SS. Gé.: «Chio, Dawith, Ioseb, Antoni, Théodosios, Thatha, Piros, Elia, Limen, Nathan, Abibos, Ioané;» ce qui constitue de notables variantes. Ce fut, dit le Biographe, un ange qui mit dans la main de S. Ioané ces douze noms, écrits sur des papiers séparés et choisis par lui entre plusieurs.

[2]) Ce saint est ordinairement nommé *Zédadznel*, et Wakhoucht adopte cette orthographe: p. 38: c'est une contraction. En effet ce nom provient du mont *Zaden* ou de «Jupiter,» situé sur la gauche de l'Aragwi, au NE. de Mtzkhétha, où vécut S. Ioané. Wakhoucht, dans sa Descr. de la Gé. p. 213, nomme faussement cette montagne *Zédadzen*, d'où le patriarche Dosithée a formé, non moins abusivement, le titre de *Zétzantéli* donné par lui à notre Ioané; v. Bullet. scient. t. V, p. 242, 243.

[3]) Ou Garedjel, deux orthographes également bonnes, si le nom de Garedja ou Garesdja, localité du Cakheth, dérive de Garedjdoma ou Garesdja (გარეჯდომა, გარესჯა) «être assis à l'écart, méditer à l'écart.»

[4]) Ou Kisiqel; Vie des SS. Gé. p. 29.

[5]) Ici mon manuscrit porte cette note: «De Mirian jusqu'à la présente époque, il s'écoula 200 ans, sous 12 rois;» note qui a été également ajoutée sur le manuscrit Roumiantzof, mais qui a été discutée à sa vraie place, dans l'Introduction: d'ailleurs on la reverra plus bas, p. 134.

Wakhoucht, p. 37, dit «qu'à l'arrivée des 13 saints pères le catholicos géorgien se leva et leur adressa la parole en syriaque, tandis que ceux-ci lui répondirent en géorgien: pourtant, ajoute-t-il, ils ne savaient pas la langue l'un de l'autre.»

[6]) Ce petit membre de phrase et les extraits biographiques qui suivent ne font pas partie du texte, dans le manuscrit T, mais sont écrits, d'une autre main, sur trois feuillets intercallés dans le volume; en outre, la rédaction du manuscrit T est différente de celle du mien. Mais comme ces différences n'ont pas de valeur historique, je me contente de les rejeter au bas des pages dans le texte géorgien, sans même en donner la traduction.

Il résulte de tout cela que les Biographies en question n'ont été insérées que postérieurement dans le texte primitif des Annales, puis révisées plus tard, vraisemblablement pour l'édition attribuée au roi Wakhtang VI.

A la fin de la vie de S. Ioané, p. 19 (Vies des SS. Géorg. au Mus. asiat.), on lit que le S. catholicos Arséni, 404 ans après l'arrivée des saints pères ici nommés, s'occupa de recueillir les traditions qui les concernent, et que l'auteur anonyme de leurs biographies, s'aidant des livres écrits et des récits oraux, en composa son livre. Or S. Arséni n'est pas connu comme catholicos de Karthli. C'est donc ici, avec le catholicos Clémentoz, nommé plus bas dans une note, le second nom omis, dans la liste des catholicos, si toutefois ils doivent y figurer.

[7]) Ce saint tire son surnom du mont Zaden même, et par conséquent devrait être appelé Zadénel ou *Zéda*-Zadénel, parce qu'il vécut sur le *haut* de la montagne, tandis qu'on verra plus bas qu'un de ses

toutes les vertus: aussi Dieu lui accorda-t-il le don de guérir les maladies et de chasser les démons. Il fit beaucoup de miracles. Importuné de cela, il s'enfuit dans le désert, où il demeura. Là ayant reçu ordre d'un ange [1]) de s'en-aller dans la Géorgie [2]), avec ses douze disciples, il vint à Mtzkhétha, d'où, avec la permission du roi et la bénédiction du patriarche [3]), il monta sur le mont Zaden et y vécut dans la retraite. Il avait choisi ce lieu pour sa demeure, parce qu'autre fois on y adorait les idoles [4]): il était donc fréquenté par une foule de démons, que les prières du saint père Ioané en chassèrent tous. Quant à ses disciples, il les envoya sous la conduite du S. Esprit [5]), les uns dans le Karthli, les autres dans le Cakheth, d'autres enfin dans le désert de Garesdja [6]), de sorte que notre digne père resta avec un seul disciple, en butte à mille attaques et à mille épreuves de la part des démons; mais ils sortirent victorieux de toutes ces luttes. Après cela Dieu accorda à ses prières de faire couler, d'une montagne où il n'y avait pas d'eau, une source savoureuse, qui, prise en boisson, ou par le simple frottement, guérit beaucoup d'hommes du peuple de leurs maladies. Puis il éconduisit paisiblement un ours qui demeurait au voisinage de la source, tellement que depuis lors les ours, dans cette montagne, ne font de mal à personne, tant ces féroces animaux se montrèrent de-

disciples, l'abbé Hman, vécut d'abord sur le Kouémo-Zaden, Bas-Zaden; mais l'usage a prévalu d'écrire toujours, *Zédadznel*, par abréviation.

[1]) Il etait chef d'un monastère au voisinage d'Antioche, qu'il confia en partant à un certain Ewthym; Vie de S. Chio, p. 48, 53. Quand il partit, Siméon, ce brillant flambeau, était déjà monté sur la montagne Admirable, et vivait, non encore sur la colonne, mais dans un four. Le bienheureux Ioané et ses disciples le virent et reçurent ses prières lorsqu'ils prenaient la route du Karthli ..... Comme ils arrivaient dans la ville du Karthli, le catholicos Ewlawios eut une vision .... ibid. p. 53; Ewlawios est encore nommé p. 59. Le catholicos les reçut dans le Haut-Pays, et sur-le-champ Ioané lui parla en Géorgien. p. 54.

[2]) Cette circonstance n'est pas mentionnée dans sa Vie.

[3]) Ni le roi ni le patriarche ne sont mentionnés dans la Biographie du saint, mais dans celle de S. Chio, p. 55: ce fut au mois de mars, lors des débordements de l'Aragwi, que le saint passa sur le mont Zaden. S. Ioané fit aussitôt une église d'une petite caverne découverte par lui dans la montagne; p. 56.

[4]) Il y avait encore un autel, où l'on offrait des victimes aux faux dieux et une tour élevée autrefois par les païens; Vie de S. Ioané; le biographe de S. Chio parle plus en détail des cérémonies païennes qui se pratiquaient en ce lieu, lors de la venue des saints pères, p. 55.

[5]) Ici la Biographie nomme seulement S. Dawith, qui alla à Garesdja; *S. Ezdérios*, ou Isidoré, qui alla dans la forêt (ჭალა) de Samthawis, et S. Chio; Vie des SS. Gé. p. 9; d'autres allèrent dans le Cakheth ou dans les montagnes du Dwaleth; ibid. p. 24. Les évêques de Tsilcan et de Nécrési étant morts à cette époque, le catholicos et ses évêques choisirent pour les remplacer Isé, alors simple diacre, et Abibo, qui célébraient la messe, au moment de leur arrivée; car c'était à cet événement tout fortuit que le catholicos avait décidé de reconnaitre ceux qu'il devait consacrer, p. 57; v. un autre genre de divination, p. 65.

[6]) Six d'entre eux allèrent dans le Karthli et six dans le Cakheth; Vie de Ioseb Alawerdel, p. 496.

ciles. On lui amena un homme paralytique depuis longues années, qui fut incontinent guéri par ses prières. Un autre, tourmenté d'un démon muet, lui fut amené; aussitôt qu'il eut prié sur lui, le démon le quitta et s'enfuit; l'homme fut guéri et glorifia Dieu. Je me contente de rapporter ce peu de merveilles, choisies entre plusieurs. Quand S. Ioané dut sortir de ce monde, ayant appelé le diacre Ilia et quelques-uns de ses disciples [1]), il les fortifia par ses instructions, vit les milices célestes venir à sa rencontre, et s'endormant du sommeil de la paix il leur remit son âme. Son saint corps, embaumé, fut porté [2]) dans la demeure témoin de ses austérités, sur la même montagne. Après sa mort il s'opéra beaucoup de miracles, racontés dans l'histoire complète de sa vie. [3])

II. Le S. père Dawith était né en Mésopotamie, de parents qui nous sont inconnus. 128
S'étant fait disciple de S. Ioané, il partit avec lui et se retira avec un seul disciple, nommé Louciané, dans le désert de Garesdja [4]), où ils souffrirent beaucoup des ardeurs de l'été et des rigueurs de l'hiver. Ensuite ils furent nourris par des cerfs, comme le père du grand S. Basile. En effet, trois biches mères venaient, se laissaient traire par eux, et ils se nourrissaient du fromage fait avec leur lait: elles ne manquaient à venir que les mercredis et vendredis. Quelque temps après un des faons ayant été dévoré, pendant son

[1]) Ioané alla, avant sa mort, avec le diacre Ilia, visiter S. Chio et S. Isé; p. 76, 77.

La Biographie nomme ici seulement *Thatha* ou Thaddée, qui avait construit un monastère aux environs de la montagne servant de demeure à S. Ioané.

[2]) Par le catholicos et par le clergé; ce fut bien longtemps après la mort du saint. *S. Clémentoz, catholicos de Mtzkhétha*, fit bâtir, sous l'invocation de Saint Jean-Baptiste, une église, à l'orient de la caverne où il avait vécu; Vie des SS. Gé. p. 18. Je ne trouve pas ce nom de catholicos dans la liste de Wakhoucht, ni dans celle publiée par M. Platon-Iosélian, Кратк. ист. Груз. церкви, изд. 2ое p. 150. S. Ioané mourut 30 ans après son arrivée de Syrie, p. 19; le Biographe indique également ici l'époque de la mort de quelques-uns de ses disciples, sur le Zaden, toujours en prenant pour point de départ la mort du saint: le diacre Ilia, 11 ans; Ioseb, 24 ans; l'abbé Hman, passa 35 ans tant au bas du mont Zaden que dans l'intérieur; Samouel-le-Grand, ouvrit la caverne de Djouar et y resta 28 ans, puis il demeura 3 ans comme moine sur le mont Zaden, et fut durant 15 ans catholicos de Mtzkhétha; Grigol, 24 ans; Ioané, 15 ans; Gabriel construisit un portique et demeura là 15 ans; Théophile, 25 ans; un autre Théophile, 19 ans; Ioané, tué par les Sarrazins sur le mont Zédadzen, 12 ans; Kourdis, 9 ans; Dchorol, 10 ans; Cuiricé, 15 ans; Chio, 3 ans; Mikael, constructeur de Sadiacouno, 24 ans; Zakaria, qui agrandit l'église, 4 ans; Ioané, 2 ans; Omar, 1 an; Elia, 5 ans; Mikael, 1 an; Samouel, qui construisit une cave en pierres cimentées, 20 ans.

[3]) La vie de ce saint est écrite, sous le 7 mai, dans les Vies des SS. Géorgiens, manuscrit du Musée asiatique, p. 1 — 20; sa fête se célèbre en effet ce jour-là; Cal. de Tiflis 1840. Parmi les constructions attribuées à ses disciples est mentionnée l'église de S. Giorgi d'Alawerd (par S. Ioseb); celle de la caverne de *Ioultha*, dans mon manuscrit *Iéoultha*, et celle d'un monastère dans le Haut-Pays, où ne pénètre aucune femelle quelconque. Vie des SS. Gé. p. 18, et Vie de S. Abibo, p. 97.

[4]) V. Descript. de la Gé. p. 181, 289. On trouve une description de cette localité et des détails intéressants sur la vie de S. David dans la Gazette russe de Tiflis, 1829, 27 mai, et dans la partie littéraire de la même Gazette, 1832, p. 9, 34, 60, trois articles fort bien rédigés, de M. Grigor Gordéief.

sommeil, par un dragon furieux, qui demeurait dans une vallée, au milieu de rochers escarpés, saint David ordonna à l'animal de s'en-aller, et il fut brûlé par la foudre, dans la plaine de Qaraïa. Un grand seigneur, nommé Boubakar [1]), ayant rencontré le saint durant une chasse aux perdrix, voulait le tuer avec son épée, mais sa main, déjà étendue, se dessécha et ne reprit sa première vigueur que par les prières de S. David, qui guérit aussi de la même manière, en un instant, les fils de Boubakar d'une paralysie aux pieds. Le bruit s'en étant répandu, il eut un grand nombre de disciples, qui creusèrent plusieurs puits. [2])

Le digne Dodo vint aussi demeurer avec S. David [3]). Après quoi, d'amères qu'elles étaient, ils rendit douces des eaux qui coulent encore aujourd'hui aux environs du monastère de Berth-Ouban [4]). Ayant accompli beaucoup de miracles, il s'en-alla à pieds à la sainte ville de Jérusalem. Arrivé aux collines [5]) d'où l'on aperçoit la ville, il n'osa pas y entrer, se retourna et se mit à genoux, et prenant trois pierres, qu'il mit dans un sac, il revint sur ses pas. Cependant le patriarche ayant eu une vision, des coureurs atteignirent le saint, lui prirent deux pierres et ne lui en laissèrent qu'une, avec laquelle il partit. Un ange avait prévenu le patriarche de la puissance miraculeuse du saint et lui avait recommandé de ne pas lui donner les trois pierres, mais de ne lui en laisser qu'une, en souvenir de la ville sainte, pour qu'il l'apportât ici, dans son désert, parce que les trois prières que l'on fait en ce lieu équivalent à un pélerinage à Jérusalem [6]). Après

[1]) Le manuscrit du Mus. as. qualifie ce personnage *un barbare* et ajoute que le saint lui parla en arménien ; Vie des SS. Gé. p. 35, sq. Boubakar fut ensuite baptisé par un prêtre envoyé par S. Dodo, lui, ses trois fils et sa famille entière ; ibid. p. 38.

[2]) Pour apprécier cette conclusion, il faut se rappeler combien la steppe de Qaraïa, où se trouve le mont Garedja, est privée d'eaux et de toutes ressources, à cause de la stérilité qui en est la suite. Descr. de la Gé. p. 183. S. Dawith fut enterré dans l'église creusée par S. Dodo, dont il va être parlé ; S. Ilarion mit ses reliques dans une belle châsse, et Loucianė, disciple de S. Dawith, fut enterré dans la même église, au droit de l'autel ; Vie des SS. Gé. p. 38.

La vie de S. David est écrite sous le jour de l'octave de l'Ascension, manuscrit du Mus. as., et sa fête se célèbre le jeudi de la 7e semaine après Pâques ; Кратк. ист. Груз. церкви, 2ое изд. p, 32 ; Cal. de Tiflis pour 1840, 41.

[3]) Dans le troisième des articles consacrés au couvent de Garedja, cités plus haut, on lit que S. Dodo était de la famille Andronicof, qu'il fit bâtir un couvent portant son nom et celui de Dodo-Rka, corne de Dodo, au NE. du précédent. Ce saint mourut, dit-on, en 623, âgé de 91 ans. Je doute fort que ce Dodo fût un Andronicof, puisque le fondateur de cette famille, qui était un Andronic Comnène, ne vint en Géorgie qu'au XIIe siècle, sous Giorgi, père de Thamar ; v. Annales, p, 240.

[4]) Ce miracle est attribué à S. David ; Vie des SS. Gé. p. 43 : le nom du lieu manque.

[5]) La colline du Remercîment ; ibid p. 39.

[6]) D'après la Vie des SS. Gé. p. 39, ce fut S. David qui alla à Jérusalem, laissant son couvent à la direction de Loucianė. Le patriarche de Jérusalem se nommait Ilia ; ib. p. 42 ; or l'Art de vérifier les dates indique un patriarche de ce nom seulement en 494 — 513 de J. C.

cela il remit son âme à Dieu, et son saint corps fut déposé dans le lieu de sa retraite. [1])

III. Né à Antioche [2]), S. Chio fut, dès son enfance [3]), disciple de S. Ioané. Quand celui-ci s'en-alla en Géorgie, le digne Chio, inspiré de l'esprit de Dieu, n'abandonna pas son père spirituel, et l'accompagna. Arrivé à la ville de Mtzkhétha, dans le Karthli, il sentit un attrait pour la paix de la vie solitaire [4]). Ayant obtenu l'assentiment du catholicos [5]) et de S. Ioané, il s'en-alla à droite, à l'O. de Mtzkhétha [6]), sur le Mtcouar, au lieu nommé Mghwimé [7]), où sont des vallées profondes. Là son corps, 129
gercé par l'excès de la chaleur et par les frimas de l'hiver, ne s'abrita contre le froid et le chaud que dans une grotte, qu'il trouva creusée dans un rocher. Prenant en pitié ses souffrances, le Dieu de bonté, qui fit nourrir Elie par un corbeau, lui fournit la nourriture journalière par le moyen d'une colombe. Après cela un homme riche et de haute condition, nommé Ewagré [8]), étant allé un jour à la chasse avec des oiseaux, et étant seul sur la pointe d'un rocher, il aperçut la colombe chargée de nourriture, et fut stupéfait de ce qu'il voyait. Le jour suivant, il aperçut de nouveau la colombe, comme la première fois, suivit ses traces et arriva près du vertueux ermite. Animé d'émulation par la vue de tant de patience: «Mon père, dit-il, daigne me permettre de vivre avec toi, et de terminer mes jours dans ta retraite. — Prends mon bâton, répondit S. Chio; si à droite et à gauche l'eau du fleuve s'ouvre pour te laisser passer, c'est la volonté de Dieu que tu reviennes ici; si l'eau ne te livre pas passage, reste chez toi, dans la pratique de la piété.» Ewagré partit [9]); tel que Moïse, il ouvrit deux fois le Mtcouar

[1]) S. Dodo avait creusé dans le rocher, avec l'assistance des serviteurs de Boubakar, une église, qui fut ensuite agrandie par S. Ilarion (v. Ann. p. 160); Vie des SS. Gé. p. 38.

La fête de ce saint se célèbre le mercredi de la 7e semaine après Pâques; Cal. de Tiflis pour 1840, 41.

[2]) A Antioche, en Mésopotamie, suivant la rubrique; ou mieux en Syrie, suivant le texte, p. 47.

[3]) A l'âge de 20 ans, p. 48; et plus loin, p. 51, il y avait 20 ans qu'il était moine quand il partit avec S. Ioané: il avait donc 40 ans.

[4]) S. Chio était resté 4 ans sur le mont Zaden, avec S. Ioané, et avait appris là la langue géorgienne, p. 71; il savait aussi le grec et le syriaque.

[5]) Ewlawios; Vie des SS. Gé. p. 58 et passim.

[6]) Je traduis ainsi, pour n'avoir pas à corriger l'erreur du texte, qui semble dire que Mghwimé soit sur *la droite* du fleuve.

[7]) Sur ce lieu, dont le nom signifie «un creux, une caverne,» v. Descript. de la Gé. p. 213; du reste ce lieu est sur la gauche du fleuve.

[8]) Mthawar de Tzikhé-Did, au-delà du Mtcouar, Vie des SS. Gé. p. 63, 65; il était, après le roi, le dignitaire le plus influent de la Géorgie, p. 70, et un habile général. Ce fut à lui que Pharsman confia ses états, lorsqu'il allait dans l'Oseth; v. plus bas, p. 133 des Annales.

[9]) Le mot du texte, [illegible] signifie «un économe, un administrateur,» et plus haut il a été dit que

avec son bâton, et revint auprès de S. Chio, sans regarder en arrière, comme Lot du côté de Sodome. de peur d'être changé en statue de sel. Il s'exerça à la patience, à la prière; aux veilles et aux pratiques de la vie monacale. Ensuite S. Chio lui dit: «Mon fils Ewagré, il convient que nous ayons une église dans le lieu où Dieu veut que l'on vienne pour prier. Montant à la cîme d'un rocher [1]), il dirigea l'encensoir vers la gauche et en répandit le feu; puis il décrivit à droite une croix, et la direction de la fumée de l'encens fit trouver le lieu où Dieu voulait être prié [2]). Là il construisit une église en l'honneur de la sainte Mère de Dieu [3]), et Ewagré se fit moine. La nouvelle s'en étant répandue dans les villages environnants, une foule de personnes vinrent pour embrasser la vie monastique. Comme il fallait apporter tous les aliments et jusqu'à l'eau à dos d'âne, S. Chio ordonna à un loup de se tenir là pour guider ces animaux; ce qu'il fit. Un jour l'âne d'un vieillard, nommé Conon, n'étant pas arrivé, parce qu'il était tombé du haut en bas du rocher, ce vieillard dit à S. Chio: «Qu'as-tu fait? les loups que tu as changés en guides ont mangé mon âne.» Ce loup était habitué, lorsqu'il amenait les ânes, à ce que les moines lui émiassent un peu de pain, qu'il mangeait, témoignait sa soumission par le frémissement de son corps et se jetait sur les corbeilles, pour les leur apporter. Saint Chio, s'étant mis en route et ayant aperçu dans les anfractuosités du rocher l'âne, qui y avait roulé et gîsait sans mouvement, congédia le loup avec ces paroles: «Sois désormais hors d'état de faire du mal ici.» Les suites de ce miracle durent encore présentement, car les bêtes des bois *de cette contrée* ne font pas de mal aux bestiaux [4]).
130 S. Chio opéra encore bien d'autres prodiges. Plus tard, ayant chargé Ewagré de la conduite des moines, il se retira au mont Lacwa [5]), dans une caverne inaccessible aux hommes. Que

Ewagré était mthawar. L'autre leçon, [illegible] ou [illegible], pourrait signifier «résolument,» mot-à-mot «exprès:» ces deux lectures ne satisfont pas pleinement.

[1]) A l'E. de sa grotte; Vie des SS. Gé. p. 68.

[2]) S. Chio mit le feu sur la paume de sa main gauche, et avec la droite il versa de l'encens sur le feu, en faisant le signe de la croix; ib. p. 69. Sa main ne fut pas blessée par le feu, et la fumée, après être montée vers le ciel, redescendit vers la terre dans la direction du lieu où demeuraient les moines. On construisit là une église; une autre, de S. Jean-Baptiste, un peu plus loin, et enfin une troisième; cf. p. 72. Elles furent dédiées le jour de la Pentecôte, et S. Chio, qui était diacre seulement, en partant d'Antioche, refusa de se laisser conférer la prêtrise. S. Ioané Zédadznel assistait à la dédicace des églises, faite par le catholicos *Macar* et par les autres évêques, p. 72.

[3]) Entre autres présents faits à l'église par le roi Pharsman, se trouvait un bel Evangile, richement orné par le bienheureux roi Wakhtang; Vie des SS. Gé. p. 72. Le Biographe ajoute aussitôt que le roi informa le catholicos *Macar* de ce qui se passait. Or ce Macar, suivant les annales, p. 134, fut nommé par le roi Bacour III. Toutefois on va voir, à la fin de la Vie de S. Chio, un trait qui se rapporte à l'élection d'un catholicos, dûe à son influence.

P. 72, S. Chio, refusa de nouveau la prêtrise, lors de la dédicace des trois églises.

[4]) Après cela S. Ioané Zédadznel vint voir S. Chio; il était accompagné du diacre Elia; p. 76.

[5]) Ce nom ne se trouve pas dans la Vie du saint, mais il y a une description de la grotte; Vie des

dire de son héroïque patience, de ses prières, du soulagement procuré à ceux qu'éprouvaient les démons, de ses oraisons accompagnées de larmes! Il acheva sa sainte vie au milieu de ces pratiques, reçut d'un prêtre les saints mystères et passa dans le Seigneur. On le déposa dans le lieu même témoin de ses pieux efforts [1]). De son tombeau, qui est encore l'espoir des Géorgiens, ses reliques sortent annuellement pour fortifier les fidèles et ramener les impies. Tant qu'il vécut, il fit beaucoup de miracles; il ouvrit les eaux de la grande rivière d'Aragwi, fit marcher un boiteux, calma le courroux du roi, guérit un homme tourmenté par les esprits immondes, rendit père celui qui n'avait pas de fils, et éleva ce fils à la dignité de catholicos. Son saint corps fut enseveli à Mghwimé, dans la retraite où il avait pratiqué la vertu. [2])

IV. S. Isé Tsilcnel fut disciple du saint père Ioané; nous ne connaissons ni ses parents, ni le lieu de sa naissance; on sait seulement qu'il suivit Ioané et fut ordonné archiprêtre [3]) malgré lui, par le catholicos de Géorgie, à la résidence de Notre-Dame, au village de Tsilcan, dans le pays de Moukhnar. Il convertit par ses leçons un grand nombre d'infidèles [4]) et répandit sa prédication parmi ses ouailles. Les gens de la localité étaient réduits au désespoir par le manque d'eau, car ils étaient loin du Ksan et séparés de cette rivière par un bois et une haute montagne. Il prit un jour son bâton, et étant entré pour prier devant l'image de la Mère de Dieu, il alla au bord du Ksan et dit à la rivière: «Par la puissance de N.-S. J.-C. et de Marie, Mère de Dieu, rivière, je te l'ordonne, sors, viens sur mes traces et suis la pointe de mon bâton.» L'eau, à travers un terrain sans chemin frayé, l'ayant suivi comme une esclave, il la conduisit jusque dans Tsilcan, où elle coule encore. Après avoir fourni sa laborieuse carrière, avec l'assistance du Seigneur, et accompli avec joie les devoirs d'un pontife, il rendit à Dieu sa sainte et digne âme. Son corps fut déposé dans le très honorable monastère dudit Tsil-

SS. Gé. p. 79 et 88; v. aussi Закавк. вѣстникъ 1845, часть неоФФ. N. 12, sqq., 4 articles très intéressants de M. Platon Iosélian. Je reviendrai sur ce sujet dans la description de mon voyage, et complèterai ces notices.

[1]) Tout ce qui suit manque dans la Vie du saint, mais se retrouve ailleurs; v. aussi Wakhoucht, Descr. de la Gé. p. 213.

[2]) La Vie de S. Chio est écrite sous le 9 mai, manuscrit du Mus. asiat., p. 46 — 92. Dans le titre il est dit qu'elle a été écrite par Martyr, de Constantinople, d'abord nommé Ioané, et qui fut un des disciples de S. Jean - Zédadznel; sa fête se célèbre le 9 mai; Cal. de Tiflis pour 1840, 41; on fait aussi mémoire de lui le jeudi de la semaine du Tyrophage; Vie des SS. Gé. p. 46, voir la rubrique initiale. A la fin de la Vie de S. Abibo, p. 98, il est dit que sa fête se célèbre le 5e dimanche après Pâque, et que S. Ewagré occupa sa grotte après lui.

[3]) [illegible], chef des prêtres. Je crois que ce mot indique *un évêque*, car S. Isé était évêque de Tsilcan; v. Géogr. de la Gé. p. 215. D'ailleurs on lit dans la Vie de S. Chio, p. 57 de la Vie de SS. Géorgiens, qu'il était simple diacre et fut nommé évêque de Tsilcan en même temps que S. Abibo, peu d'années après sa venue en Géorgie. Il reçut la consécration du catholicos Ewlawios, ainsi que cela ressort de l'indication du temps. L'église de Tsilcan était dédiée à la S. Vierge; p. 498.

[4]) i. e. des païens, habitant dans les montagnes au N. de la Géorgie; Vie des SS. Gé. p. 58.

can, où il se montre, pour entretenir la confiance dont il est l'objet de la part des Géorgiens. [1])

V. Le saint père Antoni [2]) était de Mésopotamie et disciple de Ioané, et se distingua par ses vertus entre tous les solitaires. Ce très heureux saint devint possesseur de l'image
131 de J.-C. qui se forma par l'impression de son visage sur la toile, et combla les voeux d'Awgaros, qui, après l'Ascension du Seigneur, fut portée à ce prince par la main de Thaddée, et le guérit de la lèpre à laquelle il était en proie, en sorte qu'il fut baptisé avec sa famille, par le même apôtre [3]). Après cela le fils d'Awgaros, son petit-fils et son arrière-petit-fils héritèrent de sa couronne, mais non de sa piété [4]); car au lieu de se soumettre à la religion, ils furent esclaves des démons imposteurs, qui, pour se venger de ce que leur avait fait Awgaros en se détachant d'eux, et détruisant les simulacres antiques de leurs temples, voulaient aussi abattre l'image du Seigneur, élevée par lui aux portes de la ville, à la place occupée précédemment par une idole. En effet Awgaros avait placé là l'image de toile, tendue sur une planche, afin que chacun, en entrant, la vît et l'adorât. Mais préférant l'impiété à une vie vertueuse, l'impur petit-fils d'Awgaros renia l'image, pour suivre les démons, et résolut d'anéantir le portrait du Christ.

Alors l'évêque de la ville, informé de ses mauvaises intentions, eut recours à une ruse telle que l'exigeaient les circonstances. L'endroit où était l'image était fait en forme de niche; le saint évêque y plaça une lampe, puis, pour cacher la niche, il tendit une étoffe devant la face de l'image et enleva la porte de l'ouverture, de façon à ce qu'on ne voyait plus qu'il y eût rien au voisinage. Plus tard Khosro, roi de Perse, ayant assiégé Edesse [5]) et ruiné les murs de la ville, y entra sans que l'on se doutât de son entreprise. Dieu alors, par l'intercession de sa Mère, se souvint de la promesse mystérieuse qu'il avait faite, en disant, Je suis le rempart d'Edesse. Ewlawios, évêque de la ville, eut une vision de la Mère de Dieu, qui lui disait qu'au-dessus d'une porte était

[1]) La Vie de S. Isé se trouve en partie dans celle de S. Chio, et écrite ex professo, sous le 18 août, Vie des SS. Gé. p. 497 — 501 ; elle est sans indication d'auteur, et simplement extraite de celle de S. Chio. Sa fête se célèbre le 2 décembre. D'après la rubrique initiale de mon manuscrit, sa fête a lieu et le 18 août et le 2 décembre.

[2]) La Vie de S. Antoni Martomqophel manque dans le manuscrit de la Vie des SS. Géorgiens, si souvent citée dans mes notes : sa fête se célèbre le 19 janvier.

[3]) V. à ce sujet Moïse de Khoren, l. II, ch. 32, 33.

[4]) V. les Tables de l'histoire d'Arménie.

[5]) La tentative de Khosro sur Edesse eut lieu en 539 ou 540 : v. Lebeau, t. VIII, p. 25, et Tchamitch, t. II, p. 248. Ces deux auteurs font en effet mention et de la tradition conservée dans cette ville, d'une promesse faite par J.-C., qu'elle ne serait jamais prise, et du départ précipité du roi de Perse. Toutefois dans la lettre de J.-C. à Abgar, rapportée par Moïse de Khoren, l. II, ch. 32, on ne trouve pas formellement la promesse en question. Quant à ce qui concerne l'image du Sauveur, v. Tchamitch, au mot [illegible], T. des mat. ; Lebeau, t. XIV, p. 4

l'image non faite de main d'homme. A son réveil, comprenant que ce qu'il avait vu en songe était une réalité, il alla processionnellement, au point du jour, au lieu indiqué, trouva la sainte image absolument intacte, avec sa lampe allumée depuis si longtemps. Il versa sur les assiégeants l'huile de la lampe; aussitôt que l'huile les atteignit, elle s'attacha à eux, ils furent brûlés, dispersés comme de la poussière et disparurent. Cependant sur l'étoffe qui avait été appliquée sur l'image, pour la garantir, il s'en était formé une autre, toute semblable à celle du Seigneur, qui reçut les mêmes hommages 132
et fut déposée dans l'église des Nestoriens.

Alors saint Antoni, s'étant informé de son maître, apprit qu'il s'était dirigé vers le N., en Arménie, avec ses autres disciples dont nous avons parlé, à savoir: Dawith, Dodo, Chio d'Antioche, et les huit autres disciples de Ioané, qui étaient tous du même pays. A cette nouvelle Antoni, ému du désir de rejoindre son maître, et très affligé que l'image du Seigneur fût dans une église des Nestoriens, s'empare de l'étoffe dont elle avait été couverte et qui en avait gardé l'empreinte. Conduit par les anges, il l'emporta sans être découvert, et guidé par l'inspiration vers le N., arriva sur le Mtcouar. Ayant traversé ce fleuve, il alla se fixer à l'occident, à environ quatre milles, dans un rocher escarpé, au milieu de hautes montagnes, d'où il lui sembla voir Ioané à cinq milles, Chio à neuf milles, Dawith et Dodo à treize [1]). Bientôt des biches vinrent s'offrir à S. Antoni, afin de le nourrir. La montagne était impraticable, couverte de futaies, et une petite ville se trouvait à un mille de là. Les biches descendaient dans la plaine; à une certaine heure elles rentraient dans leurs tanières, et le saint les trayait: elles étaient exactes comme si elles eussent eu un pasteur. *Or un jour elles arrivèrent en tremblant, à une heure inaccoutumée, suivies d'un faon tout déchiré. Le saint, étonné, se demanda en lui-même par qui il avait pu être frappé, car il ne se savait pas si voisin d'une ville. Puis, comme un homme qui voit confusément: «Qu'est ceci?» dit-il. Les biches, baissant la tête, répondirent à la manière des êtres jouissant de la parole: «Suis-nous, nous te le montrerons.» Il les suivit et arriva au lieu de l'aventure. Il voit le mthawar de l'endroit, qui partait pour la chasse, et qui lui dit: «Qui es-tu?» Le saint lui montre de la main le lieu de sa demeure et tout le reste, car il n'entendait pas sa langue. «Je ne te comprends pas, répond le mthawar, et je te couperai la main avec laquelle tu gesticules. Qu'on le conduise, ajouta-t-il, chez le forgeron.» Un forgeron, que l'on amena, fit rougir une barre de fer, et la prit pour couper la main du saint, mais il tomba par terre, les bras roides comme du bois. Le saint, ayant allongé la main, prit un charbon, qu'il lui présenta en disant: «Fais maintenant ce que l'on t'a commandé.» L'homme frissonna, en voyant une merveille si étonnante. Les gens ayant informé le mthawar de tout ce dont ils avaient été témoins, celui-ci ordonna d'amener le saint en sa présence. Dès qu'on le lui eut présenté, il lui dit: «Demande ce que tu voudras, je te le donne-

[1]) C'est à-peu-près la distance respective des résidences de ces divers personnages.

rai. » Le saint montra une petite pierre, de la grosseur d'un *tiers* [1]), et la lécha. On compris qu'il voulait du sel, et on lui en présenta deux pierres qui n'étaient pas brisées,
133 dont il cassa un fragment d'une livre, et partit : il fit lécher ce sel à ses biches. Il resta devant l'image jusqu'à la fin de sa vie. Quand ce saint homme passa parmi les saints, il nous laissa l'image du Seigneur, qui aujourd'hui a disparu, bien qu'elle opère ostensiblement des miracles. Il est plus aisé de compter les sables de la mer que les prodiges faits par cette image du Sauveur ; mais comme Dieu seul peut en opérer, lui seul aussi peut les nombrer : Salomon lui-même y serait impuissant, et cela n'appartient qu'à Dieu. [2])

Dans le temps que l'empereur grec Justinien faisait la guerre du côté de l'Oseth, dans l'Abasgie, à la nation des Khascoun [3]) qui s'était révoltée, il fit de grands présents au roi Pharsman, et le pria de l'aider de toutes ses forces durant cette expédition, en attaquant les Khascoun de son côté. Le roi Pharsman acceda à la demande de l'empereur, et laissant Ewagré pour garder ses états, il entra en campagne. Grace à l'assistance divine, il soumit le peuple des Khascoun et envoya à Justinien tous leurs chefs enchaînés, puis il revint dans son royaume. [4])

En la 26e année du règne de Justinien eut lieu à C. P. le 6e concile, composé de 165 pères : c'était en 527 de J. C., sous le saint pape de Rome Vigilius, sous la pré-

[1]) Le nom [illegible], ici employé, ne se trouve ni chez Soulkhan-Saba, ni dans le Dictionnaire triglotte, il signifie *un tiers*, mais le tiers de quoi ? Sans doute du litra ou ancienne livre géorgienne ; v. le Bouquet de mots de Soulkhan, *voce* [illegible].

[2]) L'Annaliste n'aurait pu s'étendre également sur les autres saints pères, nommés au commencement de ce règne, puisque leurs biographies n'existent pas dans les Vies des Saints Géorgiens, excepté celle de S. Abibo Nécrésel, et en partie celle de Ioseb Alawerdel : les six dernières manquent complètement. Quoique elles aient toutes, en général, le caractère légendaire, il y a pourtant un si grand nombre de traits historiques, que je crois nécessaire d'en donner un aperçu raisonné, qui se trouvera dans une Addition. Au reste, il est aisé de se convaincre que les extraits que l'on vient de lire n'appartiennent pas à la rédaction primitive des Annales : 1° parce que le texte en offre de très grandes différences, surtout dans le manuscrit T, comparé à celui du Mus. Roum. et au mien ; 2° parce que, dans le manuscrit T, il est inséré, de toutes pièces et d'une autre main, au milieu d'un mot, coupé par-là en deux parties, de la dernière phrase du règne de Pharsman.

[3]) A la nation des Tascoun, aux frontières de l'Awazgara, dans l'Oseth ; Vie des SS. Gé. S. Chio, p. 70. Le nom du peuple révolté est écrit trois fois [illegible].

[4]) Ce § et les deux suivants manquent dans le manuscrit R. C'est sans doute une addition moderne faite aux Annales, car la forme du nom donné à l'Aphkazeth, [illegible], trahit un écrivain connaissant l'Ἀβαζγία des Grecs. L'auteur en est Martyr, de Constantinople, disciple de S. Ioané Zédadznel, nommé p. 130, et le renseignement se trouve dans la Vie de S. Chio (Vie des SS. Gé. p. 70), d'où l'on a eu bien raison de le tirer, pour l'insérer ici, à sa vraie place. Il suffira de remarquer qu'il s'agit en ce lieu d'une de ces expéditions faites dans l'Asbagie sous l'empereur Justinien, et principalement en 550 ; Lebeau, t. IX, p. 205. Quant aux Khascoun, ou Qascoun, je ne puis trouver de peuplade aphkhaze portant un pareil nom, à moins qu'il ne s'agisse de la *Καζαχία*, dont parle Constantin Porphyrogénète, De Admin. imp. ch. 42. Les noms ont assez d'analogie, quoique les consonnes forte et gutturale soient transposées.

sidence d'Eutychès, de Constantinople, d'Apollinaire d'Alexandrie, de Domnos d'Antioche, les évêques Etienne, George et Damien, représentant ceux [1]) de Jérusalem. Cette réunion, dirigée contre Origène et contre ses adhérents, Didyme et Evagre, les anathématisa et les déposa. [2])

Sous le même empereur Justinien, il s'opéra un changement avantageux chez les Aphkhaz, qui reçurent la prédication de l'Evangile. En effet il y avait dans le palais de ce prince un eunuque, natif d'Aphkhazie, nommé Euphrata, que l'empereur envoya prêcher dans cette contrée, avec promesse que désormais nul Aphkhaz ne serait privé par le fer de sa virilité; car à cette époque beaucoup d'entre eux, sous le nom ordinaire d'eunuques, étaient employés au service de la chambre à coucher impériale [3]). Justinien construisit donc une église de la Se. Vierge à Bidchwinta [4]), dans l'Aphkhazie, et y attacha des prêtres, destinés à enseigner publiquement la religion chrétienne.

Mais retournons à notre premier discours [5]). Depuis le roi Mirian jusqu'au second [6]) 134

[1]) i. e. le clergé du patriarcat de Jérusalem.

[2]) Justinien monta sur le trône le 1er août 527 et mourut le 14 novembre 565. Le 5e concile écuménique eut lieu à C. P. en 553, et le pape Vigile refusa d'y assister, quoiqu'il l'ait approuvé plus tard, mais il fut réellement présidé par Eutychius, patriarche de Constantinople: il s'y trouvait 160 ecclésiastiques, suivant l'Art de vérifier le dates, éd. S.-Allais, t. III, p. 1; 165, suivant Lebeau, t. IX, p. 286. Domnus III siégeait en effet alors à Antioche; Apollinaire, à Alexandrie; Eustochius, de Jérusalem, fut représenté par ses légats. Parmi les sectaires anathématisés, Lebeau (*loc. cit.*) ne mentionne pas ceux dont parle l'auteur géorgien, mais Théodore de Mopsueste, Théodoret et Ibas, et les erreurs d'Origène.

[3]) Sur ces faits, accomplis en 529, v. Lebeau, t. VIII, p. 125. Les Abasges, alors et depuis longtemps tributaires des Lazes, étaient gouvernés par deux rois.

[4]) La première représentation qui me soit connue de la belle église de Bidchwinta, la Pitsounda des Grecs, se trouve dans le Journal russe du ministère de l'instruction publique, février 1837. Elle fut copiée sur un dessin fourni par M. Dubois de Montpéreux, et est accompagnée d'une notice. M. Dubois lui-même en parle très longuement dans son Voyage autour du Caucase, t. I, p. 222 sqq., et en donne un plan dans son Atlas, 3e série, pl. II. Cet auteur semble douter (ib. p. 229, 231), que ladite église ait été bâtie par Justinien. Il rapporte, p. 228, une inscription grecque, d'où il lui paraissait résulter qu'elle eut pour architecte un certain Kyr Baouraph; v. Mém. de l'Ac. des sc. VIe série, Sc. mor. et pol. t. IV, p. 405. Moi-même, étant sur les lieux, en avril 1848, j'ai obtenu de M. l'architecte Noref un calque exact de l'inscription en question, où la présence du nom d'un catholicos Ewdémon, siégeant dans la seconde moitié du XVIe siècle, lève une bonne partie des doutes, en montrant clairement qu'elle se rapporte, non au monument en général, mais à une petite chapelle funéraire, construite à droite, dans l'angle du porche occidental.

[5]) Cette phrase ne se trouve que dans le manuscrit T, et ce, immédiatement après le premier § de la Vie de Pharsman VI: elle suppose donc qu'il y avait eu interruption du récit, tandis que les Biographies des saints pères ne font pas partie du texte, ainsi que je l'ai dit.

[6]) Ce mot n'est juste qu'en partie, puisqu'en effet deux Pharsman régnèrent successivement; en tout cas il est plus exact que celui de *troisième*, employé par la Chron. arm., quoique ce dernier puisse encore se justifier par la série des rois Khosroïdes.

de la princesse du sang impérial, nommé Gouaram, qui commandait alors dans le Clardjeth et dans le Djawakheth. [1])

Cinquième dynastie: Bagratides. Les Bagratides ont régné de 575 à 619, i. e. 44 ans, puis en 787 — 1801, ou 1015 ans, en tout 1059, ou plutôt 1030 ans, à cause des interrègnes, avant Dimitri II, 3 ans; après Giorgi XI, 6 ans; après Wakhtang VI, 12; après Ali-Mirza, 7: 29 ans. Leur généalogie connue jusqu'à nos jours se compose de 309 personnages, dont 60 ont occupé le trône ou porté le titre de rois, soit de Géorgie, soit de Karthli. Durant cette dynastie il y eut 6 règnes doubles, qui seront désignés par les mots *bis*, *ter*, mis à côté du numéro. Si ces derniers n'augmentent pas la somme générale des années, du moins ils s'ajoutent à celle des règnes et diminuent d'autant la durée moyenne de ceux qu'ils ont interrompus.

Il faut distinguer 1° les Bagratides purs ou primitifs; 2° les Aphkhazo-Bagratides; 3° les Bagratides du Cakheth, qui ont régné sur le Karthli; 4° les Bagratides Moukhraniens. La durée moyenne des 60 règnes est de 17 ans et environ 3 mois; mais elle est de beaucoup plus forte pour la première que pour la seconde moitié. Le plus long règne a été de 50 ans, No. 47; le plus court, de 6 mois, No. 58.

Première branche: *Bagratides purs.*

Cette branche a fourni huit souverains, 575 — 619, soit 44 ans; 787 — 994, soit 207 ans: en tout 251 ans. La durée moyenne de leurs règnes a été de 31 ans $^{3}/_{8}$ ou environ cinq mois.

39e roi, Gouaram [2]) couropalate, Bagratide par son père, mais Khosroïde par sa

[1]) L'auteur géorgien parle ici d'un interrègne, que Wakhoucht, p. 38, suppose avoir été de cinq ans seulement, mais si nous prenons pour date le départ de Khosro-Parwis de son gouvernement, l'expédition heureuse de Wahram Tchoubin contre les Turks, et de l'autre côté les succès des Grecs en Mésopotamie, nous trouverons que ces faits eurent lieu en 590, ainsi que le commencement de la sédition qui précipita Ormizdas du trône: il me semble donc très probable que la nouvelle dynastie géorgienne dont il va être question, ne put guère commencer que sous l'empereur Maurice, couronné le 13 août 582, et après ses premières victoires sur les Perses en 590; v. Lebeau, t. X, p. 274 sqq.

[2]) Wakhoucht et ses copistes écrivent toujours ce nom *Gouram*, mais je crois qu'il faut lire *Gouaram* ou *Goram*, comme dans mon manuscrit et dans celui du Musée Roumiantzof; car Vardan et les autres auteurs arméniens nomment ce même personnage *Gomar* ou *Goram*, ainsi qu'on le verra dans l'Addition Sur les Bagratides. Comment Gouaram était-il Bagratide par son père, puisque le nom de Bagrat ne paraît pas dans sa généalogie? Comment encore Gouaram pouvait-il être Khosroïde par sa mère, lui qui était né, sans doute, loin de la Géorgie, et dont le père ne pouvait avoir épousé une princesse du sang de Mirian? Toutes ces questions sont parfaitement traitées et résolues par Wakhoucht, p. 230, dans l'Introduction à l'histoire du Samtzkhé. Toutefois, pour ne pas prolonger l'attente du lecteur, je ferai connaître ici même le résultat des conjectures du savant historien. Il croit que Gouram, ainsi qu'il écrit, épousa une

mère. Les Bagratides sont fils et descendants de ce Gouaram. Nous allons raconter toute leur histoire, comment ils descendent du prophète David et de Salomon, et comment ils sont venus dans notre pays. Nous commencerons à Adam et exposerons toutes leurs générations depuis l'origine du monde (règne 25 ans, 575 — 600). [1])

1 Adam	engendra	Seth	21 Abraham	engendra	Isaac	
2 Seth	—	Enos	22 Isaac	—	Jacob	
3 Enos	—	Caïnan	23 Jacob	—	Juda	
4 Caïnan	—	Malaléel	24 Juda	—	Pharez	
5 Malaléel	—	Iared	25 Pharez	—	Esrom	
6 Iared	—	Enoch	26 Esrom	—	Aminadab	
7 Enoch	—	Mathousala	27 Aminadab	—	Naason	
8 Mathousala	—	Lamech	28 Naason	—	Salmon	
9 Lamech	—	Noé	29 Salmon	—	Booz	
10 Noé	—	Sem	30 Booz	—	Iobed	
11 Sem	—	Arphaksad	31 Iobed	—	Iésé	
12 Arphaksad	—	Caïnan	32 Iésé	—	le roi David	
13 Caïnan	—	Sala	33 Le roi David	—	Salomon	
14 Sala	—	Eber	34 Salomon	—	Roboam	
15 Eber	—	Phaleg	35 Roboam	—	Abia	
16 Phaleg	—	Ragaw	36 Abia	—	Asa	
17 Ragaw	—	Sérouk	37 Asa	—	Iosaphat	
18 Sérouk	—	Nakhor	38 Iosaphat	—	Ioram	
19 Nakhor	—	Thara	39 Ioram	—	Osia [2])	
20 Thara	—	Abraham	40 Osia	—	Ioatham	136

sœur de Mirdat, frère de Datchi, le 34e roi; qu'il eut un fils, Bagrat, lequel fut père d'un second Gouram, dont la mère est inconnue. Celui-ci fut le 1er roi Bagratide de Géorgie; il prit de son père et transmit à sa postérité le titre de Bagratide; par sa grand'-mère il se rattachait à la dynastie de Gourgaslan. On verra dans l'Addition Sur les Bagratides quel degré de croyance méritent ces assertions.

[1]) Au lieu de cette rubrique, on lit dans le manuscrit T: «Vie et notice des Bagratides, rois de notre nation géorgienne; d'où ils sont venus en ce pays, et depuis quel temps ils possèdent la royauté de la Géorgie; écrit par Soumbat, fils de David.» Cette rubrique serait importante, si l'on pouvait croire qu'elle donnât un nom d'auteur; mais vraisemblablement il s'agit d'un simple copiste, ici et plus bas, p. 150.

[2]) D'après Wakhoucht, p. 230:

Ioram engendra Okozia,
Okozia — Ioas,
Ioas — Manasia,
Manasia — Ozia: ce sont trois générations de plus. Sans doute il y a une omission dans mes

41	Ioatham	engendra	Akaz
42	Akaz	—	Ezéchias
43	Ezéchias	—	Manassès
44	Manassès	—	Amon
45	Amon	—	Iosia
46	Iosia	—	Iéchonia
47	Iéchonia	—	Salatiel
48	Salatiel	—	Zorobabel
49	Zorobabel	—	Abioud
50	Abioud	—	Eliacim
51	Eliacim	—	Azor
52	Azor	—	Sadouk
53	Sadouk	—	Akim
54	Akim	—	Elioud
55	Elioud	—	Eléazar
56	Eléazar	—	Matthan
57	Matthan	—	Iacob
58	Iacob	—	Joseph, époux de la Vierge Marie, et son frère Cléopa,
59	Cléopa	—	Naom
60	Naom	—	Sala
61	Sala	—	Roboam
62	Roboam	—	Moukhthar
63	Moukhthar	—	Eliacim
64	Eliacim	engendra	Béniamin
65	Béniamin	—	Iérobem
66	Iérobem	—	Mosé
67	Mosé	—	Juda
68	Juda	—	Eléazar
69	Eléazar	—	Lévi
70	Lévi	—	Ioram
71	Ioram	—	Manasé
72	Manasé	—	Iacob
73	Iacob	—	Mikia
74	Mikia	—	Ioacim
75	Ioacim	—	Iourobem
76	Iourobem	—	Abraham
77	Abraham	—	Iob
78	Iob	—	Akab
79	Akab	—	Suimon
80	Suimon	—	Isakhar
81	Isakhar	—	Abia
82	Abia	—	Gad
83	Gad	—	Oser
84	Oser	—	Isac
85	Isac	—	Dan
86	Dan	—	Solomon
87	Solomon engendra sept frères, dont Dieu le rendit père durant la captivité.		

Ces sept frères [1]), fils de Salomon, [partirent du pays des Philistins avec d'autres captifs juifs et [2])] vinrent dans la province d'Ecletz [3]), auprès de la reine Rakael, qui

manuscrits, puisque d'après l'histoire sainte la succession des règnes eut lieu comme l'indique Wakhoucht; v. II Paralip. ch. XXII, XXIII sqq.; seulement, au lieu de *Manasia* il faut lire *Amasia*. Au reste l'auteur des Annales a copié la généalogie donnée par S. Mathieu, ch. I, v. 1 — 7, et non celle de S. Luc, ch. XXXIII, v. 23 — 38.

[1]) Ils se nommaient, d'après Wakhoucht, p. 230, Bagrat, Abgawar, Moabal, Gouram, Saac, Asam et Warzaward.

[2]) La phrase entre [ ] manque au manuscrit T.

[3]) Ce nom a la plus grande analogie avec celui d'Ecégheats-Gavarh, *Եկեղեաց-գաւառ*, canton de la Haute-Arménie, du côté d'Arzendjan, en allant vers la Mésopotamie; v. S.-Martin, Mém. sur l'Arménie, t. I, p. 45. Le canton d'Eclétzi est nommé encore deux fois dans les Annales, p. 14, 98. L'analogie est encore plus grande si on compare le nom en question avec celui du canton d'Eghégik ou Eghégnatzor, *Եղեգնաձոր*, situé au centre de la Siounie, du côté où se trouve encore la rivière nommée

les baptisa de sa propre main [1]); elle donna sa fille en mariage à l'un d'entre eux [2]) et procura aux deux autres des alliances avec les rois d'Arménie. Cependant les quatre frères Gouaram, Sahac, Asam et Warazward allèrent dans la Géorgie. Comme à cette époque la dynastie des fils de Gourgaslan s'était éteinte, les aznaours géorgiens s'étaient emparés du pouvoir. A l'arrivée des fils de Solomon, la mauvaise conduite de ces aznaours mit fin à leur domination. Mtzkhétha s'amoindrissait et Tiflis était en prospérité; Armaz s'abaissait et Cala [3]) prenait de l'importance. Les Perses, qui occupaient l'Arménie, la

Eclétzis-Tsqali sur la carte No. 4 de Wakhoucht (v. Descript. de la Géorgie), la même que mes deux manuscrits des Annales nomment Elcetzi, p. 477, sous le règne de la reine Thamar. La reine ou dame Rakael n'étant pas connue d'ailleurs, on ne peut préciser de quel côté se dirigèrent les prétendus fils de Solomon.

[1]) Variante du manusrit T, depuis ici, jusqu'à « Les enfants du roi Bacour, » p. 137.

« Ils restèrent au pays d'Arménie, où leurs fils sont en possession de l'autorité jusqu'à ce jour. Quatre des frères étant allés dans le Karthli, l'un d'entre eux, nommé Gouram, fut créé éristhaw; c'est cet éristhaw de Karthli qui fut le père des Bagratides, qui sont les petits-fils et la lignée de ce Gouram. Son frère Sahac, qui alla dans le Cakheth, s'allia par mariage avec Nersé. Asam et Warzaward, deux autres de leurs frères, allèrent dans le Cambetchian, et ayant tué le général persan, s'emparèrent de la contrée, où ils résidèrent, au lieu dit Khornaboudj: leurs fils y ont encore jusqu'à ce temps la supériorité.

« Cependant comme la royauté des fils de Gourgaslan était supprimée, les aznaours du Karthli, par de méchantes voies, s'étaient arrogé le pouvoir. Dans ce temps-là Suimon-Pétré était catholicos à Mtzkhétha, qui décroissait, tandis que Tiflis prospérait; Armaz s'amoindrissait, tandis que Cala prenait de l'agrandissement. Les Perses étaient les maîtres dans le Karthli et dans le Cakheth, dans le Héreth et dans le Somkheth, dans la Siounie et le Vaspouracan.

« Le catholicos Suimon étant mort, Samouel monta sur le siége.

« Dans ce temps-là, Samouel, catholicos de Mtzkhétha, ayant rassemblé tout le Karthli, on choisit Gouram, descendant de David, venu avec ses frères Asam et Waraz-Ward, ci-dessus mentionnés. Ils étaient arrivés d'Ecletz, où la reine Rakael les avait baptisés, au nombre de sept frères, de la captivité des Juifs, venus du pays des Philistins. Les ayant baptisés de sa propre main, la reine Rakael avait changé les noms de trois d'entre eux: en effet l'un d'eux se nommait Mouchel, l'autre Bagrat, père des Bagratides, le troisième Abgawar. Elle choisit un d'eux pour son gendre et allia les deux autres à la famille des rois d'Arménie.

« Ces quatre frères, ainsi que je l'ai dit plus haut, passèrent dans le Karthli, et Gouram fut créé éristhaw.

« 39e roi, Gouaram couropalate de Karthli, Bagratide; il était Khosroïde par sa mère, Bagratide par son père: les Bagratides sont les fils de ses fils et ses descendants.

« Or l'empereur éleva ce Gouram au titre de couropalate et l'envoya à Mtzkhétha. Cependant les fils du roi Bacour ...... (comme dans mon manuscrit, p. 137).

[2]) Suivant Wakhoucht, p. 230, ce fut à Bagrat, l'un des trois frères dont ne parle pas notre texte; pour Abgawar et Moabal, ils s'allièrent à la famille royale d'Arménie.

[3]) i. e, la partie de Tiflis où était la citadelle, par opposition à l'ancienne forteresse d'Armaz.

Géorgie et le Vaspouracan [1]), étant alors distraits d'ailleurs [2]), les Géorgiens demandèrent à l'empereur grec [3]) un roi pour leur pays, et celui-ci leur accorda Gouaram couropalate, car l'empereur lui conféra ce titre, et l'envoya à Mtzkhétha. Cependant les trois frères ci-dessus nommés de Gouaram étant allés alors dans le Cakheth, Sahac épousa la
137 fille de Bacour, fils de Nerseh [4]); Adam et Warzaward passèrent dans le canton de Cambetchoan [5]), soulevèrent le peuple contre le gouverneur persan [6]) Wézan, le tuèrent, s'emparèrent du canton, s'y installèrent et résidèrent à Khornaboudj, où leurs descendants ont encore à présent le titre de mthawars.

Du temps de ce Gouaram le catholicos Suimon mourut et eut pour successeur Samouel [7]). Les enfants du roi Bacour [8]), issu de Datchi, fils de Wakhtang, auquel ce prince avait donné la couronne, restaient dans le Cakheth, dont ils étaient maîtres, ainsi que du Héreth, depuis l'Ior. Ils résidaient à Oudjarmo, sous la dépendance de Gouaram couropalate. Alors l'empereur fit passer à ce dernier des sommes considérables, pour qu'il attirât les armées des peuples du nord et les fît passer en Perse [9]). Gouaram agit en

[1]) Le *Asbouragan*, suivant l'orthographe du manuscrit.

[2]) Il s'agit sans doute ici des guerres que le roi Ormizdas II soutenait contre les Turks orientaux, ou de celles contre les Grecs, au temps de Justin II; Lebeau, t. X, p. 130, sqq. Si cette époque paraissait trop éloignée, on peut encore expliquer la phrase de l'auteur géorgien par les campagnes de Philippique en Perse, sous Maurice, en 585; ibid. p. 232, sqq.

[3]) Justin II, dit le Jeune, régna 565 — 577; Tibère II, surnommé Constantin, 578 — 14 août 582; Maurice, 582 — 27 novembre 602.

[4]) La généalogie de ces personnages n'est pas connue d'ailleurs: peut-être étaient-ce des descendants de la famille de Rew, fils du roi Mirian, ou de celle de Gourgaslan.

[5]) Ce mot dérive du géorgien კამბეჩი *cambetchi*, buffle, venant lui-même de l'arménien գոմէշ, qui a le même sens. Le canton de Cambetchoan ou Cambysène, est situé entre l'Ior et l'Alazan.

[6]) T aj. de Bahar (Bahram)-Tchoubin.

[7]) Ce doit être le disciple de S. Ioané Zédadznel, auquel est donné le titre de *Grand*, par le biographe du saint, et qui passa 31 ans sur le mont Zaden avant d'être catholicos; Vie des SS. Gé. p. 19. Il siégea 15 ans, d'après la même autorité.

[8]) i. e. du roi Bacour III, No. 38.

[9]) On a vu que la même chose avait déjà eu lieu sous Pharsman VI. Il faut bien croire que les Géorgiens avaient pris parti pour les Grecs, du moins à la fin des guerres de la Lazique, puisque deux de leurs dynastes s'étaient réfugiés à Constantinople durant cette période (v. Addition Sur la Lazique). D'ailleurs quand Justinien, à diverses reprises, fit venir des Huns et des Sabires, pour l'aider dans ses guerres, les barbares du nord avaient dû passer par les terres de Géorgie, et l'on sait qu'en 571 les Ibériens imitèrent la révolte de la Persarménie contre la Perse. Mais en 577 l'Ibérie fut rendue à cette dernière par l'empereur Justin II. Ainsi, toutes vagues qu'elles sont, les indications de l'auteur géorgien confirment les assertions des Byzantins; Lebeau, t. X, p. 88, 130, 145. Wakhoucht, p. 38, à propos du fait qui est l'objet de cette note, cite l'autorité d'un livre intitulé *le Théâtre*. Je crois qu'il s'agit du Théâtre politique (Compte-rendu de l'Ac. des sc. pour 1836, p. 158), que je n'ai jamais eu entre les mains, en sorte que je ne sais quelle est la valeur de l'autorité invoquée par l'historien.

conséquence. Ayant appelé les Osses, les Dourdzoucs et les Didos, il mit à leur tête des éristhaws géorgiens, et ces peuples entrèrent dans l'Aderbadagan, qu'ils commencèrent à ravager. Telle était la fâcheuse position des Perses, distraits par d'autres soins, lorsqu'il parut dans leur pays un homme nommé Bahram Tchoubin, qui livra bataille aux Turks, entrés en Perse, ainsi qu'il est raconté en détail dans l'histoire persane. Il tua le roi des Turks, mit son armée en déroute, et quant aux troupes grecques qui avaient pénétré dans le territoire persan, elles se retirèrent et revinrent en Grèce. Ce qui restait, des gens envoyés par Gouaram couropalate, partit également et rentra chacun chez soi, parce que voyant les Perses libres du côté des Turks, ils craignirent, ainsi que les Géorgiens, d'être attaqués par eux.

Tandis que Gouaram couropalate s'occupait à fortifier ses villes et citadelles, par un effet de la miséricorde de Dieu à l'égard des chrétiens, il s'éleva d'autres troubles en Perse. Ce même Bahram Tchoubin s'étant révolté contre Ourmizdas [1]), le roi et les frères de sa femme eurent les yeux brûlés. Tchoubin et Kasré - Ambarwez [2]) se battirent; le dernier fut vaincu et se réfugia en Grèce. L'empereur Maurice lui donna sa fille en mariage, lui fournit des troupes et l'envoya contre Tchoubin. Celui-ci fut chassé de Perse, et Kasré s'empara de tout le pays. Alors l'empereur Maurice intercéda pour les Géorgiens et dit à Kasré: « Depuis que ces peuples ont renoncé à l'idolâtrie, ils sont soumis à la

[1]) Baram ayant été défait, en 590, sur les bords de l'Araxe, en Albanie, par une armée grecque, peu de temps après son expédition en Souanie (v. Addition sur la Lazique), fut maltraité par son souverain et leva sur-le-champ l'étendard de la révolte. Ormizdas, que les Byzantins et autres nomment Khosro, fut détrôné et aveuglé, et son fils Khosro-Parviz ou Aberviz, i. e. le Généreux, lui succéda. Pour le reste des événements, v. Lebeau, t. X, p. 285 sqq. Seulement l'histoire grecque ne parle pas d'une fille de Maurice donnée en mariage au roi de Perse. Ce qui a pu donner naissance à cette tradition, ce sont les amours et le mariage de ce prince avec une dame romaine, nommée Sira, et dans les livres orientaux Chirin; ibid. 334. L'historien arménien Vardan, p. 48, dit qu'Ormizdas, le père de Khosro-Parviz, fut étouffé dans son lit, par suite d'une conjuration. Mosé Caghancatovatsi, Hist. des Aghovans, manuscrit arm. du Mus. asiat. p. 81, 166, dit que Bndo et Vstam, deux parents des rois de Perse, après avoir tué Ormizd, père de Khosro - Parviz, s'enfuirent en Grèce, pour échapper à Varham - Tchoubin; mais l'empereur Maurice, beau-père de Khosro, lui envoya des troupes qui l'aidèrent à s'affermir sur le trône. Celui-ci fit périr ses oncles Bndo et Vstam, fils de sa soeur, avec 60 personnes de leur famille. Mihran, un autre parent de Khosro, passa à Barda et de là chez les Khazars; puis il se réconcilia avec Khosro, qui lui permit de se fixer à Sarot, dans le Gardman; il fut père d'Armaïel, celui-ci de Vard, celui-ci de Vardan-le-Brave, qui fonda la citadelle de Gardman. Ce Mihran extermina les anciens princes du pays, à l'exception d'un certain Zahrmihr - Erandchahic, qui lui était allié par mariage; il devint maître du pays des Aghovans, ainsi que des peuplades sauvages du Caucase; Vardan - Kadch fut père de Vard, celui-ci de Varazman, de la reine Chouchic et de Varaz-Grigor, le premier prince de cette nouvelle dynastie, qui fut baptisé par le catholicos Viroï, et qui eut quatre fils: Varaz-Phéroj, Djouancher, Hézout-Khosrov, et Varazman. On chercherait vainement ailleurs ces détails sur l'histoire de l'Aghovanie au commencement du VIIe s.

[2]) Ce nom ne se trouve pas dans le manuscrit T, ni ici, ni plus bas.

Grèce. Au temps de votre domination, la Géorgie s'est vue extrêmement maltraitée, d'ailleurs vous n'avez aucun droit sur cette contrée ; puisque maintenant, grâces à Dieu, la
138 paix subsiste entre vous et moi, que la Géorgie reste entre nous deux, libre et tranquille, car je suis le protecteur et l'appui des Géorgiens et de toute la chrétienté. »

Le roi de Perse ayant consenti à la demande de l'empereur, les Géorgiens furent affranchis, et Gouaram couropalate demeura sous la dépendance des Grecs [1]). C'était un homme pieux et constructeur d'églises. Il commença par en bâtir une pour la croix adorable, qui jusqu'alors était restée dans la plaine [2]), et éleva cet édifice jusqu'à mi-hauteur d'homme. Il restaura aussi les fondements de Sion, à Tiflis, dont les bâtiments furent achevés après lui, en partie, par une femme veuve, en partie par les efforts du peuple, sous le mthawar Adarnasé Ier, qui lui-même concourut à l'érection de cette église ; car tous les rois descendants du roi chrétien Mirian aimèrent à bâtir de pieux édifices. [3])

Gouaram couropalate régna sagement et en paix. Il ne changea pas les éristhaws géorgiens, parce que ceux-ci avaient reçu des titres de possession héréditaire de leurs éristhawats, tant du roi de Perse que de l'empereur grec [4]), mais ils reconnaissaient la souveraineté de Gouaram [5]). Ce prince eut deux fils ; le premier, nommé Stéphanos, le second, Démétré [6]). De son temps le catholicos Samouel étant mort, le couropalate lui

[1]) L'histoire byzantine ne nomme pas la Géorgie parmi les cessions faites à l'empire par Khosroès, mais l'historien arménien Jean Catholicos dit positivement que le roi de Perse rendit une portion considérable de l'Arménie ; Lebeau, t. X, p. 332. Vardan en fait aussi mention (v. le manuscrit du Musée Roumiantzof, p. 48), presque dans les mêmes termes que le précédent.

[2]) Il me paraît qu'il s'agit ici de la croix érigée par Se. Nino sur le mont Zaden (v. sup. p. 72, et Chron. arm.), et que Rew, fils du roi Mirian, avait fait recouvrir d'une coupole ; sup. p. 73.

[3]) Toute cette phrase, depuis « Il restaura, » manque au manuscrit T.

[4]) V. sup. p. 135.

[5]) Après les mots : « Ils reconnaissaient la souveraineté de Gouaram, » le manuscrit T ajoute :

« Le catholicos Samoel étant mort, ce même Gouram couropalate établit le dixième catholicos, nommé aussi Samoel. Pour nous, reprenons le fil de notre discours.

« Or ces trois frères étant allés dans le Cakheth, Sahac s'allia par mariage à Bacour, fils de Nersé ; Asam et Waraz-Ward dans le Cambetchian, où, ayant soulevé le peuple contre Wézan, éristhaw de Bahar-Tchoubin, ils le tuèrent et s'emparèrent du pays.

« Dans ce temps-là Samoel était catholicos, à Mtzkhétha. De son temps les habitants de Tiflis commencèrent à bâtir une église, dont la moitié fut construite par la population entière, l'autre moitié par une femme. Ce même couropalate renouvela depuis le fondement l'église de Sion, à Tiflis ; car les descendants du roi fidèle Mirian furent tous constructeurs d'églises. »

Cette rédaction du manuscrit T me paraît avoir de graves défauts : elle renferme plusieurs répétitions, elle est moins claire et moins logique que celle de mes deux autres manuscrits, que j'ai préférée ; mais aussi plusieurs personnes trouveront peut-être qu'elle a un air plus primitif, dans sa simplicité, et c'est pour cela que je n'ai pas cru devoir l'omettre entièrement.

[6]) Cette phrase manque au manuscrit T.

donna pour successeur le dixième catholicos, un autre Samouel [1]). Après cela Gouaram mourut [2]) et fut remplacé par son fils Stéphanos.

40e mthawar des éristhaws de Géorgie, Stéphanos Ier, fils de Gouaram couropalate, Bagratide (règne 19 ans, 600 — 619). [3])

---

[1]) Ce Samouel, le IIIe du nom, et en effet le 10e catholicos, comme l'indique une note de mon manuscrit, manque dans la liste de Mkhithar d'Aïrivank; v. p. 142, n. L'histoire de Gouaram, jusqu'au règne de son fils, manque également, tout entière, dans la Chron. arménienne.

[2]) L'an 600 — 352. Sous son règne s'opéra la grande scission religieuse entre les Arméniens et les Géorgiens, racontée dans une Addition spéciale.

[3]) Cette rubrique manque ici, dans le manuscrit T; v. la note, p. 219 de ce vol.

M. Saint-Martin a faussement indiqué le règne de Stéphanos pour l'année 571, à propos d'une révolte de l'Ibérie, que Théophane de Byzance, p. 22, dit être arrivée en cette année, et qui eut, dit l'auteur grec, pour résultat, la retraite du roi Gourgénès à Constantinople. Le savant français a été induit en erreur par Klaproth, qui compte trois Stéphanos et a supputé à sa manière les années des souverains géorgiens. Du reste, Klaproth n'est pas le seul à compter trois Stéphanos, ou plutôt il se fonde sur des autorités géorgiennes, plus modernes que les Annales. Le patriarche Antoni premier, fils du roi Iésé, dans ses Discours sur l'histoire de Géorgie, écrits au nombre de 16, à la prière du général Ivan Lvovitch, commandant de Qizlar, est aussi le premier, que je sache, qui ait mis cette idée en circulation. Quoique l'ouvrage dont je parle ait été écrit *de mémoire*, comme l'auteur le fait entendre bien clairement dans sa Préface, pourtant il faut tenir compte de ses paroles. Il dit donc, que des Juifs, descendants de Cléopa, (v. la Généalogie ci-dessus, N. 59), revinrent d'Italie, où leurs aïeux avaient été emmenés captifs, dans la ville sainte; de-là ils passèrent dans la Grande-Arménie. De sept frères qu'ils étaient, un resta en Arménie, et les autres allèrent en Géorgie, où ils furent bien reçus par le roi Stéphané, Khosroïde, et baptisés. L'aîné d'entre eux, Gouram, devint généralissime, reçut le couropalatat de Justinien, et, après la mort de Stéphané, fut nommé par ce prince roi de Géorgie et des Aphkhaz, nouvellement convertis à la foi par Frumentios, l'un des eunuques de l'empereur: la nouvelle dynastie, *après quelques règnes*, fut interrompue. L'auteur n'entre pas dans de plus grands détails. Le tsarévitch David paraît avoir pris pour guide le travail du patriarche, dans son [illegible], imprimé à Tiflis en 1800, dont je ne possède qu'un manuscrit, de l'an 1799. La seconde partie de cet ouvrage traite spécialement de l'histoire de la Géorgie. Là il est dit, ch. VI, que Gouram était venu en Géorgie sous le roi Stéphané Khosroïde, contradiction formelle avec le § précédent, où l'auteur affirme que les fils du roi Bacour III n'étaient pas montés sur le trône. A Gouram succéda son fils, Stéphanos II, à celui-ci Adarnasé, descendant du roi Bacour; enfin à Adarnasé, Stéphanos, qui se trouve être le IIIe du nom. Ces faits sont présentés de la même manière, mais avec un peu plus de détails, par le même auteur, das sa Краткая истор. о Грузіи. Pét. 1805. p. 50 sqq. Tels sont les représentants de l'opinion émise par Klaproth.

Quant à celle qui n'admet que deux Stéphanos, l'auteur du livre Исторія Грузинская, о юноигѣ Амилахоровѣ, Pét. 1779, p. 16, dit que Bacour III n'ayant pas laissé d'héritiers, Maurice, à la prière des princes géorgiens, leur envoya en 512 Gouram couropalate, petit-fils de Wakhtang-Gourgaslan, à qui succédèrent Stépanos, Adarnasé et Stépanos. Les matériaux fournis à Guldenstädt, à Deguignes et au colonel Rottiers, pour la composition de leurs tables généalogiques de la Géorgie, ne comprenaient

Craignant également les Perses et les Grecs, ce Stéphanos n'osa point prendre le titre de roi : on l'appelait mthawar (i. e. chef) des éristhaws. Le catholicos Samouel étant mort, Stéphanos lui donna pour successeur Barthlomée, le 11e catholicos. Ce prince était sans foi ni crainte de Dieu ; il ne servait point le Seigneur, ne faisait point prospérer la religion et ne construisait pas d'églises.

De son temps il y eut de grands troubles en Grèce. Un guerrier, nommé Phocas, se révolta contre l'empereur Maurice, le tua, lui et ses fils, et s'empara de la Grèce [1]). Aussitôt le roi de Perse, Kasré, qui était gendre de Maurice, songea à tirer vengeance du sang de son beau-père et des frères de sa femme ; il pénétra dans la Grèce, y porta la dévastation [2]) et remporta de tels avantages sur les Grecs que l'empereur Phocas ne put lui résister [3]). Pour Stéphanos, mthawar de la Géorgie, par crainte du roi de Perse, il se tourna de son côté et abandonna les Grecs. Le même Kasré s'empara, dans le même temps, de Jérusalem, et enleva le bois vivifiant de la croix. Depuis lors la bonté de Dieu se retira de Kasré, qui fut pris par son fils et jeté par lui dans une prison *obscure* [4]), où il périt au milieu d'atroces douleurs.

Au temps de ce Stéphanos, Mtzkhétha s'amoindrissait, et Cala prospérait, Tiflis devenait puissante et Armaz de plus en plus faible [5]). Cependant Démétré, frère de Stéphanos, construisait l'église de la Croix-Adorable : en proie à une cruelle maladie, il ne
139 pouvait s'éloigner de la porte de l'église [6]). Stéphanos, qui commandait à toute la Géorgie, résidait à Tiflis, mais il obéissait aux Perses. Quelques années après [7]), il parut en Grèce

également, comme ceux dont se compose le texte de nos Annales, que deux Stéphanos : aussi le Грузинскій лѣтописецъ, imprimé dans le No. 8 du Русскій вѣстникъ (Courrier russe), Pét. 1841, p. 283 sqq. se conforme-t-il à cette tradition, la seule fondée sur une autorité ancienne, et confirmée par la liste des rois de Géorgie, de Mkhithar Aïrivantsi (manuscrit du Musée asiatique). C'est donc aux autorités ici énumérées que je crois qu'il faut s'en tenir.

[1]) Maurice fut détrôné et massacré en 602, après 20 ans de règne, ce qui concorde parfaitement avec les indications géorgiennes, et Khosro-Parwiz commença la guerre contre Phocas en 604.

[2]) Le mot répondant à ce petit membre de phrase manque au manuscrit T.

[3]) Khosro fut vivement secondé dans ses guerres par Sembat, Bagratide arménien, dit le Brave ou le Très-Victorieux ; Lebeau, t. X, p. 333, 421, sqq. Il fit une expédition en Phénicie dans l'année 608 ; ibid. p. 441 ; mais la prise de Jérusalem eut lieu en 615, sous Héraclius (ibid. t. XI, p. 11), non sous le commandement de Khosro en personne, mais sous celui du général Chaharbarz. Pour Khosro, il ne fut détrôné qu'en 628, comme il sera dit plus bas.

[4]) Ce mot manque au manuscrit T.

[5]) Cette phrase, qui n'est qu'une répétition de ce qui a été dit plus haut, sous Gouaram, ne se trouve que dans le manuscrit T.

[6]) V. Addition au règne de Gourgaslan, note relative à la croix de Se. Nino, et p. 142, une notice sur l'église de la Croix-Adorable.

[7]) Ce fut au mois d'octobre 610, que Héraclius, qui n'était pas *parent*, mais général au service de Phocas, le détrôna et le fit périr après un règne de sept ans, dix mois et neuf jours ; Lebeau, t. X, p.

un parent de l'empereur Maurice, nommé Héraclius, qui tua l'empereur Phocas et se rendit maître de la Grèce. Devenu puissant, il fit venir des Turks de l'occident; et, à la tête d'une armée innombrable, il marcha vers la Perse, pour en retirer le bois de la croix. Arrivé dans le [1]) [Haut-Karthli ou Samtzkhé, il apprit les miracles opérés par l'image où s'étaient empreints les traits de la Mère de Dieu, que celle-ci avait donnée à André, le premier appelé, et que cet apôtre avait fait déposer dans une petite chapelle à Atsqouer [2]). Etant venu pour voir et honorer cette sainte image [3]), l'empereur Héraclius s'occupa de jeter les fondements d'une grande église, dont il commença la construction, et qui fut achevée plus tard, par des hommes pieux. Depuis lors, elle fut la résidence d'un évêque.]

Ne voulant pas alors se révolter contre les Perses, Stéphanos fortifia ses villes et citadelles et se tint dans la ville de Tiflis. L'empereur Héraclius étant venu assiéger cette ville [4]), Stéphanos, qui était un guerrier brave et entreprenant, faisait chaque jour des

450. — Wakhoucht, p. 38, dit que Phocas fut brûlé; je ne sais d'où est pris ce renseignement, puisqu'il est constant que ce prince eut la tête tranchée, après avoir été mutilé dans toutes les parties de son corps, qui ne fut brûlé qu'ensuite.

[1]) Au lieu de ce qui suit entre [ ], le manuscrit T porte seulement: « il vint dans le Karthli. »

[2]) J'ignore quelle est l'authenticité de ces renseignements, insérés là pour faire connaître l'origine de la célèbre image de N.-D. d'Atsqour, et de l'église élevée en son honneur.

V. sur cette image, la page 24.

[3]) Les Grecs avaient la plus grande dévotion pour ces images merveilleuses: le général Philippique en faisait porter une de ce genre à la tête de ses troupes, le jour de la bataille de Solacon, en 586; outre celle-ci, il en existe encore trois autres: la Véronique à Rome, celle d'Edesse, envoyée par J.-C. au roi Abgar, et celle de Camuliane, en Cappadoce; Lebeau, t. X, p. 236. — La Chron. arm. dit ici qu'Héraclius vint en Géorgie par l'Arménie, en traversant le canton de Beznounik, qui est à l'O. du lac de Van et lui donne son nom.

[4]) Voici les circonstances des campagnes d'Héraclius, en Perse, qui peuvent avoir quelque liaison avec l'histoire de la Géorgie: l'empereur partit en 622, entra dans l'Arménie et alla dans le Pont, aux approches de l'hiver; en 623, à la fin de la campagne, il passa par l'Aderbidjan et alla hiverner dans l'Albanie. Il fut abandonné, en 624, par les Lazes, les Abasges et les Ibériens, qui étaient en grand nombre dans son armée. En 626, il marcha dans la Lazique, contre le général persan Saïs, et y exerça de très grands ravages; la même année, il eut une entrevue, sous les murs de Tiflis, avec Ziebel, khakan des Khazars, à la vue des Perses qui occupaient la ville. C'est probablement à cette époque qu'il fit attaquer le prince géorgien. En 628, Khosro fut détrôné par son fils Cabad-Sirouïeh, qui fit la paix avec les Grecs, et leur rendit le bois de la vraie croix. En revenant après sa 6e campagne, Héraclius passa par l'Arménie, qui, pour un temps, parut disposée à embrasser la doctrine du concile de Chalcédoine. Enfin l'empereur rentra à Constantinople en 629, la septième année depuis son départ; Lebeau, t. XI, p. 91, 102, 105, 114, 118, 160. A ces détails authentiques j'ajouterai, d'après la Biographie des SS. David et Costantiné, que l'empereur alla au pays des Comans ou Kiptchaqs et donna sa fille en mariage à leur souverain, qui, à ce prix, lui fournit un nombreux corps d'auxiliaires, pour aller en Perse; Vie des SS. géorgiens, p. 169.

sorties et combattait contre les Grecs; dans une de ces rencontres il fut abattu et tué [1]), et l'empereur prit Tiflis. Comme il était resté dans la citadelle de Cala des gens qui refusaient de se soumettre à l'empereur, le commandant cria du haut des remparts: «Tu as une barbe de bouc et le cou d'un chevreau mâle [2]). — Quoique cet homme ait voulu m'insulter, en me traitant de bouc, dit l'empereur, courroucé en entendant ces paroles, cependant ce qu'il dit n'est pas faux [3]).» Prenant alors le livre du prophète Daniel, et y ayant trouvé ce texte: «Le bouc de l'occident sortira, il brisera les cornes du bélier de l'orient,» il fut très satisfait, dans l'assurance que tout lui réussirait. Alors ayant fait venir le fils de Bacour, roi de Géorgie, descendant de Datchi, fils de Wakhthang, qui était éristhaw dans le Cakheth [4]) et se nommait Adarnasé, il lui donna Tiflis et le créa mthawar de Géorgie. Il lui laissa également un éristhaw, nommé Djibgha [5]), pour battre la citadelle de Cala. [6])

Quoique je n'écrive pas l'histoire de la Perse, je crois utile de citer un passage de Vardan, p. 50, qui donne de curieux détails sur les successeurs du roi Cobad: «Ce prince, après sa mort, eut pour successeur son fils, encore enfant, nommé Artachir. Héraclius, l'ayant appris, excita Khoren (le même général que Chaharbarz du temps de Khosro-Parwiz), à prendre la couronne et à tuer l'enfant, ce qui fut fait, et Khoren donna à l'empereur la sainte croix. Les troupes tuèrent Khoren, placèrent sur le trône Born, soeur de Khosro, et après elle sa soeur Zamri; après celle ci Ourmizd, petit-fils de Khosro.» Ce passage peut jeter de nouvelles lumières sur la série, si incertaine, des successeurs de Khosro-Parwiz; v. à ce sujet, Lebeau, t. XI, p. 163 et notes, 192, 193.

[1]) En 371 — 619; comme Héraclius ne vint en Asie que trois ans plus tard, il pourrait bien y avoir ici un anachronisme. Aux environs du même temps, les Byzantins mentionnent aussi un certain Barsamoesès ou Barzamuzès, prince (αρχων) des Ibériens, soumis aux Perses, qui tomba entre les mains d'Héraclius, lors de la victoire remportée par ce prince auprès du fleuve Zab, le 12 décembre 627; v. Lebeau, t. XI, p. 134; Stritter, t. IV, p. 282.

[2]) Cf. Chron. arm.: il y a là une variante de rédaction.

[3]) Je crois qu'il s'agit de Tiflis dans ce passage de l'historien arménien Ciracos, manuscrit du Mus. asiat. p. 22: «Héraclius ayant réussi à vaincre Khosro, par l'assistance du khakan des Khazars, les habitants de la ville de Tiflis (je lis տփխեաց, au lieu de տփխայց), pour se moquer de ce dernier, dessinèrent son portrait sur une citrouille, en lui faisant des yeux petits et étroits, comme s'il eût été aveugle, et se mirent à tirer des flèches dessus, après l'avoir placée sur la muraille. Lui, à cette vue, entra dans une furieuse colère. Sans pouvoir se venger, parce qu'on était en hiver. Au retour du printemps, il assiégea et prit la ville, où il massacra hommes, femmes et enfants, et ne s'en retourna qu'après l'avoir pillée et saccagée.

[4]) Dans le Coukheth: Chron. arm.

[5]) Plus bas on trouvera Djibghou, et Wakhoucht dit, p. 39, qu'il était parent de l'empereur. La Chron. arm. le nomme Dchibgha; c'est le prince khazar Ziebel, qui se rencontra avec Héraclius sous les murs de Tiflis; v. sup. p. 229, n. 4. — Cette phrase manque ici en entier, au manuscrit T.

[6]) Wakhoucht remarque que sous le mthawar Stéphanos Ier et sous le catholicat de Samouel, arriva le martyre de Stéphané Mtzkhéthel: cette indication, n'est pas entièrement exacte, puisque le saint qui fut martyrisé sous le mthawar Stéphanos est Ewstathé de Mtzkhétha, qui eut pour compagnon, non de sa

41e mthawar, Adarnasé Ier, Khosroïde, fils de Bacour III [1]) (règne 20 ans. 619 — 639).

[1]) Le No. d'ordre est indiqué par le manuscrit T.

---

mort, mais d'une partie de ses souffrances, un autre chrétien, nommé en effet Stéphané. La vie de ce saint nous donne les détails suivants. Gwirobandac, fils d'un mage, naquit au village d'Arbacoth, auprès de Gandzac; il fut d'abord élevé dans le magisme par son père; mais comme il y avait à Gandzac plus de chrétiens que d'individus professant d'autres religions, sa curiosité le porta à fréquenter les églises, et il se prit d'affection pour le culte des chrétiens. Il fut instruit dans la religion chrétienne par l'archidiacre Samouel, et à l'âge de 30 ans, il vint à Mtzkhétha, où il fut ouvrier en chaussures. Là, ayant reçu au baptême le nom d'Ewstathé, il épousa une chrétienne. Ayant un jour refusé de célébrer *la pâque* (probablement le Naurouz) avec des artisans persans, qui l'y invitaient, il fut par eux dénoncé auprès d'Oustam, commandant persan de la citadelle de Mtzkhétha, qui n'ayant pas droit de vie et de mort, le fit conduire à Arwand-Gouchnasp, marzpan de Tiflis, lui et huit autres, accusés d'être chrétiens. C'étaient Gouchnac, Bakhdian, Bourzo, Panagouznasp, Pérozac, Zarmil et Stéphané. Le gouverneur leur ayant fait raser les cheveux et la barbe, Bourzo et Panagouznasp renoncèrent à la foi et vécurent depuis misérablement; pour les autres, il les fit détenir en prison durant six mois. Après cela le marzpan allant à la guerre, le catholicos Samouel, Grigol, mamasakhlis de Karthli, Arabouba, bdéakhch de Karthli, et d'autres enfants royaux (séphé-tsouli), obtinrent de lui que les confesseurs fussent remis en liberté: quelques-uns vivaient encore à l'époque incertaine où le biographe anonyme écrivait la vie de notre saint. Trois ans après, Wéjan-Bouzmil ayant été créé marzpan de Géorgie, Ewstathé et Stéphané furent de nouveau accusés près de lui, comme chrétiens apostats du magisme, et amenés à Tiflis, en passant l'Aragwi et traversant la plaine au pied de la montagne où est l'église de la Croix, de Mtzkhétha. Toutefois Stéphané fut bientôt relâché, parce qu'il fut prouvé qu'il était né de parents chrétiens. Quant à Ewstathé, après avoir fait une profession de foi très détaillée et exposé les motifs de son attachement au christianisme, il fut condamné à être décapité, ce qui eut lieu dans sa prison. Malgré les précautions prises par le marzpan, Stéphané en eut connaissance et en instruisit le catholicos Samouel, qui fit porter son corps à Mtzkhétha, suivant la recommandation du saint; il y fut enterré dans l'église patriarcale, en face de l'autel. Dieu, conformément à sa prière, accorda à ses reliques le don des miracles. Sa fête se célèbre, en Géorgie, le 29 juillet; Calendrier de Tiflis pour 1840, 41.

On peut voir la vie du saint, sous le 29 juillet, dans le recueil de celles des autres saints géorgiens, p. 118 — 132, au Musée asiatique, et dans le Discours 11e du Martyrica, composé par le patriarche Antoni Ier. Dans ce dernier ouvrage, il y a quelques variantes: p. e. l'auteur dit, *sur la foi de la tradition*, que S. Ewstathé vint à Mtzkhétha «au temps du mthawar Stéphanos, fils de Gouram;» circonstance omise dans la biographie originale; que l'archidiacre Samouel, qui instruisit le saint, est le même que le catholicos de ce nom, mentionné plus bas. Or, il paraît certain que S. Ewstathé reçut l'instruction chrétienne à Gandzac même, d'après les termes dont se sert le Biographe, où, conséquemment, se trouvait l'archidiacre. Le nom persan de S. Ewstathé est écrit Gwirochandac; il y est dit aussi que les chrétiens accusés avec Ewstathé étaient d'abord au nombre de *huit*, et de *sept*, quand deux d'entre eux eurent apostasié. Quant à l'époque du martyre de S. Ewstathé, elle doit tomber précisément dans la première année de Stéphanos mthawar, puisque Khosro-Parwiz devint roi de Perse en 590 de J. C. Les détails contenus dans l'extrait que l'on vient de lire sont curieux en ce sens, que nous y apprenons qu'à-

Cet Adarnasé, mthawar de Géorgie, et l'éristhaw Djibghou [1]) commencèrent à attaquer la citadelle de Cala [2]), tandis que l'empereur Héraclius s'en-alla à Bagdad [3]). Ce prince étant d'abord allé dans le Gardaban, contre l'éristhaw Waraz-Gagel [4]), le vain-
140 quit, au lieu dit Khouzachen, le baptisa [5]) avec tout son peuple et commença à bâtir en ce lieu la plus magnifique église. De là il vint à Berdoudj: s'étant arrêté au centre du village, il y dressa une croix de pierre et jeta les fondements d'une église de la Mère de Dieu, dont il acheva la coupole. De là il passa à Lal [6]), manda les mthawars des Métsécewnels, qu'il baptisa, et prit la route de Bagdad.

Cependant l'éristhaw Djibghou prit en peu de jours la citadelle de Cala et fit prisonnier le commandant; il lui remplit d'abord la bouche de pièces d'or, à cause de la joie que ses paroles avaient procuré à l'empereur, car il avait parlé à l'avantage d'Héraclius. Mais à cause de son insolence envers le souverain, il lui fit ce que l'on va voir: il le fit écorcher, et sa peau fut envoyée à Héraclius, dans le Gardaban, au pays de Waraz-Gagel. Ce fut ainsi que périrent le mthawar Stéphanos et ses serviteurs. Dieu traita

lors les Perses étaient maîtres de la Géorgie; qu'ils avaient un marzpan à Tiflis et un commandant de citadelle à Mtzkhétha, soumis au précédent. On y voit aussi deux noms de Géorgiens remplissant des fonctions éminentes, Grigol et Arbouba, tous deux *enfants royaux*, titre qui paraît si rarement dans les Annales, et dont on ne sait pas au juste la valeur (cf. sup. p. 47, n. et *passim*), mais qui semble avoir été donné aux gardes-du-corps des souverains. Il resterait à rendre compte des noms persans semés dans la narration et à en fixer l'orthographe, mais je n'alongerai pas cette note, parce que quelques-uns de ces noms sont faciles à restituer, et que pour d'autres nos manuscrits fournissent trop de variantes.

[1]) Plus bas il est nommé Djibough, ce qui se rapporte mieux au nom de Djéboukhakhan, qui lui est donné par Mosé Caghancatovatsi; v. Addition relative à cet auteur.

[2]) Au lieu de cette phrase, si claire, le manuscrit T en place ici une autre, tout-à-fait incohérente, que j'ai mise en note au bas du texte géorgien.

[3]) Par ce mot il faut, je pense, entendre Ninive, près de laquelle, au mois de décembre 627, Héraclius livra la bataille dite du Zab, à cause d'une rivière de ce nom, qui se jette dans le Tigre. L'empereur remporta la victoire, et au mois de janvier suivant s'empara de Dastagerd, résidence royale de Khosro; Lebeau, t. XI, p, 131, 136. D'ailleurs Bagdad ne fut fondé et ne devint la capitale de l'empire des khalifes que plus de 130 ans après cette époque, en 763, sous Almansour.

[4]) On ne connaît qu'à-peu-près la position de la citadelle de Gag, placée alors, à ce qu'il paraît, sous le commandement de Waraz; Gag était ou dans la province d'Artsakh, ou dans celle de Gougark, et en tout cas dans les limites du Gardaban des Géorgiens; Indjidj, Arménie ancienne, p. 513, sq. Au sujet de Waraz, v. la n. 7, p. 231, à la fin du règne d'Adarnasé.

[5]) Les Gardabaniens professaient la religion arménienne, et en suivaient encore le rite longtemps après cette époque; cf. p. 164. Sans doute Héraclius les força à embrasser le rite grec.

[6]) Toute cette phrase manque au manuscrit T. Excepté Gag, où se trouvait l'éristhaw Waraz, les autres localités ici nommées nous sont inconnues: on voit seulement qu'elles se trouvaient dans la partie N. O. du Qarabagh actuel, sur le Kour. Quant à Gag, quoique la position n'en soit point précisément fixée, il est certain que cette citadelle était dans la contrée au N. d'Haghpat.

de la sorte Stéphanos, parce qu'au lieu de témoigner par sa conduite sa confiance en Dieu, il était ennemi des chrétiens et ami des infidèles.

Les Grecs reprirent alors les domaines de la Géorgie, Sper, l'extrémité du Clardjeth et le rivage de la mer[1]). Les fils de Stéphanos restèrent dans les rochers du Clardjeth, tandis que le reste de la Géorgie était occupé par le mthawar Adarnasé, fils de Bacour, qui n'osa non plus prendre le titre de roi; quant aux éristhaws, demeurant chacun dans leurs possessions, ils les transmettaient à leurs fils, tout en reconnaissant la suprématie d'Adarnasé.[2])

Le catholicos Barthlomé étant mort, Adarnasé le remplaça par Ioané[3]). Celui-ci[4]) fut envoyé à Antioche, en compagnie d'un moine, tant en guise d'ambassade que pour

[1]) Ce fut sans doute pendant l'expédition en Lazique, en 626, durant laquelle Héraclius s'éleva jusqu'au Phase et s'empara de toutes les citadelles du pays, pour punir ces peuples d'avoir abandonné son armée, deux ans auparavant. A ces pays Wakhoucht ajoute, p. 39, ceux au-delà de la rivière d'Egris, i. e. l'Aphkhazeth. Il dit qu'il a puisé ces renseignements « dans les anciens livres ecclésiastiques, où il est question des Bagratides, » ouvrages que Wakhoucht avait sans doute consultés, mais qui nous sont inconnus.

[2]) Cette époque de l'histoire géorgienne, que l'on peut nommer époque des apanages, avait commencé, comme on l'a vu, p. 135, sous le règne d'Ourmizdas, père de Khosro-Parwiz.

[3]) Ceci manque au manuscrit T.

[4]) Ce qui suit, jusqu'à la fin du §, manque dans les manuscrits R, T, mais se trouve, dans ce dernier, en addition, p. 143, non sans de notables variantes. En voici la traduction ici même, pour que la comparaison des deux textes soit plus facile. « Comme il avait été défini que la Géorgie recevrait d'Antioche la consécration de son catholicos, et l'instruction en ce qui concerne les règlements ecclésiastiques, mais que la crainte des musulmans ne permettait plus à personne de se mettre en route, les Géorgiens étaient dans le plus grand embarras. Or au temps de Théophylacte, patriarche d'Antioche, des envoyés de Géorgie partirent et lui exposèrent l'état des choses. Ayant donc réuni en synode les archevêques, métropolites et évêques orthodoxes, le patriarche prit la décision suivante: les évêques de la juridiction du catholicos se rassembleront, et d'après le choix fait en commun par les prêtres de la contrée et par le peuple, ayant nommé celui que Dieu aura désigné pour le catholicat, lui imposeront les mains suivant la règle. Ayant rédigé et scellé un écrit commémoratif du fait, il le remit aux envoyés, conformément aux usages ecclésiastiques, et institua catholicos, par l'imposition des mains, l'un d'eux, nommé Ioané. De-là date l'indépendance du catholicos de Géorgie, qui ne fut plus désormais, ni lui ni ses subordonnés, sous la main des patriarches d'*Antioche*, et n'est plus consacré par eux, mais reçoit la consécration des métropolites, archevêques et évêques de sa juridisction; en effet le patriarche est indépendant, remplaçant des apôtres, assis sur un siége apostolique, et l'église catholique apostolique de Swéti-Tzkhowéli étant la tête de toutes les églises, le catholicos a la prééminence et l'autorité sur tous; c'est lui qui donne à chacun la grâce et la consécration, pour lier et délier; il sacre les rois, les mthawars, les archevêques, les métropolites, les évêques. Son diocèse et sa jurisdiction se composent de la Géorgie, du Ran, du Cakheth, de l'Oseth, du Souaneth, jusqu'aux frontières de la Tcherkézie, du Samtzkhé, du Saathabago, depuis la mer du Pont jusqu'à celle de Derbend. » Ce passage est suivi de quatre pages blanches. Cf. p. 143, le § commençant par les mots « Le catholicos Thabor... »

recevoir la consécration, car il était de règle que le catholicos la reçût de là; mais la route de cette ville était alors impraticable, au grand regret des Géorgiens. Or, du temps de Théophylacte, patriarche d'Antioche, on avait envoyé une ambassade, qui était allée près de sa sainteté et lui avait représenté la grande affliction des chrétiens habitant la Géorgie, dont aucun n'avait reçu la consécration depuis le temps du bienheureux prêtre-martyr Anastase, à cause de la difficulté des routes. Théophylacte fit une réunion générale et décida, de l'avis de ses archevêques, métropolites et evêques, que les évêques de son diocèse se rassembleraient, le cas échéant, consacreraient le catholicos indiqué à leur choix par la grâce divine, et qui aurait été distingué par le bon plaisir du roi, des évêques, du peuple et de la communauté de cette église. Il leur remit aussi un écrit;
141 en son nom et en celui du synode, imposa les mains sur l'un des deux moines envoyés, nommé Ioané, et le déclara catholicos de Géorgie. Ce même synode accorda au catholicos l'honneur de le reconnaître indépendant, en sorte qu'il ne fût plus sous la main du patriarche d'Antioche, et qu'il n'obtînt plus la consécration de lui, mais des évêques. Le bruit de l'affranchissement du catholicos, déclaré par le synode d'Antioche, s'étant répandu, Jean, évêque de Gothie, fut envoyé dans la Géorgie par le peuple de son diocèse, et il reçut à Mtzkhétha, du catholicos Ioané, l'imposition des mains, parce que la Grèce était alors en proie aux agitations des iconoclastes [1]. Le catholicos Ioané étant mort après quelque temps, le même Adarnasé le remplaça par Babila.

Cependant l'empereur Héraclius, étant entré dans Bagdad [2]), prit Khosro, lui fit rendre le bois vivifiant de la croix, le tua et commença à réparer Jérusalem, où il établit le patriarche Modisto. Après avoir rendu Bagdad, il reprit la route de Géorgie, sept

[1]) Tout ce §, quoique très intéressant, est rempli d'anachronismes. En effet c'était Anastase II, patriarche d'Antioche, qui siégeait de 598 à 610 et fut mis à mort par les Juifs, soulevés contre les chrétiens: de-là on lui donne le nom de *martyr*, et sa fête se célèbre chez les Grecs le 21 décembre; v. Lebeau t. X, p. 244. Quant à Théophylacte, il siégea de 744 à 751: ainsi le catholicos Ioané ne put être sacré par Théophylacte. En outre, le sacre de l'évêque de Gothie, à Mtzkhétha, dut se faire, comme je l'ai dit ailleurs, p. 115 de ce vol. n. 1, dans le commencement du VIIIe siècle, et non par un catholicos géorgien nomme Ioané; du moins n'en connaissons-nous qu'un de ce nom, celui qui fut installé par Adarnasé, et d'ailleurs il se trouve une lacune de plus de quatre siècles dans la liste des catholicos, entre Stéphanos II et David-le-Réparateur, 663 — 1105. Je regarde donc la présente addition comme faite par un homme, instruit en gros, peut-être, de l'histoire de son pays, mais nullement de l'histoire générale. Il me paraît enfin probable qu'il s'agit, à la fin du § objet de ces remarques, des discussions entre les monothélites et les monophysites, qui agitèrent les dernières années du règne d'Héraclius; v. Lebeau, t. XI, p. 172.

[2]) Ce n'est point Bagdad qui fut pris par Héraclius, mais bien Ctésiphon et Dastagerd, ce qui eut lieu en 628. Khosro ne fut également ni pris ni tué par l'empereur grec, mais par son propre fils Kobad Chirouïeh. Quant au patriarche de Jérusalem de qui il est question ici, ce fut Zacharie, prisonnier en Perse depuis le sac de la ville, prise par les Perses, 14 ans auparavant. Pendant son absence, cette église avait été gouvernée par l'abbé *Modeste*; v. Lebeau, t. XI, p. 169.

42e mthawar de Géorgie, Stéphanos II, fils d'Adarnasé Ier, Khosroïde (règne 24 ans, 639 — 663).

Ce Stéphanos fut, plus qu'aucun autre roi ou mthawar de la Géorgie, pieux, épu-
142 rateur de la religion, constructeur d'églises. Il enceignit de murs l'église de la Croix-Adorable, y construisit des appartements royaux et prescrivit qu'il s'y fît une réunion chaque vendredi [1]. Tous les évêques et les prêtres de la contrée se rassemblaient, avec le catholicos, en présence de la croix adorable, et solennisaient le vendredi à l'égal du vendredi-saint. Une autre réunion avait lieu dans l'église du catholicos, chaque jeudi, qui se solennisait dans la sainte Sion [2], à l'égal du jeudi-saint, par la réception du corps

de sa bravoure et de ses succès.» Plus tard même Adarnasé fournit un secours de troupes à Djouancher, et on voulut lui faire épouser une Géorgienne. Quel que soit le sens des mots soulignés, qu'ils signifient *un triple pouvoir*, i. e. peut-être l'autorité sur trois contrées, ou bien que ce prince était reconnu depuis *trois ans*, tant y a-t-il qu'il devait ce pouvoir aux Romains, ainsi que le dit l'Annaliste, et qu'il régnait dans les contrées indiquées par ce dernier. L'auteur arménien paraît avoir voulu indiquer la date précise et de la prise de Ctesiphon, et par-là des faits postérieurs, par les mots que l'on voit, p. 83: իսկ յութէ միոջն յազկերտի; mais on ne voit point quel sens ces mots peuvent avoir: «Dans la huitième avec une d'Iezdédjerd, l'ennemi reparut et investit Tisbon, durant six mois.» Est-ce dans la *neuvième année* d'Iezdédjerd? Cette tournure est insolite; et pourtant Mosé, p 82, indiquant l'avénement de ce prince, quatre ans après la mort de Khosro-Parviz, donc en 632, sa neuvième année tomba en 641, date des derniers combats livrés par Iezdédjerd aux musulmans, avant la chute de sa capitale. Cf. Lebeau, Hist. du Bas-Emp. t. XI, p. 310 suiv. Il doit y avoir une erreur dans notre manuscrit. D'autre part, sous le règne d'Adarnasé, l'annaliste géorgien parle de Waraz-Gagel, éristhaw du Gardman; v. sup. p. 140; il est évident qu'il faut entendre par-là «Waraz-Grigol;» car le même Mosé Caghancatovatsi, p. 81, nomme Djouancher, fils de Varaz-Grigor, fils de Varazman, fils de Vard, fils de Vardan-Kadch, descendant du prince sassanide Mihran, seigneur du Gardman (cf. p. 221, n. 1); or Varaz-Grigor ou Grigol accompagnait son fils lors de la bataille de Pérozapat, ci-dessus mentionnée. La circonstance du baptême de Waraz, par les soins d'Héraclius, est aussi confirmée par l'auteur arménien.

[1]) J'ai vu l'église de la Croix, en septembre 1847. La coupole en est ronde et écrasée; le vaisseau paraît carré par-dehors, mais au-dedans il forme une croix. Au centre, sous la coupole, est un massif de maçonnerie, octogone comme les rayons de la croix lumineuse qui fut vue ici au temps du roi Mirian, Annales, p. 72. Sur la porte du S. on lit une invocation à S. Stéphané ou Etienne; sur les fenêtres de l'E., Stéphanos, patrice de Karthli, Adarnasé hypatos et Démétré se recommandent à divers saints et archanges. Toutes ces inscriptions sont en belles lettres khoutzouri. Suivant moi, ces personnages peuvent être: 1° Stéphanos Ier et son frère Démétré, mentionnés ci-dessus, p. 224; mais dans cette hypothèse on ne sait ce que c'est qu'Adarnasé; 2° et plus vraisemblablement, Stéphanos II et Adarnasé, son père, et de plus Démétré, frère du 1er Stéphanos. Je ne vois pas de raison pour croire que l'église, telle qu'elle est, et ses inscriptions, ne soient pas du VIIe siècle. Ce serait donc le plus ancien monument de la Géorgie, après l'église de Bidchwinta. Au reste, j'ai donné plus de détails et un plan, dans la relation de mon Voyage.

[2]) Il paraît qu'il s'agit des deux églises ci-dessus mentionnées, terminées par le mthawar Adarnasé.

et du sang de J.-C. Le samedi [1]), il se faisait une assemblée à Mtzkhétha, dans l'église épiscopale, où l'on rappelait la mémoire de S. Etienne protomartyr, de tous les martyrs, et du courage déployé à la face des Perses par le saint évêque Abibo Nécrésel, qui convertit une foule d'habitants des montagnes à l'E. de l'Aragwi, et dont le saint corps avait été déposé à Mtzkhétha, dans l'église épiscopale et dans la sépulture des évêques. Au jour de sa fête, célébrée avec plus de solennité qu'aucune autre, on glorifiait aussi Dieu extraordinairement. [2])

Stéphanos résidait et vivait à Tphilis, Samouel et Enon furent catholicos [3]). De son temps on fit un recensement du pays de Karthli, et on l'emporta [4]) en Grèce. On reçut aussi la nouvelle que les Agarians avaient pris Bagdad.

Dans ce temps-là [5]) donc avait paru Mahomet, descendant d'Ismael, fondateur de la religion des Sarrasins, conquérant de toute l'Arabie et de l'Iémen. Quand il mourut [6])

Toutefois il a été dit plus haut, p. 122, qu'une église du nom de Sion existait aussi à Mtzkhétha; cf. Wakhoucht, Géogr. de la Gé. p. 189.

[1]) Le mardi, suivant la Chron. arm.

[2]) Dans la Vie de S. Abibo, composée par le catholicos Arsen, manuscrit du Musée asiatique, on apprend que ce saint vint de Mésopotamie en Géorgie, au temps de Pharsman VI. Il était en correspondance avec un S. Syméon-Stylite, et reçut de lui une lettre, dans le village d'Ialdo, dont la position en Géorgie est inconnue. Ayant un jour éteint *mingendo* le feu d'un atechgah persan, il fut conduit au marzban qui gouvernait la Géorgie, et lapidé, par ses ordres, au village de Rekh, sur le Ksan. Ses reliques, déposées d'abord dans un couvent au voisinage du lieu de son supplice, furent apportées à Mtzkhétha sous le mthawar Stéphanos II; Antoni, dans le [illegible], fin du 5e discours. La Vie de S. Abibo est racontée, dans les livres ecclésiastiques, le 12 novembre, mais je trouve sa fête fixée diversement: 1° le 13 novembre, dans la liste des fêtes qui fait partie du Traité de chronologie à la suite de la grande édition de la Bible géorgienne; 2° et plus authentiquement, le 29 novembre, dans les calendriers de Tiflis pour 1840, 41.

[3]) Tout ce § ne se trouve que dans le manuscrit T, en sorte que l'on ne peut contrôler l'indication concernant le catholicos Enon, inconnu d'ailleurs complètement.

[4]) Le texte ne dit pas ce qui fut *emporté* en Grèce: c'est donc par conjecture que j'ai traduit ainsi.

[5]) Asolic, l. II, ch. 2, dit que Mahomet, fils d'Abdalla, parut en l'année arménienne 68, et que le règne des Ismaélites commença en l'an 72. Ces deux dates, d'après la manière ordinaire de réduire l'ère arménienne, répondraient à 619 et 623 de J.-C.; mais comme Asolic a fixé la détermination du calendrier arménien à l'an 553, elles répondent à 622 et 626 de J.-C. Ciracos de Gantzac, manuscrit du Mus. asiatique, p. 18, dit aussi que le calendrier arménien fut réformé en 553 de J.-C., ce qui ne l'empêche pas de placer l'apparition de Mahomet en 67 de l'ère arménienne, et, par une faute évidente de copiste, en 518 շժը de J. C.: *lis* ոժը 618: suivant son système, il faudrait 620 de J.-C. Wakhoucht, p. 39, indique avec raison l'apparition de Mahomet en la 3e année d'Adarnasé, le commencement de l'hégyre datant du vendredi, 16 juillet, de l'an 622 après J.-C. Mahomet s'enfuit réellement de la Mecque le 23 septembre 622, mais d'après les dispositions du khaliphe Omar, l'ouverture du nouveau calendrier fut fixée ainsi que je viens de le dire; Lebeau, t. XI, p. 54, 69. Mahomet mourut le 8 juin 632.

[6]) Il mourut, ayant occupé le pouvoir durant 20 ans; Chron. arm. Ciracos, p. 25, dit aussi: «Après

il fut remplacé par Aboubekr, qui pénétra en Perse; car par suite de l'invasion de l'empereur Héraclius, ce pays était dans une telle confusion qu'il ne s'y trouva personne pour lui résister. Cet Aboubekr, ayant subjugué la Perse et forcé Bagdad [1]), obligea la multitude, par des moyens violents, à abjurer la religion du feu et convertit les pyrolâtres à celle des sarrasins. Lorsqu'il mourut [2]), Omar lui succéda et devint encore plus puissant que lui. On annonça alors à l'empereur Héraclius que les fils d'Agar étaient entrés dans le Cham et le Djazireh, i. e. *la Syrie et la Mésopotamie.* L'empereur prit sur-le-champ la route de la Palestine, afin de leur livrer bataille. Mais il se trouva là un moine, homme de Dieu, qui lui fit dire: «Fuyez devant ceux que Sarah a chassés, ou qui se sont éloignés d'elle, car le Seigneur a donné l'orient et le midi [3]) aux Sarrasins, dont le nom signifie «chien de Sarah.» [4]) Des astrologues et des sorciers consommés ayant redit cela à l'empereur, de la part du moine, il fit élever une colonne avec cette inscription: «Adieu, Mésopotamie et Palestine, jusqu'à ce qu'il se soit écoulé sept semaines;» et quant à ces semaines, des philosophes trouvèrent dans les écrits de Hrimis-Trosman-

la 20e année de Mahomet, le pouvoir passa à Aboubakr, à Othman et Amr durant 38 ans.» Or Mahomet cessa de vivre à la fin du second mois de la 11e année de l'hégyre, qui avait commencé le 29 mars 622; il avait donc commandé 10 ans seulement aux Arabes. Mais on pourrait compléter les 20 années en y ajoutant celles qui précédèrent sa prise de possession de l'autorité et sa fuite de la Mecque. En effet il avait 40 ans, quand il commença à prêcher sa doctrine, et mourut à soixante; Abulfedae, Annal. Moslem., t. I, p. 189.

[1]) Mahomet avait déjà, lors de la campagne d'Héraclius en Perse, en 628, essayé d'obtenir la soumission de Khosro-Parwiz, fils d'Hormouzd; la nuit même qui suivit l'arrivée des députés du roi de Perse, chargés d'engager Mahomet lui-même à se soumettre, Parwiz fut tué par son fils Phéroz-Schirouieh, ou Siroès. Annal. Moslem., t. I, p. 237. En 637 l'armée d'Izdéjerd fut mise en fuite par les musulmans, à Djaloul; en 642, l'Aderbidjan et toute la Perse septentrionale furent conquis; en 645, le même prince, battu par les Arabes à Cadésiah, s'enfuit dans le Khorasan, où il fut tué en 651, par les Turks, et la dynastie sassanide s'éteignit; ibid. p. 233, 237; Lebeau, t. XI, p. 310, 316. Au reste, Aboubekr n'avait point pris Bagdad, qui ne fut fondé que plus tard, i. e. en 763, par le 2e khalife abasside Al-Mansour, mais seulement conquis l'Iraq persan et la Syrie, soit en personne, soit par ses généraux.

[2]) Ce fut en 634, le jour même de la prise de Damas, après un règne de 2 ans, deux mois et demi; Lebeau, t. XI, p. 220.

[3]) La Chron. arm. ajoute: «et le Nord; car ce sont des astres errants, qui l'emportent sur les étoiles fixes.»

[4]) En effet le nom de Sarrasin, prononcé comme il doit l'être, *Sarkin* ou plutôt *Charkin*, donne en grec l'allittération Σαρᾶς κύων, Saras kyon. La Chron. arm. dit: «Fuyez devant celui que Sarah a chassé, ainsi qu'on appelait les Sarrasins, i. e. les esclaves de Sarah.» Ce jeu de mots a du moins le mérite de s'appuyer sur l'histoire d'Agar et de son fils.

Pour Héraclius, effrayé des succès des Arabes et découragé par l'inutilité de ses efforts pour leur résister, il battit en retraite devant eux, en 634, et revint du côté de sa capitale; Lebeau, t. XI, p. 224. Abou'l-Féda place la retraite de ce prince en 636; Ann. Moslem. t. I, p. 227.

Idjinton [1]), « une indication chronologique de 250 années, à l'égard des Sarrasins. Or depuis Alexandre jusqu'à l'apparition de Mahomet, il s'est écoulé 927 ans. Alors tous les nobles de Grèce se prirent à cacher leurs trésors dans la terre, afin de les trouver lorsque les Sarrasins partiraient, et de n'avoir pas la peine de les emporter, pour les rapporter ensuite.

Prenant de-là le chemin du Ran, l'empereur Héraclius rentra dans la Géorgie et dit 143
aux Perses qui s'y étaient enfuis devant les Sarrasins: « Vous voyez que votre empire est détruit; quittez donc le nord et venez chez nous. » Ceux-ci abandonnèrent la contrée et cachèrent une partie de leurs trésors. Quelques-uns suivirent l'empereur, d'autres restèrent, et enfouirent également les actes concernant leurs possessions. Ces actes, rédigés de manière à ce qu'on y trouvât le nom des individus et celui de leur pays, furent déposés avec les trésors mêmes, afin que quand les Grecs reviendraient on pût, par leur moyen, retrouver les familles et leur restituer biens et terres.

Couronné par la victoire, l'empereur Héraclius retourna dans ses états. Après quoi la prédication de Mahomet se répandit et fut accueillie par des peuples innombrables, au point que la Perse et la plupart des pays du monde, la Médie, le Somkheth, jusqu'à la Cappadoce et au Pont, furent atteints et envahis par les Agarians. [2])

Le catholicos Thabor étant mort [3]), on le remplaça par Samouel. Quand il se fut écoulé quelques années, en l'an 656, eut lieu le 6e concile, à Constantinople, composé

[1]) Ce nom est évidemment une altération de celui d'Hermès-Trismégiste. Dans la Chron. arm. la tirade astrologique est ainsi rédigée: « On trouva à leur sujet les prédictions suivantes des philosophes Hermitron et Idchinton, Que la grande ère était de 5814; le fils de servante, de la race de la justice, *a paru en* 615 et durera cinq fois sept moins cinq, ce qui fait 240 ans. Je ne suis nullement sûr de bien comprendre le sens de ce texte, ni même qu'il y en ait un raisonnable. La seule indication presque exacte que j'y trouve, c'est celle de 927 ans d'Alexandre à Mahomet, à laquelle il ne manque que 19 années pour être entièrement d'accord avec le commencement de l'hégyre. En second lieu, je voudrais remplacer les mots « de la race de la justice » par ceux-ci « de la race d'Agar, » i. e. յագգէ ադարութեան, au lieu de արդարութեան.

Du reste, on peut voir dans l'histoire byzantine quelle était la crédulité de l'empereur Héraclius: en 613 les Juifs, sachant qu'on lui avait annoncé la destruction de la puissance romaine par un peuple circoncis, se portèrent aux plus grands excès contre les chrétiens de Tyr. En 623, il se décida à aller en Albanie malgré l'hiver, parce qu'à l'ouverture de la Bible il était tombé sur un passage qui semblait le lui prescrire; Lebeau, t. XI, p. 7, 99.

[2]) A la suite de ce §, qui ne se lit que dans le manuscrit T, on trouve la tirade sur les catholicos de Géorgie, insérée en note p. 140; quant au § commençant par les mots: « Le catholicos Thabor, » il manque en entier dans le manuscrit T, comme dans le manuscrit R.

[3]) Tout ce paragraphe manque dans le manuscrit R; Samouel, successeur de Thabor, n'est non plus nommé, ni dans la liste de Mkhithar d'Aïrivank ni dans celle de Wakhoucht, et d'ailleurs on verra, p. 144, que Thabor était encore catholicos lors de la venue des musulmans, d'où il faut inférer que la phrase qui nous occupe est, comme ce qui suit, interpolée.

de 170 saints pères; c'était la 13e année de Constantin Pogonat, père de Justinien. Les présidents de ce concile furent les prêtres Théodore et George, et le diacre Jean, représentants d'Agathon, pape de Rome; George, patriarche de Constantinople, et Théophane, d'Antioche [1]). Un canon de ce concile, relatif à la sainte église de Mtzkhétha, en Géorgie, ordonna qu'elle fût égale en honneur aux saintes églises apostoliques, catholiques et patriarcales; que le catholicos de Géorgie fût l'égal des patriarches; qu'il consacrât, dirigeât et gouvernât *avec pleine autorité* [2]) les archevêques, métropolites et évêques, ainsi que ses ouailles de la Géorgie, en-deçà comme au-delà, le Cakheth, le Chaki, le Chirwan et les pays contigus, par-delà le Caucase, jusqu'aux frontières de la Souanie et de la Tcherkézie; tout l'Oseth, le Haut-Karthli, le Samtzkhé ou Saathabago [3]). « Nous lui confions, était-il dit, les églises de Géorgie, qui devront lui obéir, être sous sa main, se conformer à ses ordres et le regarder comme leur pasteur. Nous lui confions le pouvoir de lier et de délier; ce qu'il liera sera lié, ce qu'il déliera sur la terre sera également délié dans les cieux. Le concile d'Antioche l'avait précédemment mis en honneur; nous, membres du concile, nous lui accordons le patriarcat. Qu'il n'y ait donc ni métropolite ni évêque sans l'assentiment du catholicos. Si quelque archevêque, métropolite ou évêque ose lui résister, s'arroger par usurpation un titre ou une église, à l'insu ou contre le gré du catholicos; si un roi, un mthawar [4]), un archevêque, un métropolite, sont sacrés de la sorte, qu'ils soient déposés. Quand le catholicos voudra préparer ou bénir le myron, qu'il le fasse dans son église. » En effet bien des personnes
144 nous ayant consulté à ce sujet, nous avons erré par ignorance, et c'est pour cela que, comme un glaneur, nous avons recueilli et mis ensemble ce peu de paroles, disséminées dans les saints livres, conformément à ton désir, ô homme de Dieu. [5])

[1]) Le sixième concile écuménique fut assemblé en 680, sous Constantin Pogonat, père de Justinien II. Il était composé de 165 évêques. Hormis le grave anachronisme dans la date, les autres indications sont exactes.

[2]) Le texte dit სამართლით « avec justice, » mais je crois devoir, pour plus de clarté, détourner ce mot de son vrai sens.

[3]) Ce dernier mot, qui n'a pu être employé qu'après l'institution des atabeks, au XIIe siècle, ne devrait point se rencontrer dans un texte original du VIIe; v. la rédaction du manuscrit T, avec ses variantes, p. 140.

[4]) Ce mot me paraît rédondant, car aucun mthawar n'avait, que l'on sache, besoin de l'onction sacrée pour jouir de ses prérogatives ou entrer dans l'exercice de ses fonctions.

[5]) On a déjà vu, dans les notes des pp. 121, 122, l'état de la question de hiérarchie, en ce qui concerne l'église géorgienne, et un long texte, p. 140, 141, qui parait être, comme celui-ci, une intercalation moderne, se rapportant au même sujet.

Je n'ai rien trouvé de semblable à ce que dit ici l'auteur géorgien de la décision du concile de Constantinople, tenu sous Agathon, dans la grande édition royale de la collection des Conciles, t. XVI, où sont imprimés les actes de cette assemblée.

Stéphanos avait deux fils, dont l'aîné s'appelait Mir et le cadet Artchil [1]). Il partagea entre eux toutes les richesses du trésor royal, l'or, l'argent et les pierres précieuses. Il prit la moitié de ses biens et l'emporta avec lui au pays d'Egris, emmenant aussi Mir, son fils aîné. Quant à l'autre moitié, qu'il donna à son fils cadet, Artchil, celui-ci en enfouit la plus grande partie dans la vallée de Cakheth; les ustensiles d'or et d'argent, dans celle d'Oudjarma. Les trésors du Karthli et du Djawakheth furent déposés auprès d'une montagne [2]) que l'empereur Héraclius avait indiquée pour cacher les objets précieux que les princes n'emporteraient pas. Sur cette montagne, nommée Tonthio [3]), ou Mont-d'Or, il mit un talisman, afin que nul ne pût rien y prendre. Quant aux richesses des églises de la Géorgie, peu de jours après les avoir cachées dans la grande coupole [4]) de Sion, à Mtzkhétha, Artchil se rendit aussi dans l'Egris. Durant son séjour en ce pays, Stéphanos mourut [5]), et eut pour successeurs les rois ses fils, Mir et Artchil.

43e règne, Mir et Artchil II, fils du mthawar Stéphanos II, Khosroïdes (dure 5 ans, 663 — 668). [6])

---

[1]) Artchil et Mihr; T.

[2]) მახლობლად გორისა, signifie proprement « au voisinage de Gori; » or Gori n'existait pas encore, et le nom même de cette ville vient de გორა *gora*, montagne. Malgré cela on pourrait encore, par anticipation, admettre ici le nom de Gori, si, plus bas on ne lisait: სახელი გორისაჲსა არს თონთიო « le nom de *cette montagne* (et non pas *de Gori*) est Tonthio. Wakhoucht a donc tort de dire dans sa Géographie, p. 246: კეისარმან უწოდა თონთიო « l'empereur *le nomma* Tonthio; » et dans son Histoire p. 39: « il enfouit les trésors du Karthli à Gori, გორას, qu'avait indiqué l'empereur. » La correction que j'ai introduite consiste à lire, dans le premier passage გორასა au lieu de გორისა. Quant à Tonthio, je ne sais dans quelle langue il a le sens indiqué par notre auteur. Cf. p. 145, 152.

[3]) « Tonthio, localité du Djawakheth; » addit. du manuscrit T, p. 179.

[4]) Le mot que je rends ainsi, ჩრდილი, signifie proprement *ombre*; mais comme le sens serait peu satisfaisant, j'en ai adopté un autre, qui m'est fourni par la tradition orale des Géorgiens. J'ai souvent entendu dire que la coupole des églises, i. e. l'espace vide entre le toit et la partie intérieure du dôme, est la cachette ordinaire des trésors des églises. Comme d'ailleurs le toit avance par-dehors, au-delà du mur de soutien, il forme un véritable *parasol* ou *ombrelle* qui abrite l'église: je crois que c'est ici le vrai sens du mot ჩრდილი, et qu'il faut l'ajouter au Dictionnaire triglotte.

[5]) En 663 — 415.

[6]) La liste de Mkhithar d'Aïrivank unit ensemble les noms des deux princes, et le texte, en 681, les nomme *rois*. Pour Wakhoucht, il ne dit pas que les deux frères aient régné simultanément, mais il raconte d'abord le règne de Mir, seul, puis celui d'Artchil. Le texte des Annales pourrait, en effet s'entendre aussi de cette sorte: მის-წილად მეფე იქმნა ძე მისი მირ და არჩილ, phrase où იქმნეს serait plus exact que le singulier იქმნა. La rubrique réunissant les deux princes, comme pour indiquer qu'ils partageaient l'autorité royale, je n'ai pu la changer, mais on verra dans le texte que la question est douteuse. Mir semble avoir régné seul, puisqu'il est dit, à la fin de sa Vie « que son frère devint roi en sa place, » et pourtant on va lire un passage où il est parlé *des rois* de Géorgie. Enfin le patriarche Antoni, dans le 3e discours

Pendant que le roi Mir et son frère Artchil étaient dans l'Egris, il vint dans la Géorgie un émir agarien, nommé Mourwan-Qrou, fils de la soeur de Mahomet, envoyé par l'émir-el-mouménin Echim, de Bagdad [1]), fils d'Abd-al-Mélik, descendant d'Amath [2]), par Echim, dis-je, à qui le pouvoir était échu, après la mort de Mahomet [3]). On l'appelait *Qrou*, le Sourd, parce qu'il ne prêtait pas deux fois l'oreille à la parole de ses conseillers. Quand il eut pris l'autorité sur la Perse et sur l'Arabie, il mit en mouvement toutes les races et tribus des Agarians et fit la guerre aux chrétiens. Il dévasta, ravagea par le fer et l'esclavage les terres de la Grèce et de l'Arménie, jusqu'à la mer, s'étendit comme un nuage sombre, comme des légions de sauterelles et de moucherons, sur les contrées du N., et couvrit la face de la terre. Alors tous les mthawars, pétéakhch et parents des éristhaws et des seigneurs géorgiens, entrèrent dans le Caucase et se cachèrent dans les rochers et cavernes. Qrou traversa tout le Caucase et s'empara des deux portes de Dariela et de Derbend, ruina toutes les villes et s'empara de quantité de forteresses du pays de Géorgie. Etant allé dans le Samtzkhé, il campa aux environs d'Odzrkhe, qui était alors une ville grande et célèbre par ses anciens exploits. Il leva ensuite son camp, partit du Samtzkhe et se dirigea vers le pays d'Argoueth. Son avant-garde, composée d'hommes d'élite, se mit en marche. Dans ce temps-là David et Costantine, Géorgiens, grands et illustres chefs de famille, du territoire de l'Argoueth, étaient rassemblés avec des gens de coeur et se tenaient sur leurs gardes. A leur vue, les gentils poussent des cris de bêtes féroces et en viennent aux mains. David encourage son bataillon, et lui inspirant l'intrépidité, criant comme un lion, les met en fuite et les disperse : on en fait un grand carnage, la victoire est assurée aux chrétiens. Les fuyards étant retournés auprès de Qrou, lui racontèrent la catastrophe dont ils étaient victimes, et comment les adorateurs du bois avaient entièrement taillé en pièces les troupes d'élite de son avant-garde. Lui, après avoir tordu ses lèvres avec ses mains : « Quel est l'audacieux, dit-il, qui a résisté au grand prophète Mahomet, frère de ma mère ? » Ayant dit, il appela toute la multitude des gentils, qui se mit en marche, nombreuse comme les sables et vint au pays d'Argoueth, où ils incendièrent les bois et les plaines, les montagnes et les collines : les peuples chrétiens furent exterminés par la main des gentils. Pour David et Costantine, ils furent pris, avec quelques-uns de leurs compagnons. Informé de leur capture, Qrou leva les mains et glorifia hautement le frère de sa mère, Mahomet et sa loi, à cause d'un tel succès. Le camp étant dressé, Qrou s'assit sur son

de Matyrica, dit que Mir et Artchil régnaient dans le même temps, depuis le Pont-Euxin, jusqu'à la mer d'Hyrcanie ; ainsi il paraît que la rubrique exprime un fait réellement reconnu.

1) Ou plutôt de Damas, qui était alors le siège de la puissance musulmane ; Bagdad ne devint résidence des Khalifes qu'en 763. Lebeau, t. XII, p. 395.

2) C'est-à-dire d'Ommiah, ancêtre de Merwân, qui fut le premier khalife ommiade. Lebeau, t. XII, p. 276 et note 1, à la fin de ce règne.

3) Cette phrase ne se trouve que dans le manuscrit T.

trône et on amena devant lui David et Costantiné, qui furent présentés à cet impie, les bras enchaînés. Ces saints furent tourmentés parce qu'ils confessaient le Christ, supportèrent divers supplices et furent enfin précipités dans un lac. Cependant la foule s'enfuyait, effrayée par une voix qui se fit entendre du haut du ciel sur les saints martyrs. L'impie lui-même ne put y résister [1]. Ayant su que les rois [2]) de cette contrée et tous leurs parents s'étaient retirés dans l'Egris, et que de-là ils étaient passés dans l'Aphkhazie, il changea de direction et alla camper en Mingrélie, près de la ville de Djikhau-Kwidj, au territoire de Dchqondid, nom qui signifie, en langue mingrélienne, le Grand-Chêne. Son camp allait depuis la Tzkhénis-Tsqal jusqu'en Aphkhazie. Il se lança sur leurs traces, ruina et dépeupla toutes les villes, citadelles et forteresses de l'Egris, des Mingréliens et des Aphkhaz, démantela même la citadelle à trois remparts de Tzikhé-Godj [3]) et franchit la muraille servant de borne au Clisoura [4]), qui était dans ce temps-là la limite de la Grèce et de la Géorgie; il ruina Tzkhoum, ville de l'Aphchwileth [5]), et assiégea celle d'Anacoph. Lors de sa venue, Thabor était catholicos. [6])

[1]) Telle est l'ancienne relation abrégée du martyre des SS. David et Constantiné, que je vais compléter d'après les sources originales, d'où elle a été tirée. Elle ne se trouve que dans le manuscrit T, depuis «Etant allé dans le Samtzkhé, ... ci-dessus, p. 238, l. 14; les autres se contentent d'une simple indication, qui se trouvera mentionnée plus bas, p. 145, après ces mots: «des forêts de l'Egris.) V. note B, à la fin du règne de Mir et Artchil.

[2]) L'auteur se sert ici du pluriel.

[3]) Wakhoucht, Descript. de la Gé., p. 396, semble l'appeler Tzikhé-Godja: c'est une erreur typographique de ma part; il faut lire ციხე-გოჯს, du nominatif ციხე-გოჯი, qui se trouve dans la Table des matières de l'auteur géorgien. On croit, avec beaucoup de probabilité, que ce lieu, encore nommé sur la carte géorgienne Nakalakéwi, lieu où fut une ville, est l'Archéopolis des auteurs byzantins postérieurs; Dubois de Montpéreux, Voyage autour du Caucase, t. III, p. 52 et passim.

[4]) Outre ce que j'ai dit dans les notes, p. 28 et 29, sur le *défilé* d'Anacopi et sur la muraille caucasienne, je renvoie le lecteur aux Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois, par M. de Paw, Berlin, 1774, t. II, p. 95.

[5]) Dans cette phrase, qui ne se trouve que dans le manuscrit T, on voit le canton d'Apsilie mentionné, pour la seule fois connue, par un auteur géorgien. Or, dans la langue aphkhaze, *abjib* signifie précisément «le milieu;» nom très convenable pour un canton situé entre la Mingrélie et l'Aphkhazie proprement dite.

[6]) De deux choses l'une, ou notre auteur se trompe dans son synchronisme, et, d'après ses indications, Wakhoucht a mal supputé sa chronologie, ou Thabor et conséquemment Mir et Artchil ont vécu à une époque bien postérieure à celle qui leur est assignée, i. e. au moins jusqu'en 731 de J.-C. En ce qui concerne particulièrement Thabor et le patriarcat géorgien, je ferai observer: que les Annales se taisent sur l'époque de la mort du catholicos ici nommé, et que dans l'intervalle de plus de quatre siècles, jusqu'en 1105, il n'existe dans les M-its ordinaires des Annales aucun nom de personnages ayant occupé le trône patriarcal en Géorgie. Toutefois je dois signaler ici une note mise en marge de mon manuscrit, à la p. 144, vers la fin du règne de Stéphanos II: «A cette époque on commença à voir un catholicos en Aphkhazeth, გამოჩნდა კათალიკოზი, au temps de l'empereur Léon-l'Isaurien, en 720 de J. C.» Bien que

Cependant le roi Mir et son frère Artchil étaient dans cette dernière citadelle où il se trouvait une image de la très sainte Mère de Dieu, non peinte de main d'homme,
145 mais par une opération surnaturelle, sans que personne sache comment elle a pu se rencontrer au sommet d'une montagne [1]) baignée au S. par la mer, et ayant au N. une *forêt* marécageuse [2]). Mir et Artchil, rois de Karthli, étaient dans ce lieu; leur père était mort et enterré dans l'Egris [3]). Léon l'éristhaw impérial, était entré dans la citadelle de Sobgha [4]), à la descente de l'Oseth. Nul ne pouvait résister à Qrou, dont les soldats étaient plus nombreux que les arbres des forêts de l'Egris.

Reprenons le fil de notre discours. Pendant que Mir et Artchil étaient dans la citadelle d'Anacoph, Mourwan-Qrou s'y présenta et commença à les attaquer [5]). « Cette ville, dit alors Artchil à son frère, est condamnée à la dévastation. Si nous sommes pris, on nous demandera compte des trésors cachés, que nous avons enfouis dans notre pays, et que nous tenons de Mirian, à qui Dieu donna la splendeur; de Wakhtang, à qui il donna la puissance, et de tous leurs enfants, qui nous les ont transmis. On exigera de nous tout ce que l'empereur Héraclius a enterré, et dont nous avons mis la liste, avec les deux couronnes d'émeraude et de rubis pourpré, rapportées de l'Inde et du Sind par notre père, le grand roi Wakhtang: elles sont déposées par nous près d'Oudjarmo, entre

cette note, sans citation d'autorité, paraisse n'avoir aucune valeur, elle mérite d'être prise en considération. 1° En effet Dosithée, dans son Histoire des patriarches de Jérusalem, parle du même fait, sous l'année 720; Bullet. scient. t. V, p. 229; 2° la conversation du patriarche Cyrille, de Constantinople, avec le métropolite Timothée Gabachwili, rapportée en note, p. 68 de notre texte, contient mention expresse de l'institution d'un catholicos en Aphkhazeth, par l'empereur Héraclius; 3° enfin on verra dans les Annales, p. 157, qu'un catholicos du même pays fut nommé par Bagrat Ier, 826 — 876, et des catholicos mentionnés p. 168, sous le roi Démétré, d'Aphkhazie, en 957 — 979, et p. 174, sous Bagrat III, 980—1014; enfin p. 205, sous David II, en 1103 et p. 243. Il me serait possible de trouver encore d'autres autorités, pour rendre probable l'existence d'un patriarcat d'Aphkhazie dans les années qu'embrasse le silence complet de nos listes.

[1]) Chron. arm. «Sur le sommet du mont Gori,» nom qui sera répété plus bas. J'ai déjà parlé, p. 237, n. 2, de la ressemblance du mot გორა, *montagne*, avec le nom de la ville de Gori; mais le catholicos Antoni, dans le 3e discours de son Martyrica, répétant les paroles des Annales, n'admet point de confusion. Il s'exprime, en effet, ainsi: « On ne sait qui l'a apportée au sommet de la montagne où est la citadelle d'Anacoph. » Là même il ajoute que cette image était semblable à celle placée sur une colonne de marbre, dans l'église de la ville de Diospolis, près de Jérusalem, construite par les apôtres en l'honneur de la Mère de Dieu, et que celle-ci s'était formée par l'empreinte spontanée des traits de la Vierge. Cf. p. 144, 152, la note sur le mot გორა.

[2]) Quoique l'auteur se serve du mot ჭალაკი, île, je traduis comme s'il y avait ჭალა.

[3]) Ici se trouve, M-it T, la rubrique du 43e règne, que j'ai laissée plus haut, comme à sa vraie place, d'après les autres manuscrits.

[4]) Chron. arm. Soubagha; ce pourrait bien être le fort château de Tzibélium, mentionné plusieurs fois dans l'histoire des guerres de la Lazique. V. l'Addition à ce sujet.

[5]) Tout le commencement de ce § manque au manuscrit T.

les deux tours sans gardiens, et le tout est gravé dans ma mémoire. Emporte donc les deux couronnes du même Wakhtang, celle d'or et celle d'escarboucle, une de Mirian et une donnée à Wakhtang par le roi de Perse, ainsi que tout l'or et tout l'argent, qui formait la charge de 500 bêtes de somme et de 2000 porteurs, que toi et mon père vous avez déposé à Kouthathis et à Tzikhé-Godj; moi, je prendrai nos couronnes et les gondjars sur peau [1]), que moi seul j'ai enfouis. Si nous mourions présentement, le tout resterait inconnu. A la première expédition des Grecs, l'empereur vengera notre nation et nous donnera ces trésors, ainsi que la royauté. Maintenant donc, au lieu d'être la cause de la dévastation de la Géorgie et de la Grèce, sortons [2]) et livrons bataille sur la colline, au bord de la mer. Si Dieu le veut, un seul homme en fera fuir mille, et deux une myriade. »

Etant allés devant l'image de la très sainte Mère de Dieu, ils se prosternèrent et dirent: « Nous sortons, pleins de confiance en ton fils, Notre-Seigneur, à qui tu as donné le jour. Accueille sa médiation en notre faveur, et que ta miséricorde soit avec nous. » Ils étaient accompagnés d'une poignée de leurs courtisans [3]), des familles d'éristhaws et de pétéakhch, formant environ un millier d'hommes, et de 2000 guerriers
aphkhaz. Mais avant l'aurore Dieu envoya sa colère sur les Sarrasins, sur le peuple, sur 146
le camp et sur les chars de l'ennemi. En effet, la tribu des Abach était campée sur la rivière dite Abacha; les chevaux et charriots sur les bords de la Tzkhénis-Tsqal. Or il y eut des phénomènes célestes, des tonnerres, des éclairs, un vent brûlant du midi, des pluies fréquentes et furieuses, les fléaux d'une dysenterie sanguinolente; la terre ouvrit ses gouffres, d'où il sortit des quantités de . . . . , et la mer devint une plaine aride [4]). Durant la nuit même un ange était apparu à Artchil et lui avait dit: « Allez et attaquez les fils d'Agar. Nous avons déchaîné contre eux, depuis les hommes jusqu'aux animaux, les terribles fléaux de la peste. Quand vous vous mettrez en marche, vous entendrez leur camp retentir de voix plaintives et gémissantes. Pour vous, soyez braves et robustes, et confiez-vous en Dieu. » Au point du jour, on entendit dans le camp ennemi des pleurs et des gémissements. Les Géorgiens sortirent, se confiant en Dieu, et se rangèrent en bataille. Le Seigneur accorda la victoire à la petite armée chrétienne. La dysenterie fit périr 35,000 Sarrasins, et l'épée 3000. Mir fut blessé d'un marzac [5]) au-

[1]) Nos chartes écrites sur parchemin?

[2]) Avec l'assistance des SS. Pierre et Paul et sous la protection de l'image de la Mère de Dieu; Chron. arm.

[3]) Chron. arm. « avec 3000 hommes. »

[4]) Variante du M-it. T, depuis « sa colère. » Les autres M-its. sont moins détaillés.

La lacune que j'ai laissée répond au mot, douteux et complètement inconnu, [illegible] ou [illegible].

[5]) Il paraît que c'est une espèce d'arme de guerre.

dessous des côtes ; on eut à regretter 60 chrétiens. Les chevaux des Sarrasins tombèrent drus comme les arbres d'une forêt [1]) et furent tous jetés à la mer.

Alors un des Agariens eut une vision, c'était leur prophète, qui lui disait : « Dieu nous a donné la victoire jusqu'à la mort de notre dixième roi, ainsi que le Seigneur l'a dit à Abraham et à Agar ; épargnez donc les églises de Dieu, comme je vous l'ai recommandé dans mon Qoran. » Pliant aussitôt bagage et battant retraite, ils montèrent à Tzikhé-Godj, et campèrent l'espace d'une semaine entre deux rivières [2]). Cependant il tomba des torrents de pluie, qui grossirent les cours d'eau. La petite rivière monta jusqu'au campement des Abaches, où elle enleva 23,000 piétons, et la plus considérable du côté des cavaliers, qui étaient plus avant dans l'île [3]), ceux-ci s'enfuirent où ils purent, quelques-uns montèrent sur des arbres, mais 35,000 chevaux furent entraînés, et depuis lors l'une des deux rivières fut nommée Tzkhénis-Tsqal, Rivière du Cheval, l'autre Abacha [4]). Voyant tout ce désastre [5]) qui était tombé sur lui, Qrou s'en prit violemment à ses conseillers, pour l'avoir fait venir dans un pays étroit et couvert de halliers, comme celui-là, partit et alla camper à Pitiota, au bord de la mer, près de la ville de Tzkhoum. De-là il décampa, prit [6]) la route du Gouria [7]) et traversa Sper ; telle était leur multi-

[1]) L'auteur se sert du même mot [illegible], sur lequel j'ai fait une note p. 145.

[2]) Tzikhé-Godj, aujourd'hui Nakalakew, est située sur la gauche de la Tékhour, après quoi viennent l'Abacha, qui se réunit à la précédente, divers ruisseaux et la Tzkhénis-Tsqal. Ce qui suit fait voir que le camp des Arabes était dans l'intervalle entre cette dernière et la Tékhour. La Chron. arm. s'expliqué à ce sujet d'une manière fort remarquable : « Ils campèrent sur le cours de la rivière *aux sept sources*. » De son côté Mkhithar d'Aïrivank dit : « En l'an arménien 130 — 681 de J. C les rois de Géorgie Artchil et Mihr battirent Mourwan près de la citadelle d'Anacop. La rivière *aux sept sources* emporta 23,000 Tadjics et 35,000 chevaux : c'est de-là que l'Abachis-Tsqal et la Tzkhénis-Tsqal ont tiré leur nom. » En employant la dénomination que j'ai ici souslignée, ces deux auteurs laissent penser ou qu'ils ne connaissaient pas très nettement la topographie du pays, ou qu'alors toutes les rivières que j'ai énumérées au commencement de cette note se réunissaient, au moins en certaines circonstances, en une espéce de vaste flaque, qui put bien causer parmi les Arabes les désastres en question.

[3]) [illegible]. Je crois que l'auteur indique le terrain situé entre les deux fleuves, et que les cavaliers étaient plus loin de leur confluent, sur la presqu'île formée par les deux cours d'eau.

[4]) Supposé même que le nom de l'Abacha vienne réellement des Habaches ou Abyssins, qui se trouvaient dans l'armée de Mourwan, celui de la Tzkhénis-Tsqal ne peut s'expliquer par le fait ici raconté, puisqu'il est déjà mentionné par Strabon, sous la forme grecque *Hippos*, comme appartenant à l'un des affluents du Phase.

[5]) Sur le nombre des Sarrasins qui périrent en cette rencontre et des chevaux qui se noyèrent dans la Tzkhénis-Tsqal, il y a des variantes considérables. Wakhoucht, Descr. de la Gé. p. 347, 395, donne les nombres 80,000 et 60,000 ; un manuscrit porte 4000, et la Chron. arm. 23,000.

[6]) Addition T, depuis *Voyant*.

[7]) Chron arm. « Ceux qui restaient partirent par la route de Gori ; » cf. p. 240, n. 1. C'est ici la première fois que le Gouria soit nommé commé comme province (cf. infr. p. 148); on ne comprend pas comment Mourwan alla d'Iméreth à Bidchwinta ou Pityus, et de-là dans le Gouria.

tude que la diminution n'en paraissait pas. Ils avaient préalablement coupé la queue de leurs chevaux, dont un terrain gras retardait la marche.

En suivant le bord de la mer, l'impie Qrou s'empara des villes et forteresses du littoral, qui fut dévasté, jusqu'à ce qu'il arriva en vue de Constantinople, à la ville de Chalcédoine. Là la mer formant un canal étroit, qui n'a point de larges dimensions, cet insensé, sans intelligence, conçut le projet de la combler avec des pierres et d'y faire un chemin de pied, praticable pour ses gens, afin de prendre Constantinople. Mais Dieu rendit vain son projet: le soir, il se coucha en pleine santé et fut trouvé mort au point du jour, maudit et oublié de tous. Ce que voyant ses troupes, elles se débandèrent et s'enfuirent chacun dans son pays. [1])

Or dans ce temps-là le Karthli, le Somkheth et le Ran étaient tellement dévastés qu'on n'y trouvait absolument ni habitations, ni vivres pour les hommes et pour les animaux. Mir, Artchil et l'éristhaw d'Aphkhazeth ayant envoyé une ambassade à l'empereur [2]) pour l'informer de tout ce que Dieu leur avait fait souffrir par la main des Agariens, l'empereur fit porter deux couronnes à Mir et à Artchil, avec une charte de cette teneur: « Quoique vous soyez maintenant persécutés, ainsi que nous, pour le service de la croix, quand notre position changera, comme Dieu nous l'a promis, vous serez glorifiés avec nous. Restez donc dans vos forteresses jusqu'à ce que les trois cents ans de leur 147
domination soient écoulés [3]). En effet, dans le milieu du troisième siècle leur monarchie se divisera, et à la fin de la troisième *année* (sic) notre empire ayant recouvré la puissance, nous détruirons les Agariens. Tout ce qu'ils auront élevé s'abaissera, et ceux qui glorifient le Seigneur avec nous [4]) s'élèveront. »

Quant à Léon [5]), il lui écrivait: « Nous avons causé la ruine de la Géorgie, tandis que ses rois nous rendaient service et defendaient notre cause. C'est ici la troisième fois qu'ils ont servi et soutenu notre trône impérial. Premièrement, en effet, ils ont reçu le baptème par notre entremise; puis ils ont préservé de sa ruine la grande ville de Pontos, et par leur médiation rétabli la paix entre nous et les Perses; car c'est le grand Gourgasal qui s'est porté intercesseur, et qui, par la force de son glaive, a rendu à l'empire la Palestine et les deux tiers du Djazireth. Maintenant, si Dieu ne les avait pas mis comme obstacle sur la route d'un ennemi redoutable, celui-ci serait venu jusqu'à Constantinople. Ce sont les seuls fils de Nébroth que Dieu ait exaltés, en sorte qu'il y a toujours parmi eux des hommes sages, intelligents et guerriers, comme le fait voir la charte où sont écrits les noms des rois et des hommes distingués, par familles et par

[1]) Tout ce § ne se trouve que dans le M-it. T; il est tiré de la Vie des SS. David et Costantiné.

[2]) D'après les observations faites précédemment, il parait que cette ambassade fut adressée à l'empereur Léon-l'Isaurien.

[3]) Cf. sup. p. 142, la prédiction sur la durée de l'empire des Arabes.

[4]) T « Ceux qui sont humbles avec nous. »

[5]) L'éristhaw d'Aphkhazeth.

possessions. Nous t'avons conféré l'éristhawat d'Aphkhazie, à toi, à tes fils et aux descendants de ta race, à perpétuité; toutefois traite avec honneur le roi et le peuple de Géorgie, et garde-toi à l'avenir de leur faire aucun tort ni d'empiéter sur leurs domaines d'Egris, tant qu'ils seront chez toi ou après leur sortie.»

Alors le roi Mir, qu'une blessure grave conduisait au tombeau, dit à son frère Artchil: «Mon frère, je m'en vais avec nos aïeux; prends-moi et ensevelis-moi dans le tombeau de nos ancêtres. Je t'indiquerai le lieu où sont déposés nos trésors. Comme je n'ai point d'enfant mâle pour héritier, et que je laisse sept filles, c'est à toi que revient l'héritage que notre famille a reçu de notre père Mirian. Tu sais que nous n'avons jamais donné nos filles à nos éristhaws; nous les accordions ou à des rois, ou à quelque parent de roi venu, par aventure, de la Perse, comme Phéroz, à qui le roi Mirian donna la sienne pour épouse [1]). Maintenant nous sommes dans l'abaissement: toi tu es sans femme, et moi je n'ai point de fils. Comme donc nos pères prenaient pour femmes les filles de leurs éristhaws, et leur donnaient leurs propres filles [2]), avec des portions de la Géorgie pour apanages, établis ainsi les miennes, en leur distribuant des terres en
148 Géorgie: que la moitié du pays soit pour toi et l'autre moitié pour elles. Quant aux domaines que j'avais comme frère aîné, je te les donne en entier. Ton apanage d'aînesse sera l'Egris, le Souaneth [3]), le Thawcwer [4]), l'Argoueth et le Gouria. Tu donneras à mes filles le Clardjeth et le Mthiouleth mitoyen, afin qu'elles y passent ces temps d'épreuves. Notre père étant mort au milieu de ces désastres et ayant été enseveli dans l'Egris, sans que nous l'ayons transporté à Mtzkhétha, transfère et dépose ses os dans l'église de Kouthaïs, afin que ce soit la preuve de notre droit de propriété. Pour toi, reste ici et sois l'ami des Grecs, jusqu'à ce que l'orage s'éclaircisse.» Après cela le roi Mir étant mort [5]), on le transporta à Mtzkhétha et on l'ensevelit dans l'église Supérieure, près du seuil de la porte. Son frère Artchil devint roi à sa place.

[1]) Sup. p. 43.

[2]) Je ne sais comment concilier cette phrase avec celle qui précède, et qui est absolument contradictoire; même avec la leçon T «Nos pères prenaient pour femmes les filles de leurs éristhaws et leur donnaient des terres en Géorgie;» même avec cette leçon le sens reste incomplet.

[3]) Tous les M-its. portent *Sawaneth*, d'où Wakhoucht a tiré sa singulière étymologie; Géogr. p. 413.

[4]) Le pays nommé Thacwer dans la Descr. de la Gé. par Wakhoucht, p. 347, sqq.

[5]) En 668 — 420. Je n'essaierai point de faire disparaître à force de conjectures la contradiction flagrante entre les Annales géorgiennes et celles des musulmans, consistant dans un anachronisme avéré d'au moins 60 ans, que j'ai signalé dans mes notes précédentes. L'auteur géorgien a-t-il mal intercalé dans l'histoire de son pays un fait dont la date est certaine d'ailleurs, où bien y a-t-il dans les Annales, pour ce qui précède, une irrégularité radicale, c'est ce que je ne suis pas en état de décider.

Note A, pour la page 238. Wakhoucht, p. 39, dit que Mourwan-Qrou vint dans la 4e année du roi Mir, sous le catholicos Thabor. On voit par ce dernier trait que notre historien n'admet pas le catholicos Samouel, dont il est parlé dans l'intercalation p. 143. Comme donc, d'après lui, l'expédition de Mourwan eut lieu en 667, c'est jusqu'à présent le plus fort anachronisme qui se rencontre dans ses supputations. Il est probable qu'il aura voulu concilier l'arrivée du général musulman avec la tradition géorgienne qui fait mourir le roi Mir au temps de Mourwan, et qu'alors il aura confondu l'expédition de ce dernier, de beaucoup postérieure, avec quelque autre invasion des musulmans dont le chef n'était pas nommé dans ses sources. La date du martyre des SS. David et Costantiné, discutée plus bas, nous servira de point d'appui pour rectifier celle de l'expédition de Mourwan-Qrou.

En effet, dès l'année 638, l'Arménie et la Géorgie furent conquises par les musulmans, lorsqu'ils commencèrent à diriger leurs regards du côté de la Perse. Sous Othman, successeur d'Omar, Habib, lieutenant de Moawiah, gouverneur de Syrie, étendit et consolida cette conquête. Il prit Dovin et Nakhtchévan, après avoir triomphé du patrice Arminacus, i. e. du général des troupes arméniennes, parmi lesquelles se trouvaient beaucoup d'Aphkhaz et de Khazars, ou plutôt de Djourz, qui sont les Géorgiens. De-là, Habib entra en Ibérie. Le patrice de cette contrée lui ayant envoyé une ambassade, pour offrir de se soumettre, il adressa une lettre « au peuple de Tiflis, du district de Medjlis ou Mandjalis, dans la province de Djourzan-el-Ormouz, » dans laquelle il se déclarait prêt à accueillir leur proposition, s'ils consentaient à payer le tribut d'un dinar ou d'une pièce d'or par famille. Tiflis reçut donc une garnison musulmane et paya l'impôt en question jusqu'au temps du khaliphe Motéwekkel (846 de J. C.). Les villes et cantons de Khounan, Djardéman ou Gardman, Samsdjy ou Samtzkhé, Chavchet et Kessal, se soumirent également, et Tiflis prit le nom de chef-lieu de l'Arménie première : du moins c'est ce qui résulte d'un passage de Iakout, allégué dans le Bull. scient. t. V, p. 40, d'après l'autorité de M. Senkofski. Il paraît pourtant qu'il y a ici une légère erreur de chiffre, et qu'au lieu de *première*, il faut lire *seconde Arménie*, ainsi que cela se voit dans la Geographia Moslemica, par Abou-'l-féda. Les autres noms qui paraissent dans la suscription de la lettre de Habib semblent indiquer les cantons de Manglis et d'Armaz, voisins de Tiflis. Barda, Baïlacan ou la province arménienne de Phaïtacaran, Cabala, dans le Chirwan, et Chamkor, devinrent aussi des possessions musulmanes, qu'Abou'l-féda, *op. cit.*, désigne sous le nom d'Arménie première ; v. Lebeau, t. XI, p. 319, 335, 358 ; Библіотека для чтенія, février 1838, p. 167, sqq. Dans ce dernier ouvrage se trouve la lettre de Habib, publiée pour la première fois. J'ai fait quelques rectifications dans le Bull. scient. t. V, N. 3, p. 40.

Depuis cette époque, les khalifes ne cessèrent de faire la guerre dans les régions du Caucase, contre les Khazars, qui y étaient très puissants. En 717 la Géorgie fut conquise par Iézid, lieutenant de Souleïman, gouverneur de Khorasan ; Abulf. Ann. Moslem. t. I, p. 437. Il s'agit sans doute ici d'une nouvelle extension donnée à la domination musulmane, ou d'une expédition particulière. Enfin, en 731, le khaliphe Hicham remplaça par Merwan-ben-Mohammed, son frère Masslamah, dans le commandement des troupes arabes du Caucase. Quoique Masslamah n'ait pas été toujours heureux dans ses guerres contre les Khazars, on dit pourtant qu'à la suite d'une victoire sur les habitants du mont Cabok ou Caucase, il mit une garnison dans le château de la Porte des Alains, garnison qui tirait de Tiflis ses vivres et ses vêtements. Pour Merwan, il soumit les Kkazars, passa le fleuve Alzan ou Alazan, entra chez les Saclabes et en emmena les prisonniers à Kakhith, qui paraît être le Cakheth moderne. Il vainquit les Alains, en 735 ; rentra en Khazarie, en 737 ; vainquit les Lesghis, en 739; devint khaliphe, en 744, et mourut le 9 août 750. Ces dates, bien positives et fixées par deux habiles critiques, Saint-Martin et C. d'Ohson, ne laissent aucun doute sur l'époque de l'expédition de Mourwan en Géorgie ; Lebeau, t. XII, p. 129, 165 — 172, 193, 205 ; C. d'Ohson, Des peuples du Caucase et des pays au N.

de la mer Noire et de la mer Caspienne, Paris, F. Didot, 1828, p. 45 — 65. Même en supposant que Mourwan ne fût venu en Géorgie que dans les dernières années du roi Artchil, comme ce prince ne mourut qu'en 718, il reste toujours une différence d'au moins 12 années entre les récits des musulmans et la chronologie de Wakhoucht. Je n'essaierai pas de concilier ces autorités à force de conjectures; j'ajouterai seulement que Stéphanos Orbélian, dans son histoire de Siounie, manuscrite, ch. XXXIII, approche plus de la vérité en plaçant l'expédition de Mourwan en Arménie dans l'année arménienne 176 — 727 de J.-C.; v. Bullet scient. t. IX, p. 255. Un autre historien arménien inédit, Ghévond, dans son Histoive de Mahomet et de ses successeurs, ch. XXVIII, ne parle que de l'expédition au pays des Huns, ou en Khazarie; Vardan, dans son Histoire universelle (manuscrit du Mus. asiat.), p. 50, dit deux mots de Mourwan, sans fixer la date de ses campagnes, non plus que Ghevond.

Mourwan-Qrou, qu'un auteur géorgien nomme encore Aboul-Casim, (Elém. de la langue géorg. p. 272), n'était point fils de la soeur de Mahomet, quoi que dise l'annaliste géorgien, malgré les paroles que lui prête un biographe: «Quel est cet homme qui ose résister au grand apôtre Mahomet, frère de ma mère?» Vie des SS. Géorg. au Mus. as. p. 170; et celles-ci: «Ne savez-vous pas que je suis fils de la soeur du grand apôtre Mahomet?» ibid. Mahomet, en effet, n'avait pas de soeur. Le général arabe fut, au contraire, fils de Mohammed-ben-Merwan, frère du khaliphe Abd-al-Mélik et oncle du khaliphe Hicham, par l'ordre duquel il fit la guerre dans le Caucase; v. les détails de sa vie, dans celle d'Abd-Allah-ben-Zobaïr, Journ. as. Avril 1832, etc., articles de M. Et. Quatremère; Lebeau, t. XII, p. 165 — 170. Je termine, en faisant observer que, d'après M. S.-Martin, Hicham mourut le 6 février 743, ayant régné 19 ans, tandis que les Tables de Tchamitch placent son avénement en 741 et ne lui accordent que 4 ans de règne; v. Lebeau, t. XII, p. 193.

Note B, pour la page 239. Une note de mon manuscrit et la Vie des SS. Géorgiens, p. 177, fixent la date de ce martyre à l'année 6249 du monde, 730 depuis le crucifiment de J. C., sous Léon-l'Isaurien; mon manuscrit ajoute: «durant le catholicat de Samouel.» Or, il y a une erreur de 11 ans dans l'un ou l'autre de ces chiffres, relativement à l'ère grecque de C. P. En partant même du crucifiment, on aurait 33 ans de plus, de chaque côté, et un défaut plus grand de concordance entre les règnes de Léon-l'Isaurien et des deux rois de Géorgie.

Une Vie des deux saints, publiée en entier dans les Eléments de la grammaire géorgienne, p. 268 — 283, donne à leur martyre la date 6223—777, qui est encore plus fautive que la précédente. Pour moi, je crois, d'après ce qui a été dit plus haut, qu'il faut adopter une date entre 731 et 735 de J. C. Du reste, voici les principaux détails fournis par plusieurs manuscrits:

«Mahomet, dit le Biographe anonyme, laissa en mourant l'empire à Mourwan-Qrou, fils de sa soeur, son égal en méchanceté et en impiété. Celui-ci ravagea la Grèce et l'Arménie, et passa dans le Samtzkhé. Pour les deux saints, c'étaient des aznaours du canton d'Argoueth, dans l'Imérеth méridional, parents l'un de l'autre. Après un premier combat, où ils eurent l'avantage, ils attaquèrent, à la tête de 1330 hommes, une avant-garde de 9000 Arabes, campée, d'après une relation existant au Musée asiatique (Vie des SS. Géorgiens, p. 160), aux environs de la célèbre ville d'Otzrkhé; 1250 Géorgiens périrent dans cette affaire, qui dura depuis le soir jusqu'au matin du lendemain. Les deux princes, faits captifs, subirent d'abord un premier interrogatoire, et dix jours après furent condamnés à périr dans les eaux du Phason ou Rion. Le même manuscrit, p. 176, dit pourtant qu'après avoir été rudement bâtonnés, on les jeta dans un lac, où est une église des SS. Cosme et Damien. Leurs corps furent rejetés par les ondes, découverts par deux de leurs serviteurs, recueillis par les fidèles et ensevelis sur un rocher, au bord de la Tsqal-Tsithéla, «Rivière-Rouge,» au lieu où est maintenant l'église de Motsamétha, «des Martyrs.» qui leur est dédiée. La tradition prétend que la couleur des eaux de la rivière, ainsi que celle

des rochers et des terres ferrugineuses des environs est dûe au sang de ces deux saints. Il paraît que précédemment il se trouvait là une bourgade et une église, qui furent ruinées par Mourwan; Vie des SS. Géorgiens, p. 177: ce lieu se nommait Outhmini; Elém. de la Gramm. géorg. p. 283. Suivant le manuscrit de la Vie des SS. Géorg., *loc. cit.*, au-dessous de l'église était un emplacement nommé Aceldama, qui avait été épargné et n'avait servi à la sépulture d'aucun mort. Cette dernière circonstance semble avoir pour but d'amener le fait, que les reliques des deux saints furent retrouvées, sous le roi Bagrat-le-Grand, 1366—1395, *tout-à-fait intactes*, et que ce prince construisit en leur mémoire l'église et le couvent subsistant aujourd'hui. Je crois qu'ici les mots აკელდამა უვნებელი « Aceldama intact, » dont se sert le manuscrit du Musée asiatique, sont l'origine du nom, inconnu d'ailleurs, d'Outhmini, « sans douleur, qui n'a rien supporté. »

La vie des deux saints est rapportée dans un Synaxaire sur vélin de la Bibliothèque royale de Paris, et dans les Vies des SS. Géorgiens, au Musée asiatique, le 31 octobre. Leur fête est indiquée le 2 du même mois dans le calendrier à la suite de la Bible géorgienne, ainsi que dans le Calendrier de Tiflis pour 1840, 41. Le patriarche Antoni Ier leur a consacré le VIIIe Discours, dans le Martyrica: là il fixe la venue de Mourwan sous le règne de l'empereur Héraclius Ier, et pour le lieu du martyre des deux saints, il indique le Rhion et la ville de Kouthathis. Au reste, il ne dit pas un mot des autres événements de la campagne de Mourwan.

Pour terminer ce qui concerne l'histoire des invasions de Mourwan, la Vie des SS. Géorg., p. 174, ajoute, qu'aussitôt après le martyre des SS. dont nous parlons, le chef musulman alla en Mingrélie, camper près de Djikhan-Khwidj, aux environs de Dchqon-Did, son armée occupant l'espace entre la Tzkhénis-Tsqal et l'Aphkhazie. La peuplade des Abaches, faisant partie des troupes musulmanes, se trouvait sur les bords de la rivière à laquelle ils ont donné leur nom. Pour Mourwan, il était sous les murs de Pitiota ou Bidchwinta, non loin de Tzkhom. Une autre relation, envoyée au Mus. asiat. en janvier 1844, par Mgr. l'exarque Eugène, nomme Kharikhan-Khoudj le lieu du campement de Mourwan, et ajoute aussi que Dchqon-Did, en mingrélien, signifie « le grand chêne; » enfin on y voit que les saints furent précipités dans un lac, formé par le Rion, où se trouvait un flôt avec l'église des saints Côme et Damien, lac qui ne peut guère être que le Paléastome: ces traditions complètent ou contredisent les précédentes, sans que l'on puisse les contrôler. Les fils de Gourgaslan, *Artchil* et *Dartchil*, rois de Géorgie, ajoute le manuscrit de la Vie des SS. Géorgiens, p. 175, étaient alors dans la citadelle d'Anacophia. Artchil, l'aîné des deux frères, ayant été tué en combattant, l'autre rentra dans la citadelle. Ayant alors conquis tout le littoral de la mer Noire, Mourwan alla à Chalcédoine, en vue de Constantinople, afin de combler le canal ou détroit et de marcher contre la capitale des Grecs, mais il mourut d'un ulcère rongeur. Il n'est pas besoin de relever les inexactitudes renfermées dans ces dernières paroles, qui font allusion ou à la tentative du khalife Moaviah, en 673; ou à celle de Masslamah, frère du khalife Hicham, contre Constantinople, qui eut lieu en 717—718 (Lebeau, t. XI, p. 423; t. XII, p. 115—123); Vardan, p 60, et Asolic, l. II, c. 2, parlent aussi de ce fait. Ce dernier ajoute qu'après la malheureuse issue du siége Moslim, et non *Merwan*, pris et renvoyé par l'empereur, ne ceignit plus l'épée; or on le verra reparaître plus tard dans le Caucase, combattant contre les Khazars. Cf. Ann. moslem. I, 435. Tout ce que dit Abou'l-Féda des guerres de Merwan se réduit à cette phrase, que dans la 119e année de l'hégyre, 737 de J. C. Merwan attaqua le seigneur du Trône ou maître de Sérir, pays chrétien, et le força à fournir au khalife, au lieu de tribut, 70,000 h. de troupes; op. cit. p. 453. D'après la note de l'éditeur, ibid. p. 123, le pays de Sarir est encore nommé Sarir-al-Lan; c'est l'Albanie et non le pays des Alains, comme le croit le savant Reiske.

44e roi, Artchil II, fils de Stéphanos II et frère de Mir, Khosroïde (règne 30 ans, 668 — 718).

Ayant alors convoqué tous les éristhaws de Géorgie, le roi Artchil donna ses nièces: la première, au fils du fils [1]) de l'oncle paternel de Gouaram couropalate, maître du Clardjeth et du Djawakheth; la seconde, à un pétéakhch descendant de Phéroz, qui était mthawar du Thrialeth, du Tachir et de l'Abotz; la 3e, à Nersé Nersian, l'un des grands du roi Wakhtang [2]); la 4e, à Adarnasé Adarnasian, qui, avec le précédent, était maître du Pays-d'en-Haut ou du Karthli; la 5e, à Warazman, à qui il donna le pays depuis Cotman jusqu'à Kourdis-Khew [3]), et qui descendait de l'éristhaw persan de Barda, père de la mère du roi Wakhtang [4]); la 6e, à Djouancher Djouanchérian, descendant du roi Mirian par la lignée de Rew: à celui-ci il donna Djouar, Kherc, tout le Mthiouleth et la vallée de Manglis, jusqu'à Tiflis; la portion du roi Artchil était distincte de toutes ces vallées. Les autres éristhaws, voyant que Djouancher avait reçu plus qu'eux tous, furent un peu mécontents, mais il les renvoya avec leurs épouses dans leurs apanages respectifs. Puis appelant Léon, il lui dit: «Béni sois-tu de Dieu, pour avoir si bien exercé envers nous l'hospitalité et nous avoir donné dans tes domaines un asyle paisible [5]). Sachant maintenant que mes états, en-deçà de Clisoura, se repeuplent [6]), je m'en
149 vais m'établir à Tzikhé-Godj et à Kouthathis: demande-moi donc ce que tu voudras, en récompense de tes bons procédés. — L'empereur, répondit Léon, m'ayant donné ce pays en apanage héréditaire, je suis désormais, grâce à ta bonté et à ta valeur, possesseur pour moi et ma postérité des contrées depuis Clisoura jusqu'au fleuve de la Grande-Khazarie, à l'endroit où se termine l'extrémité de ce Caucase. Traite-moi comme tes autres esclaves, en daignant me faire ton frère et ton fils. Bien loin de te demander aucun apanage, je veux que tout ce qui est à moi t'appartienne.» Artchil donna donc à Léon sa nièce Gourandoukht pour épouse, et la couronne dont l'empereur grec avait fait présent au roi Mirian. Ils s'engagèrent par des promesses et par des serments terribles à n'avoir entre eux aucune inimitié, et Léon à se montrer, tous les jours de sa vie, soumis au roi Artchil.

[1]) Telle est la leçon du M-it. T et du mien; le M-it. R porte: «au fils de l'oncle paternel;» et par-là il retranche une génération. En construisant une généalogie d'après cette indication un peu vague, on voit pourtant que, s'il s'agit de Gouaram couropalate, IIIe du nom dans la race Bagratide de Géorgie, et fils de Stéphanos I, la fille de Mir était de deux ou même de trois générations plus jeune que l'époux qui lui est attribué, et par conséquent cette alliance n'est pas intelligible, dans l'état de nos connaissances.

[2]) i. e. à l'un des descendants de Nersé, serviteur de Wakhtang-Gourgaslen.

[3]) C'est, je crois, le Kourd-Wadchris-Khéwi, mentionné dans la Descr. de la Gé. p. 139. *Cotman*, est-il le *Codman* de la Géogr. p. 9?

[4]) Mon M-it. porte: «Descendant des fils de l'éristhaw persan de Barda, *frère de la mère* ...»

[5]) T «Pour avoir conservé nos domaines en paix.»

[6]) T «Maintenant on a commencé à repeupler plusieurs de mes domaines.»

Celui-ci s'en-alla et s'établit dans l'Egris, jusqu'à Chorapan [1]), répara toutes les villes et forteresses, et construisit une citadelle à la limite du Gouria et de la Grèce. Il s'écoula ainsi une douzaine d'années. La Géorgie commençait à se restaurer, mais la résidence de Mtzkhétha était en ruines. Comme le roi Artchil, venant de l'Egris, s'était arrêté à Khidar [2]), autrefois citadelle [3]), il vint près de lui un mthawar, descendant du prophète David, nommé Adarnasé, fils d'un frère d'Adarnasé-l'Aveugle [4]), et dont le père, allié aux Bagratides, ayant reçu des Grecs un éristhawat dans les contrées du Somkheth, s'était réfugié, pendant les ravages de Qrou, chez les descendants de Gouaram couropalate, dans le Clardjeth, où il était resté. Cet Adarnasé fit au roi Artchil la prière suivante: «Si tu le veux, fais-moi ton vassal et donne-moi un apanage.» Le roi lui concéda Cholawer et Artan.» [5])

Apres cela Artchil alla dans le Cakheth, qu'il distribua entre tous les gens de sa cour, en leur conférant l'aznaourat. Il bâtit l'église de Sadzmor [6]) et épousa la fille de Gouaram couropalate [7]), issu des fils de Wakhtang et de son épouse grecque. S'étant arrêté à Tsouketh, il y bâtit Casri et une citadelle dans la vallée de Lacouast [8]). Il trouva

[1]) C'est-à-dire que l'Iméreth seul était sous la dépendance immédiate du roi, le reste de la Géorgie ayant été partagé entre des éristhaws apanagés.

[2]) Khidar était, à ce qu'il paraît, dans la vallée de l'Aragwi; v. sup. p. 81.

[3]) Ici, le M-it. T porte cette rubrique: «Ici la venue des Bagratides dans le Karthli;» rubrique qui me paraît surabondante, après ce qui a déjà été dit sur Gouaram, 39e roi, et sur sa famille.

[4]) La généalogie de ce personnage n'est pas autrement connue, mais on trouvera quelques détails sur sa personne et son histoire, à la page suivante. = Je ne sais si la circonstance rapportée dans le texte a quelque rapport avec ce que dit Vardan, p. 57: «Dans la 7e année de l'administration d'Anastase (patriarche d'Arménie en 661 — 667 de J.-C.), un général tadjic, nommé Baraba, chassa Nerseh, prince de Géorgie.» Comme il n'y a pas un mot de plus, et que les personnages sont inconnus d'ailleurs, je cite ce texte sans commentaires.

[5]) Il me paraît qu'il s'agit ici du pays situé entre la Choulawar et Artan, dans le Samtzkhé, et non de la Choulawer, affluent de la Ktzia, à l'extrémité orientale du Somkheth. La Chron. arm. dit qu'Adarnasé reçut en apanage «Rhicha, Chghougher et Atoné; Adranas, y est-il dit encore, avait été en Arménie, fait prisonnier avec ses fils, par les étrangers, i. e. par les musulmans, et s'était échappé.» Rhicha a déjà été reconnu pour le même que Rousthaw, dans le Cakheth (p. 4); des deux autres pays, *Chghougher* semble être une faute, pour *Chghourer*, notre *Choulawer*; *Atoné* n'est pas reconnaissable, à moins que ce ne soit *Atèni*, ce qui donnerait une tout autre position aux domaines d'Adarnasé.

[6]) Descr. de la Gé. p. 313.

[7]) Est-ce le même qui a déjà été mentionné plus haut, p. 248, et n. 1? Wakhoucht, p. 40, dit: Artchil épousa une fille des fils de Gouaram couropalate, descendant des fils et des filles de Wakhtang-Gourgasal;» ce qui revient au même, mais est moins clairement exprimé que dans les Annales. Suivant la Chron. arm. la femme d'Artchil était fille de Goram couropalate, de la race du roi Wakhtanc; enfin, Antoni Ier dans l'Eloge d'Artchil (Martyrica, 3e discours), dit que sa femme était *fille* de Gouaram: il ne peut donc rester aucun doute.

[8]) Lacwat ou Lagoeth; Descr. de la Gé. p. 313. Casri n'est pas connu d'ailleurs.

à Tsouketh les mthawars auxquels le roi Wakhtang avait donné ce lieu. Un certain Abou-Khouasro étant alors éristhaw des Thouch, des Khoundz et de tous les païens des montagnes de la contrée, le roi, ne voulant pas lui enlever Tsouketh, construisit à Noukhpat [1]) une ville forte, entre deux rivières. Les Noukhpatiens, qui étaient précédemment païens et d'un naturel sauvage, avaient eu leur population décimée par Qrou; le roi les obligea à recevoir le baptême.

Cependant les Sarrasins étaient puissants dans le pays de Ran, et avaient conquis Gazir [2]) et l'Arménie, et Maslamah faisait la guerre aux Grecs [3]). Les fils du frère d'A-
150 darnasé-l'Aveugle, qui avaient brûlé les yeux à leur oncle paternel, s'en vinrent de Taron au pays de Chacikh [4]), où s'établirent ces trois frères, de l'aveu du roi Artchil, parce que toute la contrée du Caucase, aux environs du Ran, était sans maîtres. Pour le Héreth et le Cakheth, ils conservaient à-peine quelques habitants, qui s'étaient sauvés dans les forêts et dans les bois: les trois frères occupèrent donc le pays jusqu'à Goulgoula.

Dans le même temps quelques pétéakhch n'ayant pas été reçus par les autres dans le Clardjeth [5]), la moitié d'entre eux s'en-alla et s'empara du rocher de Calmakh, dans le Tao, où ils construisirent une citadelle; d'autres allèrent dans le Cakheth, trouver

[1]) Ou Nokhpato; Descr. de la Gé. p. 309; le M-it. T porte Nouspat, les Nouspatiens.

[2]) Sur une indication aussi vague que celle-là je ne veux pas entrer ici dans des détails qui seraient très considérables. Voici seulement quelques dates: en 683, les Khazars vinrent ravager l'Arménie; Asolic, l. II, c. 2, parle d'une grande expédition des Khazars, en 134 — 685, qui eut pour résultat la conquête de l'Arménie, de la Géorgie et de l'Albanie, et dans laquelle périrent les princes (իշխանք) des deux premières contrées. Quant à l'Arménie, ce fut Grigor Mamiconien qui succomba dans la bataille; mais on ne sait quel chef géorgien eut le même sort. Ghévond, c. 10, dit que ce furent le prince d'*Albanie* et celui de Géorgie, qui succombèrent En 693, les Khazars firent une nouvelle expédition, et furent entièrement défaits par Moslimah, frère du khalife Abd-al-Mélik; depuis lors, jusqu'aux victoires remportées sur eux par Merwan, ils furent presque toujours alliés des Grecs; leur soumission réelle ne date guère que de l'époque que je viens d'indiquer: il en fut de même de l'Arménie.

[3]) Les expéditions de Moslimah en Grèce, antérieures à celles de Mourwan dans le Caucase, eurent lieu en 716 et 730, ainsi que je l'ai dit plus haut, p. 245, n. A, et comme on le voit chez Lebeau, t. XII, p. 169. Il semble que notre auteur fasse allusion à la dernière.

[4]) Chron. arm. « Il vint trois frères, du pays de Taron, qui occupèrent le pays jusqu'à Gaghgagh, par ordre d'Artchil. » D'après ces textes, je pense que Chacikh peut être le pays actuel de Chéki, au S. E. du Cakheth, et que Gaghgagh est la localité bien connue de Khalikhala, dont il a été question p. 39. Goulgoula, au contraire, serait dans le Cakheth-Intérieur (Descr. de la Gé. p. 317), ce qui cadre moins bien avec les indications du texte.

[5]) Ce membre de phrase est très obscur: [illegible]; il est également incomplet dans la Chron. arm. այլք երեւելիք ընդդէմ դարնան նմա (ծիծնաստամայ) ոչ Թողին զկլարջէթ. Ces passages seront discutés en leur lieu, dans la traduction de la Chron. arménienne.

Artchil, qui fit épouser à l'un d'entre eux une descendante d'Abou-Khosro, qui était devenue et restée veuve [1]). Il lui donna Tsouketh, avec la citadelle et sa résidence.

Dans le même temps [2]) les Sarrasins firent une tentative pour pénétrer dans la Géorgie, cinquante ans après Qrou; jusqu'alors ils n'étaient pas revenus et tiraient seulement un impôt des éristhaws.

Artchil avait deux fils, Ioané et Djouancher, et quatre filles: Gourandoukht, Mariam, Mirandoukht et Chouchan. [3])

---

[1]) Wakhoucht, Géogr. de la Gé. p. 333, dit positivement que la veuve d'Abou-Khosro fut donnée à un certain Adarnasé, avec le pays de Chacikh.

[2]) Je n'ose fixer ici une date, mais je renvoie le lecteur à la note suivante.

[3]) Avant de suivre notre auteur dans le récit qu'il va faire, de la mort du roi Artchil, je veux rassembler ici ce que l'on sait d'ailleurs des rapports de la Géorgie avec la Grèce, vers la fin du VIIe siècle, et de l'état des contrées occidentales de ce royaume.

En 686, Justinien II, nouvellement monté sur le trône et voulant rétablir l'autorité impériale dans les pays de l'orient qui payaient alors tribut aux musulmans, notamment en Arménie, y envoya le patrice Léonce, à la tête d'une armée considérable. Celui-ci traversa l'Arménie, l'Albanie, le Mowacân et l'Ibérie. Ces pays, suivant Asolic (l. II, ch. 2), avaient été occupés, trois ans auparavant, par les Khazars, qui avaient tué dans un combat le prince d'Arménie et celui des Géorgiens. Ghévond affirme la même chose (ch. 3) d'un prince d'Albanie et de Géorgie.

Léonce pénétra jusqu'en Hyrcanie, au bord de la mer Caspienne, et revint en Syrie, chargé de butin. A la suite de cette expédition, le khaliphe Abd-al-Mélik consentit à faire la paix avec les Grecs et à leur payer une certaine redevance, qu'il acquitta réellement jusqu'en 692; mais on lui abandonna, entre autres, la moitié des revenus de l'Arménie et de l'Ibérie. Un auteur arabe assure que ce dernier pays fut, dès-lors, soumis au Grecs, ce que M. S.-Martin regarde comme inexact, quoique la chose soit rendue probable par le récit des annales géorgiennes qu'on vient de lire; car si l'Ibérie eût franchement reconnu l'autorité du khaliphe, pourquoi les campagnes de Mourwan et celle, qui va être racontée, de Dchidchoum-Asim. V. Lebeau, t. XII, p. 5, 7.

Cependant Justinien envoya une nouvelle armée pour conquérir l'Ibérie et l'Albanie, d'où il résulte que ces régions ne lui étaient pas soumises; ibid. p. 28. Asolic, l. II, ch. 2, dit que l'armée grecque était de 40,000 hommes, et que les musulmans étant accourus en grand nombre, Achot Bagratide fut tué en leur résistant, car les Arméniens combattaient dans les rangs des Grecs.

En 697, sous l'empereur Léonce, un général sarrasin, nommé Alid, pénétra en Lazique, où le patrice Sergius lui ouvrit les portes de toutes les villes et le rendit maître du pays; Lebeau, ibid. p. 42.

Enfin, en 713, les Abasges, les Lazes et les Ibériens, s'étant, comme les Arméniens, soustraits à l'autorité des Grecs, Justinien II expédia de ce côté Léon-l'Isaurien, qui fut plus tard empereur. Celui-ci déposa sa caisse militaire dans la ville de Poti, restée fidèle, passa en Apsilie, puis en Alanie, pour exciter les Alains à faire la guerre aux Abasges. Les Alains feignirent d'accepter la proposition qui leur fut faite, de livrer aux ennemis le général romain, moyennant 6000 pièces d'or, et le chargèrent en effet de chaînes; mais c'était pour l'arracher ensuite des mains des Abasges, pénétrer dans leur pays et y mettre tout à feu et à sang. La même année les Grecs, aidés des Arméniens, assiégeaient Archéopolis, en Lazique, lorsqu'un corps considérable de musulmans vint au secours de cette ville, les obligea à lever le siége, en désordre, et à repasser le Phase. Deux cents d'entre les Grecs, coupés du gros de l'ar-

mée, remontèrent vers l'Apsilie, qu'ils pillèrent. Cependant Léon, qui était encore chez les Alains, voulant rentrer en Grèce, traversa l'Apsilie et arriva au Château-de-Fer, situé sur sa route. Il demanda le passage au gouverneur Pharasmane, qui tenait pour les Sarrasins; on le lui refusa, mais il prit la place par capitulation, et put alors s'embarquer pour Trébisonde; ibid. p. 95.

De tout ce qui précède il résulte que, depuis l'an 686 jusqu'aux campagnes de Merwan, l'Ibérie, comme les contrées voisines, ne jouissait de l'indépendance que durant de courts intervalles, et que la possession en était vivement contestée par les Grecs et par les musulmans; et en second lieu, que la Lazique, restée, à ce qu'il paraît, sous la domination grecque depuis les guerres de Justinien Ier, n'était plus un domaine direct des rois géorgiens. C'était là que vivaient les descendants de Stéphanos II, dont le fils, Gouaram, portait le titre de couropalate, preuve de sa vassalité. Diverses circonstances, rapportées par l'histoire arménienne et notamment par Vardan, confirment ces aperçus et montrent qu'un tel état de choses continua long-temps encore.

Ainsi, en 649, le patriarche arménien Nersès III, se voyant exposé à toute sorte de désagréments de la part des seigneurs arméniens, à cause de son penchant pour les doctrines de Chalcédoine, se retira dans la Taïk, dont il avait été précédemment évêque, et y resta dix ans. Le couropalate Sembat, Bagratide, s'enfuit dans le même pays, et se fortifia dans Thoukhars, lors de la venue en Arménie de Mohammed-ben-Merwan, père du khaliphe Abd-al-Mélik, vers 693: il y resta plusieurs années.

Après le martyre de quelques seigneurs arméniens, sous le khaliphe Walid Ier, fils d'Abd-al-Mélik, en 701, le couropalate Sembat passa, avec quelques autres, en Mingrélie, où l'empereur Tibère II leur donna la ville de Phoïth, ou Poti; ceux-ci, sans que l'on sache pourquoi, pillèrent la ville et les églises, puis ils rentrèrent en Arménie. Pour ce fait ils furent solennellement excommuniés par le clergé grec. Suivant l'historien Ghévond, ch. XXIX, sous le gouverneur musulman Obéid-Allah, frère d'Haroun-al-Rachid, 12000 Arméniens s'enfuirent dans le canton de Cogh, à la frontière de Géorgie, traversèrent l'Acampsis ou Tchorokh et entrèrent dans la Mingrélie, où l'empereur Constantin VI, Porphyrogénète, les accueillit avec faveur et leur fit donner tout ce qui leur était nécessaire: ceci dut avoir lieu vers 783, après quoi Ghévond termine son histoire, à l'élection du patriarche Stéfannos Ier, de Dovin, en 788. « Il a, dit-il, écrit son histoire par ordre du seigneur Chapouh, Bagratide, et en fit une copie pour le seigneur Hamazasp, de la noble famille des Mamiconiens: on croit qu'il vécut au IXe siècle; Quadro della stor. letter. di Arm. p. 62. S'il a écrit son histoire pour le prince Chapouh Bagratide, le Tableau généalogique des princes arméniens de cette famille en fait réellement connaître deux de ce nom, l'un, mort en 818; l'autre, petit-fils du précédent, sur lequel les renseignement nous manquent.

Achot-le-Brave et Chapouh, fils d'un autre Sembat, poursuivirent en Taïk le général musulman Dchahap, qui y avait fait une incursion après la mort de leur père et se rendirent maîtres du canton de Chirac. Achot construisit ou peut-être répara la citadelle de Camakh, dont le fondateur n'est pas nommé dans le texte des Annales géorgiennes, et reçut dans ses nouveaux domaines la famille des Gnouniens, chassée de ses terres par les musulmans. En 821, après l'avénement de l'empereur Michel II, Camakh fut inutilement assiégée par Manuel Mamiconien, qui ne put la prendre et se retira dans les états du khaliphe Mamoun; Vardan, p. 56, 58, 62, 63.

Par ces renseignements, tout épars et incomplets qu'ils soient, on arrive au commencement du IXe siècle, jusqu'à l'époque où la royauté de Géorgie revient à la famille des Bagratides, dont la branche collatérale fournit dans le Tao une longue série de couropalates et d'éristhaws, vassaux de la Grèce.

Au lieu des détails contenus dans les derniers §§ du texte géorgien que je traduis, on lit dans la Chronique arménienne un récit tout différent, auquel je renvoie, ainsi qu'aux explications qui sont nécessaires pour comprendre cette nouvelle rédaction.

Martyre du saint et glorieux roi Artchil, de Géorgie. [1])

Cependant, quand il se fut écoulé cinquante ans [2]), il vint de nouveau un certain Dchidchoum [3]), descendant de Mahomet, qui ravagea et ruina toutes les habitations du Karthli et se mit en marche pour pénétrer dans le Cakheth, qu'il voulait dévaster et dépeupler entièrement. Les rois, les mthawars et tout le peuple étaient dans l'épouvante, parce qu'ils ne pouvaient lui résister; car depuis les excès commis par Qrou, quoiqu'il se fût passé bien des années de paix, toutefois les choses n'étaient pas rentrées dans leur premier état.

Saint Artchil forma alors le généreux projet d'aller se présenter devant Dchidchoum, lui demander la paix pour le pays, réclamer sa protection, la conservation des églises et l'abstention de mesures violentes pour faire abandonner la foi. Se confiant en Dieu, il résolut de sacrifier sa personne et sa vie pour le salut des chrétiens, se leva et alla devant Dchidchoum, aussi nommé Asim. Celui-ci, dès qu'il fut informé de son arrivée, alla avec joie à sa rencontre et le salua avec la plus grande considération. Durant ce jour, qui se passa entre eux amicalement, Dchidchoum fut charmé des manières du roi, enchanté de sa belle tournure et surtout de la grâce répandue dans ses traits. Quelques jours après, il se mit à lui adresser des discours flatteurs et à lui promettre des présents

[1]) Avant cette rubrique et immédiatement à la fin du § précédent, on lit, dans le M-it. T: «Ce Martyre d'Artchil, l'histoire des rois et la Conversion du Karthli, par Nino, ont été écrits par Léonti Mroel (évêque de Rouis). Maintenant c'est le décanos Ioané qui écrit.» Je crois que cette note, comme celle de la p. 135, se rapportent au copiste.

[2]) La Chron. arm. dit: «douze ans après la venue de l'émir Khoul (i. e. Sourd), vint Djedjnasoum, fils de Mahadi.» La vie de S. Artchil le nomme encore Dchoumdchoum-Djaam-Djars, parent de Mahomet. Le patriarche Antoni, dans le 3e discours du Martyrica, place la venue de Dchidchoum dans la 50e année du roi Artchil «qui régna, ajoute-t-il, cinquante ans.» Si l'on fait attention à l'anachronisme énorme commis par Wakhoucht relativement à la venue de Mourwan-Qrou en Géorgie, anachronisme qui ne peut être contesté, et que l'on veuille cependant conserver ici le chiffre de cinquante ans entre Mourwan et Dchidchoum, on arrivera aisément à l'année 784, où, suivant l'historien Ghévond, le khaliphe Mousa, fils de Mahadi, fit mettre cruellement à mort *le prince de Géorgie*, *սպան զիշխանն վրաց*. Mousa n'ayant régné qu'un an, et l'auteur venant de raconter le martyre de deux princes mamiconiens, mis à mort par ses ordres à Dovin, par l'ostican Khachm, en 233 de l'ère arménienne, 784 de J.-C., il ne reste aucune obscurité dans ces paroles; mais alors il faut bouleverser toute la chronologie géorgienne avant le règne de Mir et Artchil. On remarquera encore la très grande analogie du nom de *Khachm* avec *Asim*, seconde partie de celui du général Dchidchnoum.

[3]) Wakhoucht, le nomme Dchoudchoum-Asim, et place son expédition en l'an 718 — 470, et par conséquent la mort d'Artchil dans la même année. L'histoire de S. Artchil est racontée, dans la Vie des SS. Géorgiens, le 20 mars, et sa fête est fixée le même jour, dans le Calendrier imprimé à la suite de la Bible, mais le 21 juin dans celui de Tiflis pour 1840—41, et dans la Кратк. ист Груз. церкви, изд. 2oe p. 31.

151 considérables, pour l'engager à renoncer au christianisme et à se faire sarrasin. Incapable de céder à ses artifices et inébranlable dans sa résolution, saint Artchil lui parla de la sorte : «Dieu me préserve d'écouter tes paroles et d'abandonner le Christ, le Dieu vivant, le Dieu véritable qui, pour notre rédemption, a souffert la mort dans son corps. Si je me rendais à tes discours, sache que je mourrais et souffrirais des tourments éternels. Mais si tu me fais périr, je ressusciterai comme mon Dieu et serai avec lui glorifié.»

En entendant ces paroles et voyant son inébranlable fermeté, Dchidchoum étonné ordonna de se saisir de lui et de le jeter en prison, afin de trouver un moyen de le ramener, car il ne voulait pas faire périr un homme doué de tant de grâces et d'une telle majesté. Quand on le conduisit en prison, il bénissait Dieu et lui demandait son secours, afin que par sa miséricorde il fût jugé digne d'entrer en possession de la lumière éternelle, avec tous les saints qui, par la mort, ont gagné l'immortalité.

Alors il se présenta devant Asim un mthawar gardabanien [1]), converti à la religion sarrasine, de qui l'oncle paternel avait été tué par les Tsanars, tandis que ses meurtriers avaient trouvé un asyle sûr auprès du roi Adarnasé, aïeul d'Artchil. Pour s'en venger, le Gardabanien dit à Asim : «Tu ne sais pas ce que c'est qu'Artchil ; c'est le fils de Stéphanos, le descendant de ce grand roi Wakhtang, qui était du sang de Mirian, fils de Kasré. Il était avec son père, lorsqu'on enfouissait les trésors du royaume de Géorgie, et connaît où sont les richesses cachées par l'empereur Héraclius, qui lui en a montré le dépôt.» Aussitôt qu'il eut entendu ce discours, Asim manda de nouveau Artchil et lui dit : «Je me suis précédemment laissé toucher par tes grâces, car tu es réellement un très bel homme. Maintenant on m'a dit que tu descends de l'illustre race des rois Khosroïdes, aussi deviendras-tu encore plus grand à mes yeux, si tu te montres docile. Ton royaume te sera rendu, et je te donnerai tous les trésors de tes pères ; mais avant tout découvre-moi les richesses des empereurs grecs et embrasse ma religion. Si tu te fais sarrasin, je te conférerai le généralat du pays de Géorgie, le titre de roi et de seigneur de ton peuple. — Sache bien, lui dit alors saint Artchil, que
152 j'étais jeune [2]), quand l'empereur Héraclius traversa ce pays. Mon père et mon frère ont

[1]) La Chron. arm. le nomme *Gardambel*, et le général arabe «Djidjnam, aussi appelé Nasim ;» mais plus bas on trouve la forme *Asim*. — Sur la peuplade de Dzanar, v. S.-Martin, Mémoires sur l'Arm. t. I, p. 233. Autant que nous pouvons nous hazarder à parler d'une histoire peu connue et non encore critiquée, le prince tué par les Tsanars devait être un des parents de ce Djouancher de qui il a été question p. 231, n. 7, au temps du mthawar Adarnasé. On sait que ce Djouancher fut assassiné, environ l'an 680, par un scélérat nommé Enib, et eut pour successeur Waraz-Trdat, fils de son frère Waraz-Phéroj ; Mosé Caghancatovatsi, Hist. des Aghovans, p. 109. Mais cet auteur ne donne aucun renseignement quelconque sur les personnages des branches collatérales des princes de Gardaban ; il ne fournit même aucune date positive sur les princes régnants. Cependant je crois que celle de 680, assignée par moi au meurtre de Djouancher est presque exacte.

[2]) En admettant que le roi Artchil eût seulement dix ans en 628, lors de la retraite d'Héraclius,

déposé leurs trésors dans la citadelle d'où l'émir Qrou a commencé sa retraite, et qui est au pouvoir des Grecs. Pour moi, je ne renierai pas le Seigneur mon Dieu et ne vendrai pas, pour une gloire qui passe bientôt, celle qui est impérissable. — Tu étais donc en Aphkhazie, répliqua Asim, lors de la défaite des Sarrasins? — J'y étais, dit saint Artchil, lorsque Dieu les humilia. — Quel Dieu, dit Asim, les a humiliés? — Le Dieu vivant, répondit Artchil, le créateur des cieux et de la terre; lui qui est descendu du ciel en ce monde, pour la rédemption du genre humain, qui nous a ressuscités par sa mort et nous a donné l'immortalité: c'est lui qui les a frappés et abattus. — Celui dont le Dieu est mortel, reprit alors le commandant Asim, et qui d'un être mortel espère recevoir la vie, doit lui-même mourir;» et il ordonna de faire périr Artchil en lui coupant la tête, sans égard pour sa beauté, sans respect pour la majesté de sa race. Les bourreaux entrainèrent saint Artchil et lui coupèrent la tête avec un sabre. Ce fut le 20 du mois de mircan ou de mars [1]) qu'il remit son âme entre les mains de son créateur. Préférant la mort à une immortalité [2]) trompeuse, il changea contre les joies éternelles les plaisirs passagers d'une royauté périssable, et devint digne de se présenter devant le Seigneur, au milieu des légions des anges et des généreux martyrs, avec lesquels il se réjouit, en face de la Sainte-Trinité.

Dès que le saint martyr Artchil eut expiré, le soir même arrivèrent les Goderdzians de Tba, et avec eux les aznaours Maméans [3]), qui enlevèrent secrètement son corps, l'embaumèrent très honorablement, et l'ensevelirent dans une église construite par lui à Notcora [4]). L'épouse du saint martyr donna des villages dans le Cakheth, à titre de propriété héréditaire, à ceux qui avaient soustrait les restes mortels du roi. Quant à cette histoire de son martyre, elle fut trouvée, écrite ainsi brièvement, parce que dans ces temps de confusion nul n'avait songé à la retracer plus en détail. [5])

il aurait été, en 718, âgé de 90 ans. Comment pouvait-il être aussi beau que l'auteur l'a dit ci-dessus? En outre si, comme il paraît par ce passage, Héraclius avait caché ses trésors près de la montagne où est située Anacoph, d'où commença la retraite de Mourwan, le sens des passages, p. 144, 145, rendus douteux par l'emploi du mot გორი, analogue au nom de Gori, se trouverait fixé par la réponse du roi.

[1]) En l'année 781 depuis l'incarnation, dit le patriarche Antoni, dans le 3e discours du Martyrica; date qui n'est pas plus exacte que celle de 718 — 470 adoptée par Wakhoucht.

[2]) [illegible]. Je traduis comme si le texte portait [illegible].

[3]) Ce sont deux familles inconnues. Il y a plusieurs Tbeth ou Tbis; v. la Géogr. de la Gé.

[4]) Chron. arm. à Noutcara: c'est un lieu inconnu.

[5]) Le patriarche Antoni, à la fin de son 3e discours, dans le Martyrica, dit que la Vie de S. Artchil a été composée brièvement par un inconnu, puis par Djouancher Djouanchérian, descendant de Rew, fils de Mirian, et parent du saint roi, enfin plus au long par le patriarche (mamath-mthawar) Vessarion ou Bessarion. Je crains, sauf le dernier détail, que le savant auteur n'ait ajouté au texte que l'on va lire. Quant à Bessarion, ce doit être le catholicos issu de la famille des Orbélians, auquel Antoni a consacré les stances 665—667, dans son Tsqobil-Sitqouaba; là il le loue comme bon religieux, pasteur attentif,

Ce livre de l'Histoire de la Géorgie, jusqu'à Wakhtang, fut rédigé par intervalles. De Wakhtang jusqu'à ce temps, il a été composé par Djouancher Djouanchérian, époux d'une fille du frère de S. Artchil et descendant de Rew fils de Mirian. Plus tard les générations suivantes écriront ce qu'elles auront vu, comme les circonstances du temps en donneront connaissance à leur esprit éclairé de Dieu. [1])

---

153 45e règne, Ioané et son frère Djouancher, mthawars de Géorgie, fils du saint martyr Artchil, Khosroïdes (dure 68 ans, pour Ioané, et 69 pour son frère, 718—786, 7).

Après cela, quand le saint roi-martyr [2]) Artchil fut mort, des deux fils qu'il laissait, Ioané et Djouancher, le premier s'en-alla dans l'Egris, accompagné de sa mère et de ses deux soeurs; l'autre, avec les deux dernières soeurs, resta dans les pays de Karthli et de Cakheth. Le roi-khacan des Khazars ayant eu vent de la beauté de la plus jeune de ces princesses, nommée Chouchan, envoya un ambassadeur à Djouancher, pour la demander en mariage, promettant de le défendre contre les Sarrasins [3]). A son arrivée, l'envoyé du khacan ayant exposé sa commission, Djouancher informa du tout son frère Ioané et leur mère, qui refusèrent et lui firent dire: « Quand notre position sera désespérée, il vaudra mieux pour nous aller en Grèce et nous adresser à des chrétiens, que de laisser souiller notre enfant. » Chouchan elle-même insulta le roi des Khazars. Trois ans après, le khacan envoya son général Bloutchan [4]), qui, par la route du Léceth, entra dans le Cakheth et assiégea la citadelle où se trouvaient Djouancher et sa soeur Chouchan. Il la prit en peu

prédicateur éloquent, adversaire des latins, historien des saints de la Géorgie. Bessarion avait remplacé, en 1723, le catholicos Doment III, alors en Turquie; il mourut en 1735.

[1]) La Chron. arm. attribue seulement à *Djouanber* la découverte de l'Histoire abrégée de la Géorgie, insérée dans les Annales, et la continuation de cette Histoire depuis Wakhtang-Gourgaslan jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés. Quoi qu'il en soit de la variante, ce curieux passage exprime parfaitement l'impression que l'on éprouve en lisant jusqu'ici les Annales, où l'on reconnait évidemment diverses mains: en effet les histoires des rois Mirian et Wakhtang-Gourgaslan paraissent avoir été composées *ex-professo*, par des biographes particuliers, peu importe à quelle époque, mais probablement dans des temps voisins des faits; les traditions historiques avant Pharnawaz, les règnes des autres souverains, doivent être l'ouvrage de plusieurs auteurs qui, en des temps divers, se sont appliqués à recueillir les souvenirs nationaux; enfin les abrégés des vies des saints Géorgiens, épars dans le texte, sont évidemment l'oeuvre de compilateurs, qui avaient entre les mains les originaux, plus détaillés, encore subsistants de nos jours, mais dont on ne sait pas toujours la date.

[2]) Dans le M-it T le titre de *roi* n'est pas joint au nom d'Artchil, mais je l'ai laissé subsister, parce que d'autres manuscrits le donnent, et que d'ailleurs il revient plusieurs fois, ainsi qu'on l'a vu dans la narration précédente.

[3]) Chron. arm. « contre les Khaghrth. » V. la note, p. 150 de la traduction de cet ouvrage.

[4]) Chron. arm. Bouldchan et Boughtchan.

de jours, fit prisonniers les princes, força Tiflis, conquit le Karthli et toute la contrée [1]). Comme il s'en-allait par la route de Dariéla, Chouchan dit un jour à son frère: «Il vaut

[1]) En 731 — 483. Comme les auteurs géorgiens sont seuls à parler de ces faits, on peut choisir l'une des nombreuses expéditions faites au VIIIe siècle par les Khazars, et mentionnées dans l'histoire du Bas-Empire, t. XII, p. 165 — 169. Quoique la date donnée ici par Wakhoucht coïncide avec celles fournies par l'Histoire byzantine, cependant il faut se rappeler que, d'après le système de l'auteur géorgien, l'invasion dont il est question ici devrait être postérieure de beaucoup à celles de Mourwan-Qrou, i. e. au moins de 53 ans. Elle a pourtant une grande ressemblance avec celle qui, d'après l'historien arménien Ghévond, eut lieu au temps du khaliphe Hicham. «Dans ce temps-là, dit-il, il y eut un grand mouvement dans les régions du N. Le roi des Khazars, que l'on appelle Khacan, étant mort, Pharsbith, sa mère, ordonna à son général Tharmatch de rassembler contre l'Arménie une armée considérable. S'étant entendus ensemble, ils passèrent par le pays des Huns, par le pas de Djor et par le pays des Maskouth, et se jetèrent dans le Phaïtacaran. Ayant traversé l'Araxe, ils entrèrent en Perse, où ils ravagèrent Artavet, Gandzac-Chabastan, la province dite Atchi-Bagouan (l'Aderbidjan), Spatar-Phéroz, et Ormizd-Phéroz. Ayant battu une armée d'Ismaélites, commandée par le général Dchara, ils les passèrent tous au fil de l'épée, et allèrent faire le ravage dans le canton de Zarévand, où ils assiégèrent la forteresse d'Amproticar; ils avaient laissé à Artavet les prisonniers faits durant l'expédition. Pendant qu'ils assiégeaient Aprotic, un corps d'Ismaélites, commandé par Seth-Arach et peu nombreux, se jeta tout-à-coup sur leur camp, leur tua beaucoup de monde et délivra les prisonniers faits par eux. Le bruit de la mêlée étant arrivé à ceux qui assiégeaient Amprotic, ils se hâtèrent de quitter la citadelle et de venir au secours des leurs et fondirent sur les assaillants; mais ceux-ci firent bonne contenance, tuèrent un bon nombre de Khazars et leur prirent une enseigne, consistant en une figure de cuivre, que le bataillon d'Harach conserve encore en souvenir de l'exploit accompli par ses prédécesseurs.» Après cela le khaliphe envoya son frère Mslim avec des troupes nombreuses, pour secourir Harach, mais il n'arriva pas à temps, puisque Seth avait déjà remporté la victoire. Mslim voulut punir ce général d'un succès dont il était jaloux; mais n'ayant pu réussir dans ses projets, il revint auprès du khaliphe. Si je me trompe en identifiant cette expédition avec celle du général Bouldchan, du moins le récit de Ghévond est aussi curieux que neuf.

Le même auteur raconte encore une autre incursion des Khazars, qui, je crois, pour le temps et pour le lieu, concorde encore mieux avec les indications de l'auteur géorgien:

Après avoir rapporté ce qui se passa dans les deux premières années du khaliphe Abdala-al-Mansour: «Iézit, hramanadar ou lieutenant du khaliphe en Arménie, envoya, dit cet auteur, des députés au roi du N., appelé khacan, pour l'engager à s'allier avec lui, afin de cimenter la paix entre lui et les guerriers khazars. Le roi des Khazars y consentit et lui donna pour femme sa fille Khathoun, qu'il fit accompagner d'une quantité de servantes, de domestiques et d'esclaves. La princesse étant morte peu de temps après, le lien de leur union fut brisé, parce qu'on crut que sa mort était l'effet d'une perfide machination. Le roi donc rassembla de nombreuses troupes, qu'il confia à un de ses généraux, Rhaj-Tharkhan, du bataillon des Khathirlithbers, et les envoya dans nos contrées, où Iézid commandait. Ceux-ci répandirent la dévastation au N. du puissant fleuve Cour et s'emparèrent de plusieurs cantons, à savoir Hédchar, Cagha, Ostan-Marzpanian, Haband, Géghavon, Chaké, Biès, Khéni, Kambekhdjan, Khazmaz, touts appartenant au pays des Aghovans; ils se rendirent maîtres encore de la belle plaine de Baghasacan, remplie d'innombrables troupeaux et d'un riche bétail, qui devinrent leur proie. Ils prirent encore sept cantons de la principauté de Géorgie, à savoir: Choutchk. Kovegh-Gaphor, Tchéleth. Vélis-Tzikhé,

mieux pour moi mourir, afin que le Seigneur daigne m'admettre au milieu des saintes femmes, qu'être souillée par des païens;» et ôtant la pierre de son anneau, sous laquelle était un poison mortel, elle la suça et mourut sur-le-champ. Bloutchan partit, emmenant Djouancher près du khacan, et raconta à ce dernier la mort de la princesse Chouchan. Courroucé de ce qu'il ne lui avait pas apporté son corps, qu'il voulait voir, le khacan ordonna d'arrêter Bloutchan, de lui passer une corde au cou et d'en donner les deux bouts à autant de cavaliers, qui, tirant chacun de son côté, lui arrachèrent impitoyablement la tête.

Djouancher étant resté là sept ans, le khacan le renvoya dans la *huitième* année dans ses états [1]), avec de riches présents. Depuis lors la majesté des grands rois Khosroïdes ne fit que décroître. D'abord la puissance des Sarrasins augmenta, et ceux-ci, par leurs fréquentes expéditions, ravagèrent toute la contrée; secondement, le nombre des mthawars s'étant accru au pays de Géorgie, on ne vit partout que guerres et dissensions intestines. Si parmi les fils de Wakhtang il s'en montrait un digne du titre de
154 roi, les Sarrasins l'anéantissaient; car les fils d'Agar avaient pris Tiflis [2]), et en ayant fait leur repaire, ils levaient sur le pays l'impôt dit du kharadj: enfin, grâce à la multitude de nos péchés, Dieu permit qu'ils devinssent extrêmement puissants. [3])

Cependant ce Djouancher épousa une femme Bagratide, Latawr [4]), fille d'Adarnasé. Sa mère, qui ne savait pas bien que les Bagratides fussent descendants du prophète Da-

Thianeth et Kherc, et en ayant enlevé une quantité de captifs et de butin, s'en retournèrent chez eux. Le goutteux, au parler saccadé, qui portait le titre de hramanadar, incapable de lever la tête, et ne sachant que se cacher comme un animal sans voix, regardait d'un oeil indifférent la ruine de notre pays. Mais bientôt ce pervers, qui avait laissé bouleverser le pays des Aghovans, partit pour aller s'entendre avec le prince d'Ismaël, qui envoya son fils, comme otage, dans l'Assyrie, et lui-même ne tarda pas à périr par le glaive, à la porte des Aghovans.»

Iézid gouverna l'Arménie environ deux ans, 758—760: ainsi c'est dans cet intervalle que dut avoir lieu l'expédition de Rhaj-Tharkhan, *une vingtaine d'années* après Mourwan-Qrou.

[1]) En 738 — 490. Wakhoucht dit que Djouancher fut 7 ans en Khazarie; la Chron. arm., qu'il fut renvoyé après 7 ans. Or, ou notre texte est fautif en disant, comme il le fait, que Djouancher resta là *sept ans*, ou il l'est en plaçant son renvoi *dans la septième année*, ce que j'ai dû corriger.

[2]) Je ne sais si, vu la date du règne de Djouancher, il ne s'agit pas de la prise de Tiflis par Merwan, qui guerroya réellement à cette époque contre les Khazars; car ceux-ci étaient alors maîtres de la Géorgie, qu'il fallut leur arracher.

[3]) Ici mon manuscrit porte: «La prédication de l'impie Mahomet se répandit et fut adoptée par beaucoup de peuples. Après cela les Perses firent une invasion jusqu'au Pont-Euxin et, Dieu le voulant ainsi, s'emparèrent de toute la Cappadoce.» Cette phrase et la suivante, dont, au reste, le sens n'est pas facile à déterminer historiquement, manquaient ici aux M-its R, T; mais on les a déjà vues p. 143, d'après le seul M-it T, dans un endroit plus convenable que celui-ci.

[4]) Chron. arm. *Lator*. Suivant Wakhoucht, p. 40, Latawar était fille d'Adarnasé, descendant de Stéphanos II, à la 4e génération, Il ajoute que cet Adarnasé était maître du Clardjeth, comme l'Annaliste va le dire, en parlant d'un personnage de même nom, sans le désigner plus en détail.

vid, le père de Dieu, selon la chair, s'opposa à un pareil mariage; mais quand elle eut vu l'épouse de son fils, elle l'aima, la bénit et lui souhaita mille prospérités. Plusieurs années s'étant écoulées, il vint un émir agarien, qui gouverna le Karthli, l'Arménie et le Héreth, et qui s'appelait Khosro [1]). Celui-ci répara Tiflis, que les Khazars avaient ruiné.

Les Grecs étant affaiblis, Léon, éristhaw d'Aphkhazie, fils du frère de Léon à qui l'éristhawat héréditaire de cette contrée avait été conféré précédemment, se détacha d'eux. Ce Léon avait pour mère une fille du roi des Khazars, et secondé par ces derniers dans sa défection, s'empara de toute l'Aphkhazie et de l'Egris jusqu'au mont Likh. Comme l'éristhaw Ioané était mort [2]) et Djouancher vieux, il prit le titre de roi des Aphkhaz, après quoi Djouancher mourut. [3])

Toutefois, pendant qu'il vivait encore, le tiers du Clardjeth, du Chawcheth, de l'Adchara, de Nigal, d'Asis-Phor [4]), d'Artan, du Bas-Tao et des forteresses occupées de père en fils par les descendants de Wakhtang, ce tiers étant échu à Adarnasé Bagratide [5]), celui-ci vint dans le Clardjeth, où il mourut. Son père Nersé, fils de Waraz-Bacour l'antipatrice; le père de Waraz-Bacour, nommé Gouaram couropalate, fils du premier Stéphanos et frère de Démétré [6]): tous ces princes étaient morts. Philipé et Sté-

[1]) Chron. arm. Khosroïdis. Ce nom hétéroclite paraît être la représentation de deux mots géorgiens, dont l'un joue dans le texte un rôle tout-à-fait parasite: [illegible]. Ici certainement le mot ოდეს ne peut signifier *quand*, ce qui est son sens ordinaire; et pourtant le nom *Khosroodès* est entièrement insolite.

[2]) En 786 — 6e année du 13e cycle pascal de 532 ans.

[3]) En 787 — 7. La révolte de Grigol, éristhaw de Cakheth, eut lieu au même temps; Wo. p. 40.

[4]) Nigal et Asis-Phor sont des districts inconnus d'ailleurs, si ce n'est que le premier sera de nouveau mentionné p. 156. Quant au second, c'est bien l'Asiats-Phor mentionné dans la Géographie de Moïse de Khoren, mais la position n'en est pas indiquée.

[5]) [illegible]. J'ose à-peine croire que j'aie bien traduit ces mots. Voici ce que je puis saisir: cet Adarnasé avait deux frères, qui, à ce qu'il paraît, eurent des éristhawats dans les contrées ici décrites; pour lui, ses possessions étaient ailleurs, les Annales ne disent pas où. Quand ses frères furent morts, Adarnasé *hérita du tiers* qui lui revenait dans le Clardjeth, et alla s'y fixer. Wakhoucht, p. 231, explique plus clairement les choses. Les ancêtres d'Adarnasé possédaient le Clardjeth et le Gardaban; pour lui, en restant éristhaw des éristhaws, il donna des éristhawats dans le Clardjeth à ses deux frères, mais quand ceux-ci furent morts, [illegible]: c'est dans les mots [illegible] que gît tout le commentaire de Wakhoucht; ils sont si obscurs que, pour le moment, je renonce à les expliquer. Quant au mot [illegible], il semble dériver de სამი *trois*, dans le même genre que [illegible], « divisé en quatre, quart; » il se trouve avec ce sens dans un vers du roman de Tariel, § 726 de la nouv. éd. [illegible] « le temps de ma vie semble dès à-présent réduit au tiers. »

[6]) Je crois que c'est de ce prince que parle Vardan, p. 56: « La croix de Vardzia opéra, dit-il, des miracles, entre les mains du vartabied Timothé, sur la personne de l'épouse de Dimitri, roi de Géorgie, qu'elle guérit complètement. » Ceci est raconté du temps où le patriarche arménien Nersès III était réfu-

phanos, frères d'Adarnasé, étaient morts aussi. Après la mort d'Adarnasé, Dieu éleva aux honneurs du trône Achot couropalate, fils de ce prince et frère de l'éristhaw Gourgen. [1])

46e couropalate de Géorgie, Achot, fils d'Adarnasé, Bagratide (règne 39 ans, 787 — 826).

Cet Achot couropalate exerçait l'autorité dans le pays de Barda, résidait dans la ville de ce nom, ainsi qu'à Tiflis, et possédait les territoires aux environs de cette dernière ville [2]). En effet, dans le même temps que Maslama vint en Grèce et en sortit vaincu, couvert de honte, l'empereur conféra le couropalatat à Achot, qui devint puissant, tan-
155 dis que les Sarrasins s'affaiblissaient [3]): il ne resta plus à Tiflis qu'Ali, fils de Chouab. Grigol était mathawar dans le Cakheth.

Achot eut deux fils, Adarnasé et Bagrat.

gié dans la Taïk, où se trouvait la croix de Vardzia (649 — 661 de J.-C.). Or, à cette époque, il n'y avait pas de roi de Géorgie, nommé Dimitri.

[1]) Aucun de ces personnages n'a figuré dans l'histoire, toutefois leur généalogie est très intéressante pour les origines des Bagratides géorgiens, bien qu'elle soit contradictoire avec les renseignements fournis à ce sujet par les histoires arméniennes. Je dois ajouter que, depuis les mots «son père Nersé,» jusqu'à «morts aussi,» il y a lacune complète dans le M-it. T.

Comme j'ai donné en note, p. 38, la liste des trois premières dynasties d'après Mékhithar d'Aïrivank, je joindrai ici celle des princes Khosroïdes suivant le même auteur :

24 Mihran.	31 Vartchil ou Vartchi (C).	34 Datché ou Vatché (C).	39 Goram.
25 Bahkar.	32 Mihrdat.	Gourgaslan.	40 Stéphanos.
26 Mihrdat.	Varza-Bakar.	35	41 Atrnerseh.
27 Varza-Bakar.	Sourmac.	36 Pharsman, ou Pharsan.	42 Stéphanos (manque, C).
28 Trdat.	Dchouancher.	37 Pharsman (manque, C).	43 Artchil et Mihr.
29 Pharsman.	33 Vakhtanc, qui bâtit	38 Bacour.	44
30 Mihrdat.	Tiflis.	Kasré Apraz.	45 Djouancher ou Djouanber (C).

Les noms qui ne sont pas précédés d'un No. manquent aux listes géorgiennes; les Nos. non suivis d'un nom, indiquent les lacunes; le (C) marque le M-it. de Monseigneur Carabied, souvent différent de celui du Musée asiatique.

[2]) Cette phrase, un peu incohérente, manque ici au Mit. T, qui, par compensation, la replace un peu plus bas, p. 155, où on la trouvera en note.

[3]) Il doit y avoir ici plusieurs graves anachronismes et peut-être aussi confusion de personnages. L'entreprise de Maslamah contre Constantinople étant, comme on le sait, des années 717 — 718, Achot ne put recevoir alors le couropalatat et mourir, ainsi qu'il sera dit plus bas, en 826, ce qui supposerait un âge fabuleux. D'un autre côté, étant descendant à la cinquième génération de Stéphanos Ier, il est difficile de croire qu'il ait pu survivre 39 ans, à Djouancher, qui n'était qu'à la quatrième génération depuis le même souverain, et qui mourut dans un âge avancé, d'après l'Annaliste. Je tâcherai d'éclaircir ce point par des faits, dans l'Addition relative aux Bagratides.

Dans ces temps-là, l'année suivante, Achot ayant fait une expédition, Thewdos, roi des Aphkhaz, son gendre et fils du second Léon, lui prêta assistance. Grigol sortit du Cakheth, ayant pour auxiliaires les Mthiouls, les Tsanars et l'émir de Tiflis. Dans une bataille livrée sur le Ksan, le mthawar de Cakheth fut vaincu par Achot, qui s'empara de tout ce qu'il possédait dans le Karthli, en sorte qu'il fut maître du pays depuis le Clardjeth jusqu'au Ksan. [1])

Après cela [2]) Khalil, fils d'Izid, étant venu d'Arabie [3]) et s'étant emparé du Somkheth, du Karthli et du Héreth, il se mit à guerroyer contre Achot couropalate, qui, hors d'état de résister, s'enfuit du côté de la Grèce, emmenant sa mère, sa femme [4]) et ses deux fils en bas âge; l'aîné, Adarnasé, et le cadet Bagrat. Il lui en naquit un troi-

[1]) Vardan, p. 63, s'exprime ainsi au sujet de deux Achot, contemporains l'un de l'autre, tous deux Bagratides, l'un géorgien, l'autre arménien: « Achot et Chapouh, fils de Sembat (Bagratide arménien, mort vers 790), partagèrent également l'héritage de leur père . . ., s'emparèrent de Chirak, de l'Achotsk et de la province de Taïk. Achot-le-Brave bâtit la forteresse de Camakh, qu'il peupla de ses partisans; il suivit les traces de son ancêtre Sembat, fils de Biourat, prince de Sembatavan, forteresse au pays de Sper. En effet, un jour qu'il était en prières, il fut cerné par les ennemis, mais ce spectacle ne l'empêcha pas de continuer jusqu'à la fin son entretien avec Dieu Puis marchant en avant, il fit tomber deux chefs ennemis, Lipavon et Abdalla, et 600 hommes environ furent taillés en pièces. Il installa aussi dans la Taïk les habitants du canton d'Aghiovit, dépendant de la famille gnounienne, délivrés par lui du joug des musulmans. . . . Dans ce temps-là les dissensions intestines des Ismaélites laissant respirer notre pays, les princes commencèrent à se fortifier, chacun dans sa province. Le commandant des musulmans donna la Géorgie à Achot, fils d'Atrnerseh, fils de Vasac, fils d'Achot prince d'Arménie, qui alla dans cette contrée et la subjugua. L'empereur lui conféra le titre de couropalate. Cependant Dchahap (général musulman) s'étant révolté contre son maître, alla avec son fils Abdalla s'emparer de Dovin. Ce que voyant Achot couropalate, il envoya supplier l'empereur Léon de secourir l'Arménie. Léon, occupé alors à se défendre des complots de Michel, ne put faire ce qui lui était demandé.... Cependant Achot fut maître du pays depuis Cghardch, le Clardjeth, jusqu'à Tiflis. » Ce passage, outre qu'il nous donne la généalogie du couropalate géorgien, suivant la tradition arménienne, et la connaissance de plusieurs faits accomplis dans le Tao, soumis alors à des princes arméniens, sert à établir le synchronisme du règne d'Achot; car Léon V, dit l'Arménien, devint empereur en 813, et la conspiration de Michel II, dit le Bègue, qui lui coûta la vie et le trône, eut lieu en 820; Lebeau t. XIII. Toutefois rien n'empêche que le couropalatat n'ait été conféré par un autre empereur à Achot, dans les limites de temps assignées par Wakhoucht.

[2]) Au lieu de cette mention de Khalil, le M-it. T porte: « Achot couropalate, maître du pays, faisait sa résidence à Barda et à Tiflis, et possédait le pays qui l'environne. Alors les Agariens, dont la puissance s'était consolidée, commencèrent à guerroyer . . . . »

[3]) En 791 — 11. Wakhoucht qui donne cette date, p. 40, écrit l'année géorgienne 13; c'est une erreur évidente, que j'ai rectifiée.

[4]) Tchamitch, t. II, p. 408, dit qu'elle était Géorgienne, mais je n'ai pas trouvé cette indication dans Vardan ni chez Asolic, l. II, ch. IV, cités en marge; il manque, à ce qu'il paraît, la fin de ce chapitre et les deux suivants tout entiers, dans mon M-it.

leur retraite, sur le Dchorokh, et les massacrèrent impitoyablement, jusqu'au dernier. Puis relevant le cadavre d'Achot, ils le portèrent dans son tombeau, dans l'église des saints apôtres, de la citadelle d'Artanoudj. Cet Achot couropalate fut tué *par les Mingréliens* [1]), en l'an du monde 6334, 46e du 13e cycle, le 29 du mois de janvier (— 826 de J.-C.). [2])

Il laissait trois fils: Adarnasé, l'aîné; Bagrat, le second, qui tous deux l'avaient suivi quand il passa dans le Chawcheth et dans le Clardjeth; Gouram, la plus jeune, né après sa venue à Artanoudj. [3])

Après la mort d'Achot, les Sarrasins s'emparèrent de tous les domaines extérieurs [4]) de ses fils, qui étaient en bas âge, et dominèrent dans la Géorgie; mais quand ces derniers furent devenus grands, Dieu leur rendit toutes les possessions de leur père. En
157 effet les trois frères, fils d'Achot, étaient élevés dans la citadelle d'Artanoudj; toutes les vallées du Chawcheth, du Clardjeth, de Nigal, payaient tribut aux Sarrasins, et Ali, fils de Chouab, était émir de Tiflis, où l'avait établi Khalil.

Dans ce temps-là les Gardabaniens [5]) s'entendirent pour nommer korévêque Datchi, fils d'Ioané Kwaboulis-Dzé; après lui, Samouel Donaour porta le même titre [6]). Cepen-

[1]) Ce nom est évidemment l'équivalent de celui de « fils d'Orozmoroz, » employé plus haut; et dont l'origine est inconnue; mais il manque dans le M-it. T.

[2]) Les M-its. R et T donnent la date ႾႷႪ, 6830, qui est beaucoup trop élevée, tandis que celle de mon M-it. est parfaitement juste avec l'ère grecque. Toutefois je crois que l'on peut expliquer la date fournie par le M-it. T, en supposant qu'il ait été copié sur un original où on lisait ႾႷ'Ⴊ, qui donne 6430, le copiste a bien pu lire Ⴞ'Ⴁ'Ⴊ, 6830. Or 12 cycles réunis donnent, avec les 46 années du 13e, la date 6430, trop forte de 96 années que les Géorgiens ajoutent à l'ère mondaine de C. P., en calculant leurs cycles comme ils le font.

[3]) Ces détails, déjà donnés p. 155, ne se trouvent ici que dans le M-it. T.

[4]) Ce mot doit signifier tout ce qu'Achot avait possédé hors du Chawcheth et du Clardjeth.

[5]) La province de Gardaban est certainement celle où les Géorgiens disent que s'était fixé, dans l'origine, Gardabanos, fils de Karthlos, v. p. 4, et très probablement celle que les historiens arméniens nomment Gardman; mais il est à croire que ce nom s'étendit, suivant les circonstances, à des contrées au S. et à l'E. du territoire de Gardabos, et qu'alors celle-ci n'appartint pas tout entière au même maître. Quand Bougha, de qui il sera question sous le règne suivant, vint en Arménie, outre le korévêque géorgien dont l'autorité s'exerçait principalement dans le Cakheth, il y avait dans le Gardman un prince arménien, Ctridj, dont la citadelle, nommée aussi Gardman, fut prise par le général turk. Celui-ci s'empara aussi de la ville de Tous, le Tavouch des modernes, et de son prince, Stéphanos Con. Bien que cette place fût dans le canton des Sévordiens, elle était pourtant dans le Gardman; Tcham. t. II, p. 451. Le district de Gardman dans la province d'Outi, s'étendait jusqu'à Chamkor; Indjidj, Arménie ancienne, en arm. p. 336, et je crois que c'est le même qui est nommé Djarman, dans un passage de Stéphanos de Siounie, déjà cité dans le Bullet. scient. t. IX, p. 255, et dans l'Addition relative au règne de Gourgaslan.

[6]) D'après l'Histoire du Cakheth, Datchi porta le titre de korévêque de 827 à 839, et son successeur Samouel jusqu'en 861. L'Histoire des Aghovans, ainsi que je l'ai dit plus haut, p. 254, n. 1, donne la série des princes de Gardaban, seulement dans la ligne de la branche aînée; par conséquent on n'y

dant l'Arabe Khalil étant revenu de nouveau, les Gardabaniens lui livrèrent bataille, à Gawaz, et le mirent en fuite avec grande perte des siens. Sahac, fils d'Ismaïl, fut alors émir de Tiflis. Khalil revint une troisième fois et fut tué dans le Djawakheth [1]. Son fils Mohmed étant venu dans le Karthli [2], Bagrat, fils d'Achot couropalate, s'unit à lui, le Karthli lui fut donné, et Dieu fit prospérer son règne.

47e couropalate, Bagrat Ier, fils d'Achot couropalate et frère d'Adarnasé et de Gouram, Bagratide (règne 50 ans, 826 — 876). [3]

Ce Bagrat et ses frères possédaient, à partir d'Artanoudj, tous les domaines de leur père et obéissaient aux Sarrasins. Mohmed étant venu dans le Karthli et Bagrat s'étant joint à lui [4], l'émir de Tiflis, Sahac, se mit en campagne avec une armée et se porta à Rekh. Cependant Mohmed et Bagrat prirent Ouphlis-Tzikhé, et les Cakhes, avec les Gardabaniens, vinrent au secours de Sahac. On se battit à Rekh. Après une lutte acharnée, ni les uns ni les autres n'ayant été vainqueurs, ils se séparèrent. Mohmed leva son camp et s'en alla à Barda. [5]

Ce Bagrat créa et établit un catholicos d'Aphkhazeth, en l'an de J.-C...... [6]. Jusqu'à cette époque, il s'était écoulé 219 ans depuis l'apparition de Mahomet, le législateur des Sarrasins [7].

trouve pas les noms ici mentionnés. Mais je ne fais aucun doute que les chorévêques de Gardaban, ici nommés, et que Wakhoucht regarde comme la première dynastie de Cakheth, ne soient des Arméniens ou au moins des Aghovans.

1) V. la note 4, p. 263. Quoique la mort de Khalil soit rapportée ici avant le règne de Bagrat Ier, elle eut pourtant lieu sous ce prince, comme le prouvent plusieurs des événements mentionnés dans le présent passage des Annales.

2) C'est ici, mal-à-propos suivant moi, que le M-it T met la phrase sur les possessions des fils d'Adarnasé, « depuis Artanoudj, » qui termine la p. 156 et commence la suivante; v. plus haut.

3) Suivant Wakhoucht, le Karthli ne lui fut donné qu'en 841 — 61, en sorte qu'il ne régna de fait que 35 ans; mais d'après l'usage, je fais partir son règne de l'époque où il eut le droit de succéder à son père.

4) Cette introduction manque au M-it T.

5) En l'année même de l'avénement de Bagrat.

6) Cette phrase manque aux M-its R, T, et de plus la date [illegible], donnée par mon M-it, est inexprimable, puisqu'elle est formée des deux chiffres 80, 30. Mais le fait paraît avoir quelque vraisemblance, ainsi que je l'ai dit p. 239, n. 6. Il sera encore parlé d'un catholicos, p. 168, 174, ..., mais toujours sans le nommer; il est nommé p. 175, addition du M-it T.

7) Ce chiffre ne manque pas d'exactitude, puisqu'il nous mène directement en 834, où commença la 219e année de l'hégyre.

Alors arriva de Bagdad l'esclave Bougha, le Turk [1]), envoyé avec une armée considérable, par l'émir-al-mouménin, qui dévasta toute l'Arménie, fit captifs les mthawars et vint de-là assiéger Tiflis, car cette ville était en révolte *contre le khalife* [2]). Il tua Sahac, émir de Tiflis, ruina et brûla la ville, et en saccagea tous les environs. Thewdos, roi d'Aphkhazeth, se mit en campagne pour lui résister et vint camper à Cwertzkhob [3]). Aussitôt qu'il en fut informé, Bougha envoya le général Zirak et le couropalate Bagrat [4]), qui lui livrèrent bataille et le mirent en déroute, avec grande perte des siens, et forcèrent le prince vaincu à s'enfuir par la route du Dwaleth; mais au retour ils furent atta-
158 qués à Djouaris-Gwerd [5]), par les Gardabaniens, et essuyèrent un rude échec. Dès que Bougha eut reçu cette nouvelle, il passa à Dchartaleth, y campa, et tira de l'Oseth 300 otages [6]); il avait l'intention d'entrer dans l'Oseth, jusqu'à Tzkhawot. Mais Aboulbas [7]),

[1]) M. Saint-Martin dit en effet dans ses Mémoires sur l'Arménie, t. I, p. 417, que Bougha, esclave turk, fut envoyé en 851, par le khalife Motawakkel, pour venger la mort de l'émir Iousouf, tué dans le Taron. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de donner ici les détails de son expédition en Arménie, racontée fort longuement par Tchamitch, t. II, p. 445. Toutefois, Bougha parut non sous Motawakkel, mais sous le khalife Mohtazem, nommé par les Arméniens Maksam-Djaphr-Ibrahim-Billah, ou Abou-Sahac-Ahmad-Mohtazem, et qui régna de 833 à 862. Je ne puis m'empêcher de citer ici Ciracos. Cet auteur (p. 33 du M-it du Mus. as.) dit que Abouseth, envoyé en Arménie par le khaliphe Dchambr, fut tué par les habitants du mont Khora, ou de Sasoun. Or, si dans le nom d'Abouseth il est facile de reconnaître celui d'Abou-Saad, dont parle M. S.-Martin, *loc. cit.*, envoyé en 848 par le khalife *Motawakkel*, celui de Dchambr, plus bas *Dchabr*, est certainement aussi une altération de Dchaphar, l'un des noms du khaliphe Mohtazem. Mais quand Ciracos ajoute que Bagdad fut fondé, à 4 journées de Babylone, par ce même Dchabr, au temps du catholicos Zakaria de Tzag, il fait un anachronisme évident, puisque Zakaria siégeait 854—876. Il était plus exact, p. 30, en attribuant la fondation de Bagdad à Abdala (Djaphar Almansour), que les Arabes surnommaient, à cause de sa cupidité, Abdlav-Dangi, i. e. serviteur de l'argent. Enfin il se trompe encore dans l'ordre des successions indiqué p. 30 et 34.

[2]) Asolic, l. II, c. 2, ne dit pas que Tiflis fût en révolte, mais seulement que Bougha marcha contre cette ville et fit pendre Sahac, fils d'Ismaïl.

[3]) Il paraît que c'est sous le règne de ce Thewdos, que l'empereur Théophile envoya une armée grecque au secours des Abasges, en guerre avec les Sarrasins, en 831. Les Grecs furent constamment vaincus. Saint-Martin croit que le continuateur de Théophane a fait erreur en assignant pour cause à cette expédition une demande de secours contre les musulmans, et que ceux-ci n'ont jamais étendu leur domination si avant dans le Caucase. Le passage des Annales auquel se rapporte cette note rend probable le fait mis en doute par le savant critique; Lebeau, t. XIII, p. 97, et n. 1., p. 98: la date seule diffère de 10 ans.

[4]) La soeur de Bagrat était cependant mariée au roi d'Aphkhazie, comme on l'a vu p. 155.

[5]) A l'extrémité de Djouar; Wakhoucht p. 45.

[6]) L'indication des otages ne se trouve que dans le M-it T.

[7]) Aboulabas est certainement Sembat, Bagratide arménien, fils d'Achot-le-Brave, et père, entre autres, d'Abas sparapet. Ce Sembat, surnommé Khostovanogh, le Confesseur, par les Arméniens, mourut dans sa prison à Bagdad, ou il avait été envoyé par Bougha, en 856. Asolic, l. II, c. 2, nomme

éristhaw d'Arménie, et Gouaram mamphal, frère du couropalate Bagrat [1]), firent dire aux Mthiouls de ne pas l'y laisser pénétrer. Ceux-ci en furent bien contents et sacrifièrent leurs otages [2]). Dieu les seconda; il tomba de la neige. Les Mthiouls barrèrent le passage à l'ennemi; Dieu leur donna la victoire, grand nombre de Sarrasins succombèrent, et leurs chevaux ayant mangé du iéli [3]), il en mourut beaucoup. Cependant, eu égard à la multitude des soldats, qui s'élevait à 120,000 hommes, la perte était peu sensible.

Ayant battu en retraite, Bougha alla hiverner à Barda [4]), fit prisonnier un certain fils de prêtre, qui était devenu mthawar [5]), et anéantit le Gardaban. Il ouvrit la porte de Derbend [6]) et fit venir par-là 300 familles khazares, qu'il installa à Chankor; par celle de Dariéla [7]) il emmena également 3000 familles osses, et les établit à Dmanis. Son pro-

Samara le lieu de la mort de Sembat. Il était, depuis l'an 820, sparapet ou généralissime d'Arménie, reconnu par les émirs arabes, et avait rendu beaucoup de services à Bougha, durant son expédition. On dit qu'il fut enterré dans l'église construite sur la fosse aux lions, témoin des souffrances du prophète Daniel; Tcham. II, 453; Vardan, p. 64. Bagrat couropalate avait épousé la fille d'Aboulabas, ib. p. 439; mais les auteurs arméniens ne disent pas qu'il ait rien fait pour ou contre les souverains de la Géorgie.

[1]) Ou *fils* d'*Achot*, suivant le M-it T, ce qui revient au même, mais le M-it omet le titre de *mamphal*.

[2]) Ces otages ont été mentionnés précédemment, dans le seul M-it T, et la Chron. arm. dit aussi que Bougha s'en était fait délivrer 300.

[3]) Soulkhan-Saba, dans son Dictionnaire, explique ce mot par «arbre qui gâte le miel,» et Guldenstädt, dans le petit Vocabulaire d'histoire naturelle à la fin du Ier vol. de son Voyage au Caucase, donne pour synonyme à Iéli «Azalea Pontica.» En effet cette plante est très commune dans les forêts de la Géorgie.

[4]) Chron. arm. «à Bagdad.» Asolic, l. II, c. 2, dit au contraire qu'il alla à Barda.

[5]) Il me paraît qu'il s'agit ici d'un chorévêque du Cakheth, v. p. 157; si les listes de Wakhoucht sont exactes, ce doit être Samouel Donaour, qui régna 839 — 861, et dont la mort n'est mentionnée qu'en passant. Le titre ecclésiastique de chorévêque était commun aux chefs des pays de Pharhisos, de Dzanar et de Gardaban; nous le retrouvons encore, donné par Mathieu d'Edesse, p. 70 du M-it du Musée Roumiantsof, à un certain Douthouc, qui était à Arzen, lorsque cette ville fut prise et dévastée par les généraux de Thoghril-Bek, en 1047. Cet auteur lui attribue une opulence vraiment extraordinaire; S.-Martin, Mém. t. II, p. 212. Cependant Vardan, p. 65, parlant de Bougha, dit aussi qu'il fit mourir le prince Sisacan et son frère Vasac; le grand prince Atrnerseh, du canton de Khatchen, le prince du Gardman, Ctridj; Asolic, l. II, c. 2, dit aussi que Bougha se saisit, entre autres, de Vasac, prince de Siounie, et de Ctridj, prince de Gardman.

[6]) Chron. arm. «le printemps suivant, il vint à Darband, en ouvrit la porte et fit venir de là 300 familles de Khazrétsi, qu'il installa à Chamkor, et par Dariel 100 *familles* Osses, qu'il établit à Dmanis.» Je crois devoir suppléer le mot souligné ici, et en tout cas le nombre de 100 familles me semble plus probable que celui de 3000 fourni par le texte géorgien. L'ignorance de ce fait m'a suggéré une conjecture, émise dans une note de la Descript. de la Gé. p. 152, et qui tombe ainsi d'elle-même.

[7]) Dans le M-it T, Darialamni.

jet était d'entrer dans l'Oseth, l'été suivant, mais l'émir-al-mouménin ayant su qu'il s'entendait avec les Khazars, ses compatriotes, lui envoya l'ordre de laisser le Karthli à Mohmed [1]), fils de Khalil. Bougha partit donc [2]), laissant l'émir Mohmed, qui fut ensuite destitué et remplacé par Isé, fils de Chikh, appartenant aussi à la famille du même Mohmed. Gabriel Donaour, frère de Samouel Donaour, était korévêque [3]). Isé partit et fut remplacé par un autre émir, nommé Abraham; Mohmed, fils de Khalil, fut de nouveau émir, et gouverna tout-à-fait à son gré les pays de Karthli, d'Arménie et de Ran. Le fils de Khalil étant parti, Gabloutz, parent de Sahac, eut le titre d'émir. Cependant Gouaram, fils d'Achot et frère de Bagrat couropalates, se saisit de Gabloutz, qu'il en-

[1]) Il est souvent nommé *Houmed*, dans le M-it T.

[2]) Il faut rapporter à cette époque, c'est-à-dire à l'année 855, le martyre de S. Costantiné, Géorgien, à Bagdad, où il avait été envoyé par Bougha, au temps du khalife Dchaphar ou Mohtasem. S. Costantiné était un riche Géorgien, du Cakheth, mthawar du Haut-Pays, ou du Karthli au N. du Kour, contemporain de l'impératrice Théodora, et de son fils, alors en bas âge, qui fut plus tard Michel III, dit l'Ivrogne, 842 sqq. Il alla en pélerinage à Jérusalem, où il répandit de grandes aumônes dans les couvents et dans les saints-lieux. Lorsqu'il eut atteint l'âge de 85 ans, dans une violente persécution, suscitée contre les chrétiens, il fut pris et conduit à Tiflis, par ordre de Bougha, puis mené, chargé de chaînes, à Samara, dans la Babylonie (Lebeau, t. XIII, p. 47, n. 3); comme il refusait de se faire musulman, deux seigneurs apostats, arméniens de naissance, lui furent envoyés pour le faire changer de résolution. Il persista dans ses refus et eut la tête coupée, le vendredi 10 novembre. C'est aussi sous cette date que se trouve écrite la Vie du saint, parmi celles des SS. Géorgiens, et que sa fête est indiquée, dans le Calendrier de Tiflis, pour 1840, 41. Il est probable que les seigneurs arméniens ici mentionnés faisaient partie des compagnons de Sembat-le-Confesseur (sup. p. 266, n. 7) dont parle Tchamitch, t. II, p. 452, qui abandonnèrent la foi, par crainte des tourments. Mon M-it et celui du Musée asiatique p. 105, fixent la mort de S. Costantiné à l'an 6457 du monde, 232 de l'hégyre, mais il doit y avoir erreur, et je crois qu'il faut écrire 6363 — 859, à moins qu'on ne prenne la date 6457 pour une date de l'ère mondaine géorgienne, plaçant la naissance de J.-C. en 5604, laquelle nous donnerait ici l'année 853 de J.-C. L'an 232 de l'hégyre commença le samedi 28 août, 6354 du monde, suivant l'ère de C. P., en 846 de J.-C., synchronismes qui ne concordent point avec ce qu'on sait de l'expédition de Bougha.

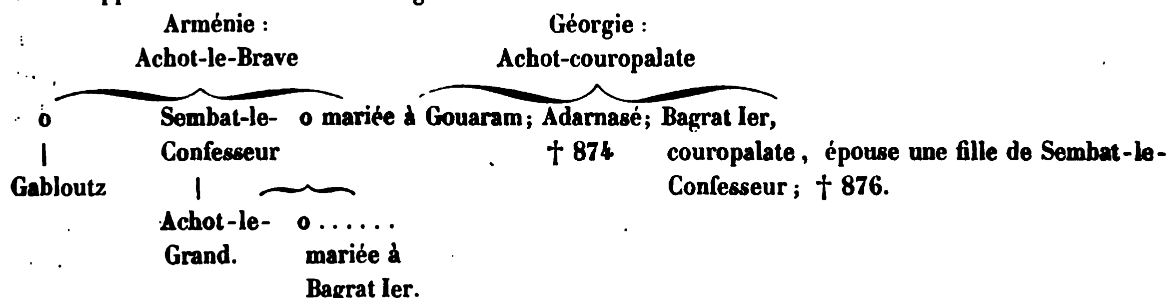
A ces détails le patriarche Antoni, dans le 12e Discours du Martyrica, ajoute que S. Costantiné avait souvent combattu contre les musulmans, à la tête des troupes géorgiennes, et que c'est ainsi qu'il tomba entre leurs mains. Il dit aussi que huit ans auparavant quarante Amorrhéens avaient été martyrisés au même lieu, et que les deux Arméniens apostats qui furent envoyés au saint étaient alors généraux, au service du khalife; ceux-ci furent chargés de trancher la tête à S. Costantiné, mais n'ayant pu y réussir, le khalife les fit remplacer par un bourreau. Mon M-it du Martyrica fixe cet événement au vendredi 10 novembre 6357 ou 849 de J.-C. Les mêmes auteurs disent encore, qu'après la mort du saint, l'impératrice Théodora et Michel III écrivirent à ses enfants une lettre de consolation. Quant aux Actes dont je viens de donner l'extrait, ils ont été écrits par un contemporain, peut-être même par un Grec. Vie des SS. Gé. au Mus. asiat. p. 98 — 107.

[3]) Il exerça l'autorité de 861 à 881.

voya en Grèce. Ce Gabloutz était devenu très puissant et avait soumis les Gardabaniens [1]. Il faisait la guerre à Achot, son cousin germain paternel, fils de Soumbat, roi d'Arménie et frère de Gouaram [2]. Ce dernier possédait le Djawakheth, le Trialeth, le Tachir, l'Abotz et Artan, et guerroyait contre les Sarrasins. Tantôt il avait l'avantage, tantôt le dessous. Or Gouaram partagea ses états entre Adarnasé et Bagrat, ses frères, et donna l'Abotz au roi d'Arménie, frère de sa femme. Après cela Adarnasé, frère de Gouaram et fils d'Achot couropalate, mourut; Bagrat couropalate, frère d'Adarnasé, mourut aussi [3]), en 876 — 96, laissant trois fils, Dawith Achot et Adarnasé; cet Adarnasé 159
mourut en 874—94; Achot, frère de cet Adarnasé et fils de Bagrat couropalate, mourut en 885 — 105. [4])

Dans ce temps-là Giorgi Aghtséphel [5]), roi d'Aphkhazie, frère de Thewdos et de Démétré et fils de Léon [6]), se mit en campagne; il prit le Karthli et laissa pour éris-

[1]) On peut représenter ainsi la généalogie de ce Gabloutz, prince inconnu d'ailleurs dans l'histoire, et les rapports de la maison de Géorgie à celle d'Arménie.



Si les rapports de parenté de ce Gabloutz étaient autrement indiqués ici, on pourrait croire qu'il est le même que Vasac Siounien, dit Gabourh, fils de Souphan, et qui avait épousé une fille d'Achot-le-Grand; Tcham. t. II, p. 676. Achot avait établi son gendre prince de Siounie, et l'avait fait confirmer dans ce titre par le khalife. Gabourh mourut en 887, après avoir rendu les plus grands services à son beau-père, et l'avoir aidé à soumettre ses ennemis; ib. 705. Il ne put donc faire la guerre à Achot, fils de Sembat-le-Martyr.

[2]) Le texte porte: [illegible], comme si c'était Achot et non Sembat qui fût frère de Gouaram; mais je lis [illegible], afin que l'on voie que Gouaram et Soumbat étaient frères: en effet on va voir plus bas que Gouaram avait épousé une fille d'Achot-le-Brave, conséquemment une soeur de Soumbat-Aboulabas.

[3]) Suivant Vardan, p. 64, une fille de Sembat-Aboulabas, généralissime d'Arménie, fut mariée à Bagarat, fils d'Achot couropalate géorgien: elle fut sans doute la mère des trois princes qui vont être nommés.

[4]) L'année de l'ère chrétienne manque dans toutes ces dates, c'est moi qui l'ai suppléée. Du reste, cet article généalogique et ceux que l'on verra p. 160, 161, sont réunis en un seul, dans le M-it T, p. 161, que j'ai placé comme variante, p. 198 du Texte.

[5]) Ce titre manque dans les M-its R, T, où il est remplace par les mots « frère de Thewdos... »

[6]) Chron. arm. « Le roi Giorgi et Démétré, gendre de Léon, prirent le Karthli.. » D'après l'histoire, Giorgi et Démétré étaient tous deux fils de Léon II.

thaw à Tchikha un fils de Démétré.[1]) Quand Giorgi, roi des Aphkhaz, mourut, il resta un jeune fils de Dimitri, nommé Bagrat, connu par son exil[2]). La femme du roi Giorgi tua Tininé, fils de Démétré et éristhaw de Tchikha; le mthawar Ioané Chawlalian la séduisit et fit jeter Bagrat à la mer, mais Dieu le sauva et le fit aborder à Constantinople. Le roi Ioané[3]) fit épouser à son fils Adarnasé la fille de Gouaram, fils d'Achot[4]). Ioané, roi d'Aphkhazeth, étant mort, son fils Adarnasé lui succéda[5]). Alors Liparit s'empara du Thrialeth, bâtit la citadelle de Cldé-Carni, et Dawith, fils de Bagrat couropalate, devint souverain.

Thewdos II[6]), en mourant, avait laissé sa femme survivante: le roi Giorgi lui succéda. Comme ce dernier était possesseur d'Aghtseph[7]), on le nomme Giorgi Aghtséphel: il régna 27 ans. Bagrat, fils de Démétré, régna 12 ans.[8])

48e roi-couropalate, Dawith Ier, fils de Bagrat Ier, Bagratide (règne 5 ans, 876—881).

Nasra[9]), fils de Gouaram mamphal, frère du père de ce Dawith couropalate, se révolta contre lui. Nasra, cousin germain paternel de ce Dawith, et Gourgen[10]), étaient pour les Aphkhaz; Dawith et Liparit[11]) assistaient les Arméniens; or les Arméniens et les Aphkhaz se disputaient le Karthli[12]). Dans ce temps-là Gouaram se fit moine.

[1]) Ce Tinen, de qui la mort va être racontée. — Ici mon M-it ajoute: «Il régna sept ans;» cette indication sera toute-à-l'heure contredite; d'ailleurs, d'après Wakhoucht, Hist. d'Iméreth, Giorgi Ier régna 32 ans, 845 — 877.

[2]) V. p. 161.

[3]) Fils et successeur de Giorgi Ier, en Aphkhazeth; mort 879.

[4]) I. E. de Gouaram mamphal, comme il sera dit p. 160.

[5]) Il régna jusqu'en 887.

[6]) Le numéro II se trouve dans le texte, ce qui fait voir que c'est une interpolation moderne.

[7]) Lieu dont la position est inconnue.

[8]) Tout ce § manque dans les M-its R, T, et contredit, tant les indications précédentes, que celles de Wakhoucht. Quant à Bagrat, ici mentionné, il régna 19 ans, 887—906: le petit membre de phrase qui le concerne est une note de mon M-it.

[9]) Depuis ce mot, jusqu'à «Dawith», omission, dans le M-it T.

[10]) Je crois que c'était un fils d'Adarnasé frère de Bagrat couropalate, et par conséquent un cousin germain de Dawith.

[11]) Ce personnage a déjà été nommé un peu plus haut; suivant l'auteur de l'histoire des Orbélians, il serait le plus ancien membre connu de cette famille.

[12]) Ces paroles si courtes, et qu'aucun des faits précédents n'aide à comprendre, renferment une allusion à ce que dit Vardan, p. 69, d'une manière non moins brève: «Achot-le-Grand étendit ses possessions en Géorgie et en Albanie et soumit les Caucasiens.» Asolic, l. III, c. 2, dit également: «Avant de devenir roi, Achot fut durant 30 ans prince, puis prince des princes d'Arménie et de Géorgie.» A la suite de ses exploits, le khalife (Mohtadi) lui fit remettre par son lieutenant, Isé, fils de Chékhi, les in-

Cependant le couropalate Dawith construisit l'église de Khakhoul [1]). Gabriel Donaour, korévêque de Cakheth, étant mort [2]), Phadla Arewmanel, homme sage et expérimenté, succéda à son titre.

Dans ce temps-là, Nasr, fils de Gouaram mamphal, tua par trahison le couropalate Dawith, fils de Bagrat et son oncle paternel [3]), en 881 — 101. Celui-ci laissait un fils, Adarnasé, qui devint roi après son père.

Achot-Cécéla [4]), fils d'Adarnasé, fils d'Achot-le-Grand [5]), mourut en 867 — 87. Soumbat mamphal, d'Artanoudj, frère d'Achot-Cécéla et fils d'Adarnasé, fils d'Achot-le-Grand, en 889 — 109; Dawith mamphal, fils de ce Soumbat, et qui s'était fait moine, en 943 — 163; Soumbat, éristhaw des éristhaws, fils de ce Dawith mamphal, qui était 160
moine, en 988 — 208; il laissait deux fils, Dawith et Bagrat. Ce Bagrat, fils de Soum-

signes de la royauté, et bientôt l'empereur Basile Ier lui envoya également une couronne: il fut donc le premier Bagratide arménien ayant le titre de roi, qu'il porta cinq ans, jusqu'en 890; sept ans, d'après Vardan, loc. cit.; Asolic, loc. cit., dit qu'Achot reçut la royauté en 888, et l'exerça cinq ans; v. Tchamitch, t. II, p. 704, cet auteur place les expéditions d'Achot dans le Caucase et au pays de Gougark, immédiatement après son couronnement, ce qui change de très peu la date. Il ajoute, p. 705, qu'en l'an 888, la population de Gougark s'étant révoltée contre Achot, son fils Sembat, qui faisait souvent les fonctions de vice-roi, marcha contre ce pays avec une armée géorgienne et arménienne, le soumit et alla résider dans une forteresse nommée en géorgien Chamchoudé ou Chamchoghdé, i. e. Trois-Arcs, c'est celle de Samchwildé, dont le nom est défiguré encore de plusieurs manières par les auteurs arméniens, et signifie «Lieu où il y a des arcs, où l'on tire de l'arc», *sa-mchwildi*, que Jean Catholicos, auteur de cette étymologie, confond avec *sami mchwildi* (სამჳლდე, სამიჳლდე). Vardan, *loc. cit.*, ajoute qu'Achot nomma prince de Géorgie le fils de sa soeur, et mourut en 344, de l'ère arménienne, 895 de J. C., après sept ans de règne. La première partie de cette phrase est exacte, puisque Bagrat Ier, de Géorgie, avait épousé une soeur d'Achot-le-Grand, ainsi qu'on le voit dans le Tableau généalogique; mais rien ne prouve que Dawith Ier eût reçu d'Achot l'héritage de son propre père. Quant à la durée du règne d'Achot et à la date de sa mort, Vardan diffère de Tchamitch, comme je l'ai dit plus haut: le chiffre Է 7 peut à la riguenr avoir été mis à tort pour Ե 5, mais l'autre différence, ainsi que celle résultant du texte d'Asolic, est plus notable, et mérite d'être relatée, du moins comme renseignement. Il paraît, du reste, que le chiffre donné par Asolic n'est pas rigoureux; car ayant fixé l'avénement d'Achot à l'an arménien 336, 888 de J. C., et sa mort cinq ans après, il dit dans le chapitre suivant que Sembat, fils d'Achot, lui succéda en 340, qui répond à notre année 892, d'après son système. Il pourrait bien y avoir là une erreur de copiste.

[1]) Le même fait sera attribué, p. 169, à Dawith-le-Grand couropalate; ici il est omis dans le M-it T,

[2]) Ce 4e chorévêque, neveu et successeur de Samouel Donaour, siégea de 861 à 881. Phadla Ier, dont l'origine est inconnue, siégea jusqu'en 893. Le titre d'Arewmanel dérive certainement d'un domaine de Phadla, qui n'est pas connu non plus. Wakhoucht, Descript. de la Gé. p. 31, exprime la même incertitude à ce sujet.

[3]) Ce membre de phrase est ajouté par T.

[4]) I. E. le gentil, le petit-maitre.

[5]) I. E. d'Achot couropalate, de Géorgie.

bat et frère de Dawith; mourut en la même année 988 — 208, comme son père Soumbat: il laissait deux fils, Gourgen et Soumbat [1]). Gourgen eut un fils, nommé Démétré, et Soumbat un fils nommé Bagrat [2]). Gourgen couropalate, frère de Soumbat mamphal, d'Artanoudj, et fils d'Adarnasé, fils d'Achot-le-Grand, mourut en 891 — 111; Achot-Coukh [3]), qui érigea Tbeth en évêché [4]), fils de Gourgen couropalate, en 918 — 138; Adarnasé, éristhaw des éristhaws, fils de Gourgen couropalate et frère d'Achot-Coukh, en 896 — 116: il laissait deux fils, Dawith, éristhaw des éristhaws, et Gourgen portant le même titre. Ce Gourgen, éristhaw des éristhaws, frère de Dawith, décoré du même titre, mourut en 941 — 161. Bagrat mamphal, d'Artanoudj, fils de Soumbat mamphal, anthypate, d'Artanoudj, fils d'Adarnasé et frère de Dawith mamphal, qui fut moine, mourut en 909 — 129; le fils de Bagrat mamphal, d'Artanoudj, nommé d'abord Adarnasé, et Wasili quand il fut moine, en 945 — 165; Achot [5]), frère d'Adarnasé le moine, et fils de Bagrat mamphal, d'Artanoudj, en 939 — 159; Dawith, éristhaw des éristhaws, fils de Bagrat mamphal, d'Artanoudj, et frère d'Adarnasé nommé plus tard Basili, en 908 — 128; Gourgen [6]) éristhaw, frère de ce Dawith éristhaw des éristhaws, en 923 — 143; Gourgen [7]), fils de ce Gourgen éristhaw, fils de Bagrat mamphal, d'Artanoudj, en 968 — 188. [8])

Reprenons maintenant l'histoire de Dawith couropalate, qui fut tué par Nasr, son cousin germain paternel, fils de Gouaram mamphal. Les Arméniens, Liparit et les Géorgiens, ainsi qu'Achot, frère de Dawith, et les Sarrasins, se réunirent avec des intentions hostiles contre Nasr, lui livrèrent bataille, le mirent en fuite et lui enlevèrent ses citadelles. Nasr s'enfuit en Grèce, auprès de l'empereur [9]), où [10]) il demeura longtemps, et les Karthles donnèrent la royauté à Adarnasé fils de Dawith couropalate.

---

[1]) Le roi Bagrat III s'étant emparé du Samtzkhé et du Clardjeth, qu'il réunit au Karthli, ces deux princes restèrent ses prisonniers; Wo. p. 231.

[2]) Selon Wakhoucht, p. 231, Hist. du Samtzkké, Dimitri et Bagrat moururent à C. P., où ils s'étaient réfugiés, après que leurs pères furent tombés entre les mains de Bagrat III. On ne sait d'où est tiré ce détail, ainsi que celui contenu dans la note précédente.

[3]) კუხი Coukhi, verjus; v. le Dictionnaire de Soulkhan-Saba.

[4]) Ou peut-être « qui bâtit l'église épiscopale de Tbeth, » comme le dit Wakhoucht dans sa Descr. de la Gé. p. 112.

[5]) C'est celui que Constantin Porphyrogénète nomme Kiskasi, mot qui parait venir de ქისქასი, brave ardent, et n'est pas sans analogie avec l'arménien քաջ, brave.

[6]) Wakhoucht, p. 231, le nomme, à deux reprises, *Gouram.*

[7]) Wakhoucht ibid. le nomme également *Gouram.*

[8]) Un passage d'Asolic, l. III, c. 30, nous fait comprendre que le titre de *mamphal*, attribué à cette curieuse généalogie à tant de Bagratides, doit signifier à-peu-près la même chose que mélik arabe, i. e. une espèce de roi: il doit dériver du même radical que მეფე *méphé*, roi.

[9]) C'était alors Basile Ier, dit le Macédonien.

[10]) Ce qui suit, jusqu'au mot « dans ce temps-là, » du règne suivant, manque dans le M-it T,

49e roi, Adarnasé II, fils du roi-couropalate Dawith Ier, Bagratide (règne 42 ans, 881 — 923). [1])

Durant son règne cet Adarnasé fit construire Bana [2]), par Cuiricé Banel, qui en fut le premier évêque. Cependant Bagrat, fils de Démétré roi des Aphkhaz, était allé en 161
Grèce, à Constantinople [3]). L'empereur grec lui ayant donné une armée et l'ayant envoyé par mer, il vint avec sa flotte en Aphkhazie, tua Adarnasé [4]), fils de Ioané, et s'empara du pays [5]). Ce roi Bagrat épousa la femme d'Adarnasé, fille de Gouaram mamphal, fit revenir de Grèce Nasr, frère de sa femme, et lui donna une armée, avec laquelle Nasr entra dans le Samtzkhé, s'empara des trois citadelles d'Odzrkhé, de Djouaris-Tzikhé et de Lomsiantha, bâties [6]) par le même Gouaram. Ayant formé là une armée innombrable, il marcha contre Adarnasé, roi de Karthli, fils de Dawith couropalate. Le roi Adarnasé, fils de Dawith qui avait été tué, marcha à sa rencontre, emmenant comme

remplacé par: « Gouram, fils d'Achot, étant mort, on l'enterra à Opiza, qu'il avait reconstruit. Cependant Bagrat . . . . »

[1]) Wakhoucht, p. 46, dit ici en marge que S. Ilarion, de Cakheth, mourut en 882—102; il répète cette indication, p. 181, sous la rubrique de Gabriel Donaour, chorévêque de Cakheth. Or S. Ilarion, natif du mthawrat ([illegible]) de Cakheth, vécut 10 ans au couvent de Garesdja et fut ordonné prêtre. De là il vint à Jérusalem, et après un long séjour en Palestine, rentra dans sa patrie. Il la quitta de nouveau, avec deux Géorgiens, pour aller dans le mont Olympe, où trois autres de ses compatriotes vinrent le joindre; cinq ans après, il alla à Constantinople, à Thessalonique, puis à Rome, où il passa 2 ans, et revint à Thessalonique. Ayant vécu là 3 ans, il mourut dans un âge très avancé, le 19 novembre, sous l'empereur Basile-le-Macédonien (867—886 de J.-C.). Ce prince fit venir ses reliques de Thessalonique, et du mont Olympe deux de ses disciples qui vivaient encore; il fit construire non loin de Constantinople, dans la vallée de *Hromani*, au lieu dit *Sosthen*, un couvent, avec une église des Apôtres, qui fut dédiée le 9 novembre, et où la châsse contenant le corps du saint fut portée par Léon et Alexandre, fils de l'empereur. Telles sont les seules indications fournies par la vie de S. Ilarion, nommé Ilarion-le-Nouveau dans les Vies des SS. Géorgiens, M-it du Mus. asiat. p, 282—311, 19 novembre; cf. ibid. p. 38. La fête du saint se célèbre le jour anniversaire de sa mort. On dit que cette Vie a été écrite d'abord en grec, par l'ordre de l'empereur Basile, et par un moine nommé Basile, qui l'avait connu personnellement, puis traduite en géorgien par un certain Théophile; v. Compte-rendu de l'Acad. des sciences, pour 1837, p. 142.

[2]) I. E. l'église de Bana, aujourd'hui Phanak.

[3]) Cf. p. 159.

[4]) En 887; Bagrat Ier régna en Aphkhazie jusqu'en 906.

[5]) Ici le M-it. T intercale les généalogies des Bagratides, disséminées dans les autres M-its., p. 159, 160, 161, 164, mais dans l'ordre chronologique, et de manière à rendre beaucoup plus claires les filiations, ainsi que les faits. Ce morceau, très long, sera traduit à la suite du 49e règne.

[6]) Je crois que le mot [illegible] se rapporte aux trois citadelles [illegible]. Le M-it T raconte ces faits en quelques mots; v. la variante, p. 194 du Texte, n. 5.

auxiliaires Gourgen couropalate [1]), honoré avant lui de cette dignité, les fils de Gourgen et les Arméniens [2]). Il s'engagea un combat et une mêlée opiniâtre, sur les bords du Mtcouar, mais Dieu ayant protégé la petite troupe d'Adarnasé, Nasr, les Aphkhaz, Baqathar, mthawar de l'Oseth, et l'éristhaw des Aphkhaz [3]), furent vaincus et mis en fuite. Nasr fut pris et tué, dans la vallée de Samtzkhé [4]), au village d'Aspindza, en 888—108. Comme il ne laissait pas d'enfants, sa mémoire s'éteignit. Gouaram mamphal, père de Nasr [5]) et fils d'Achot-le-Grand, était mort en 882—102; Achot, fils de Gouaram mamphal et frère de Nasr, en 869—89.

Or avant de mourir, Gourgen couropalate, fils d'Adarnasé, fils d'Achot-le-Grand, s'en-alla de Calmakh, sa propriété, situé dans le Tao, vivre dans le Chawcheth et à Artan; après quoi il s'éleva de la mésintelligence entre Gourgen couropalate et son peuple, d'une part, le roi Adarnasé et Bagrat d'Artanoudj [6]), de l'autre. Des deux parts on leva des troupes, et l'on vint au village de Mglinaw, dans la vallée d'Artanoudj. Dans le combat qui eut lieu, Gourgen couropalate fut mis en fuite, blessé et pris, et mourut de sa blessure, en 891—111, ainsi qu'on l'a dit plus haut.

Après cela le korévêque Phadla [7]) devint puissant et soumit les Gardabaniens; puis Cuiricé devint korévêque, et les aznaours furent maîtres du Karthli.

Dans ce temps-là, Costantiné, roi des Aphkhaz, entra en campagne, soumit le Karthli et se montra hostile au roi d'Arménie, Sembat Tiézéracal [8]). Etant venu avec une
162 armée nombreuse, il assiégea Ouphlis-Tzikhé, et ayant fait apporter des selles et des bâts, qu'il entassa les uns sur les autres, il prit la citadelle par ce stratagème. Cependant il s'allia par un mariage avec Sembat [9]) et rendit Ouphlis-Tzikhé avec tout le Karthli.

[1]) I. E. Gourgen mamphal-couropalate, d'Artanoudj, de qui il a été parlé plus haut dans la généalogie des Bagratides.

[2]) Pour les rapports du roi Adarnasé avec l'Arménie, v. l'Addition Sur les Bagratides. Sembat Ier, dit Nahatac, le Martyr, régnait alors, 890 — 914: il fut maître, dit Asolic, l. III, c. 2, de toute l'Arménie et de la Géorgie.

[3]) Ce membre de phrase est ajouté par T.

[4]) Le pays qui se nomme maintenant *Khéoba*; v. la Descr. de la Gé.

[5]) Ici ce nom est écrit *Nasré*.

[6]) V. le Tableau généalogique.

[7]) Phadla Ier succéda à Gabriel Donaour, mort en 881, et régna 12 ans, selon Wakhoucht; Cuiricé Ier, dont la généalogie n'est pas connue, régna jusqu'en 918.

[8]) Costantiné, fils de Bagrat Ier, lui succéda en 906 et mourut en 925. On verra dans l'Addition Sur les Bagratides l'histoire de ses rapports avec l'Arménie. En tout cas, il y a ici un anachronisme d'environ 100 ans, puisque Sembat-Tiézéracal régna de 977 à 989: il faut donc lire Sembat-*Nahatac*, ainsi que je l'ai dit ailleurs. Vardan, p. 71, dit qu'Abas, fils de Sembat-le-Martyr et frère du roi Achot-Ercath, avait épousé une fille de Gourgen, c.-à-d. de Giorgi II, prince d'Aphkhazie.

[9]) L'auteur géorgien ne qualifiant point l'alliance de Costantiné avec Sembat-Tiézéracal, on ne sait s'il épousa une soeur, une fille ou une parente de ce prince, car [illegible] comprend tous ces degrés. D'au-

Après cela il vint un émir agarien, nommé Abou-'l-Casim, fils d'Abousadj, l'Arabe, envoyé par l'émir-al-mouménin, avec une armée forte et innombrable, que le pays ne pouvait contenir. Il entra d'abord dans l'Arménie, qu'il dévasta tout entière, à savoir la Siounie, le Vaïots-Tzor et le Vaspouracan [1]). Alors le roi d'Arménie Soumbat, trop effrayé pour lui tenir tête, s'enfuit et se dirigea vers les montagnes de l'Aphkhazeth, où il demeura [2]). Le fils d'Abousadj vint à Tiflis, dont l'émir était Djafar, fils d'Ali; il alla ensuite mettre le siége devant Oudjarmo, où il n'y avait alors que 300 hommes, qui, après avoir combattu durant bien des jours, se voyant hors d'état de résister, se levèrent durant une nuit et s'enfuirent [3]). Les uns s'échappèrent, les autres furent atteints et massacrés. Apprenant la prise d'Oudjarmo, la garnison de Bodchorma [4]) quitta la citadelle et partit. Quand les ennemis se présentèrent, ils virent la place sans habitants, et dirent: «Là où il n'y avait qu'une simple enceinte, on nous l'a vigoureusement disputée, et une citadelle a été abandonnée sans défense.» Ils prirent donc Bodchorma, dont ils se firent une place forte, et quant à Oudjarmo, ils en détruisirent les remparts.

tre part on sait que le roi d'Aphkhazie était gendre փեսայ d'Adarnasé II; Jean catholicos, de qui nous apprenons ce renseignement, fait entendre dans un autre endroit que le mot փեսայ doit signifier *beau-frère*, puisqu'il nomme Gourgen fils de Constantiné, քեռորդի, fils de la soeur d'Adarnasé, d'où il résulte que le roi d'Aphkhazie avait épousé une soeur de notre couropalate; toutefois, comme nous manquons de détails sur ces faits, nous ne savons pas dans quel ordre eurent lieu les deux mariages de Costantiné. V. l'Addition Sur les Bagratides.

[1]) Le Siwneth, le Waïdzor et l'Asphouragan, suivant l'orthographe du M-it.

[2]) Asolic dit en effet, l. III, c. 4, que l'émir Housouph, fils d'Abousidj et frère d'Afchin, ayant été dénoncé au khalife pour ses méfaits, par le roi Sembat II, vint secrètement de Barda à Tiflis et dans le Tachir, d'où il passa dans le Chirac, et ne rentra en Perse qu'après s'être réconcilié avec le roi d'Arménie. Il se révolta de nouveau, et se déclara contre Sembat, qui, abandonné par Adarnasé II et par ses grands, se rendit dans le Tachir et de-là chez les Aphkhaz; Housouph le poursuivit, s'empara de la citadelle de Couel, le Qouel des auteurs géorgiens, et revint à Tiflis. L'année suivante Sembat, assiégé dans le fort de Capoït, au pays de Chirac, se rendit à son ennemi, et fut par ses ordres pendu à Dovin. Evidemment l'Abou-'l-Casim de l'auteur géorgien est le même que le Housouf des Arméniens et des Arabes. Quant aux dates de ces faits, voici celles fixées par Tchamitch; je n'ose me fier à celles de mon M-it d'Asolic, et ne veux pas les discuter, pour plus de brièveté: venue de Housouf, en 902; son départ, en 903; il se révolte contre le khalife, en 905; prise de Qouel, en 912; de Capoït, en 913; mort de Sembat, en 914. C'est dans les sept ou huit ans écoulés entre la seconde révolte de Housouf et la mort de Sembat, que l'Arménie fut dévastée par lui, comme dit l'Annaliste géorgien.

[3]) Reprise du M-it T.

[4]) Bodchorma est, dit-on, le plus haut point habité du Cakheth. Dans ces derniers temps le roi Iraeli II en avait fait le dépôt de ses trésors et de ses munitions de guerre: c'est un vrai nid d'aigle, dominant la gauche de l'Ior. Malgré la haute position du lieu, il s'y trouvait une source vive, aujourd'hui encombrée. Je donnerai, dans mon Voyage, la description de ce lieu remarquable.

Cependant le korévêque Cuiricé, voyant qu'il n'y avait pas pour lui d'autre ressource, capitula, sous la foi du serment. Comme il s'était rendu auprès de l'émir, celui-ci lui demanda: «Qui t'a engagé à venir ici? — C'est ma mère, répondit Cuiricé. — Je ne maltraiterai, reprit l'émir, aucun de ceux qui viendront me voir.» Charmé de la bonne mine du korévêque, il le renvoya, mais retint Bodchorma en sa possession. Il entra ensuite dans le Karthli, qu'il dévasta; comme il arrivait, on renversa les remparts d'Ouphlis-Tzikhé, afin de ne rien lui laisser à prendre. De-là il se porta dans le Samtzkhé, le dévasta, ainsi que le Djawakheth, et assiégea la citadelle de Thmogwi [1]; mais voyant la force de sa position et de ses murailles, il partit et alla assiéger Qouel [2]). Il se mit
163 donc à battre cette place. Il se trouvait dans ce lieu un jeune homme, nommé Gobron, qui, avec ses amis, combattait chaque jour, du haut des remparts. La citadelle ayant été forcée, S. Gobron fut pris et martyrisé. L'histoire de son martyre a été écrite en détail, par notre saint père Stéphané, évêque de Tbeth [3]).

[1]) Suivant la Chron. arm. la citadelle de Thmok fut prise par Bolcasim.

[2]) D'après ce qui a été dit dans la note 2, ci-dessus, il paraît que le siége de Qouel eut lieu en 912.

[3]) Le catholicos Antoni a consacré à S. Gobron le 15e discours de son Martyrica; en outre, la Vie du saint, nommé Goroun dans la Chron. arm., est racontée dans le M-it du Mus. asiat., p. 107 — 118, sous le 17 novembre, jour assigné à sa fête dans le Calendrier de Tiflis, 1840,1.

En punition des péchés de l'Arménie, dit le Biographe, quatre-vingt-sept cantons de ce pays furent dévastés par les musulmans, à savoir: Wardi, ou *Vanand;* Čhornia, ou *Achorhni;* Bagréwand, Alapounisi, ou *Apahounik;* Caalcoït, ou *Khaghtik;* Dchatac, ou *Djacat;* les deux cantons de Goghovit; Charal, Charil, ou . . . . ; les 12 cantons du Vaspouracan, les 4 du Vaïots-Tzor, les 3 de Phinadachat, Phindacht, ou . . . ; les 4 de Gélakoun, les 10 de Siounie, le Tachir et le Cakhphakar ou *Coghbophor;* sur quoi je fais remarquer que cette énumération ne contient que 43 cantons.

Abou'l-Cassim, fils de l'émir Abou-Sadj, seigneur de la Perse, à qui obéissaient 60 grandes villes et 7 rois puissants, vint à Dovin et se disposa à ravager l'Arménie. Quand il eut épuisé ce pays par des contributions, le roi d'Arménie, hors d'état de résister, s'enfuit dans les montagnes de l'Aphkhazie, et Abou'l-Cassim vint assiéger Qouel, qui appartenait à Gourgen, éristhaw des éristhaws. Les tentes des infidèles, liées l'une à l'autre par des cables, suivant leur coutume, couvraient dix villages. Ils mangeaient toute sorte d'animaux impurs, chiens, souris, et même la chair humaine. Ils avaient 100 charges de chameaux, de flèches et armes de trait, pour lancer sur les assiégés, et firent quantité de balistes (ოპლოპკპარი), pour prendre la place. Les assiégeants faisaient de fréquentes excursions au pays d'Artan, où ils massacraient les hommes occupés aux travaux champêtres, ainsi que ceux qui venaient chercher un refuge près de Qouel. Toutefois l'Adchara et le Chawcheth étaient si bien peuplés et protégés par les prières des saints solitaires, que l'ennemi n'y put pénétrer. La famine seule y exerça de grands ravages.

Durant un siége de 28 jours, les Géorgiens repoussèrent toutes les attaques, et Gobron, précédemment nommé Michel, sans que l'on sache d'où vient ce changement, se fit remarquer entre tous par sa bravoure. Ce nom de Michel me fait, du reste, soupçonner, que S. Gobron pourrait être le même que Mikael, de Gougark, martyrisé vers le même temps que le roi Sembat, par ordre du général musulman; Asolic, l. II, c. 5.

Cependant les rochers furent percés, et les murs de la place s'écroulèrent, en sorte que la garnison

De-là l'émir s'en-alla vers la ville de Dovin. Quand il y arriva, on lui dit que le roi Soumbat était entré dans la citadelle de Capoet; il partit donc et marcha contre la place où était le roi d'Arménie et ordonna à ses troupes de lui amener vivants tous ceux qu'ils rencontreraient. Etant venu mettre le siège devant Capoet, les femmes des gens de la garnison furent trouvées dehors et tombèrent entre ses mains. La place fut donc livrée, le roi Soumbat pris et conduit à Dovin, où on le pendit à une potence, et il mourut. [1])

Il s'écoula ensuite quelques années, et le Karthli relevait ses ruines, quand le korévêque Cuiricé ayant appelé Costantiné, roi des Aphkhaz, ils allèrent ensemble dans le Héreth et assiégèrent Wedjin [2]): le roi attaquait par en-haut, et Cuiricé par en-bas; mais comme ils étaient sur le point de prendre la place, le patrice Adarnasé [3]) vint et

fut obligée de se rendre. Elle se composait alors de 200 personnes seulement, que le général ennemi emmena à Thalin. Le roi Sembat revint chez lui, après le martyre de S. Gobron, dans la citadelle de Capoet, où il fut bientôt pris par le général musulman, avec tous ses seigneurs. Il eut la tête coupée, et son corps fut ensuite attaché à une potence, dans la ville de Dovin. Pour Gobron et ses compagnons, au nombre de 133, car le roi Adarnasé en avait racheté quelques-uns, et d'autres avaient apostasié, ils furent conduits près du général musulman, qui en fit d'abord massacrer un certain nombre, sous les yeux mêmes du saint, après quoi il essaya de le séduire par les plus belles promesses, de l'effrayer par le spectacle des cadavres de ses compagnons, pour qu'il se fît musulman. Comme il résista à toutes les épreuves, l'émir, après l'avoir fait tourmenter de diverses manières, lui fit trancher la tête.

Le martyre de S. Gobron eut lieu sous le roi Adarnasé II, et à ce qu'il paraît, avant celui du roi Sembat-Nahatac. Or ce dernier mourut pour la foi en 914, un an après avoir été tiré du fort de Capoet (Tcham. II, 758). Ainsi la mort de S. Gobron doit être placée aux environs du même temps. Les Actes dont je viens de donner l'extrait portent en effet au commencement le nom de Stéphané, évêque de Tbeth, comme le dit notre Annaliste, et furent écrits par l'ordre d'Achot éristhaw des éristhaws. C'est Achot-Coukh, mentionné, p. 160, comme fondateur de Tbeth, qui y plaça Stéphané, premier évêque, et mourut en 918. V. l'Addition sur les origines des Bagratides. Quant à Gourgen, maître de Qouel, il n'est pas autrement connu ni désigné. Il paraît que c'était le neveu d'Achot-Coukh; v. ibid. Tableau généalogique.

Suivant le catholicos Antoni, Abou'l-Casim vint en l'année 888, sous le règne de l'empereur Constantin, fils de Léon et petit-fils de Basile-le-Macédonien; comme l'empereur avait donné le Karthli au roi d'Arménie, Soumbat, celui-ci se réfugia dans l'Aphkhazeth. Tiflis, où résidait alors le gouverneur Djaphar, au nom du khalife, se trouvant découvert par sa retraite, Abou'l-Casim entra en Géorgie, et après l'avoir ravagée, vint assiéger Qouel. A ce synchronisme inexact je réponds, tant par les dates fixées plus haut, p. 275, n. 2, pour les expéditions d'Abou'l-Casim, que par l'indication positive du règne de Constantin VII, Porphyrogénète: ce prince devint empereur le 11 mai 911 et mourut le 9 ou le 15 novembre 959, ce qui se rapporte parfaitement aux calculs de Tchamitch.

[1]) La Chron. arm. dit, plus exactement: «Le roi Sembat fut tourmenté durant un an à Dovin, puis étranglé et pendu.

[2]) En 915 — 135.

[3]) La généalogie de ce personnage n'est pas connue.

négocia, le vendredi de la croix [1]). Il livra aux roi des Aphkhaz Arieh et Gawazni [2]), et Ordchob à Cuiricé; de cette manière la paix étant conclue, ils s'en retournèrent. Le roi Costantiné vint alors prier devant S. George d'Alawerd, dont il couvrit l'image d'or. Il fit prendre à la plus grande partie de son armée le chemin du retour, et comblé d'honneurs par le korévêque Cuiricé, rentra dans ses états. Peu de jours après, Costantiné mourut [3]), et l'Aphkhazeth fut quelque temps troublé; car le roi laissait deux fils, l'aîné, nommé Giorgi, et le cadet, Bagrat [4]), entre lesquels régnait une mésintelligence, dont on trouvera les détails racontés dans leur histoire [5]). Bagrat était gendre de Gourgen Bagratide, éristhaw des éristhaws, fils d'Adarnasé ayant le même titre, de qui la mort a été écrite plus haut [6]). Comme ce Gourgen appuya Bagrat de tout son pouvoir, la paix ne put se faire entre les deux frères, tant que Bagrat vécut. Après sa mort [7]), Giorgi hérita de tout le royaume des Aphkhaz. Ce roi Giorgi était plein de vertu, de bravoure,
164 de piété, zélé constructeur d'églises, charitable envers les pauvres, généreux et humble, doué de toutes les perfections et qualités. Il régla et organisa sagement toutes les affaires de son royal héritage, fit bâtir l'église de Dchqon-Did, qu'il érigea en évêché, et l'enrichit de nombreuses reliques des saints martyrs. [8])

Dans ce temps-là le korévêque Cuiricé étant mort [9]), Phadla, son fils, lui succéda et

[1]) Ou « un vendredi, à Djouar : » on sait que Djouar est un lieu sur la gauche de l'Aragwi, à l'opposite de Mtzkhétha. Cependant ces deux sens même ne sont pas satisfaisants.

[2]) I. E. les villages dits Gawaz. Wakhoucht écrit, p. 40, Arech et Gawaz.

[3]) En 920; Giorgi II, son fils, lui succéda.

[4]) L'Annaliste s'exprime d'une manière assez bizarre : « L'un, l'aîné, et le second qu'avait mis au jour sa femme, et qui était le cadet; l'aîné s'appelait Giorgi, le cadet Bagrat. »

[5]) Ces mots semblent indiquer qu'il exista une histoire spéciale de l'Aphkhazeth, qui nous manque.

[6]) Ce petit membre de phrase manque au M-it T.

[7]) Un an et demi après celle de Constantiné Ier.

[8]) L'église de Dchqondid, ou du « Grand-Chêne (v. sup. p. 247), » dite encore Martwili, de *μαρτυρ*, « église des martyrs, » est aujourdhui la métropole de toute la Mingrélie; le titulaire en est nommé Dchqondidel, et vulgairement Dchqoïndel. Une tradition, fondée sur une inscription grecque, tracée sur le mur du sanctuaire, en attribue la fondation à Constantin-le-Grand. J'ai vu l'inscription, dont les dernières lettres, peut-être la date, sont effacées, et qui contient réellement : « Constantin a fondé Dchqon-Did. » La question est de savoir si elle est authentique, et de quel Constantin elle parle. Quant au mot géorgien აღაშენა, il a deux sens : bâtir et rebâtir. En outre, sur la façade occidentale de l'église de Dchqon-Did, j'ai copié une belle inscription, en caractères ecclésiastiques en relief, de cette teneur : « [Dieu exalte dans les deux] vies, le roi des Aphkhaz [et des Karthles] . . . ., qui a bâti ce lieu de lumière, i. e. *de sanctification*, en l'année du monde . . 600, 216 du cycle pascal. » La date du cycle donnant forcément l'an 996 de J. C., celle du monde doit être 6600, du comput géorgien, sous le règne de Bagrat III, fondateur de l'église de Kouthaïs et de tant d'autres.

[9]) Cuiricé Ier mourut en 918—138, Phadla II régna jusqu'en 929.

répara la citadelle de Lortsobantha. Dans ce temps-là encore les Sarrasins nommés Sadj [1]) entrèrent dans le Cakheth, s'en emparèrent, brûlerent Djouar et Mtzkhétha, après quoi ils opérèrent leur retraite, emportant avec eux les débris de la croix adorable. Bientôt, devenus en proie à la dysenterie, ils comprirent que la croix leur causait ce fléau, en rassemblèrent les fragments et les renvoyèrent dans le Karthli; là on les réunit dans une boîte, et on dressa la croix dans sa première place.

Jusqu'au règne d'Ichkhanic [2]), tous les anciens habitants du Héreth étaient hérétiques; mais ce prince étant fils de la soeur de Gourgen [3]), éristhaw des éristhaws, sa mère, la reine Dinar, convertit le pays à l'orthodoxie [4]). Bardaw et l'Aderbadagan étaient alors occupés par des salars *ou généraux musulmans.*

[1]) Chron. arm. « L'émir Sadchob vint et brûla Mtzkhétha, il prit et brisa en morceaux la croix de Noune. »

[2]) On ne connaît pas bien la généalogie de ce prince, mais on peut supposer qu'il descendait de ces Bagratides, frères du premier Gouaram, qui allèrent s'établir dans le Cakheth et dans le Coukheth, où ils se fondirent sans doute avec l'ancienne race des princes de ces contrées, dont les noms sont aussi bien arméniens que géorgiens. Divers passages des Annales, p. 137, 139, 148, font voir que des descendants de Mirian, de Datchi et de Bacour III résidaient dans le Cakheth et dans le Héreth. Enfin, à la p. 149, il est encore question de princes Bagratides, établis de ce côté. Sans aucun doute Ichkhanic et son père, le patrice Adarnasé, tenaient à l'une des familles princières ici nommées. En tout cas, la principauté de Héreth était distincte de celle du Cakheth, ou de Gardaban, administrée par ses chorévêques.

[3]) Mon manuscrit porte : fils *du fils* de la soeur ; » il y a vraisemblablement une génération de trop.

[4]) L'hérésie reprochée ici aux habitants du Héreth, me paraît être le défaut d'adhésion au concile de Chalcédoine : il semble donc que le Héreth partageait alors la croyance des Arméniens et des Aghovans, d'où j'infère que les princes de ce pays ou étaient Arméniens de race, ou commandaient à un peuple autrefois soumis à l'autorité et à la jurisdiction arménienne. Quoi qu'il en soit, deux siècles environ avant l'époque où nous nous trouvons, en 708, le patriarche arménien Eghia dénonça au khalife Nersès-Bacour, patriarche d'Aghovanie, comme cherchant à ramener son pays à la foi de Chalcédoine, pour se soustraire à l'autorité des musulmans, et la reine Sophi, comme complice de ses menées. Ces deux personnages furent amenés chez le khalife et retenus là jusqu'à leur mort. Vardan, p. 59, dit que cela eut lieu sous le khalife Omar II; Asolic, l. II, ch. 2, sous Abdalmélik, et Tchamitch est de cet avis, t. II, p. 783. Le nom de la reine ne se trouve que chez Etienne Orbélian, Hist. de Siounie, c. XII; cf. Tchamitch, ib. p. 564. Jean catholicos, place aussi le fait sous Abdalmélik, son récit est le plus détaillé. Ciracos, M-it du Mus. asiat. p. 91, raconte encore que Ter Nersès, ou Nersès-Bacour, étant simple évêque de Gardman, avait promis à Spram, femme du prince des Aghovans, de n'agir que d'après ses volontés, s'il était élu catholicos. Il le fut en effet et ne tarda pas à se montrer sectateur du concile de Chalcédoine; mais Eghia, catholicos d'Arménie, le déposa, par ordre du khalife Abdalmélik; il fut conduit avec Spram à Barda, où il fut longtemps exposé à la risée des troupes, et mourut huit jours après, ayant siégé 17 ans. Or Eghia siégea de 703 à 718, et Abdalmélik régna 704—711: c'est donc là l'époque probable du fait en question; cf. Extrait de Mosé Caghancatovatsi, Addition relative à cet auteur. Sophi est-elle la même que Spram et fut-elle réellement reine d'Albanie? je ne le sais pas. Quant à la reine Dinar, mère d'Ichkhanic, qui sera encore mentionnée p. 173, c'est elle, je crois, qui est nom-

Giorgi, roi d'Aphkhazeth, donna le Karthli à son fils aîné Constantiné [1]), parce que le roi Adarnasé était mort à cette époque, en 923 — 143; Achot couropalate, fils de cet Adarnasé, mourut en 954—174; le roi Dawith, frère de cet Achot, en 937—157; Bagrat magistros-couropalate, leur frère et fils du roi Adarnasé, en 945 — 165; Adarnasé couropalate, fils de ce Bagrat, en 961 — 181; Bagrat, fils de cet Adarnasé couropalate, en 969—189; Dawith-magister, éristhaw des éristhaws, frère de ce Bagrat, en 966—186; le roi Soumbat couropalate, fils du roi Adarnasé et frère du roi Dawith, en 958—178; il laissa deux fils, Bagrat-Régwen [2]) ou Dawith, qui fut roi après son père, et Adarnasé couropalate; cet Adarnasé mourut en 983 — 203; Dawith-le-Grand couropalate, fils de cet Adarnasé, mourut plein de vertus, en 1001 — 221; son histoire sera
165 racontée plus bas. Le roi Bagrat-Régwen, frère du père de ce Dawith et fils du roi Soumbat couropalate, mourut en 994 — 214; Soumbat, fils de ce roi Bagrat-Régwen, mourut en 992—212, sans enfants.

N. B. Ici la série des règnes offre la plus grande confusion, image de celle à laquelle la Géorgie elle-même était alors en proie. En effet Adarnasé II, quoique couronné roi de Géorgie, en 899, par Sembat-le-Martyr, roi d'Arménie, paraît n'avoir eu qu'une bien faible autorité, puisque aussitôt après sa mort le roi des Aphkhaz put installer dans le Karthli son propre fils Costantiné, état de choses qui ne fit que s'aggraver jusqu'à l'avénement de Bagrat III. En conséquence, les généalogies précédentes donnent le titre de roi à trois personnages de qui l'histoire ne dit rien qu'en passant, qui avaient, par leur naissance, droit au nom et à l'autorité royale, tandis que les rois d'Aphkhazie, soit à raison de leur puissance toujours croissante, soit à cause de leurs alliances avec les souverains Bagratides, jouissaient par le fait des prérogatives du pouvoir suprême. Nous ne ferons donc que nommer les trois princes, non reconnus dans le Karthli, mais simplement qualifiés par les auteurs géorgiens *rois du Tao*, revêtus en même temps du couropalatat, signe de leur vassalité. Ces trois princes sont:

mée « la sainte tsarine Dinar, » dans un rescrit du Tsar Michaïl Féodorovitch; v. Bullet. scient. t. IX; p. 371, Bullet. histor.-philol. t. III, N. 4, n. 28.

[1]) Chron. arm. « à son fils Ciouric. »

Ici le M-it T donne aussitôt la rubrique: 41e roi de Karthli, Costantiné, fils du roi des Aphkhaz; » il omet ce qui suit, et continue: « Quand il eut siégé trois ans, » .... règne 50e bis, p. 165.

[2]) რეგვენი signifie *le sot;* on ne sait pas l'origine de ce surnom. Quant aux mots « ou Dawith, » qui suivent, ils manquent dans le M-it R, mais bien que la suite n'en confirme point la nécessité, je les adopte, parce que Wakhoucht lui-même les emploie, p. 47, dans la Vie de Bagrat-Régwen, et que je les ai trouvés également dans un M-it moderne, appartenant au tsarévitch Ilia.

Au reste, ce second nom, David, pourrait bien être une erreur, provenant de ce qu'alors il y avait en Géorgie un personnage célèbre, Dawith-le-Grand, couropalate, qui possédait certainement plus de terres et d'influence que Bagrat-le-Sot, et plus même que n'en eut Bagrat III, son successeur.

Dawith, roi-couropalate, † 937, de qui les Annales ne font connaître que le nom et la mort. [1])

50. Soumbat [2]), roi-couropalate, frère du précédent et fils, comme lui, d'Adarnasé II, † 958 [3]); il ne fait également que passer dans l'histoire, ainsi que

51. Bagrat-le-Sot ou Dawith [4]), † 994, le dernier roi de la dynastie des Bagratides purs.

Dans mon manuscrit, Soumbat est nommé le 50e roi, et Bagrat-Régwen le 51e, mais dans le manuscrit du Musée Roumiantsof on ne trouve pas même les rubriques de

[1]) L'extrait du M-it T, formant l'Addition II après le 49e règne, confirmera la justesse de mes aperçus, en ce qui concerne ce David et les autres; mais pourtant je ne changerai rien à mon ordre systématique, et ne placerai pas ce David dans le canon royal, parce que Wakhoucht n'a pas cru devoir le mentionner.

[2]) C'est le 50e roi de la liste de Wakhoucht, p. 46. Il est censé avoir régné 35 ans, tandis que Costantiné, fils du roi d'Aphkhazie, et ses successeurs, occupaient réellement le trône de Géorgie. Il semble que ce soit de ce Sembat que fait mention l'historien arabe Masoudi, lorsqu'il parle des Djouziah ou Djourz, comme d'une grande nation chrétienne, voisine des Aphkhaz et des Alains, et ayant pour souverain, de son temps, un certain مسفى, dont M. Fraehn croit que le nom peut se lire *Senfat*. Les Djourz sont certainement les Géorgiens; les Djouziah peuvent être les habitants de l'Odich ou Mingrélie: quant au nom de leur roi, la conjecture de M. Fraehn est très vraisemblable; v. Bull. scient. t. V, N. 3; Magazin asiatique, de Klaproth, t. I, p. 258 — 302, où sont les extraits de Masoudi, si intéressants pour cette époque.

Nous avons encore, au sujet du roi Sembat, deux témoignages curieux: l'un, une inscription khoutsouri, recueillie sur le mur de l'église de Dolüch-Qana (sup. p. 263) par M. Abich, où le roi Soumbat est recommandé à Dieu; l'autre, un bel Evangile, au couvent de Djroudch, en Iméreth, copié en 256—936, 6540 du monde, suivant le système chronologique géorgien, au temps de ce prince: c'est le plus ancien M-it géorgien daté, que l'on connaisse, et aussi le plus ancien Nouveau-Testament.

[3]) A l'époque où régnait ce fantôme de roi, et sous le patriarche arménien Khatchic Ier, qui trôna de 972 à 992, le vartabied arménien Hovannès Khatchacir « périt par l'épée de la nation insensée des Géorgiens, » dit Asolic (l. III, ch. IX; Tchamitch, t. II, p. 839); il fut enterré au couvent d'Acsigom, dans le Basian. Je rapporte ce fait, sans en savoir les détails ni les causes, en attendant plus ample informé.

[4]) Ce Bagrat est le 52e roi, chez Wakhoucht; il est censé avoir régné 36 ans, 958 — 994, concurremment avec Dimitri, Thewdos et Bagrat II, d'Aphkhazie, après quoi la dynastie des Bagratides purs fut définitivement remplacée par les Aphkhaz. Wakhoucht, p. 47, par une inadvertance facile à expliquer avec l'écriture géorgienne, ne lui donne que 33 ans, ლგ, de règne, au lieu de 36 ლვ. Il paraît que du temps de ce prince il fut fait des tentatives pour rapprocher, sous le rapport religieux, les Arméniens et les Géorgiens. En effet l'historien arménien Ciracos de Gantzac, M-it du Mus. asiat. p. 37, raconte que le catholicos arménien Vahan ou Vahanic, installé en 965, fit un traité ou accommodement avec les Géorgiens, pour admettre comme eux le concile de Chalcédoine; mais il fut déposé au concile d'Ani, en 970. Stéphanos III, son successeur, partageait ses opinions et fut aussi anathématisé. Tous deux moururent le même jour. Samouel d'Ani parle dans le même sens de Vahan, sous l'année 698 — 1249.

leur règne; cependant je maintiendrai leurs noms dans le canon royal, parce que j'ai pour ces deux princes l'autorité d'un manuscrit, et en outre, celle de Wakhoucht, qui les nomme, concurremment avec les rois d'Aphkhazeth leurs contemporains.

Au reste l'état de choses en Géorgie, après Adarnasé II, sera facile à comprendre en lisant le texte de Constantin-Porphyrogénète, dans l'Addition sur les Bagratides.

Addition I au 49e règne.

Successions des princes de la famille Bagratide, d'après le M-it T, intercalées p. 161.

Pour nous, revenons à notre premier discours. Dieu fit prospérer l'autorité de Bagrat, fils d'Achot couropalate; or Adarnasé, son frère aîné et fils d'Achot, eut trois fils: Gourgen, qui, au temps de sa vieillesse, fut crée couropalate, et ses frères, Achot-Cécéla et Soumbat d'Artanoudj; ce dernier, étant au pouvoir, fut créé anthipatos-patrice. Bagrat couropalate eut aussi trois fils: David, qui fut créé couropalate après la mort de son père, Adarnasé et Achot. Gouaram, fils cadet d'Achot, eut deux fils: Nasra et Achot. Achot-Cécéla, fils d'Adarnasé, mourut en 87 — 867, laissant Gourgen, qui fut plus tard créé couropalate, et Soumbat d'Artanoudj. [1])

Achot, fils de Gouaram mamphal, mourut avant son père, en 89—869, sans laisser de fils. Adarnasé, fils de Bagrat couropalate, mourut en 94 — 874, du vivant de son père, sans laisser de fils; son père, Bagrat couropalate, fils d'Achot couropalate, mourut en 96 — 876, laissant David, qui fut créé couropalate après lui et tué par Nasra, fils de Gouaram son oncle paternel, du vivant de ce dernier, en 101 — 881; or Gouaram mamphal, oncle paternel de David couropalate et père de Nasré, ne fut point coupable du meurtre en question. David, l'assassiné, laissait un jeune fils, Adarnasé, d'âge encore tendre. Pour Nasr, son meurtrier, il s'enfuit dans la ville impériale de C. P. où il passa plusieurs années.

Après cela Gourgen, fils d'Adarnasé, fils d'Achot-le-Grand couropalate, fut créé couropalate. Gouaram, fils d'Achot-le-Grand et père de Nasra, mourut en 102 [2]) — 882.

Achot, fils de Bagrat couropalate, † en 105—885. Après cela Nasr sortit *de C. P.* pour être roi, et vint dans l'Aphkhazeth: le roi des Aphkhaz était alors Bagrat, fils d'une soeur [3]) de Nasré. Le roi des Aphkhaz lui ayant fourni une armée auxiliaire con-

[1]) Ce Gourgen et son frère Soumbat ne sont pas nommés dans les autres M-its.

[2]) En 103 — 883, suivant les autres M-its.

[3]) Ce titre est inexplicable; car la mère de Bagrat Ier, roi des Aphkhaz, fils de Démétré, le Bagrat même de qui il est question, n'est pas nommée dans l'histoire, et l'on sait que ce prince, après avoir fait périr son cousin Adarnasé, 6e roi des Aphkhaz, épousa sa veuve, qui était précisément une soeur de Nasr.

sidérable, Nasr s'en-vint de-là dans le Samtzkhé, où il rassembla une autre armée très nombreuse. Cependant Adarnasé, fils du couropalate assassiné, s'avança pour lui livrer bataille; il avait avec lui, comme auxiliaires, Gourgen couropalate et ses fils [1]); on se battit contre Nasra, et il y eut un furieux combat. Grâces à Dieu le petit nombre des gens d'Adarnasé eut le dessus, Nasra fut vaincu, s'enfuit et fut pris dans une vallée du Samtzkhé, au village d'Aspindza, en 130 — 810 [2]). Comme il ne laissait pas de fils, sa mémoire fut éteinte.

Adarnasé, *fils* du *couropalate* [3]) assassiné, fut nommé roi par les Géorgiens; c'est cet Adarnasé, fils de David couropalate, qui fit construire Bana, par Cuiricé Banel, qui en fut le premier évêque.

Soumbat mamphal, d'Artanoudj, fils d'Adarnasé, fils d'Achot-le-Grand, † en 109—889, laissant deux fils, Bagrat mamphal et David mamphal. Du vivant de Soumbat d'Artanoudj, quand Nasra fut tué, les autres mthawars s'emparèrent de ses états.

Or Gourgen couropalate [4]), étant parti de son domaine de Calmakh, dans le Tao, alla vivre dans le Chawcheth et à Artan. La discorde ayant éclaté entre eux, ils levèrent des troupes l'un contre l'autre; d'un côté, Gourgen couropalate et ses gens, de l'autre, Adarnasé, roi de Karthli, avec Bagrat d'Artanoudj [5]). Ceux-ci vinrent dans la vallée d'Artan, au village de Mglinaw, et il y eut une bataille entre eux. Gourgen couropalate fut mis en fuite, blessé et pris, et mourut de sa blessure, en 111 – 891: il était fils d'Adarnasé, fils d'Achot-le-Grand, et laissait deux fils, Adarnasé et Achot [6]); Adarnasé fut créé éristhaw des éristhaws, après son père, Gourgen couropalate, et mourut en 116—896, laissant deux jeunes fils, David, éristhaw des éristhaws, et Gourgen, qui fut ensuite grand éristhaw des éristhaws.

Bagrat mamphal, d'Artanoudj, fils de Soumbat, † en 129 — 909, le 20 avril, jour de Pâques [7]), laissant quatre fils: Adarnasé, qui devint moine, sous le nom de Basili; Gourgen éristhaw, Achot et David. David éristhaw, fils de Bagrat, d'Artanoudj, mam-

[1]) S'agit-il ici de Gourgen, fils d'Adarnasé, fils d'Achot, 46e roi de Géorgie, et de ses deux fils, Achot-Coukh et Adarnasé?

[2]) En 108—888, d'après les autres M-its. Ici le M-it T porte ⴐⴤ, chiffre qui, à la rigueur, ne signifie rien, car le ⴤ vaut 9000. C'est à cause de la ressemblance de cette lettre avec ⴊ que je lis 130, mais je crois plutôt que le copiste aura erré et voulait écrire ⴡ, qui vaut 8; ceux qui connaissent la prononciation géorgienne comprendront bien ceci.

[3]) Les deux mots soulignés manquent.

[4]) C'était le fils d'Adarnasé, fils d'Achot, 46e roi, et le frère de Soumbat mamphal.

[5]) C'est, je crois, Bagrat mamphal, fils de Soumbat mamphal, par conséquent le neveu du Gourgen ici nommé.

[6]) Achot-Coukh.

[7]) En 909, Pâques tomba le 16 avril.

phal, *fils d'Adarnasé*, *fils de Gourgen couropalate* [1]), et frère du grand Gourgen, † en 128—908, sans laisser de fils.

Achot, éristhaw des éristhaws, fils de Gourgen couropalate et surnommé Coukh, bâtit dans le Chawcheth l'église de Tbeth, qu'il fournit de toutes les choses nécessaires, et y installa comme premier évêque le bienheureux Stéphané, par l'inspiration du S.-Esprit. Cet Achot-Coukh mourut en 138—918, sans laisser des fils. Après cela Gourgen, fils de son frère Adarnasé, fut créé éristhaw des éristhaws.

David [2]), fils de Bagrat d'Artanoudj, † en 142—922, laissant sa femme enceinte d'un fils, qui fut nommé Bagrat.

Adarnasé, roi de Karthli, fils de David l'assassiné, † en 143—923, laissant quatre fils: David, qui devint roi de Karthli après sa mort, Achot couropalate, Bagrat-Magistros et Soumbat, qui fut créé couropalate après ses frères.

Gourgen éristhaw, fils de Bagrat d'Artanoudj, † en 143—923, la même année qu'Adarnasé, roi des Karthles, laissant sa femme enceinte d'un fils, qui fut nommé Gourgen, comme son père.

David, roi des Karthles, fils du roi Adarnasé, † en 157—937, sans laisser de fils. Achot, fils de Bagrat d'Artanoudj, mourut au mois de juin, en 159—939, sans laisser de fils.

Gourgen, grand éristhaw des éristhaws, fils d'Adarnasé, qui fit plus d'exploits, livra plus de batailles que ses pères et soumit tous ses voisins, † en 161 - 941, le 14 février, sans laisser de fils.

David mamphal, fils de Soumbat d'Artanoudj, mourut moine, en 163—943, le 20 février, laissant son fils Soumbat, qui fut créé éristhaw des éristhaws.

Bagrat-Magistros, fils d'Adarnasé, roi des Karthles, mourut en 165—945, au mois de mars, laissant un fils, Adarnasé, qui fut magistros après son père, et couropalate après ses oncles. La même année que Bagrat-Magistros, mourut Basili le moine, de Clardjeth, fils de Bagrat mamphal.

Achot couropalate, fils d'Adarnasé roi des Karthles, † en 174—954, sans laisser de fils; la même année mourut Achot [3]), fils de Soumbat, sans laisser de fils. Après Achot couropalate, son frère Soumbat fut revêtu du couropalatat. Ce Soumbat couropalate, fils d'Adarnasé, roi des Karthles, † en 178—958, laissant deux fils: Bagrat-Régwen, éristhaw des éristhaws, que les Karthles nommèrent roi, et Adarnasé couropalate.

Le fils [4]) de Bagrat-Magistros † en 181—961; ses fils l'ayant pris et fait moine, il mourut, malgré lui sous le froc, et laissa deux fils: Bagrat et David, éristhaw des

[1]) Les mots soulignés me paraissent renfermer une fausse indication; v. le Tableau généalogique.

[2]) Ce prince et son fils ne sont pas nommés dans les autres M-its: je ne sais où les placer.

[3]) Je ne sais de quel Achot, de quel Soumbat il est question: ces princes sont omis dans les autres Manuscrits.

[4]) C'était Adarnasé.

éristhaws. Ce Bagrat, éristhaw des éristhaws, fils d'Adarnasé couropalate, † en 186—966 [1]), et son frère David couropalate devint grand.

Gourgen, fils de Gourgen, fils de Bagrat mamphal, † en 188—968; Adarnasé, fils de Soumbat couropalate, frère de Bagrat-Régouen, † en 203—983, laissant un jeune fils, nommé David.

Soumbat d'Artanoudj, éristhaw des éristhaws, homme juste, fils de David mamphal, mourut en 208—988, laissant deux fils, David et Bagrat. Le quarantième jour après sa mort, mourut son fils Bagrat, laissant deux fils, Soumbat et Gourgen.

Soumbat, fils du roi des Karthles, Bagrat Régouen, † en 212—992, sans laisser de fils. David, fils de Soumbat, éristhaw des éristhaws, homme juste, mourut.

Bagrat-Régouen, roi des Karthles, fils du béni Soumbat couropalate, † en 214—994, laissant son fils aîné Gourgen, qui fut titré roi des rois. Ce Gourgen fut père de Bagrat, descendant par sa mère des rois des Aphkhaz, et fils d'une soeur de Démétré et de Thewdos. Avant l'avénement de Gourgen, ce Bagrat était devenu roi des Aphkhaz, et ce fut pour cela que Gourgen fut nommé roi des rois.

Pour nous, revenons à notre premier discours. Bagrat, fils de Démétré roi des Aphkhaz, étant allé à C. P., en Grèce, l'empereur des Grecs lui donna une armée et le renvoya par mer, avec une flotte. Entré en Aphkhazeth, il tua Adarnasé, fils de Ioané, et s'empara du pays. V. p. 161 des Annales.

Addition II.

Je crois devoir insérer ici, comme renseignement, un long morceau, qui se trouve dans l'exemplaire des Annales appartenant à la feue reine Nino, régente de Mingrélie, et qui a été copié sur celui du tsarévitch Ilia. Cette addition n'a pas d'authenticité, en ce sens que l'auteur en est inconnu, mais quoique faisant double emploi, elle contient les aperçus d'un Géorgien qui avait étudié sérieusement l'histoire de son pays et avait senti ce qui manque aux Annales, au point où nous sommes parvenu.

50e roi, Soumbat.

Dans ce temps-là Giorgi, roi des Aphkhaz, sortit et donna le Karthli à son fils Costantiné. Or ces rois Bagratides de Karthli montaient sur le trône de ce pays, et quand ils étaient vaincus, ils occupaient le Samtzkhé ou Zémo-Karthli, le Tao, le Djawakheth, le Thrialeth, Samchwildé, les éristhawats de Khounan, moins le Gardaban et le Clardjeth, leurs citadelles, quelquefois le Somkheth et le Chida-Karthli.

51e roi, Costantiné, fils du roi Giorgi, Bagratide.

Ce Costantiné, fils de Giorgi roi des Aphkhaz, régna trois ans, du vivant même du roi Soumbat, après quoi il commença à se montrer ennemi de son père. Ce qu'ayant vu le roi Giorgi, il vint dans le Karthli. Son fils ne lui résista pas, parce que Giorgi

[1]) En 189 — 969, suivant les autres M-its, et son frère en 966.

avait convoqué tous les rois du Tao, qui furent d'accord avec lui, à cause de la méchanceté de Costantiné. Celui-ci s'étant fortifié dans Ouphlis-Tzikhé, le roi Giorgi ne put forcer cette place, mais tout en l'assiégeant, il excita les aznaours à tromper Costantiné, et ils lui dirent: « Le roi étant hors de l'Aphkhazeth, sors, et nous te ferons roi. » Se laissant persuader, il sortit sur un radeau, et l'on se jeta sur lui pour le prendre; mais il s'enfuit et se cacha dans une aspérité du rocher, où il fut découvert et conduit au roi. Celui-ci l'ayant fait mutiler pour le priver de postérité, il mourut, et Giorgi s'en alla après avoir pris la citadelle.

Le Koricoz Phadla étant mort, et Cuiricé lui ayant succédé, les Gardabaniens se révoltèrent et firent venir le roi Giorgi, qui entra dans le Cakheth, et ne retourna dans ses états qu'après l'avoir saccagé et incendié. Il vint de nouveau à Aténi, pour se porter dans le Cakheth; son fils Léon était éristhaw de Karthli. A cette nouvelle Cuiricé, ne pouvant résister, vint se présenter au roi Giorgi et voulut ensuite se dérober par la ruse; mais le roi en eut vent, prit Cwiricé et passa dans le Cakheth, pour en enlever la population, hommes et femmes. Les aznaours karthles, l'ayant su, ébruitèrent la chose, et chacun prit la fuite. Cependant Chourta, frère de Cwiricé, se joignit au roi et lui offrit Oudjarmi, lui donna aussi les autres citadelles de la contrée, à l'exception de Nakhdchéwan, de Bodchorma et de Lortsoban. Toutefois le roi construisit à Lortsoban une citadelle rivale, où il mit garnison. Ayant assiégé Marilis, il la força, en emmena Arsia-Dzé et l'envoya en exil dans le Djiketh. Nakhdchéwan se défendit, et Cwiricé refusa de la livrer; mais étant à bout de ressources, il sollicita son renvoi et fit hommage du Cakheth au roi Giorgi. Léon, fils du roi, ne voulait pas le renvoyer, mais celui-ci, après avoir pris Nakhdchéwan, le congédia.

Quand le roi fut parti pour l'Aphkhazeth, les aznaours s'entendirent de nouveau avec Cwiricé, qui reprit toutes les citadelles du Cakheth, et rentra en possession de ses domaines. A la nouvelle de la reprise du Cakheth, le roi Giorgi, dans son mécontentement, s'en prit à ceux qui lui avaient conseillé le renvoi de Cwiricé. En hiver, il fit partir son fils Léon, qui entra dans le Cakheth et l'incendia; mais on vint lui annoncer la mort du roi Giorgi. Ayant alors mandé Cwiricé près du lac de Bazaleth, il fit la paix et contracta une alliance avec lui. Léon partit et devint roi d'Aphkhazeth. Peu après, sa fille, mariée au fils de Cwiricé, étant morte, la mésintelligence recommença entre eux deux. Léon saccagea Moukhnar, Kherc et Bazaleth; là il tomba malade et partit pour l'Aphkhazeth, où il mourut; son fils Dimitri lui succéda. Dans ce temps-là Soumbat, roi de Karthli, mourut en 198 de J.-C, 178 du comput géorgien.[1])

52e roi, Bagrat ou David-le-Sot.[2])

David ou Bagrat-le-Sot devint roi de Karthli. Cependant le roi Dimitri organisa son royaume d'Aphkhazeth; mais ensuite les mthawars du pays appelèrent Thewdos, frère de

[1]) Lis. en 178 — 958 de J.-C.

[2]) Lis. Bagrat (ou David)-le-Sot.

Quand ce roi Costantiné, fils de Giorgi roi des Aphkhaz, eut siégé trois ans sur le trône, il commença à se montrer ennemi de son père et aspira à la royauté de l'Aphkhazeth [1]). Dès qu'il eut levé le masque, il se porta contre Ouphlis-Tzikhé, secondé par ceux de Tbeth et par plusieurs autres aznaours. Le roi Giorgi ne fut pas plus tôt assuré de sa révolte, qu'il se mit en campagne avec toutes ses troupes, amenant avec lui les rois de Tao [2]), dont nous avons ci-dessus indiqué la mort, *par anticipation* [3]), et qui régnaient dans cette province. Le korévêque Phadla vint aussi du Cakheth au secours du roi Giorgi. Ils assiégèrent Ouphlis-Tzikhé et lui livrèrent des attaques pendant bien des jours, mais sans aucun succès, parce qu'il y avait de nombreux défenseurs. On se battait tantôt à cheval, tantôt à pieds. Enfin le roi Giorgi gagna les aznaours Sazwérel, qui firent à Costantiné les propositions suivantes: «Sors, et nous te conduirons dans l'Aphkhazeth, pour y monter sur le trône, tandis que ton père restera au-dehors.» Costantiné les crut et se fia à ces paroles. En vain les aznaours qui étaient avec lui le dissuadèrent d'agir de la sorte, il ne les écouta pas et monta, un soir, sur un radeau, sur le Mtcouar. Déja il touchait au rivage, lorsque les aznaours, impatients, se précipitèrent pour le saisir. Connaissant alors leur perfidie, il fit détourner les radeaux pour rentrer dans la citadelle; mais les radeaux ne cédèrent pas à l'impulsion [4]) et descendirent au lieu où les trains étaient arrêtés. Il se fait du bruit, le roi s'avance avec toute son armée et garde les abords de la place. On cherche Costantiné, qui s'était échappé de l'eau, et qui, entré au milieu de rochers escarpés, s'y tenait caché. Il fut découvert par un homme de basse classe, pris et conduit au roi Giorgi, qui le châtia cruellement, en lui faisant d'abord brûler les yeux, et ensuite enlever la virilité. Il mourut; quant aux aznaours, qui étaient dans la place, ils furent reçus à capitulation et emmenés. Ceux de Tbeth sortirent sans être maltraités et passèrent dans le Vaspouracan.

Phadla, korévêque de Cakheth, étant mort, eut pour successeur Cuiricé [5]). Après
166 cela les aznaours gardabaniens s'étant révoltés et abouchés avec le roi Giorgi [6]), celui-ci entra en campagne, marcha contre le Cakheth, qu'il mit à feu et à sang, et s'en retourna dans ses états. Il revint une seconde fois, et s'étant posté à Aténi, il annonça à ses troupes l'intention qu'il avait de rentrer dans le Cakheth: son fils Léon était alors

[1]) Ce mot manque au M-it T.

[2]) Probablement Dawith et les princes de sa famille; la même expression reparaitra p, 169.

[3]) Depuis ce mot, jusqu'à «Ils assiégèrent,» lacune dans le M-it T, mais le fait de la venue de Phadla est indiqué.

[4]) La phrase depuis *pour rentrer*, ne se trouve que dans le M-it T. Il y est dit simplement: «Les radeaux n'obéirent pas;» ce qu'il faut peut-être entendre de ceux qui y étaient. Du reste, je ne suis pas très convaincu de l'utilité de cette addition.

[5]) Cuiricé II, fils de Phadla II, régna de 929 à 976.

[6]) Ou peut-être «s'étant entendus avec le roi;» mais alors on ne voit pas pourquoi le roi aurait dévasté le Cakheth.

en effet éristhaw de Karthli [1]). Voyant bien qu'il serait hors d'état de résister, Cuiricé vint se présenter au roi Giorgi; mais comme il voulut ensuite s'échapper secrètement, le roi le fit arrêter et se porta vers le Cakheth, afin de s'emparer de ses femmes [2]): mais celles-ci, informées par les aznaours du Karthli, se mirent en sûreté. Chourta, frère de Cuiricé, s'unit au roi Giorgi et lui livra sa citadelle d'Oudjarmo; toutes les autres places du Cakheth furent également conquises, à la réserve de trois, savoir: Nakhtchéwan, Bodchorma et Lotsobantha [3]), la dernière occupée par Ioané Arichis-Dzé [4]), qui s'y fortifia, au grand péril de son maître. On éleva Chouris-Tzikhé [5]), où l'on mit garnison. Khakhoua Arichis-Dzé, frère de Ioané, qui occupait alors celle de Maran [6]), voulait, comme son frère, la retenir par la force de son bras; mais le roi étant venu avec ses troupes à qui il commanda de l'attaquer, elle fut bientôt emportée, et Khakhoua, pris par stratagème, fut conduit devant le roi, qui l'envoya captif, dans le Djiketh.

Le fort de Nakhtchéwan était aussi au pouvoir de Phadla, fils de Cuiricé, qui s'y défendait. Quand le korévêque se vit sans ressource, il demanda des assurances, pour partir, la vie sauve, et fit hommage du Cakheth au roi victorieux. Cependant Léon, fils du roi Giorgi, ne voulait pas laisser partir Cuiricé, quoique précédemment il se fût opposé à ce qu'on le fît prisonnier; mais le roi n'écouta pas ses conseils. Cuiricé demanda promesse qu'on ne prendrait pas Bodchorma durant cet hiver, promettant d'y aller après Pâques et de livrer volontairement cette place; on se contenta donc de prendre Nakhtchéwan et son fils cadet Dawith, en otage, et l'ayant lui-même renvoyé libre, le jour de la fête des Lampes [7]), le roi retourna en Aphkhazeth. Etant allé à Bodchorma, Cuiricé voulait partir après Pâques, et s'y préparait, lorsqu'il se fit un complot entre les aznaours karthles, réunis à ceux de Cakheth: c'étaient, Goderdz, Mgdéor, Mama Qantchiel, Datchi Corinthel, les frères Datchi et Ioané Skhwilosel, les frères Grigol et Sara Pkhwénel [8]), et avec eux cinquante autres aznaours, qui se réunirent autour de Cuiricé, pour l'engager à attaquer les forteresses. Celles-ci furent bientôt enlevées et ruinées, ainsi

[1]) Ce membre de phrase manque au M-it T.

[2]) Vraisemblablement celles du chorévêque et de ses grands.

[3]) Nakhtchéwan et Lotsobantha, dans le Cakheth, ne sont pas connués d'ailleurs: Wakhoucht se montre incertain au sujet de la dernière place, qu'il croit être la même que Bakhtrian ou Maghran, sur le Haut-Alazan; Descr. de la Gé. p. 321; quant à Nakhtchéwan, v. ibid. p. 319.

[4]) Deux M-its portent Arisis-Dzé; T, Archis-Dzé, et plus bas Arsis-Dzé; je crois bien qu'il faut lire comme je l'ai fait, car la famille Arichidzé, dans le Cakheth, est bien connue. Toutefois Wakhoucht écrit Arsis-Dzé.

[5]) Ce nom signifie « citadelle de la rivalité. »

[6]) Peut-être Maraw, dans le canton d'Awdchala; Descr. de la Gé. p. 481.

[7]) Lamproba signifie, je crois, la Chandeleur, *festum luminum*.

[8]) Qantchieth et Phkhwénis sont, l'un dans la vallée du Ksan, l'autre dans celle du Grand-Liakhwi; Skhwilosi, m'est inconnu: Mgdéor, lieu ou famille, également; les aznaours Corinthels appartiennent au Karthli; v. Descr. de la Gé. p. 47, 231, 465.

que Chouris-Tzikhè et Lotsobantha; de sorte que Cuiricé rentra de nouveau dans ses do-
167 maines. Informé de la perte du Cakheth, le roi Giorgi, dans son mécontentement, se prit à maltraiter de paroles ceux qui lui avaient conseillé de renvoyer le korévêque Cuiricé.

L'hiver étant passé de la sorte, le roi fit partir ses troupes, sous la conduite de son fils Léon, qui dévasta le Cakheth; on lui apporta, durant cette expédition, la nouvelle de la mort du grand et pieux roi Giorgi [1]). Il manda donc le korévêque, et, suivis chacun d'un seul cavalier, ils eurent une entrevue sur le bord du lac de Bazaleth; là ils s'entretinrent tout un jour, après quoi Léon annonça à Cuiricé la mort de son père, se lia d'amitié avec lui et promit de donner sa fille au fils du korévêque. Celui-ci descendit de cheval, le salua avec le plus profond respect, lui témoigna sa reconnaissance pour la paix qu'il lui accordait, pour ses bontés et surtout pour la promesse d'alliance qui lui était faite. Léon s'en retourna et entra en possession de son patrimoine royal. Quand il fut revenu dans ses états, Dieu glorifia son règne, comme il avait fait celui de son père; car il était pieux et rempli de toute sorte de vertus. Il construisit et dédia l'église de Mokwi [2]), dont il fit un siége épiscopal, et qu'il fournit de tous les ornements nécessaires. Dès qu'il eut pris possession de l'Aphkhazeth, suivant la parole donnée à Cuiricé, il maria sa fille au fils du korévêque; celle-ci étant morte peu après, il redevint ennemi de Cuiricé et marcha avec une armée nombreuse pour conquérir le Cakheth. S'étant arrêté sur le bord de l'Aragwi, il dévasta Moukhnar, Kherc et Bazaleth [3]). Durant cette expédition, il tomba malade, battit en retraite et mourut [4]); Démétré, son frère, devint roi et fut maître du Karthli. Pendant quelque temps ce prince s'occupa d'organiser ses états.

Cependant Thewdos, un frère de Démétré, était en Grèce. Quelques personnes de ce pays l'invitèrent à prendre les armes contre son frère. En effet, de son vivant, le grand roi Giorgi avait envoyé en Grèce deux de ses fils, Thewdos et Bagrat, pour y

[1]) En 955 — 175; Giorgi II avait régné 34 ans. Léon III lui succéda.

[2]) L'église épiscopale de Mokwi dirigeait le pays entre la Mokwis-Tsqal et la Codor; Géogr. de la Gé. p. 401; c'était une magnifique basilique, toute construite en pierre très dure, avec coupole, supportée par de fins piliers carrés, de même espèce. Elle avait trois porches, cinq nefs, une galerie intérieure, allant jusqu'au dôme, et était pavée du plus beau marbre blanc. Tel est l'état où je l'ai vue en avril 1848, mais délabrée, couverte en dedans d'un demi-pied de gravois, de végétation par-dehors. Je n'y ai pas trouvé une seule inscription. Ses dimensions sont de 93 pieds anglais de longueur, sur 65 de largeur.

[3]) De ces trois cantons, le premier et le troisième appartiennent au Karthli, et tout au plus le second au Cakheth.

[4]) En 957—177, à Kouthathis. Je crois que cette date, dont les éléments ne sont pas connus, est au moins incertaine; car l'église de Coumourdo (Géogr. de la Gé. p. 99) porte une inscription, qui dit qu'elle fut fondée sous le roi Léon et l'éristhaw Zwia, par l'évêque Ioané, un samedi de mai, premier jour de la lune, en 184 — 964.

être élevés, et afin qu'après sa mort il n'y eût pas de contestation ni de guerre entre ses fils. Thewdos revint de Grèce et alla dans le Samtzkhé. S'étant arrêté à Marg [1], il manda les aznaours meskhes et rassembla des troupes, afin de conquérir par la force son héritage. Le roi Démétré fit partir son armée, qui attaqua Thewdos à l'improviste. Celui-ci s'enfuit dans le Karthli, auprès d'Adarnasé, mthawar Dzélel, qui le conduisit dans le fort de Dzama [2]), d'où il s'occupa à rétablir ses affaires. Cependant le roi Démétré envoya 168
ses gens assiéger la citadelle de Dzama, qu'ils battirent durant trois mois. La garnison, du haut de ses remparts, leur causait beaucoup de mal; mais se voyant réduite à l'extrémité, elle demanda la paix, avec des assurances solennelles pour la liberté de Thewdos. On les laissa partir sains et saufs; pour Thewdos, il fut reçu à capitulation et s'en-alla, sans être inquiété, auprès de Dawith couropalate [3]), où il passa environ un an. C'est [4]) ce Dawith dont nous avons indiqué, *par anticipation*, la mort, en 1001 — 221, qui était fils d'Adarnasé couropalate, fils du roi-couropalate Soumbat, et Bagratide.

Un an après [5]), Thewdos étant allé du Tao dans le Cakheth, le roi Démétré envoya un exprès dire au korévêque Cuiricé [6]): «Depuis que mon frère est venu de Grèce, les propos qui se tiennent éternisent la guerre entre nous. Maintenant sois notre médiateur, en me remettant mon frère, et soyons tous deux, à l'égal l'un de l'autre, maîtres de nos possessions, comme nous l'étions précédemment, Léon et moi. Reçois mes serments et mes médiateurs [7]), et sois sûr de ma vive reconnaissance.» A ces avis, sur ces paroles du roi Démétré, Cuiricé manda Thewdos, et pour l'engager à se rendre, «Je serai, dit-il, le vengeur de ton sang.» Il livra donc Thewdos et l'envoya à son frère. On emmena ce prince, après que le catholicos [8]), les chefs du clergé et tous les didébouls eurent fait les serments les plus solennels, en présence de Swéti-Tzkhowéli. Quand Thewdos fut auprès de son frère, il y resta quelque temps, puis le roi Démétré,

[1]) Je crois que par-là il faut entendre l'Argoueth ou Margoueth, i. e. la partie de l'Iméreth située sur la haute Quirila, jusqu'au mont Phersath.

[2]) La position de Dzama, dans le Satzitziano, au S. du Kour, peut faire soupçonner celle de Dzel, inconnue d'ailleurs, dont Adarnasé était mthawar; Descr. de la Gé. p. 203.

[3]) Wakhoucht, p. 47, le nomme roi, et dit qu'il régnait dans le Basian, dans le Tao et les contrées environnantes; pourtant il n'est pas compté dans le canon royal, et n'est jamais désigné que comme couropalate.

[4]) Depuis ce mot jusqu'au commencement du § suivant, omission dans le M-it T.

[5]) Deux ans après; Wakhoucht, p. 47.

[6]) T: «Il envoya un exprès à Thewdos et à Cuiricé.»

[7]) Les médiateurs s'employaient et s'emploient encore en Géorgie pour terminer pacifiquement un bon nombre de querelles. Le Code géorgien contient une série de règlements qui les concerne; *voce* [illegible].

[8]) Ce passage prouve évidemment qu'il y avait alors un catholicos en Géorgie, ainsi que le faisait déjà penser un trait de la vie de Bagrat Ier, qui, bien qu'interpolé et incomplet, offre pourtant un renseignement positif; v. p. 157, 174, et surtout 175.

ranimant sa haine contre lui et oubliant le nom de Dieu, pris à témoin, résolut de violer ses serments. Il fit prendre Thewdos et lui brûla les yeux [1]). A cette nouvelle ses vassaux songèrent à venger le frère du roi, que l'on appelait Tchala-Méphé [2]), le roi de paille; mais ce fut en vain, parce que le roi Démétré était brave et énergique. Après la mort de Démétré [3]), voyant qu'il ne restait plus d'héritier de l'Aphkhazeth et du Karthli, on fit venir Thewdos, frère de ce prince, qui fut placé sur le trône. Les Cakhes vinrent assiéger Ouphlis-Tzikhé.

Dans ce temps-là l'éristhaw du Karthli était Ioané Marouchis-Dzé, homme puissant et ayant beaucoup de vassaux. Celui-ci envoya un exprès dans le Tao, à David couropalate, afin qu'il vînt, à la tête de ses troupes, s'emparer du Karthli, et le gardât pour
169 lui, ou le donnât à Bagrat, fils de Gourgen, roi des rois, et de la fille de Giorgi, roi d'Aphkhazeth. Ce Bagrat avait droit, par sa mère, à l'Aphkhazeth, et *par son père* [4]) au Karthli: Ioané Marouchis-Dzé désirait le voir roi de ce dernier pays. Se rendant aux propositions qui lui étaient faites, Dawith couropalate vint dans le Karthli. A la nouvelle de son arrivée, les Cakhes partirent comme s'ils eussent été en fuite, et quittèrent le pays. Dawith donc passa à Kwa Khoureltha, où l'éristhaw Ioané vint à sa rencontre; il reçut de lui Ouphlis-Tzikhé, qu'il donna à Bagrat et à son père Gourgen. Ce [5]) dernier portait le titre de roi des rois parce que son fils Bagrat était, avant lui, devenu roi d'Aphkhazeth.[6])

N'ayant pas de fils, Dawith couropalate avait adopté Bagrat, fils du roi des rois Gourgen, et arrière-petit-fils de son oncle paternel [7]); il était le plus puissant des rois du Tao. [8])

[1]) Avant l'an 979; v. l'Addition II, sup. p. 287.

[2]) Si quelqu'un était alors un roi de paille, c'était bien Bagrat-le-Sot, qui ne joue aucune espèce de rôle dans toute cette histoire.

[3]) En 979 — 199, après 22 ans de règne.

[4]) Je supplée les mots ici soulignés.

[5]) Cette fin de § manque au M-it T.

[6]) Wakhoucht place l'avénement de Bagrat au trône de Karthli en 980 — 200; or ce prince n'eut droit au trône d'Aphkhazie, au plus tôt qu'en 979, après la mort de son oncle Dimitri, et du vivant de son autre oncle, Thewdos, le roi-de-paille; mais son avénement en Aphkhazie est fixé en 985, après la mort de ce Thewdos: ce qui rend fort obscure la phrase, objet de cette note. Quant à son père Gourgen, ses droits à la couronne ne peuvent dater que de la mort de Bagrat-le-Sot, arrivée en 994. Bagrat fut le IIe du nom en Aphkhazie, mais le IIIe dans le Karthli, dont la série doit avoir l'avantage. Pour moi, en l'absence de renseignements, j'aimerais mieux dire que ce prince eut le titre de roi d'Aphkhazie en 980, et fut élu dans le Karthli, en 985.

[7]) Le M-it T place ici la rubrique de Bagrat II (sic), 42e roi; c'est notre Bagrat III, fils de Gourgen et de Gourandoukht.

[8]) Cette expression, déjà employée plus haut, p. 165, prouve qu'à l'époque où nous sommes plusieurs personnes portaient un pareil titre. Ici le M-it T insère le récit des événements accomplis en Grèce,

Dans ce temps-là Scliaros (Sclérus), s'étant révolté contre le souverain de la Grèce et rendu maître de toute la partie continentale de l'empire, l'empereur et l'impératrice, renfermés dans la ville de Constantinople, étaient en proie à de cruelles angoisses. Réduits à cet état, ils pensèrent: «Excepté le couropalate David, nous n'avons pas d'autre auxiliaire;» et lui écrivirent des lettres pressantes. Ils envoyèrent le Géorgien Thornic, résidant à la Sainte-Montagne, au monastère du grand Athanasé, vers David couropalate, afin qu'il les secourût. Ce que voyant le couropalate, il fut très satisfait; ayant reçu les lettres de l'empereur, et été informé par Thornic de tout ce qui se passait, il délibéra avec lui d'envoyer des troupes en Grèce, et Thornic fut investi du commandement. Celui-ci ayant présenté à l'empereur grec les lettres du couropalate et les siennes, et lui ayant fait connaître toutes les résolutions du couropalate, l'empereur donna à David toutes les terres situées en haut de la Grèce, pour qu'il en fut possesseur sa vie durant, et demanda comme otages des fils d'aznaours. David lui ayant livré dans ce but des fils de seigneurs, on demanda aux frères de la femme du père Ioané son fils Ewthwimé [1]), qui fut conduit en Grèce. A cette nouvelle Ioané, soit qu'il se montrât consentant ou non, monta vers la ville impériale; comme l'empereur connaissait Abouharb, beau-père de Ioané, il l'accueillit lui-même avec beaucoup de bonté, et le traita bien. Après cela il y eut une longue discussion entre Ioané et son beau-père, au sujet d'Ewthymé; car Ioané, ne voulant pas livrer son fils, adressa à Abouharb de vifs reproches: «Qu'est-cela, disait-il; n'as-tu donc pas eu d'enfants? on sait bien pourtant que vous les aimiez en véritable père. Comment donc avez-vous donné mon fils en otage, comme s'il eût été orphelin? Dieu vous pardonne!» Ce fut ainsi, par un effet de la Providence divine et de la décision des rois, qu'il emmena son fils, après quoi il retourna de nouveau au mont Olympe. Pour Thornic, il écrivit au couropalate: «Nous savons que Dieu vous protége. Ne manquez pas à la loyauté, et Dieu vous fera prospérer. Si nous faisons captifs tous nos ennemis, le butin, en entier, sera pour vous.»

Le couropalate ayant donc fourni 12000 hommes de troupes choisies, avec l'assistance du Christ, il mit en fuite les gens de Sclérus, et les mena battant jusqu'en Perse; après quoi il revint, suivant l'ordre impérial, mit au pillage les biens de tous les seigneurs grecs, en distribua une partie aux soldats et garda le reste, qui formait un riche et immense butin, tant en or, qu'en argent, en étoffes et autres choses semblables. A son retour, il salua le couropalate, et lui rendit de grandes actions de grâces. [2])

auxquels David couropalate prit une part active. Ce récit est tiré de la Vie des SS. Ioané et Ewthym, et forme le § suivant; qui ne se trouve qu'en T.

[1]) S. Ewthym l'interprète, de qui je donnerai la Biographie sous Bagrat III.

[2]) Le souvenir de cette expédition a été inscrit sur les murs d'une chapelle sépulcrale, attenant au clocher de l'église épiscopale de Zarzma, dans le Samtzkhé (Géogr. de la Gé. p. 89), chapelle bâtie, à ce qu'il paraît, par un membre de ladite expédition, qui parle en son nom dans l'inscription, et s'appelait Ioané, fils de Soula. La fin de l'inscription manque malheureusement, mais le commencement est

Après cela, le roi Bagrat alla dans le Karthli, pour y rétablir l'ordre dans les affaires, et s'arrêta à Thighwa. Quelques aznaours qui tout en étant sous la dépendance
171 de Gourandoukht, administraient chacun de leur côté le pays, ne voulant pas que le roi y vint, mirent à leur tête Kawthar Tbel, et s'avancèrent pour le combattre. Quand le roi les vit postés à l'entrée de Moghri [1]), il ramassa ses troupes, présenta la bataille aux Karthles, les mit en fuite, en tua quelques-uns et en fit d'autres prisonniers; tandis que le reste se dispersait de toutes parts, il vint à Ouphlis-Tzikhé, qu'il enleva à sa mère, et après avoir passé quelque temps à régler l'administration, il s'en-alla avec la reine Gourandoukht dans l'Aphkhazeth. Tel qu'un habile pilote, il mit ordre aux affaires de la contrée. Doucement vigilant envers tous, trouvait-il quelque insubordonné, il élevait en sa place un sujet loyal et digne de confiance.

Quelques années après, il y eut à Cldé-Carni un éristhaw, nommé Rat [2]), qui possédait la citadelle d'Aténi, tout le Karthli au S. du Mtcouar, le Thrialeth, la vallée de Manglis et Scwireth [3]), et refusait d'obéir à Bagrat. Celui-ci donc rassembla secrètement des troupes et vint dans le Karthli, afin d'assiéger et de dompter Rat, éristhaw des éristhaws. On en informa Dawith couropalate, et on lui dit: «L'unique but de l'expédition commencée par Bagrat est de te faire périr.» Cependent Gourgen était prêt, avec ses milices, pour marcher au secours de son fils. Le couropalate partit en diligence, réunit ses troupes et convoqua tous les rois de l'Arménie. En effet Bagrat-le-Sot, l'aïeul de Bagrat, dont [4]) la mort a été indiquée ci-dessus, *par anticipation*, était encore vivant [5]); il vint aussi se joindre au couropalate, parce qu'il craignait que son fils Gourgen ne lui enlevât la royauté. Tous ces princes allèrent à Dliw, où ils se postèrent, avec une armée innombrable, puis ils envoyèrent leurs troupes contre Gourgen. Celui-ci vint à leur rencontre et leur livra bataille à Gardathkhrilni, à l'entrée du Chawcheth. Battu et mis en déroute, il se retira dans le fort de Tsephtha. [6])

Le roi Bagrat qui, à travers le Thrialeth, était alors venu et s'était arrêté à Caroucheth, ayant envoyé un député et des gens pour considérer l'armée ennemie, apprit qu'il n'était pas en forces pour résister à David; il laissa donc les troupes dans leur campement, se rendit en personne auprès du couropalate, lui demanda grâce et lui dit: «Je ne suis venu qu'à cause de la désobéissance de Rat. — On m'avait dit, repliqua

[1]) Ce lieu n'est pas connu d'ailleurs.

[2]) Ce Rat paraît avoir été un des descendants de Liparit, de qui il a été parlé p. 159 et 160, sous les rois Bagrat Ier et Dawith Ier, à la fin du IXe siècle. J'en reparlerai plus longuement dans une Addition au règne de Bagrat IV, où l'on verra que Liparit et Rat sont donnés pour Orbélians.

[3]) T, Scoreth; v. Géogr. de la Gé. p. 177.

[4]) Ce membre de phrase manque dans le M-it T.

[5]) Ceci eut donc lieu avant l'année 994, époque de la mort de Bagrat-le-Sot.

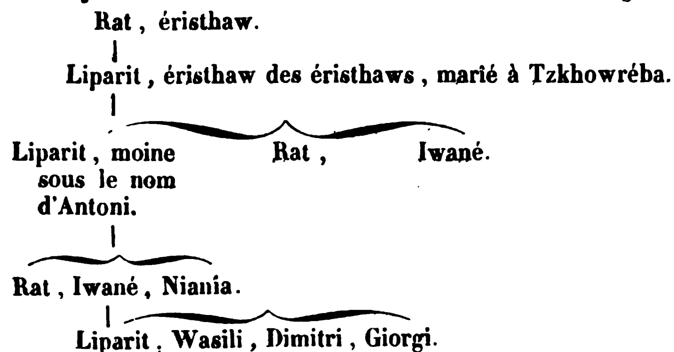
[6]) On verra cette expédition plus en détail, dans l'Addition Sur les Bagratides, racontée d'après les sources arméniennes.

David, que tu t'étais mis en campagne pour me tuer; je suis maintenant convaincu de 172
ton innocence et te laisse toute liberté à l'égard de Rat: réduis-le, comme tu le voudras.» Bagrat partit alors, plein de joie, et se retira pour le moment en Aphkhazeth, afin que Rat ne se doutât de rien, et qu'il pût venir subitement, quand son ennemi penserait à tout autre chose. Aussitôt que l'hiver se fut déclaré, le roi Bagrat arriva avec toutes ses forces et assiégea Cldé-Carni. A cette vue Rat sortit, emmenant son fils Liparit, et alla supplier Bagrat de lui pardonner; il lui livra la citadelle et alla résider dans ses propriétés, en Argoueth. [1])

Dans ce temps-là, en l'an 1001—221, mourut Dawith-le-Grand, couropalate, fils d'Adarnasé couropalate, ainsi qu'il a été dit plus haut, *par anticipation.* Ce Dawith ne laissait pas d'enfants, et le Tao fut livré par-là à la désolation: Basile, empereur de Grèce, étant donc venu, les aznaours de Dawith lui livrèrent leurs forteresses. L'empereur s'étant saisi des domaines de Dawith, Bagrat, roi d'Aphkhazeth, et son père Gourgen vinrent en sa présence, et il honora Gourgen du titre de magistros, conféra le couropalatat à Bagrat, afin de semer la discorde entre le père et le fils, car telle était sa mauvaise intention. Mais Gourgen était un homme franc et droit, dont les sentiments ne furent pas ébranlés par cette machination, et que rien ne put faire changer. Quelques années après, Gourgen, roi des rois, père de notre Bagrat et fils du roi Bagrat-Régouen [2], mourut, en 1008—228.

Ensuite il s'écoula quelque temps, que Bagrat employa, ainsi que je l'ai dit, à régler toutes les affaires de l'Aphkhazeth, abaissant les insubordonnés et élevant, en leur

[1]) Ici la Chron. arm. ajoute que le roi Bagrat garda Liparit près de lui. On verra par la suite, à plusieurs reprises, que cette famille avait des propriétés considérables en Iméreth, et le couvent de Catzkh pour sa sépulture. J'ai trouvé à Gélath, en juin 1848, trois beaux volumes khoutzouri, en parchemin, des années 1047, 1048 et 1053, dont deux copiés à Manglis et le 3e à Atsqour, par l'ordre de Liparit, éristhaw des éristhaws, fils de Rat, ici nommé. Des divers mémento des copistes et de ceux d'un Nouveau-Testament aujourd'hui à Alawerd, en Cakheth, résulte cette généalogie:



Les manuscrits mentionnés sont du temps de Liparit-Antoni. Les quatre fils d'Iwané entrèrent dans le clergé, à C. P., comme proèdres et protarkhon; v. une note à la p. 205.

[2]) Au lieu de cette qualification, d'autres M-its portent «de Bagrat, roi de Géorgie.»

place, ses loyaux serviteurs, ceux qui étaient franchement soumis à ses volontés. Par la sagesse de sa conduite, il l'emporta sur tous les rois de l'Aphkhazeth. A la tête de la plus forte armée que l'on eût jamais vue, il entra en campagne, avec toutes ses forces, passa dans le Karthli et envoya un exprès à ceux de Cakheth, demandant qu'ils lui remissent les forteresses du Karthli qui étaient entre leurs mains. Le korévêque du Cakheth était alors David [1]), qui, ne voulant pas rendre les forteresses en question, répondit: « Si tu veux ces places, la force et le sort des armes décideront entre nous. Pour moi, je te donne rendez-vous sur le Ksan [2]). » A ces paroles Bagrat, roi des Aphkhaz et des Karthles [3]), fut très courroucé, parce qu'il était encore à Dliw, *comme* couropalate [4]), or-
173 ganisant l'administration du Karthli et du Tao, la mort de son père Gourgen, rois des rois, l'ayant mis en possession de ce dernier pays [5]). Il envoya donc, en toute hâte, mander les troupes de l'Aphkhazeth et du Karthli, et pour lui, à la tête des troupes du Haut-Karthli, ayant traversé le Thrialeth, il passa le pont de Mtzkhétha. Après avoir été rejoint par les troupes aphkhazes et karthles, il alla camper dans le Thianeth et se mit à saccager le pays ennemi. Comme l'armée du roi Bagrat était considérable, Dawith ne put lui résister, en sorte que le roi put attaquer les forteresses, s'empara du Héreth, et ne fit sa retraite qu'après y avoir mis Aboulal comme mthawar. Lorsque Bagrat fut parti, ceux du Héreth se retournèrent aussitôt du côté de Dawith, qui reprit leur pays et mourut peu de temps après. [6])

Le roi rentra de nouveau en campagne, avec toutes ses troupes, conquit de nouveau le Héreth et prit pour lui la reine Dinar [7]). Dès-lors il commença à tourner ses

[1]) David, quoique fils cadet de Cuiricé II, lui avait succédé en 976 — 196; Phadla, frère aîné de Dawith, mourut on ne sait quand.

[2]) Nos M-its écrivent ce nom ⴕⴑⴌ, orthographe admise par Wakhoucht, dans sa Descr. de la Géorgie, mais que j'ai cru devoir remplacer par ⴤⴑⴌ, conformément à l'usage moderne. L'étymologie que Wakhoucht donne de ce nom, *op. cit.* p. 218, me parait insoutenable et ne nous apprend rien sur la manière dont il faut réellement l'écrire. D'autre part, dans la Vie de S Chio on lit que S. Ioané, se trouvant un jour sur la rive du Ksan, qui était débordé, l'apostropha en ces termes, qui font allusion au nom de la rivière dont il s'agit: [illegible] « Entre en fureur, comme l'indique ton nom. » Ce jeu de mots semble indiquer l'orthographe ⴕⴑⴌ et non ⴤⴑⴌ; Vie des SS. Gé. au Mus. asiat., p. 50, 78.

[3]) Les autres M-its portent « des Karthles et des Aphkhaz, » comme pour donner la prééminence aux premiers; mais le fait est que sur tous les monuments de cette époque les Aphkhaz passent en avant.

[4]) Je force un peu le sens, qui me semblait peu net, en traduisant: « parce que le couropalate était alors à Dliw; » en effet le couropalate n'est autre que le roi Bagrat même.

[5]) Gourgen avait dû succéder à son père Bagrat-le-Sot, dont les domaines étaient, à ce qu'il paraît, dans une autre partie du Tao que celle obéissant à Dawith-le-Grand, couropalate.

[6]) La ressemblance de nom fait que le M-it T insère ici la mort de « David-le-Grand, couropalate, » racontée plus haut.

Le korévêque David mourut en 1010 — 230; Cuiricé III, dit le Grand, succéda à son père.

[7]) Cette reine a été mentionnée, p. 164, sous le règne d'Adarnasé II, 881 — 923; il est à-peine

vues sur le Cakheth, dont il enleva toutes les citadelles dans l'espace de deux ans, grâce à sa puissance irrésistible. Ayant enfermé Cuiricé dans Bodchorma, il établit autour de cette place des postes d'observation, changés annuellement, et finit par s'en rendre maître. La conquête du Héreth et du Cakheth achevée, il emmena Cuiricé et le retint à sa cour.

Dans ce temps-là, Phadlon, émir de Gandza [1]), devint puissant et commença à faire des courses sur les domaines des éristhaws du Héreth et du Cakheth, à y entrer de temps en temps pour piller, et par des expéditions inattendues, à enlever du butin et des prisonniers en divers lieux. A la vue de tant d'audace, le grand roi Bagrat fut rempli de colère et fortement ému d'une telle insolence. Ayant mis sur pied toutes ses troupes, pour aller à Gandza, il envoya un député à Gagic-Chahanchah, roi d'Arménie, afin de châtier Phadlon. Gagic [2]) en fut ravi, et ayant réuni ses troupes, il partit et alla rejoindre le roi des Aphkhaz. Leur réunion se fit à Zoracert [3]). De là ils marchèrent contre Phadlon Cet homme rempli d'arrogance, ennemi déclaré du nom chrétien, et qui avait juré d'exterminer tous les adorateurs de la croix, voyant sa force invincible, eut peur et battit en retraite, comme pour se réfugier dans une forteresse. Alors le grand roi Bagrat, toujours couronné par la victoire, conquit le pays de Ran, mit le siége devant la ville de Chankor et la battit avec des balistes [4]), qui en peu de jours en ruinèrent les remparts. Il allait la forcer, le lendemain, lorsque durant la nuit Phadlon lui envoya
des députés, pour demander la paix, promettant de servir le roi, tant qu'il vivrait, et 174
de payer le kharadj, et s'engageant à combattre en personne contre ses ennemis. Ayant alors convoqué tous ses grands, Bagrat leur dit qu'ils eussent à prendre la ville par leurs propres ressources; mais ceux-ci s'étant convaincus, à n'en pouvoir douter, que

croyable qu'elle vécût encore après l'année 1010: ainsi il me parait que Bagrat s'empara de ses reliques et non de sa personne. Du moins est-il question fort souvent, dans les documents russes du XVIIe siècle, d'une sainte reine, nommée Dinar, dont le corps reposait dans l'Iméreth; v. Bullet scient. t. IX, p. 371.

[1]) Ce Phadlon est certainement le Mamlan dont parlent les auteurs arméniens, cités dans l'Addition sur les Bagratides; quoique ceux-ci ne mentionnent pas la coopération du roi Bagrat à la campagne dont il s'agit, il n'y a là rien d'invraisemblable.

[2]) Gagic Ier régna en Arménie de 989 à 1020.

[3]) Je crois que c'est une altération du Tzoroïget ou Tzoraget arménien, nom de la province dont Ani était le chef-lieu, et qu'on appelle plus communément Chirac; Indjidj, Arménie ancienne, p. 416. On trouvera encore une autre conjecture sur ce nom, dans le texte géorgien, p. 223, n. 3.

[4]) J'ignore le sens positif du mot ფილაკვანი; on le retrouve encore dans les Annales, p. 183, 215. Suivant Soulkhan-Saba, c'est « une machine de siége, propre à lancer des pierres et à ruiner les murailles. » Je trouve dans Mathieu d'Edesse, p. 125, le nom de փիլիկպան donné à une machine de siége, mais il n'est pas expliqué dans le Dictionnaire arménien-français d'Avger. Sous les formes փիլիկոն, փիլիկկոն, փիլիկուան, փիլիպան et փիլիկպան, il se trouve expliqué dans le grand Dictionnaire arménien récemment publié à Venise, par բաբան, baliste, machine à lancer des pierres: il doit donc être en rapport avec les mots grecs πελεκάν, sorte d'outil, πελεκάνος, charpentier, πελεκανική, l'une des machines de guerres, et subsidiairement avec le français *pélican*.

cela leur était impossible, lui communiquèrent le résultat de leurs observations. et ce, d'autant plus qu'ils avaient sur les bras d'autres ennemis à combattre. Le roi leur ayant donc proposé de s'arranger avec Phadlon, tous, dans leur sagesse, l'approuvèrent et lui conseillèrent le parti de la paix. Il envoya, en conséquence, un exprès à Phadlon, pour lui dire qu'il agréait ses propositions d'accommodement. Phadlon en fut très satisfait et exécuta tout ce qu'il avait promis. Il fit au roi de très riches présents et combla ses aznaours de dons les plus précieux. Le roi Bagrat, après ce succès, retourna chez lui.

Du temps de ce prince vécut notre saint père Ewthym, traducteur de 920 livres géorgiens. [1])

C'est ce roi Bagrat qui construisit l'église de Bédia, dont il fit un évêché, y ayant transféré celui de Goudaqwa; il lui assigna beaucoup de villages, dans toutes les vallées et localités, la fournit de tout l'appareil nécessaire, l'orna richement, la consacra et y installa un évêque. Celui donc qui veut mesurer et comprendre la grandeur et la magnificence de son règne, qu'il contemple la beauté de l'église de Bédia : il saura, par le témoignage de ses yeux, qu'il n'y eut jamais dans le Karthli ni en Aphkhazeth un roi semblable à celui-là [2]). Ce fut le même roi qui consacra, avec une magnificence infinie, l'église de Kouthathis [3]), ayant rassemblé en cette occasion les souverains du voisinage, les catholicos [4]), les archévêques, les abbés des monastères, les didébouls du

[1]) La phrase géorgienne, qui manque au M-it T, permettrait de dire: «traducteur de livres *pour nous* Géorgiens, en 920.» L'un n'est pas plus exact que l'autre, mais je préfèrerais une erreur littéraire à un anachronisme. Le chiffre qui nous occupe est ჟკ; or il serait possible que nos copistes eussent fait une faute, facile à expliquer, en écrivant ainsi, au lieu de ჟპ 980, date plus vraisemblable, et qui serait celle où florissait déjà S. Euthyme. V. Note A, à la fin de ce règne.

[2]) L'église de Bédia, dans son état actuel, ne justifie pas ces éloges : ni les proportions du vaisseau ni les ornements architectoniques n'ont rien qui frappe le regard, comme on le verra dans mon Voyage. Mais celle de Kouthaïs, dont je donnerai le plan et quelques détails, mérite de tout point l'admiration des connaisseurs. Je ne sais point au juste où était situé Goudaqwa, localité aphkhaze, évidemment.

[3]) La date de la fondation de cette église est connue avec certitude, par une inscription qui se trouve sur la pierre servant de base à la fenêtre de gauche du choeur, en dehors. Elle est en chiffres arabes, ٢٢٣, presque redressés comme les chiffres sanscrits, २२३ 223 du cycle pascal, répondant à l'an 1003 de J.-C.: c'est là le plus ancien exemple connu de l'emploi de ces sortes de chiffres; v. Mém. de l'Ac. des sc. VIe série, Sc. mor. et pol. t. IV, p. 346; Dubois de Montpéreux, Voyage autour du Caucase, t. I, p. 411 sqq., et Gamba, Voyage dans la Russie mérid. t. I. Il se peut que Bagrat IV ait fait quelques embellissements dans cette église, mais en tout cas, d'après l'inscription, le pavé en fut achevé en 1003, et l'édifice tout entier était construit pour le salut de la reine Gourandoukht; enfin, d'après les Annales, la dédicace fut faite par Bagrat III. Tous ces faits étant hors de doute, il paraît que la tradition rapportée par M. Dubois, op. cit. p. 411, et t. II, p. 149, manque d'exactitude, et que Wakhoucht s'est trompé en attribuant à Bagrat IV la construction de cette église; Géogr. de la Gé. p. 371.

[4]) Il y avait donc alors un et peut-être plusieurs catholicos en Géorgie, comme le font croire encore d'autres passages des Annales, p. 157, 168, 175 quoique l'on ne trouve pas ici de nom propre.

Haut et du Bas-Karthli, résidant dans les terres de ses domaines, et ceux de tous les autres royaumes.

Le roi Bagrat couropalate fut le maître suprême de tout le Caucase, depuis le Djiketh jusqu'au Gourgan; il força l'Adrabadagan et le Chirwan, ainsi que les souverains de l'Arménie [1]), à lui payer impôt. Par sa sagesse et sa puissance il se fit du roi de Perse un ami plus dévoué que les propres membres de sa famille, et se fit même craindre en toutes rencontres de l'empereur de Grèce. En effet ce Bagrat, roi des Aphkhaz et des Karthles, l'emporta en habileté sur tous les souverains, amena tous les monarques 175
voisins, tous les ténanciers [2]) de ses domaines royaux, à l'implorer, à le rechercher, à l'assister de leurs troupes, comme ses propres didébouls, comme ses plus intimes serviteurs. Dieu lui fit vaincre ses ennemis et briser leurs résistances, lui accorda une vie paisible, et fit régner dans ses états la plus profonde tranquillité. Si l'on voulait tout dire, énumérer chacune de ses institutions, la force s'épuiserait: aussi n'en ai-je exposé qu'une faible partie, pour cause de brièveté.

J'ajouterai encore, afin que la chose ne soit pas oubliée, que depuis le grand roi Wakhtang-Gourgasal, on n'en vit pas d'autre qui rivalisât avec lui de grandeur et de puissance. Il aimait à construire des églises, à faire du bien aux pauvres et aux affligés, rendait à tous bonne justice, accueillait les veuves et les orphelins.

Le catholicos Suimon étant mort, le roi nomma catholicos et patriarche Melkisédec, un fils de didéboul, qu'il avait élevé et qui l'approchait de près. Ce monarque spirituel alla à Constantinople, auprès de l'empereur grec Basile, pour réclamer des secours. Car la grande église apostolique de Swéti-Tzkhowéli, bâtie par Wakhtang-Gourgasal, était en mauvais état, et par l'influence délétère du temps les portiques qui l'entouraient s'étaient écroulés. Comme personne ne s'offrait pour la réparer, que personne n'était en état de le faire, Melkisédec alla représenter à l'empereur toute l'impuissance des Géorgiens et lui exposer sa demande. Basile lui ayant accordé le monastère de Kestoria, riche de 105 villages, de l'argent, des ornements d'église, des images, des croix, tout ce qui sert à l'habillement des archiéréï et des prêtres, il partit pour revenir dans la Géorgie, sa patrie, et rentra dans la ville royale de Mtzkhétha, dont il se mit à réparer l'église; il en refit le parvis extérieur et les portiques qui l'environnaient, la couvrit par en haut,

[1]) Aucun fait ne prouve que Bagrat ait eu le dessus sur les rois d'Arménie, ses contemporains, Sembat II et Gagic Ier; mais on a vu qu'il avait poussé ses armes jusqu'à Gandza et vaincu l'émir Phadlon. Peut-être soutint-il d'autres guerres, qui ne nous sont pas connues. En tout cas, les plus anciens goudjars ou chartes consacrent, dans le protocole, ces prétentions. J'en possède un, que je crois faux, toutefois, de l'an 1008, où Bagrat III est nommé «roi des Karthles, des Arméniens, des Djiks, des Alains, des Chanché et des Charwachidzé, i. e. des Chahanchah d'Arménie et des Charwanchah.» Ce même usage fut long-temps observé, comme le prouvent des chartes modernes très authentiques.

[2]) Le mot [illegible], que je traduis ainsi, ne m'est connu que par ce passage et par quelques autres qui se verront plus bas.

et l'acheva entièrement. Dieu lui fit la grâce de restaurer la ville de Mtzkhétha, d'orner la grande église apostolique, Swéti-Tzkhowéli, de toutes sortes de parements, en or, en argent, en perles et en pierres précieuses; d'enrichir Swéti-Tzkhowéli d'ustensiles d'or et d'argent travaillé, de garnir l'autel de lames des mêmes métaux, ainsi que l'iconostase et les portes du sanctuaire, d'y placer un reliquaire enrichi d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses, d'y faire deux croix garnies de pierreries et de perles, et d'y déposer un nombre infini de reliques de tous les saints, ainsi que 55 images, garnies de pierreries et de perles, et de livres avec couvertures plaquées de métal ou sans plaques, transcrits par ses soins, au nombre total de 25. [1])

Nous dirons encore que, parmi les Bagratides ci-dessus énumérés, qui furent rois ou couropalates, quelques-uns régnèrent dans le Karthli, d'autres, dans le Samtzkhé et dans le Tao, jusqu'à l'avénement de notre Bagrat. Quand celui-ci devint roi, les uns étaient morts, d'autres moururent de son temps, mais les seuls Bagratides qui vécussent à son époque étaient Soumbat et son frère Gourgen, fils de Bagrat d'Artanoudj, de qui la mort a été indiquée plus haut: Soumbat mourut en 1011—231, et Gourgen, son frère, en 1012—232. Voici comment ils moururent: le roi Bagrat couropalate fit venir un jour ces deux frères Soumbat et Gourgen, rois du Clardjeth, fils de Bagrat d'Artanoudj, pour lui faire leur cour, dans le fort de Phanascert. Là il se saisit de leurs personnes et s'empara de leurs villes et forteresses. Comme ils les faisait garder prisonniers dans la citadelle de Thmogwi, ils y terminèrent leurs jours, et leurs enfants, Démétré, fils de Gourgen, Bagrat, fils de Soumbat, s'en-allèrent à Constantinople, auprès de l'empereur Basile. Leurs fils, descendants des rois du Clardjeth, périrent tous dans leur captivité.

Après cela le roi Bagrat ayant parcouru ses états d'Aphkhazeth, de Héreth, de Cakheth, vint hiverner dans les vallées du Tao. Dès le commencement de l'été, il reparut, en la troisième année [2]), dans la dite citadelle de Phanascert et y mourut, la tête ornée d'une belle chevelure blanche [3]), le vendredi 7 de mai, l'an 1014—234 [4]). Il avait ré-

[1]) Cette addition, qui ne se trouve que dans le M-it T, nous fait connaître, *pour la première fois* deux catholicos: Suimon, nommé sans doute par le prédécesseur de Bagrat III, et Melkisédec; cf. sup. p. 157, n., et 168, 174, 179, 181, 192. Il reste de ce dernier une charte, datée de l'an 240—1020, et vidimée par le roi Bagrat couropalate, ainsi que par Cwiricé, roi de Cakheth, et par les catholicos Okropir et Ioané: ce n'est point l'original, mais une copie ancienne, sur papier, en caractères khoutzouri, qui se conserve au synode de Tiflis, N. 378 de l'inventaire de Mtzkhétha. Elle ne contient que les mêmes donations dans les mêmes termes que ceux employés dans la présente addition, et dans une autre qui se verra plus bas, p. 179.

[2]) C'est-à-dire depuis la mort de Soumbat et de Gourgen,

[3]) Addit. du M-it T.

[4]) En effet, en 1014 le mois de mai commença par un samedi. — Chron. arm.: «Il régna 36 ans et mourut en l'année géorgienne 235 (répondant à 1015 de J.-C.)» Suivant Aristacès de Lastiverd, p. 5,

gné 36 ans, et se trouvait dans le Tao à l'époque de sa mort [1]). Son corps fut enlevé 176
par l'éristhaw des éristhaws Zwiad [2]) et enterré à Bédia ; son fils Giorgi, également doué de toutes les qualités, lui succéda. [3])

Bagarat mourut en l'année arménienne 464 — 1015 : ainsi, d'après l'Annaliste, le règne de Bagrat III doit avoir commencé en 198 — 978 ou même en 199 — 979, et non en 980, comme l'a calculé Wakhoucht.

[1]) Cette phrase ne se trouve que dans le M-it T ; la seconde partie en est au moins inutile.

[2]) Je crois, sans pouvoir le démontrer, que ce Zwiad est le même que *Zwia* éristhaw, mentionné dans une inscription sur la porte méridionale de la magnifique basilique de Coumourdo, «bâtie en 184—964, sous le roi Léon et sous l'éristhawat de Zwia.» Je le crois Orbélian et frère de Rat, le premier de la liste, p. 297, n. 1.

[3]) «Agé de 18 ans, en 1009 de J.-C.,» ajoute mon M-it. L'indication de l'âge peut être exacte, et sera répétée plus bas, mais celle de l'annee contredit ce que l'on sait d'ailleurs.

D'après le M-it T, voici la disposition des matières du règne de Bagrat III :

1) P. 172 de mon M-it, après les mots «ne laissait pas d'enfants,» vient le § «Ensuite il s'écoula...» jusqu'au § Le roi rentra, p. 173.
2) Suivent les mots «et le Tao fut livré...,» p. 172, jusqu'au § «Ensuite il s'écoula, ibid.
3) Puis le § «Ce roi Bagrat...,» p. 174, jusqu'au § «Après cela le roi....» p. 175.
4) Puis le § «Le roi rentra...,» p. 173, jusqu'au § «Ce roi Bagrat,,.. p. 174.

N'ayant vu aucun profit à ces transpositions, j'ai conservé l'ordre du M-it R et du Mien.

Note A, pour la p. 300. S. Ioané, l'un des seigneurs de la cour de David-le-Grand, couropalate, fils d'un couropalate, suivant le métropolite Timothée Gabachwili (Livre de la Visite, p. 38, Note), était natif de la Meskhie. Il épousa la fille d'Abougharb, éristhaw du Ksan, d'après le même Timothée. S'étant retiré du monde, il entra dans le couvent, inconnu d'ailleurs, des Quatre-Eglises, et de-là il passa dans un des monastères du mont Olympe. Or il avait un fils, notre S. Ewthym. Celui-ci fut remis à l'empereur grec Romain-Lécapène, qui, en donnant au couropalate des domaines en Asie, dans les pays supérieurs, avait exigé comme otages les frères de la femme de Ioané, son fils et d'autres aznaours. A cette nouvelle Ioané vint à C. P., redemander son fils, qui avait été pris sans son consentement, et l'emmena au mont Olympe. Fatigué des hommages que lui attirait sa réputation de sainteté, il partit bientôt de-là, avec quelques disciples, et vint au couvent fondé dans la Sainte-Montagne, i. e. au mont Athos, par un certain Géorgien, Athanasé (Vie de S. Ewthym ; Livre de la Visite, loc. cit.)

Quant à cet Athanasé, on lit dans le beau M-it grec N. 436 de la bibliothèque Patriarcale de Moscou, qu'un certain Pétros, captif en Arabie, ayant été délivré de ses fers, vint au mont Athos, où il vécut 60 ans, dans les pratiques de la plus austère pénitence. Après lui vint le P. Athanasé, qui fonda la Se. Laure et fit beaucoup de miracles. Or dans la Vie des Saints (Минеи) sous la date du 12 juin, on lit que ce S. Pierre, connu sous le nom de Петръ Аеонскій, était un général grec, de qui l'armée fut vaincue en Syrie, et qui fut emmené captif à Samara, sur l'Euphrate. Délivré miraculeusement de sa prison, par l'entremise de S. Nicolas, il alla à Rome, d'où il revint vivre en hermite dans une caverne du mont Athos. L'époque de la pénitence de ce saint se trouve indiquée par cela seulement, qu'il fut, sur la Sainte-Montagne, précurseur de S. Athanasé.

Cependant S. Ioané, qui s'était retiré d'abord dans un couvent de kaloïers, continue le M-it, puis au mont Koulpa et dans le mont Olympe, entendit parler d'Athanasé et se rendit auprès de lui. Ce fut de-

là qu'il partit pour redemander son fils, l'y ramena peu de temps après et l'éleva dans la connaissance approfondie de la philosophie. On voit par-là que l'auteur grec anonyme ajoute et modifie quelques détails de la Biographie géorgienne, sans en altérer le fonds.

Comme Ioané vivait dans le couvent de S. Athanasé, Thornic, son parent, ou même son beau-frère, suivant Timothée, vint l'y rejoindre et se livrer avec lui à la pratique de la piété. Cependant ne pouvant y rester aussi cachés qu'ils le voulaient, tous deux s'éloignèrent à une mille de-là, et fondèrent, dans un endroit retiré, une église de S. Jean-l'Evangéliste. Thornic dut bientôt quitter sa solitude, ainsi que je l'ai dit dans l'Addition sur les origines des Bagratides. De retour de sa campagne d'Asie, en 976, avec le produit du butin qu'il avait fait, il construisit, de concert avec S. Ioané, le grand couvent Ibérien du mont Athos, et une église de S. Jean-Baptiste. Au dire de l'auteur grec, il s'était emparé de tous les bagages de Skluarios, ou Sklérus, « chef d'une armée persane, venue pour s'emparer de C. P., » et avait demandé à l'impératrice de bâtir au mont Athos un pieux asyle, pour les gens de sa nation. L'impératrice s'y prêta volontiers, fournit les artisans et les artistes, ainsi que les vases sacrés nécessaires pour le culte, et dota le couvent de fermes et dépendances (*πϱοαςεῖα καὶ μετοχαί*). Cédrénus, t. II, p. 724, nommant George et Baraz-Batzès, oncles du patrice Thewdat, dit que Baraz-Batzès « fonda un couvent d'Ibériens au mont Athos. » Le nom de ce personnage, qui peut très bien se rendre en géorgien par Waraz-Watché, ne paraît nulle part dans l'histoire géorgienne; mais Timothée, Livre de la Visite, dit que Waraz-Watché était frère du général Thornic; il paraît même qu'il vécut avec ce dernier au mont Athos.

Le couvent géorgien fut mis sous l'invocation de N. D. de la Porte, ainsi nommée à cause d'une image miraculeuse, réellement placée au-dessus de l'entrée. Le métropolite Timothée raconte que cette image avait été découverte dans la maison d'une veuve de Nicée, au temps de l'empereur Théophile, iconoclaste forcené, et qu'un courrier impérial qui l'avait aperçue là, l'ayant frappée de son sabre, le sang avait jailli. Ce que voyant la veuve, et craignant les suites de cette affaire, elle jeta l'image dans la mer. D'après l'auteur grec, déjà cité, ce furent des soldats qui, ayant vu l'image, menacèrent la veuve de la colère de l'empereur si elle n'achetait leur silence; cette femme demanda jusqu'au lendemain pour les satisfaire, et durant la nuit, elle et son fils jetèrent l'image dans les flots. La veuve se cacha; pour son fils, il s'enfuit du côté de Thessalonique et alla se faire moine chez les Ibériens du mont Athos, à qui il raconta cette histoire. Cependant l'image, continue Timothée, fut poussée par les flots du côté du couvent Ibérien (celui de S. Athanasé, ou celui fondé par S. Ioané et ses compagnons ?), en fut tirée par un moine, nommé Gabriel, et, par ses avis, placée au-dessus du portail. A cela l'auteur grec ajoute, ce qui est nécessaire, que l'image était restée 70 ans dans les ondes, qu'elle fut d'abord déposée dans l'église du couvent et d'elle-même vint se placer sur la porte d'entrée; que ramenée dans l'église, elle se transporta dans une vigne du voisinage, et qu'enfin la Vierge apparut à Gabriel et lui déclara qu'elle voulait qu'un petit oratoire lui fût bâti à la porte du couvent, ce qui fut fait. Dans le récit de l'auteur grec je trouve quelques circonstances peu exactes. En effet il est douteux que le couvent dirigé par S. Athanasé existât déjà lorsque le fils de la veuve vint d'Asie en Grèce; car la cinquième année de Théophile, à laquelle se rapporte le fait, répond à l'an 834, ou mieux encore la prise d'Amorium, qui précéda suivant notre auteur la découverte de l'image à Nicée, eut lieu en 838, à quoi ajoutant 70 ans, on obtient l'année 908, évidemment trop éloignée de la fondation, si non du couvent de S. Athanasé, au moins de celui de S. Ioané. Quoi qu'il en soit de ces remarques, l'image de N. D. Portaïtisa ou des Ibériens, est célèbre en Russie. Il en existe deux copies, à Moscou: l'une, dans un oratoire entre les portes Nikolskia, conduisant au Kremlin; l'autre dans une église de la Ville-Chinoise, qui en tire son nom; enfin une troisième dans le monastère Ibérien, bâti dans une île du lac de Valdaï, par le patriarche Ni-

kon ; v. pour les détails, le Bulletin scientifique, t. IV, p. 282, et le journal Сынъ отечества, t. IX, IIe partie, Mélanges, p. 49 — 56.

Les richesses du couvent Ibérien étaient immenses et ses revenus considérables, aussi y vint-il une foule de moines. Après la mort de Thornic, S. Ioané eut l'idée d'aller en Espagne, cette Ibérie de l'Europe, où l'opinion des Géorgiens de ce temps était qu'il trouverait des peuples de la même origine que les Ibériens d'Asie, opinion plusieurs fois émise par le métropolite Timothée. Les circonstances ne permirent pas à Ioané d'exécuter son projet: quand ce saint mourut, son fils lui succéda dans le gouvernement du monastère, où il se livra avec ardeur à ses travaux, dont j'aurai occasion de reparler. Je dirai seulement ici qu'on lui attribue, entre autres, une traduction complète de la Bible en géorgien, et que ses manuscrits sont encore dans la bibliothèque du couvent Ibérien du mont Athos. Indépendamment du XVIe rapport de la Société biblique anglaise, pour l'année 1818, où le Rd. Pinkerton assure, p. 33, que la traduction en question a été vue par un agent de la Société biblique, je possède deux exemplaires du Catalogue de la bibliothèque même, rédigé par un prêtre géorgien, qui décrit ainsi le manuscrit de S. Ewthym: « La Bible, traduite par S. Ewthym; les Machabées manquent, le reste y est, le tout sur parchemin, facile à lire comme s'il était neuf, mais déchiré dans le temps des musulmans. La première section a trois chapitres de moins; au 3e livre des Rois il manque les chapitres 4, 5, 6, 7; aux Proverbes, le ch. 3: le reste est entier et forme deux volumes. » On voit, pour le dire en passant, qu'il n'est pas question ici du Nouveau-Testament, mais seulement de la Bible, [illegible].

La Sainte-Montagne fut pendant longtemps le rendez-vous des laborieux interprètes géorgiens, qui, tout en propageant des livres pieux, épurèrent et fixèrent la langue de leur pays. On ne sait au juste ni depuis quand ni jusqu'à qu'elle époque S. Ewthym fut abbé du monastère Ibérien; seulement, sa sévérité à maintenir la règle ayant mécontenté les moines, dont un grand nombre étaient Grecs, il alla, pour se justifier, à C. P., et y mourut des suites d'une chute de cheval; il s'était précédemment démis de ses fonctions. Son corps fut transporté au mont Athos et enterré dans l'église de S. Jean-Baptiste: celle des SS. Archanges couvrait la tombe de son père. Comme le Biographe dit que S. Ewthym alla à C. P. sous le règne de Constantin, et que ce prince, le VIIIe du nom, ne régna qu'un peu plus de trois ans, 1026 — 1029, il est aisé de fixer l'époque de la mort du saint, que les Géorgiens disent avoir eu lieu en 1028. La fête des SS. Ioané et Gabriel se célèbre le 12 juillet; celle de S. Ewthym, le 13 mai. Sa Vie se trouve parmi celle des SS. Géorgiens, dans le M-it du Musée asiatique, p. 182 — 213. Elle est très longue et très intéressante, et fut composée par « le pauvre Giorgi, prêtre régulier, » de qui l'on peut fixer l'époque par les deux considérations suivantes: 1° à la fin de la narration, l'écrivain parle de l'avénement de l'empereur Michel, qui accorda sa protection au couvent Ibérien, lors d'un voyage fait par lui à Thessalonique; 2° le même dit que la translation des reliques de S. Ewthym, du lieu de sa sépulture dans l'église principale du couvent, dédié à la Vierge, se fit par ses soins, pendant qu'il était lui-même moine et supérieur du couvent: c'est donc l'ouvrage du célèbre interprète, S. Giorgi-Mthatsmidel, de qui la Vie sera donnée sous le règne suivant.

Le Musée asiatique possède un Nomocanon [illegible], sur vélin, de la main même de S. Ioané, et plusieurs ouvrages copiés sur les originaux de S. Ewthym, peu d'années après sa mort. V. Bullet. scientifique, t. IX, p. 305 sqq., et Compte-Rendu de l'Académie, pour 1837, p. 133.

53e roi, Giorgi Ier, fils de Bagrat III, roi des Aphkhaz et des Karthles, Bagratide, (règne 13 ans, 1014—1027). [1])

Aussitôt que ce roi Giorgi eut pris possession de tous ses royaumes et domaines, il était encore dans la première jeunesse, n'ayant que 18 ans lorsqu'il devint roi, aussitôt, dis-je, la révolte éclata dans le Cakheth et dans le Héreth. Les perfides aznaours de ces contrées se saisirent des éristhaws et établirent l'autorité de leurs anciens maîtres. En la septième année du règne de ce prince [2]), l'empereur Basile se mit en campagne contre lui, avec toutes les troupes de la Grèce et avec un nombre considérable d'étrangers. De son côté, le roi Giorgi s'avança pour le combattre, à la tête d'une armée nombreuse, et les deux partis restèrent longtemps campés dans le Basian, sans en venir aux mains. Le roi Giorgi ayant opéré sa retraite et brûlé la ville d'Olthis, l'empereur grec le poursuivit, vint à Cola [3]) et s'attacha à ses pas. L'avant-garde de Basile atteignit l'arrière-garde de Giorgi; il s'ensuivit un combat acharné, au village de Chirimni [4]), où il périt des deux parts beaucoup de monde. Le roi Giorgi perdit là de grands éristhaws et didébouls, Rat, fils de Liparit, et Khours [5]): il fut informé tardivement de l'attaque tentée contre son arrière-garde [6]). Entendant le bruit du combat, il entre en fureur et donne à ses troupes l'ordre de prendre les armes; on obéit promptement et lui-même s'avance

[1]) La rubrique T porte « 43e roi; » cependant celle de Ioané et de Djouancher a le No. 45; Bagrat I, le No. 40; puis Costantiné, 41, et Gourgen, 42: les rubriques de ce M-it sont donc sans valeur.

[2]) Donc en 1021; c'était la 45e année de Basile II. Selon Aristacès, l'empereur écrivit à Giorgi: « Abandonne la portion de l'héritage du couropalate que j'avais donnée en présent à ton père, et contente-toi de régner dans ton patrimoine. » A quoi le roi répondit, avec toute la fierté du jeune âge: « De ce que le prince mon père a possédé, je n'en céderai pas une seule maison à personne. » L'empereur, à cette nouvelle, envoya des troupes pour s'emparer de force du pays. Les braves de la Taïk rencontrèrent l'armée grecque auprès d'Oukhtik, et la mirent en fuite, mais ne purent s'emparer de la ville ni des autres lieux habités; Arist. p. 6. Cela eut lieu, suivant cet auteur, en 464—1015, aussitôt après la mort de Bagrat III.

L'auteur géorgien paraît avoir confondu cette première expédition avec une autre, racontée par le même Aristacès, p. 8, en 470—1021, celle que Lebeau place en la même année; v. Addit. sur les Bagratides.

[3]) Les trois mots précédents ne se trouvent que dans le M-it T.

[4]) Chron. arm. *Chirimk*, mot arménien qui signifie « les tombeaux, » et qui a la forme plurielle, comme *chirimni*. Aristacès de Lastiverd (Addit. au 53e règne) nomme le lieu du combat *Chghpha*.

[5]) Suivant les autorités arméniennes, citées dans l'Addition à ce règne, Rhat et Zovat, le Zwiad dont parlent nos Annales, à la fin du règne de Bagrat, étaient frères: le premier des deux périt, mais son frère fut fait prisonnier. Comme nous n'avons pas encore vu dans l'histoire d'autre Liparit que celui mentionné deux fois, p. 160, on peut croire que les deux généraux géorgiens étaient ses enfants. Samuel d'Ani ajoute que Giorgi donna son fils pour délivrer Zovat.

[6]) Cette phrase ne se lit que dans le M-it T.

(car il était énergique et absolument inaccessible à la crainte, comme s'il n'eût pas eu de corps) sur le champ de bataille. L'empereur Basile aussi s'y rend lui-même avec ses troupes innombrables; on s'engage d'un côté et de l'autre, la mêlée devient opiniâtre, et après avoir fait des Grecs un grand carnage, les gens de Giorgi s'emparent de leurs dépouilles. L'affaire avait été si chaude et si longue que Basile songeait à battre en retraite, tandis que les gens de Giorgi, épuisés eux-mêmes, reculèrent et partirent. Basile et les Grecs se mirent à leur poursuite, et en firent tomber beaucoup sous le tranchant du glaive. Arrivé à Artan, son armée brûla et saccagea cette place et fit prisonnier tout ce qu'elle y rencontra. Cependant le roi Giorgi étant allé par Nigal dans le Samtzkhé, Basile le suivit dans le Djawakheth, qu'il dévasta. Le roi ayant passé de-là dans le Thrialeth, où l'empereur le suivit encore, ils ne se furent pas plus tôt rapprochés l'un de l'autre, que le roi renforça son armée par des troupes du Cakheth et du Héreth, par
des Tsanars et des Chakiens qu'il avait mandés, mais on l'empêcha de livrer une seconde 177
bataille. Ce que voyant Basile, il quitta le Thrialeth, et revint dans le Djawakheth et à Artan, durant l'hiver. Après y avoir exercé, par vengeance, des ravages plus odieux encore que précédemment, il partit et alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Chaldée, près de la ville de Trébisonde. Il y eut alors entre les deux princes un échange d'ambassades et de propositions de paix et d'amitié. [1])

Cependant il s'éleva en Grèce une révolte sérieuse; le général des troupes de Basile ayant conspiré avec Tsarwiz [2]), fils du rebelle Phocas, Xiphen devint empereur, et toutes les contrées de l'Orient embrassèrent son parti, ce qui inquiéta vivement Basile. Mais Dieu le protégea au milieu de ses cruelles alarmes; Tsarwiz fut tué par Xiphen, et ses partisans se séparèrent. Pour Xiphen, il paya cher sa trahison envers Tsarwiz; car tous ceux de ses partisans qui occupaient la citadelle des Dalassiens, pour venger le sang du

[1]) Sur ces événements, qui se passèrent en 1021, v. Lebeau, t. XIV, p. 223. J'ai commis là une erreur grossière, en disant que Basile alla hiverner à *Marmand;* lisez «dans *les plaines* au bord du Pont-Euxin.» V. aussi l'Addition au règne de Giorgi Ier.

[2]) Tsarwiz ou Dzrhaviz est le nom que les auteurs arméniens donnent à Nicéphore Phocas, fils de Bardas-Phocas, mort en combattant contre Basile en 989; Lebeau, t. XIV, p. 177; Xiphen est le Xiphias des Byzantins: il s'était signalé dans les guerres de Basile contre les Bulgares. Mécontent de n'avoir pas été désignés pour l'expédition contre les Abasges, il se révoltèrent tous deux contre Basile, en 1021, et bientôt Xiphias, prenant parti contre Phocas Dzrhawiz, voulut aussi se faire empereur, fut pris et envoyé à Constantinople, après qu'il eut fait périr traitreusement son complice. Cédrénus fait entendre que l'on croyait Xiphias d'accord avec Georges, prince d'Aphkhazie; t. II, p. 748. Mathieu d'Edesse, p. 25, dit également que Nicéphore Dzvic, quand il se révolta, attira à son parti le roi de Géorgie et les deux frères, alors rois d'Arménie, Sembat III et Achot IV, ainsi que David, fils de Sénékérim, roi du Vaspouracan, alors refugié à Sébaste. Mais bientôt, sur la prière de Basile, David fit tuer Dzvic par ses gens, au moment où il rentrait chez lui, à la suite d'une querelle avec le rebelle, qui le conjurait de rester fidèle à sa cause. Ce fut alors que Basile marcha pour la seconde fois contre le roi de Géorgie et remporta la victoire dont il va être question.

fils de Phocas, s'entendirent entre eux, le saisirent, l'envoyèrent en avant, et le conduisirent à l'empereur; ce prince l'exila dans une île et fit couper la tête à beaucoup de ses adhérents, parmi lesquels se trouvait Phériz, fils de Djodjic [1]), natif du Tao; les autres étaient Grecs. [2])

L'empereur partit de nouveau et rentra dans le Basian: il exigait du roi Giorgi la remise de ces contrées et de leurs citadelles [3]), et promettait la paix à ce prix. A cette nouvelle, le roi fit partir en avant l'éristhaw Zwiad, à la tête de ses troupes, formant un corps considérable, le chargeant d'occuper durant quelque temps le pays, tout en négociant la paix. Zwiad donc occupa ce côté-ci du Basian, comme pour hiverner [4]); pour le roi, il le suivit, avec une armée nombreuse, et Zwiad s'avança avec la sienne, qui ne l'était pas moins. Son plan était tel: «Si l'empereur veut la paix, qu'elle se fasse; s'il veut combattre, faisons nos préparatifs en conséquence.» Mais ceux qui ne voulaient pas d'accommodement disposaient tout pour la guerre; ces aznaours, doublement perfides, ne permettaient pas au roi de faire la paix, car ils n'en voulaient pas. Ils marchèrent du côté de Basile, rangé, comme l'on dit, en bataille [5]); mais ils conseillèrent au roi de s'en rapporter aux armes et l'animèrent contre l'empereur, qui les attendait et leur supposait des intentions pacifiques.

Cependant les gens de Giorgi ayant entamé le combat et mis en fuite une portion de l'armée grecque, l'empereur ordonna d'attacher à la pointe d'une pertuisane la lettre que lui avait écrite le roi Giorgi au sujet des conditions de la paix, la fit ainsi élever en haut, et la présentant à Dieu: «Vois, Seigneur, dit-il, la lettre de ces gens, et ce qu'ils font à cette heure.» Puis, entrant en fureur, il fit apporter le bois de la croix vivifiante, et enveloppé dans une fine étoffe, il le jeta à terre, en disant: «Si tu me

[1]) Lebeau ne fait pas connaître l'origine du patrice Phocas, le Phériz de notre auteur, le Phers nommé par Asolic, dans la note suivante; mais on se rappelle qu'un certain Djodjic était préfet du Dorostole, en 1016; il semble que ce personnage était le père de Phériz.

[2]) Selon Aristacès Lastiverdtsi, la première bataille de Basile contre Dzraviz eut lieu à Mazdat, dans le Basian; Basile se rendit ensuite à Salakora, aux confins de ce canton, aussitôt que Phocas eut été tué par les siens. De là il marcha contre Phers et contre Andronic, son gendre, à Khaghtoïarhidj, citadelle aux confins de Carin ou Erzroum. Les rebelles étaient soutenus par Georges, roi d'Aphkhazie; ceux que l'empereur avait faits prisonniers furent décapités devant Khaghtoïarhidj, qui avait été donné au couropalate David, pour en jouir sa vie durant, et que le roi d'Aphkhazie refusait de rendre, comme si cette place était sa propriété. Lebeau, t. XIV, p. 225, désigne Constantinople comme le lieu du supplice de Phersas. = Au lieu de ce récit des événements, mon manuscrit et celui du Musée Roumiantzof portent à tort: «Tsarwiz et tous ses partisans se détachèrent de Ksiphen, qui fut tué. Pour lui, il paya cher sa trahison envers Ksiphen....» La leçon du M-it T est conforme à l'histoire byzantine.

[3]) V. l'Addition à ce règne.

[4]) Ce membre de phrase, où il y a du louche, ne se trouve que dans le M-it T.

[5]) Ce membre de phrase n'est pas régulier, et de plus il s'y trouve le mot, non géorgien, [illegible], que je crois représenter le grec συνταξις, dans le sens «ordre de bataille.»

livres aux mains de mes ennemis, je ne t'adorerai plus et ne te rendrai plus jamais mes hommages.» Quand-il eut ainsi fait et parlé, après une longue mêlée engagée, eux, les 178
gens du roi Giorgi et les troupes géorgiennes, arrivées les premières, furent aussitôt et sur-le-champ vaincues et mises de nouveau en fuite. Les bataillons russes [1]) de l'empereur ayant chargé, il n'échappa qu'un petit nombre des premiers venus; car ni le roi, ni qui que ce soit du gros de l'armée géorgienne n'était encore arrivé. Ceux-là aussi périrent en ce jour, qui s'étaient opposés à la conclusion de la paix. Tous furent mis en fuite, un grand nombre tomba sous le fer, quelques-uns furent faits prisonniers [2]), d'autres s'enfuirent. Les Grecs firent un immense butin, et s'emparèrent de tout ce qu'avaient les Géorgiens du trésor royal. De-là l'empereur marcha un peu en avant, sur les traces du roi Giorgi, et les pourparlers au sujet de la paix recommencèrent comme précédemment, car Basile craignait fort une nouvelle insurrection dans ses états. Les deux souverains conclurent donc un accommodement: le roi donna en otage son jeune fils Bagrat [3]), âgé de trois ans, céda quelques forteresses, que les aznaours avaient antérieurement livrées [4]), et en abandonna d'autres, ce qui faisait environ quatorze, tant de la première que de la seconde cession, et de plus les possessions du couropalate Dawith, tant dans le Tao, que dans le Basian, à Artan et à Cola [5]), dans le Djawakheth et le Chawcheth. Cependant l'empereur concéda au roi Giorgi quelques églises, villages et localités de ces contrées, et partit, emmenant avec lui en otage le prince-royal Bagrat, fils de notre souverain, mais en s'engageant par serment «à renvoyer au roi son fils au bout de trois années.» Ayant passé ces trois ans dans la cité impériale de Constantinople, Bagrat fut renvoyé, conformément à la parole donnée.

[1]) Cette phrase remarquable ne se trouve que dans le M-it T.

[2]) Parmi ceux-ci se trouvait le général Zwiad, frère de Rhat, selon le témoignage de Samuel d'Ani. Ce fut pour le racheter que Giorgi consentit à donner son fils en otage; S.-Martin, Mém. t. II, p. 221.

Cette bataille eut lieu le 11 septembre 1022; Lebeau, t. XIV, p. 224. Le général géorgien Liparit fut tué; c'était ce fils de Rat, dont il a été parlé p. 172. Au sujet de ce personnage, il existe une contradiction très grave dans les extraits de Cédrénus, par Stritter; Iberica, p. 299, n. *e* (Cedrenus, t. II, p. 718), il est dit que Liparit ayant vaincu Georges, prince d'Aphkhazie, le força de s'enfuir dans les montagnes les plus reculées de l'Ibérie, tandis que précédemment, Avasgica, § 19, Stritter, citant le même passage de Cédrénus, dit seulement que Liparit mourut dans le combat de l'an 1023, et que Georges s'enfuit dans le fond de l'Aphkhazie.

[3]) Lebeau dit, à ce propos, t. XIV, p. 224, que ce prince reçut le titre de magistros.

[4]) Wakhoucht, p. 49, dit: «qui avaient appartenu à Gouram (lisez: à Dawith) couropalate. = La Chron. arm. supprime ces détails, mais elle rapporte ici un trait de l'histoire arménienne, le miracle opéré par le catholicos Pétros, et qui lui valut son surnom de Gétadartz «qui fait rebrousser un fleuve.» Sur ce fait v. Tchamitch, t. II, p. 907 sqq.; cela seul suffirait pour prouver que le traducteur est un Arménien.

[4]) Add. du M-it T.

Ce prince venait d'atteindre le Tao et d'entrer à Bana, dans les domaines royaux; il avait été escorté, jusqu'à la frontière de ses états, par le katapan d'Orient, qui revint alors sur ses pas, lorsqu'il arriva en toute hâte un mandator, apportant au katapan une lettre de l'empereur Constantin, ainsi conçue: «Par la providence divine, le bienheureux empereur Basile, mon frère, est mort [1]), et je lui ai succédé sur le trône de toute la Grèce. En conséquence, dans quelque lieu de mon empire que mes ordres vous parviennent, faites revenir sans différer Bagrat, fils de Giorgi roi des Aphkhaz, afin qu'il nous soit présenté.» Le katapan n'eut pas plus tôt lu l'ordre impérial, qu'il s'occupa, suivant ses instructions, de faire rétrogader le prince. Il courut en toute hâte après lui, sans l'atteindre, car le prince était entré dans ses domaines et soutenu par une armée à laquelle le katapan ne pouvait livrer bataille. Quand il fut au voisinage, voyant un peuple nombreux venu à sa rencontre, et la multitude infinie des didébouls, des éristhaws, des aznaours du Tao, de la Meskhie et du Karthli, il revint sur ses pas et dit au mandator, porteur du *commandement* [1]): «Si tu le peux, fais-le revenir; quant à moi, cela
179 m'est présentement impossible.» O grande et admirable bonté du ciel! comme le juste fut inopinément sauvé des mains perfides de ses ennemis, qui le voulaient saisir et ramener! Voulez-vous savoir ce que c'est que la protection divine? Voyez et considérez combien de secours en a reçus le grand Bagrat, lui, plus qu'aucun autre monarque, ainsi que vous le prouvera, en divers temps, la suite du présent ouvrage.

Dès que le prince fut arrivé à la ville de Kouthathis, résidence du roi Giorgi, son père, leur réunion s'opéra de la sorte, sans inquiétude, et ils glorifièrent Dieu, avec actions de grâces. Ses parents, en revoyant leur fils, leur vivante image, embelli de charmes qui ne se peuvent imaginer ni décrire, se livrèrent à d'indicibles transports de joie et offrirent à Dieu l'hommage de leur reconnaissance: c'était en l'année 1025 — 245. [2])

Après cela le patriarche Melkisédec se rendit à Constantinople, auprès de l'empereur Constantin, qui l'accueillit et lui donna des ornements d'église, des images, des croix, et tout ce qui sert à l'habillement des archiéréi et des prêtres. Quand il revint dans son pays et diocèse, il acheta dans le Tao les villages de Zadwarec, avec cinq champs, et d'Orotha, dans le Dzaglis-Khew, avec trois champs: ces deux propriétés furent acquises par lui avec l'argent de ses frères. Dans le Clardjeth, il acheta un village avec des maisons, un autre grand village, de même espèce, dans le Chawcheth, et son champ, nommé Naghwarew; dans le Djawakheth, celui de Tonthio; dans Cola, il acquit et augmenta par des constructions le grand village d'Orotan, avec ses champs; à Phanawar,

[1]) Basile II mourut en effet au commencement de décembre, en 1025, et eut pour successeur son frère Constantin VIII: ainsi Bagrat avait été envoyé en Grèce en 1022, ce qui sert à dater d'une manière positive la seconde expédition de Basile contre les Aphkhaz.

[2]) Cf. sup. n. 1.

il bâtit le village de Makharowan ; à Sacoeth, il occupa et augmenta deux villages, Nakalakew et Berdadzon (sic), et les attribua à Swéti-Tzkhoweli, de la sainte ville de Mtzkhétha [1]).

Deux ans après l'arrivée de Bagrat, le roi Giorgi mourut, jeune encore [2]) et rempli de toutes sortes de qualités. Nul, parmi ses ancêtres, ne s'était montré son égal, en énergie, en héroïsme, en générosité, en perfections du corps et du visage, en habileté à gouverner. Il mourut le 16 d'août 1027 — 247, dans un lieu du Thrialeth, nommé Mqinwarni ou Itsroni [3]), laissant tous les peuples de ses domaines royaux en proie à l'affliction, chacun regrettant sa bonté, son héroïsme, sa bravoure. Ses restes furent emportés et déposés dans l'église de Kouthathis. Il avait quatre enfants : deux fils, Bagrat et Démétré [4]), deux filles, Gouarandoukht et Cata ; Martha, son cinquième enfant, était morte. Aussitôt que ce grand prince eut fermé les yeux, son fils Bagrat fut reconnu roi, dans tous ses domaines et royaumes, tant du Haut que du Bas-Pays [5]), à l'âge de neuf ans.

54e roi, Bagrat IV [6]), roi de Karthli et d'Aphkhazeth, fils de Giorgi Ier, Bagratide (règne 45 ans, 1027—1072).

Au même temps que le roi Bagrat, âgé de neuf ans, s'assit sur le trône, les aznaours du Tao, Watché Caridchis-Dzé, Ioané, évêque de Bana, et avec eux une foule d'aznaours du même pays, s'en-allèrent en Grèce. Quelques-uns possédaient des citadelles, d'autres n'en avaient pas : s'étant révoltés contre Bagrat, ils s'attachèrent à Constantin, frère de l'empereur Basile et son successeur sur le trône [7]). L'empereur Constantin envoya,

[1]) Tout ce § ne se trouve que dans le M-it T. Sur le catholicos Melkisédec, cf. sup. p. 175. On remarquera ici le nom, si extraordinaire, de *Tonthio*, qui a paru et n'a pu être expliqué ci-dessus, p. 237.

[2]) Il avait 18 ans en 1015, conséquemment il mourut âgé de 30 ou 31 ans.

[3]) T ვირონი, Wironi, localité inconnue.

[4]) « Ce Démétré, ici mentionné, fils de Giorgi et frère de Bagrat, l'ancêtre de Dawith, que la reine Thamar épousa en secondes noces; » ainsi s'exprime une note marginale du M-it du Musée Roumiantzof; cf. p. 184 et 263 des notes de la même main et rédigées dans le même but. Quant à la princesse Cata, de qui les Annales ne nous apprennent pas le sort, elle pourrait bien être la Codramita des auteurs arméniens, mentionnée au commencement de l'Addition au règne de Giorgi Ier.

[5]) C'est la première fois que cette expression est employée dans les Annales : le Haut-Pays paraît désigner le Karthli proprement dit, nommé plus haut, p. 23, ზემო-სამფლობელო, les domaines d'en-haut ; et le Bas-Pays est conséquemment l'Iméreth, avec la Mingrélie, formant la seconde partie du royaume géorgien.

[6]) La plupart des M-its portent IIIe, mais la liste généalogique fait voir l'inexactitude de cette indication.

[7]) Addit. du M-it T, depuis *Quelques-uns*.

deux ans après, dès le commencement de l'année, son chambellan [1]), avec une armée considérable et un riche trésor. Cette armée, bien plus forte que celle de l'empereur Basile, partit et pénétra dans le pays; elle traversa et dévasta les contrées déjà ravagées
180 par ce prince, et les saccagea encore plus cruellement. Etant allé dans le Thrialeth, sous les murs de la citadelle de Cldé-Carni, possédée alors par Liparit, éristhaw des éristhaws et fils de Liparit, le chambellan rassembla encore quelques aznaours; mais ses offres d'argent ayant été rejetées [2]), on se battit sous la citadelle; voyant alors l'inutilité de ses efforts, il se retira au lieu où se trouvaient les aznaours de Bagrat. On se battit, mais non vigoureusement. Il y eut une nouvelle défection d'aznaours, qui livrèrent des citadelles: l'éristhaw du Chawcheth, Tchantchoukha, remit celle de Tsephth [3]). Dans le même temps, ce Tchantchoukh Phalel alla en Grèce et s'allia avec les Grecs, auxquels il avait livré la forteresse de Garqlob; Ardjéwan Hololis-Dzé leur abandonna également la forteresse de Tsephtha [4]); Saba, évêque Mtbéwar, voyant le triste état du Chawcheth, éleva une citadelle à l'entrée de Tbeth, ainsi que le poste fortifié de l'église, qu'il nomma Swéti. S'étant emparé du canton de Chawcheth en entier, il se dévoua bravement au service du roi des Aphkhaz. Dieu, de son côté, honora Bagrat et ne permit pas que ses ennemis lui enlevassent ses domaines.

Dans le temps-là le chambellan-proédros [5]) envoya l'éristhaw Ioané, de Bana, chartulaire, qu'il fit accompagner de *Withang*, avec une grande armée, et de Démétré, du Clardjeth, fils de Soumbat, comme pour réduire en esclavage toute la population du pays: ce qui fit que beaucoup de gens, surtout du bas peuple, furent entraînés; mais Ezra Antchel et les aznaours fidèles au roi entrèrent dans la même citadelle [6]) et s'y défendirent. Le fort d'Artanoudj était occupé par l'éristhaw Ioané Abouser. En ce temps-là, il y eut des guerres, des combats, des allées et venues fréquentes, mais au milieu de

[1]) Le titre de chambellan est simplement transcrit, avec altération toutefois: *parcimanoz* παρακοιμώμενος. Stritter et Lebeau n'ont, du reste, trouvé dans les auteurs byzantins, aucune expédition en Géorgie à mentionner sous le règne de Constantin VIII. Mais Aristacès, cité à la fin de l'Addition sur Giorgi Ier, raconte plusieurs faits analogues à ce qui se lit ici.

[2]) Je ne sais si j'ai bien traduit les deux mots დაუდგეს განძთა, qui me paraissent signifier: «on résista aux trésors.»

[3]) Depuis *au lieu*, addit. T.

[4]) On a déjà vu ce nom, p. 171; Wakhoucht, p. 49, l'écrit Tseph, d'où l'on peut conclure que la forme employée dans les Annales est un génitif pluriel, dont l'usage avait tellement prévalu qu'il se déclinait comme un nom singulier. Du reste on a vu, au commencement de ce paragraphe, le nom de Cldé-Carni, qui est également un pluriel, remplacé par le singulier Cldé-Cari dans la Descr. de la Gé, p. 191, et l'on en rencontrera encore bien d'autres exemples dans les Annales. — La répétition que l'on voit ici, au sujet de Tsephtha, se trouve ainsi dans le M-it T, peut-être à tort.

[5]) *Proédros* est un titre grec, tout à-la-fois civil et ecclésiastique, comme le prouvent les citations de Ducange; Gloss. med. et inf. graecitatis: il signifie simplement *président*, *prélat*.

[6]) Il me paraît que l'Annaliste veut parler de la citadelle dont la construction vient d'être racontée.

toutes ces agitations Dieu honora Bagrat, roi des Aphkhaz et des Géorgiens [1]). Comme l'orient était ébranlé, brisé par ces fléaux, l'injuste empereur Constantin, châtié par une grave maladie, comme l'impie Julien, à cause de sa cruauté envers notre roi Bagrat, et de la dévastation de notre pays, fit écrire en diligence au principal-chambellan [2]), pour le rappeler, lui enjoignant de partir sur-le-champ, avec ses troupes, et de venir à Constantinople. A cette nouvelle, celui-ci partit incontinent; mais avant qu'il arrivât, l'empereur mourut. Etant à l'extrémité, il désigna, pour lui succéder à l'empire, Romain, à qui il donna en mariage sa fille Zoé. [3])

Le catholicos-patriarche Melkisédec se rendit à Constantinople, auprès de l'empereur grec Romanoz, qui l'accueillit et lui donna des ornements d'église, des images, des croix, des habits d'archiéreï et de prêtre, après quoi il revint dans son pays et dans son diocèse. [4])

[1]) Le M-it T donne cette autre relation des mêmes faits :

« Il rassembla son monde et le fit entrer dans cette place. Là on voyait Saba, évêque de Tbeth, Ezra, d'Antcha, et les aznaours du Chawcheth, qui s'y fortifièrent. Cependant le chambellan Ioané envoya un secrétaire (chartulaire), nommé *Walang*, avec un gros corps de troupes, et le fit accompagner par Démétré, fils de Gourgen, de Clardjeth, comme pour asservir la population du pays : les choses tournèrent de cette sorte. Des paysans, gens sans instruction et faibles d'intelligence, s'étant déclarés pour eux, ils prirent position devant Swéti, et l'assiégèrent vigoureusement. Malgré tous leurs efforts, Dieu soutint ceux qui étaient dans la place, grâce à l'intercession des saints apôtres et des saints pasteurs ci-dessus nommés. Tels que de loyaux et véritables martyrs, ils dévouèrent leurs têtes à la mort et versèrent leur sang pour leurs maîtres temporels, suivant la parole de l'apôtre, Pleins de bravoure, ils disaient : « Ne nous laissons pas séduire par les attraits de ces biens qui passent si vite, mais acquérons l'honneur du dévouement et la couronne de la constance. » En effet, les assiégeants les tentaient par des promesses et par l'assurance de riches récompenses. »

Ces deux relations ont chacune leur mérite, en ce qu'elles renferment des détails différents. Toutefois celle du M-it T me semble plus claire et plus riche que l'autre, à laquelle je reprocherai spécialement la rédaction louche de la première phrase. En effet, il ne me paraît guère convenable d'attribuer au chambellan grec le titre d'*éristhaw de Bana*, et si cette leçon ne se trouvait dans le beau manuscrit R, je voudrais voir ici une grosse faute de copiste. Pour le reste, les deux récits me semblent égaux en valeur.

[2]) Ce personnage, déjà mentionné, serait-il Constantin-Dalassène, que Constantin VIII avait envie de faire son successeur, qu'il fit mander par un courrier, et qu'un autre courrier, expédié par les ministres, empêcha de revenir? Dalassène était alors dans ses terres, situées en Petite-Arménie; Lebeau, t. XIV, p. 235.

[3]) Constantin VIII, dit Porphyrogénète, mourut le 12 novembre 1028. Romain III, Argyre, lui succéda.

[4]) Ce § ne se trouve que dans le M-it T, qui ajoute ensuite cette notable variante :

« Après l'avénement et en la 3e année de Romanoz, la bienheureuse reine Mariam, mère de Bagrat roi des Aphkhaz et des Karthles, se revêtit de force et de courage, car elle était fille des grands et puissants rois Arsacides. Elle s'en alla en Grèce, à C. P., en présence de l'empereur Romanoz, pour ménager la paix et l'union en faveur de l'orient, pour qu'il n'y eût plus de guerre entre les Grecs et les Kar-

Deux ans après, la bienheureuse reine Mariam [1]), mère de Bagrat, roi des Aphkhaz et des Géorgiens, s'en alla en Grèce, pour ménager par ses prières la paix et une alliance avec l'empereur, pour demander le couropalatat en faveur de son fils, suivant l'usage et les prérogatives de sa maison, et aussi pour chercher une épouse pour le roi Bagrat. [2])

thles, et pour que les pauvres jouissent de bons traitements et de tranquillité ; pour demander aussi... » le reste comme dans notre texte.

[1]) Ici Wakhoucht, p. 49, par une distraction évidente, nomme la mère du roi Bagrat « Eléné, de la race des Arsacides, » tandis que l'Annaliste, ainsi que le Biographe de S. Giorgi-Mthatsmidel, de qui il va être parlé, nomment toujours cette princesse Mariam ; or cette princesse n'était pas Arsacide, mais de la famille arménienne des Ardzrouniens, puisqu'elle était fille de Sénékérim, le dernier des rois de Vaspouracan, qui livra ses états à l'empereur Basile II, en 1020, lors des premières incursions des Turks seldjoukides en Arménie. Or les Ardzrouniens prétendaient tirer leur origine des deux fils de ce prince babylonien Sénachérim, dont la merveilleuse catastrophe est racontée dans la Bible, IV Reg. c. xix. Sur cette tradition, v. Moïse de Khoren, l. II, c. 23, éd. 1843 ; Matth. d'Edesse, p. 8, et S.-Martin, Mémoires, t. I, p. 423. Quant à la reine Mariam, on a d'elle une inscription, qui se trouve sur le mur de l'église de Marmarachen, dans le canton de Chirac, dans laquelle elle prend le titre de « Reine des Aphkhaz, » et se dit « fille de Sénékérim, petite-fille de Gagic, roi d'Arménie, et de Cata. » V. Bulletin scient. t. X, p. 313. Le texte de l'inscription est imprimé dans la Descr. d'Edchmiadzin et de ses cinq provinces, par l'évêque Jean Chakhathounof, en arm. Edchmiadzin, 1842, 8°, § 569.

[2]) L'histoire byzantine ne dit pas que la reine soit allée à Constantinople ; elle raconte seulement que cette princesse envoya à l'empereur Romain-Argyre une ambassade et des présents, qui lui parvinrent en 1032 ; qu'elle renouvela l'alliance de l'Abasgie avec l'empire et obtint pour son fils Bagrat la princesse Hélène, fille de Basile Argyre, frère de Romain III, ainsi que les honneurs du couropalatat ; Lebeau, t. XIV, p. 249. Une soeur, ou tout au moins une cousine germaine d'Hélène, fut mariée à Jean Sembat, roi d'Arménie ; Tchamitch, t. II, p. 910. Wakhoucht, p. 49, en parlant du mariage du roi Bagrat, dit que l'empereur donna en dot à sa nièce un des clous de J.-C., l'image d'Okona et beaucoup de richesses. Sur le couvent d'Okona, v. Géogr. de la Gé. p. 265, 486. Quant à l'image dite d'*Okona*, qui sans doute y fut autrefois déposée, je possède la copie d'une charte, où sont énumérés les priviléges de la famille Garsévanachwili, d'où se tirait, par droit héréditaire, le décanos chargé de la porter devant le roi, dans les combats et à la chasse. Elle fut apportée, y est il dit, en 1018 (sic), par la *fille* de l'empereur Romain, suivie d'une personne de ladite famille ; perdue par le roi Simon Ier, lors de la défaite d'Ophis-Coudch (1590), elle fut reconquise par le roi Chah-Nawaz, quand il alla dans l'Iméreth (1660) ; maintenant elle se trouve à Gori. Je regrette de dire que cette copie paraît inexacte ; en effet elle est datée de l'année pascale 405, 6225 de l'ère mondaine, 1708 de J.-C., trois ères qui ne concordent nullement ; car il faudrait ou 405 — 7225 — 1717, ou 396 — 7216 — 1708 : 6225 du monde est impossible. Les signataires sont : le roi Wakhtang, la reine Rousoudan, sa femme, et leurs fils Bakar et Giorgi ; or le roi Wakhtang s'étant marié après 1696, la première partie de l'alternative que j'ai posée me paraît seule vraisemblable, d'autant plus que le roi, dans le préambule, parle de « ses royaux exils [illegible], » où le doyen Iésé Garséwanof l'a accompagné. Quant à la date 1018, assignée à la venue de la princesse Hélène, elle est également fausse et impossible. La charte en question est traduite en entier dans le Bullet. Philolog.-Histor. t. VI, p. 98, sqq.

Dans ce temps-là vivait Giorgi-Mthatsmidel, l'interprète, qui accompagna la reine: c'était en l'an 1068 de J.-C. [1])

Mais revenons à notre premier discours. Quand la reine Mariam se présenta à l'empereur grec, celui-ci s'empressa de satisfaire à ses demandes; il lui accorda un traité solennel et authentique d'alliance et d'amitié, scellé du sceau d'or; il conféra au roi Ba- 181
grat les honneurs du couropalatat et lui donna pour épouse la reine Eléné. En revenant dans les domaines de son fils, au pays de Tao, la reine apporta à ce prince son nouveau titre, célébra ses noces, et on lui imposa la couronne bénite [2]). La reine Eléné étant morte à Kouthathis, Bagrat épousa la reine Boréna, fille du roi des Osses et soeur de Dourghoulel.

Après cela, comme il restait à Anacophia un autre fils du roi Giorgi, né d'une seconde femme, fille du roi des Osses, il y eut des complots parmi les aznaours. Le prince dont nous parlons était encore très jeune et se nommait Démétré. Ceux mêmes qui l'auraient bien voulu ne le firent pas roi, Bagrat et sa mère s'y opposant, ainsi que les premiers thawads du royaume; lui, n'y tenant pas, quitta le royaume et alla près de l'empereur de Grèce, auquel il fit hommage d'Anacophia: cette ville fut, dès-lors et jusqu'à présent [3]), perdue pour le roi d'Aphkhazeth. [4])

Après cela le saint roi Melkisédec, catholicos-patriarche, acquit dans le Karthli le monastère de Palawra, avec quatre villages, et Tsouketh, avec ses revenus; Qintzwis, avec ses revenus, la moitié de Chindob; le bon village de Raaznaor, à Courbith; une rue et une vigne royale à Tchoutcheth; le village de Zéganni, Chidar, une rue d'Akhatan, dans le Coukheth; un village, à Nosorna; un couvent, dans le Héreth, qui lui coûta beaucoup de peines, et Lagodekh; l'église de Catekh, aussi dans le Héreth, avec ses revenus; douze marchands, à Cac, et le grand village de Ziar. Il donna au couropalate Bagrat une liste de tous ces villages acquis par lui, possédés autrefois par l'église catholique de Swéti-Tzkhowéli, et de tous les revenus dont elle jouissait. Ce prince les déclara inviolables, et lui en donna une cédule, ainsi que pour les *autres* revenus appar-

[1]) Cette phrase est en note, dans mon manuscrit, et manque aux autres; quoiqu'elle anticipe sur la chronologie, je l'ai insérée dans le texte, pour avoir occasion de parler du personnage très important qui y est nommé. V. la N. A, à la fin de ce règne.

[2]) Ce serait donc en 1032 ou 33, d'après ce qui a été dit plus haut.

[3]) I. E. jusqu'à l'époque du Biographe de Bagrat IV; car on verra plus bas, p. 199, que le roi Giorgi II reprit Anacophia.

[4]) A ce fait les Byzantins ajoutent quelques détails. Ils disent qu'Alda, veuve de Georges, roi d'Abasgie, qui était Alaine de nation, rechercha l'alliance de l'empereur et lui donna, en 1033, la citadelle d'Anacouph, et que Démétrius, son fils, reçut le Magistrat; Stritter, t. IV, p. 190. Lebeau, t. XIV, p. 255, dit que Démétrius était sans doute le frère puîné de Bagrat. La qualité d'Alaine, donnée ici à la veuve du roi Georges, s'accorde bien avec l'indication géorgienne; mais comment Alda pouvait-elle être vivante en même temps que la reine Mariam? Giorgi aurait-il été bigame? L'Annaliste vient de dire que la mère du prince Démétré était «une seconde femme:» dans quel sens ce mot doit-il être entendu?

tenant à la sainte métropole, moutons, chevaux, vin, distributions de vin (ზედაშენი), qui tous en général avaient été enlevées à cette sainte église catholique par Ali, émir. Lui, il fit partout des constructions, rétablit des maisons, répara toutes les églises, qui étaient nombreuses. Après cela, il bâtit sa sépulture au midi, dans la chapelle diaconale, où sont honorés les saints martyrs, et en confia la surveillance à son élève Ioané; il établit un prêtre, pour dire la messe sur l'autel; il lui assigna, à Thedz, trois paysans, habitants et habitations, une vigne, une terre, un moulin, une forêt; à Otathloan, un paysan; un autre, à Tzikhé-Did; dans ces deux endroits, les habitants et leurs habitations, et une vigne; à Mtzkhétha, une cellule, une étable, un champ à blé, une vigne; le tout inviolable, libre. Il détermina les aghapes héréditaires et pour l'âme, ainsi que les mémento à faire. Aprés cela, ce saint homme étant mort, que Dieu fasse maintenant prospérer Okropir, fils d'adoption de Melkisédec, Okropir, qui siégea comme catholicos et patriarche, et, de son côté, ajouta beaucoup à la grande église catholique-apostolique. Il construisit *au sud*, à l'angle occidental de la sainte église catholique, une chapelle en belles pierres blanches, bien travaillées, et beaucoup d'autres. Il fit connaître le tout à Bagrat couropalate, et à Cuiricé, roi de Cakheth, fils d'un fils de Cuiricé, roi du même pays, qui le déclarèrent inviolable, et on lui donna acte de cette inviolabilité. Ce saint catholicos-patriarche Okropir construisit et renouvela beaucoup d'églises. [1])

Le roi Bagrat devint ensuite puissant et étendit son autorité sur le Haut et le Bas-Pays [2]), formant ses domaines.

Cependant le grand Phadlon se comportait mal et traitait insolemment tous les grands propriétaires [3]) de ce royaume. Toutefois ceux-ci, profitant de la jeunesse du roi Bagrat, rassemblèrent ce qu'il y avait d'hommes d'armes en Géorgie, et attirèrent à eux Liparit, fils de Liparit, et Ioané Abazadzé. Cwiricé-le-Grand [4]), roi du Ran et du Cakheth; Dawith, roi d'Arménie; Djaphar, émir de Tiflis. Tous ces personnages, stimulés par Cwiricé, se réunirent pour marcher contre Phadlon, dans le canton d'Ecletz [5]), le mirent en fuite, exterminèrent ses troupes, et s'emparèrent d'un butin et de richesses immenses [6]).

[1]) Ce § ne se trouve que dans le M-it T; cf. p. 175 et note.

[2]) Le Haut-Pays étant le Karthli-Intérieur ou la Géorgie au N. du Cour, le Bas-Pays ne peut être que l'Iméreth, qui est toujours ainsi désigné dans les narrations postérieures, et surtout dans l'histoire moderne.

[3]) [illegible], mot qui a déjà paru, p. 301, n. 2, et dont le sens précis m'est inconnu.

[4]) Cwiricé III, dit le Grand, dont la soeur Zoracertel épousa Dawith-Anhoghin ou sans terre, fils de Gourgen, le second des rois Coricians arméniens de Tachir et d'Albanie: c'est ce dernier que l'Annaliste nomme « roi d'Arménie. »

[5]) Je crois qu'il faut lire *Elcetz*, comme on le voit plus bas p. 277; cf. Addition Sur les Bagratides.

[6]) L'expédition dont il est question ici paraît être celle dont parle Tchamitch, t. II, p. 914, mais au lieu de Phadlon, les auteurs arméniens nomment ici Apousvar ou Aboulsévar, émir de Dovin. Davith, roi de Tachir, se voyant menacé par ce chef musulman, époux de sa soeur, réclama les secours de ses voisins. Bagrat, entre autres, lui fournit 4000 hommes. Cependant Apousvar avait déjà ravagé plusieurs

Phadlon tomba mortellement malade. Toujours dans la jeunesse de Bagrat, Liparit, fils de Liparit, et Ioané Abazadzé, éristhaw de Karthli, attirèrent traîtreusement à Moukhath-Gwerd Djaphar, émir de Tiflis, se saisirent de lui, le retinrent long-temps captif et lui enlevèrent Birthwis [1]). Cependant le roi des Aphkhaz eut pitié de lui et le laissa continuer ses fonctions à Tiflis. Depuis lors il resta un ferment de haine entre les gens de Liparit [2]) et l'émir.

Peu de temps après, Liparit ayant conseillé au roi Bagrat de prendre Tiflis, on l'assiégea. Au-dessus et au-dessous de la ville, en-deçà [3]) du Mtcouar, étaient les troupes du roi d'Aphkhazie; au-delà, du côté d'Isan, il avait posté les soldats du Héreth et du Cakheth. Dans ce temps-là le grand roi de Cakheth, Cwiricé, avait été tué par un esclave osse, parce que ce prince, dans une bataille, avait donné la mort à Ordouré, roi 182
d'Oseth: telle fut la cause du meurtre de Cwiricé. Lorsqu'il était à la chasse, l'esclave osse Phidarz Gorthan [4]), accomplit sur lui la vengeance du sang [5]). Le roi actuel de Cakheth était alors Gagic, fils de Dawith, roi arménien de Samchwildé, et neveu de Cwiricé par sa mère Zoracertel, soeur de ce prince. Le siége de Tiflis se prolongea deux ans durant, sous l'émirat de Djaphar, fils d'Ali. Les habitants souffraient de telles privations que la livre de chair d'âne se vendait jusqu'à cinq cents dram. Ne pouvant résister à la faim et à l'ennemi, les braves Tiflisiens resolurent de rendre la ville. Pendant le temps du siége l'armée aphkhaze s'était emparée d'Orbeth et de Phartzkhis. L'émir se tenait prêt avec ses gens, et fit construire des radeaux et barques pour partir de nuit et aller rejoindre à Gandza l'armée du fils de Phadlon; mais quelques didébouls aphkhaz conseillèrent au roi Bagrat, à l'insu de Liparit [6]), de ne pas chasser l'émir, et également à son insu, ils firent avec Djaphar un traité, par lequel il fut déclaré et reconnu émir

cantons. On lui livra bataille dans un lieu qui n'est pas nommé, et on le vainquit complètement, ce qui arriva en 1036.

[1]) La Chron. arm. dit positivement que Tiflis fut enlevé par surprise à l'émir Dchaphar, qui fut pourtant renvoyé libre, par suite d'un scrupule de conscience de Liparit.

[2]) Je préfèrerais « Entre Liparit et . . . ; » mais la forme [illegible], insolite du reste, qui se trouve dans nos deux M-its, ne peut signifier la même chose que [illegible]; cf. p. 187, et [illegible] p. 192.

[3]) Je traduis *en-deçà*, quoique le M-it R porte [illegible] *au-delà*, et T, [illegible], la moitié de l' [illegible] étant grattée, pour en faire un [illegible]; en effet, l'autre côté est positivement indiqué par la position d'Isan, qui est le faubourg de Tiflis, sur la gauche du fleuve. Dans mon M-it on a fait déjà la correction que je propose, en écrivant [illegible].

[4]) Je soupçonne que l'on pourrait aussi traduire: « Il fut tué par un esclave osse, *dans la montagne* Phidarz. » En effet, quoique [illegible] et non [illegible] signifie une montagne, dans la langue actuelle, comme je l'ai déjà dit, p. 237, et 240, pourtant on trouvera plus bas, p. 190 [illegible] [illegible] [illegible], qui ne peut signifier que « vers *les monts* de Tsilcan, » et les noms propres [illegible], [illegible] ou [illegible], [illegible], . . . , font naître le doute dans mon esprit.

[5]) En 1039 — 259, suivant Wakhoucht.

[6]) De peur qu'il ne devînt trop puissant, dit Wakhoucht, p. 50.

de Tiflis [1]). Le roi Bagrat, de son côté, gagna les seigneurs cakhes, Achot mthawar Marilel [2]), gendre du roi Cwiricé, et Khakhoula Gourtha [3]), qui lui rendit la citadelle de Djouar. Le roi des Aphkhaz ne perdit pas de vue [4]) la ville de Tiflis, et se montra dès-lors hostile aux Cakhes; dès-lors aussi Liparit fut auprès de son maître en état de suspicion.

Le roi Bagrat entra avec son armée dans le Cakheth, et dans un combat qui eut lieu sur le mont de Mikel et Gabriel, s'empara de Stéphanos Wardjanis-Dzé, éristhaw de Pancis; de Watché, fils de Gourgen-Ber [5]), éristhaw de Khornaboudj; de Dadjé, fils de la soeur de Goderdz, éristhaw de Chtor et commandant de Madch. Etant passé dans le Thianeth, il brûla le palais de Bododj, superbe résidence, construite par le roi Cwiricé-le-Grand. Ces éristhaws, cédant à ses instances, lui livrèrent leurs forteresses et ne rentrèrent plus dans le Cakheth.

De-là le roi revint sur ses pas, parce que Liparit commençait à se livrer à des démarches tortueuses, et même peu de temps après, fit revenir de Grèce, avec une armée, Démétré, frère du roi Bagrat, afin de le faire roi lui-même. D'autres didébouls et aznaours, s'étant joints à Démétré, traversèrent la contrée d'en-haut, et entrèrent dans le Karthli; ils assiégèrent Aténi [6]) et dévastèrent diverses contrées. Mais Liparit, les Cakhes et les Grecs, qui étaient avec lui, ne purent prendre la place, parce que les commandants des citadelles étaient tous des hommes résolus et dévoués à Bagrat, à l'exception de Pharsman, éristhaw de Thmogwi, et de Bechken Djaqel, éristhaw de Thoukharis [7]). Le roi alla dans le Djawakheth, où il commença à bâtir les remparts d'Akhal-
183 Kalak, qui était alors sans murailles. L'hiver approchant, les Grecs voulurent se retirer chez eux, et Liparit se reconcilia avec Bagrat, qui lui donna l'éristhawat du Karthli: les Grecs s'en-allèrent donc dans leur pays, emmenant Démétré. [8])

[1]) Il y resta jusqu'à sa mort, après quoi le roi Bagrat vint à Tiflis et en prit la forteresse; Chron. arménienne.

[2]) Mthawar de Marilis, sur le haut Alazan, près de Matan.

[3]) Mon M-it porte *Khaougourtha*.

[4]) [illegible], mot douteux, traduit par à-peu-près.

[5]) Le mot *Ber* me paraît signifier ici que ce Gourgen était, non un *vieillard* ni un *moine*, mais l'ancien, le *starosta*, le cheikh d'un canton; car telles sont les valeurs du géorgien ⴁⴄⴐ (cf. arm. պառաւ, une vieille). Quant à la dernière, elle est bien connue par le Code géorgien, où sont définies les attributions des Bers ou anciens des cantons.

[6]) Sur l'importance d'Aténi, sous Bagrat III et IV, v. Bullet. hist.-philol. t. VI, p. 71, 79.

[7]) C'est le premier personnage connu, de la famille des Djaqel ou maîtres de Djaq, ancêtres des atabeks d'Akhal Tzikhé.

[8]) Cette tentative des Grecs me paraît être la même que celle dont parlent les Byzantins, en 1038; Stritter, Mem. popul. t. IV, p. 190. Comme Bagrat, seigneur d'Abasgie, est-il dit là, ne laissait pas de repos à Iasitas, commandant de la Haute-Ibérie, Jean, frère de l'empereur Michel IV, envoya contre lui son frère Constantin, domestique des classes, avec une bonne partie de l'armée d'orient, promettant

Après cela Bagrat devint de nouveau puissant et considéré, et la fortune lui fournit une heureuse rencontre, dans la personne de West, qui s'adjoignit à lui avec neuf citadelles dépendantes d'Ani, Anberd exceptée [1]). Ceux d'Ani livrèrent leur ville à la mère de Bagrat [2]), qui avait par son père des droits sur l'Arménie; car la reine Mariam, mère de Bagrat, était fille du roi d'Arménie Sénékérim [3]). C'était alors la saison du printemps [4]); Bagrat se trouvait en Aphkhazeth, assiégeant Anacophia, et était sur le point

de lui adjoindre Dalassène pour collègue et conseiller; mais cette adjonction n'eut pas lieu, et le domestique revint sans avoir rien fait. Au reste, l'expédition de Constantin s'expliquerait par cet autre passage, tiré du même auteur: en septembre 1035, Pancrace, prince d'Abasgie, pour venger l'empereur Romain, oncle de sa femme, mort empoisonné l'année précédente, renonça à l'alliance des Grecs et reprit toutes les citadelles qui leur avaient été précédemment cédées.

1) Anberd occupe une position de si difficile accès, dans l'angle du confluent de deux rivières, au S. E. d'Ani, canton de Thalich, que la citadelle n'a pas de murailles si ce n'est du côté du N.; de-là son nom. Chakhathounof, Descr. d'Edchm. en arm., t. II, p. 70, sq.

2) Les expressions de l'Annaliste sont formelles; la ville d'Ani *fut livrée* à la mère de Bagrat. Les écrivains arméniens disent, au contraire, qu'il y eut *projet* de la part des habitants, en 1045, quand le roi Gagic II eut été traîtreusement attiré à C. P., par l'empereur Constantin-Monomaque; les uns, disent-ils, voulaient se soumettre à David-sans-Terre, les autres à Aboulsévar, mari de la soeur de ce David, d'autres enfin à Bagarat. Mais Vest-Sargis, l'un des personnages les plus influents de la ville, voulut absolument qu'on eût recours à l'empereur, et son avis prévalut. On écrivit à Constantinople. Monomaque réussit, à force d'astuce et de manoeuvres, à forcer le consentement de Gagic. Apirat, qui commandait pour ce prince, dans la ville, se laissa d'abord assiéger par les Grecs, et n'ouvrit les portes à ceux-ci que quand il ne put douter du consentement de son maître; Tchamitch, t. II, p. 932, sqq. Aristacès, p. 41, Vardan, p. 79, et Matthieu d'Edesse, p. 64, sqq., confirment le fait de la prise de possession d'Ani par les Grecs, en 1045: il y a donc dans le récit de l'Annaliste géorgien ou variante ou inexactitude. Du reste, je ne sais quelles sont les neuf citadelles dont il parle. Quant à Anberd, c'est une forteresse et un canton de l'Aïrarat, dont le nom commence à remplacer vers cette époque celui d'Aragadz-Otn. Je ne puis croire, du reste, que l'événement raconté par l'auteur géorgien soit de l'année 1045, et regarde comme plus vraisemblable qu'il s'agit de quelque proposition faite au roi Bagrat aussitôt après la mort du roi arménien Achot IV, en 1039, à qui son fils Gagic II succéda seulement en 1042.

Une inscription d'Ani, déjà publiée par le P. Minas Bjechkian (Voyage en Pologne, Venise, 1830, en arm. p. 73), et très ridiculement traduite par Klaproth (Mém. relatifs à l'Asie, t. I, p. 280, N. VI), semblerait indiquer que la ville d'Ani était déjà, en 1042, au pouvoir des Grecs, puisqu'un certain Aaron y avait fait des travaux par l'ordre de l'impératrice Zoé, qui ne régna *seule* qu'en cette année: pourtant on peut l'entendre aussi du temps où cette princesse régnait avec Monomaque, son époux. J'ai un beau fac-similé de cette inscription et la discuterai dans mon Voyage.

3) On voit par-là que je n'ai pas eu tort de corriger en divers lieux la fausse interprétation donnée par Tchamitch au passage de Vardan, qui *semble* faire de la fille du roi Sénékérim l'épouse de Bagrat III, et non de Gourgen ou plutôt de Giorgi Ier, roi d'Aphkhazie et de Karthli (v. l'Addit. sur les Bagratides), et combien Wakhoucht s'est trompé en disant que la mère de Bagrat IV était Arsacide; sup. p. 314, n. 1.

4) Les Byzantins ne parlant pas de ces faits, on ne peut en fixer la date; mais si les choses se sont passées dans l'ordre où notre Annaliste les raconte, nous sommes environ l'année 1040 ou 41.

de la prendre. Les *bers*, i. e. les anciens de Tiphlis se présentèrent à lui, car Djaphar, l'émir de cette ville, étant mort, ils lui en firent hommage et l'engagèrent à se hâter. Chargeant donc Othagho, fils de Dchadcha Kwaboulel, de garder les dehors d'Anacophia, avec une armée aphkhaze, il partit de sa personne et vint à Kouthathis. Laissant *à Anacophia* les troupes du territoire de Kouthathis, les aznaours du Gouria et ceux de Lomsia, postés par lui à Khophath, et qui construisirent des balistes pour attaquer la ville [1]), il partit pour aller dans le Karthli. D'autres bers [2]) ou anciens de Tiflis s'étant alors présentés à lui, pour l'engager à venir, il se dirigea vers cette ville. Les bers vinrent à sa rencontre dans la plaine de Dighom, ainsi que les serviteurs du palais, à cheval, et tout le peuple à pieds, en habits de fête. Il y avait dans l'hippodrome une foule d'hommes et de femmes; un bruit effrayant de trompettes et de tambours se faisait entendre des deux côtés et ébranlait la terre: la joie était au comble et réciproque. On promena le roi dans la ville, sous une pluie de pièces d'or et d'argent, on lui offrit les clefs de Tiflis et on le conduisit au palais des émirs, où il s'assit pour prendre connaissance des affaires. Il fit occuper par ses gens les tours des portes, se rendit maître de la citadelle Daridjélel et des deux tours de Tsqalqin et de Thabor [3]), où il plaça ses éristhaws. Cependant ceux d'Isan ayant brisé le pont et refusé de se donner au roi, il fit dresser des balistes, pour les attaquer, et lancer des flèches contre eux. Alors vinrent dans la plaine d'Isan Gagic, roi de Cakheth, l'éristhaw des éristhaws Goderdz et tous les didébouls de ce pays, afin de faire leur cour au roi Bagrat et de se concilier ses bonnes grâces. Le roi donc daigna se rendre dans ladite plaine et ad-
184 mettre les Cakhes à lui présenter leurs hommages, et les renvoya après leur avoir accordé la paix, Ses journées s'écoulaient au sein de la joie et des pensées d'amélioration. La saison d'été se passa de la sorte.

Après cela Liparit, revenant à ses méchants projets d'insubordination, enleva traîtreusement à la reine, avec la ville d'Ani, Abouser, éristhaw d'Artanoudj, seigneur de Khikhani, de Tzikhis-Djouar er d'Atsqouer; Iwané, dadian [4]), et Gouaram Goderdzis-Dzé [5]), seigneur de Bédchis-Tzikhé, qu'il saisit aux portes d'Ani. Quittant alors Tiflis, le

[1]) Ce commencement de phrase est obscur : და მიაყენნა ქუთათისის სამოქალაქოთა ლაშქარნი და გურიელნი აზნაურნი და ლომსიანნი მიაყენნა ხოფათს, რომელთა ფილაკავნი და ბრძოდეს, parce que j'ignore la valeur exacte du mot სამოქალაქო, et la position du lieu nommé *Khophath*.

[2]) Pour la signification de ce titre, v. p. 318, n. 5.

[3]) Excepté la dernière de ces localités, située au S. et proche de Tiflis, les autres ne sont pas connues d'ailleurs.

[4]) C'est ici la plus ancienne mention d'un dadian.

[5]) Je traduis ainsi, et non « fils de Goderdz, » parce qu'une famille des Goderzians a été mentionnée p. 152; au reste, c'est le Gouaram ici nommé, et non Abouser, qui était maître d'Atsqour, suivant Wakhoucht, p. 40.

roi Bagrat vint dans le Djawakheth, après quoi le Matsqouérel [1]) lui amena à ses frais un secours de Meskhes. Le roi était à Khrtila ; pour Liparit, il rassembla ses gens et assiégea Phocani [2]). Le Matsqouérel quitta alors le parti du roi et passa dans celui de Liparit. Le roi, en ayant été informé, traversa le Chawcheth, en hiver, au milieu d'horribles ouragans de neige, et se rendit dans le Karthli.

Liparit fit venir de Grèce, une seconde fois, Démétré, frère du roi Bagrat, appuyé des troupes et des trésors de l'empereur, et sema la division dans le royaume, les uns étant gagnés à Démétré, les autres restant fidèles au service du roi. Ioané, fils de Liparit, se trouvait en otage entre les mains de Bagrat; Liparit le redemanda, en échange d'Abouser, qu'il rendit sain et sauf, avec sa forteresse. Les Cakhes et leurs troupes, Davith, roi d'Arménie, et ses gens, tenaient pour Liparit et devenaient puissants de ce côté du Karthli. Toute l'adresse des deux parties était en jeu. [3])

Trois mille Varangues [4]) étant venus au secours de Bagrat, il les posta à Bach, en prit seulement sept cents, et s'avança avec les forces du Chida-Karthli, réunies à ces Varangues, sans attendre les Meskhes. L'on se battit à l'entrée de la forêt de Sasireth; l'armée du Chida-Karthli tourna le dos; Abouser fut de nouveau fait captif, et avec lui d'autres didébouls. Les Varangues n'ayant pu prendre part au combat, Liparit fit donner des cribles, avec lesquels on prépara du pain, pour leur être présenté, de sorte qu'ils passèrent gaîment le temps. [5])

[1]) Puisque le seigneur d'Atsqouer était prisonnier de Liparit, ce mot doit signifier ou l'évêque ou un commandant particulier de la ville.

[2]) C'est, je crois, le lieu encore nommé Phoca, à la pointe S. du lac Phanawar, où se trouve une quantité d'Arméniens catholiques. Khrtila doit être Ikhthili, un peu au N. O. du même lac.

[3]) A propos de la tentative de Démétré, la Chron. arm. dit : « Elle ne réussit pas, et les troupes grecques qui se trouvaient avec lui (Démétré) s'en retournèrent; Vasil se soumit au roi Bagrat, avec neuf forteresses, et le roi Bagrat devint grand ... » Il serait possible que ces paroles se rapportassent à la première expédition de Démétré, puisque la reddition d'Ani, racontée plus haut dans les Annales, est indiquée aussitôt après. *Vasil* ici nommé doit être Vest-Sargis, ou Sargis-Vestès, cet Arménien dont l'histoire rapporte l'indigne conduite envers le roi Gagic; Tchamitch, l. IV, ch. 38, 39; Lebeau, t. XIV, p. 335 et suiv. Quant au titre de *Vestès*, dont on a tant cherché l'origine, il est grec, à ce que je crois, et indique, comme *Vestarque*, un officier de la garde-robe impériale. A cette époque on le trouve souvent dans l'histoire : témoin Michael-Vestès Iasitas, dit aussi *Vestarque*, ce duc d'Ibérie dont il a déjà été parlé, p. 318 n. 8, et Aron-Vestès, Vestès-Ambustus ou Kékaumène, etc. Stritter, t. IV, p. 301, 305. Il n'est pas plus étonnant de le voir porter par cet Arménien, que ceux de magistros, de couropalate, de duc, et d'autres, attribués à des étrangers, non moins qu'à des Grecs. Je ne sais dans quelle langue *Vest* peut signifier « un prince du premier ordre, » comme le dit Tchamitch, t. II, p. 932.

[4]) Il y avait en effet des Varangues parmi les troupes grecques, sous Michel IV ; Lebeau, t. XIV, p. 275, et il se peut bien qu'une partie de ces étrangers ait passé au service du roi Bagrat.

[5]) Il faut que cette phrase ait paru bien extraordinaire, à d'autres qu'à moi, puisque dans mon M-it on lit ici en note : « Ceci est écrit dans trois exemplaires. »

Avant cela Démétré [1]), frère du roi Bagrat, était mort; mais après sa défaite, le roi, craignant le démembrement de son royal patrimoine, fit solliciter Liparit et se rendit près de lui avec une poignée de cavaliers, à Khowlé [2]). Dès que Liparit fut informé
185 de son arrivée, il partit, sans le voir. Bagrat s'en retourna donc et alla dans l'Aphkhazeth. [3])

Peu de temps après, Soula [4]), éristhaw de Calmakh, et Grigol, éristhaw d'Artanoudj, s'entendirent ensemble, et s'adjoignant d'autres aznaours de Meskhie, appelèrent le roi, qui se mit en campagne avec ses troupes, traversa la route de Rcinis-Djouar, et se réunit à eux sous Arqis-Tzikhé. A cette nouvelle Liparit rassemble son monde, mande les Cakhes et les Arméniens, auxquels se joignent les Grecs, et arrive inopinément auprès de la place. On se bat. Liparit est encore vainqueur et met le roi en fuite. Soula, éristhaw de Calmakh, fut pris; on eut beau le tourmenter, l'attacher à une potence, pour qu'il livrât Calmakh, il s'y refusa. Grigol, fils d'Abouser, pris dans le même combat et menacé de mort, pour qu'il rendît Artanoudj, y consentit. Liparit, devenu très influent, s'empara des forteresses d'en-haut [5]), et en gagna les thawads à sa cause.

Il se mit en campagne avec la même armée et marcha du côté de Dovin, pour faire la guerre au commandant de cette ville, dans l'intérêt de l'empereur grec, puis il

[1]) Ici se trouve une note continuant celle de la p. 179 et de la même main, ainsi conçue: « Le mari de Thamar descendant de ce Démétré, je m'étonne qu'on n'ait pas dit à quel âge (ou dans quel temps) il mourut, ni de quelle épouse il eut un fils. » Cf. p. 263: c'est dans ce dernier endroit que l'on comprendra l'importance de la note précédente et de celle-ci.

[2]) Il n'est pas possible de fixer avec précision la date de la victoire de Liparit, mais il paraît très vraisemblable qu'elle eut lieu peu de temps avant l'expédition contre les Seldjoukides, qui va être racontée. En effet les Byzantins rapportent, sous l'année 1048, que Bagrat avait séduit la femme de son vassal, le second en puissance après lui, en Ibérie; que Liparit, fils d'Horace Liparit, battit le roi, le força à fuir dans le Caucase et se porta, par représailles, aux derniers excès envers la mère de Bagrat, qu'enfin il sollicita l'alliance de l'empereur, qui traita en effet avec lui, et pour rétablir la paix dans ces contrées, décida que Bagrat serait roi de l'Abasgie et de l'Ibérie, tandis que Liparit, restant son vassal, aurait, sa vie durant, le gouvernement d'une portion de la Meskhie. Ces renseignements sont de nature à expliquer la haine existant entre Bagrat et Liparit, et à modifier l'opinion des auteurs géorgiens, si favorable à la moralité du roi. La manière dont Cédrénus, l'auteur ici analysé par Stritter, t. IV, p. 191, 304, désigne le père de notre Liparit, serait plus exacte, s'il eût dit: « fils de Liparit, fils d'Horace; » lui, au contraire, semble faire entendre que le père de notre Liparit avait deux noms, ou qu'il s'appelait « Horace, fils de Liparit. » V. la Généalogie p. 297, n. 1, qui paraît incontestable.

[3]) Vraisemblablement ce dédain de Liparit pour son maître tenait aux outrages que le roi avait faits à la femme de Liparit, et celui-ci à la mère du roi, suivant les Byzantins.

[4]) Je ne sais si ce Soula ne serait pas le père d'un certain Ioané, qui a fait construire un petit oratoire auprès du clocher de Zarzma, et de qui parle la belle inscription déjà citée.

[5]) ზემოთნი ციხენი; ces mots me paraissent clairement indiquer le Haut-Karthli.

revint dans ses domaines.[1]) Après une année révolue, les Turks du sultan Bahram-Lam[2]) s'étant montrés au pays de Basian, l'armée impériale entra en campagne, et l'on manda Liparit, qui partit avec toutes les forces du Haut-Karthli, pour secourir l'empereur. On se battit au-dessous d'Ordro et d'Oucoum; l'armée grecque et Liparit furent mis en fuite par les Turks; il se fit un grand carnage. Liparit fut pris et conduit au sultan, dans le Khorasan[3]). Les didébouls de ce royaume, Iwané et Niania, fils de Liparit, dans l'intérêt de leur conservation, firent venir et reconnurent le roi, qui reprit son ascendant, se saisit des fils de Liparit et d'Ouphlis-Tzikhé et renvoya ensuite Iwané.

Les Turks, qui s'étaient arrêtés au pays de Gandza, allaient prendre cette place, lorsque l'empereur envoya comme son lieutenant un licteur, avec une armée considérable, et manda le roi Bagrat. Celui-ci, à la tête de ses troupes, marcha conjointement avec les Grecs contre les Turks. Quand ils arrivèrent aux portes de Gandza, ceux-ci se retirèrent, de sorte que le pays de Gandza fut sauvé et les Grecs se retirèrent tranquillement.[4])

Après cela les habitants de Tiflis appelèrent de nouveau Bagrat, lui livrèrent leur ville et l'introduisirent dans l'intérieur: ce fut un moment de grande joie et de tranquillité publique. Ensuite les Turks ayant donné la liberté à Liparit, qui entra dans Ani, Bagrat quitta Tiflis pour marcher contre lui et, à travers le Karthli, se porta dans le 186

[1]) Aboulsévar, émir de Dovin, avait d'abord fait la guerre au roi Gagic II, à l'instigation de Constantin-Monomaque; il voulut garder ses conquêtes sur ce prince, ainsi que l'empereur l'y avait autorisé, mais celui-ci changea d'avis et le fit attaquer par ses généraux, en 1046 et 47: c'est de cette guerre qu'il s'agit ici. Les Géorgiens y prirent part; Tchamitch, t. II, p. 937; Matth. d'Edesse, p. 67; Lebeau, t. XIV, p. 335, 338, suiv.

[2]) Ce nom cache celui d'Ibrahim Inal ou Abraham-Alim, comme l'appellent les Byzantins, parent et général de Thoghril-Bek.

[3]) V. la Chr. arm. et l'Addition à ce règne. — Les Géorgiens et les Byzantins sont d'accord sur le fait de la captivité de Liparit; Et Orbélian, dans son Histoire de Siounie, ch. 66, est le seul qui affirme qu'il fut tué, grâce à la perfidie des seigneurs géorgiens. La bataille eut lieu en 1048.

[4]) Je ne vois pas clairement de quelle expédition il s'agit ici; il est vrai qu'en 1053, une armée grecque, *avec un contingent d'Ibériens*, commandé par Michel Acolythe, s'avança en Orient, dans le temps même que Thoghrul-Bek commençait à dévaster l'Ibérie; mais cette date me paraît trop reculée, puisque Liparit était encore captif, et que pourtant il eut la liberté en 1050, au plus tard; Lebeau, t. XIV, p. 383. Aristacès de Lastiverd, p. 62, mentionne en 552—1053 une invasion des Turks dans l'Arménie, à l'époque des fêtes de l'Epiphanie, qui eut pour résultat la prise et le sac de Cars; l'année suivante (ch. 16), Arzen fut brûlé par les Turks, qui envoyèrent leurs coureurs, au N. jusqu'à la forteresse des Aphkhaz, au mont Parkhar et au pied du Caucase; à l'O., jusqu'à la forêt du Djaneth ou Lazique; enfin au S., jusqu'au mont Simn: tout le pays, dans ce rayon, fut conquis et dévasté. Le premier corps des Turks pénétra en Taïk, jusqu'au fleuve Djorokh, d'où ils rentrèrent en Khaldée, mais ils y furent battus par les Francs, ou plutôt par les Varangues, auxiliaires des Grecs, et le commandant des Turks, qui n'est pas nommé, périt dans cette rencontre. V. pour les autres incursions, Lebeau, l. LXXVIII.

Djawakheth. Liparit recouvra alors sa puissance. Comme il avait été fait captif pour le service des Grecs, il alla en Grèce et vit l'empereur, qui lui fournit des secours, en sorte que Bagrat ne pouvait lui résister.

Ce prince avait eu précédemment un fils, nommé Giorgi, qu'il laissa à Kouthathis, pour régner sur l'Aphkhazeth, et passa lui-même en Grèce. Constantin-Monomaque, qui régnait alors, voulant complaire à Liparit, ne permit pas de sitôt au roi de retourner: il resta là trois années, au sein de la magnificence et des honneurs.

Notre saint père Giorgi-Mthatsmidel vint alors de la Sainte-Montagne, pour voir l'empereur Constantin-Monomaque, qui lui en avait fait la demande. Apprenant que le roi Bagrat et sa mère, la reine Mariam, étaient venus à Constantinople, il se hâta d'aller se présenter au roi, à la reine et à leurs mthawars les plus distingués, qui furent grandement satisfaits; car ils connaissaient par la renommée sa vertueuse conduite. Ayant reçu la grâce de ses prières, ils en tirèrent un grand profit spirituel, et en remercièrent le Seigneur. Après cela la reine Mariam se mit sous sa direction, et reçut de sa main la bénédiction du skéma. Or il y avait à Constantinople une race de Samaritains, descendants de Simon-le-Magicien, qui exerçaient même sur les animaux des sortiléges étonnants; mais Giorgi, ayant fait le signe de la croix, mit fin à leurs incantations. Le roi Bagrat et les mthawars, ayant vu le miracle opéré par le saint moine, furent remplis de joie, et en firent le récit à Constantin-Monomaque. Après cela le roi, témoin de sa vie pure, pleine de mérite et semblable à celle des êtres immatériels, ainsi que de ses miracles, s'affectionna grandement à lui, comme à un ange de Dieu, et chercha un moyen de l'emmener dans ses états. Il lui conféra l'archevêché de l'église de Dchqon-Did, où il avait fait préparer sa propre sépulture, et où il avait déposé quantité de reliques des martyrs; mais à cette proposition le saint moine opposa un refus, parce qu'il mettait tous ses soins à fuir les grandeurs temporelles et le tumulte du monde, auquel il préférait l'obscurité. Il resta de la sorte quelques années dans la ville impériale. Mais revenons à notre premier discours. [1])

Pendant l'absence de Bagrat, Liparit ayant demandé que Giorgi, fils de ce prince, fût reconnu roi *et placé sur le trône* [2]), sa mère et les didébouls du pays y consentirent:

[1]) Ce § ne se trouve que dans le M-it T.

[2]) A la phrase soulignée répondent les mots géorgiens და [illegible], dont le sens est douteux. [illegible]. dans le dictionnaire de Soulkhan, signifie « sens dessus dessous »; mais comme cela donnerait un sens absurde, je crois qu'il faut lire და [illegible] « et administrateur. » Quant au voyage du roi, durant lequel le fait eut lieu, il est ainsi mentionné par les Byzantins (Stritter, t. IV, p. 191), en l'an 1048: « Peu après la campagne contre les Turks, Bagrat, traversant le Phase, la Souanie et la Colchide, vint à Trébisonde, et fit annoncer à l'empereur qu'il désirait aller à Constantinople. Y ayant été autorisé, il vit l'empereur et lui reprocha, à lui qui connaissait les droits du trône, d'avoir rompu l'alliance avec un pays aussi puissant que l'Abasgie, pour s'unir avec un sujet révolté, comme Liparit. Il réclama aussi sa médiation à l'égard de ce dernier. L'empereur fit la paix entre eux, en donnant à Bagrat toute l'Ibérie et l'Abasgie, tandis

on amena donc Giorgi dans l'église de Rouïs, où il fut sacré roi, sous la tutelle de Liparit et sous la garde de la reine Gourandoukht, soeur de Bagrat. C'était un homme parfait, sans égal en beauté, en sagesse, en générosité, en amour pour Dieu, orné de toutes les vertus. Peu de temps après, Gourandoukht redemanda le roi Bagrat à l'empereur, qui le renvoya en grande pompe, comblé de dons et de richesses immenses. Toute l'armée de l'Aphkhazeth vint au-devant de lui, à Khouphtha [1]), sur le bord de la mer, au milieu de la joie et des actions de grâces rendues à Dieu: pour lui, il daigna se rendre à son palais de Kouthathis.

Liparit jouissait dans le pays d'en-haut d'une autorité sans bornes [2]); il avait pour amis, dans le Khorasan, Doughlou-Bek, et l'empereur en Grèce; il élevait Giorgi, fils du roi Bagrat, encore dans un âge tendre et n'ayant que le nom de roi. Quant à Bagrat, ses possessions se prolongeaient dans tout le pays au-dessous du mont Likh. Quelque temps après, fatigués du gouvernement de Liparit, Soula Calmakhel et tous les autres Meskhes abandonnèrent son parti et l'arrêtèrent à Dliw, avec son fils Ioané [3]); Niania leur échappa et se dirigea vers Cldé-Carni: mais la garnison qui tenait cette place pour son père ayant refusé de le recevoir, il alla chez les Grecs d'Ani. Les deux captifs, Liparit et Ioané, furent emmenés à Calmakh, par Soula, qui envoya demander à Bagrat *de décider de leur sort* [4]). Gourandoukht et Giorgi, qui étaient à Khrtil, ignoraient l'arrestation de Liparit, qui fut conduit à Akhal-Kalak, en attendant que Bagrat *décidât de leur sort.* Quand le roi arriva, il récompensa le dévouement de Soula, en lui donnant la propriété de Tzikhé-Djouar, d'Odzrkhé et de Bolo-Cldé, plusieurs autres domaines et prieurés [5]), enfin tout ce qu'il voulut. Soula, en se présentant devant le roi, dans le Djawakheth, lui amena Liparit et son fils Ioané tous deux enchaînés, et lui rendit 187
compte des faits: il avait enlevé aux gens de Liparit les forteresses d'Artanoudj, de Qouel, d'Ouphlis-Tzikhé et de Birthwis. Toutefois la garnison de Cldé-Carni se défendit opiniâtrément; Anamor, principal secrétaire de Liparit, s'y trouvait. En vain Liparit fut-

que Liparit serait, sa vie durant, son vassal, tout en étant maître de la Meskhie.» D'après ce texte, Bagrat serait allé à C. P. en 1048, mais il me semble qu'il faut reculer ce voyage, au moins jusqu'en 1050, après la mise en liberté de Liparit. On a vu dans la Vie de S. Giorgi-Mthatsmidel que la reine Mariam accompagnait son fils.

[1]) A l'embouchure de la Souphsa, aujourd'hui Redoute-S.-Nicolas?

[2]) La Chron. arm. le nomme ici avec le titre de couropalate.

[3]) En 1059 — 279; Wakhoucht, p. 51. Cette même année, selon la même autorité, Giorgi Mthatsmidel vint dans le Karthli, sur l'invitation du roi, date qui ne me semble pas invraisemblable.

[4]) Il y a ici un membre de phrase très obscur: გაგზავნა . . მეფეს წინაშე სჯულთა ზედა შემადგენი; et plus bas, მოელოდენ ბაგრატ სჯულთა ზედა.

[5]) P. 185, Soula est nommé expressément «éristhaw de Calmakh;» ici, au commencement du §, «Calmakhel;» enfin cette donation de biens appartenant au haut clergé სამღვდელმთავრონი, semble faire croire qu'il était lui-même ecclésiastique, ou que par-là on voulait rehausser son importance.

il conduit dans le Thrialeth et demanda-t-on que la place se rendît à l'amiable: la garnison résistait toujours. On dressa alors une potence, à laquelle furent attachés Liparit et son fils, dont le sort semblait désespéré; enfin, après bien de jours, le roi et les didébouls du royaume s'étant engagés envers la garnison, à renvoyer Liparit et Ioané sains et saufs, le secrétaire rendit Cldé-Carni. Le roi en enleva toutes les richesses de Liparit [1], qui endossa le froc, et confia au prince son fils Ioané; celui-ci conserva pourtant ses propriétés de l'Argoueth [2]). Liparit ayant juré au roi de ne plus l'offenser, on lui rendit la liberté, et le roi rentra dans son royaume. Mais peu après Ioané s'enfuit secrètement en Grèce, où il resta quelques années. Niania mourut à Ani, au service des Grecs. Grâce à l'intercession de son père, Ioané s'accommoda avec le roi Bagrat, qui le fit rentrer dans le royaume, et l'amena dans l'Argoueth, où il rentra dans ses propriétés, ainsi que dans le Karthli. Il servit fidèlement, avec les autres thawads du royaume, en se montrant tout-à-fait digne du titre de spasalar [3]). Liparit étant mort à Constantinople [4]), la capitale de la Grèce, son corps fut apporté en grande pompe, par ses amis et serviteurs, et déposé à Catzkh, dans la sépulture de ses pères.

[1]) Je ne sais si j'ai bien rendu l'esprit plutôt que la valeur réelle du texte, qui semble dire que « Liparit enleva *ses* richesses et endossa le froc. »

[2]) Chron. arm. « On le fit maître de l'Argoueth seulement. » Le couvent de Catzkh, sur la Catzkhoura, était la sépulture de cette famille, par où il est démontré que ses domaines étaient réellement aux environs. J'ai vainement cherché là des traces de Liparit et de ses descendants: tout ce que l'on en connaît se réduit à un Nouveau-Testament, avec mémento de l'an 1059, et aux trois magnifiques manuscrits dont j'ai parlé plus haut, p. 297, n. 1.

[3]) Aristacès de Lastiverd nous apprend, p. 82, qu'en 1055, Ivané était au service de l'empereur Isaac Comnène, et qu'il résidait à Eriza, avec le titre de gouverneur des provinces d'Hachtiank et d'Archamounik. Profitant du désordre qui régnait alors dans l'empire, il alla dans le Taron, où il s'empara de la citadelle dite Eghants-Berd « le fort des cerfs, » et revint dans le canton d'Aghori, à la forteresse d'Havadjitch, qui se livra volontairement. Puis ayant fait de vains efforts pour prendre Carin, il se déclara ouvertement contre les Grecs. Il engagea donc des Turks du voisinage à venir piller les terres de l'empire. Ceux-ci accoururent en si grand nombre dans le canton d'Hachtiank, qu'Ivané eut peur et alla se renfermer dans une forteresse qui n'est pas nommée. Les Turks, qui n'avaient rien trouvé à piller, le menacèrent de ravager ses domaines, s'il ne leur indiquait pas une autre proie. Il les fit conduire dans la Chaldée et dans le Djaneth ou Lazique proprement dite, d'où ils ne se retirèrent que gorgés de butin et allèrent encore ravager d'autres cantons, jusqu'au village de Mormran: c'est peut-être le Mamervan des auteurs arméniens, le Nariman de Wakhoucht (Descr. de la Gé. p. 119), non loin d'Olthis. On ne dit pas quelle fut, du côté des Grecs, la cause de la trahison d'Ivané; v. Tcham., t. II, p. 962: cet auteur n'a fait ici que transcrire le 18e ch. d'Aristacès. Matth. d'Edesse, p. 87, dit que dans la première année de Constantin Ducas, en 505—1056, un fils de Liparit commandait l'armée turque de l'émir Dinar, qui prit et pilla Mélitène, au commencement du carême. C'est tout ce que je sais des services du fils de Liparit.

[4]) L'époque n'est pas indiquée, non plus que la manière. Liparit vivait encore lors de l'avénement au trône d'Isaac Comnène, en 1057 (Matth. d'Edesse, p. 84), il prit même d'abord parti pour l'empereur Michel-Stratiotique; or en combinant cette indication avec ce que dit l'Annaliste géorgien et avec la

Bagrat devint riche et puissant [1]), plus qu'aucun monarque de ce royaume; il emporta toutes les citadelles du Héreth et du Cakheth, à l'exception de Cwétar et de Nakhtchéwan [2]). Après cela il y eut de grands événements et des mouvements de grands souverains contre notre pays. Le sultan Alp-Aslan, roi de Perse, arriva à l'improviste, comme il se pratique dans les incursions, pénétra dans le canton de Cangarni [3]) et dans le Thrialeth, qu'il dévasta, et dans un seul jour ses coureurs se répandirent jusqu'à Qwélis-Qour [4]). Il passa dans le Chawcheth, dans le Clardjeth, dans le Tao, jusqu'à Phanascert; le même jour il arriva jusqu'à Thor et à la vallée de Ghwiw, et resta trois jours, de sa personne, dans le Thrialeth [5]). Dans ce temps-là le roi, qui venait du

date de la captivité de Liparit, en 1059, donnée par Wakhoucht, on peut croire qu'il mourut vers 1062 63. Quant à la cause de sa mort, M. S.-Martin, Mém. t. II, p. 230, suppose qu'il fut tué par ordre du roi Bagrat; c'est une conjecture que rien n'appuie, et ne rend même nécessaire. En lisant attentivement les premières lignes du ch. 4 de l'histoire des Orbélians (S.-Martin, op. cit. p. 54), on se demande si ce ne serait pas dans l'invasion d'Alp-Aslan, en 1064, que Liparit fut tué. On sait qu'Etienne Orbélian a composé son livre d'extraits mal soudés, pleins de lacunes considérables et d'énormes anachronismes, dont il ne paraît pas se douter. P. E. le grand combat de Liparit contre les Turks eut lieu en 1048, et il semble, d'après Etienne, que Liparit y fut tué, bien que tous les autres auteurs, sans exception, disent seulement qu'il fut fait captif. Puis tout-à-coup, passant à l'expédition d'Alp-Aslan, en 1064, 18 ans après, il dit: «Peu après, Alp-Aslan....» et il fait ses réflexions sur la mort de Liparit, qu'il regarde comme le comble des maux de l'Arménie et de la Géorgie. Il raconte aussi que Liparit fut alors enterré à Béthania, dans la sépulture de ses ancêtres. Pour moi, il me semble possible d'admettre que Liparit mourut en 1064, en combattant avec les Grecs contre Alp-Aslan. Quant au lieu de sa sépulture, je n'ai aucun moyen de contrôler les assertions contradictoires de l'Annaliste géorgien et d'Et. Orbélian.

Sur l'une des portes occidentales de l'église de Catzkh, si originale d'architecture et ressemblant à une coquille d'huître (v. le Plan, dans mon Voyage), on lit «Sainte Trinité, exalte celui qui a été affermi par toi, Bagrat, roi des Aphkhaz et des Karthles, des Raniens et des Cakhes, et grand couropalate de tout l'orient. Pas de date.

[1]) L'Annaliste a oublié de mentionner, dans l'intervalle entre le retour de Bagrat, de Constantinople, et l'incursion d'Alp-Aslan, une expédition de Thogrul-Bek, qui eut lieu en 1053. Ce prince était venu assiéger Mandzcert, dans le canton d'Apahounik. Ses premières attaques ayant été sans succès, il se retira et envoya de divers côtés trois divisions de troupes, dont l'une passa dans la Taïk, s'avança jusqu'au Tchorokh, prit Baberd et désola toute cette contrée. Tchamitch, t. II, p. 955.

[2]) Il a déjà été question de cette place, p.

[3]) C'est le Cangark des auteurs arméniens, canton de la province de Gougark; Indjidj, Arm. anc. p. 365.

[4]) Peut-être «la pointe du pays où est Qwélis-Tzikhé,» l'un des lieux les plus reculés au N. O. du Samtzkhé.

[5]) En 1064 — 284. Les Byzantins mentionnent presque dans les mêmes termes les effets désastreux de cette invasion d'Alp-Aslan en Géorgie, sous Constantin Ducas: «Les contrées voisines de la Grèce étaient dévastées, ravagées, mises à feu et à sang par les Turks; le beau pays d'Ibérie, déjà si désolé et épuisé, en fut abîmé et réduit à rien, dépeuplé peu-à-peu et entièrement saccagé; Stritter, Mem. pop. t. IV, p. 109.

Tao, en compagnie de sa mère, de sa soeur et de son fils Giorgi, s'était arrêté à Khécréboulni; comme il allait partir, il fut arrêté par les soldats du sultan, qui, marchant en avant, allèrent se poster sur une colline. Le roi les ayant devancés dans le Karthli,
188 ils se portèrent dans le Djawakheth, et assiégèrent Akhal-Kalak. Cependant les aznaours meskhes et ceux du pays d'en-haut se défendirent vigoureusement dans cette place et ne combattirent que durant trois jours, car Akhal-Kalak n'était pas encore environné de bonnes murailles; enfin, ne pouvant plus résister à leurs puissants agresseurs, ils s'armèrent, ouvrirent leurs portes, et après un sanglant combat, tombèrent sous le glaive. Les Turks entrèrent dans la ville, firent quantité de prisonniers chrétiens et emportèrent un butin considérable. La rivière d'Akhal-Kalak fut toute teinte de sang [1]). De cette ville le sultan envoya une ambassade au roi Bagrat, pour solliciter son alliance et demander en mariage la fille de sa soeur. Puis il se porta contre Ani, qu'il força et emporta, y fit une quantité de prisonniers et versa des flots de sang, après quoi il reprit le chemin de la Perse. Ayant enlevé Ani [2]) aux Grecs, il le donna à Manoutchar, fils d'Aboulaswar.

Or la nièce de Bagrat, recherchée par le sultan, était fille du frère de Cwiricé [3]), roi d'Arménie. Bagrat la demanda à celui-ci, qui la refusa. Le roi envoya alors, en

[1]) Cette incursion eut lieu peu de temps avant la prise d'Ani, Alp-Aslan pénétra d'abord dans l'Aghovanie, où il se fit donner en mariage la fille du roi Coricé (lis. la cousine); de-là il entra dans le Djawakheth, où il prit Akhal-Kalak, après une vigoureuse résistance; il s'empara aussi de Samchwildé, et avec un immense butin se dirigea vers la ville d'Ani; Tchamitch, t. II, p. 977. Le duc d'Ani, pour les Grecs était un certain Bagrat, ayant pour second Grigor, fils du Géorgien Bacgouran. Mikael Asori (M-it du Mus. asiat. p. 206) parle de cette expédition: « Thoughlil, roi des Turks, étant mort, dit-il, son successeur Abdésélam (il nomme plusieurs fois de la sorte Alp-Aslan)., vint en personne dans l'Arménie, qu'il soumit, prit Chamchoudé, marcha sur Ani avec 100,000 soldats et fit tuer un millier d'hommes dans une fosse, pour se laver dans leur sang; puis il revint à Nakhtchévan. »

[2]) Ani fut pris le 6 juin 1064; Lebeau, t. XIV, p. 443, sqq. Alp-Aslan y laissa des commandants persans. En 1072, un certain Phatloun, émir de Dovin, de la tribu kourde des Réwazi, lui acheta cette ville pour une somme considérable, et y plaça Manoutché, son petit-fils; Tchamitch, t. II, p. 995; S.-Martin, Mém. t. I, p. 433, parle de ce même Manoutché, mais dans le même ouvrage, t. II, p. 235, il dit que Manoutché était frère de Phatloun. L'indication des auteurs géorgiens complète celle des Arméniens et des Arabes. Ce que dit M. S.-Martin n'en est pas moins exact, parce que Aboulsévar eut deux fils, Phadloun et Manoutché. Vardan, p. 83, dit que Phadloun reçut d'Alp-Aslan la ville d'Ani, en lui donnant *ոսկեկուռն կարս ծաղկոցի*, expression que je ne sais comment traduire; qu'il y mit son petit-fils Manoutché, très jeune encore, et que ce dernier, dès qu'il fut en âge, répara les ruines et releva les murailles de la ville; Aristacès Lastiv. p. 110 suiv.

[3]) Cwiricé II, qui régnait alors à Loré, était fils de David-sans-Terre et lui avait succédé en 1046. David avait épousé Zoracertel ou Zolacertel, soeur de Cwiricé-le-Grand, roi géorgien du Cakheth; son oncle Sembat était marié à Gourandoukht, soeur de Bagat IV: c'est la fille de ce dernier qui épousa Alp-Aslan; s'étant dégoûté d'elle plus tard, ce prince la donna à un de ses officiers. Vardan, p. 81, et

grand appareil, comme ambassadeur, l'éristhaw Waraz-Bacour Gamrécel [1]), qui ayant gagné les gens du roi Cwiricé, lorsque ce prince allait à Samchwildé, avec son frère Sembat, l'arrêta à Kwéchis-Dchala et en informa le roi Bagrat. Celui-ci se rendit en diligence à Kwa-Khwreltha, et on lui amena les prisonniers sous Cidé-Carni. Il exigea la cession de Samchwildé, qui lui fut refusée, car Adarnasé, frère des deux princes, était entré dans la place. Cependant on conduisit les captifs devant Samchwildé et l'on dressa des potences, à l'une desquelles le roi fut attaché. Après des pourparlers de paix, suivis durant trois jours, la place fut rendue. Il était venu deux éristhaws du roi d'Arménie, celui de Loucia et celui de Cacwakar, qui engagèrent Soumbat, frère du roi Cwiricé, à livrer les trois forteresses d'Ophreth, de Coche et de Warazkar, mais le roi Bagrat eut pitié de lui et lui rendit toutes ces places, à l'exception de Samchwildé. Quoiqu'il gardât seulement cette dernière, pour en faire sa résidence, il ne permit pas aux didébouls à qui appartenaient les autres d'y rentrer: ce fut ainsi que les Arméniens devinrent aussi ses sujets.

Dans le temps que l'impératrice Théodora occupait le trône de Grèce, elle avait demandé au roi Bagrat de lui donner sa fille Martha, afin de l'élever comme sa propre fille. Le roi, rempli de joie, envoya sa fille Martha, escortée de gens ayant sa confiance. Or à cette époque, par une disposition de la providence divine, l'impératrice Théodora était morte (22 août 1056) et la reine Mariam, mère du roi Bagrat, se trouvait à Constantinople, ainsi que notre saint père Giorgi-Mthatsmidel, venu pour quelques affaires. L'impératrice ayant trépassé tout-à-coup, ainsi que je l'ai dit, on amena dans la capitale Martha, fille du roi Bagrat. Le saint, quand il la vit, prophétisa en ces termes, qui furent entendus de tous: «Aujourd'hui l'impératrice est morte, et la reine est entrée en ville.» La princesse ne fit alors qu'un court séjour, après quoi on l'emmena de nouveau. Mais plus tard, quand le temps fut arrivé, Ducas l'ayant rappelée dans la capitale, pour être sa bru, on la ramena. En voyant combien elle était parfaite, chacun fut dans l'admiration et rendit grâces à Dieu. La reine Mariam, de son côté, dit à S. Giorgi, lors-

Aboulfaradj cité par M. S.-Martin, t. II, p. 229, disent aussi que cette princesse était nièce de Bagrat, mais Matth. d'Edesse, p. 97, et Vardan, lui donnent pour père Coricé, et ne parlent pas de son oncle Sembat. Dans cette campagne le sultan pénétra, suivant Matthieu d'Edesse, p. 97, dans le canton de Djavalik ou Djawakheth, et y prit, après une vigoureuse résistance, la ville d'Akhal, *Alakh* dans notre M-it, massacra ou fit prisonniers les habitants, sans respecter l'âge, le sexe ni la condition: il s'empara aussi de la ville de Samchwildé, qui n'appartenait pas, sans doute, au roi de Loré, son beau-père; ou du moins il voulut par-là, mettre un terme à ses refus d'alliance; puis il marcha contre Ani, précisément comme le raconte l'annaliste géorgien. Je ne sais quelle autorité mérite plus de croyance en ce qui concerne l'origine de la femme d'Alp-Aslan; en tout cas, c'est par erreur que j'ai dit (Lebeau, t. XIV, p. 443) qu'elle était fille de David.

[1]) Chron. arm. Waraz-Bacour *et* Gamrécel. Ce dernier nom est bien certainement le même que celui de la famille *Carmragel*, du loup rouge, mentionnée plusieurs fois sous le couropalate Dawid, comme ori-

qu'elle se trouvait en orient : « La prophétie que tu m'as faite à l'égard de Martha s'est accomplie. »

Cependant le grand roi Bagrat accorda et maria sa fille Martha à l'empereur de Grèce [1]). Après cela la reine Mariam, mère du roi Bagrat, partit de la ville impériale, pour aller à Antioche, avec l'intention de se rendre dans la sainte ville de Jérusalem, d'y prier et d'y adorer les saints lieux, sources de notre salut. Elle était porteur d'un ordre impérial au commandant et au patriarche d'Antioche, pour qu'ils la traitassent avec tous les honneurs et toute la magnificence possibles. Cependant le patriarche et le commandant, après en avoir délibéré avec le père Giorgi, pensèrent qu'il ne convenait pas que la mère du roi allât dans l'orient et se rendît au pays des Sarrasins, qui, en punition de nos péchés, sont maîtres du pays. Ils le lui firent savoir par l'entremise de Giorgi, son directeur, et la dissuadèrent. La reine, malgré son chagrin, ne résista pas à la volonté de Dieu, mais elle pria le saint moine Giorgi-Mthatsmidel de s'intéresser à son âme, comme il l'avait fait précédemment, et de prendre soin de son salut, puisqu'elle même n'était pas digne d'aller aux saints lieux et de leur rendre hommage. Elle le pria de se charger des trésors qu'elle avait préparés pour son voyage, et de les distribuer aux pauvres et aux nécessiteux de la sainte ville de Jérusalem, ainsi qu'aux saints monastères construits dans les environs.

Lors que Martha fut fiancée à l'empereur de Grèce, le roi Bagrat donna [2]) ensuite la fille de sa soeur au sultan, maitre de la Perse.

ginaire de la Meskhie (v. Addition Sur les Bagratides), mais je ne puis dire si c'étaient des Géorgiens ou des Arméniens. Cette famille subsiste encore.

[1]) Le § précédent et le commencement de celui-ci sont tirés du M-it T. Suivent deux pages blanches, qui semblent avoir été destinées par le copiste compilateur à la Biographie de Giorgi-Mthatsmidel, qui sera donnée à la fin de ce règne.

[2]) Wakhoucht, p. 51, nomme Mariam la princesse qui épousa l'empereur de Grèce, et place ce fait en 1065 — 285; il ajoute que Giorgi-Mthatsmidel mourut l'année suivante, ce qui n'est pas invraisemblable, si l'on s'en tient aux termes de la Biographie du saint, racontée plus bas. Les Byzantins, de leur côté, placent le mariage en question en 1071 : c'est bien Michel Ducas, fils de Constantin Ducas, qui fut l'époux de la princesse géorgienne ; les expressions dont se sert le Biographe de Giorgi-Mthatsmidel ne laissent aucun doute à cet égard. On a des médailles qui représentent ce prince et sa femme *Marie* (Ducange, Famil. byzant. p. 259) ; et l'usage, bien connu, des Grecs, de faire changer de nom aux princesses étrangères qui épousaient des empereurs, peut servir à expliquer la différence de nom. Scylitzès, op. cit., dit que Marie était *Alaine*, et Nicéphore Bryenne, qu'elle était princesse d'Ibérie : cette confusion n'est qu'apparente, et l'on en a déjà vu un exemple au sujet de la reine Alda, veuve de Giorgi I, sup. p. 315, n. 4. Les mêmes ajoutent qu'Irène, fille du roi d'Alanie et cousine germaine paternelle de Marie, épousa Isaac Comnène, frère de l'empereur Alexis, en la même année 1071. Renchérissant sur cette indication, Lebeau, t. XV, p. 4, ajoute que les Alains étaient alors sujets de l'Ibérie. Je crois que dans tous ces passages, il faut lire *Aphkhaz* au lieu d'*Alain*, mais je ne vois pas de qui Irène pouvait être fille, si ce n'est peut-être de Démétré, ce frère de Bagrat dont il a été tant parlé plus haut ; je

Trois ans après [1]), le sultan se mit en campagne, traversa le Ran et entra tout-à-coup dans le Hêreth, dont les didébouls étaient unis et dévoués à Bagrat. Dans le même temps 189
Aghsarthan [2]), fils de Gagic, régnait sur le Cakheth, mais il était très affaibli. Tous ceux qui occupaient des citadelles les avaient abandonnées, pour s'enfuir dans le Caucase. Le roi Bagrat avait déjà mis sur pied ses troupes et les avait envoyées préalablement à Tsirkoualel, éristhaw de Wéjan. Elles revinrent, sans avoir rien fait, lui annoncer l'arrivée du sultan et l'abandon des citadelles. Le roi se hâta donc de partir et de rentrer dans ses états. Pour Aghsarthan, il s'unit au sultan, lui offrit des présents magnifiques, et renonçant à la foi, se fit circoncire, en promettant à l'avenir le kharadj. Le sultan lui donna toutes les forteresses abandonnées, tant celles qu'avaient laissées sans défense les gens du roi Bagrat, que celles qui lui appartenaient à lui-même. Trois semaines après [3]), il marcha contre le roi Bagrat, entraînant à sa suite le roi d'Arménie, l'émir de Tiflis et Aghsarthan, du côté de Djadchwi, dans le Karthli. Le matin, il lança ses coureurs, et le soir tout le Karthli en fut couvert: c'était le mardi, 10 décembre, de l'an 1068 — 288. [4])

Le Karthli regorgeant alors de blé et de vin, le sultan y resta six semaines, mettant tout à feu et à sang. Ses coureurs étant passés dans l'Argoueth, et ayant poussé leurs excursions jusqu'à la citadelle de Swer, un nombre infini de chrétiens fut tué et fait prisonnier: le Karthli ne présentait plus à l'oeil qu'un hideux spectacle. Toutes les églises étaient ruinées, la terre, couverte de cadavres, repoussait les regards. La colère de Dieu, châtiant nos crimes, se manifesta dans le ciel par un nuage distillant une pluie de

suis même porté à croire que c'est cette princesse alaine dont parle Lebeau, t. XIV, p. 392, qui vivait à Constantinople, sur le pied d'otage ou de prisonnière, et dont l'empereur Constantin-Monomaque avait fait publiquement sa maîtresse, en 1054. Matthieu d'Ed. p. 138, ajoute à tous ces renseignements, que la femme de Michel ne l'aimait pas, parce qu'il la délaissait, et qu'elle s'était attachée à un seigneur grec, et qu'en 1076 Nicéphore Botoniate épousa « la femme de Michel, *fille de Gourgé*, roi d'Ibérie, union cimentée par l'impudeur et le libertinage. » De ce que j'ai dit on voit que cet auteur a été mal renseigné sur le père de la princesse. En résumé, l'époque du mariage de Martha ou Marie me paraît être l'année 1065, et rien ne prouve positivement le contraire; ce qui me confirme encore plus dans cette opinion, c'est que l'année du mariage, Gagic, roi de Cars, se trouvait à C. P., où il eut occasion de disputer avec Giorgi-Mthatsmidel, et que précisément en 514 — 1065, Matthieu d'Edesse, p. 107, rapporte et la venue du prince arménien, et les disputes sur les matières théologiques qu'il soutint en présence de l'empereur. Je termine en faisant remarquer que les Byzantins louent beaucoup la piété, l'instruction et la beauté de Marie; v. les passages des auteurs cités, Famil. byz. p. 163.

[1]) Donc en 1067 ou 68.

[2]) Chron arm. Askharthkhathan. Gagic, roi de Cakheth, était mort en 1058 et avait eu pour successeur son fils Aghsarthan Ier.

[3]) Chron. arm. « Trois ans après. »

[4]) La date pascale est dans le texte même. Wakhoucht, au contraire, donne la date du *mercredi*, 10 décembre 1069 — 289.

sang, qui s'étendit à l'E. sur le Karthli, et fit succéder à la lumière du jour des ténèbres sans fin; la vue en était terrible, épouvantable; une pluie de sang fut remarquée en divers endroits [1]). L'hiver fut rigoureux: ceux qui s'étaient enfuis dans la direction des montagnes y périrent par l'excès du froid. L'ennemi occupait tout le Karthli. Quant au sultan, après s'être arrêté à Cars, il passa à Cherthoulni, où il eut beaucoup à souffrir de la rigueur de la saison et des ouragans de neige. Cependant le roi Bagrat lui ayant député Ioané, fils de Liparit, pour demander la paix, le sultan le renvoya dans l'Aphkhazeth, en exigeant le kharadj et mettant la paix à ce prix. Toutefois, un si rude hiver ne lui permettant pas d'attendre, il s'en-alla dans le Karthli, et enleva en passant
190 Tiflis et Rousthaw, qu'il donna à Phadlon [2]), seigneur de Gandza. S'il enleva à notre roi Tiflis et Rousthaw, ce n'était pas par haine contre ce prince, ni parce que les émirs qui étaient à sa porte montraient de mauvaises dispositions, mais bien parce que ces gens rendaient à tous le mal pour le bien, qu'ils étaient pleins de confiance en leur force impie et n'avaient autre règle que la perfidie. L'armée qui prit part à la dévastation du Karthli, se montait à 500,000 hommes.

Le sultan partit pour rentrer dans ses états. Aux approches du printemps, les eaux grossirent considérablement, et le Mtcouar, trop étroit pour ses affluents, se répandit dans les plaines, entraînant une foule d'habitants qui avaient échappé à l'ennemi. Phadlon, enflé d'orgueil et de tyrannie, se mit à enlever les artisans [3]) des environs de Tiflis.

[1]) Parmi les nombreuses expéditions des Turks racontées par Matthieu d'Ed., je n'en vois point où se trouve directement le nom de la Géorgie. Seulement il rapporte qu'en 515—1066 une comète parut à l'E., et que cette année l'Arménie entière fut impitoyablement ravagée. Une autre comète se montra en 519—1070, et la même année eut lieu la prise de Mandzcert par les Turks. Cf. Lebeau, t. XIV, p. 469, première année du règne de Romain IV Diogène.

Relativement à la comète de l'an 1066, il existe un curieux témoignage, une inscription géorgienne, peinte, que j'ai copiée sur une des arcades de la galerie, dans la jolie église byzantine de Soouk-Sou, résidence du prince actuel d'Aphkhazie; il y est parlé «d'un astre qui parut en l'an 6669 du monde (comput géorgien), 286 du cycle pascal, 38e indiction du règne de Bagrat, fils de Giorgi, au mois d'avril, et qui fut visible depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à la pleine lune de Pâques.» Or, cette année 1066, Pâques fut en effet le 16 avril, et les Rameaux le 9. Notre savant professeur Savitch, ayant pris la peine de faire à ce sujet quelques recherches, m'a certifié l'exactitude de toutes les indications précédentes. Je donnerai ailleurs tous les détails.

[2]) Ce doit être le fils d'Aboulsévar et le frère de Manoutché, premier émir d'Ani; v. sup. p. 328, n. 2. En effet la liste des Béni-Cheddad, donnée par M. Fraehn, Mém. de l'Ac. VIe sér. Sc. mor. et pol. t. III, p. 543, nous présente l'Aboulsévar des Byzantins comme fils de Phazl ou Phadl, père d'un autre Phadl, et celui-ci de Phadloun. Aboulsévar vivait encore en 1063, et son fils Manoutché devint émir d'Ani en 1072.

[3]) ხელოსანი signifie en effet *artisan*; mais c'est aussi, dans quelques parties de la Géorgie, et notamment en Iméreth, un titre répondant à celui de *ber* «ancien, chef,» expliqué précédemment. Alors ce mot veut dire proprement «un homme de main, un employé du roi et de la nation, un maire.» Ce mot se retrouvera p. 223, avec le sens d'employé aux perceptions, qu'on pourrait lui donner ici.

Dès que le printemps arriva, le roi Bagrat descendit dans le Karthli et s'arrêta à Did-Gorni, résidence royale d'été. Sans s'inquiéter de la présence de ce prince à Did-Gorni, Phadlon se mit en campagne avec 33,000 hommes, marcha vers Tiflis et campa dans la plaine d'Isan. Laissant là ses tentes, il passa en pleine nuit du côté de Moukhnar et ravagea les contrées du Karthli. Le roi des Aphkhaz, informé des désastres du pays et de l'expédition de Phadlon, envoya en éclaireurs l'éristhaw Ioané, fils de Liparit, Niania, fils de Kwaboul, Mourwan de Djaq, éristhaw de Qouel, et avec eux quelques autres aznaours, emmenant une poignée de gens d'élite. Ceux-ci n'atteignirent pas l'ennemi dans le Karthli, mais revenant en avant de Moukhnar, vers les montagnes de Tsilcan, ils joignirent son arrière-garde. Au premier coup de sabre les gens de Phadlon tournèrent le dos, et dans leur retraite contournèrent le ravin de la Narécwaw, où ils furent massacrés, faits prisonniers par les soldats aphkhaz. Le ravin était rempli de chevaux et d'hommes, sur lesquels les fuyards passèrent dans la forêt de Chobo; mais tels que des légions de fourmis, les gens de Bagrat, sortant des bois et des halliers, ramassèrent dans leurs cachettes ceux de Phadlon, et le prévinrent au défilé de Gharth, en sorte
que peu d'entre eux s'échappèrent; le reste fut poursuivi jusqu'au mont de Kherc, et 191
taillé en pièces ou pris par les Géorgiens. Phadlon, avec quinze cavaliers seulement[1], prit la route de Tsilcan, suivit les détours de l'Aragwi et entra dans l'Ertso, par Narghwewtha, se faisant passer pour un député et disant: «Je suis un envoyé de Phadlon; je vais en courrier auprès d'Aghsarthan. Nous avons dispersé l'armée de Bagrat.» Mais il eut la rencontre d'un homme[2] au fait des choses, qui le connaissait et lui dit: «Tu n'es pas un envoyé, mais bien l'émir des émirs, Phadlon[3]. — Reçois de moi une bonne somme d'or et d'argent, et cette masse d'effets précieux, et ne me trahis pas; conduis moi dans la plaine et viens avec moi. — Je ne ferai pas cela, dit l'homme, parce que je suis habitant[4] de cette contrée. Ecoute-moi donc et suis-moi; je te conduirai à Aghsarthan, qui se fera un plaisir de te renvoyer dans ton pays.» Que Phadlon le voulût ou non, comme il lui était impossible d'aller dans l'Ertso, cet homme, lui servant de guide, le conduisit auprès d'Isaac Tolobélis-Dzé, aznaour meskhe, à Jaleth. Celui-ci, apprenant l'arrivée de Phadlon à sa porte, pilla ses gens, l'arracha de dessus son cheval, se saisit de lui et le fit monter sur un mulet. Oubliant les droits de Bagrat, au lieu d'arrêter et de conduire au roi des Aphkhaz, à Bodchorma, l'ennemi vaincu par lui, il se hâta de le mener à Thélaw, auprès d'Aghsarthan, qui le fit aller aussitôt à Khornaboudj, non sans

[1]) Wakhoucht, p. 52, «avec cinq cavaliers.» Chron. arm. «avec 12 hommes.»

[2]) Wakhoucht le nomme Niaïna.

[3]) Aussitôt après cette phrase, la Chron. arm. dit: «Puis cet homme poussa un grand cri, qui retentit dans la contrée. Les habitants s'appelèrent l'un l'autre, s'emparèrent de Phaltoun et le conduisirent à Bagrat, qui lui enleva Tiflis, Kozin (Kavazani ou Kawazini), pris par les Perses aux Arméniens et aux Géorgiens, et 848 dahécans (v. infrà, la somme payée par Phaltoun), et le renvoya.»

[4]) ⴋⴉⴡⴃⴐⴈ «habitant, *ou* seigneur.»

craindre que Bagrat ne l'y poursuivît. Phadlon *fut traîné* à Khornaboudj, puis à Aradeth, qu'il donna successivement à Aghsarthan. Pour Bagrat, de peur que Phadlon ne fût relâché, il céda aux Cakhes Bodchorma et Oudjarmo, emmena Phadlon, et l'attachant à une potence, *exigea*[1]) la reddition de Tiflis, qui fut forcé à se rendre, car il s'y trouvait un homme qui aspirait au titre d'émir. Au lieu de garder cette ville pour lui, Bagrat manda Sithlaraba[2]), qu'il avait laissé à Dmanis, le fit entrer dans la ville et la lui donna. Il prit seulement pour lui les forteresses de Rousthaw, de Phartzkhis, d'Agarani[3]), de Grigol-Tsmidani et de Kawazni, exigea 44,000 dracans[4]) ou pièces d'or, prit en otage le neveu de Phadlon, fils de Manoutchar, son frère, et trois des principaux de Gandza.

Après cela le sultan ayant envoyé Sarang-Alkhaz, Bagrat accepta sa médiation et ses propositions conciliantes, fit la paix et permit à Phadlon de retourner dans ses états,
192 à Gandza, ce qu'il fit, accompagné de Sarang. Cependant on offrit Gag[5]) et son territoire au roi des Aphkhaz, qui prit possession de Gag. Foulant aux pieds ses serments et la médiation du sultan, Phadlon s'empara frauduleusement, après cela, de Kawazini[6]), puis, profitant de ce que le roi était dans l'Aphkhazeth, il assiégea Agarani, qui lui fut

[1]) Ici et plus haut, où il est dit « que Phadlon *fut traîné* à Khornaboudj, je traduis plutôt l'intention de la phrase que le sens propre du mot géorgien; მიუშჳრეს ხორნაბუჯს ფადლონ; მიუშჳრეს ტფილისი; dans la première phrase il faudrait მიუშჳრეს ხორნაბუჯი ფადლონს, et alors je traduirais, dans les deux cas: on prit Khornaboudj, on prit Tiflis.

Je m'empresse de profiter ici d'un passage d'Ibn-al-Athir, récemment publié dans le Journal asiatique, juin 1849, p. 483, très bon article de M. Defrémery. En 429 de l'hég. = 1037, 8, le roi des Aphkhaz, notre Bagrat IV, assiégea Tiflis, qui résista vigoureusement. Sur la prière des habitants, les Ghozz, i. e. les Turks Seldjoukides de l'Aderbidjan étant venus secourir la ville, les Aphkhaz décampèrent. Alors Wahsoudan, fils de Mamloun ou Mamlan, prince d'Aderbidjan, s'allia par mariage avec les Seldjoukides. Ceci se rapporte au récit que l'on a vu plus haut, p. 317 de ce volume, et en confirme l'exactitude.

[2]) Wakhoucht, p. 52, le nomme « Sithlarbi; » ce doit être l'altération de Sidi-el-Arab.

[3]) C'est le lieu qui sera souvent nommé plus bas comme la principale résidence des Orbélians. Ce qui va être dit prouve qu'il y avait une forteresse: Wakhoucht, p. 52, nomme ce lieu Agara; plus bas, il écrit « Agaracni. »

[4]) Chron. arm. « 848 dahécans; » պխ և ր: comme ce chiffre est inexprimable, 800, 40, et 1000, je lis la dernière lettre ը 8.

[5]) Le mot გაგიკეთი, ici employé, quoique insolite, me paraît signifier « le pays de Gagic; » mais la fin de la phrase, où on lit გაგი, me paraît autoriser le sens que j'ai adopté. De la manière dont Wakhoucht parle de ce fait, p. 52, on voit qu'il comprend la chose dans le premier sens: « Le roi Bagrat, dit-il, prit de nouveau Gac. » S'il s'agissait de la citadelle de Gag, dont il sera amplement fait mention dans l'histoire des Orbélians, il aurait je crois, écrit autrement. Cf. [illegible], p. 181, 187 et [illegible], p. 371.

[6]) C'est le même que Kawazni, nommé plus haut, et la forme plurielle, mais incorrecte, de Kawaza; aussi Wakhoucht, p. 56, écrit-il Kawazani. Toutes ces formes répondent au nom de Kaoziani; v. Descr. de la Gé. p. 145.

livré par le commandant de la forteresse. Le roi partit sur-le-champ et vint assiéger Agarani, qu'il enleva. Ayant fait venir Dorghoulel [1]), roi des Osses, avec 40,000 hommes de cette nation, qu'il mit sous la conduite de son fils Giorgi couropalate, il dévasta Gandza et y fit quantité de butin et de prisonniers, après quoi il renvoya le prince allié dans son pays. Bientôt le grand roi Dourghoulel ayant désiré voir le roi Bagrat-Séwastos, son beau-frère [2]), sollicita la faveur de venir lui rendre ses hommages, faveur qui lui fut accordée. Le roi s'empressa de partir, avec tous les seigneurs de l'Oseth, prit la route d'Aphkhazie et vint à Kouthathis, où il vit la reine, sa soeur, mère de Giorgi couropalate, qui avait reçu ce titre précédemment. On le conduisit dans le Karthli. Le roi Bagrat, qui était à Nadarbazew [3]), dans la forêt de Tinis-Khid, vint à sa rencontre et lui fit l'accueil le plus amical et le plus distingué. Ils se réunirent à Cézouni; c'était une véritable fête, les trompettes et les tambours faisaient un vacarme effrayant, extraordinaire. Durant douze jours qu'ils passèrent ensemble, on épuisa tous les genres de plaisirs et de divertissements. Bientôt l'hiver les ayant forcés à se séparer, Bagrat combla de présents le roi et tous les seigneurs osses, et les congédia pleins de joie.

Le catholicos-patriarche Okropir étant mort, Giorgi, de Tao, lui succéda. Celui-ci mourut peu de temps après, et le siége fut occupé par Gabriel, de Saphara. [4])

Après cela le sultan, par de fréquentes ambassades, accompagnées de nombreux présents et de douces paroles, engagea le roi à lui payer le kharadj; mais celui-ci, bien loin d'y consentir, lui envoya également des députés, chargés de présents, et tout se passa entre eux en paroles d'amitié. [5])

[1]) Plus bas, Dourghoulel. Wakhoucht nomme le roi des Osses Dourdoulel, et dit qu'il vint seulement avec 40,000 cavaliers. En tout cas, ce n'était pas le roi du pays aujourd'hui nommé Oseth, situé au sein de la haute chaîne du Caucase, mais des contrées plus au N., qui forment les deux Kabardas et la Tcherkézie, et qui, selon Wakhoucht, Descr. de la Gé. p. 429, s'appelaient autrefois Oseth.

[2]) Cf. sup. p. 181.

[3]) A Nadcharmagew; Wakhoucht, p. 52. Le même auteur dit que la reine était *fille* du roi des Osses.

[4]) Ce § ne se trouve que dans le M-it T. Cf. p. 175, 181. Toutefois, en marge des premières lignes du règne suivant, dans le M-it R, on trouve cette note: « Gabriel de Saphara, catholicos de Karthli; » note, qui m'avait vivement frappé, sans que je pusse m'en rendre compte, avant que le curieux M-it T fût tombé entre mes mains.

[5]) Quant aux Grecs, il semble que Bagrat s'était détaché d'eux vers les dernières années de son règne; car Matth. d'Ed., p. 131, remarque qu'en 1071 l'empereur Diogène, lorsqu'il achevait sa dernière et fatale campagne, envoya 12,000 hommes en Aphkhazie; mais cet auteur n'expose ni les motifs ni les résultats de cette détermination. Je remarque ici en passant, que l'ouvrage d'Aristacès se termine précisement avec l'histoire et la vie de Romain IV Diogène. Cet auteur est parfaitement apprécié dans le Quadro della stor. lett. di Arm. p. 74: « Piu giustamente si annovera fra i poeti che fra gli storici; » ce qui n'empêche pas qu'il ne soit très exact, comme historien, et fort riche en faits pour la période de 70 ans qu'il embrasse. Comme il commença à écrire en l'année arménienne 492 — 1043, ainsi qu'il le dit,

Quelques années après, comme le roi Bagrat était dans les landes [1]) de Samchwildé, il éprouva des douleurs de ventre et vint à Marabdani [2]). Son mal augmentant, on le transporta en litière, escorté de Giorgi couropalate et de tous les didébouls. Giorgi avait reçu précédemment le couropalatat. Le roi ayant été conduit dans le Karthli, tous les didébouls s'y rendirent, ainsi que sa mère, la reine Mariam, son épouse Boréna et sa fille
193 Mariam. Quelques jours après, il présenta comme roi, aux didébouls du royaume, son fils Giorgi couropalate, les lui recommanda tous et dit à sa mère : « Je souffre pour toi; nous tous tes enfants t'avons devancée, et la mort ne t'atteindra qu'après nous. » Ensuite le roi Bagrat trépassa, le 24 novembre 292—1072 [3]). Dans le même temps qu'il se mourait, le sultan fut tué par un moine turk, dans l'enceinte du camp occupé par son armée. Ayant traversé le Djihon à la tête de 700,000 hommes, il était en expédition contre le roi des Turks, et assiégeait alors une citadelle au voisinage de Samarqand. Le maître de cette place, qui lui porta le coup mortel, ne put y rentrer et fut impitoyablement massacré lui-même. Bagrat et le sultan n'eurent réciproquement aucune connaissance du trépas l'un de l'autre [4]). Après Bagrat, son fils Giorgi couropalate s'assit sur son trône royal.

---

p. 117, il était contemporain des faits et avait eu tous les moyens d'être bien informé. L'édition de l'ouvrage d'Aristacès, publiée pour la première fois en 1844, à Venise, est digne de toutes celles qui l'ont précédée, et qui sont sorties des presses arméniennes du couvent de S. Lazar.

[1]) T : « aux lacs de Samchwildé. »

[2]) C'est le pluriel du nom plus connu dans l'histoire moderne sous la forme Marabda.

[3]) Wakhoucht, p. 52, tout en adoptant cette date, dit en note : « Il est écrit que ce prince mourut à 56 ans, mais comme à cette indication est jointe la date de la mort, le chiffre de 54 ans est exact. » Ceci fait allusion à une phrase qui se lit au commencement du règne de Giorgi II.

[4]) Matth. d'Ed. p. 133, raconte ainsi la mort d'Alp-Aslan : « Dans ce temps-là (après la mort de Romain Diogène), le sultan Alp-Aslan traversa le grand fleuve Djihoun, avec toute son armée, et arriva au pays de Samarkand, qu'il voulait conquérir. Il alla camper devant la forte et célèbre citadelle de Hama, occupée par un chef valeureux, mais cruel comme une bête féroce. Il la serra de près, avec acharnement, pendant bien de jours, invitant le commandant à venir faire sa soumission et promettant de le laisser à jamais maître de ses domaines. Après bien de souffrances, ce dernier, résolu à présenter au sultan ses hommages, forma un projet d'une horrible atrocité. Ayant passé un jour tout entier à se réjouir avec sa femme et ses enfants, après avoir mangé et bu très gaiment avec eux, au son des cymbales et des tambours, au milieu des chansons et des divertissements, il tua secrètement, durant la nuit, de sa propre main, sa femme et ses trois enfants, afin qu'ils ne tombassent point aux mains du sultan et ne devinssent pas ses esclaves. Lui-même, le lendemain, se rendit auprès de ce prince, portant cachés sur lui deux couteaux bien tranchants, avec lesquels il avait consommé le meurtre. Quand il se présenta, le sultan ayant ordonné de l'amener devant lui, il se prosterna pour l'adorer; mais dès qu'il se fut approché, il fondit sur le sultan et tira les deux couteaux de ses pantoufles. Ceux qui le conduisaient prirent la fuite; pour lui, il se jeta sur le sultan, comme une bête féroce, le frappa de ses deux couteaux et fut sur-le-champ massacré par les serviteurs, qui trouvèrent leur maître blessé en trois en-

droits, dans un danger imminent de mort, et souffrant d'intolérables douleurs. Cinq jours après, il revêtit son fils Mélik - Chah des insignes du rang suprême, et mourut ce jour - là, tué par un scélérat obscur.» Vardan, p. 87, raconte en abrégé les circonstances du meurtre d'Alp-Aslan, telles qu'on vient de les lire, mais il dit que ce prince était allé à Alamout, où il assiégeait une forteresse, et que c'est là qu'il périt. Le fait est que Alp-Aslan mourut en 1072. Tchamitch, t. II, p. 996. V. aussi le récit tout différent de Khondémir, Nouv. journ. asiat. t. XIII, p. 248, article de M. J. Dumoret.

N. A, pour la p. 180. Giorgi, surnommé Mthatsmidel, naquit, vers l'an 1014, dans le Thrialeth, de parents originaires du Samtzkhé, nommés Iacob et Mariam. Iacob, avant son mariage, avait été en Perse, comme ambassadeur du roi Giorgi Ier; Thécla, sa fille aînée, fut consacrée à Dieu, dès son enfance, dans le couvent de Tadzar, dans le Samtzkhé, dont la position nous est inconnue, et qui était alors gouverné par une religieuse, nommée Sabana. Théodoré, né après Thécla, resta dans le monde; pour notre Giorgi, il fut également consacré à Dieu, et placé, à l'âge de 7 ans, dans le même monastère que sa soeur. Ce couvent ayant été consumé par les flammes, il fut sauvé par un ange, qui le porta dans une chapelle, à un mille de-là, et passa ensuite au couvent de Khakhoul, où se trouvaient deux frères aînés de son père: Giorgi, chef des écrivains du couropalate, i. e. premier ministre, et Saba. Là il reçut la communion de la main du P. Macar, supérieur de la laure, et fut béni par les PP. Basili, fils de Bagrat, et Antoni, deux moines remarquables alors par leur sainteté. Son éducation fut confiée au P. Ilarion Thwalel.

Cependant Giorgi le ministre, ayant été appelé dans la maison de Phéris, fils de Djodjic et époux de la soeur du moine Basili, emmena avec lui son neveu. Phéris eut la tête coupée et fut ainsi *martyrisé*, selon l'expression du Biographe, par l'empereur Basile; pour sa femme, elle fut menée à C. P., où la suivit le jeune Giorgi. Ce fut donc vers l'an 1021, ainsi qu'il a été dit p. 308, n. 1. Durant 12 années, il s'instruisit dans les sciences et dans la langue grecque. La femme de Phéris, ayant eu ensuite la permission de quitter C. P., emmena Giorgi avec elle, dans sa résidence, inconnue pour nous, de Touartsatab. La mère de Giorgi était morte; son père, alors très infirme, et son oncle Giorgi, le rejoignirent là, et le ramenèrent auprès de Saba et de l'abbé Macar, à Khakhoul.

A l'âge de 25 ans, donc vers 1039, il reçut la consécration monastique du grand Ilarion Thwalel, son premier instituteur. Il quitta ensuite secrètement son couvent, pour faire le pèlerinage des saints-lieux, vint dans la montagne Noire, non loin d'Antioche, de-là dans la montagne Admirable, et s'y fit le disciple de Giorgi-l'Enfermé. Etant resté trois ans dans cet ermitage, nommé S.-Roman, et ayant atteint sa 30e année, il reçut le schéma et s'achemina vers Jérusalem, environ l'an 1044. Il revint ensuite dans son hermitage, mais Giorgi-l'Enfermé le décida à aller au mont Athos, continuer les travaux de S. Ewthym. Il se rendit donc au couvent Ibérien, où il passa 7 années, dans les plus humbles exercices. Ce qu'ayant appris l'ermite Giorgi, il lui envoya, de la montagne Noire, un de ses disciples, nommé Théodoré, pour l'engager à se laisser ordonner prêtre et à commencer ses travaux littéraires. Il traduisit alors, entre autres livres, les lectures annuelles de l'Evangile et des Prophètes, les Actes des Apôtres, tout saint Paul, les Epîtres catholiques et le Psautier. Cependant il faisait, en outre, les fonctions de décanos ou protopope. Or, dans la liste des traductions attribuées à S. Ewthym, on ne voit que l'Evangile de S. Jean, les Psaumes, l'Apocalypse, avec le Commentaire d'André de Crète, les Epîtres aux Galates, aux Thessaloniciens et aux Romains, l'Evangile de S. Matthieu: s'il en est ainsi, la plus grande partie de la version, au moins du Nouveau-Testament, serait l'ouvrage de Giorgi-Mthatsmidel, contrairement à ce que l'on croit généralement.

Du reste, j'ai vu de mes propres yeux, en Mingrélie surtout et en Imérethi, un grand nombre d'E-

vangiles géorgiens, dont les copistes disent les avoir transcrits sur l'original de S. Giorgi ; mais avant lui il existait déjà une traduction géorgienne ; car on conserve au monastère de Djroudch, en Iméreth, un Evangile M-it, en capitales ecclésiastiques, copié en 936 — 940, sous le roi Soumbat.

Vers l'an 1051, S. Giorgi devint abbé du couvent Ibérien, qui avait été successivement gouverné par S. Ioané ; par son fils, S. Ewthym ; par Giorgi, l'un des parents de ce dernier, contemporain de Romain-Argyre ; par Grigol-le-Nouveau, contemporain de l'empereur Michel, soit le Paphlagonien, IVe du nom (1034 — 1041), soit Caléfate, le Ve (1041—1042). Ce fut lui qui fit enlever de l'église de S. J.-Baptiste les reliques de S. Ewthym, pour les placer dans l'église principale, celle de la Vierge, avec celles de S. Ioané, précédemment enterré dans l'église des Archanges. Il déposa au même lieu celles du Bienheureux Arséni, évêque de Nino-Tsminda, et du moine Ioané Grdzélis-Dzé, qui étaient d'abord au couvent de Sokhastir, dans l'église de S. Simon. Tous ces pieux cénobites avaient pris la plus grande part aux travaux de S. Ewthym. Pour les réparations à faire à son couvent, S. Giorgi eut recours à l'empereur Constantin-Monomaque, qui accueillit favorablement ses demandes, lui fournit des secours pécuniaires et fit les frais d'une couronne à placer sur le faîte de l'église.

Quant le roi Bagrat et la reine sa mère allèrent à C. P., en l'an 1050, Giorgi étant venu leur rendre ses hommages, la reine Mariam prit de sa main le schéma, et obtint de Monomaque le don d'une livre d'or, à perpétuité, pour le couvent Ibérien. Un autre disciple du saint, Arséni, nommé dans le monde Pharsman, fit une pareille donation. Etant à C. P., le saint eut occasion de convaincre d'imposture les Atsincan ou Bohémiens, descendants, dit-on, de Simon-le-Magicien, et Samaritains d'origine. Le roi Bagrat, de son côté, offrit à Giorgi le titre de Dchqondidel, auquel étaient attachées. avec l'évêché de Dchqon-Did, aujourdhui Martwil, en Mingrélie, les fonctions de premier ministre et de dispensateur des grâces royales (Wakhoucht, Descr. de la Gé. p. 29) ; mais il refusa le tout, par humilité, et retourna dans sa solitude. Là il convertit à la religion chrétienne les habitants du village de Livsdia (Livadia?) qui adoraient encore une idole de marbre, représentant une divinité femelle.

Vers l'an 1055, l'impératrice Théodora demanda au roi Bagrat sa fille Martha, qu'elle voulait élever elle-même, mais elle mourut avant l'arrivée de la jeune princesse, et la reine Mariam, alors à C. P., en 1056, la fit reconduire en Géorgie. Giorgi, qui se trouvait aussi dans cette capitale, prédit que Martha y reviendrait comme impératrice. En effet, sur la demande de Constantin Ducas, elle y reparut plus tard, pour être sa bru ([illegible], p. 318).

Giorgi se démit alors de ses fonctions d'abbé du couvent Ibérien, et laissant là tous ses manuscrits, il retourna à la montagne Noire. A Antioche, il fut rejoint par la reine Mariam, qui voulait aller à Jérusalem, et en ayant été dissuadée, le chargea d'y porter ses offrandes. Là il trouva le P. Prokhoré, Géorgien, fort occupé à bâtir le couvent de la Croix, et qui le pria de faire présent à ce pieux asyle d'une partie des fruits de ses travaux littéraires. Cette demande ne put être aussitôt réalisée ; mais après la mort de Prokhoré, les livres des Mois et des Jeûnes (თთუენი, მარხვანი) furent en effet cédés à la Croix, par les disciples du saint. Notre Musée asiatique possède deux manuscrits, l'un de l'an 1038, avec un mémento de la main de Prokhoré, et un de l'an 1040, écrit sous son administration ; Bullet. scientif., t. VIII, p. 305, 308 ; dans la N. 7, p. 310, je me suis trompé en disant que Prokhoré florissait sous Bagrat III, lis. sous Bagrat IV, au milieu du XIe s.

Du reste Giorgi continua à traduire des ouvrages religieux, car ce ne fut pas seulement au mont Athos et à la montagne Noire qu'il se livra à ses travaux, mais encore à Sélymbrie, à Antioche, à S.-Siméon et au couvent de Calipos, où il résidait alors. Il travaillait jour et nuit, et transcrivit quelques-uns de ses livres jusqu'à deux et trois fois. Son Biographe indique, p. 274 de mon M-it, huit ouvrages, et p. 201 dix-sept autres, et nous apprend que le tout fut recopié par S. Ioané Patric, plus connu sous le nom

de Pétritsi, qui en dressa un catalogue complet. Si je ne donne pas ici cette liste, c'est qu'elle ne renrenferme absolument que des ouvrages ecclésiastiques ou de liturgie. D'ailleurs elle est déjà imprimée dans le Compte-Rendu de l'Académie, pour 1837, p. 125. Les livres de Giorgi étaient si hautement estimés que tous les couvents voulaient en posséder des exemplaires. Entre autres Antoni, nommé dans le monde Liparit, supérieur du couvent de Baralam en Aphkhazie, prit lui-même la peine de les copier, et assigna une rente au saint traducteur. J'ai vu, en effet, au couvent de Gélath, en juin 1848, trois manuscrits copiés par ordre de Liparit-Antoni, de l'antique famille des Orbélians, dans les années 1047, 1048 et 1053 : c'est ce que je connais de plus magnifique.

Jean, alors patriarche d'Antioche, témoignait à S. Giorgi beaucoup d'égards, et ne put être consolé que par lui de l'incendie de l'église de S. Pierre, arrivé à cette époque. Sur quoi je remarque que l'Art de vérifier les dates n'indique aucun patriarche de ce nom, à Antioche, entre 1051 et 1089 ; Jean III siégea en 976, et Jean IV vers le temps où les Croisés assiégeaient Jérusalem : il y a donc ici une fausse indication. Le Biographe est plus exact en ce qui concerne le successeur de Jean, qu'il nomme Théodose (IIIe du nom, 1047 — 1078, A. de vér. les d.).

Les Géorgiens, au nombre de 60, qui se trouvaient au couvent de S.-Simon, y étaient vus de mauvais oeil ; un d'eux, même, qui était prêtre, et qui vivait sur la colonne de S. Syméon Stylite, ayant célébré la messe en guêtres et avec son habit ordinaire, à la façon géorgienne, dit le Biographe, on avait fini par leur interdire le droit de célébrer le saint sacrifice ; mais Giorgi sut si bien faire comprendre au patriarche la pureté de la foi de ses compatriotes, que les plaintes et les vexations de leurs ennemis tournèrent à leur honte,

On représenta ensuite à Théodose que les Géorgiens, quoique peu nombreux et fort ignorants, s'arrogeaient en vain le droit de nommer leur catholicos et leurs évêques, tandis que la chrétienté de Géorgie n'avait pas été fondée par un apôtre, et que leur voisinage du diocèse d'Antioche devait les rendre sujets du patriarcat de cette ville. A cela Giorgi répondit, en demandant que l'on apportât le livre des courses apostoliques de l'apôtre S. André. Sur l'ordre du patriarche, ce livre lui ayant été présenté par Théophile, Géorgien, qui fut plus tard métropolite de Tarse, Giorgi montra que la Géorgie avait été convertie au christianisme par cet apôtre, et qu'à Nicopsis se trouvait le tombeau de Simon-le-Cananéen, l'un des 12 apôtres ; il prouva que la Géorgie s'était si bien garantie de toute opinion hérétique, qu'en un temps où l'orthodoxie était presque éteinte en Grèce, Jean de Gothie était venu à Mtzkhétha, pour recevoir la consécration épiscopale « ainsi qu'il est dit dans le grand Synaxaire. »

Cependant le roi Bagrat, la reine Mariam, son fils Giorgi, le catholicos et les évêques du pays, désiraient fort voir saint Giorgi, qui faisait tant d'honneur à leur nation. Le roi lui ayant écrit à ce sujet, à plusieurs reprises, le saint consentit à aller en Aphkhazeth. Ioané, serviteur du roi, vint le chercher avec des chevaux et tout ce qu'il fallait pour le voyage, et obtint du patriarche et du duc d'Antioche la permission de l'emmener. Il partit donc de la montagne Admirable, en compagnie de celui de ses disciples qui a écrit sa vie, à la prière de S. Giorgi-l'Enfermé : arrivé au bord de l'Euphrate, il apprit que la Mésopotamie et toute la Grèce étaient occupés par les Turks, se détourna du côté de Sébaste, qui avait été prise et brûlée par l'ennemi, et se rendit à Césarée. De-là il vint à Ewkhaït, puis à Samsoun, où il s'embarqua. Le roi Bagrat, qui était alors dans le Haut-Pays, envoya à sa rencontre un de ses secrétaires ; le saint se rendit à Kouthathis, accompagné de l'archevêque Ilarion, qui fut plus tard un de ses disciples, et de-là passa dans le Karthli, où le roi était avec sa cour.

Environ un mois après son arrivée, les cinq frères Abazadzé, riches vassaux du roi Bagrat, se soulevèrent contre lui, et voulurent s'emparer de sa personne ; le roi les vainquit et les fit prisonniers. L'hiver étant venu, il passa, suivant sa coutume, en Aphkhazeth ; pour Giorgi, il passa l'hiver chez

l'évêque de Dchqon-Did, son disciple. L'année suivante, en se rendant dans le Karthli, le roi donna au saint, pour sa résidence, Nedzwi en Karthli, et la belle laure de Chatberd, dans le Clardjeth, et voulut qu'il bénit le prince royal Giorgi et lui donnât des leçons de vertu; le roi, le catholicos, clercs et laïques, tous se montraient extrêmement empressés de se mettre sous la direction du saint. A ce sujet je ferai remarquer la mention réitérée d'un catholicos, dont malheureusement le nom ne nous est pas donné par le Biographe: du moins est-ce une grande singularité, à une époque où la majorité des manuscrits des annales géorgiennes ne laissent pas même soupçonner la continuation du catholicat dans le royaume de Géorgie.

Giorgi retrouva sa famille dans un triste état: deux fils de sa soeur et leurs enfants furent recueillis par lui et leur sort amélioré. Il resta cinq ans en Géorgie, occupé à réformer les moeurs dans toutes les classes de la société et à y faire le bien sous toutes les formes. Il se trouvait à Akhal-Kalak, dans le Djawakheth, lorsque le sultan des Turks seldjoukides vint dans la Géorgie; ayant prédit la prochaine arrivée de l'ennemi, il engagea tout le monde à se retirer, et lui-même quitta la ville, qui fut envahie et dévastée trois jours après: c'était en 1064, ce qui fait voir que le saint était venu en Aphkhazeth en 1059. Prévoyant sa fin prochaine, il prit congé du roi Bagrat et partit pour la Sainte-Montagne, au même temps que la princesse Martha, dont on a parlé plus haut, était allée en Grèce, pour épouser le fils de Constantin Ducas, ainsi que le saint l'avait prédit autrefois. Le Bienheureux Pétré Patric, Ioané Bédiel, archevêque et syncelle, et beaucoup d'autres l'avaient dévancé. Il s'embarqua donc, et après avoir été battu par la tempête, arriva à C. P. L'empereur, en ayant été prévenu par Pétré, le manda au palais, et lui fit le plus honorable accueil: «Je remercie beaucoup mon frère Bagrat sévastos, dit-il, de m'avoir envoyé un homme si remarquable par son génie et par ses vertus.»

Dans ce temps-là le roi Gagic, de Cars, était à la cour de Grèce. Le saint eut occasion d'expliquer à l'empereur avec combien de pureté la foi chrétienne s'était conservée en Géorgie depuis sa conversion; pourquoi, tandis que les Grecs célèbrent la messe avec du pain levé et salé et en mêlant de l'eau au vin, les Latins se servent d'azyme et ne font pas le même mélange; en ce qui concerne les rites arméniens, il s'exprima en termes extrêmement aigres. Giorgi rencontra également à C. P. le mamasakhlis de la Sainte-Montagne, avec qui il eut congé de partir. Le 24 juin 1065 (?), il était de sa personne à Astodia ou Astoudia, où il célébra la fête de S. Jean-Baptiste, et baisa la tête du saint, qui s'y conserve.

Trois jours après, Giorgi tomba malade; prévoyant sa fin, il demanda, le mercredi veille de la fête des apôtres Pierre et Paul, à voir l'empereur, qui vint lui rendre visite, avec son fils, dans la plaine de Philopatros, et se chargea avec bonté de pourvoir aux besoins de quatre-vingts jeunes enfants qu'il avait amenés pour peupler le couvent Ibérien. Le lendemain, à la troisième heure du jour, il fit ses dernières dispositions et rendit l'âme, dans une métoque (подворье) à C. P., n'ayant auprès de lui que son disciple et Biographe et deux aznaours âgés, Stéphané et Siméon. Sur la prière du moine Pétré, l'empereur donna deux bulles d'or, l'une pour assurer l'inviolabilité du couvent Ibérien, l'autre pour que les enfants que le saint lui avait recommandés y fussent élevés.

Quant au corps du saint, il fut d'abord exposé à la vénération des fidèles, et reçut, entre autres, les hommages d'une de ses discipies. soeur de Pharsman, ci-dessus nommé, et de Tchortchan, après quoi il fut porté par mer jusqu'à l'Hexamile, qui fut franchi par terre, puis de nouveau par mer, au mont Athos. Après qu'il fut resté trois jours dans la chapelle des SS. Ioané et Ewthym, on le porta dans l'église de Tous-les-Saints, où il resta une année entière. Enfin, par ordre de Pétré et de Giorgi Olthisar (d'Olthis), confirmé mamasakhlis du couvent après la mort du saint, on l'ensevelit auprès de S. Ewthym, dans le bras gauche de l'église, un 24 mai, fête de S. Simon Thaumaturge. Ce jour-là on fait la fête de la translocation des reliques de Giorgi; sa fête a lieu le 30 juin, jour des 12 Apôtres, ne pouvant pas

être célébrée le 29, jour des apôtres Pierre et Paul. Cela a été ainsi réglé par le bienheureux Pétré et par son fils Ioané Dchqondidel. On fit aussi une image de la Vierge, ayant d'un côté S. Giorgi et de l'autre S. Ewthym, non dans sa vieillesse, mais âgé de 50 ans, quand il traduisait les saints livres.

Cette intéressante Biographie se trouve sous le 30 juin, dans le manuscrit des Vies des SS. Géorgiens, au Mus. asiat. p. 213 — 282. La fête du saint est marquée dans le Calendrier de Tiflis pour 1840, le 27 juin, à cause des autres fêtes qui terminent le mois; mais dans le Calendrier à la suite de la Bible, elle est indiquée le 30, ainsi qu'il a été dit plus haut. Le Biographe entreprit sa tâche sur la prière, plusieurs fois réitérée par écrit, de Giorgi-l'Enfermé, ce moine, Géorgien sans doute, vivant au couvent de S.-Siméon, dans la montagne Admirable, qui fut le maître spirituel de notre saint et l'avait suivi de ses conseils depuis sa jeunesse, et encore d'après les instances de l'archevêque Ioané Dchqondidel, frère de Pétré Patric, et ambassadeur du roi Bagrat sévastos, venu à C. P. lors du mariage de la princesse Martha. On trouve ces détails dans une lettre adressée par l'auteur, malheureusement anonyme, de la Vie de S. Giorgi, à ce Giorgi-l'Enfermé, placée en tête de la narration. L'abrégé de cette Biographie et de celle de S. Ewthym, se voit dans la Груз. Хрестоматія de D. Tchoubinof, S.-Pét. 1846, p. 241, 255.

55e roi, Giorgi II, roi de Karthli et d'Aphkhazie, fils de Bagrat IV, Bagratide (règne 17 ans, 1072 — 1089).

Au temps du roi Bagrat [1]), il ne s'envola pas un coq de son royaume. Ses restes furent enlevés avec beaucoup de pompe et d'appareil, et déposés à Dchqon-Did [2]). Ce Bagrat devint roi à neuf ans et mourut dans sa 56e année [3]). Il fut d'abord couropalate, puis *nobilissime* [4]), puis sévastos. C'était un homme sans égal en beauté, accompli en

[1]) Le M-it T donne ici cette indication: «Mikhaïl, fils d'une soeur de Giorgi, était alors souverain de la Grèce.» Or Michel VII Parapinace, qui régna 1071 — 1075, avait épousé Martha ou Marie, soeur de Giorgi, et suivant les autorités grecques, Michel avait pour mère Eudoxie, fille de Constantin Dalassène; cf. sup. p. 330 et n. 2, et la notice sur S. Giorgi-Mthatsmidel, p. 340.

[2]) Je n'ai vu en ce lieu aucun autre tombeau que ceux de plusieurs dadians et métropolites modernes, qui seront mentionnés en leur lieu.

[3]) Si ces indications sont exactes, il faudrait que Bagrat IV fût né en 1016 et devenu roi en 1025, ce qui ne concorde avec les précédents, qu'à deux ans près.

[4]) Ce mot manque dans les trois M-its, mais en marge de celui du Musée Roumiantzof on lit . . . მოსსა, . . . ნოველისიმოსა, ნოველისიმოსი, seule forme exacte, et enfin ნოველსიმოსი: les points marquent les lettres qui ont été coupées à la reliure. En tout cas, ces variations du copiste font voir qu'il a beaucoup hésité à transcrire un titre qu'il ne comprenait pas, hésitation que j'ai longtemps partagée. Le couropalatat fut conféré à Bagrat, lors du voyage de sa mère, à C. P., en 1032, p. 180; le titre de nobilissime, à une époque qui n'est pas connue, mais nous avons à ce sujet un autre témoignage, qui sera mentionné dans une note, p 205; celui de sévastos, à une époque également inconnue, mais il se retrouve dans la grande inscription de l'église d'Aténi (Mém. de l'Ac. des sc. VIe série, t. IV, p. 414. et Bull. phil.-hist. VI, 74); outre cela, Bagrat avait porté, avant tous ces titres, celui de magistros, lorsque dans sa première jeunesse il était en otage à C. P.

sagesse, philosophe dans son langage, favorisé de la fortune, plus riche qu'aucun roi d'Aphkhazie, bon envers les coupables, généreux envers les pauvres [1]). Toutefois de son temps le pays ne goûta pas la paix; les églises, les pauvres, les aznaours n'étaient point consultés. [2])

Quant au roi Giorgi, il était bon, soucieux des pauvres et des indigents, plus redoutable et plus généreux qu'aucun des rois d'Aphkhazeth, le plus magnanime des hommes, cavalier et archer distingué. Après la mort de son père, il passa tranquillement l'hiver et la moitié de l'été, après quoi [3]) les thawads de ce royaume, Niania, fils de Kwaboul, Ivané [4]), fils de Liparit, et Wardan, éristhaw des Souanes, comme si le service du roi Giorgi leur eût été préjudiciable en quelque chose, se mirent à troubler le
198 pays. S'étant adjoint les Cakhes, Ioané se posta au bord du Ksan, et Niania, après s'être emparé de l'arsénal [5]) de Kouthathis, demeura dans cette ville; pour Wardan, il fit révolter les Souanes, aimant à mal faire, qui parcoururent et dévastèrent la Mingrélie [6]). Cependant le roi les vainquit par sa bonté et par sa sagesse, et, sans conserver aucun ressentiment, donna Samchwildé à Iwané, Lotsoban à Liparit, fils d'Ioané, en échange de Rousthaw, qu'il avait cédé aux Cakhes [7]); à Niania, Thmogwi et d'autres beaux domaines; à Wardan, Ascalana et sur la prière d'Ioané, de la famille de Djaqel, *outhaghouoba* [8]), et combla tout le monde de ses bienfaits, tant les bons serviteurs que les traîtres: par-là le pays fut pacifié. Ioané, fils de Liparit, s'étant révolté de nouveau, le roi Giorgi descendit de Kouthathis dans le Samtzkhé, réunit les Meskhes et alla se présenter à la porte de Samchwildé, en compagnie d'Aghsarthan, roi de Cakheth; au lieu de rester dans cette citadelle, Ioané se retira dans les montagnes du Somkheth.

[1]) Les trois M-its portent [illegible], que je crois devoir remplacer par [illegible], et traduire: «généreux envers les pauvres;» mais ce qui va suivre laisse du doute.

[2]) Cette fin semble contredire le commencement de l'alinéa; on peut encore traduire: «les pauvres aznaours ...,» sans que le sens soit plus satisfaisant.

[3]) Sept mois après; Wakhoucht, p. 52.

[4]) C'est celui de qui il est parlé p. 186, 187.

[5]) საჭურჭლე désigne «un lieu où il y a des vases ou des armures;» il peut donc aussi signifier «le trésor.»

[6]) Ceux qui ne croient pas que l'éthnique *Mégréli*, Mingrélien, dérive d'Egros ou Egris, comme je le soutiens, trouveront ici la confirmation de mon opinion dans le nom propre საეგრო *Saégro*, formé comme *Sakarthwélo*, *Sakarthlé* et tant d'autres: Saégro signifie proprement «appartenant à Egris, où est Egris, i. e. Mingrélie.»

[7]) I. E. à Aghsarthan Ier, prince de Cakheth, qui avait succédé en 1058 à son père Gagic.

[8]) [illegible], dans mon M-it [illegible], est un mot que je ne comprends pas et qui manque dans les dictionnaires: il doit signifier «exemption de ......;» mais la racine [illegible] m'est inconnue; serait-ce *Daghma*, *Damgha*, Tamojnia (russe): donc exemption de douanes?

Durant ce soulèvement, Aghsarthan enleva à Liparit Lotsoban [1]). Le roi partit de Samchwildé et alla dans le Djawakheth, où le roi des rois Giorgi fit amener devant lui *Ioané* [2]). Ils se lièrent par des serments à Ecrantha, et Ioané fut confirmé dans la possession de Cldé-Carni et de Samchwildé.

Ioané se révolta de nouveau, et ayant enlevé par ruse la citadelle de Gag, occupée par une garnison du roi Giorgi, la vendit à Phadlon, seigneur de Gandza. Après cela Mélik-Chah étant venu avec des intentions hostiles à tous les chrétiens, Ioané et son fils Liparit allèrent au-devant du sultan, qui les accueillit avec faveur; ils restèrent quelque temps auprès de lui, et s'en-allèrent à la dérobée. Le sultan vint ensuite assiéger Samchwildé, qu'il enleva, fit prisonniers Ioané lui-même, son épouse et ses petits-fils, tous ses aznaours et leurs femmes, et garda pour lui cette place. Durant son séjour, il parcourut le Karthli, fit des prisonniers et un butin immense [3]). Etant parti de-là, il vint à Gandza, qu'il prit, et laissa Sarang [4]), pour y commander et faire la guerre à toute la contrée, avec 48,000 hommes. Phadlon eut beau se retirer dans ses fortes citadelles, il ne put résister et fut lui-même emmené captif. [5])

[1]) Wakhoucht, p. 52, dit: « Le roi enleva Lotsoban à Aghsarthan; » და წარიყვანა ლოწობანი მეფემან აღსართანს, ce qui est tout-à-fait contraire au sens des Annales.

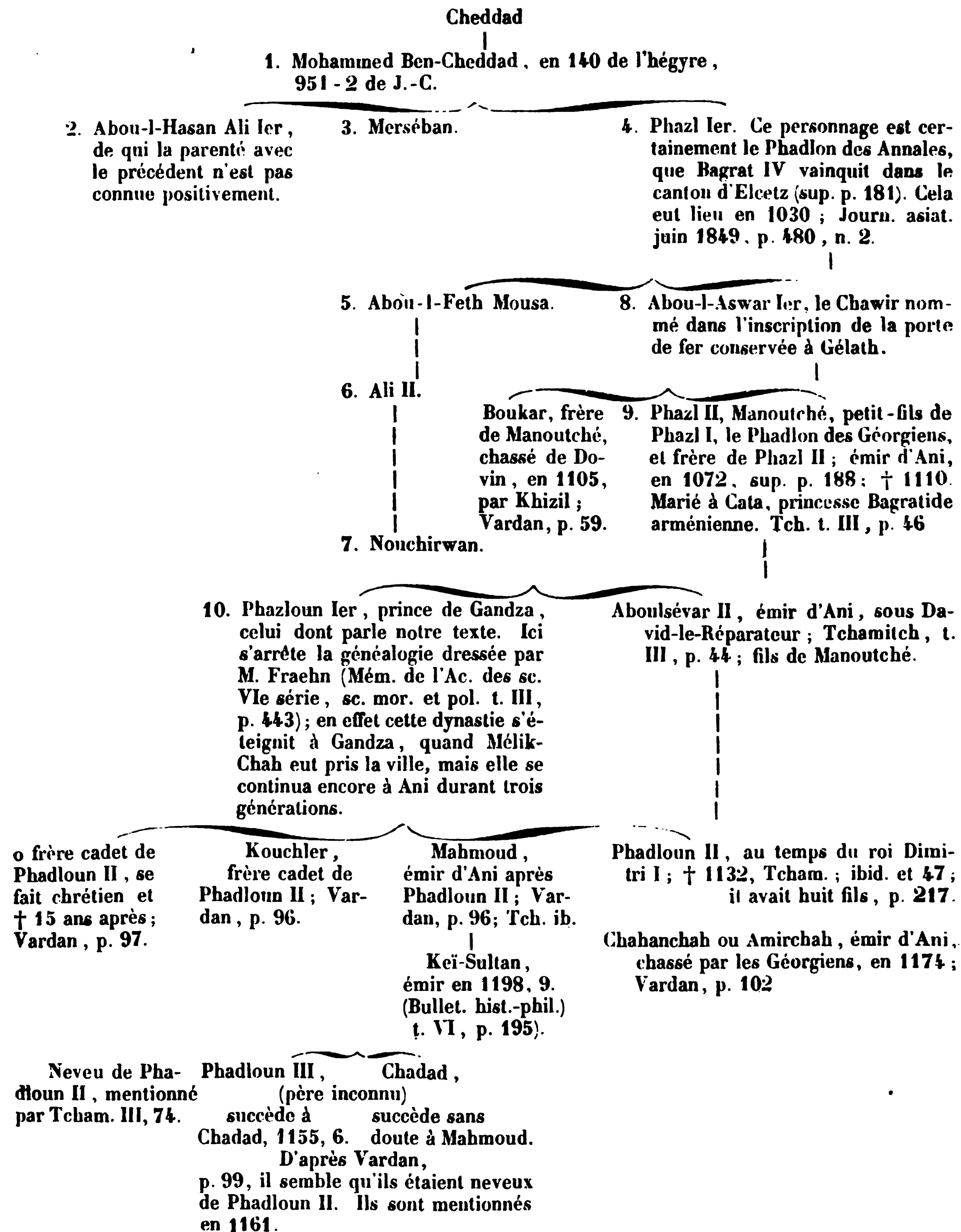
[2]) Le nom souligné n'est pas dans le texte, mais Wakhoucht le supplée avec toute vraisemblance.

J'ai cru devoir laisser le reste de la phrase tel qu'il est dans le texte, avec son double sujet, parce que c'est pour la première fois que le titre de *roi des rois* est donné à un souverain d'Aphkhazie.

[3]) Comme cette expédition précéda celle contre Gandza, on peut croire qu'il s'agit de celle dont parle Matth. d'Ed. p. 151, en disant: « En 535 — 1086, le sultan maître du monde, Mélik-Chah, . . . pénétra dans les contrées occidentales, soumises aux Grecs, se rendit maître de toute l'Arménie et de la Grèce, . . . s'empara d'Alep, d'Ourha et de Gantzac. »

[4]) Chron. arm.: Srhang ou Srhahang, nom que je n'ai point retrouvé ailleurs.

[5]) Suivant Vardan, p. 84; en 537—1088, l'émir Pouzan enleva Gantzac aux Phaltouniens, qui sont nommés Chatatik. Matth. d'Ed., p. 153, dit: « En 535 — 1086, le sultan vint camper avec des troupes considérables devant la ville de Gantzac, en Arménie, et l'attaqua vigoureusement avec toutes les forces réunies de la Perse. A force de travaux, il réussit à faire tomber une de ses tours, la ville fut prise et une partie de la population massacrée. Pouzan ayant ordonné de remettre le glaive dans le fourreau, la paix se fit. » Comme Vardan place cette expédition deux ans plus tard que Matthieu d'Edesse, je crois qu'il faut chez ce dernier, au lieu du chiffre ե 5, lire է 7, changement très fréquent dans les manuscrits arméniens. Quant au nom de Chatatik, c'est le pluriel de Chatati, ou plutôt Chadadi, qui représente très exactement le nom arabe de la famille de Phaltoun, les Béni-Cheddad. Ces derniers appartenaient, à ce qu'il paraît, à la tribu kourde des Réwazi (S.-Martin, Mémoires, t. I, p. 433; t. II, p. 435); ils se soutinrent indépendants des khalifes, dans le Qarabagh, ou plutôt dans l'Aran, entre 340 et 468 de l'hégyre, 951 — 1076 de J.-C., intervalle durant lequel leur famille fournit dix princes, dont voici la généalogie:


Cheddad
1. Mohammed Ben-Cheddad, en 140 de l'hégyre, 951-2 de J.-C.
2. Abou-l-Hasan Ali Ier, de qui la parenté avec le précédent n'est pas connue positivement.
3. Merséban.
4. Phazl Ier. Ce personnage est certainement le Phadlon des Annales, que Bagrat IV vainquit dans le canton d'Elcetz (sup. p. 181). Cela eut lieu en 1030 ; Journ. asiat. juin 1849, p. 480, n. 2.
5. Abou-l-Feth Mousa.
8. Abou-l-Aswar Ier, le Chawir nommé dans l'inscription de la porte de fer conservée à Gélath.
6. Ali II.
Boukar, frère de Manoutché, chassé de Dovin, en 1105, par Khizil ; Vardan, p. 59.
9. Phazl II, Manoutché, petit-fils de Phazl I, le Phadlon des Géorgiens, et frère de Phazl II ; émir d'Ani, en 1072, sup. p. 188 ; † 1110. Marié à Cata, princesse Bagratide arménienne. Tch. t. III, p. 46
7. Nouchirwan.
10. Phazloun Ier, prince de Gandza, celui dont parle notre texte. Ici s'arrête la généalogie dressée par M. Fraehn (Mém. de l'Ac. des sc. VIe série, sc. mor. et pol. t. III, p. 443) ; en effet cette dynastie s'éteignit à Gandza, quand Mélik-Chah eut pris la ville, mais elle se continua encore à Ani durant trois générations.
Aboulsévar II, émir d'Ani, sous David-le-Réparateur ; Tchamitch, t. III, p. 44 ; fils de Manoutché.
o frère cadet de Phadloun II, se fait chrétien et † 15 ans après ; Vardan, p. 97.
Kouchler, frère cadet de Phadloun II ; Vardan, p. 96.
Mahmoud, émir d'Ani après Phadloun II ; Vardan, p. 96; Tch. ib.
Phadloun II, au temps du roi Dimitri I ; † 1132, Tcham. ; ibid. et 47 ; il avait huit fils, p. 217.
Keï-Sultan, émir en 1198, 9. (Bullet. hist.-phil.) t. VI, p. 195).
Chahanchah ou Amirchah, émir d'Ani, chassé par les Géorgiens, en 1174 ; Vardan, p. 102
Neveu de Phadloun II, mentionné par Tcham. III, 74.
Phadloun III, succède à Chadad, 1155, 6.
Chadad, (père inconnu) succède sans doute à Mahmoud.
D'après Vardan, p. 99, il semble qu'ils étaient neveux de Phadloun II. Ils sont mentionnés en 1161.

Peu de temps après Sarang se mit en campagne avec toutes ses troupes et celles des émirs de Gandza [1]), de Dovin et de Dmanis, et marcha contre le roi Giorgi. Le roi des rois ayant réuni tous ses contingents du Haut et du Bas-Pays et mandé Aghsarthan, roi du Cakheth, vint lui présenter la bataille; soutenu de Dieu et s'appuyant sur la croix adorable, le roi Giorgi attaqua Sarang au-dessous de Phartzkhis, mit en fuite et tailla en pièces son armée. C'était le soir, l'obscurité sauva les débris de l'ennemi, et le roi des rois rentra dans ses états sans avoir fait aucune perte.

Après cela, par la grâce de Dieu, il reprit toutes les forteresses qui avaient été violemment occupées par les Grecs, Anacophia, la principale [2]) des places de l'Aphkhazeth, beaucoup de forteresses du Clardjeth, du Chawcheth, du Djawakheth et du canton d'Artan; ensuite, par une autre faveur du ciel, il prit la ville et le territoire de 199
Cars, les citadelles de Vanand, de Carniphor et d'Asian [3]), et chassa les Turks de ce pays. Mais peu de temps après, Sarang réunit toutes ses troupes et celles des environs. [4])

56. Vie du roi des rois Dawith II, fils de Giorgi II, descendant, à la 78e génération [5]), du prophète David, qui fut surnommé Aghmachénébéli, Constructeur ou Réparateur; il fut le 56e roi [6]) de Karthli et d'Aphkhazeth (règne 36 ans, 1089—1125. [7])

[1]) Ce mot est aj. T.

[2]) Chron. arm. « la tête, » i. e. le poste le plus avancé de l'Aphkhazie, à l'O.

[3]) Ces deux mots indiquent des territoires et non des places; aussi Wakhoucht, p, 52, nomme-t-il spécialement Ani parmi les conquêtes du roi Giorgi. Je crois qu'ici, la leçon du M-it T « de Carniphor et d'Asian, » vaut mieux que celle des autres « de Carniphor, » parce qu'en effet on trouve *Asiats-Phor* parmi les cantons de la Taïk arménienne (Indjidj, Arménie anc., en arm., p. 371), et la montagne et le district d'Arsiani, dans le Samtzkhé géorgien; cf. p. 200, Asis-Phorni.

[4]) Cette phrase manque, T.

[5]) Quoique cette question soit peu importante, je ferai remarquer qu'en réunissant aux indications de la généalogie rectifiée, exposée p. 136, le nombre des générations écoulées depuis lors, on n'arrive pourtant qu'au nombre de 72, dont 55 jusques et y compris le Juif Salomon, et 17 depuis cette époque. En comptant même le roi-prophète et notre David II, on n'obtient que 74, enfin en y ajoutant les deux degrés que Wakhoucht place entre le premier et le second Gouram, on arrive à 76: il y a donc erreur dans l'indication des Annales.

[6]) Suivant l'ordre des rubriques de Wakhoucht, David-le-Réparateur est le 58e roi; on verra sur-le-champ le motif et l'explication de cette différence dans la liste comparative de la série des règnes, faisant suite au Tableau généalogique des rois de Géorgie et de Karthli. = Du reste, il est bien évident que cette rubrique est mal placée ici, et qu'elle devrait se trouver à la p. 203, où commence réellement le règne de David II. Quant à la durée du règne de David, v. la note à la p. 230, et la fin de l'Addition relative à ce règne.

[7]) Pour se convaincre que cette Biographie est l'oeuvre d'un contemporain, approchant de très près le roi David, on peut voir un passage, p. 202 et 220.

Après cela le sultan Mélik-Chah vint assiéger Samchwildé, qu'il prit; il fit prisonnier Ioané, fils de Liparit, ravagea le Somkheth et partit. La même année Sarang, avec les troupes du sultan, étant entré dans la plaine de Samchwildé, l'armée du roi Giorgi y vint. On se battit à Phartzkhis. Les Géorgiens furent vainqueurs et les Persans mis en fuite; Dieu accorda une victoire complète au roi, qui s'en-alla dans ses possessions du Tao et vint à Bana. Là vint aussi le général [1]) *grec* de l'orient, Grigol, fils de Bacourian, qui commandait à Olthisni, à Carnoukalak et à Cars, et on se livra à la joie et au repos. Ce Grigol ayant donné au roi la forte ville de Cars et les territoires environnants, ils prirent congé l'nn de l'autre. Cependant le roi laissa à Cars des aznaours du Chawcheth et s'en retourna chez lui. Comme les Turks devenaient puissants, les Grecs abandonnèrent les territoires, les forteresses et les villes qu'ils possédaient en orient, et partirent, laissant les Turks s'emparer de ces contrées, s'y fixer; mais comme ces derniers se trouvaient par-là au voisinage de nos frontières, la terreur et la désolation s'y
200 répandaient, parce qu'ils commencèrent dès-lors à faire des incursions, à piller, dévaster, incendier, massacrer tout, enlever des captifs chrétiens.

Comme le roi Giorgi était, dans ce temps-là, au dehors de Qouel, il fut attaqué à l'improviste par un gros corps de Turks, sous la conduite d'Ahmad, émir puissant et guerrier redoutable, qui venait de prendre Cars [2]). Les Turks, attirés par des chrétiens traîtres, mirent en fuite le roi Giorgi, lui tuèrent beaucoup de monde, s'emparèrent d'une quantité d'armes et de vases d'or et d'argent, servant à la table des rois, de coupes précieuses de toutes formes [3]), et des tentes de tous les didébouls royaux: après quoi ils partirent. Le roi s'enfuit, par l'Adchara, dans l'Aphkhazeth. Tandis que ces gens revenaient avec leur riche proie. Ils furent rencontrés par les grands émirs Iasi et Boujghob [4]), traînant des hordes de Turks vers la Grèce. Leur montrant cette quantité d'or et de richesses dont ils étaient chargés, et leur annonçant la défaite du roi, ils dirent: «Pourquoi aller en Grèce? voici la Géorgie, sans habitants et regorgeant de trésors.» Aussitôt, changeant de route, les émirs se répandirent sur la face du pays, comme des

[1]) Ce mot est exprimé par ზორავარ, transcription de l'arménien զօրավար: ce fait philologique est remarquable. Quant à Grigol, c'est bien certainement le même personnage que l'on a vu figurer en 1064, dans la défense d'Ani contre les Turks; sup. p, 328, n. 1.

[2]) Je n'ai aucun renseignement sur Ahmad ni sur son expédition. La Chron. arm. dit que cette incursion se fit sous la conduite du général turk Boujghoub, qui va être nommé plus bas, mais non comme chef principal.

[3]) Je renonce à traduire exactement les mots სამწდეო et ბაგრატული, dont j'ignore les vrais équivalents français. D'après Wakhoucht, p. 57, le second signifie «servant aux Bagratides,» სამსახურებელნი ბაგრატოვანთანი, ainsi que l'exprime la phrase précédente du texte des Annales.

[4]) La Chron. arm. ne mentionne que Boujghoub; mon M-it des Annales nomme l'autre Iasi-Pari; mais je crois que ce dernier n'est qu'une double lecture du khoutzouri [illegible].

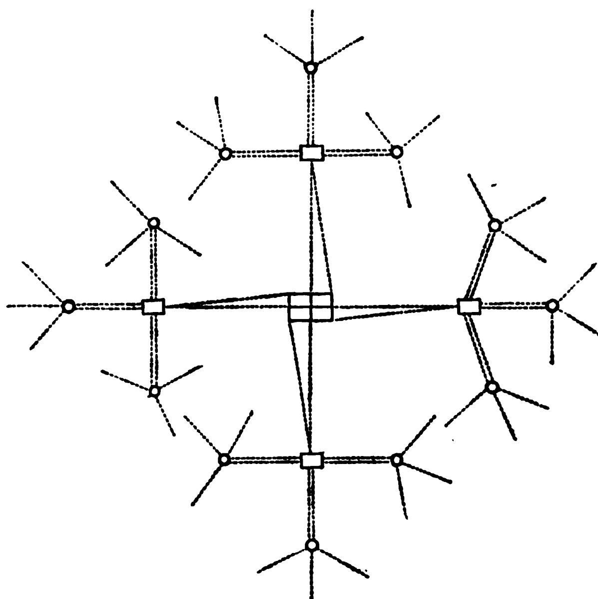
sauterelles: c'était le jour de la Saint-Jean [1]). Les contrées d'Asis-Phorni [2]), le Clardjeth, jusqu'au rivage de la mer, le Chawcheth, l'Adchara, le Samtzkhé, le Karthli, l'Argoueth, le Samokalako [3]) et Dchqondid furent remplis de Turks, pillant et réduisant tous les habitants en esclavage. En un seul jour ils brûlèrent Kouthathis, Artanoudj, les ermitages du Clardjeth, et restèrent dans ces contrées jusqu'aux premières neiges, dévorant le pays, massacrant tout ce qui s'était sauvé dans les bois, dans les rochers, dans les cavernes, dans les moindres anfractuosités [4]). Cette grande et première invasion des

[1]) Wakhoucht, p. 53: le 24 juin 300—1080.

[2]) Dans deux M-its: de Carnis-Phorni. Cf. sup. p. 345, n. 3.

[3]) Ce nom seul n'est pas connu d'ailleurs. Peut-être indique-t-il «le territoire de *la ville*,» i. e. de Tiflis ou plutôt de Kouthaïs. Cf. sup. p. 320: les mots *du territoire de Kouthathis* sont la traduction du géorgien *Samokalako*.

[4]) Si l'on veut se faire une idée de la manière dont s'exécutait, dans un espace de temps très court, une invasion des Turks, surtout dans un pays aussi petit que la Géorgie, on peut lire, dans le Magasin pittoresque, 1835, p. 183, l'article intitulé «Danse tartare,» et en voir la figure à la p. suivante. Un gros corps d'armée s'avançait au milieu du pays, se divisait là en quatre corps égaux qui se portaient rapidement à une certaine distance, chacun vers un des points cardinaux; se subdivisait encore en petites fractions, qui s'écartaient en sens divers du point de départ, et enfin, arrivés sur le lieu désigné pour le pillage, s'éparpillaient en petites troupes, qui, après avoir fait leur main, se repliaient sur les centres secondaires, pour retourner au rendez-vous primitif. Cf. ibid. année 1846, p. 305, l'extrait d'un mémoire du chevalier Beauplet, sur le même sujet. Voici la figure ci-dessus mentionnée:



Turks eut lieu en l'année 300 — 1080 [1]). Ceux qui avaient pu trouver un asyle dans le Mthiouleth ou dans les fortes positions, la rigueur de l'hiver, le manque d'abri et de nourriture les exterminèrent également. Les maux de la chrétienté ne finirent pas bientôt. Aux approches du printemps, les Turks revenaient exercer les mêmes ravages; ils partaient en hiver. Cependant il ne se faisait ni semailles ni récoltes; le pays, livré à l'es-
201 clavage, n'avait pour habitants, au lieu d'hommes, que des animaux des bois et des bêtes féroces; le Karthli était en proie à des calamités intolérables, que l'on ne peut comparer à aucune dévastation ni assemblage de maux des temps passés. Les saintes églises servaient d'écuries à leurs chevaux, les sanctuaires du Seigneur de repaires pour leurs abominations. Quelques prêtres furent immolés par le fer, durant l'offrande du saint sacrifice même, et leur sang coula avec celui du Dieu suprême; d'autres furent entraînés dans une rude esclavage, sans égard pour leur vieillesse. Les vierges furent souillées, les jeunes garçons circoncis, les enfants en bas âge enlevés. L'incendie, étendant ses ravages, consumait toutes les habitations, les rivières roulaient du sang, au lieu d'eau, et pour me servir des lamentables paroles de Jérémie, qu'il savait si bien appliquer à de telles désolations, «les honorables enfants de Sion, jamais éprouvés par le malheur, voyagent comme esclaves sur des routes étrangères; les chemins de Sion pleurent, parce qu'il n'y a personne pour célébrer les fêtes; les tendres mères, au lieu de préparer de leurs mains la nourriture de leurs fils, se nourrissent elles-mêmes du corps de ces êtres bien-aimés.» Telle et pire encore était notre position.

Le roi Giorgi était témoin de toutes ces choses sans pouvoir y porter assistance ni remède, sans qu'aucun libérateur pût soulager les souffrances du pays, car la puissance des Grecs était en décadence et toutes leurs possessions d'orient, au-delà de la mer, envahies par les Turks. Aprés en avoir délibéré avec ses didébouls, il résolut d'aller se présenter au grand sultan Mélik-Chah. Décidé à sacrifier sa vie et son sang pour la délivrance des chrétiens, se confiant en Dieu et sous les auspices de la croix vivifiante, il alla à Ispahan, et vit le sultan, qui l'accueillit comme un fils bien-aimé. [2])

[1]) La prise de Gandza, par Mélik-Chah, racontée ci-dessus, p. 198, ayant eu lieu en 308 — 1088, ou l'auteur géorgien a interverti les faits, ce qui est très possible, ou il se trompe ici.

[2]) Le voyage du roi Giorgi est mentionné par Vardan, p. 84, après la prise de Gandza, mais sans que l'on puisse regarder cette indication comme positive, ni pour la date ni pour l'ordre réciproque des deux faits: «Bagrat, roi de Géorgie, dit-il, en revenant de chez l'empereur, rentra dans ses états (sup. p. 186). Il eut pour successeur son fils Géorg, qui se rendit auprès de Mélik-Chah, dans le Khorasan, après Ciouricé, et ils revinrent comblés d'honneurs. Ce Ciouricé était fils de Davith (fils de Gourgen, fils d'Achot-le-Miséricordieux), qui construisit Lori et douze autres forteresses, et fut enterré à Sanahin. Pressés par les Géorgiens, ses petits-fils Abas et Davith se réfugièrent auprès des maîtres de l'Arhan, reçurent chacun une forteresse et vécurent au milieu des inquiétudes.» Ce texte soulève beaucoup de difficultés: le voyage de Ciouricé, roi d'Aghovanie, est-il le même que celui d'Aghsarthan Ier, roi de Cakheth, qui va être mentionné dans les Annales? En tout cas, Aghsarthan Ier, roi de Cakheth, ne

Ce Mélik-Chah était le premier, par l'étendue de son empire, entre tous les souverains, le plus distingué parmi les hommes, par l'affabilité de ses manières et par sa bonté. Il s'est fait encore connaître par mille traits de justice et de bonté pour les chrétiens [1]) : en un mot, comme il était parfaitement bon et sans malice, et que sa pensée se portait sur tout, il condescendit à toutes les demandes du roi Giorgi, même au-delà de ses voeux : il affranchit son royaume de toute incursion et lui donna même le Cakheth et le Héreth, mais à condition de payer le kharadj pour ses domaines, ce qui eut lieu 202
durant bien des années. Ayant ainsi agrandi la puissance du roi, il le renvoya dans ses états en grand appareil, avec une grosse escorte de ses troupes, afin de le préserver de toute fâcheuse rencontre et de conquérir pour lui le Cakheth. Arrivés dans ce pays au temps de la vendange, *au mois d'octobre*, ils mirent le siége devant la citadelle de Wéjan [2]) ; pendant qu'on l'attaquait, les neiges parurent. Au souvenir des chasses d'Adjameth, le roi Giorgi mit toute affaire de côté, et sans attendre la prise de Wejan et du Cakheth, fit présent aux Turks qui étaient avec lui de Soudjeth, de toute la contrée du Coukheth, au bord de l'Ior, qui est resté désolée jusqu'à ce jour. Pour lui, il traversa les monts Likh et entra dans l'Aphkhazeth.

Cependant Aghsarthan, roi de Cakheth, s'en-alla près de Mélik-Chah et renonça au christianisme, pour embrasser la foi musulmane : par ce moyen, il obtint du sultan le don du Cakheth. Au milieu de telles circonstances le pays ne se calmait point, et la perversité des habitants ne lui permettait point de goûter le bonheur. Abandonnant les voies de la droiture, les hommes de tout âge et de toute condition offensaient le Seigneur, en se livrant à tous les vices. Ils irritèrent à un tel point ce Dieu naturellement bon et miséricordieux, qu'ils attirèrent sur eux les fléaux dont il menace de châtier les méchants, ainsi que le dit le prophète Isaïe : « Malheur à la génération perverse, au peuple rempli d'iniquités ; depuis la plante des pieds jusqu'à la tête il n'y a plus de vie ; *tout est plaie*, qui demande un appareil [3]) .. etc. » Aussi votre pays est-il dévasté, vos

mourut qu'en 1084, et eut pour successeur son fils Cuiricé IV, ainsi ce dernier n'aurait pu aller à la résidence de Mélik-Chah qu'après 1084, terme qui nous ramène vers l'époque de la prise de Gandza, en 1088. D'un autre côté Wakhoucht, Histoire du Cakheth, p. 182, ne mentionne le voyage de Cuiricé qu'après celui du roi Giorgi : ainsi, de deux choses l'une, ou l'auteur arménien s'est trompé, en parlant de Cuiricé au lieu de son père, ou ce prince aura fait un voyage chez le sultan avant Aghsarthan. Abas et Davith, petits-fils de Ciouricé, roi d'Aghovanie, ne sont pas autrement connus, du moins en ce qui concerne les auteurs géorgiens, qui ne donnent à Cuiricé, pour fils, que Aghsarthan II ; mais dans le recueil des inscriptions de Haghpat, on trouve le nom du roi Ciouricé, qui semble être celui dont parle Vardan. Je ne donne pas ici d'autres détails, parce que je fournirai la généalogie complète des rois Coricians lors de l'extinction de cette dynastie.

[1]) Les auteurs arméniens s'expriment sur Mélik-Chah dans les mêmes termes ; Vardan, p. 83, 85 ; Matthieu d'Edesse, p. 150.

[2]) Wedjnis, suivant Wakhoucht, p. 53.

[3]) Ce passage d'Isaïe, ch. 1er, v. 4, 6, est cité d'après la traduction géorgienne ; or celle-ci est faite

villes réduites en cendres, et les étrangers ont dévoré vos provinces, qui sont saccagées, ruinées par les nations barbares.» Tout cela nous est arrivé, nous l'avons vu de nos yeux et bien pis encore qu'il n'a été dit plus haut [1]). Qui pourrait, en effet, raconter en détail tous les fléaux déchaînés de notre temps? Cependant tant de calamités ne furent pas le terme du courroux céleste à notre égard, parce que nous ne fîmes pas pénitence, que nous ne comprîmes point, et que nous ne rentrâmes pas, comme il convenait, dans le sentier des préceptes divins. Pour cela, outre les maux dont notre pays était affligé, d'autres terribles phénomènes, d'autres châtiments, envoyés par le ciel, l'affligèrent encore, afin que les méchants ne dissent pas: ces mouvements des nations contre nous ne sont pas la punition de nos crimes; ce n'est pas Dieu qui a déchaîné ces calamités;
203 ce sont des révolutions périodiques, des bouleversements accidentels du monde. Aussi, à l'époque de la pleine lune, le jour même de la résurrection du Seigneur, lorsqu'on ne devait attendre que joie et bonheur, Dieu jeta sur la terre un regard de courroux. Le monde trembla sur ses fondements avec tant de violence, que les plus hautes montagnes, les rochers les plus solides, en furent balayés comme de la poussière; les villes et les villages en furent renversés, les églises s'écroulèrent, les maisons, abîmées et broyées, devinrent le tombeau de leurs habitants; Thmogwi même s'effondra, couvrant de ses décombres Cakhaber, fils de Niania, avec son épouse. Cet affreux ébranlement et destruction de la terre dura tout une année, pendant laquelle un nombre immense de personnes périt [2]). Mais au milieu de ces désastres celui qui châtie ses enfants bien-aimés se souvint de sa miséricorde; lui qui tue et vivifie, lui qui, comme le plus tendre père, est toujours disposé à manifester sa bonté. Car, ainsi qu'il est écrit, «si Dieu n'eût laissé de notre semence, nous serions devenus tels que Sodome, nous eussions eu le destin de Gomorrhe.» Dès-lors le zéphir de la vie commença à souffler, les nuages réparateurs à étinceler sur nos têtes. Après 12 années, remplies par cette série de fléaux, le soleil de tous les royaumes surgit du sein des ombres éternelles, dans la personne d'un prince grand par son nom, plus grand encore par ses oeuvres, l'homonyme de David, père du Seigneur, de qui il était le 78e descendant. [3])

sur le grec, qui dit: «*il n'y a pas* de plaie ni de bandelette;» la Vulgate, au contraire, avec plus de justesse, à ce qu'il semble, porte: à plantâ pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas; livor et plaga tumens» Au moyen de cette ponctuation et avec l'enlèvement de la négation, le sens est juste, et j'ai traduit d'après cette idée.

[1]) Ainsi la Biographie du roi David II fut écrite par un contemporain.

[2]) Ce tremblement eut lieu en 1088 — 308; Wakhoucht, p. 53.

[3]) Suivant Wakhoucht, p. 53, le roi Giorgi II mourut en 1089—309; l'auteur des Annales ne le dit pas formellement, mais le fait entendre.

Il est bien difficile de fixer la chronologie des événements du règne de Giorgi, et même, en ce qui concerne l'histoire intérieure du pays, cela est impossible, faute de dates dans les Annales et de renseignements dans les auteurs étrangers. La seule indication positive que nous trouvions dans le texte géor-

Alors âgé de 16 ans, en 1089—309, David était le fils unique de son père Giorgi, qui mit sur sa tête la couronne des rois [1]); ou pour mieux dire, ayant trouvé David, son serviteur, le père céleste l'oignit de son huile sainte, le secourut de sa main, le fortifia de son bras puissant, le revêtit de miséricorde et de vérité, et l'éleva tellement au-dessus de tous les rois de la terre, qu'il mit sa main sur la mer et sa droite sur les fleuves. Mais ce fruit de pénibles travaux, d'efforts puissants, ne fut recueilli qu'après bien des années, ainsi que le fera voir notre discours. En effet, quand David devint roi, le Karthli était désolé, il ne restait de population nulle part ailleurs que dans les citadelles, nulle part on ne voyait d'habitation. Liparit possédait le Thrialeth, Cldé-Carni et leurs 204
dépendances, et paraissait servir en présence du roi David, comme un ami loyal; Niania, fils de Cakhaber [2]), agissait de même; les autres aznaours qui avaient pu échapper se réunissaient peu-à-peu autour du roi, et commençaient à revenir, à s'installer dans leurs domaines.

La frontière des états du roi était marquée par la petite montagne de Likh, et sa résidence à Tsaghoulis-Thaw. Quand il voulait chasser, c'était dans les forêts du Karthli ou à Nadcharmagew, qui regorgeaient de cerfs et de sangliers. Avant d'y pénétrer, il faisait explorer les lieux par des cavaliers bien montés, et la chasse commençait ensuite.

gien, c'est que les maux de la Géorgie durèrent douze années; ce qui fait que, dans mon manuscrit, le commencement de David II est fixé á l'année 1084 de J.-C., contrairement à ce que l'on va voir dans le texte même. Voici, du reste, tout ce que j'ai pu trouver ailleurs. D'après Tchamitch, t. III, p. 12 sqq., Mélik-Chah fit une grande expédition en 1086, prit Ani, dont il laissa toutefois le commandement à Manoutché, s'empara d'Edesse, l'année suivante, et revint de-là en Arménie. «Quelques villes de ce pays, dit-il, n'étaient pas restées invariablement sous la domination persane et étaient échues à d'autres maîtres, entre autres, aux Aghovans. Tel était Gandzac, résidence de Stéfanos, patriarche des Aghovans.» Cette ville fut occupée par Mélik-Chah, ainsi qu'il a été dit plus haut, en 1088; à ces conquêtes M. S.-Martin, Mém. t. II, p. 376, ajoute celle de Tiflis, sans doute d'après les autorités arabes. Par suite des vexations que faisaient souffrir aux habitants de Gandza les officiers turks, le catholicos arménien Barsegh se rendit auprès du sultan, en 1090, obtint un adoucissement à la situation de ses coréligionnaires et la nomination d'un ostican, frère de la femme de Mélik-Chah, nommé Ismaïl, qui eut ordre de traiter mieux les Arméniens. Vardan, p. 86, donne à cet Ismaïl le titre de հէճուպ, correspondant au géorgien [illegible], chambellan. Cet auteur et Matthieu d'Ed. p. 159, louent beaucoup la conduite d'Ismaïl envers les chrétiens: il fut tué par trahison, en 1094, par deux de ses officiers. Matth. d'Ed. p. 141, parle aussi d'une grande famine, qui eut lieu en 528—1079, peut-être celle à laquelle fait allusion l'Annaliste géorgien, p. 200, mais ni lui ni Vardan ne mentionnent le tremblement de terre raconté ici, ni les expéditions des Turks en Géorgie.

[1]) Ceci n'implique qu'une association au trône; mais comme il n'est plus question du roi Giorgi II, on en conclut, avec assez de raison, la mort de ce prince.

[2]) C'était peut-être un fils de Cakhaber, fils de ce Niania écrasé lors du tremblement de Thmogwi, de qui il a été parlé plus haut.

Cependant il s'écoula ainsi quatre années. Mélik-Chah mourut [1]), et l'émir Liparit [2]), marchant alors sur les traces de son père et de son aïeul, ne s'occupa plus que de projets perfides. Quoique chrétien en apparence, il respirait, de race, la déloyauté et la haine pour ses maîtres, et se refusant à comprendre le bien, il suivait en tout les sentiers du mal. Voyant de telles dispositions, le roi David, afin de le corriger, le tint en prison assez longtemps pour ramener un homme sage. Après avoir exigé de lui des serments solennels et multipliés, et pris Dieu pour garant de sa loyauté, il le renvoya et le réintégra dans ses honneurs, sans aucune diminution; car l'homme vertueux, n'ayant ni la connaissance ni l'habitude du mal, n'accuse aisément ni le bon, ni même le méchant. Mais Liparit, comme le chien qui revient à son vomissement, comme le sanglier qui retourne dans sa bauge, démasqua sa haine et s'exerça sur sa couche à l'impureté. Le pacifique roi David, inspiré de la sagesse divine, voyant que la queue du chien ne se redresse pas, que l'écrevisse ne marche pas droit, se saisit de lui, l'année suivante, et après l'avoir retenu deux ans en prison, l'envoya en Grèce, où il termina ses jours. [3])

Cependant une armée franque se mit en campagne, et avec l'assistance divine prit Jérusalem [4]) et Antioche. Le Karthli se restaura, David devint puissant, augmenta ses armées, cessa de payer le kharadj au sultan, et les Turks de passer l'hiver en Géorgie. Jusqu'alors, en effet, aux approches de la saison rigoureuse [5]), leurs phalanges descendaient à Aw-Dchala, à Dighom, au-delà du Mtcouar et sur les rives de l'Ior, où ils

[1]) Mélik-Chah mourut en 541—1091, à Baghdad, empoisonné par sa femme, fille d'Acouth, sultan de Samarkand; il laissait deux fils, Barkiaroukh, l'aîné, qui lui succéda, et Saphar; Matth. d'Ed. p. 156, 157; Vardan, p. 85. Tchamitch recule, avec raison, d'une année, la mort de Mélik-Chah, et la place en 1092, dans la 20e année du règne de ce prince; Hist. d'Arm. t. III, p. 14: par-là nous atteignons presque les quatre années indiquées par l'Annaliste géorgien, depuis l'avénement du roi David.

[2]) La Chron. arm. nomme ici Iwané, fils de Liparit: «Il trouva Iwané, fils de Liparit, rebelle après son retour de captivité;» puis sont racontées les deux révoltes de ce personnage et la double punition qui en fut la suite. La captivité de Ioané, dont il est question ici, a été mentionnée p. 198 du texte géorgien. Quant au titre d'émir, donné par l'Annaliste à Liparit, il semble indiquer que ce seigneur se serait fait musulman, ainsi que le fait est raconté par Samuel d'Ani, M-it de la Bibliothèque royale de Paris, cité par M. S.-Martin, t. II, p. 233, sous l'année 531 — 1082. Cette indication manquait au M-it dont s'est servi le docteur Zohrab, pour faire la traduction de l'ouvrage de Samuel, publiée à Milan en 1818, à la suite de la Chronique d'Eusèbe.

[3]) Donc, à peu près vers 1096.

[4]) En 1101 — 321, Wakhoucht, p. 53. Or Jérusalem fut prise, pour la première fois, par les Croisés, le samedi 15 juillet 1099, après un siége de six semaines. Matth. d'Edesse raconte avec les plus grands détails et très longuement les événements de cette première croisade, et les guerres des rois et princes chrétiens contre les Seldjoukides et les Ortokides. Il n'entre pas dans mon sujet de donner l'analyse de ces récits.

[5]) C'est absolument le contraire de la manoeuvre qui est exposée p. 200.

s'établissaient. Le Cakheth obéissait alors à Cuiricé [1]), prince tout à-la-fois roi, maître de ses passions et véritablement chrétien. Saisissant une occasion que le ciel lui fournit, 205
le roi David lui enleva la citadelle de Zéda-Zaden, en l'année 1101—321. A cette augmentation de puissance, à ce triomphe, se joignit la mort de Rat, fils de Liparit, homme déloyal et vrai fils de vipère. De sorte qu'ainsi s'éteignit la famille de Baghouach [2]),

[1]) Cuiricé IV avait succédé, en 1084, à son père Aghsarthan Ier, et mourut en 1102. Le texte porte qu'il était vrai chrétien, ჭეშმარიტი ქრისტიანე; dans mon M-it on a remplacé le premier mot par ბოროტი méchant, qui, écrit en abrégé, [illegible], ressemble beaucoup à [illegible]. J'ai cru devoir avertir de cette correction, parce qu'elle changerait notablement le sens; mais Wakhoucht, p. 53, dit que Cuiricé «était un homme doué de toutes les qualités du vrai chrétien,» ce qui sert à fixer le sens de ce membre de phrase, un peu obscur chez l'Annaliste, კაცი [illegible].

[2]) Mon M-it: des Baghwiwach. Cette famille ne s'éteignit pas entièrement, puisqu'on la verra reparaître sous les règnes suivants, et que Ioané eut plusieurs petits-fils, que l'Annaliste géorgien mentionne, sans toutefois les nommer, p. 198. Quant à Baghouach, il paraît que ce fut l'un des personnages les plus anciennement connus parmi ceux que Stéfanos Siounétsi nomme Orbélians, et dont il a écrit l'histoire *ex professo*. Sans examiner ici de quel droit cet auteur émet une pareille opinion, un passage des Annales, sous le règne de Thamar, p. 265, semble prouver que Baghouach n'est autre que le Liparit II de la liste généalogique insérée dans l'Addition sur Giorgi Ier; «Ioané Tzikhis-Djouarel, ou Qouarqouaré, dit l'Annaliste, appartenant à une famille dont la tradition a consacré la loyauté par ce dicton, «Il fut fidèle à Pancrate contre Baghouach.» Or ce trait me paraît faire allusion aux démêlés de Liparit II avec Bagrat III. Et encore ce texte, tiré de la vie du roi Narin-Dawith, p. 390: «Comme le Livre des rois nous l'apprend de Baghouach;» texte où est flétrie la conduite du même personnage. Wakhoucht aussi, parmi les anciens mthawars de la Géorgie, nomme «la famille Baghouach ou Liparitis-Dzé;» Géogr. de la Gé. p. 31. Quant aux Orbélians, il les range parmi les thawads modernes du Karthli, mais sans rappeler le moins du monde les Liparitis-Dzé; ibid. p. 43.

Plusieurs passages des Annales ne permettent pas de douter que la famille en question ne fût ou originaire de l'Iméreth, ou du moins l'une des notables de ce pays: en effet Liparit III fut enterré à Catzkh, dans la sépulture de ses pères (p. 187); et quand le roi Bagrat IV s'empara des propriétés de la famille, au S. du Kour, il ne resta plus à Ioané, fils de Liparit III, que ses domaines de l'Argoueth, où est précisément le couvent de Catzkh; ibid. Cf. Кавк. Вѣстн. часть неоф. 1845, p. 249.

Un momento de copiste, trouvé par M. Platon Iosélian à la fin d'un Evangile manuscrit de l'église d'Alawerd, et ceux de plusieurs M-its, portés de Catzkh à Gélath, où je les ai vus et copiés, nous mettent à même de pousser un peu plus loin l'histoire des descendants de Liparit, et d'éclaircir celle des personnages précédemment nommés.

«Avec le secours et l'assistance de tous les saints, qui ont su plaire á N. S. J.-C., j'ai écrit ce testament, moi Iwané proèdre, fils de Liparité proèdre et protarkhon, au temps où Bagrat (Dieu puissant, exalte-le!), roi des Aphkhaz, des Karthles et de tout l'orient......, m'amena de Constantinople; je vins dans notre domaine, dans le monastère de N. D. de Catzkh, lieu de notre sépulture. Je déposai l'image du saint protomartyr Giorgi, dans un *parement* d'or, où il y a vingt rubis, grands ou petits, 12 balais, 15 perles et 24 autres pierres précieuses..... , parfaites et complètement en bon état....... alors les saints évangélistes, écrits à l'encre d'or, ainsi que toutes les lettres capitales; autour sont des figures d'argent bien doré; sur une planche, celle du Sauveur; sur l'autre, celle de la Mère de Dieu; il

la maison de ceux qui causaient de l'amertume; car il but le fond de la lie de la colère, la boisson de ceux qui pèchent dans ce monde, et il ne resta plus d'habitant dans leur demeure, Dieu s'étant souvenu des iniquités de leurs aïeux. Le roi donc s'empara de leurs domaines.

Le roi Cuiricé étant mort, un an après, les Cakhes placèrent sur le trône Aghsarthan, fils de son frère [1]), qui n'avait aucune qualité royale. C'était un homme malveillant, impie, non moins injuste qu'ignorant, et tout-à-fait l'opposé de son oncle paternel.

Dans ce temps-là le roi examina avec l'oeil de la sagesse et approfondit une affaire, pour laquelle il fut inspiré de Dieu et qui eut de très utiles résultats. Le catholicos Gabriel, de Saphara, étant mort, Ioané s'assit sur le siége patriarcal [2]). Les saintes églises,

a été fabriqué..... de toute manière; et un encensoir d'argent richement doré....... pour prier en souvenir éternel des nôtres, morts ou vivants.

« Nous Ioané et Basili, Dimitri et Giorgi, prosternés devant votre piété, nous vous prions, vous à qui il arrivera de lire ce notre testament, de ne pas le couper; celui qui y portera la main pour le couper, qu'il subisse la punition de l'enfouisseur du talent; celui qui l'exécutera, que sa mémoire et bénédiction soit éternelle: amen.

« Ceci a été écrit *) à la sainte laure de la Mère de Dieu, de Calipos, sous l'empire de Constantin-Monomaque, sous le patriarcat de Pétré, à Antioche, sous le roi des Aphkhaz Bagrat nobilissime. Priez pour les pauvres Mikel et Giorgi; Jésus-Christ, aie pitié de nous: Amen. C'était l'année pascale....

(Dieu exalte le puissant et invincible!) Bagrat, roi des Aphkhaz et des Karthles, et nobilissime de tout l'orient, ayant fait venir de C. P. Iwané proèdre, fils de Liparité proèdre et protarkhon, ils allèrent dans leur église de Catzkh, le 11 avril, jour du Dimanche-Nouveau: que sa gloire soit parfaite, jusqu'à la fin des siècles! Le Dieu unique a fait arriver ce bienfait sur nous ses serviteurs, sous le mamasakhlis Kardala, en l'année pascale 379. Les paysans appartenant à ce monastère de Catzkh sont au nombre de 8070, et de divers côtés, il y a cent vignobles zouar, et des prairies sur la frontière de Cakhabéridzé. A Catzkh, la chasse et la pêche sont inviolables. »

A cause des lacunes et autres incohérences, je ne prends cette pièce que pour renseignement: elle nous fait connaître que Bagrat fit revenir de Constantinople le proèdre Iwané, fils de Liparit proèdre et protarkhon, vraisemblablement vers l'an 1053; que cet Ioané fit un riche cadeau au couvent de Catzkh, son domaine et lieu de la sépulture de sa famille, et que ce couvent était fort riche.

Or les Annales nous apprennent que Liparit Orbélian mourut à C. P., vraisemblablement en 1064 ou 65, et fut enterré en grande pompe à Catzkh, sup. p. 326.

Il me paraît vraisemblable que les quatre personnes mentionnées au second § étaient parentes et appartenaient à la famille Orbéliane, comme Ioané. Cf. p. 297, n. 1.

[1]) Aghsarthan II était propre fils de Cuiricé IV, suivant Wakhoucht; Hist. du Cakheth; la Chron. arm. le nomme Arskharthan.

[2]) Cette phrase ne se trouve que dans le M-it T. En la rapprochant des indications de ce genre données p. 142, 143, 157, 168, 175, 179, 181, 192, nous avons une série de sept catholicos de Géorgie: Samouel, Enon, Suimon, Melkisadek, Okropir, Giorgi, Gabriel, entre Stéphanos II, 633—669, et la

*) D'après le synchronisme qui va venir, ce fut entre 1052 et 1054; pourtant l'année pascale indiquée 279, répond à 1059 de J.-C.

les maisons du Seigneur, étaient devenues des cavernes de brigands; des hommes indignes et déréglés avaient occupé les principaux évêchés, plutôt comme héritage que par l'effet de leurs mérites, plutôt comme des voleurs qui entrent par le toit que comme des pasteurs qui passent par la porte; ils avaient installé des prêtres, des évêques et des korévêques semblables à eux, qui, au lieu de la pratique des préceptes divins, enseignaient l'iniquité à leurs ouailles, au nom même de Dieu. Les prêtres se livraient à toute sorte de mauvaises actions et de crimes [1]). Ce que voyant l'oeil du Seigneur, son courroux en avait été allumé, ainsi qu'on l'a fait voir plus haut. Or le péché du prêtre et du guerrier, celui du laïc et du pontife, du pasteur et de son ouaille, ne sont pas égaux, ainsi qu'il est écrit: «Le serviteur qui, connaissant la volonté de son maître, ne l'a pas respectée, sera fortement puni.» Pour porter remède à une telle plaie, le roi rassembla un concile nombreux, où se trouvaient les catholicos [2]), les archevêques, les religieux, les docteurs et les savants de son royaume [3]). Les ayant rassemblés en sa présence, au temps et dans le lieu convenable, ils consacrèrent plusieurs jours d'examen, de recherches pénibles et minucieuses, à réformer tous les abus et à rétablir entièrement la discipline. Ils destituèrent de leurs siéges et excommunièrent ceux qui avaient été élus irrégulière-

fin du XIe siècle, qui ne sont pas nommés dans les listes de Wakhoucht. Evidemment ce n'est pas assez de ces sept noms pour un intervalle d'au moins trois siècles; du moins nous sommes sûrs que depuis Suimon, sous le roi Bagrat III, fin du Xe siècle, il n'y a pas de lacune, et pour les temps antérieurs il ne nous manque que les noms, car il n'est pas douteux que le catholicat ne continuât de subsister.

[1]) Ce que dit l'Annaliste, de l'état moral des Géorgiens, Matth. d'Edesse, p. 149, le dit des Arméniens, presque dans les mêmes termes. Il y avait alors, chez cette nation, quatre, et plus tard six catholicos à la fois, tant l'intrigue s'agitait, pour arriver aux plus saintes fonctions; aussi le catholicos ter Barsegh fit-il les plus grands efforts, pour rétablir l'ordre et la discipline ecclésiastique. Mais pour le même temps cet auteur loue beaucoup l'état religieux de l'Aghovanie. «Là, dit-il, au lieu de se diviser, le siége de S. Thaddée resta inébranlable jusqu'à nos jours, sous la main de son patriarche et de son roi. Ce siége apostolique était établi dans la ville arménienne de Barda, au pays de Phaïtacaran, borné par une vaste mer. Cependant les accroissements continuels des Persans le firent transporter à Gantzac, où ce livre nous a montré ter Hohannès, ter Géorg, ter Hovseph, ter Marcos, ter Stéfannos. Les rois des Aghovans, Gagic, Davith, Ciouricé, résidaient alors dans la ville arménienne de Karé (je crois qu'il faut lire Loré). Il y eut encore des rois à Capan, au pays de Derbend, au voisinage des Oz (Osses) et des Aghovans, rois sans tache et pleins de religion, mentionnés à la messe parmi les pieux monarques, à savoir: Vatchagan; Gochactac, son fils; Philippos, fils de Gochactac; Sévada, fils de Philippé; Sénakérim, fils de Sévada; Grigor, fils de Sénakérim, encore vivant, au moment où nous écrivons ce livre (en 1229, époque où se termine l'ouvrage historique de Matthieu d'Edesse).» C'est ici la seule liste que nous possédions des rois de Capan, sans autres détails. On sait encore par Vardan, p. 83, que Sénakérim fut tué en 543 — 1094, par l'émir Phaltoun, et là cet auteur donne des détails très curieux sur le royaume de Capan, mais qui n'appartiennent pas à notre sujet.

[2]) On remarquera que ce mot est au pluriel; cf. p. 239, n 6.

[3]) En 1103—323, suivant Wakhoucht.

ment: ce qui n'était pas chose facile, parce qu'on avait affaire à des fils de mthawars et de hauts personnages. A la place de ces sujets indignes, on nomma de véritables
206 pasteurs, agréables à Dieu; on écrivit sur une colonne [1]) une belle profession de foi [2]), conforme aux douze saints conciles; après quoi les membres de l'assemblée furent congédiés chacun chez eux, comblés des présents du monarque. Dans l'exécution de cette entreprise, le roi David imita Constantin-le-Grand. Et voyez quelle récompense cela lui valut de la part du Dieu qui connaît les coeurs, du vigilant gardien d'Israël. Aghsarthan, le roi de Cakheth ci-dessus mentionné, fut pris par les didébouls du Héreth, Arichian, Baram et leur oncle maternel Kawthar, fils de Baram, qui le livrèrent au roi [3]). Celuici s'empara du Héreth et du Cakheth. Il livra dans l'Ertsoukh [4]) de grands et fameux combats, suivis de tels succès, qu'avec une poignée de gens, avec des troupes inspirées par le désespoir, il tailla en pièces les armées innombrables du sultan, l'atabek [5]) de Gandza et une quantité de Cakhes, réunis à l'ennemi, qui nous enveloppait. Le Dieu des merveilles nous les livra si facilement, qu'un seul en poursuivait, en prenait un millier, que deux faisaient fuir une myriade, et que chaque chrétien, armé d'une torche [6]), les traînait captifs, du sein des forêts et des cavernes.

Pour le roi, il ne restait pas, comme d'autres, en arrière de ses troupes, il ne leur commandait pas de loin, comme tant d'autres l'eussent fait. Au lieu de cela, il marchait en avant des rangs, il leur criait à haute voix, comme un lion; il courait de tous côtés, rapide comme l'ouragan, chargeait comme un Goliath, portant de rudes coups; défiait les plus braves, abattait, taillait en pièces tout ce qu'il rencontrait, tellement que, comme sous l'ancien David, la main d'Eléazar s'était collée à la garde de son cimeterre, les reins de notre prince étaient appesantis par la quantité de sang que son glaive avait fait couler derrière lui. On s'en aperçut, lorsque après le combat il descendit de cheval et se débarrassa de son baudrier: il tomba à terre une masse de sang épaissi et figé,

[1]) Par le mot colonne ძეგლი, on peut entendre un document écrit sur une feuille de papier, à la manière des столбцы russes: c'est donc, à proprement parler, un rouleau. Le même mot se retrouve avec une signification pareille dans la préface du code du roi Giorgi, Ve partie du Code géorgien, M-it de la Bibliothèque royale de Paris: ძეგლის დადება, მეფის გიორგის მიერ «Institution de la colonne par le roi Giorgi,» tel est le titre de ce document, qui, certes, n'a pu être écrit sur une colonne matérielle, dans le sens ordinaire de ce mot.

[2]) M. Platon Iosélian dit avoir retrouvé les actes du concile géorgien tenu sous David II, dans les papiers de l'église de Mtzkhétha; Кратк. ист. Груз. церкви, 2ое изд. СПБ. 1843, p. 73. Un autre concile est mentionné sous Thamar p. 255, sous Giorgi V, le Brillant, Wo. p. 83. — Du reste, jusqu'à David-le-Réparateur, il n'y avait que *huit* conciles écuméniques, dont le dernier, à C. P., en 870.

[3]) Depuis lors, dit Wakhoucht, p. 182, le Cakheth resta uni au Karthli, durant 363 ans (1105—1468), après quoi David Ier y fonda une nouvelle dynastie, qui a subsisté jusqu'en 1801, durant 333 ans.

[4]) C'est, je crois, le nom de l'Ertso moderne.

[5]) Ce mot constitue un anachronisme, car la dignité d'atabek n'existait encore nulle part.

[6]) სანთლით; au lieu de ce mot, je préférerais საბლით, «avec une corde.»

qu'au premier coup-d'oeil nous crûmes sorti de son propre corps. Ce jour-là il eut trois chevaux tués sous lui et acheva le combat, monté sur le quatrième: ce peu de détails suffit, choisi entre mille autres.

S'étant ainsi emparé puissamment du Héreth et du Cakheth, ayant pris par capitulation les citadelles et les forts, il répandit, comme le soleil, les rayons de sa bonté sur tous les habitants du pays. Tandis que Dieu conduisait de la sorte ses affaires, le dirigeait heureusement dans ses voies, lui accordait de temps en temps de merveilleux 207
triomphes et le menait de succès en succès, lui, il ne négligeait pas d'accomplir de bonnes actions, agréables à Dieu. Bien au contraire, serviteur zélé, observateur rigoureux des volontés divines, il se montrait en toutes choses sectateur de la vertu, ainsi qu'on le verra. Ayant donc formé le projet et résolu de construire un monastère, il choisit, par l'inspiration de la grâce divine, un lieu tout-à-fait charmant et sans le moindre défaut, où se développa, comme un second ciel, le temple de la sainte Vierge, que dis-je? de la bénie Mère de Dieu. Combien il l'emportait sur tout ce qui avait été fait précédemment! Par sa beauté, par son étendue, par le choix et l'abondance des matériaux, par la perfection sans pareille de sa structure, il est absolument hors de comparaison: tout oeil mortel qui le voit en est encore témoin. Il le remplit de choses saintes, de vénérables reliques, de pieuses images, de vases très précieux, servant au culte, de précieuses raretés. Il y déposa, en outre, les trônes augustes des rois khosroïdes, des flambeaux, des lampes prises sur l'ennemi; des couronnes, des colliers, des vases et des coupes enlevées aux rois arabes, lorsqu'il les avait faits eux-mêmes captifs, et les offrit à Dieu, comme des monuments de sa reconnaissance pour sa glorieuse victoire; il y réunit encore des hommes vénérables par leur vie sainte et ornés de toutes les vertus. Non content de les prendre dans ses états, il fit chercher dans tous les coins du monde ceux que la réputation de leur piété et de leurs perfections, la plénitude de leur sainteté et vertus spirituelles, ainsi que leurs pieux exercices, désignaient à son choix. Les ayant trouvés, il les fit venir près de lui et les installa dans cet asyle. Les domaines de la famille de Liparit, restés sans propriétaire aucun, et bien d'autres territoires légalement acquis, incontestés, exempts de toute tache d'usurpation, furent par lui affectés au service de la Mère de Dieu et de ceux qui vivaient en sa présence. Il assigna à ces derniers et leur assura une table dont le fonds subsiste encore: il fit de ce lieu la seconde Jérusalem de l'orient, la merveille de toute perfection, le centre de la doctrine, une autre Athènes, bien supérieure à la première, le régulateur, le modèle de toute discipline ecclésiastique. [1])

[1]) Je pense qu'il s'agit ici du monastère de Génath, vulgairement Gélath, et mal-à-propos nommé Gaénath par certains voyageurs. L'origine de ce nom est le mot grec *γενεθλιακὸν*, signifiant naissance, parce que le couvent en question était consacré à la Nativité de la Mère de Dieu. Dans la Chron. arm. il est dit: «Il construisit dans des lieux charmants *deux* temples de la sainte Vierge;» je crois que la variante ici soulignée provient d'un mot du texte géorgien, mal compris par le traducteur; [illegible]

Il eut encore une autre pensée, à l'exemple du Dieu bon, doux, miséricordeux, aimant les hommes; ce fut de construire un hospice, dans un lieu beau et convenable, où il rassembla ses frères affligés de diverses maladies, pourvut à tous leurs besoins,
208 avec une généreuse prodigalité, et assigna des revenus pour subvenir à leurs besoins. Lui-même, il venait les voir, les interrogeait, les embrassait l'un après l'autre, leur prodiguait les tendres soins d'un père, les complimentait, les encourageait à la patience, arrangeait de ses propres mains leurs vêtements, leurs lits, leurs matelas, leurs plats et tous leurs ustensiles; faisait à chacun des aumônes abondantes, animait leurs surveillants et mettait leurs affaires dans le plus bel ordre, suivant l'esprit de la religion.

Jusqu'alors la ville de Tiflis, Rousthaw, le Somkheth, tout le territoire de Samchwildé et Agarani étaient occupés par les Turks; mais Théodoré, fils de la soeur du Dchqondidel, commandait dans le Thrialeth [1]) et à Cldé-Carni; c'était un homme sage et jouant un grand rôle; et quand le roi allait en Aphkhazeth, grâce à lui, il n'avait rien à craindre des Turks ni de leurs garnisons. David étant allé dans ce temps-là en Iméreth, le Dchqondidel Giorgi, chef des secrétaires, réunit près de lui Thewdoré, Abouleth et Ioané Orbélians [2]), qui réussirent à s'emparer adroitement de Samchwildé, au grand contentement du roi, de qui les domaines s'agrandissaient de jour en jour. Instruits de la prise de Samchwildé, les Turks, par une retraite nocturne, évacuèrent la plupart des citadelles du Somkheth, qui, dès-lors, nous appartinrent. Jusqu'à ce jour, en effet, les Turks entraient avec toutes leurs légions dans le Somkheth, au mois de la vendange (octobre), s'installaient dans le Gatchian, sur les bords du Mtcouar, depuis Tiflis jusqu'à Barda, sur les rives de l'Ior, dans tous ces lieux si beaux en hiver, où, durant cette saison, comme pendant le printemps, on peut faucher l'herbe, où abondent le bois et

ვა [illegible] ცისაჲ ღმრთისმშობლისა : en effet en lisant d'un seul mot მეორედ, il faut traduire « comme il déploya un second temple de la très sainte Vierge; ce que je lis « comme un second ciel. » Si l'on en croit le document qui porte le nom de Testament du roi David, le monastère de Génath n'était pas entièrement achevé lors de la mort de ce prince; Mém. de l'Acad. des sc. VIe sér. sc. mor. et pol. t. IV, p. 363. On peut voir la description du lieu et de l'édifice, dans le Voyage autour du Caucase, par M. Dubois, t. II, p. 154, suiv. Je ne sais pourquoi ce voyageur donne à notre David le N. III parmi ses homonymes, puisque dans les listes géorgiennes Bagrat II ou David ne sont comptés que pour un seul roi, et que le premier de ces noms a seul prévalu. Le même dit aussi, mais à tort, que ce prince fut le *restaurateur*, non le fondateur de Ghélath; Table des mat. au mot *Ghélath*.

[1]) Ce mot est au pluriel, dans le texte.

[2]) Ces deux Orbélians, les premiers qui paraissent dans l'histoire géorgienne avec l'indication du nom de leur famille, sont mentionnés par Stéfannos Siounétsi, éd. S.-Martin, p. 78, 80. Wakhoucht écrit le premier de ces noms *Aboulel*, comme si c'était un ethnique, dérivé d'un lieu, et dit: « Théodoré Aboulel et Ioané Orbel. » Je crois, d'après les passages cités de l'auteur arménien, qu'il y a ici une inexactitude, et que Théodoré doit être ce neveu du Dchqondidel mentionné plus haut dans les Annales, ou qu'au moins il faut ponctuer ainsi: « Théodoré, Aboulel et Ioané Orbel. » Quant à la forme Abouleth, ce doit être la représentation d'un nom arabe, tel que, p. e. Abou-l-heth, ou Abou-l-hath.

l'eau, où se trouve une quantité de gibier divers, et qui se prête à toutes sortes de jouissances. Là ils dressaient leurs tentes; leurs chevaux, moutons, mulets et chameaux étaient innombrables. Là ils menaient la vie la plus douce, chassaient, se livraient au repos et à la joie, sans éprouver aucune privation, et faisaient le commerce avec leurs villes, et cependant ils parcouraient notre territoire, d'où ils enlevaient quantité de butin et de prisonniers. Au printemps, ils commençaient à s'élever sur les montagnes du Somkheth et de l'Ararat [1]). En été, ils trouvaient pareillement abondance d'herbages et de sources dans ces plaines magnifiques, dans ces lieux verdoyants. A voir leurs troupes nombreuses, on eût dit «que la Turquie entière s'était donné rendez-vous en ce pays,
de tous les côtés du monde.» Nul, sans en excepter le sultan, ne pouvait penser à les 209
en chasser ni à leur porter le moindre préjudice. Samchwildé et Dzerna furent prises en l'année 1110—330.

La même année, par une marche habile, l'armée du sultan [2]), composée de tous les Turks, au nombre d'environ 200,000 hommes [3]), arriva inopinément. Le roi, qui était avec toute sa suite à Nadcharmagew, ayant appris qu'ils étaient entrés sur le soir dans le Thrialeth, marcha toute la nuit vers Maslatha, avec environ 1500 personnes, les seules forces qui fussent près de lui. Au point du jour les Turks se présentent, il s'engage ce jour-là un rude combat, et grâce à l'assistance divine, l'armée ennemie fut vaincue. Aux approches de la nuit, ils prirent la fuite, en proie à une telle frayeur et si précipitamment, que sans songer à leurs tentes ni à leurs bagages, et préferant à toutes leur richesses l'agilité de leurs jambes, ils se dispersèrent chacun dans son pays. Cette fuite parut si extraordinaire au roi et à ses troupes que, refusant d'y croire et craignant un combat pour le lendemain, personne ne les poursuivit. Le Dchqondidel Giorgi s'empara également de Rousthaw, pendant que le roi était à Moukhnar, en l'année 1115 — 335: par-là il porta un coup mortel aux Turks, qui furent forcés de s'éloigner de leurs quartiers d'hiver, car le roi épiait toutes les occasions de les battre, de les attaquer à l'improviste, de les tailler en pièces, ce qui eut lieu non pas une ni deux et trois fois, mais en mainte rencontre, dont nous citerons une seule. Un gros corps de Turks, se fiant sur la rigueur de l'hiver et sur la forte assiette des montagnes, étaient passés dans le Tao, avec leur tentes, mais le roi s'y prit de cette sorte. Il ordonne à

[1]) Wakhoucht, p. 53, ajoute: «et dans l'Abotz.»

[2]) Barkiaroukh, mort en 1104, eut pour successeur son frère Taphar, né d'une femme kiptchaque, la même qui avait empoisonné Mélik-Chah. Matth. d'Ed. p. 193. Cet auteur contredit ici en deux choses un passage cité précédemment: il écrit d'une manière différente le nom du frère de Barkiaroukh, et qualifie tout différemment l'épouse de Mélik-Chah. Vardan, p. 89, change également ici l'orthographe du nom du sultan, qu'il nomme Taphar, sans entrer dans aucun détail. Comme Taphar régna jusqu'en 1118, il est à croire que l'expédition ici mentionnée se fit par ses ordres.

[3]) Chron. arm.: «Au nombre de 10,000 hommes;» ce que la victoire du roi David rend plus vraisemblable.

ses troupes de se tenir prêtes, et pour lui, il s'en va à Kouthathis, afin d'ôter tout soupçon à l'ennemi. Au mois de février, il fait dire aux Karthles et aux Meskhes d'aller dans le Clardjeth, à une époque fixée. Lui, avec les troupes de l'intérieur [1]), il longe le Dchorokh, depuis Khouphtha; ayant réuni son monde, il fond sur les Turks à l'improviste, tandis qu'ils occupaient, négligemment et sans songer à rien, le pays jusqu'au Basian et à la montagne de Carniphor: c'était en l'année 1116—336. On en fit un massacre considérable. Leurs femmes, leurs chevaux, leurs chameaux, leurs moutons et tout leur bagage furent pris, et le royaume en regorgea de toutes sortes de biens. La même année il envoya sa fille Cata en Grèce, pour épouser le fils de l'empereur [2]). Précédemment il avait envoyé sa fille aînée Thamar, pour être reine de Chirwan; et toutes deux, comme des astres, l'une à l'orient, l'autre à l'occident, éclairaient le monde de rayons empruntés au soleil de leur père. [3])

210 L'année suivante (1117), David se saisit des fils de Grigol, Asam et Chota, prit la citadelle de Gich et envoya dans le Chirwan son fils Dimitri, avec une forte armée, pour y faire la guerre. Là il livra des combats merveilleux, et étonna ceux qui en furent témoins ou en entendirent le récit; il prit la citadelle de Kaladzor et revint près de son père, triomphant, riche de butin, avec d'innombrables prisonniers.

L'année d'après (1118), l'armée partit des bords du Ghanoukh, à l'époque des Rameaux, pour aller vers l'Araxe, et célébra la Pâque à Nakhidour [4]), où on lui apporta la nouvelle que Bechken, commandant de Djaq, avait été tué par les Turks, dans le Djawakheth, ce qui fit que les didébouls voulaient l'empêcher d'aller plus loin. Mais au lieu de les écouter, il fondit sur les Turks, campés au bord de l'Araxe, en massacra un grand nombre, fit beaucoup de prisonniers et un riche butin. La même année, il prit la ville forte de Loré, dans le Somkheth. La même année, au mois de juillet [5]), il s'em-

[1]) შიგნითა სპითა; le premier mot devrait signifier « du Karthli-Intérieur (შიდა-ქართლი); » mais comme l'Annaliste vient de parler des Karthles, je suppose qu'ici il doit être question des gens de l'intérieur du pays, peut-être des Imers.

[2]) Lebeau dit en effet, t. XV, p. 474, qu'en 1116 les Asbages amenèrent à C. P. la fille de leur roi, pour épouser Alexis, fils de Nicéphore Bryenne IV, et d'Anne Comnène; v. dans les Familiae byzantinae, p. 177, tous les détails relatifs à cette alliance. Quant au prince de Chirwan, mari de Thamar, on verra plus bas, p. 240 du texte géorgien, qu'il se nommait Aghsarthan. Conséquemment il semble que ce peut être cet Achistan Chirwan-Chah, mentionné par M. Dorn, d'après Hamdoullah-Qazwini, dans les Mém. de l'Ac. des sc. VIe sér. sc. mor. et pol. t. IV, p. 551.

[3]) Ici le M-it R porte cette note: « Du temps de David parurent les interprètes géorgiens Ephrem-le-Petit, Théophilé, Arséni Iqalthoel, et Ioané Taïdchis-Dzé, en l'an 1174: » cette note n'est donc pas en sa place.

[4]) Le traducteur arménien écrit ce nom ի Նախնէ դրան, comme si c'était un nom de sa propre langue.

[5]) Dans le M-it R, le nom du mois est biffé, mais très légèrement, et remplacé par le mot წელსა, année. Je ne vois pas d'inconvénient à laisser le nom du mois, puisque la suite le permet.

para d'Agarani [1]), à l'aurore du second jour, tandis qu'autrefois à son aïeul Bagrat il avait fallu trois mois de combat pour se rendre maître de cette citadelle [2]). Au mois d'août de la même année moururent le sultan Malik, fils de Mélik-Chah, et l'empereur grec Alexis Comnène, sans avoir connaissance du trépas l'un de l'autre: c'était en 1118 — 338. [3])

Considérant ces marques surnaturelles de la miséricorde divine, cette assistance, ces victoires, ces succès, puis ces territoires, ces villes et forteresses royales que Dieu lui livrait, il vit aussi qu'il n'avait pas un assez grand nombre de troupes pour pouvoir occuper constamment et retenir ces villes et forteresses, et en même temps en conserver suffisamment près de sa personne, et en avoir de reste pour ses expéditions, puisqu'il entrait continuellement en campagne, hiver comme été. Pesant le tout dans le louable recueillement de sa sagesse, comme David inspiré par l'Esprit-Saint, il leva en haut la tête, et promenant sur les choses le coup-d'oeil de sa prudence, il vit et comprit, d'après l'état de son royaume, que ses sujets étaient trop peu nombreux pour accomplir, seuls, ses impétueux désirs. A l'exemple d'Alexandre, il poussa un soupir. On raconte, en effet, qu'un philosophe ayant dit à ce prince: «Il y a une immense quantité de pays dont vous n'avez pas même entendu les noms. — Si je les néglige, dit-il en soupirant,

[1]) Ce texte prouve clairement qu'Agarani était une citadelle; mais rien n'empêche que ce ne fût aussi le nom d'un canton, puisque Wakhoucht dit positivement (Géogr. de la Gé. p. 169), que l'on appelait de ce nom le pays compris entre le Mtcouar, la Choulawer et Bolnis, ce qui est l'ancien Gardaban.

[2]) Cet événement n'est pas mentionné dans la vie du roi Bagrat IV.

[3]) L'empereur Alexis Comnène, Ier du nom, mourut en effet le 15 août 1118; Lebeau, t. XV, p. 476. Vardan, p. 93, parlant de ce fait, dit: «En 567 — 1118, aux approches de la nouvelle année, mourut l'empereur Alexis, et son fils Phérojen lui succéda.» L'année fixe des Arméniens commençant au mois de navasard, août-septembre, cette indication s'accorde très bien avec celle des Byzantins. Quant au sultan Malik, il faut savoir que Vardan, p. 93, et Matth. d'Edesse, p. 223, racontent aussi la mort de Taphar la même année. Ils disent qu'étant près de mourir, ce prince fit tuer sous ses yeux sa femme Gohar, ou Gohaïr-Khathoun, fille de l'émir Ismaël, le même sans doute qui est mentionné dans la n. 2, p. 368. Taphar craignait que sa femme n'épousât son frère, sultan d'Hoghcan et de Ghizna, à 90 jours de marche de Korkand et d'Ispahan, et n'exclût ses enfants du trône. Après quoi Taphar désigna pour lui succéder son fils Mahmoud, auquel il donna la Perse. Mélik-Chah, son fils cadet, fut nommé sultan de Gantzac, en Arménie. Taphar avait encore deux autres fils, non issus de son mariage avec Gohaïr-Khathoun. C'est bien certainement de ce Malik que veut parler l'auteur géorgien, et c'est bien à lui aussi que fait allusion S.-Martin, Mém. t. II, p. 233, tout en paraissant ignorer qu'il fût fils de Taphar.

Sur quoi je remarquerai: 1° que l'auteur géorgien se trompe en disant que ce fut Malik, qui mourut en 1118, et qu'il faut lire *Taphar*, car ce prince était réellement fils du premier Mélik-Chah; 2° que le P. Tchamitch, t. III, p. 42, dit que ce fut à Gantzac du Chahastan, i. e. à Tauriz, que résidait le fils de Taphar. Il y a peut-être ici dans nos M-its une lacune, qu'il faudrait combler en cette sorte: «*Taphar*, fils de Mélik-Chah, mourut, et *son fils* Mélik *lui succéda.*»

211 de quoi se composera mon empire ? » De même cet autre Alexandre, à la tête puissante, comprit qu'il n'avait pas d'autre ressource. Il connaissait très bien la nombreuse population de la nation qiphtchaque [1]), leur bravoure dans les combats, leur agilité dans les marches, l'impétuosité de leur attaque, la facilité qu'il y aurait à s'en rendre maître, leur disposition à se plier à ses volontés. En outre, vivant dans son voisinage et indigents comme ils l'étaient, il leur serait plus aisé qu'à tous autres de venir [2]). D'ailleurs, bien des années auparavant il avait épousé la fille d'Atraka [3]), fils de Charaghan, le plus distingué des princes qiphtchaqs, la bien-heureuse reine Gourandoukht, célèbre par sa beauté, qui était devenue sa femme légitime, la reine de toute la Géorgie. Pour tous ces motifs, il envoya des hommes sûrs, engager les Qiphtchaqs et son beau-père à venir. Ces peuples agréèrent avec joie la proposition et demandèrent la sûreté du passage chez les Osses, ce qui força le roi à aller dans l'Oseth, où il se rendit aussi vite que la parole, emmenant avec lui Giorgi Dchqondidel, son chef des secrétaires, homme doué de toutes les perfections de l'esprit et du corps, rempli de sagesse et de prudence, conseiller cauteleux, heureux dans l'exécution, nourri près de ses maîtres et profondément initié à leurs plans, à leurs affaires, à leurs travaux. Quand ils arrivèrent dans l'Oseth, les rois de ce pays et tous leurs grands vinrent au-devant d'eux et se tinrent en leur présence comme des esclaves. Les Osses et les Qiphtchaqs ayant donné au roi des otages, il réussit sans peine à rapprocher ces deux nations [4]), à établir entre elles des rapports de paix et d'amitié fraternelle. Ayant pris les citadelles de Dariéla [5]), toutes les portes de l'Oseth et du Caucase de ces contrées [6]), il prépara aux Qiphtchaqs une route exempte de dangers et en fit venir une troupe considérable, avec son beau-père et les frères de sa femme.

Ce ne fut pas en vain et sans résultats qu'il se donna la peine de les attirer près de lui; car par leur secours il porta un coup mortel à la puissance persane et répandit

[1]) L'orthographe géorgienne de ce mot est ყივჩაყი, Qiwtchaqi.

[2]) Ici Wakhoucht dit, en note, p. 54, que le Qiphtchaq s'étend depuis Kazan jusqu'à la mer Caspienne, et qu'entre autres villes s'y trouve celle de Wiaja ou Swiadja, située sur l'Edil ou Volga. C'est un anachronisme, puisque Sviajsk ne fut fondée qu'en 1551, par Ivan-le-Terrible. Cette remarque sera relevée dans un passage de la vie de Thamar, p. 255.

[3]) Chron. arm. « Fille d'Athrac, prince des Cvtchakhs ou des Huns. » Les auteurs géorgiens ne disent pas qu'il ait eu d'autre femme que Gourandoukht; mais suivant Matth. d'Edesse, qui ne parle pas de ce mariage, David aurait eu son fils Dimitri Ier d'une autre épouse: « Démétr, roi de Géorgie, dit-il, p. 234, 241, qui était né d'une femme arménienne. » Il est étonnant que ce fait ne soit pas indiqué par l'Annaliste. Peut-être y a-t-il une faute dans notre exemplaire de Matthieu d'Ed.; en tout cas Tchamitch s'exprime de la même manière; Hist d'Arm. t. III, p. 40. Vardan se tait à ce sujet.

[4]) Chron. arm. « En exigeant d'eux (des Osses) des otages, il cimenta la paix entre eux et les *Grecs*. »

[5]) დარიალანი, sic, M-it T.

[6]) Chron. arm. « Il y mit des fermetures (des serrures) et anéantit la puissance des Turks. »

la terreur et l'effroi chez les souverains de toutes les contrées; avec eux, encore, il exécuta ces incroyables entreprises que l'on lira plus bas. Pendant son séjour en Oseth Giorgi Dchqondidel mourut, après avoir servi son maître depuis sa première jeunesse. Le roi le fit porter en grande pompe dans son nouveau monastère [1]), où il fut enterré. Tout le royaume le pleura, le roi lui-même endossa les habits du deuil, comme pour un père, durant 40 jours [2]), jusqu'à la naissance de son fils Wakhtang, qui mit fin à ses dou- 212
leurs. Quant aux Qiphtchaqs, ils les établit avec leurs femmes dans des lieux agréables, et les emmenait dans ses expéditions, au nombre de 40000 guerriers d'élite [3]). Il les pourvoyait de chevaux et d'armes. Ils avaient, en outre, 5000 esclaves choisis et dressés à la fatigue, tous convertis au christianisme, gens d'expérience et de valeur éprouvée. Les Qiphtchaqs eux-mêmes embrassaient petit-à-petit la religion chrétienne, qui, chaque jour, faisait de nombreux prosélytes. Après les avoir ainsi réunis, distribués par familles, et leur avoir assigné des généraux et des commandants; après avoir mis sur pied les troupes de son propre royaume, cavaliers d'élite, bien montés et ne sachant pas tourner le dos, lui-même, général sans pareil, marchant avec eux et au premier rang, comme on le raconte de l'antique Kaï-Khosro, il se mit à leur tête et commença à faire des courses dans la Perse, dans le Chirwan et dans la Grande-Arménie [4]). Toujours actif et infatigable, il mettait sur pied et conduisait ses troupes, dans le temps et de la manière la plus propice; il les dirigeait, les employait suivant les plans de sa haute sagesse: qui eût pu lui résister et combattre contre lui?

Si l'Ecriture compare le Macédonien à un tigre ailé, pour l'impétuosité de son attaque, pour la rapidité de sa marche à travers le monde, pour la variété infinie de ses exploits et de ses entreprises, notre monarque, ce nouvel Alexandre, quoique postérieur à l'autre, ne lui était pas inférieur par ses actions, par sa prévoyance, par sa bravoure, et selon moi il l'emportait sur lui, dans les choses mêmes où ce prince excellait. Autant, par ses qualités corporelles, l'un se distinguait en ce monde et était supérieur à ses contemporains et égaux, autant la piété et les perfections chrétiennes de l'autre, jointes à celles d'un ordre matériel, le mettaient au-dessus de tous les premiers. Il n'accordait ni sommeil à ses yeux, ni repos à ses paupières, ni délassement à son corps; il ne se livrait point aux plaisirs ni aux jouissances charnelles; il ne recherchait ni la boisson, ni la bonne chère, ni les chants, ni la débauche, ni aucune des douceurs qui enchaî-

[1]) Génath; v. sup.

[2]) Chron. arm. « durant 20 jours, » différence qui s'explique par l'analogie des lettres numérales ի 20, խ 40.

[3]) Chron. arm. « 40,000 maisons, avec les enfants, et en outre 500 jeunes gens, que le roi nourrissait dans son palais » Cette adjonction des guerriers du N. aux troupes géorgiennes est aussi indiquée par Matth. d'Edesse, qui parle, p. 230, de 15,000 Qiphtchaqs et de 500 Alains, outre une centaine de Francs, qui prirent part à une expédition dont il sera parlé plus bas, en détail.

[4]) i. e. dans la vraie Arménie, par opposition à l'Arménie géorgienne, ou Somkheth.

nent les sens et l'âme; enfin il ne s'occupait que d'oeuvres spirituelles, qui domptent l'indolence de la volonté. Considérez donc tout ce qu'il fit durant ces quatre années, et ce que j'aurai à dire, qui n'est, de beaucoup, que la moindre partie de l'ensemble.

213 Le roi avait l'habitude de s'en-aller en Aphkhazeth, tout exprès pour tromper les Turkomans hivernant au bord du Mtcouar, dont les espions l'environnaient et observaient ses mouvements. Etant un jour allé à Gégouth, il passa de-là à Khouphtha [1]) et les surprit de cette manière: c'était en l'année 1120—340. Instruits de son éloignement, ils passèrent en grand nombre à Botora [2]), pour y hiverner; mais le 14 de février, le roi, qui ne s'était pas endormi, fondit sur eux, à l'improviste et d'un vol rapide. A peine quelques-uns purent-ils monter à cheval et s'enfuir; il se fit là quantité de butin et de prisonniers. De-là étant allé sur le Ghanoukh, le premier jour du Carême, il prit la ville de Qabala [3]), dans le Chirwan, et rapporta dans son royaume une masse d'or, d'argent et de richesses diverses. Rentré dans le Karthli, il réunit vivement ses troupes, se porta dans le Chirwan, le 7 mai [4]), le parcourut, depuis Arabia-Lidjatha [5]) jusqu'à Chichtlantha et Kourdéwan [6]), et revint dans le Karthli, chargé de butin.

Dans ce même temps les commandants du Chirwan et de Derbend en étant venus aux mains, Aphridoun fut tué et les Chirwaniens taillés en pièces, au mois de novembre. Le roi alla à Achorna [7]), fondit sur les Turkomans et fit un butin considérable, ainsi que beaucoup de prisonniers. Sur la route qu'il suivait il attaqua encore les Turkomans, à Sewgelamedj, et ne laissa pas dans leurs tentes un seul homme pour pleurer leur défaite: tout cela eut lieu dans une seule année.

L'hiver suivant il alla dans l'Aphkhazeth, jusqu'à Bidchwinta, et régla les affaires du pays, en répandant ses faveurs sur ceux qui les méritaient, arrêtant et châtiant les coupables. Comme l'hiver était rigoureux et la neige abondante, les Turks, informés que le roi était dans une contrée lointaine, arrivèrent sans précautions sur les bords du Mtcouar; mais le lion n'était pas timide [8]), aucun obstacle ne l'arrêtait, et il ne dormait

[1]) Au lieu de ce nom Wakhoucht, p. 54, donne celui de Khophi; c'est une rivière et une localité de la Mingrélie, au N. du Rion. Ici la Chron arm. parle d'une expédition contre les Turks en quartiers d'hiver à Thoukhars. Sur Khouphtha, v. p. 325 et n. 1; cf. Khophath, p. 320.

[2]) Chron. arm. «à Boughouria;» deux formes qui me sont également inconnues. Cf. Sabotarel, sup p. 169.

[3]) Chron. arm. Capakaghak.

[4]) Chron. arm. «le 5 mai.»

[5]) Lijatha, M-it Théim.

[6]) Ibid. «De Laïjk jusqu'à Kourdavan et Khchtalan.» Wakhoucht, p. 54, écrit *Chimchata* le second de ces noms, sans mentionner le premier. Je ne connais pas ces deux localités, mais la première a quelque analogie avec *Laïch*, dans le Chirwan, d'où les Tatars viennent acheter le cuivre des mines d'Alawerd, ou plutôt de Lalwar, en Géorgie; Eichwald, Reise an d. kasp. Meere, 1837, t. I, p. 449.

[7]) Wakhoucht, p. 54, écrit Achoran. C'est le canton arm. d'Achorni, situé au voisinage du Basian.

[8]) Dans cette petite phrase le M-it R porte: [illegible] «le combat n'avait pas honte;» tandis

pas quand il fallait combattre. Il quitte promptement l'Apbkhazeth, au milieu des neiges amoncelées; il fait ouvrir sur le mont Likh un passage, dont les tranchées avaient trois coudées de hauteur. Ayant trouvé ses soldats tous prêts, il se jeta sur le sultan [1]), avant même qu'on en eût la nouvelle dans le Karthli. Son armée remplissait le Karthli, depuis les montagnes jusqu'au Mtcouar, depuis Gag jusqu'à la Berdoudj [2]): tout fut passé au tranchant du glaive, au point qu'il ne resta personne pour en porter la nouvelle: c'était au mois de mars 1121 — 341.

Au commencement du printemps le Mtcouar étant devenu si gros que ses eaux débordèrent de leur lit, les Turkomans, se fiant là-dessus, s'établirent négligemment à Barda. Le roi, qui en fut instruit, passa le Mtcouar à la nage, vers Alon [3]), avec les 214
Qiphtchaqs, tandis que l'état du fleuve empêchait que l'on ne se doutât de rien, battit les Turks, ruina Arabia et Barda [4]), et revint chez lui tranquillement, avec un riche butin, étant resté là deux jours: c'était au mois de juin.

Réduits aux abois par ces défaites, les Turkomans, les marchands de Gandza, de Tiflis, de Dmanis [5]), se rendirent auprès du sultan et dans toute la Perse, le visage, les mains et même tout le corps teint de noir; ils racontèrent les maux dont ils étaient affligés, émurent la compassion et excitèrent partout un chagrin extrême. Mandant alors Dourbez, roi d'Arabie [6]), fils de Sadaq, le sultan lui confia son fils Malik [7]) et toutes ses troupes, sous le commandement d'Elghazi [8]), fils d'Ordoukh [9]), homme *héroïque* [10]) et

que dans mon M-it je lis : [illegible] «le lion n'avait pas honte.» Quoique ce sens soit un peu extraordinaire, il est pourtant plus grammatical. Quant à la variante, elle s'explique par l'analogie existant entre [illegible] *h* et [illegible] *l* dans le caractère khoutzouri, dans lequel était écrit l'original.

[1]) Chron. arm. : «Il marcha vers Khounan.»

[2]) Chron. arm. : «Il passa à Bardav, où il extermina par le glaive tout ce qui s'était réfugié dans les villages.»

[3]) Chron. arm. «Il vint à Khounan ;» ce qui est plus exact, car on ne connaît pas de localité du nom d'Alon, sur le Mtcouar.

[4]) La rédaction embrouillée de cette phrase offre quelques difficultés : [illegible]

[5]) Wakhoucht, p. 54 : «Et de Bana,» [illegible]

[6]) Chron. arm. «Et les émirs de Mésopotamie.»

[7]) Sur Malik v. l'Addition à ce règne.

[8]) Wakhoucht le nomme Ielghouz. Ce général, qui était alors émir d'Alep, avait déjà fait deux incursions, en 1094 et quelques années après, du côté d'Ani. Dans la première, son frère fut tué par les troupes de Manoutché; dans l'autre Manoutché pensa périr, et ne fut sauvé que par ses soldats arméniens, dans une rencontre qui eut lieu au canton d'Archarounik ou Achornik. Il mourut en 1127, laissant deux fils, Soliman et Timourtach; Matth. d'Ed. p. 220, 232; Tchamitch, t. III, p. 16, 17; Vardan, le nomme Khazi, p. 87.

[9]) I. e. d'Ortokh.

[10]) Il y a ici le mot [illegible], et dans mon M-it [illegible], qui m'est absolument inconnu et ne se trouve dans aucun dictionnaire. M. Dorn croit que ce peut être l'ancien persan *tahman*, héros.

très habile. Il mit sur pied tous les Turks en état de porter les armes, depuis Damas et Alep, l'atabek de Gandza, avec toutes ses forces, et tous les émirs du Somkheth: c'était en 1121—341.

Tous ces chefs étant réunis et pleins de confiance dans leur multitude, qui, semblable aux sables de la mer, remplissait le pays, entrèrent le 18 d'août [1]) dans le Thrialeth, à Manglis, à Did-Gorni, où il y avait à-peine assez de place pour leurs pieds. Comme le brave roi David, dont l'âme était inaccessible à la crainte, sut disposer ses troupes! avec quelle habileté, quelle vigueur, il mit ordre à ses affaires! avec quelle intrépide lenteur, quelle expérience et quelle sagesse, il régla tout et préserva ses troupes de tout malheur! Pour moi, je pense que, parmi les sages de ce monde, il n'en est pas un seul en état de redire chacune de ces choses, en les appréciant convenablement.

Dès le premier combat, il vainquit et mit en fuite l'armée ennemie; car la main du Très-Haut l'assistait, une force surnaturelle le protégeait, ainsi que le saint martyr Giorgi, qui, visiblement et aux yeux de tous, conduisait les bataillons et frappait de sa propre main la race impie de ses agresseurs. Les infidèles les plus ignorants le confessèrent ensuite, et nous racontèrent la merveille du protomartyr Giorgi: de quelle manière celui-ci avait abattu les meilleurs cavaliers de l'Arabie; avec quel bonheur, quelle vigilance il
215 avait poursuivi et immolé les fuyards, dont les cadavres couvrirent les plaines et les vallées. Notre camp, ou pour mieux dire, tout le royaume, se remplit d'or et d'argent, de chevaux arabes, de mulets syriens, de tentes, de tapis et de tapisseries, de superbes ustensiles de guerre, de toute espèce, de tambours, de balistes [2]), de coupes magnifiques servant aux banquets, de bassins pour les bains et pour la préparation des mets; où trouver du papier, de l'encre, pour tout décrire? Quand on voyait les rois d'Arabie emmenés captifs par des paysans, qu'est-il besoin de parler des autres héros?

En commençant mon récit, je me suis senti prendre en pitié ces grands et fameux écrivains grecs, Homère et Aristote, et le Juif Josèphe, dont l'un a arrangé l'histoire des Achille de Troie; raconté les combats d'Agamemnon, de Priam, d'Achille, d'Hector, puis ceux d'Ulysse et de Phiresté [3]): qui fut vainqueur, et de quel ennemi. Le second a redit les triomphes, les exploits, les conquêtes d'Alexandre; le dernier a décrit les terribles catastrophes causées aux gens de sa nation par Vespasien et par Titus [4]). Par l'in-

[1]) En 1123 — 343, Wakhoucht, p. 55. Si cet auteur ne se trompe pas, il est assez vraisemblable que l'année 1121, qui se voit à la fin du paragraphe précédent, est une fausse leçon, au lieu de 1122, sans quoi il y aurait une répétition de date. Mais la suite fera voir que Wakhoucht n'a pas calculé exactement, et que tout au plus sommes-nous en 1122.

[2]) L'auteur emploie le même mot dont il est parlé p. 269 de ce volume, n. 4. Ne devrait-on pas lire, au contraire, quelque chose comme *φιάλη* fiole.

[3]). Tous ces noms grecs sont défigurés dans la transcription. Il me paraît qu'au lieu de «des Achille de Troie,» il faut [illegible] «des Achéens,» venus à Troie, et que *Phiresté* doit se lire *Pyrrhus*.

[4]) Les exploits des Machabées, ceux d'Alexandre et de Titus; Chron. arm.

suffisance des faits et de la matière historique, tous trois se sont jetés dans les amplifications de l'art oratoire, ainsi que le dit un jour Alexandre lui-même: «Ce n'est pas toi qui fus grand, o Achille, mais tu as rencontré dans Homère un grand panégyriste [1].» En effet, durant 28 ans que se prolongea le guerre de Troie, il ne se passa rien qui fût digne de louange. Quant au roi David, il se heurta trois fois contre ces masses nombreuses, et dès la première rencontre elles ne purent lui résister. Si ces sages auteurs avaient eu des matériaux tels que les exploits de David, et les eussent exposés avec toute la rhétorique convenable, ils eussent fait alors quelque chose de distingué. Mais c'en est assez sur ce sujet.

L'année suivante, le roi prit d'emblée la ville de Tiflis [2]), qui avait été 400 ans au pouvoir des Persans, et se l'appropria, pour qu'elle fût à jamais l'arsénal et la résidence de ses fils: ce fut en 1122 — 342. [3])

L'année d'après, le sultan vint dans le Chirwan, s'empara du chirwan-chah et de la ville de Chamakhia, et envoya au roi, par un exprès, une lettre ainsi conçue: «Tu 216

[1]) Littér. «un panégyriste de grandes choses.»

[2]) L'historien des Orbélians (éd. S.-Martin, p. 78) attribue au grand général Ivané Orbélian le mérite de toutes les conquêtes du roi: «Il recula par son extrême bravoure les frontières de la Géorgie, en combattant contre les Turks, et enleva à ces derniers Tiflis, Gag, Thavouch, Térounacan, Loré et Ani, en 572—1123.» Ces exploits valurent à Ivané le don de Darbas, au canton d'Agarac, la confirmation de la propriété de Samchwildé, et la ville de Loré.

[3]) Cette date est d'accord avec celle donnée par Matthieu d'Edesse, p. 230; v. l'Addition à ce règne. Il est vrai qu'à la p. 235, citée ibid., le même auteur reparle de la prise de Tiflis, sous l'année 1123, conjointement avec d'autres conquêtes de David, mais on voit par la forme même de ce second passage, que c'est un résumé, un panégyrique abrégé du roi, qui n'a pas la tournure d'une date positive, sans quoi il faudrait croire que le monarque géorgien prit deux fois Tiflis, en 1122 et 1123. On a vu, sup. p. 245, que Tiflis fut occupé par le général Habib vers le milieu du VIIe siècle, mais que la conquête définitive de la Géorgie ne remonte guère au-delà de l'an 730: ainsi l'expression dont se sert l'Annaliste n'est qu'un nombre rond. Samuel d'Ani (Ed. de Zohrab), place la prise de Tiflis en 571 de l'ère arménienne, ce qui, d'après son système chronologique rectifié, équivaut à 1122. Abou-l-Faradj, dans sa Chronique syriaque, donne la même date, mais dans la Chronique arabe, il indique l'an 1121; et attribue cette conquête aux Khazars; ou plutôt son traducteur, Pococke, a confondu les Khazars avec les Djourz ou Géorgiens, dont le nom s'écrit avec les mêmes lettres حرر, et ne peut être distingué que par les points diacritiques خزر, جرز; v. S.-Martin, Mém. t. II, p. 234, où toutes ces dates sont réunies et discutées. Wakhoucht, p. 55, donne la date 1123 — 345.

Nombre d'auteurs musulmans parlent du siége et de la prise de Tiflis, mais avec de légères variantes concernant la date: en attendant les extraits que je donnerai dans l'Addition à ce règne, extraits qui m'ont été communiqués par M. Fraehn, ou qui se trouvent dans un article de M. Defrémery, Journ. asiat. Juin 1849, voici les résultats. Suivant Abou-l-Féda et Hadji-Khalfah, Tiflis fut pris en 514 de l'Hégyre, 1120, 1, de J.-C.; suivant Iakout et El-Aïny, ce fut en 515 — 1121, 2; suivant Déhéby et Haméki, en 516—1122, 3; enfin, d'après Ibn-Késir, en 517—1123, 4. La durée du siége, deux ans, énoncée par Séhéby, peut servir à concilier en partie ces diverses opinions.

es le roi des forêts, et jamais tu ne descends en plaine. Voilà que j'ai pris le chirwan-chah [1]), et que j'exige de lui le kharadj. Si tu le veux, envoie moi des présents convenables; si non, viens me voir en toute hâte.» A cette lecture, le roi mande sur-le-champ toutes ses troupes, qui s'empressent d'accourir de tous les points du royaume, et se met en campagne contre le sultan. Les Qiphtchaqs seuls furent passés alors en revue, et il se trouva sous les armes 50000 combattants. Informé de la marche, du nombre et de la force des troupes royales, le sultan effrayé quitta les plaines où il campait et rentra précipitamment dans sa ville, s'appuyant d'un côté sur une forêt et sur des retranchements, de l'autre, sur les murs de Chamakhia. Le roi, qui en fut instruit, ne jugea pas convenable d'aller attaquer un ennemi en retraite; se prosternant à terre, il offrit ses actions de grâces à la bonté céleste, qui protége l'humanité: pour lui, il resta où il était.

Tel qu'un esclave en peine, le sultan eut alors recours aux prières multipliées, aux présents, aux messages les plus actifs: ce n'était plus des cadeaux ni le combat qu'il demandait, mais la permission de fuir, et ce, non en sultan, mais du ton le plus humble, car il éprouvait depuis longtemps les horreurs de la faim et de la soif. Ce jour-là, les gens du roi taillèrent en pièces environ 4000 hommes, commandés par Aghsounthoul [2]), atabek du Ran, qui se rendait près du sultan avec un corps nombreux, et qui put à-peine s'échapper, seul. Le sultan ne l'eut pas plutôt vu qu'il décampa à la dérobée, cette nuit même, et s'enfuyant de Sasdoun, rentra dans ses domaines par une autre route. Après un tel succès, le roi s'en retourna, rendant grâces à Dieu.

S'étant reposé durant quelques jours, le mois suivant, c'est-à-dire en juin, le roi rentra dans le Chirwan, s'empara de Goulistan, la principale résidence du Chirwan-Chah, conquit toute la contrée, malgré des chaleurs excessives, et ramena dans le Karthli ses sujets, riches de toute espèce de butin. Dans le mois de la vendange (octobre) il passa à Gégouth, chassa, se divertit et régla toutes les affaires du pays. Etant allé dans le Karthli au mois de mars *suivant* (1124), il prit la ville de Dmanis; en avril, il attaqua à Chabouran [3]) le commandant de Derbend, tailla en pièces les Kourdes, les Lesguis, les

[1]) შარვაშა ou შარვაშე; cf. p. 274 შარვაშე.

[2]) Chron. arm. Askhandoul. Certainement il s'agit ici du chef turk nommé Aghsngoïr ou Aghsngour, par Matth. d'Edesse, qui parle très souvent de ses expéditions; p. 156, 159, et pass. Il marcha contre Nicée, en 1092, s'entendit en 1094 avec l'émir Bouzan, pour faire périr Ismael, beau-frère de Mélik-Chah; mais il n'est point dit qu'il soit jamais venu en Géorgie ni au voisinage. Il fut tué avec son complice, peu de temps après, dans une bataille contre le sultan Doudouch.

[3]) Je traduis ainsi, prenant Chabouran pour un nom de ville, parce que Vardan, p. 94, dans un passage cité en entier dans l'Addition à ce règne, dit positivement que les conquêtes de David s'étendirent jusqu'à la ville de Chabouran (qui est Chabran, dans le Daghestan). D'autre part le M-it R porte *Babouran*, et Wakhoucht écrit *Babour;* mais la confusion des lettres *Ch* et *B* étant impossible en arménien, je m'en tiens à cette lecture. C'est peut-être ce passage des Annales, combiné avec la tradi-

Qiphtchaqs obéissant à ce chef, s'empara des citadelles de Ghasanni [1]) et de Khozaond, 217
et des contrées environnantes. Bientôt, s'élançant comme un aigle, il conquit, au mois de mai, les citadelles du Somkheth, Gagni, Térounacan, Kawazin, Norberd, Manasgomni et Nalindjakar [2]). En juin, il se mit en marche, traversa le Djawakheth, Cola, Carniphola, le Basian, jusqu'à Sper: tout ce qu'il y trouva de Turkomans fut taillé en pièces ou fait prisonnier. De-là il vint à Bouïatha-Qour, brûla Olthis et revint dans le Thrialeth, après ces glorieux exploits; à quelques jours d'intervalle, ses soldats rentrèrent chacun chez lui. [3])

Le 20 du mois d'août, comme il était aux sources de Bojana [4]), les secrétaires des grands d'Ani vinrent lui offrir la reddition de cette place. Aussitôt il expédie de toutes parts des lettres de convocation, et trois jours après, 60,000 cavaliers étaient près de

tion de portes de fer placées à Derbend par Alexandre-le-Grand, qui a fait croire que le roi David avait rapporté de ce pays deux battants de portes en fer, d'ont l'un se voit encore de nos jours, à Gélath, en Iméreth, dans une petite chapelle de S. Georges, où est le tombeau de ce prince. Or dans aucun passage de sa vie il n'est dit qu'il ait poussé jusqu'à Derbend, expédition qui eût bien valu la peine d'être consignée dans l'histoire. En second lieu, sur le battant en question on lit une inscription arabe, qui porte qu'il a été fabriqué en l'an 455 de l'hégyre, 1063 de J.-C., par ordre de Chawir, fils de Fazl, dont la généalogie se trouve plus haut, p. 344. On sait que les ancêtres de Chawir, ou Abou-l-Séwar Ier, résidaient à Gandza; et si rien n'empêche de croire que leur autorité et la sienne se soient étendues au N., jusqu'à Derbend, du moins rien ne le prouve. Il me paraît bien plus raisonnable de croire, avec M. Fraehn (Dissertat. sur l'inscription des portes en question, Mém. de l'Ac. sc. mor. et pol. t. III, p. 531—546), que cette porte a été enlevée ou de la résidence même d'Abou-l-Séwar, ou de Barda, ou enfin de l'une des villes du Chirwan, durant l'une des expéditions faites dans ces contrées par le roi David II, et notamment dans les dernières années de sa vie, quand il réduisit à l'extrémité, par ses victoires, Mélik, sultan de Gandza. Cette conjecture, si vraisemblable, se trouve confirmée par deux passages de Ciracos, au Mus. asiat., p. 51 et 93, desquels il résulte qu'en l'année arménienne 588 — 1139, Gantzac fut renversée par un horrible tremblement de terre, qui changea en lac un petit ruisseau sortant du mont Alharac, au voisinage de la ville, et que le roi Démétré, père de David et de Géorg, après avoir pillé la malheureuse cité, « en emporta les portes dans son pays. » Vardan parle du même tremblement sous la même date; des passages de Bar-Hébraeus, de Déhéby et d'Aïni, dont je dois la communication à mes savants collègues, MM. Fraehn et Dorn, le mentionnent aussi, en 533 de l'hégyre, 1138 — 39. Quant à l'enlèvement des portes, une inscription géorgienne, dont M. Fraehn a donné une portion *loc. cit.* et que j'ai recueillie à Gélath, plus complète, nous apprend, « que le roi Dimitri enleva lesdites portes en la 13e année de son règne: » ainsi il ne peut plus rester de doute à ce sujet. V. le texte de Ciracos, déjà imprimé, dans l'Arménie ancienne d'Indjidj, p. 312; les détails se trouveront plus au long dans mon Voyage. Sur Al-Harak ou Hérek, montagne et fort, à une journée de Gandza, v. Geographica Caucasica, dans les Mém. de l'Ac. t. VII, p. 539, 547, Mém. de M. Dorn.

[1]) Wakhoucht « Ghisanni. »

[2]) Chron. arm. « Khalindjkar, . . Manasagom. »

[3]) V. l'Addition, Sur le règne de David II, relativement à cette campagne.

[4]) Chez Wakhoucht, p. 55, et Géogr. de la Gé. p. 101, Bojano.

lui. Il part, arrive le troisième jour, prend sans coup férir la ville et les citadelles, les villages et les territoires qui en dépendent, emmène Aboulséwar, [1]) ses huit fils [2]), leurs servantes et leurs femmes, et les envoie dans l'Aphkhazeth. Laissant la garde d'Ani aux aznaours meskhes, il rentra dans le Karthli. Après avoir donné quelques jours de repos à ses troupes, il alla dans le Chirwan, prit la ville de Chamakhia, la citadelle de Bigrit [3]) et tout le Chirwan, laissa de fortes garnisons, de soldats du Héreth et du Cakheth, dans les villes et les citadelles, et chargea l'archevêque Suimon Dchqondidel, son principal secrétaire, de diriger, de surveiller l'administration du pays. Ce Suimon, alors titulaire de Bédia et d'Alawerd, suivait les traces de son oncle maternel Giorgi [4]) : c'était un homme accompli en sagesse. Ayant mis ordre aux affaires de Chirwan et comblé de bienfaits les Kourdes, les Lesguis, les Tharas, le roi revint dans le Karthli. Là il assigna à ses Qiphtchaqs des quartiers d'hiver [5]), des vivres, des commandants, régla l'administration du Karthli, du Somkheth, d'Ani, et forma pour le printemps de grands projets pour de vastes expéditions militaires. Nul, en effet, n'osait lui résister; le sultan tremblait de crainte, en pensant à lui, dans le lieu où il se trouvait; se regardant à peine comme maître des villes et contrées formant depuis longtemps ses domaines; quelque éloigné que fût le roi, dormant il rêvait la peur, éveillé, la mort. Aussi lui envoyait-il
218 coup-sur-coup des messagers avec des présents, afin d'apaiser sa face. Il lui faisait offrir toute sorte d'armures belles et précieuses, des oiseaux et des bêtes étrangères et rares. Il sollicitait paix et amitié, et cessation d'incursions de la part des Qiphtchaqs; quoi qu'il lui en coûtât, il voulait seulement assurer sa tête et son repos là où il demeurait. Selon moi, notre brave monarque se fit payer plus d'une fois les terres, les prisonniers et les richesses enlevées à ses père et aïeux; il pacifia son pays, le fit regorger de toutes sortes de richesses, en releva, en repeupla les ruines; de sorte qu'en compensation des désastres précédents notre royaume refleurit, mieux que jamais, au sein de la tranquillité et de l'opulence. Tel est le récit de ses royales expéditions, combats et fatigues, de ses victoires et triomphes, de ses nombreuses occupations et conquêtes de grands royaumes et de vastes principautés; tels sont les faits et gestés qu'il accomplit, dont nos faibles et humbles paroles n'ont fait connaître qu'une partie, au milieu de tant de cho-

[1]) Manoutché, père de cet émir, était mort en 1110; Samouel d'Ani.

[2]) Wakhoucht, p. 55, écrit: « Les Alphasarians » (i. e. les fils d'Abou-l-Séwar), qui avaient changé en mosquée l'église de la ville sous l'invocation de Se. Catronicé, fille de l'empereur de Grèce. » Je n'ai point d'autres renseignements sur ces noms ni sur ces faits. Notre auteur ajoute que le roi rassembla le catholicos et les évêques, pour consacrer de nouveau l'église, et que s'approchant du tombeau de Catronicé, il dit: « O reine, je te félicite de ce que ton église a été retirée des mains des Agarians. » Alors, du fond de la tombe, les assistants étonnés entendirent une voix, qui remerciait Dieu.

[3]) Wakhoucht écrit *Biwrit.*

[4]) V. sup. p. 211 sqq.

[5]) La série des faits nous amène forcément à l'hiver de l'an 1124.

ses grandes et impossibles à décrire pour l'historien; comme si nos efforts pouvaient donner une idée du lion par sa griffe [1]), de la qualité de tout une étoffe, par un petit morceau de la lisière, de l'homme par son ombre: choses à quoi il ne faut pas penser.

En voyant l'accomplissement de ces entreprises mondaines, on se demandera peut-être: comment la religion et la pratique des vertus spirituelles a-t-elle pu laisser le temps, je ne dis pas de les exécuter, mais de les concevoir et combiner; car il y en a plus qu'il ne faut pour qu'un homme vivant dans la chair puisse les diriger et les faire réussir? Or dans quel état d'abaissement a-t-il trouvé son royaume, et à quelle hauteur l'a-t-il élevé, jusqu'où n'a-t-il pas reculé ses limites, en substituant les triomphes aux revers! En pensant à tout cela, si vous en faites un crime au roi, sachez que, si l'on examine les faits, si l'on veut bien les comprendre, toutes ces entreprises mondaines paraîtront misérables et moindres que rien, comme elles sont en effet faibles et passagères, en les comparant aux saintes oeuvres, dont les fruits sont immuables et éternels, que faisait le roi, de préférence et avec plus d'assiduité, et dont nous rapporterons quelques-unes entre plusieurs, puisant, pour ainsi dire, une tasse d'eau au Mtcouar. Salomon, au com- 219
mencement du livre de la Sagesse, dit: «Acquiers la sagesse;» et David, le père de Dieu: «La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.» Or David avait, dès son enfance, acquis la crainte du Seigneur, qui s'accrut en lui avec les années, et produisit de tels fruits, que son existence en fut embellie doublement, que ses oeuvres en portèrent le cachet, dans les dispositions de sa vie mondaine, et dans ses progrès spirituels.

Apprenez maintenant avec quelle pénétration il trouva la crainte du Seigneur, mère de la sagesse, et dans les saintes Ecritures le principe même de cette crainte. Il aima tendrement tout ce qu'il y avait des Ecritures, tant anciennes que nouvelles, traduit des autres langues en géorgien. Y plaçant toute sa confiance, comme un autre Ptolémée, il les affectionna et se les appropria tellement qu'on eût dit que c'était toute sa vie, le centre de tous ses mouvements. C'était sa nourriture, savoureuse entre toutes, sa boisson chérie et préférée. Nuit et jour, dans ses allées et venues, dans ses expéditions continuelles, dans ses travaux sans repos comme sans fatigue, les livres, dont il chargeait plusieurs mulets et chameaux, étaient ses délices, son régal, son utile exercice. Aussitôt qu'il descendait de cheval, sa main, avant tout, s'armait d'un livre et ne le quittait que par lassitude. Après le repas du soir, au lieu de dormir ou de faire tout autre chose, il recommençait à lire. Ses yeux se lassaient-ils, il les remplaçait par ses oreilles, et alors, auditeur non distrait, mais extrêmement attentif, il analysait, questionnait, ou plutôt expliquait la valeur et le sens intime des textes. Voici qui est plus merveilleux: chacun sait que la chasse est, de toutes les actions, la plus turbulente, qu'elle enchaîne et captive ceux qui s'y livrent, au point qu'ils ne pensent à autre chose qu'à découvrir et poursuivre le gibier, et qu'aux moyens de s'en rendre maître; or l'application du roi triomphait même de cet exercice. En chassant, il tenait un livre à la main, et le donnait à un

[1]) Cf. p. 262.

serviteur dès que le moment était venu de commencer la poursuite. Et ne pensez pas qu'il revînt les mains vides, ayant perdu sa peine! Quel chasseur l'égala jamais ou déploya plus d'adresse! On dit qu'un certain Juif, nommé Mosomakhos, était le plus habile des soldats d'Alexandre, à ajuster et décocher un trait; qu'Achille, parmi les Grecs, avait été instruit dans cet art par un centaure; que le Persan Bahram-Djour y faisait
220 des coups merveilleux: mais vraiment pas un seul d'entre eux ne fit rien de comparable à ce dont nous avons été témoin.

Je citerai encore une autre preuve de son amour pour les livres, qui ne renferme rien que de vrai, car Dieu extermine tout menteur. Souvent il plaçait devant lui et lisait l'Apostolaire; quand il l'avait achevé, il faisait une marque à la fin du livre, et au bout de l'année il comptait ces marques, au moyen desquelles nous trouvâmes un jour, qu'il l'avait lu 24 fois. Entre beaucoup de faits qui appuient ce que j'avance, j'en alléguerai encore un seul. La ville de Tiflis n'était pas alors, comme aujourd'hui, entièrement sous le joug de l'obéissance, et regorgeait du sang des chrétiens; car il y avait parfois du tumulte, et l'on tuait sans motif tous ceux que l'on rencontrait. D'autres fois les chrétiens, qui allaient et venaient, se jetaient sur les Turks, marchant en caravane, les faisaient captifs ou les massacraient, en sorte que le pays en souffrait beaucoup, au grand déplaisir de David. Il arriva un jour une nombreuse caravane de Gandza, suivie de beaucoup de Turks. Le roi, qui en fut informé, envoya quinze braves serviteurs, enlever le bétail des habitants, paissant à Lodchin, espérant que les Turks sortiraient pour les poursuivre, et qu'il aurait occasion de les exterminer. Pour lui, avec seulement 300 hommes, il se cacha dans les vallées d'Aw-Dchala. Ne se fiant aux yeux de personne, il s'avança seul, sans autre arme que le cimeterre, tenant un livre de religion et recommandant à ses gens de ne pas bouger avant qu'il vînt les rejoindre. Suivant leurs instructions, les serviteurs détournèrent le bétail, et furent suivis par une centaine de Turks. Après un combat acharné, les serviteurs lâchèrent prise, et ayant eu leurs chevaux tués, continuèrent à se battre vigoureusement, à pieds. Le roi, qui était descendu de cheval et ne croyait pas à un si prompt retour, entama sa lecture, et se passionna tellement pour cet exercice, qu'il oublia entièrement de quoi il s'agissait. Cependant le bruit de l'engagement parvient à son oreille; il quitte aussitôt son livre, monte à cheval, s'avance dans la direction des voix et aperçoit ses gens dans une position si critique. Comme le détachement était loin de-là, et qu'en allant le prévenir il eût causé la mort de ses serviteurs,
221 il s'élance soudain, avec la rapidité de l'aigle, disperse les Turks comme des perdrix, en abat autant qu'il fallait pour remonter ses serviteurs, et tous, montant à cheval, firent un tel carnage, que peu d'ennemis réussirent à rentrer en ville. Les routes étaient couvertes de leurs cadavres, et le cimeterre du roi, faussé par tant de rudes coups, ne voulait plus tenir dans le fourreau. Il rejoignit alors ses gens, qui lui firent beaucoup de reproches. N'admirez-vous pas, comme moi, cette application à la lecture, dans une rencontre qui ne permettait guère une telle distraction? mais c'en est assez là-dessus.

J'ajouterai encore que cette étude des livres, cette connaissance des actions des anciens rois, ayant gouverné sagement, ou des revers des autres, s'il ne l'eût appliquée à sa propre direction, s'il n'en eût fait la règle de sa conduite et n'en eût tiré profit; s'il n'eût, comme le dit Salomon, connu aussi les circonstances des temps, l'explication des paraboles, en comparant le passé à l'avenir, les choses ne se seraient pas passées ainsi: il n'aurait pas porté si haut, plus haut qu'aucun autre, la verge de la royauté, alors abattue, si pesante et vraiment si difficile à tenir; car il l'emportait en sagesse sur les Gabasael et sur Etham l'Israélite [1], dont parle l'Ecriture [2]). Comment pouvoir énumérer tout ce qui s'exige d'un roi? Administrer ou savoir diriger les affaires du pays qu'il gouverne, surveiller ses frontières, conquérir les contrées voisines, se préserver des dissensions, pourvoir au maintien de la tranquillité, s'occuper des expéditions militaires, connaître les ruses des grands, organiser les troupes, se faire craindre du peuple, décider des affaires d'administration et de justice, visiter les arsénaux, recevoir les ambassadeurs et leur répondre, récompenser convenablement les porteurs de présents, châtier avec clémence les coupables, décerner aux bons serviteurs d'abondantes gratifications, examiner les plaintes avec impartialité, analyser d'un coup-d'oeil juste les questions difficiles, ranger les armées en bataille, les diriger vigoureusement et tant d'autres détails, qu'il serait possible de tirer de l'abîme des devoirs d'un roi: en tout cela, nul des anciens ni des modernes ne fut son égal, ainsi que le démontrent les actes de sa sagesse, plus clairement, plus manifestement que les rayons du soleil. Il rendit le sultan son tributaire, il fit de l'empereur de Grèce l'un de ses familiers, il vainquit les gentils, ex- 222
termina les barbares, traita les rois en inférieurs, les souverains en esclaves, mit en fuite les Arabes, pilla les Ismaélites, pulvérisa les Persans, réduisit leurs seigneurs à la roture; en un mot, ceux qui étaient avant lui des rois, arbitres, géants, héros autrefois célèbres par leur bravoure et par leur puissance, il les réduisit en toute rencontre à l'état de bêtes brutes.

En ce qui concerne les vertus religieuses, ses actes spirituels, qui pourrait les concevoir, et, les concevant, quelle langue pourrait les redire? A l'exemple de Dieu, il jugeait ses peuples avec une rigoureuse impartialité, sans jamais faire pencher les bassins de la balance, ainsi que l'histoire nous l'apprend des jugements de Salomon, ainsi qu'on le raconte des décisions rendues par Moïse. Il possédait, à l'exemple du grand S. Antoine, la chasteté, la première des vertus. Pour ne rien dire de quelques actions de sa jeunesse, que Dieu même a oubliées, je sais avec certitude que, durant l'espace entier de dix années, *il reçut* [3]) les incorruptibles mystères de J.-C. avec une bouche pure,

[1]) Ou l'Ismaélite, suivant mon M-it.

[2]) J'avoue que je ne sais pas bien à quoi l'auteur fait allusion. Si les Gabasaels sont les Gabaonites, on sait que les gens de ce pays se sauvèrent, par une ruse adroite, des mains des Israélites entrant dans la terre promise; Josué, c. IX. Pour l'autre personnage, il m'est entièrement inconnu.

[3]) Le verbe souligné manque dans les trois copies.

une âme non souillée, une conscience tranquille et sans remords: j'en prends à témoin l'Etre véridique, résidant dans les cieux.

Faut-il encore parler de ses oraisons et de ses jeûnes, quand j'en ai dit assez? faut-il parler des monastères, des églises épiscopales, recevant de la cour du monarque l'exemple de la prière et des pratiques ecclésiastiques, comme si elle eût été le régulateur, parfait et sans aucune déviation, de l'exacte observation de la prière et du jeûne. Toute chanson impure, toute débauche, toute orgie, qui excite le courroux du ciel, était bannie des armées royales, et malgré la diversité considérable des langues et des nations, on eût cru s'y trouver dans le ciel. Et encore, il avait pour les pauvres tant de charité, que la mer et la terre étaient couvertes de ses bonnes oeuvres. En effet, il combla de biens les laures, les maisons conventuelles, les monastères, non seulement de ses royaumes, mais encore de la Grèce, de la Sainte-Montagne, de Bulgarie, de Syrie, de Chypre, de la montagne Noire, en Palestine [1]; ce fut surtout le tombeau de N.-S. et les
223 moines de Jérusalem qu'il enrichit de ses offrandes. Allant plus loin encore, il construisit un monastère sur le Sinaï, où Moïse et Elie virent le Seigneur; il lui donna des milliers de pièces d'or, les tentures, tous les livres d'église nécessaires, tous les ustensiles servant aux choses saintes, de l'or le plus pur; et ce qu'il donnait en secret, de sa propre main, qui le comptera, hormis le Père céleste, qui récompense au grand jour? Il avait, en effet, un petit sac, qu'il faisait remplir chaque jour de pièces d'or, par des gens de confiance, et que, le soir, il était et paraissait heureux de rapporter vide. Si parfois il n'en avait distribué que la moitié, ou n'avait rencontré personne, alors il le faisait mettre en réserve pour le lendemain, plein comme il était, et disait en soupirant: «Malheureux pécheur que je suis, je n'ai rien donné à J.-C.» Or cette aumône il ne la faisait point avec l'argent ramassé par ses percepteurs [2]), il ne la tirait point de ses trésors: c'était le produit du gain de ses propres mains, et un jour il donna à son directeur Ioané 24000 pièces d'or venant d'une telle source. Ne pouvant dire tout, je me contenterai de ce peu.

Ce ne furent pas seulement les monastères et les laures qu'il affranchit de toute vexation des administrateurs, mais encore les simples prêtres de son royaume furent exempts d'impôts et d'avanies, afin qu'ils pussent en toute liberté vaquer au service divin. Outre cela, combien d'églises il construisit, combien de ponts il jeta sur des rivières rapides, combien il pava en pierres de routes pénibles à franchir, combien de temples souillés par les infidèles furent par lui purifiés et rendus au culte, que de peuples païens devinrent fils du saint baptème et furent gagnés à J.-C.! Le but principal de ses efforts, c'était d'arracher toutes les nations au démon et de les consacrer à Dieu: aussi avait-il le don de l'apostolat, comme Paul, comme le grand Constantin. En outre, dans son

[1]) La Chron. arm. nomme encore la Cilicie.

[2]) ხელოსანი; cf. sup. p. 190.

passage à travers ses royaumes, avec des armées nombreuses, la rapidité de sa marche ne permettait pas aux affligés de lui présenter facilement leurs plaintes, malgré le besoin qu'ils avaient de l'examen et de la protection royale, de sorte que l'on en vit monter sur quelque éminence, sur un rocher, au bord de la route, ou, comme Zachée, sur un arbre. S'il se présentait de tels cas, et qu'il entendît là des murmures, il y avait des gens instruits, chargés par le roi d'examiner les requêtes et d'y donner satisfaction. 224

Combien de fois nous avons vu ses joues mouillées de larmes, quand il apercevait des gens en proie aux diverses maladies, dont notre corps faible et misérable offre le spectacle, comme il s'en rencontre surtout au pays de Kouthathis! Qui comptera les captifs délivrés par lui, rachetés à prix d'argent chez les Qiphtchaqs! Qui redira convenablement les honneurs rendus par lui aux moines, l'accueil amical qu'il leur faisait, les présents par lesquels il les délivrait des nécessités et des soucis de la vie!

Le sage monarque se distinguait encore en ce point, qu'il était craint et redouté par-dessus tous: Dieu lui avait accordé ce don, ce privilége admirable, que ni dans les contrées lointaines, ni dans ses royaumes, ni dans ses armées, pas un grand, pas un petit ne faisait une bonne action, ne tenait un mauvais propos dont il ne fût parfaitement instruit; aucun déportement, aucune parole n'était si secrète, qu'elle échappât à sa connaissance. Il découvrait même à certaines personnes leurs désirs et leurs pensées, au point de les épouvanter; il savait les pénitences et les vertus pratiquées par les moines et les hermites, au fond de lenrs cellules; il pouvait dire de combien de pas ils étaient éloignés de l'église, les louait et les complimentait sur leur patience.

Ne demande pas, lecteur, comment cela se faisait; convaincu de l'utilité d'un tel résultat, son but n'était pas d'en abuser, pour punir les propos injurieux ou blesser certaines gens par des sarcasmes; non certes, et bien loin de là. Mais par ce moyen-là il fut en état d'entreprendre et de faire réussir de grands et utiles projets; par-là, d'abord, ni grands ni petits n'osèrent concevoir aucune pensée déloyale ni perfide, ni aucun complot, s'emporter de paroles contre qui que ce fût, contre ses supérieurs, ses égaux ou même contre ses serfs; car chacun savait, qu'aussitôt sorti de sa bouche, le propos reviendrait infailliblement aux oreilles du roi. Plusieurs, en effet, furent punis et admonestés, en pareille rencontre. Aussi, durant tout le règne de David, ne se fit-il aucune conspiration, et chacun se tint avec soin sur ses gardes.

En ce qui concerne les pontifes, les prêtres, les diacres et les moines, et tous en 225
général, chacun, pour ce même motif, marcha avec régularité dans le sentier de la vertu, et la crainte qu'il inspirait empêcha de s'écarter du droit chemin, parce qu'on savait que le roi serait instruit de tout, qu'il louerait les actions vertueuses et punirait le crime et l'inconduite. Ni habitant des villages ou des villes, ni guerrier, ni personne d'aucun rang, d'aucun âge, ne s'aventura à suivre des voies détournées; chacun observa les loix et les canons. Tous furent fidèles à l'honneur; les libertins eux-mêmes respectèrent la décence: tous suivirent avec crainte la voie de la religion et de la paix. Ces importants résultats,

qui ne sont possibles qu'avec Dieu, il les obtint par sa conduite, avec plus de facilité que qui que ce soit: la crainte qu'il inspirait se répandit jusqu'aux extrémités du monde, et tout ce qui habite la terre trembla devant lui.

Or il se rassembla, un jour, devant lui, un concile très nombreux, d'évêques, d'abbés des monastères appartenant à la nation perverse des insignes méchants [1]) les Arméniens, qui, malgré leur complète méchanceté, s'imaginaient posséder la perfection de la science. Ils le prièrent d'ordonner qu'il se fît une réunion où la religion serait examinée et discutée: «Vaincus, disaient-ils, ils reviendraient à l'unité de la foi et anathématiseraient leur croyance; vainqueurs, ils demanderaient la grâce de n'être plus traités d'hérétiques ni maudits.» Le roi donc ayant mandé Ioané, catholicos de Karthli [2]), les évêques dépendant de lui, les religieux et l'interprète Arséni Iqalthoel [3]), qui savait les langues grecque et géorgienne, et qui était la lumière de toutes les églises, et avec lui beaucoup d'autres hommes sages et savants, il s'établit entre eux une dispute, depuis l'aurore jusqu'à la neuvième heure; mais ils ne purent rien terminer, parce que des deux côtés il n'y avait que désir de vaincre et chicane de mots, et qu'ils entraient dans des questions ardues, d'où il était difficile de sortir. Courroucé de ce résultat, le roi leur dit: «A titre de philosophes vous avez abordé, mes pères, des sujets profonds et inconnus. Pour nous, ignorants et gens tout-à-fait profanes, nous ne pouvons rien y comprendre. Il est à votre connaissance que, nourri dans les combats, je suis dépourvu de toute science et finesse: aussi vous dirai-je des choses simples et vulgaires, à la por-
226 tée d'un ignorant [4]).» Après cet exorde, il se mit à leur dire des paroles que certainement Dieu mettait dans sa bouche; par les sentences et les figures qu'il leur exposa, par ses admirables explications, qui n'admettaient ni contestation ni résistance, il les abîma, comme autrefois les Egyptiens, les mit hors d'état de répondre ni de parler, comme fit saint Basile les hérétiques d'Athènes; il les réduisit à une telle stupeur et impuissance, qu'ils s'avouèrent hautement vaincus et eurent seulement la force de dire: «Nous vous regardions, o roi, comme le disciple de ces maîtres, mais nous voyons bien que vous êtes le docteur des docteurs, et que nous qui passions pour vous maîtres, nous n'attei-

[1]) Je n'ai pas besoin de protester contre ces odieuses qualifications de tout un peuple, imaginées par les haines religieuses; du reste, les historiens arméniens non seulement ne le cèdent pas en ceci à leurs adversaires, mais enchérissent de beaucoup sur eux.

[2]) C'est ici le premier nom de catholicos qui reparaisse depuis le règne de Mir ou plutôt de Stéphanos II; v. sup. p. 144, n.

[3]) J'ai vu à Kouthaïs, entre les mains du savant prêtre Kouthathéladzé, un recueil de pièces diverses, intitulé ფუტკარი «l'Abeille,» où se trouvait un traité, de la composition de cet Arséni, relatif au schisme religieux entre les Géorgiens et les Arméniens. J'ai bien regretté de n'avoir le temps ni de le copier ni même de le lire en entier, car je n'en connais pas d'autre exemplaire.

[4]) V. ce même discours, avec des variantes et additions importantes, dans la Chronique arménienne, ainsi que les notes sur ce passage.

gnons point la moindre de vos perfections[1]. » Couverts de honte et se maltraitant eux-mêmes, ils s'en-allèrent de la sorte, et depuis lors n'osèrent plus lutter contre lui.[2])

Il est des gens qui reprochent au roi d'avoir été si âpre à la guerre, si infatigable à se lancer dans un cercle de marches et d'expéditions; ils disent que l'arc ne supporte pas une tension prolongée, que la corde d'un instrument ne peut être bandée toujours, et qu'à force de servir l'un et l'autre finissent par être hors d'usage: et bien d'autres propos, tout-à-fait absurdes et sans fondement. Ecoutez ce que j'ai à dire. D'abord le royaume aphkhaz échut à David, amoindri, entamé, dépeuplé par les enlèvements de captifs et par les maux ci-dessus racontés; son armée, peu considérable, démoralisée, ne savait que fuir devant l'ennemi; sans chevaux ni armure, elle était incapable de faire tête aux Turks et facile à effrayer. Fallait-il lui épargner ces expéditions si inoffensives, ne pas lui faire acquérir peu-à-peu la science des combats, ne pas la diriger avec autant d'énergie que de sagesse, ne pas la former à l'école de la victoire, ne pas rehausser son courage, en louant sa bravoure, en la récompensant par des présents, en forçant les lâches à prendre des habits de femme, en leur prodiguant l'insulte et la raillerie? N'a-t-il pas ranimé le coeur de ses soldats, au point qu'on n'entendait plus parmi eux un propos lâche? Sil a remporté tant de victoires, conquis tant de royaumes, est-ce donc en dormant, en se livrant sur les vertes pelouses aux divertissements et aux orgies, en suivant une conduite méprisable? non certes, et ce n'est pas de la sorte qu'agissait Alexandre. Celui-ci, ayant dès l'abord rassemblé les forces de ses domaines, soumit l'occident, l'Europe, l'Italie, Rome et l'Afrique. Maître de ces contrées, il vint, de Carthage, conquérir l'Egypte; de-là il subjugua la Palestine, la Cilicie, et livra bataille à Darius;
après s'être assuré de la Perse, il vainquit l'Indien Porus, et ainsi, de proche en proche, 227
traversant tout l'univers, il accomplit ce que l'on sait de lui; or, tout Alexandre qu'il était, sans ses soldats géorgiens il n'eût rien fait de bon. Maître de la monarchie persane, disposant des forces de la Grèce, de Rome ou des autres grands empires, on eût vu ce qu'auraient accompli David et ses héros.

Disons encore un second motif: la race géorgienne est naturellement et de toute antiquité traîtreuse envers ses maîtres. Se sont-ils élevés, engraissés, ont-ils trouvé la gloire et le repos, ces gens commencent à former de mauvais projets, ainsi que nous le raconte l'ancien Livre du Karthli[3]), d'accord avec les faits dont nous sommes les témoins: c'est ce que savait David, le plus sage des hommes. Aussi ne leur laissa-t-il pas le temps de réfléchir, de se reposer, de se concerter, de rien tenter en ce genre, et par-

[1]) Mot-à-mot «à votre griffe;» cf. sup. p. 218, ex ungue leonem.

[2]) P. 285, on trouvera une pareille dispute sur la religion, entre les Arméniens et les Géorgiens, sous Thamar. V. ce que la Chronnique arm. ajoute ici aux rapports amicaux du roi David avec les Arméniens.

[3]) Ce passage prouve bien qu'avant David II, il y avait déjà au moins un livre d'Annales de la Géorgie.

là il réussit à accomplir de grands et beaux exploits. Reprochera-t-on au lion de ne pas avoir le coup-d'oeil du singe, les frayeurs de la fouine?

On fait encore au roi cet autre reproche: «Il aimait et agrandissait ceux-ci, il haïssait et affaiblissait ceux-là, il élevait les uns et abaissait les autres.» Quelle injustice, quelle absurdité! Faut-il accuser l'homme, sorti de la terre, de prendre modèle sur Dieu, et vis-tu jamais rien de tel, o homme, depuis que le monde est monde? Insensé, pourquoi ne pas t'en prendre à Dieu, qui agit de la même manière? à celui qui, de cinq talents en avait fait dix, n'a-t-il pas donné dix villes; et à l'enfouisseur de son unique talent ne le lui a-t-il pas repris, pour l'ajouter en onzième aux dix autres? Seraitce en vain que les délices du paradis, que les béatitudes du ciel sont promises à ceux qui accomplissent en vérité les volontés divines, et d'effroyables châtiments aux indociles, aux indignes? Quand un monarque, au lieu des traîtres, des infâmes, glorifie la modestie et la bravoure, c'est sans doute une injustice! et l'être difforme a peut-être le droit de s'en prendre au miroir, où il aperçoit ses traits dans toute leur réalité! Que les hommes sans talent et sans mérite s'accusent eux-mêmes, et non le roi. Jamais il n'eut son égal pour peser les actions, pour discerner les qualités des hommes, lui à l'ombre duquel se réunissaient les peuples, les tribus, les rois, les empereurs, de l'O-
228 seth et du Qiphtchaq, de l'Arménie et du Frangistan, du Chirwan et de la Perse, comme dans la vision de Nabuchodonosor: «Je voyais, dit ce prince, un arbre au milieu du monde, atteignant le ciel de sa cîme, et de ses rameaux les extrémités de la terre; les feuilles en étaient belles; les fruits, nombreux et succulents, fournissaient la pâture à tous les animaux du globe, réunis sous son abri, à tous les oiseaux du ciel perchés entre ses branches, à tous les êtres animés.» Voilà une image non exagérée, mais très exacte de notre monarchie, des paroles parfaitement appropriées aux faits que nos yeux ont pu voir.

Son affabilité, sa bonté, sa sagesse, faisaient accourir de tous les coins du monde des hommes altérés du désir de se presser autour de lui; il était gracieux à la rencontre, aimable dans ses paroles, intéressant par son silence; charmant de visage, plus charmant encore par l'ensemble de sa personne; attrayant dans son sourire, plus désirable dans sa tristesse; gracieux d'aspect, mais terrible comme le lion qui fait frémir; sage par ses connaissances, plus sage encore par son discernement; simple dans ses manières, complexe [1]) dans ses rapports; il se fâchait avec douceur, louait en réprimandant et n'embarrassait jamais l'homme de bien. Il était haut avec les superbes, humble avec les humbles, et par ses vertus et sa modestie, se faisait aimer et rechercher de ses ennemis eux-mêmes. Qui jamais posséda une seule vertu, qui jamais, parmi les hommes, atteignit la perfection de chacune de celles qu'à-peine sommes-nous en état d'admirer, bien loin

[1]) Je ne trouve rien de mieux pour rendre l'idée exprimée par მრავალ-სახე, i. e. l'habileté à modifier sa conduite suivant les diverses nécessités du moment.

de les imiter, autant que David, qui était parfait dans tous les points? C'était comme un vaisseau rempli d'une cargaison inappréciable de vertus, qui peut à-peine doubler les caps [1]) de la mer.

Il jouissait de la paix sur tous les points et de la tranquillité à l'intérieur de ses royaumes, quand le grand ordonnateur de nos vies, qui sait si bien, par sa prévoyance, changer le bien en mieux, et, suivant des voies à lui connues, diriger l'emploi de nos années et de nos heures, se conduisit comme le cultivateur intelligent, qui, voyant les épis gonflés par le grain et penchés vers la terre, se hâte de les porter dans ses gre-
niers; tel encore que le sage pilote, qui s'empresse de guider au port son vaisseau en- 229
combré de mille ballots précieux, afin de le mettre hors de l'atteinte fatale des vagues de la mer de ce monde. En effet, durant l'hiver, tandis que tout son royaume goûtait les douceurs du calme, non-seulement autour de ses frontières, mais encore dans l'intérieur, il sembla s'endormir délicieusement avec ses pères, dans le lieu même qu'il avait marqué pour être celui de son repos et de son sommeil. C'est ici une preuve suffisante de la protection particulière de Dieu, à son égard. Bien des fois et par différentes causes il tomba en danger de mort, ce dont j'alléguerai un seul exemple. Comme il poursuivait un jour le gibier, à Moukhnar, son cheval se renversa et il en fut si grièvement blessé qu'il resta trois jours étendu sur le dos, privé de sentiment et de tous les signes de la vie, ne conservant que la respiration; après cet intervalle de temps, il rendit le sang dont l'affluence l'incommodait, recouvra le sens et la parole, et à grand'peine revint à la vie. Pareille chose lui arriva plus d'une fois, et Dieu le sauva de la mort. Une autre fois, attaquant une citadelle du Karthli, le roi était à la porte de sa tente, en simple chemise, vers le milieu du jour. Un trait, décoché du rempart, atteignit la petite image d'or de l'Archange [2]), suspendue à son cou, et grâce à la protection divine, il échappa au coup mortel. Combien de complots furent formés par ses Qiphtchaqs! les assassins désignés devaient employer, l'un le sabre, d'autres la lance ou la flèche: et cela, non pas une, non pas deux ou trois fois, mais très fréquemment. Jamais Dieu ne permit que la verge de l'infidèle atteignît le juste, jamais il ne le livra aux mains qui le cherchaient. Etait-il poursuivi par les Turks, seul et désarmé, toujours la main du Très-Haut le protégeait contre ses ennemis: un bonheur, une influence propice, la plénitude de la grâce, l'accompagnaient toujours dans ses entreprises.

Ce fut ainsi, dans un moment propice et convenable, que Dieu appela celui qui l'aimait, qui sans cesse avait soupiré après son royaume et sa présence. Il voulut l'affran-

[1]) C'est ainsi que Soulkhan-Saba et le Dictionn. triglotte traduisent le mot ღადირი *ghadiri;* sans savoir de quelle racine ce mot dérive, je lui trouve une grande analogie avec գիդիրոն, *Gidiron*, nom arménien de Gadès, Cadix, ou Gibraltar, dans l'Hist. des Aghovans, de Mosé Caghancatovatsi, l. I, ch. Ier.

[2]) Chron. arm. « De Gabriel. »

chir des ennuis et des peines de son séjour dans le temple matériel [1]) de la pesanteur de ce corps, qui enchaîne l'âme intelligente, de cette couronne corruptible, de cette pourpre, dont les joies sont un rêve, une illusion. Voulant le faire jouir de la réalité vraie, immuable, éternelle, qui ne passe point, il le convia à régner avec lui, dans le lieu où s'exerce son divin empire, sur ceux que sa grâce a divinisés, et à revêtir la
230 couronne et la pourpre brillante et incorruptibles: c'est là que maintenant il demeure, au sein de la lumière et de la divinité. On était alors au samedi 24 janvier, de l'an 1105—325 [2]). David était âgé de 53 ans, dont il avait regné 34. Comme le premier David plaça de sa main Salomon sur le trône, lui, également, y avait placé son fils, nommé Dimitri, objet de ses plus tendres soins et la vivante image de son père. Ayant orné son front d'une couronne de pierres précieuses, celle des vertus, et ceint ses reins puissants du cimeterre dont il avait fait, certes, un si heureux usage; ayant revêtu de la pourpre le bras de lion et les membres généreux de son fils, il lui souhaita une vie heureuse, la longueur des jours et la prospérité, il lui souhaita d'être adoré par les rois de la terre, humblement servi par les nations, et de voir l'éclat de la justice, les douceurs de la paix, embellir son existence. Ce fut ainsi qu'il échangea la vie de ce monde

[1]) კედარი n'est pas un mot propre géorgien, mais une imitation de *Cédar*, qui revient si souvent dans les Psaumes de David, avec un sens vague, que je crois avoir convenablement rendu.

[2]) Cette date est évidemment fausse, puisqu'on a vu, p. 215, 216, 217, mentionner les années 1122, 1123, 1124; mon M-it ajoute, après la date géorgienne, l'année 1120 de J.-C., qui n'est pas moins inadmissible. Suivant la Chron. arm. «Davith mourut le 25 janvier, âgé de 53 ans.» Quant à Wakhoucht, il fixe la mort de David à l'an 5079 ou 6638 du monde, 1130 de J.-C., 350 du XIe cycle, pascal géorgien, 8e indiction, caractéristiques qui sont bien d'accord entre elles, et avec le système chronologique de l'auteur. Dans la rubrique du même prince, Wakhoucht s'exprime ainsi, p. 53: «L'année de l'avénement et le jour de la mort de David étant bien connus, on peut en déduire que ce prince régna 41 ans et en vécut 57; d'ailleurs le 24 janvier fut un samedi dans l'année ici marquée (1130). S'il fût monté sur le trône à 20 ans, il en aurait vécu 61: or s'il eût vécu 61 ans, s'il fût devenu roi à 16, et que son règne eût été de 36 ans, le total n'est que de 52 ans, ce qui ne concorde pas avec l'année 345 du cycle pascal, le samedi 24 janvier.» Tous ces calculs, assez obscurs, de Wakhoucht, portent sur un fait qui n'est pas celui exprimé par nos manuscrits, savoir que David mourut en 345 du cycle pascal: je n'y ferai donc aucune observation, et renvoie le lecteur, tant à l'Introduction, p. 10, qu'à la conclusion finale de l'Addition relative à ce règne, qui fixe la mort de David II à l'an 1125.

Quoi qu'il en soit, David II est honoré comme saint par les Géorgiens, qui célèbrent sa fête le 25 janvier; Calendrier à la suite de la Bible; le 26 janvier, Calendrier de Tiflis pour 1840, 41: j'ignore la cause de cette différence. Dans ce Calendrier de Tiflis et dans la Кратк. ист. груз. церкви, 2e изд. p. 31, et encore dans d'autres ouvrages qu'il est inutile de citer, on donne à David-le-Réparateur le No. III parmi ses homonymes, parce que David ou Bagrat-le-Sot, est, dans cette hypothèse, compté deux fois, comme David II et comme Bagrat II. Ceci est, à mon sens, peu logique, puisque le nom de David, ainsi qu'on l'a vu dans l'histoire du 51e règne, ne fait que paraître, tandis que le peu de faits connus de cette époque sont attribués à Bagrat. Au reste, Wakhoucht a adopté pour David-le-Réparateur le chiffre II, parmi les monarques de ce nom, et je me suis rangé à son avis.

inférieur contre le royaume d'en-haut, dont les possesseurs sont affranchis de toute fatigue, sueur et inquiétude. Là il jouit des trésors et de la plénitude des richesses impérissables qu'il y avait précédemment envoyées; car c'est là l'empire des délices, de la joie sans amertume, de la richesse qui n'est pas suivie de pauvreté, du contentement que n'altère aucun souci, de la royauté sans fin, de la vie que la mort ne détruit pas.

---

57. Vie du roi Dimitri Ier, fils de Dawith II, qui fut le 47e [1]) roi de Géorgie, Bagratide (règne 28 ou 29 ans, 1125 — 1154, 5).

Ayant achevé sa royale carrière en 1105 — 325 (lis. en 1125 — 345), le roi David entra dans la vie sans fin du paradis, après avoir placé sur le trône son fils Dimitri, et déposé de sa propre main la couronne sur la tête de ce prince, qui occupa le trône et le siége des rois avec un bras de lion, méritant les éloges des sages et des panégyristes.

Ainsi que le dit Salomon, roi lui-même, la piété des rois procure des années paisibles. Doué avant tout de la crainte de Dieu, Dimitri fut heureux et triomphant; humble au sein de la grandeur et de la richesse, miséricordieux pour les pauvres, s'inquiétant des orphelins et des veuves; bienfaiteur des temples et des églises, des prêtres et des 231
moines, leur assignant des villages et des champs, parlant avec affabilité aux didébouls de son royaume, aux personnes de sa cour, et généreux dans ses dons. Combien il agrandit et rendit prospère son royaume! Quand le grand roi David prit Tiflis et engloba le Héreth et le Cakheth, on ne trouvait d'habitants nullepart, si ce n'est dans les citadelles et dans les villes du Héreth, du Somkheth, du Tachir, du Djawakheth, d'Artahan-Inférieur et d'Artan. Sous le règne de Dimitri, les terres du Tao se repeuplèrent.

Avant qu'il fût roi, David-le-Grand l'ayant envoyé dans le Chirwan, il étonna tous ceux qui le virent par ses exploits guerriers: il prit la citadelle de Kéladzor, où il fit quantité de butin et de prisonniers, mit en fuite les gens de Soukman [2]), commandant de toutes les forces de la Perse, les tailla en pièces et s'enrichit de leurs dépouilles, lui et ses soldats. Il traitait avec bonté les serviteurs fidèles, et châtiait avec justice les coupables; car la faute du prêtre et celle du guerrier, la faute du laïc et celle du pontife ne sont pas égales; et l'homme qui, connaissant la volonté de Dieu, ne l'accomplit pas, sera puni sévèrement. Il se montra en tout digne rejeton d'une bonne racine, de l'arbre de David, planté, oint de Dieu même. Ayant ainsi traversé la vie, il atteignit une vieillesse sans tache [3]). Il avait deux fils, David et Giorgi, et une fille, nommée

[1]) Mon M-it; le 60e.

[2]) Soukhman, fils de Djahir-ed-Din Ibrahim, émir de Khlath, dont il sera parlé au long dans l'Addition à ce règne. La forme სუქმანეთსა rappelle celle de ბაბოკეთი, p. 192, ლობარდეთი, p. 181, 187: elle est désormais acquise à la grammaire.

[3]) Dimitri ne pouvait pas être bien vieux, puisque son père avait 52 ans lorsqu'il mourut, en 1125, comme il vient d'être dit.

Rousoudan. Alors il endossa le froc et se fit bénir sous le skéma [1]), qu'il porta un an, après quoi il mourut, et son fils David fut placé sur le trône. [2])

58e roi, Dawith III, fils du roi Dimitri Ier, Bagratide (règne 6 mois, en 1154).

Ce David régna 6 mois, après quoi il mourut [3]), laissant un fils, nommé Dimitri. Il eut pour successeur Giorgi, son frère, fils du roi Dimitri, en 375—1155. La même année mourut le roi Dimitri, ayant porté durant un an l'habit monastique; Thamar, soeur de ce prince, fondatrice du monastère de Thighwa, mourut également, religieuse [4]), Quant à Cata, soeur de cette dernière, elle finit ses jours en Grèce, où elle était mariée.

[1]) Le motif de cette détermination du roi sera indiqué, p. 241.

[2]) Et. Orbélian, dans les Mémoires de S.-Martin, t. II, p. 79, dit que Dimitri régna 33 ans, et p. 81, qu'il mourut en 697 — 1158. Nous n'avons, pour contredire cette assertion, que celle de notre texte géorgien (infra, règne de Dawith III), et subsidiairement celle de Wakhoucht (*ibid.*), qui va jusqu'à ne donner à ce prince que 20 ans de règne. Le même auteur arménien et Vardan, p. 94, dans un passage rapporté dans l'Addition au règne de Dimitri, lui attribuent la conquête de Dmanis et de Khounan, qui furent donnés aux Orbélians; le manuscrit de Samuel d'Ani, consulté par M. S.-Martin (Bibl. Royale de Paris, No. XCVI), place ce fait en 577 — 1128 (*lis.* 1126), et en attribue l'honneur à Ivané et á son fils Sembat.

De son côté Wakhoucht résume ainsi le règne de Dimitri Ier: «Dès la première année de son règne, il assiégea et prit Dbanis, ainsi que la citadelle, et fit prisonniers les gens de Qarasonghour. Après cela, le qaen Saldoukh ayant assiégé et pris la ville d'Ani, le roi, qui en fut informé, l'attaqua à la tête de ses troupes. Il y eut un rude combat, où Saldoukh fut mis en fuite, et une grande partie de ses gens passés au tranchant du glaive. Riche de leurs dépouilles, il revint victorieux ..... et mourut en 1150—370. Je renvoie mes remarques sur ce passage à l'Addition concernant cette époque, et me contente de faire observer que Qarasonkor tenait l'Aderbidjan en fief des Seldjoukides. Quant à Saldoukh ou Saldoukhin, il fut battu et fait prisonnier près d'Ani, en 601—1154 (*lis.* 1152); Samuel d'Ani, éd. Zohrab.

[3]) En 1150—370; suivant Wakhoucht, p. 56.

[4]) V. p. 209. Elle vivait encore en 1161, comme le prouve un passage des Annales, p. 236. Evidemment le biographe de David quitte ici le calam, et ne veut pas se donner la peine d'exposer avec plus de précision des faits qu'il laisse à son successeur; mais, quel qu'il soit, il vit mourir les deux princesses ici nommées.

Le nom de Thamar se trouve en effet dans l'inscription, malheureusement fruste, du couvent de Thighwa; Bullet. histor.-philol. t. VI, p. 172.

RECTIFICATIONS.

Au lieu de :	lisez :
P. 7. n. 2; en l'année 328	en l'année 338.
P. 8. n. Après cela il devient . . .	Après cela, *il est fait prêtre par Anastase, patriarche de Jérusalem ; après quoi* il devient . . .
Plus bas :	
Anastase n'ayant commencé *à régner* . .	*à siéger* . .
P. 10, n. 4. Après 24 ans . .	après 34 ans . . .
P. 11. De Lacha *à Giorgi* . . .	. . *à Dimitri* . .
P. 25. . . ou Dariala	. . ou *Darialan* . . .
P. 27. Il y eut divers changements d'éristhaws.	. . *Quatre* éristhaws se succédèrent . . Le M-it T porte ⴂⴀⴐⴃⴀⴈⴚⴅⴀⴊⴌⴄⴑ ⴃⴀ ⴄⴐⴈⴑⴇⴀⴅⴌⴈ ; dans les autres, le mot souligné manque, mais Et. Orbélian avait lu dans le sien, *արք չորք տիրէին* (S.-Martin, Mém. t. II, p. 58), et dans la Chron. arm. *չորք գլխաւորք փոխեցին* . .: le mot ⴃⴀ, du M-it T, au lieu du chiffre ⴃ 4, m'avait induit en erreur.
P. 41. Pharnawaz construisit *encore*	. . construisit *pour lui Chorapan.*
P. 63, . . et le pays entier . . .	aj. *sur le Mtcouar*, et dans le texte ⴆⴄⴃⴀ, qui manque dans les M-its.
P. 95, en marge . , ...	47. La répétition des chiffres 47 — 48 provient d'une erreur dans la pagination du M-it, qui n'a pu être rectifiée. Plus bas, les chiffres marginaux 194 — 197 sont omis par une cause analogue.
P. 106, Les interprètes de la tribu . . .	Les interprètes *de Sobi*, de la tribu . .

P. 136, la variante mentionnée, n. 4, a été insérée dans le texte géorgien p. 102—103, entre [ ].

P. 159, qui n'étaient séparés . .	. . qui n'étaient *alors* séparés
P. 242, au-dessous des côtes . .	. . *à l'aîne.* (Dict. Trigl.)
P. 263, en marge, 165,	. . 156.

P. 334 et 343, le mot *Sarang* paraît provenir du persan سرهنگ *Sirheng* « général. »

Omissis ignosce, lector.

59e roi, Giorgi III, fils du roi Dimitri Ier et frère de Dawith III, Bagratide (règne 28 ans, 1156 — 1184).

Aussitôt que le roi Giorgi fut monté sur le trône des monarques [1]), il prit possession des royaumes de ses père et aïeux, depuis la mer de Gourgan, à l'E., jusqu'à celle de Sper [2]). Quelle langue pourra dire ses perfections, sa bonté, son énergie et sa bravoure, sa piété et sa clémence, sa munificence et son bonheur, sa sagesse et sa pru- 232
dence! Elevé au-dessus de tous les rois, exterminateur de ses ennemis; opulent, enrichi par les faveurs du sort et de la fortune; bon serviteur de Dieu, constructeur de temples et d'églises; bienfaiteur des évêques, des religieux et des prêtres; incapable d'offenser ni grands ni petits, bon pour les pauvres et les veuves, prompt à pardonner les attentats des traîtres, magnifique dans ses dons envers ses sujets loyaux, il vit les sultans de la Perse, vivant au loin ou dans le voisinage, lui offrir des présents ou des tributs, et d'aucun peuple limitrophe il n'eut rien à redouter.

Son père, le roi Dimitri, d'heureuse mémoire, lui avait, de son vivant, donné pour épouse Bourdoukhan, fille de Khouddan, roi d'Oseth, la plus belle des femmes, fiancée comme on n'en avait jamais vu dans les contrées du Karthli: vraiment digne d'un époux au visage de soleil, au corps de lion, elle-même le plus brillant des soleils par son éblouissante beauté, se répandant sur les pécheurs comme sur les justes, suivant le mot de l'Evangile, aimant les sages, s'appitoyant sur les méchants. Passant donc sous silence ses avantages et agréments extérieurs, quoiqu'elle n'en fût pas dépourvue, et qu'elle possédât éminemment tous les charmes, toutes les grâces du corps, je dirai que, par les perfections dont le Christ l'avait revêtue, elle ressemblait à Catherine ou à celle qui fut dite Irène, au lieu de Pénélope [3]). Cette abondance de grâces célestes doit-elle faire fléchir l'orateur, et me blâmera-t-on de ces digressions? ne faut-il pas plutôt encourager mes faibles efforts? Il suffit, pour la louer, de dire qu'elle fut la mère de l'astre lumineux tenant la place de Wakhtang-Gourgasal; de celle qui, comme le rejeton promis solennellement au prophète David [4]), par le Dieu de qui il devait être père, posséda l'orient et l'occident; en un mot, mère de Thamar, qui reçut l'onction des rois, ainsi que le fera voir la suite de ce discours. Mais revenons à notre premier sujet.

[1]) Wakhoucht, p. 56, dit tout simplement que Giorgi monta sur le trône: parce que le fils de David était encore dans l'enfance. On verra dans l'Addition à ce règne d'autres détails, tirés d'Etienne Orbélian.

[2]) Ici la mer *de Sper* ne peut être que la mer Noire, puisque tout le littoral du Pont-Euxin était soumis à Dimitri Ier, et à son père David II; cf. p. 20, n. 4.

[3]) J'ignore à quoi le biographe fait allusion.

[4]) Allusion à ce passage du Ps. 132: Juravit Dominus David veritatem . . . «De fructu ventris tui ponam super sedem tuam;» verset qui est la devise des Bagratides. Du reste, je paraphrase plutôt que je ne traduis ici le texte géorgien, très amphigourique; cf. un passage similaire, p. 238.

Aussitôt que le roi Giorgi fut en possession de la prérogative suprême, reconnu dans ses sept royaumes [1]), et qu'il eut, par la faveur du ciel, pris la pourpre et la couronne, il arma son bras, pour exterminer les ennemis du christianisme, les enfants d'Agar et d'Ismael, les sectateurs de Mahomet. Ayant d'abord répandu ses faveurs sur les Imers et Amers, sur ceux d'En-Haut et d'En-Bas [2]), sur les didébouls et aznaours,
233 sur les généralissimes et généraux [3]), sur ceux du dedans et du dehors, il ordonna des rassemblements de troupes, pour se porter sur la ville de Catiréwan [4]), et conquit toutes les vallées rocheuses du canton d'Achorhni, appartenant au roi d'Arménie, qui se nommait Chah-Erman [5]).

Après cela, réunissant de nouveau son armée, il marcha contre la grande et fameuse ville, située au pied de l'Ararat, à la frontière de l'Arménie et de l'Aderbidjan,

[1]) Peut-être cette expression n'est-elle qu'une figure de la multiplicité en général, rappelant les sept planètes, les sept climats, les sept jours, etc., en un mot toutes les applications mystiques du nombre sept; peut-être aussi a-t-elle quelque chose de plus positif, car il serait facile de trouver sept royaumes réellement soumis alors aux rois de Géorgie: le Karthli, le Cakheth, le Héreth, le Souaneth, l'Aphkhazeth, le Somkheth et le Chirwan, tous pays reconnaissant plus ou moins la souveraineté ou la suzeraineté des Bagratides. Et que l'on ne pense pas que ce soit une hypothèse arbitraire. Les plus anciennes chartes émanées des rois Bagratides exposent ainsi leurs titres: « Nous, décoré du sceptre, de la pourpre et de la couronne; fils de Iésé, de David, de Salomon, de Bagrat, maître souverain et dominateur des Aphkhaz, des Karthles, des Raniens et des Cakhes, du chahanchah, du roi des Chirwaniens, et des Arméniens, de tout l'orient et de l'occident, du nord et du sud, des deux trônes et royaumes, en de-çà et au-delà des monts Likh, rois des rois Alexandré. notre épouse la dame et reine Thamar... etc. » Cette charte est de l'an 1509, et au nom du roi Alexandré II, d'Iméreth. Non-seulement le roi de ce pays, qui avait été le berceau de la monarchie géorgienne, mais le dadian même, comme possédant une délégation de son autorité, et enfin les rois du Karthli, ayant la supériorité, du moins nominale, sur les autres dynastes, se paraient de tels titres, ainsi qu'il me serait possible d'en fournir de nombreuses preuves authentiques. C'est encore à cette tradition que me paraît se rapporter le vers du 320e quatrain du roman de Tariel (nouv. éd. Pétersb. 1841): « Vous savez tous que l'Inde était divisée en sept royaumes. » On verra au commencement du règne de Thamar une longue série d'applications du nombre sept. Sur le titre des rois de Géorgie, v. Bullet. hist.-philol. t. V, N. 18.

[2]) On sait que le mont Likh ou Ghado sépare le Karthli de l'Iméreth; les pays au-delà de cette montagne, იმიერ *imier*, par rapport à Tiflis, comprenant l'Aphkhazie, la Mingrélie et l'Iméreth actuels, s'appelaient donc იმიერნი, იმერეთი *imierni*, Iméréthi, d'où s'est formé le nom aujourd'hui usité; tandis que ceux en-deçà portaient les noms ამიერნი, ამერეთი, *amierni, amèréthi*, qui n'ont jamais été que conventionnels, sans emploi dans le langage ordinaire: c'étaient le Karthli et le Cakheth, avec leurs dépendances. Quant aux termes Haut et Bas-Pays, on y reconnait le Karthli-Supérieur et Inférieur.

[3]) Cf. p. 280.

[4]) J'ignore quelle est cette ville. Quant au canton d'Achorhni, il est au voisinage du Basian et des sources de l'Araxe; Indjidj, Arm. Anc. p. 309.

[5]) Sur ce prince, v. le passage de Vardan, cité dans l'Addition au règne de Giorgi III.

qui appartint au géant Trdat [1]), changé autrefois en sanglier, à l'occasion de Grégoire-le-Parthe. Le Chah-Armen, avec ses troupes, se prépara à lui résister et à le combattre. Se plaçant bravement au premier rang, le roi fondit sur ceux qui étaient hors des murs, s'empara à main armée de la ville, et fit tant de prisonniers et un si riche butin, que les plaines et les montagnes en furent couvertes, et la ville royale de Tiflis, elle-même, remplie de dépouilles, en sorte qu'un prisonnier s'achetait et se vendait pour une drame [2]) ou pour un vase de bois. Après cela on songea à se reposer et à chasser dans les montagnes et dans les plaines. Le roi lui-même allait et venait, se livrant à ce plaisir, et dans l'art de lancer une flèche nul des fameux chasseurs de l'antiquité, nul de ses contemporains ne l'égalait.

Il résolut ensuite de faire un nouveau rassemblement et une expédition contre la grande ville d'Ani, ancienne résidence et possession des empereurs de Grèce, où il se trouve jusqu'à ce jour mille et une églises, et qui, par la retraite des Grecs [3]), ainsi que par l'inconstance des événements, s'était révoltée avec un certain Chanché-Dadian [4]),

[1]) Une ville d'Arménie à laquelle conviennent ces divers caractères ne peut guère être que Vagharchapat ou Garhni; l'une, la capitale du royaume de Trdat; l'autre, qu'il avait embellie de magnifiques constructions en l'honneur de sa soeur Khosrovidoukht. La dernière existait seule à l'époque où nous nous trouvons. Cependant je crois qu'il doit être ici question d'une autre ville, comme Dovin on Gantzac, par exemple, qui étaient alors occupés par des émirs, vassaux des Seldjoukides.

[2]) Le Drama, d'après le Dict. de Soulkhan, pèse six dang; or le dang est la même chose qu'un chaour, qui vaut 20 cent.; on avait donc un captif pour 1 fr. 20 c.

[3]) Cette expression et celle, analogue, qui se voit deux lignes plus haut, ne sont vraies que pour les temps modernes, à partir depuis l'an 1045, où Ani fut livré aux Grecs, ainsi qu'il a été dit plus haut, p. 319.

[4]) L'auteur se sert, en nommant ce personnage, de la forme plurielle [illegible] « De certains Chanché-Dadians, de haute famille; » je regarde cette forme comme purement honorifique, jusqu'à plus ample informé; cf. p. 266.

Comme c'est ici la seconde mention des dadians, il me paraît à propos d'exposer quelques faits relatifs à ce titre. On a vu, p. 184, qu'un certain Iwané-Dadian, fut détaché du parti de la reine Mariam ([illegible]), mère du roi Bagrat IV, par Liparit: la ville d'Ani et d'autres seigneurs géorgiens se trouvèrent dans le même cas; ce qui semble prouver que le dadian et les autres y résidaient alors. Ici Chanché-Dadian se révolte dans Ani, contre le roi Giorgi III. Sous le règne de Thamar, p. 253, 258, 265, Wardan-Dadian, chef des msakhours, gouverneur absolu des territoires d'Orbeth et de Caïen, et des pays depuis le mont Likh jusqu'à Nicophsia, prit part à la levée de boucliers du prince russe contre la reine, qui l'avait délaissé; sous le règne de Giorgi IV, p. 314, « les dadian et bédian » sont mentionnés comme chefs des milices de l'Aphkhazie et de la contrée au-delà du mont Likh; sous la reine Rousoudan, p. 332 les dadian et bédian sont désignés comme chefs de l'Aphkhazie; plus bas, 333, 341, l'Annaliste nomme spécialement Tzotné-Dadian, et mentionne le bédian, sans le nommer toutefois; p. 352, le nom de Tzotné est accompagné des deux qualifications dadian-bédian; sous le règne de David, fils de Giorgi IV, p. 371, le dadian Bédian est désigné comme fils de Djouancher (je

homme d'une haute famille. S'étant porté de ce côté, le roi livra plusieurs combats et fit des charges de cavalerie durant trois jours; enfin, à force de parler et d'agir, il brisa tout, comme le font la foudre et l'éclair. Pendant que le dadian Chanché s'enfuyait

crois que dans le dernier cas *Bédian* est un nom propre, et qu'il faut lire « Bédian - Dadian, fils de Djouancher.) »

De tous ces passages il résulte que le titre de dadian est de beaucoup plus ancien que la proclamation d'indépendance des dadians de Mingrélie, vers l'an 1320; que les premiers dadians connus exercèrent une autorité quelconque, soit à Ani, soit dans le Somkheth, soit dans l'Iméreth; qu'à partir du temps de Rousoudan on les retrouve surtout dans l'Aphkhazeth et contrées voisines; enfin, qu'après la division de la Géorgie en deux royaumes, ils deviennent indépendants en Mingrélie. Quelle était l'autorité des premiers dadians, c'est ce qui n'est pas formellement énoncé dans l'histoire, pour les temps anciens. L'étymologie du titre qu'ils portent aidera peut-être à résoudre cette question. L'auteur de la description de la Mingrélie (Обозрѣніе россійскихъ владеній за Кавказомъ, Pét. 1836) croit que le mot vient de დიდი *didi* grand; Dosithée, dans son Histoire des patriarches de Jérusalem, dit qu'il provient de დადიან *dadian* (ils courent), et signifie *courant*, parce que la Mingrélie est un pays de plaine, dit-il; v. Bullet. scient. t. V, p. 244. La conclusion et la preuve sont dignes des prémisses. Je ne me rappelle plus chez quel auteur j'ai vu que dadian signifie « maître de la mer, » (en hébreu, יָם mare): étymologie que la position maritime de la Mingrélie pourrait expliquer jusqu'à un certain point, et à l'appui de laquelle on pourrait présenter les armoiries de la tsarevna Nina, épouse du dadian Alexandré, où l'on voit figurer un vaisseau; v. Inscriptions tumulaires géorgiennes, Mém. de l'Ac. des sc. VIe sér. Sc. mor. et polit. t. IV, p. 510. La princesse Nina est enterrée au couvent de Nevski. Mais ce qui est bien plus près de la vérité, quoique encore hypothétique, c'est l'opinion émise par Chardin (Voyages, éd. in-18, Paris 1830, t. II, p. 150: « Dâdiân, comme qui dirait chef de la justice, de *dâd* داد, mot persien qui signifie *justice*; » en arménien; դատաւոր *datavor* a le même sens, et pour ne citer qu'un seul auteur, Aristacès de Lastiverd, historien arménien du XIe siècle, parle de datavors ou juges établis dans les contrées de l'orient, par les empereurs grecs, en 1056 et années suivantes; éd. de Venise, 1844, p. 83, 105. Enfin, n'était la circonstance que les premiers dadians connus exerçaient leur autorité en Arménie, je regarderais comme incontestable l'étymologie que je vais proposer. Il y a en Mingrélie un village et une forteresse nommés Dad, et donnant leur nom à une petite rivière qui se jette dans la mer Noire plus à l'O. que l'Engour; Wakhoucht, Géogr. de la Gé. p. 399; Gamba, Atlas de son Voyage dans la Russie méridionale ..., Carte du Cours du Rion. Il est vrai que ce lieu n'est jamais nommé dans les Annales, et que, conséquemment, on ne sait si les dadians y résidaient; mais si l'on fait attention que les éristhaws, commandants de place et évêques, sont toujours désignés par un adjectif tiré de leur résidence: Akhaltzikhel, Djaqel, Matsqouérel, Phanascertel, d'Akhal-Tzikhé, de Djaq, d'Atsqour, de Phanascert; Bédiel, Dchqondidel, Thbilel, Mrowel; de Bédia, Dchqon-Did, Thbilis, Rouis; Bédian, de Bédia; Mtbéwar, de Tbeth, .. etc.; on ne trouvera peut-être pas extraordinaire que le Dadian tirât son nom de Dad. Le silence de l'histoire ne prouve rien, car l'institution du dadianat n'y est pas non plus rapportée, et pourtant l'existence des dadians remonte, comme on l'a vu, au moins au milieu du XIe siècle.

Me trouvant, en avril 1847, au poste d'Okoum, dans le Samourzakhan, peu éloigné de l'Engour, vers l'O., je questionnai un grand nombre d'habitants sur l'existence du fort et de la rivière de Dad. Les plus âgés eux-mêmes ne se rappelaient rien de semblable, et ne connaissaient que le ruisseau de Kiri et

chez lui, il réduisit la ville sous ses lois [1]), et ne partit qu'après y avoir réglé les affaires, et en avoir fortement assuré à sa couronne la possession éternelle. Il y laissa le chef des mandators, Iwané Orbélian [2]), assisté du généralissime Sargis Mkhargrdzélidzé [3]) et des autres grands et nobles de la contrée. Après cela, délivré de tout souci, il partit pour reprendre le cours de ses chasses, de ses divertissements et de ses plaisirs.

Le dépit qu'ils en ressentirent éveilla la malice et l'arrogance des fils d'Agar et d'Ismael. Chah-Armen [4]), qui se donnait le nom de sultan, convoqua toute la Syrie et la Mésopotamie, les Turks de Diarbekr et de Gardman [5]); c'était un fils d'Orthokh, descendant d'un aïeul illustre, un fils de Couz, dont le père, Salthoukha, Seldjoukide, 234
guerrier fameux sous le nom de Pamariel, avait mis en fuite le célèbre Iwané, fils d'Abouleth, et qui descendait des sultans de plusieurs grands empires [6]), ainsi que des

la rivière Ertitsqal, coulant immédiatement après l'Engour, là où devait se trouver la Dad. Or, en remontant l'Ertitsqal jusqu'au-dessus de Sabéria, on voit sur la droite un lieu dit en mingr. *Nadjikhouri*, en géorg. *Natzikhari* «lieu où fut une forteresse.» Cette position et le sens même de son nom répondent parfaitement au fort de Dad, de nos autorités géorgiennes et russes. Il y a, dans les contrées géorgiennes, bien des *Natzikhari*, *Nakalakéwi*, *Naokhari*, qui ont fait oublier les noms anciens: notamment le *Natzikhari*, à une demi verste au nord de Mtzkhétha, ne peut être autre chose que le «fort de Belt» du Géographe, p. 215.

[1]) Vardan, p. 99, ne parle point de ce Chanché, mais dit que la ville fut enlevée à un certain Phaltoun, en 1161. V. l'Addition, et la Table généalogique, p. 344: il s'agit ici de Phadloun III.

[2]) Deux manuscrits portent: «Ioané Orbélian.» L'Annaliste ne dit pas quel était le père de cet Iwané, mais Etienne Orbélian, éd. S.-Martin, p. 83, nous apprend qu'il se nommait Sembat: je donnerai plus bas cette portion de la généalogie des Orbélians. Si j'ai insisté sur les variantes Iwané, Ioané, c'est que la première est arménienne et l'autre purement géorgienne, qu'ainsi elles ont une valeur généalogique.

Vardan, p. 100, dit que la ville d'Ani fut d'abord confiée à un certain Satoun, connu d'ailleurs, qui fut bientôt privé de ce commandement; d'autre part Et. Orbélian, p. 85, dit que la ville fut donnée à Ivané, fils de Sembat, de qui elle forma le patrimoine, et ne parle pas de Sargis Mkhargrdzel.

[3]) L'amir-spasalar ou généralissime Sargis était fils de Zakaria, fils d'Avag-Sargis, fils de Khostrov, l'ancêtre le plus éloigné de la famille des Mkhargrdzélidzé, qui vont jouer un rôle si brillant dans les affaires de la Géorgie, sous les règnes suivants. Pour éviter d'inutiles répétitions, je renvoie à la notice sur cette famille donnée dans le Bullet. scient. t. X, N. 19—20, et spécialement aux notes, 49 et 68, ainsi qu'au texte auquel elles se rapportent. Cette notice sera reproduite comme Addition, complétée et amendée en quelques points.

[4]) L'Annaliste écrit Chariarman, et Wakhoucht, p. 46, Charier Iasi.

[5]) Wakhoucht, p. 56, écrit avec toute justesse Garmian; car le Gardman est un canton de la Géorgie, tandis que le Carmian ou Carmr, l'un des pays soumis à Elghazi, fils d'Ortok, souvent nommé par Matth. d'Edesse (v. l'Addition au règne de David II), était dans la 4e Arménie.

[6]) Wakhoucht écrit, p. 56, [illegible]; le M-it R porte aussi [illegible]; mais dans le mien, quoiqu'il y ait ici une correction qui rend la lecture douteuse, je vois [illegible], qui me semble une altération du mot *Padichah*. Quant à [illegible] ou [illegible], je le prends pour la transcription du mot *impe-*

padichah de Perse [1]). Aiguisant ses dents, comme une bête féroce, il s'avança à la tête d'une force imposante, d'une armée innombrable, et assiégea Ani. [2])

Le roi des rois [3]) Giorgi, qui était alors dans sa demeure de plaisance, à Nadcharmagew, en ayant été informé, ce guerrier plein de coeur et de bravoure, toujours au premier rang d'attaque dans les combats, appela ses guerriers des pays Inférieur et Supérieur, et tel que ces héros dont on dit que la marche est une course, il se ceignit promptement, partit et vainquit, sans faire attention au petit nombre de ses gens. Sans attendre les fameux soldats Likhth-Imers, ni même quelques-uns du Likhth-Amier, se fiant en la bonté du Dieu des victoires, il invoqua le nom du maître suprême des cieux, puis ayant compté la multitude des assiégeants, il traversa les montagnes et descendit

rium. Cependant Wakhoucht semble regarder ces deux mots comme les noms de peuples auxiliaires du Chahi-Armen : « A cause de cela, dit-il, les Agarians, les Ismaélites et Iasi, qui se qualifiait de Chariar-Soultan, s'agitèrent. Ce dernier convoqua les Turks de Cham, du Djazira, du Diarbekr; les Garmaniels, les grands Amparians et les Phachabach de Perse. » Tout le reste de la tirade est omis.

[1]) Ici à l'embarras du texte, dont la construction est très entortillée, se joignent les obscurités historiques. Essayons donc d'expliquer l'histoire, pour arriver, s'il est possible, à l'intelligence des mots. On a vu, sous le règne de Dimitri Ier (v. l'Addition) qu'Abouleth et Iwané furent, en premier lieu, vaincus en 1131, suivant Vardan, par Kourth; en 1134 ou 35, par Couz, et en 1139 par Qarasonkor: il n'est nullement question d'une victoire emportée sur eux par Saltoukh. Laissons de côté Kourth et son fils Cghin ou Czin, mentionnés par Vardan, p. 96, 97. Couz, d'après un passage de Ciracos, M-it du Mus. asiat. p. 78, est évidemment le même que Mélik-Auhad, neveu de Saladin; v. l'Addition, Extraits de Ciracos. D'un autre côté les Chahi-Armen de Khélath, réellement Ortokides, mais non Seldjoukides, n'avaient point de parenté avec Ildigouz. Quant au nom de Pamariel, donné à Salthoukh, il n'est pas autrement connu par l'histoire, et de Salthoukh lui-même, quoique nommé dans le résumé du règne de Dimitri Ier, par Wakhoucht, sup. p. 382, n. 2, et par Samuel d'Ani, en 1154 (lis. 1152, et v. la chronologie du règne de Dimitri, à la fin de l'Addition à son règne), je ne connais non plus son origine ni sa parenté.

Comment donc expliquer convenablement ce passage des Annales : შარიარმან სულტნად მიმწოდებელმან თავისა თვისამან. . . არდოხის ძე, რომელი პაპისა მისისა-გან დიდ-ებულისა კუზის ძე. რომლისა მამა-მან ლაშქრობათა შინა პამარიელად სახელ-განთქმულმან გამოჩენილი ივანე, აბულეთის ძე, ლტოლვილ ყო, სალთუკს სელჩუკიანსა, რომელი სულტანთაგან გვარტომობდა, სულტნისა მრავალთა დიდთა ამირათა და ფათასხართა სპარსეთისათა, mot-à-mot « Chariarman, sultanum vocans se ipsum, . . filius Ardokhi; qui ab avo nobilissimi Couzi filius; cujus pater in bellis, prout Pamariel, illustris factus, inclytum Iwane, Aboulethi filium, profligavit, Salthoukha Seldjoukides, e stirpe sultanorum, complurium magnorum imperiorum (?) et Phathascharum Persiae. » Comprenne qui pourra cet amphigouri!

Quoi qu'il en soit, ce fut un Chahi-Armen qui prit les armes contre Giorgi III, et ce prince n'est autre que Sokman, surnommé par les Arméniens Miran-Chaharmen.

[2]) Vardan, p. 99, dit en effet que, cinquante jours après la prise d'Ani par les Géorgiens, le Chah-Armen se présenta sous les murs de la ville, en l'an 1161.

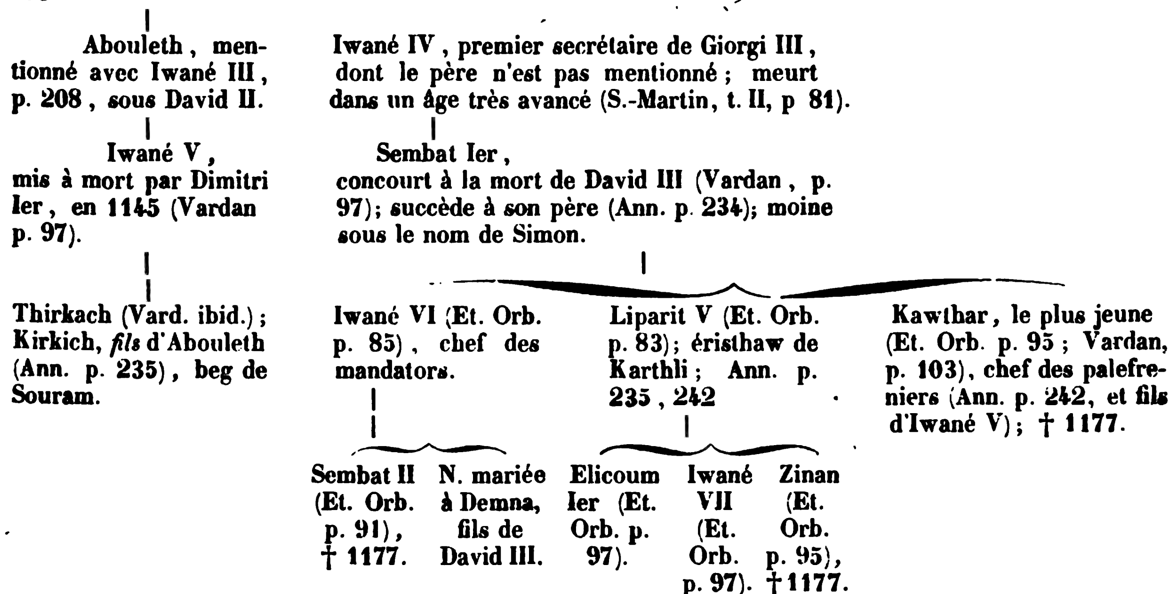
[3]) Les sept royaumes, dont il a été parlé p. 252, expliquent suffisamment ce titre, qui paraît ici pour la première fois.

dans le canton de Chirac. Il avait prés de lui, pour conseillers, Iwané [1]), son premier secrétaire, et Soumbat, dit Simon [2]). Comme, outre ses armes, il était surtout armé de

[1]) Si je ne me trompe, il s'agit ici d'Iwané, fils d'Abouleth, et de Sembat, fils d'un autre Iwané, tous deux mentionnés dans l'histoire des Orbélians (S.-Martin, Mém. t. II, p. 79, 80). Notre Annaliste a dejà parlé, p. 208, d'Abouleth et d'Iwané, mais il ne mentionne pas Iwané, fils d'Abouleth, qui joua un si grand rôle sous Dimitri Ier, comme on le voit par les extraits de Vardan donnés dans l'Addition au règne de Dimitri. Ce dernier fut tué en 1132, suivant Vardan, ou suivant Samuel d'Ani, en 1145. C'est donc un autre Iwané qui, au dire de Vardan (ibid.), contribua avec Sembat à la mort du roi David III; que le roi Giorgi laissa à Ani, en 1161, comme vient de le dire l'Annaliste, et qui paraît ici comme chef des secrétaires. Quant à Sembat, dit Simon, ce qui indique qu'il s'était aggrégé à un couvent, il était fils de cet Iwané. Pour rendre ces faits sensibles, j'exposerai ici la généalogie des Orbélians depuis l'époque où je les ai conduits, sous le règne de David II, à la mort de Rat (v. p. 172, 205, et le Tableau, dans l'Addition au règne de Giorgi Ier), jusqu'à l'extermination de leur famille, sous le présent règne, en 1177.

IIe époque des Orbélians.

Iwané III (S.-Martin, t. II, p. 237); son père n'est pas historiquement connu, mais c'est sans doute un des fils anonymes de Liparit IV, mentionnés dans les Annales, p. 198.



Comme Etienne Orbélian compte tous ces personnages parmi les membres de sa famille, et que les Annales, en nommant *Orbélians* Abouleth et Iwané IV, et en indiquant la filiation des autres, confirment l'assertion de l'auteur arménien, il en résulte que le souvenir des Orbélians ne fut pas effacé partout, et survécut en plus d'un lieu à la destruction de la famille, qui eut lieu vers la fin du règne de Giorgi III, comme on le verra plus bas.

[2]) Cette phrase indique que notre Soumbat, inconnu d'ailleurs, s'était fait moine.

son activité, quoique ceux-ci le dissuadassent de combattre, à cause de la faiblesse de ses troupes, ce brave des braves, ce géant des géants ne se rendit pas [1]). Avide des souffrances et de la couronne des martyrs, et se modelant sur son patron Giorgi, qui triompha de la douleur, au lieu d'un dragon tué par celui-ci, il vainquit ce monarque invincible, des myriades de myriades d'ennemis, semblables à des serpents et à des vipères. Quand il vit l'innombrable armée des Sarrasins, il descendit de cheval et offrit à Dieu de ferventes prières; ses yeux, répandant des flots de larmes, se levèrent au ciel, et, prenant son armure, il donna à Iwané le bois de la croix, pour qu'il fût leur guide. Montant alors à cheval, avec une extrême ardeur, ils s'encouragèrent mutuellement, comme des fils de la vie, à mépriser la mort. Bientôt le roi, bravement assis sur son coursier, éleva sa voix de Khosroïde, et poussant un cri, adressa à ses soldats, au coeur généreux et intrépide, cette allocution: «O vous mes frères, mes fidèles, mes coréligionaires, combien il est beau de mourir pour la sainte religion, pour l'Evangile de J.-C., en suivant les traces du Sauveur! nous que la nature condamne à mourir corporellement, nous obtiendrons un bonheur éternel. Combien est préférable à cette dissolution lente qu'amènent les maladies, la mort glorieuse des braves, qui nous fera en-
235 trer dans la voie d'une existence et d'une gloire impérissables! Les anciennes histoires nous apprennent combien de maux a endurés, pour la sainte religion, la race des fils d'Israel, et sous le nouveau testament, la légion militante des martyrs. Allons, mes lions aîlés! pour le Christ, qui a été percé d'une lance, levez vos pertuisanes, et percez ceux qui ne croient pas en la divinité.»

Ayant dit ses dernières prières, il appela son amilakhor (connétable) Liparit, fils de Soumbat, et Kirkich [2]), fils d'Abouleth, beg de Souram. Cependant, à la tête de 3000 hommes, le visage souriant et non moins fier que gai: «Enfants, dit-il, à celui-là la palme, qui frappera, le premier, le porte-drapeau, de qui la chute entraînera la perte de l'armée ennemie.» Avec cet enthousiasme de confiance, il traversa les rangs et les bataillons [3]) et lança au but sa javeline. Voyant leur drapeau renversé par ce coup, digne d'Achille, les ennemis tournèrent promptement le dos, et ne songèrent plus qu'à s'enfuir de toute la rapidité de leurs coursiers. Alors s'accomplit cette parole du prophète: «Un seul d'entre vous en chassera cent, et une myriade cèdera devant une centaine.»

[1]) Et- Orbélian, p. 84, dit au contraire qu'Iwané vainquit Eldigouz sans attendre le roi Giorgi.

[2]) Ce personnage me paraît bien être le même que Thirkach, fils d'Iwané, d'après Vardan; si celui-ci est réellement plus exact que notre Annaliste, il suffirait, pour concilier les deux autorités, d'ajouter au géorgien un mot bien court: აბულეთის ძის ძე «fils *du fils* d'Abouleth.» Wakhoucht, p. 56, dit que le roi confia 3000 hommes à son amilakhor *Soumbat*, autant à *Bechken* Souramel, et se mit lui-même à la tête du reste de ses troupes. Je ne sais d'où sont prises ces indications.

[3]) Le mot სპარაზმ, que je traduis ainsi, n'étant pas géorgien, on m'a suggéré qu'il pourrait bien être composé des mots persans სპა et რაზმ (سپه, رزم), ce qui est fort logique, mais il fait rédondance avec რაზმ, que j'ai traduit par «rangs.»

Généraux, didébouls, soldats, l'un à droite, l'autre à gauche, faisaient couler des ruisseaux de sang; le roi lui-même, avec le bonheur d'Alexandre et la bravoure de Siaoch, poursuivait l'ennemi, dont il rompit plus d'une fois les rangs, portait ou recevait des coups, atteignait ou était atteint d'un dard, et ses braves rivalisaient avec lui. Au milieu de cette poursuite, de ce triomphe extraordinaire et surnaturel, le soleil ayant disparu, ils revinrent au camp, où ils trouvèrent quantité de souverains, de grands, de nobles, d'esclaves, de tentes et de tapisseries, un fouillis de pierreries et de perles, d'or façonné ou non façonné; des chameaux, des chevaux, des mulets, tous les trésors, les richesses entassées de l'univers, dont il est impossible de faire le dénombrement. Là, rendant grâces à Dieu, ils se livrèrent à la joie et aux plaisirs, comme le père qui a retrouvé son fils, le fils son père, le frère son frère, le parent son parent, le maître son serviteur, celui-ci son maître. Dans le transport du succès et de l'allégresse, ils riaient, s'embrassaient l'un l'autre. Pour le roi, ivre de bonheur et de satisfaction, il descendit de cheval et se prosterna devant l'arbitre suprême. Comme sa confiance ne reposait point dans la force des bras, dans la solidité des jambes de l'homme, mais bien
dans le secours d'en-haut, dans la sainte assistance de la droite du Seigneur, objet de 236
ses cantiques, par un sentiment d'humilité, il fléchit le genou devant le Seigneur Dieu Sabaoth, et baigna la terre de ses larmes. Après cela il s'assit pour prendre du repos, pour recevoir une faible partie de ces riches dépouilles: et cependant il fut comme encombré de vases et d'armures: souverains, grands, nobles, esclaves, tombèrent captifs entre ses mains. [1])

Après être resté trois jours aux portes d'Ani, pourvoyant aux besoins de la ville, y établissant un émir avec des troupes, il leva son camp et partit, rayonnant de joie. Il expédia des courriers aux philosophes et au patriarche, dont les prières l'avaient soutenu, et se présenta d'abord, avec un visage resplendissant, à celle qui l'avait élevé, à sa tante paternelle, la reine des reines Thamar, qui le baigna de ses larmes, mêlées de sourires; puis il se réunit à son épouse et put lui montrer sans honte ses traits généreux, car, par ces excès de prospérité et de grandeur, il avait reculé les limites de ses père et aïeul.

Cependant cette incroyable nouvelle se répandit; la défaite des troupes de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Arménie et d'Azroum, des souverains et des grands de ces contrées, arriva jusqu'aux oreilles du sultan de Khorasan et de l'Iraq, à celles du khaliphe, maître de la grande Babylone, chef de la fausse religion des Sarrasins, et de Warazg [2]), atabek de Perse, qui convoquèrent et rassemblèrent tout l'islam. S'étant réunis au pays

[1]) Après avoir pris Ani. Giorgi y avait établi Iwané Orbélian et Sargis Mkhargrdzélidzé, comme il a été dit, p. 233; mais ensuite de sa victoire, il y laissa, à ce qu'il paraît, un autre gouverneur, que je crois être ce Sadoun, mentionné par Vardan, p. 100. V. l'Addition.

[2]) Ce personnage m'est inconnu; d'ailleurs Ildigouz était alors atabek.

de Ran, ils descendirent dans le Somkheth, assiégèrent la citadelle de Gag, la prirent et ravagèrent toute la contrée environnante. Le fameux et invincible guerrier, le héros sans pareil, le roi Giorgi, en ayant été informé, rassembla ses sept royaumes, les troupes d'Imier et d'Amier, d'en-haut et d'en-bas, manda les Osses et autres peuplades nombreuses et marcha contre le sultan, dont l'armée se composait de masses innombrables. Avec ces légions, non moins belles que formidables, il se mit lui-même en marche et franchit les monts Boubakarni [1]). A cette nouvelle, le sultan et l'atabek, leurs braves et leurs grands s'écrièrent: «Il n'y a aujourd'hui, sur la terre, personne qui puisse résister à Giorgi et à ses troupes; retirons-nous et mettons-nous à couvert, loin de sa face.» Sur quoi, abandonnant toutes leurs richesses et principalement la garnison de
237 Gag, ils levèrent leur camp et partirent [2]). Lorsqu'ils eurent traversé la rivière d'Ecletz [3]), et que les partis de coureurs eurent rejoint le gros de l'armée, ils commencèrent à piller et à tuer.

Dès qu'on eut donné avis au souverain favorisé de la fortune, doué d'un bras achilléen et d'un coeur d'aimant, il s'élança comme une bête féroce. Mais son activité fut enchaînée par certains personnages, par quelques didébouls, qui le voyant avide de vaincre, lui résistèrent et le comprimèrent, jusqu'à se jeter sur ses étriers. Ce fut, entre autres, Wardan Coloncélis-Dzé, qui était alors chargé de l'éristhawat de Héreth, homme ayant l'expérience de la vie, puissant et éprouvé dans les combats. Peut-être agissaient-ils de la sorte par jalousie, par inimitié mutuelle. Ils le retinrent donc, en lui disant: «Puisque le sultan est en retraite, avec toute son armée, ne te laisse pas aller à la fierté et à l'audace que t'inspirent des triomphes accordés par le ciel.» Mais leurs discours furent sans effet, leurs actions comme non avenues, leurs allégations sans autorité. Toutefois, comme le roi était sage, intelligent et docile, ils se rendit, et dispersant ses troupes, retourna à ses divertissements, à ses plaisirs et à ses chasses.

Après cela, le sultan et l'atabek, avec tous leurs soldats et toutes leurs forces, montèrent dans le canton de Gélakoun, y prirent de nouveaux renforts et vinrent aux portes d'Ani [4]). Par en-haut était le chahiarmen, avec tous les souverains de l'Arabie.

[1]) Ne sachant point la position de ces montagnes, je ne puis dire si c'est Giorgi ou le sultan qui les traversa, car le texte dit seulement «ils se mirent en marche, ils traversèrent.»

[2]) Cette retraite des musulmans devant Giorgi est rapportée par Vardan, p. 100, en 612 — 1163; v. l'Addition.

[3]) Soit qu'il faille lire ce nom, Eclétzi, comme ici, et comme sur la carte du Cakheth (Descr. de la Gé. Atlas, N. 4), ou comme, p. 277, dans mes deux M-its, Elcétzi, évidemment c'est la rivière du Qarabagh, que Wakhoucht nomme encore Thous-Tchaï, rivière de Thavouch, affluent droit du Kour, entre ceux d'Aghstapha et de Chankor.

[4]) Durant quatre ans Ildigouz ne cessa d'inquiéter Ani, jusqu'à ce que le roi Giorgi le lui eut cédé, ce qui doit avoir eu lieu en 1165; Vardan, p. 101. Cette incursion, en particulier, est racontée par divers auteurs, v. l'Addition; elle arriva en janvier 1163. La retraite du roi, qui en fut la suite, ainsi

Dans ce temps-là Ani était défendu par le brave chef de Thor [1]), guerrier fameux, qui, non content de préparer ses moyens de guerre et ses machines, parcourait, détruisait, ravageait toutes les contrées environnantes. Bientôt ces nouvelles se répandirent dans notre pays et parvinrent au roi qui, avec une poignée de monde, se trouvait dans les montagnes de Loré et de Dmanis, où il prenait le plaisir de la chasse. Il était venu près de lui un envoyé du sultan [2]), vrai sorcier, à l'esprit délié, plein de savoir-faire, qui épia et sut deviner la position des troupes géorgiennes. Comme dans l'apologue indien de l'idole [3]) et du corbeau, rapportée dans le livre Kilila-Damana, tel absolument que le corbeau, après avoir examiné l'armée, il déploya ses ailes et prit son vol vers le sultan et l'atabek, à qui il dit: « Voilà le moment de nous relever; si vous n'allez en avant, tout d'abord, vous ne retrouverez plus l'occasion; » car il avait vu que le roi, dans sa position, avait peu de monde. Aussi se montra-t-il dédaigneux envers le favori de la fortune, envers le monarque puissant et audacieux. Ravis de ces renseignements, les deux princes se hâtèrent de partir et forcèrent de marche toute la nuit. Ils attaquèrent au 238
point du jour, si inopinément, pendant que tous dormaient, qu'à-peine le roi put-il s'ar-

que la reddition postérieure d'Ani, semblent indiquer des revers essuyés par les Géorgiens, revers dont notre Annaliste ne parle pas expressément. Ibn-al-Athyr (S.-Martin, t. II, p. 243) n'oublie pas cette défaite et semble l'attribuer à la défection d'un chef géorgien, qui se fit musulman : ce chef n'est autre que Sadoun, qui, après avoir été destitué du gouvernement d'Ani, passa chez Ildigouz, fut ensuite livré au roi Giorgi et mis à mort par ses ordres, comme on le verra ; v. Vardan, p. 100.

[1]) Le canton de Thor, en Géorgie, est bien connu, mais l'auteur n'a pas dit précédemment que le chef de ce pays fût gouverneur d'Ani : en tout cas la défense dura 30 jours, après quoi les musulmans se retirèrent, pour cette fois encore ; mais Giorgi avait été battu en rase campagne.

[2]) Abou-l-Faradj, cité par S.-Martin, t. II, p. 241, parle en effet d'un délégué de Khothb-ed-Din Maudoud, atabek de Moussoul, qui fut envoyé en Géorgie, après la prise d'Ani en 1161, pour traiter du rachat des prisonniers musulmans. Cet envoyé, qui était le patriarche syrien lui-même, repartit ensuite avec un ambassadeur géorgien; or la date de cet envoi du patriarche dut être antérieure à l'époque où nous nous trouvons, et sans doute un chrétien n'aurait pas trahi ses coréligionaires.

[3]) Wakhoucht, p. 57, « du hibou et du corbeau. »

Le roi Wakhtang nous apprend, dans l'Introduction du *Kilila-Damana*, qu'il en existait une traduction géorgienne du temps de la reine Thamar, mentionnée dans les Annales (ici même) ; cette traduction s'étant perdue, le prince David, père de Théimouraz Ier, en fit une, qu'il poussa jusqu'à l'apologue de la Tortue et du Scorpion ; il ne s'y trouvait pas de vers, et il y avait beaucoup de lacunes. Lui donc, Wakhtang, engagea un Persan, sachant le géorgien, à faire une nouvelle traduction, mais ce travail était défectueux, parce que le Persan ne savait pas assez le géorgien, et d'ailleurs lui-même dut aller à Ispahan. Là il chargea un Arménien de compléter cette traduction, d'écrire les vers, et de terminer le travail. Cependant Wakhtang fut privé de sa liberté et envoyé à Kirman, où, faute d'autre occupation, il songea à mettre la dernière main à la traduction de l'ouvrage ; cf. Bullet. hist.-philol. t. III, p. 367, sqq., notice sur Soulkhan-Saba Orbélian et sur la traduction du *Kilila-Damana*.

mer et monter à cheval. Toutefois le généralissime Iwané [1]) et les autres didébouls, en faisant mine de l'arrêter, eurent bien de la peine à l'emmener et à obtenir qu'il battît en retraite: «N'y a-t-il pas, disaient-ils, un temps pour combattre et un temps pour fuir? car chaque chose a son moment. L'invincible Alexandre fut autrefois vaincu par une femme, Samson par Dalila, Salomon par Sibila (et ils lui alléguèrent encore divers exemples de rois vaincus). Sans doute quelques-uns d'entre nous ont irrité le monarque du ciel, qui, après t'avoir donné l'autorité suprême, a voulu, comme un père tendre corrigeant son fils, te châtier à ton tour, toi le glorieux fils de David. Ce roi-prophète, particulièrement destiné à être le père de Dieu, fut aussi poursuivi par Saül: nous donc, qui répondons de toi, nous devons recourir à la fuite, et bientôt le Tout-Puissant, qui dispense la victoire, reprendra sa clémence ordinaire et nous rendra notre invincibilité.» Par de tels discours, tout au plus réussirent-ils à l'entraîner. En battant en retraite, lui et ses braves soldats se tournèrent plusieurs fois en arrière, et montrant leur front de bataille, massacrèrent et firent tomber les soldats ennemis. Grâce à leur bravoure, on vit la chose la plus étrange, la plus merveilleuse: pas un didéboul, pas un aznaour, pas un homme notable ni serf d'aznaour ne succomba dans cette affaire, excepté un Kanis-Dzé, porteur de la croix, et un aznaour obscur [2]). Toutefois la croix put être sauvée et emportée.

O bravoure, ô générosité incroyable, ou plutôt, ô protection de la main de Dieu! Dans quelle bataille, ancienne ou moderne, vit-on jamais si peu de sang répandu, par une armée si nombreuse, attaquant à l'improviste! Aussi les musulmans, qui en furent les témoins, se tinrent dès-lors sur leurs gardes, et dirent: «Si en fondant inopinément sur lui nous n'avons pu lui faire aucun mal, le poursuivre quand il s'y attend, c'est poursuivre une ombre et prendre du vent dans son sein.» Ils battirent alors en retraite, et partirent couverts de honte. Hommes instruits, qui lisez ceci, réfléchissez aux merveilles de Dieu. Il est écrit dans le Psaume: «Tu lui as posé des limites, afin qu'elle ne les dépasse point.» C'est là ce qui est dit de la mer. Et encore, le grand saint Basile, la lumière de Césarée, parlant des choses de la nature, dans l'Ouvrage des six jours: «Il
239 y a, dit-il, un oiseau, nommé alcyon, qui dépose ses oeufs sur les lèvres de la mer, sans que le bruit ni l'agitation des flots puissent le renverser, contrairement à la volonté divine, Dieu veillant à la conservation même de ses petits.» Ainsi, si la divine Providence l'eût permis, si la bravoure et l'intrépidité du roi n'eussent mis en fuite l'ennemi,

[1]) Etait-ce un Orbélian? cf. p. 242 des Ann. Il y avait donc en Géorgie deux généralissimes: Sargis Mkhargrdzel, sup. p. 233, et cet Iwané? Ces questions restent à résoudre.

[2]) La manière dont Samuel d'Ani rend compte d'une défaite du roi Giorgi, en 1163 (S.-Martin, t. II, p. 243), date qui concorde avec celle fournie par Ibn-al-Athyr (sup. p. 392, n. 4), se rapporte très bien au récit de notre Annaliste: «Trente jours après, dit-il, le sultan vint, à la dérobée et comme un renard, et battit le roi Giorgi.» Seulement, d'après les autorités rassemblées par M. S.-Martin, cette défaite aurait eu lieu après la prise de Dovin, que notre auteur va raconter.

toutes les terres, toutes les contrées de son royaume, malgré leur innocence, eussent été en proie à l'esclavage et à la dévastation.

Cependant le roi rendit Ani [1]) à son possesseur, qui se soumit à la vassalité envers lui. L'atabek Ildigouz lui-même, se portant médiateur entre le sultan et les Géorgiens, sollicita et obtint la paix. De son côté la reine Rousoudan, soeur du roi et précédemment épouse d'un sultan [2]), ayant aussi proposé son intercession, il s'en suivit une alliance et un temps de repos. Pour Giorgi, il régna au sein des plaisirs, se livrant aux divertissements et à la chasse. Tantôt, durant l'hiver, il passait dans les pays au-delà des monts Likh, allait jusqu'à la mer du Pont, et traversait en chassant le pays des Alains, qui est l'Aphkhazeth; tantôt il gagnait la mer de Gourgan, et passait ainsi le temps dans la joie. Mais comme l'armée et les didébouls du pays s'affaiblissaient, on s'enhardit à lui faire ces représentations: «Il n'y a pas moyen pour nous de rester sans occupations militaires.» Se rendant à leurs avis, le roi donna sa parole aux gens de sa cour, prit des engagements envers eux et fixa le jour et le terme d'une expédition. Par ses ordres, ceux du Tao, du Clardjeth et du Chawcheth, durent se jeter sur les terres d'Olthis et de Bana [3]); les Meskhes et les Thoriens, sur les cantons d'Azroum et d'A-

[1]) D'après le passage de Vardan, cité p. 236, la reddition d'Ani dut avoir eu lieu en 1165, en comptant les quatre années de tentatives d'Ildigouz contre cette ville, depuis le moment où elle avait été prise, en 1161.

[2]) Le mari de cette princesse était un sultan du Khorasan, de qui elle n'avait pas eu d'enfants. Wakhoucht, p. 59.

[3]) Est-ce durant cette expédition que la ville d'Ani fut reprise, comme nous l'apprend Vardan, p. 102, en 1177? Toutefois cette date est fautive, et doit se lire 1174.

Pour profiter d'un excellent article de M. Defrémery, dans le Nouv. journ. asiatique, juin 1849, je vais réunir ici les notices qu'il contient sur les événements du règne de Giorgi III.

En 550 Hég. — 1155, 6, Ani *fut soulevé* contre Cheddad, par les prêtres arméniens, et donné à son frère Phadloun; *op. cit.* p. 491. Le mot souligné répond à une correction faite par M. Khanykof; v. Excursion à Ani, après le Septième de mes Rapports sur mon Voyage archéographique, p. 145, et sup. Généalogie des Béni-Cheddad, p. 344 de ce volume.

Au mois de Chaban 556 Hég. — août 1161, les Géorgiens prirent Ani; le chaharmen fut alors battu par eux et s'enfuit; ibid. p. 499.

Au mois de Chaban 557 Hég. — août 1162, 30,000 Géorgiens allèrent à Dovin, qu'ils pillèrent, et tuèrent environ 10,000 h.; ils emmenèrent leurs captifs sans vêtements, même les femmes; toutefois ils rendirent à celles-ci leurs habits. A cette nouvelle Ildiguiz, le chaharmen Ibn-Sokman Al-Kotbi, et le prince de Méragha, fils d'Aksonkor, marchèrent contre la Géorgie, avec 50,000 h., et remportèrent une grande victoire, parce qu'un Géorgien se fit musulman durant la bataille, et tomba par derrière sur les siens; ibid p. 300.

Tout ceci est tiré d'Ibn-al-Athyr.

En 559 Hég. — 1163, 4, le roi des Aphkhaz dut s'enfuir devant les musulmans réunis à Nakhtchévan; ibid. p. 504; extrait de Mirkhond.

Enfin, en 561 Hég. — 1165, 6, les Géorgiens firent une incursion dans l'Aran, jusqu'à Gandja, et

chorni; le généralissime et les Arméniens, aller au-delà du Mtcouar, jusqu'à Gandza [1]; lui-même, se porter à Khasgian [2]; ceux du Likhth-Imier et les Karthles, sur les deux rives du fleuve, dans la direction de Gandza jusqu'à Kholtha, et ceux du Héreth et du Cakheth, depuis l'embouchure de l'Alazan jusqu'au Chirwan. Il se fit alors une guerre telle qu'on n'en avait jamais vu, et ce qui se passa de nos jours [3]) ne me semble pas inférieur à l'enlèvement d'Habacuc, entraîné rapidement près de Daniel, au ravissement d'Elie dans un char de feu: ce fut un vrai miracle du ciel, et non l'oeuvre de la force de l'homme; car après avoir achevé en un clin-d'oeil ce fait d'armes, chargé de riches dépouilles, le roi repassa les monts et se retrouva à Gégouth, tellement que les gens de ce pays ne pouvaient croire à sa présence.

240 Quelle langue donc, quel génie pourrait suffire à raconter ces choses! Celui qui en entreprendrait la description détaillée, fatiguerait par la multiplicité des événements, et les auditeurs étonnés se montreraient incrédules. On voyait manifestement dans Giorgi le descendant de David et de Salomon, l'oint du Seigneur; tous les rois de la terre lui obéissaient, comme à Salomon, et déposaient devant lui des présents. Un jour, en effet, il fut visité par Andronic Comnène, cousin germain, par son père, de Manuel-le-Grand, souverain de tout l'occident et empereur de Grèce [4]), accompagné de sa femme, au visage éblouissant de beauté, de ses fils et de ceux de sa soeur. Remerciant Dieu, comme il le devait, pour une telle faveur, Giorgi fit au prince un accueil convenable à sa haute naissance, lui donna autant de villes et de citadelles qu'il en avait besoin, et lui assigna

enlevèrent beaucoup de captifs; ibid. p. 506: Ibn-al-Athyr. D'après Hamd-Allah Mustaufi, en 569 Hég. — 1173, 4, les Géorgiens étant revenus dans ces contrées, le sultan partit pour les combattre, avec ses frères utérins Mohammed et Qizil-Arslan, fils d'Ildiguiz; mais il tomba malade et n'obtint aucun avantage. En 1176 ou 77, au commencement du règne de Thogril III, le roi de Géorgie entra dans l'Aderbidjan, mais il fut battu par Mohammed et son frère, ci-dessus nommés, oncles du sultan.

[1]) Cette pointe des Géorgiens sur Gandza est mentionnée en 561 de l'hégyre, 1165, 6 de J.-C., par Ibn-al-Athyr; S.-Martin, Mém. t. II, p. 243.

[2]) Mon M-it porte Kharagian. On peut lire aussi *Khasidchan*; cf. p. 282 un passage ajouté d'après le M-it T.

[3]) Cette expression dénote un contemporain.

[4]) Andronic était fils d'Isaac, frère de Jean, père de l'empereur Manuel Comnène. C'était un prince dissolu, qui ne craignit pas d'entretenir, quoique marié, un commerce incestueux avec la fille de son cousin germain, un autre Andronic, et ensuite avec une nièce de son père. Après divers attentats contre l'empereur, il se réfugia en Ibérie, en 1167, passa delà en Perse, et se fixa enfin auprès du sultan de Colonée. Il avait trois fils légitimes, et deux de sa seconde maîtresse. Lebeau; t. XVI, p. 230. Il n'est point dit qu'il eût emmené avec lui les fils de sa soeur, mais peut-être faut-il entendre par-là ceux qu'il avait de sa cousine. Il fut empereur durant deux ans, 1183 — 1185, et périt misérablement par suite d'une émeute, qui porta au trône Isaac II, dit l'Ange. L'époque assignée au voyage d'Andronic en Géorgie concorde très bien avec celle où je crois qu'Ani fut rendu et est exactement indiquée par l'auteur géorgien. J'ajouterai que la famille Andronicachwili, du Cakheth, croit descendre du prince grec.

une résidence voisine de la sienne [1]), vis-à-vis de celle d'Aghsarthan [2]), roi de Mowacan et de Chirwan, et du littoral de la mer, depuis Derbend jusqu'à Khilkhala [3]). Ce dernier se conduisit envers Giorgi comme son enfant, car il était fils de Thamar, sa tante paternelle, qui avait été mariée dans ce pays par le grand roi David [4]). Un jour que ce chirwanchah était inquiété par les Khazars de Derbend, il adressa ses plaintes au roi, qui réunit ses troupes des deux côtés du mont Likh, et emmenant avec lui Andronic, frère de l'empereur de Grèce, s'avança jusqu'aux portes de Derbend, ravagea les contrées de Mouscour et de Charabam et prit la ville de Chabouran. Quand le roi était aux portes de cette dernière, Andronic sut mériter les suffrages d'un tel spectateur et ceux de toute l'armée. Pour Giorgi, il donna la ville au charwanchah, son cousin germain paternel. Delà il alla faire une incursion dans le Basian, ce qui était un exploit admirable et audessus des forces de l'homme, et revint, victorieux, se livrer dans son palais à des plaisirs dignes du paradis.

Parfois il envoyait ses généraux et ses troupes, avec ordre d'aller jusqu'aux portes de Nakhtchévan [5]), tantôt jusqu'au mont Masis et à Gaghwam [6]), jusqu'à Barda et à Balqoun. Ayant, par ces glorieux succès, augmenté aussi ses trésors, il déposa et ses propres richesses et le produit de tout ce butin dans la citadelle d'Oudjarmo, construite par Wakhtang-Gorgasal et où mourut ce lion des lions, ce géant des géants. Quant à ses faucons et à ses chiens de chasse, ils étaient si nombreux, si beaux, si parfaitement équipés, que jamais on n'avait vu, on ne verra rien de tel. 241

Pendant que le pays prospérait de la sorte, et que le roi goûtait tous les plaisirs de ce monde, son neveu Dimitri, le fils de son frère aîné David, atteignait l'âge viril. Il était beau de visage, adroit dans tous les exercices, formé aux bonnes moeurs, comme il convenait à sa haute naissance. Mais il gâta toutes ces perfections, ces dons d'intelligence, de beauté, ces avantages de la jeunesse, en devenant meurtrier, en empoisonnant sa propre existence. Dépourvu de la crainte de Dieu, enfreignant les commande-

[1]) I. E. dans le Cakheth.

[2]) Cf. infr. p. 258, 262.

[3]) Il y avait en effet; au XIIe siècle, un prince de Chirwan, nommé Aboul - Mouzaffer Minoutcher Akhistan Ben-Kesran, mais dont l'histoire n'est pas connue en détail. Akhistan, ou Ikhtisan, suivant d'autres manuscrits, n'est qu'une altération du nom sous lequel il est désigné par les Géorgiens; Mém. de l'Ac. des sc. VIe sér. sc. mor. et pol. t. IV, p. 551, article de M. Dorn; cf. Bullet. hist.-phil. t. VI, p. 198.

[4]) C'est le M-it R qui porte en trois endroits მამის ძმის წული, « fils du frère de son père. » Toutefois, dans les trois endroits le mot მამის a été surajouté par une autre main; le mien offre la même leçon; mais le M-it T omet trois fois le mot მამის, et porte seulement დისწული « fils de sa soeur, » ce qui n'est pas exact. Cf. sup. p. 209, règne de David-le-Réparateur.

[5]) Wakhoucht; p. 57, dit « jusqu'à Carin. »

[6]) Le lac de Gégham, ou Goghtcha.

ments du Christ, *il imita* [1]) les gens de sa race, et la conduite des hommes les moins recommandables de ce royaume. Comme autrefois son propre père David [2]) s'était montré perfide et rebelle envers le grand roi Dimitri, son père, avait fait disparaître plus d'un didéboul, l'un par la mort, l'autre par l'exil, d'autres par des punitions déshonorantes: tel aussi Dimitri, laissant entrer le démon dans son coeur et dans sa pensée, attira le courroux du ciel sur les Orbélians, sur leur parenté, sur leurs adhérents dans le Samtzkhé, dans le Héreth et le Cakheth, et partout en un mot où ils avaient des parents, des alliés et des serviteurs. Il s'ensuivit des révoltes, des guerres, des massacres, effusion de sang et incursions. Mais Dieu, juste en ses oeuvres, sut contenir Dimitri, comme autrefois Absalon, fils de David, et ne permit pas qu'il prévalût. Suivant ce mot du saint Evangile: « L'enfant qui dira à son père ou à sa mère: le *corban*, c. à d. *le don* qui vient de moi vous profitera, cet enfant doit mourir [3]);» suivant cette parole, le fils d'un père révolté, indocile et révolté lui-même contre le roi aimant Dieu, ne réussit pas dans ses plans, et la victoire se déclara pour Giorgi, vainqueur des vainqueurs.

Réunissant donc ses troupes, le roi partit de Tiflis et marcha contre Dimitri, qui était dans les montagnes du Somkheth et dans la citadelle de Loré. Il l'attaqua vigoureusement, le mit en fuite, lui fit tourner le dos, ainsi qu'à ses adhérents, qui se réfugièrent dans la ville et dans la citadelle de Loré, et lui enleva tous les forts et citadelles qu'il avait injustement occupés. Dimitri se vit alors abandonné par Sargis Mkhargrdzel, avec ses fils et ceux de ses frères, frère et ami lui-même des Orbélians [4]). Le roi lui fit l'accueil le plus amical et lui témoigna toute la confiance que méritait un tel personnage. Pour lui, il parcourut le Tachir, jusqu'aux portes de Loré, et vint camper dans l'Agarani. Alors Dimitri, qui était dans la citadelle de Loré, fit partir ce qui
242 lui restait de troupes fidèles, rassemblées de divers pays; de la Meskhie, de Thor, du

[1]) Depuis ce mot jusqu'à la fin de la phrase, je traduis à vue de pays, plutôt le sens que les mots.

[2]) La révolte de David contre son père n'est pas même indiquée, p. 231, mais il est facile d'y croire en voyant un roi victorieux et jeune encore embrasser la profession monastique. Suivant Wakhoucht, p. 57, cette révolte arriva en 1164 — 344, mais il n'en parle qu'ici-même et non dans la biographie de Dimitri Ier. Pharsadan Giorgidjanidzé raconte, p. 39, que David était le fils cadet de Dimitri Ier, mais que fâché de voir son frère Giorgi jouir des prérogatives attachées à l'aînesse, il s'était révolté, avait tué ou empoisonné une partie des grands de la cour, pour s'emparer du pouvoir, ce à quoi il réussit pour peu de temps. Je ne sais jusqu'à quel point ces renseignements sont exacts.

[3]) Ce passage de S.-Mathieu, ch. IV, v. 7, est rapporté imparfaitement; car il faut ajouter: il mourra « s'il n'honore pas ses père et mère, tout en faisant des sacrifices pour eux. »

[4]) Sargis n'était pas *frère* des Orbélians; aussi ce passage est-il ainsi rendu par Wakhoucht, p. 57: და საყვარელი ორბელი « et Orbel, son favori, » ce qui veut dire qu'un Orbélian, favori de Dimitri, se rendit également au roi. En effet Etienne Orbélian, p. 95, dit qu'Iwané Orbélian quitta le parti du jeune prince, son gendre. Le même auteur, sans parler de la défection de Sargis Mkhargrdzel, relate, p. 89, celle du général Gamracel.

Karthli, du Somkheth, et son propre père nourricier, Dchiaber, intendant des écuries, qui se rendirent dans le Héreth et gagnèrent l'éristhaw de ce pays, avec tout son peuple, tous les Lecs et les Caucasiens. Il y eut de rudes combats, de chaudes rencontres: car les deux partis étaient également exercés, doués d'une bravoure de lion. Mais la victoire s'étant déclarée pour les défenseurs du bon droit, les didébouls et aznaours du Héreth, ainsi que les Lecs, furent vaincus. On fit prisonniers Grigol Asathis-Dzé, guerrier brave et intrépide, blessé à la main, dont le cheval avait été tué; Ioané Wardanis-Dzé, connu dès l'origine comme un homme déloyal et creusant des souterrains, et avec lui, Chotha, de la famille des Arthawatchos-Dzé. Ces gens étant des traîtres domestiques et en connaissance de cause, on les arrêta et l'on se rendit en présence du roi, protégé de Dieu, qui fut ravi de joie, et se voyant l'objet de la protection spéciale du bras divin, qui chaque jour ajoutait à ses triomphes, lui en rendit de solennelles actions de grâces.

Giorgi, qui était alors dans Agarani [1]), leva son camp et monta vers la ville forte de Loré, dont il fit le siége. Or dans ce temps-là Dimitri avait envoyé en Perse Liparit, fils de Soumbat [2]), éristhaw de Karthli, et le chef des palefreniers, Kawthar, fils d'Iwané, tous deux officiers du roi Giorgi; Anania Dwinel, d'autres exprès au chaharmen, et d'autres aux fils d'Ildigouz, afin qu'au nom de Dieu ils réclamassent son assistance. Mais comme les efforts de ces princes, tous disposés à secourir Dimitri, et qui en effet embrassèrent sa cause, furent réduits au néant par l'arbitre suprême du bon droit, les gens de la forteresse de Loré perdirent donc courage. Dimitri, se voyant abandonné de tous, sortit de la citadelle, en descendant le long d'un câble, et s'en-alla vers son oncle [3]); le généralissime [4]) et les autres, qui restaient dans la place, en furent chassés de vive

[1]) V. dans l'Addition au règne de Giorgi III la note relative à cette localité, que mes M-its nomment ici *Agara*, au lieu de la forme plurielle *Agarani*.

[2]) Wakhoucht, p. 97, se trompe manifestement en disant « Soumbat, fils de Liparit; » car l'historien des Orbélians, p. 90 et 96, s'exprime précisément comme notre Annaliste, ici et p. 237, en nommant Liparit « frère d'Iwané. » Or Iwané était fils de Soumbat; Et. Orb. p. 83. Quant à Kawthar, d'après la même autorité, p. 98, il était non pas *fils*, mais *frère cadet* du même Iwané. Je suivrai ces indications dans la généalogie des Orbélians, tout en indiquant les diversités d'opinions.

[3]) Le manuscrit T porte: vers sa nourrice; ძიძას. Suivant Wakhoucht, p. 57, « il alla auprès du roi, son oncle, qui le retint prisonnier à Cldé-Car, après quoi il lui fit brûler les yeux, et, quand il mourut, il le fit ensevelir à Mtzkhétha. » Et. Orbélian, dans l'imprimé, p. 94 et 95, où il manque une phrase, mais dans son texte complet, que l'on verra dans l'Addition à ce règne, ajoute que Demna fut fait eunuque.

[4]) On a vu plus haut que Sargis Mkhargrdzel s'était déjà rendu, avec ses fils et neveux, et qu'Etienne Orbélian mentionne, au lieu de ce personnage, le général Gamracel parmi les adhérents de Dimitri. Comme Sargis avait réellement le titre d'amir-spasalar, ou généralissime, sup. p. 233, on ne sait plus de qui il peut être question ici. On remarquera pourtant qu'à la p. 238, l'Annaliste nomme un autre généralissime, Iwané, sans dire s'il était Orbélian ou Mkhargrdzélidzé: ici il me paraît qu'il ne peut être question que d'Iwané VI, Orbélian, celui qui, en effet, défendit Loré jusqu'au dernier moment.

force et conduits au roi, triomphateur et favorisé de la fortune, qui prit Loré, le garda pour lui, et partit delà, après une si glorieuse conquête. Au lieu de traiter comme ils
243 le méritaient les rebelles et ses ennemis, il leur pardonna ou les châtia avec clémence [1]), et se contenta d'en exiler quelques-uns en terre étrangère. Pour lui, il se rendit à Nadcharmagew, où il se livra au plaisir, tout en remerciant Dieu. [2])

L'année suivante (1178), il rassembla tout son monde, et revint des bords du Ghanoukh à Nadcharmagew, où se trouvèrent réunis les gens de ses sept royaumes. Là il manda son épouse, la reine des reines Bourdoukhan, fille du roi des Osses, la première des femmes en bonté, en sagesse, en prudence et en beauté, car jamais la Géorgie n'avait vu pareille princesse. C'était moins encore par sa beauté qu'elle était sans rivale, que comme mère de Thamar. Par l'inspiration de sa sagesse, ou plutôt par une disposition de la Providence qui règle toutes choses, Giorgi conféra la prérogative suprême à sa fille Thamar, la lumière brillante de ses yeux, la couronne et le collier de tous les rois et souverains, et la déclara reine, de l'assentiment des patriarches [3]), des évêques, des didébouls, Amers et Imers, des vizirs, des généralissimes et généraux; il la fit asseoir à sa droite, comme roi et reine, revêtue et ornée d'insignes à frange d'or, de pourpre et de lin; il la nomma montagne de Dieu, montagne grasse et montagne engraissée [4]), plaça sur sa tête une couronne d'or, d'or d'Ophaz, enrichie de rubis et d'émeraudes, et les grands de la nation lui présentèrent leurs hommages. Pour le roi, après lui avoir juré loyauté et bonne intelligence, il la confia à Dieu, en versant des larmes abondantes, et la bénit de la bénédiction d'Abraham, qui se prolonge jusqu'à ce jour; bénédiction d'un père accordée à son enfant chérie, douce, pacifique comme David [5]). Telle que la pierre vue par Daniel, qui, se détachant de la montagne, grossit et grossira, et grossit encore jusqu'à ce qu'elle devienne une grande montagne, une pierre angulaire et non d'achoppement; qui brisa toutes les idoles et toutes les figures d'or, d'argent, de fer, d'airain et de terre, les colonnes et les statues des esprits invisibles, les forces et l'arrogance des combattants et ennemis visibles, ainsi que le feront voir la suite de ce dis-

[1]) Demna ou Dimitri, aveuglé et mutilé; Iwané, aveuglé, son fils et son petit-fils mis à mort, et toute sa famille exterminée, à la réserve de Liparit, alors en Perse: telle fut la clémence du roi Giorgi. Tout cela arriva en 1177, d'après le témoignage d'Et. Orbélian; mais Wakhoucht, p. 57, par suite d'un faux système, donne la date de 1144 — 364, date absolument impossible.

[2]) Le seul manuscrit T offre cette rubrique: «Ici commence la vie de Thamar.»

[3]) Ce pluriel se voit déjà p. 205.

[4]) Expression biblique.

[5]) Suivant Wakhoucht, p. 57, Thamar fut associée au trône en 1171 — 391, et la reine Bourdoukhan mourut un an après. Cette association peut s'admettre, quelle qu'en soit la date; car la chronologie des quatre règnes, de Dimitri Ier, de Giorgi III, de Thamar et de Rousoudan, devra être restituée, et la plupart des chiffres posés par Wakhoucht reculés, en général, de dix années.

cours et les détails que nous nous proposons de donner. Pour nous, reprenons le fil des 244
événements. [1])

Pendant qu'on se livrait aux délices du repos, sans éprouver ni causer à personne aucune atteinte fâcheuse; tandis qu'au sein de la joie et de la prospérité on jouissait d'une félicité digne du paradis, il fallut payer la dette de notre nature, la dette imposée à la fausseté, à la corruption de ce monde périssable. La mère de Thamar, la reine Bourdoukhan, douée de toutes les perfections, mourut. Les lamentations, les gémissements causés par ce triste événement, qui se firent entendre, c'est ce qu'il est impossible de dire, ce que l'on n'ose dépeindre, ce qui serait importun au lecteur. La nouvelle de cette affreuse catastrophe fut portée au roi, qui était alors à Gégouth, et qui, s'arrachant les cheveux et la barbe, se hâta de rejoindre Thamar, sa fille tendrement aimée, que la privation d'une telle mère faisait passer des clartés de l'athmosphère matinale au sein du crépuscule. Dans leurs étreintes, les ruisseaux de larmes coulant de leurs yeux ressemblaient aux quatre fleuves du paradis et sourdaient comme le Géon. Quand tous les Géorgiens eurent pleuré ainsi qu'il convenait, le roi encouragea sa fille, aussi aimable que chérie, à tarir ces excès de larmes, et comme Thamar n'était pas habituée à transgresser les limites de la loi divine, elle obéit à son père et se soumit à ses ordres. Le dueil etant accompli, quelques années après, le roi reprit le cours de ses chasses et de ses plaisirs, recommença à parcourir les montagnes et les plaines, à dicter ses lois à l'orient et à l'occident, au sud et au nord. En effet les souverains de la Grèce et de Rome, de l'Inde et de l'Arabie, le traitaient en frère et lui offraient des présents; et encore les sultans de Khorasan, de Babylone, de Syrie, d'Egypte, d'Icone, et leurs vassaux, les Scythes, les Khazars, les Allemans [2]), le Khorasan, le Khorazm-Chah, les Abaches, les Arabes, les Elamites, les Médes, ceux de Mésopotamie, tous les peuples, les langues, les nations, du Moghrib au Machriq.

Quand il se fut élevé à ce haut degré de grandeur et de prospérité, de conquêtes
et de gloire, le temps vint pour lui de subir la malédiction prononcée contre Eve, la 245
punition du péché d'Adam, la dette imposée à toute sa race, la mort qui dévore inévitablement tous les hommes et les fait rentrer dans la terre. Car si le fils de Dieu, venu vers nous avec un corps charnel, a supporté la mort, quoi d'étonnant que ceux qui ont été tirés de la terre y retournent! Ainsi le grand et heureux monarque, distingué entre tous, par ses vertus religieuses et morales, le plus brave parmi ses contemporains, le roi Giorgi cessa de vivre, en l'année 1174—394 [3]), une semaine après la Passion. C'était

[1]) Ainsi les biographies de Giorgi III et de Thamar sont de la même main.

[2]) Au lieu de ⴀⴊⴀⴋⴌⴌⴈ, je propose de lire ⴀⴊⴀⴌⴌⴈ, les Alains; cf. Darialamni ou Darialmani, pour Darialani, p. 373.

[3]) Je remarquerai que cette date manque au M-it T, et qu'elle a été mise en surcharge dans le M-it R, par la même main qui y a fait tant de corrections, mentionnées en divers lieux; mais comme elle

un événement si douloureux, si lamentable, qu'il semblait que les rochers dussent se fendre, les fondements s'ébranler, les astres perdre leur lumière.

Celle à qui le roi des rois avait donné le titre royal, Thamar, résidant à Tiflis, dans la citadelle d'Isan, n'eut pas plus tôt appris cette nouvelle, qu'une demeure qui lui semblait un paradis se changea pour elle en enfer. Au lieu des plaisirs et de la musique, elle se remplit de voix gémissantes et plaintives. Thamar, au visage éthéré, ciel sans nuage, lumière sans crépuscule, se mura de ténèbres, s'arracha les cheveux, se déchira les joues de sa main délicate, et des ruisseaux de sang se mêlèrent à ceux de ses larmes. Quant à Rousoudan, soeur du roi, qui avait élevé Thamar, et qui se trouvait à Samchwildé, le patriarche et les didébouls allèrent l'y chercher. En entrant dans le palais des rois et voyant de leurs yeux le trône suprême, asyle de la prospérité, le siége royal vide et désolé; quand la princesse vit son élève, Thamar, réduite à un tel état, elles s'étreignirent l'une l'autre, confondirent leur sang, leurs larmes et leurs sanglots. Portant leurs regards autour d'elles, elles virent le patriarche Mikael, qui était là avec tous les autres évêques, le vizir Antoni, le généralissime Qoubasra et d'autres dignitaires: le chef des armuriers, Wardan; Dchiaber, mdiwan-tchourtchérakh [1]); Aphridon, chef des palefreniers; Ioané, chef des msakhours; les didébouls, aznaours, esclaves et serfs, portant la pourpre, le sceptre, la couronne et les armes, dont le roi défunt avait fait
246 un si heureux usage. Levant encore les yeux, elles virent le palais rempli de guerriers rangés en lignes, composées de soldats et d'esclaves enrégimentés, enfin les villes et les forteresses captives et désolées. Quant à Thamar, on la voyait, avec sa prestance de Gorgasal, avec sa face resplendissante, étendue sans vie et sans mouvement: quelle langue pourrait redire, quelle imagination se figurer ce jour solennel et inimaginable! Combien de pleurs, de sanglots de lamentations: quel flux de pleurs, mille fois mêlées de sang; que de récits, de myriologies, semblables à celles d'Adam, à l'occasion d'Abel; de David, sur Jonathas; de Jacob, sur Joseph!

Cependant les Géorgiens éplorés, renfermés dans l'obscurité de leurs maisons, tapissées de cilices, dont ils étaient eux-mêmes revêtus, sevrés de toute espèce de fêtes pendant le long temps du dueil, ne pouvaient plus rester sans roi et sans maître. Alors, s'étant rassemblés des sept royaumes, les didébouls qui étaient dignes de participer au conseil et de donner un avis, dirent respectueusement à la reine Rousoudan, qui avait

se trouve aussi dans mon M-it, il y a lieu de croire qu'elle provient d'un original commun. Wakhoucht, p. 57, a adopté cette date, mais je crois prouver suffisamment dans l'Addition au règne de Giorgi III, que ce prince mourut réellement en 1184. Reste à fixer le mois et le jour. L'expression შჳდეულს ვნებისა signifie réellement « une semaine après la Passion, » car შჳდეული indique le temps écoulé entre un jour quelconque de la semaine et pareil jour de la semaine suivante, mais je trouve extraordinaire que le Biographe ait pris cette tournure, au lieu de dire: « le vendredi après Pâques. » En tout cas, Pâques tomba, en 1184, le 1er avril: ainsi la mort de Giorgi arriva le 6,

[1]) Sur cette dignité, qui paraît pour la première fois, que je sache, dans les Annales; v. p. 253, n.

élevé Thamar: « Aujourd'hui, tu sembles être la mère de Thamar; jeune par les années, nous voyons qu'elle n'a rien de juvénile dans l'esprit, qu'elle possède, au contraire, la prudence et le discernement de l'âge mûr, et qu'elle écoute tes avis avec la déférence convenable, parce qu'elle voit en toi les auteurs de ses jours. Ordonne-lui donc, suggère-lui de mettre fin à ce dueil, si grand, de ta soeur, de ton frère et de son père [1]), et de le remplacer par un plus brillant costume. Si elle ne comprend pas la sagesse, si elle se refuse à monter au rang suprême, à s'élever aux honneurs du commandement, à prendre la couronne et le collier des rois, qu'on ne lui confie pas le trône de David, le tribunal de Salomon. Dès aujourd'hui, qu'elle prenne en main l'autorité, qu'elle soit bénie pour porter [2]) la couronne, pour monter et s'élever, et qu'elle s'asseoye au trône de ses pères. Sous les auspices et par la puissance du bois vivifiant, qu'elle possède les extrémités de la terre, qu'elle règne d'une mer à l'autre, depuis les fleuves jusqu'aux confins du monde. »

Les ayant entendus parler ainsi, la reine Rousoudan accueillit leurs conseils, et frappée de leurs raisons, se porta près de Thamar; ses remontrances, pleines d'autorité, décidèrent à grand'peine celle qui était à la fois roi et reine, à céder aux conseils de 247
sa mère-nourricière; ce fut à grand'peine que les représentations et la décision des sept royaumes la déterminèrent à s'élever, pour prendre place au trône de ses père et aïeux.

60e roi, Thamar, *fille de Giorgi III, Bagratide*, monte sur le trône, par la volonté de Dieu, en l'an du monde 6686, 1156 de J.-C.; elle fut le 63e souverain [3]), je commencerai dès à-présent à redire son histoire (règne 27 ans 1184 — 1211 ou 1212). [4])

---

§ 1er.

Et comme le feu caché dans un caillou paraît au moindre choc du fer, de même mes paroles feront briller à vos yeux une petite partie des actions de Thamar, tel qu'un charbon tiré d'une grande fournaise; je rendrai visibles dans mes récits les entreprises et les démarches de cette sage princesse, que le langage ne saurait égaler.

[1]) Dans le M-it R il est dit: « et là où elle a mis le dueil de ton frère, de son père, de le remplacer: ... etc. » და სადა შესხმოჭვენია და ძმისა მამისა დაუგესს, au lieu de: დისა და ძმისა ოჭვენისა. . . .

[2]) Ici commence une lacune du M-it R, dont j'indiquerai plus bas la fin.

[3]) 50e, suivant le M-it T.

[4]) Hormis les mots soulignés, je n'ai rien ajouté à cette rubrique, où les chiffres sont en toutes lettres; or, dans aucun système, l'année du monde ici donnée ne peut coïncider avec celle de J.-C. 1156. D'ailleurs ces dates sont tout-à-fait contradictoires avec celle donnée plus haut à l'avénement de Giorgi III: aussi ne les ai-je présentées que ponr être exact, et je crois avoir démontré, dans l'Addition au règne de Giorgi III, que l'avénement de Thamar est de l'année 1184; cf. Introduction, p. 11.

Les mthawars et didébouls des sept royaumes, s'étant rassemblés alors, avec le patriarche et le synode des évêques et des hommes consacrés à Dieu, élevèrent et placèrent sur le trône royal le soleil des soleils, la lumière des lumières, aux rayons éblouissants et scintillants comme ceux du soleil; ils lui présentèrent la couronne, et chantant à haute voix le couronnement victorieux, le règne triomphant, ils rappelèrent l'apparition de la croix sur le mont des oliviers, au temps de l'empereur Constantin. [1])

Au milieu de ces louanges et de ces chants, comme c'était aux Likhth-Imers qu'ils appartenait de mettre la couronne sur la tête du souverain, on fit venir un digne moine, revêtu des dons de la grâce, Antoni Saghiris-Dzé, archevêque de Kouthathis, pour présenter la couronne. Aussitôt le sacre terminé, la reine fut proclamée par Cakhaber, fils de Cwiricé, éristhaw de Radcha et de Thaw-Cwer, et, pour achever la cérémonie, les heureux fonctionnaires et didébouls, Wardanis-Dzé, Saghiris-Dzé et Amanélis-Dzé, présentèrent et ceignirent le sabre [2]), au bruit des instruments de cuivre, des trompettes,
248 des tambours et des clochettes. C'était dans la ville un fracas, une rumeur inimaginables; partout la joie, le ravissement, les plaisirs; l'espérance renaissait au sein du désespoir, le courage au sein de l'abattement. Les soldats des sept royaumes adorèrent et proclamèrent la reine, après quoi chacun reprit momentanément l'exercice de ses emplois. En effet, Dieu qui exalte ceux qui le glorifient, exalta lui-même Thamar, sept fois brillante; celui qui tira du néant tous les êtres, en six jours, et se reposa le septième, ce fut dans l'âme douce et paisible de Thamar qu'il voulut se reposer; car en voyant il vit que c'était une lumière plus brillante que la lumière visible, et que c'était bien, et il appela la lumière jour; et il la nomma lumière olympique, de haute prospérité et splendeur. Ayant posé les sept colonnes de la sagesse, elle bâtit dessus un temple, pour être le dépôt sans tache des sept dons spirituels; glorifiant Dieu sept fois dans le jour, elle rendit ses paroles sept fois purifiées, pour le service de Dieu, ainsi que le disent quelques-uns d'Isaïe, quelques-uns de David; honorant sept choses et donnant une plus grande attention à la huitième, selon la parole de Salomon; sept fois ou soixante-dix-sept fois, dans chacun des jours de la semaine, pardonnant aux coupables, suivant l'ordre du Seigneur; aux sept ceintures du ciel et à leurs sphères lumineuses, qui sont Saturne, Jupiter, Vénus, Apollon, Mercure, Hercule et Mars [3]) elle rendit semblable la sphère terrestre des cinq sens spirituels, qu'elle porta à sept, par l'adjonction de l'esprit et de la

[1]) Cet amphigouri est traduit fidèlement. Quant à l'apparition de la croix, qui eut lieu réellement sous Constance, le 7 mai 351, il existe une lettre de Cyrille, patriarche de Jérusalem, traduite du grec en géorgien, dans une belle liturgie manuscrite, de la grande Bibliothèque de Paris. Cette version offre beaucoup de variantes, relativement au texte grec publié par D. Touttée, Bénédictin; Paris, 1720, p. 352, Oeuvres de S. Cyrille. Je l'ai autrefois éditée, avec une traduction latine, par la voie de l'autographie; Paris, 1830, in-8°.

[2]) Ici finit la lacune du M-it R, indiquée plus haut.

[3]) L'auteur emploie les noms grecs des sept planètes.

pensée, doués de pureté, de lumière et de splendeur; de sorte que l'astre d'en-bas rivalisa avec ceux d'en-haut par sa beauté, rare et sans pareille, par la sagesse et l'habileté de son gouvernement, par sa générosité, comparable au soleil, qui se répand également sur les justes et sur les pécheurs : ce fut ainsi qu'elle dirigea les cinq sens et fortifia par le rempart de la crainte du Seigneur la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût et le toucher, contre le séductions de Satan et du serpent. Par-là elle détourna, sans en être souillée, les atteintes de ce monde, qui coule et entraîne, pour ainsi dire, sans cesse l'homme vers une sentine profonde. Au sein de tant de grandeurs, de richesses et d'honneurs, elle était comme ne possédant rien, s'estimait la moindre et la plus pauvre de 249
tous, se rappelant cette parole : « Nu je suis sorti du sein de ma mère, nu je dois partir. » Mais quoi! après avoir servi Dieu avec tant d'application, quitta-t-elle sa royauté terrestre sans gloire ni profit? Non certes. Elle sut gouverner et améliorer, faire réussir plus qu'aucun roi ou philosophe, ce qui eût été impossible à tout autre; suivant ce mot du Seigneur: « Nul ne peut servir deux maîtres, » elle, en cherchant avant tout le paradis et en désirant le royaume des cieux, obtint en ce monde abondance et plénitude de gloire et de richesse; suivant cette ineffable promesse : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous arrivera par surcroît. » En effet, dressant en haut ses pensées, elle mesura, dans l'humilité de son esprit, la grandeur des intérêts qui lui étaient confiés, fixa ses regards sur son guide, et prenant son vol comme l'aigle aux ailes rapides, porta de tous côtés les regards de ses prunelles.

Douée d'une vaste intelligence, elle rassembla tous les ordres du clergé et du peuple et toutes les autorités, commença à gouverner suivant les ordres de l'esprit et à embrasser du coup-d'oeil pénétrant de son intelligence les hommes droits et ceux qui suivaient des voies détournées, les perfides et les simples, les bons et les déloyaux serviteurs. D'abord elle répandit sur tous les richesses de sa munificence, afin qu'au moment de l'action les gens dévoués montrassent leur reconnaissance et leur loyauté, et que les hommes pervers ou pervertis intérieurement eussent la bouche fermée. Pour subvenir à cette inépuisable libéralité, elle ouvrit les trésors de ses père et aïeux, et prodigua à tous les dons et les marques de bienveillance. D'abord et avant tout, ayant en vue le lieu où s'amassent les trésors inaccessibles aux atteintes des voleurs, à la corrosion des vers, elle y envoya, par la main des pauvres, souffrant de l'indigence, des richesses dont le nombre et la valeur sont incalculables; elle soulagea leurs dettes, elle donna leur suffisance aux orphelins et aux veuves, et mit les orphelins en état de se marier, fournit des ressources aux pauvres, enrichit ceux qui avaient des ressources. En s'occupant ainsi de l'exercice de la charité à l'égard des Imers et des Amers, de ceux d'En-haut et d'En-Bas et des sept contrées, elle ne laissa pas un indigent qui ne fût comblé de ses 250
bontés, de sa justice.

Quant à la sainte religion, c'était un second Constantin; elle se montra, comme le premier, zélée régulatrice des choses religieuses, aiguisa le glaive à deux tranchants,

pour punir les impies et exterminer les races méchantes, et voulut qu'il se fît une assemblée où auraient lieu des délibérations comme dans les grands conciles écuméniques. Elle manda d'abord de Jérusalem Nicoloz Goulambris-Dzé qui, par humilité, avait refusé le catholicat de Karthli. Quand il fut venu, elle réunit tous les membres du clergé, les moines, les hermites de tout son royaume, les gens connaissant à fond la religion, et s'efforça d'extirper de son état les mauvaises semences répandues dans le champ de l'orthodoxie, ce en quoi elle réussit de bonne heure, avec une sainte confiance. De tous les côtés du royaume on vit se rassembler les évêques, à la tête desquels était Nicoloz, ci-dessus mentionné, digne imitateur de son saint patron, et Antoni Saghiris-Dzé Kouthathel, célèbre par ses vertus, puissant en paroles et en actions. Thamar les reçut avec une grande humilité, comme si elle eût été une personne ordinaire, et non comme un roi; elle les reçut comme des anges et non comme des hommes; les ayant fait entrer dans sa demeure, elle leur donna des siéges, s'assit au milieu d'eux, non en souverain, mais en simple particulier, et leur tint ce discours:

« Saints pères, que Dieu a désignés pour être nos guides et pour diriger les saintes églises, et qui devez répondre de nos âmes, cherchez et affermissez la justice; détruisez toute perversité, en commençant par moi, car la prérogative du trône n'est point celle de faire la guerre à Dieu. Ne prenez en considération ni la grandeur du mthawar, ni la bassesse du pauvre. A vous la parole, à moi l'action; à vous l'enseignement, à moi l'exécution; à vous les leçons, à moi le châtiment; réunissons-nous, pour défendre la loi divine par notre vigilance, afin que nous ne payions pas ensemble, vous comme prêtres, moi comme monarque, vous comme économes, moi comme gardien. » Ayant entendu ces paroles, l'assemblée des pères remercia Dieu et le monarque inspiré de sa sagesse. Après être restée assise quelque temps avec eux et avoir reçu leur bénédiction, elle rentra dans
251 ses appartements, tandis que les présidents du concile, Nicoloz et Antoni, ces astres d'éloquence, dirigeaient la révolution de l'étoile des étoiles, comparable à celle du ciel. Cependant Mikael, le catholicos de cette époque, ne voulut pas prendre place au milieu d'eux, car c'était un homme quelque peu en opposition aux préceptes de l'église, et qui avait par des moyens profanes cumulé le titre d'évêque de Dchqon-Did et d'Atsqour avec celui de premier secrétaire; s'il ne fut pas déposé, malgré les efforts du synode, c'est que lui-même l'était déjà, par le jugement de Dieu. On changea pourtant quelques évêques, qui furent remplacés par des hommes religieux et instruits dans la loi. Les autres ordonnances de l'église, que la négligence avait laissé tomber en désuétude, furent remises en vigueur. Quand le concile fut terminé, les saints pères se levèrent, et Thamar, reprenant les affaires, s'occupa de l'administration de son royaume. [1])

Alors, par un effet de l'inconstance, de tout temps ordinaire aux hommes, on vit quelques didébouls s'en prendre aux grands dignitaires et faire le serment « de ne plus

[1]) V. p. 205 et 225 l'histoire de deux autres conciles, tenus sous le roi David II; un autre eut lieu sous Giorgi V; v. Wakhoucht, p. 83.

rester soumis aux ordres des anciens chefs d'emploi et administrateurs; «car, disaient-ils, nous sommes dépouillés et traités peu honorablement. Membres de familles nobles et blanchis au service de l'état, nous sommes déshonorés et avilis par des gens incapables et sans naissance.» Malgré sa loyauté, sa bravoure et ses exploits, quoique élevé par les monarques, et de plus généralissime et chef des mandators, Qoubasar [1]) était privé de l'usage de sa langue, de ses mains et de ses pieds, par une maladie nommée paralysie. On invita la reine à lui enlever tous ses biens; mais ces suggestions furent sans résultat, grâce à la bonté et à l'indulgence de Thamar, qui, se rappelant l'affection d'un serviteur nourri à la cour, se contenta de lui retirer son emploi et la ville de Loré, et le combla, jusqu'au jour de sa mort, de marques d'attachement et de considération. Pour Aphridon, élevé par une clémence digne de Dieu, du servage d'un aznaour aux fonctions honorables de chef des msakhours, et au commandement de Thmogwi et d'autres forteresses, elle le révoqua et destitua, par déférence aux désirs et conseils de l'armée, et chacun à l'envi prétendit aux emplois.

Il se passa encore une chose vraiment incroyable et tout-à-fait étonnante. Traître comme une mule et inconstant dans ses principes, comme le sont les esclaves, qui s'enorgueillissent promptement de leur grandeur, et surtout comme les gens sans naissance, dans l'enivrement de la prospérité, Qouthlou-Arsghan, imitant l'insolence et les manières fanfaronnes des Persans, demanda à dresser ses tentes dans la plaine d'Isan, sur le ter- 252
ritoire de Sagodébel [2]): «Nous voudrions, disaient-ils, vivre là indépendants, donner et recevoir, exercer envers les uns notre sévérité, notre bonté envers les autres, en adressant nos rapports sur le tout à Thamar, notre reine [3]), et en dirigeant les choses à notre gré.» Cette prétention offensante excita le déplaisir et l'étonnement de la reine, ainsi qu'il convenait à une souveraine sage. Longanime et lente à se mettre en colère, la reine, vrai trésor de sagesse, chercha un moyen approuvé par la prudence pour s'emparer des auteurs de cet attentat, et, après s'être consultée avec ses fidèles et intimes, elle arrêta Qouthlou-Arsghan, le chef des armuriers, qui se disposait à usurper le titre de généralissime et la résidence de Loré, ancienne possession des rois d'Arménie [4]). Aus-

[1]) Ce personnage n'est pas nommé sous Giorgi III, dans les Annales, mais seulement dans l'ouvrage d'Etienne Orbélian (v. l'Addition, Episode de Demna), comme ayant aidé Giorgi III à abattre la révolte d'Iwané et ayant eu la meilleure part des dépouilles des vaincus.

[2]) C'était le cimetière de Tiflis, comme on le voit dans un passage de la vie de S. Abo; v. Addition sur ce saint.

[3]) Littér. «A Thamar, notre roi et reine.» Le mot ⴋⴄⴔⴄ, comme tous les autres mots géorgiens, est dépourvu de genre, et pourrait par conséquent s'appliquer à une femme, si le mot ⴃⴄⴃⴍⴔⴀⴊⴈ reine, n'existait pas. En tout cas notre langue ne comporterait pas une expression telle que «le roi Thamar.» Les mots ⴋⴄⴔⴀ et ⴞⴄⴊⴋⴜⴈⴔⴀ, «reine, souveraine,» sont des inventions modernes, comme on peut le voir dans ma grammaire lithographiée, intitulée l'Art libéral; Paris, 1834, § 20.

[4]) I. E. des rois Coricians d'Aghovanie: cette expression reparaîtra encore p. 269.

sitôt que cela fut connu de ses troupes, et des complices qui s'étaient liés par des serments à son méchant projet, à ses plans insensés, ils se rassemblèrent, se déclarèrent contre la bonne et sage Thamar et prirent de nouveaux et solennels engagements, pour faire mettre Qouthlou-Arsghan [1]) en liberté et le sauver de toute atteinte. Ils se disposèrent même à assiéger Isan, et pour comble d'audace, à faire la guerre à celle qui était inattaquable, protégée par le bras du Très-Haut, par la force du Seigneur, toujours prête à la défendre, à lever pour elle le glaive et le bouclier, à agiter le cimeterre contre ses ennemis, ses adversaires: aussi leur projet s'en alla-t-il en fumée, comme celui du prêtre Abiathar et de Joab le général, qui s'étaient faits les complices d'Orni, frère de Salomon [2]). Alors la douce et pacifique Thamar envoya deux dames [3]) titrées, l'une, Kwachak Tzokel, mère de Rat éristhaw des éristhaws de Karthli; l'autre, Caraw Djaqel, mère des Samdziwars actuels, chargée de porter des assurances solennelles de pardon et d'amnistie générale. Ce qu'ayant vu les didébouls révoltés, ils se soumirent à l'ordre du souverain, se présentèrent devant Thamar, et prosternés à ses pieds, ayant reçu la parole royale, promirent loyauté et obéissance à ses ordres. [4])

[1]) Wakhoucht, p. 58, le nomme Qouthlough-Arsghan, nom qui me paraît signifier en tartare « le petit lion. »

[2]) III Reg. c. II, v. 13, sqq. il est question d'Adonia, ou Adona, dans la Bible géorgienne, mais nullement d'Orni, comme il se voit ici.

[3]) დოფალი, dame, est abrégé du mot დედოფალი reine, comme [illegible], que l'on verra p. 283, est celui de [illegible], comme დიაცი, souvent employé dans le Code de Wakhtang et dans le roman-poème de l'Homme à peau de tigre, est celui de დედაკაცი, femme. Ici mes M-its portent une note qui n'est pas inutile pour l'histoire littéraire. « Dans l'original, il est écrit დოფალი; quant aux autres noms, ils sont ainsi dans deux exemplaires. » C'est la justification de ce que le mot დოფალი a d'étrange. დედოფალი, comme l'arménien Թագուհի, s'emploie souvent pour des femmes n'ayant pas le caractère royal, et nommément, comme encore aujourd'hui, en parlant de l'épouse du dadian en titre. Mais on a une inscription de l'église de Bédia, où Marikh, femme du dadian Léwan Ier, 1532 — 1572, est simplement qualifiée დედოფა (sic) დედოფალი (8e Rapport sur mon Voyage, p. 91). Quant aux dames ici mentionnées, j'ignore de quel lieu, nommé Tzoka ou Tzoki, la première tirait son titre; la seconde était femme ou fille du commandant de la citadelle de Djaq, à l'O. d'Akhal-Tzikhé. L'Annaliste, en indiquant ses fils, leur donne un nom, qui reparaît quatre fois dans les Annales, p. 25, ici, p. 269 et 288: il paraît que c'était une ancienne famille de mthawars; Wakhoucht, Descr. de la Géorgie, p. 31. Enfin je regarde Rat Souramel comme un Orbélian, tant parce que ce nom revient plusieurs fois dans le tableau généalogique de la première période de cette famille, qu'à cause que le titre d'éristhaw des éristhaws a été souvent porté par les Orbélians, enfin parce que nous verrons par la suite les commandants de Souram désignés fréquemment comme tels.

[4]) Aussitôt après la révolte de Qouthlou-Arsghan, Wakhoucht, p. 58, parle du châtiment infligé aux fils de Cakhaber, pour avoir fait mourir les deux fils d'Antoni Dchqondidel; les coupables furent pris et mis dans une forteresse, puis envoyés en Macédoine, où ils périrent dans un combat. Je ne sais d'où sont tirés ces faits, que l'historien place avant le concile dont il vient d'être question.

Dès-lors l'ointe du Seigneur s'assit de nouveau sur son trône sublime, belle comme Vénus, magnifique comme le soleil d'Apollon, extatiquement admirable à contempler, ex- 253
citant l'enthousiasme et le délire chez ceux qui l'approchaient et la regardaient, captivant les coeurs par les charmes perlés [1]) et nompareils de son visage, le chef-d'oeuvre de la divinité. S'occupant avant tout des affaires pressantes, du décès [2]) et de la nomination de deux dignitaires, le vizir et le général, avec l'assistance et du consentement des didébouls des sept royaumes [3]), elle désigna pour généralissime Sargis Mkhargrdzel, homme de haute famille et expérimenté dans la guerre, héros distingué, auquel elle donna Loré pour apanage, comme thawad, avec le titre de mthawar du Somkheth. Elle traita également avec bonté son fils Zakaria, qui fut proclamé [4]); ce dernier et Iwané, de la famille Mkhargrdzélidzé, quoique loyaux serviteurs, guerriers habiles et renommés, étaient de religion arménienne. Iwané, très instruit dans les Ecritures, ayant compris la fausseté de sa religion, reçut le baptême et devint un vrai chrétien, ainsi qu'on le verra plus bas [5]). Elle reçut les hommages de son fils cadet Iwané, comme page du palais. Elle désigna gracieusement, comme chef des mandators ou adjudants, Dchiaber, à qui elle remit en mains un bâton d'or, et qui fut décoré d'un collier [6]); elle les fit asseoir sur des siéges ornés de moulures d'or, les uns à sa droite, les autres à sa gauche. La reine accorda encore le titre de chef des armuriers à Cakhaber Wardanis-Dzé, homme de haute naissance; celui de chef des msakhours, à Wardan-Da-

[1]) წყალ-ჯავარი «qui a une eau de pierreries;» cette expression est analogue à celles პირის წყალი «eau du visage, limpidité et rayonnement du teint, figur. pudeur;» უპირისწყლო «sans pudeur.»

[2]) გარდაცვალება signifie changement, et figurément *la mort*. Je me suis arrêté au sens qui me paraît historique, en faisant sous-entendre la mort de Qoubasar le généralissime et du Dchqondidel, qui était en effet le premier ministre des rois Aphkhazo-Bagratides. Wakhoucht, p. 58, ne parle de la nomination de Sargis qu'après avoir dit positivement que Qoubasar était mort.

[3]) Ici on lisait, dans le M-it R: «Elle désigna et confirma de grands personnages: pour chef des secrétaires et pour vizir, Antoni, fils du chef de Glon, nourri par le roi son père, homme sage et prudent, fidèle à ses maîtres et habile dans l'administration;» mais ceci est effacé, quoique visible encore, et on lit entre lignes, de la même main qui a tracé plusieurs autres notes: «Elle confirma comme chef des secrétaires et vizir Antoni Géloani, autre élève de son père, homme sage, fidèle à ses maîtres et habile.» Ceci manque entièrement au M-it T et au mien, et comble une lacune, puisqu'il y avait deux fonctions vacantes, et que mon M-it ne dit rien de la personne élevée au vizirat. Quant à ce qui concerne Sargis et les autres membres de la famille Mkhargrdzel, je réserve mes remarques pour l'Addition à ce règne.

[4]) Proclamé quoi? il manque sans doute quelque chose; v. la note p. 257.

[5]) P. 290; cf. p. 284, sur la religion de cette famille.

[6]) Le mot სკარაგი, que je traduis par collier, me paraît devoir désigner une chaîne comme celle que portent nos huissiers de cabinet, et qui est, avec le bâton à tête d'argent, l'emblème de leur charge.

dian [1]) ; celui de tchourtchérakh , à un Marouchian , fils du tchourtchérakh [2]). Les pères de ces deux derniers étant avancés en âge , elle revêtit leurs fils de leurs emplois et les fit asseoir sur des coussins; elle donna l'amilakhorat à Gamrécel de Thor , qui fut généralissime après Sargis Mkhargrdzélidzé. [3])

L'amilakhor [4]) et les éristhaws de ce temps étaient Baram Wardanis - Dzé , éristhaw des Souanès ; Cakhaber Cakhabéris-Dzé , du Radcha ; Dothagho Charwachidzé , des Aphkhaz ; Amounélis-Dzé , de Tzkhom ; Bédian , de l'Odich ; Rat Souramel , du Karthli , depuis le Likhth-Imer ; Bacour - Qrma Dzaganis - Dzé , du Cakheth ; Asath Grigolis-Dzé , du Héreth , qu'il avait usurpé sur Saghir Coloncélis-Dzé. Après quelque temps de possession, Asath demanda la faveur de s'asseoir sur un coussin , à la place d'Arichian , et son fils Grigol exerça l'éristhawat dans le Héreth. L'éristhaw et général désigné pour le Samtzkhé fut Botzo Djaqel. Les autres chefs d'emploi du palais , ayant droit de siége devant le
254 trône , furent aussi désignés suivant les règles et en raison de la naissance [5]) de chacun.

Cependant la reine combla d'offrandes les évêchés et les églises , et affranchit ces dernières de kharadj et d'impôt. Sous son règne des cultivateurs devinrent aznaours ; des aznaours , didébouls ; des didébouls , souverains , ainsi qu'on le verra dans le récit de ce onzième cycle [6]) ; du temps de Thamar , trois fois heureuse , qui , avec la douceur de

[1]) Au lieu de cela Wakhoucht , p. 58 , écrit « Wardan-le-Grand , » ვარდან დიდი , variante fort grave.

[2]) Il manque ici un feuillet au M-it R. Quant au mot Marouchian , il signifie , un membre de la famille Marouchis - Dzé , famille ancienne , dont l'influence sur l'élection du roi Bagrat III a été exposée , p. 168 , en 980. La charge de tchourtchérakh , remplacée plus tard par celle de souphradji , équivalait au titre d'intendant de la table royale ; Wakhoucht , Descr. de la Géorgie , p. 19 , 39.

[3]) Wakhoucht , p. 58 , remarque que la plupart de ces personnages étaient en fonction dès avant le règne de Thamar , et notamment Sargis , Dchiaber , Cakhaber , Wardan , Marouchis-Dzé et Gamrécel ; c'est une conjecture , que sa connaissance du pays doit faire prendre en considération. D'ailleurs l'Annaliste se sert ici plusieurs fois du terme დაამტკიცა « elle confirma. »

[4]) Ce mot manque au M-it T.

[5]) Le texte porte წესისაებრ და სახლობა ; le dernier mot signifie « voisinage , intimité ; » mais n'y voyant pas de sens raisonnable , je suppose სისხლობა , du sang , dans le sens de naissance ; toutefois cette correction ne me satisfait pas.

[6]) Comme il y a lacune dans le M-it R , je ne puis vérifier si le mot მეათერთმეტე est une faute , pour მეცამეტე treizième. En effet , suivant le calcul géorgien , du moins suivant celui de Wakhoucht , le 13e cycle commença en l'an 780 de J.-C. Un manuscrit sur parchemin , communiqué à l'Académie par M-gr l'exarque de Géorgie , Evgéni , en 1843 , vient à l'appui de cette observation. Dans un traité de comput, qui s'y trouve, on lit : « 12 périodes se sont accomplies, et nous nous trouvons maintenant dans la 13me, dont il s'est écoulé 453 ans , ou , depuis le commencement du monde , 6837 ans : quand celle-ci s'achèvera , ce qui reste formera l'an du monde 6916. » Or si , de ces deux dates mondaines on retire 5508 , il reste pour la première 1329 , et pour la seconde 1408 , d'où il faut encore soustraire 96 ans , ajoutés par les Géorgiens à l'ère grecque du monde , et en définitive on trouve 1233 de J. - C. , pour la date du M-it en question, et 1312, pour la fin du 13e cycle géorgien : ce qui est absolument exact. Ainsi il faut substituer *treizième* à la leçon de l'Annaliste. V. Bullet. Hist.-Phil. t. I , N. 15.

David, avec la sagesse de Salomon, avec l'énergie et la prévoyance d'Alexandre pour le lendemain, commanda de la mer du Pont à celle de Gourgan, de Sper à Derbend, en-deçà et au-delà du Caucase, jusqu'à la Khazarie et à la Scythie. Elle observait les neuf béatitudes, accomplissait les dix commandements, et déploya tant de sagesse, d'habileté, d'intelligente douceur, que sous son administration et durant sa vie, nul ne reçut, par son ordre, le châtiment du fouet [1]). Elle avait horreur du sang, de l'aveuglement, de la privation des membres, mais sa volonté était telle, qu'elle inspirait la crainte, qui rend attentif, et se fit redouter dans toute l'étendue de son empire [2]). Douce, tranquille, occupée à faire régner la paix, elle goûta le bonheur que promet cette parole du prophète: «Les pacifiques possèderont la terre.» Elle régna sur ses terres et domaines, au sein d'une tranquillité que l'on n'avait jamais vue avant elle; elle posséda la plénitude de ses héritages, sans jamais déployer ni sévérité ni colère, sans trouble et sans atteinte pour elle-même, contenant et maîtrisant les hommes entêtés et indociles. Les autres traits de son caractère et de sa conduite, ses succès dans l'agrandissement des domaines de ses pères, son aptitude aux entreprises vigoureuses, ses exploits militaires, tantôt à cheval, tantôt à pieds, ses allocutions, où respiraient le calme, la douceur et la modération, ses sages réponses: la suite de ce récit fera connaître tout cela.

---

§ 2. Premier mari de Thamar. [3])

Alors se réunirent, auprès du patriarche et des évêques, tous les didébouls, généraux et éristhaws du royaume, et ils les engagèrent à unir tous leurs efforts pour trouver un mari à Thamar. Pour elle il eût fallu que ce fût l'époque des héros et des géants, celle où versaient leur sang ces étrangers qu'on nomme Hellènes, celle où l'amour excitait l'enthousiasme et le délire: et c'est ce qui arriva plus d'une fois à l'égard de Thamar, ainsi qu'on le verra dans notre histoire. Elle était bien digne de faire surgir des
braves à face héroïque, de vaillants, d'illustres guerriers, au visage empreint de beauté 255
et de bravoure, émules de ces étrangers qui versaient leur sang pour leur amantes; des amants, au coeur de lion, soleils éblouissants, délirant de passion pour ce soleil, plus brillant, plus lumineux, plus resplendissant qu'aucun des plus fameux, ou que l'imagination puisse se figurer; comme Thamtha pour Thaniman, Amiran pour Khorachan, Khosro pour Chancha-Banoum, Mzédchabouc pour le Soleil des Khazars; Pélops, combattant bravement pour Hippodamie, fille d'Enomaüs; Pluton pour Proserpine, Ramin pour Wis,

[1]) Géorg. *tadjanagi*, Pers. تازیانکی *tazianéki*, l'action de fouetter. *Dorn.*

[2]) Fin de la lacune du M-it R, signalée p. 410, n. 2.

[3]) Cette rubrique manque au M-it T.

Chariaros pour Osnaoz, Badber pour Analath, et mieux encore, Jacob pour Rachel, Joseph pour Asanathé, David pour Bethsabé et Abisac. [1])

Mais comme c'était un vain souhait, et que Dieu n'avait nulle part créé l'égal de Thamar, qui, selon moi, n'existera jamais, il se présenta alors un thawad, habitant de Tiflis, qui, par la faveur spéciale du roi des rois, avait été nommé émir de Tiflis et du Karthli. Cet homme, nommé Aboulasan, dit: «Je connais le fils du souverain des Russes, du grand monarque André, à qui obéissent 300 rois de ces régions; ayant dès le bas âge perdu son père, il a été exilé et chassé par son oncle Sawalth (Vsévolod), s'est enfui et se trouve présentement dans la ville de Swindj, du roi des Qiphtchaqs. [2])»

Alors, de l'avis de tous, on envoya un habitant de Tiflis, un grand marchand, nommé Zankan Zorobabel, qui devait partir sur-le-champ, relayer de chevaux et amener le prince en question. Les Russes étant, à cette époque, chrétiens et orthodoxes, c'était ce qui avait influé sur la décision; mais ce à quoi on ne pensa pas, c'est que l'envoyé était indigne d'une telle mission, et que l'on ignorait le caractère de celui que l'on faisait venir. Peu de temps après, arriva le député, amenant le prince, distingué par sa noblesse entre les rois de ces régions et non dépourvu d'avantages; car il était beau de visage, d'une taille parfaite et si remarquable par ses qualités extérieures, que nul ne pouvait le regarder sans être charmé. Quant à son intérieur, à ses habitudes, on ne les connaissait pas. S'étant réunis auprès de la reine Rousoudan, le patriarche, les didébouls, les généraux et les éristhaws firent des représentations à Thamar, l'engagèrent à se marier et la pressèrent fort sur ce sujet.

Celle-ci leur répondit: «Comment, Messieurs [3]), faire sans réflexion une telle chose? Nous ne connaissons ni la conduite ni les actions de cet étranger, ni son caractère, ni ses habitudes, ni ses exploits, ni sa bonté. Laissez-nous le temps de voir à fond ses
256 défauts.» Mais ils ne se rendirent pas, lui représentèrent qu'elle était sans enfants, et sa maison sans héritiers; ils murmuraient, ils demandaient un chef pour les conduire aux combats, ils la tourmentaient. Semblables au cerf, qui se contente de voir la surface des choses, et non à l'éléphant, qui examine l'endroit où doit se poser son pied, ils envisagèrent légèrement une affaire si grave. D'autres, en désespoir de cause, voulaient que l'on fît venir, pour épouser Thamar, Alexis, un de ses proches parents, un neveu pa-

[1]) Je vois bien que l'Annaliste fait allusion à des héros sémi-mythologiques, à des personnages de roman, mais je ne puis indiquer précisément toutes les sources d'où ces allusions sont tirées. En voici quelques-unes: Amiran et Mzédchabouc sont des personnages du roman Amiran-Daredjaniani (v. Bullet. scient. t. II, p. 7, 8e et 10e portes; Wis et Ramin sont l'héroïne et le héros du Wisramiani; Asanathé est l'amante de Joseph, dans le Iousouph-Zilikhaniani: les autres me sont inconnus.

[2]) L'on verra dans l'Addition à ce règne pourquoi je laisse à cette phrase une tournure amphibologique; d'ailleurs *Swindj*, comme nom d'homme, se retrouvera p. 274, 277, 320, 422.

[3]) Je ne sais comment rendre autrement le géorgien კაცნო «ô hommes», qui sent bien un peu le mépris, mais qui cependant n'a point d'équivalent en notre langue.

ternel de l'empereur de Grèce, qui se trouvait pour lors dans notre pays [1]). Par crainte d'une telle alliance, Thamar, qui ne désirait nullement se marier, les supplia de renoncer à cette union pour le moment. Mais la reine *Rousoudan* et les troupes, au lieu de la laisser faire, insistèrent tellement que l'on fit tous les préparatifs. On célébra donc la noce, suivant le cérémonial qu'exigeait la condition olympique et le rang suprême de Thamar, avec une pompe inimaginable, plus que romanesque, accompagnée de banquets magnifiques, de dons et de distributions de perles et de pierreries, d'or façonné [2]), d'étoffes brodées ou sans broderies. Ces fêtes, ces divertissements, ces largesses, ces libéralités se prolongèrent tout une semaine. [3])

Je vous raconterai encore une triste et lamentable histoire. Il était venu des fils de rois de l'Oseth, jeunes gens doués d'une belle et charmante figure, qui demandaient au ciel, par de ferventes prières, d'accomplir quelque haut fait pour Thamar; ils souhaitaient «la faveur d'être appelés par la reine, afin d'atteindre à ce suprême bonheur;» mais leurs projets furent vains. En retournant dans leur pays, l'un d'entre eux conçut pour Thamar une passion si tendre, si vive, que ne pouvant la vaincre, il tomba évanoui sur sa couche, et fut atteint par la mort, à Nikoz, dans l'église de S. Rajden, où il fut enterré. Combien de fils de souverains, en proie au délire de l'amour, perdirent la raison, par l'excès de leurs désirs: c'est ce que l'on verra par la suite.

Après cela, une expédition ayant été résolue, le roi des Russes, ou plutôt des Aphkhaz, sortit de Tiflis. Déployant l'étendard, instrument de triomphe, et marchant sous les auspices du bois vivifiant, défenseur et protecteur des rois, rempart de la chrétienté, on se porta d'abord du côté de Cars et de Carniphola, en traversant le pays jusqu'au

[1]) On a vu précédemment, p. 240, qu'Andronic, cousin de l'empereur Manuel Comnène, était venu en Géorgie, vers l'an 1165. Comme ce prince devint empereur en 1181, il devait être rentré en Grèce depuis longtemps, mais il avait, à ce qu'il paraît, laissé en Géorgie son fils Alexis, qu'il avait eu de sa cousine Théodora, veuve de Baudouin, empereur de Jérusalem. Il y avait encore un autre Alexis, fils de Manuel, fils de ce même Andronic, mais qui devait être bien jeune à l'époque où nous nous trouvons. Quant à la parenté du fils d'Andronic avec Thamar, il faut se rappeler que Cata, fille de David-le-Réparateur et grand'tante de la reine de Géorgie, avait épousé le fils aîné de Nicéphore Bryenne IV et d'une Comnène; cf. p. 209; v. Famil. Byzant. p. 177.

[2]) Je ne doute pas que ces mots ne signifient: d'or monnayé ou non, i. e. travaillé en bijoux précieux, mais j'ai conservé ici cette formule, parce qu'elle se trouve déjà p. 13, là où elle ne peut être traduite autrement.

[3]) Wakhoucht, p. 58, fixe le premier mariage de Thamar à l'an 1177 — 397, i. e. trois ans après l'avénement de Thamar; or comme, d'après mon calcul, cette princesse monta sur le trône en 1184, en suivant la même proportion, son mariage aurait eu lieu en 1187, au moyen de quoi les faits subséquents seront convenablement datés.

257 Basian. Victorieuse et chargée de butin, l'armée vint se présenter au monarque brillant de splendeurs divines, et se livra, tout en remerciant Dieu, au plaisir et à la joie. [1])

Avant cela des troupes de Turks, du Ran et de Gélakoun, ayant fait une incursion dans le Dzaghlis-Khew, au canton de Palacatzio, Gamrécel Cakhas-Dzé avait marché contre eux; grâce à la fortune de l'invincible Thamar et malgré leur nombre, il les avait vaincus, avec une poignée de gens, et avait offert en présents leurs dépouilles à sa souveraine. [2])

Au même temps les Syriens de Carnoukalak et les Turks de Garmian, cavaliers et fantassins, vinrent et remplirent le pays de Clardjeth; mais Gouzan, fils d'Aboulasan, les gens du Tao et les troupes de la contrée, ainsi que Botzo, les gens sous ses ordres et ceux de la Meskhie, arrivèrent à temps pour attaquer les pillards dispersés, et grâce encore à la fortune et à la prospérité de Thamar, ils les vainquirent, les mirent en fuite, les massacrèrent, et gagnèrent un riche butin, en hommes et en chevaux, qu'ils offrirent à la souveraine couronnée de Dieu, triomphant et prospérant de jour en jour. Ce fut un sujet de joie, de divertissements et d'actions de grâces rendues à Dieu.

Après cela les Mkhargrdzélidzé, fils de Sargis et de Wahram, gens de coeur et habiles dans la guerre, Zakaria, l'aîné, et Zakaria, tous deux proclamés, Sargis et Iwané, non proclamés [3]), marchèrent avec des troupes au pays de Dovin. Comme ils re-

[1]) Vardan, p. 109, indique la conquête du pays de Chirac, par Zakaré et son frère, précisément en 1191 : il me paraît que c'est l'expédition dont il s'agit.

[2]) Faute de noms propres, on ne peut établir ici de synchronismes : en tout cas, le fait eut lieu avant 1191.

[3]) C'est ici la première mention faite de la branche collatérale des Mkhargrdzélidzé, dans la personne de Wahram, que je crois avoir été le frère de Sargis, et peut-être le même que Karim, mentionné avec cette qualité dans une inscription, dont je ferai usage plus bas. Quant aux fils de ces deux personnages, je crois que « Zakaria l'aîné, » est celui mentionné p. 253; que Zakaria *tout court* est Blou-Zakar, de qui parle Tchamitch, t. III, p. 186, 223, comme parent ազգական du précédent; enfin, que Sargis, nommé après ce Zakaria, est un fils de Wahram, et Iwané, ce frère de Zakaria l'*aîné*, que nous avons vu désigné comme page du palais, p. 253. Voici les propres termes de Tchamitch : « Dans ce temps-là étaient célèbres deux princes du pays d'Artsakh, parents et auxiliaires de Zakaré et d'Iwané : c'étaient les deux frères Blou-Zakar et Sargis, ainsi qu'un autre Sargis, leur proche parent. Ils enlevèrent aux Persans la grande citadelle de Gardman, dans le canton du même nom, Karhertz, Ergévank, Tavouch, Cadzareth, Térounacan et Gag. Wahram, fils de Blou-Zakar, qui eut en apanage ces contrées et toute celle de Khatchen, prit aux Persans Chankor et se montra fidèle aux monarques géorgiens. »

Quant à l'expression *proclamé*, დალოცვილი, *non proclamé* დაულოცველი, je déclare franchement que je ne la comprends pas entièrement. Comme elle s'est déjà rencontrée plus haut et se rencontrera souvent dans la biographie de Thamar, je vais d'abord en indiquer le sens connu et certain, puis les passages où l'emploi m'en paraît douteux.

დალოცვა, dans les historiens géorgiens, signifie évidemment, proclamer, féliciter, spécialement dans cette circonstance : მეფედ დალოცეს « on le proclama roi, » ou, « on le félicita d'être roi; » ce sens est in-

venaient victorieux, avec leur butin, il furent atteints en queue, par les gens de Dovin et de Sourman, se retournèrent et livrèrent de rudes combats, qui se terminèrent par le triomphe des Mhkargrdzels. Ceux-ci forcèrent l'ennemi à fuir, et comblés de gloire et de butin, vinrent se présenter à leurs maîtres, qui leur accordèrent des faveurs et rendirent à Dieu de vives actions de grâces. A la suite de cela ceux du Bas, du Haut et du Moyen pays [1]) ayant fait d'heureuses expéditions, chacun de leur côté, eurent sujet de remercier Dieu de leurs triomphes, et il n'y eut plus ni ennemi ni personne qui refusât d'obéir aux deux monarques.

Bientôt le roi, ayant réuni ses troupes, marcha, par ordre de Thamar, du côté de Dovin, dévasta le pays des Parthes, força des villes, les dépouilla des immenses richesses qu'elles contenaient, fit quantité de prisonniers et revint près de Thamar, toujours favorisée de la fortune, éblouissante de splendeurs, dont les yeux ne connaissaient pas le sommeil, et pour qui le jour était sans déclin, source de délices pour l'âme et pour les sens. Cependant, pour se reposer de la guerre, elle passait quelquefois, *avec son époux* [2]) dans le pays des Imers, suivant l'habitude et la saison. D'autres fois elle se portait aux confins du Chirwan, où le chirwanchah venait lui offrir des présents magnifiques. 258
On chassait ensemble dans les plaines, on se séparait gaîment, en lui faisant des présents considérables, et on le renvoyait dans son pays, en le traitant comme un frère [3]): cependant celui-ci, de son côté, montrait toute la soumission d'un vassal.

Après cela, *le roi* [4]) réunit une armée considérable, qui marcha vers le Gélakoun, entreprise difficite à conduire, à cause de la multitude des Turkomans, comparable à celle des sables de la mer. On les attaqua, on les extermina, on fit une quantité de

contestable dans une foule de passages, comme celui-ci, p. 281 : მიულოცეს მეფობა ბედნიერი «on la félicita de la prospérité de son règne.»

Le premier passage des Annales où le mot en question change de sens est celui-ci, p. 154 : და ვითარ იხილა ძის ცოლი, შეიყუარა და დალოცა «Quand elle vit l'épouse de son fils, elle l'aima, la bénit et lui souhaita *mille* prospérités,» et encore, p. 178 : რომელნიმე . . ეკლესიანი, სოფელნი და ადგილნი დაულოცნა გიორგი მეფეს. Je ne crois pas qu'il soit possible de traduire plus exactement que par «L'empereur *concéda* au roi Giorgi quelques églises, villages et localités;» encore reste-t-il ici quelque portion du sens primitif du mot en question. Mais dans la biographie de Thamar, il prend une signification toute différente : p. 253, წყალობა ჰქონ ... დალოცვით; ici, même; p. 268, მრავალთა ქალაქთა, და ციხეთა და ქუეყანათა, შეიწყალებს და დალოცავს; p. 269, და უბოძეს ... და ციხე, მრავალთა მიუფლობათა, და შეიწყალებს და დალოცავს; და შეიწყალებს.. რომელნიმე დალოცვით, და რომელნიმე მიმადლობით; p. 280, გამარჯვებს და დალოცავს; on verra comment j'ai cru pouvoir traduire ces passages, chacun en son lieu.

[1]) Ces trois divisions de la Géorgie sont l'origine, ou plutôt le germe des dénominations appliquées par anachronisme aux temps les plus anciens : Haut-Karthli, Bas et Moyen-Karthli; cf p. 5 et *passim*.

[2]) J'ai ajouté les mots soulignés, pour rendre la force du verbe ნავიდიან, qui est au pluriel.

[3]) Il faut se rappeler que Thamar, grand'tante de la reine, avait épousé un chirwanchah; v. p. 240.

[4]) Le sujet de la phrase manque dans le texte.

prisonniers et de butin. Comme les Géorgiens revenaient, après ce triomphe. ils furent atteints en queue par tous les Turkomans de Gélakoun, sous la conduite de Rostom, d'Ialghouz et d'Alphée [1]. dynastes de Syrie. On se range en bataille, on en vient aux mains; les troupes de Thamar s'exaltent, vieillards et jeunes gens, princes et vassaux, rivalisent d'ardeur. L'ennemi est enfoncé, massacré, exterminé, et les Géorgiens reviennent dans leur pays, se présenter au roi et à la reine.

Après cela, sous la conduite d'Asath Grigolis-Dzé, guerrier grand et illustre, il se fit une grande expédition au-dessous de Gandza, jusqu'à Balqoun, et ensuite dans le nord, sur les rives de l'Araxe, jusqu'aux monts Masis. Là aussi, quand elles furent rejointes par un ennemi nombreux, les troupes de ce pays se couvrirent de gloire. Là, sous les yeux du roi lui-même, Wardan-Dadian, chef des msakhours, les quatre Mkhargrdzels, tous les didébouls et aznaours, livrèrent de très rudes combats, dispersèrent l'ennemi, et revinrent, joyeux, triomphants, chargés de butin. [2]

Peu de temps après, on vit s'accomplir les paroles de Thamar Chose extraordinaire, étrange, que l'imagination se refuse à croire! Satan entra dans le cocur du misérable Russe, véritable Scythe, aux pensées barbares, aux passions monstrueuses. Il se mit, au sein de l'ivresse, à faire des actions inconvenantes, abominables, qu'il est inutile de décrire; il osa offenser Thamar, le soleil des souverains, la splendeur matinale des rois. Judas envers lui même, vaincu par sept esprits impurs, pires que le premier, et leur servant de temple, il marcha sur les traces des habitants de Sodome, le pervers, le damné qu'il était. En le voyant suivre une conduite si étrange, si indécente, l'énergique, la bonne et douce, la sage et prudente Thamar, supporta durant deux ans et demi la
259 méchanceté du Russe, épreuve que nul autre, dans un autre pays [3], n'aurait supportée. [4]

A cette nouvelle, le vizir et les didébouls du royaume furent dans la stupéfaction. Ils reconnurent l'oeuvre de l'ancien ennemi, qui fit tuer le frère par le frère, les fils par leur père; qui exila du paradis le premier homme, comme il voulait chasser celui-ci du paradis visible, plus que du paradis, d'un Eden plus brillant que le premier. Car ce Russe marchait ici sur les traces de l'ancien khagan, et comme ce dernier avait assiégé la reine des villes, l'autre assiégeait la reine des reines, le roi des rois [5]. Que dire enfin? Perdant alors toute affection pour celui qui s'était fait sacrificateur sur l'au-

[1]) Je n'ai rencontré nulle autre part les noms de ces personnages.

[2]) Les expéditions qui viennent d'être racontées durent s'accomplir de 1187 à 1192, pendant que le prince russe fut uni à Thamar, ainsi que l'historien va le dire.

[3]) Je traduis d'après mon M-it, où se lit [illegible]; mais les M-its R T portent [illegible], qui ne me parait pas susceptible d'un sens raisonnable.

[4]) C'est en supputant ensemble et le temps nécessaire aux expéditions ci-dessus racontées, et les deux ans et demi, dont parle l'auteur, après lesdites expéditions, que je crois pouvoir arriver à l'année 1192, pour ce qui suit.

[5]) Il me parait que l'Annaliste fait allusion à la prise de Rome par Alaric, en 410, ou aux tentatives

tel des démons, ils commencèrent à pleurer amèrement, à se reprocher les efforts qu'ils avaient faits précédemment pour contraindre la reine à cette union, à rougir pour Thamar, toujours bonne et d'une inaltérable douceur. Cependant, par mille moyens, la sage princesse essaya de guérir le Russe, mais sans succès. Elle le fit souvent avertir par des moines fidèles, sans qu'il en profitât. Elle se prit alors à l'admonester, face à face, mais, comme s'il eût été délaissé de Dieu, il ne fit qu'empirer; suivant ce que dit l'Ecriture: «Nous avons traité Babylone, et elle ne s'est pas guérie;» non-seulement le Russe ne revint pas à la raison, mais encore il se livra à des actes plus coupables, plus honteux: il frappait des innocents, les châtiait par la perte de quelques membres Fatiguée de cela, Thamar dit en présence de tous: «Quoique la loi divine m'apprenne à ne pas quitter un premier époux, toutefois je ne dois pas continuer de vivre avec celui qui, sans respect pour le temple de Dieu, ne conserve pas la pureté de sa couche. Je n'ai pas le don de redresser l'ombre d'un arbre tortu, et puis secouer sans péché la poussière que tu as mise sur moi.» Ayant dit, elle se leva et renvoya le Russe. De leur côté, la reine Rousoudan et tous les grands s'entendirent pour chasser le misérable, bien moins à plaindre,
en perdant la royauté que la vie, en même temps qu'il perdait la beauté de Thamar. 260
Ainsi condamné à l'exil, on le mit sur un vaisseau, avec une profusion d'étoffes précieuses et de richesses. Quoiqu'il eût mérité la mort, la douce Thamar eut l'excessive bonté d'empêcher qu'on n'attentât à ses jours, et même qu'on le dépouillât, et se contenta de l'exiler et de l'embarquer. Il se rendit à Constantinople, où il passa quelque temps. [1])

Après cela les affaires de Thamar allèrent en prospérant de plus en plus et de mieux en mieux. Sous la protection de la main puissante du Seigneur, et assistée dans les combats par le bras du Très-Haut, combattant avec elle, elle régnait, recevant les dons de tous les rois de l'orient et de l'occident, excitant un délire général, par la renommée de sa splendeur. Polycarpe, fils aîné de Manuel, empereur de Grèce, était devenu amoureux d'elle jusqu'à l'enthousiasme le plus exalté, mais Andronic [2]), lorsqu'il occupa le trône et extermina tant de Grecs, l'arrêta et le mit à mort.

Il y eut encore un fils du souverain de l'Assyrie, de la Mésopotamie et d'Antioche, qui, s'il eût pensé pouvoir se frayer une route à travers plusieurs tribus barbares, qui habitaient dans l'intervalle, fût venu promptement dans ce pays. [3])

réitérées des barbares contre Constantinople, par exemple celle des Avares et des Persans, en 626; cf. p. 350, n.

[1]) Wakhoucht fixe ce fait, je ne sais par quel calcul, en 1180 — 400; mais les dates que j'ai essayé de déterminer précédemment me paraissent prouver qu'il eut lieu vers 1192.

[2]) Ce prince régna 1183 — 1185; v. Ducange, Familiae Byzant., pour les contradictions qui existent chez les auteurs grecs sur la durée de son règne. Au reste, le nom de Polycarpe ne se trouve pas parmi ceux des fils de l'empereur Manuel.

[3]) L'auteur a sans doute en vue un fils de Saladin, alors maître de toute la Syrie.

Un fils du sultan Qizil-Aslan[1]), que le bruit de la magnificence de la reine rendait fou, put à-peine être retenu par son père, qui lui fit craindre un changement de religion. Quant à ceux qui approchaient de la reine, ils éprouvaient un tel entraînement et de tels désirs, que l'indigne perdait le sentiment et la honte de son indignité, les parents oubliaient les liens du sang. Car de même que les rayons du soleil fournissent la lumière nécessaire pour voir et contempler cet astre, de même l'éclat brillant dont resplendissait Thamar se répandait à la surface de la terre, y allumait partout le désir de sa possession.

Sans tenir aucun compte de l'autorité paternelle, Moutaphradin, petit-fils de Saldoukh[2]), renonça à la religion sensuelle de Mahomet, qui, en séduisant les hommes, amena le monde à se soumettre à ses volontés. Celui-ci, vaincu par la passion et par une beauté dont la renommée vantait les charmes, vint devant Thamar, ce monarque placé au-dessus de tous les rois. Il se présenta avec les troupes de ses états, tout équipées, avec une suite nombreuse de grands, de khodjas et d'eunuques, d'esclaves et de servantes; avec tout le riche attirail d'un souverain, avec des présents considérables, en
261 perles, en pierreries, en vases; avec une infinité d'étoffes précieuses, avec nombre de panthères et d'étalons. Les didébouls allèrent à sa rencontre, selon l'étiquette qu'exigeait le rang des souverains, et le conduisirent, avec toutes sortes de marques d'honneur et d'affection, au palais royal Son aïeul, Saldoukh-Ezdin, était tombé entre les mains du grand roi Dimitri, aïeul de Thamar, de qui le bras puissant et robuste l'avait emmené[3]). Pour lui, une parole (que dis-je? on n'avait pas daigné lui parler) le fit venir comme un esclave, comme un tributaire, et ce, doucement, sans efforts: il fit un séjour prolongé à la cour. Dès qu'il vit la reine, des ruisseaux de larmes sortirent de ses yeux, comme de ceux de Ramin[4]). On le fit asseoir honorablement sur un siége, auprès du

[1]) Qizil-Arslan doit être ce fils d'Ildigouz, qui, en 1186, hérita de toutes les possessions de son père, dans l'Aderbidjan. S'il ne fut pas réellement sultan, du moins il jouissait d'une autorité égale à celle de son maître. L'histoire musulmane ne dit pas qu'il ait eu de fils, mais comme sa postérité, s'il en eut, ne paraît pas sur la scène, rien n'empêche de croire que quelque prince de son sang n'ait réellement désiré d'épouser Thamar; v. les détails sur les atabeks, à la p. 271. Un des neveux de Qizil-Arslan demanda réellement la main de Rousoudan, et même, suivant Aboulféda, un autre neveu du même avait épousé, en 1200, la fille du roi de Géorgie. En lisant *Qilidj-Arslan*, on pourrait encore supposer que l'Annaliste a eu en vue un fils du second des sultans de ce nom, régnant à Icone: ce sultan ne mourut qu'en 1192.

[2]) On sait que ce Saldoukh résidait à Erzroum ou Carin (cf. p. 262); quant à son petit-fils, le nom donné par notre Annaliste doit cacher celui de Mod'haffer-ed-Din, qui n'est pas connu dans l'histoire. On verra, p. 292, la destinée du dernier descendant de Saldoukh et les renseignements sur la dynastie à laquelle il appartenait; cf. p. 271.

[3]) La victoire de Dimitri I sur Saldoukh n'est pas racontée par notre Annaliste, mais par Wakhoucht, p. 56, et par Samuel d'Ani; v. p. 382, n. 2; Saldoukh est encore mentionné p. 234.

[4]) J'ai dit, p. 255, que c'est le héros d'un roman géorgien, l'une des plus belles productions du

trône, on se livra à une joie excessive, on célébra des banquets somptueux, comme il convenait à la magnifique opulence des généreux didébouls de la maison royale. Il y eut toute sorte de réjouissances; des spectacles de danseuses et d'acrobates, des présents et des largesses incalculables, en fait de vêtements. Ayant passé la saison d'hiver dans le Somkheth et à Tiflis, au milieu de ces marques d'affection et d'honneur et de ces profusions, il fut satisfait, enchanté de la vue des lieux de chasse, du pays et des braves serviteurs de Thamar, mais plus encore de la beauté éclatante de la reine, dépassant tout éloge, toute imagination. Aux premiers jours du printemps [1], on l'emmena, pour lui faire voir les lieux de chasse, les plaines, les hippodromes, les contrées basses du Cakheth et du Ran, ainsi que les braves seigneurs et les troupes de ce dernier pays: on se livra à la joie, au plaisir. Il attendait que Thamar lui donnât l'immortalité et daignât lui accorder sa haute bienveillance; mais celle-ci, repoussant une alliance indigne d'elle, porta en haut ses pensées, et sur les ailes de l'intelligence savoura des espérances vertueuses. En rentrant dans la ville royale, elle coupa court à ses présomptueux désirs, en sorte que le fils de Saltchouk [2]) éprouva le contraire de Saül. En effet ce dernier, en cherchant l'âne de son père, trouva une couronne, tandis que le prince, qui courait après la royauté, plus que l'empire du monde, rencontra l'âne de Saül, au lieu du
coursier qu'il voulait. Il y avait une fille de concubine, qui passait pour être du sang 262
royal; ceux qui soutenaient le prince lui proposèrent de l'épouser. On lui fit une noce magnifique, accompagnée de largesses infinies, de présents d'étoffes et d'objets précieux, et on le renvoya dans ses domaines d'Erzroum, avec une belle dot: dire ses regrets, ses pleurs, c'est ce qui est impossible à la langue de l'homme.

Après cela, le charwanchah, à qui l'amour et le désir de posséder Thamar avait fait perdre la raison, vint, sous prétexte de lui rendre ses hommages, et cédant à sa passion, autorisée par l'ancienne coutume des musulmans, encore subsistante, qui ne compte pour rien la parenté quand il s'agit de satisfaire sa convoitise. En effet cet Aghsarthan était parent de Thamar, puisque la mère de son père était soeur du roi Dimitri et fille du grand roi David [3]). Cette princesse était revenue plus tard dans sa patrie, où elle embrassa la profession religieuse et bâtit le monastère de Thighwa, dédié à la Croix adorable. Prêt à abjurer sa croyance, Aghsarthan adressa sa prière à tous les personnages influents; mais toutes ses instances, bien qu'accompagnées de riches présents au directeur de la reine et au catholicos, toutes ses ruses et intrigues diaboliques échouèrent;

règne de Thamar. L'auteur de cet ouvrage, Sargis de Thmogwi, était un général, de qui le nom paraîtra plusieurs fois dans la suite de cette histoire.

[1]) [illegible].

[2]) I. E. le prince Seldjoukide; or les Ortokides, de qui descendait Salthouk, n'étaient point Seldjoukides. Seulement Ortok, chef de la famille, vint, en 1082, combattre devant Amid sous les drapeaux de Malek-Chah; S.-Martiu, t. II, p. 427.

[3]) Cf. p. 240, 258.

car toutes les pensées de Thamar se dirigeaient en haut, vers la pensée suprême, son intelligence, clouée à un objet supérieur, la faisant rougir des conseils que lui donnaient les esclaves de Mamona, et, leur fermant l'oreille, elle couvrit de honte ceux qu'inspirait la perfidie de Satan. Pour le prince, après l'avoir traité, ainsi qu'il convenait, avec honneur et affection, elle le fit congédier, chargé de riches présents, en lui recommandant de ne plus répéter de tels propos, sous peine d'offenser Thamar, le monarque favorisé de la fortune et répandant des rayons comparables à ceux du soleil.

Maintenant il faudrait un vaste génie, une langue parlant comme les sages, pour pouvoir dignement décrire les succès de Thamar; mais il serait aussi impossible de les énumérer qu'à tout homme de compter chacun de ses cheveux, et ceux que l'on réussira à rendre paraîtront, selon moi, incroyables à la postérité. On reconnaît le lion à ses griffes [1], et Thamar à ses actions. Celui qui voudra l'apprécier, qu'il regarde les villes, les citadelles, les contrées séjour des sultans, enlevées par ses troupes, et ses domaines
263 agrandis au double, aux dépens des royaumes étrangers: par-là l'homme curieux de ses exploits en acquerra une juste idée. Qu'il considère encore les peuples rendus ses tributaires, au S. de l'Iraq, du côté de Baghdad et jusqu'à Maragha, et le khalife lui-même, épouvanté, suppliant; c'est bien assez d'avoir fait cela sans bouger de son siége. Alors il dira avec l'Ecriture: «La puissance de Babylone est affaiblie, et la montagne d'Ermon prospère; la fumée des gens de Soubac a disparu, et les portiques de Sélim se sont affermis.» C'est au milieu de telles faveurs du ciel que le peuple des chrétiens était dans l'allégresse.

§ 3. Second mari *de Thamar* [2])

Cependant Thamar, stérile et sans enfants, causait de tristes préoccupations à ceux qui dirigeaient les affaires, les suites d'un tel état de choses étant funestes pour les sept royaumes. La reine donc étant sans enfants et seule héritière de sa maison, la Providence divine lui offrit une ressource; car c'est Dieu qui dit dans le saint Evangile: «Ce ne sont pas ceux qui me choisiront, mais ceux que je me choisirai moi-même;» et encore ce mot de David, que je crois devoir citer: «J'étais, dit-il, le plus jeune entre mes frères, le dernier dans la maison de mon père; mais le Seigneur lui-même me prit et m'accorda l'onction de son huile sainte.» Il se trouvait, en effet, dans la maison de la reine Rousoudan, un héritier, un enfant, de la race des fils d'Ephrem, qui sont les Osses, gens intrépides et solides dans les combats. Il tenait à la reine Rousoudan par une des tantes paternelles de cette princesse, fille de David, mariée en Oseth. Ce jeune homme était fils du roi des Osses [et de race bagratide, fils et descendant, à la sixième

[1]) Cf. sup. p. 218.

[2]) Cette rubrique manque au M-it T.

génération, de Dimitri, fils du roi Giorgi, né d'une fille du roi d'Oseth [1]). N'ayant pas

[1]) Ici, sur le M-it R. on lit une note de la même main que celles p. 179, 184: « Voyez ici si David était Bagratide ou non : il était le 6e descendant de Dimitri. »

Giorgi Ier, mort en 1027, avait épousé en secondes noces une fille du roi d'Oseth (sup. p. 181), de laquelle il eut un fils, nommé Démétré. Les destinées de ce prince sont exposées dans les Annales, p. 182, 184. Wakhoucht, p. 59, s'exprime ainsi au sujet de Démétré et de son descendant: « On trouva un jeune homme, issu d'Ephrem, roi d'Oseth, qui avait été élevé par Rousoudan soeur du père de Thamar; ce David descendait de Dimitri, fils de Giorgi ci-dessus mentionné. Etant à Anacophia, en Aphkhazeth, Dimitri avait laissé un fils, qui s'enfuit en Oseth avec sa grand'mère. Adopté là, il avait épousé une princesse du sang royal, et son fils, qui demeura dans l'Oseth, y fut traité de roi, à cause de son origine. L'arrière-petit-fils de Dimitri, le père de notre David, fut marié à Rousoudan, qui conserva sa virginité pendant une vie de 80 ans. Ne vous étonnez pas : les deux Rousoudan étaient soeurs. Celle qui éleva Thamar avait été mariée à un sultan de Khorasan, et l'autre Rousoudan, qui préféra sa virginité, à un fils du roi des Osses. Toutes deux avaient leur maison à part. Quant au mari de la seconde, il avait eu David d'une autre épouse, et la première Rousoudan s'était chargée de son éducation. Par sa mère, David était parent de Thamar, puisque celle-ci était née d'une princesse du sang royal d'Oseth; par sa mère encore, il était à la 3e génération de Thamar, et à la 5e de Dimitri. » Toutes ces explications de Wakhoucht sont elles exactes? c'est ce que l'on ne peut dire, en voyant surtout combien elles diffèrent du texte des Annales, sans que ces différences soient justifiées, du moins par l'indication des sources. Par exemple, d'où Wakhoucht a-t-il pris cette seconde Rousoudan, vierge jusqu'à 80 ans, mariée en Oseth, et surtout tante de Thamar, tandis que l'Annaliste nous a dit que la princesse mariée en Oseth était fille de David-le-Réparateur?

Dans une note marginale, Wakhoucht ajoute ces curieux détails: « L'écrivain (i. e. l'Annaliste) a passé sous silence la descendance de David, par rapport à Dimitri, parce qu'il n'était pas encore parent de Thamar; mais il a mentionné David, parce qu'il était plus proche parent. Cependant les livres énoncent clairement, au même lieu, que David était fils de Dimitri, ainsi que le conseil des didébouls et l'assentiment de Thamar, qui, aussitôt qu'elle connut que le prince était Bagratide, ne le refusa pas, comme les précédents. Ce qui confirme ce fait, c'est la petite église de la vallée de Casara, où se trouvent les portraits de Dimitri et de son fils David, avec des inscriptions. David fut père d'Athon; Athon, de Djadaron; Djadaron, de David-Soslan, mari de Thamar. Le titre de fils d'Ephrem ne doit pas vous étonner: les descendants d'Ephrem demeurant dans l'Oseth, c'est pour cela qu'on a mentionné la famille de ce dernier, et non la qualité de Bagratide, pour Dimitri. » Ceci posé, voici la généalogie du second mari de Thamar, d'après

Les Annales :	Wakhoucht :
Giorgi Ier.	Giorgi Ier.
|	|
Dimitri, né de la femme osse de son père.	Dimitri.
|	|
|	David.
|	|
N. fille de David II, mariée à un roi d'Oseth.	Athon.
|	|
|	Djadaron — Rousoudan, soeur de Giorgi III, restée vierge.
|	|
David, second mari de Thamar.	David-Soslan, second mari de Thamar, fils d'une seconde femme.

de fils, la reine Rousoudan [1])] l'avait pris pour l'élever dans sa maison; c'était, par sa beauté distinguée, un jeune homme digne de sa haute naissance. Ceux qui fréquentaient le palais voyaient en lui un gaillard bien découplé, au dos plat, au visage gracieux, de taille moyenne, ayant des deux côtés du sang royal; et quant à l'éducation, bien élevé et dressé, brave, déterminé, sans pareil dans l'exercice du cheval et de l'arc, robuste de corps et parfait de tout point. L'avis général étant de l'unir à Thamar, après avoir recommandé l'affaire à Dieu, les habitants de ce royaume s'adressèrent à ce sujet à la
264 reine Rousoudan, qui y donna son consentement; et alors vizirs et didébouls se réunirent pour en parler, pour supplier Thamar, et lui dire: «N'est-ce pas la volonté de Dieu que cela se fasse? Votre Majesté sait combien de fois et quels sujets charmants, nobles fils des souverains de la Grèce, de Roum, des sultans, des Scythes, de la Perse, de l'Oseth, ont fait des tentatives, que la divine Providence a justement déjouées, car rien ne se fait sans son ordre.» Alors Thamar, entièrement dévouée à sa tante et lui obéissant comme à une mère, répondit en ces termes aux conseils des didébouls, des grands de la cour et des évêques: «Dieu m'est témoin que, du fond du coeur, je ne désirai jamais ni mari ni mariage, ni précédemment, ni aujourd'hui, si seulement il y avait un héritier de ce trône que m'ont transmis, par la volonté de Dieu, les auteurs de mes jours: pour le moment, c'est encore ce dont je vous conjure.» [2])

Mais l'assemblée, qui ne partageait pas ses vues, en ayant rendu compte à la reine Rousoudan, les didébouls de l'Amier et de l'Imier emmenèrent la princesse et son élève, l'élu de Dieu. Etant allés au palais de Didoubé, dans les environs de Tiflis, ils y célébrèrent la noce avec tout l'appareil convenable à la majesté des souverains, et sous la direction de la reine Rousoudan [3]). Celle-ci, remplie d'une sagesse parfaite, présidait au cérémonial de la haute et noble maison des Bagratides, tandis que plus bas le sultan de Khorasan et de l'Iraq, connu par son alliance *avec la Géorgie*, célébrait des banquets et des réjouissances conformes aux usages de son pays. Pendant ces joyeuses fêtes, les pauvres devenaient riches, les débiteurs voyaient leurs dettes acquittées, les orphelins et les veuves trouvaient des ressources, les églises florissaient de nouveau; les concerts, les jeux des acrobates, les banquets avaient pour spectateurs une multitude empressée [4]).

Que fait, dans ces deux passages de Wakhoucht, cet Ephrem, roi des Osses? comment David était-il tout à-la-fois à la 3e génération ascendante de Thamar et à la 5e descendante de Dimitri, ce qui ferait *huit* générations en tout, tandis que les peintures de l'église de Casara n'en donnent que quatre? L'Annaliste, au contraire, est plus exact, en indiquant cinq générations depuis Dimitri, représentées par Giorgi II, David II, Dimitri Ier, David III, Giorgi III, Thamar.

1) La phrase [ ] manque au M-it T.

2) Sans ce qui suit, je traduirais: «Mais pour le moment, c'est *celui-ci* que je vous demande.»

3) Suivant Wakhoucht, en 1181 — 401; selon mon calcul, en 1193.

4) Pers. جلد, mouvement vif, [illegible].

Etant venus ensuite à Tiflis, les deux astres, les deux soleils éclairant le monde, s'assirent sur leur trône fortuné, et tout le peuple, les petits comme les grands, furent dans la joie: les signes de la vie reparurent en eux. Il se fit au N. et au S. d'heureuses expéditions, qui domptèrent toutes les résistances. En moins d'un an, ce David se perfectionna au point qu'il l'emporta en adresse sur tous: archers, cavaliers, fantassins, gens de lettres et savants. Encore aujourd'hui il est prouvé que, soit parmi ceux du pays, qui furent ses maîtres ou ses compagnons d'exercices, soit parmi ceux qui vinrent du dehors, il ne se rencontra personne comparable à lui.

Le catholicos de Géorgie, le Karthle Mikel Mirianis-Dzé, Dchqondidel, chef des secrétaires, aussi évêque de Samthawis, étant mort sur ces entrefaites, nul, du grand au 2
petit, ne le regretta, parce qu'il était généralement détesté [1]). Cependant Thamar se mit à prier Dieu et à réfléchir à qui elle confierait David, son armée et l'administration de sa maison, et Dieu, au lieu de la faire rougir de honte, la remplit de sagesse et de science. Après avoir passé en revue tous les grands de son royaume, et les avoir examinés avec l'oeil de la prudence, s'en remettant à Dieu de cette affaire, elle manda de Garesdja Antoni, fils du chef de Glon [2]), qui était précédemment Dchqondidel et avait été privé de cet emploi par le catholicos Mikel, par la malice de quelques-uns des conseillers royaux. On l'amena. C'était un homme vraiment digne d'éloges, juste, droit, bon et simple; doux, charitable pour tous, loyal envers ses maîtres, expérimenté dans l'administration des églises et des monastères. Qu'est-il besoin d'en parler, quand ses actes témoignent en sa faveur, comme, par exemple, les couvents qu'il construisit à Mghwimé et dans le Clardjeth, et généralement dans les sept royaumes? De l'avis des didébouls, il fut établi vizir; on lui donna Dchqon-Did, Samthawis, Cisis-Khew et le poste de premier secrétaire; car si le juste choppe, il ne tombe pas. Depuis lors on suivit une direction sage, utile au royaume et avantageuse au peuple.

Après cela on apprit que le misérable Russe, délaissé du sort, était parti de Constantinople et venu au pays d'Ezinga et de Carnoukalak. Là il s'était adjoint, du pre-

[1]) Mikel paraît en effet, p. 251, avec les titres de catholicos, de Dchqondidel, de Matsqouérel et de chef des secrétaires; mais à la p. 252, dans l'addition que j'ai signalée en note, on trouve la nomination d'un autre Dchqondidel,. nomination dont les suites vont être indiquées par l'Annaliste.

[2]) Au lieu de გლონისთავი, il faut lire გელოანის, chef de Géloan ou de Gélon, avec contraction. La famille Géloani subsistait encore, et c'était elle qui gouvernait le Souaneth au temps de Wakhoucht; Descr. de la Gé. p. 49, 412. Aujourd'hui le Souaneth est divisé en trois portions: Souaneth soumis au Dadian, depuis la citadelle de Lentekh, jusqu'aux sources de la Tskhénis-Tsqal. On en trouvera la description dans mon Voyage. Le Souaneth des Princes, occupé par la famille des Dadichkhélians, aux sources de l'Engour, et le Souaneth-Libre, plus à l'O., sur la même rivière, ayant un pristaf ou chef supérieur, nommé par le gouvernement russe, depuis quelques années. La famille des Géloans est loin d'être éteinte, et paraît avoir tiré son nom d'une localité comme *Géli*, gros bourg du Souaneth des Princes.

mier abord, Gouzan [1]), commandant du Clardjeth et du Chawcheth, établi par la faveur de la reine dans la résidence des anciens rois et didébouls du Tao; et encore Botzo, général du Samtzkhé, comblé des bontés royales, ainsi que tous les didébouls et aznaours de Meskhie à l'exception d'Iwané Tzikhisdjouarel, dit Qouarqouaré: celui-ci tint bon, avec les gens dépendant de lui, car il était d'une famille loyale, et de qui l'on disait «Elle a été fidèle à Pancrate contre Baghouach [2]);» et encore Wardan-Dadian, chef des msakhours, maître sans contrôle, en-deçà du mont Likh, d'Orbeth et de Caïen, et au-delà, du pays jusqu'à Nicophsia: il entraîna tout le Souaneth, l'Aphkhazeth, la Mingrélie, le Gouria, le Samokalako [3]), le Radcha, le Thacwer [4]), l'Argoueth; s'adjoignit les Sanigs et les Djachmatags et tous les didébouls de ces contrées, qu'il amena à se conjurer pour faire régner le Russe et le placer sur le trône. [5])

A la vue d'un pareil événement, David étonné s'écrie: «J'ai dit, dans mon admiration, Tout homme est pervers.» En effet, ceux qui avaient reçu le plus de faveurs, qui avaient été le plus exaltés par les monarques et par Thamar elle-même, ceux-là se distinguèrent aussi par leur rébellion, et suivirent le parti du Russe. Ils ne comprirent pas
266 que ni dans les temps anciens, ni dans les temps modernes, jamais on n'entendit parler d'une révolte, volontaire ou forcée, contre les rois, que depuis le commencement du monde on ne vit jamais un rebelle triomphant, vainqueur de son souverain; que si jamais il se déclara une insurrection, ce fut par le fait des membres ou de quelque héritier de la famille. [6])

Quand Gouzan eut envoyé ses troupes [7]), le Russe et les gens qu'il avait réunis marchèrent vers le Samtzkhé, où ils rencontrèrent Botzo et la bande de ses adhérents, fran-

[1]) Pharsadan Giorgidjanidzé, historien du XVIIe siècle, p. 56 de mon M-it, nomme les conjurés: Gouzan, Botzo, *Iwané Tzikhisdjouarel*, Qouarqouaré, Wardan-*Gouriel*, Dadian-Bédian. Plus bas, p. 57, il dit que les conjurés vinrent à Nadcharmagew sous la conduite de Wardanidzé-Gouriel dadian-bédiel; que la révolte du Somkheth comprenait Wardanidzé, seigneur du Gouria, de Caïdon et de Caen, et d'autres aznaours, à l'exception de Zakaria Wardanidzé: tout cela est rempli de fausses indications, ainsi que le passage cité en note, p. 268.

[2]) Allusion aux révoltes de Liparit II Orbélian, dit Baghouach, contre Bagrat III; v, p. 353, n. 2.

[3]) Cf. sup. p. 183; le Samikélo, suivant Pharsad. Giorgidj, p. 56.

[4]) Ou Thawcwer; v. la Géographie, p. 347, sqq.

[5]) Ici une note, de la même main que celles relatives au second mari de Thamar, p. 184, 263, et que la plupart de celles qui se trouvent dans le M-it R, s'exprime ainsi: «Voyez par-là quels étaient les domaines du dadian!» Cette note et le style dans lequel elle est conçue აქედამ ნახეთ თუ დადიანს რა ჰქონია, font soupçonner quel en est l'auteur, sans doute un dadian ou un habitant quelconque de l'Iméreth. En effet, j'ai su que ce manuscrit avait été acquis d'une personne qui le tenait du roi Solomon, dont le nom se trouve sur la dernière page.

[6]) Je ne suis pas sûr de bien comprendre les intentions de l'écrivain, dans ce passage.

[7]) C'est d'après Pharsadan Giorgidj., p. 56, que je traduis ainsi: შეუყარა ლაშქარი და გაგზავნა გუზანისას; au lieu que les Annales disent გაეგზავნეს ლაშქარი გუზანს.

chirent la montagne, vinrent à Gégouth et installèrent le Russe sur le trône des rois. Hélas! m'écrierai-je avec force, n'y a-t-il pas de quoi frapper d'étonnement l'homme qui pense et réfléchit? Qui était-il, de qui était-il le collègue, pour monter au trône de David?

Thamar, qui se trouvait alors à Tiflis, stupéfaite à la nouvelle d'un événement si imprévu, si extraordinaire, implora d'abord, suivant sa coutume, l'assistance de la bonté suprême. Bientôt, à son appel, se rassemblèrent tous ses fidèles serviteurs, les généraux, les didébouls du Héreth, du Cakheth, du Karthli, du Somkheth, du Samtzkhé. Tous, surpris d'un tel événement, lui exposent avec respect que leur volonté y est absolument étrangère, lui assurent que cela s'est fait sans leur coopération, que leurs coeurs, animés du plus énergique dévoûment, brûlent d'affronter pour elle le martyre. Thamar, de sa main royale, de ses lèvres d'or, versant le nectar, s'informe auprès de ses serviteurs des véritables causes du fait; tantôt elle dépêche le patriarche Théodoré [1]) et Antoni Kouthathel, qui seuls, dans l'Iméreth, lui étaient restés fidèles et prêts à verser leur sang, ainsi que les évêques; tantôt ce sont les vizirs du palais, les chambellans, les introducteurs des hôtes; mais elle ne peut rien découvrir.

Alors se rassembla l'armée combattant contre Dieu; animés de projets perfides et levant le glaive contre un monarque revêtu du Christ, une moitié de ces gens, avec leur prétendu roi, franchirent les monts Likh, portèrent la mort et la dévastation dans les contrées du Karthli, s'avancèrent jusqu'à Gori [2]) et à Nadcharmagew; l'autre, conduite par les dadian et bédian [3]), marcha par Rcinis-Djouar, entra dans Tzikhis-Djouar et brûla la ville d'Odzrkhé, où ils furent rejoints par Botzo et par les Meskhes, ses adhérents. Dirigeant leur entreprise sans consulter Dieu, sans crainte de la loi divine ni de leur prince, protégé de Dieu, soutenu par la main du Seigneur, conduit par le bras du Très-Haut, ils résolurent de s'emparer du Djawakheth, de Thmogwi, d'Akhal-Kalak, puis du Thrialeth et du Somkheth. Comme tout le Somkheth en-delà de Kourd-Wa- 267
dchar était en insurrection, à savoir: Iwané Wardanis-Dzé, seigneur de Gag; Maaq, seigneur de Caïtson; Caïen, appartenant à Wardan lui-même [4]), et tous les autres aznaours et fils d'aznaours de ces contrées, à l'exception de Zakaria Wardanis-Dzé [5]), loyal

[1]) Wakhoucht, p. 59, s'exprime ainsi: «Mais le catholicos d'*Aphkhazeth* et le Kouthathel ne prirent point parti pour les conjurés;» plus haut, il avait dit: «Mikel, catholicos *de Karthli*, Dchqondidel et secrétaire, étant mort, la reine conféra le catholicat *à Théodoré*...» Or, précédemment, il n'est pas dit positivement qu'un personnage de ce nom eût succédé à Mikel, mais le fait ressort du passage auquel se rapporte ma note.

[2]) C'est ici la première mention de Gori, dans les Annales; cf. p. 144, 145, 152; mais les auteurs arméniens en attribuent la fondation à David-le-Réparateur; v. Addition au règne de ce prince.

[3]) Ces deux mots sont au pluriel; cf. p. 233.

[4]) A Wardan-Dadian, v. sup.

[5]) Je conjecture, sans pouvoir le démontrer, qu'il faut lire ici et p. 268, *versùs finem*, Wahramis-

serviteur, héros exercé dans les combats, tous, dis-je, résolurent de se réunir à Agarani et de marcher avec toutes les forces du Haut-Karthli jusqu'aux portes de Tiflis, résidence du soleil des soleils, de l'astre des astres, de la brebis sans taches, imitant le Christ, suivant ses forces, douce comme lui, et prudente comme David, soumise à la divine Providence et nourrie d'espoir. Suivant ses ordres, le généralissime Gamrécel, les quatre Mkhargrdzels, les Thoriens et autres habitants du Haut et du Bas pays, dûrent partir, aller à la recherche de l'ennemi, dans le Djawakheth, et s'informer de l'état de ses forces. Quand ils arrivèrent sur le Mtcouar, les autres [1]) y étaient aussi; ils s'adjoignirent alors les Meskhes restés fidèles [2]). Tandis qu'ils se présentaient sur le bord du fleuve, l'ennemi étant déjà sur le pont, ils en vinrent aux mains; ce jour-là la nuit et le fleuve, qui séparait les deux armées, mirent fin aux décharges de traits. Sur le soir, les conjurés se réunirent pour délibérer. «Nous voyons, dirent-ils, l'enthousiasme forcené de ces gens, et nous sommes sans forces ni ressources pour leur livrer bataille. Retirons-nous vers quelque forteresse, où nous tâcherons, d'une manière ou de l'autre, de les surprendre et de les vaincre.» Mais Dieu, qui donnait la victoire et l'énergie aux gens de Thamar et veillait à ses intérêts, lui inspirait au fond du coeur de combattre sans délai et de poursuivre son ennemi. Traversant donc le pont du Mtcouar, ils [3]) marchent vers la montagne de Gandza [4]), pour y chercher un refuge et une forte position, puis, sans s'y arrêter, encore, ils reculent plus loin et gagnent la plaine de Nial, ainsi que la rivière de Khingra, entre Thmogwi et Eroucheth [5]). Là il y eut un combat digne des braves de l'Iméreth et de l'Améreth, et qui eût fait honneur aux anciens héros et géants,

Dzé, et que ce personnage était de la branche collatérale des Mkhargrdzels; car la ville de Gag et autres dépendances restèrent, jusqu'au temps des Mongols, au pouvoir de cette famille.

[1]) I. E. les rebelles.

[2]) La petite amphibologie que présente cette phrase, dans la traduction, est telle dans le texte, qu'on pourrait croire que même les Meskhes restés d'abord fidèles avaient passé à l'ennemi.

[3]) Les rebelles.

[4]) Dans le M-it R on lit: «Vers la montagne de Tradzan, ტრაძანი, et dans le M-it T ტრანძს, Trandz, localité qui n'est pas mentionnée dons la Géographie de Wakhoucht. Quand à Gandza, de mon M-it, ce n'est point la capitale du Qarabagh, mais une localité du Djawakheth, dont les ruines sont indiquées au S. du lac de Phanawar; v. la Carte des possessions russes au-delà du Caucase, par le lieutenant Kolokolof, 1836, celle de l'Etat-Major de Tiflis, 1834, et autres. On m'a assuré qu'il y avait dans ce lieu des inscriptions curieuses, et notamment un obélisque sur lequel sont tracés des signes et légendes astronomiques, servant à fixer les bases du comput des cycles géorgiens. Je répète la chose comme je l'ai entendu dire. Quant aux inscriptions, qui m'ont été données dans ces derniers temps par le prince Barataïef, elles sont postérieures à Thamar et se verront dans mon Voyage.

Toutefois la position de Gandza, à la droite du fleuve, ne répond pas à celle du nom inconnu de Tradzan, qui, d'après le texte, doit être sur la gauche.

[5]) Examinons toutes les circonstances du combat, pour en déterminer le théâtre. Un premier engagement eut lieu sur le pont du Mtcouar, dont la position n'est pas indiquée, mais qui était dans le Dja-

affrontant les cuisantes blessures des flèches, les coups affreux des sabres, le choc des pertuisanes. Après une longue mêlée, la victoire se déclara pour les braves de Thamar, qui mirent en fuite leurs ennemis; quelques-uns des fuyards tombèrent victimes de leur courage [1]), d'autres furent pris et tués. Pour eux, ils n'eurent à regretter ni mort, ni aucun blessé, si ce n'est Iwané, fils de Sargis, et revinrent, la joie sur le visage, l'i-

wakheth, et, à ce qu'il paraît, du côté de Kherthwis. Après cela les conjurés franchirent ce pont et allèrent vers le mont de Gandza ou vers le mont Tradzan. Si Gandza est le lieu que j'ai dit plus haut, il fallait en effet traverser le fleuve pour s'y rendre; d'un autre côté, le mont Tradzan est inconnu, la plaine de Nial, également, mais l'auteur prend soin de dire que cette dernière est entre Thmogwi et l'Eroucheth, par conséquent à la gauche du Mtcouar: pourquoi donc les conjurés, qui se trouvaient déjà de ce côté, ont-ils traversé le pont? Si la plaine de Nial est celle qui, sur la carte, porte le nom de Nialis-Qour, celle-ci est réellement sur la droite du fleuve, les conjurés ont dû le franchir, mais alors la scène du combat, au lieu d'être entre Thmogwi et l'Eroucheth, se trouve aux sources de la rivière d'Akhal-Kalak. Enfin je sais, pour avoir été sur les lieux, qu'il existe aujourd'hui un beau village tatar, dit Nialia, et son territoire Nialis-Qour, entre Zéda-Thmogwi et Warneth, sur la route qui mène à Zéda-Wardzia: c'est presque la position indiquée par l'Annaliste.

Aux incertitudes géographiques se joint ici l'obscurité du texte, où chaque phrase est sans sujet exprimé, en sorte que c'est le lecteur qui doit, par induction, décider si ce sont les conjurés ou les soldats de Thamar qui ont traversé le pont, განვლეს მტკვარსა ხიდი; qui ont reculé plus loin que Gandza ou le mont Tradzan, შორსა იგინ დადგეს, გარიდეს; ..... Je ne puis, malheureusement, formuler une opinion qui concilie toutes les indications. En tout cas, voici l'exposition de Wakhoucht, p. 60: «Les fidèles de Thamar et ceux de la Meskhie se réunirent là (sur le Mtcouar); on se battit alors sur le pont......... Voyant la bravoure des gens de Thamar, *ils* ils se retirèrent dans des fortes positions; *ceux-là*, sans les laisser respirer, les suivirent, par un effet de la Providence suprême; après qu'*ils* eurent passé le pont, *ils* ne résistèrent pas et allèrent sur la rivière de Khing, entre Thmogwi et l'Eroucheth; *ils* les suivirent et livrèrent un combat tel qu'il convenait à la bravoure des Imers et des Amers...» Dans le reste du texte c'est la même incertitude que dans les Annales, mais j'ai suivi les indications fournies par la logique et par Wakhoucht. Le roi Artchil, dans son abrégé de la vie de Thamar, en vers (quatrain 764 — 769 de l'Entretien de Rousthwel avec le roi Théimouraz Ier), est entièrement d'accord avec le tsarévitch historien, sauf plusieurs variantes dans les noms de lieu, qui ne sont que des fautes de copistes: p. ex. ტარძნე, pour Tradzan; ლიანის ველი, pour la plaine de Nial; ანგარის წყალი, pour Khingra. On remarque dans ce récit, mis dans la bouche de Chottha Rousthwel, que cet illustre poète parle toujours à la première personne, comme ayant pris part à l'expédition contre le prince russe. Il y a en effet une tradition, que je n'ai trouvée dans aucun livre, mais qui porte que Rousthwel était un des généraux de la reine Thamar. Pharsadan Giorgidjanidzé, p. 58, offre les mêmes concordances du texte, et ces variantes: ტარძანი pour Tradzan; ნიგალის ველი; la plaine de Nigal, pour la plaine de Nial (cf. Ann. p. 156); ხინგალის წყალი, pour Khingra; ერუშანი pour Eroucheth.

Tant de difficultés et l'absence de matériaux de comparaison, hors les Annales, sont causes que j'ai traduit ce morceau assez imparfaitement, en 1838, dans le Compte-Rendu de l'Académie des sciences, pour 1837, p. 87 — 91: j'en offre ici la rectification.

[1]) De quelque manière que l'on traduise le mot დარჩეს, cette phrase, qui ne se trouve que dans le M-it T, semble rédondante.

vresse dans le coeur. Laissant libres, sans les poursuivre ni les inquiéter, ceux qui s'enfuirent, afin d'augmenter, plutôt que de diminuer la puissance du souverain, on vint
268 se présenter devant le véritable roi des rois, couronné de Dieu. Justement reconnaissante envers Dieu et précédemment informée par un courrier, et par la venue de Sargis Wardanis-Dzé [1]), Thamar accueillit ses braves soldats d'un visage rayonnant, témoignant par la douceur de ses regards la bonté de son coeur. Il fut résolu que tous les personnages là présents, Dchiaber, chef des mandators, les didébouls et les thawads [2]) du Héreth et du Cakheth, ainsi que les Qiphtchaqs, réunis sous l'éristhaw du Karthli, et les didébouls karthles, sous la conduite du roi fortuné David, attaqueraient les conjurés qui se trouvaient dans le Karthli, renforcés par quelques gens du pays, et par quantité de Caucasiens et de montagnards.

Informés de la défaite et de la dispersion de leur armée du Haut-Karthli, ceux-ci [3]) songèrent également à fuir et à traverser les monts Likh. Ils [4]) revinrent donc se présenter devant Thamar. Ils lui dirent qu'ils sortiraient du Somkheth, et marcheraient contre les rebelles, non soumis à sa majesté. Le monarque inspiré du Christ et sachant que la miséricorde divine est sans bornes y donna son assentiment. Rappelez-vous que la bonté et la Providence divine sont d'une largeur incommensurable; qu'elle favorise et comble les hommes vertueux et bons d'une affluence de dons et de succès. Le Grec Platon l'a dit: « L'homme vertueux use de bonté envers les bons, parce qu'il est bon, de rigueur envers les méchants. » [5]) Ici, ou plutôt en toute rencontre, il faut se rappeler ces paroles, considérer, sans les perdre de vue, les faveurs de la bonté suprême, afin de n'être jamais privé de leur précieuse influence. Voyant le courroux céleste qui les frappait, quelques-uns des conjurés abandonnèrent leurs citadelles et leurs fortes positions, comme précédemment ils avaient renoncé à leur foi, en se portant, contre Thamar, à de tels attentats; il y en eut qui se présentèrent la corde au cou, d'autres, qui avaient fait périr leur oncle [6]), se présentèrent également. Là encore la fortune ne se démentit pas. On s'en-vint dans la forêt d'Agarani [7]), où l'on chassa et se divertit, et la reine accorda des grâces à ses amis et à ses fidèles.

[1]) Ce petit membre de phrase est une addition du M-it T.

[2]) Le M-it T porte: « les aznaours. »

[3]) Les rebelles.

[4]) Les gens de Thamar.

[5]) Ce n'est pas un mot de Platon, mais de la Bible.

[6]) Les mots [illegible], ne peuvent avoir d'autre sens, mais jetés au milieu de la phrase, ils y font un singulier effet. Cependant Wakhoucht, p. 60, s'exprime ainsi: « Quelques-uns des révoltés vinrent, la corde au cou, les bras liés; d'autres avaient tué leurs oncles, leurs frères; » ce qui prouve qu'il y a accord entre les manuscrits. Pharsadan Giorgidjanidzé, p. 59, dit: « Les révoltés mis en fuite entrèrent dans une citadelle; se tendant mutuellement des embûches, le frère tua son frère, l'oncle ses neveux; tandis que d'autres, ayant une pierre au cou, se présentèrent à Thamar. »

[7]) Pour se réjouir et pour chasser, dit Pharsadan Giorgidjanidzé, p. 59.

Zakaria Wardanis-Dzé [1]) reçut, par faveur, Gag et Kourd-Wadchar jusqu'à Gandza, ainsi que plusieurs villes, forteresses et villages, tant en propre que par moitié [2]); Iwané, fils de Sargis, eut la charge intime de chef des msakhours, et un apanage [3]) composé des citadelles de Caen et de Caïtson, et du Gélakoun [4]). Plusieurs didébouls furent aussi proclamés et gratifiés de beaucoup d'autres villes, places et territoires payant impôt [5]). Etant alors partie, la reine rentra dans sa résidence de Nadcharmagew. Quant aux didé-
bouls imers [6]), ils demandèrent le pardon de leur faute, en réclamant l'intercession des 269
vivantes images, la médiation de la reine Rousoudan elle-même, celle du catholicos, du chef des mandators, des évêques et des gens du palais, individuellement. Les didébouls souanes étaient venus de là-bas, amenant le Russe, roi d'un jour; la reine s'étant engagée solennellement, envers les personnes là présentes, d'abord à laisser partir le Russe sain et sauf, et ensuite à ne punir aucun des coupables de cette époque, ni ne tirer vengeance d'eux, ils se rendirent à Nadcharmagew, sur l'invitation de Thamar, et le Russe, qui avait eu recours à la médiation d'Iwané, reprit la route de sa mauvaise fortune. La paix, l'union, une joie comme on n'en vit jamais, régnèrent partout, et suivant la parole du prophète, le lion et le boeuf se réjouirent dans le même lieu, le tigre avec les chèvres, le loup avec les brebis, et le nom de Thamar se répandit dans tout l'univers. [7])

Cependant le roi David faisait la guerre, par les ordres et suivant les plans de Thamar, l'émule d'Alexandre, et triomphait toujours, grâce à la protection suprême de la Providence. Sur ces entrefaites, le généralissime Gamrécel étant mort, on le pleura et on le regretta beaucoup, aussi n'ôta-t-on à ses enfants que Thmogwi. Le titre de généralissime fut alors donné à Zakaria Mkhargrdzel, fils de l'ancien généralissime Sargis [8]),

[1]) Pharsadan Giorgidjanidzé, qui a nommé, p. 57, Zakaria Wardanidzé parmi les aznaours restés fidèles dans le Somkheth, nomme ici (p. 59), Zakaria *Waramidzé*, qui reçut *tout le Gouria*, jusqu'à Athina.» Cf. p. 424, n. 1.

[2]) სანახევროდ; j'ignore le sens particulier, administratif, de cette expression.

[3]) სახელო.

[4]) La province de Gélakoun, le Gégharkouni des auteurs arméniens, étant aux environs du lac de Goghtcha, c'est sans doute depuis lors que les Mkhargrdzels y commencèrent ces nombreuses constructions et réparations mentionnées dans les inscriptions du second tome de la Description d'Edchmiadzin, par l'évêque J. Chakhathounof. Ils confièrent l'administration de ces pays à des personnes de la famille des Vatchoutank et de celle des Khagbaciank, sur lesquels j'ai réuni quantité de témoignages dans mon Voyage, 3e Rapport.

[5]) Wakhoucht, p. 60, ne donne pas le détail de ces récompenses.

[6]) I. E. habitant *au-delà* du mont Likh.

[7]) L'époque du premier retour du prince russe ne peut être fixée que par cette considération, qu'il est raconté immédiatement après le second mariage de Thamar, conséquemment en 1193 ou 1194, tandis que Wakhoucht le place en 1181 ou 1182.

[8]) Ce Sargis mourut en 1187, comme en fait foi une inscription rapportée dans l'Addition à ce règne. § 1er, n.: ainsi Zakaria ne succéda pas immédiatement à son père.

occupant, en qualité de maître de Loré, la résidence des rois arméniens. Comme c'était un brave, un digne général, on le gratifia encore de la ville de Rousthaw. Dchiaber, chef des mandators, reçut aussi en augmentation la concession de la ville et citadelle de Jinwan et une bonne partie des montagnes. D'autres faveurs furent proclamées et décernées au fils de Waram [1]), qui reçut Thmogwi et les pays situés au bas; aux Tsirkwalels, aux fils de Zar-Taïdch, aux fils de Grigol, de Dchiaber, du Makhatel, aux fils de Thorgha, chefs du Cakheth, qui eurent chacun leur part de grâces, en obtenant, soit une première proclamation, soit une augmentation. Il en fut de même des Karthles, des Somkhithars [2]), des Thoriens, des Meskhes et de ceux du Tao. Comme Gouzan, non content d'avoir causé, précédemment, sa propre perte, s'était alors révolté, et avec lui le Taos-Car, Wachlowan et quantité d'autres forteresses, et qu'il s'en était allé au pays du chahiarmen, on envoya Sargis de Thmogwi et Cakha Samdziwar, ainsi que d'autres fils d'aznaours, accompagnés du chef des échansons, pour être enfant noble [3]), pour le Clardjeth et le Chawcheth. Quand ils eurent franchi la montagne de Cola, Zakaria Phanascétel vint à leur rencontre avec le Dziniel [4]) et le Calmakhel, bons serviteurs, honorés des faveurs du monarque. A peine réunis, ils apprirent que le fils de Gouzan et les
270 troupes du chahiarmen étaient venus pour enlever l'épouse de ce chef et mettre des garnisons turques dans les forts. Quoique l'ennemi fût nombreux, et qu'il montrât douze

[1]) I. E. à Zakaria ou Blou-Zakar, de la même famille, mais d'une autre branche que Sargis.

[2]) Proprement «ceux du Somkheth,» par opposition aux Somèkhes, ou habitants de la vraie Arménie.

[3]) Je ne crois pas pouvoir traduire autrement, faute de renseignements exacts, les mots სეფეძული, de l'emploi desquels je connais peu d'exemples. სეფე est le même que l'arménien սեպուհ, noble, d'où սեպհական, սեփական; ou c'est un dérivé de la même racine que მეფე roi, auquel cas il signifierait «appartenant au roi,» ainsi qu'il est dit dans le Dictionnaire triglotte de Tchoubinof. სეფისკვერი signifie «le pain royal,» et figurément l'Eucharistie, dans la Dottrina christiana ... da Tlukaanti, Rome, 1797, p. 117 et passim. Je crois avoir vu encore dans quelques rares passages l'emploi des mots სეფე-წული chez les auteurs géorgiens; cf. p. 46, n. 4. On voit, p. 269, les mots აზნაურნი სეფენი, que j'ai traduits: «les aznaours royaux.» V. encore p. 313, სეფის პირნი, «des visages royaux;» p. 333, სეფე დროშა, «l'étendard auguste, royal;» on trouve სეფე-ქალი და ძალი, p. 444.

En outre, le mot სეფე est employé par le chroniqueur Papouna Orhélian, dans un sens particulier; p. 123 v. სეფე ოდავს დადგო, და სეფის გვერდს სხვანი ოდავს, «on avait dressé un grand pavillon royal, et auprès du pavillon une tente.» Quant à la réunion des mots სეფე-წული, je crois qu'elle équivaut à սեփհեծուլ, mot qui se trouve chez Moïse de Khoren, l. II, c. 7, p. 125, éd. Amsterd. 1695; à սեփհեծուղ, p. 93, éd. Whiston, et signifiant «les gardes du corps» des rois de Géorgie. Les nouveaux éditeurs de l'historien arménien, Venise, 1827 in-16, p, 166, écrivent սեփծուղ; les éditeurs de 1841 et 1843, Venise, ont conservé cette leçon, qui me semble fausse, et le traducteur français (1841, Venise) l'a transcrite *Mepédzoul*, par une erreur typographique.

En résumé, le titre de სეფე-ძული, ou სეფე-წული, doit indiquer ici un officier particulier, gouvernant pour le roi.

[4]) J'ignore l'origine de ce titre, écrit en T *Dzinel;* car on ne connaît pas de lieu nommé Dzina ou Dzinia

bannières, contre une poignée de Géorgiens, toutefois ceux-ci, ayant confiance dans le Christ, dans leur droit et dans la fortune de Thamar, invincible et gardée de Dieu, engagèrent le combat bravement et généreusement, sans songer à fuir devant des forces si considérables. Après une mêlée très sérieuse, ils mirent en fuite et exterminèrent les ennemis, s'emparèrent des femmes [1]) de Gouzan, et revinrent, sans être inquiétés, occuper les citadelles et fortes positions, qu'ils restituèrent à notre royaume. Quand ils se présentèrent à Thamar, celle-ci, justement reconnaissante de leurs souffrances et bravoure, déversa sur eux la splendeur de ses bontés. Tel était le bonheur dont jouissait le peuple chrétien, tout en s'affligeant et s'inquiétant de ce que Thamar n'avait pas de fils)[2]. Mais le Dieu qui, autrefois, regarda Manoé et Abraham, et parmi les femmes, Anna et Elisabeth, ne se fit pas attendre en cette rencontre; car peu de temps après commença la grossesse de Thamar, Aussitôt que cela fut connu, on célébra des offices solennels, on jeûna, on pria Dieu avec la plus grande ferveur, les yeux baignés de larmes, de donner à la reine un enfant mâle, et on l'obtint: comme la reine était à Tabakhméla, elle mit au monde un fils premier-né, la vivante image de son aïeul, qu'elle appela Giorgi, comme son vaillant père [3]). Ce fut ainsi que nous vîmes renaître la fleur d'une semence immortelle. Lorsque Dieu nous eut regardés de la sorte, que Thamar se fut relevée mère de son premier fils, qu'est-il besoin de dire la joie du peuple et les actions de grâces rendues à Dieu? Aussi ne peut-on décrire les transports d'allégresse, les célestes délices que chacun éprouvait dans ce paradis terrestre; les prisonniers délivrés, les largesses distribuées aux églises, les offrandes aux prêtres, les libéralités aux moines, les bienfaits aux pauvres. Au corps des évêques, à la foule du clergé, se réunirent, pour glorifier Dieu, les légions des sept royaumes. De leur côté, la reine Rousoudan, le roi David, son élève, la soeur de Thamar [4]), tous les habitants de notre empire, tous, comme les mages, s'empressèrent d'offrir leurs présents, d'apporter leurs offrandes. Dès que cette nouvelle fut parvenue aux empereurs de Grèce, aux sultans, atabeks et émirs de Perse, ils envoyèrent leurs présents, qui étaient de grande valeur.

Un an après [5]), à la suite d'une seconde grossesse, la reine mit au jour une fille semblable à elle, et cette enfant de Thamar fut nommée Rousoudan. Ce fut un redon-

[1]) Plus haut l'auteur se servait du mot [illegible], qui, dans les écrivains modernes, signifie seulement *épouse*; ici il se sert de [illegible], pluriel que je crois être emphatique, ayant la même valeur que le mot précédent.

[2]) Cette indication ne fait-elle pas supposer que la naissance de Giorgi ne fut pas aussi prompte que permettait de l'attendre, dans le cours ordinaire des choses, le mariage de Thamar?

[3]) Giorgi naquit en 1183 — 403, suivant Wakhoucht, p. 60; selon mon calcul, ce serait en 1194: on en verra la raison au commencement du règne suivant.

[4]) C'est ici le seul lieu où il soit fait mention d'une soeur de Thamar.

[5]) En 1195.

blement de joie, un accroissement de prospérité pour le pays, et pour nos armes, des
271 succès inouïs sous les Bagratides.

Aussitôt les troupes se rassemblent, au nom et sous les auspices de Lacha, nom qui, dans la langue des Aphsars, signifie « celui qui éclaire le monde [1]). » Elles marchèrent vers la grande et antique ville de Barda et saccagèrent le Ran. Par de rudes combats, elles se rendirent maîtresses des domaines de Bardos, fils d'Haos, fils de l'antique Nébroth [2]), ramassèrent quantité de prisonniers et d'immenses trésors. Cependant trois myriades de captifs furent rendus à la liberté, pour obtenir la longévité de Thamar et de son fils, après quoi les Géorgiens revinrent.

S'étant à-peine reposés un mois, ils se hâtèrent de repartir pour une expédition contre Azroum, aux portes de Carnoukalak [3]). Dans les nombreux combats, dans les rudes engagements et les passes-d'armes qui se firent là, ils eurent pour auxiliaires les chefs de Sourman, de Cars et de Sper. Dans la ville se trouvait Nasr-ed-Din, fils de Saldoukh [4]), ainsi que ses deux fils et une multitude de soldats, tant à pied qu'à cheval. Ceux-ci ayant fait une sortie, vers le crépuscule du matin, la bataille commença, et l'on ne se sépara qu'au crépuscule du soir : à la nuit close [5]), les troupes revinrent, avec un butin immense et incalculable. Furieux comme des bêtes féroces et grinçant des dents, les habitants s'arrachèrent la barbe. En voyant leurs femmes et leurs enfants captifs, leurs troupeaux d'étalons pris, ils pleuraient et disaient en sanglotant : « D'où nous vient un tel fléau, à nous qui jamais n'avons vu la race des chrétiens dans nos domaines ? » Aussitôt que le jour parut, les trompettes et les tambours se firent entendre, la ville fut en rumeur, chacun résolut de verser son sang, de sacrifier sa vie. Ils s'élancent aux portes, rangent en bataille leur cavalerie et leur infanterie et placent sur les terrasses des maisons et dans les rues des gens chargés de tirer des flèches, de lancer des

[1]) Soulkhan-Saba, dans son Dictionnaire, attribue la même signification à ce mot, sans dire à quelle langue il appartient. S'il est réellement étranger, s'il a la valeur qu'on lui prête, c'est ce que j'admets, sur la foi de notre Annaliste. Quant au nom des Aphsars, il a la plus grande ressemblance avec celui d'Ափշեղ, peuple bien connu par les auteurs arméniens, les Apsiliens des Grecs, dont il a été souvent parlé dans l'Addit. Sur la Lazique. On sait où ce peuple demeurait, on sait qu'il dut être soumis aux Aphkhazo-Bagratides ; et comme les rois de Géorgie étaient encore, à cette époque, rois d'Aphkhazeth, il n'y a rien d'étrange à ce que le surnom du fils de Thamar fût tiré de la langue d'une nation qui lui obéissait, surtout s'il n'existe pas en géorgien de mot aussi court et aussi énergique que celui-là. Toutefois, la langue géorgienne offre une autre étymologie : ლაში lèvre, aurait fort bien pu fournir le surnom *Lacha*, lippu, si réellement Giorgi III, ce qu'on ne sait pas d'ailleurs, se distinguait par la grosseur de ses lèvres.

[2]) Haos était fils de Thorgom, suivant les traditions arméniennes ; v. p. 1.

[3]) L'Annaliste dit : აზრუმს, კარსა კარნუქალაქისასა ; mais Wakhoucht, p. 60 : აზრუმს ზედა კარნუქალაქსა « contre Azroum Carnoukalak. »

[4]) Cf. sup. Moutaphradin, p. 260.

[5]) და ღამე გარდასრულ signifierait « La nuit étant passée, achevée, » si la suite ne montrait qu'il faut adopter un autre sens.

pierres. Le roi David, voyant sortir ces gens, avec un courage si déterminé, demande ses armes, monte à cheval, prend sa pertuisane. Dès le premier choc, il enfonce l'ennemi, avec la rapidité de la foudre; les portes s'ouvrent, ces gens, tout-à-l'heure furieux, tournent le dos et s'y précipitent en s'écrasant les uns les autres, tant la multitude causait d'encombrement; ils sont couverts de honte par leurs épouses et leurs femmes; accablés de sarcasmes et d'injures, ils maudissent et tournent en ridicule leur apôtre Mahomet et sa religion. Le roi David se retira alors et rentra dans son pays, avec ses troupes allègres et triomphantes, afin de se présenter à Thamar, éblouissante de lumière, 272
et à son fils, astre brillant dès le sein de sa mère.

Cependant, pour éviter l'ennui des longueurs, je me fais scrupule d'exposer des travaux, des fatigues, des combats, des succès toujours surpassés les premiers par les derniers, et pourtant ma langue brûle de redire ces événements. Un jour, une troupe de Géorgiens se porta dans le Gélakoun, traversa le Khatchen [1]), entra dans le pays de Qarqar et poussa jusqu'à Bélaqoun, en ravageant l'Aran. Ayant franchi les portes de Gandza, où il se livra un combat acharné, ils forcèrent les vaincus à se réfugier dans la ville; ils allèrent de Qarqar à Chankor, en six jours de marche, dont pas un ne se passa sans qu'ils fussent atteints, obligés de se battre; ils remportèrent chaque fois de brillants succès et revinrent avec joie se présenter à celle qui était la joie du monde.

Une autre fois les deux frères, fils de Sargis, le généralissime Zakaria et Iwané, chef des msakhours, partirent de Loré, pour faire du ravage sur les bords de l'Araxe. Cependant des gens armés, de Dovin, de Bdchni et d'Amberd, s'étaient mis en campagne pour piller et pour surprendre une caravane. Les nôtres, en ayant eu connaissance, occupèrent le milieu de la route; il s'ensuivit un engagement qui fut plus beau qu'un combat ou une rude mêlée, et où plus d'un brave laissa la vie, en se comportant vaillamment [2]): riches de butin et de gloire, les Géorgiens retournèrent près du roi David, élevé par la fortune, et de Thamar, soutenue de Dieu même.

Après cela Iwané *Mkhargrdzel*, Seigneur de Caen et chef des msakhours, se prit à conseiller à David d'entreprendre une expédition et de pénétrer dans la grande et belle province de Gélakoun, où l'on n'entre que de vive force, afin de la ravager, ainsi que Sparsi-Bazir et Goralaouk. Le brave prince, qui se développait de jour en jour, et qui savait triompher dans les combats et sur les champs de bataille, le suivit. Ils arrivent, attaquent, prennent une quantité d'hommes, de chevaux, de chameaux, de boeufs et de

[1]) Le Khatchen, ou Khatchian, խաչէն, ou encore le royaume de Baghk բաղք, est une contrée située à l'E. du lac Goghtcha. Qarqar ne m'est pas connu positivement, peut-être est-ce le pays des Gargaratsi, dans l'Outi, chef-lieu Barda; v. Moïse de Khoren, éd. Ven. 1843, p, 78 et passim; Indjidj, Arm. anc. p. 342; quant à Bélaqoun, c'est le nom d'un canton au S. de Barda.

[2]) Le texte me paraît défectueux ici, sans que je voie le moyen de le rectifier. Wakhoucht, p. 60, a tellement abrégé le récit qu'on n'en peut tirer aucun secours pour la critique des mots.

moutons, aussi considérable que les sables de la mer. Partout où les ennemis se montrèrent, pour secourir leurs femmes, ils furent enfoncés, exterminés, massacrés, et les Géorgiens firent si peu de cas de Sparsi-Bazir, qu'ils se mirent à se divertir et à faire différents exercices dans l'hippodrome du sultan, chose inouïe, et qui ne s'est jamais vue.

Peu de temps après, le misérable Russe, exilé du paradis, meurtrier comme Caïn, non de son frère, mais de lui-même, et indigne de vivre même dans Naïd[1]), fut forcé de quitter la ville impériale de Constantinople. Banni de ce lieu, il alla près de l'atabek,
273 qui lui donna dans l'Aran une portion de territoire suffisante pour un malheureux comme lui. Delà, ayant rassemblé les gens de l'Aran et de Gandza, il entra dans le pays de Cambedch, ravagea Chignith-Mindor, et fit une quantité de captifs et de butin. En ayant été informé, Saghir Makhatélis-Dzé, seigneur de Khornaboudj, réunit une poignée de monde, et résolu à se sacrifier et à souffrir le martyre, il partit avec ses trois fils. Il atteint l'ennemi, l'attaque, un contre deux, que dis-je, deux contre vingt, et grâce au bon droit de Thamar, la colère de Dieu s'appésantit sur le Russe, comme on dit qu'autrefois, du temps de Gédéon, quelques Juifs atteignirent, mirent en déroute, dépouillèrent, taillèrent en pièces une armée nombreuse: tel, l'infortuné Russe put à-peine s'échapper et s'enfuir, avec deux serviteurs.[2])

Sachez pourtant ceci: quoique tous ceux qui, entendant parler de Thamar, devenaient pour elle exaltés jusqu'à la folie, la trouvassent rigoureuse et insensible, elle avait cependant un charme et une vertu magnétique[3]) d'attraction pour les bêtes féroces. Un jour, le chirwanchah lui envoya un lionceau élevé par lui, mais déjà grand et plus terrible qu'aucun animal de cette espèce, sauvage ou privé, dont on ait jamais parlé même en métaphore. Quand on l'eut amené au palais, il se montra si ardent, si empressé pour Thamar, brillant d'une lumière divine, que malgré deux chaînes dont il était enveloppé, les guides ne purent le contenir, jusqu'à ce qu'il allât reposer sa tête dans le sein de la reine et la caresser de sa langue, ainsi que le racontent les anciennes métaphrases[4]) des martyrs, et quand on le comprimait, qu'on l'assujettissait par la force, ses yeux, comme deux sources, répandaient des pleurs, qui humectaient la terre.

[1]) *Ναίδ*, c'est ainsi que la Bible nomme le lieu où Caïn se réfugia, après la malédiction prononcée contre lui; Gen. IV, 16, dans les Septante et dans les traductions géorgienne et arménienne. La Vulgate ne nomme pas ce lieu. Le passage cité, de la Genèse, ne m'était pas connu, quand je traduisis pour la première fois l'histoire de Thamar, dans le Compte-Rendu de l'Académie, pour 1837, p. 92.

[2]) Je crois que cette seconde tentative du prince russe eut lieu en 1196.

[3]) Le M-it R dit: « une attraction de diamant, ანდამატისაი; » le mien, au contraire, se sert du mot მაგნიტის, qui me paraît plus juste, à moins que l'on ne suppose que les Géorgiens connussent l'attraction électrique du diamant pour les corps légers.

[4]) მეტაფრასნი, *μεταφράσις* est le nom donné aux histoires des martyrs; et en effet l'histoire ecclésiastique raconte plusieurs traits d'animaux qui s'humanisèrent à l'égard des chrétiens exposés à leur fureur dans les arènes.

Pendant que Thamar triomphait ainsi de ses ennemis, abattait les rebelles, adoucissait les bêtes féroces, à la face de l'univers, la terreur et la crainte se répandirent partout, de l'E. à l'O., du N. au S.: chacun lui obéissait ou lui faisait sa cour par de nombreux présents. Dans ce temps-là l'atabek Qizil-Arslan, devenu sultan, ayant été tué par les Moulids, il resta trois fils de Phalawan [1]), maîtres de toute la Perse, à qui leur père et leur oncle avaient laissé les apanages suivants: Qouthlou-Inantchi, l'aîné, eut la contrée depuis l'Iraq jusqu'au Khorasan et à Babylone [2]); Amir-Abou-Bakar, le second, eut l'Aderbadagan jusqu'au Somkheth; le cadet, Amir-Mirman, eut l'Aran, depuis la mer de Gourgan jusqu'à celle de Gélakoun [3]). Cependant, ainsi qu'il arrive sous le gouvernement de plusieurs, des querelles et des dissensions s'étant élevées entre eux, le second fils, Amir-Abou-Bakar, vainquit et força à s'enfuir son frère aîné, et s'assit au 274
trône des atabeks. Quant au cadet, Amir-Mirman [4]), qui résidait dans l'Aran, ayant épousé la fille du chirwanchah [5]), il fit avec ce dernier une attaque combinée aux por-

[1]) Mohammed Pahlawan succéda à son père Ildigouz en 1173, et mourut en 1186; Qizil-Arslan-Othman, fils aîné du même, posséda alors tous les états de son père, et fut assassiné en 1191; S.-Martin, Mém. t. II, p. 254, n. 21, 22. Je reparlerai plus en détail de ces faits, quand les Orbélians reparaîtront sur la scène, sous Giorgi-Lacha; quoique l'Annaliste semble ne pas les rapporter sous leur véritable date, on voit qu'il ne fait ce résumé de l'histoire antérieure des atabeks de l'Aderbidjan, que pour avoir l'occasion de rapporter les faits contemporains de Thamar: il n'y a donc pas d'anachronisme. En ce qui concerne les fils de Pahlawan, ils sont nommés par Abou-l-Féda (Ann. moslem. t. IV, p. 149): Modhaffer-ed-Din Usbec, Cotlog-Inaneg et Aboubecr. L'histoire ne dit rien du second; Usbec, comme lâche et crapuleux, ne sut point se défendre contre les attaques du chah de Khowarezm et s'enfuit de Tauris en 1225, devant Djélal-ed-Din. De Gandja, il passa plus tard dans une citadelle inconnue, et y mourut, sans que l'on sache quand, ni comment; Abulf. op. cit. p. 325. Quant à Aboubecr, il ne se souciait non plus des affaires, et épousa en 603 de l'hégyre, 1206, 7, de J.-C., une fille du roi de Géorgie, afin de se tranquilliser de ce côté. Une tradition si vague, sans noms propres, est fort embarrassante pour la critique. Je n'ai point trouvé l'époque de la mort d'Aboubecr. Pour Amir-Mirman, je crois que ce nom cache celui d'Usbec, parce qu'il fut, des trois frères, celui qui montra le plus de faiblesse dans son gouvernement, ainsi que le fait entendre l'auteur géorgien. Au reste Abou-l-Féda ne dit pas un mot des prétendus démêlés, survenus entre les fils de Pahlawan.

[2]) C'est dans l'intervalle entre la seconde venue du prince russe et les faits qui vont suivre que l'historien Vardan, qui sera cité textuellement dans l'Addition relative au règne de Thamar, place la conquête d'Anberd, en 1196; d'Ani, en 1199; de Bdchni, en 1201; de Dovin, en 1203; notamment pour Ani, on verra p. 301, qu'en 1209 les Géorgiens en étaient maîtres.

[3]) Voici l'orthographe géorgienne de tous ces noms propres: Phalawand, Amir-Boubakar, Qiz-Arslan, ou, dans Wakhoucht, p. 61, Qiazdin.

[4]) Ce nom est diversement écrit dans nos exemplaires, et on lit souvent: Amir-Miran.

[5]) Ce titre est écrit ici, plus haut, et encore dans la suite, et généralement dans les Annales, Charwaché, Wakhoucht l'écrit ici, p. 60, Charwanché; cf. p. 216, Charwacha ou Charwachah; p. 258, Charwanché, et dans mon M-it Charwachidzé; p. 262, Charwancha; je crois 1° que les victoires rem-

tes de Balouqan, mais ils furent vaincus et Abou-Bakar triompha glorieusement, pour un temps. Ceux du Chirwan et Amir-Mirman furent d'autant plus réduits à l'impuissance que le courroux du ciel, qui ébranle la terre et qui agite les montagnes sur leurs bases, frappa les Chirwaniens [1]). Un tremblement renversa les murailles et les forteresses de Chamakhia, et engloutit toute la population: dans ce désastre périrent la femme et les fils du chirwanchah. A cette nouvelle, à ce spectacle, ils éprouvèrent un chagrin, une affliction immense, pleurèrent, se couvrirent la tête de cendres, et se trouvèrent sans espoir

portées par David II et par ses successeurs sur les chirwanchah sont l'origine du titre de «roi des chirwanchah,» que s'attribuent les monarques géorgiens dans les plus anciennes chartes connues, [illegible]; 2° que le nom de la famille Charwachidzé, maîtresse de l'Aphkhazie, où elle a encore la prééminence, dérive delà, sans que je puisse expliquer de quelle manière. J'ajoute que le prince d'Aphkhazie aujourd'hui régnant, Michel Charwachidzé, m'a fait l'honneur de me dire, que, d'après la tradition de sa famille, ses ancêtres sont venus de l'orient.

[1]) Dans l'intérêt de la science météorologique, je vais réunir ici tout ce que j'ai trouvé de tremblements de terre et de faits analogues mentionnés dans le livres géorgiens.

14 septembre 458, sous Léon Ier, tremblement qui renverse la ville d'Antioche. Deux ans après, la ville de Cyzique est renversée; Lebeau, t. VI, p. 416.

26 octobre. Grand tremblement de terre, arrivé en 6249 du monde, 5e année du cycle solaire, 16e année du cycle lunaire, 9e indiction, sous Léon-l'Isaurien; Synaxaire géorgien M-it de la grande Bibliothèque de Paris.

L'an 6249 du monde répond à 741 de J.-C.; on comptait alors 32 du cycle solaire, 17 du cycle lunaire, 9 d'indiction. D'après l'Art de vérifier les dates, ce tremblement eut réellement lieu à C. P. et dans l'Asie-Mineure le 26 octobre 740, et non en 742; Lebeau, Hist. du Bas-Emp. nouv. éd. t. XII, p. 176, assigne la même date.

6 novembre. Pluie de poussière à C. P., sous l'empereur Léon; Synaxaire.

Sous Léon III, en 726, éruptions et formations d'îles dans la mer d'Egée; Lebeau, t. XII, p. 130. Sous Léon VI, dit le Sage, en 906, violent ouragan; ibid. t. XIII, p. 380.

14 décembre. Grand tremblement; Synaxaire. Il n'y a aucune espèce de détail.

26 janvier, un dimanche, à la 2e heure du jour. Grand tremblement de terre à C. P., sous Théodose-le-Jeune, en 457; Synaxaire.

Les secousses se firent sentir, durant six mois, depuis la Chersonèse jusqu'à Antioche et Alexandrie; Lebeau, t. VI, p. 157.

Vers l'an 1088, sous le roi Giorgi II: à l'époque de la pleine lune de Pâques, 16 avril, grand tremblement, au pays d'Akhal-Tzikhé, qui détruit la ville de Thmogwi; Hist. de Géorgie, p. 203 du M-it.

Vers l'an 1280, sous Dimitri II, grand tremblement de terre, au pays d'Akhal-Tzikhé; les églises d'Atsqour et de Mtzkhétha s'écroulent; les secousses durèrent depuis la 5e semaine de Carême, entre autres, les mercredi, jeudi et vendredi-saint. Pâques était le 21 avril; Hist. de Gé. p. 395 du M-it.

Vers la même année 1280, il y eut dans l'Adchara un glissement considérable de terres, qui entraîna un pan de forêt et un détachement mongol qui passait par-là; Hist. de la Gé. p. 385.

Le journal Кавказъ, 11 mai 1846, mentionne un pareil glissement, arrivé au village de Djouarisa, dans le Radcha.

de salut d'aucun côté, si ce n'est, après Dieu, dans David et Thamar, dont la gloire et la grandeur étaient son ouvrage. Ils envoyèrent une ambassade suppliante, avec de nombreux présents, des pierreries et des perles d'un prix infini, afin de réclamer leur assistance et de leur dire: « Vos majestés jouissant d'une telle puissance, tout l'univers étant soumis, grâce à une sage administration, à votre fortune, digne d'Alexandre, vous Thamar, éclairée de la sagesse divine, vous brave et généreux David, descendant de David, dont les armées incomparables *peuvent* conquérir la Perse, donnez-nous votre fille, brillant de tous les rayons de votre lumière, et laissez-la devenir reine et maîtresse de la Perse. [1])

Sans accorder l'honneur de leur alliance, nos souverains firent espérer de leur part une assistance effective et expédièrent sur-le-champ de rapides courriers, pour mander et convoquer les troupes des deux côtés du mont Likh. En outre, Séwindj-Sawalth (Vsévolod), frère du roi des Qiphtchaqs [2]), était chez nous, pour nous servir, avec des troupes considérables. Ces soldats étaient réunis et campés dans les forêts, couvrant de leur multitude les bords de quatre rivières: du Mtcouar, de l'Algeth, de la Ktzia et du Kourd-Wadchar [3]), entre Tiflis et Qaraghadj. Alors vinrent Amir-Miran [4]), fils de Phalawan, et Aghsarthan chirwanchah, avec tous les grands de l'Aran et leurs bannières. Les souverains toujours fortunés et brillant d'un éclat divin, qui étaient avec leurs étendards dans la forêt d'Agarani [5]), les accueillirent avec honneur, promirent de combler leurs voeux, les invitèrent et les firent venir, avec un grand et imposant appareil. Quelle était aussi la tenue de la reine Rousoudan! Quelle imagination, quelle intelligence, serait à la hauteur de ces pompes solennelles! qui décrira les tentes et les tapis, les ménageries [6]) et les tours, les décorations et ornements dignes de Bésélicl et du temple consacré

[1]) On ne voit ni dans ce qui précède ni dans ce qui suit lequel, du chirwanchah ou d'Amir-Mirman, voulait épouser la fille de Thamar. D'ailleurs Rousoudan, née en 1195, devait être âgée à-peine de trois ou quatre ans. Cependant Ibn-al-Athyr dit en effet, qu'en 1206 Aboubecr épousa une fille du roi de Géorgie, et Abou-l-Féda, ainsi que je viens de le dire, confirme cette assertion (v. S.-Martin, Mém. t. II, p. 252), tandis que l'annaliste géorgien va nous raconter la conclusion négative de la demande faite à la reine, à ce sujet.

[2]) Cf. p. 255.

[3]) I. E. de la Débéda; cf. p. 277. — Une note de mon M-it et de R porte: ქურდ-ვაჭარი არჯაყალას ჰქვან. « Kourd-Wadchar est le lieu dit Ardjaqala, » lis. *Agh*dja-Qala, la Ville-Blanche; cf. Géogr. de la Gé. p. 139, et rectifiez ainsi la traduction: « On nomme Théthri-Tzikhé, du nom d'*Aghdja-Qala*, que lui donna Iaqoub-Qaen, son fondateur. » Les deux appellations, géorgienne et tatare, ont en effet le même sens.

[4]) Désormais mes manuscrits donneront cette orthographe du nom écrit précédemment Amir-Mirman: j'ignore la vraie leçon.

[5]) Cf. sup. p. 361, 398, 399, 428.

[6]) [illegible] est ainsi traduit dans le Dictionnaire triglotte, et Soulkhan-Saba définit ce mot par: « Lieu avec enceinte, où l'on enferme des bêtes fauves, auprès des villes; » ce serait donc plutôt une grande garenne, destinée aux plaisirs de la chasse: cf. Wakhoucht, Descr. de la Gé. p. 33.

275 à Dieu par Salomon! Là on voyait l'émule ou plutôt le vainqueur de Salomon, incomparable en sagesse, en religion, en beauté; celle qui avait moissonné les parfums et les délices du paradis, qui, comme l'abeille, réduit en miel les boutons de la rose, les fleurs épanouies, l'asphodèle et le narcisse, croissant dans les champs Elyséens. Quel panégyriste serait digne du brave David, le rival des antiques géants Baghathar et Tharkhan [1]), le rival d'Ephrémian et des braves et glorieux héros de ce royaume!

La réunion s'étant formée avec un appareil tout-à-fait imposant, les solennités de la réception s'ouvrirent. Thamar, David et leur fils Giorgi, tous trois l'honneur et le prototype de la prérogative suprême, étaient assis sur des trônes ornés de moulures d'or. Dès qu'ils sortirent de Tiflis, ils furent rencontrés par les Osses et les Qiphtchaqs, anciens et nouveaux [2]); puis par ceux du Héreth et du Cakheth, suivis des Karthles; ensuite par les Meskhes et les Thoriens, par ceux du Chawcheth, du Clardjeth et du Tao, encore par les Somkhithars, par les Aphkhaz, les Souanes, les Mègres et les Gouriens, accompagnés par ceux du Radcha, du Thacwer et de l'Argoueth. Outre cela, à la porte de la tente étaient les chefs d'emplois et les familiers. Comme le chirwanchah était de cette dernière classe et parent de la reine, il entra le premier, fléchit le genou et fit des compliments, suivant l'étiquette. Quand il se fut assis en son lieu, Amir-Miran entra; il était neveu du sultan, par son père Phalawan, et sa mère, fille d'Inandjan, seigneur du Khorasan, était présentement mariée à Thoghril-Sultan [3]). Il fut complimenté, placé sur un siége d'honneur et traité comme un fils chéri, remarquable par sa bravoure et par sa beauté. On présenta ensuite les grands, élevés par les sultans, les uns par Ildigouz, les autres par ses fils, qui fléchirent le genou et firent leurs compliments en termes convenables. Pénétrés d'une joie indicible, les deux princes assurèrent avec serment « que l'oeil de l'homme n'avait jamais vu, et qu'eux-mêmes n'avaient jamais lu, dans aucun livre ancien ou moderne, rien qui pût se comparer à Thamar, rien qui rivalisât avec sa manière d'être et d'agir. » Egalement satisfaits du roi David, de ses didébouls et de ses serviteurs, ils disaient: « La joie et le calme règnent au fond de nos coeurs et y remplaceront le chagrin; car vous pouvez réellement nous sauver et nous rétablir dans notre patrimoine. » Ils demandèrent ensuite du pain, et après qu'ils eurent mangé, il se fit

[1]) V. p. 93, 94; quant à Ephrémian, je ne connais aucun personnage de ce nom: ne serait-ce pas le Persan Afrasiab?

[2]) On se rappelle que David II avait fait venir et installé en Géorgie un certain nombre de Qiphtchaqs; sup. p. 202, sqq., il paraît, par ce qui précède, que Thamar avait fait de même.

[3]) Ildigouz avait épousé la veuve du sultan seldjoukide Thoghril III, petit-fils du précédent, il était donc. par alliance, cousin d'Amir-Miran. Je ne puis dire s'il est vrai que la femme de Pahlawan eût épousé, à son tour, Thoghril III. Au reste ce dernier mourut en 1193, dans une bataille contre Tacach khowarezmchah, et fut le dernier sultan seldjoukide. Si ces faits, racontés par Abou-l-Féda, sont exacts, il paraît qu'il y a ici anachronisme chez l'Annaliste, ou les faits sont intervertis.

un divertissement [1]) si beau, si agréable, qu'on ne peut le décrire, et que prolongèrent la musique et les danses. Cependant les deux armées reçurent de précieux vêtements, et durant une semaine, que les princes séjournèrent là, chaque jour se passa en fêtes, en dons offerts par eux, en gratifications de la part de Thamar, en chasses, en parties de 276
mail, qui plurent tant à Amir-Miran, à ses didébouls et à ses oulémas, qu'ils disaient, « que l'Iraq, l'Aderbadagan et l'Aran ne fourniraient plus de tels joueurs. »

Alors, par l'ordre du roi, son généralissime Zakaria, Iwané, chef des msakhours, et Grigol, éristhaw des éristhaws, ainsi que d'autres braves, descendirent dans l'hippodrome; d'un autre côté s'y présentèrent Amir-Miran, ses didébouls et serviteurs, sous les yeux de Thamar, au visage brillant et rayonnant de lumière: les musulmans, se fiant en leur adresse, ne doutaient pas de la victoire [2]), mais ils furent bientôt battus par le roi David et par ses braves, et s'en-allèrent tristes et mécontents.

Au milieu de ces plaisirs et divertissements, comme on faisait les dispositions et des préparatifs de secours, il vint des gens annoncer que l'atabek [3]), ayant rassemblé des troupes depuis Nakhtchéwan [4]), se portait vers l'Aran. Resserrés de toutes parts et perdus de ressources, les Persans n'en avaient plus qu'une seule, il ne leur restait d'autre espérance de salut que la mort, qui les délivrerait de la vie. Ils se réunirent donc de tous côtés, d'un commun accord, et ayant teint *en noir* [5]) leurs vêtements et leurs visages, allèrent auprès du khaliphe, lui faire connaître leur affliction, le prier de convoquer toute la Perse pour les secourir: ce qui fut fait. Ouvrant ses antiques trésors, le khaliphe envoya secrètement des messagers dans toute la Perse, chargés de répandre l'or à pleines mains et de réunir, de tous les pays, une armée considérable, et ordonna que toute principauté qui ne prendrait pas les armes fût attaquée et livrée au pillage: chacun se soumit donc. Il se forma, depuis Romgwiar, depuis l'Inde et encore plus au S., jusqu'à Samarqand et à Derbend, une armée si prodigieuse, qu'on ne pouvait la nombrer, et qu'aucune province ne pouvait la contenir. L'Aderbidjan fut le lieu du rendez-vous, et

[1]) ნადიმი vient, je crois, de l'arabe نديم, ami, compagnon, et doit signifier « une assemblée d'amis. » En effet Soulkhan l'explique par მაჯლისი, qui, en persan, indique *une réunion*, quel qu'en soit le but, affaires ou plaisirs; le sens de *banquet*, attribué à ნადიმი, par le Dictionnaire triglotte, est peut-être trop restreint.

[2]) Au lieu de cela, le M-it T porte: « et qui étaient de puissants guerriers. »

[3]) I. E. Amir-Miran.

[4]) Depuis ce mot, jusqu'à « avait envoyé son étendard, » le M-it T dit seulement « que l'atabek, accompagné des troupes de toute la Perse, était venu dans l'Aran, et que le khaliphe lui avait envoyé une armée avec son étendard. »

On ne trouve rien, sur la campagne qui va être racontée, dans les Extraits d'auteurs musulmans, Nouv. Journ. asiat. juin 1849, par M. Defrémery; du moins aucun trait ne s'applique positivement au récit géorgien.

[5]) J'ajoute les mots soulignés, d'après un passage analogue, p. 214.

l'on proclama la participation du khaliphe [1]), parce qu'il avait envoyé son étendard, en tête duquel était une masse d'or, de mille khaliphaours. [2])

En ayant été informée, Thamar réunit ses vizirs pour délibérer, puis s'adressant au Dchqondidel Antoni, en termes qui ne sentaient pas la faiblesse de la femme: «Hâtez-vous, lui dit-elle, d'écrire et d'ordonner, de la manière la plus formelle, que les troupes se rassemblent au plus vîte; de prescrire aux églises et aux monastères de faire partout, nuit et jour, les prières les plus ferventes.» Elle envoya aussi des sommes considérables, des largesses pour les églises et pour les pauvres, afin qu'on ne songeât qu'à
277 se concilier la faveur divine, et que les nations ne pussent dire: «Où est le Dieu de ces gens?» Elle ordonna, et ses ordres devinrent des actes. En dix jours, ainsi que je l'ai dit précédemment, il se rassembla de toutes parts, comme un vol d'éperviers, des légions pleines d'ardeur. Les troupes de Thamar couvraient les rives du Mtcouar, depuis Tiflis jusqu'à Qaraghadj, celles de l'Algeth, de la Ktzia et de la Berdoudj [3]): le territoire entre les sources de ces quatre cours d'eau pouvait à-peine les contenir. Tout ce monde s'étant réuni dans le Somkheth, Thamar vint en personne pour en passer la revue [4]); elle y trouva le chirwanchah Amir-Miran [5]) et le frère du roi des Qiphtchaqs, avec une armée nombreuse [6]). Après avoir consacré quelques jours à la prière, elle adressa à ses soldats ce discours empreint de la sagesse divine:

«Mes frères, que vos coeurs ne s'ébranlent pas, en comparant la multitude de vos ennemis à votre petit nombre; car Dieu est avec vous. Vous avez entendu parler des 300 hommes de Gédéon, et du nombre infini de Madianites exterminés par eux; et encore, de l'armée assyrienne, que Dieu, à la prière d'Ezéchias, frappa par la main d'un ange. Reposez-vous en Dieu seul, conservez vos coeurs dans la justice, en sa présence, et que toute votre espérance soit dans la croix de J.-C. Hâtez-vous de marcher au pays de ces gens, et partez, avec l'assistance de la très sainte Mère de Dieu et la force de la croix invincible.» Après les avoir bénis et recommandés au Seigneur, elle mit à leur tête le bois vivifiant et les fit accompagner par Antoni le Dchqondidel. Pour elle, ôtant la chaus-

[1]) C'était alors Naser-li-Din, qui régna de 1190 à 1236 de J.-C.

[2]) De mille dinars d'or.

[3]) Cf. p. 274; ici et plus haut le nom de la Ktzia est écrit კცია, au lieu de ქცია, orthographe généralement admise aujourd'hui.

[4]) Depuis le commencement de l'alinéa, jusqu'ici, le M-it T dit seulement: «Alors se réunirent, en présence de Thamar, tous les vizirs et guerriers, et parmi eux Charwachidzé, insistant pour aller en avant. On ne perdit pas les jours en retards, chacun dans son pays....»

[5]) La fin de l'alinéa et tout le suivant sont remplacés, dans le M-it T, par ceci: Le chirwanchah et Amir-Miran «sollicitèrent une parole de la bouche humble, victorieuse, favorisée par la prospérité. David partit sous la conduite du bois vivifiant, ses troupes étaient réunies sous l'étendard heureux des Mkhargbrdzels, des Bagratides, ou plutôt de Gourgaslan.»

[6]) Wakhoucht, p. 61, dit qu'il avait été mandé, წვეული, par Thamar.

sure de ses pieds, elle alla pieds-nus, dans l'église de la Mère de Dieu à Métekhni, et prosternée devant l'image, ne cessa de prier, en versant des larmes, jusqu'à ce que le Seigneur eût exaucé sa prière.

Les Géorgiens partirent et allèrent camper sur la rivière d'Elcetz [1]); de là, quittant leur camp, ils vinrent à Dzagam [2]) au voisinage de Chankor; c'était au mois de juin, dans la nuit du jeudi au vendredi, jour auquel Notre-Seigneur brisa la puissance du rebelle et écrasa la double tête du dragon [3]). Voyez ici quelle est la force et la puissance du bois vivifiant et l'influence du vendredi! Au point du jour, on vit venir des éclaireurs, courant devant l'armée, qui dirent: «Nous avons aperçu de nos yeux des milliers de mille, des myriades de myriades, en nombre infini, comme les sauterelles et les sables de la mer, depuis Chankor jusqu'à la montagne de Chotha et de Wardanachat et à la porte de Gandza: notre regard n'a pu les compter ni les embrasser tous.» A cette nouvelle le roi et ses troupes, le chirwanchah, Amir-Miran et ses gens se livrèrent aussitôt à la joie et remercièrent le Seigneur de ce que l'ennemi était au voisinage, et s'é- 278
tonnèrent qu'il eût quitté les forêts de Gandza et de l'Aran, ainsi que leurs montagnes si fortes [4]), et qu'il se fût avancé pour leur livrer bataille.» Toutefois ce n'était pas sans réflexion et sans dessein qu'il avait agi de la sorte, car il se fiait sur deux choses: sur son innombrable multitude et sur la forte assiette de la vallée qu'il occupait.

Le roi donc s'arma et monta sur son coursier jaune-clair, animal fameux, qu'il avait acheté de Wakhtang, prince de Khatchen [5]), au prix du village et de la forteresse de Dcharmanani [6]). Comme il avait près de lui, dans ce moment, Dchiaber et Antoni Dchqondidel, chef des secrétaires, homme à la tournure héroïque, et qui n'était pas d'une fa-

[1]) Cf. p. 237.

[2]) Cette indication manque au M-it T.

[3]) Depuis ici, jusqu'à: «A cette nouvelle,» omission du M-it T.

[4]) Le M-it T dit au contraire: «Et qu'il fût monté dans l'asyle de ses fortes montagnes; et *la honte*, et qu'il...;» je ne sais ce que fait au milieu de la phrase le mot souligné. Peut-être faut-il lire [illegible].. «et qu'il se fût avancé *à pied*...;» mais tout cela n'est pas satisfaisant.

[5]) Je crois que c'est le Vakhtanc Sacarhian, i. e. fils de Sacarh, époux de Khorichah, soeur de Zakaré et d'Iwané Mkhargrdzels; il était en effet seigneur de Khatchen et possédait plusieurs forteresses importantes dans ces contrées. V. l'Addition à ce règne, et Bullet. scient. t. X, p. 323. Ce personnage mourut en 1214.

[6]) Dcharmani, dans le M-it T, qui ajoute: «Ce brave émir, tenant d'un air fier sa pertuisane, ceignit l'épée et le carquois, lui dont les traits étaient sûrs comme ceux de Mosimakhos et de l'élève du Centaure.» Je ne réponds pas d'avoir bien traduit ce passage, très entortillé, que l'on trouvera en note dans le texte tel qu'il est. On se rappellera que précédemment, p. 372, Mosimakhos est donné comme un archer juif, célèbre pour son habileté. A partir d'ici, je ne donnerai plus que les variantes *de choses* fournies par le M-it T, qui devient très mauvais et souvent inintelligible. Quant à celles *de mots*, je ne signalerai que ce qui peut influer sur le sens. *Dcharmani* doit être le *Gardmun* des Arméniens.

mille vulgaire, il leur ordonna de faire porter en avant le bois de la croix, qui est le sceptre, la cuirasse et l'épée des souverains. Les généraux et les soldats de l'armée portant le nom du Christ s'encouragent mutuellement, en se rappelant l'un à l'autre la passion du Sauveur. Ils lèvent les yeux au ciel, ils se prosternent pour adorer l'instrument du salut, songent à l'énergie avec laquelle les martyrs ont supporté mille tourments pour la foi et affronté le fer et le feu. Ils se rappellent encore, pour s'exalter, la bravoure et les triomphes de leurs ancêtres; de ces 37 héros qui, sous les yeux de David [1]), ont autrefois attaqué et vaincu les infidèles, et des soldats de Wakhtang, combattant devant ce monarque; «Nous aussi, disent-ils, pour le nouveau David, pour Giorgi, fils de Thamar et le 81e descendant couronné du prophète David [2]), *prenons* en main nos glaives, et sans craindre la mort, sacrifions nos âmes à Dieu.» Bientôt les *tambours* [3]) et les trompettes guerrières retentissent avec fracas, et les bataillons prennent leurs rangs ordinaires, par pays et par contrées. L'extrémité de l'aîle droite s'appuyait à une montatagne; la gauche, du côté du Mtcouar, s'avançait au voisinage de Chankor et l'enveloppait par en-haut, comme le filet lancé par un pêcheur. La proximité de la ville et le combat qui commença en ce lieu séparèrent l'armée en deux portions.

Le roi en personne, avec ses gens, laissant la ville à droite, força de marche, pour franchir la rivière au voisinage de Chankor: cependant le corps le plus faible en vint aux coups et aux armes de trait, aux portes, sur les remparts et dans les jardins. Malgré les difficultés d'une route très incommode, il entreprit bravement de passer et arriva en face de l'armée des musulmans, dont la masse, l'étendue et le nombre, étaient immenses, infinis, incalculables pour la pensée, pour l'imagination et le regard de l'homme. Le passage donna lieu à un combat, à un engagement, non pas de tout le corps porté en
279 avant, mais des éclaireurs, nommés en langue qiphtchaque *tchalkh* et *tchantchakh* [4]). Le combat fut long, tant à cause de la longueur de la route, que parce que les jardins et les défilés retardaient la marche du bataillon royal. Zakaria, fils de Waram, eut son cheval tué, et beaucoup d'autres didébouls furent blessés. A cette nouvelle les fils de Sargis, le généralissime Zakaria et Iwané, chef des msakhours, Mkhargrdzélis-Dzé, fondent avec l'impétuosité de tigres aux aîles rapides [5]), et réussissent à-peine à atteindre le

[1]) S'agit-il du roi-prophète ou d'un trait de la vie du roi David II, c'est ce que je ne puis dire.

[2]) Si David II était à la 78e génération du roi-prophète, Giorgi-Lacha était à la 82e. = Au lieu de ceci, le M-it T porte: «Comme pour le nouveau David, ils se réunissaient dans Jérusalem, et maintenant pour le fils de Thamar.» Le sens a quelque chose de louche. Après quoi, le même manuscrit insère quelques phrases d'un discours emphatique et, à ce qu'il me semble, peu dans le goût sévère, exigé par la circonstance. Je le regarde comme interpolé et ne le traduis pas.

[3]) [illegible] ne m'est pas connu.

[4]) Dans le M-it T on lit ces mots: *Dchalach* et *Snadcht.*

[5]) Cette métaphore est traduite littéralement.

corps géorgien, si malmené qu'il devait battre en retraite. Ils regardent, ils voient au voisinage le bataillon du roi, l'étendard de Gorgasal, pour ainsi dire blanchi de vieillesse, depuis son entrée dans le pays des Sinds, et du premier choc ils coupent en deux l'armée ennemie.

Jusqu'à l'arrivée du roi l'armée de l'atabek et des Persans n'avait cessé de se défendre, mais quand il parut, frappée du courroux invincible du ciel, elle se débanda et tourna le dos. Le roi se comporta comme un Hercule [1]). Les flèches des Géorgiens se baignèrent dans leur sang, leurs épées dévorèrent les corps des ennemis, qui furent poursuivis d'un côté jusqu'aux jardins de la ville de Gandza [2]), de l'autre jusqu'à la montagne de Gélakoun [3]), l'épée dans les reins, accablés par la puissance divine. Quoique dix fois plus faibles, les Géorgiens fondaient sur eux, massacraient comme des souris, prenaient comme des poules les grands émirs de Bagdad, de Mousoul, d'Awri, de l'Eraq, de l'Aderbidjan, de l'Aran et de beaucoup d'autres provinces, venus là comme auxiliaires, depuis l'Inde, ainsi que je l'ai dit; ils les tiraient par la barbe, comme font des chefs de cuisine, et les amenaient au roi David [4]). L'atabek seul réussit à s'échapper, avec un serviteur. On pilla les trois villes dont se composait le camp des Sarrasins, suivant leur usage, d'avoir dans leur armée des villes pleines de leurs trésors: l'une appartenant à l'atabek, la seconde à son fils Bechken le brave, la troisième au fils de Sathmaz-ed-Din [5]), dont le père jouissait en Perse d'une grande réputation de magnificence [6]). Mais ce en quoi parut merveilleusement l'assistance, vraiment extraordinaire, de Dieu, ce fut que les ennemis offraient eux-mêmes leurs richesses, présentaient leurs chameaux et mulets chargés, et se faisaient les serviteurs de ceux qui les pillaient et les réduisaient en esclavage. Quant à l'atabek Aboubekr, il fit voir sa force d'âme et sa prudence, en ca-

[1]) *Allki*, Alcide ou *A*chille ? ce trait ne se trouve que dans le M-it T.

[2]) Je traduis le mot ბაღთა, comme s'il y avait ბაღამდე ou ბაღამდის, par analogie avec plusieurs passages de la Géographie de Wakhoucht où l'instrumental est très fréquemment employé dans ce sens: dans ce genre de phrases ვიდრე est sous-entendu.

[3]) Ici le M-it T ajoute: «Ce n'était pas un qui faisait fuir mille, et deux une myriade; mais on voyait des guerriers isolés mettre en déroute des myriades, faire prisonniers des souverains, des didébouls, des aznaours. L'atabek seul ... » tout le reste est omis.

[4]) Wakhoucht, p. 61, place cette victoire en 1193—413. Faute de renseignements, je ne puis assurer que la date de 1203 soit entièrement exacte, mais je l'adopte, par analogie avec ce qui précède.

[5]) L'histoire musulmane ne mentionne, que je sache, aucun fils d'Aboubekr. Quant à Sathmaz-ed-Din, c'était sans doute un de ces Mameluks qui, sous les fils d'Ildigouz, eurent une grande part à l'autorité, et possédèrent même plusieurs villes de l'Aderbidjan, comme on le voit dans l'ouvrage d'Abou-l-Féda, t. IV, p. 149, 211 et passim.

[6]) Au lieu de ce qui suit, jusqu'à «On s'empara aussi ..,» le M-it T dit seulement: «de la réputation de magnificence d'Etem-Thoulé: cette ville fut brûlée.»

chant sa tête dans le sable d'une petite colline où il était arrivé [1]). On s'empara aussi d'un étendard envoyé par le khaliphe, comme gage de victoire. Le roi étant revenu, après une longue poursuite, le vizir Antoni vint au-devant de lui, les mains levées au
280 ciel, en signe de reconnaissance, et tout chargé des étoffes et des vases précieux de l'atabek. Par respect pour son vêtement monastique, il n'avait pas tiré le glaive, mais avec trois serviteurs, il chassait devant lui 300 chameaux et mulets chargés. Les didébouls [2]), les spasalars et spaspets [3]), le chirwanchah et Amir-Miran, accoururent avec allégresse, descendirent de cheval, et fléchissant le genou, félicitèrent le monarque, célébrèrent ses louanges et celles de ses héros. La nuit suivante, ils campèrent sur l'emplacement occupé par l'ennemi, que n'auraient pas reconnu ceux qui l'avaient vu la veille; en effet, au lieu dit Médrésé, on avait élevé des églises; au lieu des *mqiwan*, la cresserelle [4]) retentissait; le cri des prêtres remplaçait celui des moughri [5]). Dès que le jour parut [6]), les habitants de Chankor ayant apporté les clefs de la ville, celle-ci fut occupée, ainsi que les autres villes et citadelles qui en dépendaient.

Amir-Miran, après avoir présenté ses hommages au roi, reçut en présent Chankor, avec tous ses revenus; pour le roi, il se porta vers Gandza. Quand il arriva au voisinage de la ville, les didébouls, tous les grands marchands, le qadi et les mousselim se prosternèrent à terre, et fléchissant le genou, célébrant ses louanges, ils lui offrirent en pleurant leurs têtes et celles de leurs fils, pour prix de la paix. Les portes de la ville furent ouvertes et les rues couvertes d'étoffes de soie, jusqu'aux portes du palais des sultans; on jeta sur la tête du roi de l'argent et de l'or, des direms et des dracans. Etant entré dans le palais, il monta et s'assit au trône des sultans et tint une audience solennelle. Amir-Miran, le chirwanchah, le vizir, le chef des mandators, le généralissime et autres, qui avaient le droit de s'asseoir ou de se tenir debout, occupèrent chacun la place qui convenait à leur rang. Quelle langue pourrait redire, quelle imagination se figurer l'appareil imposant de cette cérémonie, la royauté et le sultanat réunis sur une

1) Je pense que l'auteur a eu en vue ce passage de l'Evangile: «Estote prudentes sicut serpentes.» En effet les commentateurs disent que le serpent, quand il est poursuivi, cache sa tête dans la terre; on raconte la même chose de l'autruche. Quant au texte même, j'avoue que je ne me rends pas bien compte des mots: აქო თავისი ძალნე და ძალნიერებს «Laudavit ou laudare fecit vim et robur suum.»

2) Au lieu de ce mot, on lit dans le M-it T: «les troupes glorifiant Dieu, ..»

3) V. p. 233.

4) Le nom მყივანი m'est inconnu; provient-il de ყივილი, *cri?* Quant à celui que je rends par cresserelle, c'est ძელი, *bois*, i. e. un instrument de bois, servant à appeler à la prière.

5) Cf. Addit. au règne de Giorgi III, § 1er.

6) «Et que l'on se fut avancé pour prendre Chankor, les habitants de Gandja vinrent en suppliants à la rencontre des Géorgiens.» Voilà ce qu'ajoute le M-it T; mais on ne comprend pas pourquoi il est question ici de la population de Gandja.

seule tête, le fils de l'atabek et le chirwanchah devenus vassaux, le pays d'islam captif [1])! Il y eut un banquet, une fête convenable à la circonstance [2]), où l'on servit de la chair de porc. Cependant les habitants de Gandza offrirent de magnifiques présents et le kharadj; ouvrant leurs trésors, ils en tirèrent de grandes et belles coupes, des plats et d'autres objets précieux. [3])

Les Géorgiens restèrent campés hors de la ville, durant quelques jours, cherchant l'atabek, sans le trouver. Cependant Dchiaber, chef des mandators, fut envoyé comme courrier et vint à Tabakhméla, où il annonça à la reine ces événements, si extraordinaires, si agréables. Celle-ci, sans en concevoir d'orgueil, ou plutôt avec un coeur humble et contrit, offrit à Dieu ses prières, accompagnées de larmes et d'incessantes actions de
grâces [4]). Après un court séjour en ce lieu, remplis de joie pour cette victoire olympi- 281
que, et de beaucoup plus digne d'admiration que le triomphe si beau d'Alexandre sur Darius, les Géorgiens prirent le chemin du retour. Quand ils approchèrent, Thamar en personne vint à leur rencontre, gaie et remerciant Dieu, s'informant de chacun comme

[1]) « Et ceux qui étaient restés *à Mousoul* se courbant jusqu'à terre; » ridicule addition de T.

[2]) Ce qui suit, jusqu'à « sans le trouver, » manque au M-it T.

[3]) Je ne sais si ce n'est pas durant l'expédition de Chankor qu'il faut placer le fait suivant, rapporté par Abou-l-Feda, Ann. moslem. « En 599—1202, 3, les Courdj, ou Géorgiens s'emparent de Dovin, ville de l'Aderbidjan, massacrent la population et mettent tout au pillage, sans qu'Aboubekr, seigneur du pays, s'en inquiète. Il passait les jours et les nuits à boire, sans faire attention aux avis des émirs et naïbs, et les tournant même en ridicule. » Plus bas: « En 603 — 1206, 7, Aboubekr, fils de Péhlévan, épousa la fille du roi des Géorgiens. L'inconvenance d'un pareil mariage s'effaçait pour lui devant un moyen si agréable de faire la paix avec un ennemi. Cela réussit en effet à cet homme sot et inepte, qui aimait mieux boire et s'amuser que de prendre les armes pour défendre ses peuples. » Quoique ce dernier fait soit postérieur de quelques années, je le place ici, parce que rien ne le rappellera plus bas, et qu'il se rapporte au même personnage que le précédent. Au reste, nulle femme de la famille royale de Géorgie ni aucune fille des grandes maisons géorgiennes ne contracta, à ma connaissance, du temps de Thamar, une alliance comme celle mentionnée ici par Abou-l-Féda. Quant à la prise de Dovin, Vardan en parle aussi en l'année 652—1203; v. l'Addition à ce règne.

Je suppose, sans pouvoir le prouver, que Thamar est cette « grande reine d'Ibérie, Dinar, à l'esprit viril (мужеумная) fille du roi Alexandre-Mélech, qui remporta autrefois sur les Persans une victoire signalée », et de qui le Tsar Ivan-Grozni cita l'exemple à *ses* soldats, pour les encourager, lors de l'assaut de Casan, en 1552; Сѣверный архивъ, 1825, p. 324, article de M. Boutkof, aujourd'hui membre de la 2e Section de notre Académie; Неизвѣстный сочинит. Казанск. ист. XVIго в. ch. 65: О войнѣ дочери Иверск. царя Александра-Мелеха, съ царемъ Персиимъ, S.-Pét. 1791, p. 221, 222; Préface du Софійскій временн. (Moscou, 1820, 2 vol. in-4°) p. 221. Toutes les circonstances énumérées dans le discours du Tsar se rapportent assez à la bataille de Chankor, ou à celle contre Noukardin (Rokn'ed-Din, infrà, p. 292, sqq.); mais l'indication du père de la reine *Dinar* n'est pas exacte, s'il s'agit de Thamar. D'un autre côté la reine Dinar (v. sup. p. 298 de ce vol.) et son époque ne fournissent rien qui se rapporte au XIIIe s.; enfin il n'y a jamais eu en Géorgie d'autre personnage royal ainsi nommé.

[4]) V. dans les variantes ce que le M-it T substitue aux phrases suivantes, jusqu'à « 12,000, chefs. »

d'un fils, et les soldats, de leur côté, furent heureux de la voir. Lorsqu'ils arrivèrent à la ville, résidence des rois, toutes les plaines aux environs de Tiflis en furent tellement remplies qu'elles ne pouvaient suffire à ces masses d'hommes, de chevaux, de mulets et de chameaux. L'on était aussi tellement embarrassé de captifs qu'en les amenant dans la ville, on les vendait pour une cuiller ou pour un vase de bois: le Dieu de vérité en est témoin lui-même. Et pour que l'on ne s'imagine pas, dans la suite des temps, que mes récits sont une fausseté, une invention, Zakaria et Iwané, ces deux hommes plus célèbres que le fils d'Hermione [1]), ayant pris le quint pour la reine, rangèrent dans la plaine de Didoubé, jusqu'à Awdchala, tous les chameaux avec leur charge, les chevaux avec leur équipement, les émirs avec leurs étendards: premièrement, celui du khaliphe, puis celui de l'atabek; ils disposèrent en ordre, depuis la porte de la ville, jusqu'à la vallée de Grdan, les prisonniers, au nombre de 12000, chefs, aznaours et esclaves; quarante éperviers, 20000 chevaux, 7000 mulets, 15000 chameaux, tous chargés. Quant aux autres richesses, aux vases d'or et aux étoffes, qui pourrait les compter [2])? Ayant conduit Thamar hors de la ville, ils lui offrirent le tout, forcèrent tous les chefs de la Perse à fléchir le genou, le fléchirent eux-mêmes, et la félicitèrent de la prospérité que Dieu accordait à son règne.

Entrant en ville, après cela, on commença à faire échange de cadeaux et de présents honorifiques, à s'offrir mutuellement de l'or, des ornements, des vases de diverses espèces; des pierreries, des perles sans prix; des cottes de mailles, des cuirasses, des épées éprouvées; des tissus d'or, des étoffes, des vêtements précieux; des chevaux, des multes chargés, des colliers d'or inestimables, garnis de pierreries et de perles; des parfums de toute sorte, des bois d'aloès: le tout dans des coffres de cuivre. De la citadelle d'Anacophia, jusqu'à celle de Goulistan, les aznaours royaux étaient encombrés de prisonniers d'élite, de mille riches objets d'or, devenus communs comme le sable, d'une quantité infinie de pierres indiennes [3]) et de perles précieuses.

Quant à l'étendard du khaliphe, qui avait été pris par Chalwa Akhaltzikhel, la reine l'envoya au grand monastère de Khakhoul, devant l'image de la Mère de Dieu, suivant en cela l'exemple de ses aïeul et père. En effet David-le-Grand y avait autrefois envoyé, en guise de présent et d'humble offrande, les colliers d'or, ornés de pierres précieuses, arrachés aux illustres personnages Dourbézé [4]) et au fils de Qia. Elle, à son
282 tour, écrivit une pièce de vingt-cinq vers, en stances de cinq iambiques.

[1]) [illegible]; Hermione, fille de Ménélas et femme de Pyrrhus, fils d'Achille, n'ayant pas eu de fils, je ne sais si j'ai bien restitué ce nom propre, mais je ne vois pas l'explication du fait. Peut-être l'auteur voulait il dire « les fils de Léda, i. e. Castor et Pollux. »

[2]) Ce qui suit, jusqu'à la fin du § suivant, est omis dans le M-it T.

[3]) Je crois que les pierres de l'Inde sont des diamants; du moins est-ce, parmi les pierreries, celle qui, plus spécialement: mérite une telle qualification.

[4]) V. p. 204.

«Dieu, le souverain maître, a formé le ciel des cieux; le Fils éternel est sans commencement ni fin; l'Esprit divin a accompli l'existence du néant; Trinité parfaite, divinité unique, tu as créé le premier-né d'entre les hommes;

«Par toi, pour réparer les prévarications de l'homme, le suprême dispensateur, l'impassible, se détourna de sa nature pour souffrir; il souffrit, et par-là atténua la souffrance première. Celui qui est né de toi nous rendit dignes de renaître, des ténèbres à la lumière, de la lumière au don de la vue;

«O Vierge, pour qui dansait David, parce que le fils de Dieu devait naître de toi, c'est toi qui m'as honoré de l'onction royale et de ta parenté, qui m'as rendue digne d'être, dans Edem, une montagne qui s'avance au S. et au N., moi Thamar, poussière de tes pieds et ta créature;

«Moi qui règne au milieu de ce monde, je t'offre ta part de butin, l'étendard ainsi que le collier du khaliphe, donnés en gage de victoire par le chef des infidèles; car aussitôt que David, fils de David et guerrier d'Ephrem, eut bandé son arc, il abattit l'atabek et le sultan;

«Par mon ordre, *nos guerriers*, *confiants en toi*, *chaste épouse*, ont frappé et massacré dans l'Iran les descendants d'Agar; et moi, de ce qu'ils ont enlevé là, je t'offre ce seul présent: au nom de Dieu, intercède pour moi, comme pour ton enfant.» [1])

Généreuse comme le soleil, sans exiger de retour, Thamar recevait de riches présents, et ne rencontrait partout que soumission; saisissant en ses mains l'empire de la terre et de la mer, elle licencia ses troupes; quant aux prisonniers et au butin, il suffisait de quelques surveillants [2]). Cependant Thamar et David se livraient au plaisir et à

[1]) Il manque le second vers de cette strophe, que j'ai suppléé d'après une copie appartenant à M. D. Tchoubinof, et dont j'ai souligné la traduction. Au reste je ne réponds pas de cette pièce de vers, que j'ai restituée et traduite comme j'ai pu.

[2]) Ici le M-it T intercale un récit, qui occupe quatre pages, mais dont le texte est si mauvais que je me contenterai d'en extraire quelques indications historiques. Après avoir dit que les Agarians sont versés dans les sortiléges et habiles dans l'art des poisons, on raconte que l'atabek Aboubekr, alors réfugié à Nakhdchéwan, engagea, par la promesse de riches récompenses, un certain individu à empoisonner son frère Amir-Miran. Ce projet était exécuté, mais Amir-Miran vivait encore et s'était porté dans la montagne de Cpi (sic), au voisinage de Gandja, quand l'atabek se présenta devant cette ville, qu'il occupa, après un combat soutenu contre les partisans de son frère. Delà il se hâta d'aller à Chankor, dont pourtant il ne put se rendre maître pour le moment. Cependant le roi David revint auprès de Thamar, bien affligé de la mort de son ami, et partageant les regrets des seigneurs *khasagians* et des sujets de ce prince. — Sur l'attribut de *khasagians*, cf. p. 396, et n. 2. — Si le fait ici raconté est exact, Amir-Miran ne peut être le même qu'Usbek, fils de Pahlawan, ainsi que je l'ai supposé dans l'Addition Sur le mari russe de Thamar. Mais d'un autre côté, si Amir-Miran est le même que Qouthlou-Inanedj, autre fils de Pahlawan, je n'ai pas d'autre renseignement sur sa mort. Pour Usbek, on sait qu'il périt au temps de l'invasion de l'Aderbidjan par Djélal-ed-Din Mankberni, vers l'an 1224.

la joie, chassaient et régnaient avec leurs deux enfants, astres lumineux. Formant alors de plus vastes plans, elle entreprit, au nom de Dieu, de plus grandes choses, qu'il me serait impossible de raconter; et quand tous les sages du monde se réuniraient, faute de pouvoir exprimer convenablement les actions de Thamar, ils jugeraient préférable de se taire. Toutefois j'essaierai d'en décrire une partie, selon mes faibles moyens, parce qu'un silence absolu ferait oublier des actions, dont l'éclat et la grandeur s'affaibliront néanmoins, dans un récit sans puissance. Mais comme une bouche auguste a dit: «Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous viendra par surcroît,» entendant et comprenant ces paroles, Thamar leva les yeux vers le Très-Haut, agrandit
283 ses conceptions avec une sagesse parfaite, et s'arma des plans de la prudence. Entièrement appliquée au suprême surveillant de l'univers, clouant sur lui ses yeux, sans les détourner jamais; afin que cette contemplation incessante lui procurât l'intelligence, et pour que les jouissances de ce monde, la royauté, la couronne et le sceptre, la possession de beaucoup de pierres précieuses, le nombre de ses troupes, sa puissance, dont la preuve se verra dans la suite de ce discours, ne la séduisissent point: tant de grandeur ne put la pervertir ni la corrompre, comme plusieurs antiques monarques, et surtout le père de cette bienheureuse reine, le premier de tous les sages, Salomon. Elle l'emporta donc en sagesse sur ce monarque, elle aima Dieu tellement, qu'étrangère aux illusions du monde, elle écouta la voix intérieure, s'y complut, et passa les nuits sans dormir, prosternée, priant Dieu avec larmes.

Elle était étonnante pour rester sur pied chaque nuit, occupée d'un travail manuel, qu'elle donnait aux pauvres: j'en fournirai un seul exemple. Une nuit, fatiguée de prier et de travailler de ses mains, elle s'endormit selon le voeu de la nature. Pendant qu'elle

Un second fait est mentionné dans le passage dont je m'occupe. Iwané Mkhargrdzel, étant dans le Gélakoun avec un petit corps de troupes, vit sortir de Gandza un corps plus fort que le sien, commandé par Balaban, un mameluk de l'atabek, alors maître de Dovin, et par Alibouri Chami, guerrier distingué. Malgré la disproportion de ses forces, il l'attaqua, le vainquit et fit un riche butin. — Je suppose que Balaban est le même que Azz-ed-Din Balaban, dont parle Abou-l-Féda, Ann. mosl. t. IV, p. 167, et qui fut tué en 604 de l'hégyre, 1207, 8. Comme le même auteur raconte, en 599 de l'hégyre, 1202, 3, que les Cordj ou Géorgiens s'emparèrent de Dovin, qu'ils pillèrent et en massacrèrent les habitants, l'extrait que je viens de donner se rapporte peut-être à ce fait. Malheureusement l'état du texte ne me permet pas de donner les détails.

Enfin on trouve encore ici l'exposé d'une entreprise du roi David contre Garhni, qu'il tint assiégée durant 25 jours. Iwané assistait à cette expédition, ainsi que le chirwanchah. Les Géorgiens, non contents du butin qu'ils firent, imposèrent un tribut aux villes de l'Aran, et notamment à Gandza. Cependant les territoires d'Artan, de Dzaghlis-Khew et de Palacatzio étaient alors fort inquiétés par les Turks.

Il est impossible que ces récits soient une pure invention de copiste, mais aussi il faut supposer ou que ce dernier était parfaitement ignorant en fait de géorgien, ou que l'original dont il se servait se trouvait dans un tel état qu'il lui fut impossible de lire, et par conséquent de transcrire avec pleine intelligence du sujet. La fin du M-it T autorise l'une ou l'autre hypothèse.

sommeillait légèrement, elle aperçut en songe une demeure charmante, délicieusement ornée de verdure et de plantes en fleur, dont la vue attirait le désir, et dont la beauté ravissante faisait penser au paradis. Il y avait des trônes rangés, des tables, des fenêtres merveilleuses, toutes superbement décorées de figures d'or et d'argent; des siéges pour chaque personne, par rang d'ancienneté et suivant les mérites. En haut on voyait un trône très précieux, précieux comme on n'en voit pas, et un siége embelli d'or, de pierreries et de perles de grande valeur. Dans ce paradis fut introduite la souveraine, tout-à-fait digne d'y pénétrer. Voyant ces siéges et faisant ces réflexions: « Je suis roi, commandant aux autres, et conséquemment le siége le plus élevé, le plus honorable de tous, me convient; » elle marcha pour s'y asseoir. Soudain elle est suivie par un homme vêtu de lumière, qui lui prend la main et lui dit: « Ce n'est pas ta place, et tu ne peux l'occuper. — Qui est plus élevé que moi, dit la reine, pour s'asseoir à l'endroit le plus honorable? — C'est, dit l'homme, la place de l'intendante de ta maison, qui a filé pour douze prêtres le vêtement avec lequel ils se présentent devant la table vénérée et redoutable de la victime non sanglante: elle l'emporte donc sur toi, et sa place est ici [1]. »
En même temps il lui montrait un siége inférieur et moins honorable [2]. A son réveil la 284
reine se fit amener l'intendante, qui avoua qu'elle avait filé pour douze prêtres tout autant de robes très belles, et les leur avait données. Aussitôt la reine se mit à filer et à s'employer à faire des vêtements, avec de la laine apportée d'Alexandrie par des marchands, jusqu'à ce qu'elle eut achevé la douzaine. » [3]

On raconte encore, bien que ce soit un bruit sans fondement, qu'elle travaillait chaque jour autant qu'il fallait pour se nourrir et ne mangeait que la valeur de ce qui en revenait. Quant aux ouvrages de ses mains, elle les vendait et donnait le prix de son travail aux pauvres, au lieu de puiser dans le trésor de l'état. Elle était très exacte à accomplir toutes les prières et cérémonies prescrites par l'église, ainsi que nous l'apprend le Typicon [4] du monastère de Palestine; et aucun des habitants du palais ne manquait, dit-on, de prier le matin, à midi et le soir. Quant à sa justice, qu'est-il besoin d'en parler? En effet, de son temps, il n'y eut ni tyrannie, ni vexation, ni déprédation, ni brigand, ni voleur. « Je suis, disait-elle, le père des orphelins, le juge des veuves. » En ce qui concerne sa clémence, il suffit de se rappeler Wardan-Dadian, Gouzan, qu'elle

[1]) Au lieu de cette fin, le M-it T porte: « Car tu n'es plus reine, et c'est assez pour toi de cette distinction. »

[2]) V. l'inutile addition du M-it T, que je n'ai pas insérée dans mon édition.

[3]) Wakhoucht, p. 256, rapporte ce rêve à l'époque du premier mariage de Thamar.

[4]) On appelle Typicon un livre contenant toutes les indications liturgiques ou ecclésiastiques pour chaque jour de l'année. Quant au monastère ici nommé, je ne le connais pas autrement: serait-ce celui de la Croix, à Jérusalem?

se contenta de priver de la vue, et Botzo, fils de Botzo, les didébouls et aznaours leurs partisans, qu'aujourd'hui l'on voit tous jouir de leur pardon. [1])

Mais pourquoi ces longueurs, quand j'ai maintenant des choses plus grandes à raconter [2])! Il se passa, en effet, en présence de la pieuse reine Thamar, un prodige extraordinaire, qui combla d'une extrême joie les Géorgiens orthodoxes et couvrit l'église de gloire. Les deux fils du généralissime Sargis étaient venus pour le service de Thamar; très considérés par cette princesse, le généralissime Zakaria et Ioané, chef des msakhours, ainsi que les principaux personnages de la Géorgie, le catholicos Ioané, homme vivant comme un ange, et rempli de l'esprit divin, tous étaient réunis auprès de la reine, avec quelques évêques. Un jour que Ioané offrait le sacrifice du Seigneur, lorsqu'il eut achevé le service des mystères, on distribua le pain royal [3]), et ceux qui en étaient dignes s'approchèrent pour le manger. Le généralissime Zakaria ayant voulu les toucher aussi [4]), les prêtres ne le lui permirent pas, parce qu'il était de religion arménienne et excommunié. Honteux, il veut le prendre de force, pour le manger; le patriarche, pre-
285 nant feu, lui fait de vifs reproches: «Quoi, dit-il, aucun orthodoxe n'oserait, à l'égard du pain royal, s'arroger les fonctions du prêtre, et vous Arméniens, sept fois maudits, vous tenteriez de le prendre, tandis qu'un chien qui le trouverait, craindrait de l'emporter!» La rougeur sur le front, Zakaria s'en-alla vers sa tente; et lorsqu'on l'appela au palais, pour le repas du soir, il tint des propos un peu irréligieux, blasphématoires contre notre croyance, auxquels le catholicos, animé de l'Esprit-Saint, opposa ses réponses et ses explications. Pour Zakaria, se voyant hors d'état de résister, il dit: «Elevé dans les camps, je suis trop ignorant pour te répondre, mais fais venir les docteurs de notre religion, ce sont eux qui le feront en ma place. — La volonté du Christ et de la sainte Vierge, Mère de Dieu, soit faite, dit le catholicos: elle saura bien faire rougir ceux qui la renient.»

A ces mots, Zakaria expédia des gens au catholicos arménien [5]), à ses évêques, vartabieds et docteurs [6]). Quant à Ioané, il refusait et disait: «Garde-toi d'agir ainsi, car nous savons que cette religion est la véritable.» Mais comme Zakaria ne se rendit point,

[1]) Cf. p. 268, 299. Ce passage prouve encore que la Vie de Thamar est l'ouvrage d'un contemporain.

[2]) V. l'insignifiante addition du M-it T. Désormais j'ai entièrement cessé de recueillir les variantes de mots de ce M-it, qui devient de plus en plus incorrect.

[3]) La sainte communion, nommée ici სეფისკუერი. Cf. p. 430, n. 3.

[4]) Chez les Grecs de ce temps, le pain consacré se mettait dans les mains des communiants.

[5]) D'après une indication si vague on peut d'autant moins déterminer de quel catholicos arménien il s'agit, que de 1193 à 1206 il y eut six mutations, en Arménie.

[6]) Au lieu de მალფანთა, employé ici dans le M-it T, les autres portent მოძღუართა. J'ignore à quelle langue appartient le premier; il n'est pas géorgien, je le crois syriaque. On le retrouve p. 289, dans les trois Manuscrits.

le catholicos de Wan [1]) arriva, avec tous ses évêques et vartabieds, et l'on ouvrit une conférence. Thamar, se confiant en la reine du ciel, le roi David et les principaux du Karthli s'assirent. D'un côté se trouvaient Zakaria et Iwané Mkhargrdzélidzé, de l'autre on fit venir le catholicos Ioané, qui entra en récitant le psaume: «O Dieu, juge ton jugement, souviens-toi de l'affront que t'ont fait des insensés.» Dès qu'il entra, les rois se levèrent et le firent asseoir avec honneur; les docteurs et vartabieds arméniens furent aussi traités avec tous les égards convenables.

Après les moments consacrés au cérémonial, chacun se tut, et les Arméniens commencèrent à parler de leur foi, longuement et avec éloquence. Cependant le patriarche, parfaitement inspiré par la grâce d'en-haut et par l'esprit divin, répliqua habilement et répondit avec sagesse à toutes leurs objections; eux confirmèrent leur thèse, et la dispute se prolongea jusqu'au soir. Craignant que la nuit ne la rendît plus longue encore, le catholicos cessa de répliquer. Or vous savez que les Arméniens disputent avec chaleur; ils poussèrent de tels cris, que le résultat de la discussion resta indécis. A ce spectacle le catholicos Ioané, homonyme de S. Jean-le-Théologue, soit inspiration de l'Esprit-Saint, soit confiance dans la vérité de notre religion, je ne sais, laissa tomber de ses lèvres de sages discours, des paroles profondes, tel qu'autre fois le grand Elie, attirant par ses prières le feu du ciel sur les victimes. Voyez! autant le sang de Dieu fait homme 286
l'emporte sur les animaux offerts en sacrifice, ombre, pour ainsi dire, de la réalité: tel et brillant d'un éclat bien supérieur, fut le discours inspiré par l'Esprit-Saint au catholicos, son serviteur.

«Vous maison de Thargamos, dit-il, rassemblés ici pour dénigrer et pour combattre la véritable foi, ne savez vous pas que le démon avait dominé les âmes des races humaines, et fermé les yeux de leur intelligence, les avait captivées par des oracles et leur avait fait, par ignorance, abandonner Dieu, au point qu'ils sacrifiaient à l'ognon, à l'ail, à l'ortie? Mais Dieu, qui ne perd pas de vue ses créatures, parla d'abord à Abraham et ensuite à sa postérité; ayant après cela donné à Moïse la loi et la justice, et enfin, touché d'une bonté plus grande encore, le Fils et Verbe, l'une des personnes de la Trinité, descendit du ciel en terre; par le moyen de la Vierge Marie, il prit un corps et se fit semblable à nous. Avec ce corps humain, formé du sang de la Vierge Marie et doué d'une âme pensante, il demeura au milieu des hommes et accomplit, pour le salut de l'humanité, tout ce qui avait été prescrit. Lorsqu'il se disposait, de son plein gré, au redoutable crucifiment, il fit la cène avec ses douze apôtres, et accomplit la Pâque, et quand la Pâque ancienne fut terminée, il commença le mystère divinisant de la nouvelle. Prenant du pain, il le brisa, le donna aux disciples et leur dit: «Prenez et

[1]) Je ne sais ce que peut signifier cette phrase, puisque alors les catholicos arméniens résidaient dans la forteresse de Hromcla, sur l'Euphrate. S'il s'agit, au contraire, d'un des catholicos d'Aghthamar, l'île de ce nom est en effet au milieu du lac de Van, mais nous ne possédons aucune liste des titulaires de ce siége, dont la fondation remonte à l'année 1144.

mangez, ceci est mon corps, pour la rémission de vos péchés; buvez aussi ce breuvage, qui est mon sang.» Précédemment il avait dit: «Si vous ne mangez le corps du fils de l'homme, vous n'avez rien à prétendre avec moi.» Et encore: «Ma chair est une véritable nourriture, mon sang un vrai breuvage;» et beaucoup d'autres discours de ce genre. Répondez-moi, maintenant: Croyez-vous à ces paroles des Evangélistes? — Ces textes, dirent-ils, sont incontestables. Le corps et le sang de J.-C. nous ont été donnés comme un mets et un breuvage d'immortalité, afin que, par leur moyen, nous vivions éternellement. La plus grande grâce que Dieu nous ait faite, c'est que ceux qui croient en J.-C. se nourrissent de sa chair et de son sang. — Bien, mes enfants, s'écria le catholicos, d'une voix éclatante; vous le confessez. Croyez-vous aussi que cette cène fut la nouvelle Pâque de la nouvelle loi? Nous qui, reconnaissant J.-C. Dieu et homme, lorsque l'opération du prêtre s'est faite, en mémoire de sa passion, mangeons son corps et buvons son sang, suivons-nous la foi, la loi nouvelle? — Personne, dirent les Arméniens, ne vous contredit là-dessus. — Maintenant, dit le catholicos Ioané, sachez que si votre religion vaut mieux, c'est vous qui changez le pain dans le corps de J.-C.; si la nôtre l'emporte,
287 c'est l'opération de nos prêtres qui amène le même changement, — Il en est ainsi, répondirent les Arméniens.» Alors ces effrayantes paroles sortirent de la bouche du catholicos: «Prouvons-le par des faits, et non par des discours. — Faites, dirent-ils, ce que vous voudrez. — Je vous donnerai un chien, dit le catholicos, et vous proposerai de passer trois jours et trois nuits en prière et en oraison, et de laisser l'animal trois jours sans manger. Vous m'en donnerez un autre, que je traiterai de même, et nous passerons les nuits en prières et en oraisons, par-là la vraie foi se découvrira. Le troisième jour, nous offrirons le sacrifice non sanglant. Quoique ce soit un acte téméraire, je prendrai de ma main le pain consacré et le présenterai au chien que vous aurez gardé, et vous aussi le prendrez et le présenterez à celui gardé par moi. Ceux dont l'animal mangera l'hostie sainte, suivent une fausse religion; s'il dévore la vôtre, honte pour vous, pour nous, si c'est la nôtre.» A ces paroles, les souverains et l'assemblée tombèrent dans l'étonnement et la stupeur. Ayant ensuite repris leurs sens, ils dirent au catholicos: «Qu'avez-vous dit? On frémit, rien qu'à l'entendre.» Mais le catholicos ne fit que se fortifier dans son opinion. Malgré l'opposition des Arméniens, les chiens furent échangés, et chacun s'en-alla dans sa tente.

Cependant le roi protesta énergiquement et dit au catholicos: «Qu'avez-vous dit? Qui peut faire une pareille chose? Cela est horrible à penser, à entendre. — Ce que je fais, dit le catholicos, ce n'est pas par présomption de moi-même, mais par confiance en J.-C. notre Dieu, afin qu'il montre à ceux qui croient en lui quelle est la vraie religion; qui sont ceux dont la croyance est fondée, dont la profession de foi est véritable; par l'opération de quels prêtres il accueille le sacrifice non sanglant, et par les mains de qui l'agneau de Dieu se laisse immoler; enfin qui de nous mange son corps et boit son sang. J'ai confiance dans l'orthodoxie, ô roi, pour démontrer la vérité: assistez-moi.

vous et tous les Géorgiens, grands et petits.» De plus en plus étonnés, le roi et l'assemblée, après avoir entendu les paroles du catholicos, se retirèrent chacun chez soi.

C'était un vendredi. On se mit à réciter des prières. D'un côté le roi, le catholicos et tous les membres du clergé, ou plutôt le petit nombre d'évêques là présents, car le roi n'avait pas assemblé de concile; de l'autre, les Arméniens, les Mkhargrdzélidzé Zakaria et Iwané. Les deux parties veillèrent toute la nuit. Le samedi, les prières recom-
mencèrent, et la nuit du dimanche se passa de même. Quand le soleil parut, on se 288
rendit à l'église, où ayant prié Dieu avec larmes, on prépara des deux côtés la sainte table, en pleurant. Le sacrifice non sanglant étant accompli, le catholicos prit sur la patène le corps redoutable de J.-C. notre Dieu, incarné pour nous, et s'avança vers l'assemblée, en disant, pendant la marche: «Saint, saint, saint est le Dieu Sabaoth; les cieux et la terre sont remplis de sa gloire.» Alors appelant les évêques, tous les Mkhargrdzels et leurs coréligionnaires, il dit: «Ecoutez maintenant, maison de Thargamos: Vous savez que notre Dieu, incarné pour nous, s'est donné pour nous nourrir, en disant: «Si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez pas la vie; faites cela en mémoire de moi.» Et l'Apôtre: «Le pain que vous bénissez n'est-il pas la participation au corps de J.-C.?» Eh bien! si votre croyance est vraie, le pain devient le corps de J.-C.; si c'est la nôtre qui plaît à Dieu, la même chose arrive au pain que nous avons consacré. En conséquence, quoique ce soit une témérité, amenez le chien que je vous ai donné, je lui présenterai le pain que j'ai consacré: si l'animal y touche, s'il ose en approcher, notre foi est certainement fausse. Je ferai, à mon tour, amener le chien donné par vous, et nous lui présenterons le pain que vous avez béni. Par-là on verra de qui la religion est approuvée de J.-C.» Malgré leur opposition, les Arméniens, n'ayant rien de bon à répondre, dirent au catholicos: «Tu dois faire ce que tu as résolu.» Le peuple était consterné, dans l'attente du résultat. A ces mots le catholicos dit: «Je le ferai, avec l'assistance puissante de mon Christ, avec la conviction de ma foi.» Il ordonna au peuple de s'écarter et de former le cercle, afin que tous pussent voir la magnificence de Dieu. Le peuple s'étant écarté et éloigné, le catholicos Ioané entra avec ses habits *sacerdotaux* [1]), portant le redoutable sacrement du corps de J.-C., opéré par le prêtre, à la vue du roi et du peuple, tremblants et plongés dans la stupeur. Debout, ferme comme une tour et le visage rayonnant, il ordonna d'amener le chien, à jeûn depuis trois jours. L'animal arrive, exténué de faim; Ioané s'avance et s'écrie, d'une voix éclatante: «Seigneur Christ, incarné pour la rédemption des hommes, crucifié, enseveli, ressuscité pour nous, et qui es monté au ciel vers ton père, tu nous as donné ton corps pour que nous fassions ceci en mémoire de toi. Si la religion géorgienne, qui est la nôtre, te
plaît, si tu l'approuves, conserve intact et sans aucune atteinte ceci, qui est ton corps 289
redoutable, produit par l'opération du prêtre; montre à ce peuple, qui est le tien, la

[1]) J'ajoute ce mot au texte.

véritable voie; regarde cette offrande et couvre de confusion ces gens, nos adversaires.» Il lança alors une portion de la victime non sanglante devant l'animal affamé, qui, voyant du pain, s'avança, s'approcha de celui que nul n'ose approcher, puis hurlant avec force, ne toucha pas le saint des saints. A la vue de ce prodige extraordinaire, le roi et le peuple poussèrent un grand cri d'admiration. Joignant sa voix à celle de la foule, «Tu es grand, Seigneur, dit le catholicos, et tes oeuvres sont admirables;» et tous, pleurant de joie, firent entendre un cri d'allégresse et de reconnaissance envers Dieu. Quant aux Arméniens, ils étaient muets de découragement et de stupéfaction.

Alors le catholicos, ayant prié le roi de faire taire le peuple, et quand le calme fut rétabli, montrant un visage rayonnant aux prêtres [1]) arméniens et aux Mkhargrdzels: «Ecoutez et sachez, dit-il, si le Dieu invincible et inaccessible au mal, si ce Dieu sans imperfection a ordonné que le pain se changeât en son corps, n'en soyez pas étonnés; c'est aussi lui qui a dit, Que la lumière se fasse; et la lumière parut. C'est lui encore qui a fait la terre avec rien; ceci étant son corps, non par manière de figure, mais en réalité, c'est pour cela que l'animal l'a respecté: ou nos deux religions n'en font qu'une, ou l'une des deux l'emporte.» Bon gré malgré, il fallut que les Arméniens agîssent. Les prêtres s'étant présentés, on amena le chien qui était sous la garde du catholicos et on lui présenta l'hostie arménienne, qu'il emporta aussitôt. Alors les Géorgiens remercièrent Dieu, en poussant des cris de joie, en sautant à droite et à gauche et en répétant: «Tu es grand, Seigneur, et tes oeuvres sont admirables.» Revêtu de ses habits *sacerdotaux*, le catholicos fut placé sur un cheval, ayant dans ses mains la patène et le pain royal, et escorté de tous les grands et de l'armée, qui récitaient le psaume: «Mes ennemis m'ont souvent attaqué depuis mon enfance; ils m'ont souvent attaqué, sans triompher de moi: les pécheurs frappaient sur mes épaules et ne mettaient point de terme à leurs iniquités contre moi. Le Seigneur a brisé le cou des pécheurs, et tous ceux qui détestent Sion ont rougi et reculé en arrière. Chantons le Seigneur, parce qu'il est grand et glorieux; le Seigneur a écrasé ses ennemis; le Seigneur, c'est son nom.» C'est ainsi que, l'allégresse peinte sur le visage, ils firent le tour de leur camp. Pour les Arméniens,
290 ils restaient comme des grenouilles sans étang, les yeux baissés vers la terre, tels qu'autrefois les prêtres d'Astaroth. Peindre la joie des Géorgiens, leur reconnaissance envers Dieu, c'est ce qui est impossible.

Au retour, le roi et le catholicos préparèrent un grand souper; les Arméniens, couverts de honte, s'en-allèrent à la tente des Mkhargrdzels, où Ioané, le chef des msakhours, dit à son frère Zakaria, le généralissime: «Je ne voulais pas de cette discussion avec les Géorgiens, parce qu'ils professent la véritable religion. Maintenant, qui nous empêche d'embrasser la vraie foi et de nous faire baptiser par le catholicos? — Je sais, mon frère, lui répondit Zakaria, que la religion des Géorgiens est vraie, mais ceux-là

[1]) [illegible], mot tiré du syriaque; v. sup. p. 450 n. 6.

seront condamnés au jour du jugement, qui ont voulu le schisme. Pour moi, je ne me réunirai pas aux Géorgiens.» Entendant ces mots, Iwané reprit: «Je m'étonne qu'un sage, comme toi, sachant ce qui est bien, ne le choisisse pas. Moi, je ne suivrai pas ta conduite et me ferai baptiser suivant le rit géorgien.» Cela dit, il partit et reçut le baptême suivant notre religion, des mains du catholicos: beaucoup d'Arméniens voulurent aussi être baptisés, ce qui causa une allégresse générale. Pour Zakaria, il persévéra dans sa foi. Telles furent les grâces et honneurs que Dieu accorda à Thamar, pour prix de sa piété.

Cependant la reine ne négligea pas de faire des choses agréables à Dieu. Pour obtenir de nouveaux succès, elle entreprit de construire le temple de la Mère de Dieu, de Wardzia, comblée de bénédictions, et de remplacer le Haut-Wardzia par le Bas. Elle fit donc creuser dans le roc une vénérable église, et, pour la résidence des moines, des cellules inaccessibles à l'ennemi et imprenables. Commencé par son bienheureux père Giorgi, Wardzia était resté inachevé [1]; ce fut Thamar qui le termina, qui l'orna complétement, lui offrit plusieurs grands villages et pourvut aux dépenses de la table, ainsi qu'aux autres nécessités, d'une manière qu'il est impossible de raconter. Qui veut en savoir davantage, qu'il contemple Wardzia, les constructions faites par la reine, les grottes creusées par elle, tout ce qu'elle a fait pour le service de la pure et redoutable Mère de Dieu, de Wardzia, opérant des prodiges, et qui fut pour le règne de Thamar la source de nouvelles prospérités. Quant à ses autres oeuvres, à ses constructions, aux largesses faites aux monastères, sachez qu'elles ne se bornèrent point à bâtir et orner les couvents de la Géorgie. Elle construisit encore des édifices de ce genre à Jérusalem et en Palestine; elle embellit ceux de Chypre et de France [2], leur acheta des domaines, y éleva des couvents et les fournit de tout ce qui est nécessaire pour leurs saintes cérémonies.
Enfin elle leur assigna des métoques ou *dépendances*, à Constantinople et à Jérusalem; 291
en un mot, il serait trop long de dire toutes les marques de munificence dont elle combla les monastères de la Grèce et de la Hellade, sans oublier un seul des moindres en Géorgie, sans y laisser un seul temple ou église qui ne regorgeât de ses bienfaits. C'est ainsi que ses pensées étaient toutes dirigées vers les biens éternels.

[1]) La ville troglodytique de Wardzia se compose en effet de deux parties, haute et basse, sur lesquelles M. Dubois de Monpéreux, le premier voyageur qui en ait donné la description, s'exprime absolument comme l'Annaliste; Voy. autour du Cauc. t. II, p. 315—324.

Toutefois, comme témoin oculaire, je dois dire qu'actuellement encore il existe un Zémo-Wardzia, Haut-Wardzia, petit hameau de quatre à cinq feux, que M. Dubois n'a pas vu. Il est situé à environ 2 verstes au N. O. de Wardzia proprement dit. On y arrive par une gorge très pittoresque, qu'il est impossible de descendre à cheval. Sur la gauche on voit une très belle église en pierres de taille, construite par un certain Estathé Alpar, malheureusement inconnu; l'inscription est sans date, mais l'édifice ne peut être moderne.

[2]) [illegible] me paraît ne pouvoir être traduit autrement, bien que le fait même soit inconnu d'ailleurs.

Au milieu de ces bonnes oeuvres, ses jours s'écoulaient prospères; toutes les villes du voisinage et les émirs enchaînaient la bravoure de ses soldats, en lui envoyant des présents, en payant des impôts. Quant aux indociles, leurs terres étaient ravagées. Jusqu'à ce jour les Turks occupaient Cars; elle envoya ses troupes pour l'assiéger, ce qu'ayant su les Turks, ils abandonnèrent la ville et s'enfuirent. Ayant pris Cars, le roi en confia la garde à Ioané Akhaltzikhél, qu'elle chargea de défendre la frontière et nomma atabek, émir des émirs. Ce fut un grand chagrin pour les Turks, qui en éprouvèrent un tort considérable, et qui se virent dépouillés par Ioané de tous les territoires environnants. Celui-ci en donna avis à la reine, par un courrier, chargé de lui témoigner sa vive reconnaissance, et reçut d'elle le don de Cars, avec son territoire [1]). L'empire de Thamar prospérait et s'agrandissait de jour en jour, la terreur et la crainte s'étendaient parmi les sultans; le Nil se remplissait, le bon marché régnait en Egypte; Ismael s'amoindrissait, Agar était en proie aux serpents, et Isaac était béni: c'est ce que l'on a dit en parlant d'un autre, et moi j'en fais ici l'application. En effet la puissance des musulmans était en décadence, et leurs musiciens ne touchaient plus leur luth, tandis que les instruments des chrétiens résonnaient d'une extrémité à l'autre. L'espérance des musulmans était éteinte, et dans leur découragement ils cherchaient les moyens de se concilier l'amitié de la clémente Thamar. Ils allèrent donc de nouveau près du khaliphe, non plus comme précédemment, mais d'une manière toute différente et n'ayant à la bouche que des discours suppliants. Ils demandaient que Thamar fût priée de se contenter d'un tribut, sans tirer désormais le glaive contre eux ni les charger de fers. Accédant à leurs voeux, le khaliphe expédia un ambassadeur dans ce but, avec de nombreux, de riches, d'admirables présents royaux, et fit prier humblement Thamar de recevoir un tribut et de mettre fin à ses expéditions. Thamar accueillit cette prière et répondit: « J'ai fait ce que tu demandes; quiconque voudra vivre en paix et déposer à mes pieds un tribut, je lui accorde la vie, en considération de ta demande; » et il fut fait ainsi.

292 Telles furent aussi les plaintes du grand sultan seldjoukide de Grèce, Noukardin, fils de Tcharaslan [2]), le plus grand des sultans, régnant dans la Grande-Grèce, dans l'Asie et la Cappadoce, jusqu'à la mer Noire. Déguisant sa perfidie sous des formes amicales, il envoyait souvent des ambassadeurs demander la paix, et de beaux et nombreux présents. Thamar, pour lui rendre la pareille, renvoyait avec des présents ses soi-disant ambassadeurs; car lui, dissimulant ses ruses, ne songeait qu'à espionner notre pays, à l'ombre des traités. Bientôt il rassemble ses nombreuses armées, réunit quatre-vingt myriades d'hommes, ou 800,000 soldats; ouvrant les trésors de ses père et aïeul, il en

[1]) [illegible]; le second mot ne peut signifier que ce que je dis dans ma traduction.

[2]) Je crois qu'il s'agit ici de Rokn-ed-Din Ier, l'un des deux fils de Qilidj-Arslan, sultan d'Icone et de l'Asie-Mineure; à la mort de son père, en 1192, Kaï-Khosro, l'un de ses frères, s'étant emparé d'Icone, Rokn-ed-Din l'en chassa par la force des armes et occupa cette ville jusqu'à l'an 600 de l'hégyre, 1203, 4, de J.-C., époque où il mourut. Abulf. Ann. Moslem. A. 588.

tire des sommes immenses et dépêche des gens avec cet or, pour lever des troupes, leur recommandant de payer le double des prix ordinaires. Ces gens parcoururent tous ses domaines: la Mésopotamie, le Calonéro, la Galatie, Ganghra, Ancouria, l'Isaurie, la Cappadoce, la Grande-Arménie, la Bithynie, les limites de la Paphlagonie, et faisant prendre les armes à tout le monde, ne laissèrent dans chaque village que les femmes. Pour lui il se rendit en toute hâte au pays des Turks oudj [1]), renommés pour leur bravoure dans les combats, et nombreux comme les sauterelles ou les fourmis. Il leur donna tant d'or et ensuite de présents, qu'il obtint d'eux jusqu'à 100,000 cavaliers tout équipés. Il s'adjoignit encore, mais de force et par crainte, ceux d'Ezingha, de Khalpherd, le fils de Saldoukh [2]), maître de Carnoukalak, dont il paya le service en lui enlevant cette

[1]) Ce nom doit cacher celui des Ouz de la Transoxiane, les mêmes que les Oujics, mentionnés dans les Actes des Apôtres, ch. II, v. 9, nommés après les Parthes et les Mèdes, avant les Elamites. Je dois remarquer que le nom des [illegible] Oujics, manque dans les textes grec et latin, et ne se trouve que dans les textes géorgiens.

[2]) Abulfeda, Ann. Moslem. A. 596—1199, 1200, dit que Rokn-ed-Din enleva, en cette année, Arzen-er-Roum à son possesseur Malek-Mohammed, fils de Salcak, sorti d'une ancienne famille, qui occupait depuis longtemps cette ville. Mohammed fut pris par Rokn-ed-din, lorsqu'il venait traiter avec lui, et la ville passa au pouvoir de ce nouveau maître. Ainsi s'éteignit la maison des princes d'Arzroum. Comme plus tard, en 609—1212, 13, on voit Toghril-Chah, fils de Rokn-ed-Din, paraître avec le titre de maître d'Arzroum, on peut croire que l'indication de l'auteur géorgien est exacte.

Dans la n. 141, relative au passage précité d'Abou-'l-Féda, le savant éditeur dit qu'il ne connaît pas la famille de Salcak, et propose de lire ce nom Salik, comme il se voit en effet dans un ouvrage de Hadji-Khalpha: toutefois il fait remarquer que ce dernier place le commencement des Salikides à Erzroum en 556 de l'hégyre, 1161 de J.-C., et que cette dynastie « fut petite et obscure. » Ce n'est pas la seule variante du nom des Saldoukhides: dans l'Hist. gén. des Huns, t. II, 2e Partie, p. 56, Deguignes nomme Mohammed « fils de Saïq. » Ces diverses orthographes seront bien intelligibles pour celui qui connaît les lettres arabes, et la difficulté de fixer la vraie lecture d'un nom propre écrit avec ces lettres, s'il n'est connu d'ailleurs: سلقق , سلق , سايق , سلدق peuvent se rencontrer dans divers manuscrits, sans que personne soit répréhensible.

Pour nous, les Annales géorgiennes et arméniennes ne laissent pas de doute. Elles mentionnent Salthoukh dès le règne de Dimitri Ier (p. 382, n. 2), ce qui nous rapproche beaucoup de la date donnée par Hadji-Khalpha: ainsi cette famille des Saldoukhides ne dura guère plus de 50 ans. Le résultat de ceci, c'est que, chez Abou-'l-Féda, au lieu de Salcak, il faut lire Saldakh. Les Saldoukhides sont encore mentionnés sous Giorgi III, père de Thamar, p. 234, et sous le règne de Thamar elle-même, p. 260 271. Voici la généalogie que l'on peut essayer de tracer d'après notre Annaliste:

Orthokh,
|
Saldoukh,
|

Couz	Nasr-ed-Din, peut-être le même que Malek-Mohammed ci-dessus nommé.	Moutaphradin ou Modhaffer-ed-Din; petit-fils de Saldoukh.

ville et y plaçant son propre frère. L'on raconte du hérisson de terre, que c'est un animal très fécond. Quand il voit ses petits bien nombreux, il les conduit hors de sa tanière, les aligne et se met en boule sur leur corps: ainsi en agit Noukardin. Voyant cette multitude de soldats rassemblés, il devint, au fond de son coeur, présomptueux comme Sénakérim et s'éleva contre Dieu. Foulant aux pieds ses anciens et perfides serments, ses promesses d'amitié, et tournant en arrière son visage, il s'avança vers Sébaste, où il se mit à préparer ses machines de guerre. Il envoya ensuite à Thamar une ambassade, avec le message suivant:

«Moi Noukardin, le plus élevé des sultans sous le ciel, semblable aux anges, asses-
293 seur de Dieu, envoyé par le grand Mahomet, je te fais savoir, à toi Thamar, souveraine des Géorgiens [1]: toute femme est faible d'esprit. Tu as commandé aux Géorgiens de tirer le glaive, de massacrer le peuple d'islam, les musulmans chéris de Dieu, et en outre, d'imposer un tribut de vassalité à une nation libre. Je viens maintenant, moi, pour faire justice de la maison des Persans, et pour t'apprendre, à toi et à ton peuple, à ne plus tirer le glaive, que Dieu à mis en nos seules mains. Je consentirai à laisser vivre celui qui, avant mon arrivée, fléchira le genou devant ma tente, se soumettra à proclamer l'apostolat de Mahomet, et abjurant sa religion, brisera en ma présence la croix en qui tu as mal-à-propos fondé ton espoir. Pour l'heure, attends mon vicaire que tu feras passer en Perse.» L'ambassadeur, à son arrivée, fut conduit près de Thamar, remit sa dépêche, et, lors de sa présentation, tint ces insolents propos: «Si votre souveraine renonce à sa foi, le sultan la prendra pour femme; et en cas de refus, il en fera sa concubine.» Comme il disait ces arrogantes paroles, le généralissime Zakaria se leva, le frappa de la main au visage et le renversa à moitié mort. On le prit, on le releva, et quand il eut repris ses sens: «Si tu n'étais un ambassadeur, lui dit Zakaria, il eût été juste de te couper d'abord la langue et ensuite la tête, pour prix d'une action si téméraire. Dis, que signifie cela?» Quand on eut apporté le message, Thamar le lut, sans se presser; humble comme un autre Ezéchias, elle le leva vers le ciel, en soupirant du plus profond de son coeur, versant des larmes brûlantes, et mettant en Dieu tout son espoir.

Appelant alors ceux qui étaient sous sa main et ayant délibéré avec eux à ce sujet, sans faiblesse féminine, sans précipitation, elle ordonna d'assembler ses troupes des deux côtés du mont Likh, de Nicophsia à Derbend. Ses commandements volaient comme le vent, et en peu de jours les coureurs eurent réuni les troupes, agiles comme des tigres, braves comme des lions et confiantes dans le Christ. S'étant rendus dans le Djawakheth,

Mais si l'on veut des détails plus complets, plus authentiques, il faut consulter le travail de M. Défrémery, Nouv. Journ. asiat. juin 1849, p. 498; là se trouve une généalogie des Saldoukhides, d'après l'auteur arabe inédit Ibn-al-Athyr.

[1]) Au lieu de ce préambule, le M-it T porte: «De la part de celui qui n'est inférieur qu'à Dieu, et qui possède toutes les contrées de la terre.»

ils allèrent, sans différer, à l'église de la très sainte Mère de Dieu, de Wardzia, à laquelle la reine recommanda en pleurant David-Soslan et ses troupes, ainsi que l'étendard, instrument de triomphes. De-là elle fit partir son armée; marchant elle-même à sa tête [1]), le visage baigné de larmes, la reine l'accompagna jusque dans le Basian. Arrivée au voi- 294
sinage de Cars, elle s'arrêta à une journée de marche et renvoya alors l'ambassadeur du sultan, en lui adjoignant le sien, porteur d'une lettre de réponse, ainsi conçue:

« Confiante en la force du Dieu tout-puissant, priant Marie toujours vierge et plaçant mon espérance dans la croix adorable, j'ai lu ta lettre, faite pour irriter le ciel, ô Noukardin, et j'y ai vu la preuve de ta méchanceté, dont Dieu sera juge. Ne sais-tu pas que tout homme qui jure en vain par le nom de Dieu sera par lui exterminé? Toi, tu te reposes sur des gardeurs d'ânes, rassemblés à force d'or; mais moi je n'ai confiance ni dans mes richesses, ni dans le nombre de mes troupes, ni dans aucun autre objet humain, mais seulement dans le Fils du Dieu tout-puissant et dans l'assistance de la croix de J.-C., que tu blasphèmes. D'après le message que tu m'as adressé, j'envoie contre toi l'armée portant le nom du Christ, non pour te rendre hommage, mais pour humilier l'arrogance de ton coeur orgueilleux, et pour que tu apprennes de Dieu même à ne plus blasphémer son nom. Sa volonté soit faite, et non la tienne, sa justice, et non la tienne, s'accomplisse! Connaissant la négligence de tes serviteurs, je t'envoie un des miens, afin que ma réponse te parvienne en temps utile, et que tu prennes tes mesures; et mes troupes, que j'ai fait partir, se tiennent déjà à ta porte. »

Après avoir remis cette lettre, habillé l'envoyé du sultan, et lui avoir fait un cadeau, la reine congédia ce dernier, puis elle ordonna à ses gens de monter à cheval, et se porta sur un lieu élevé, d'où elle pouvait tout voir. Là elle resta longtemps agenouillée, pleurant devant le Seigneur. Quand elle se releva, toute la place était baignée de ses larmes. Ayant alors mandé tous les grands, et recommandé à chacun des éristhaws d'aller adorer et baiser la sainte croix, ils vinrent l'un après l'autre, prier avec larmes et adorer l'instrument du salut, le baiser, toucher aussi la main de Thamar et firent leur testament devant elle, pour leurs maisons, leurs fils et leurs filles [2]); car la croix était tenue, d'un côté par la reine, de l'autre, par l'aumônier de la cour, Basili, et par le porte-croix. L'adoration générale terminée en cette sorte, elle prit le bois sacrée entre ses mains, fit trois fois de chaque côté le signe de la croix, à mesure que ses gens montaient à cheval, et leur adressa ses souhaits à tous: après quoi ils partirent, se confiant en Dieu et dans les larmes de Thamar.

[1]) Ici le M-it T place cette phrase: « à l'avant-garde se trouvaient le généralissime Zakaria Mkhargrdzel, et les deux frères, d'Akhal-Tzikhé, Chalwa et Iwané, dont le premier était chef des mandators, Dchiaber et les autres Thoriens. Ceci nous semble avoir été interpolé par erreur; car les mêmes détails se trouvent plus bas, p. 295, dans nos deux manuscrits.

[2]) A lieu d'[illegible], le M-it R porte [illegible] « pour leurs âmes. »

295 A l'avant-garde étaient le généralissime Zakaria Mkhargrdzel et les deux frères Chalwa et Iwané d'Akhal-Tzikhé, bien que [1]) le premier fut chef des mandators, Dchiaber et les autres Thoriens, et ils marchèrent vers le Basian. Pour la reine, elle revint dans le Samtzkhé et alla à Odzrakhé, où elle ne s'occupa que de prières et de macérations. Près d'elle était Thewdoré, catholicos de Karthli, homme saint et vertueux, et avec lui beaucoup d'évêques et de moines agréables au Seigneur, ainsi que Ioané Chawthel [2]), personnage illustre, admirable par ses pénitences et poète fameux, et encore Ewlogi, fou du Christ, ayant le don de prophétie: tous vaquaient sans cesse à la prière nocturne, et avec eux la reine, passant les jours et les nuits à prier, se privant de sommeil pour réciter des psaumes. Elle ordonna aussi des offices et des prières dans toutes les églises et couvents.

Il faut raconter maintenant quelle bonté Dieu montra envers son peuple, par l'intercession de sa sainte Mère et par l'assistance de l'instrument du salut. Quand les Géorgiens arrivèrent au pays de Basian, ils y trouvèrent le sultan, campé au lieu nommé Bolositec [3]). En approchant de son camp, ils voient un nombre infini de chevaux, de mulets, de chameaux, de tentes, de tentures, le tout arrangé si capricieusement que la plaine ne pouvait suffire à ces tentes, et que le sultan était sans sentinelles. Les Géorgiens se mettent en bataille. Le généralissime Zakaria Mkhargrdzel, Chalwa et Iwané d'Akhal-Tzikhé et les autres Thoriens prennent l'avant-garde; d'un côté se placent les Aphkhaz et ceux d'Iméreth, de l'autre les Karthles, ceux du Cakheth et du Héreth. Dès qu'ils aperçurent le sultan, ils s'avancèrent en pressant un peu l'allure de leurs chevaux; à cette vue [4]), les ennemis s'ébranlent, ils font venir leurs coursiers, s'arment et montent à cheval. Laissant tentes et bagages et sortant du camp, ils se rangent en bataille, et les deux avant-gardes se rapprochent. Cependant les Persans, les voyant marcher sans hésitation, quittent leur campement et se portent vers une position plus forte,

[1]) Je ne sais pourquoi cette restriction, [illegible]. Au reste Wakhoucht, dans sa Géographie, p. 33, nous apprend que la place de bataille des soldats du Haut-Karthli et de Thor était celle qui leur est assignée ici.

[2]) Jean Chawthel, ou de Chawcheth, est l'auteur d'un poème en l'honneur de Thamar ou du roi David-Soslan, renfermant 108 stances de quatre vers, du mètre Tchakhroukhaouli. Ce mètre comporte vingt syllabes, divisées en deux hémistiches, le premier divisé en deux portions de cinq syllabes chacune, rimant ensemble, et formant pour la plupart du temps une allittération ou jeu de mots, le second de dix syllabes. Le poème de Jean Chawthel a été imprimé pour la première fois, à Tiflis, en 1838, par M. Platon Iosélian. L'auteur se nommait Abdoul-Messia, il fut un des secrétaires de Thamar, et prit le nom de Ioané, en se faisant moine à Gélath. Rousthwel, auteur du poème intitulé l'Homme à la peau de Tigre, s'exprime, dans la dernière stance de son ouvrage, de la manière la plus flatteuse sur le talent de son devancier. V. Историч. изобр. Грузiи, Pét. 1802, p. 86, 91; Nouv. Journ. as. t. XIV. p. 143, 146—149; et [illegible], stances 771—772.

[3]) Le M-it T écrit *Bolortci*. Ce nom et ses deux formes me sont inconnus.

[4]) Depuis ici jusqu'à la fin de la phrase, ce passage ne se trouve que dans le M-it T.

frappés qu'il sont d'une terreur inspirée par le ciel. Témoins de leur retraite, les chrétiens les chargent, les empêchent de s'échapper, les enveloppent; il s'engage un combat rude et acharné, qui se prolonge, et où beaucoup succombent, des deux parts: cependant la plus grande perte tomba sur ceux du sultan. La mêlée fut si longue qu'Iwané, chef des msakhours, Zakaria, Grigol, Chalwa et Iwané d'Akhal-Tzikhé, Thaédin Thorgouel [1]), homme intrépide, ainsi que beaucoup d'autres thawads, eurent leurs chevaux tués, et que les Géorgiens furent sur le point de tourner le dos. Quant à ces braves, 296
ils restèrent à pieds, au milieu des combattants; mais les soldats, voyant leurs princes démontés, résolurent de braver la mort, et descendant de cheval, se serrèrent autour d'eux, comme eux à pieds: il s'ensuivit une mêlée affreuse. A ce spectacle, le brave David se refusa à gauche, Zakaria Mkhargrdzel en fit autant à droite. Les Géorgiens s'étant éloignés pour que les gens à pieds ne fussent pas écrasés par la cavalerie, ils marchèrent droit aux Persans. Aussitôt Soslan-David charge d'un côté, Zakaria Mkhargrdzel de l'autre; ils se précipitent sur l'armée innombrable du sultan, comme des loups sur des brebis. Dès la première charge, dès le premier choc des épées, l'inépuisable bonté de Dieu, fixant ses regards sur ceux qui se confient dans la croix, la Mère de Dieu de Wardzia voulant rehausser la gloire de David et de Thamar, tout-à-coup cette innombrable multitude se disloque, est vaincue et dispersée: on eût dit un bois immense, arraché avec le sol et renversé. Partout où l'oeil pouvait atteindre, on ne voyait qu'une forêt de soldats en fuite.

Il ne faut pas non plus oublier que, durant son séjour à Odzrakhé, les prières et les veilles de Thamar pour le succès de l'armée étaient incessantes. Un jour qu'Ewlogi Chawthel était assis devant la reine [2]), il tomba en extase et se mit à crier comme un insensé, ayant les yeux fixés en haut. Après avoir contemplé le ciel, il poussa un cri, comme de tristesse, et tomba trois fois, après quoi, bondissant vivement, il fit claquer ses mains, en disant: « Ah, gloire à Dieu! le Christ est puissant; fou d'Ewlogi, tu ne crains rien des Persans, laissez-le s'en-aller en paix [3]). » Chacun comprit que cette parole était prophétique, mais il ne dit son secret à personne, si ce n'est à Ioané Chawthel,

[1]) Ce nom ne se trouve que dans le M-it T; si je ne l'ai pas inséré dans le texte, c'est que là même la forme de la phrase le rend douteux, et que *Thorga*, origine de l'ethnique *Thorgouel*, ne m'est pas connu. Si c'est une faute, pour *Thorgha*, il y a une citadelle de ce nom dans le Cakheth; Géogr. de la Gé. p. 319.

Chawthel est un ethnique dérivé de *Chawcheth*, canton de la Meskhie.

[2]) Au lieu de cela mes deux manuscrits disent: «Comme Ewlogi achevait la célébration de la messe.»

[3]) Au lieu de ce discours et de ce qui suit, le M-it T porte: «il dit, La faveur de Dieu est tombée sur la maison de Thamar.»

Wakhoucht, p. 62, rapporte encore un autre exemple de pressentiment prophétique, à l'époque de la victoire gagnée près de Gandza (sup. p. 280), et dit que la reine Thamar était alors à Métekh.

auquel il apprit que, dans ce même instant, Dieu avait donné la victoire aux chrétiens sur les barbares. Cela dit, Ewlogi s'enfuit et gravit la montagne d'Aragannі. ¹)

Alors Chawthel dit: « Sachez, ô roi, que celui qui paraît un fou a eu une vision que je crois bonne. » On prit donc note du jour et de l'heure. ²)

Cependant les Géorgiens, voyant les ennemis en fuite, remontèrent à cheval, commencèrent à les poursuivre, à les massacrer, renverser, faire captifs. Ceux-ci, trop nombreux pour pouvoir s'écouler, se foulaient mutuellement aux pieds; tandis que les vainqueurs, visiblement protégés de Dieu, n'eurent à regretter la mort d'aucun homme de marque, connu du roi ³). Cette immense multitude d'ennemis tourna donc le dos devant les troupes de Thamar, protégées contre leurs atteintes par la bonté divine, qui livra les Persans entre leurs mains. C'était un spectacle étonnant que de voir ceux des barba-
297 res échappés au glaive servir à lier leurs camarades. Le plus grand d'entre eux était enchaîné par un misérable; le plus distingué marchait attaché à la crinière du cheval d'un Géorgien; un seul homme en conduisait vingt, réunis par une même corde, un petit enfant unissait par leur chevelure les plus braves guerriers. On les conduisait comme des chevreaux, on les relançait en tous lieux, on les massacrait dans leur fuite, et ceux qui échappaient étaient recueillis comme des poussins: toutefois on en laissa partir un nombre considérable, car à-peine se trouvait-il un chrétien pour conduire une centaine de captifs.

Ainsi s'accomplit la prédiction d'Ewlogi, réalisée au moment même de sa vision: telle fut la glorieuse victoire accordée de Dieu aux larmes et à la ferme confiance de Thamar. Aussitôt que l'affaire fut décidée de la sorte, on se jeta sur les bagages de l'ennemi, dont la richesse, en vases d'or et d'argent, était incalculable: il s'y trouvait une quantité d'étoffes, de coupes d'or, de plats ornés de pierreries et de perles, d'assiettes, de bouteilles, de marmites, une abondance incroyable de butin. Quant aux chevaux, mulets, chameaux, tentes, tapis, dont on s'empara, qui pourrait en dire le nombre? car leur camp regorgeait de richesses. Ayant remporté une telle victoire, les Géorgiens revinrent, en remerciant Dieu, s'installer dans les tentes de l'ennemi, après quoi les bourgeois de Tiflis décorèrent la ville, où entrèrent Thamar et David, rayonnant comme le soleil. A la suite de l'étendard de Noukardin marchait en premier lieu le commandant d'Ezinca, puis les autres personnages de distinction, dont quelques-uns furent désignés par Thamar pour lui être présentés. Elle leur adressa à tous des paroles de con-

¹) Cette indication ne se trouve que dans le M-it T.

²) Ceci ne se trouve également que dans le M-it T, d'où il résulte que l'omission des circonstances précédentes, dans le même M-it, est fautive. — Après cela viennent quelques lignes sur la victoire des Géorgiens, remplaçant tout ce qui suit, dans les autres copies, depuis « Cependant les Géorgiens, » jusqu'à « Ainsi prospérait, » p. 299.

³) მეფისაგან მეცნაურთა.

solation, les admit à un magnifique banquet et fit des présents à chacun suivant son rang, puis elle les distribua dans diverses forteresses, à l'exception du maître d'Ezinca, qu'elle retint prisonnier à Tiflis, en considération [1]) de ses anciens rapports d'estime et d'amitié. Plus tard, ce personnage si grand, si illustre, fut vendu par elle pour un fer de cheval, ce qu'elle fit pour la gloire et l'honneur de sa maison, ce qui ne s'était jamais fait depuis les temps les plus reculés, ce par quoi elle voulait immortaliser sa mémoire. [2])

Ce n'est pas tout: les trésors royaux se remplirent d'or et de vases de ce métal, que l'on y entassait comme du sable. Les pierreries et les perles s'y jetaient à la mesure; les étoffes d'or, grecques et autres, les plus rares, s'empilaient comme des vêtements vulgaires et sans prix; on ne faisait plus aucun cas, dans le palais, des vases d'argent, on ne s'y servait que de l'or ou du crystal, ornés de diamants de l'Inde. Toutes les églises furent abondamment pourvues de pareils ustensiles pour la célébration des saints mystères, tous ceux qui demandaient eurent le sein rempli; les pauvres furent rassassiés, et leur sein en regorgea. C'est ainsi que Dieu glorifie ceux qui le glorifient lui-même,
qu'il élève les simples devant lui, qu'il assiste ceux qui espèrent en lui; telles sont les 298
faveurs qu'il accorde à la confiance en son nom. [3])

En effet Thamar n'avait dans le coeur d'autres pensées que la crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse, la justice et la bonté envers tous également: et sa longue vie s'écoula dans une paix profonde. La grâce était répandue sur ses lèvres, aussi Dieu la bénit-il éternellement, plaça-t-il sur sa tête la couronne d'honneur, et sur ses reins le glaive de la puissance, après quoi elle passa dans le royaume éternel, en récompense de sa loyauté, de sa douceur, de sa justice. Il faut ajouter ici que, si bien des femmes ont fait de grandes actions, pas une ne l'a égalée. Ce n'était pas par l'em-

[1]) Ce mot doit s'entendre en mauvaise part, comme le fait voir la suite du discours. Au reste, un commandant d'Ezinca est mentionné, sans être nommé, dans les Annales musulmanes d'Aboul-l-Féda, en 1192, comme ayant contribué aux premiers revers de Qilidj-Arslan II, sultan d'Icone: peut-être s'agit-il ici du même personnage.

[2]) Wakhoucht ajoute, p. 62, qu'un des grands seigneurs amenés captifs devant la reine tomba en proie à d'horribles convulsions, et que quand il eut repris ses sens, comme on lui demandait la cause de son mal, il dit que c'était la vue d'un personnage placé au-dessus de la tête de cette princesse; or précisément elle était assise sous une image de S. Michel, à qui les Géorgiens attribuèrent ce phénomène.

[3]) Wakhoucht, p. 62, place la victoire sur Rokn-ed-Din en 1196 — 416, ce qui ne s'accorde pas avec le calcul des années de Thamar. Comme le sultan en question mourut en 600 de l'hégyre, 1203, 4 de J.-C., suivant Abou-l-Féda, la victoire des Géorgiens doit se rapporter aux environs de cette époque. Toutefois il faut faire remarquer que l'annaliste géorgien a dit, p. 292, que Rokn-ed-Din avait payé les services du prince saldoukhide d'Arzroum en lui enlevant cette ville; et comme, d'un autre côté, le fils de Saldoukh fut chassé d'Arzroum en 596 — 1199, 1200, il faudrait croire que la coalition dont Thamar triompha eut lieu en cette même année. Amené à l'an 1202 par le calcul des faits qui précèdent, je ne puis croire que la bataille contre Rokn-ed-din ait eu lieu beaucoup plus tôt que je ne l'ai dit.

ploi de la perfidie qu'elle sauvait son peuple, mais en prenant pour règles la sagesse, la justice, une céleste innocence, une douceur comme celle de Jacob, une générosité comme celle d'Abraham, une clémence comme celle de J.-C. Imitant la justice de ce dernier, Thamar obtint ce résultat, que, durant sa vie, l'on ne vit pas un acte d'oppression, dont elle eût connaissance, nul ne fut condamné qu'en vertu des anciennes lois, qui ordonnent d'étrangler les voleurs sur la potence [1]); nul homme digne de mort ou de châtiment ne fut par elle puni de sa faute, nul, par ses ordres, ne fut privé d'un de ses membres ou de la vue, excepté Gouzan [2]), scélérat digne de mort qui, s'étant déloyalement révolté et exerçant le brigandage dans un coin retiré des montagnes de Cola, fut pris par des gens occupés à faucher les foins, et conduit au roi David. Celui-ci, qui connaissait la grande clémence de Thamar, sans attendre que la reine en fût informée, lui fit brûler les yeux, en représailles du sang des chrétiens.

Ses bienfaits ne se bornaient pas à son royaume, ils s'étendaient à toute la chrétienté; elle enjoignit à tous ceux qui opprimaient les chrétiens de les laisser jouir de leur liberté, et, soit crainte, soit amour, chacun se soumit. Elle envoyait des émissaires fidèles et leur recommandait de s'informer en son nom de l'état des peuples chrétiens, depuis Alexandrie, dans toute la Lybie et sur le mont Sinaï, ainsi que des églises et des monastères de ces contrées. Quant à Jérusalem, qu'est-il besoin d'en parler? Partout elle faisait porter des calices, des patènes, des pales, des sommes immenses, pour les moines et les pauvres, affranchissait les captifs, remettait les impôts aux peuples, consolait leurs douleurs et leurs souffrances. Elle fit la même chose dans la Hellade, à la Sainte-Montagne, en Macédoine, dans les contrées de Pithrigonos (?), de Thrace, pour les monastères de Constantinople, de Romanie, d'Isaurie, de Courouseth (?), dans les environs de la montagne Noire et de Chypre: les marques de sa bonté pénétrèrent dans tous ces lieux.

299 En récompense de cela, sachez de quel oeil Dieu la regardait. Il arriva un jour, suivant la coutume, des moines de la montagne Noire, d'Antioche, de l'île de Chypre, de la Sainte-Montagne et de beaucoup d'autres lieux, chargés d'oeuvres pies. Thamar les reçut comme des anges, les retint longtemps par ses libéralités, pourvut abondamment à tous leurs besoins. Enfin elle donna de grosses sommes à ceux d'entre eux qui étaient des pays les plus lointains, tant pour leur usage, que pour distribuer dans divers monastères. Ces moines partent et arrivent à C.P. La nouvelle en parvient à l'empereur grec Alexis-l'Ange [3]), qui avait brûlé les yeux à son frère Isaac et s'était emparé du pou-

[1]) [illegible]; cf. p. 205. Ces mots laissent douter si la strangulation se faisait ou par le garrot ou par la suspension du condamné.

[2]) Cf. p. 268, 284,

[3]) Ce surnom est ici exprimé par [illegible] *angari*, qui n'est d'abord qu'une mauvaise transcription du grec *Αγγέλος*, et qui de plus signifie en géorgien « avare, cupide; » d'où il résulte un jeu de mots, approprié au reproche de convoitise qui va être fait à Alexis III. En effet, Alexis Comnène, qui fut le premier em-

voir [1]). C'était un vrai scélérat, indigne du rang suprême et principalement détesté de tous pour son avarice, qui, voyant les trésors donnés aux moines par Thamar, les en dépouilla. La reine en fut informée, et pour confondre le démon, renvoya à ces saints personnages des sommes plus considérables. Courroucée contre l'empereur grec, elle fit partir un détachement de soldats imers, qui s'empara de la Lazique, de Trébisonde, de Limon, de Samison, de Sinope, de Cérasunte, de Cythora, d'Amastria, d'Héraclée, de toute la Paphlagonie et du Pont, et les donna à son parent Alexis Comnène [2]), fils d'Andronic, alors réfugié près d'elle. [3])

Les Francs ayant appris que les Grecs avaient perdu leurs ressources en orient [4]), les Vénitiens se mirent en campagne, prirent la capitale de la Grèce et l'empire [5]), et l'infortuné Alexis-l'*Ange* se retira en Bulgarie, auprès de son gendre. Ce que voyant le roi des Bulgares, gendre de l'empereur, il fit mettre ce dernier dans une forteresse et répandre devant lui de grosses sommes d'or, en disant: « Voilà l'or, objet de tes désirs, ô Alexis; prends-en et passe-toi d'autre nourriture, et même d'eau; car tu as ruiné la maison royale des chrétiens et perdu l'empire grec. » Ainsi mourut de faim ce misérable, entièrement privé de l'assistance divine. Quoique si terrible envers ses ennemis, Thamar était tellement douce, qu'à cette nouvelle elle éprouva une vive douleur, quelque indigne qu'en fût l'objet, car nul ne garda longtemps le bien acquis par des voies injustes. Mais Thamar compatissait toujours, comme en cette rencontre, aux souffrances d'un malheureux, fût-il étranger.

pereur de Trébisonde (Lebeau, Hist. du Bas-Emp. t. XVII, p. 254), était fils de Manuel, fils de l'empereur Andronic, et s'empara de Trébisonde en avril 1204.

[1]) Isaac II, l'Ange, eut réellement les yeux crevés par son frère Alexis, en 1195; Lebeau; t. XVI. p. 462.

[2]) Alexis-l'Ange, dit ensuite Comnène, ayant régné du 8 avril 1195 au 18 juillet 1203, c'est dans cet intervalle, et plus près des dernières années, que dut avoir lieu le fait raconté au commencement de ce §. Quant aux conquêtes attribuées à Thamar, il est probable que ce fut plutôt, de sa part, une participation aux entreprises de l'autre Alexis, dont j'ai parlé dans la note précédente. V. Chron. de Trébisonde; Fallmérayer, Mém. de l'Ac. de Munich t. IV, 1846, p. 71, suiv.

[3]) Wakhoucht, p. 63, nomme ce prince Alexis *Comic*, sans doute par erreur. Quant à sa parenté avec Thamar, v. p. 413, n. 1.

[4]) Les termes dont se sert l'Annaliste, [illegible], me paraîtraient signifier « que les Grecs avaient reçu des renforts en orient, » si Wakhoucht, p. 62, ne disait: [illegible], ce qui est plus logique et doit se traduire comme je l'ai fait.

[5]) Constantinople fut pris par les croisés le 12 avril 1204; Daru, Hist. de Venise, in-18, Paris 1826, t. I, p. 224; Lebeau, t XVII, p. 145; mais Wakhoucht, p. 63, place ce fait en 1198—418. Le même, ibid., dit qu'Alexis III mourut par le fait de son *beau-père*; or on sait qu'Etienne, roi de Servie, avait épousé Eudocie, fille d'Alexis, et quant à ce dernier, qu'après diverses aventures (Lebeau, t. XVII, p. 178, 181, 223, 290, il mourut à Nicée, en 1210, prisonnier de Lascaris, un autre de ses gendres, mais sans les circonstances dont parle l'auteur géorgien.

Ainsi prospérait et s'agrandissait de jour en jour cette reine brillante entre tous ceux qui ont porté le sceptre, toujours occupée du service de Dieu, de la construction et de l'embellissement des églises et des monastères, de la protection des orphelins et des veuves, du soin de répandre la justice, et ses royaumes étaient le séjour du plaisir et de la joie. Tantôt elle faisait des excursions, pour le réglement des affaires locales, et se livrait à la chasse, dans les contrées si propices de Gégouth et d'Adjameth; tantôt elle passait dans le Karthli et dans le Somkheth, allait résider à Dovin [1]), où on lui apportait le tribut de Gandza et des villes du nord. Au printemps, elle montait dans le Somkheth, où ceux de Nakhtchévan apportaient le kharadj; allait à Cola, à l'entrée du ter-
300 ritoire d'Artan, et percevait là le kharadj de Carnoukalak, d'Ezinca et des contrées environnantes.

Dans la 23e où 24e année depuis son avénement au trône, Thamar prit des informations relativement à la ville de Cars [2]), que Sargis de Thmogwi, Chalwa de Thor et les Meskhes attaquaient depuis longtemps, sans avoir pu réussir à la prendre. La rigueur de l'hiver et du froid les empêchait de continuer le siége, et lors des gelées, les rivières, chargées de glace, s'opposaient à leurs attaques. Toutes les forteresses et contrées environnantes étaient conquises par eux, celle-là seule restait au pouvoir des Persans. Après en avoir délibéré, la reine envoya David, avec l'armée du Haut-Karthli, en compagnie de Zakaria et d'Iwané, auxquels elle ordonna de camper près de la ville et de pousser la guerre vigoureusement et avec persévérance: ce qui fut fait. Pour Thamar, elle séjourna dans le Djawakheth, attendant les résultats. Tournant donc leurs efforts contre la rivière rebelle, ils réussirent enfin à triompher de cet obstacle; l'eau s'échappa, ainsi que beaucoup d'habitants, et ceux qui restaient demandèrent à David que Thamar vînt en personne, promettant de se rendre à elle; car il craignaient d'être châtiés des injures qu'ils avaient dites aux assiégeants. Thamar, qui en fut aussitôt informée, étant venue en personne, ils présentèrent leurs clefs, d'abord à son fils Giorgi, puis à elle-même; ils demandèrent pour eux la paix et l'assurance qu'au lieu de donner leur ville, comme celles d'Ani et de Dovin, elle la réunirait à son royaume. La reine s'y engagea et ordonna à son fils d'entrer dans Cars, et de surveiller la ville et la forteresse. Ce fut

[1]) Au lieu de დვინს, le M-it T porte დურს (cf. p. 307, 316), mot qui ne signifie rien, en géorgien. En arménien, au contraire, դուրս veut dire *au dehors*. Mais consentira-t-on à admettre cette explication? On peut se rappeler quelques exemples de mots arméniens employés dans les annales, [illegible] et [illegible], P. E., p. 309, 345 et p. 387; mais je préfère la leçon du M-it R et du mien.

Dovin, en effet, appartenait à Thamar, quoique notre auteur n'en ait point mentionné la conquête. Vardan, p. 109, dit qu'elle fut prise en 1203, par Zakaré et Ivané; Stéfanos Orbélian en parle aussi, mais sans fixer l'époque. V. l'Addition à ce règne; cependant Abou-l-Féda, Ann. Mosl. t. IV, p. 207, dit aussi que Dovin fut pris par les Courdj ou Géorgiens en 599 de l'hég. 1202, 3. Sans doute il s'agit là d'une seconde occupation, sur laquelle, non plus que sur la précédente, nous n'avons pas de détails.

[2]) Cf. p. 291, 313.

la seule place ou citadelle que Thamar garda, de toutes ses conquêtes, de Zoracert à l'Araxe, de Gag à Gandza, du Djawakheth à Sper. Quand on lit les exploits accomplis par Thamar et par ses troupes durant dix-sept années [1]), on se demande comment les jours d'une année pouvaient suffire à visiter tant de contrées, situées hors de ses limites, ne fût-ce que celles, possédées dans le haut et dans le bas pays, par la famille des Mkhargrdzels. [2])

Cependant tant de joie et de bonheur fut compensé par un triste événement: David-Soslan mourut [3]). C'était un prince rempli de toutes les vertus religieuses, et distingué par les qualités qui font honneur à l'homme. Il était brave daus les combats, non moins magnifique que modeste, et excellait dans tout ce qui est bon. Il laissait deux enfants: le jeune Giorgi-Lacha et une fille nommée Rousoudan. Il fut pleuré, regretté, et ne laissa qu'un souvenir douloureux dans tous les coeurs. Après cela la paix régna durant assez longtemps.

Comme la reine était à Gégouth, pendant le saint carême, et que les deux Mkhar-

[1]) Si, comme je vais le dire, Cars fut pris en 1207 ou 8, ces dix-sept années nous reporteraient à 1190 ou 1191, c. à d. à l'époque des expéditions racontées p. 257, sqq., après le mariage de Thamar avec le prince russe, Georges.

[2]) La prise de Cars par les Géorgiens ayant eu lieu dans la 23e ou 24e année de Thamar, ce doit être, suivant mon calcul, en 1207 ou 1208. Il paraît, par les circonstances que rapporte l'Annaliste, que ce fut durant l'hiver. Quant à la prise d'Ani et de Dovin, voici les seuls renseignements que je possède: l'historien contemporain Ciracos dit en effet que les princes Zakaré et Ivané s'emparèrent de Bedchni, de Dovin, d'Anberd et d'Ani; Indjidj, Arm. anc. p. 504; mais Vardan, p. 109, dit avec plus de précision, qu'en 648—1199 ils prirent Ani; en 652—1203, Dovin; en 655—1206, Cars; v. l'Addition à ce règne, où une inscription très précise fait entendre que ces villes leur furent données. Il me semble que la date de 1206 ne cadre pas avec le récit des Annales.

Enfin un fait important, que l'Annaliste ne rapporte pas ici, mais qui sera énoncé dans les premières lignes du règne de Giorgi Lacha, c'est que ce prince fut associé au trône, par sa mère, dans sa treizième année; conséquemment, d'après mes calculs, p. 264, 270, en 1207, et peut-être à l'occasion même de l'occupation de Cars, afin d'imposer, par-là, plus de respect aux habitants de la nouvelle conquête. De son côté Wakhoucht, qui indique la naissance de Giorgi-Lacha en 406—1186, place son association au trône en 1199, l'année même de la mort du roi David-Soslan. Pour moi, je ne saurais préciser si ce fut du vivant de son père que Giorgi fut associé au trône, mais je ne vois rien d'absurde dans une réponse positive à cette question, toute conjecturale. Ce qui est certain, c'est que 1° la mort de David-Soslan va être racontée; que 2° l'on possède un grand nombre de monnaies où le monogramme de David figure à côté de celui de son épouse, et que ces monnaies portent la date 420—1200, preuve sans réplique que le prince était encore vivant à cette époque. V. l'Addition à ce règne et Revue de numismatique géorgienne, Compte-Rendu des prix Démidof pour 1846, p. 302.

[3]) Suivant Wakhoucht, en 1199—419; d'après mes calculs, en 1208 ou 1209. C'est peut-être cette mort qu'a en vue Ibn-al-Athyr (S. Martin, Mém. t. II, p. 249), disant qu'en 607 de l'hégyre, 1208, 9, il mourut un roi de Géorgie, car à coup sûr il ne peut être là question de Thamar.

grdzels se trouvaient près d'elle, le sultan d'Ardébil [1]), qui en eut connaissance, se déclara ennemi des chrétiens, et rassemblant ses troupes, il entra en campagne. Sachant l'éloignement des Mkhargrdzels, il partit, remonta l'Araxe, et sans faire aucun mal sur
301 sa route, arriva à l'improviste au voisinage d'Ani. Ayant atteint cette ville le soir du samedi-saint, lorsque au point du jour la crécelle retentit [2]) et que les portes s'ouvrirent, il fondit rapidement de ce côté, y lança ses cavaliers et empêcha qu'on ne pût à temps fermer les portes. Il entre, commence à frapper, à tuer, à faire des captifs. La plus grande partie du peuple était dans les églises, occupée à remplir les devoirs de la religion. Quelques-uns s'enfuirent dans les édifices à coupole et là se défendirent; d'autres, dans les cavernes, dites Kartoun [3]), mais ni la forteresse, ni les Kartouns ne furent à l'abri des recherches de l'ennemi, quoiqu'il y eût de trois côtés un précipice rocailleux et percé de nombreuses cavernes, La ville tout entière étant ainsi occupée, 12000 hommes, sans compter ceux qui périrent sur les places, furent massacrés comme des agneaux, dans les églises. C'est ainsi qu'Ani fut impitoyablement ravagé, et que les ennemis partirent et revinrent chez eux, succombant sous le faix du butin. [4])

La nouvelle de la catastrophe d'Ani, arrivée le jour du dimanche Nouveau [5]), ayant été apportée à Thamar, le généralissime Zakaria et Iwané, chef des msakhours, ne l'apprirent pas sans un profond chagrin. Plongés dans la douleur et comme brûlés d'un feu secret, ils ne savaient que faire. Quant à la reine et aux troupes, dévorées d'angoisse et de colère, elles brûlèrent de marcher pour combattre les Persans. Alors les Mkhargrdzels dirent à la reine: «Ce sont nos infractions à la loi divine qui nous ont attiré ce malheur; ce sont nos péchés qui ont causé la perte de tant de chrétiens, immolés par les Sarrasins, sectateurs d'une fausse loi. Mais j'espère que la bonté de Dieu et la croix adorable ne livreront pas ceux qui les servent à l'extermination. Vengeons-nous, préparons-nous à user de représailles, et que leur méchanceté retombe sur eux. Vous, ô reine, commandez que vos troupes se disposent à marcher contre le sultan d'Ardébil. Allons

[1]) Je suppose qu'il s'agit de l'un des Mameluks qui, sous les fils de Pahlawan, fils de l'atabek Ildigouz, occupaient en effet plusieurs villes de l'Aderbidjan; Abulf. Ann. Moslem. A. 594, 600, 612.

[2]) ჟამის ძელი.

[3]) De deux mots arméniens քար, pierre, տուն, maison. En effet la ville d'Ani occupe un plateau, situé entre l'Arpatchaï et l'Aladjatchaï, rivières anciennement nommées Akhourian et Rhah. Ce plateau triangulaire était percé sur les faces du S. et de l'O. de cavernes fort difficiles à atteindre, situées hors des remparts de la ville; le côté de l'E., comme moins abrupte, était défendu par une double muraille; v. le beau Plan de la ville d'Ani, levé par M. Abich, professeur de l'université de Dorpat, Plan qui se trouve au Musée asiatique, et que j'ai fait graver pour mon Voyage, Pl. XXIII.

[4]) Les calculs précédents fixent cette expédition vers l'an 1209, en supposant que notre auteur n'ait pas interverti l'ordre des faits.

[5]) I. E. le premier après Pâques, qui tomba, en 1208, le 13 avril; en 1209, le 5 avril; en 1210, le 25 avril.

d'abord à Ani: là nous donnerons la chasse à tout ce qui y reste de Persans. Afin de déguiser notre marche, ne prenons que peu de troupes, un grand nombre nous ferait découvrir, et ils se réfugieraient dans de fortes positions. Accordez-moi donc un faible détachement, et qu'il soit prêt à l'époque du jeûne de ces maudits, lorsque nous donnerons le signal.» La reine ayant approuvé cet avis et ordonné aux troupes de se tenir prêtes, les Mkhargrdzels allèrent à Ani, où ils firent leurs dispositions. Aux approches du jeûne de l'impure religion de Mahomet, ils expédièrent un homme à la reine, pour demander les troupes destinées à opérer contre le sultan d'Ardébil. Ces ordres furent donc envoyés à ceux de la Meskhie, de Thor, de Thmogwi, du Héreth, du Cakheth et du Somkheth. Quant aux Karthles, on ne les convoqua point, pour que rien ne transpirât à Ardébil. Rassemblés à Ani, ils se mirent en route, traversèrent le Gélakoun, passèrent par Ispian, franchirent le pont de Khoudaphrin[1]) et se dirigèrent vers le but de leur expédition. Le temps était si bien calculé qu'à l'époque de l'Aïdi[2]), i. e. dans la nuit même de la pleine lune des Sarrasins, ils cernèrent la ville[3]). Quand le héraut de la fausse loi fit entendre son cri, répété par tous les crieurs, les gens des Mkhargrdzels 302
lancèrent leurs chevaux et s'emparèrent de la ville sans coup férir, du sultan, de ses épouses, de ses enfants, de toutes ses richesses et de celles des habitants. Ils firent un butin incalculable, en pierreries et en perles, en or, en argent, en vases précieux, en étoffes, en tapis, en toutes sortes de biens, dont regorgeait cette cité puissante, qu'il est impossible de décrire; joignez-y les chevaux, les mulets, les chameaux. Ayant chargé les biens de l'ennemi sur ses propres bêtes de somme, ils repartirent triomphants. Quant au sultan d'Ardébil, à ses femmes, à ses enfants, ils les emmenèrent captifs[4]), après avoir fait périr dans les mosquées 12000 personnes de distinction, autant qu'il en était mort dans les églises d'Ani: beaucoup d'autres furent aussi massacrés ou réduits en esclavage. Revenant alors sur leurs pas, ils arrivèrent victorieux à Ani, qu'ils consolèrent sensiblement, et de là allèrent se présenter au roi des rois, à la reine Thamar, lui offrirent des cadeaux et des présents, dont le monarque et les gens de la cour furent comblés. La reine était alors à Cola: ses états furent remplis de richesses immenses, en or, en argent, en objets précieux de toute sorte, apportés par Zakaria et Iwané. En récompense de ce service et comme marque de sa reconnaissance, la reine leur accorda quantité de citadelles, de villes et de territoires; partout on remerciait Dieu, on se li-

[1]) Ce pont sur l'Araxe est situé un peu à l'E. d'Ordoubad et mène droit à Choucha.

[2]) En turk, la lune se nomme ایدی, la lumière ایدت; d'où la phrase: ای ایدنی ای ایدی «la lumière de la lune brillait.» De-là s'est formé la transcription géorgienne, [illegible].

[3]) L'année musulmane 605 commença le jeudi 16 juillet 1208; l'an 606, le lundi 6 juillet 1209; l'an 607, le vendredi 25 juin 1210.

[4]) M-it T: «ils tuèrent le sultan, firent prisonniers ses femmes et ses fils...»

vrait au plaisir, à la joie, on vivait à souhait ; les contrées voisines envoyaient le kharadj et des présents innombrables. [1])

Un autre jour le généralissime Zakaria et Iwané, chef des msakhours, ainsi que Waram Gagel, se présentèrent à la reine et lui dirent humblement : «Reine puissante, qui brillez d'un vif éclat entre tous ceux que décore la prérogative suprême, voyez et considérez votre empire ; soyez convaincue de la généreuse ardeur de vos troupes, et persuadée que parmi vos soldats il y a un grand nombre de héros pleins d'un bouillant courage : nulle part ils ne rencontrent de résistance. Si votre majesté le permet, au lieu de laisser vos troupes oisives, de les laisser oublier leur valeur, faisons-les marcher vers l'Iraq, contre Romgouaros, ou Khorasan, afin de faire connaître aux populations de l'orient notre bravoure et notre vigueur. Commandez donc aux soldats géorgiens de se préparer à une expédition contre Khorasan ; quoique aucun Géorgien n'ait jamais été jusque-là, ni dans l'Iraq, ordonnez que, de Nicophsia à Derbend, on prenne les armes, et que l'on se dispose à combattre.» Entendant ces paroles des Mkhargrdzels, la reine appela les personnes les plus distinguées de ce royaume, des deux côtés du mont Likh, et leur fit connaître cette proposition.

Le bruit de l'appel aux armes, fait par les Mkhargrdzels, s'étant répandu, tous
303 l'approuvérent et firent leurs préparatifs pour l'expédition. Aux environs du mois de la vendange (octobre — novembre), ils vinrent à Tiflis, en présence de la reine, qui passa ses troupes en revue et fut satisfaite de leur équipement, ainsi que de leur tenue, de la beauté de leurs chevaux, de leur nombre, de leur ardeur et de leur désir de se mesurer contre les Persans. Prenant le drapeau de Gorgasal et de David, instrument de triomphes, et le confiant au généralissime Zakaria, elle les envoya en Perse. Ils partent, suivent la frontière de Nakhtchévan, traversent l'Araxe à Djoulfa, entrent dans l'étroite vallée de Daradoux, et montent à Marand. A cette nouvelle, les habitants de la ville se réfugient dans les rochers. N'ayant trouvé personne à Marand, en y arrivant, les Géorgiens se persuadèrent que l'armée d'Aderbidjan était dans les montagnes des environs, et firent un détachement de 500 hommes d'élite, didébouls et aznaours, sous le commandement de Taqiadin de Thmogwi. Partant de-là, ceux-ci s'élevèrent sur les hauteurs de Marand, escaladèrent le plateau qui est à l'entrée de son territoire, et s'arrêtèrent sur cette montagne, car Zakaria leur avait recommandé de ne pas descendre pour combattre, avant son arrivée ; que s'ils voyaient un ennemi nombreux, ils lui en donnassent connaissance et n'agîssent que d'après ses ordres. Cependant, du haut de leur montagne, les Marandiens, réfugiés dans les rochers et dans les aspérités de la crête la plus élevée, qui domine tous les environs, et qui est pleine de pierres et de rocailles, ayant vu, dis-je, la

[1]) On peut fixer approximativement la date de l'expédition contre Ardébil en 1210, d'après ce qui précède ; mais de plus Vardan la raconte précisément en l'année où nous sommes arrivés par le calcul ; v. Addition à ce règne. La seule difficulté est que cet auteur place en 1209 le sac de Marand, qui va être raconté par l'annaliste géorgien, de sorte qu'il paraît y avoir interversion dans l'ordre des faits.

faiblesse du détachement, prirent les armes et l'attaquèrent avec un bruit effroyable; car les Géorgiens, à cause de leur petit nombre, leur paraissaient peu à craindre. Mais ceux-ci les chargèrent avec tant de furie, qu'ils leur firent tourner le dos. Peu échappèrent; la plus grande partie fut massacrée et le reste poursuivi longtemps. Alors la masse des Géorgiens monta à son tour et vit le champ de bataille couvert de cadavres d'hommes et de chevaux, sans trouver là pas un seul des leurs. Dieu leur avait accordé une victoire si complète, que 500 hommes et autant de chevaux étaient percés d'un pareil nombre de lances. A cette vue, ils s'étonnent; leur stupeur, non moins que leur admiration, redouble, en n'apercevant aucun Géorgien, et Zakaria dans son affliction, restait pensif, sans savoir à quoi se résoudre, lorsque après quelques instants, il voit les troupes revenant de la poursuite. Ce spectacle le remplit de joie, il offre à Dieu ses actions de grâces, de ce qu'aucun Géorgien n'a succombé, de ce que le ciel leur a accordé un succès si complet, enfin de ce que les 500 lances de ses guerriers ont frappé tout autant d'hommes et de chevaux. Malgré cette victoire, dont ils étaient témoins, ils firent de vifs reproches à Thaqiadin, et Zakaria, en particulier, le blâma fortement d'avoir combattu 304
sans l'en informer.

Pleins de joie et de reconnaissance envers Dieu, pour un tel triomphe, ils se mirent en marche, dans la direction de la ville de Thavrej [1]), et traversèrent la montagne de Dewsophan. Les habitans de cette ville, apprenant l'arrivée des troupes géorgiennes, furent épouvantés et se livrèrent à toutes les angoisses de la crainte. Simples citoyens, khodjas, gens de distinction et vassaux, décidèrent qu'il fallait calmer les guerriers géorgiens en leur offrant une contribution et des présents, et leur demander des assurances de paix. Ils envoyèrent donc des députés, pour entrer en arrangements et demander que la ville fût épargnée. Ils promirent de riches cadeaux, en or et en argent, des pierreries et des perles de grand prix. Frappés d'étonnement, les seigneurs géorgiens, Zakaria et Iwané Mkhargrdzel, s'engagèrent à ne pas troubler la paix et à traverser le pays sans dégâts, et en firent le serment authentique. Les qadis, les khodjas et autres seigneurs de Thawrej, présentèrent de l'or, de l'argent, des effets précieux, des pierreries, des perles, des vêtements, des chevaux, des mulets, des chameaux et autant de vivres que l'armée en avait besoin. Grands et petits furent comblés de richesses.

Ayant donc laissé dans la ville une garnison, ils partirent, traversèrent l'Aderbadagan et marchèrent sur Miana. Informé de l'arrivée des Géorgiens et de ce qu'ils avaient fait à Thawrej, le mélik de Miana demanda également la paix, en promettant de livrer de grosses sommes, prière qui fut accueillie de Zakaria. Présenté au généralissime, il lui donna aussi quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses, de sorte que les Géorgiens firent encore ici une abondante récolte, laissèrent une garnison dans la ville et partirent paisiblement.

[1]) Plus bas notre auteur écrit souvent *Thawrez*, mais je conserverai la première orthographe, pour ne pas faire de bigarrure.

De là ils passèrent à la petite ville de Zangan, défendue par une muraille de briques. Les habitants firent une vigoureuse résistance, et il fallut les attaquer dans les règles. Comme le combat se prolongeait, les Géorgiens se partagèrent la muraille par régions, afin de la saper, ce qu'ils firent en effet. Les Meskhes, qui travaillaient sur la droite, réussirent les premiers à faire une ouverture, pénétrèrent dans la ville et se mirent à massacrer, à exterminer tout ce qu'ils rencontrèrent de gens portant les armes, et y firent un butin immense. Après quoi, la muraille étant percée de toute part, on ramassa dans la ville quantité de richesses et de prisonniers. Ayant pris quelque repos, les Géorgiens montèrent à cheval et suivirent la route de Khorasan.

Ils arrivèrent le soir à un bourg ou petite ville musulmane [1], qu'ils emportèrent également, y firent une courte halte et marchèrent vers la ville de Khorasan. Quand ils vinrent à Qazmin, les habitants se dispersèrent, et sans opposer de résistance, s'enfui-
305 rent vers la montagne. Le pillage de la ville fournit aux Géorgiens d'immenses richesses, qu'ils chargèrent sur les bêtes de somme des habitants, auxquels ils ne firent d'autre mal que d'emmener captifs la population mâle et quelques jeunes garçons. Marchant alors du côté des fuyards, retirés dans la montagne, ils réussirent à les atteindre et trouvèrent là encore une riche proie, en or, en argent, en parures de femmes. Enfin ils s'enfoncèrent du côté de Romgouaro [2]) ou Khorasan, et arrivèrent à cette ville.

Mais qu'est-il besoin de longs discours? Ayant atteint la ville de Gourgan [3]) et pillé la contrée, ils se trouvèrent, à cause de leur butin, hors d'état d'avancer. Triomphants et chargés de richesses, les Géorgiens commencèrent leur retraite. Jusqu'à ce temps, nul individu de leur nation, ni roi, ni mthawar, n'était venu faire la guerre en ces contrées, et personne ne les avait empêchés de pénétrer en Perse, ni le sultan de Khorasan, ni celui de l'Iraq, ni ceux d'aucun autre pays; ils purent donc se retirer avec les trésors immenses, incalculables, qu'ils avaient ramassés, et revinrent du côté de l'Iraq.

Comme rien n'avait transpiré, de ce qu'ils avaient fait au pays de Gourgan, ni de la défaite du sultan d'Iraq, il vint un homme auprès du sultan de Miana, qui lui apporta cette fausse nouvelle: «Le grand sultan en personne, ceux de Gilan, de Khorasan et d'Iraq, se sont mis en marche. Les Gilaniens ont enveloppé les Géorgiens de tous côtés, les ont massacrés, et pas un seul n'a pu échapper à ce grand nombre d'ennemis, pas même un, pour en porter la nouvelle en Géorgie.» A ce récit le mélik et les habi-

[1]) Le texte portait მესულმანს, que j'ai cru devoir corriger, mais qui est peut-être un nom propre de lieu, inconnu d'ailleurs: *Mousoulman*, ou, comme dans le M-it T, *Mouslouman*.

[2]) Romgouar, pron. Romgor, ou Romgwiaros (p. 276), est la transcription de l'arabe رمجار, ville qui est en effet dans le Khorasan, dans le territoire de Nichabour. Elle est ainsi désignée, sans plus d'éclaircissements, dans le grand dictionnaire géographique de Iakout.

[3]) Gourgan ou Ourgend est la capitale du Djordjan. Il en est déjà question dans la vie de Wakhtang-Gourgaslan, p. 115.

tants de Miana sont transportés d'allégresse, ils massacrent le détachement de Géorgiens laissé à la garde de la ville, et les attachent à des potences [1]). Cependant un des soldats géorgiens réussit à se cacher. Quand les autres arrivèrent, riches de gloire et de butin, le sultan de Miana vint à leur rencontre avec des présents, s'imaginant qne sa conduite passerait inaperçue. Aussitôt que Zakaria les vit et demanda des nouvelles de son détachement, on lui répondit que la garnison laissée par lui s'en était allée à Thawrej. Alors le Géorgien qui s'était caché parut, raconta ce qu'avaient fait ceux de Miana, comment les soldats de la garnison avaient été écorchés et pendus, et il en accusa en face le mélik, qui resta muet, lui et les siens. A ce récit, Zakaria et Iwané entrèrent dans une fureur égale à leur affliction; ils se saisirent du mélik et de toute sa famille, et leur arrachèrent à tous la vie. Le sultan et ses fils furent écorchés et pendus, la ville ravagée, brûlée, les habitants réduits en esclavage. Quant aux richesses qui furent enlevées de là, il est impossible de les décrire.

Après cela les Géorgiens, ayant pris la même route par où ils étaient venus, à tra-
vers l'Aderbadagan, ceux d'Oujan vinrent les premiers à leur rencontre, puis ceux de 306
Thawrej, apportant, comme à leur premier passage, des présents et d'immenses richesses, dont les royaumes géorgiens furent entièrement remplis. Ils envoyèrent à Thamar, roi des rois, des pierreries de grand prix, et les plus rares, des vases admirables; laissant en paix ceux de l'Aderbidjan, ils traversèrent ensuite l'Araxe, le remontèrent jusqu'à Nakhtchévan et vinrent à Tiflis, se présenter au monarque. Joyeuse et reconnaissante envers Dieu, Thamar les reçut avec un visage empreint d'allégresse, avec un pompeux appareil, au bruit des trompettes et des tymbales, comme on n'en avait jamais entendu: jamais, en effet, ni roi ni mthawar n'avaient obtenu un pareil succès. Quand ils entrèrent dans Isan, la reine était assise sur son trône royal, le généralissime marchait en avant, suivi des thawads, qui marchaient d'après leur rang. D'innombrables présents furent apportés et placés devant la reine, étonnée de voir, chose nouvelle pour les yeux des Géorgiens, tant d'objets précieux, de pierreries et de perles. De son côté Thamar, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, fit célébrer des offices et des prières de nuit, répandit de grandes largesses parmi les orphelins et les veuves, combla les églises de riches présents et distribua leur part de trésors aux soldats. Un triomphe si extraordinaire méritait bien les vives et incessantes actions de grâces qui en furent rendues à Dieu. [2])

[1]) Cf. p. 298.

[2]) L'expédition que l'on vient de lire, et dont je n'ai trouvé les détails qu'ici et chez l'historien Vardan, comme on le verra dans l'Addition au règne de Thamar, ne peut s'expliquer que par l'imbécilité d'Aboubekr et d'Ousbek, petits-fils de l'atabek Ildigouz. Ces faibles dynastes, de qui Aboulféda ne parle jamais qu'avec mépris, laissaient la plupart des villes de leurs états gouvernées par leurs mameluks, et ne songeaient qu'à se plonger dans la débauche et l'incurie. Le témoignage de Vardan corrobore si bien celui de l'annaliste géorgien, que le fait dont il est question ici ne peut être révoqué en doute.

Il arriva alors un bien triste événement, la mort du généralissime Zakaria, fils de Sargis, précédemment généralissime, homme extrêmement considéré et doué de toutes les vertus, qui fut regretté du monarque et de tous les habitants du Karthli. En effet, il se distinguait entre tous les mthawars ses contemporains par une valeur sans égale et par la noblesse de son origine, car il descendait d'Artaxerxès à la Longue-Main. Il était arménien de religion, mais toutes les vertus divines et humaines brillaient en sa personne [1]). Ils ne laissait qu'un fils. Alors la reine appela Iwané, chef des msakhours, frère de Zakaria, et voulut l'élever au rang de ce dernier, en lui conférant le titre de généralissime; mais Iwané, au comble de l'étonnement, dit à Thamar: « L'honneur que vous me conférez est de beaucoup au-dessus de mon indignité. Je vous supplie de permettre que le nom de mon frère ne soit pas rappelé à propos de moi, car je rougirais d'occuper sa place. Si votre bonté veut se déployer en ma faveur, honorez-moi de l'atabégat. Quoique ce ne soit pas l'usage des rois de Géorgie d'avoir en leur présence un atabek, daignez me conférer cette nouvelle dignité, supérieure à toutes les autres, et usitée chez les sultans; car l'atabégat indique le père nourricier des sultans et des rois:
307 que ce soit donc la marque de votre bienveillance envers moi. » La reine y consentit et le nomma atabek [2]), ce que les rois n'avaient jamais fait ni accordé à personne. Le titre de chef des msakhours fut donné à Waram Gagel, fils de Zakaria [3]), homme honoré et heureux dans ses expéditions militaires. Tous deux restèrent ainsi habituellement devant Thamar.

Cependant la reine était à Dovin [4]), durant l'hiver; à Cola et à Tzélis-Tba, durant l'été; quelquefois elle passait dans l'Aphkhazeth, à Gégouth et à Tzkhoum. Dans ce temps-là les Mthiouls, les Phkhoels et les Didos commencèrent à se révolter. Les Didos mangent la viande crue, de bêtes étouffées. Chez eux plusieurs frères prennent pour épouse une seule femme; quelques-uns adorent un démon invisible, d'autres un chien noir, qui n'est représenté par aucun signe, et font bien d'autres choses de ce genre-là. Quant aux Phkhoels, ils adorent la croix, et se prétendent chrétiens. Ces peuples ayant commencé à faire des courses, à massacrer et à enlever des prisonniers, soit de nuit, soit en plein

[1]) Zakaria mourut, selon Vardan, p. 111, en l'an 1212 « au retour de la sanglante expédition » qui vient d'être racontée, դարձեալ յայսմ կռուրաձէ. Je ne sais pourquoi Tchamitch, t. III, p. 185, raconte sa mort en 1211. Car, comme les mots « au retour » n'indiquent pas un fait immédiatement accompli, on pourrait croire, si la suite des faits le permettait, que la mort de Zakaré arriva en 1214. V. l'inscription sur laquelle se fonde ce doute, dans l'Addition à ce règne, et Bullet. scient. t. X, p. 326; supposé même que ce texte ne paraisse pas entièrement concluant, du moins ce ne fut pas avant 1212: en un mot Zakaré précéda Thamar dans la tombe.

[2]) On a déjà vu, p. 291, Ioané Akhaltzikhel décoré du titre d'atabek.

[3]) C'était un autre Zakaré, dont on trouvera la généalogie dans l'Addition à ce règne.

[4]) Ici encore le M-it T porte, comme p. 299, le mot à physionomie arménienne [illegible], *au-dehors*: « cependant la reine était *à Ders*, durant l'hiver; à Cola et à Tzélis-Tba, en été. »

jour, la reine appella l'atabek Iwané, lui donna tous les montagnards du Dwaleth, de Tzkhra-Zma, du Khéwi, de Kkada, de Tzkhawad, de Dcharthal, d'Ertso et de Thianeth, et lui prescrivit de marcher contre eux. Iwané, agissant avec maturité, gravit la montagne de Khada, en franchit la crête, et passa chez les Phkhoels et les Didos, ce que personne n'avait fait auparavant et ne fera jamais: ils se trouvait donc entre les Dourdzoucs, d'un côté, les Didos et les Phkhoels de l'autre. Aussitôt que le bruit de son arrivée se fut répandu, les rois dourdzoucs accoururent avec des présents, fournirent des troupes, et se tenant en flanc, descendirent des hauteurs, pour attaquer, faire des captifs, tuer, incendier et courir le pays. Un nombre infini de Didos et de Phkhoels périrent. Quand Iwané eut séjourna là durant les trois mois de juin, de juillet et d'août, ces peuples, réduits aux abois, donnèrent des otages à l'atabek, et promirent de servir la reine et de payer le kharadj. En récompense de l'engagement solennel qu'ils prirent à ce sujet, on leur accorda la paix, et les Géorgiens, emmenant les otages, revinrent victorieux se présenter à leur monarque. «Puissante souveraine, dit Iwané à cette dernière, en exécution de vos ordres, j'ai ravagé le Didoeth et le pays des Phkhoels, qui vous résistaient.» Thamar le remercia beaucoup et lui témoigna encore plus de considération.

La paix régnait partout; l'empire de Thamar, gardée de Dieu, prospérait et s'agrandissait de jour en jour. Ses guerriers se délassaient en chassant, en jouant au mail; mais les thawads et gens de distinction ne s'éloignaient jamais de Thamar; ils se réjouissaient et étaient comblés des dons de la souveraine.

Maintenant comment quitter ces agréables récits pour des récits affligeants, car j'ai à raconter un événement triste pour tout l'univers. On rapporte au sujet de Jovien, fils du frère de Constantin, qu'un moine pleura la mort de ce prince [1]), en disant: «Pour- 308
quoi Dieu a-t-il privé les chrétiens d'un tel monarque, couronné par un ange, au vu et au su de tous?» Un ange lui répondit: «Moine, qu'est ceci? pourquoi sonder les jugements de Dieu? Cesse, je te l'ordonne, ces réflexions impies. Ne sais-tu pas que quand même, de l'orient à l'occident, il n'y aurait que des orthodoxes, ils ne mériteraient pas un souverain tel que Jovien? Que dire alors de la Grèce?» Il en était de même de la grande Thamar: la Géorgie, le monde entier n'étaient par dignes de l'avoir pour monarque. [2])

Thamar s'était retirée à Nadcharmagew, accompagnée de tous les didébouls et de tous les personnages de distinction; elle s'occupait à régler les affaires de son royaume,

[1]) Jovien, qui mourut en 364, après un peu plus de sept mois de règne, n'était pas un neveu de Constantin, mais fils du comte Varronianus, qui n'appartenait aucunement à la famille impériale; Lebeau, t. III, p. 149.

[2]) Le M-it T ajoute ici une tirade insignifiante sur la mort de Thamar, dont le trait le plus intéressant est que la reine fut enterrée à Gélath. Il y a aussi des vers d'un certain Arsen Iqawnel, et d'Ioané Dchrdchamli. Tout cela, surtout les vers, est dans un tel état, qu'il est impossible de rien y comprendre. Du reste, ce qu'on va lire ici, d'après deux M-its, est omis entièrement.

spécialement celles des églises et des monastères, lorsqu'elle fut atteinte, pour notre malheur, d'une maladie qui empira de jour en jour. Pour n'affliger personne, elle la cacha longtemps, mais en vain, car les remèdes ne la soulageaient pas, et elle fut obligée de tout révéler. En effet la faiblesse d'une femme ne pouvait rester sans atteinte au milieu de continuelles expéditions militaires, et ne pas en être altérée. A mon sens, ses fidèles serviteurs, qui négligèrent un mal pareil, sont grandement coupables. On l'amena en litière à Tiflis, puis, après quelques jours, on jugea qu'il fallait se hâter de la conduire dans les forêts, suivant son usage. On l'y conduisit, également en litière, et comme l'impitoyable maladie fit de nouveau progrès, on la transporta dans la citadelle d'Agarani. Toutes les prescriptions et l'art des médecins étant inutiles, là et en tous lieux on célébra des offices, on fit des prières nocturnes, continuelles. On ne voyait que gens éplorés, les riches comme les pauvres. Cependant les symptômes devenaient menaçants. Le jour baissait, le soleil était sur son déclin, l'horizon se couvrait de sombres teintes, les clartés de l'aurore s'obscurcissaient sous un rideau de nuages. Bientôt les joues de roses se flétrirent; les yeux qui, comme un lac de lumière, effaçaient le soleil, ne dardèrent plus que de pâles rayons; les mains infatigables à travailler pour les pauvres s'affaiblirent; les pieds, si actifs au service de Dieu, se replièrent: en un mot, tous les organes de la vie perdirent peu-à-peu leur caractère extérieur. Dans le découragement auquel tous étaient en proie, nul ne savait que faire: les mthawars se frappaient le visage, les pau-
309 vres se lamentaient, on se couvrait la tête de cendre et de poussière. L'atabek et tous les autres offraient à Dieu, en échange de celle de Thamar, leurs têtes et celles de leurs fils, et demandaient la mort, qui allait l'atteindre. «Périssons tous, criaient-ils, et qu'elle seule reste.» Ils gardaient les abords du palais, renfermant le lit, centre de nos douleurs; ils semblaient vouloir, si la chose eût été possible, empêcher la mort d'y pénétrer. Tout ce que l'on peut imager de souhaits et de chagrins était réuni là; mais celui qui appelle était debout à la porte, et son appel ne souffrait pas de retard.

En ce moment la sage Thamar eut le bonheur de déployer encore sa sagesse. Ayant mandé près d'elle tous *les dignitaires* [1]) de son royaume, la tête soutenue et solidement placée, elle leur dit: «Mes frères et mes fils, le juge terrible m'appelle à lui; plus redoutable que tous les rois de la terre, c'est lui qui ôte la vie aux souverains. Vous m'êtes tous témoins combien je vous ai chéris, que je n'ai manqué en rien de ce qui était utile ou agréable à chacun de vous, suivant ses prérogatives, tant que la divine Providence m'a permis d'être votre monarque. Maintenant, à mon tour, je vais rejoindre mes pères, j'entre dans une voie qui m'est inconnue, pour obéir à la volonté suprême, arbitre de la dissolution de la nature; je vous conjure tous de conserver chèrement un souvenir éternel de moi. Je vous laisse, pour héritiers de notre nom, les fils que le ciel m'a donnés, Giorgi et Rousoudan: recevez-les en ma place, ils rempliront le vide que je

[1]) Ce mot manque dans le texte, mais il me paraît impliqué dans la phrase «tous ceux de son royaume,» qui ne peut évidemment s'entendre de *tous les sujets* de Thamar.

laisse.» Après les avoir recommandés à son peuple, en présence de l'image du Christ et de la croix vivifiante, elle prononça ses dernières paroles, en souhaitant la paix à tous. «Christ, mon Seigneur, dit-elle, roi du ciel et de la terre, seul doué d'immortalité, je te remets le royaume que tu m'avais confié, ce peuple racheté de ton sang, ces fils que tu m'as accordés, et enfin mon âme.» Après ces paroles, tous sortirent en pleurant, et Thamar s'endormit du sommeil des justes, le 18 du mois de janvier: ainsi s'éteignit le soleil du Karthli, ainsi la tombe, montrant sa puissance, engloutit la vie de tous les chrétiens. [1])

Que peut-on ajouter ici? Si non faire retentir l'affreuse nouvelle, dire les ténèbres
sans clartés, la douleur sans consolation, car lorsque tous sont affligés, qui voudra con-
soler les autres? Le monde prit un aspect hideux, toutes les têtes furent rasées; de ses 310
honneurs, chacun ne conserva que le titre; les entrailles de la terre furent elles-mêmes
ébranlées par les sanglots, tous endossèrent le cilice; il semblait que le ciel et l'univers
entier prissent part à notre douleur. Le corps de la reine fut alors enlevé et déposé pour
quelques jours à Mtzkhétha, puis définitivement placé à Gélath, dans sa sépulture, au
milieu des nobles dépouilles des grands rois, ses père et aïeux, et sa couronne passa à
Lacha, son fils. [2])

Tout signe de joie disparut de la Géorgie, et les bouches, où revenait constamment le nom de Thamar, devinrent muettes. En effet, sur chaque maison on lisait précédemment le nom de la reine, en acrostiches louangeurs, on trouvait son éloge écrit, comme ornement, sur les sceaux, sur les cimeterres, sur les instruments de musique; toutes les bouches étaient prêtes à s'ouvrir pour exprimer quelque parole flatteuse, en son honneur; les enfants des bergers, tout en traçant leurs sillons, la chantaient dans leurs vers; les musiciens de l'Iraq mêlaient son nom aux accords de leurs harpes, aux sons de leur luth; les matelots francs et grecs répétaient sa gloire sur les flots, en voguant par un bon vent; en un mot, tout l'univers était plein de sa grandeur, et toute nation chez qui son nom seul était parvenu la glorifiait. Qu'est-il besoin de dire que, d'une extrémité du monde à l'autre, ses actions étaient connues, ainsi que le témoigne tout ce dont nous avons été témoins?

Suivant la parole du sage, je ne pense pas que celui-là soit exempt de blâme, qui

[1]) Ici la même main qui a fait tant de corrections et de notes dans le M it R a écrit en marge: «l'an 411 du cycle pascal,» équivalant à 1191 de J.-C. Suivant Wakhoucht, Thamar mourut en 421—1201. J'espère pouvoir établir que ce fut bien plus tard encore, i. e. au plus tôt en 1212. V. l'Addition . . . ; Chronologie du règne de Thamar.

[2]) Une autre tradition porte que la reine Thamar fut enterrée dans une des cryptes de Wardzia, où l'on voit même un cénotaphe que l'on dit être le sien; Dubois, Voyage autour du Caucase, t. II, p. 319; cf. ib. p. 279. Pour l'épitaphe qui passe pour avoir été mise sur sa tombe, v. Mém. de l'Ac. des sc. VIe sér. sc. mor. et pol. t. IV, p. 359. Je ne suis pas plus instruit aujourd'hui qu'il y a huit ans, à cet égard.

entreprend une chose au-dessus de ses forces; car le résultat d'une pareille tentative semble un fétu de roseau sec, auprès d'une masse d'or pesante et précieuse. Qui pourrait, en effet, parler dignement de Thamar? que faut-il louer en elle, en premier et en dernier lieu; l'humilité sans bornes, la majesté sans pareille, la douceur parfaite et la sévérité tempérée, la sensibilité affectueuse, la clémence compatissante, l'innocence sans astuce, la droiture sans détours, la bonté pour tous, la générosité sans faste, et, le principe de tous biens, la crainte du Seigneur, la piété sincère? Ces vertus, elle les posséda mieux que personne autre: ainsi que l'attestent les royaumes voisins de la Géorgie. Combien de rois tombés dans l'indigence, et qu'elle a enrichis; combien, dépouillés par l'usurpation, recouvrèrent par elle leurs états; combien de fugitifs elle réintégra dans leur autorité, combien de gens condamnés à mort elle en préserva! Par exemple la famille des Charwanchah, celle des commandants de Derbend, les Ghoundz [1], les Osses, les Kachags [2], ceux de Carnoukalak, de Trébisonde, obtinrent par elle une existence indépendante, sans inquiétude de la part de leurs ennemis.

En ce qui concerne la loi de Dieu, nul ne fut zélé comme elle, humble à courber
311 la tête devant ses prescriptions: elle l'emporta même en cela sur Théodose-le-Grand. Les prières et les veilles se pratiquaient dans son palais, peut-être plus assidûment que chez des ermites; quant aux jeûnes, dirai-je que les personnes de la cour eussent servi de modèles à des moines, de stimulants pour les tièdes? Parlerai-je de son amour pour les moines et pour les prêtres? Toujours elle avait près d'elle des hommes vivant sous la règle; elle leur assigna des logements au voisinage du lieu de son repos, elle leur fournissait la nourriture et tout ce qu'ils désiraient pour leurs besoins; quelqu'un d'entre eux était-il malade, elle allait en personne les visiter, les consoler, préparait leur lit et leur coucher. Elle avait aussi désigné des surveillants de confiance pour les pauvres, auxquels elle distribuait, sans en retrancher un grain de blé, la dixième partie des revenus perçus par elle, de son royaume et des pays étrangers. Malgré cela, elle osait à peine croire faire le bien devant Dieu. Au premier moment de loisir et de solitude, elle prenait la quenouille ou l'aiguille, et distribuait elle-même aux prêtres et aux moines les ouvrages de ses mains. C'est ainsi que, ferme dans ses principes, et désireuse de plaire au Dieu de bonté, elle considérait non le commencement des choses, mais la fin, et, comme le soleil, répandait sur tous sa lumière avec une égale considération: que sa bonté, comme celle de Dieu, s'étendait à tous, qu'elle savait tirer parti du temps et affermir des amitiés qu'aucune intrigue mauvaise et condamnable ne lui avait conciliées.

Jamais, en ce qui touche l'administration, elle ne montra de paresse ni de négligence, jamais sa pensée ne fut oisive à l'égard des soins dont elle était chargée, jamais

[1] I. E. les Khoundzakh.

[2] Les Kesseks, Kazaks ou Tcherkesses, les Kacors des annalistes russes. Excepté les expéditions d'Arzroum et de Trébisonde, mentionnées p. 291, 299, la biographie de Thamar ne fait pas connaître ses rapports avec les autres peuples ici mentionnés.

les choses qui effraient notre faiblesse ne lui parurent pénibles, jamais elle ne manqua de modération ni ne perdit de vue sa dignité; maîtresse d'elle-même, dans les douceurs de ses prospérités, elle savait se montrer forte dans les circonstances difficiles, et par un heureux mélange, résumer en sa personne la perfection de toutes les qualités.

Elle conserva dans toute sa pureté l'orthodoxie à l'égard de celui qui donne l'être [1]; elle faisait ses efforts, pour qu'en traçant son cercle la ligne ne déviât point irrégulièrement ni en dehors, pour que la corde ne débordât [2]) point, par excès, ne rentrât point, par diminution de tirage, et, par une modération tout à la fois prudente et extrême, par un tempérament s'étendant à tous les points, elle arrivait à décrire une ligne partout en harmonie; sachant régler ses passions, elle était désirée autant que désirable, elle attirait, comme elle était attrayante, obtenait des louanges, comme elle les méritait, des félicitations, comme elle en était digne: en un mot, il n'est pas une seule qualité qu'elle ne possédât.

Elle humilia les gens révoltés contre elle, éleva ses amis, ne chercha point à être sans voisins ni à réunir maison à maison, le champ d'autrui avec le sien. Contente de l'héritage de ses pères, elle ne voulut point se faire une réputation d'injustice et de cupidité: aussi la justice suprême se prononça-t-elle pour ses droits. Au lieu d'employer la 312
menace et la terreur, à l'égard de ses voisins, elle sut les protéger contre tout envahissement, et les rendre eux-mêmes terribles à leurs ennemis. Elle avait en horreur cette insatiable avidité, pareille à celle de la sangsue qui ne [3]) .... aucun fruit vénéneux, aucune chose heurdrie. Elle siégeait comme arbitre, entre elle et ses voisins, pour prévenir la guerre, pour les empêcher de faire peser l'un sur l'autre le joug de la violence; elle était entre les rois, par ses exemples, comme un autre Salomon, et ne désira pour soi pas un morceau de corde. Aussi tous ceux qui entendirent son nom, les plus grands souverains eux-mêmes, estimaient-ils comme rien leur prospérité, s'ils étaient privés du bonheur de la voir. La mer entière semblait tracer autour d'elle un cercle, et elle, comme un nuage, répandait sur tous une pluie bienfaisante.

[1]) [illegible] [illegible]; le premier mot est évidemment l'arménien ուղղափառ orthodoxe, et je crois que le second se rapporte au dogme de la procession, consigné dans le Symbole. Quant à l'emploi d'un mot arménien, il n'étonnera pas celui qui a remarqué précédemment, p. 309, ბოთისა, de բոթ, mauvaise nouvelle, ou, comme dans mon M-it [illegible] դառնաբոթ, triste mauvaise nouvelle, qui appartient à la même langue, etc.: peut-être avait-il cours en Géorgie au XIIIe siècle, ou du moins il peut mettre sur la voie de la nationalité du Biographe.

[2]) Ici l'auteur emploie une métaphore tout-à-fait incohérente, dont le mot *débordât* indique le commencement, tandis que j'ai modifié la fin, « pour que la corde ne débordât point par excès de bouillonnement (დუღილს); » évidemment l'auteur a mêlé ensemble et l'excès de longueur d'une corde trop tirée, et le débordement d'un liquide qui bout à gros bouillons.

[3]) Il doit manquer ici un verbe, que je n'ose suppléer, parce que le sens me paraît faux.

Etudiez tous les livres qui renferment l'éloge des rois anciens et nouveaux, vous verrez que les mérites de Thamar l'emportent réellement sur ceux de ses prédécesseurs. Elle lisait avec joie toutes les histoires et recevait avec respect l'instruction. Elle touchait [1]) avec tendresse, reprenait avec douceur, châtiait avec clémence, se courrouçait avec compassion, se modelait sur la divinité, afin d'être irréprochable. Elle était la lumière des sages et des insensés, brillante et brûlante tour-à-tour. Elle était comme un frein pour ceux qui bondissaient hors des limites, comme un éperon pour les négligents, un modèle de retenue pour les vieillards, une verge de fer pour les jeunes gens; elle protégeait avec sagesse ceux qui marchaient dans la droiture, frappait impitoyablement les scélérats. Par-là elle maintint les docteurs dans la crainte, les prêtres dans les bornes de leur état, les moines dans la régularité des moeurs; les mthawars apprirent à suivre la voie de la sainteté, le peuple s'affermit dans l'habitude de servir Dieu avec crainte et leurs maîtres avec loyauté; les enfants furent dressés à détester l'indécence et le vice; l'impureté, l'inconduite, le déchaînement des passions de la jeunesse, furent des choses inconnues, du temps de Thamar, car ceux-mêmes qui vivaient à sa cour et dans son palais avaient horreur de ces abominations. Ce fut en observant de la sorte les commandements de Dieu qu'elle mérita sa faveur, que Dieu bénit ses jours, lui donna la fécondité et, selon la parole de l'Ecriture, «La lumière brillait pour le juste, dès l'aurore; son épouse était pour lui la joie du milieu du jour, et le soir il s'endormait en paix sur son lit: Dieu répandait sur lui les charmes de l'honneur, et sur ses heures ceux de la paix [2]).» Durant le règne de Thamar la face du Seigneur ne s'arma point de sévérité, parce que jamais elle ne détourna sa main de la demande des veuves, des orphelins et des opprimés. Ses jours s'écoulèrent dans la joie, parce que chaque jour elle réjouissait les pauvres et les infortunés; enfin elle s'en-alla et s'endormit avec ses pères, laissant
313 deux enfants, Giorgi et Rousoudan, tous deux beaux, attrayants, désirables, dignes d'éloge, à visage de roi [3]), remplis de prudence, ornés de sagesse, parfaits en tous biens. Dans un règne de 23 ans [4]), Thamar avait su concentrer ce qui constitue une bonne administration.

Je termine ici l'arrangement de mon discours, en donnant à ceux qui viendront la victoire sur tous ceux d'aujourd'hui, en leur laissant le moyen de trouver des paroles plus éloquentes pour exprimer ce que j'ai dit. Je me tairai donc, pour leur faire honneur.

---

[1]) [illegible]; peut-être [illegible] «qui fait des reproches.»

[2]) Dans ce passage, tiré de l'Ecriture-Sainte, tous les verbes sont au passé, afin de pouvoir le faire rapporter tout à-la-fois et au juste, en général, et à Thamar, en particulier; mais les genres, qui manquent en géorgien, empêchent qu'en français la symétrie ne soit parfaite.

[3]) Sur l'emploi du mot [illegible], «noble, royal,» v. sup. p. 430, n. 3.

[4]) Cf. p. 300 «dans la 23e ou 24e année de Thamar;» depuis lors il s'est accompli plusieurs faits dont les dates supposent une continuation de règne.

61e roi, Giorgi IV, dit Lacha, nom signifiant en langue aphsare «celui qui éclaire le monde;» fils du roi des rois Thamar, Bagratide (règne 10 ou 11 ans, 1212—1223).

La bienheureuse [1]) *Thamar* avait, sa vie durant, placé la couronne sur la tête de son fils, nommé Lacha. Celui-ci était âgé de 13 ans lorsqu'il reçut la couronne royale, et que la reine Thamar le salua roi. Quand Thamar mourut, laissant son fils âgé de 18 ans, les Géorgiens éplorés, gémissants, meurtrissant leurs têtes, étaient en proie à la douleur; car les habitants de ce royaume se voyaient, touts vivants, précipités dans l'enfer: certes, ils avaient bien raison. Après cela le fils de Thamar, Lacha-Giorgi, entra dans l'exercice de la royauté. Il était robuste de corps, archer intrépide, adroit à la chasse, présomptueux, fantasque et d'autant plus arrogant que sa pieuse mère, d'heureuse mémoire, avait réduit à l'obéissance tous ses ennemis, qu'elle avait laissé son royaume jouissant d'une paix profonde, que tous ses voisins, ceux de Gandza et des environs, ceux de Nakhtchéwan, de Carnoukalak et beaucoup d'autres lui payaient tribut, et venaient lui apporter des présents et le kharadj. Dans ce temps-là le roi se réjouissait, on se divertissait, de toutes parts on se livrait à la joie, au plaisir.

Cependant ceux de Gandza [2]) commencèrent à se révolter et à ne plus payer d'impôt au roi: ce qu'apprenant Lacha, il convoqua toutes les troupes de la Géorgie, en-deçà et au-delà des monts Likh [3]), et Ioané Mkhargrdzel, qui venait de recevoir de sa mère le titre d'atabek, supérieur à celui de tous les autres éristhaws, et qui était vizir de la porte royale. «Depuis, lui dit-il, que ma bienheureuse mère, brillante entre les souverains, m'a laissé la royauté, tous les ennemis de mes père et aïeul sont restés jus- 314
qu'à ce jour mes tributaires et soumis à mes volontés. Maintenant l'atabek de Gandza s'est mis à me mépriser et refuse de me payer tribut: j'ai donc résolu de châtier Gandza et de vous charger de cette entreprise; car c'est par votre force et avec votre concours que mes père et aïeul ont entièrement triomphé de la puissance des sultans. Recevez de moi, en ce jour, la confirmation de vos honneurs et prérogatives et marchons contre

[1]) Le texte dit seulement: cette bienheureuse; comme si la biographie de Lacha-Giorgi n'était qu'une continuation de celle de sa mère, et de la même main. = Le M-it T ajoute ici même une phrase mal construite et sans aucune valeur.

[2]) Gandza ou Gandja faisait partie des domaines héréditaires d'Uzbek, l'un des fils de l'atabek Pahlawan, fils d'Eldigouz, prince imbécille, lâche et crapuleux, qui s'était laissé enlever la meilleure partie de ses possessions, tant par le Khorazm-Chah que par divers Mameluks de son père; Abulf. Ann. Mosl. t. IV, p. 211, 257, 267. Probablement ces petits chefs s'arrangeaient, suivant leurs intérêts personnels, avec leurs voisins, et Gandza achetait ainsi la sécurité du côté des Géorgiens; mais je ne suis pas en mesure de dire quel était, à cette époque, le maître de Gandza. Du reste il me semble que l'expédition dont il va être parlé fut entreprise dès le commencement du règne de Giorgi, peut-être en 1213 ou 1214.

[3]) Le texte porte: «Toutes les troupes Imères et Amères;» expressions que je commencerai moi-même à employer, comme plus brèves et plus significatives.

Gandza, afin d'apprendre à nos autres ennemis à ne pas nous mépriser. Avec l'assistance de Dieu, sous les auspices de la croix adorable et par votre bravoure, nous vaincrons nos ennemis et tous les peuples révoltés contre nous. »

A ces paroles, tous les grands du royanme témoignèrent leur joie et leur approbation: « C'est, dirent-ils, une grande consolation pour nous, que Dieu nous ait donné en vous un héros intrépide, digne émule de Gorgasal et de David. Avec l'assistance de Dieu et par votre force, nous triompherons des ennemis de votre majesté, et nous forcerons tous les rebelles au repentir. » Ayant alors résolu l'expédition contre Gandza, le roi en personne partit à la tête de ses troupes. Ceux de Gandza n'opposèrent aucune résistance, et leur territoire fut dévasté: on y fit des prisonniers et un immense butin, après quoi on investit la ville. Pendant ce blocus, qui dura longtemps, il y eut chaque jour des combats aux portes de la ville, oú se rendaient, pour se battre [1]), des guerriers d'élite des deux armées. Le roi ayant alors voulu faire le tour de l'enceinte, avec un petit corps de troupes, comme il se trouvait, du côté du Mtcouar, dans le bas de la ville, les habitants en eurent connaissance, et dix mille d'entre eux prirent les armes. Le roi n'avait avec lui que 4000 soldats, la plupart Meskhes. D'un côté c'étaient les Mkhargrdzels, de l'autre ceux du Hereth et du Cakheth, du Somkheth, du Karthli et de Thor; plus loin, les Aphkhaz, les dadian et bédian [2]), et ceux d'au-delà du mont Likh, qui se reliaient l'un à l'autre. Comme donc le roi s'avançait, les portes de la ville s'ouvrirent, et les ennemis fondirent sur lui, comme des bêtes furieuses. A la vue de leur multitude le roi Lacha communique à ses troupes l'ardeur qui l'anime; les soldats, de leur côté, se dévouant à la mort pour leur roi, s'écrient: « Nous braverons tous les dangers, et nous affronterons le trépas, afin de ne pas déshonorer le premier engagement de ton règne. » On s'élance alors de part et d'autre, il s'engage un combat furieux, et les plus braves de Gandza tombent en grand nombre sous le fer. Le roi lui-même, à l'avant-garde, chargeait avec bravoure et intrépidité, en compagnie de Bibla, fils de
315 Qouarqouaré Djaqel, de Botzo Gourcélel [3]) et de Memna [4]), fils de Botzo, qui étaient

[1]) Ici le M-it T se sert du mot [illegible], qui m'est inconnu. Peut-être faut-il [illegible], dont l'analogue, [illegible], se trouve p. 340 de notre texte, et signifie « un engagement, ordre de bataille. »

[2]) Au lieu de დადიან ბედიან, Wakhoucht écrit, p. 64 (à tort, suivant moi), ბედიელ დადიანი; car, bien que Bédian et Bédiel soient deux formes du même mot, le premier indique l'éristhaw et le second l'évêque de Bédia.

[3]) Quoique mes M-its portent ici *Gourcel*, j'écris autrement, parce que le même mot reviendra, sous la forme que j'ai adoptée, p. 347, 361, 370: au reste, pour l'origine de ce titre, v. p. 378, 388.

[4]) Le M-it R porte ბოცოს ძე მემნას, mais à la p. 328 on trouvera le nom de « Memna, fils de Botzo. » Comme ce nom est déjà connu par l'histoire de la révolte d'Ivané Orbélian contre Giorgi III (Add. au règne de ce prince), j'ai dû le rectifier ici.

Botzo Djaqel, ou commandant de Djaq, citadelle située sur l'un des affluents de la rivière d'Akhal-Tzikhé, vers l'O., me paraît être le plus ancien personnage connu de la famille des atabeks du Samtzkhé. J'ai eu l'occasion de voir, à Akhal-Tzikhé, un vieux Synaxaire, khoutzouri, parchemin, sur les marges

dans le premier corps. Témoins d'une telle intrépidité, ceux de Gandza s'enfuirent bientôt devant eux et furent poursuivis jusqu'aux portes de la ville, où un très petit nombre d'entre eux réussirent à rentrer. La plupart furent faits prisonniers, et quelques-uns périrent. A cette vue les femmes se frappaient la poitrine, arrachaient leurs colliers et leur chevelure, poussaient des cris et des hurlements. Cependant, au bruit du combat, qui se faisait entendre de toute part, les troupes assiégeantes accoururent du côté du roi; ce prince, que Dieu avait préservé de toute atteinte, s'avança à leur rencontre, avec les thawads et les braves guerriers de son avant-garde; alors les didébouls de l'armée et l'armée entière décidèrent que le roi ne combattrait plus et ne s'avancerait plus jusqu'aux portes de la ville. Pour lui, descendant de cheval, ils les pria d'oublier et de lui pardonner son inexpérience. Ce fut ainsi qu'ils revinrent, bien joyeux, à la tente royale, où on se livra au plaisir, sans oublier de récompenser les troupes.

Réduit aux abois, l'atabek de Gandza supplia qu'on lui imposât le même tribut qu'auparavant; le roi, y ayant consenti, fit rendre les prisonniers moyennant rançon, se mit en marche et revint à Tiflis, comblé de présents, de perles, de pierreries et de trésors de toute espèce. La Géorgie se remplit alors de marques de sa munificence, car il surpassait tous les rois en générosité et n'était envieux de personne. Il se distinguait par son assiduité à prier, à jeûner, à faire du bien et à rendre la justice. Vers la fin, cependant, la compagnie de gens dépravés le fit tourner au vice. Comme il est écrit de Salomon, qu'il fut égaré par les femmes, lui aussi le fut par des hommes vicieux, ainsi que le fera voir la suite de ce discours. Comme il se livrait au repos, chassait et se divertissait avec ses compagnons de boisson, il tomba dans la perversité, ainsi qu'il est écrit des Israélites: « Ils s'assirent pour boire et pour manger, et ils se levèrent pour chanter. » La boisson et les chants l'enfoncèrent dans la crapule, et la bonne chère dans la débauche. Il éloigna les vizirs de la bienheureuse reine, qui lui faisaient connaître les principes de sa mère, se livra au plaisir de boire avec des gens de son âge, en compagnie de femmes déréglées, et en vint à ce point d'abrutissement, qu'un jour, à Tiflis, chargé de boisson, il se laissa emmener par ses compagnons, chez des cavaliers [1]), pour y assouvir leurs penchants honteux. Les cavaliers, qui ne s'attendaient pas à voir le roi, et étourdis d'ailleurs par l'ivresse, le battirent vigoureusement et lui firent perdre la vue, de l'oeil droit. Cette nouvelle causa un tel chagrin aux thawads karthles et principalement à l'atabek Iwané, ainsi qu'à Waram Gagel, fils de Zakaria [2]), qu'ils cessèrent

duquel reviennent sans cesse les noms de Botzo, moine sous le nom de Basili, d'Iwané-Memna, de Chalwa et d'Iwané, de Bechken, fils de Botzo; des princesses Khorachan et Sagdoukht. La ressemblance des noms et l'âge présumé du M-it, car rien ne m'en a fait connaitre la date, m'ont porté à penser qu'il s'agit des personnages ici nommés; cf. sup. p. 410, 424. Le M-it provient du monastère d'Ali, dans l'Adchara ou dans le Chawcheth, et se trouve aujourd'hui à l'église de Se-Marine, à Akhal-Tzikhé.

[1]) [illegible]. Je pense que c'était un corps de cavaliers étrangers, servant dans les troupes géorgiennes.

[2]) Cf. p. 414, n. 3.

de fréquenter le palais. « Nous cesserons, lui dirent-ils, de te reconnaître pour roi, si
316 tu ne renonces à la fréquentation de gens vicieux et à tes mauvaises habitudes. » Le roi témoigna du regret et promit de ne plus rien faire sans leur conseil, mais ils ne purent le décider à prendre une épouse. Comme il éprouvait cet entraînement qui porte à se satisfaire avec les femmes, étant allé dans une localité du Cakheth, nommée Wélis-Tzikhé, il y vit une femme fort bien faite, et dominé par une fantaisie soudaine, qui lui fit oublier David et sa conduite envers l'épouse d'Urie, il emmena aussitôt avec lui cette femme, qu'il aima extrêmement [1]). Elle devint enceinte et mit au monde un fils, qui fut nommé David, le même qui, après avoir subi de rudes épreuves, devint roi, ainsi qu'on le verra plus bas, dans ce discours. Le roi chargea de l'éducation de l'enfant sa soeur Rousoudan, car tous deux avaient l'un pour l'autre une amitié surpassant tout ce qu'on vit jamais entre frère et soeur.

Pendant que Lacha jouissait de cette tranquillité et de tant de succès, les peuples tributaires apportaient de toutes parts des dons et des présents à la tente royale; il parcourait ses états, montrant un visage joyeux et s'occupant de régler les affaires; chassait à Adjameth, à Tzkhoum et dans l'Aphkhazeth, et pourvoyait aux nécessités du pays. Au mois d'août, il venait à Tiflis; en hiver, il passait à Dovin, en Arménie, et de là faisait la guerre à ceux de Gandza; en été, il se portait aux sources du Mtcouar et s'arrêtait à Cola, où les tributaires arrivaient, de Khlath, de Grèce, avec des présents.

Comme, au sein de ses plaisirs, il refusait de prendre une femme légitime, les catholicos, les évêques et les vizirs se rassemblèrent et lui dirent: « Il ne convient pas qu'au lieu d'une épouse tu aies une servante. Suivant ce mot de l'apôtre saint Paul, parlant pour J.-C., « Le mariage est saint, et la couche sans souillure; mais Dieu condamnera le fornicateur et le débauché. » Le roi ayant refusé de les écouter, ils enlevèrent la femme de qui David était le fils et la rendirent à son époux. Malgré cela, il ne se maria point et resta sans épouse.

Ce Giorgi-Lacha était, ainsi que nous l'avons dit, brave, décidé, énergique, présomptueux, arrogant, fantasque, magnifique, ami de la bonne chère, du vin et des plaisirs sensuels. Comme dans ce temps-là la paix régnait dans le pays, on ne songeait qu'à boire et à manger. C'est à ce propos que les saints pères écrivent qu'il y a trois mobiles pour les passions, qui enfantent tous les maux: la concupiscence, la cupidité et l'amour de la gloire, dont les fils aînés sont la fornication, l'adultère, la colère, la tristesse et l'or-
317 gueil. De ces vices dérivent les amours charnelles, les fantaisies déréglées: mais ce n'est pas ici le lieu de les décrire. C'est ainsi, suivant le prophète, que Jacob, après avoir mangé, s'est trouvé repu, s'est engraissé, a pris de l'embonpoint et abandonné Dieu, son créateur, et qu'il s'est révolté contre son sauveur céleste. Il en fut de même de la

[1]) Wakhoucht dit positivement, p. 65, ce que le présent texte fait supposer, et ce qui sera affirmé plus bas, que la maîtresse du roi était une femme mariée.

nation géorgienne : une fois rassassiée, elle s'est divertie et a pris la voie perverse de la fornication et de l'ivrognerie. Des insensés, des hommes immoraux, indignes d'être à la cour du roi, vivaient maintenant au palais ; quant aux deux catholicos [1]), aux thawads du royaume, et surtout à l'atabek Iwané, ils en étaient si contrariés que, ne pouvant souffrir le séjour de la cour, ils s'éloignèrent et vécurent chacun de son côté : ce qui fut la cause de la multiplication des crimes qui amenèrent la désolation du Karthli, ainsi qu'on le verra plus bas dans cette histoire. [2])

Histoire de Tchingiz-Qaen [3]) et de son apparition dans la terre d'orient.

Dans la terre située du côté de l'orient et nommée Tchin-Ma-Tchin, au lieu dit Qaraqouroum [4]), il parut des hommes extraordinaires, tout-à-fait étranges de visage, de moeurs, de manières et d'aspect, dont il n'est parlé dans aucun livre ancien ; car leur langue, leur aspect, leur vie, tout est extraordinaire. Ils ne connaissaient pas le goût du pain et ne se nourrissaient que de la chair et du lait des bestiaux ; ils avaient une belle stature, des membres forts et robustes, de beaux pieds [5]), la peau blanche, les yeux bridés, grisâtres, obliques et saillants, de grosses têtes, une chevelure noire et fournie, le front plat, le né si écrasé, qu'il était moins proéminent que les joues et ne laissait voir que de petites narines : telle était leur étrange physionomie [6]). Ne soyez pas

[1]) Ces deux catholicos seront encore mentionnés p. 323 (cf. p. 239, n. 6) : c'est un fait inexplicable.

[2]) L'histoire du règne de Giorgi se poursuit p. 323.

[3]) Je conserve cette forme géorgienne, parce que c'est la vraie représentation du tartare *Khakhân*, du persan قاعن, puis du géorgien ყაან, d'où dérive ყაენ. Les deux dernières formes se conservent, exclusivement à toute autre, dans les livres géorgiens. Khakhân, nom du chef suprême des Mongols et de leurs successeurs en Perse, est un autre mot que *khan*, titre des gouverneurs persans, héréditaires ou non.

Sur les commencements des Mongols, on peut voir le Précis que j'ai ajouté à la fin du t. XVII de la nouvelle édition de l'histoire du Bas-Empire. Les matériaux ne me manqueraient pas, mais dans un ouvrage aussi étendu que celui-ci, je crois devoir plutôt viser à la concision.

[4]) La ville de Qaraqouroum n'existait pas encore, puisqu'elle fut fondée par Ogodaï, fils et successeur de Tchingis-Khan. Au reste la tribu des Mongols résidait vers les sources des rivières Onan et Kéroulan, affluents du grand fleuve Amour, qui se jette dans la mer de Chine. Quant à la ville qui devint plus tard la capitale des établissements mongols, elle fut fondée sur la rive gauche ou septentrionale de l'Orkon, affluent de la Sélinga, et non loin de leur jonction ; S.-Martin, Mém. t. II, p. 278.

[5]) Un beau teint ? v. le texte et la conjecture.

[6]) M. S.-Martin remarque à ce propos, Mém. t. II, p. 263, que sans doute on aura pris pour des Mongols les Turks servant dans leurs armées, et qui, au contraire du type mongol, peu gracieux suivant les idées européennes, étaient une belle race d'hommes. Et. Orbélian (éd. S.-Martin. Mém. t. II, p. 119) s'exprime à-peu-près de la même manière que l'auteur géorgien ; et Ciracos, cité par Tchamitch,

étonné si, chez eux, tous les hommes et les femmes étaient doués de beauté. Avec cela c'étaient des archers braves et choisis, ayant des arcs très forts et ne manquant jamais le but, sans qu'aucune armure tînt contre leurs coups; c'étaient surtout de redoutables cavaliers, élevés à cheval dès leur bas âge et ne portant d'autres armes que l'arc et la flèche. Il y a vraiment lieu de s'étonner d'une chose: à les voir, on eût dit des insensés, et pourtant leur sagesse, leur habileté étaient sans bornes. Ils parlaient peu et ne disaient jamais un mensonge. Incapables de partialité envers qui que ce fût, grand ou petit, surtout en ce qui concerne les décisions de la justice, ils observaient les excel-
318 lentes lois établis par Tchingiz-Qaen, qu'il serait trop long d'énumérer en détail. Leur religion consistait, sans plus, à adorer un seul Dieu immortel, la face tournée vers l'orient, en faisant trois génuflexions, plaçant sur la paume de la main et faisant claquer le doigt du milieu.

Les Oughours adoraient une idole, qu'ils nommaient Kourdjin. [1]) Ils avaient aussi inventé une écriture composée de peu de signes, à savoir de 16 lettres, avec lesquelles ils écrivaient des livres faciles à saisir et à comprendre [2]). Ils avaient également imaginé une sorte de calendrier de 12 ans, contenant les noms de 12 animaux [3]) qui, tour-à-tour, devaient dominer une année; comme autrefois les Grecs désignaient par 12 signes zodiacaux les constellations du soleil et de la lune, et à chacune de ces constellations 30 mansions du soleil, pendant autant de jours, ce qui était, non pas des animaux, mais des signes zodiacaux [4]); de même aussi ces peuples attribuaient à chaque animal la domination d'une année; et quand la douzaine était finie, ils recommençaient, ainsi que

t. III, p. 205, en faisant des Mongols une description du même genre, insiste pareillement sur la petitesse de leurs pieds. Ciracos n'est pas du même avis que les auteurs ci-dessus à l'égard de la beauté des Mongols; M-it du Mus. as. p. 130.

[1]) Cette phrase ne se trouve ici que dans le M-it T, qui porte [illegible], *les Oulours;* on la retrouvera dans notre texte, un peu plus bas, avec variante.

[2]) L'alphabet mongol se compose, en effet, de 7 voyelles et de 17 consonnes, qui, par différentes additions pour marquer les voyelles longues, les consonnes aspirées et nazales, forment réellement 50 signes différents; Schmidt, Gramm. mongole (en russe), S.-Pét. 1832, in-4°, p. 1, et Planche, p. 5. Jusqu'au règne de Qoubilaï, les Mongols se servirent de l'alphabet ouïgour ou syro-tartare, emprunté aux Nestoriens de la Haute-Asie. Plus tard un pontife mongol, Saadja Bandida, le compléta à l'usage des Mongols; Phakba, successeur du précédent, inventa un autre caractère, tibétain-mongol, qui fut peu employé, à cause de la difficulté de le tracer; enfin, au commencement du XIVe siècle, un certain Tsordji-Osir amena l'alphabet mongol à l'état complet où l'on le voit à-présent; Rémusat, Recherches sur les langues tartares, p. 31—35.

[3]) L'auteur, pour plus de clarté, se sert des mots [illegible] (*ἄλογον*), une tête de bétail, et [illegible] (*ζῶον*), un animal; je pense qu'il suffit de traduire par le terme le plus générique.

[4]) L'auteur emploie ici et plus haut le mot [illegible] *mesures;* mais malgré l'accord des deux manuscrits, je crois qu'il faut lire [illegible], signes zodiacaux, comme dans le M-it T; v. sur l'Uranographie mongole, un Mémoire de M. A. Rémusat, dans le t. IV des Mines de l'orient.

cela se pratique pour les cycles de 19 et de 13 ans, pour les épactes et pour les six additionnels [1]). En effet comme, après 19 ans, le cycle recommence *chez nous*, le cycle recommence, *chez eux*, après 12 années, dont voici les noms : Qalghoundjil, année de la souris ; Oukourdjil, du boeuf ; Pharsindjil, du tigre ; Thawlindjil, du lièvre ; Louildjil, du dragon ; Moghildjil, du serpent ; Morildjil, du cheval ; Qouidjil, de la brebis ; Métchindjil, du singe ; Thaghandjil, du coq ; Nokhindjil, du chien ; Qaqaïndjil, du pourceau : tels sont les noms des 12 animaux [2]) à qui ils attribuent la domination de chacune des 12 années, en commençant par le Qalghoun, ou la souris, et ainsi de suite. C'est de cette manière qu'ils supputaient les années, comme nous Géorgiens par le koroniconi ou cycle.

Ils avaient, pour religion, la coutume d'adorer un seul Dieu, nommé en leur langue *Thengri*, et mettaient en tête de leurs livres : Mangou Thengri Koutchoundour, i. e. Par la puissance du Dieu immortel [3]). Ils ne s'abstenaient que d'un petit nombre de mets, et mangeaient toute espèce de chair : celle du chat, du chien et d'autres animaux. Ils étaient et sont encore divisés en un grand nombre de tribus, dont nous mentionnerons seulement douze. La première est celle des Sagirs, puis les Hinds, les Qaths, les Djalirs, les Oïrds, les Souldous, les Nihms, les Qonghards, les Mangouths, les Thangouths, les Qiaths, les Oughours. Ces derniers adorent une idole nommée Koundjith [4]).

[1]) [illegible], est le cycle lunaire, de 19 ans ; [illegible], le nombre d'or, toujours nommé de la sorte en géorgien ; [illegible], l'épacte, composée des *six additionnels* [illegible], qui sont les six jours manquant aux mois lunaires pour faire des mois solaires de trente jours, et de cinq [illegible], ou *cinq* jours des mois solaires de 31 jours, qui, réunis aux 6 précédents, donnent les 11 jours d'épacte annuelle. J'ai trouvé ces derniers explications dans un M-it de Mtzkhétha, sur lequel v. Bullet. hist.-philol. t. I, N. 15.

[2]) Tous ces noms sont ceux des animaux formant le cycle duodénaire des Mongols, représentés très exactement, ainsi que je m'en suis convaincu en les confrontant avec le Dictionnaire mongol-allemand-russe de M. l'académicien Schmidt (Pét. 1835, 4°), seulement chaque mot est combiné avec *Djil*, qui signifie *année*. Au contraire, à la fin de l'Introduction à l'Histoire générale des Huns, par Deguignes, les 12 noms des mois tartares offrent avec ceux-ci de grandes différences ; ce qui fait croire, ou que le savant auteur a été mal renseigné, ou qu'il s'est glissé là quelques erreurs Voici les noms, d'après Deguignes, dans l'ordre où ils sont ici : *Keskon*, *Out*, Pars, *Touschkan*, Loui, *Ylan*, *Yunad*, *Koi*, *Pitchin*, *Dakouk*, *Cit*, *Tongouz*. Dans l'ouvrage de Hyde, De religione vet. Pers. p. 224, on trouve les mêmes noms que ceux donnés par Deguignes ; M. Erdman écrit *Qaqa-Il*, l'année du porc ; Journ. du Min. de l'Instr. publ. en russe, octobre 1844, p. 35 ; *Qoulqeno-Il*, année de la souris ; *Bars-Il*, année du tigre.

Dans ma traduction, j'ai un peu interverti l'ordre du texte, pour que le mot étranger et son équivalent fussent l'un auprès de l'autre. Ciracos donne pour échantillon de la langue mongole une quarantaine de mots, avec leurs équivalents arméniens ; M-it du Mus asiat. p. 131.

[3]) Les mots mongols signifient en effet ce que dit l'auteur géorgien, comme le prouvent les inscriptions analogues, traduites par feu M Schmidt et par M. Banzarof ; Bullet histor.-philol. t. IV, p. 129, suiv. ; t. V, p. 129, suiv. Les adversaires de notre savant collègue, qui contestaient l'exactitude de sa traduction, ne sont pas sortis vainqueurs de la querelle.

[4]) Cf. plus haut ; ici le M-it T porte *Koudjin*.

Dans leur langue ils se nomment eux-mêmes Mongouls [1]), et nous Géorgiens les nommons Thâthars [2]). Je crois qu'ils habitaient une même localité. [3])

Cependant au sein des Qiath (Kéraïtes) il parut un certain Thémourtchi, le même que Tchingiz-Qaen [4]), homme de belle tournure, de belle taille, robuste, ayant les che-
319 veux roux, doué d'énergie, de bravoure et d'intrépidité, archer habile, profond penseur et d'excellent conseil. Etant un jour allé offrir des présents et rendre hommage à leur khan ou souverain, nommé Ong-Khan, celui-ci ne put le voir sans être charmé de ses belles qualités; il l'éleva en honneur au-dessus de tous ses égaux et lui confia l'emploi de généralissime, en sorte qu'il extermina tous les ennemis de son maître et tous ceux qui s'étaient révoltés contre lui, et ne revint en sa présence qu'après avoir triomphé de toutes parts. Ong-Khan l'ayant comblé de nouveaux honneurs [5]), Outkin, frère de ce

[1]) Cf. p. 349.

[2]) Quelques-uns de ces noms se retrouvent dans un Mémoire spécial Sur les tribus mongoles, par M. Schmidt (Mém. de l'Ac. des sc. VIe sér. sc. mor. et pol. t. II, p. 412 sqq). Ce sont: les Dchélaïrs ou Dchélaïds, les Oïrads, les Naïmans, les Khongkirads; les Oughours, sont les Ouïgours; les Qiath, doivent être les Kéraïtes ou Kériiads, puisqu'il est dit plus bas que Tchingiz-Khan appartenait à cette tribu, et que l'on sait d'ailleurs qu'il était Kéraïte. Il est donc probable qu'il y a ici une faute dans le texte géorgien. Les Qaths, les Souldous, les Saqirs, sont peut-être les Kökeds, les Sounits ou Soulous et les Tchakhars. Quant aux Hinds, je n'ai trouvé aucun mot de ce genre. Du reste, plusieurs tribus n'existent plus: p. e. les Kéraïtes, dont le nom est entièrement oublié; les Khoukirads n'ont disparu que depuis le commencement de la dynastie mandchoue; les Naïmans, Sounids et Dchélaïrs, existent encore sous ce nom. On peut voir dans le Mémoire d'où sont tirés ces faits les détails concernant la division, l'administration et le séjour actuel de ces peuples, dont je ne dirai rien, parce que sans doute l'état des choses était entièrement différent au XIIIe siècle.

[3]) Cette phrase ne se trouve que dans le M-it T.

[4]) Wakhoucht, p. 64, le nomme *Qiasdin* Thémourtchi et fixe son apparition en 1202. Or c'est en 1206 que Tchingiz-Kkan commença sa carrière de conquérant. Il était né en 1155. Comme il y a de très grandes différences entre les auteurs, sur la date de la naissance de ce prince, sur l'âge où il mourut et même sur l'année de sa mort, je m'en tiendrai ici à d'Herbelot et à Ch. D'Ohson.

M. Erdman, dans un article inséré au Journ. du Min. de l'Instr., publ. octobre 1844, dit que Tchingiz naquit dans l'année Qaqa-Il, i. e. du cochon, 549 de l'Hég. 1154, 5, de J.-C., perdit son père à 13 ans, commença à jouir d'un pouvoir incontesté à 41 (donc en 1206), et mourut dans sa 73me, année Qaqa-Il, 624 de l'Hég. 1227 de J.-C.; *loc. cit.* p. 35, 37, 39. Son premier nom, Témoutchi, « excellent fer, » lui fut donné comme étant celui d'un prince tatar que son père venait de vaincre, au moment où il naquit.

[5]) L'auteur géorgien oublie de dire que Ong-Khan donna sa fille en mariage à Témoutchi. Cette princesse porte différents noms chez les auteurs orientaux: d'Herbelot la nomme Oïsunjin; Aboulfar. Chr. ar. p. 281, la nomme Owisunjin ou Owisulujin; d'autres, Bourta, Bourtakoutchin.

D'Herbelot nomme aussi *Schokoun* et Tchamitch *Zankov* le fils d'Ong-Khan qui se déclara contre le prince mongol. Il y avait encore parmi les mécontents un certain Djémok, à qui avait été promise précédemment la fille d'Ong-Khan; Tchamitch, t. III, p. 198.

prince, et son fils Kolak en conçurent de la jalousie et accusèrent Thémourtchi «de vouloir s'emparer de l'autorité et du titre de khan ou qaen,» comme ils l'appellent. Ong-Khan ayant résolu de le tuer, Thémourtchi fut informé par deux personnes «du projet que l'on avait de le faire périr,» s'enfuit avec ces deux personnes, vint dans sa maison et partit avec ses femmes. Après avoir marché un jour et une nuit, il laissa sa femme, son bagage et ses richesses, alla au bord de la rivière Bladjoun [1]), et s'étant un peu écarté de ses troupes, se retira dans une vallée.

Averti de la fuite de Thémourtchi, Ong-Khan le fit poursuivre, atteignit ses femmes et ses bagages, et fit un si grand nombre de prisonniers que ses soldats en étaient embarrassés. Alors Thémourtchi fondit sur l'armée d'Ong-Khan, et il s'engagea un combat rude et acharné, où beaucoup périrent des deux parts. Ong-Khan fut vaincu, poursuivi, atteint et massacré. Après cela Thémourtchi attaqua les femmes de ce prince, prit son épouse, ses fils et toutes ses richesses, à l'exception de Kolak, son fils aîné; il monta sur le trône d'Ong-Khan et fut appelé Tchingiz-Qaen [2]). Il fit ensuite la guerre au souverain des Qonghards, Althou-Khan, le vainquit, le tua également et s'empara de ses états. Koulak, fils d'Ong-Khan, s'étant rendu auprès d'un certain Gour-Khan, afin de réclamer son assistance pour faire la guerre à Tchingiz-Qaen, celui-ci marcha contre Gour-Khan [3]), le vainquit aussi, le tua et se fit reconnaître par ses troupes.

Il marcha ensuite contre les Ouïgours, qui appelaient leur souverain édouth [4]). Un

Aux détails donnés ici, Aboulfar. *op. cit.* ajoute que les deux individus qui avaient sauvé la vie à Tchingiz-Khan furent plus tard décorés du titre de tharkhan, i. e. affranchis de tout impôt et dépendance; v. sur ce titre, S. Martin, Mém. t. II, p. 255.

[1]) J'ai trouvé le nom de Balzun-Abalust dans l'Hist. généal. des Tartares, d'Abou-l-Ghazi Bahadour p. 180, et celui de Béloun-Yauldouk (Biogr. univ. Tchingiz-Khan, art. de M. Langlès), donné au lieu de la naissance du conquérant. Il me paraît que ces deux formes ont beaucoup d'analogie avec le nom rapporté par l'auteur géorgien, ainsi qu'avec le mont *Belgian*, au-delà duquel était la demeure primitive des Tartares; Hayton, Hist. orient. Collect. de Bergeron, t. II, ch. XXVI, p. 26. L'ouvrage de Hayton a été publié en arménien, en 1842, par le savant Mékhitbariste Mertitch Avgérian, à S.-Lazare; le nom dont je parle, s'y trouve, p. 31. M. de Hammer, dans son livre intitulé Geschichte der Ilchane; Darmstadt, 1842, t. I, p. 18, 32, nomme aussi la source de Baldchouna, auprès de laquelle Tchingiz se retira, après sa défaite. Rachid-ed-Din, éd. Quatremère, p. 116, nomme la montagne Diloun-Bouldah, près du fleuve Onon.

[2]) Suivant d'Herbelot, Témoudjin s'étant réfugié auprès de Tajanek, roi des Tartares, celui-ci fit tuer Ong-Khan en trahison; quant à Schokoun, il se retira à Caschgar, où il mourut, en l'an 659 de l'hégyre.

[3]) Je pense qu'il s'agit de ce Kur-Khan, de Karakitaï, qui fut vaincu par le père de Djélal-ed-Din, et eût pour successeur son fils Kuschbek, vaincu lui-même, plus tard, par Tchingiz-Khan.

[4]) Ce mot est l'altération géorgienne du titre de idi-qouth, porté par le souverain des Ouïgours, suivant Rachid-ed-Din, cité par M. S.-Martin, Mém. t. II, p. 269. Tchinghiz-Khan fit la conquête de l'Ouïgourie en 605 — 1208, 9, ou plutôt l'idi-qouth se soumit volontairement et accompagna Tchingiz lors de la marche de ce conquérant sur le Kharizm

certain Sartchouq était alors émourtha [1]) chez les Ouïghours, tribu dont l'histoire, merveilleuse et approchant de la fable, est réellement fabuleuse et fausse, en sorte qu'il est
320 inutile d'en parler ici. Toutefois Tchingiz-Khan eut pitié de lui et le traita honorablement. Il dompta et extermina plusieurs tribus tartares et soumit également le Qarakhitai.

Comme il avait réuni les Thathars sous ses lois, il parut un homme extraordinaire, de la famille Theghthoun, qui vint près du qaen et lui dit: «Je vais sur la montagne de Baliq, où j'entends la voix de Dieu, qui me dit: «J'ai donné à Thémourtchi et à ses troupes toute la terre, et il s'appellera Tchingiz-Qaen [2]). On dit aussi que ce prince alla sur une haute montagne, où J.-C., le Seigneur du monde, se montra à lui, lui enseigna la justice, la vraie religion, la pureté, la droiture, l'horreur du mensonge, du vol et de tous les vices, et ajouta: «Si tu observes ces préceptes, je te donne, à toi et à ta race, toute la terre; va et subjugue tous les pays que tu pourras.»

Dès qu'il fut qaen, il alla dans le Khatai, où il eut la curiosité d'entrer dans une église de chrétiens [3]). Là, ayant aperçu une image du Sauveur J.-C., il l'adora aussitôt et dit: «Voilà l'homme que j'ai vu sur la montagne de Tchin; tels étaient ses traits, et c'est lui qui m'a instruit de tout ce qu'il convient de faire.» Pénétré d'amour pour lui, il le bénit et observa fidèlement tous les avis qu'il lui avait donnés. Après cela, il fit la guerre à Arslan, khan du Khatai, le vainquit, le prit et fit mourir 200,000 sujets de ce prince. A cette nouvelle Arslan-Khan entra dans sa maison, avec sa femme [4]) et ses fils, et ordonna à ses serviteurs d'y mettre le feu, ce qui ayant été fait, et le prince ayant péri dans l'incendie, avec ses femmes, Tchingiz-Khan s'assit sur son trône et régna dans le Khatai: c'en est assez pour le moment. [5])

[1]) Le M-it T met ce mot au lieu de მთავარ, mtbawar, chef, qui se trouve dans les autres.

[2]) Ce nom signifie, en mongol «khan suprême.» Abulfar. Chr. ar. p. 281, dit que le nom de Tchingiz-Khan-Tubt-Tangri, i. e. fils du ciel, fut donné à ce prince, à l'instigation d'un ermite, qui prétendit avoir eu de Dieu l'ordre de le révéler aux Thathars; mais je soupçonne qu'il y a eu une erreur dans la traduction latine: Appellavit ergo ipsum Tchingiz-Khan Tubt-Tangri; comme si Tubt-Tangri se rapportait au prince mongol, tandis que c'est le nom de l'ermite même. Du moins d'Herbelot est formel: «Le nom de Tamugin lui fut changé en celui de Genghis-Khan par Tubi-Tangri.» Au reste, ce fait eut lieu en l'an 603 — 1206. M. de Hammer, dans: Gesch. der Ilchane, Darmstadt, 1842, t. I, p. 31, nomme ce personnage Bouttangri, i. e. image de Dieu, et le qualifie de beau-père, Stiefvater, de Tchingiz-Khan. Cf Journ. du Minist. de l'Instr. publ. *en russe*, octobre 1844, article de M. Erdman, p. 39 suiv.

[3]) On sait que plusieurs des Tartares septentrionaux étaient chrétiens nestoriens, et que notamment les Kéraïtes avaient été convertis au christianisme environ 200 ans avant Tchingiz-Khan. On verra ailleurs que les Mongols se présentèrent comme chrétiens en Géorgie; Assémani, Bibl. orient. t. III, p. 484 — 504.

[4]) Ou *ses femmes*.

[5]) Le nom d'Arslan-Khan, donné au maître du Khatai, ne permet pas de croire qu'il s'agisse d'une expédition dans la Chine proprement dite; pourtant les faits dont il est parlé ici ont dû s'accomplir de

Disons aussi maintenant quelques mots des fils de Tchingiz-Qaen : il avait beaucoup de femmes et d'enfants. Sa première femme, Séwindj [1]), lui avait donné un fils, nommé Thouchi [2]), et chez les Géorgiens, Djoutchi ; un second, nommé Dchaghatha ; un troisième, Okropha ; un quatrième, Thouli, et à tous les quatre il conféra le titre de qaen. Se trouvant dans le Khatai, il donna à Thouchi, l'aîné, la moitié de ses troupes, et l'envoya dans le grand Qiphtchaq, dans l'Oseth, la Khazarie et la Russie, jusqu'au pays des ténèbres [3]), en lui abandonnant toutes ces contrées. Nous parlerons des autres plus tard. Cette nouvelle parvint au grand khorasanchah, le plus puissant de tous les souverains, qui, arrivé à la vieillesse la plus décrépite, avait remis aux mains de son fils Djélal-ed-Din le sultanat et ses domaines en-deçà du Djihon, le Khorasan et l'Iran. Il 321
n'eut pas plus tôt appris l'approche des Thathars, qu'il réunit ses troupes, au nombre de 600,000 soldats, et marcha contre Tchingiz-Khan, qui s'avança à sa rencontre. Dans le combat rude et acharné qui s'ensuivit, il périt des deux côtés une foule de gens, et les Khorazmiens furent vaincus. Le vieux khorasanchah resta sur le champ de bataille, avec un petit nombre de soldats, et fut cerné par les Thathars ; à cette nouvelle, le sultan Djélal-ed-Din, homme brave, déterminé et intrépide à l'attaque, comme s'il eût été un être sans corps, s'avança avec une poignée de gens au secours de son père, le dégagea en un moment, l'emmena et s'enfuit avec lui dans le Khorasan. [4])

Après cela le sultan Djélal-ed-Din livra plusieurs autres combats ; trois fois il en vint aux mains, au-delà du Djihon, quatre fois dans le Khorasan, en-deçà de ce fleuve ; et comme, pour nos péchés, Dieu avait livré toute la terre aux Thathars, il fut vaincu

1212 à 1218, précisément lorsque Tchingiz-Khan s'emparait de la Chine, et domptait les Tartares septentrionaux, du Khatai et du Tourfan.

[1]) Séwindj est un mot turk, signifiant *joie*. Il peut bien se faire que la principale épouse de Tchingiz-Khan ait eu un pareil nom, outre celui de Bourta, que lui donne Tchamitch (cf. sup. p. 488, n. 5) ; celui de Ouïsoundjin, que j'ai déjà signalé plus haut, ne s'éloigne pas beaucoup de la forme géorgienne. Quant à ses fils, on reconnait facilement les formes plus usitées sous lesquelles ils sont mentionnés par les historiens tant asiatiques qu'européens. Djoutchi mourut durant la campagne dans le Qiphtchaq ; Tchamitch paraît avoir ignoré cette circonstance, puisqu'il fait assister Thouchi avec ses frères à la mort de Tchingiz-Khan ; t. III, p. 199. Le nom de Ghaïan, que le même auteur attribue à Ogodaï ou Hokhatha, n'est autre que le titre même de qaen ; *op. cit.* p. 200.

[2]) Nos trois M-its portent, ici et plus bas, Thoubi, qui doit être une erreur de copiste, très fréquente et dans les manuscrits en caractères ecclésiastiques, et dans ceux en lettres vulgaires, où le [illegible] et [illegible], le [illegible] et le [illegible] offrent peu de différence.

[3]) Cette expression me paraît traduite de quelque auteur arménien ; car les historiens de ce pays, nomment souvent le N. մթին աշխարհ «*pays ténébreux*,» tandis que les Géorgiens l'appellent [illegible] «le pays de l'ombre.»

[4]) Mohammed Koth-ed-Din s'enfuit réellement du côté de l'O., où sa domination était reconnue, car il avait su, par suite de ses envahissements, obtenir la soumission d'Uzbek, petit-fils d'Ildigouz ; il mourut la même année, 1220, dans une île de la mer Caspienne.

et forcé de fuir. Informé de sa fuite, et qu'il s'était retiré dans de fortes positions, Tchingiz-Qaen envoya les deux seigneurs ci-dessus mentionnés, Iama et Salpian, en géorgien Souba et Dchéba [1]), afin de traverser le Khorasan et l'Iraq aussi loin qu'ils pourraient, et d'examiner le pays. Ceux-ci partirent avec 12,000 cavaliers, sans armures ni provisions, n'ayant que leur arc, sans épée.

A travers le Thouran, le Djihon, le Khorasam, l'Iraq, l'Aderbidjan, ils arrivèrent à Gandza, sans rencontrer de résistance, ou triomphant de ceux qui leur résistaient. Ayant atteint la frontière de Géorgie, ils se mirent à ravager le territoire de Gag. Waram Gagel et l'atabek Iwané, en ayant été informés, mandèrent au roi Lacha l'arrivée d'un peuple étranger, parlant une langue étrangère, qui dévastait l'Arménie. Le roi convoqua ses soldats, Imers et Amers, au nombre de 90,000 cavaliers, qui marchèrent contre les Thathars, campés à l'extrémité du territoire de Gag [2]). Ils furent rejoints par l'atabek

[1]) Comme il n'est pas question précédemment de ces deux chefs mongols, on peut croire que ceci est extrait d'un ouvrage plus considérable, et que les mots « mentionnés plus haut, » ont échappé au compilateur. Quoi qu'il en soit, Iama ou Souba, Salpian ou Dchéba, sont les mêmes chefs que les auteurs arméniens nomment Soubontaï ou Sabada-Bahadour, et Tchépé-Nouïan. Ces deux généraux pénétrèrent pour la première fois en Géorgie, en 617 (comm. dim. 8 mars) 1220, selon Ibn-al-Athyr, cité par M. S.-Martin, Mém. t. II, p. 256. C'est donc à tort qu'Et. Orbélian, ibid. p. 118, dit que les Tartares entrèrent en Géorgie 11 ans après (il vient de parler de l'invasion de Djélal-ed-Din, en 1225). Toutefois, comme ce dernier historien ne parle pas du premier passage des Mongols, qui eut lieu réellement en 1220, tandis que la grande armée des barbares arriva en 1231, après l'expulsion de Djélal-ed-Din, l'indication d'Et. Orbélian, copiée sans critique, dans un livre que nous ne connaissons pas, ne laisse pas d'être exacte; S.-Martin, *op. cit.* p. 260.

[2]) Il s'agit ici de la première entrée des Tartares en Géorgie, qui eut lieu en 1220. Dans cette invasion les ennemis n'épargnèrent que les chevaux, parce qu'ils en faisaient leur nourriture; ils s'étaient présentés comme des chrétiens, chargés par leur maître de faire le pélerinage de Jérusalem, ce qui trompa réellement les populations sur leur compte. Mais Tchamitch, t. III, p. 201, fait venir Soubontaï par le passage de Derbend, au lieu de tracer sa route par le sud, comme les autres auteurs (v. Hammer Geschichte der Ilchane, t. I, p. 35). Il ajoute qu'à l'automne de cette année 1220, les Mongols prirent leurs quartiers dans un lieu dit Beghamedch, entre Barda et Béloukoun ou Bélakan, et que ce fut au printemps 1221 que les Géorgiens leur livrèrent bataille, au voisinage de Khounan. Iwané, vaincu, se réfugia alors dans le fort de Kégha ou Kéghé. Waram seul défit les ennemis qu'il avait en face de lui, et ceux-ci se retirèrent en Tartarie par Derbend. Du reste, c'est Ciracos (M-it du Mus. asiat. p. 94) qui indique, ainsi qu'il vient d'être dit, la route suivie par les Thathars, leur venue en Arménie, en Géorgie et à Tiflis même, en 669 — 1220, et leur campement à Béghamedch, entre Bardav et Béloukoun. Cet auteur, ainsi que les Annales, ne parlent point de la seconde bataille où les Géorgiens eurent l'avantage, d'après les lettres de Rousoudan et autres, mentionnées dans l'Addition à ce règne.

Au sujet des premières invasions des Mongols en Géorgie, voici ce que l'on trouve dans les Extraits d'Ibn-al-Athyr récemment publiés et annotés par M. Defrémery, Journ. as. 4e sér. t. XIV. Du Moucan, les Mongols marchèrent vers la Géorgie et battirent un corps de 10,000 Géorgiens, durant l'hiver de l'année 1220; de là, ayant pour auxiliaire un mameluk de l'atabek Uzbek, nommé Aqouch, ils prirent

Iwané, par son neveu Chanché, fils de Zakaria, le généralissime, et par Waram Gagel, chef des msakhours, avec un corps nombreux, et tous se mirent en marche. Quant aux Thathars, campés sur la Berdjoudj, aujourd'hui Sagam [1]), ils montèrent à cheval, et des deux côtés on se rangea en bataille. Une mêlée sanglante s'engage, la moitié des Thathars s'enfuit; l'autre, qui était en embuscade, attaque par-derrière; les Géorgiens et le roi Lacha lui-même prennent la fuite, et une quantité de chrétiens restent sur la place. Le grand atabek Iwané, général du Samtzkhé [2]), put à-peine s'échapper, la vie sauve.
Béka, fils de Qouarqouaré, chef des armuriers, périt en combattant vaillamment. En ce 322
jour le courroux du ciel se fit sentir complètement, et les Géorgiens, délaissés à cause de la multitude de nos péchés, virent flotter en arrière le fortuné, l'auguste, le fameux étendard de David, instrument de triomphe, cet étendard fortuné, victorieux, de David et de Gourgaslan, qui n'avait jamais été vaincu depuis que Dieu avait donné la victoire au grand roi David; mais à partir de cette époque, jusqu'à nos jours, il n'y eut plus de changement dans le sort de la nation géorgienne, désormais constamment vaincue par les Thathars. [3])

Nos braves et fameux guerriers vinrent en fuyards à Tiflis, gémissant et dévorés de chagrin; car ayant affligé Dieu par nos déréglements, Dieu, à son tour, remplit nos coeurs d'amertume et nous couvrit de honte devant nos ennemis. Pour les Thathars, ils s'avancèrent jusqu'à Samchwildé, d'où ils partirent pour exécuter l'admirable exploit que l'on va voir. Le chirwanchah et ceux de Derbend n'ayant fait aucune résistance, par la

une forteresse des Géorgiens et se dirigèrent vers Tiflis. Les Géorgiens furent encore battus, en janvier 1221 (Hég. 617). En 618 (comm. 25 février) 1221, les Mongols se portèrent vers Gandza, d'où ils furent éloignés à force de présents, revinrent en Géorgie et tuèrent environ 30,000 h. dans une troisième bataille. De nouvelles troupes, envoyées contre eux par le roi, se retirèrent sans combat, parce que tout le pays était envahi. Enfin les ennemis quittèrent la contrée, qu'ils trouvaient de trop difficile accès, et passèrent dans le Daghistan; loc. cit. p. 448—453.

[1]) Le M-it R et le mien portent [illegible], du nomin. Sigam. A ce sujet Wakhoucht s'exprime ainsi, p. 64: «On dit que Sagam est la Berdoudj; moi, je crois que c'est l'Indjan-Aghistew, parce qu'il n'y a pas sur la Berdoudj de place à embuscade, et qu'il n'y a pas, de Tiflis à cet endroit, de place pour contenir une grande armée.» Suivant Ciracos, p. 94, la bataille eut lieu dans les plaines de Khounan, suivant Vardan, p. 112, sur la rivière de Codman (Gardman?): ce qui est à-peu-près la même chose.

[2]) Je crains qu'il n'y ait ici quelque omission, puisque nulle part on n'a vu que Iwané eût été revêtu d'un tel titre. Peut-être manque-t-il: «et Iwané;» en effet, on verra plus bas, qu'un certain Iwané, dit Qouarqouaré, avait le commandement d'Akhal-Tzikhé et de Tzikhis-Djouar. Cf. p. 291, Iwané Akhaltzikhel, atabek et émir des émirs.

[3]) Selon Wakhoucht, p. 64, cette bataille eut lieu en 429 — 1209. Abou-l-Féda, plus exact, place l'arrivée des Mongols au pays des Lesgues, en 616 — 1219, 20; Ibn-al-Athyr donne la mêms date. Outre cela, ce dernier auteur parle d'une seconde irruption des Mongols en Géorgie en 1221, «lorsque le pays était gouverné par une femme,» qui ne peut être que Rousoudan, et par-là il nous aidera à fixer la mort de Giorgi-Lacha.

porte de Derbend ils pénétrèrent dans le Qiphtchaq, dont les habitants les harcelèrent et leur livrèrent maint combat; mais ils en sortirent toujours vainqueurs et continuèrent leur marche, en combattant à chaque pas. Ainsi que je l'ai dit, ils étaient sans armes, leurs chevaux n'étaient pas ferrés, et pourtant ils accomplirent une si longue marche, traversèrent le Qiphtchaq, firent le tour de la mer de Derbend et revinrent à Qaraqouroum [1]), se présenter à Tchingiz-Qaen, leur souverain. Cet étonnant voyage, ils le firent sans prendre haleine, franchirent de telles distances avec des chevaux non ferrés, et, partis de Qaraqouroum, ils revinrent à leur point de départ. [2])

Informé que les Thathars avaient eu partout l'avantage, Tchingiz-Qaen envoya ses fils chercher Djélal-ed-Din, sultan de Khorasan, qui, à cette nouvelle, réunit ses troupes et livra les fréquents combats dont nous avons parlé; mais prévoyant sa ruine complète, il partit avec ses femmes et une troupe de 140,000 tant hommes que femmes, s'enfuyant devant les Thathars et se dirigeant de notre côté, comme on le dira plus bas. [3])

[1]) Le M-it T écrit toujours Qarqoumor.

[2]) Tchamitch, parlant de cette marche des Mongols, t. III, p. 202, ajoute, que lorsqu'ils furent arrivés au pays des Huns Khoutchakhs, qui sont les Kiphtchaks, les Huns, après plusieurs défaites, descendirent en grand nombre vers le sud et demandèrent des terres au roi Lacha et à Ivané; sur leur refus, ils allèrent s'établir du côté de Gandza. Mécontent de cela, Ivané leur livra bataille, en 1223, fut battu de nouveau et vit enlever, entre autres prisonniers, ses trois neveux et pupilles, fils de sa soeur, mariée à Vakhtanc Sacarhian, prince de Khatchen: c'étaient Dchalal, Zakaria et Ivané-le-Petit; mais l'année suivante, il prit sa revanche dans une grande bataille, auprès de Vardanachat, délivra ses neveux, et tua ou prit plus d'ennemis qu'il n'avait d'abord perdu de sujets.

Sur l'expédition des Mongols dans le Daghistan, v. Defrémery, Journ. as. IVe sér. t. XIV, p. 455—459; elle eut lieu en 620 hég. — 1223, 4; v. aussi Rachid-ed-Din, Ed. Quatremère, p. LXV; l'armée mongole était de 20,000 h. En 619 — 1222, 3, les Kifdjaks, après leur défaite, descendirent en effet vers Derbend, qu'ils pillèrent; vinrent ensuite à Cabalah, « ville appartenant aux Géorgiens, » qu'ils épargnèrent d'abord et pillèrent ensuite; après quoi Kouchkhareh, émir de Gandza au nom d'Uzbek, se réunit à eux pour attaquer les Géorgiens. Ceux-ci éprouvèrent une première défaite, mais réussirent, dans une seconde bataille, à exterminer les Kifdjaks, après quoi ils allèrent saccager la ville de Bélaqan, dans le mois de ramad'han de la même année. Au mois de châban suivant, le prince musulman de Sourmari ayant pillé quelques villages géorgiens, et Charoveh ou Chalveh, prince de Dovin, ayant exercé des représailles sur son territoire, les Géorgiens furent attaqués et battus dans un vallon, Chaloveh pris puis renvoyé à la prière de Mélik-Achraph; Defrémery, *loc. cit.* p. 493, 471, 472.

[3]) Tout ce § renferme en gros ce que firent les Mongols depuis la défaite de Djélal-ed-Din, en 1220: c'est une répétition de ce qui a été dit plus haut, p. 321, et une anticipation sur les années suivantes. Ce fut, en effet, en 1225, que Djélal-ed-Din revint de l'Inde, où il s'était réfugié après la mort de son père. Plusieurs motifs l'attiraient dans l'Aderbidjan: son frère Gaïath-ed-Din Thathar-Chah s'était emparé de beaucoup de villes de l'Iraq, pendant son absence, et Uzbek, fils de l'atabek Pahlavan, avait livré aux Tartares tous les Kharizmiens réfugiés à Tauriz. La guerre que Djélal-ed-Din fit à ce lâche prince le mit aussitôt en contact avec les possessions géorgiennes; la prise de Gandza, en 1225, amena

Comme le roi Giorgi était à Tiflis, ne songeant qu'à se divertir et à faire bonne chère, sa soeur fut demandée pour régner à Khlath, par le grand sultan Melik [1]), maître de la Perse, depuis l'Egypte jusqu'à cette ville; mais la bonté divine ne permit pas que cela s'accomplît. Après quoi ce fut le chirwanchah, qui fit les plus vives instances pour l'obtenir, ce à quoi l'on consentit, et on lui en donna parole expresse. L'éristhaw du Karthli lui fut envoyé, le roi Giorgi vint en personne à Bagawan, pour arranger 323
l'affaire et opérer la remise de sa soeur. Le terme de dix jours était fixé pour son départ, mais Dieu, dont le courroux, malgré sa bonté, était violemment excité par nos crimes, s'y opposa encore, et le roi Giorgi mourut durant son séjour en ce lieu.

Etant à Bagawan et se sentant mourir [2]), le roi appela les grands de son royaume et leur confia sa soeur Rousoudan, en versant des larmes abondantes: « Je connais, leur dit-il, la loyauté et le dévouement des peuples de la Géorgie à la famille de leurs rois: je vous confie donc ma soeur, sous les yeux de Dieu. Après ma mort, placez-la sur le trône, servez-la fidèlement, suivant l'habitude de votre peuple, et que votre bravoure préserve le trône royal de toutes les atteintes de ses ennemis. Quoique ce soit une femme et non un homme, elle ne manque ni de sagesse ni d'expérience dans les affaires. Vous grands de ce royaume, vous savez et vous rappelez les grâces, les faveurs, les titres que vous a accordés ma bienheureuse mère, d'heureuse mémoire, brillante entre les monarques; de même encore, si Dieu le veut, ma soeur saura bien vous honorer. Je vous recommande donc devant Dieu de la faire régner après moi; quant à elle, je lui recommande, de la même manière et en votre présence, d'élever mon fils David. Lorsqu'il pourra régner et monter à cheval, elle cèdera la royauté à mon fils, et vous lui confèrerez l'héritage de mon rang suprême. Quoique enfant encore, si Dieu permet qu'il devienne grand, je pense qu'il sera en état de régner en ma place, car il est de belle taille et de bonne mine. »

Ayant achevé ces mots, le roi Giorgi ferma les yeux, étant à Bagawan, le mercredi 18 janvier [3]). Ce fut le signal d'un deuil, d'une tristesse inconsolable, d'une

nécessairement une collision entre les deux peuples, puisque depuis longtemps les rois de Géorgie avaient des prétentions sur ces contrées.

[1]) On a vu précédemment, Addit. au règne de Thamar, qu'après la mort de Mélik-el-Auhad, en 1210, son frère Mélik-Achraph était devenu maître de Khlath. Celui-ci, en 1220, céda la place à son frère Mélik Chahab-ed-Din Gazi. Ce fut lui, probablement, qui désira épouser la soeur de Giorgi-Lacha. Achraph se retira alors dans ses possessions méridionales; mais en 1224 Chahab-ed-Din ayant eu un démêlé avec son frère, Achraph revint sous les murs de Khlath, et la reprit dans le 6e mois de cette année, aux environs du mois de juillet; car l'année 621 de l'hégyre commença le 13 janvier.

[2]) Le M-it T ajoute cette phrase: « *Une année s'étant écoulée*, le courroux du ciel excité par nous, ne se ralentit pas, et le roi Lacha mourut. Il appela.... » excepté les mots soulignés, le reste est rédondant.

[3]) On a ajouté en marge, en 427 — (1207); suivant Wakhoucht, ce fut en 431 — 1211. Dans mon M-it des Annales, on a mis une note qui fixe cette mort en 442—1122, ce qui est extrêmement près de

amère douleur. Au lieu de larmes, il coula des ruisseaux de sang; les gens nourris avec ce prince, et qui se rappelaient ses bienfaits, ses aimables qualités, étaient désespérés de vivre sans lui; les vizirs, les didébouls, pleuraient, couvraient leur tête de cendre. Mais comment pouvoir peindre la douleur d'Iwané, son père nourricier, et l'affliction de sa soeur Rousoudan, qui dura bien de jours! Cependant on enleva le corps du roi, et on le porta à Gélath, dans la sépulture héréditaire de ses père et aïeux.

---

62. Rousoudan, fille du roi des rois Thamar et soeur de Giorgi IV, Bagratide (règne 24 ans, 1223 — 1247).

Alors se rassemblèrent tous les grands de ce royaume, de l'Imier et de l'Amier,
324 les deux catholicos[1]) et les évêques de Nicophsia et de Derbend, soumis à leur jurisdiction. Ils donnèrent à Rousoudan le titre de roi, la placèrent sur le trône royal et la proclamèrent suivant l'usage. Rousoudan était belle comme sa bienheureuse mère, modeste, généreuse, honorait et aimait les gens de mérite. Elle fit régner l'ordre et la paix dans ses domaines royaux, et les remplit de toute sorte de biens. Bientôt les hommes de tout âge s'adonnèrent à l'intempérance et à la bonne chère, et chacun se tourna du côté du vice; et comme nul ne pensait à Dieu, lui, à son tour, les laissa insulter et massacrer par les nations. La reine elle-même, marchant sur les traces de son frère et ne s'occupant que de chants et de plaisirs, se vit accablée de malheurs plus grands encore.

Le sultan Djélal-ed-Din, ci-dessus mentionné, réduit aux abois par les Thathars qui lui faisaient la guerre, rassembla ses troupes, ainsi que je l'ai dit plus haut, et leur dit: «Vous savez et vous rappelez, vous tous mes marzbans et éristhaws, les grâces et les bienfaits que vous ont accordés mes père et aïeux; vous savez aussi ce qui m'arrive présentement, comme à vous, de la part des nations étrangères; combien de batailles

la vérité. En effet, d'une part, Giorgi-Lacha régna dix ans, suivant les diverses autorités géorgiennes; de l'autre, 1° Thamar mourut au plus tôt en 1212; 2° Ibn-al-Athyr, cité déjà, p. 492, n. 2, parle d'une invasion des Mongols en 618 (comm. jeudi 25 févr.) 1221, sous le règne d'une femme; 3° Abou-l-Féda mentionne en l'année 620 — 1223, 4, la mort d'un roi de Géorgie et l'avénement d'une femme au trône, comme un fait récent; or l'année 620 de l'hégyre commença le 3 février 1223, et Giorgi était mort le 18 janvier; 4° une lettre de Rousoudan au pape Honorius III, qui sera citée plus bas, annonce à ce pontife la mort de son frère; or la réponse à cette lettre étant du 4 des ides de mai, de l'an 1224, la lettre elle-même dut être expédiée au moins un an plus tôt, soit 1223, peu après l'avénement de la reine; 5° enfin, en employant la méthode de l'Art de vérifier les dates (éd. S.-Allais, 1818, 1re P-ie t. I, p. 70), on trouve qu'en 1223 l'année commença par un dimanche, et le 18 janvier fut en effet un mercredi: donc tous ces renseignements fixent la mort de Giorgi à l'an 1223, et les 10 ans du règne de ce prince, depuis la mort de Thamar, se trouvent très approximativement remplis.

[1]) Cf. p. 144 et 317.

nous avons livrées aux Thathars, et combien de maux nous avons endurés. Par la disposition de la Providence suprême, nous avons toujours été vaincus; l'ennemi s'approche maintenant des bords du Djihon, et il a envoyé en avant son fils aîné. Voici donc quel est mon projet. Puisque Dieu leur donne la victoire, quittons ce pays, si vous êtes consentants; prenons nos femmes, nos richesses, nos haras, et allons nous établir en Grèce; si les Thathars triomphent de nous, nous, à notre tour, nous triompherons de tous les autres. Que ceux qui le voudront viennent avec nous, que les autres restent dans le pays, et que la volonté de chacun s'accomplisse.»

Cet avis ayant été goûté de tous, ils prirent leurs femmes et toutes leurs richesses, partirent et arrivèrent dans l'Adrabadagan, au nombre de 140,000 hommes. Ayant atteint les terres des Mkhargrdzélidzé, car l'atabek Iwané était maître de Dovin, et avait donné Ani à son neveu Chanché, chef des mandators, les Khowarezmiens y entrèrent la troisième année depuis la mort de Lacha-Giorgi, ravageant et réduisant en esclavage les territoires de Dovin et ses dépendances. A cette nouvelle l'atabek Iwané et Waram Gagel se présentèrent à Rousoudan et lui annoncèrent la venue des Khowarezmiens, ainsi que celle du sultan Djélal-ed-Din, en personne, qui massacraient et exterminaient les chrétiens, et dont la cruauté était telle qu'ils n'épargnaient ni les femmes ni les enfants à la mamelle. [1])

Informée de l'entrée des Khorasaniens dans son royaume [2]), Rousoudan convoqua ses 325
vassaux d'Imier et d'Amier et prit l'étendard auguste; ayant mandé l'atabek Iwané, alors fort avancé en âge, et qui s'était fait moine en secret, sans publicité [3]), elle le mit à la tête de ses troupes, et lui ayant confié son étendard, l'envoya combattre le sultan Djélal-ed-Din. Celui-ci, avec ses gens, se rendit à Dovin et à Amberd; pour les Khorazmiens, campés au village de Garnis, ils se mirent en bataille dès l'arrivée des troupes royales, qu'Iwané rangea également en bon ordre. Il plaça à l'avant-garde les Thoriens,

[1]) J'ai dit plus haut, p. 494, n. 3, que Djélal-ed-Din revint de l'Inde en 1225, ce qui s'accorde bien avec la date assignée à la mort de Giorgi-Lacha, en 1223. D'un autre côté, les remarques de l'historien géorgien sur les possessions des Mkhargrdzélidzé coïncident très bien avec les explications données par Abou-l-Féda des démêlés de Djélal-ed-Din avec les Géorgiens: «La guerre, à cause du voisinage, s'engageant avec les Géorgiens, Djélal-ed-Din les bat et massacre horriblement.» Ann. Moslem. t. III, p. 331.

[2]) Il faut indiquer ici quelques faits omis par l'Annaliste. En 622 hég. 1225, les Géorgiens allèrent assiéger Gandza, et revinrent sans succès, malgré leurs grands préparatifs. Et encore, le chirwanchah, dépossédé par son fils, s'étant réfugié en Géorgie, 3000 Géorgiens allèrent vers la ville de Chirwan, pour le réintégrer, mais ils furent battus. Enfin, la même année, les Géorgiens pénétrèrent dans l'Aderbidjan, soumis à Uzbek, où ils furent de nouveau battus, et comme ils se préparaient à revenir, Djélal-ed-Din arriva dans ces contrés. Defrémery, Extraits d'Ibn-al-Athyr, *loc. cit.* p. 477 — 480.

[3]) C'est ce genre d'entrée en religion, qui, je crois, est exprimé si souvent dans les inscriptions arméniennes par le mot միաբանել «s'affilier,» à un couvent. L'usage de faire profession et même de prendre l'habit monacal, tout en restant dans le monde, était d'ailleurs fréquent chez les Grecs.

les deux frères Iwané et Chalwa, d'Akhal-Tzikhé [1]), deux guerriers fameux, dont la maison avait le droit d'occuper ce poste. Quand cette avant-garde fut aux prises avec le sultan, l'atabek Iwané ne bougea pas [2]), par jalousie, dit-on, contre les deux frères, d'Akhal-Tzikhé. O envie, source de tout mal! elle a perdu la race humaine, et causé la ruine des nations. C'est elle qui persuada aux Juifs de faire périr le Sauveur, et qui, en ce jour, fut assez stupide et impitoyable pour exciter Iwané, au risque d'amener l'extermination des Géorgiens, ainsi qu'on le verra dans ce discours, à battre en retraite au moment de l'action, plutôt que d'aller du côté des combattants.

Cependant ceux de l'avant-garde envoyèrent un homme dire: «Nous avons rejoint le sultan et ses troupes; comme nous sommes extrêmement inférieurs en nombre, et que l'engagement est très sérieux, que les braves troupes du roi et leur chef intrépide s'avancent en toute hâte.» Deux et trois fois ils firent dire la même chose à Iwané, mais lui ne répondit rien. Toutefois, comme les Thoriens de l'avant-garde et principalement les deux frères Iwané et Chalwa, d'Akhal-Tzikhé, étaient des guerriers justement renommés pour leur énergie, sans faire attention au grand nombre des soldats du sultan, ils chargèrent avec fureur et soutinrent un combat acharné, où il périt beaucoup de monde des deux parts. Chalwa et Iwané se conduisirent en gens de coeur et firent mordre la poussière à plus d'un ennemi. Le combat se soutint longtemps avec la même ardeur, sans que l'atabek Iwané ni les troupes karthles, témoins de cette lutte sanglante, eussent pitié de leurs compatriotes, de leurs coréligionnaires, professant la foi de J.-C., et de tant d'illustres personnages qui étaient dans leurs rangs; au contraire, ils demeurèrent dans le lointain, et l'atabek refusa de leur prêter assistance: ce qu'il fit, dit-on, par envie et non par lâcheté.

Comme le combat se prolongeait, les deux frères, d'Akhal-Tzikhé, ayant perdu
326 leurs chevaux, se battirent bravement à-pieds: il y eut, des deux parts, beaucoup de

[1]) Le nom de Chalwa et le rôle qui lui est attribué ici rappellent évidemment le Chalvé d'Et. Orbélian, dont le texte sera cité à la fin du récit de la bataille; mais la qualité de *prince d'Akhal-Tzikhé* ne s'accorde guére avec celle de *prince de Dovin* qui est donnée à ce personnage par Ibn-al-Athyr (S.-Martin, Mém. t. II, p. 258), ni avec ce que dit Ciracos (M-it du Mus. asiat. p. 177), que les deux princes géorgiens Chalva et Ivané étaient parents des Mkhargrdzels. Or ceux-ci étaient de la famille des princes de Khatchen, et en tout cas Arméniens, ainsi que Van, fils de Chalvé, prince de Khatchen, qui était au service de Gaïath-ed-Din, en 1243, et combattit avec lui contre les Mongols; Tchamitch, t. III, p. 217. Toutefois, malgré le renseignement donné par Ibn-al-Athyr, il paraît que Chalvé et son frère ici nommés dans notre texte, sont autres que leurs homonymes, de Khatchen; car le même Ciracos, p. 104, parle de «deux princes géorgiens, Chavé et son frère Ivané, gens illustres par leur bravoure,» qui firent précisément ce que dit Et. Orbélian, lors de la bataille de Garni.

[2]) Je ne suis pas sûr d'avoir bien traduit les mots დაიპყრა ფერჴი «prit le pied,» que je n'ai vus nulle part employés. Or on verra plus bas que l'atabek Iwané *prit pied* en effet dans sa position et n'en bougea pas durant le combat, et qu'ensuite il *tira au pied*, ou plutôt battit en retraite, deux fautes que l'Annaliste lui reproche avec raison. Si j'ai mal choisi, je me soumets à la critique.

monde tué, surtout parmi les Thoriens ; la mêlée devenant de plus en plus furieuse, les sabres des deux frères se brisèrent sur les casques *des ennemis*, et alors les Géorgiens prirent la fuite. Chalwa fut pris, sur le lieu même, par un corps très nombreux ; pour Iwané, comme il fuyait à travers les rochers de Garnis, il fut tué par une pierre qui roula d'en-haut [1]). Chalwa fut présenté au sultan Djélal-ed-Din ; les gens de Nakhtchévan

[1]) Suivant Wakhoucht, p. 65, la bataille de Garni eut lieu en 1213 — 433 ; mais d'après tous les calculs précédents, elle arriva certainement en 1225. On en trouvera les détails, d'après Nisawi, biographe de Djélal-ed Din, dans l'Addition à ce règne, car l'extrait en est trop long pour être placé ici. Ibn-al-Athyr, cité par M. S.-Martin, Mém. t, II, p. 259, fixe l'événement au mois de chaaban, l'an 622 de l'hégyre, i. e. au mois d'août 1225.

Et. Orbélian, éd. S.-Martin, p. 112, raconte ainsi les faits : « L'atabek Ivané rassembla toutes ses troupes, et avec toutes les forces de l'Arménie et de la Géorgie, voulut aller livrer bataille au sultan. Un certain Chalové et Grigor Gantchogh (le hérault), placés en sentinelles et en éclaireurs, ayant vu l'extrême faiblesse de l'armée du Khorasan, en informèrent les nôtres et leur crièrent : Venez ! Mais celui qui est le Seigneur des victoires, voulant anéantir une troupe de maudits et de gens sans piété, leur fit entendre, au lieu de cela : Fuyez ! Abandonnant donc sur le lieu même leurs bagages et leurs tentes, les Géorgiens s'enfuirent à la hâte, sur leurs coursiers, comme des gens égarés, sans tirer le sabre, sans faire acte de vigueur ni rendre de combat, et s'en-allèrent périr tous sous l'éboulement d'un grand rocher qui domine le ravin de Garhni. Pour l'atabek, il s'échappa, lui onzième, et entra dans le fort de Kéghé. Liparit avec les siens, ayant trouvé un .... partit et arriva sain et sauf dans sa maison, rendant grâces à Dieu. Cela arriva en 674—1225. » Après cette victoire, les Khorazmiens ravagèrent le pays et arrachèrent jusqu'aux arbres. Il s'ensuivit une famine horrible ; les serpents se multiplièrent dans la contrée et se glissaient jusque dans les vases et dans les lits ; de grandes sauterelles désolèrent l'Arménie, jusqu'à l'océan, et pour comble de maux, des légions de loups affamés dévorèrent un grand nombre de malheureux. Tel est le tableau des calamités qui affligèrent la Géorgie et l'Arménie durant sept ans, au dire d'Et. Orbélian.

Si, comme il arrive souvent dans les M-its arméniens, le chiffre է 7 n'a pas été mis par erreur, pour ե 5, il faut ajouter aux 5 années de la domination de Djélal-ed-Din, 1225 — 1230, les deux années de ravages exercés précédemment ; plus bas, p. 331 des Annales, on verra le même chiffre de *cinq* années mentionné par l'auteur géorgien, mais les détails donnés là prouvent qu'il faut lire *sept*.

Je ferai encore une remarque : Et. Orbélian dit que Liparit, après la bataille de Garhni, ի կածան մի գնա, phrase qui semble renfermer un nom propre de lieu, « à Cadzanmigna ; » et le P. Indjidj, dans son Arménie ancienne, p. 523, dit que « Cadzanmigna doit être une localité d'Arménie, dont la position est incertaine. » D'autre part M. S.-Martin, dans la Table géographique de ses Mémoires, place ce lieu en Siounie. Or, dans deux M-its que j'ai eus entre les mains, on lit գտեալ կածան մի գնայ, « ayant trouvé un .... il part. » J'avoue que je n'ai pas vu souvent le mot կածան, et que j'en ignore la signification positive ; mais plutôt que de fabriquer un nom de localité absolument inconnu, il me semble plus logique de croire que Liparit trouva un moyen de s'échapper, *un cheval* ou tout autre monture, ou plutôt un refuge dans une *caverne*, ou autre lieu semblable ; car en géorgien [illegible], qui représente presque parfaitement le mot կածան, signifie « une petite haie d'épines ; » ainsi on pourrait traduire : Liparit, ayant trouvé *un buisson* pour se cacher, partit. » Et encore, dans la vie de Timour, par Thomas de Medzob, en

et de l'Aderbidjan, qui le connaissaient, ayant parlé au prince de sa bravoure et de son intrépidité dans les combats, celui-ci, au lieu de le tuer, le garda près de lui, parmi ses grands, le combla d'honneurs, lui donna les villes de l'Aderbidjan et le traita comme l'un des grands de sa suite; mais un an après, pour le forcer à abandonner la religion chrétienne, il lui promit encore plus d'honneurs et de richesses. Comme Chalwa refusait tout et ne voulait pas, pour les honneurs de ce monde, abjurer la foi du Christ, le sultan eut recours aux flatteries, afin de le rendre apostat; mais il ne prêta point l'oreille à ses discours. Le sultan le menaça de mille supplices, mais malgré les menaces il demeura ferme dans la foi de J.-C. Enfin, après avoir enduré divers tourments, saint Chalwa sortit de ce monde, par une mort douloureuse, et s'éleva vers le Christ, orné de la couronne du martyre. Arrêtons-nous à ces détails, tout imparfaits qu'ils sont.

Cependant l'atabek Iwané s'étant retiré sur Bedchni, Djélal-ed-Din rentra dans l'Aderbidjan, d'où il se mit à ravager la Géorgie, à y faire du butin et des captifs, et à massacrer sans pitié la population, que personne ne consolait plus. Pour Iwané, il mourut deux ans après [1]; son fils Awak [2]) fut fait mthawar et reçut le titre de généralissime. Après cela, des calamités plus grandes encore fondirent sur la nation géorgienne, qui fut mise à deux doigts de sa perte totale, par suite de la multitude de nos iniquités.

arménien, on trouve cette expression: զզօրս չաղաթային բերեալ 'ի նեղագոյնս և 'ի կածան տեղիս «ayant conduit les troupes de Tchaghataï dans des lieux étroits et *coupés de haies.*» M-it arm. de la Bibl. Royale, N. 96, f. 60 r. Cette note était écrite, quand on m'a fait connaître que, dans le grand Dictionnaire arménien imprimé à Venise, dans ces dernières années, le mot dont je cherche le sens est expliqué par «lieu étroit et resserré;» il s'agit donc d'un *défilé*, d'un *sentier*, ce qui modifie légèrement mes observations.

[1]) En 1214—434; Wakhoucht, p. 65. D'après ce qui a été dit plus haut, Iwané serait mort en 1227. L'on arrive à la même date par celle de la mort de Zakaria, frère d'Iwané; car Et. Orbélian, éd. S.-Martin, p. 113, dit qu'Iwané mourut 15 ans après son frère, mort lui-même en 1212. Toutefois Tchamitch, t. III, p. 204, dit qu'Ivané mourut un an après que sa fille Thamtha, prise par Djélal-ed-Din à Klath, se fut réfugiée en Géorgie. Or la prise de Khlath est de l'an 1229. Supposé que la femme de Mélik-Achraph fût tombée au mains du sultan dès sa première tentative, en 1226, avec l'indication de Tchamitch, il serait possible qu'Ivané fut mort en 1227. Seulement, à cause de l'inscription qui laisse douter si Zakaré ne mourut pas en 1214 (v. Addit. au règne de Thamar), je ne sais si l'on peut regarder comme absolument certain le chiffre de 1227, si ce ne fut pas en 1229, et s'il ne convient pas de lire dans l'auteur arménien, cité dans la note précédente, ձէ 17, au lieu de ձե 15.

Suivant M. Defrémery, Journ. as. 4e sér. t. XIV, p. 482, ce fut en août 1225, que Djélal déclara la guerre aux Géorgiens et prit Dovin; ceux-ci marchèrent contre lui avec 70,000 h., dont ils perdirent 20,000 dans la bataille de Garni; après quoi Djélal dut partir pour Tauriz; mais en décembre 1225, il se dirigea de nouveau vers la Géorgie.

[2]) C'est lui que les auteurs arméniens nomment Avag, Աւագ. Je me servirai indifféremment de l'une et de l'autre forme.

Le sultan entra en campagne [1]), pour pénétrer en Géorgie et se faire reconnaître roi. Dans sa marche, il désola tout le pays de Dovin, Ani et son territoire, l'Arménie et Gag, jusqu'à Gandza; car précédemment Waram Gagel, homme non moins sage que guerrier distingué, était maître de Chankor et de son territoire. Tels furent les maux, les souffrances et les mouvements qui se déchaînèrent alors.

Dans ce temps-là la reine Rousoudan avait pris le fils d'Orthoul [2]), pour s'assurer
de sa fidélité; comme il était bien fait, de belle taille, et qu'aux avantages extérieurs il
réunissait la bravoure et l'énergie, la reine ne l'eut pas plus tôt vu, qu'elle l'aima et
voulut se faire de lui un époux, ce qu'elle exécuta en effet. Elle épousa donc le fils 327
d'Orthoul et eut de lui une fille, admirablement belle, qui fut nommée Thamar, du
nom de sa bienheureuse mère. Après une seconde grossesse, elle mit au monde un fils,
qu'elle nomma David. Cependant elle élevait son neveu David, fils de Giorgi-Lacha. Sa
fille étant devenue grande, Gaïath-ed-Din [3]), fils de Rokn-ed-Din, sultan de Grèce, ayant
entendu parler de la beauté de cette princesse, supplia Rousoudan de la lui donner pour
épouse, et lui envoya à cette fin quantité de riches présents. Ayant donc expédié des
cadeaux de grand prix et demandé la princesse, en s'engageant par serment à ne pas la
forcer d'abjurer sa religion, il obtint l'assentiment de Rousoudan, qui donna sa fille au

[1]) Cette seconde bataille eut lieu en décembre 1225 et fut suivie de la prise de Tiflis, le 9 mars 1226; C. d'Ohson, Hist. des Mong. t. III, p. 17.

[2]) Fils de Thoughroul; Wakhoucht, p. 65. Voici, à ce sujet, ce que raconte Abou-l-Féda, sous l'année 620 (comm, 3 février) 1223: «Le roi des Cordj ou Géorgiens étant mort, sans qu'il eût d'autre héritier qu'une femme, on la fit reine, et on lui chercha un mari, de race royale. Ce que voyant leur voisin Mogit-ed-Din Thoghril-Chah, fils de Qilidj-Arslan, Seldjoukide, seigneur d'Arzroum, il offrit son fils pour être roi des Géorgiens et mari de la reine. Celui-ci fut accepté, à condition d'embrasser la religion chrétienne, et son père le lui ordonna. Ainsi Mogit-ed-Din devint roi des Géorgiens et mari de la reine. Celle-ci aimait un de ses mameluks. Le mari l'ayant su, leur tendit un piége, et arrivant tout-à-coup dans la chambre de la reine, surprit le noble couple entre le draps, et dans les bras l'un de l'autre. Indigné, comme il convenait, d'un tel affront, il combla de reproches sa femme, qui le fit charger de chaînes et mettre dans une citadelle; puis elle fit venir d'Alanie deux hommes de qui ses familiers lui avaient vanté la beauté, se maria avec l'un des deux, qu'elle renvoya ensuite, et aima un musulman de Gandza, qu'elle eut beau prier, solliciter, combler de présents, elle ne put lui faire abjurer sa religion, pour embrasser le christianisme.» Or Mogit-ed-Din était fils de Qilidj-Arslan III, de la famille des Seldjoukides d'Icone: c'est pourquoi l'auteur géorgien le nomme *fils d'Orthoul*, ce qui est une faute pour *Orthough* ou *Ortok;* et comme cette branche de Turks n'était pas Ortokide, mais descendait directement de Seldjouk, il y a une double erreur à corriger dans les Annales. Cf. Journ. as. IVe sér. t. XIV, p. 475.

[3]) Dans le géorgien: Qiasdin, fils de Noukardin. Ce mariage eut lieu en 1228 — 448, suivant Wakhoucht, p. 65. Gaïath-ed-Din Caï-Khosrou II, qui épousa la fille de Rousoudan, était lui-même fils d'Ala-ed-Din Caï-Cobad, et par conséquent petit-neveu, mais non fils de Rokn-ed-Din, le *Noukardin* vaincu par Thamar en 1203; Ann. p. 293, suiv.; en outre il était cousin au second degré de Mogit-ed-Din, mari de Rousoudan.

En ce qui concerne la date de ce mariage, v. une note sur la p. 332.

sultan Gaïath-ed-Din [1]), quoique cela fût contraire aux sentiments du christianisme. Elle fit partir Thamar avec un grand appareil et de superbes présents de noce, en lui donnant Atsqour en dot. [2])

Cependant les Persans kharizmiens, dont j'ai parlé plus haut, s'approchaient peu-à-peu de la Géorgie, et ravageaient la contrée. Ayant entendu dire que l'atabek et généralissime Avag résidait à Bedchni, le sultan Djélal-ed-Din, qui désirait le voir, lui fit dire par un envoyé: «Puisque tu es le premier vizir de la reine, et le principal personnage de la Géorgie, que tu administres, voyons-nous, avec une seule personne de suite, j'ai à te parler.» Approuvant cette idée et consentant à voir le sultan, Awag partit, bien armé; de son côté le sultan, également armé, en compagnie d'un seul homme, se rendit dans le ravin de Bedchni, où il se rencontrèrent seul à seul. Le sultan se prit alors à dire: «Je ne suis pas venu pour dévaster la Géorgie, mais pour faire avec vous paix et alliance, mais vous, recourant aux armes sur-le-champ, vous m'avez attaqué et empêché la paix de se conclure. Toi, le premier personnage de ce pays, le vizir de la porte royale, écoute moi. Tu connais ma famille et ma natiou, la grandeur de mon empire, la multitude de mes sujets; tu sais qu'aucun souverain ne pouvait marcher de pair avec moi. Fils du grand et magnifique souverain le khorazmchah, j'avais réuni sous mes lois toute la Perse, depuis l'Aderbidjan jusqu'au Djihon, du Djihon jusqu'à l'Inde; le Thou-

[1]) L'Annaliste anticipe ici sur les faits, comme on le verra dans la n. 2.

[2]) Ce mariage de la fille de Rousoudan est mentionné, sans date, par Abou-l-Faradj, Chr. ar. p. 319. Gaïath-ed-Din était si amoureux d'elle, qu'il voulait représenter sur les monnaies son effigie; mais on lui conseilla d'adopter plutôt un soleil placé au-dessus d'un lion, comme marque de sa satisfaction et en guise d'horoscope. Il eut d'elle un fils, Ala-ed-Din Caï-Cobad II, qui eut un apanage particulier, et dont le nom parut sur les monnaies avec ceux de ses frères, Azz-ed-Din et Rokn-ed-Din. Ces deux derniers, nés d'un autre mariage, le regardaient comme leur égal; ibid. p. 322, 329. C'est sans doute pour lui qu'en 1243 Beaudoin de Courtenai, empereur de C. P., demandait une fille de sa soeur Elisabeth, dans une lettre existant aux archives de France, et qui a été publiée par l'Abbé Du Camps, dans le Cartulaire historique de S.-Louis; Magas. Pittor. 1845, p. 263. Il mourut en 1254 ou 55, par la perfidie de son frère Azz-ed-Din, lorsqu'il allait par son ordre à Qaraqouroum, près de Mangou-Khan.

Le même auteur, dans sa Chronique syriaque, citée par S.-Martin, t. II, p. 292, fixe le mariage de Gaïath-ed-Din en l'an 1548 des Séleucides, 1236 ou 1237 de J.-C., qui est l'an 634 de l'hégyre. Il dit que la fille de la reine de Géorgie vint en compagnie de son frère (*lis.* son cousin) David-le-Petit. Tchamitch, t. III, p. 213, dit aussi que David servit de paranymphe à sa cousine. Un évêque et plusieurs prêtres étaient dans la suite de la jeune princesse, qui, peu après, se fit musulmane; l'évêque et le prince David furent mis en prison, et n'en sortirent que lors de l'arrivée des Mongols dans l'Asie-Mineure.

Je comprends pas ce qu'on dit des rapports d'Ala-ed-Din, fils de la princesse Thamar, avec ses frères, puis qu'il était leur aîné. En effet Abou-l-Féda dit, sous l'année 635—1237, 8, que Gaïath-ed-Din épousa Gazia-Khathoun, fille de Malek-el-Aziz, ci-devant maitre d'Alep. Si c'est là la *Rumaea*, qui, selon Abou-l-Faradj, fut la mère des deux frères d'Ala-ed-Din, ce dernier était l'aîné d'un an, et par conséquent il avait tout droit, au moins à l'égalité avec ses frères.

ran, le Khatai, le Tchin-Ma-Tchin et tout l'orient. Par un effet de la Providence divine, il s'est montré au pays de Tchin, dans un misérable endroit, nommé Qaraqouroum, des hommes merveilleusement étranges, parlant une langue étrangère, vivant autrement que le reste du monde, qui ont soumis tout l'orient et exterminé plusieurs souverains. Ils ont pour monarque un homme extraordinaire, profond dans ses plans, brave et expéri-
menté dans la guerre: on l'appelle Tchingiz-Qaen. Aussitôt qu'il eut subjugué le Kha- 328
tai, je marchai contre lui avec les soldats de l'Iran, du Thouran, de la Perse, de la Turkomanie, lui livrai bataille, en plusieurs rencontres, au-delà du Djihon, et enfin endeçà même de ce fleuve; mais la force et la bravoure du khorazmchah nous ayant fait défaut, nous fûmes battus partout. De plus en plus convaincu qu'il n'y avait plus de ressource, j'abandonnai mon pays, mes états, mes immenses richesses, et vins en Géorgie, pour y chercher paix et alliance. Connaissant la force de cette contrée et la valeur de ses belliqueux habitants, je veux aujourd'hui que nous nous unissions, et que, liés par des serments solennels, nous combattions contre nos ennemis. J'ai appris que votre souverain est une femme; laissez-moi devenir son mari et votre roi, et qu'elle soit mon épouse. Peut-être triompherons-nous de nos ennemis, sinon, votre royaume sera dévasté. Quand même je partirais, les Thathars sont déjà venus; vous ne pouvez leur résister, vous n'êtes pas en état de les combattre. Envoie donc promptement un messager à votre souveraine, et informe-la de ce que j'ai dit, que je ne veux pas ruiner la Géorgie, mais bien la protéger. Je serai fort de votre appui, et nous vivrons en paix.»

A ce discours du sultan Awag ne répondit rien et se contenta de dire: «J'informerai de ceci la reine et ses vizirs.» Aussitôt il écrivit une lettre, qu'il fit porter par un exprès et rendit compte à la reine de tout l'entretien du sultan. Quand on reçut cette nouvelle et qu'on eut lu la lettre, la reine Rousoudan fut frappée d'étonnement, et trouvant ces propositions étranges, elle écrivit à Awag, non-seulement de n'écouter rien de pareil, mais de couper court à toute cette affaire. Celui-ci en informa aussitôt le sultan. Djélal-ed-Din, dès qu'il en eut avis, partit avec toutes ses troupes et se mit en campagne pour aller à Tiflis. La reine [1], instruite de sa marche, prépara ses bagages et se retira à Kouthathis, laissant à Tiflis une armée commandée par deux thawads, fils de Botzo, Memna et Botzo. Le sultan entra dans le Somkheth, qu'il dévasta, et dont la population fut exterminée par le glaive, au point qu'il ne resta pas un seul mâle. Il s'avança ensuite vers Tiflis, dont la population prit les armes. Les Géorgiens ayant soutenu un combat non moins rude que brillant, les Persans qui gardaient une des portes envoyèrent, la nuit suivante, un exprès au sultan Djélal-ed-Din, pour lui dire que, de

[1]) Ici et déjà deux fois dans ce §, l'auteur se sert du mot მეფე roi; je fais cette remarque, parce que les Européens pensent, en général, que le titre de *roi* est donné par emphase à Thamar, tandis que c'est simplement parce que ce mot n'a pas de féminin usité, et que Thamar, ainsi que sa fille Rousoudan, n'étaient pas simplement femmes de rois, დედოფალი, mais exerçaient l'autorité royale; მეფა est une invention moderne.

l'intérieur, ils lui livreraient la ville et l'y laisseraient entrer. Au point du jour, le sultan
329 fit ses préparatifs et s'avança avec confiance, sur la parole des Persans [1]). Les gardiens de l'intérieur, qui n'étaient pas dans le secret, marchèrent contre lui et sortirent précisément par la porte de Gandza. Memna et son frère Botzo, fils de Botzo, quoique sans casque, voulurent sortir, lorsque tout-à-coup un Persan lança, de l'intérieur, un épieu, sur la tête de Botzo désarmé, et le renversa par la violence du coup, dont il mourut. Les soldats de la garnison commencèrent alors, les uns à se battre, les autres à poursuivre leur trahison, et les portes s'ouvrirent. Pour échapper aux traîtres de l'intérieur, la garnison s'enfuit; Botzo, fils de Botzo, entra dans Isanni [2]) et y combattit vaillamment.

L'affliction de mon coeur ne me permet pas de raconter ce que firent dans Tiflis les Kharizmiens. Qui pourrait dire les calamités, les épreuves par lesquelles les chrétiens passèrent? Je voulais donc étouffer dans le silence les tristes souvenirs dont mon coeur est oppressé, et qui font déborder mes larmes. Qui pourrait, en effet, redire tout ce qui arriva alors? Les bourreaux, acharnés au massacre, enlevaient les enfants du sein de leurs mères et les écrasaient en leur présence; à l'un ils arrachaient les yeux, ils répandaient la cervelle de l'autre, puis ils faisaient mourir les mères elles-mêmes; des femmes âgées étaient foulées impitoyablement, au milieu des rues, sous les pieds des chevaux; des jeunes gens étaient renversés par terre; le sang coulait à flots. On voyait des têtes sans corps, des chevelures pétries au milieu des intestins, des hommes et des femmes se tenant embrassés, broyés par les pieds des chevaux. Nul n'était épargné: l'un avait le flanc, l'autre le coeur traversé par le glaive; aux uns le ventre, aux autres le dos était déchiré.

Hélas, hélas! Quels cris plaintifs, quels douloureux gémissements, quel fracas, quelles malédictions, quelles clameurs ébranlaient la ville entière! Des troupes nombreuses, rassemblées comme des moutons, étaient massacrées; le père voyait ses enfants chéris, le frère son frère, le fils l'auteur de ses jours, le mari son épouse, gisant sans vie, indignement foulés par les chevaux, traînés dans les rues par les chiens, privés des honneurs de la sépulture; les églises et les vénérables autels étaient profanés; les saints prêtres, les diacres, les moines écrasés, massacrés au sein des églises, au pied même des images,
330 des croix. Dans aucun des anciens livres on ne lit une catastrophe pareille à celle qui frappa alors les adorateurs du Christ. Ce qui arriva aux Juifs, après qu'ils eurent crucifié le Christ, lors de la ruine complète de Jérusalem, par Titus et Vespasien, lorsqu'au dire de l'historien Josèphe, qui décrit longuement les malheurs de sa nation, trois cents myriades d'hommes, sans compter les femmes, périrent par la famine et par le glaive:

[1]) Le M-it T dit: «se fiant sur une trahison des troupes de l'intérieur,» [illegible] au lieu de [illegible].

[2]) Il est à-peine besoin de répéter qu'Isanni est la partie de Tiflis au-delà du fleuve, aujourd'hui Awlabar, Tchoughoureth et Couki; v. Géogr. de la Gé. p. 185, 189.

cela seulement a quelque ressemblance avec les malheurs de Tiflis, au temps de cette invasion des Sarrazins. La ville était alors sans ressource, sans consolation. [1])

[1]) Suivant Wakhoucht, p. 65, Tiflis fut pris en 1228 — 448; mais cette date n'est pas entièrement exacte. En effet, d'après Abou-l-Féda, Tiflis, la plus grande ville de Géorgie, fut enlevée en l'an de l'hégyre 623—1226, avant la première tentative de Djélal-ed-Din contre Khlath, que la rigueur de l'hiver rendit infructueuse. Ainsi Nisawi a raison de dire que Tiflis fut pris par capitulation, et que Djélal-ed-Din quitta cette ville aux approches de l'hiver; car ce fut dans le 11e mois de l'année (novembre), que le sultan marcha contre Khlath; l'an 623 avait commencé le 1er janvier 1226. Ici Tchamitch, t. III, p. 203, répète que Achraph, alors maître de Khlath, était *fils de Bek-Thimour*, et que Djélal-ed-Din, après s'être rendu maître de cette ville, épousa Thamtha, fille d'Iwané. Cette princesse réussit pourtant à se sauver en Géorgie, et son père mourut un an après.

Voici, d'après M. Ch. d'Ohson, le résumé et la suite des opérations de Djélal-ed-Din, en Géorgie et contre la ville de Klath: après le sac de Tiflis, il marcha contre Klath, abandonna son entreprise pour marcher contre Borac, révolté dans le Kerman; cette affaire achevée, il revint en Géorgie, ses troupes avaient essuyé un échec sous les murs de Klath. Après une expédition de dix jours en Aphkhazie, il revint à Klath, en octobre 1226, mais la rigueur de l'hiver l'obligea de nouveau à se retirer. Les Kharizmiens évacuent alors Tiflis, attaqué par les garnisons d'Ani, de Cars et des autres places géorgiennes, qui chassèrent les musulmans et brûlèrent la ville, en 1228. Le 26 août de cette année, Djélal est battu par les Mongols; il eut ensuite à combattre une armée de 40,000 Géorgiens, Arméniens, Alains, Sérirs, Lesguis, Qiptchaqs, Soussams, Aphkhaz et Djanites; il détacha les Qiptchaqs de cette alliance, après quoi il fit proposer à Iwané de se reposer ce jour-là et de permettre que les deux armées se livrassent à des jeux de force et d'adresse. Il se présenta alors un brave Géorgien, qui fut tué d'un coup de lance du sultan, et ses trois fils après lui; un cinquième champion, malgré sa force et la fatigue du sultan, fut encore terrassé et tué. La bataille qui s'ensuivit, nonobstant la trève, fut au désavantage des Géorgiens. En juillet 1229, Djélal revint assiéger Khlath, qui fut pris le 2 avril 1230, après 6 mois de siége, et pillé. La Gourdjyet ou Géorgienne, i. e. Thamtha, fille d'Iwané, devint sur-le-champ l'épouse de Djélal, qui l'emmena, en marchant contre le sultan d'Iconе; Hist. des Mongols, t. III, p. 18, 20, 25, 33, 35. Suivant Abou-l-Féda, Djélal-ed-Din assiégea Khlath, pour la première fois, depuis le 13e jour du 11e mois jusqu'au 23e jour du 12e mois de l'an 623 (comm. le 1er janvier) 1226, et fut obligé de se retirer, tant à cause de la brave défense des habitants que de la quantité de neige tombée en cette année. En effet ayant donné l'assaut le 15e jour du 12e mois, il fut repoussé par Hosam-ed-Din, gouverneur de la ville pour Mélik-Achraph, et la rigueur du froid le fit bientôt renoncer à son entreprise; enfin en 627 (comm. 19 novembre) 1229, le sultan réussit à prendre Khlath, qui lui fut enlevé la même année, après une défaite qu'il essuya le 29e jour du 9e mois, environ le commencement du mois d'août 1230. La date de la prise de Kklath par Djélal est très importante: en effet, si la fille d'Iwané devint son épouse en 1230 et s'enfuit en Géorgie, où son père mourut *un an après*, il en résulterait qu'Iwané mourut au plustôt en 1231; comme cette conclusion s'écarte trop des renseignements fournis par notre Annaliste, p. 326, par Et. Orbélian, par Vardan (v. Addition à ce règne, en 1225), je ne puis me résoudre à l'adopter, et je crois plutôt que Tchamitch ou C. d'Ohsson se sont trompés dans leurs indications. Maintenant, quand et comment Thamtha tomba-t-elle entre les mains de Djélal, revint-elle en Géorgie, c'est ce qui n'est point suffisamment indiqué. Ce qu'on sait, c'est qu'après avoir été reprise à Djélal-ed-Din, sans doute après sa défaite par les Mongols, elle fut par eux envoyée à Ogodaï, qu'elle

Dans ces circonstances la reine envoya ordre à Botzo et aux autres défenseurs de la ville de quitter Isanni et de s'en-aller; mais malgré ses injonctions réitérées, ce fut avec peine qu'elle le décida à abandonner Tiflis et à battre en retraite, ainsi que l'écrit un moine de Mghwimé. [1])

Après s'être ainsi emparé de force de la ville, il commença à traiter les chrétiens plus cruellement encore. Il mit si peu de bornes à ses fureurs que les rues, les ravins, les fossés étaient remplis de cadavres, et que d'autres, en grand nombre, étaient jetés dans le Mtcouar. Mais cela ne suffisant pas à l'impur mécréant, il imagina une autre méchanceté, que j'ai honte de raconter, le chagrin et les larmes m'empêchant de comprendre comment nous avons pu exciter le Dieu bon et compatissant à perdre toute miséricorde envers nous. Le sultan donc se mit à détruire les églises depuis leurs fondements; il se porta à un tel excès d'audace que de renverser la coupole de Sion et de construire sur un lieu dominant son impure demeure [2]), joignant le temple par un pont, long, élevé, qui permettait de marcher sur les combles de l'édifice. Il ordonna aussi d'apporter et de placer, la face en-dessous, au milieu du pont, une image de Notre-Seigneur J.-C. et de la très sainte Mère de Dieu, déposée à Sion. Là il enjoignit à tous les captifs des deux sexes de fouler les saintes images et d'abjurer leur foi, sous peine d'avoir la tête coupée. En conséquence de cet ordre, on amenait des hommes et des femmes, que l'on forçait de s'y conformer. Plusieurs, par une glorieuse résistance, refusèrent de souiller les saintes images et de renoncer au christianisme; et il se rencontra un nombre si considérable d'hommes et de femmes, qui reçurent courageusement la palme du martyre, qu'on ne saurait les compter: pour moi, je pense qu'il y eut bien dix myriades de victimes. [3])

resta longtemps en Tartarie, et n'en revint qu'avec l'envoyé de Rousoudan, le prince Hamadola, inconnu d'ailleurs, et que les généraux mongols eurent ordre de lui rendre tout ce qu'elle avait possédé comme femme d'Achraph, i. e. Khlath et ses territoires, quand ils s'en furent rendus maîtres, en 1244; Ciracos, M-it du Mus. asiat. p. 141. Quoique cet auteur ne le dise pas, je crois que Thamtha était non en Mongolie, mais auprès de Batou; car Ogodaï mourut en 1242, et l'on ne sache pas d'ailleurs, par un témoignage positif, que Rousoudan ait été en rapports avec un autre souverain que celui du Qiptchaq.

[1]) Cette indication prouve qu'il existait une relation, au moins du sac de Tiflis, écrite par un des religieux du couvent de S. Chio, à Mghwimé, à quelques verstes plus à l'O. que Mtzkhétha, sur le bord du Kour.

[2]) ზედა შენებად; mot-à-mot « de construire dessus; » mais si ce palais était sur l'église même, il n'était pas besoin d'un pont: c'est pour cela que j'ai paraphrasé le mot ზედა.

[3]) Tchamitch, t. III, p. 203, dit qu'après avoir fait périr beaucoup de chrétiens, Djélal-ed-Din ordonna de se contenter de circoncire les autres de force, de détruire tous les signes extérieurs du culte et de changer en écuries plusieurs églises. Tiflis fut cependant réoccupé par les Géorgiens pendant que le sultan était au siége de Khlath, en 1229, puis incendié de nouveau par les habitants, lorsqu'ils surent que Djélal-ed-Din allait revenir: Nisawi, Biographie de Djélal-ed-Din, Addition à ce règne, versùs finem.

Tiflis ayant été ainsi dévasté, les Kharizmiens se mirent à piller, à faire des captifs et à massacrer dans le Somkheth, dans le Cambedchian, sur les rives de l'Ior, dans le Karthli, dans le Thrialeth [1], dans le Djawakheth, à Artan; d'autres, dans le Samtzhhé, dans le Tao, dans le territoire de Carniphora et d'Ani. Ces calamités, ces châtiments envoyés par le ciel se prolongèrent durant cinq années, car les premiers ravages avaient eu lieu deux ans auparavant, et ils en séjournèrent cinq dans la ville [2]. Les pays ci-dessus nommés étaient dans un tel état de dévastation, qu'on n'y voyait aucun édifice, hormis les citadelles et les postes fortifiés; il semblait que la Géorgie fût condamnée à périr. Car les rois et les chefs avaient mis de côté toute loi, toute bonté, la charité, la droiture, la douceur, la justice, et les avaient remplacées par l'orgueil, la perfidie, l'envie, les querelles, la haine, la cupidité, l'injustice, ainsi que s'exprime le prophète: « Malheur à eux! ils ont suivi les traces de Balaam; ils font ce que l'on faisait à Sodome; tous les âges, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, du petit jusqu'au grand, se sont tournés vers le vice; la maladie de Sodome, la douleur de Gomorrhe les a atteints, et c'est pour cela que Dieu les laisse cruellement exterminer. » Nous avions renoncé au Seigneur, nous l'avions oublié, et le Seigneur, dans sa justice, nous a traités de même, et la Géorgie fut désolée jusqu'au mont Likh. C'est là ce que dit le prophète Isaïe: « Malheur à la nation pécheresse, au peuple plein d'iniquités, à la race vicieuse, aux enfants du crime! Vous avez abandonné le Seigneur et offensé le saint d'Israel; où vous déchirer encore, si vous mettez le comble à votre perversité? De la plante des pieds à la tête, il n'y a en vous plus de vie; tout est plaie, coup, cicatrice, enflure; il n'existe aucun baume, ni liniment, pas d'huile, pas de bandelette; votre région est dévastée, vos villes incendiées; les races étrangères dévorent votre pays sous vos yeux; tout est ruiné, bouleversé par la main de l'étranger; les filles de Sion restent comme des tentes au milieu des vignobles, comme une resserre à fruits au milieu d'un plant de melons, comme une ville bloquée. Si ce n'était que le Seigneur Sabaoth nous a laissé quelque semence, nous serions devenus comme Sodome, nous aurions eu le sort de Gomorrhe. » [3]

331

Comme le pays de Géorgie était en proie à ces affreuses calamités, il s'en déclara d'autres, plus terribles encore; car nous reprendrons le récit où nous l'avons interrompu. Tandis que la reine Rousoudan, accablée de tant de désastres, résidait à Kouthathis et

1) Le M it T écrit [illegible], qui rappelle l'orthographe arménienne de ce nom, Թռեղք.

2) De 1225 à 1230, Djélal-ed-Din ne cessa, par lui et par ses généraux, de ravager la Géorgie. On a vu dans une note, à la page 326, que Stéphanos Orbélian fait durer ces désastres pendant *sept* années. J'ai fait là mes remarques à ce sujet. Comme l'auteur arménien a simplement copié, de son aveu, les annales géorgiennes, il paraît qu'il faut corriger ici nos manuscrits dans ce sens. En effet, il y a contradiction, ici, entre le chiffre et l'explication qui en est donnée: contradiction qui prouve que les *deux années précédentes* doivent être attribuées aux Mongols, venus en Géorgie en 1221.

3) Une partie de ce passage a été alléguée p. 202, et j'ai donné là les raisons qui m'ont porté à traduire autrement que d'après le texte grec.

dans l'Aphkhazeth, son fils David ayant atteint sa sixième [1]) année, elle voulut le faire roi [2]). Comme il arrive aux amateurs de ce monde, l'attachement aux vanités de la terre lui faisant oublier la crainte de Dieu et l'amitié fraternelle, elle conçut un horrible projet. Son neveu David, ci-dessus mentionné, qui lui avait été confié par les dernières
332 volontés de son frère Giorgi, et qu'elle avait élevé, elle l'envoya secrètement à sa fille et à son gendre Gaïath-ed-Din, en Grèce, afin de le faire périr, et pour que son fils David n'eût pas l'inquiétude de partager avec lui la royauté. Lorsque David arriva auprès du sultan et de Thamar, fille de Rousoudan, que le sultan nommait Gourdji-Khathoun, i. e. la dame géorgienne, le jeune prince leur plut tellement qu'ils l'aimèrent comme leur fils, et le traitèrent honorablement; la reine surtout lui fit bon accueil, comme au fils de son oncle. Au lieu d'exécuter l'ordre sanguinaire que Rousoudan leur avait transmis, en leur envoyant David, ils lui témoignèrent toute sorte d'égards. Après avoir expédié son neveu, Rousoudan, de son côté, manda ses troupes d'Aphkhazie, les dadian et bédian, l'éristhaw du Radcha et le catholicos d'Aphkhazeth, qui reconnurent pour roi le fils de la reine, le sacrèrent à Kouthathis, et ayant placé sur sa tête la couronne, le firent asseoir sur le trône royal. On lui offrit alors l'hommage ordinaire, comme à un roi, et le catholicos acheva la cérémonie du sacre. Cependant la partie du royaume située endeçà du Likh était inquiétée par les Kharizmiens [3]); comme Chanché, chef des mandators, était à Ani, le généralissime Awag, à Bedchni; Waram-Gagel, ceux du Héreth, du Cakheth, du Somkheth, du Karthli et de Thor, ainsi que ceux du Chawcheth et du Tao, chacun retiré dans sa forteresse, quoique soumis à Rousoudan, ils ne purent, à cause des troubles, assister à l'inauguration du roi David, fils de Rousoudan.

Parlons maintenant de Tchingiz-Qaen, ci-dessus mentionné. Quand les Thathars vinrent dans notre pays, et que Djélal-ed-Din, s'enfuyant devant eux, fut passé en Grèce [4]),

1) T ხუთსა « sa cinquième année. »

2) En 1222 — 442, suivant Wakhoucht, p. 65; mais ce qui va être dit du neveu de Rousoudan, envoyé en Grèce après le couronnement du jeune David, recule de beaucoup cette date.

3) Cette circonstance, si elle est exacte, pourrait faire croire que le couronnement de David eut lieu avant 1230, époque de la mort de Djélal-ed-Din, ou cette année même; mais d'autre part, les Kharizmiens évacuèrent-ils la Géorgie immédiatement après le décès de leur chef, et ne peut-on supposer qu'il y en resta un bon nombre, du moins pendant un ou deux ans, jusqu'à ce que le bruit de l'approche des Mongols les força d'en sortir? Suivant mon opinion, en réunissant tous les détails donnés, p. 326, sur le mariage de Rousoudan et, par anticipation, à la page suivante, sur celui de sa fille; enfin, p. 331, et ici sur le couronnement de David, on trouve que Rousoudan put se marier la 2e ou 3e année de son règne, soit 1225 ou 1226; que David, plus jeune que sa soeur et né, dans cette hypothèse, vers 1228, devait avoir six ans en 1234, époque où il aurait été couronné; qu'alors il pouvait se trouver encore des Kharizmiens en Géorgie; enfin que l'envoi de David fils de Georges-Lacha, et conséquemment le mariage de sa cousine avec le sultan d'Icone, n'eurent pas lieu immédiatement après l'association du fils de Rousoudan au trône.

4) Après avoir pris Khlath, en 1230, Djélal-ed-Din voulut aller attaquer les Seldjoukides d'Icone;

il fut facile de s'emparer de ses états, du Thouran, du pays des Turks et du Khorasan. Alors Tchingiz-Qaen sépara son armée en deux corps et conféra le titre de qaen à ses fils: il donna et assigna à l'un d'eux la moitié de ses troupes et l'envoya dans le grand Kiphtchaq, jusqu'au pays ténébreux, dans la Khazarie, dans l'Oseth et en Russie, jusqu'à la Bulgarie, au pays des Serbes, des Caucasiens, et dans tout le nord, ainsi que je l'ai dit. A son second fils Tchaghatha, il donna d'autres troupes, le pays des Ouïghours, Samarqand, Boukhara et toute la contrée jusqu'au territoire d'Alamouth: c'était, je pense, le Thouran. A son troisième fils, Okropha, il assigna sa propre résidence, de Qaraqouroum [1], le Tchin-Ma-Tchin, les pays d'Emeth et de Qaqwi, et le Khathai. Enfin Thouli, le quatrième, eut, avec des troupes, la contrée orientale, qui touche à Oukhouth. Après leur avoir conféré, à tous les quatre, le titre de qaen, il leur recom- 333
manda de venir une fois chaque année auprès de leur cadet Okropha, pour célébrer un qouriltai [2]; car il donnait le trône à ce dernier.

Ayant ainsi réglé les affaires de ses fils, il alla dans le Thouran et envoya son fils examiner le Khorasan, traversa le Djihon et vint à Nichapour. Les habitants prirent les armes et se battirent contre Thouli, qui s'empara de la ville dès la première attaque, et fit couper 300,000 têtes; à la seconde, 200,000; à la troisième, 32,000. Si vous ne le croyez pas, croyez-en du moins le frère du grand sahib-divan Khodja Chems-ed-Din, qui s'y trouva et racontait en ces termes la dévastation de Nichapour [3]. Thouli partit ensuite et, à travers le Mazandéran, s'avança vers l'Iraq. A cette nouvelle, le sultan Djélal-ed-Din partit de Tiflis, avec ses femmes et ses bagages, pour aller combattre les Thathars. Arrivé dans l'Adrabadagan [4], il dépêcha des exprès au sultan de Khlath et au khaliphe, maître de Bagdad, demandant qu'ils le secourussent, et disant que c'était de leur intérêt. Il écrivit aussi au sultan d'Iraq: «Si vous ne voulez pas venir en personne, donnez-nous au moins un secours de troupes. Je combattrai ces Thathars, dont je con-

mais Ala-ed-Din Caï-Cobad s'étant joint à Achraph et à d'autres émirs de ces contrées, le sultan fut complètement battu, et c'est durant sa fuite qu'il fut tué, comme on le verra plus bas.

[1]) J'ai déjà dit que Qaraqouroum fut fondé sous Ogodaï: il s'agit donc ici de l'ordou-balik, ou résidence royale de Tchingiz-Khan, qui était dans la même contrée, mais sans porter encore le nom qu'elle eut plus tard. Je ferai remarquer qu'ici et dans plusieurs autres endroits on lit Qaraqoum, faute que j'ai cru devoir rectifier.

[2]) ყურნუთო, qournoutho.

[3]) On dit qu'il périt à Nichapour un million et 747,000 hommes. Touli avait d'abord accordé une capitulation honorable à Hérath, dont les habitants s'étaient vaillamment défendus; mais bientôt ceux-ci, sur l'avis que les Mongols avaient éprouvé une défaite, du côté de Gazna, se révoltèrent; alors les Mongols firent main-basse sur la population; le carnage fut d'un million et 600,000 personnes, et ainsi de suite dans les autres villes du Kharizm. D'Herbelot, Bibliot. or.

[4]) En 453—1233, Wakhoucht, p. 65. Suivant Abou-l-Féda, ce fut en l'an 628—1230, 1, que les hostilités commencèrent entre Djélal-ed-din et les Mongols.

nais la tactique et la manière de faire la guerre; sinon, étant hors d'état de résister, je battrai en retraite, et vous serez encore moins capables de leur tenir tête.» Quand l'exprès du sultan se présenta, ceux-ci le renvoyèrent sans rien faire ni se rendre à ces avis.

A cette nouvelle, et voyant que l'Aderbadagan ne résisterait pas, le sultan et ses troupes, réduits au désespoir, quittèrent l'Aderbadagan et marchèrent de nouveau vers Tiflis [1]). Rousoudan, qui en fut informée, convoqua toutes les troupes des deux côtés du mont Likh; Chanché, chef des mandators; le généralissime Awak, Waram-Gagel, chef des msakhours; ceux du Héreth, du Cakheth, du Somkheth, du Djawaketh, de la Meskhie, du Tao; le dadian Tzotné, homme distingué et plein de vertus; les Aphkhaz, les Djiks, en un mot, il est inutile de le dire, ceux de chaque province de son royaume; elle ouvrit les portes de Dariala [2]) et fit venir les Osses, les Dourdzoucs, ainsi que tous les montagnards. Ces bandes innombrables étant réunies à Nadcharmagew, Rousoudan les envoya à la rencontre des Kharizmiens, mais elle ne livra pas l'auguste étendard, à cause de ce qu'avait fait l'atabek Iwané [3]). Ils se mirent en marche, traversèrent Tiflis et trouvèrent dans la vallée de Bolnis le camp du sultan.

Aussitôt que les sentinelles de ce dernier les eurent aperçus, ils en donnèrent avis à Djélal-ed-Din, qui, en brave et intrépide guerrier, rangea promptement les siens en bataille. Dans le rude combat qui s'ensuivit, les Géorgiens eurent le dessus avant que les
334 armées se fussent rencontrées [4]); mais comme la mêlée se prolongeait, avec grande perte des deux côtés, Dieu jeta sur le peuple géorgien un regard de courroux, car sa colère contre nous n'était pas satisfaite. Les troupes de la reine plièrent, et les Géorgiens ayant tourné le dos, le sultan rentra dans Tiflis, où il recommença ses premières cruautés. Dans sa colère, il fit massacrer tout ce qui lui tomba sous les mains, et ravagea tous les pays ci-dessus mentionnés.

Après cela Thouli, fils de Tchingiz-Qaen et le principal chef des Thathars, pénétra dans l'Iraq jusqu'à Qazmin, désola le pays et extermina tout ce qui résistait. Ayant repassé le Djihon, il se rendit alors près de son père et de ses frères. Ceux-ci ayant appris la retraite complète de Djélal-ed-Din, Tchingiz-Qaen manda quatre commandants,

[1]) En 1234—454, Wakhoucht, p. 65; Abou-l-Féda ne parle pas de la seconde occupation de Tiflis par Djélal-ed-Din; mais Nisawi raconte, ch. 55, que tandis que ce prince allait faire de nouveau le siége de Khlath, ce qui eut lieu en 1229, il apprit la fausse nouvelle de la révolte des Géorgiens contre son lieutenant Cherf-oul-Moulk, gouverneur de Tiflis, et se dirigea contre cette ville. Ce fut alors que le mari de Rousoudan, fait prisonnier par Djélal-ed-Din, lors de la première invasion, en 1225, puis renvoyé par lui, souleva les Géorgiens, et que ceux-ci, se voyant trop faibles pour résister à leur ennemi, mirent eux-mêmes le feu à leur capitale. V. l'Addition.

[2]) Dans les autres M-its: Dariéla. Cf. sup. p. 92, note. Je lis ici *Dariala*, au lieu de Darghala, par les raisons déjà énoncées.

[3]) V. p. 325, suiv.

[4]) Dans mon opinion ceci indique une affaire de tirailleurs ou d'avant-garde; [illegible], [illegible].

nommés par les Géorgiens *noïns*: le premier était Dcharmaghan [1]; le second, Dchaghathar; le troisième, Iöser; le quatrième, Bitchouï. Il leur donna à chacun 10,000 hommes, outre leurs femmes, et les envoya à la recherche du sultan. Ces quatres noïns, Dcharmaghan, Tchaghatha, Iosour et Bitchouï, étaient fils du qaen. Il leur recommanda, partout où ils iraient, d'épargner et de traiter doucement quiconque demanderait grâce, mais d'exterminer tous leurs ennemis, de faire quatre parts du kharadj de chaque contrée et de l'envoyer aux qaëns.

Avec ces 40,000 hommes, outre les femmes, les quatre noïns traversèrent le Djihon, le Khorasan, vinrent dans la contrée orientale, où résidaient les Moulids, qui se battirent vigoureusement contre eux et leur firent beaucoup de mal, passèrent dans l'Iraq et désolèrent tout le pays; mais ils épargnèrent ceux qui se soumettaient. De là ils vinrent dans l'Adrabadagan, au pays de Thawrez, dont les habitants se présentèrent à eux avec de riches présents; puis au pays d'Ardawel, qui se conduisit de la même manière. Ayant traversé l'Araxe, ils vinrent à Gandza [2], ville défendue par de fortes murailles; après trois jours de combat, ils s'en rendirent facilement maîtres, entrèrent dans la ville, qu'ils dévastèrent, et y firent un horrible carnage; car les Thathars avaient en haine la loi et les préceptes religieux de Mahomet.

A cette nouvelle, le sultan partit en toute hâte, avec ses femmes, et s'en-alla en Grèce; les Thathars le poursuivirent jusque dans le Basian; ce que voyant ses soldats, ils se dispersèrent, au point qu'il resta seul dans un misérable village, où il était arrivé. Là, comme il dormait au pied d'un arbre, il fut vu par un homme obscur, qui le tua,
prit sa ceinture, sa selle et son carqois, chargés de pierreries et de perles du plus grand 335
prix: ce fut ainsi que périt ce grand et illustre souverain, parce que la confiance dans ce monde périssable est sans base, ainsi que le dit le sage ecclésiastique: «Vanité des vânités, et tout est vanité.» De cette manière furent réduits à néant ses armées, son opiniâtreté inflexible, ses triomphes belliqueux, ses richesses de toute sorte; car tout est vain, hormis la vie éternelle, inaltérable à la mort. [3]

[1]) Plus bas, ce nom est fréquemment écrit *Karmaghan*, mais je conserve l'orthographe généralement admise; au lieu de *Ioser*, on lit souvent aussi Iosour; c'est le Asavour, Iasavour, Nasavour, des auteurs arméniens et de Rachid-ed-Din; v. S.-Martin, Mém. t. II, p. 274. Tchamitch, t. III, p. 204, racontant l'invasion des noïns, en 1232, nomme trois chefs principaux, *Dcharmaghan*, Bénal-Nouïn et Moular-Nouïn, et sous eux quinze autres généraux: Ghataghan, *Dchaghada*, Doughada, Sonita, Dvhola, Asouthou, *Batchou*, Thouthou, Khouththou, *Asar* ou Aslan, Oghotha, Khoïa, Khouroumdchi, Khounan et Gharabougha. J'ai souligné ici quatre noms, qui se rapportent à ceux mentionnés par notre Annaliste. Du reste les deux énumérations peuvent être vraies simultanément, si p. e. Dcharmaghan, qui était le général en chef, avait lui-même choisi les trois collègues que lui adjoint l'auteur géorgien.

[2]) Ce fut, à ce qu'il paraît, en 1230, que les Mongols parurent pour la première fois devant Gandza; le sac de la ville n'eut lieu qu'en 1235; v. plus bas.

[3]) Battu à plusieurs reprises sous les murs de Khlath, par Mélik-Achraph et Ala-ed-Din Caï-Cobad,

Des Kharizmiens dispersés la plus grande partie s'étant enfuis à Garman et le sultan Djélal-ed-Din étant tué, ce fut le terme de la domination des grands sultans de Kharizm.

qui s'étaient réunis en 627—1229, 30; menacé, d'ailleurs, par les Thathars, qui s'étaient emparés de l'Aderbidjan, Djélal-ed-Din sentit que la fortune lui échappait. Il se tourna du côté d'Amid, dont les portes lui furent fermées; de là il se retira dans un village dépendant de Miafarékin, dont Chahab-ed-Din Gazi était le maître. Sauvé momentanément par un Kourde, qui le recueillit chez lui, il fut tué, en l'absence de son hôte, par un autre Kourde, de qui il avait tué un frère, à Khlath. Cela eut lieu dans le 10e mois de l'an 628 (comm. samedi 9 novembre) 1230, donc au mois de septembre 1231. L'orgueil, ou plutôt l'insupportable arrogance et le despotisme capricieux de ce prince concoururent autant à son malheur que le brutal courage des Mongols. Les Kharizmiens échappés à tant de batailles prirent alors du service chez les divers princes musulmans de l'Asie, ou firent pendant longtemps le pillage pour leur propre compte. M. de Hammer place en 1229 et dans les champs de Nissi-Tchesmen, près d'Arzendjan, la bataille où Djélal-ed-Din fut vaincu par Ala-ed-Din Caï-Cobad et par Achraph; Hist. de l'emp. Ott. trad. fr. t. I, p. 39.

Voici, d'après Ibn-al-Athyr et d'autres auteurs arabes, le résumé des opérations de Djélal-ed-Din contre les Géorgiens, depuis le mois de décembre 1225 (sup. p. 500, n. 1):

Le 8 de rébi 1er de l'an 623 Hég. — 9 mars 1226, Djélal prit Tiflis: après avoir battu et massacré les Géorgiens et leurs alliés, il s'était avancé vers cette ville, avec 3000 cavaliers et avait placé le reste de son monde en embuscade. Les Géorgiens vinrent à sa rencontre, furent encore battus, et les vainqueurs entrèrent pêle-mêle avec eux dans Tiflis: tous les habitants non musulmans furent massacrés, et la ville confiée à Aksonkor, un mameluk d'Uzbek. Les Géorgiens en étaient les maîtres depuis l'an 515—1121, le sultan Mahmoud n'avait pu la reprendre en 517—1123, non plus que son frère et successeur Masoud; Defrémery, Journ. asiat. IVe sér. t. XIV, p. 486, suiv.; 492.

En septembre 1226, Djélal vint de Kerman à Tiflis et alla assiéger Ani, défendu par Iwané, ainsi que Cars, appartenant aussi aux Géorgiens. Etant resté à Ani jusqu'au mois de chéwal (environ 6 semaines), il alla au pays des Aphkhaz, faire une incursion, qui dura dix jours, afin de donner le change au chambellan Hosam-ed-Din Ali, gardien de Khlath pour le sultan Mélik-Achraph; il alla bientôt assiéger Mélazgerd et Khlath. Après trois assauts réitérés, la rigueur du froid le força à s'éloigner de cette dernière place.

En rébi 1er 624 — mars 1228, les Géorgiens rentrèrent dans Tiflis, qui était dégarni de troupes: c'était après la levée du premier siége de Khlath, et les musulmans, maltraités par les soldats du Kharizm, avaient appelé les chrétiens. Suivant un autre récit, l'ancien mari de Rousoudan, délivré par Djélal, s'était échappé et était rentré en Géorgie, où il trouva la reine remariée, et avait ouvert les voies aux Géorgiens. Ceux-ci donc s'étaient rassemblés à Ani, à Cars, et après avoir repris leur ville, l'avaient brûlée et exterminé la population. Quant Djélal revint de Khlath, à la fin de l'année, il n'y trouva plus personne; ibid., p. 497, suiv.

La même année Hosam-ed-Din, à la suite d'une expédition, ayant emmené dans l'Aderbidjan la femme de Djélal-ed-Din, Cherf-ul-Moulk, vizir de ce dernier, s'en vint rançonner le Chirwan, puis il marcha contre le fort de Khatchen, tenu par Djélal-ed-Daulah, fils d'une soeur d'Iwané, le généralissime géorgien, se fit payer 20,000 dinars et rendit 700 musulmans à la liberté.

Allant de là dans le Moucan, Djéjal donna le canton de Gouchtasfi, à l'embouchure du Kour, à Djélad-ed-Din soultan-chah, fils d'un chirwanchah, qui avait été livré aux Géorgiens par son père, à condition qu'on lui ferait épouser la fille de Rousoudan, et qu'il avait tiré de captivité. Etant dans le Mou-

Le sultan Gaïath-ed-Din, ayant été informé de la mort de Djélal-ed-Din, fit venir son meurtrier, se fit livrer la ceinture, la selle et le carquois précieux du prince, qui excitèrent un tel étonnement que personne n'avait vu de pierreries ni de perles de si grand prix : quant au meurtrier, le sultan l'apaisa [1]) avec de l'argent. En revenant de poursuivre leur ennemi, les Thathars allèrent au pays de Khlath et de Valachcert, qu'ils ravagèrent. Incapable de leur résister, le sultan de Khlath se renferma dans la ville ; les Thathars allèrent à Tauriz et, après avoir traité avec les habitants, s'en rendirent maîtres, ainsi que de tout le territoire qui en dépendait. L'année suivante [2]), ils passèrent à Barda, à Gandza et à Moughan, et commencèrent à désoler et dévaster les terres de la Géorgie, le Chirwan, au-dessus de Derbend, Qabala, Chankor, le Héreth, le Cakheth, le Somkheth, le pays des Arsacides, Dovin et Ani. Comme ils étaient devenus voisins de la Géorgie, cette contrée fut exposée à des épreuves plus grandes et plus cruelles que les précédentes, et les crimes des Géorgiens furent cause des horribles calamités qui pesèrent alors sur leur patrie ; car tous les âges, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, les rois et les mthawars, les grands et les petits suivaient la route détournée du vice et négligeaient la justice et la bonté ; tout le peuple de Géorgie, se livrant à l'impureté,

can, il envoya Ilek-Khan piller le pays de Lori. Celui-ci, attaqué la nuit par les Géorgiens, fut battu près du lac Sévan ; malgré un renfort de Lesguis et de Souanes qui portait l'armée d'Iwané à 40,000 hommes, les Géorgiens furent ensuite vaincus, et Lori assiégé, mais sans pouvoir être pris. Après quoi Djélal marcha contre Bahram, prince de Chankor, le Waram-Gagel des Annales, qui avait fait une incursion à Gandja, et prit les châteaux de Sékan ou Zagam et de Gag, qui se rachetèrent. En se rendant de là du côté de Khlath, il battit les Géorgiens près de Bedchni.

Au commencement du mois de chéwal, le 10e mois de l'année musulmane 626 (comm. 30 novembre) septembre 1228, le sultan khorazmien alla assiéger Khlath et la prit le dimanche 28 de djoumada (2 avril suivant), ayant passé là tout l'hiver. En 627 (comm. 20 novembre) 1229, cinq mois après la prise de Khlath, il fut battu par Ala-ed-Din Caï-Cobad et par Mélik-Achraph, et s'enfuit dans l'Aderbidjan.

Peu de temps avant sa mort, comme il allait de Gandja à Khlath, Awag, fils d'Iwané, qui tenait Bedchni, vint lui rendre hommage. Ibn-Khaldoun ; ibid. p. 502, 508, suiv. Cf. ci-dessus, p. 505, n. 1, d'après M. d'Ohsson.

[1]) Mot-à-mot, l'invita, l'attira.

[2]) Malgré cette expression, il faut croire que l'expédition dont parle notre Annaliste n'eut pas lieu immédiatement après la mort de Djélal-ed-Din, et ce qu'il a dit plus haut de la défense de Gandza doit se rapporter à l'an 1235. En cette année, en effet, les Thathars attaquèrent Gandza, qui se défendit vigoureusement ; puis les habitants, ayant enfoui leurs trésors et mis le feu à leur ville, sortirent ; ceux qui ne purent s'échapper furent mis à mort, à la réserve des jeunes gens ; Tchamitch, t. III, p. 206 ; mais déjà les Mongols avaient, l'année précédente, ravagé tous les territoires au-delà du Kour. Wakhoucht fixe la prise de Gandza en 1234—454. Suivant M. de Hammer, Hist. des Ilkhans, t. I, p. 111, les Mongols, conduits par Dcharmaghoun, prirent Ganza et se répandirent en Géorgie et en Arménie en 1238 (635 hég.) ; ils s'emparèrent des pays entre le Kour et l'Araxe et notamment de Tiflis. Le prince arménien Awak, ajoute-t-il, *par anticipation*, se rendit avec sa soeur Thamtha à la cour de Gouïouk, qui lui fit restituer ses possessions.

comme autrefois les fils de Benjamin, fut exterminé comme eux. Suivant la parole du prophète Osé: « Le Seigneur Sabaoth ordonne à un peuple guerrier de venir des terres lointaines; de l'extrémité du ciel les soldats en armes viennent détruire l'univers et étouffer le cri de ses péchés; car le jour du Seigneur est prêt, et la vengeance du Seigneur approche. » Et ailleurs: « Il vient, le jour du Seigneur, jour dont la colère et le ressen-
336 timent sont incurables, pour étendre la destruction sur tout l'univers et pour anéantir tous les pécheurs. » C'est ce qui arrivait en effet à tout le pays de la Géorgie.

Cependant, apprenant l'approche des Thathars, la reine Rousoudan quitta Tiflis et s'en-alla à Kouthathis, laissant dans la première de ces villes Godch, fils de Moukha [1]), avec ordre, si les ennemis se présentaient, d'incendier Tiflis, à l'exception du palais [2]) et d'Isanni, afin qu'ils ne pussent y séjourner, comme l'avait fait Djélal-ed-Din. Quand donc le fils de Moukha connut l'approche des Thathars, il incendia toute la ville, sans épargner le palais ni Isanni: ainsi fut ruinée la ville de Tiflis. [3])

Or les noïns ci-dessus mentionnés pénétrèrent dans le Karthli et dans le Thrialeth, dans le Somkheth, dans le Chawcheth et le Djawakheth, dans le Samtzkhé et le Clardjeth, dans Cola, Artan, Ani et Dovin, et se répandirent sur la face du pays, comme des sauterelles. Avec ces dévastateurs sanguinaires, il n'y avait ni tranquillité, ni ressource, ni consolation, tant ils étaient impitoyables à l'oeuvre de la destruction dans ces contrées. Chanché, chef des mandators, s'enfuit dans l'Adchara, le généralissime Awak entra dans la citadelle de Caen, et Waram-Gagel [4]) se retira à Kouthathis. De leur côté, ceux

[1]) Wakhoucht, p. 66, sans doute par inadvertance, le nomme *Mkhargrdzel;* pour moi, je voudrais bien écrire ici *Moukhadzé*, comme nom de famille, mais je doute qu'un tel usage existât déjà en Géorgie au XIIIe siècle.

[2]) Le M-it T remplace ce mot par [illegible], dont j'ignore la valeur.

[3]) Suivant Tchamitch, t. III, p. 207, les Mongols, après la prise de Gandza, restèrent 20 mois dans leur campement, avant d'entrer en Géorgie, où ils ne pénétrèrent qu'en 1236. Rousoudan était alors dans la citadelle d'Ousaneth, et les ennemis se divisèrent, pour envahir à-la-fois le pays, en un grand nombre de corps; cf. p. 347, ce qui a été dit de la danse tartare.

[4]) Waram-Gagel était maître de Chankor, qui fut assiégé en 1239 par Moular-Noïn. Ce prince s'étant enfui dans les montagnes, les habitants se défendirent pourtant avec valeur. Moular fit combler le fossé de la ville avec des fascines; mais les habitants y ayant mis le feu, le chef ennemi prescrivit à ses soldats de faire ce qu'ils le verraient faire lui-même. Alors il apporta du sable dans ses vêtements et le jeta dans le fossé, ce qui fut exécuté par tous les Mongols. Par ce moyen les ennemis approchèrent du rempart et pénétrèrent dans la ville, qui fut traitée comme toutes celles que les Mongols prenaient de vive force; Tchamitch, t. III. p. 209.

Parmi les autres conquêtes qui eurent lieu cette année, il faut mentionner celle du fort de Khokh, dans le Khatchen, qui fut livré par capitulation au général Dchola, frère de Dcharmaghan, par Dchalal, neveu de l'atabek Iwané. Dchola prit Rhouzan, fille de Dchalal, et la fit épouser à Boughan, fils de son frère Dcharmaghan. Ensuite Dchaghada, étant entré au pays de Gougark, assiégea Lori; Chahanchah, qui en était le maître, se retira avec sa famille; mais son beau-père Sadoun défendit vaillamment la

du Hèreth, du Cakheth, du Somkheth, du Karthli, de la Meskhie, du Tao, de Thor, d'Artan, de Cola, s'étant réfugiés dans leurs forteresses, dans les bois, dans toutes les fortes positions du Caucase et du Mthiouleth, ces fléaux, ces calamités de notre patrie, se prolongèrent en proportion du nombre de nos iniquités; car tout homme ayant corrompu sa voie par des crimes multipliés, ce pays fut également maltraité; et ce fut non-seulement la Géorgie, mais la Perse, Babylone, la Grèce, qui furent en proie à un cruel esclavage, aux coups impitoyables de la mort. Tout, en effet, était plein de cadavres: les villes, les villages, les plaines, les bois, les montagnes, les vallées, tout, à l'exception des forteresses qui avaient pu échapper. Partout c'étaient des gémissements, des lamentations; les habitants de la Géorgie, en-deçà du mont Likh, voyaient: les pères et les mères leurs enfants massacrés; les fils, les cadavres gîsants des auteurs de leurs jours; d'autres, leurs frères, leurs parents, leurs soeurs, emmenés comme une proie; leurs épouses, leurs fils, toutes leurs richesses, dispersés sous leurs propres yeux. La crainte inspirée par les Thathars était telle, qu'une quantité de Géorgiens abandonnaient leurs citadelles et leurs fortes positions pour s'enfuir dans le Caucase. Voyant notre pays en proie à de telles alarmes, les puissants éristhaws des éristhaws, ainsi que les vizirs, se séparèrent l'un de l'autre, pour ne s'occuper que de leur propre personne, et tandis que la reine Rousoudan avait fixé sa demeure au-delà du mont Likh, sans en sortir pour aller de l'autre côté, les vizirs d'en-deçà étaient trop occupés d'ailleurs pour 337
aller auprès d'elle, si ce n'est quand ils fuyaient, cherchant un asyle. C'est ainsi qu'ils évitaient toute entrevue réciproqne, et que leurs pays étaient désolés. Ces puissants et illustres guerriers étaient réduits à l'impuissance de faire tête aux Thathars, et ne songeaient qu'à se défendre, à l'abri des forêts; les habitants de la Géorgie et les éristhaws

ville. Les Tartares, voyant la détermination des habitants et leur confiance dans la bonté de leurs murailles, se mirent à saper secrètement les remparts, tout en empêchant les habitants de s'enfuir. Quand ceux-ci s'en aperçurent, plusieurs voulurent s'échapper, mais ils périrent en tombant sur les rochers, ou ils furent tués par les assiégeants; bientôt la ville fut prise, pillée, et la population égorgée. Alors toutes les villes de Gougark: Dmanis, Samchwildé, Tiflis même, ne tardèrent pas à éprouver le même triste sort.

Encore la même année, Avag se réfugia, avec sa soeur Thamtha, dans la très forte citadelle de Caïan. Après l'y avoir assiégé longtemps, sans succès, Doughada le fit engager à se rendre. Celui-ci lui envoya d'abord sa fille Khochac, avec des présents, mais il refusa de venir en personne. Cependant, l'eau manquant aux assiégés, plusieurs passèrent, avec leurs familles, dans le camp des Tartares, qui tuèrent les hommes et exposèrent leurs cadavres sous les remparts de la ville. A cette vue, Avag envoya son fils Grigor, porteur de sa soumission, à Dcharmaghan, qui était près du lac de Kégham. Celui-ci enjoignit à Doughada de recevoir Avag à capitulation, sous promesse de lui payer tribut et de combattre même contre les chrétiens, ennemis des Mongols. Les princes Vahram et Elicoum Orbélian se rendirent, à leur tour, en 1239, à Dcharmaghan, qui leur fit les mêmes conditions et les subordonna, le premier à Moular, le second à Arslan-Noïn, conquérants de leurs domaines. Tous rentrèrent en possession de leurs territoires, et Avag fut traité désormais sur le même pied que les autres chefs mongols.

des éristhaws, illustrés dans les combats, éprouvaient une ruine complète, de même que les populations des provinces inférieures de la Géorgie.

Témoin de toutes ces calamités, le généralissime Awag, fils de l'atabek Iwané, envoya un exprès à Barda, où étaient campés les commandants susdits, qui, en hiver, résidaient à Barda, et durant l'été se portaient vers les montagnes de Gélakoun et de l'Araxe. En effet, Tchaghathar ayant alors pris Ani [1], ce fut à lui qu'Awag s'adressa pour réclamer la paix, promettant de venir là même, servir les Thathars, et de leur payer le kharadj pour ses domaines: en même temps il demandait une garantie par serment. Les Thathars satisfaits accueillirent avec joie les messagers d'Awag, et consentirent à leur donner la garantie du serment. Leur religion était d'adorer un seul Dieu, en faisant trois génuflexions vers l'E., le matin, au lever du soleil, sans rien de plus. Quant à la garantie par serment, ils plongeaient dans l'eau un morceau d'or pur, l'en retiraient, buvaient cette eau et admettaient la soumission offerte [2]). Cette forme de serment accomplie, ils n'y manquaient jamais. Aucun mensonge ne sortait de leur bouche; les brigands, les pédérastes étaient tués sans forme de procès; ils avaient bien d'autres bonnes habitudes, que leur avait prescrites leur souverain Tchingiz-Qaen. Ils accomplirent devant les messagers d'Awag le serment par la tablette d'or, afin de le tranquilliser à l'égard de leur bonne foi et fidélité à la parole donnée. De retour chez leur maître, les envoyés lui ayant rendu compte du tout, Awag se dévoua pour son pays et partit pour se rendre auprès de Tcharmaghan, de Dchagathar, de Bitchouï et de Ioser [3]). Ceux-ci, quand ils le virent, le traitèrent avec distinction et bienveillance et placèrent dans ses villes et domaines des gardiens, nommés *chana* [4]), en leur langue.

[1]) Tchamitch, t. III, p. 213, raconte la prise d'Ani en 1239, après la soumission d'Awag, dont il a été parlé plus haut. Ce fut, selon lui, Tcharmaghan, qui marcha contre cette ville, avec Avag et Vahram. Les habitants refusant de se rendre sans l'ordre de Chahanchah, leur prince, Tcharmaghan fit le siége de la place; la famine s'y mit bientôt, et une partie des principaux habitants passa dans le camp ennemi, où on leur fournit tous les vivres nécessaires. Le reste de la population consentit alors à se soumettre, mais il était trop tard. Le Mongol les fit répartir entre ses soldats, comme pour pourvoir à leurs besoins, et tous furent massacrés, hormis les femmes et les artisans, et la ville mise au pillage. Cars fut ensuite traité de la même manière, quoique les habitants eussent présenté les clefs de leur ville; mais Tcharmaghan était exaspéré par la résistance que lui opposaient partout les Arméniens et les Géorgiens. Après cela les Thathars allèrent dans leurs quartiers d'hiver de Moughan, Gharaboughа restant seul, pour garder les nouvelles conquêtes.

[2]) D'Ohsson, Hist. des Mongols, t. III, p, 249: «Ils burent ensemble (Borac et Qiptchaq), du sang où il y avait de l'or, et s'appelèrent Anda, i. e. amis jurés.» C'est sans doute à cet usage que fait allusion M. de Hammer, quand il dit que les Mongols non musulmans firent le serment de l'or «beim Golde schwuren;» Gesch. d. Ilchane, t. II, p. 28.

[3]) Ce nom est écrit très souvent *Iosour;* on trouve aussi quelquefois *Karmaghan*.

[4]) C'est le شحنة bajulus, employé fréquemment par Aboû-l-Féda; v. t. V, p. 290, et plus bas,

Le pays d'Awag étant ainsi pacifié, Chanché, chef des mandators, qui fut informé de l'alliance des Thathars avec son cousin, de la protection et du calme dont jouissaient ses domaines, se résolut à envoyer aussi des députés. Il fit donc savoir à Awag que, s'il le lui conseillait, il irait en personne chez les Thathars. Ceux-ci, dès qu'ils en eu- 338
rent la nouvelle, accueillirent avec joie les députés et firent le même serment de garantie, par la tablette d'or. Au retour de son exprès, Chanché se mit en route, visita les Thathars, qui le reçurent très honorablement, lui rendirent Ani et toutes ses dépendances, dont ils l'avaient dépouillé, en y mettant toutefois des gardiens [1]). Quiconque, parmi les mthawars géorgiens, se présentait, était parfaitement accueilli, mais les terres de ceux qui résistaient étaient dévastées: ce que voyant Waram-Gagel, fils de Zakaria, il se rendit, et par un traité avec les Thathars, rétablit la tranquillité chez lui.

Cependant le Héreth, le Cakheth, le Somkheth, le Karthli, étaient en proie à la plus cruelle désolation, ainsi que toute la contrée, en remontant vers Carnoukalak, et se dépeuplaient par l'esclavage. Les dévastateurs massacraient hommes et femmes, et emmenaient en captivité les plus beaux jeunes gens des deux sexes. Ils prirent aussi Tiflis, qu'ils restaurèrent. Durant l'hiver, ils campaient à Barda, sur les bords du Mtcouar, en remontant jusqu'à Gag. Ils pillaient et massacraient tout dans le Karthli, dans le Samtzkhé et le Djawakheth et jusqu'en Grèce, dans le Héreth et le Cakheth, jusqu'à Derbend. Accablés de ces affreuses calamités, les mthawars géorgiens se soumirent aux Thathars: ce furent ceux du Héreth, du Cakheth, du Karthli, Gamrécel de Thor, Sargis de Thmogwi, savant philosophe, homme à grandes facultés. Toutefois, pour complaire à la reine Rousoudan, les Meskhes ayant tenu bon, Tchagathar-Noïn, dans son courroux, marcha contre le Samtzkhé. Réduits à l'extrémité, les Meskhes s'enfuirent, de frayeur, dans leurs positions fortifiées: de cette manière beaucoup d'habitants du Samtzkhé furent pris ou périrent; le nombre des morts s'éleva bien à une myriade. Quand il fut au bout de ses ressources, Iwané, fils du commandant de Tzikhis-Djouar [2]), nommé aussi Qouarqouaré, fit demander à la reine son consentement pour se rendre aux Thathars et préserver le Samtzkhé d'une ruine complète: il avait le titre de chef des armuriers et de mthawar de cette province. La reine l'ayant approuvé, Iwané se rendit auprès de Tchaghatar, qui l'accueillit honorablement et mit des gardiens dans son pays: par-là le Samtzkhé fut sauvé. Toute la Géorgie étant dès-lors en leur pouvoir, les quatre noïns se divisèrent en autant de parties: ils firent également entre eux le partage des éristhaws, et quand au kharadj que ceux-ci percevaient, ils l'envoyaient aux quatre qaens. De cette façon le pays se calma peu-à-peu.

dans les Annales, p. 340, 464, passim. On remarquera que les mots *vizir* et *bailli*, en italien *bajolo*, ont le même sens, de *portefaix*.

[1]) Il paraît que Chanché fit sa soumission aux Mongols vers l'an 1239, mais les auteurs que j'ai sous la main n'en parlent pas.

[2]) Au lieu de cela le M-it T porte: « Iwané, commandant de Djouar et de Djaq »

Les choses étant ainsi réglées, la reine Rousoudan, voyant le pays en-deçà du mont Likh occupé par les Thathars, résolut de leur envoyer et confier son fils David [1]), afin
339 d'obtenir la garantie par serment, de sa sûreté. Elle expédia dans ce but Chanché, Awag, Waram et Chotha, éristhaw du Héreth, surnommé Coupri, à cause de la noirceur *bitumineuse* de son teint. Avant l'arrivée de David, les Thathars avaient résolu une expédition, pour soumettre le grand sultan Gaïath-ed-Din, de la famille seldjoukide, maître de la Grèce. Ils envoyèrent donc Bitchouï-Noïn, accompagné des principaux mthawars géorgiens. Arrivés au pays d'Ezinca et de Sébaste, ils commencèrent à faire du dégât. Alors le sultan Gaïath-ed-Din convoqua toutes ses troupes et réunit quarante myriades de cavaliers ou 400,000 soldats, sous la conduite de Dardan [2]) Charwachidzé, Aphkhaz, qu'il avait fait venir précédemment et élevé en dignité, à cause de sa grande valeur, et qui était fermement attaché à la religion chrétienne. Avec lui se trouvait Pharadaula, fils de Chalwa, seigneur de Thor et d'Akhal-Tzikhé, qui s'était réfugié auprès du sultan, guerrier brave et illustre. Il les nomma tous deux commandants de ses troupes, et leur confiant son avant-garde, il partit et alla camper au voisinage d'une montagne. Informés que le sultan s'avançait pour les combattre, les fiers Thathars montrèrent une joie extrême. Bitchouï, dès qu'il en eut la nouvelle, vint annoncer aux Géorgiens qui l'accompagnaient l'arrivée du sultan Gaïath-ed-Din. Apercevant un petit-fils de Qouarqouaré-Djaqel, nommé Sargiz, homme brave, intrépide et guerrier renommé, Bitchouï l'apostropha en ces termes: «Quelle sera ma récompense pour la nouvelle que j'apporte? Le sultan a su que nous venions et s'approche lui-même. Son camp n'est pas loin de nous, il a une armée immense, innombrable, et se propose de nous attaquer

[1]) Les faits que l'on va voir ne sont pas indiqués par Tchamitch à la suite des conquêtes précèdentes. Cet auteur se contente de dire, t. III, p. 214, que les Tartares se décidèrent en 1240 à envoyer Avag et sa soeur Thamtha à leur souverain, Ogodaï; que ce prince vit deux fois le grand khan des Mongols et revint avec des ordres exprès, pour que les princes géorgiens et arméniens fussent bien traités et qu'on leur rendît leurs domaines, spécialement à Chanché, cousin d'Avag. Ces ordres ne furent pas sans résultats. Un jour qu'un prince mongol, de rang inférieur, venait voir Avag, ce Mongol, nommé Dchodchbougha, se permit de frapper Avag avec son fouet. Les domestiques de l'atabek se jetèrent alors sur l'insolent et le laissèrent à moitié mort sous leurs coups. De crainte des conséquences, Avag se retira près de la reine Rousoudan, à Ousaneth; mais les autres chefs mongols le supplièrent de revenir, ce à quoi il ne consentit qu'après avoir informé du tout Ogodaï, qui donna de nouveaux ordres, favorables aux chrétiens. Sur ces entrefaites Tchaghada était mort, et c'était là ce qui avait rendu les autres Mongols moins attentifs à ménager les populations. Vers le même temps, en 1241, Ogodaï envoya en Géorgie un prêtre syrien, le père Simon, avec des injonctions très précises à ses lieutenants, pour le même objet, en sorte que la position des chrétiens s'améliora un peu; il leur fut permis de se livrer, publiquement et sans dangers, à l'exercice de leur culte. Notre Annaliste racontera, p. 342, un semblable voyage d'Awag en Mongolie, qui eut lieu certainement après la grande bataille livrée en 1243, époque où, suivant tous nos auteurs, Ogodaï était déjà mort.

[2]) Ou Dardin.

demain.» A ces mots, Sargiz étonné répliqua: «Je connais votre belliqueuse ardeur et vos succès, ô noïn, mais cette multitude ne me présage rien de bon. — Tu ne connais pas, dit Bitchouï, en souriant, notre peuple molid [1]. Dieu nous ayant donné la victoire, nous ne comptons pour rien le nombre de nos ennemis: plus il y en a, plus il nous est glorieux de vaincre, plus nous nous gorgeons de butin. Maintenant, préparez-vous à combattre demain, nous verrons comment nous tirer d'affaire avec eux.» C'est ainsi qu'ils bravaient toutes les nations.

Au point du jour, le sultan s'avança avec sa formidable armée, de 400,000 cavaliers, qu'il mit en bataille; les Thathars se rangèrent également et placèrent leurs meilleures troupes à gauche. Ils en agissaient de la sorte, parce que les autres peuples ayant 340
l'habitude d'assigner la droite à l'élite de leurs braves, de cette manière ils opposaient leurs meilleurs soldats aux meilleurs de l'ennemi. Ils avaient des bannières rouges, indiquant qu'ils voulaient s'abreuver pleinement de sang ennemi. Les deux armées s'avancèrent bravement. Aussitôt qu'ils furent à portée, les Thathars poussèrent ce cri furieux: Ahla! Ahla! Ahla! mots inconnus et difficiles à traduire. Après ce cri, trois fois répété, ils commençaient la charge. Placés au premier rang, les Géorgiens combattirent avec bravoure, et il s'engagea une chaude mêlée, où périrent quantité de soldats du sultan. Son général, l'illustre Dardan Charwachidzé, Aphkhaz, ayant succombé, les troupes du sultan tournèrent le dos, poursuivies par les Thathars et par les Géorgiens, qui en firent un horrible carnage, ainsi que beaucoup de prisonniers. Le commandant d'Akhal-Tzikhé fut tué par le sultan, en haine des Géorgiens. Ceux-ci s'étaient si bien conduits, que tous les Thathars, frappés d'admiration, leur témoignèrent par des présents leur affection et leur estime. Les deux peuples recueillirent de riches dépouilles, en or, en argent [2]), en vêtements; des chevaux, des mulets, des chameaux pris, on ne put en savoir le compte. [3])

[1]) Il me paraît qu'évidemment mes deux manuscrits se trompent ici, et surtout le M-it T, qui porte [illegible]; la leçon [illegible] doit être remplacée par [illegible] ou [illegible], Mongols.

[2]) Le M-it T ajoute: «En vases à boire et vaisselle d'or et d'argent *non brisé*.» Je ne sais ce que signifie le dernier mot, [illegible], dont la traduction est soulignée.

[3]) Cette grande bataille eut lieu en 1243, dans une plaine entre Ezinga et Carin ou Erzroum. Tchamitch, t. III, p. 216, remarque que Dcharmaghan, qu'une maladie prolongée depuis deux ans rendait incapable de servir comme à l'ordinaire, fut en 1242 remplacé dans le commandement en chef par Batchou-Noïn. Celui-ci marcha contre Gaïath-ed-Din et assiégea Théodosiopolis, dont les habitants non-seulement refusèrent de se rendre, mais encore accablèrent d'injures les Mongols; cependant la ville fut prise et mise à exécution militaire. Alors le sultan s'avança avec une armée nombreuse, pour combattre en rase campagne. Batchou divisa ses troupes en plusieurs corps, renvoya chez eux les Arméniens et les Géorgiens, et ne garda que ceux de leurs princes dont la fidélité lui était connue, tels que Avag, Chahanchah, Elicoum Orbélian et Aghbougha, fils de Vahram-Gagel. Les Turks furent entièrement défaits; la mère et la fille du sultan s'enfuirent en Cilicie, auprès du roi Héthoum, qui fut obligé de les livrer aux Mongols, en 1244. Césarée fut prise et pillée, Sébaste reçue à composition. Parmi les offi-

Chargés de ce butin, ils allèrent en Grèce, sur les traces du sultan, et s'avancèrent jusqu'à Icone, ville très grande et défendue par de fortes murailles, où le sultan s'était réfugié. Il y eut encore, aux portes de la ville, de rudes combats, qu'il serait trop long de détailler. Pendant bien de jours les troupes du sultan sortaient pour combattre, et là encore nos illustres Géorgiens soutinrent durant longtemps de sérieux et superbes engagements. Enfin, réduit à l'extrémité par cette guerre, le sultan demanda la paix, promettant de payer un kharadj onéreux et considérable. A force de présents et par l'offrande de pierreries et de perles du plus grand prix, il apaisa le vainqueur, et demanda des gardiens, avec exemption de paraître en personne, jusqu'à ce que les Thathars vissent s'il y avait mieux à faire. Les propositions acceptées, les Thathars partirent pour Khlath, dont le sultan [1]) demanda la paix, en se présentant en personne avec des dons magnifiques. Sa prière fut accueillie: on lui donna des gardiens, sous le nom de *Chana*, et les Thathars s'en-allèrent dans leurs quartiers d'été de Gélakoun et du mont Ararat. Ils

ciers du sultan, se trouvait le prince arménien Van, fils de Chalvé, fils de Sargis, de Khatchen: il paraît être le même que Pharadaula, de qui parle l'auteur géorgien, mais en le qualifiant différemment.

Ezinga, après une vigoureuse résistance, fut prise, sous l'apparence d'une capitulation, et saccagée. Après cela les Tartares allèrent assiéger Théphric, qui se rendit, se portèrent contre Néphercert, sans pouvoir la prendre, et rentrèrent dans leurs quartiers. Les princes arméniens Avag, Chahanchah, Dchalal et Grigor Douphiants, tous deux fils d'une soeur de l'atabek Iwané, rachetèrent un grand nombre de captifs.

Dans le même temps Thamtha, soeur d'Awag, revint de Mongolie, avec un ordre suprême enjoignant aux Tartares de lui rendre la ville de Klath, qui lui appartenait du chef de son mari, Mélik-Achraph. M. S.-Martin, t. II, p. 433, dans sa liste des sultans de Khlath, dit que cette ville fut rendue à Thamtha, *fille* du prince géorgien Avag, et veuve de Malek-al-Mansour Mohammed, fils de Bek-Timour. Or on sait que Thamtha était soeur, et non fille d'Avag; et en second lieu j'ai montré dans l'Add. au règne de Thamar comment les auteurs arméniens se sont trompés et sur le nom et sur la qualité du mari de Thamtha, en le nommant Achraph, *fils de Bek-Thimour*. Si M. S.-Martin n'a pas eu de raisons particulières, inconnues, pour s'exprimer comme il le fait, on peut expliquer son erreur, mais non la laisser subsister. Je dois encore ajouter que quoique Aboulféda fixe l'expédition contre Gaïath-ed-Din en 641—1243, 4, ainsi que la prise des villes ci dessus énumérées, et même celle de Khlath, Tchamitch, t. II, p. 221, ne parle de la prise de Khlath qu'en 1245; elle fut suivie de celle d'Amid, d'Edesse, de Nisibe . . . D'Ohsson, t. III, p. 87, fixe également la restitution de Khlath à Thamtha en 1245.

Quant à Pharadaula, mentionné deux fois par l'Annaliste, si l'indication de l'auteur géorgien est exacte, ce personnage était le fils de Chalwa qui commandait l'avant-garde lors de la bataille livrée en 1225 au kharizmchah (sup. p. 325), et qui était mort pour la foi, durant sa captivité. Peut-être la trahison d'Iwané, dont son père avait été victime, l'avait-elle dégoûté du service de Rousoudan. D'un autre côté Tchamitch nous a dit que Van, fils de Chalwa, celui que j'assimilais plus haut à notre Pharadaula, était petit-fils de Sargis de Khatchen. La manière dont il parle de lui, le père qu'il lui attribue, le grade que ce Van occupait chez le sultan, ces diverses circonstances peuvent bien faire croire à l'identité que je suppose.

[1]) C'était Ala-ed-Din Caï-Cobad, deuxième du nom, fils de Gaïath-ed-Din.

envoyèrent alors un exprès à Rousoudan, afin qu'il y eût alliance entre eux et qu'elle livrât son fils David, à qui l'on donnerait la royauté, Tiflis et toute la Géorgie. A l'ouïe de ces propositions, la reine fut satisfaite et charmée, parce que les Thathars étaient 341
très fidèles à leurs serments et traitaient bien celui qui se soumettait.

Elle descendit donc et envoya son fils David, au-devant duquel vinrent Chanché et Awag, très considéré des Thathars, Chotha-Coupri, Varam, le chef de Thor [1]), Grigol Souramel, éristhaw de Karthli, Qouarqouaré, général du Samtzkhé, chef des armuriers et commandant de Tzikhis-Djouar [2]), celui de Thmogwi [3]), les gens du Chawcheth, du Clardjeth et du Tao, qui emmenèrent le roi David, fils de Rousoudan. Celle-ci l'avait fait accompagner par tous les thawads imers: par Tzotné-Dadian, homme non moins honorable et vertueux que guerrier illustre, par le Bédian, par l'éristhaw du Radcha, par le Gouriel [4]) et par les personnages les plus distingués, qui se mirent en marche et allèrent à Tiflis. De là ils se rendirent à Barda, au campement des noïns, emmenant le roi David, en grand appareil et avec une escorte nombreuse. Aussitôt qu'ils virent le roi, Dcharmaghan, Dchaghatar, Ioser et Bitchouï témoignèrent leur joie, en le traitant honorablement, ainsi que les mthawars géorgiens; ils lui donnèrent toute la Géorgie et Samchwildé, pris de force précédemment, par Ioser-Noïn et Angourga [5]), assistés d'Awag: tel fut l'accueil fait par eux au roi, qu'ils nommèrent Narin-David, i. e. David au visage auguste. [6])

Ils envoyèrent alors un exprès au grand qaen, résidant à Qaraqouroum, sur le trône de Tchingiz-Qaen; car ce dernier était mort, et le qaénat avait passé à son fils Okropha, *ou Oktaï* [7]), homme bon, très magnifique et très juste. A la mort de celui-ci, son fils Kouk, *ou Gaïouk*, avait été reconnu qaen. Gaïouk étant mort aussi, Mangou [8]) avait pris le qaénat [9]): ce fut à lui qu'on envoya un exprès, pour l'informer de la conquête

[1]) Gamrécel, p. 338.

[2]) Cf. p. 321. Son nom ne se trouve que dans le M-it T.

[3]) Sargis; ibid. Je pense avoir bien ponctué cette phrase, en indiquant les personnes d'après ce qui précède.

[4]) C'est ici la première mention d'un Gouriel.

[5]) T: Agournaga.

[6]) V. la note, p. 347.

[7]) T: Okonthin; et plus bas, Okotha.

[8]) T, au lieu de ce nom: « le fils de Kouk. »

[9]) Tchingiz-Khan mourut le quatrième jour du mois de ramadan, l'an 626 de l'hégyre; comme cette année commença le 21 décembre 1226, la mort du prince mongol eut réellement lieu en septembre 1227, lorsqu'il était âgé de 72 ans. Ogodaï ou Oktai, après un interrègne de 18 mois, durant lequel Thouli fut régent, monta sur le trône, en février 1229, et mourut dans la 11e lune de l'an 639 (comm. 12 juill.) 1241, 2. Après un interrègne de quatre ans, sous la régence de Tourakina-Khathoun, femme de l'empereur défunt, Gaïouk, son fils, lui succéda, en 1246, et mourut en 1249, ayant régné trois ans. Enfin, après un court interrègne, sous la régence d'Ogoulganmich, femme de Gaïouk, Mangou, fils de

de la Perse, de la Géorgie, de la Grande-Grèce et de tant d'autres contrées: on lui expédia en même temps un couvre-chef, richement orné, une armure et un vêtement. On lui décrivit aussi les coutumes et la religion des Géorgiens: « Les Géorgiens, disait-on, le roi et son peuple, se sont présentés unanimement; ils ont une bonne religion, ils évitent le mensonge; il n'y a chez eux ni magicien [1]) ni sorcier, dont le nom même leur est inconnu. Quant aux Persans, ils sont faux, traîtres, infidèles à leur serment, moulids. On trouve chez eux beaucoup de magiciens, et ils se livrent sans honte à la sodomie.» L'exprès arriva près de Batou, fils de Thouchi [2]), fils aîné de Tchingiz-Qaen. Ce Batou-Qaen, qui occupait le premier rang [3]), et qui était maître de l'Oseth, du Grand-
342 Qiphtchaq, de la Khazarie et de la Russie, jusqu'aux pays ténébreux et jusqu'à la mer de Derbend, l'expédia à Mangou-Qaen. Le prince, à la vue de l'envoyé et du casque, fut frappé d'admiration et fit dire aux noïns: « Puisque les Géorgiens vous paraissent de bons guerriers, qu'ils sont incapables de mensonge, connaissent la soumission et sont braves dans les combats, retenez-les auprès de vous, pour combattre contre vos ennemis et exterminer les Persans, et envoyez-moi les principaux de ce pays.»

Au retour de ces envoyés, Awag, créé par Rousoudan de généralissime atabek, fut expédié par Tchaghatar-Noïn auprès du grand qaen Batou [4]). Lui et le sultan de Khlath [5]),

Thouli, fut reconnu souverain, en 1250, et mourut en 1257. On voit par-là que l'envoyé géorgien ne put être adressé à Mangou, mais tout au plus à son prédécesseur Gaïouk. Ce qui démontre jusqu'à l'évidence que David ne put être envoyé du temps de Mangou, c'est qu'il assistait, avec son cousin, au kouriltaï tenu pour l'élection de Gaïouk; S.-Martin, t. II, p. 271; Abou-l-Faradj, Chr. ar., p. 320. Je ne cite, au reste, ces dates, qu'avec une extrême méfiance, en m'appuyant principalement sur les recherches de M. d'Ohsson et surtout de M. S.-Martin; car la difficulté de réduire aux années chrétiennes celles de l'hégyre et des cycles tartares a introduit de très nombreuses variantes dans toutes ces supputations. Celles de Deguignes, surtout, dans l'Histoire des Huns, t. I, P-ie 1re, sont considérablement en désaccord avec celles des savants modernes. Suivant M. de Hammer, Hist. des Ilkhans, t. I, p. 53, Ogodaï mourut le 11 décembre 1241; p. 56, Gouïouk fut élu le 24 août 1246 et mourut dans le printemps de la seconde année de son règne; Mangou fut élu le 1er juillet 1251.

[1]) Litt. « droguiste, qui manipule des drogues, des poisons.»

[2]) Ici encore il est écrit *Thoubi;* mais dans le M-it T. Thouchi.

[3]) Tchingiz-Khan avait, en effet, ordonné que Batou fût reconnu le premier entre les princes mongols, et conséquemment il portait le titre d'Aka, ou frère aîné; S.-Martin, t. II, p. 266.

[4]) On a vu, p. 339, qu'Avag fut envoyé en Tartarie en 1240, suivant les autorités arméniennes, et revint à temps pour prendre part à la bataille de l'an 1243. Il paraît, par ce qui est dit ici et par les faits subséquents, que le prince géorgien exécuta un second voyage, ou à la fin de l'an 1243, ou l'année suivante.

[5]) Khlath était retombé au pouvoir de Mélik-Achraph en 1230, après la défaite de Djélal-ed-Din; celui-ci le céda à son frère Malek-Kamel, et tous deux moururent en 1232: cette ville avait été prise par Ala-ed-Din Caï-Cobad, qui la garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1236; et la laissa à son fils Gaïath-ed-Din. Celui-ci en fut dépouillé, en 1243, après sa défaite par les Mongols. Toutefois il paraît que la ville n'était pas gouvernée immédiatement par Gaïath-ed-Din, mais par Rokn-ed-Din, l'un de ses fils, car on

ils passèrent par des routes inconnues, où jamais Géorgien n'avait mis le pied. Quand ils arrivèrent près de Batou, le premier et le plus élevé des qaens, qui était d'une beauté très remarquable, comme Awag avait à sa suite David, son chambellan, fils d'Iwané d'Akhal-Tzikhé, celui-ci lui dit: «Puisque nous voilà chez des peuples étrangers, ne sachant ce qui arrivera de nous, si tu m'en crois, je jouerai le rôle de ton maître et supérieur, et toi celui de mon esclave. Si l'on veut te tuer, ce sera moi qui périrai, non pas toi; car je suis convaincu qu'une fois le maître mort, on ne touchera pas aux valets. Il fallut bien des prières et des instances pour décider Awag à agir de la sorte. En arrivant auprès de Batou, David passa devant, comme s'il eût été le maître: tel fut le dévouement qui le porta à faire une action si méritoire, que de braver la mort pour son patron Cependant le qaen fut ravi de les voir et les combla d'honneurs pendant bien des jours. Voyant la bonté de Batou, ils furent persuadés qu'ils n'avaient rien à craindre pour leur vie: un jour donc, le prince les ayant mandés, Awag passa devant Ce que voyant le qaen, il en fut étonné, et regardant Awag, il lui dit: «Ne sais-tu pas que celui qui te suit est ton maître, et que tu prends sur lui le pas? — Grand et victorieux souverain, répondit David en souriant, celui-ci est le maître, et moi son esclave.» Comme le prince, étonné, demandait le motif de cette conduite, «C'est, reprit David, que, ne connaissant pas ta bonté, et ne sachant comment tu nous traiterais, si tu eusses voulu nous tuer, je serais mort le premier, et mon maître aurait survécu [1].» Le prince, extrêmement surpris, loua David et lui dit: «Si telle est la nation géorgienne, j'ordonnerai qu'on lui donne la prééminence sur toutes celles qui sont soumises à notre qaénat; je vous traiterai d'une manière tout-à-fait distinguée, je vous honorerai par-dessus tous; vous garderez vos biens et propriétés, et nous vous témoignerons une con- 343
fiance particulière. Il dicta donc un ordre dans ce sens, écrivit à Mangou-Qaen [2], et les envoya près de lui, dans le Khatai et à Qaraqouroum: c'en est assez pour le moment.

Reprenons maintenant le discours interrompu. Quand la reine Rousoudan descendit à travers le mont Likh et vint à Tiflis, tous les grands de son royaume allèrent au-devant d'elle, et elle envoya aux noïns son fils David. Ceux-ci l'accueillirent honorablement et lui donnèrent tous les grands du royaume, tous les mthawars de Géorgie: ce fut ainsi que Rousoudan rentra dans la possession complète de ses états. [3])

verra plus bas, p. 356, que Gaïath-ed-Din fut (le fait est douteux), envoyé à son tour en Mongolie, et d'autre part on sait que Rokn-ed-Din assistait au kouriltaï tenu pour l'élection de Gaïouk; S.-Martin, t. II, p. 271.

[1]) Suivant Wakhoucht, p. 67, ceci arriva, non chez Batou, mais à la cour de Mangou-Qaen.

[2]) La note 9, p. 522, prouve qu'il y a ici un anachronisme, qui malheureusement sera plusieurs fois répété.

[3]) Ce § est la répétition pure et simple de ce qui a été dit p. 341. Quant à l'époque où le jeune David fut reconnu roi, Wakhoucht, p. 65, dit que ce fut en 452—1232; évidemment cette date est fautive.

Je voulais encore me taire ici, car j'ai à raconter quelque chose d'épouvantable, bien qu'il ne convienne pas de dire contre les rois quoi que ce soit d'indécent. En effet, suivant la parole de Moïse, qui vit Dieu: «Tu ne diras au chef de ta nation aucune mauvaise parole.» Toutefois, comme le présent livre s'adresse aux méchants comme à ceux qui font le bien, que l'on me pardonne ce que je raconterai. Ecrire l'histoire, c'est professer la vérité et non flatter qui que ce soit. Dans ce temps donc, oubliant la crainte de Dieu, le testament de son frère, le serment exigé par lui de sa soeur, la reine conçut un affreux projet, pour assurer la royauté à son fils. Elle expédia un homme au sultan Gaïath-ed-Din, en Grèce, et à sa fille Thamar. Son jeune neveu David, qu'elle leur avait précédemment envoyé pour lui faire un mauvais parti [1]), elle leur recommanda de nouveau de le maltraiter, de l'anéantir, de lui ôter la vie, afin que désormais elle et son fils David régnassent sans inquiétude. Le sultan et son épouse ne s'y étant pas prêtés, elle envoya un second messager, dans le même but, qui ne réussit pas mieux. Une troisième lettre, contenant la même prière et ne respirant que le meurtre de son fils et de son frère [2]), n'ayant pas obtenu plus de condescendance, stupéfaite et dominée par le ressentiment, elle oublia tout à-la-fois et les liens du sang, et la tendresse maternelle, et la loi de la nature, et l'amour dû à sa fille. Suivant la parole du sage Salomon: «Le ressentiment de l'homme n'observe pas la justice de Dieu.» De même celle-ci, quoique rejeton d'une bonne racine, ne se comporta point selon la règle de l'équité. Elle écrivit à Gaïath-ed-Din, son gendre, une lettre de cette teneur: «Je voulais faire périr mon neveu David, parce qu'il entretient un commerce illégitime avec ma fille, ton épouse: voilà aussi pourquoi elle refuse de lui faire du mal.» O affront qui surpasse toute la férocité des bêtes, ô meurtre le plus abominable de ceux qui jamais se sont accomplis de
344 mémoire d'homme, et qu'elle exécute sur un frère, sur un fils, en dépit de tous les sentiments et de soeur et de mère!

Au reçu de cette lettre, le sultan, bouleversé, entra subitement dans l'appartement de la reine, traîna indignement son épouse par les cheveux, frappa à grands coups de pieds son beau visage et son corps élégant, qu'il rendit pourpre par la violence de ses atteintes, profana et brisa les saintes images devant lesquelles elle continuait d'offrir à Dieu ses prières; quant aux servantes et suivantes, il les chassa toutes et en fit périr quelques-unes, et menaça son épouse de la tuer sans pitié, si elle n'abandonnait la religion chrétienne pour se faire musulmane. Il lui fit subir mille tourments, et la malheureuse, lassée de souffrir, abjura la foi véritable, qu'elle avait jusqu'alors conservée [3]). En

Comme la soumission de Rousoudan eut lieu après la bataille contre Gaïath-ed-Din, le fait dont nous parlons dut arriver ou à la fin de 1243, ou en 1244.

[1]) Cf. p. 332.

[2]) S'il ne faut pas entendre ces mots au figuré, on doit corriger et lire, au lieu de [illegible], [illegible] «du fils de son frère.»

[3]) Voilà bien ce que dit Abou-l-Faradj (sup. p. 327, n.), que peu de temps après son mariage la prin-

effet elle avait un prêtre, des images et des croix, non secrètement, mais tout-à-fait à découvert.

Pour le jeune David, il fut pris, et par toutes sortes de tourments on voulut lui faire avouer la vérité. « Je suis innocent, disait-il; Dieu m'en est témoin. Quoique les calomnies de ma tante vous paraissent fondées, c'est à cause des péchés et des crimes de la Géorgie qu'elle m'a exilé, en vous recommandant de me faire mourir. Vois, sultan bon et auguste, qu'elle travaille depuis longtemps à me tuer, et que ma mort est résolue au fond de son coeur. » Ces paroles ayant un peu attendri le sultan, il ne voulut plus, par une disposition d'en-haut, faire périr David; car les jugements et les dispositions du Seigneur sont inscrutables, ainsi qu'il est écrit: « Qui a connu la pensée du Seigneur, qui a été son conseiller? » Toutefois, son ressentiment n'étant pas entièrement apaisé, car son coeur semblait être en proie à une flamme dévorante, il appela un capitaine de vaisseau et lui livra David, avec injonction « de l'emmener en mer et de le précipiter au fond des flots, faute de quoi il ferait piller leurs maisons, enlèverait leurs femmes et les exterminerait sans pitié. » Les marins embarquèrent David et le conduisirent du côté de Pélagon [1]). Arrivés en haute mer, à une grande distance du rivage, ils voulurent jeter à l'eau le jeune prince, qui leur demanda le temps de prier un peu, et on lui accorda quelques minutes. Pour lui, il se leva et tira de son sein une image de la très sainte Mère de Dieu, représentée en prière, et qu'il portait toujours sur lui, ayant
en elle une grande confiance. La plaçant sur sa bouche, sur ses yeux, et versant des 345
larmes amères, il dit: « Très sainte reine, Mère de notre Sauveur J.-C., refuge et consolatrice des pécheurs, reçois l'offrande de mon âme, car c'est toi qui consoles un malheureux orphelin, comme moi, mourant sans jugement, de qui l'on ne daigne pas déposer les restes dans une tombe, au sein de la terre; car je serai livré en proie aux poissons, et mon tombeau sera ignoré. Me confiant en tes bontés, je te prie, dans cette dernière calamité, de me délivrer des mains des gardiens de l'air et des supplices affreux réservés aux pécheurs et aux coupables tels que moi. »

Comme il faisait, avec attendrissement et en versant des larmes abondantes, cette prière et une plus longue encore, on le dépouilla de ses vêtements, et on lui ôta l'image de la très sainte Vierge; mais il demanda avec tant de ferveur qu'on lui laissât cette dernière, afin de ne point s'en séparer, que les marins la lui donnèrent, et il la pendit à son cou. Au moment où on allait le précipiter, l'un des matelots, par un effet de la Providence divine et par suite de la prière à la Mère de Dieu, eut la bonté de lui mettre en main un morceau de planche, avec lequel il fut jeté à la mer. David s'étant attaché à cette planche, il s'éleva un vent violent, qui le porta en un instant loin

cesse géorgienne se fit musulmane; mais n'ayant pas en main cet ouvrage, je ne puis dire si ce fut volontairement ou non.

[1]) L'Archipel, ou mer de Grèce.

des regards. Les vagues entraînèrent la planche et l'enfant, comme l'arche de Noé, et les poussa bientôt vers le rivage. Un marchand, de passage, qui le vit, lorsqu'il était encore à un mille de la terre, fit partir un nageur, qui le lui amena, lui donna des vêtements et de la nourriture, le consola et répara ses forces, tellement épuisées par la faim et par la soif, qu'il pouvait à peine remuer les paupières. Le marchand ayant alors commencé à s'enquérir pourquoi on l'avait précipité dans la mer, il lui raconta tout ce qui a été dit plus haut; cet homme, grandement satisfait, l'emmena dans sa maison, le traita avec les égards et les soins délicats dûs à un fils chéri. Quand il fut resté là environ six mois, le bruit se répandit qu'un marchand avait trouvé un fils du roi de Géorgie, jeté à la mer, et parvint jusqu'aux oreilles du sultan Gaïath-ed-Din. Dévoré de ressentiment, celui-ci envoya sur-le-champ des cavaliers, avec ordre d'amener le jeune David, et fit arrêter les matelots, en les menaçant de la mort. «Pourquoi m'avoir désobéi?» disait-il; mais instruit par le marchand que c'était lui qui l'avait aidé à sortir de l'eau, et que le lieu où ils l'avaient jeté était loin du rivage où avait été poussé l'enfant, il leur fit grâce.

346 En ce qui concerne David, sa colère ne fut point assouvie; comme Hérode, ajoutant cruauté à cruauté, un homicide à l'autre, il le réserva à de plus cruels supplices. Il y avait un puits profond et sans eau, où l'on avait jeté des serpents et des aspics venimeux, gonflés de poisons mortels; ce puits était recouvert d'une grosse pierre, et la lumière ne pénétrait pas dans ses profondeurs: on y précipitait les gens méritant une mort violente. Le sultan Gaïath-ed-Din ayant ordonné d'y jeter le jeune David, on l'emmena, on leva la pierre, et après l'y avoir précipité, avec son image, on referma l'ouverture. Mais Dieu, qui préserva Daniel dans la fosse aux lions, garantit aussi David des atteintes de ces bêtes venimeuses. Ce prince avait amené précédemment un jeune homme, qui lui avait été donné par Giorgi-Lacha, son père, Rowth de nation, nommé Sosna [1]), et qu'il aimait beaucoup. Sosna le suivit au moment où on le descendait dans le puits, afin de connaître la localité; quand tout le monde fut parti, il creusa un peu sur le bord et s'en-alla à la ville. Là il mendiait du pain, l'emportait et le faisait passer secrètement par le trou: de cette manière il réussit à nourrir David durant cinq ans [2]). Il avait deux sacs: dans l'un, il mettait du pain, dans l'autre une cruche d'eau [3]), qu'il descendait à l'enfant avec une corde. Quand le jeune David se couchait pour dormir, quelques serpents s'enroulaient à son cou, d'autres à ses pieds, d'autres entraient dans son sein, d'autres enfin s'endormaient près de lui. Un jour, durant son sommeil, ayant

[1]) M-it T *Sason;* plus bas, *Sosna.* Si, comme je l'imagine, Sosna ou Sason est un nom russe abrégé, le sens du mot ethnique *Rowth*, qui manque dans le M-it T, se trouverait fixé. Autrement j'en ignore la valeur.

[2]) Cf. p. 355, où il est parlé de *sept années.*

[3]) Littér. il mettait de l'eau; encore aujourd'hui, à Tiflis, l'eau s'apporte dans de grands sacs de cuir, terminés en pointe qui se relève, et posés par paire sur des chevaux.

pressé avec force, sous ses flancs, un de ces reptiles, en se retournant, l'animal le mordit cruellement au côté. Au cri aigu que poussa David, les autres se jetèrent sur celui qui l'avait mordu, et se mirent à lécher la plaie du jeune homme, qui fut incontinent guéri, et le serpent dévoré par les autres. Ainsi David échappa miraculeusement aux maux auxquels il était exposé. [1])

La reine Rousoudan croyait, par ce moyen, assurer la royauté à son fils, mais elle oubliait cette parole du prophète à Israel: «Le Seigneur, dans sa sagesse, a regardé le chef de l'Assyrie, la hauteur de son immense empire et l'arrogance de ses yeux. Il a dit: «C'est par la force de mes mains que j'agirai, par la pénétration de mon intelligence que je conquerrai les limites des nations; je leur enlèverai leur puissance, j'ébranlerai leurs demeures, je subjuguerai tout l'univers. Je les ai enlevés comme des poussins, comme des oeufs abandonnés; et il n'y aura personne qui me vainque, ni qui souffle un
mot devant moi.» Est-ce donc que la hache se glorifiera sans le bûcheron, comme si 347
elle coupait par elle-même? Est-ce que la scie fera la fière, sans celui qui la mène? De même encore, un morceau de bois, un bâton, seront-ils orgueilleux [2])? Il n'en sera pas ainsi; mais le Dieu Sabaoth enverra à ta vanité le déshonneur, et un feu brûlant s'allumera au sein de ta gloire [3]).» Ce fut ce qui arriva à la respectable reine Rousoudan, ce que j'ai honte de dire, ce que je ne puis pourtant passer sous silence [4]). Quand elle se fut déshonorée par ces méchantes actions, Dieu rendit vains ses projets, comme autrefois ceux d'Achitophel contre David. Elle ne comprit pas ces mots du prophète: «Le Seigneur, la pensée du Seigneur dissipe les pensées des hommes, comme autrefois celles de Pharaon contre Moïse;» Moïse échappa aux mains du roi et David à Saül, et les projets *des deux tyrans* furent vains. Il en fut de même des tiens, ô rejeton d'une bonne racine, reine des reines, monarque Rousoudan! Qu'as tu fait, quel bénéfice as-tu retiré? Regarde: après être resté cinq ans [5]) en proie à ces souffrances intolérables, au fond de la fosse des serpents, il s'en tira, par un effet de la Providence suprême; et toi, jouissant des plaisirs, de la royauté, assise sur le trône, tu as perdu tout cela avec la vie, ainsi qu'on le verra dans la suite de ce discours.

[1]) Et. Orbélian, éd. S.-Martin, Mém. t. II, p. 155, attribue directement à Rousoudan les deux tentatives contre son neveu: «Elle le fit mettre, dit-il, dans un coffre, et jeter à la mer; une autre fois elle ordonna à ses grands de le tuer, mais ceux-ci le gardèrent enfermé dans un souterrain; enfin elle le fit conduire dans une contrée éloignée, pour qu'il y pérît.»

[2]) Je traduis cette petite phrase d'après la Vulgate: Quomodo si elevetur virga contrà elevantem se, et baculus exaltetur, qui utique lignum est? Le grec, sur lequel est faite la traduction géorgienne, ne me paraît pas donner de sens: *ὥς ἄν τις ἄρῃ ῥάβδον ἢ ξύλον*.

[3]) Ce passage est tiré d'Isaïe, ch. X, v. 13—16; mais il n'est pas cité tout-à-fait textuellement.

[4]) Ce qui suit, jusqu'à la fin du §, offre une rédaction toute différente, dans le M-it T, mais avec tant d'incorrection, qu'il me semble inutile de donner cette variante.

[5]) Cf. sup. p. 346; p. 355, il est dit *sept ans*.

Reprenons donc le fil des événements. Quand la reine Rousoudan fut venue à Tiflis, et qu'elle eut envoyé son fils aux noïns, ceux-ci résolurent de le faire passer près du grand qaen Batou [1]) et de là près de Mangou-Qaen, à Qaraqouroum. Apprenant que son fils serait envoyé chez des nations étrangères, dans des régions aussi lointaines qu'inconnues, la reine Rousoudan en ressentit une douleur, un chagrin inexprimables; elle versait des larmes sans fin, en se rappelant ce qu'elle avait fait à son neveu David, comment elle l'avait exilé, et que son fils était, pour ainsi dire, envoyé à son tour en exil par les Thathars, près de Batou. Comme il n'y avait rien à faire, il fallut que Narin-David partît, suivi d'un petit nombre de compagnons d'enfance: c'étaient Béga, fils de Grigol Souramel, éristhaw de Karthli; le premier chambellan, Bechken, fils de Makhoundjag Gourcélel [2]), à qui l'on fit emporter en secret deux perles du plus grand prix. Suivant les traces d'Awag et du sultan de Khlath, précédemment expédiés par les Thathars, ils partirent et arrivèrent auprès de Batou, ci-dessus mentionné, qui les reçut bien et garda Narin-David l'espace de deux années, après quoi il le fit passer à Qaraqouroum, dans le Tchin-Ma-Tchin, auprès de Mangou-Qaen. Arrivé là, David fut bien accueilli et y rencontra Awag, venu précédemment; il vécut avec lui, bien traité par
348 le qaen. [3])

Cependant les quatre noïns résolurent de rendre à ceux d'Alamout le mal que ceux-ci leur avaient fait précédemment [4]). Ils se mirent en campagne, et voulant emmener [5]) les Géorgiens pour les opposer à leurs ennemis, ils envoyèrent un exprès à la reine Rousoudan, afin qu'elle leur expédiât, de Géorgie, un bon corps de troupes, destinées à servir contre Alamout. La reine, qui dépérissait alors de chagrin et d'inquiétude, à cause de son cher fils, tomba malade et mourut à Tiflis [en 451 — 1231] [6]). Ses mthawars

[1]) Ce nom est écrit, dans notre texte, avec les variantes suivantes: Batho, Bathou, Bitho, Baïtho; j'ai suivi l'orthographe généralement reçue.

[2]) Cf. p. 315, 378.

[3]) Wakhoucht, p. 67, dit que le nom de Narin signifie *vene*; cf. p. 341, et que ce prince fut envoyé à Batou en 457 — 1237; or, d'après la date de la défaite de Gaïath-ed Din par les Mongols, il ne put guère partir avant 1244, et comme il fut retenu deux ans dans le nord, il eut encore, à la rigueur, le temps d'arriver en Mongolie pour l'inauguration de Gaïouk, qui est un fait dominant.

[4]) Cf. p. 344.

[5]) Je traduis ainsi, au lieu de: « ils emmenèrent, . . . ils les opposèrent, » parce que, s'ils l'avaient fait réellement, ils n'auraient pas, comme l'Annaliste va le dire, demandé « un bon corps de troupes. »

[6]) Ici une note de mon M-it s'exprime de cette manière: « Ayant trouvé ces détails dans d'autres histoires ([illegible]), nous avons écrit: En cette année mourut Rousoudan. Phiarous-Pholad, dans une incursion, dévasta tout le royaume; le roi David, fils d'Alastanel, alla près du qaen, pour demander la royauté; avant son retour, les Thathars firent une incursion et dévastèrent toute la maison de Samtzkhé. » L'auteur inconnu de cette note a donc trouvé dans quelque manuscrit et la mort de Rousoudan en 1231, et l'expédition d'un certain Phiarous-Pholad en Géorgie; et l'indication, contredite par les An-

l'emportèrent en grand appareil de deuil et l'ensevelirent dans le tombeau de sa famille, au couvent de Gélath. [1])

Les Géorgiens restèrent donc sans consolation et sans monarque, car il ne se trouvait plus aucun descendant des rois: l'un, David, ayant été envoyé en Grèce, au sultan Gaïath-ed-Din, pour qu'il le fît mourir; et le second, David surnommé Narin, à Qaraqouroum. Ne sachant ce qui était arrivé à ce dernier, chaque thawad se gouvernait et s'inquiétait des affaires de son côté, suivant qu'il était échu à l'un ou à l'autre des noïns. En effet, ces derniers se les étaient partagés et avaient nommé des chefs de dix-mille ou thoumnis-mthawars. Le premier de ces chefs, nommé par eux, était Egarslan Bacourtzikhel, profond orateur, brave guerrier, mais qui ne possédait rien. Ils lui avaient confié l'armée du Héreth, du Cakheth, de Cambedchian, en descendant depuis Tiflis, jusqu'aux montagnes de Chamakha. Ils avaient remis à Chanché, outre son apanage, celui d'Awag; à Waram-Gagel, tout le Somkheth; à Grigol Souramel, le Karthli; Gamrécel de Thor, l'émule en bravoure d'Egarslan, commandait dans le Djawakheth, dans le Samtzkhé, et en remontant, jusqu'à Carnoukalak; Tzotné-Dadian et l'éristhaw de Radcha, dans toute la partie du royaume au-delà du mont Likh.

Ayant fait ces arrangements, les Thathars emmenèrent toute la Géorgie et s'en-allèrent attaquer Alamout, en compagnie des Géorgiens, qu'ils séparèrent en deux corps,

nales, p. 316, que David était fils d'une Alaine: ceci soit pris comme renseignement. Quant à l'expédition des Thathars, c'est-à-dire, pour cette fois, des Turks, dans le Samtzkhé, v. les Annales, p. 351, 2.

La date de la mort de Rousoudan est en surcharge, dans le M-it R; dans le mien, elle a été insérée dans le texte même. Wakhoucht, p. 67, fixe cette date à l'année 457—1237, mais, d'abord une lettre adressée à Rousoudan par le pape Grégoire IX, en 1240 (Addition à ce règne), prouve qu'elle était encore vivante alors; en outre, par tout ce qui précède on voit que Rousoudan mourut au plus tôt en 1244, et probablement dans une des années suivantes. Tchamitch, t. III, p. 224, dit qu'elle s'empoisonna en 1247. Wakhoucht lui attribue 26 ans de règne, 1211—1237; je n'en trouve que 24, à partir de 1223, mais si les autorités consultées par Tchamitch se trompent, si mes calculs ne sont pas exacts, il faudrait reculer cette mort jusqu'en 1248 ou 49.

[1]) Sur les murs de l'église de Gélath on voit encore l'image de Rousoudan, vêtue d'un riche costume, à côté de celles d'un roi Giorgi et de deux rois du nom de Bagrat, dont l'un, représenté encore enfant, est placé entre l'autre Bagrat et une reine Elené. Plus à droite se voit un roi Giorgi, un patriarche de Karthli, Ewdémos, et plus loin David, tenant dans sa main gauche la représentation de Gélath, dont il fut le fondateur. Le premier Bagrat paraît être Bagrat III; puis Giorgi Ier, son fils; puis Bagrat IV et la reine Elené, son épouse; enfin Rousoudan. David a dans sa main droite, et Bagrat III dans la gauche, un rouleau qui semble être une lettre, un rescrit royal. De leur côté Giorgi et les deux Bagrat tiennent de la main droite une croix, chacun dans une position différente, et tous ont le pendant de leur ceinture relevé sur le bras gauche, à la manière des peintures byzantines. Autour de leurs têtes on lit leur nom et leur titre en écriture khoutzouri. Je parle de ces antiquités d'après une copie que m'en a communiquée le prince Barathaïef, et que j'ai vérifiée sur les lieux.

combattant tour-à-tour, durant une année. La guerre dura sept ans [1]), contre ceux d'Alamout, qui assassinent en traîtres et se nomment Moulids. Les noïns ci-dessus mentionnés, Dcharmaghan, Dchaghatar, Ioser et Bitchouï combattirent longtemps contre eux, sans interruption, ni l'hiver ni l'été. Les divisions géorgiennes faisaient à tour de rôle leur service, les premiers durant un an, les autres l'année suivante : cet état de choses dura sept ans [2]). Ces affaires étaient ainsi réglées, un jour ceux d'Alamout envoyèrent un adroit Moulid, qui, à la faveur des ténèbres, échappa aux gardes de Dchaghatar, pénétra dans sa tente, lui plongea l'épée dans le coeur, durant son sommeil, et le tua, sans
349 que personne s'en aperçût [3]). Au point du jour, les gardes de la tente du noïn, l'ayant trouvé mort, commencèrent à pleurer, à sangloter, à se lamenter. A cette nouvelle, les troupes de Dchaghatar accourent, et à la vue de son cadavre, se lamentent et pleurent aussi, sans deviner comment ni par qui le meurtre avait eu lieu. Tous alors s'écrièrent : «Comme les Géorgiens sont très maltraités et opprimés par nous Moals (Mongols) [4]), ce sont eux qui l'ont tué, par vengeance.» Tous le disaient avec assurance, excepté Dcharmaghan-Noïn, qui s'exprima ainsi : «Les Géorgiens ne sont pas une race homicide, et leur religion ne les porte point à de tels crimes.» Cependant, exaspéré par la mort de son prince, la multitude se porta au camp des Géorgiens, situé au voisinage de Dchaghatar. En les voyant arriver, les Géorgiens, épouvantés et sans ressource, ne savaient que faire. Les uns se préparaient à combattre, d'autres les retenaient, eu égard à leur petit nombre. Alors Grigol Souramel, éristhaw du Karthli, leur dit : «Ce n'est pas, mes frères, le moment de combattre, car nous sommes peu nombreux en comparaison des Thathars. Si nous prenons les armes, ils nous extermineront tous, du petit au grand ; si au contraire nous nous en abstenons, nous autres thawads nous serons mis à mort, et le reste épargnés ; or il vaut mieux que quelques mthawars, comme nous, périssent, et que toute cette multitude soit épargnée. Toutefois il convient de nous prosterner devant Dieu, car nous n'avons de recours qu'en J.-C. notre Sauveur, et en sa très sainte Mère, Marie, toujours vierge, protectrice constante de ceux qui espèrent en son fils, et principalement de notre peuple géorgien. Mettons-nous donc à genoux, trois par trois, et que tous ceux qui la savent disent cette invocation à la très sainte Mère de Dieu : «Ouvrez-nous la porte de la miséricorde, bénie Mère de Dieu ... etc.» Quand ils eurent achevé cette prière, adressée à la très sainte Vierge, et que les Thathars s'approchèrent pour massa-

[1]) V. p. 357. Comme Alamout fut pris en 1256, les opérations auraient commencé en 1249, au moins un an ou deux après la mort de Rousoudan. D'autre part, David fils de Lacha ayant été envoyé en Mongolie au moins en 1246, il en résulte que l'auteur géorgien anticipe beaucoup ici sur les faits qui vont être racontés plus bas.

[2]) Indication qui ne se trouve que dans le M-it T.

[3]) La mort de Dchaghada, que je crois être le Dchaghatar des Géorgiens, a déjà été racontée par Tchamitch, en 1242 ; v. p. 340, n. 3.

[4]) Ce mot ne se trouve que dans le M-it T.

crer sans pitié les Géorgiens, il sortit du sein des roseaux un homme, tenant à la main une lance en arrêt, souillée de sang. Levant son arme en haut, il s'écria: «Man kouchtem Tchaghatar, man kouchtem Tchaghatar;» ce qui signifie, en langue persane: «C'est moi qui ai tué Tchaghatar [1].» A cette vue, les Thathars se précipitèrent; il s'enfuit de nouveau vers les roseaux; on y met le feu, on le fait sortir de son asyle, on l'amène en présence de Dcharmaghan, d'Ioser et de Bitchouï. «Comment, lui demandèrent-ils, as-tu tué Dchaghatar-Noïn? — Je suis un Moulid, distingué entre mes pairs; mes chefs m'ont donné beaucoup d'or et m'ont envoyé, en me disant: Va et tue l'un des quatre noïns. Je suis parti, venu nuitamment; et après avoir tué Dchaghatar, je me suis caché dans les roseaux. — Pour quel motif en es-tu sorti, et puisque tu étais ca- 350
ché, pourquoi as-tu proclamé tout haut la mort du noïn? — Comme j'étais au plus épais du fourré, j'ai vu venir tout-à-coup une femme, d'une beauté excellente, qui m'a dit: Homme, qu'as-tu fait? Tu as fait mourir un homme, et beaucoup d'innocents seront pour cela mis à mort. O reine, ai-je répondu, avec crainte, que dois-je faire? — Lève-toi, reprit-elle, va et dis: C'est moi qui ai fait le meurtre, et par-là sauve la vie à une foule de gens. Moi, je me suis levé sur-le-champ, je l'ai suivie, et elle m'a amené vers vous. Aussitôt que j'ai crié et que vous m'avez aperçu, elle a disparu. J'ignore d'où elle venait, et me voilà en votre présence.» Ce discours du Moulid causa un étonnement extrême aux Thathars, qui le firent mettre en deux, à coups de sabre. C'est ainsi que la très sainte Mère de Dieu délivra son peuple; c'est ainsi qu'autrefois elle sauva la ville de Constantinople, lorsqu'elle était étroitement bloquée par les barbares, au temps du général Sarwanos [2]), lorsque le khaghan des Scythes l'attaquait vigoureusement: pour submerger dans la mer les agresseurs d'une ville qui se confiait en elle, elle fit bouillonner les flots, et la poix de leurs navires s'étant fondue, ils furent engloutis sans pitié, grâces à l'assistance de la très sainte Mère de Dieu. Quant à ceux qui étaient sur la terre ferme, elle fit pleuvoir du feu sur eux, comme il en tomba autrefois sur les habitants de Sodôme. La délivrance subite et imprévue des Géorgiens par la sainte Vierge, dans la circonstance présente, ne me paraît pas être un moindre miracle. Quelles paroles seraient suffisantes pour louer et remercier dignement, d'avoir sauvé un si grand nombre de Géorgiens, la très pure Mère du Verbe, réunissant en lui les deux natures, l'humaine et la divine, Dieu et homme parfait en deux natures, en deux volontés, sans mélange!

[1]) En persan: من کشتم چاغاتر

[2]) J'ignore ce que signifie ce nom barbare; mais on sait qu'en 626 Constantinople fut en effet assiégé par le khagan des Avares, réuni avec les Persans, tandis qu'Héraclius faisait la guerre à ces derniers, à l'extrémité de l'empire; Lebeau, Hist. du Bas-Empire, nouv. éd. t. XI, p. 120, suiv. Peut-être Domentiole, alors général des troupes grecques, qui défendait la capitale, s'appelait-il Kyr Ioannès, d'où se sera formé *Sarwanos*; ou plutôt ne serait-ce pas l'altération du nom de Schaharbarz, nommé Salbaros par la Chronique d'Alexandrie, p. 392, et qui était général des troupes persanes, alliées des Avares?

Cependant les Géorgiens, que la très pure Vierge avait protégés, étaient très maltraités par les Thathars, faisant la guerre à ceux d'Alamout, sans interruption, l'hiver comme l'été. Ainsi que je l'ai dit, ils étaient avec les Thathars, divisés en deux corps, et les mthawars étaient distribués entre les noïns, qui les gardaient toujours près d'eux.
351 Dans ce temps-là Egarslan, dont j'ai parlé [1]), homme admirable et très versé dans la science de la guerre, était si considéré, qu'il ne lui manquait que le nom de roi. Tous les Géorgiens lui obéissaient comme à un monarque: le grand Chanché, lui-même, chef des mandators, tout honoré qu'il fût, ainsi que Waram-Gagel et les autres mthawars.

Il surgit encore en ce temps-là d'autres calamités. Informés de l'état d'anarchie des Géorgiens, de la présence de leurs troupes à Alamout et des embarras du pays, les Turks de Syrie rassemblèrent une armée considérable, d'environ 60,000 hommes, sous la conduite d'un prince et chef illustre, nommé Qara-Khan, et marchèrent avec l'intention de dévaster la Géorgie. Arrivés au pays de Valachcert, que venait de prendre Chanché, ils se mirent à dévaster ce territoire et ceux au-delà de l'Araxe, jusqu'à Sourman [2]), que Chanché, chef des mandators, avait aussi conquis depuis peu. A la vue de ces dévastations, Chanché manda ses troupes et celles de l'atabek Awag, et ayant réuni environ 30,000 cavaliers, gens d'élite, traversa l'Araxe et vint à Valachcert, où était campé Qara-Khan. On s'approche, on se range, les deux parties en viennent aux mains. Chanché, qui chargeait au premier rang, ayant percé de sa pertuisane un Turk renommé, il s'engagea une mêlée terrible, où quantité de soldats turks succombèrent, tandis que les gens de Chanché furent merveilleusement protégés par l'assistance de Dieu et du bois vivifiant, en qui était sa confiance. Après un combat acharné, Qara-Khan et ses gens, vaincus, s'enfuirent sans retourner la tête; on les poursuivit, l'épée dans les reins, jusqu'à Khlath, en faisant une multitude de prisonniers. Quantité de chevaux, de mulets, de chameaux, tombèrent entre les mains des Géorgiens, qui, glorieux et triomphants, revinrent à Ani, leur résidence et siége de leur principauté.

Comme cependant l'anarchie des Géorgiens était connue, toutes les nations s'agitaient pour venir faire le dégât chez eux. Les Turkomans qui étaient en Grèce, le sultan d'Ezinca et les émirs occupant d'autres villes se rassemblèrent en troupes innombrables et marchèrent contre la Géorgie. A cette nouvelle, ceux du Tao, du Chawcheth, du Clardjeth, de Cola, d'Artan, de Carniphor, épouvantés, envoyèrent un homme dans le Samtzkhé, à Qouarqouaré, maître de Tzikhis-Djouar et de Djaq, afin qu'il les secourût. Celui-ci convoqua tous les éristhaws et toutes ses troupes, et réunit environ 10,000 cavaliers, qui se mirent en marche. Les ennemis étaient arrivés à Bana, qu'ils assiégeaient, car Ol-

[1]) P. 348.

[2]) Serait-ce Sourmari ou Sourb-Mari, citadelle située sur la droite de l'Araxe, dans le territoire de Nakhtchévan?

thani et Boughatha-Qourri[1]) étaient en leur pouvoir[2]), et dévastaient le Tao. Se mettant donc à la tête des troupes meskhes, Qouarqouaré se porta à l'entrée du territoire de Calmakh. Apprenant l'arrivée des Meskhes, les Turkomans, sous la conduite d'Althoun-Khan, et d'Orkhan, s'armèrent de leur côté, et de l'autre les Meskhes passèrent dans 352
la plaine dite Awnis-Wacé. On en vint aux mains, et il s'engagea un rude et vigoureux combat. Se fiant dans leur multitude, les Grecs et les Turkomans ne tournaient pas le dos, et les Meskhes, forts de leur bravoure, ne se montraient pas moins opiniâtres, et combattaient vaillamment. On vit un de leurs aznaours couper en deux la tête d'un Turkoman, armé d'un casque, et le tuer. On le vit encore frapper par-derrière l'un des braves d'Orkhan, et, sans toutefois fendre sa cotte de mailles, lui briser l'épine du dos et le renverser mort. Le combat s'étant prolongé, avec un grand carnage des deux côtés, les Grecs et les Turkomans, vaincus, commencèrent à fuir. Alors les Géorgiens, s'élançant à leur poursuite, firent quantité de prisonniers, s'emparèrent de riches dépouilles, et revinrent victorieux dans le Samtzkhé. Leur succès fut si complet, que, malgré le nombre des ennemis, ils n'eurent à regretter aucun homme marquant de la Meskhie: ce combat fut appelé Banis-Djouar, parce que Bana et Awnis-Wacé pouvaient à-peine contenir la nombreuse armée turque. Les choses s'étant ainsi passées, Qouarqouaré, général du Samtzkhé, envoya les deux fils de son fils, Iwané, dit Papa[3]), et Sargis, son cadet, deux frères braves et déterminés entre tous, intrépides et audacieux dans les combats, qui attaquèrent et prirent Olthis et la citadelle de Boughatha-Qour[4]) et livrèrent avec succès plusieurs fameux combats[5]), qu'il serait trop long de décrire ici, et d'où ils revinrent sains et saufs.

Comme la Géorgie était ainsi agitée, tous les mthawars géorgiens de l'Imier et de l'Amier se réunirent à l'entrée de Cokhta: c'était Chamché, Egarslan, Tzotné-Dadian; Waram-Gagel, Coupro-Chotha, tous ceux du Héreth, du Cakheth, du Karthli, Gamrécel de Thor, Sargis de Thmogwi, les Meskhes et ceux du Tao, qui dirent unanimement: «Que ferons-nous? il ne nous reste pas un seul descendant des rois, qui nous mène combattre contre les Thathars; car, divisés comme nous le sommes, nous ne pouvons leur résister. Ils nous oppriment cruellement et nous emmènent chaque année guerroyer contre Alamout, avec mille souffrances; n'ayant pas de roi, nous sommes absolument sans ressource. Réunissons-nous donc pour faire la guerre aux Thathars.»

[1]) T: Baghtha-Qouri; p. 352, Baghthouqouri.

[2]) Wakhoucht, p. 67, dit: Les Turks assiégeaient Bana et Olthis, [illegible]; mais on va voir, un peu plus bas, que les villes nommées dans notre texte furent prises aux Turks par les gens de Qouarqouaré.

[3]) On verra, p. 374, suiv. que Papa était le surnom de Sargis.

[4]) Wakhoucht, p. 67, écrit *Boulatha-Qour*.

[5]) Ici le M-it T ajoute cette sorte de parenthèse: «Ce récit est exact.»

La guerre résolue, l'époque et le rendez-vous fixés dans le Karthli, ceux-là se retirèrent qui demeuraient le plus loin, tels que les Aphkhaz et le dadian Tzotné-Bédian [1]), homme bon et possédant toutes les qualités religieuses et mondaines, et avec eux l'éristhaw de Radcha. Tous ceux-là partirent pour se préparer. A la nouvelle du rassemblement des Géorgiens, les noïns Bitchouï et Angourg accoururent à l'entrée de Cokhta, où se trouvaient encore réunis les mthawars géorgiens; comme ceux-ci n'avaient pas encore rassemblé leurs troupes, ils ne firent pas de résistance. Grâce à leur petit nombre, on fondit sur eux, on les arrêta, et on les conduisit au lieu dit Chiracawan, dans le territoire d'Ani. Quand on eut rejoint Dcharmaghan-Noïn, celui-ci leur dit: «Quel motif aviez-vous de vous réunir, sinon l'envie de vous révolter contre nous? — Ce n'était pas, dirent-ils, pour nous révolter, mais pour pourvoir à nos affaires et fixer les impôts, c. à d. le kharadj, en langue mongole. A cette réponse les Noïns, qui ne la croyaient nullement vraie, ordonnèrent de les dépouiller, de leur lier les bras, et de les faire asseoir, nus et enchaînés, malgré la chaleur. Chaque jour on demandait aux mthawars susdits le motif de leur réunion, en les menaçant de la mort s'ils ne le confessaient; eux affirmaient «que c'était pour régler le kharadj.» On fit la même chose durant bien des jours, et on les laissa souffrir tous ces tourments, sans croire à leur parole, sans les relâcher. Vers l'époque du rendez-vous, Tzotné-Dadian s'achemina avec ses gens, au lieu dit Rcinis-Djouar, entre le Samtzkhé et le Ghado; là, ayant appris l'enlèvement des mthawars à Ani, et les maux qu'ils souffraient, il en fut extrêmement affligé et se regarda comme mort. Il congédia son monde, et avec deux hommes seulement il se rendit à Ani, dévouant sa tête pour ses amis, suivant le précepte du Seigneur, qui s'exprime ainsi dans l'Evangile: «Il n'y a pas de plus grande charité que lorsqu'un homme sacrifie sa vie pour ceux qu'il aime;» c'est ce que fit cet honorable personnage, distingué par de hautes et admirables vertus et digne de toute sorte d'éloges, qui, à travers le Samtzkhé et le Djawakheth, se rendit à Ani. [2])

353

[1]) Il me paraît évident qu'il s'agit ici du même personnage déjà plusieurs fois nommé précédemment, p. 333, 341, 348, mais sans l'addition du nom de Bédian, et de qui l'Annaliste ne cesse de louer les vertus et les grandes qualités.

[2]) La tentative de révolte, ici racontée, a la plus grande analogie avec un fait rapporté par Tchamitch, t. III, p. 224, mais en 1249, deux ans environ après la nomination des deux rois de Géorgie. Dans un repas chez David-Vahramoul, fils de Giorgi-Lacha, auquel assistaient tous les principaux Géorgiens, il fut tenu des propos très vifs contre les Mongols, et on s'exhorta mutuellement à secouer le joug, malgré tous les efforts d'Awag, qui était présent, mais affaibli par la maladie. A la nouvelle de ce complot, qu'ils connurent par des traîtres, les Mongols firent arrêter tous les seigneurs arméniens et géorgiens et voulaient les massacrer tous à la fois. Cela aurait eu lieu, sans un certain Tchoghad, ami et protecteur d'Avag, qui représenta à ses collègues que ce serait outrepasser leurs droits et leurs pouvoirs, puisque surtout ces seigneurs payaient exactement leurs impôts et se montraient, jusqu'alors, dociles en tout. Avag, malgré sa faiblesse, se fit transporter auprès du principal chef des Mongols, après avoir envoyé en avant sa mère Kochaker (ou Kochak), femme sage et habile, qui ne put pourtant préserver le roi

Les noïns susdits étaient alors venus dans cette ville [1]) et les mthawars prisonniers assis dans l'hippodrome, nus et les bras liés. Voyant des gens de haut rang dans cette position ignominieuse et condamnés à mourir, Tzotné-Dadian descendit de cheval, se dépouilla de ses vêtements, se fit lier lui-même et s'assit tristement au milieu des mthawars. Etonnés de ce spectacle, les Thathars avertirent les noïns « que Tzotné-Dadian était venu avec deux hommes, avait mis bas ses habits, et, lié comme les Géorgiens, avait pris place parmi eux. » Comme on connaissait très bien Tzotné, les Thathars étonnés le firent venir 354
et lui demandèrent le motif de sa présence et de sa conduite actuelle. Il leur dit: «Nous nous étions tous réunis pour régler le kharadj à vous payer et accomplir vos ordres: tel était le motif de notre réunion. Comme vous nous avez pris pour des malfaiteurs, j'ai dû venir, afin que vous allassiez aux renseignements et que si nous avions fait quelque chose qui méritât la mort, je mourusse avec ces gens; que si nous étions innocents, je fusse également justifié et regardé par vous comme tel; car ils n'ont rien fait, que je n'y aie pris part.» A ce discours de Tzotné, les Thathars, frappés de tant de vertu, dirent: «Puisque la race géorgienne est si bonne, qu'ils ne se trompent pas l'un l'autre, et que ce seigneur est venu d'Aphkhazeth, se sacrifier pour ses amis, se dévouer à la mort, ils sont exempts de crime et nous les reconnaissons innocents. Renvoyons-les donc tous sans condamnation. Nous pensions, dirent-ils à Tzotné, que vous Géorgiens étiez en révolte; mais d'après ta vertueuse conduite, nous t'accordons la grâce de tes compatriotes et nous fions à toi.» Ils renvoyèrent donc tous ces seigneurs, qui s'en-allèrent chacun chez soi, et leur bon accord fut rompu.

Bientôt les didébouls du royaume se réunirent; rougissant d'avoir pour chef Egarslan, qui n'était pas plus noble qu'eux, Chanché, Waram-Gagel, Qouarqouaré-Djaqel; Sargis-Thmogwel, homme savant, philosophe et orateur; Grigol-Souramel, éristhaw de Karthli; Gamrécel, de Thor, les Orbélians et plusieurs mthawars se rassemblèrent et s'informèrent du fils de Lacha, que quelques marchands disaient encore vivant, mais détenu dans un puits profond, au milieu de reptiles venimeux. Ayant su que c'était la réalité, les seigneurs géorgiens se rendirent auprès de Dcharmaghan, d'Ioser, de Bitchouï et d'Angourag. Il n'était pas encore venu de qaen en ces contrées, mais les noïns en avaient l'administration. Les seigneurs géorgiens leur dirent: «Depuis que vous avez fait partir notre roi Narin-David, on ne sait ce qui lui est arrivé. Sa mère Rousoudan est morte, et il ne nous reste aucun descendant des rois. Nous sommes sans subordination entre nous, car

David-Vahramoul et ses grands de la bastonnade et du fouet durant trois jours. On leur enleva leurs richesses et leurs chevaux, on les força à racheter leurs têtes, et encore leurs propriétés furent ravagées par les Mongols. Avag mourut peu de temps après, ne laissant qu'une fille et un fils, illégitime à ce que l'on croit. Son titre et ses biens passèrent alors à Zakaré, fils de Chahanchah, à qui on les enleva plus-tard, pour les rendre à Vardoïch-Gontza, femme d'Avag.

[1]) «Etaient allés dans *la ville;*» ce mot désigne ordinairement Tiflis; mais dans le cas présent j'ai cru devoir en modifier le sens.

355 il ne convient pas que nous obéissons à d'autres qu'à un prince de sang royal. Or nous avons appris qu'il existe un fils de notre roi Lacha, nommé David; il l'avait confié à sa soeur Rousoudan, pour qu'elle le proclamât roi, mais Rousoudan l'a envoyé au sultan de Grèce, pour le faire périr. Maintenant nous savons qu'il vit encore, et qu'il est détenu captif au milieu des serpents. Nous vous prions donc d'envoyer quelque grand personnage, que nous accompagnerons; nous ramènerons ici le prince et le proclamerons roi.» A ce discours les Thathars, étonnés de la conduite de la reine Rousoudan, envoyèrent sur-le-champ Angourag, comme député, en compagnie de Waram-Gagel et de Sargis-Thmogwel, qui arrivèrent en peu de jours auprès du sultan et lui dirent: «Nous sommes venus à la recherche de David, afin que tu nous le donnes, et que nous l'emménions.» Lui, ne pensant pas que David vécût, dit: «La reine de Géorgie m'a envoyé le jeune David, pour le faire périr, et je l'ai, sur-le-champ, fait jeter, dans ce but, au fond d'un trou de serpents; il y a de cela sept années [1]: comment peut-il être encore vivant? — Nous savons, répondirent-ils, qu'il vit dans un puits, au milieu des reptiles;» car dans ce temps-là Sosna était venu [2]) informer Waram-Gagel et les thawads se trouvant avec lui de l'existence du prince. [3])

[1]) Cf. p. 346, 7: cinq ans.

[2]) T: «Sosna, informé de leur arrivée, avait raconté le tout à Waram...»

[3]) Voici, d'après Tchamitch, t. III, p. 222, ce que disent Ciracos et Malakia Abégha du sort des deux princes David. En 1247, Batchou-Noïn employa les prières, les présents et tous les moyens imaginables, pour tirer Rousoudan de sa retraite; dans le même temps Batou, khan de Qiptchaq, mettait en oeuvre les mêmes artifices, pour la même fin; mais la reine, soupçonnant qu'on en voulait plus encore à sa personne qu'à son royaume, se contenta d'envoyer à Batou son fils David, par l'entremise d'Avag. A cette vue, Batchou-Noïn et ses collègues songèrent à faire revenir David, neveu de la reine, qui était retenu à Césarée, au fonds d'un souterrain, et le demandèrent à Gaïath-ed-Din. Vahram, seigneur de Gag et de Chamkor, fut chargé de la commission, qu'il exécuta heureusement. Il amena David à Mtzkhétha et le fit sacrer roi, par le catholicos, de l'assentiment d'Avag, de Chahanchah et des autres seigneurs géorgiens. En reconnaissance de ce service, le jeune roi prit le nom de Vahramoul «fait par Vahram, Vahramisé,» et non «fils de Vahram, comme le prétend Klaproth; Nouv. Journ. asiat., septembre 1833, p. 210.

Aussitôt Batou envoya en Mongolie l'autre David, pour que Gaïouk lui conférât la royauté, au préjudice du fils de Lacha. Cependant Batchou et Batou ne cessaient de solliciter Rousoudan, qui, pour se mettre à l'abri de leurs odieuses poursuites, s'empoisonna (1247), en recommandant à Avag d'avoir soin de son fils, lorsqu'il reviendrait de la Tartarie Gaïouk prescrivit que le fils de Lacha fût regardé comme ayant la primauté, et que celui de Rousoudan régnât, pour ainsi dire, en second: ce qui eut lieu, en effet, et Narin-David résida à Ousaneth; mais ce partage n'eut rien d'avantageux, et les Mongols n'en continuèrent pas moins leurs exactions et leurs violences.

Ce récit, indépendamment des déductions politiques, est à-peine conciliable avec celui des Géorgiens et avec d'autres faits connus. En effet, les deux David assistaient à l'inauguration de Gaïouk, au plus tard, en 1246, suivant deux bonnes autorités, Rachid-ed-Din et Aboulfaradj (S.-Martin, t. II, p. 271; sup. p. 521, n. 9). L'annaliste géorgien dit que le fils de Rousoudan fut remis aux Tartares et expédié

A cette nouvelle, le sultan ayant expédié un homme, on retira David, à moitié mort, paraissant privé de sentiment, glacé et roide comme un cadavre: c'était un spectacle vraiment extraordinaire. Sa peau était devenue jaune, ses cheveux descendaient à ses talons [1]), et ses ongles étaient d'une longueur démesurée. Etonnés qu'il vécût, et ne sachant s'il respirait encore, Waram-Gagel et Sargis versaient des larmes, le sultan fut attendri. On l'emmena aussitôt, on le mit au bain, on le couvrit de vêtements et d'ornements convenables à un roi, et on le présenta, comblé de superbes et riches présents [2]). Le sultan le pria de lui pardonner, de ne conserver contre lui, à ce sujet, aucun ressentiment, et le congédia. Quand il arriva en Géorgie, tous les seigneurs, Chanché, son fils Zakaria, généralissime, homme d'une vertu éminente, Qouarqouaré [3]) - Djaqel, Grigol-Souramel, éristhaw de Karthli, les Orbélians [4]), Gamrécel, Chotha - Coupri et tous les mthawars, à l'exception d'Egarslan, tous vinrent à sa rencontre et se rendirent auprès des noïns. A cette vue ceux-ci témoignèrent leur joie, mais, sans reconnaître David
pour roi, ils l'envoyèrent au grand qaen Batou, en compagnie de Chanché et de Zaka- 356
ria, d'Aghbougha, fils de Waram, et de Sargis-Thmogwel. Ils partirent: arrivés près

par eux en Mongolie, aussitôt après la guerre contre Gaïath-ed-Din. Quant au fils de Lacha, il dut être tiré de sa prison très peu de temps après la défaite du sultan, en 1243; l'auteur géorgien dit qu'il fit, à son tour, le même voyage que son cousin, chose dont les autorités arméniennes n'ont pas parlé. En outre, on verra plus bas, p. 356, que les deux David et Avag restèrent en Tartarie cinq ans, jusqu'au commencement du règne de Mangou: si à tout cela on joint les deux ans de séjour de Narin-David chez Batou, le temps de la route, on verra que les deux princes et Avag ne purent revenir en Géorgie beaucoup avant ni longtemps après l'année 1250, ce qui prouve subsidiairement la présence d'Avag et de David-Vahramoul au temps du complot ci-dessus mentionné, p. 353.

[1]) M-it T: «jusqu'au gras des cuisses.»

[2]) Suivant Wakhoucht, p. 68, cela aurait eu lieu en 1240 — 460; or on a vu plus haut que David était resté cinq ans dans le puits aux serpents, six mois chez le marchand qui l'avait retiré de la mer. Supposé que la persécution contre le jeune prince eût commencé aussitôt après son arrivée chez Gaïath-ed-Din, en 1236, 7, se serait, en tout, au moins six ans d'absence, ce qui nous mène, pour le moment, au moins à la fin de l'année 1242: ainsi la délivrance de David aurait eu lieu vers 1243, comme le suppose M. S.-Martin, t. II, p. 293, époque où les Mongols s'emparèrent de Césarée. En effet, Aboul-Féda place l'invasion des Tartars dans les états de Gaïath-ed-Din en l'an 641 — 1242, 3; ce prince mourut en 645 — 1247, 8. Il résulterait de là que David fils de Giorgi-Lacha put partir pour la Mongolie peu de temps après son cousin, puisqu'il assistait à l'inauguration de Gaïouk, en 1246. De son côté Wakhoucht, p. 68, dit que les deux David furent reconnus rois en 1244 — 464, ce qui approche de la vérité; mais ils ne revinrent pas en Géorgie beaucoup avant 1250; voyez pourtant là-dessus l'Annaliste, p. 357.

[3]) Le M-it T écrit ici «Chancha, Qouarqouara.»

[4]) Ici le M-it T porte ორბელი, *Orbélian*, se rapportant seulement à Grigol-Souramel, ce qui est exact. Plus haut, p. 354, dans un passage similaire, on lit ორბელნი, et dans le M-it R ორბელიანი, par correction; je crois qu'il faut, dans ces deux passages, ორბელი ou ორბელიანი, parce que Grigol était réellement Orbélian, et qu'ici il n'est directement question que de lui; cf. p. 368.

de Batou, celui-ci les accueillit avec bonté, garda près de lui Zakaria, fils de Chanché, et Aghbougha, fils de Waram, et expédia le roi David auprès de Mangou-Qaen, escorté de Sargis-Thmogwel et de quelques autres Géorgiens. Cependant il avait envoyé précédemment au même prince des gens, pour l'engager à examiner l'affaire et à décider auquel des deux David il convenait d'assurer le titre de roi. En arrivant, les Géorgiens trouvèrent l'atabek Awag, le Souramel, Gamrécel *et* [1]) le premier chambellan Bechken, et firent, de la sorte, un long séjour à Qaraqouroum, dans le Khatai. [2])

Sur ces entrefaites, les noïns thathars qui étaient en Géorgie voulurent qu'on leur amenât le sultan Gaïath-ed-Din: ils mandèrent des exprès, qui partirent sur-le-champ. Quant à Gaïath-ed-Din, bien loin de résister, il se hâta de venir, avec un appareil somptueux, et de se présenter aux noïns. Ceux-ci, témoins de son immense opulence, voulurent aussi l'expédier au qaen Batou, ce qu'ils firent en effet; car on lui adressait tous les souverains de qui l'on obtenait la soumission, et Batou les adressait à Mangou-Qaen, comme il arriva également au sultan Gaïath-ed-Din [3]). Les deux David, Oulou et Narin [4]), y étaient; le sultan de Grèce y vint; celui de Khlath s'y trouvait, ainsi que l'atabek Awag, et ils restèrent de la sorte cinq ans dans le Khatai, à Qaraqouroum. Pendant ce temps-là il arriva ce que je vais dire.

Mangou-Qaen avait deux fils: l'aîné, Qouboul [5]), et le cadet Oulo, aussi nommé Ehdjin [6]). Il donna au premier le titre de qaen, et lui enjoignit de faire la guerre dans l'occident, contre Babylone ou Bagdad, contre l'Egypte et contre tous les pays occidentaux. Quant à Oulo, il dut passer dans l'Inde, avec une armée nombreuse. Cependant comme Qouboul *ou Qoubilaï* allait avec regret dans l'occident, et Oulo, *i. e. Houlagou*,

[1]) Je ne puis assurer que cette particule soit nécessaire: grammaticalement, les attributs Gamrécel, ethnique, et le titre suivant, peuvent se rapporter à Bechken ou à deux personnages distincts; cf. p. 528.

[2]) On voit que, dans le système de l'auteur géorgien, il s'agit toujours de Mangou et non de Gaïouk, ce qui recule toutes les époques, en ce qui concerne David, fils de Giorgi-Lacha, au moins de cinq ou six ans.

[3]) Il est absolument impossible, dans toute espèce de système, que Gaïath-ed-Din ait été en Tartarie; il mourut, suivant Abou-l-Féda, en 645—1247, 8: il est donc probable qu'il s'agit ici de Rokn-ed-Din II, son fils et successeur, qui est réellement nommé, par Rachid-ed-Din, parmi les étrangers distingués assistant à l'élection de Gaïouk.

[4]) Oulou, en mongol, signifie *grand*, mais on n'a point encore vu ce surnom donné au fils de Lacha, tandis que, suivant les auteurs arméniens, il portait celui de Vahramoul, ainsi que je l'ai déjà dit.

[5]) T: Qoubli.

[6]) On reconnaît ici facilement les noms de Qoubilaï et d'Houlagou; mais notre auteur commet une grave erreur, en les disant fils de Mangou, tandis que ces trois princes étaient frères, et fils de Thouli, fils de Tchingiz-Khan, comme chacun le sait. Ils avaient un quatrième frère, Arikhbogha, et un cinquième, nommé Mola. D'Ohsson, Hist. des Mongols, t. III, p. 128. L'auteur de l'histoire des Orbélians commet la même faute, p. 132, en faisant Mangou fils de Gaïouk. Je crois bien qu'il n'a fait que copier ici, dans l'auteur géorgien, ce qu'il ne savait qu'imparfaitement.

dans l'Inde, ce dernier proposa à son frère d'aller dans l'Inde, et pour lui, il passerait dans l'occident, et leur direction réciproque se trouverait changée. Ils soumirent ce projet à leur père, qui l'approuva, manda son fils Houlagou et lui donna six myriades de 357
cavaliers, avec leurs femmes, leurs bagages et leurs bestiaux, sous le commandement d'un noïn, comme les Mongols l'appelaient, ce qui équivaut à un beglerbeg de nos jours. Ce chef nommé Elgan [1]), de la tribu des Djalars, était un homme considéré, vertueux,

[1]) Houlagou avait en effet avec lui un officier nommé Gouga-Ilga, vraisemblablement le Goulghan de Tchamitch, t. III, p. 254, 357, qui fut chargé du gouvernement de la Géorgie et de l'Arménie durant la guerre d'Alamout, et que l'on dépeint comme un homme extrêmement brutal. Le même auteur dit que ce noïn étant tombé malade, un médecin juif lui conseilla de plonger ses pieds dans le ventre d'enfants égorgés à l'instant, et qu'on fit périr une trentaine de ces malheureux. Néanmoins le mal ayant résisté à cet affreux remède, le médecin fut mis à mort et ses entrailles livrées aux chiens. Le P. Minas Bjechkian attribué cette cruauté à Dcharmaghan; Hist. d'Ani (en armén.), Venise 1830, § 107. Un autre Ilga-Noin avait le premier rang entre les Mongols lors de l'avénement d'Abagha. *Ilkha* est un titre mongol, qui conférait à celui qui en était revêtu une autorité supérieure même à celle des gouverneurs de provinces; Rachid-ed-Din, éd. Quatremère, t. I, p. LV.

Toutefois il est certain que Houlagou portait un titre analogue au nom de son subordonné, titre qui a passé à sa postérité en Perse, i. e. *Ilkhan*, dont l'historien Vardan, p. 119, fait *Elghan*, et d'où s'est formé, à ce que je crois, le géorgien *Eldjin*, *Ehdjin* (v. plus bas, p. 72). Les uns disent que Ilkhan signifie «prince du monde *ou* du pays;» d'autres, «prince de la paix.» M. Fraehn, dans un Mémoire latin sur les monnaies des Houlaguides, passe en revue les opinions émises à ce sujet, et suppose que c'était un titre de dépendance à l'égard des souverains mongols résidant en Tartarie, ou peut-être signifie: «le khan fort, énergique.» La question est donc indécise parmi les personnes en état d'avoir une opinion sur cette matière. Mém. de l'Ac. des sc. VIe sér. sc. mor. et pol. t. II, p. 479, suiv.; Rachid-ed-Din, éd. Quatremère, t. I, p. 14.

Quoi qu'il en soit, Houlagon partit le 2 mai 1253, de la résidence impériale des Mongols; passa l'été de 1254 dans le Turkestan, fut à Samarkand en septembre 1255, passa le Djihon le 2 janvier 1256, et acheva entièrement la conquête d'Alamout le 20 décembre de la même année; Hist. des Mong. t. III, l. IV, ch. 4. Suivant M. de Hammer, Hist. des Ilkhans, t. I, p. 87, Houlagou partit dans la dernière lune de l'an 655 de l'Hégyre, i. e. en février 1254; ibid. 102, ce fut le 19 novembre 1256, que Khourchah, le chef des Assassins, se rendit. On peut voir le curieux récit du voyage d'Houlagou, d'après les historiens chinois, Journ. as. t. II, p. 283, sqq., et les détails de ses conquêtes dans l'Histoire des Mongols, t. III, p. 189—202; mais il n'est pas facile de trouver les sept années que notre Annaliste dit avoir été employées à les effectuer; sup. p. 348. Kitou-Bouca, parti en 1252, avec l'avant-garde d'Houlagou, avait commencé la conquête du Kouhistan, le pays des Moulids, dès l'année suivante. A son arrivée, Houlagou le chargea, avec Gouga-Ilga, de la continuer, et ce furent eux qui la menèrent à bonne fin, ainsi qu'il a été dit. Rokn-ed-Din était alors commandant des Moulids. Quant à leur histoire et aux travaux dont elle a été l'objet, v. Hist. du Bas-Emp. nouv. éd. t. XVII, p. 465. Les expressions de l'auteur géorgien semblent moins indiquer un siége en règle qu'un blocus, rendu difficile par la forte position des citadelles du Kouhistan, et peut-être la guerre ne prit-elle réellement de l'activité que lors de l'arrivée de l'avant-garde d'Houlagou. Tchamitch dit en effet, t. III, p. 254, que «les premiers Thathars n'avaient pu prendre Alamout;» phrase qui suppose des tentatives précédentes. Selon une autre autorité,

aimant la justice; il lui fut donné dix mille cavaliers, avec leurs familles et leurs femmes. Houlagou partit avec son général, Elgan-Noïn, traversa l'Aran, le Touran, le Djihon, passa dans le Khorasan et l'Iraq, et vint à Alamout. Comme il commençait à bloquer la ville, Mangou-Qaen mourut, et son fils Qoubilaï fut placé, après son père, sur le trône des Qaens. Au milieu de ces embarras des Thathars, les souverains susdits et les deux David restèrent-là, à cause des affaires qui préoccupaient les Thathars, tandis qu'Houlagou entra dans l'Aderbadagan avec ses 60,000 hommes.

A cette nouvelle, les noïns Dcharmaghan [1]), Ioser, Bitchouï et Angourag allèrent au devant d'Houlagou, emmenant tous les seigneurs de la Géorgie, et spécialement Egarslan, à qui les grands obéissaient plus qu'à un roi. Ils atteignirent Houlagou à Tauriz, et les seigneurs géorgiens se présentèrent à ce prince [2]), qui les vit avec plaisir, les accueillit honorablement et les fit monter à cheval, pour l'accompagner à la guerre. L'un fut nommé ouldatchi, ou porte-épée; à l'autre, il fit ceindre un cimeterre, et celui-là dut rester à la porte, avec le titre d'evdatchi; l'autre eut le nom de soukourtchi, ou porteur de parasol, qui se forme et se déploie en rond, est attaché à un bâton haut, recouvert, comme un drapeau, de son étui, et sert à abriter la tête du qaen. Il n'y a que les parents de ce dernier qui aient le droit de se couvrir du soukour. D'autres furent qaptchak ou chargés du soin des vêtements et des chaussures [3]); d'autres, gardiens de la porte, ou Evtchi; quelques-uns, sous le nom de Qortchi, portaient des carquois ou des arcs: ce fut par de telles dignités inconvenantes que le qaen honora les grands mthawars de la Géorgie. [4])

Etant partis et venus au lieu nommé Altagh, tous les gens appartenant aux Thathars s'y présentèrent au qaen, assis sur son trône suprême, et le proclamèrent, suivant l'usage de ce peuple. Houlagou entra donc dans l'exercice de la souveraineté, car précé-

Kit-Bouca se mit en marche en 650 de l'Hégyre, 1252, 3, de J.-C., put commencer, l'année suivante, le siége du château fort de Kird-Kouh, et en deux années réussit à s'emparer de la plupart des places appartenant aux Ismaéliens; Khour-Chah, commandant de ces derniers, fit sa soumission le 19 novembre 1256; mais le château de Kird-Kouh resta encore 20 ans au pouvoir de sa secte, qui ne fut entièrement soumise et exterminée que sous Abaka-Khan. Alamout fut pris en 1256; Nouv. Journ. asiat. t. IX, p. 527—537, Extraits de Rachid-ed-Din, annotés par Klaproth.

[1]) On a vu, p. 519, n. 3, que ce noïn mourut en 1242; Vardan s'exprime dans les mêmes termes.

[2]) Le M-it T. intercale ici cette phrase: «Les deux corps de Thathars se réunirent; ceux qui étaient venus précédemment, qu'on appelle *Thamb*, et ceux venus avec Oulo.» *Thamb* se lit plus bas *Thamtch*; mais, p. 358, on verra qu'il n'est pas sans rapport avec thoumotchian, i. e. *tioumatchi*, qui signifie «chef de 10,000.»

[3]) ბაშმაკი, russe башмакъ.

[4]) Les noms de dignités mongols, qui se voient ici ont été examinés par feu notre collègue M. Schmidt. Suivant lui: *Narin* signifie, fin, intelligent (v. p. 341, 347); *ouldatchi*, porte-épée; *evdatchi* ou *evtchi*, portier; *qaptchaki*, gardien des habits; *qortchi*, porte-carquois; *soukourtchi*, porte-parasol.

demment les quatre [1]) noïns administraient ses états: et d'abord Romgouaro ou Khorasan, puis l'Iraq, l'Aderbadagan, le Mowacan, Barda, le Chirwan, la Géorgie tout entière, 358 Khlath, la Grande-Grèce jusqu'à l'Asie; tous ces pays étaient gouvernés par les quatre noïns, qui en avaient la surveillance, avec le titre de thoumotchian; comme autrefois, chez les Ioniens et les Romains, l'administration était entre les mains de quatre consuls. Maintenant qu'Houlagou était venu, il prit la direction des affaires, et administra par lui-même, comme quaen.

Dans ce même temps, d'autres qaens envoyèrent aussi leurs fils ou kooun: Batou envoya Touthar; Ouchan, fils de Dchaghata-Noïn, envoya Qouli et Bolgha, descendant de Thouli, pour qu'ils prissent possession des pays qui leur étaient échus et y perçussent le kharadj. Oulo-Aka, petit-fils d'Ogodaï [2]) et frère de Qoubilaï, qui était venu le premier et installé sur le trône, vit et accueillit amicalement ces trois koouns [3]), qu'il mit en possession de leur lot, et la tranquillité de ce pays ne fut pas troublée. [4])

Cependant les revenus des églises, de Mtzkhétha et des autres monastères, ainsi que les villages et terres qui en dépendent, n'étaient gardés par personne; car chacun des seigneurs de ces pays ne s'occupait que de ses affaires. En conséquence le catholicos Nicoloz alla se présenter à Houlagou. Cet homme, d'un esprit pénétrant, imitateur des anges, admirable par ses austérités, orthodoxe, énergique, redressait les rois et les mthawars sans flatterie, et, dépourvu de malice, ne faisait point acception de personnes. Le prince, dès le premier moment, fut frappé d'admiration à son aspect, car il ne connaissait de chrétiens que les Arkvan [5]), et le traita de la manière la plus honorable. Il

[1]) Au lieu du mot [illegible], le M-it T emploie ici [illegible], qui m'est inconnu, et qui a peut-être quelque analogie avec celui de *Thamb*, cité plus haut, p. 540, n. 2.

[2]) En géorgien, *Oukouth*, bien que précédemment le prince soit toujours nommé *Okropha*. Ainsi que je l'ai dit, Houlagou était fils de Thouli et non d'Ogodaï.

[3]) Ces trois princes étaient de la famille de Batou. Qouli était fils d'Ourda, fils de Djoutchi; Touthar, petit-fils du même Djoutchi, et Balcan, qui sera nommé plus bas Balali ou Balgha, fils de Djoutchi. Du moins je ne doute pas que ce ne soient les mêmes dont les noms reparaîtront, p. 364; 375 et note; 377, 379 Il est vrai qu'ici le troisième nom est tout-à-fait changé, et qu'en tout cas, il y a eu dans cette phrase une altération grave. Je crois, entre autres, qu'il serait nécessaire de corriger ainsi: « Batou envoya donc Touthar, *Ouchan-Qouli, fils de Tchagatha-Noïn*, et Balgha, descendant de Thouli. » En effet Ouchan sera nommé, p. 364, comme fils de Tchagatha. Le M-it R, qui porte: [illegible] (au lieu de [illegible]) [illegible] permettrait même de traduire: « Sagan Balgha, descendant de Thouli. »

[4]) On verra, p. 375, qu'Houlagou garda ces princes près de lui, au lieu de les envoyer à Batou, leur oncle.

[5]) Les Arkvan ou Arkon, c'est ainsi que les Mongols appelaient les chrétiens, soit que ce fut le nom d'un peuple, ou un simple qualificatif. Pour ne point répéter inutilement ce qui a été dit sur cette question controversée, je renvoie le lecteur aux Mémoires de M. S.-Martin, t. II, p. 279, Journ. asiat. avril 1833, p. 354; Hist. du Bas-Emp., t. XVII, p. 467; M. de Hammer, Hist. des Ilkhans, t. I, p. 47, dit que Arghaun était le nom des prêtres chrétiens, spécialement des nestoriens.

fit écrire pour Nicoloz un iarliq, ou lettre de grâce, lui donna un chanah ou *surveillant*, fit faire des croix d'or, embellies de pierreries et de perles, dont il donna une au catholicos et l'autre au supérieur de Wardzia, son compagnon; il donna encore un bâton doré, aussi surmonté d'une croix, au catholicos seulement; après quoi il les congédia, et grâces à Dieu se chargea de la garde des églises et des monastères.

Pendant ce temps-là les deux David étaient à Qaraqouroum, auprès de Qoubilaï, intriguant tous les deux pour obtenir la royauté; mais entre Sargis de Thmogwi [1]), le roi David-Narin et ses compagnons d'enfance, qui formaient sa suite, il régnait de grands dissentiments. «Il ne convient pas, disait le premier, que le fils d'une femme devienne roi, au préjudice du fils d'un monarque autocrate, appartenant à la branche mâle. — Quoique David-Narin, disaient les autres, soit issu de la branche femelle, néanmoins Rousoudan, laissée par son frère Giorgi, a été un monarque couronné, et par conséquent
359 David était fils de roi.» Comme la querelle se prolongeait, on envoya Awag [2]), avec un iarliq, ou lettre de grâce, et une belle fille du sang royal, nommée Eslom, en même temps qu'un exprès adressé à Houlagou-Qaen, afin qu'il accueillît bien Awag. Celui-ci, s'étant présenté à Houlagou, fut reçu avec bienveillance et envoyé en possession de ses domaines en Géorgie. Informés de l'arrivée du généralissime Awag, tous les mthawars et seigneurs, entre autres Chanché, ainsi qu'Egarslan, à qui il ne manquait que le nom de roi, vinrent à sa rencontre. Quand ils approchèrent, Awag pensait qu'Egarslan descendrait de cheval, pour l'entrevue; mais celui-ci, qui était très fier, ne voulut pas donner cette marque de déférence, ni embrasser Awag. A cette vue Awag, irrité, lui donna un rude coup de fouet et commanda à ses subordonnés de le jeter honteusement à terre, ce qui ayant été fait, l'homme considéré perdit sa considération, fut dépouillé et chassé, et devenu désormais l'objet du mépris et du ridicule, fut ainsi délaissé par Awag et par les thawads géorgiens.

Mais reprenons le fil de notre discours. Comme les deux rois étaient en contestation, et que Qoubilaï ne décidait point à qui appartiendrait la royauté, ils restèrent de longues années [3]) à Qaraqouroum; quant au sultan Gaïath-ed-Din et à celui de Khlath, ils étaient partis avec Awag et rentrés dans leurs résidences souveraines. Lorsque le séjour des deux rois, dans le Khatai et à Qaraqouroum, eut duré assez longtemps, Qoubilaï les renvoya auprès de son frère Houlagou, en lui recommandant «si telle était sa volonté, de les faire rois tous deux;» ce qui eut lieu finalement. A leur arrivée près d'Houlagou,

[1]) Ce Sargis, p. 356, était de la suite de David, fils de Lacha.

[2]) Awag, p. 341, 348, était plutôt du parti de David, fils de Rousoudan, qu'il avait devancé en Tartarie. Wakhoucht, p. 68, dit formellement que la princesse mongole fut donnée pour femme à Awag.

[3]) Il n'est pas probable que l'auteur veuille indiquer une prolongation non comprise dans les cinq années dont il est parlé p. 356. Pour Awag, il était rentré en Géorgie, au moins en 1249 ou 1250, pour l'époque du complot dont il est parlé, p. 352, et p. 353, n. 2. Suivant les autorités arméniennes citées-là, David, fils de Lacha, s'y trouvait également alors.

ce prince les vit et accueillit avec bienveillance, et après les avoir retenus quelque temps, leur assura à l'un et à l'autre le titre de roi, leur rendit tous leurs états et les laissa aller en Géorgie. La nouvelle de l'arrivée de leurs princes excita chez les Géorgiens une joie indicible. Les grands de l'Imier et de l'Amier accoururent à leur rencontre, à Al-tagh, ne sachant comment témoigner leur joie et leur reconnaissance envers Dieu, et entrèrent à Tiflis, au milieu des transports d'allégresse. Alors tous les évêques, mthawars et éristhaws, s'étant réunis autour du catholicos et des deux rois David, ceux-ci s'assirent ensemble sur le trône de leurs pères, à Tiflis. [1])

---

63. David IV, fils de Rousoudan, dit Narin;

63 bis. David V, fils de Giorgi-Lacha, Bagratides (règnent, le premier 16 ans dans le Karthli, 1243—1259 [2]); le second, 26 ans, 1243—1269).

Cependant [3]) les deux rois David étaient tellement unis entre eux, que l'on trouve, et
que moi-même j'ai vu un grand nombre de chartes, où l'on lit en tête: «David et Da- 360
vid, Bagratides, rois par la volonté de Dieu;» avec leur double signature: «De par moi David, cela est authentique; Cela est authentique, de par moi, David.» Ils étaient donc reconnus rois, ainsi que je l'ai dit, ce qui fait penser que Chanché appuyait David, fils de Lacha, et qu'Awag était partisan de David, fils de Rousoudan [4]). Du reste, ils ne ma-

[1]) Dans mon M-it on lit ici la date, entièrement fausse, de 1240; Wakhoucht donne celle de 1244—464. S'il faut s'en tenir à ce que l'Annaliste nous apprend de l'arrivée d'Houlagou et de celle des princes géorgiens, au temps de ce souverain, nous devons reculer l'époque de leur installation au moins jusqu'en 1256 ou 1257; mais j'ai bien plus de confiance dans les historiens arméniens cités plus haut, qui font revenir ces deux princes au temps du règne de Gaïouk, c. à d. avant l'an 1250.

[2]) Pour la suite de son règne, en Iméreth, v. l'Histoire de ce pays.

[3]) Voici comme débute le M-it T: «Or le bruit circule, qu'au dire d'un homme qui a écrit une histoire générale, les deux rois étant à Qaraqouroum, un partage fut fait entre eux. D'après cet arbitrage, la royauté ayant été assurée au fils de Lacha, on le congédia; pour David, fils de Rousoudan, il s'échappa alors même nuitamment, et passa en Aphkhazeth. Moi, je n'admets point ceci. Sachez qu'*il* ne fit pas de partage du pays, mais que le partage fut fait par le père d'Oulo; que Qoubla-Qan, fils de Mangou, yant donné à tous les deux la royauté, les envoya à Houlawo-Qan, qui les confirma tous deux dans le titre royal, en sorte qu'ils s'assirent tous deux sur le trône. C'est au point qu'il se rencontre, et que j'ai vu beaucoup d'actes ....» Ce passage n'est pas parfaitement clair, comme on peut le voir dans les variantes du texte. D'ailleurs, cette variante fait en quelque sorte double emploi avec ce qu'on va lire.

[4]) Avag avait, sinon accompagné en Tartarie David-Narin, p. 343, 348, du moins préparé les voies à sa nomination, et Chanché avait spécialement été envoyé avec David, fils de Giorgi-Lacha, p. 375: il est donc très probable que les deux rois étaient soutenus par ceux qui avaient le plus contribué au succès de leur voyage. C'est ce qui m'a fait traduire dans un sens favorable les mots [illegible] «ce qui fait

nifestaient pas leurs pensées, car les deux David avaient l'un pour l'autre une affection que ne démentait aucun dissentiment [1]. Tous deux servaient Houlagou-Qaen, lui payaient tribut et se montraient ses esclaves. Cependant le fils de Lacha était le plus considéré et s'asseoyait, à cause de son père et comme l'aîné, à la première place. Toutefois, comme les Thathars ne cessaient d'exterminer et de désoler les nations étrangères, et qu'ils avaient toujours pour auxiliaires les Géorgiens, à cause de leur valeur, les deux rois avaient beaucoup à souffrir, et tous les mthawars prenaient part à la guerre, sans discontinuer, principalement contre les habitants d'Alamout. Cette guerre s'étant prolongée durant sept ans, Houlagou envoya contre Alamout un noïn et avec eux [2] David, fils de Giorgi, ainsi que les guerriers géorgiens; ce que voyant les habitants, fatigués d'ailleurs par tant de combats, et réduits à n'avoir aucune ressource, ils s'enfuirent dans le Misr, qui est l'Egypte, avec leurs femmes, avec leurs effets et toutes leurs richesses. Le sultan leur donna des établissements, en sorte que les Moulids, qui sortent maintenant de l'Egypte, sont les Alamoutiens, dont je parle, et qui se sont établis là. [3]

S'étant ainsi rendu maître d'Alamout [4] et de tout le Khorasan, Houlagou résolut de marcher contre tous les peuples non soumis; il faisait périr tant d'hommes, qu'il ne restait que douze jours dans chaque lieu, à cause de la mauvaise odeur que répandaient les cadavres autour de sa résidence: c'était surtout les Persans qu'il exterminait, parce qu'il avait en horreur la religion de tous les musulmans. Cependant il se distinguait par son équité dans l'examen des affaires. Il avait toujours avec lui les deux rois David [5]. Le fils de Lacha était grand, gros et fort, capable de manier l'arc le plus dur, simple, droit,

penser, » et non *douter*. Mais la conclusion tirée par l'Annaliste « qu'ils ne manifestaient pas leurs pensées, » ou est oiseuse, ou du moins illogique, et je n'en vois pas la portée.

[1]) M. de Hammer, Hist. des Ilkhans, t. I, p. 77, exposant la situation des dynasties vassales, au moment de l'avénement d'Houlagou, dit entre autres, que la Géorgie était partagée entre David-Narin, neveu de Rusaldan (*lis.* Rousoudan), et David-Soslan, fils de cette princesse; il ajoute que le dernier possédait le Karthli, le Cakheth, Akhal-Tzikhé et *Chéwar*. On ignore à qu'elle contrée de la Géorgie répond ce dernier mot; et d'ailleurs on sait que les rapports des deux David avec Rousoudan étaient à l'inverse de ceux ici indiqués.

[2]) Si ce pluriel n'est pas honorifique, il faut lire ნოინნი « des noïns, » au lieu de ნოინი, au singulier, comme dans nos deux manuscrits.

[3]) Cette phrase me parait indiquer un auteur contemporain ou très voisin de l'époque des deux David.

[4]) Cf. p. 539, n. 1. D'après Rachid-ed-Din, trad. d'Et. Quatremère, p. 121, la destruction des Ismaélites et du khaliphat, était le but immédiat de l'expédition d'Houlagou. En effet Baïdou-Noïn, qui avait été envoyé en Perse, ne cessait de se plaindre à Qoubilaï des hostilités exercées contre lui par ces deux puissances.

[5]) Tchamitch dit, t. III, p. 256, qu'aussitôt après la conquête d'Alamout Houlagou manda à son campement de Moughan David-Vahramoul, i. e. le fils de Lacha, auquel ce prince fit beaucoup d'amitié, ainsi qu'aux chrétiens, en général; il ajoute que Zakaria, fils de Chahanchah ou Chanché, se trouvait alors au même lieu.

mais crédule et donnant sa confiance aux méchants. Quant au fils de Rousoudan, il était d'une taille moyenne, fluet, beau et de bonne mine; il avait les cheveux fins, était bon coureur à la chasse et tirait juste sur le gibier; il avait un langage doux et éloquent, était aussi généreux que modeste, brave cavalier, s'entendant à la guerre, aimant à ren- 361
dre justice et doué d'une ambition active. Ils restaient tous deux, pour la plupart du temps, avec Houlagou, qui aimait autant le fils de Lacha, qu'il détestait celui de Rousoudan. Dans le temps que ce dernier était à Alatagh [1]), avec Houlagou, on le prit et on l'envoya à Barda, au campement d'hiver des Thathars. Quand on fut arrivé à Nakhtchéwan, David, fils de Rousoudan, s'enfuit, lui troisième, avec le Gourcélel amir-edjib et Béga-Souramel, que les Thathars nommaient Salin-Béga [2]), ou le bon Béga, et passa dans l'Aphkhazeth. Dans ce temps David, fils de Lacha, était à Tiflis. Quand David-Narin fut arrivé sur les terres de l'atabeg Awag, couvert d'un vêtement très simple, il fut vu sur la route par Sembat-Orbélian, qui était alors à la chasse.

En effet, lors de la destruction des Orbélians par le roi *Giorgi* [3]), Liparit s'était enfui à Nakhtchéwan et retiré au pays d'Eldigouz [4]). Celui-ci, dès qu'il eut vu Sembat Orbélian, le choisit pour gendre et lui fit épouser sa fille, de laquelle il eut deux fils. L'un des deux fut nommé Eligoum, et l'autre Sembat. Eldigouz [5]) adopta le second, dont le petit-fils, Sembat, fut celui qui rencontra le roi David et l'emmena chez lui. Cependant le prince suppliait Sembat de ne pas le découvrir, et de l'envoyer dans l'Aph-

[1]) C'est ainsi que les Mongols nommaient la plaine de Moughan; S.-Martin, t. II, p. 286. C. d'Ohsson, au contraire, prétend que la plaine d'Alatagh est à 20 lieues environ au N. du lac de Van, et que lorsque Houlagou allait en Syrie, en 1259, passant dans la direction de Khlath, il remarqua lui-même ces belles plaines; Hist. des Mong. t. III, p. 380. A l'appui de cette indication on peut citer ce passage de l'annaliste géorgien, p. 409, où il est dit que le qaân Thoukal manda le roi David VI dans les vallées de l'Ararat, où il résidait: en effet l'Altagh ou Mont-Bigarré, ne pouvait, d'après ce qui vient d'être dit, être bien loin de l'Ararat. L'éditeur d'Abou-l-Féda croit aussi que l'Alatac est en Arménie, aux environs du lac de Van; Ann. moslem. t. V, p. 394. M. de Hammer, Hist. des Ilkhans, t. I, p. 173, indique la position d'Alatagh, entre l'Ararat et Erzroum, au S. d'Hasan-Qala, où se trouvent les sources du Mourad-Sou, le bras principal du Haut-Euphrate. On voit, au reste, que cet auteur a consulté les mêmes sources que M. d'Ohsson. Rachid-Eddin parle d'Alatagh comme d'une *ville;* v. la trad. d'Et. Quatremère, t. I, p. 385, 393; la manière dont cet auteur s'exprime, p. 329, en parlant pour la première fois d'Alatagh, rend réellement difficile de croire qu'il s'agisse de la plaine de Moughan; mais ce nom de *ville* donné à la résidence des Mongols se trouve confirmé par un mot de Ciracos, M-it du Mus. asiat. p. 196: «Il fit, dit cet auteur, construire une grande et populeuse cité dans la plaine de Darhin.» V. infra, p. 554, n. 2.

[2]) La vraie leçon mongole est *saïn*, qui a le sens de bon; au dire de l'auteur arménien Malakia-Abégha, Gaïouk était qualifié par ses sujets Saïn-Ghan, «à cause de sa bonté;» M-it du Mus. as. p. 14.

[3]) Ce nom manque dans le texte; v. p. 390 et 399, et Addition au règne de Giorgi III.

[4]) Le texte porte «d'Eligoum;» cf. p. 399.

[5]) Même remarque.

Georges te le rende ! Car je suis seul, ma mort laisserait ma famille sans héritier, et le saint protomartyr laisserait aussi ta maison dans un pareil isolement. » Lié par un tel engagement, le commandant de Khornaboudj emmena Thorghoua à Tabakhméla. Là, au mépris de la foi jurée, Djikour se saisit de lui, à l'instigation de la reine et à l'insu du roi, et le fit conduire à Cldé-Carni, d'où il fut précipité.

Voyez maintenant comment le saint protomartyr d'Alawerd punit le commandant de Khornaboudj de l'oubli de sa parole et de son serment. Cet homme avait un fils nommé Chalwa, d'une beauté remarquable, et celui-ci avait plusieurs fils, qui périrent et furent exterminés soudainement. Quant au ber [1]) de Khornaboudj, il mourut de chagrin, de
363 sorte que sa maison, comme celle de Thorghoua, demeura sans maître, ainsi que vous le voyez ; son fils Chalwa, le seul survivant, fut ensuite tué par les Thathars, et il n'y resta plus d'héritier. C'est ainsi que se vengea le protomartyr d'Alawerd.

Le roi David, après être rentré dans la possession de son royaume, se rendit, avec de grands et riches présents, auprès d'Houlagou, qui le reçut honorablement et lui permit de se tenir debout, et de s'asseoir comme les autres noïns, et lui conféra, avec le titre d'Iaragoutchi [2]), le pouvoir de juger et de rendre des sentences. Sur ces entrefaites le qaen, ayant résolu de marcher contre Babylone ou Baghdad et de faire la guerre au khaliphe, rassembla toutes ses troupes et se mit en campagne. Quand il arriva au pays de Babylone ou Baghdad, le khaliphe, au lieu de résister, s'enfuit dans sa capitale, que le qaen assiégea [3]). De sa personne il forma le blocus en-deçà de la rivière, et Elgan-

[1]) Ce titre, qui signifie *vieillard*, équivaut littéralement au *cheikh* des Arabes, au *starosta* russe, à *l'ancien* français ; on l'a déjà vu employé dans ce sens technique, p. 183, sous le règne de Bagrat IV. Il est souvent mentionné dans le Code géorgien, Législation d'Aghbougha et de Giorgi-le-Brillant.

[2]) Suivant feu notre collègue M. Schmidt, ce mot mongol signifie, en effet, un juge.

[3]) La première affaire entre les Mongols et les défenseurs de Bagdad eut lieu le 16 janvier 1258 ; la nuit suivante, les Mongols submergèrent, en rompant les digues, une plaine où se trouvait l'armée du khaliphe, expédient que je mentionne, parce qu'il sera deux fois employé contre eux-mêmes, dans d'autres expéditions, ainsi qu'on le verra p. 422, 423. Le 22 janvier, les Mongols investirent la ville, sur les deux rives du fleuve, d'un rempart et d'un fossé, qui furent achevés en 24 heures. Houlagou était au centre, devant la porte d'Adjémi ; Ilga-Noïn, devant celle de Kelverdhi ; Qouli, Bolga, Toutar, Chiramoun et Ourouctou, en face de celle de Souc-Soultan. Sur la rive occidentale, Bougha-Démour était au S., Baïdou et Soungoudjac, à l'O. ; le mardi 30 janvier, l'attaque commença sur tous les points. Le dévatdar ou secrétaire, qui voulut s'échapper par eau, fut obligé de rentrer, après avoir perdu une partie de ses barques. Les jours suivants, les fils du khaliphe et ce prince lui-même se rendirent au camp des Thathars ; le 13 février, le pillage commença et dura 7 jours : il avait péri 80,000 individus. Les Géorgiens se distinguèrent dans ce massacre des musulmans. Le khaliphe et son fils aîné, le 21 février, furent mis dans des sacs, et périrent sous les pieds des chevaux. Mostazem avait 46 ans, dont il avait régné 5; C. d'Ohsson, Hist. des Mong. t. III, p. 230—243. Abou-l-Féda, Ann. moslem. a. 656 (comm. 8 janvier) — 1258, est d'accord avec les principales circonstances de ce récit : il dit que la ville fut prise le 20e jour du 2e mois, mais que l'on est incertain sur la manière dont mourut le kha-

Noïn [1]) en fit de même sur l'autre rive. D'un autre côté se trouvait le roi David, car tous les grands de la Géorgie étaient là présents. Après de rudes combats, qui ne durèrent pas plus de 12 jours, la ville fut prise. Le roi David avait, en effet, ordonné à ses gens de saper la muraille par en-bas, ce qui fut exécuté. Les Géorgiens étant entrés par l'ouverture, il s'engagea un combat sanglant, suivi d'un grand carnage des troupes de Baghdad, qui craignaient extrêmement les soldats géorgiens. Ceux-ci ouvrirent alors les portes et firent entrer les Thathars. A cette nouvelle, le khaliphe s'enfuit dans une barque par le fleuve qui traverse la ville, ce que voyant Elgan, qui était au-delà du fleuve, il l'attaqua, et comme la fuite devenait impossible, le khaliphe retourna dans son palais. La fameuse ville de Babylone ayant été prise si facilement, qui pourrait dire les maux et les calamités auxquels elle fut en proie? Le nombre est incalculable, de ceux qui tombèrent sous le tranchant du glaive; les rues, les places et les maisons furent remplies de cadavres. Les richesses et le butin que l'on y trouva furent si considérables, que Géorgiens et Thathars succombaient sous le poids de l'or, de l'argent, des pierreries et des perles, des étoffes et des vêtements précieux, des ustensiles et des vases d'or et d'argent; car on ne prenait que ces deux métaux, les pierreries, les perles, les étoffes et les vêtements. Quant aux vases provenant du Tchin et de Kachan, et à ceux, tant de fer que de cuivre, fabriqués dans le pays, ils étaient dispersés çà et là ou brisés, comme choses sans valeur [2]). Les soldats étaient si riches, que les selles de

liphe. Il dit aussi que ce fut Bagou (lis. Batchou), un chef mongol posté au-delà du Tigre, qui passa le premier le pont, et prit la ville. En tout cas l'auteur géorgien n'est pas exact en disant que tout le siége ne dura que 12 jours, puisque le récit de C. d'Ohsson, appuyé sur les meilleures autorités, en donne 31. L'Annaliste aurait-il en vue les opérations du siége proprement dit? Il est vrai que le 1er février une partie du rempart fut enlevée par les petits-fils de Tchinghiz-Khan, Qouli, Bolga et Thoutar; ainsi il fallut en effet 16 jours, pour s'emparer successivement du reste. Bagdad avait été fondé, en 762, par le 2e khaliphe abasside, Mansour, sur l'emplacement d'un palais et d'un vaste parc des rois sassanides de Perse. Tchamitch, t. III, p. 256, nomme le khaliphe Mostenzar ou Mousdasar; il ajoute que, suivant le rapport de quelques-uns, le pillage de Bagdad dura 40 jours, et qu'en partant Houlagou laissa le commandement de la ville à un certain Mestazem, qui est regardé *comme le dernier* des khaliphes. Ces assertions n'ont pas besoin d'être discutées. Suivant Vardan, p. 119, Bagdad fut pris l'an 517 (lis. 513) depuis sa fondation par Djafar l'Ismaélite (le même que Al-Mansour), fondation qui avait eu lieu en 194—745 de J.-C., sur l'emplacement de l'ancienne Babylone: Houlagou, ajoute-t-il, tua le khaliphe Moustha-sar de sa propre main. Tous ces renseignements sont sans autorité. Suivant M. de Hammer, Hist. des Ilkhans, t. I, p. 149, les Mongols arrivèrent sous Bagdad le 21 janvier 1258; la première bataille eut lieu le 29, et le khaliphe se rendit le 10 février suivant. Cet auteur nomme le khaliphe régnant alors Motéassim, fils de Mostanssir; il périt, roulé dans un tapis et foulé aux pieds des chevaux.

Ne pouvant placer ici tous les renseignements sur la prise de Bagdad, je renvoie le lecteur à l'Addition contenant les Extraits de Ciracos.

[1]) Wakhoucht, p. 69, Elgin, p. 71, Engin.

[2]) C. D'Ohsson, Hist. des Mongols, t. III, p. 240, va plus loin. Il dit que les Mongols ayant trouvé,

leurs chevaux et mulets et leurs vases les plus vulgaires étaient bourrés de pierreries, de perles, d'or monnayé [1]); quelques-uns brisaient leur épée près de la garde et remplissaient d'or le fourreau, qu'ils fermaient ensuite par la poignée; d'autres vidaient le cada-
364 vre d'un Baghdadien, le bourraient d'or, de pierreries et de perles, et l'emportaient de la ville, comme si c'eût été un des leurs. Après avoir ainsi tout ravagé, massacré ou réduit en esclavage, on se porta au palais du khaliphe; on l'en tira, lui, ses femmes, ses fils et ses immenses trésors, qui furent présentés à Houlagou, ainsi que le khaliphe lui-même. Quand ce dernier parut en présence du qaen, on lui dit de fléchir le genou, ce qu'il refusa, et se tenant debout, il dit: «Je suis un souverain indépendant, qui ne relève d'aucun autre; si tu me relâches, je me soumettrai à toi; sinon, je mourrai, sans être l'esclave de personne.» Pour le forcer à fléchir le genou, on lui tira le pied et on le fit tomber sur la face; mais comme il refusait toujours de rendre hommage, le qaen ordonna de l'emmener au dehors, et envoya Elgan-Noïn pour le tuer, lui et ses fils. «Le qaen, dit-il au khaliphe, a pitié de toi. — S'il me fait grâce, reprit le khaliphe joyeux, qu'il me renvoie et me rende Babylone. — Non, dit Elgan, mais le qaen te tuera avec son sabre et de sa propre main, et son fils Abagha traitera les tiens [2]) de même. — Si vous me faites mourir, dit le khaliphe frappé d'étonnement, que ce soit un chien ou un homme qui me tue, peu m'importe.» C'est ainsi que le khaliphe fut mis à mort, avec toute sa famille. Quant aux autres Baghdadiens, on les épargna, et l'on résolut de réparer la ville. On y laissa des chana ou gouverneurs, après quoi les Thathars, encombrés de butin, de prisonniers et d'incalculables richesses, s'en retournèrent dans leur résidence. [3])

Sur ces entrefaites il arriva que Batou, le plus puissant des qaens, voulant, pour le redressement des torts, faire le dénombrement de toute la terre, jeta les yeux sur un homme de la tribu des Ouïrates, nommé Arghoun, ami de l'équité, très véridique dans ses paroles, profond penseur et habile au conseil, qu'il envoya dans tout son empire, en Russie, en Khazarie, dans l'Oseth, dans le Qiphtchaq et jusqu'aux pays ténébreux, dans l'orient, dans le nord et jusqu'au Khataï; il devait faire le dénombrement et fixer la quantité de cavaliers et de soldats pouvant aller à la guerre, avec les noïns, ainsi que la paye à donner aux grands et aux petits, suivant le rang de chacun, comme indemnité de route, le loyer du cheval et le prix de la charge [4]). Après qu'il eut arrêté et réglé

dans les cuisines et offices du palais, une grande quantité de vases d'or et d'argent, ils n'en firent pas plus de cas que si c'eût été du cuivre ou de l'étain.

[1]) Litt. d'or rouge; expression que je ne m'explique pas parfaitement, mais qui se trouve souvent chez les auteurs arméniens.

[2]) შჳლთა შენთა; le pronom étant au pluriel, j'ai adopté le sens qui en résulte, parce que, plus haut, il est parlé *des fils* du khaliphe.

[3]) Suivant Wakhoucht, Bagdad fut pris en 1248 — 468: toujours son erreur de 10 ans!

[4]) Wakhoucht, p. 118, raconte ce dénombrement en 1254; Arghoun était fils d'un chiliarque de la

tout cela dans les états de Batou-Qaen, celui-ci l'envoya à Qaraqouroum, près de Qouboul-Qaen, afin qu'il fît faire les mêmes règlements par Arghoun. Quand il arriva près du qaen, ce prince l'envoya faire de semblables opérations dans ses domaines; ce qui ayant été exécuté, il alla dans la capitale de Tchaghatha, dans le Thouran, où régnait Ouchan, et là il régla et organisa tout. Puis, traversant le Djihoun, il alla dans le Kho-
rasan, dans l'Iraq, dans tout le pays de Romgor, qu'il organisa de même; enfin il se 365
présenta dans le pays d'Houlagou, qui le reçut honorablement et l'envoya en Géorgie, près du roi David, puis en Grèce, et le chargea de dénombrer et de régler tout dans ses états. Lorsqu'il arriva en Géorgie [1], la population de ce royaume fut profondément affligée; car il se mit à dénombrer depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis la terre labourée jusqu'à la vigne, depuis le jardin jusqu'au verger; à inscrire pour la milice un paysan contre neuf, possesseurs de bonnes terres, en sorte que le royaume de David fournit neuf toumans de cavaliers, devant aller à la guerre avec les Thathars, ce qui fait neuf myriades [2]. L'on fixa en outre, que les villages fourniraient aux chiliarques un

tribu des Oïrats, l'une des plus considérées chez les Mongols, à cause de ses nombreuses alliances avec la famille de Tchinghiz-Khan. Comme il savait écrire en caractères ouïgours, il entra dans la chancellerie du kaân, et fut envoyé dans le Khorasan, en 1243, 4, par la régente Tourakina, pour percevoir l'arriéré des impôts, commission dont il s'acquitta avec dureté, mais en faisant cesser beaucoup de dilapidations. Revenu en 1251, après l'élection de Mangou, il fut nommé gouverneur général de la Perse et reçut un païzé ou plaque d'or à tête de lion. Il rentra en Perse en 1253 et fit un nouveau dénombrement; Hist. des Mong. t. III, p. 121—129. Accusé de malversations, il dut aller en Mongolie, et ne revint qu'en septembre 1258, pleinement justifié; ibid. p. 267. M. S.-Martin pense que le dénombrement en question, dut être fait en Géorgie et en Arménie avant le voyage dont il fut de retour en 1254. Comme le texte géorgien ne parle de cette opération qu'après le retour d'Arghoun, et que je ne vois aucune preuve du contraire, je crois devoir m'en tenir à la date donnée par Wakhoucht et confirmée d'ailleurs par Tchamitch, t. III; p. 247.

[1]) En 1258, à son retour de Mongolie; Hist. des Mong. t. III, p. 269.

[2]) J'ignore ce que veut dire l'auteur, par les mots [illegible] « possesseur d'une terre complète. » Quant à ce qui regarde le service militaire, la tournure dont il se sert est un peu obscure: [illegible] . . . [illegible] « à neuf paysans . . . on ajoutait un homme allant à la guerre; » selon ce que je comprends, c'était le 10e paysan qui devait servir. Wakhoucht, p. 69, l'a entendu de la sorte, bien qu'il se serve d'autres termes: [illegible] « sur dix familles de paysans, la 10e allait à la guerre; » en d'autres termes, chez l'Annaliste le 10e individu, chez Wakhoucht la 10e famille, ou un invidu sur dix familles. Si l'on veut de ces passages conclure à la population de la Géorgie pour l'époque en question, les résultats seront peu différents; car, d'après l'Annaliste, il y avait alors environ un million de paysans, dont 90,000 allèrent à l'armée, tandis que, d'après Wakhoucht, c'étaient 900,000 familles, qui fournissaient le même nombre de soldats; dans le premier cas, avec les femmes, les enfants et les serviteurs, c'était une population de 5,900,000 âmes, dans le second, en comptant toujours cinq personnes dans la famille, c'était 4,500,000; nombre impossible dans le Karthli et le Cakheth, formant les états de David, surtout en excluant les nobles et le clergé. La population entière de ces deux pays, lors du dernier récensement, en 1836, ou plutôt lors de la

agneau et une pièce d'or; aux myriarques, deux moutons et une pièce d'or, et pour le loyer du cheval trois blancs [1]) par jour. Les choses ainsi réglées, il alla en Grèce, à Baghdad et partout.

Arghoun ayant tout organisé comme il convenait dans les quatre qaénats, comme c'était un homme ami de la justice, il n'imposa aux moines, aux prêtres, aux membres de l'ordre ecclésiastique, ni redevance, ni tribut; il en affranchit également les cheikhs, les darichman [2]), les hommes de chaque religion, voués au service de Dieu.

Voulant alors faire la guerre à l'Egypte, Houlagou-Qaen manda le roi David, avec toutes ses troupes, entra en campagne contre le sultan et se mit à ravager toute la Mésopotamie et la Syrie. A cette nouvelle, le sultan d'Egypte fit également ses dispositions pour résister aux Thathars, et s'avança avec toute sa cavalerie vers l'Euphrate. Les Thathars, qui étaient en marche, traversèrent le fleuve, dont le sultan se trouvait encore assez loin; et les deux armées se rencontrèrent. Le sultan se mit donc en bataille, et il s'engagea un rude combat, où le roi David et les siens, occupant l'avant-garde, firent des prodiges. Il y eut beaucoup de tués des deux côtés; les Egyptiens prirent la fuite, leur armée ayant éprouvé de grandes pertes; Houlagou resta plusieurs jours, campé sur les bords de l'Euphrate [3]). Là, sur la rive du fleuve, se trouvait une petite ville, très

publication de l'Обозрѣніе россійскихъ владѣній за Кавказомъ, 4 vol. 8°, était de 225,395 habitants.

Tchamitch dit, t. III, p. 247, que le dénombrement comprit tous les habitants, de 10 ans et au-dessus, et que le tribut imposé à l'Arménie et à la Géorgie, en 1254, fut de 60 (lis. 60,000) pièces d'or, sur la population mâle վաթսուն (հազար) դահեկան ըստ մարդաթուի, dont le recouvrement se fit avec la plus grande sévérité; qu'enfin les princes des deux pays furent rendus responsables du paiement, et obligés, par suite, de s'en prendre aux richesses des églises et des monastères.

[1]) თეთრი, blanc, unité que je crois fictive, et qui valait, dans les temps modernes, la 100e partie d'un abaz: l'abaz est de 80 kopeks. Pour l'antiquité je n'ai aucune espèce de renseignements; v. Dissertation sur les monnaies gé. Journ. asiat. Mai 1835. On ne serait pas plus avancé en traduisant le mot თეთრი par «une pièce d'argent,» en opposition à [illegible] «pièce d'or,» car la valeur positive de l'une comme de l'autre est inconnue; et s'il existe dans les collections beaucoup de pièces d'argent de cette époque, qui semblent avoir la même valeur que l'abaz moderne, nul n'a vu une pièce d'or géorgienne, hormis celle du roi Iracli II, au Mus. asiat. de l'Académie.

[2]) დარიშმანი; dans le M-it T. დერვიშნი, les derviches.

[3]) Houlagou partit le 12 septembre 1259 pour sa première campagne contre l'Egypte, et, suivant l'usage des Tartares, fit de grands ravages partout où il passa. La Syrie avait alors pour prince un certain Nassir, arrière-petit-fils du grand Saladin, qui résidait à Alep et qui songea à-peine à faire résistance; mais le mamelouk Kouttouz, qui s'était déclaré sultan d'Egypte, ayant absolument fermé l'oreille aux sommations des Mongols, vint à leur rencontre dans la plaine d'Aïn-Djalout, entre Naplouse et Baïsan. L'armée mongole y fut complètement battue, et le général Kit-Bougha tué, en se défendant vaillamment. Suivant M. de Hammer, Hist. des Ilkhans, t. I, p. 205, Kitbouka fut fait prisonnier et décapité, après une arrogante réponse faite au sultan. Cette rencontre eut lieu le 3 septembre 1260, la plupart des villes

bien fortifiée, d'un côté, par un rocher, défendue par l'Euphrate, de l'autre, qui regardait la plaine. Voyant la force de son assiette et ne se sentant pas en état de l'attaquer, *le qaen* [1]) imagina quelque chose de surprenant: « Comme il n'y a pas à espérer, dit-il à ses officiers, de forcer cette ville, mon intention est que nous montions à cheval, que nous l'enveloppions et que nous nous mettions à imiter les pleurs et les hurlements des chiens. » A ce discours tous, malgré leur étonnement, montèrent à cheval 366
et se mirent à hurler comme des chiens. Aussitôt, que ces cris furent entendus dans la ville, il s'y passa un étrange événement: la terre s'ouvrit en deux, une moitié s'écroula avec le rocher, du côté du fleuve, et une foule d'habitants périrent; s'en étant ainsi rendu maître, Houlagou passa dans la Syrie et dans la Mésopotamie, dont les populations vinrent à sa rencontre, avec de superbes présents.

Cependant le roi David et les Géorgiens ayant supplié le qaen de les congédier, parce qu'ils étaient depuis longtemps sous les armes, et Houlagou y ayant consenti, ils partirent, comblés de présents et riches de butin, allèrent dans l'Aderbidjan et de là vinrent à Tiflis, transportés d'allégresse [2]). Dans ce temps-là les grands du pays étaient extrêmement affligés, parce que Djigda-Khathoun [3]) n'avait pas de fils. Le roi donc, afin de devenir père, prit pour épouse une fille très belle, nommée Althoun, en s'engageant à cesser de la fréquenter dès qu'elle aurait un enfant mâle [4]). Il ne se passa pas beaucoup de temps avant qu'elle conçût, et mit au monde un fils nommé Giorgi [5]). La reine le reçut et l'adopta. Peu après, Althoun conçut encore et donna le jour à une fille, nom-

prises jusque-là par les Mongols leur échappèrent; Hist. des Mongols, t. III, p. 306 — 339; Tcham. t. III, p. 258; cf. Vardan, p. 121: 20,000 Mongols et leur chef Kit-Bougha, qui était chrétien, furent exterminés.

[1]) Nos deux manuscrits portent; *le sultan*. N'ayant trouvé nulle part aucune mention de ce fait singulier, pour ne pas dire plus, je suis hors d'état d'émettre une opinion. Je suppose toutefois que la ville dont il s'agit peut bien être El-Biret, sur l'Euphrate; v. Hist. des Mongols, t. III, p. 316. L'Hist. des Ilkhans, t. I, p. 211, parle en passant d'une défaite éprouvée par les Syriens auprès de Biré, sur l'Euphrate.

[2]) Selon Wakhoucht, en 1249—469; lisez en 1259, au plus tôt, et mieux en 1260.

[3]) Wakhoucht écrit toujours Djighra-Khathoun. Le M-it T porte souvent: Djigh-Khathoun, ou Djigda, sans plus.

[4]) D'après Wakhoucht, qui fixe la mort de Giorgi, âgé de 18 ans, à l'an 1268, ce fait eut lieu en 1249; cf. p. 381.

[5]) En 1250 — 470; lis. en 1260 ou 61. Wakhoucht place ici, p. 70, une note ainsi conçue: « Le livre du Théâtre dit qu'en cette année les Géorgiens résistèrent énergiquement à l'hérésie des Arméniens et autres, relative aux deux natures; ce qui causa une scission de plus en plus prononcée entre les deux peuples. Comme nos livres n'en parlent pas, ajoute-t-il, je crois que cela tient à ce qu'à cette époque on n'avait pas le temps de s'occuper de pareilles questions. Quant à vous, cherchez ce fait dans les livres ecclésiastiques. » Je n'ai point vu le livre intitulé *Théâtre*, peut être le *Théâtre politique*, mentionné sous le No. 136 du Catalogue (Compte-rendu de l'Académie pour 1837).

mée Thamar, et dès lors le roi cessa d'aimer cette personne, qui était très belle et Osse de nation. La reine étant morte, peu de temps après, on transporta son corps dans la sépulture royale de Mtzkhétha, où il fut conservé.[1]

Dans ce temps-là le roi David se rendit près d'Houlagou, à Moughan, son campement d'hiver; il le suivit plus tard à son campement d'été, et de là fut renvoyé dans le Karthli, afin de se préparer à la campagne contre l'Egypte ou Misr. Il traversa le territoire de l'atabek Awag, fils de l'atabek Iwané. A cette époque[2] Awag était mort, sans laisser d'enfant mâle, mais seulement une fille, nommée Khouachak. Le roi vint donc à Bedchni, pleurer sur Awag: là ayant vu Gontza, sa veuve, qui était de la famille de Cakhaber, éristhaw de Radcha, et très belle, il l'aima, lui donna peu après le titre de reine et l'emmena dans son royaume. Quant à la fille d'Awag, il la laissa dans son héritage et la confia à Sadoun Mancaberdel, homme sage, prudent, bon conseiller, très heureux dans ses entreprises, grand de corps, de bonne mine, très robuste, lutteur très
367 distingué et archer fort adroit[3]. Etant allé auprès d'Houlagou, ce Sadoun fléchit le ge-

[1]) [illegible]. Cette expression semble ici indiquer un dépôt provisoire du corps de la reine; elle sera encore employée p. 382, à l'occasion de la sépulture du prince Giorgi, mais avec un sens plus positif.

[2]) [illegible]; cette expression est aussi vague que, dans l'Evangile, les mots *in illo tempore*. Le fait est qu'Awag mourut en 1250; Stéph. Orbél. éd. S.-Martin, p. 140. Quant au mariage du roi David avec la veuve d'Awag, qui va être raconté, s'il eut lieu après la première campagne d'Egypte, ce dut être vers 1260, au plus tôt; je ne sais sur quel fondement Wakhoucht, p. 70, place ce fait et la naissance du roi Dimitri en 1256 — 476.

En ce qui concerne Houlagou, d'après Vardan, p. 120, ce prince, en revenant de la campagne de Syrie, alla à Moughan, d'où il vint prendre ses quartiers d'été dans la plaine de Darhin, ou, suivant une autre orthographe, *Daran* (en arménien ce mot signifie embuscade), lieu plein de cavernes et de rochers, au milieu des montagnes. Il aimait ce lieu et s'y construisit une demeure suivant son goût. Il voulut même y bâtir une ville, sans avoir égard à la difficulté d'y voiturer les matériaux nécessaires. Et. Orbél. éd. S.-Martin, p. 145 et n. 10; Tchamitch, t. III, p. 205, 259, dit que la plaine de Daran est dans le Moughan, et que là se trouve un lieu dit Alatagh. C'est aussi l'opinion de M. S.-Martin, t. I, p. 154; comme la plaine dont il s'agit n'est pas connue d'ailleurs, et que le P. Indjidj, dans son Arménie ancienne, p. 517, ne cite pas de nouvelle autorité, autre que Vardan, on ne peut dire si cette assertion suffit pour renverser les autorités citées par C. d'Ohsson, qui croit qu'Alatagh était au N. du lac de Van; v. la note 1, p. 545.

[3]) Sadoun Mancaberdel, que Wakhoucht, p. 78, nomme aussi Cakhaber, sera mentionné dans les Annales, p. 374, 382, 390, 392, 393, 396, 398, 401, 406; voici le résumé de son histoire. Quand il eut gagné la faveur d'Houlagou, la curatelle de la fille et de la maison d'Awag lui fut confiée, comme on le voit ici; il devint ensuite chambellan de Kochak, l'épousa plus tard, ainsi que Thamar, soeur du roi Dimitri, et la fille du maître d'Akhal-Tzikhé; devint sahib-divan et pour ainsi dire premier ministre d'Abagha; le roi Dimitri lui conféra le titre d'atabek. Quand il mourut, en 1282 ou 1283, son fils Khoutloucha ou Khoutlou-Bougha devint atabek.

Tchamitch, t. III, p. 257, dit que Sadoun était un prince ardzrounien, petit-fils de Kourd de Sasoun, de la maison du brave Vigen Mamiconien, dont nous avons parlé au temps de Dimitri Ier (Add. au règne de

nou devant lui et lui dit : « Dieu vous a donné la victoire et vous a fait supérieur à tous les hommes ; or vous avez ici 100,000 cavaliers. Si quelqu'un veut lutter avec moi, me tenir tête ou lancer avec moi une flèche, je suis tout prêt. » Il ne se trouva personne pour lutter avec Sadoun, ou s'il s'en présenta, tous furent vaincus. Houlagou aima cet homme, le traita bien et l'éleva peu-à-peu. Le roi lui-même lui témoigna de la déférence, à cause de sa sagesse, et lui confia la maison d'Awag. Cependant la reine Gontza devint enceinte et donna le jour à un fils, qui fut nommé Dimitri et régna après son père, ainsi qu'on le verra dans la suite de ce discours.

Djikour le mestoumré voyait de mauvais oeil la reine Gontza, parce qu'il y avait inimitié entre eux. Bientôt, par le conseil de Sembat Orbel, il fut accusé d'envoyer des gens à Arghoun, afin qu'il instruisît Houlagou-Qaen de la richesse du roi et de ses projets de révolte. Comme le roi David était simple, et partant crédule, il expédia sur-le-champ ceux qui étaient auprès de lui, avec ordre de lui amener Djikour, et de mettre sa maison au pillage. Les serviteurs du roi, ayant exécuté ses ordres, lui présentèrent le

ce prince), et dont l'histoire d'Arménie raconte les exploits, *ibid.* p. 48. Selon Malakia-Abégha et Ciracos, Mangou avait envoyé à son frère Houlagou un lutteur de taille gigantesque, revêtu d'une robe de grand prix, en lui recommandant de mettre cet homme aux prises avec les plus robustes de ses soldats. Si le lutteur succombait, Mangou voulait que la robe fût le prix du vainqueur ; s'il était victorieux, qu'on le lui renvoyât. Aucun Mongol n'ayant voulu se mesurer avec lui, Sadoun, qui était très fort, offrit de lui tenir tête. Après neuf jours passés en prières dans le couvent de la Croix, dans la plaine de Gag, il se rendit auprès d'Houlagou. Le combat commença à la 3e heure du jour et dura jusqu'à la 6e, sans résultat ; mais alors Sadoun, redoublant d'efforts, terrassa son adversaire, qu'il releva et embrassa amicalement. Ce fut le commencement de sa fortune.

Sur ces indications de Tchamitch je remarque 1° qu'on ne voit pas comment Sadoun, prince ardzrounien, pouvait être *de la maison* de Vigen Mamiconien ; 2° que suivant Ciracos, p. 95, M-it du Mus. asiat., Kourd fut *père* de Sadoun. 3° Kourd ne serait-il pas plutôt fils de ce Saldoun à qui Giorgi III avait confié le gouvernement d'Ani ? V. Addition au règne de ce prince. Vardan, p. 99, ni Tchamitch, t. III, p. 79, ne nous renseignent sur la famille de ce personnage.

Plusieurs inscriptions arméniennes nous font connaître Sadoun avec différents titres; la 52e de Haghbat (M-it du Mus. as. Copie de Jean de Crimée), datée de l'an 722 — 1273 ; la 138e ibid. sans date, et la 139e, sous la date déjà indiquée, le nomment « Baron Sathoun, atabek, amir-spasalar ; » la 30e ibid. sans date, omet ces titres. Toutes les quatre ne contiennent que des donations sans importance historique, faites du temps de ce personnage. La 5e inscription, du même couvent, qui ne se trouve que dans une copie que m'a donnée feu M. le baron Schilling, est sur une croix érigée en 728 — 1279, par des personnages obscurs, et le nomme seulement « Baron Sadoun. » Cette croix est en l'honneur de S. Sargis-le-Général, celui auquel Sadoun avait principalement adressé ses prières avant d'aller lutter contre le géant mongol ; Tchamitch, loc. cit. Dans la 69e de la copie du Mus. asiat., Chahanchah, fils du grand Zakaré, et son épouse Nazovd, fille de l'atabek Sadoun, s'affilient au couvent de Haghbat et lui font une donation : elle est sans date. Plusieurs autres parlent *des fils* de Sadoun, son père n'y est jamais mentionné. Quant à son aïeul Kourd, je crois que c'est lui de qui la tombe est au même couvent, inscription 94, avec ce seul mot : « Kourd, émir. » C'est tout ce que j'ai pu trouver sur Sadoun.

coupable; durant la nuit; le roi, qui était alors à Isanil, assis, regardant le Mtcouar, sans lui adresser la parole, sans l'interroger, ordonna de le précipiter dans le fleuve. Quand, au point du jour, on aperçut son cadavre rejeté par les eaux, au milieu des éboulements, chacun fut dans l'étonnement de cette mort soudaine, et nul ne se trouva pour l'ensevelir, car il n'avait pas de fils. Mais les pauvres, les orphelins et les veuves, s'étant rassemblés et ayant prié le roi de leur donner le corps de celui qui avait été leur bienfaiteur, David le leur accorda; ils l'emportèrent dans l'église de la sainte vierge Christine, restaurée depuis sa destruction par les Kharazmiens, et l'y enterrèrent avec tout l'appareil que des pauvres pouvaient mettre à une telle cérémonie.

Après cela le qaen, ayant résolu de marcher contre le sultan d'Egypte et réuni tous ses capitaines et guerriers, manda au roi David qu'il eût à passer en Egypte avec ses troupes. Le roi et tous ses états souffraient beaucoup du dénombrement fait par Arghoun et de l'ordre établi par lui pour que trois blancs, sur cent sather 1), fussent prélevés au nom du qaen, de chaque objet qui se vendait à Tiflis. Entre autres, un certain Khodja-Aziz, Persan de race et de religion, avait été laissé dans cette ville et se conduisait si tyranniquement qu'il levait l'impôt sur chaque agneau ou mouton acheté pour la cuisine même du roi: c'est ce qu'on appelait *thaghma* 2). Réduit à l'extrémité par ces mesures. «Partirai-je pour l'Egypte, pensait le roi, ou me révolterai-je?» Mais il ne se décidait
368 à rien. Il partit donc pour la campagne d'Egypte. Arrivé dans le Djawakheth, il résolut de se révolter, appela ses conseillers et leur dit: «Quiconque le voudra, qu'il abandonne ses domaines et vienne avec moi; que les autres aillent en Egypte, servir le qaen, et conservent leurs propriétés. Que chacun fasse ce qu'il lui plaira. Moi, à cause de ce tyran Khodja-Aziz, que m'a imposé Arghoun, une telle dégradation m'est insupportable, et je ne veux pas servir les Thathars.» Parmi les grands du royaume, les uns suivirent le parti du roi, d'autres le refusèrent, ce qui ne l'empêcha pas de persévérer dans sa révolte. Toutefois la plupart se rendirent auprès d'Houlagou. C'était Iwané, fils de Chanché; Grigol Souramel, Orbélian; Cakha Thorel, éristhaw d'Akhal-Kalak 3), les principaux personnages et commandants du pays, ainsi que la majorité de ceux du Hé-

1) Sur le *blanc*, v. p. 552, n. 1; le sather, suivant Soulkhan-Saba, dans son Lexique, est un poids de trois drachmes; en arm. [illegible] est une espèce de monnaie. On reconnait bien dans ce mot le grec *στατήρ*, talent; mais je n'en puis fixer ni préciser ni le poids ni la valeur, n'ayant rencontré ce mot qu'ici.

2) I. E. le droit du Tamgha ou sceau du monarque. Les inscriptions d'Ani mentionnent des officiers mongols titrés damghatchi, taghmatchi . . . et dont la fonction était de prélever les droits de douane et les taxes: on croit que c'est l'origine du russe таможня. V. Rapports sur mon voyage, 3e Rapp. p. 104, 107.

3) Quoique le texte porte: Le Thorel et Cakha, éristhaw d'Akhal-Kalak, je crois que Cakha Thorel était le même que l'éristhaw, parce que plus bas, p. 369, on trouvera Cakha Thorel, et qu'en traduisant autrement, le titre Thorel serait ici sans substantif.

reth et du Cakheth, qui allèrent rejoindre le qaen. Quand le roi eut appris le départ des didébouls, il ne s'y opposa point et s'en-alla, avec ses projets de secouer le joug. Il manda Sargis, commandant de Djaq et de Tzikhis-Djouar, qui avait le titre de général du Samtzkhé, et lui proposa ses plans de révolte. Celui-ci les approuva et l'emmena dans sa résidence du Samtzkhé, où il l'hébergea avec une magnificence plus que royale, et offrit toutes les villes et les forts du pays, pour l'entretien du roi et de ses troupes; mais le roi refusa ce don. Il resta là tout l'été, avec un petit nombre de serviteurs loyalement et constamment dévoués à sa cause, qui demeurèrent ainsi dans le Samtzkhé. Quant à la reine Gouantza et à son fils Dimitri, ils étaient à Bedchni, dans la maison d'Awag.

Dans ce temps-là Houlagou revint victorieux de la campagne [1]) contre le sultan d'Egypte, qui fut battu et mis en déroute [2]); les Géorgiens qui y avaient pris part s'étaient bravement comportés. De retour dans son campement d'été, à Altagh, de là à Sako et dans sa résidence d'hiver, le Qarabagh et le Moughan de nos jours [3]), le qaen s'informa de la conduite de David. Ayant appris sa révolte, il appela Arghoun et 200 capitaines, qu'il mit sous ses ordres, avec 20,000 cavaliers; il ordonna également aux Géorgiens de suivre Arghoun l'Ouïrate, et de marcher contre le roi dans le Samtzkhé. Arghoun partit avec ses 20,000 cavaliers, traversa Gandza et le Somkheth et vint à Tiflis, où les mthawars ci-dessus mentionnés le rejoignirent, et allèrent tous ensemble dans le Samtzkhé, pour attaquer le roi. A la nouvelle de la marche d'Arghoun et des mthawars géorgiens, le roi convoqua les Meskhes, ceux du Chawcheth et du Clardjeth, qui lui étaient restés fidèles, et réunit une faible troupe, de 8000 cavaliers. Il en donna le 369
commandement à Sargis Djaqel, homme d'une bravoure et d'une intrépidité souvent éprou-

¹) Cette seconde campagne d'Houlagou contre les Egyptiens n'est mentionnée nullepart, que je sache, dans l'ordre où l'Annaliste la raconte. Elle eut lieu entre la première, p. 365, et l'expédition de Berka: donc en 1260. Il serait possible qu'Houlagou n'y eût pas pris part en personne, et se fût contenté d'y envoyer ses généraux, afin de réparer le tort fait aux armes mongoles par la précédente défaite. Voici donc comme j'entends l'ordre des faits. Après avoir pris Miafarékin, en 1259, Houlagou marcha contre Malek-en-Naser, prince d'Alep, s'empara de la Syrie, où il fit périr ce prince, et revint dans son campement. Les Géorgiens se retirèrent chez eux. La même année, les Egyptiens, sous les ordres du mamelouk Kouttouz, chassèrent les garnisons mongoles de Damas et autres lieux, ce qui fit qu'Houlagou envoya sur-le-champ une nouvelle armée, qui fut battue à Aïn-Djaloudt, et les Mongols rentrèrent de nouveau dans leurs cantonnements. Alors eut lieu la guerre contre le roi David, qui va être racontée. En tout cas, l'auteur géorgien s'est trompé en attribuant, dans ces deux rencontres, la victoire aux Mongols.

²) C'est ce que ne dit point l'histoire des Mongols, puisque après la bataille contre Kouttouz, en 1260, il n'y est pas question d'autre expédition contre le sultan d'Egypte, avant celle contre les Tartares du Qiptchaq; infrà, p. 376. Cf. p. 367, n.

³) Ceci me paraît être un commentaire moderne, où le Qarabagh répond à Altagh, et Moughan à Sako, mais ce renseignement, qui n'est fondé sur aucune autorité, ne tranche pas la question indiquée p. 345, n. 1. — Quant au nom de Sako, lieu qui m'est inconnu, le M-it T l'écrit, ici et p. 379, *Saakab.*

vées, jouissant d'une grande réputation militaire, robuste de corps, guerrier habile, cavalier infatigable et d'une telle adresse à la chasse, que jamais il ne manquait le gibier, et en qui le roi David avait une confiance entière, justifiée par un dévouement sans bornes à sa personne royale. Il l'envoya à la rencontre d'Arghoun, pour lui livrer bataille. Les Géorgiens partirent et s'arrêtèrent dans les vallées du Mtcouar. Cependant Arghoun, ayant traversé le Karthli et pris position à Souram, détacha une avant-garde de 6000 chevaux et se tint lui-même à Chindara. Quant à l'avant-garde, elle franchit Tasis-Car et se tint dans le territoire arrosé par la Chola. Sargis, de son côté, ayant quitté les vallées, fit partir une avant-garde, composée de cavaliers d'élite, d'hommes expérimentés dans la guerre, au nombre de 1500. Ceux-ci, ignorant l'approche d'Arghoun, se mirent en route et traversèrent le pont d'Akhal-Daba; c'était l'hiver, il gelait, comme d'habitude, dans le mois de décembre. Après être sortis du défilé, les éclaireurs ayant aperçu les guerriers thathars, les Géorgiens se mirent aussi en bataille, et aussitôt les Meskhes commencèrent la charge. Dès le premier choc, les ennemis furent enfoncés, beaucoup de guerriers distingués mordirent la poussière, et telle fut l'impétuosité des Meskhes que peu de Thathars furent épargnés et se réfugièrent vers le gros de l'armée d'Arghoun, à la montagne de Chindara, toujours poursuivis et décimés par le fer; car les Géorgiens, à cause du voisinage de l'armée ennemie, n'attendirent pas Sargis et les troupes royales. Ils revinrent donc, après cette belle victoire, apportant les têtes de plusieurs Thathars de haut renom, et rejoignirent Sargis et ses gens. Celui-ci, les voyant si gais et de plus sains et saufs, prit part à leur joie, tout en regrettant fort de n'avoir pas assisté au combat; car c'était un homme valeureux et intrépide. Voulant donc mener les siens à une seconde bataille, il marcha résolûment contre Arghoun. Celui-ci, ayant mandé ses gens et les Géorgiens venus à sa suite, voulait fuir, dès qu'il vit l'ennemi; mais les seigneurs géorgiens le retinrent et ne le laissèrent pas battre en retraite: « Nous autres Géorgiens, disait Cakha Thorel, nous connaissons la manière de combattre ces gens; nous nous battrons pour vous. » S'étant à grand'peine laissé persuader, Arghoun resta dans le lieu où était son camp et mit ses troupes en bataille.

Quand les deux parties se furent approchées l'une de l'autre, les Meskhes chargèrent fièrement; Sargis Djaqel attaqua tout des premiers, et avec sa pertuisane abattit le cheval de Baadour, celui des Thathars qui se montrait le plus redoutable. Il s'ensuivit une affreuse mêlée, où les soldats d'Arghoun succombèrent en grand nombre et parurent,
370 dès le premier choc, prendre la fuite. Les gens du roi étaient vainqueurs, quand les Thathars, suivant leur habitude de battre en retraite, puis de montrer le visage, se retournèrent vivement. Aussitôt les Géorgiens, qui étaient harassés, s'enfuirent à la hâte, se débandèrent et tombèrent sous les coups des Thathars: c'était à cause de la multitude de nos péchés que Dieu les abandonnait et les livrait aux mains des gentils. Les Thathars les massacrèrent impitoyablement et donnèrent la mort à plus d'un guerrier illustre. Peu échappèrent, et ils furent poursuivis jusqu'au pont d'Akhal-Dala, ou même

plus loin. Parmi ceux qui furent emmenés captifs, se trouvaient Mourwan Gourcélel [1]) et plusieurs autres. Arghoun victorieux s'en revint près d'Houlagou ; pour Sargis, il se rendit chez le roi, avec les Meskhes, pleurant la perte de leurs compagnons, dont la plus grande partie avaient succombé, tandis qu'un petit nombre seulement survivaient. Le roi, ayant passé la moitié de l'hiver dans le Samtzkhé, alla dans le Chawcheth et dans le Clardjeth, et entra dans la vallée de Nigal [2]). Aussitôt que le mois de mai arriva et que la verdure parut, le qaen envoya le même Arghoun, en compagnie des Géorgiens, ses partisans, pour le chercher et le poursuivre. Arghoun entra dans le Samtzkhé au mois de juin; quelques-uns des Meskhes vinrent au-devant de lui, d'autres restèrent avec le roi, en sorte que le pays fut en proie à la dévastation et à l'esclavage. L'ennemi assiégea Tzikhis-Djouar. Quoique cette place ne fût pas défendue par une enceinte complète de bonnes murailles, la garnison se défendit vaillamment, tua beaucoup de monde et causa de grands maux aux assiégeants, par des sorties de jour et de nuit, où ils faisaient couler le sang en divers lieux. Voyant la force de Tzikhis-Djouar, i. e. de Djouaris-Tzikhé [3]), Arghoun leva son camp, pour partir. D'ailleurs il lui était venu une lettre pressante, par laquelle Houlagou l'informait que le qaen de Thouran était venu pour l'attaquer, dans le Khorasan. Ce fut ainsi que le pays de Samtzkhé respira, après que les Thathars y eurent demeuré environ une vingtaine de jours.

Cependant le roi David y rentra, ainsi que dans le Chawcheth; voyant le Samtzkhé tout dévasté, il appela ses conseillers et leur demanda ce qu'il y avait à faire. Comme on était hors d'état de résister aux Thathars; « Le Samtzkhé est trop petit, dit Sargis de Tzikhis-Djouar et de Djaq, pour que le roi y réside; je te conseille maintenant d'aller au-delà du mont Likh, près de David, fils de Rousoudan, car cette partie du royaume et l'autre vous appartiennent également à tous deux. Pour moi, je te dévoue ma personne, mes biens et mes soldats; uses-en à ton gré. Si le roi David te reçoit bien, tant mieux; sinon, ma fortune est toute à toi. Ne ménage pas ton arsénal, entendons-nous avec les thawads imers et distribuons les armes. » Cet avis ayant été goûté de tous les conseillers, ils envoyèrent un exprès au fils de Rousoudan, pour qu'il accueillît le prince, fuyant devant les Thathars. Celui-ci promit de le recevoir; ils partirent donc et allèrent 371
à Kouthathis, où le fils de Rousoudan vint à sa rencontre et lui fit un accueil amical. Le roi y resta un an; mais malgré les bons traitements, et quoiqu'il se trouvât là très

[1]) Ce titre, dont l'origine est inconnue d'ailleurs, a paru sous la forme *Gourcel*, p. 315, 347, 361, 378. Il doit provenir d'une localité, comme *Gourcli*, ou *Gourcéli*, qui semble, d'après un passage, p. 378, avoir été dans le territoire d'Artahan.

[2]) Je n'ai pu encore réussir à fixer la position de cette localité, déjà mentionnée plusieurs fois, sup. p. 263, 264, et qui paraît être aux environs d'Artanoudj.

[3]) Cette explication doit être moderne, car l'Annaliste nomme toujours Tzikhis-Djouar le lieu que Wakhoucht, dans sa Géographie de la Géorgie, p. 85, nomme Djouaris-Tzikhé, forme qui paraît avoir prévalu dans l'usage.

bien, toutefois il y était en étranger. Sargis s'aboucha donc avec Cakhaber, éristhaw du Radcha et fils de Cakhaber, et avec les Phardjanians, fils de Kwaboul, pour déclarer roi David; et ceux-ci y ayant consenti, il y eut scission dans le Likht-Iméreth [1]), les uns épousant la querelle de Narin-David, fils de Rousoudan, les autres celle du fils de Lacha. Quant au dadian Bédian [2]), fils de Djouancher [3]), il resta fidèle au premier; car c'était un homme éminent en toutes qualités, d'une générosité sans pareille et doué d'un sens parfait. Il avait si bien administré l'Odich, qu'on n'y trouvait ni voleur ni oppresseur. Les Souanes aussi se divisèrent en deux partis, sans toutefois que les deux David se fissent aucun mal réciproque, parce que, malgré les dispositions hostiles de leurs gens, il ne leur distribuaient pas d'armes. Il y avait donc beaucoup de discorde et de mésintelligence dans l'Imérith. [4])

Comme il n'y avait pas d'autre ressource, ils se partagèrent le royaume et l'arsénal, par moitié, ainsi que Tiflis et Kouthathis; ils firent aussi deux parts des thawads et des éristhaws, de Nicophsia à Derbend. Le royaume et l'arsénal furent, il est vrai, partagés; quant à ce qui se trouvait dans la caverne de Khomli [5]), on en tira une petite portion, mais la plupart des objets y restèrent. La fameuse *chaîne de diamants*, la superbe

[1]) C'est ici la première fois que se présente, sous forme de nom propre, cette dénomination, altérée de *Likhth-Imiéréthi* « le pays au-delà des *monts* Likh, » bien que je l'aie déjà employée çà et là pour plus de brièveté.

[2]) Dans le M-it T on lit *Baédan*, et plus bas *Bédni*. Je suis très porté à croire que cette leçon et celle des M-its, que j'ai admise, doit être une faute de copiste pour *Bédani*. En effet ce dernier nom étant très peu fréquent, il est facile de le confondre avec *Bédian*, titre de l'éristhaw de Bédia. Cf p. 546, n. 3.

[3]) Ce passage ne me laisse plus aucun doute que bédian ne soit ici un nom propre, et qu'à la page 546 je n'aie eu raison de proposer la lecture « le dadian Bédian; » d'abord réunis dans une même personne, les deux titres se sont fondus pour faire un nom propre: seulement, ici, rien n'indique que Djouancher, père de Bédian, ait exerc[illegible]i-même le dadianat, ni s'il était, comme le fait est probable, fils lui-même de Tzotné ou de ce War[illegible], nommé sous le règne de Thamar, p. 424. L'image mentionnée plus haut, p. 546, n. 3, fournit du moins la généalogie suivante:

Djouancher.

Wardan, Bédian, mariée à Khouachak, fille de Béga Souramel.

Erachahr, Giorgi (premier dadian indépendant?) Iwané.

Pour les détails, v. 7e Rapp. sur mon Voyage, p. 44.

[4]) C'est encore une forme, absolument tombée en désuétude, du nom de l'Iméreth, et que je n'emploierai jamais quand elle se rencontrera.

[5]) Des fouilles exécutées, il y a quelque quatre ans, par ordre du dadian, dans l'intérieur du rocher de Khomli, n'ont amené, dit-on, aucune espèce de résultat. Cf. Wo. Géogr. de la Gé. p. 373.

pierre précieuse *taillée en enclume* [1]) et une grosse perle, dont on ne vit jamais la pareille : ces trois objets échurent au fils de Rousoudan. La division du royaume qui eut lieu alors [2]) se continua par la suite, mais pour la portion en-deçà du mont Likh, la présence de l'armée et le service des Thathars ne permirent pas qu'elle jouît de son roi.

Cependant Houlagou, voulant se raccommoder avec le roi, manda à Arghoun de lui envoyer un exprès dans ce but, en lui donnant des garanties pour sa sûreté. La reine Gouantza, veuve d'Awag, et son jeune fils, étaient prisonniers entre les mains de ce prince, qui les avait fait venir à son ourdo ; comme il se proposait de faire un mauvais parti à l'enfant, la femme d'un noïn, qui n'avait pas de fils, le prit et l'adopta. On dit qu'à-peine cette femme l'eut recueilli dans son sein, elle devint féconde, conçut et mit au monde un enfant, et que, pour rendre service à Gouantza et à Dimitri, elle fit envoyer au roi un messager de paix. On chargea donc un exprès de négocier un traité avec David, afin que son royaume lui fût rendu, et que Gouantza reprît, comme précédemment, le titre de reine. A leur arrivée auprès du roi, les députés du qaen lui parlèrent 372
dans ce sens. « Comme c'est Khodja-Aziz, répondit David, qui a été la cause de mon départ, et qui m'a fait quitter mon royaume, si le qaen me veut du bien, je lui enverrai mon fils aîné Giorgi, et il me restituera ma couronne; la reine Gouantza et mon fils Dimitri me seront remis, et on me livrera Khodja-Aziz, pour que je me venge, par sa mort, de tous ses attentats contre moi. »

Quand les envoyés revinrent près du qaen, il approuva les propositions du roi et demanda son fils Giorgi, s'engageant, par le moyen de la boisson à la tablette d'or [3]), à respecter le jeune prince et à rendre ses états à David, pourvu que celui-ci se présentât devant Houlagou, surnommé Edjin [4], et de plus à lui livrer Khodja-Aziz, pour le tuer, s'il le voulait, ou lui pardonner, suivant son bon plaisir. Enouk-Arkoun [5]), homme

[1]) Il y a dans cette phrase plusieurs parties douteuses : 1° au lieu de *chaîne*, on peut traduire par *cuirasse* le mot [illegible] ; 2° le mot [illegible], ne se trouvant pas dans les dictionnaires, a été traduit comme dérivé de [illegible], *diamant*, Wakhoucht, p. 70, écrit [illegible], beau, magnifique ; s'il n'y a pas une erreur, au lieu de [illegible], qui serait conforme à ma conjecture, cette variante prouve que le savant tsarévitch ne connaissait pas, lui-même, le vrai sens du mot qui nous arrête. 3° [illegible] .... [illegible]; le second de ces mots ne signifie absolument que *enclume*. Le dictionnaire de Soulkhan-Saba l'explique dans ce sens, et lui donne pour équivalent l'arménien սալ, ayant même signification. Maintenant qu'est-ce qu'une « pierre précieuse-enclume ? » Sera-ce une pierre taillée en forme d'enclume, *en brillant ?* Dans le poème de Tariel, 5e quatrain de l'imprimé, on trouve ce vers : [illegible] « une enclume de plomb tendre brise la pierre la plus dure ; » par où il est fait allusion au plomb, ou plutôt peut-être à l'émeril dont on se sert pour polir les pierres précieuses, mais ce qui ne fait pas comprendre le vrai sens du mot qui nous arrête, dans le passage que je voudrais expliquer.

[2]) Suivant Wakhoucht, ce heau partage eut lieu en 1259—479.

[3]) Cf. p. 337.

[4]) Cf. p. 357.

[5]) Le titre *Arkoun*, joint au nom d'Enouk, indique qu'il était chrétien (v. plus bas) ; le M-it T écrit

considéré, qui professait la religion chrétienne, fut pris par lui à témoin de ses promesses. Celui-ci engagea sa tête pour le qaen, en garantie de la sûreté du roi et de son fils; étant allé en personne auprès de David, il fit les serments voulus et emmena Giorgi. Quand ils arrivèrent à Tiflis, tous les mthawars et éristhaws géorgiens vinrent à sa rencontre, et parmi eux un certain Badin, arménien de nation, sur qui reposait la garde de Tiflis et du trône. Arghoun offrit à Giorgi de riches présents; après être restés quelque temps dans la ville, il se rendit auprès d'Eldjin et emmena le jeune prince à l'ourdo. Le qaen fit partir en avant sa femme, Tonghoul-Khathoun, fille du grand empereur de Constantinople [1]), chrétienne orthodoxe, et qui considérait beaucoup Arghoun, à titre de chrétien. Aussitôt qu'elle vit le jeune prince, elle l'aima, à cause de sa beauté: elle-même était remarquablement belle. Ensuite elle l'amena auprès du qaen, qui, à son tour, lui fit un accueil très honorable. Giorgi resta là une année entière; le qaen lui donna tout son royaume et fit partir un exprès pour amener près de lui le roi David; mais celui-ci alléguait qu'on ne lui avait pas livré Khodja-Aziz; que, si on ne le livrait pas, pour le faire mourir, il ne viendrait pas en personne à l'ourdo. Informé de ceci par Arghoun, le qaen entra en fureur, car il lui semblait dur de faire périr Khodja-Aziz. «Comme le roi refuse de venir vous servir, lui dit à ce sujet Arghoun, et nous amuse par des mensonges, je vous conseille de tuer son fils et de m'envoyer lui faire la guerre
373 à lui-même: je vous l'amènerai enchaîné.»

Se rendant à cet avis, le qaen chargea certaines gens de faire périr le fils du roi et tous ceux de qui son père l'avait fait accompagner. A cette nouvelle, Enouk-Arghoun se lève, va trouver sur-le-champ Tonghoul-Khathoun et l'informe de ce qui se passait. Celle-ci s'étant hâtée de venir trouver le qaen, avec Enouk-Arghoun, «Grand et suprême qaen, dit-elle, avez-vous pu commander une iniquité telle que celle de faire périr le fils du roi et ses serviteurs? Ignorez-vous donc qu'il descend de la brillante et illustre race d'un prophète qui s'entretenait avec Dieu? Pensez, en outre, que ce jeune prince est venu sur la foi de vos serments. Moi et Enouk-Arghoun, nous préférons la mort: voici nos têtes pour celle du prince. Considérez encore que votre frère, fils du grand qaen Batou, ne cesse d'envoyer des messages au roi, afin qu'il lui ouvre le passage de Darialman [2]) et celui de l'occident, qui sont tous deux en son pouvoir. Pour-

souvent *Arkoan* ou *Arkouan*, qui est, je crois, plus régulier; chez les auteurs arabes, comme Bar-Hébraeus, les chrétiens tatars sont aussi nommés *Arkaïoun*.

[1]) C'est une erreur évidente, puisque Tokouz-Khathoun, la principale femme d'Houlagou, était Kéraïte, fille d'Aïkon, fille de Vang ou Ong-Khan. Après avoir été femme de Thouli, père d'Houlagou, elle passa, suivant l'usage mongol, à ce prince, qui était fils d'une autre femme. Elle était chrétienne et protégea toujours ses coréligionaires; S-Martin, t. II, p. 289. Il est probable que l'auteur a été induit en erreur par le mariage projeté entre Houlagou et Maria, fille naturelle de Michel-Paléologue, qui devint 20 ans plus tard, femme d'Abagha et enfin de Kharbanda ou Khoudabendeh.

[2]) V. la note 2, p. 154.

quoi, pour un vieux marchand persan, vous attirer l'inimitié du premier entre les monarques? car, si l'oulous de Batou et le roi se réunissent, il en résultera de grandes commotions.» A ce discours, Houlagou étonné fit amener et introduire sur-le-champ Giorgi, lui donna des marques d'honneur, le revêtit d'une robe brillante et le remit à Tonghoul-Khathoun, ainsi qu'à Enouk-Arghoun. «Voilà, leur dit-il, le fils du roi, je m'engage solennellement à respecter son père et à ne lui témoigner que des égards. Pars, Enouk; quant aux deux fils du roi [1]), à Dimitri et à la reine Gouantza, faites-en, Tonghoul-Khathoun et toi, ce que vous voudrez.» Ayant entendu ces paroles, Tonghoul et Enouk en furent ravis de joie, s'inclinèrent et dirent: «Nous offrons nos têtes en garantie, si, vous nous ayant livré Khodja-Aziz, nous n'amenons pas ici David; mais si vous refusez cet homme, David ne viendra pas.» Houlagou, bien à contre-coeur, fit le sacrifice de Khodja-Aziz, qui suivit Enouk. Tonghoul-Khathoun écrivit au roi, pour l'assurer solennellement «que s'il venait à l'ourdo, le qaen respecterait ses jours, le traiterait de la manière la plus honorable et lui restituerait intégralement ses états.» Enouk-Arghoun alla donc à Tiflis avec les deux fils du roi et envoya un exprès à David, pour l'informer du tout. De son côté le roi se mit en route, vint à l'extrémité de Kwichkheth et s'arrêta entre ce lieu et Souram. Là il manda Enouk-Arghoun, qui s'avança, lui remit ses deux fils et la cédule d'assurance, et lui amena Kkodja-Aziz. Aussitôt que le roi vit ce dernier, il ordonna de lui couper la tête [2]); ce qui ayant été exécuté, on l'envoya à Tiflis, où elle fut placée sur un pieu dressé à cet effet. Le roi ayant donc suivi Enouk-Arkoun, tous les gens de son royaume vinrent au-devant de lui, et il partit pour l'ourdo.

A la suite du roi se trouvait aussi Sargis, maître de Tzikhis-Djouar et de Djaq, qui lui avait rendu d'importants services et y mit le comble, en cette sorte. Comme le 374
roi était à Tiflis, il vint un envoyé du qaen, disant: «Je fais grâce au roi, mais non à Papa-Sargis» [3]). Ce message déplut à Sargis, et le roi voulait rebrousser chemin; mais Sargis s'y opposa: «Dieu me préserve, dit-il, de retourner chez moi! Si, pour mes péchés, les Thathars te faisaient quelque mal, chacun dirait: «Le roi a secoué le joug des Thathars, par le conseil de Sargis, et le voilà qui est rentré chez lui, laissant le

[1]) C'est ainsi que s'expriment les deux manuscrits; mais évidemment le nom de Giorgi a été oublié.

[2]) Tout ce que j'ai pu trouver sur Khodja-Aziz, outre le passage précédent, qui nous fait savoir que c'était un marchand persan, c'est que ce personnage «l'un des gouverneurs du Gourdjistan,» fut dénoncé à Houlagou, par ses familiers, arrêté et mis à mort le 8 du mois de moharram, en l'an 661, à l'époque où ce prince partait de Chamakhi pour poursuivre Bouka, général de Berkeh. Or l'année 661 commença le 15 novembre 1262: ainsi la mort de Khodja-Aziz arriva vers la fin de novembre de la dite année chrétienne; Rachid-ed-Din, trad. d'Et. Quatremère, t. I, p. 395. Je profite de l'occasion pour citer un fait isolé, rapporté par Makrizi, Hist. des Mamel. trad. fr. livrais. II, p. 18: En l'an 663 (comm. 24 octobre) 1264, le sultan Bibars reçut un présent du roi des Gourdj. En 666 — 1267, 8, au mois de Djoumada second, il vint des lettres du pays des Gourdj; ib. p. 51.

[3]) Cf. p. 533, n. 3.

roi partir pour aller chercher la mort auprès des Thathars!» Ce serait la ruine de ma famille. Bien loin de là, si les Thathars me tuent, je mourrai en votre place; s'ils m'épargnent, ce sera avec vous.» Le roi en fut si reconnaissant que, par un acte authentique, il lui assura la propriété du canton de Kwaboulian, dans le Samtzkhé, et de l'église de Tbeth, dans le Chawcheth.

Ils partirent pour l'ourdo et allèrent auprès du qaen, à Barda, sa résidence d'hiver, sans savoir quel serait leur sort. Peu de jours après, le qaen fit appeler le roi et les mthawars à une entrevue, et leur demanda le motif de leur défection. Tout le monde pensait que le roi et les grands seraient mis à mort, et ceux-ci, pleins de confiance dans la Mère de Dieu, se recommandèrent au ciel et à la sainte Vierge de Métekhni. Quand ils arrivèrent en présence du qaen, ce prince leur offrit du vin, de sa propre main, suivant l'usage des qaens, dans une grande coupe d'or. Le roi s'étant assis, les jambes croisées, avec tous ses mthawars, le qaen dit: «Pourquoi t'es-tu révolté contre moi, as-tu refusé d'obéir à mes ordres et livré bataille à Arghoun? Ne t'ai-je pas comblé de mes bienfaits? Exilé, condamné à mourir, ne t'ai-je pas tiré du puits aux serpents et placé sur le trône?» Comme le roi n'avait rien à répondre [1]), il se tourna en arrière, vers Sargis-Djaqel, comme le principal conseiller de l'attaque dirigée contre Arghoun et du massacre des Thathars. Voyant que le rugissement du lion allait éclater, et que le roi le chargeait de toute l'affaire, Sargis, sans s'effrayer, se leva avec assurance et s'avança vers Houlagou. Là, faisant le sacrifice de sa vie pour le roi et fléchissant le genou [2]): «C'est moi, grand qaen, dit-il, qui ai attaqué Arghoun. — Tu es Papa-Sargis!» dit le qaen, car c'est ainsi que l'appelaient les Thathars. Comme il ne savait pas la langue thathare, on prit pour interprète Sadoun, qui était fort aimé et considéré d'Houlagou, homme prudent, s'exprimant bien et habile orateur, et qui portait la parole devant le monarque. [3])

Alors Sargis répondit: «Il n'y a pas d'autre coupable *que Khodja-Aziz* [4]). Il a pris
375 les états du roi; villes et villages, il s'est emparé de tout; il a ruiné les églises et les forteresses, ô bienheureux qaen; et *pour que* [5]) nul ne soupçonnât ses iniquités, il a fermé par la corruption les avenues de votre cour. Voilà pourquoi j'ai emmené le roi, afin que le bienheureux qaen connût l'état des choses et prît des informations, comme il daigne le faire maintenant. Sachez encore, ô qaen, que depuis les temps les plus reculés les Persans sont nos ennemis, à nous Géorgiens. Si donc j'ai fait la guerre et livré bataille

[1]) Il avait un embarras dans la langue, [illegible], dit Wakhoucht, p. 71. Cela ne veut pas dire qu'il fût bègue, mais seulement qu'il bredouillait, avait de la difficulté à s'exprimer.

[2]) Quoique l'Annaliste emploie les mêmes expressions [illegible], que j'ai traduites plus haut par «les jambes croisées,» je pense qu'ici il faut indiquer une autre position.

[3]) V. p. 367.

[4]) Le texte ne le nomme pas, mais la traduction serait inintelligible si l'on n'y ajoutait ce nom.

[5]) Je supplée ici [illegible].

à Arghoun, c'est que je n'ai pu supporter l'injustice de Khodja-Aziz envers le roi: le roi est innocent, c'est moi qui l'ai empêché de venir à votre cour.» Cependant l'entretien se prolongea et roula sur beaucoup de matières, qu'il n'est pas opportun de révéler ni de transcrire. Le roi lui-même parla beaucoup; Enouk-Arghoun et le grand-noïn [1]) étaient là assis, et Sadoun traduisait exactement et arrangeait les paroles du roi, qui avait la langue un peu embarrassée, tandis que Sadoun Mancaberdel était un excellent orateur. Chacun s'attendait à ce que le roi fût maltraité et Sargis mis à mort.

Cependant Dieu fit descendre sa miséricorde sur ceux qui espéraient en lui, et les protégea, comme il le fait toujours. Tandis que le qaen et le roi discutaient ensemble, il vint de Derbend un des gardiens de la route pour le qaen, un de ceux que l'on appelle qaphoul [2]). L'entretien n'était pas encore terminé, quand l'homme dont je parle entra dans l'ourdo et se présenta au qaen: «Ce n'est pas, dit-il, le moment de discourir; le grand oulous du grand qaen Batou s'est mis en mouvement; le qaen et son fils, le grand Berkaï, s'avancent par la route de Derbend, avec une armée immense, innombrable.»

A cette nouvelle Houlagou se hâte de convoquer ses troupes, qui se réunissent rapidement auprès de lui et se mettent en marche, pour faire tête à l'ennemi. Quand les deux armées se furent approchées, le roi pria Houlagou de le placer à l'avant-garde, avec ses gens, disant que le premier rang appartenait d'ordinaire aux Géorgiens [3]). Le qaen y consentit et le posta près de lui, au premier corps de bataille. Quant à Sargis, il le mit tout en avant, et ayant rangé ses soldats à droite et à gauche, il se porta vers l'ennemi. On vit alors courir à travers les bataillons un chwéli [4]), qui fut tué par Sargis Djaqel, armé de toutes pièces; après que l'on eut fait quelques pas, le même Sargis perça un renard d'un coup de flèche; plus loin, il tua également un lièvre. Témoin de ces trois coups, Houlagou le complimenta fort et le combla de paroles bienveillantes. Les deux partis étant alors très près l'un de l'autre, on vit s'avancer dans l'intervalle un
homme envoyé par Berka, qui n'était pas venu en personne. Cet homme s'étant approché 376
du roi David, ses gens en furent très affligés, parce que c'était un homme de haute taille, un archer robuste et on ne peut plus adroit. Cependant le roi prit son arc et atteignit au poitrail le cheval de l'ennemi, d'un trait qui s'enfonça profondement. Les Géor-

[1]) Serait-ce cet Oulo, déjà mentionné, p. 357, 360?

[2]) Il me paraît que ce mot doit venir du tatar qaphou, porte; si toutefois il ne faut lire [illegible], sentinelle.

[3]) Suivant Ciracos, p. 196, Houlagou fit trois divisions de ses troupes, qu'il envoya soit dans le Khorasan, avec son fils Abagha, soit par la porte des Alains, et lui-même, avec la 3e, prit le chemin de la porte de Derbend. La guerre contre Berka dura 5 ans, 1261—1266, i. e. jusqu'au temps d'Abagha.

[4]) Nom d'animal dont j'ignore l'équivalent; c'est une sorte de bouquetin du Caucase; *artchwi* et *djikhwi* sont deux autres espèces, dont la première a un pelage jaune et blanc, à laine cassante; l'autre est le véritable *toura* ou bouquetin, vivant sur les plus hautes cimes, et dont les cornes sont d'un poids, d'un volume et d'une solidité extrêmes; son pelage est gris de cendre.

giens ayant poussé un cri de joie et commencé la charge, il s'engagea un combat rude et acharné dans la plaine de Charabam [1]). Le roi se conduisit vaillamment. Sargis, sou les yeux d'Houlagou étonné, fit des prodiges de valeur. L'affaire se prolongeant, il y eût beaucoup de monde de tué des deux côtés, mais l'armée de Berka prit la fuite et fut vigoureusement poursuivie. Il arriva qu'au milieu de la poursuite Houlagou resta, avec quatre cavaliers, sur une petite éminence. Les fuyards s'en étant aperçus, sept hommes d'élite se précipitèrent sur lui. A cette vue Sargis, qui passait avec trois guerriers, fondit sur eux, en tua quatre, lui et ses aznaours; les trois autres s'enfuirent. Témoin oculaire de la bravoure de Sargis et de ses gens, Houlagou ne put retenir sa joie. On poursuivit de nouveau l'armée de Berka, jusqu'à la porte de Derbend; ayant franchi cette place, on continua de la poursuivre durant trois autres jours, après quoi le qaen, couvert de gloire par ce succès, revint dans sa résidence de Barda. Il combla le roi David des marques d'honneur les plus distinguées, et se montra si généreux dans ses dons, qu'il accorda à Sargis-Djaqel Carnoukalak et tout le territoire environnant, ainsi que l'Eraq. [2])

[1]) *Lis.* de *Chabaran* ou plutôt *Chabouran*. Ceux qui connaissent l'écriture géorgienne comprendront bien cette variante ; ainsi que celle du M-it T [illegible], p. [illegible].

[2]) Batou, fils aîné de Djoutchi, mourut en 1256. Sartakh, qui revenait de Mongolie, pour lui succéder, succomba en route ; quelque mois après, le jeune Oulagtchi, fils de Sartakh, nommé prince de Qiphtchaq, sous la tutelle de Boractchin, principale femme de Batou, mourut également, et le trône passa à Berkaï, frère de Batou et 3e fils de Djoutchi, encore en 1256. Berkaï s'était fait musulman, et reprochait souvent à Houlagou ses cruautés inutiles, et surtout la mort de Balcan et de Toumar, l'un fils, l'autre petit-fils de Djoutchi, ainsi que celle de Qouli, petit-fils du même prince et fils d'Orda ; cf. p. 358. Toumar, accusé et convaincu de maléfices contre Houlagou, avait été exécuté, du consentement de Berkeh, en 1256 ; les deux autres moururent plus tard, empoisonnés, à ce que l'on crut.

Berkaï ayant fait marcher 30,000 chevaux, sous la conduite de Nogaï, cousin de Toumar, l'avant-garde d'Houlagou, commandée par Chiramoun, fils de Tchormaghoun, fut battue près de Chamakhi ; mais Abataï répara cette défaite par une victoire remportée auprès de Chirwan ; Nogaï s'enfuit et fut poursuivi jusqu'au-delà du Térek : les soldats d'Houlagou se livrant à la débauche, après la victoire, Nogaï reparut et les culbuta dans le fleuve, mal glacé. Ceci eut lieu du 15 novembre au 16 décembre 1262 ; D'Ohsson, t. III, p. 182 ; cf. Hist. des Ilkhans, t. I, p. 219.

M. S.-Martin, t. II, p. 284, donne des détails qui ne s'accordent pas entièrement avec ceux que l'on vient de voir : suivant lui Batou mourut en 650 de l'hégyre, 1252, 3, et Berkeh monta sur le trône en 652—1254, 5 ; il dit aussi que Qouli était fils aîné d'Ourdeh, et Balacan, fils de Scheïban, tous deux neveux de Batou ; qu'enfin Boucan était fils de Mancadar, fils de Poual, 7e fils de Djoutchi. Balacan fut mis à mort, comme le raconte d'Ohsson, et les deux autres partagèrent son sort. D'après le savant français, telles furent les principales opérations de la campagne : Bouka, général de Berkeh, pénétra dans le Chirwan en 1262 ; le 20 août Chiramoun fut battu, par suite de la défection des troupes de Qouli et de Boucan ; au mois de novembre, Abataï mit en fuite les troupes de Berkeh ; le 7 décembre, Bouca fut vaincu de nouveau, du côté de Derbend ; le 13 janvier 1263, les troupes d'Houlagou furent battues, à leur tour, au-delà du Térek, et le 22 avril Houlagou rentra dans Tauriz.

Alors des ennemis envieux dirent au roi : « Cède la royauté à Sargis, le qaen l'a tellement élevé qu'il n'obéira plus à ta majesté. » Le roi, qui était simple et aussi prompt

Sur cela je remarquerai 1° la différence des noms des trois princes en question, chez l'annaliste géorgien, chez d'Ohsson et S.-Martin :

Gé.	Touthar,	Qouli,	Balak et Balga;
D'Ohs.	Toumar,	Couli,	Balcan;
S.-M.	Boukan,	Kouly,	Balacan.

Et celles du nom de leurs pères :

Gé.	...	Tchaghath,	Thouli ou Thoubi;
D'Ohs.	...	Ourda,	Djoutchi;
S.-M.	Mancadar,	Ourdeh,	Scheïban.

Ciracos, p. 186, 187 et 196, nomme ces princes Balkhaï, Balakhaï, Balalaï; Southar, Touthaïr; Ghoul, Ghouli : il dit qu'ils arrivèrent par le passage de Derbend, avec une suite innombrable, et commirent sur leur route d'horribles dégâts, dont lui-même il fut témoin. Houlagou les fit périr, eux et toutes leurs familles, à l'exception d'un petit nombre qui réussirent à aller rejoindre Berka; ce fut à cause de leurs intrigues et des discordes dont leurs prétentions ambitieuses étaient la cause; ib. p. 196.

On trouvera encore bien d'autres variantes et détails chez Malakia-Abégha, dont je donnerai la traduction complète dans une Addition.

Enfin le général de Berkeh est nommé par d'Ohsson Nogaï; par S.-Martin, Bouka.

2°. D'après S.-Martin, Bouka et Kouly vivaient encore lors de l'expédition de leur oncle, et ne périrent que plus tard, à cause de leur mauvaise conduite dans la bataille près de Chamakhi, ce qui est conforme au récit de l'auteur géorgien, p. 377.

D'après Vardan, p. 119, Sartakh, fils de Batou, fut empoisonné par ses oncles, jaloux de son élévation au pouvoir : il professait la religion chrétienne.

M. de Hammer, Gesch. d. Ilchane, t. I, p. 86, nomme les trois princes : Bulgaï, fils de Schéïban, cinquième fils de Dschudschi; Kouli, fils d'Orda, fils aîné de Dschudschi; Kotour, plus bas, Kotar, arrière-petit-fils de Dschudschi, et fils de Mengkadr. Là même Aboulfaradj, cité en note, les nomme Bulgaï, fils de Sibkan, Kotar et Koli. Plus bas, p. 146, M. de Hammer qualifie spécialement Kotar « petit-fils de Batou. » Enfin, p. 216, il raconte que Boulghaï, 5e fils de Cheïban, fils de Djoudji, étant mort durant la campagne de Syrie, en sortant de table, Koutar, son cousin, fut accusé de s'être défait de lui par la magie. Houlagou envoya ce dernier à Berka, pour qu'il prononçât sur son sort, mais Berka s'en remit à l'Ilkhan, qui le fit condamner à mort. Pour Kouli, il mourut bientôt après.

Je ne puis m'empêcher, pour la singularité du fait, de donner ici les variantes fournies par Rachid-ed-Din, et que son savant traducteur n'a malheureusement point relevées. Cet auteur nomme les trois princes : Balgha, Bulga, Bulga-Kabli, fils de Scheïban ou Schaïban, fils de Djoudji ou Tchouteb; Kali, Kouli, fils d'Averdeh, fils de Djoudji; Toutar, Toutar-Ogoul, fils de Sangour, fils de Djoudji. Et quant à leur mort, après celle de Mangou, la division éclata entre Houlagou et les princes de sa famille. Le prince Bulga périt subitement, au milieu d'un festin; bientôt Toutar-Ogoul, accusé de magie, fut livré à Berkeh, qui le renvoya à Houlagou, et celui-ci le fit périr, le 17 de safar 658 (comm. 18 décembre) 1259, donc en 1260. Pour Kouli, il vint à mourir, et le reste de leurs gens passa dans le Kiptchaq; Hist. des Mongols, trad. par Quatremère, t. I, p. 225, 265, 283, 359, 391.

à croire le mal que le bien, écouta ces paroles; il alla trouver de nuit le noïn Elgon [1]), et lui dit: «Si le qaen donne Carnoukalak à Sargis, qu'il le fasse aussi roi. — C'est parce qu'il l'a défendu, répondit Elgon étonné, que le qaen lui a fait cette faveur; mais si cela te chagrine, il la retirera. Vous Géorgiens, vous ne savez pas faire du bien à ceux qui se comportent bravement dans les batailles. Ignores-tu que Sargis a sauvé les jours du qaen et soutenu un combat non moins rude que glorieux?» Elgon étant allé près du qaen et lui ayant rendu compte de tout ce qui s'était dit, et Carnoukalak ayant été retiré à Sargis, celui-ci le sut, perdit de son affection et devint méfiant à l'égard de son maître. Le roi fut retenu cet hiver à Barda, par le qaen, et Sargis, désaffectionné, s'en alla dans le Samtzkhé.

Sur ces entrefaites le généralissime Zakaria, fils de Chanché, homme distingué et rempli de toute sorte de vertus, se révolta contre le qaen et s'enfuit à Kouthathis, au-
377 près de Narin-David, «Parce que, disait-il, je sais que l'on m'impute l'expédition de Berka [2]).» Le roi l'accueillit gracieusement; mais quand il eut passé là quelque temps, le qaen, l'ayant attiré sous la foi du serment, sans toutefois perdre entièrement ses ressentiments contre lui, cet homme illustre et considéré fut mis à mort. Cette nouvelle plongea le grand Chanché, son père, dans un tel chagrin, qu'il succomba à son tour [3]). Cependant la reine Gouantza, veuve d'Awag, fut tuée chez les Thathars [4]), où elle se

[1]) Wakhoucht, p, 71, le nomme Engin-Noïn.

[2]) Ce membre de phrase, contenant un discours direct, n'est pas clair: [illegible] litt. «car j'ai entendu que la marche des armées de Berka est contre moi.» Est-ce le roi David qui dit cela, et fait venir, en conséquence, Zakaria? Est-ce celui-ci qui parle?

[3]) Tchamitch, t. III, p. 260, raconte qu'en 710 — 1261, Arghoun, qui détestait les chrétiens, ordonna de faire mourir Dchalal, prince de Khatchen, et hâta son supplice, afin que les démarches de sa fille Rhouzan, i. e. Rhouzoudan, Rhouzoukan, femme de Boughan, fils de Dcharmaghan, auprès de Tokhouz-Khathoun, restassent sans effet. Ses bourreaux, qui étaient Persans, lui ayant proposé l'apostasie, qu'il repoussa, il fut par eux haché en morceaux, et ses restes jetés dans un puits sec. Quant à Zakaria, fils de Chahancha, il fut attiré traîtreusement au camp des Mongols, et subit le même sort. Enfin, le vieux Chahancha, son père, en mourut de chagrin: le père et le fils furent ensevelis au couvent de Kopaïr, le Cober des Géorgiens. Zakaria laissait quatre fils: Avag, Sargis, Artachir et Ivané. Suivant Vardan, p. 122, Dchalal fut étranglé à Gazvin, dans le Tadjcastan, i. e. à Qazmin, et Chahancha à Dzaghic; on accusait ce dernier d'avoir empêché de porter le tribut dû aux Thathars, à l'époque fixée. Il s'appelait Chahancha, ajoute-t-il, en qualité de prince d'Ani, l'ancienne ville royale des Bagratides; la date de sa mort, ذى 710, a un sens mystique, ذ étant le repos parfait, et ى 10, un nombre saint.

[4]) Tchamitch, t. III, p. 259, dit que ce fut Sembat Orbélian, qui ordonna en 1260 la mort de Gontsa, afin de s'emparer de ses propriétés, et donna sa fille en mariage au sahib-divan d'Houlagou. Il ajoute, ce qui est incroyable, que Sembat était en faveur auprès du roi David-Vahramoul, fils de Lacha, qui lui confia l'éducation de son fils Dimitri. Sans doute l'auteur géorgien nous dira, plus bas, que le jeune prince fut élevé dans la maison d'Avag, mais ce fut par des motifs de politique, faciles à expliquer au-

trouvait. On dit que ce fut à l'instigation de sa fille Khochak, mariée à Séwiphardaw-Khodja Chems-ed-Din. Privé de son épouse, le roi se maria avec Esoukan, *fille* [1]) du grand Dcharmaghan-Noïn et soeur du grand Sirmon-Noïn, et partit pour Tiflis, où il célébra ses noces avec magnificence.

Dans ce temps-là il vint du pays de Berka, comme fugitives, deux femmes étonnantes, nommées Lim Atchaw. Elles avaient des enfants en bas âge, de la race des Akhasarphacaïan, dont l'aîné s'apelait Pharedjn, et le cadet Baqathar [2]). Un grand nombre d'autres princes traversèrent aussi la porte de Derbend et vinrent près du roi, qui les accueillit honorablement et les envoya à Houlagou. Celui-ci les traita fort bien, leur assigna un revenu et les prit à son service, dans les rangs de l'armée, après quoi il les renvoya au roi. David en établit quelques-uns à Tiflis, d'autres à Dmanis, d'autres à Jinwan.

Aux approches du mois d'octobre [3]), Houlagou alla dans le Chirwan [4]), au voisinage de la Géorgie, dans le lieu dit Tchalan [5])-Ousouri, i. e. eau blanche, où il forma, sur le bord du fleuve, l'enceinte d'un campement, qui fut nommé Siba: en effet, on s'attendait alors à une excursion de Berka-Qaen. Dès-lors les Géorgiens et les Thathars commencèrent à résider à Siba, depuis le mois d'octobre jusqu'au printemps [6]),

trement que par l'amitié du roi pour le meurtrier de son épouse. Stéf. Orbélian, sans assigner l'époque de la mort de Gontsa, dit, p. 151, qu'avec l'autorisation d'Houlagou, Sembat la fit jeter à la mer. On a vu, p. 366, que le mariage du roi David et de Gontsa eut lieu, au plus tôt en 1260; si le roi Dimitri naquit l'année suivante, ce serait donc en 1262 ou 1263 que Gontsa serait morte, vers la fin du règne d'Houlagou.

[1]) Nos manuscrits, nomment ici le noïn *Dchormalo*, et n'indiquent point le rapport d'Esoukan à ce personnage, que j'ai exprimé par le mot souligné. Je ne crois pas m'être trompé, toutefois, puisque Sirmon ou Chiramoun était fils de Dcharmaghan; infr. p. 379. Ce dernier nom est ici écrit autrement que dans les textes précédents: je ne m'en étonne pas, parce que la Vie du roi David est sans doute d'une autre main que celle de Rousoudan. Suivant Wakhoucht, p. 71, le mariage dont parle l'Annaliste eut lieu en 1266—486: ce serait donc après la mort d'Houlagou.

[2]) Je garantis l'exactitude de la traduction, mais je ne puis me rendre compte ni du fait, ni du texte. Dans mon manuscrit *Limatchaw* ne forme qu'un mot; dans celui du Mus. Roumiantzof, on lit à la fin de la ligne *Lim*, sans trait-d'union, signe inusité, du reste, dans tout ce manuscrit. Il semble donc qu'un nom ait été oublié par les copistes, et que la phrase suivante ne se rapporte qu'à l'une des deux femmes. Je n'ai, d'ailleurs, trouvé nulle part aucune notice propre à expliquer les autres obscurités. Pour Wakhoucht, p. 71, il dit à ce sujet, assez incorrectement «une femme admirable *vinrent* de chez Berka;» et pas d'autres détails plus clairs que ceux des Annales.

[3]) [illegible]; v. p. 571, n. 2.

[4]) «Au pays de Charwaché,» i. e. du chirwanchah; M. T.

[5]) *Tchaghan*, en mongol, signifie *blanc*.

[6]) Ce campement permanent s'appelait en mongol Tchaghan-Mouran, qui en effet signifie *eau blanche;* S.-Martin, t. II, p. 285. Quoique *Siba* soit un nom commun, signifiant en arabe *un retranchement* (du radical سبا, *entourer*), je le conserverai désormais comme nom propre; M. Erdmann m'a communiqué ce

époque où ils partaient pour les résidences d'été. Il arriva, sur ces entrefaites, qu'Houlagou se saisit des fils de qaens, ci-dessus mentionnés [1]), qui avaient été envoyés près de lui, à savoir: Touthar, Qouli et Balali, qu'il fit mourir tous les trois, en s'emparant de leurs domaines et de leurs richesses. Leurs femmes, qui étaient en Grèce, ayant appris la mort de leurs patrons [2]), un certain Ala-Thémour, homme illustre et tenant le premier rang auprès d'elles, partit avec les bagages et les femmes et s'enfuit dans la direction du Samtzkhé. Informés de la retraite d'Ala-Thémour, les Thathars d'Houlagou le poursuivent, atteignent ses gens; ceux-ci se retournent, et leur livrent bataille: beaucoup des gens d'Houlagou périrent. Pour abréger, douze fois les Thathars joignirent Ala-Thémour, avant qu'il entrât dans les montagnes de Cola; douze fois ils l'attaquèrent, douze fois aussi Ala-Thémour les vainquit, les mit en déroute. Il arriva enfin dans l'Ar-
378 tan inférieur, au village de Glinaw, où il trouva Mourwan Gourcélel, fils de Makhoudjag. L'ayant rencontré comme il chassait, les Thathars le prirent, et peu s'en fallut qu'ils ne le tuassent. Par ses prières, par la promesse de les mener en Iméreth, d'où ils passeraient chez Berka, il obtint la vie sauve, les emmena et les fit entrer dans la forêt de Gourcel [3]), en Samtzkhé; là il les trahit, de la manière suivante: il fit savoir, par un exprès, à Sargis Thmogwel, à Chalwa, fils de Botzo, à tous les Meskhes et aux gens de Sargis Djaqel, qu'ils eussent à se réunir, à s'emparer d'Ala-Thémour et à le conduire à Houlagou. Ceux-ci s'étant mis en campagne, Ala-Thémour, qui en fut informé, partit avec les bagages et les femmes, traversa le Mtcouar, en se dirigeant vers le Djawakheth, passa tout près d'Eladi et vint dans un lieu nommé Lerdzawni, au-dessous d'Ochora, où Sargis lui barrait la route. Ce dernier, dès qu'il vit les Thathars, battit en retraite, avec le fils de Botzo, et fut suivi de toute l'armée. Mourwan, désespéré, marchait droit sur les traces de l'ennemi, qu'il atteignit avec une poignée de gens, mais ni le fils de Botzo, ni les gens de Sargis ne vinrent, ne lui prêtèrent assistance. Il y eut un combat acharné, où périrent plusieurs aznaours du palais, et le Gourcélel prit la fuite. Quant aux Thathars, ils traversèrent le Djawakheth et le Thrialeth, et fran-

renseignement. On voit dans l'histoire des Ilkhans, t. II, p. 84, un lieu nommé *Es-Sib*, au voisinage de Wasith, non loin de Bagdad: peut-être ce nom a-t-il la même origine.

Selon Tchamitch, t. III, p. 261, Houlagou, à l'exemple des Thathars restés en Mongolie, institua dans ses états l'usage de célébrer le nouvel an par un kouriltaï, auquel assistèrent, en 713—1264, les rois David et Héthoum, de Cilicie, ainsi que le prince français d'Antioche et le vartabied Vardan, notre historien, qui nous a laissé un curieux récit de son entrevue avec Houlagou.

[1]) V. p. 358, 367, n. on se rappelle que celà eut lieu en 1256.

[2]) Ce mot s'emploie en géorgien, pour désigner un mari, un père, un frère aîné, en un mot toute personne ayant sur un autre le droit naturel ou convenu de commandement et de protection.

[3]) Ici la forêt et plus bas, p. 388, la rivière de Gourcel, supposent une place de même nom, dans les environs: c'est l'origine du titre de Gourcélel, que nous avons déjà rencontré, p. 315, 347, etc.; mais j'ignore la situation précise du lieu.

chirent le Mtcouar à Rousthaw; il y eut plusieurs rencontres entre eux et les soldats du Somkheth, dont il est inutile de donner le détail; partout Ala-Thémour fut vainqueur. Ayant traversé, en guerroyant partout, le Cambedchian, le Cakheth, le Héreth, il prit la route de Bélaqan, entra dans le Ghoundzeth, dont le roi lui livra bataille, mais il fut encore victorieux et arriva, couvert de gloire, auprès du qaen. Tel fut le merveilleux exploit de ces Thathars. Ceux d'entre eux qui survécurent furent nommés aghnarghom, i. e. supérieurs, ou anciens. Exaspéré par ces nouvelles, Berka résolut de faire une nouvelle expédition. Quant à ceux de Géorgie, ils avaient formé, sur la rivière Blanche, une enceinte palissadée, ainsi que je l'ai dit [1]), et y passèrent l'hiver.

Comme le roi avait montré en tout cela son inexpérience, le Dchqondidel Basili, évêque d'Oudjarmo, prit de là occasion de s'agrandir et de traiter l'administration sans consulter le roi. Pendant que ce dernier était dans l'Iméreth, il géra fort mal les domaines royaux, qu'il regardait comme sa propriété: le bruit courut même qu'il avait commerce avec Esoukan. Il fut donc accusé près du roi, qui, étant prompt à croire, ordonna de le pendre à une potence, et l'ordre fut exécuté au milieu de la ville. Quand arriva le mois d'octobre [2]), le qaen alla à Siba et le roi avec lui. Le printemps suivant, il passa à Sako, et son fils Thankouch passa dans le Gélakoun, son campement d'été. 379
Comme il avait emmené le roi, celui-ci, après quelque séjour, le pria d'intercéder auprès de son père, pour qu'il le laissât aller dans son royaume. Thankouch y consentit et dépêcha un exprès, qui, amené à Sako [3]), trouva Houlagou mort [4]). Cependant les noïns ayant enjoint à Thankouch de permettre au roi d'aller dans ses états, il vint à Tiflis et régla toutes les affaires du Karthli et du Somkheth. Dans le même temps les noïns pla-

[1]) Cf. p. 377.

[2]) რთველი, i. e. la vendange, *la récolte* des raisins; რთვლისა, sous-entend. თთვე, le mois de la récolte, est octobre, dit Soulkhan Saba, dans son Dictionnaire; comme je crois que les mois géorgiens ne répondaient pas exactement aux nôtres, mais qu'ils enjambaient de l'un dans l'autre, j'ai traduit dans ce sens. Cf. Journ. asiat. août et décembre 1832, deux articles où les faits sont discutés en détail.

[3]) Cf. p. 557, n. 3.

[4]) Houlagou mourut dans la nuit du dimanche 8 février 1265, âgé de 48 ans. Il fut enseveli au sommet de l'île de Thala, dans le lac d'Ourmia, où était le dépôt de ses trésors. Quatre mois et onze jours après mourut sa principale femme, Tocouz-Khathoun, fille d'Ong-Khan; D'Ohsson, t. III, p. 262, raconte que quelques mois avant la mort d'Houlagou il parut une comète, qui fut plus tard regardée comme un présage de ce grand événement. Tokouz-Khathoun ayant réclamé pour son mari les prières des prêtres syriens et arméniens, tous les refusèrent, et entre autres Vardan l'historien. Quelque temps après la mort de cette princesse, un des serviteurs de Vardan fut pris par des coureurs mongols; l'ouvrage de son maître, dont il était gardien, fut aussi pris et vendu à un habitant de Tiflis, où plus tard il fut racheté par l'auteur. La mort d'Houlagou est jusqu'ici notre seul point de repère, depuis le commencement du règne des deux David.

cèrent sur le trône Abagha, fils aîné d'Houlagou [1]), homme bon, généreux, clément, doux et modeste, examinant les choses, ami de la justice, charitable envers les pauvres, et si porté à pardonner que, quels que fussent les méfaits d'un homme, il épargnait ses jours. «Dieu, disait-il, m'ayant conféré l'empire du monde, je ne prendrai pas ce que je ne puis donner.» Plus d'une fois les voleurs lui enlevèrent ses effets, sans qu'il les punît de mort: «Que m'importe ce meuble, disait-il?, que les pauvres l'emportent, c'est l'indigence qui les pousse à voler.» Il était, en outre, d'un bon caractère et exempt de malice. Abagha mit alors à la tête de ses troupes et chargea de la direction de sa maison un guerrier distingué, Sirmon, fils de Dcharmaghon ci-dessus mentionné [2]). C'était un homme illustre par ses victoires et par son habileté dans l'art des combats. Comme il était entouré de gens qui se faisaient donner d'énormes gratifications, il choisit un individu charitable, aimant la justice, assidu aux jeûnes et à la prière, favorisant les églises et les gens pieux, nommé Aghoubagha; il le chargea de prendre soin des faibles et des pauvres, il ne fit aucun changement parmi les noïns élevés aux emplois par Houlagou; mais la plupart, tels que Elgan et d'autres, étaient morts. [3])

Le roi David s'en-alla auprès d'Abagha, qui le reçut honorablement et lui donna des marques de son estime; tous les Thathars des états d'Houlagou se soumirent au prince son fils. Dans ce temps-là le grand qaen Berka sortit par la porte de Derbend, avec une armée innombrable, pour venger le sang de Touthar, de Qouli et de Balali [4]). A cette nouvelle Abagha manda ses troupes et le roi David, et se mit en campagne; mais quand il sut quelle était la force et le nombre des soldats de Berka, au lieu de traverser le Mtcouar, il se contenta d'en visiter les bords et tous les passages, de mesurer tout et d'établir des postes au confluent du Mtcouar et de l'Araxe, et de-là jusqu'à Mtzkhétha. Cependant Berka, après avoir ravagé le pays de Chirwan, le Héreth, le

[1]) Le 19 juin 1265; Hist. des Ilkhans, t. I, p. 216. Abagha confirma dans le gouvernement de la Géorgie l'émir Abd et son fils Sadren; ib. 249.

[2]) V. la n. 1, p. 569. Dchormaghon, Dchormalo Karmaghan, sont les différentes orthographes du nom de Dcharmaghan-Noïn; son fils, nommé plus haut Sirma, ici Sirmon, est le même que les auteurs persans et arabes nomment Chiramoun: la Géorgie lui fut spécialement confiée; D'Ohsson, t. III, p. 416.

[3]) Abagha, au dire de Tchamitch, t. III, p. 262, demanda en mariage la fille de Michel-Paléologue, empereur de C. P., qui lui envoya la princesse nommée Despina Mariam, et le bruit courut, en effet, qu'Abagha avait reçu le baptême: cette princesse était précédemment destinée à Houlagou; Lebeau, nouv. éd. t. XVIII, p. 134; d'Ohsson, t. III, p. 417, 478; elle reparaîtra encore p. 410 de notre histoire. Cf. Fam. Byz. p. 235; de Hammer, Hist. de l'emp. ottom. éd. fr. t. I, p. 95, donne l'histoire de cette princesse, qui fut quatre fois fiancée. Cf. Gesch. d. Ilchane, t. I, p. 253; la princesse Maria était une fille naturelle.

[4]) Ici deux de ces noms sont écrits *Khoutaré* (mieux: Toutharé) et *Balgha*, variantes dont on peut se rendre compte en supposant l'erreur d'un copiste, transcrivant d'après un manuscrit khoutzouri, où la confusion est facile entre ⴁⴀⴊⴀⴊⴈ et ⴁⴀⴊⴖⴀ, ⴇⴍⴓⴇⴀⴐⴄ et ⴞⴍⴓⴇⴀⴐⴄ; v. sup. p. 358, 375, 377.

Cakheth et les rives de l'Ior, poussa ses troupes jusqu'à Tiflis. Beaucoup de chrétiens 380
furent massacrés. Comme il s'était arrêté dans les montagnes de Garesdja, Dieu jeta un regard de pitié sur Abagha et sur notre pays: Berka tomba malade et mourut. Ses gens, voyant leur prince mort, prirent sa dépouille et repassèrent la porte de Derbend, ce qui permit à notre pays de respirer. [1])

Cependant les Thathars, qui redoutaient une excursion de l'armée de Berka, s'en-allaient annuellement à Siba, au mois d'octobre. Quand le temps du départ approcha, le roi manda ses troupes et Sargis Djaqel-Tzikhis-Djouarel. Celui-ci vint près du roi, à Tiflis, croyant qu'il s'agissait de secouer le joug du qaen; mais le roi, oubliant ses services et cédant à de mauvaises instigations, le manda au palais, le fit arrêter et retenir prisonnier, dans l'arsénal. A cette nouvelle, les aznaours de la suite de Sargis s'enfuirent et passèrent près du qaen. Là ils prièrent Abathan-[2]) Noïn de punir l'arrestation de Sargis par le roi, d'en informer Abagha et de redemander le captif. Abagha accueillit sur-le-champ cette prière, et leur donna un exprès, qu'ils firent partir. Celui-ci vint à Tiflis et emmena Sargis, qui fut présenté à Abathan. Depuis lors et jusqu'au temps du grand roi Giorgi, brillant entre les monarques, ceux de Djaq furent sous la dépendance d'Oulo. [3])

[1]) S.-Martin, Mém. t. II, p. 285, dit en effet qu'en 1264, 5, Bouka, général des troupes de Berkeh, fit un nouveau mouvement en avant de Derbend; Iachmout, frère d'Abaka, peut-être le Thankouch des Géorgiens, passa le Kour pour le repousser. On se battit dans le Chirwan, auprès de la rivière Tchaghan-Mouran; Bouka fut blessé à l'oeil, et son armée s'enfuit à Chamakhi. Abaka ayant passé alors le Kour, Berkeh, qui s'avançait avec 300,000 cavaliers, le força à se retirer, en brisant tous les ponts du Kour. Berkeh resta 14 jours sur la rive opposée, et se préparait à aller du côté de Tiflis, lorsqu'il mourut, ce qui mit un terme à la guerre, pour le moment. Il eut pour successeur son cousin Mangou Timour, fils de Tagan, fils de Batou; Abulf. Ann. moslem. t. V, p. 21; D'Ohsson nomme Nocaï le général de Berka; Hist. des Mong. t. III, p. 418. Cette campagne est racontée là en 1265, 6, et il est dit en effet qu'Abagha fit faire sur la rive méridionale du Kour un grand retranchement, qui fut nommé Assia (lis. As-Siba), suivant l'auteur persan Vassaf: il s'étendait depuis Dalan ou Valan-Naour jusqu'à Decht-Kurdian.

Suivant M. de Hammer, Hist. des Ilkhans, t. I, p. 254, la bataille contre Nogaï eut lieu le 19 juillet 1265, et ce fut Berké qui fut contraint à rester sur le Kour parce que Iachmout, en se retirant, avait brisé les ponts. Pour Abagha, il fit construire un retranchement défendu par un fossé profond, depuis Delai-Nor jusqu'au désert des Kourdes. On remarque que le savant orientaliste nomme Iachmout tantôt *oncle*, tantôt *frère* d'Abagha; le fait est que cette dernière qualification est la seule exacte, comme on le voit dans la Table généal. N. IV de l'Histoire des Ilkhans.

[2]) Cf. Abathaï, p. 376, n.

[3]) On sait que c'est là la transcription géorgienne du nom d'Houlagou et d'un autre noïn mongol; mais je crois qu'il serait mieux de lire «de l'oulous,» i. e. de la nation thathare. On verra, en effet, p. 390, que Sargis Djaqel relevait immédiatement du qaen et non du roi de Géorgie. Ce qui me confirme dans ma conjecture, c'est que l'auteur géorgien dit [illegible] [illegible], et que s'il eût par-là voulu désigner Houlagou ou ses successeurs, il aurait dû dire [illegible]. Quant à Giorgi-le-Brillant, il monta sur le trône en 1318.

Le roi n'était pas encore parti pour Siba, lorsque son fils aîné, Giorgi, fut atteint d'une douleur de ventre. C'était un très beau jeune homme. Son mal se prolongea au point qu'on le croyait mort, et qu'il gisait sans mouvement, sans action, respirant à-peine. Le roi et tous les habitants de la Géorgie en étaient plongés dans l'affliction et dans le désespoir, lorsque David, pensant à Notre-Dame de Dmanis, s'y rendit; il voulut que tous l'y suivissent, pieds-nuds, et s'approchassent de l'image en versant des larmes brûlantes, afin d'émouvoir en leur faveur la miséricorde divine. La Mère de Dieu exauça leur prière au Saint des Saints; à-peine eut-elle touché le malade et fut-elle appliquée sur ses lèvres, il ouvrit sur-le-champ les yeux, et se releva comme s'il n'eût pas souffert. Spectateurs étonnés de cette soudaine merveille, opérée par la Mère de Dieu, le roi et les Géorgiens glorifièrent le Seigneur.

Etant allé de nouveau à Siba, comme il y était encore et s'apprêtait à partir, le roi tomba malade, d'une semblable douleur de ventre; les médecins n'ayant pu le guérir, il partit en litière. Comme il approchait de Marto-Mqoph, il se présenta devant l'image non faite de main d'homme, et qui s'est imprimée d'elle-même sur une toile servant à la
381 doubler. Il la fit apporter, pria avec larmes et prosterné devant elle, et fut guéri comme l'homme au grabat le fut autrefois par le Seigneur. Rendu à la santé, il rentra dans son palais de Tiflis, où il passa doucement le temps, sauf que la crainte des Thathars l'empêchait de changer les mthawars et éristhaws. Il est écrit, au sujet du sage Salomon, qu'au temps de sa vieillesse il cessa de marcher droit devant le Seigneur: on raconte également que le roi, poussé à bout par la tyrannie des Thathars, commença à ruiner [1]) les églises épiscopales, à disposer des revenus et des villages qui leur avaient été assignés par les rois ses prédécesseurs; que l'ennemi lui fit commettre bien d'autres attentats contre les monastères, qu'il est inutile de rapporter, et s'empara de lui, comme de Salomon dans sa vieillesse. Toutefois Dieu ne le punit pas par des apparitions, mais en le forçant de pleurer la mort de son bel enfant. Nous autres, fils d'Adam, nous sommes des insensés, et l'esprit de l'homme a une violente propension à tourner vers le mal. «Ils n'ont pas voulu réfléchir,» dit l'Ecriture; nous avons bouleversé notre vie et nous sommes tous dans la vanité, dit le sage Ecclésiaste: «Vanité des vanités, tout est vanité; tout ce qui est visible sous le soleil donne dans la vanité.»

[1]) შლა; litt. «empêcher, mettre en désordre.» C'est le mot sacramentel, employé dans toutes les cédules de donations et correspondant à l'arménien խափանել. On sait, en effet, que toutes les cédules se terminent par des imprécations et anathèmes contre ceux qui toucheront aux donations pieuses: ces anathèmes commencent toujours par les mots «Quiconque empêchera ou arrêtera l'effet de cette cédule ....» Voyez-en un exemple dans l'histoire des Orbélians, éd. S.-Martin, t. II, p. 248, et pour le géorgien dans l'article Paléographie, à la suite de la Chron. géorg. p. 108—124. Du reste, le roi David était bien excusable, quand on pense que les biens immenses des églises étaient exempts d'impôts, et que les Mongols exigeaient avec une brutalité inouïe le paiement des redevances; v. sup. p. 365, et Tchamitch, t. III, p. 247.

Après avoir fait quelques pas hors de la route, reprenons maintenant notre marche. La semaine du retour à Siba étant venue, le roi partit de nouveau. Comme il était là, son fils Giorgi tomba malade. Ce fut lorsque le roi jouissait du plus grand calme dans ses états, que le jeune prince mourut [1]), du même flux de sang dont on a parlé, laissant toute la population de la Géorgie, du petit jusqu'au grand, plongée dans une affliction profonde. Le corps du jeune prince fut déposé, en attendant le prochain retour du roi, dans l'église de Sion. Peu de temps après, David revenant lui-même à Tiflis, et personne, à l'exception de quelques bourgeois, n'étant venu à sa rencontre, il se hâta, avec un sinistre pressentiment, d'aller à son palais, où il trouva les gens de guerre et les vizirs qui se cachaient, et qui étaient vêtus de noir. Quand on lui apprit le trépas de son fils, il tomba sur-le-champ à-demi mort. On le porta à bras dans l'intérieur, et on eut bien de la peine à lui rendre la connaissance; car dès que l'âme se sépare du corps, tout sentiment s'arrête aussitôt; mais si la connaissance s'évanouit, l'âme, d'où procède la parole, ne s'arrache pas incontinent. Le roi était étreint, dit-on, d'une douleur sans bornes; aux angoisses de l'amour paternel se joignait, pour les redoubler, le souvenir de la beauté merveilleuse d'un adolescent de 18 ans, de sa bravoure et de ses perfections militaires. Il poussa des sanglots attendrissants, il invoqua la mort, quand il vit les restes charmants de son enfant, de son Giorgi, étendus sans vie, décolorés, baignés des pleurs du peuple. On les emporta, au milieu des lamentations, à Mtzkhétha, 382
où ils furent déposés, et l'on revint, le coeur plein de tristesse. Le regret de la mort de ce fils chéri fut poussé à tel point, chez le roi, qu'il ne goûta plus aucune douceur et fut attaqué de diverses maladies, qui épuisèrent ses forces. Toutefois, faute d'autres ressources, il continua de servir Abagha-Qaen.

Dans ce temps-là commença à grandir Sadoun Mancaberdel, qui avait d'abord gagné, comme lutteur, les bonnes grâces d'Houlagou, et continua d'être honoré par Abagha et favorisé par le grand sahib-divan, à titre de chambellan de Khochak, femme de ce dernier et fille d'Awag [2]. Le roi David lui avait aussi donné de grands domaines.

A la même époque la mésintelligence éclata entre les Thathars. En effet, Thagouthar-Qaen, frère cadet de Barakha et descendant de Tchaghatha, fils de Tchinghiz ci-dessus nommé, se révolta contre Abagha-Qaen; il était souverain du Thouran et du grand Thourkistan. Barakha-Qaen, qui résidait dans le Thouran, envoya son frère pour entrer en jouissance du kharadj de celles des contrées de son empire qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, lui avaient été enlevées [3]). Thagouthar étant venu avec une armée de deux

[1]) En 1268—488, suivant Wakhoucht. Si le prince Giorgi avait alors 18 ans, comme il va être dit, le commerce de son père avec Althoun, mentionné p. 366, aurait commencé en 1249.

[2]) Sur les commencements de Sadoun, v. p. 554, et n. 3.

[3]) Cf. p. 377; il y est dit qu'Houlagou avait confisqué les biens des trois princes mis à mort par ses ordres.

myriades. Abagha le reçut amicalement et lui assigna pour campement d'été les montagnes d'Ararat, pour campement d'hiver, les bords de l'Araxe et Nakhtchévan.

Après en avoir joui, Thagouthar [1]) convoita le qaénat et manda à son frère Barakha, au-delà du Djihoun: «Pourquoi laisser à Abagha le titre de qaen et la possession d'un si vaste empire? Entre en campagne de ton côté et moi du mien, et emparons-nous de ses états.» Il eut recours à l'artifice suivant: ayant entaillé la tête en bois d'une flèche, il y colla trois pointes en os d'éléphant, et mit dedans sa lettre, parce que, suivant un ancien usage, les Thathars avaient partout établi des gardiens des rou-

[1]) L'Annaliste écrit souvent *Thégouthar*, et Wakhoucht *Thengouthar*; d'après Rachid-ed-Din, la vraie orthographe est *Takoudar*. Ce prince que quelques auteurs, par une confusion des points diacritiques arabes, nomment mal-à-propos *Nikoudar*, était, suivant M. S.-Martin, frère d'Abagha et le 7e fils d'Houlagou. Les diverses expéditions d'Abagha contre lui eurent lieu de 1267 à 1270; S.-Martin, Mém. t. II, p. 294, 296. Quant à la révolte de ce prince, dans le Saathabago, elle arriva en 1280 et 1281, pendant que Mangou-Thémour, frère d'Abagha, était en Syrie; v. infra p. 391, et n., et 396. Il avait avec lui 40,000 Thathars, avec lesquels il exerça les plus grands ravages dans les provinces occidentales des états d'Abagha, et se montra surtout très cruel envers les chrétiens d'Arménie, suivant Tchamitch, t. III, p. 282. Il tomba entre les mains d'Abagha, qui se contenta de l'envoyer prisonnier dans une île du lac d'Ourmiah. L'histoire de l'Arménie l'appelle Thakoudar, et le dit neveu, ou, suivant d'autres, frère d'Abagha; C. d'Ohsson le dit petit-fils de Tchaghataï, et par conséquent frère ou cousin de Borac, petit-fils lui-même de ce prince, ce qui s'accorde avec notre auteur géorgien: toutefois notre Annaliste, p. 398, dit que Ahmed (le même que Thagouthar) était frère d'Abagha. Quoiqu'il en soit, Borac, avant d'entrer en campagne, envoya à Takoudar, parmi d'autres présents, une flèche de l'espèce nommée par les Mongols Tougani, dans laquelle était le billet dont va parler l'annaliste géorgien, billet où il lui faisait connaître les mesures déjà prises par lui. Takoudar, alors en Perse, où il commandait un touman de l'armée d'Abagha, demanda à s'en-aller dans ses domaines de Géorgie; enfin il prit la route de Derbend, pour aller rejoindre Borac, par le N. de la mer Caspienne. Après avoir perdu un combat contre Chiramoun, il s'enfonça avec 1000 hommes dans les montagnes de la Géorgie. Pour s'assurer le concours du roi David, il lui donna sa fille en mariage. Néanmoins, les Géorgiens ayant voulu le tuer, il s'échappa, fut battu de nouveau par Chiramoun; on lui fit alors grâce de la vie, mais on lui enleva ses troupes.

M. de Hammer, Hist. des Ilkhans, t. I, p. 255 et Table gén. N. 1, IV, fait parfaitement comprendre que Nikouder ou Tékouder, fils de Djoudji, fils de Dchagataï, conséquemment petit-fils de ce dernier et non son arrière-petit-fils (Urenkel), que ce Tékouder, dis-je, ne doit pas être confondu avec son cousin Ahmed-Tégouder, fils d'Houlagou et frère d'Abagha, celui qui deviendra plus tard le 3e Ilkhan. Nigoudar, que Borrak avait engagé à se joindre à lui, vit son plan éventé; ayant pu se disculper, au lieu de rentrer dans ses domaines de Géorgie, il se porta du côté de Derbend, d'où il fut repoussé par Chiramoun. Il chercha en vain un refuge auprès *de la fille* (sic) du roi David, et fut obligé de recourir à la clémence d'Abaga, qui, pour cette fois, lui enleva ses troupes et lui fit tenir les arrêts, dont on ne le délivra qu'en l'année 1270, après la mort de Borrak; ibid. p. 261.

Quant à l'autre Tégouder, il était arrière-petit-fils de Dchagataï, et par conséquent cousin, du 3e au 2e degré du premier. Il fut défait par Abagha, en mai 1269, et mourut peu après, des suites d'une chute de cheval.

tes, qui examinaient chaque voyageur, chaque messager. Quand celui de Thagouthar arriva à son frère Barakha, celui-ci approuva le projet et lui fit savoir, de son côté, qu'au terme fixé ils se réuniraient pour renverser Abagha et s'emparer de l'autorité suprême. Il lui écrivit aussi à quelle époque lui, Barakha, traverserait le Djihon avec ses troupes. Toutefois la Providence divine, prenant en considération l'innocence, la droiture et l'équité d'Abagha, confondit leurs plans: le secrétaire de Barakha fixa à deux lunes, par erreur, la levée d'armes de Thagouthar; en effet les Thathars comptent leurs mois par lunaisons. La lettre ayant été mise aussi dans une flèche, le messager partit, arriva auprès de Thagouthar et lui donna les flèches [1], dont il leva la pointe et trouva l'écrit
de Barakha. Comme le terme indiqué là approchait, il prépara sur-le-champ, outre les 383
bagages et les femmes, une myriade et 500 guerriers, la brièveté du temps ne permettant pas de concentrer le reste des troupes, et aussi de peur que son projet, éventé, ne lui attirât un mauvais parti du côté d'Abagha. Ayant levé ses tentes, il se dirigea vers les montagnes de Ghado, de Cartzkhalni et de Cars, qui sont entre le Chawcheth et l'Adchara. S'étant arrêté à Phidchoutha, à l'entrée du Chawcheth, il s'aboucha avec Sargis-Djaqel, pour qu'il le laissât passer: «Voulant aller dans l'Aphkhazeth, auprès du roi David, il priait Sargis de servir d'intermédiaire entre lui et le roi, et promettait, en cas de réussite, de l'élever à de grands honneurs.»

Au milieu de ces négociations, Sargis, qui goûtait [2]) le plan de Thagouthar, manda ses troupes et le grand Chanché, fils d'Iwané, chef des mandators; il l'envoya à la poursuite [3]) de Thagouthar et mit à la tête de son armée Sirmon-Noïn, fils de Dchormaghon, guerrier fameux et intrépide, ainsi que plusieurs noïns, qui s'en-allèrent camper dans les montagnes d'Artan. Alors arriva un merveilleux événement. Il existe dans les monts Ghado un ermitage bien connu, de celui qui fut le plus éminent entre les fils de la femme; qui baptisa de sa propre main N.-S. J.-C., fils d'une vierge; qui entendit une voix céleste et vit le S.-Esprit sous la forme d'une colombe; qui fit connaître et nous enseigna l'unité de nature de la Sainte-Trinité: en un mot un ermitage de Jean-Baptiste, nommé Opiza, le principal entre douze [4]). Là se trouve le gosier du saint, le premier et le plus respectable de tous les prophètes et martyrs; ce gosier, qui ne savait

[1]) J'ai dit tout-à-l'heure que ces flèches se nommaient *tougan*; je crois que c'est aussi une flèche de ce genre que M. de Hammer nomme *Touïn*, Hist. des Ilkhans, t. II, p. 108, et avec laquelle Ghazan fit d'un seul coup neuf blessures à un cerf. Elle avait trois pointes; au moment où l'animal, ramassé sur lui-même, venait de bondir, le trait atteignit les quatre pieds, égratigna la jambe, traversa le ventre, la poitrine, le cou, et se fixa dans la gorge.

[2]) Je crois, et la suite le prouve, qu'il faut suppléer ici la négative, ou bien supposer que le consentement de Sargis était un stratagème.

[3]) Les M-its T R portent [illegible] «il envoya pour être *divan* de Thagouthar;» sens ridicule et inadmissible; aussi ai-je lu, comme dans mon M-it, [illegible].

[4]) V. Géogr. de la Gé. p. 113.

pas taire les louanges de Dieu, venu dans le monde, et qui reprocha à Hérode son iniquité. Cet asyle de Jean-Baptiste était orné de riches trésors, plein d'un amas d'objets consacrés au culte, une demeure vraiment digne de lui, à ce que l'on rapporte. Informé de la richesse de l'ermitage d'Opiza, des précieuses images dont il était orné, des lampes nombreuses qui le décoraient, Thagouthar voulut le dépouiller, et chargea de ce pillage environ mille cavaliers. Ceux-ci prirent la route de la montagne menant à Cartzkhalni, mais ils n'échappèrent point au juge suprême; Dieu, en effet, ne perdit pas de vue tant de saints pères, brillant alors à Opiza de l'éclat merveilleux des thaumaturges, qui, malgré leur confiance dans le saint Précurseur, eussent été exterminés par les gen-
384 tils, ni le gosier infatigable à prêcher le Christ. Aussi, pour protéger son asyle, il envoya un brouillard obscur, qui s'opposa à la marche de ces pieds abominables. Arrivés au voisinage d'Opiza, ils s'arrêtèrent au pied du mont Dzégli, sur lequel est bâtie l'église de S. Georges, *entre* Opiza et Midznadzora [1]). Alors S. Jean-Baptiste, regardant en pitié sa demeure, comme l'immaculée Mère de Dieu le fit pour le couvent de Blaquernes, envoya dans le mont Ghado un vent violent, un ouragan de feu et de grêle, une pluie furieuse; des vagues bouillantes comme en pleine mer, une horrible crûe d'eau, formèrent un vaste courant, qui s'éleva jusqu'à la cîme du Dzégli, et dont on voit encore l'énorme ravin, s'avançant dans la direction de la rivière Chawchour. Ce torrent fondit sur les Thathars et emporta hommes et chevaux, à l'exception d'un seul individu. Celuici, comme le héraut à Job, alla annoncer à Thagouthar: «Cette maison de Dieu est la demeure de ses serviteurs, gardez-vous d'y aller.»

Comme Thagouthar se tenait au sommet du mont d'Arsian, on vint lui dire: «Il est arrivé une grosse armée des gens d'Abagha, qui s'est postée sur le mont d'Artan, et qui demain doit venir ici.» A cette nouvelle Thagouthar fit partir, à la pointe du jour, ses bagages et ses femmes, qu'il plaça en arrière, sur la forte montagne de Cars, sillonnée d'un côté par la route, et pour lui, avec ses troupes et ses gens de guerre, il franchit l'Arsian. En avant de lui, Sirmon ayant franchi la montagne de Qouel, les deux partis se rencontrèrent à l'entrée de Qouel même [2]). Sirmon, qui était un guerrier fameux, fit face à l'ennemi et fut imité par les gens de Thagouthar, guerriers non moins résolus: c'étaient Segzi, Djolaki, Abib-Khanoui [3]), Thelka-Démour [4]), qui soutinrent un combat très acharné. Après qu'il eut péri beaucoup de monde, des deux côtés, et que la mêlée eut duré longtemps, Thagouthar vaincu s'enfuit du côté des femmes, à l'entrée de Djnal, dans le Ghado. Sirmon s'étant attaché à sa poursuite, il fit bonne

[1]) Je supplée le mot souligné; autrement il faudrait traduire «à Opiza et à Midznadzora; ce dernier nom est évidemment d'origine arménienne et doit être la transcription de Միջնաձոր «la vallée du milieu.»

[2]) La position et les marches des deux armées ne concordent point avec les indications de la carte du Samtzkhé, No. 1, à la suite de la Géographie de la Géorgie, comme chacun peut s'en convaincre.

[3]) R, T, Abibkhanokhi; cf. p. 387, Abib-Akha.

[4]) V. p. 387, les variantes de ces noms.

contenance, se fiant dans la forte assiette des montagnes. On se battit de nouveau pendant deux jours, après quoi Thagouthar aux abois s'enfuit secrètement. De ses gens, les uns se retirèrent vers l'Adchara, les autres vers la vallée de Nigal, tellement impraticable pour les hommes, que celui qui a vu ces montagnes ne peut se figurer qu'ils y aient passé. Un homme, à plus forte raison un cheval, ne saurait s'y frayer une route, tant à cause des *aspérités* [1]) que de l'épaisseur des bois, des chkéri, des épines ou bourtsouméli et lacis, formés par le lierre et rendant impénétrables, même aux bêtes féroces, les lieux par où ils surent se glisser. Ce qu'il y eut de plus étonnant, ce fut qu'ils traversèrent un bois composé d'arbres nés sur une légère couche d'humus, qui recouvre des rochers. Lorsqu'ils y passèrent, l'humus sur lequel poussaient les arbres creva, comme une avalanche de neige, sous les pieds d'un millier d'hommes, avec leurs femmes, se
porta dans la vallée d'Adchara, engloba les chevaux et les hommes, et les fit tous dis- 385
paraître. Ce fut ainsi qu'ils périrent misérablement, et maintenant encore les Adchariens, en creusant en ce lieu, trouvent des ornements de femmes, en or et en argent. A travers l'Adchara et la vallée de Nigal [2]), ils pénétrèrent dans le Gouria, et vinrent à Kouthathis, auprès du roi David, qui les reçut avec joie et prépara à Thagouthar un vaste souper, composé de 500 boeufs bouillis, sans compter les porcs et les moutons. On employa, ce jour-là, à nourrir l'armée, 600 chevaux, 1500 boeufs, 2000 moutons, autant de porcs. Le tout fut présenté, le même jour, à Thagouthar, qui n'en fut pas moins étonné que ses gens, auxquels s'en fit la distribution. Quant au vin, on ne saurait le mesurer: on l'apporta par charriots et par grands vases, d'où on le versait. Le roi, qui était magnifique et non moins modeste qu'il connaissait parfaitement la vie, mais qui était avide de gloire, fit cette offrande à Thagouthar avec l'empressement d'un esclave.

De son côté la reine, fille du grand empereur Paléologue, souverain de Constantinople [3]), témoigna la même considération à l'épouse de Thagouthar; elles se traitaient

[1]) [illegible] et plus loin [illegible], ne me sont pas connus positivement: je me suis contenté de traduire par à-peu-près et par transcription.

[2]) Cf. sup. p. 559, n. 2, et p. 417 sqq., les campagnes d'Azat-Mosé dans le Samtzkhé, si intéressantes pour la géographie.

[3]) Wakhoucht, p. 72, nomme cet empereur Mikhaïl; en effet Lebeau, t. XVIII, p. 152, dit que Michel Paléologue donna au roi David, d'Ibérie, en 1267, une fille naturelle de sa femme; Ducange, Fam. Byzant. ne mentionne pas cette alliance.

Je ne sais quel rapport pourrait avoir ce fait avec deux autres, rapportés aussi dans l'ouvrage de Lebeau, ibid. p. 280. Là la Chronique de Trébisonde, par Michel Panarète, dit qu'en l'an 6790 (1282), au mois d'avril, David, roi d'Ibérie, vint assiéger Trébisonde, et s'en-alla sans avoir réussi, et plus loin, en 6792 (1284) Kyra Théodora Comnène, fille aînée de Kyr-Manuel, Grand-Comnène, s'enfuit soudainement d'auprès de Rousantana, d'Ibérie. J'ai vainement cherché à expliquer ces faits en 1835, lors de l'impression de ma traduction de la Chronique de Panarète; aujourd'hui, même avec les histoires géorgiennes, je ne puis encore m'en rendre compte complètement. Quant à la tentative sur Trébisonde, elle pourrait s'expliquer par l'inimitié ou la rivalité existant entre les deux maisons des Paléo-

réciproquement avec familiarité et confiance. David allait souvent faire visite au noïn et lui donnait des rendez-vous. Pendant que les choses se passaient ainsi, à-peine Sirmon victorieux fut-il de retour auprès d'Abagha, il vint du Khorasan un des gardiens des routes, annonçant «que le grand oulous de Thouran s'était mis en campagne, et que le grand qaen Barakha avait traversé le Djihon, avec une armée innombrable.» En effet, Barakha étant sorti à l'époque convenue [1]), on lui annonça la retraite de Thagouthar. A cette nouvelle, Abagha étonné mande ses vassaux et tous les Géorgiens. Malgré son affaiblissement, causé par la mort de son fils, le roi David partit à la tête de ses troupes et se dirigea vers le Khorasan. Etant venu à Her, on passa de là dans la plaine d'Amos, et les deux armées s'approchèrent. Le roi et les siens furent envoyés en avant, pour garantir les Thathars d'une attaque de Barakha et pour surveiller les mouvements de son oulous et de ses troupes. D'autres noïns marchèrent aussi à quatre ou cinq milles en avant, avec ordre d'examiner les avant-gardes envoyées aussi par Barakha et de rebrousser ensuite chemin. Ces gardès avancées, placées au loin, s'appelaient qaraouls, en langue thathare. Le roi et les qaraouls d'Abagha étant partis, après deux jours de marche, ils s'arrêtèrent et aperçurent, aux approches du matin, une grande poussière, qui s'élevait comme un nuage dans la plaine d'Amos. Reconnaissant qu'elle provenait de Barakha et de son monde, le roi et Sikadour firent leurs préparatifs. Ce dernier, qui redoutait
386 Abatha [2]), voulait faire retraite et dit au roi: «Nous ne sommes que des qaraouls et trop faibles contre une armée. Nos gens nous attendent, allons les prévenir de l'arrivée de l'ennemi. — Nous autres Géorgiens, répondit le roi, ce n'est pas notre usage de tourner le dos sans combattre, quand nous avons vu l'ennemi qui s'avance vers nous, dussions-nous périr.» A ces mots, les Thathars, étonnés et courroucés, invectivèrent contre le roi et dirent: «Tu ne sais ce que tu fais; nous avons ordre d'Abagha de ne pas combattre sans lui contre le grand-qaen; vous autres Géorgiens, vous êtes des ignorants, qui ne savez pas vous conduire;» et ils firent les plus vives instances et même des menaces de mauvais traitements, au nom d'Abagha, au roi et à ses gens, sans toutefois les persuader de faire retraite. Ils envoyèrent donc sur-le-champ un exprès au qaen,

logue et des Comnène. Mais quelle est cette Rousantana, d'Ibérie? On verra plus bas que le roi Dimitri Ier épousa vers 1277 une princesse de Trébisonde, de laquelle il eut trois fils et une fille; p. 393, 401. La fille de l'empereur de Trébisonde serait-elle cette Kyra Théodora? En effet, une princesse chrétienne devait être fort peu satisfaite de voir son mari épouser deux autres femmes, comme le fit le roi Dimitri. Dans ce cas Rousantana serait-elle une des épouses du monarque? Quoi qu'il en soit, Kyr Manuel, dont je viens de parler, fut le premier empereur de ce nom à Trébisonde, et régna de 1238 à 1263; Lebeau, Hist. du Bas-Emp. nouv. éd. t. XVIII, p. 281; t. XX, p. 507. V. plus bas, p. 393, n. et 417, n.

[1]) Au lieu de [illegible], mot inconnu, qui se voit dans mes deux M-its, je lis [illegible].

[2]) Abathaï, généralissime mongol, a été nommé p. 566, n 2 et p. 573; il sera mentionné plus bas, dans le récit.

avec ce message: «Voici que Barakha est arrivé avec une armée nombreuse, et nous voyons dans la plaine d'Amos une grande poussière, qui obscurcit tout. Suivant tes ordres nous voulions nous retirer et te rejoindre, mais les Géorgiens, qui n'entendent rien, refusent de nous suivre. Ce n'est pas, disent-ils, notre coutume, quand nos yeux ont vu l'ennemi, de battre en retraite. Si tu ne viens pas, ô qaen, prendre le commandement, il y va de notre vie: hâte-toi de nous secourir.» Apprenant du courrier l'arrivée de l'ennemi et le refus des qaraouls de se replier, Abagha étonné fit monter ses gens à cheval, partit à la hâte, et trouvant ses bataillons rangés, fit venir le roi. «Je connais, lui dit-il, la bravoure des Géorgiens; vous êtes indociles, comme de vrais démons. Si l'un de mes noïns avait agi de la sorte, je l'aurais tué; pour toi, je t'excuserai, parce que vous ne connaissez pas nos manoeuvres. Maintenant, prends la tête, avec tes soldats.»

Descendant alors de cheval, le roi fléchit le genou et dit: «Grand qaen, ce n'est pas la coutume du Géorgien de tourner le dos quand il a vu l'ennemi. Maintenant votre oeil bienheureux nous verra affronter la mort.» Après quoi le roi partit et prit son rang à l'avant-garde. Cependant le grand et brave noïn Abathan, commandant en généralissime, fut placé à la gauche [1]), avec le grand Sirmon; Sikadour, Tongha-Bougha-Djinilis, Arghoun-Agha et Ias-Bougha à la droite, et les autres noïns distribués entre les deux ailes. Barakha, de son côté, était en ordre de bataille. Il parut alors un certain Alinaq, centurion, d'un rang obscur, il est vrai, mais de haute taille, gros et robuste, d'une merveilleuse intrépidité, d'une beauté remarquable, d'une élégante tournure. Cet homme ayant demandé à Abathan-Noïn la permission de combattre au premier rang, quand 387
il le jugerait à propos, cela lui fut accordé. Pendant ce temps-là, les deux armées se trouvant très rapprochées l'une de l'autre, il s'engagea un grand et furieux combat. Notre Alinaq chargea le premier les ennemis, les enfonça, et avec tous ses camarades transperça les bataillons. Groupant alors son monde au cri d'Ahla, Ahla, il se retourna, et par une nouvelle trouée revint à son point de départ. Repartant une seconde fois et fendant la presse, il arriva de l'autre côté et poussa encore le cri d'Ahla, Ahla. Cependant les Géorgiens combattaient bravement: sous les yeux du qaen, le roi et ses troupes chargèrent les ennemis qui leur étaient opposés et les forcèrent à tourner le dos. Abathan-Noïn se comportait avec non moins de valeur. A la fin d'une lutte, on le vit enlever de la selle un homme tout armé, l'étendre sur le pommeau de la sienne et le garder sous sa main pendant toute la durée de l'action, comme l'aigle qui tient une perdrix. Sirmon fit aussi des exploits et mit en déroute tous ceux à qui il avait affaire. Quant à Barakha-Qaen, il attaqua la droite d'Abagha, où se trouvaient Sikadour, Tongha-Bougha-Djinilis [2]) et Arghoun-Agha; il les força à battre en retraite et les poursuivit jus-

[1]) On a vu, p. 339, que les Mongols mettaient leurs meilleures troupes à gauche.

[2]) Je réunis ces trois mots, ici et plus haut, parce que je crois que ce peut être le nom du même personnage que Bougha-Tchinkhsan, mentionné par Et. Orbél. p. 171, et dont l'histoire sera donnée plus bas par l'Annaliste.

qu'au lendemain. Abagha, de son côté, poursuivit l'autre aile, durant deux jours, et pendant ce long temps l'on ignorait ce qui était arrivé. Cependant Barakha, informé du massacre des siens, revint en arrière. Abagha ayant fait de même [1]), ils se rencontrèrent de nouveau et se mirent en bataille. Alors Abathan-Noïn, apercevant Barakha, prit une lance et marcha tout seul contre ses bataillons; aussitôt que ces troupes furent à portée, elles chargèrent, firent un affreux carnage et beaucoup de prisonniers; après quoi il revinrent victorieux dans leur ourdo.

Pendant qu'Abagha était dans le Khorasan, occupé à faire la guerre à Barakha [2]), Thagouthar, ci-dessus mentionné, envoya trois de ses généraux, avec leurs femmes et leurs bagages. C'étaient Segzi-Badour, Abib-Akha [3]), Tholak-Démour et un quatrième, nommé Djolak. Ceux-ci se mirent en marche, vinrent et s'arrêtèrent sur la montagne de Likh, qui est un rameau du Caucase, et en traversèrent la partie occidentale, dite Ghado. Là, à l'embranchement de Démoth, ils s'arrêtèrent en un lieu nommé Lomis-Thaw, d'où ils ravagèrent le Djawakheth jusqu'à Phanawar. Le corps des Thathars posté en cet endroit descendit dans la vallée d'Ecer, traversa le gué du Mtcouar, au-dessus d'Atsqour, et ayant pénétré dans le Djawakheth, rencontra un haras appartenant à Cakha Thorel, décoré du titre de chef des armuriers, et celui d'un certain Qouroumtchi, commandant
388 de 1000 cavaliers, ainsi que d'Araliqan, fils de Qouroumtchi. Ils les enlevèrent et revinrent à leur poste de Lomis-Thaw. A cette nouvelle Qouroumtchi ayant mandé Cakha, ils se mirent à leur poursuite. Pendant que les gens de Thagouthar avaient traversé le Mtcouar au confluent de la rivière de Gourcel [4]), les Géorgiens arrivèrent au bord du fleuve. Ces derniers et les Thathars étant nombreux, Thagouthar, qui n'avait qu'une poignée de gens, imagina un stratagème. Tholak-Démour, sans être aperçu, traversa le Mtcouar avec une trentaine d'hommes, tandis que les autres restèrent sur la rive opposée, puis ayant traversé la vallée, il gravit une colline, où il déploya la flamme d'un second drapeau, après quoi il s'élança en poussant de grands cris. Qouroumtchi-Badour, voyant des troupes en avant et en arrière, crut à une seconde armée, s'effraya et prit la fuite avec précipitation. Là périt une foule de braves hommes; les deux chefs de Cakhta succombèrent; Sâmdzimar [5]), ayant eu son cheval tué, s'enfuit à la nage et entra dans Atsqour; Qouroumtchi-Badour mourut de la main du chef des Thathars. Quant aux

[1]) Cela veut dire qu'Abagha s'était déjà replié vers les siens.

[2]) V. les détails de ces guerres dans l'ouvrage de C. d'Ohsson, t. III, p. 442, sqq., et pour les dates, suprà, p. 576, n. 1.

[3]) Sans doute les mêmes que Segzi, Abib-Akha, Thelka-Démour et Djolak, mentionnés p. 384; mais ici le premier nom est plus complet, le second plus exact; quant au troisième, je ne sais quelle orthographe préférer.

[4]) Je transcris ainsi, au lieu de *Gourcal*, parce que le titre de propriété qui dérive de ce nom est Gourcéle; v. p. 559, n. 1.

[5]) Ce nom de famille se retrouve ailleurs, p. 252, 269, sous la forme Samdziwar; cf. p. 57 n. 4.

autres, dans le désordre de la déroute, se trompant sur le chemin qui pouvait les sauver, ils se dirigèrent vers la montagne de Rougeth, dont la pente est presque impraticable, du côté du village de Čwiricé-Tsmida. Les vainqueurs partirent alors et se rendirent près de Thagouthar, frère du qaen, qui, devenu plus audacieux, descendit dans le Karthli et fit le dégât de tous côtés.

Cependant Abagha-Qaen pria le roi David, fils de Rousoudan, de ne plus assister ni accueillir Thagouthar, et lui fit les plus belles promesses; car ses soupçons de la trahison de ce noïn avaient été confirmés par les révélations de ses vassaux. Cédant au voeu d'Abagha, à l'insu de Thagouthar [1]), le roi ferma les chemins de façon à ne pas laisser passer un seul cavalier, et Thagouthar ne se douta de rien. Sachant donc que le roi lui retirait son assistance, Abagha envoya son général Sirmon-Badour et quelques autres noïns, avec une armée considérable; ils entrèrent dans le Thrialeth et mandèrent le roi et ses gens. David [2]), alors malade, envoya ses capitaines à Sirmon, qui vint dans le Karthli. A la nouvelle de l'arrivée du noïn, Thagouthar rangea ses gens en bataille; il s'engagea un rude combat, où beaucoup de monde périt des deux côtés, et la nuit qui survint les sépara. Au point du jour les armées reprirent leurs rangs, en face l'une de l'autre. Il y eut un rude engagement, dans lequel les troupes royales occupèrent l'avant-garde. Quand on en fut venu à la mêlée, l'armée de Thagouthar s'enfuit, se dispersa, tomba sous le fer et disparut. Thagouthar étant resté sur le champ de bataille, son jeune fils, réduit au désespoir, se présenta à Sirmon et le conjura, lui et son fils, de lui ménager une entrevue avec Abagha. Sirmon, tout en y consentant, le garda pri- 389
sonnier, emmena sa femme captive, le dépouilla de ses richesses, de ses bagages, de ses bestiaux et haras, et vint auprès du qaen, conduisant Thagouthar et son fils. Abagha ne leur fit aucun mal, parce que c'était, ainsi qu'il a été dit plus haut, un homme clément et facile à pardonner. Ils les envoya au pays d'Iraq, avec une douzaine d'hommes [3]), lui et son fils; leur donna abondance de vivres et de vêtements, des faucons, des vautours, des éperviers, leur assigna un état de maison suffisant et des gardiens, destinés à les retenir dans ses domaines. Il vécut ainsi paisiblement et termina ses jours [4]). Quant au roi David, Abagha lui envoya de nombreux présents et cadeaux et lui donna dans le Karthli, outre plusieurs villages, Aténi et les territoires qui en dépendent.

[1]) Je ne suis pas sûr d'avoir bien ponctué ce passage. Est-ce David qui se méfiait de Thégouthar et se détacha de lui, sans l'en prévenir; ou bien est-ce Abagha qui soupçonnait David, et qui, à l'insu de Thégouthar, était instruit de ses menées par les serviteurs du prince mongol? On va voir, p. 390, qu'Abagha n'avait pas grande foi au roi David.

[2]) Fils de Giorgi-Lacha.

[3]) Une douzaine *de mille?*

[4]) Ce n'est donc pas ce même prince que l'on verra, p. 398, succéder à Abagha, sous le nom musulman d'Ahmed; cf. sup. p. 576, n. 1.

Après cela le qaen s'en-alla à Siba, en compagnie du roi David, qui y passa l'hiver. Au retour du printemps, ils partirent, mais durant la route le roi fut atteint d'un mal de ventre. Les médecins n'ayant pu le soulager, il s'adressa à l'image de Marto-Mqoph, et la baisa suivant son habitude. En effet, précédemment il avait souffert du mal de ventre, et après être resté comme mort, sans pouvoir parler, il avait été rappelé à la vie par l'image du Verbe incarné [1]; mais cette fois, comme il avait négligé le service du Seigneur, et commencé à détruire et abaisser [2]) les églises, il n'en éprouva aucun adoucissement: Dieu ayant retiré de lui sa main, il perdit par une mort prématurée son fils aîné Giorgi, doué d'une beauté remarquable, et mourut lui-même en ce temps [3]), du regret de son fils. Il avait un autre enfant, d'heureuse mémoire, non moins brave que bon, qui lui succéda sur le trône. Le roi David ayant fermé les yeux, on le porta à Mtzkhétha, où il fut déposé dans la sépulture royale. On dit encore qu'il fut empoisonné par son épouse Esoukan, qui lui administra un breuvage mortel, pour venger l'évêque d'Oudjarmo, Basili; le roi, en effet, avait fait périr ce dernier, parce qu'il entretenait avec la reine un commerce réprouvé et ne respectait point la couche de son maître. Il l'avait, à cause de cela, dépouillé de la robe de moine, privé du commandement, pour ce méfait, et ensuite de la vie [4]). La mort du roi David causa au peuple géorgien une inconsolable affliction; on le pleura, ainsi qu'il convenait; de riches présents furent distribués aux églises et aux pauvres, à son intention. Toutefois les mtha-

[1]) Cf. p. 381.

[2]) Au lieu de [illegible], je crois qu'il faudrait lire [illegible], « et à supprimer, » p. e. les revenus, les donations, les agapes, etc. v. p. 574, n. 1.

[3]) En 1269—489; Wakhoucht, p. 73. En 1271, suivant Tchamitch, t. III, p. 263. Comme l'historien géorgien lui attribue 25 ans de règne, il faut donc remonter jusqu'en 1244 pour trouver son avénement: c'est précisément l'époque où il put être tiré de sa prison à Césarée, et reconnu roi par les Mongols, mais il ne fut confirmé qu'après l'avénement de Gaïouk, en 1246; v. p. 355, 359, et n. M. S.-Martin, t. II, p. 296, semble croire que la mort de David et l'avénement de son fils aient eu lieu dans la même année 1272; mais la manière dont s'exprime St. Orbélian, p. 160, fait croire le contraire. « Tarsaïdj, dit cet auteur, avec beaucoup d'efforts et de zèle, fit asseoir Dimitri sur le trône de son père. » Ces efforts zélés supposent une résistance et un laps de temps, qui ne permettent pas de croire à un avénement immédiat. Là même le savant français nomme, d'après Klaproth, le père de Dimitri *David-Soslan*. Il est évident que Klaproth a pris cela dans la Краткая исторія о Грузіи, du tsar. David, p. 75, qui surnomme encore ce prince *Saïn*; aucune autorité géorgienne connue ne lui attribue ces deux noms.

Malakia Abégha, plus positif, dit que David, roi de Géorgie, mourut la même année, et « Je crois, ajoute-t-il, le même mois, » que Héthoum Ier, roi arménien de Cilicie. Or ce dernier, d'après un mémento qui semble rigoureusement exact, mourut le mardi, 28 octobre 619 = 1270; v. Rapports sur mon Voyage, 3e Rapp. p. 27: ce fait me paraît donc acquis à la science.

« Dans ce temps-là, dit une note de mon manuscrit, vinrent de la Se. Montagne, Giorgi, Ephrem et Théophilé. » Je ne connais pas ces personnages.

[4]) Cf. p. 378.

wars étaient très affligés, à cause du jeune âge du roi Dimitri, qui ne lui permettait pas de régner. En conséquence, un grand nombre s'en étaient allés, pour servir le qaen, et sans que le roi David lui-même, par crainte d'Abagha, osât retenir les éristhaws.

Dans ce temps-là Aghalar, ci-dessus mentionné[1], et Cakhaber, éristhaw de Radcha, s'étant concertés pour secouer le joug du fils de Rousoudan, passèrent auprès d'Abagha. Ils s'abouchèrent avec Aliqan-Badour, qui résidait dans les montagnes du Djawa- 390
kheth, et celui-ci en informa le monarque, qui leur fit de grandes promesses. Aghalar partit donc, ainsi que Cakhaber, issu d'une semence mauvaise, suivant l'expression du Livre des rois, parlant de Baghouach[2] et de sa famille. Quand ils arrivèrent près du qaen, celui-ci les accueillit, manda Sirmon et lui dit: « Non content de se révolter sans cesse, le roi David reçoit tous ceux qui nous trahissent, comme Thagouthar et maintenant Ialkhour; malgré les grands présents et les honneurs que je lui ai accordés à l'occasion du premier, il donne asyle à ce nouveau traître: il faut que nous nous en vengions. » A ces mots Cakhaber s'avança et dit: « Si le qaen veut punir le roi David, je suis venu dans cette intention. Connaissant les routes par où il faut passer, je conduirai l'armée, et j'espère prendre le roi. Aghalar n'est pas moins au fait des routes et des ressources du pays. » Abagha commanda alors à Sirmon, à Aliqan, à Taïtcho et à Abtchi, de faire la guerre au roi. Ayant rassemblé une armée, forte de trois myriades, ils traversèrent le Thrialeth, franchirent le mont Likh et fondirent sur le roi, qui était alors au bain, à Kouthathis. A-peine eut-il le temps de monter à cheval et de s'enfuir, couvert seulement d'une robe. Cependant les Thathars pillèrent les églises, tuèrent ou firent captifs un grand nombre de chrétiens et revinrent sans aucune perte auprès d'Abagha. Quant au roi, sauvé de ce danger par un miracle du ciel, il ne put les combattre ni s'opposer à leur prompt retour.

Deux ans après[3], Sirmon et Aliqan[4] revinrent encore avec ordre d'Abagha, de s'emparer du roi. Cakhaber avait épié l'occasion, et le roi ne pensait plus que les Thathars reparussent. Aussitôt qu'ils entrèrent dans le pays, David se retira et les laissa faire le dégât; mais les Thathars, informés qu'il rassemblait du monde et allait marcher contre eux, s'enfuirent le même jour, avec leurs prisonniers et leur butin.

[1]) Il n'en a pas point été question jusqu'ici.

[2]) V. sur ce passage, une note, p. 205. Evidemment l'Annaliste a en vue un livre aujourd'hui perdu, qui pouvait se nommer ou était réellement intitulé [illegible].

[3]) En adoptant pour la mort de David fils de Lacha la date donnée ci-dessus, 1269, l'entreprise contre l'autre David et la révolte de Ialkhour auraient eu lieu en 1270, et celle qui va être racontée, en 1272. L'Annaliste dit ici « la troisième année après, » c'est donc l'équivalent de ma traduction, comme lorsqu'on dit [illegible] « la seconde année, l'année suivante, le jour suivant; » en russe, во второй день.

[4]) Ici ce nom est écrit Aliqad, plus haut Aliqa. C'est le même qu'Alinakh, mentionné par Et. Orbélian, p. 162.

Dans ce temps-là Sadoun Mancaberdel était devenu le premier des mthawars; Abagha l'avait attaché à sa personne et chargé de surveiller les affaires de la Géorgie. Il lui avait aussi confié la fille de son patron, l'atabeg Awag, et celle-ci l'avait nommé son chambellan. Alors les thawads géorgiens menèrent à l'ourdo le prince royal Dimitri et se réunirent auprès d'Iwané, fils de Chanché, chef des mandators, qui les accompagna dans ce voyage. Ayant présenté Dimitri au qaen, ils s'efforcèrent de le faire nommer roi. Aussitôt qu'il vit le jeune prince, Abagha l'accueillit bien et lui témoigna de l'amitié, car il était beau et intéressant; il lui donna tout son royaume, à l'exception des domaines de Sargis Djaqel, et le fit escorter par Sadoun, que le roi créa atabek. En arrivant à
391 Tiflis, on le plaça sur le trône de ses pères [1]. La cérémonie du sacre fut faite par le catholicos, par les évêques et par tous les mthawars géorgiens, du Héreth, du Cakheth, du Somkheth, du Karthli, du Djawakheth et du Tao, réunis à cet effet. On remercia Dieu, avec des transports d'allégresse, on fit des largesses aux pauvres, aux orphelins, aux malheureux, afin d'attirer sur le nouveau roi la prospérité, et pour qu'il gouvernât sagement la Géorgie.

64e roi du Karthli [2], Dimitri II, fils du roi David V et de Gouantza, Bagratide (règne 17 ans, 1273—1289). [3]

Dans ce temps-là Abagha commença à guerroyer contre Bondokhdar [4] gouverneur d'Egypte, sultan de Misr. Il fit partir une armée considérable, sous le commandement

[1]) En 1272—492, Wakhoucht, p. 73. Le Karthli avait été 3 ans et demi sans roi.

[2]) Ici commence à paraître le nom du Karthli, par opposition à l'Iméreth, où régnait David, fils de Rousoudan. — Ce qui prouve bien que le M-it T n'est lui-même qu'une copie d'un plus ancien, c'est qu'ici il nomme « Dimitri II, *soixante-troisième* roi de Karthli », bien qu'il ait omis un bon nombre des rubriques précédentes. Ainsi le copiste avait sous les yeux, ou un autre exemplaire, ou une liste des rois rédigée d'après un système non encore définitif.

[3]) C'est ce prince que le Géorgiens surnomment Thaw-Dadébouli, le Décapité, ou, dans un sens plus élevé, le Dévoué.

[4]) Phoundouqadar, suivant la transcription géorgienne, en arménien Phendoukhtar, surnommé Bibars ou Beibars, i. e. le bei-panthère. Ce prince, meurtrier et successeur de Kotouz (25 octobre 1260), était un Mameluk, échappé au massacre de Bagdad, qui réussit à se faire reconnaître sultan d'Egypte. Son vrai nom est Malek-Daher-Bibars; il avait d'abord été esclave du Mameluk Idéfrin Bondocdar, de qui il prit le nom. Dès l'année 1266, il fit une guerre acharnée à Héthoum, roi de Cilicie, allié des Tartares, et dévasta une bonne partie de son royaume. Léon, successeur d'Héthoum, n'eut pas moins à souffrir de la part des Egyptiens, mais il fit bonne résistance et fut soutenu par les Mongols. En 1276, une nouvelle levée de boucliers de ce prince força Abagha d'entrer en campagne. Abagha fit partir ses troupes sous la conduite de son frère Gharou Mangou-Démour et de Kennech, qui rétablirent dans cette partie de l'Asie la supériorité des armes mongoles, et marchèrent ensuite contre Bondokhdar. Les géné-

d'un certain Thonda, de la famille des Saldoukh-Badour, gouverneur de Gartha, qui dut s'acheminer par la route allant de Grèce en Syrie. Il y avait alors en Grèce un sultan, nommé Pharwana; car le grand sultan seldjoukide Gaïath-ed-Din étant mort précédemment, Pharman, son esclave, s'était emparé du sultanat et avait épousé la femme de Gaïath-ed-Din, fille de Rousoudan, nommée Gourdji-Khathoun [1]) : ce Pharwana possédait le Pont, l'Asie et la Cappadoce. Abagha lui ordonna d'assister ses troupes, qui se mirent en marche, arrivèrent près de lui et campèrent à Ewkhaït, qui est le pays d'Asourastan. Ayant appris l'arrivée des Thathars, Bondokhdar marcha contre eux, avec les forces de l'Egypte, et les attaqua au point du jour. Il y eut un rude combat, où les Géorgiens étonnèrent les Thathars par leur valeur, On vit un de ces derniers, non des plus illustres, nommé Morghoul, se jeter seul sur les bataillons arabes et les traverser;

raux Thoudan et Thokhoun ou Tokous, quoique prévenus par Léon de l'arrivée des Egyptiens, se laissèrent tromper par un certain Berwanah, qui favorisait sous main les vues du sultan; ils furent surpris dans l'ivresse et perdirent beaucoup de leurs officiers, entre autres Thoudan et Thokhoun, dans la plaine d'Aplestan, ou Albestan, du côté de Sébaste: 3000 Géorgiens, qui refusaient de prendre la fuite, furent la plupart massacrés. Cela eut lieu le 16 avril 1277; Abulf. Ann. mosl. t. V, p. 57; Gesch. d. Ilkhane, p. 295; Makrizi, Hist. des Mameluks, trad. par Et. Quatremère, livr. II, p. 141: la bataille eut lieu dans la plaine d'Houwaïn, province d'Ablestin. Berwanah paya sa perfidie de sa vie, et fut mis à mort à la suite d'un festin, par ordre d'Abagha; Tchamitch, t. III, p. 280; Abulfaradj, Chr. ar. p. 358. Ce Berwanah, qui n'est pas autrement désigné, me paraît être le Pharman de l'auteur géorgien, de qui il va être parlé. En 1280, Mangou-Démour manda près de lui les troupes arméniennes et les Géorgiens, commandés par leur roi Démétrius. Malgré la force de son armée, qui se montait à 100,000 hommes, il fut encore battu par Malek-al-Mansour Qélaoun, dit Alfi, et que les Arméniens nomment Alfi-Bondocdar. Il perdit, près de Hémèse, 30,000 combattants; les Arméniens et les Géorgiens firent des prodiges de valeur. Après cela les Mongols durent revenir dans leur principal campement, pour appaiser la révolte de Barakha et de Thagouthar (v. sup. p. 576 et n.). Suivant M. S.-Martin, t. II, p. 294, sq., ce fut durant l'hiver de 1280 que Kongourtaï, frère d'Abagha, fit une première campagne en Syrie, qui se borna à ravager les environs d'Alep. Dans l'automne 1281, Mangou-Timour, avec un grand nombre de Géorgiens et d'Arméniens, livra bataille entre Emesse et Hamah. Il fut vaincu, le 30 octobre; l'aile droite seule, où étaient 5000 Géorgiens et les Oïrats, fut victorieuse, le reste s'enfuit. Mangou-Démour mourut peu après cet échec, soit de chagrin, soit par le poison: ibid. p. 61, 396. V. encore sur Perwaneh, de Hammer Hist. de l'emp. ottom., trad. fr t. I, p. 47; Gesch. d. Ilchane, t. I, p. 295, 299; ibid. p. 312, la bataille de Hems eut lieu le 30 octobre 1281; d'après Makrizi, ce fut le 14 du mois de redjeb 679 (comm. le 3 mai) 1280: donc le 10 novembre de cette année, si je ne me trompe. V. Hist. des Mameluks, trad. de Et. Quatremère, t. II, p-tie I, p. 35.

[1]) Il épousa non pas la fille, mais la *petite-fille* de Rousoudan, i. e. la fille de Gaïath-ed-Din Kaï-Kosrou II et de Thamar (v. p. 588, n. 2), si l'on s'en rapporte ici au témoignage de C. d'Ohsson, Hist. des Mong. t. IV, p. 486. Nowaïri dit positivement que la femme de Perwanah, Gourdji-Khathoun, était fille de Gaïath-ed-Din et de la reine des Géorgiens; Makrizi, Hist. des Mameluks, trad. par Et. Quatremère, t. I, p-tie II, p. 141, n 175.

mais comme il revenait sur ses pas, quelqu'un des fantassins [1]) coupa la jambe droite de derrière, de son cheval, au-dessus du poil du pâturon. Ce qu'il y eut d'étonnant, ce fut que les troupes d'Abagha ayant été mis en fuite et taillées en pièces, ce Morghoul marcha trois jours et trois nuits avec son cheval mutilé, qui mourut ensuite.

Informé du massacre de ses troupes et principalement des Géorgiens, Abagha en fut très affligé. On imputa à Pharwana [2]), sultan de Grèce, l'arrivée de l'armée égyptienne, comme si elle eût été attirée par ses avis, et on l'arrêta. Bien qu'Abagha ne voulût pas

[1]) ქვეშევრდომი, propr. un sujet, un subordonné; mais ne voyant pas à cela de sens raisonnable, je traduis comme s'il y avait ქვეითი.

[2]) Wakhoucht, p. 73, le nomme Pharsman, et mes deux manuscrits portent en certains endroits Pharman. La leçon de Wakhoucht n'est pas fondée, mais celle des autres manuscrits est presque aussi admissible, quoique moins analogue à la forme arabe, que celle que j'ai conservée; car en géorgien le *m* et le double *w* se remplacent réciproquement dans la prononciation, comme dans le mot chamkhal, chewkhal, en russe шевкалъ. Abou-l-Féda, Ann. moslem. t. V, p. 41, dit que Barwanah est un mot persan, répondant à l'arabe Hedjib, chambellan. Le vrai nom du personnage dont il s'agit était Moïn-ed-Din Soliman. En l'année 1262, Houlagou lui avait confié le gouvernement du pays de Roum (Hist. des Ilkhans, t. I, p. 228. M de Hammer l'appelle Moïneddin Perwane). En 1267, il s'était entendu avec les Thathars pour faire périr Rokn-ed-Din Qilidj-Arslan, fils de Gaïath-ed-Din Kaï-Khosrou II, et lui avait substitué son jeune fils, âgé de quatre ans (de 14 ans, suivant l'Hist. des Ilkhans, t. I, p. 264). Dès-lors il était devenu presque sultan, et les Thathars lui avaient confié le commandement de leurs troupes, dans cette partie de l'Asie; mais il les trahit, en ne les assistant pas dans un premier combat, où ils furent vaincus, près d'Ablestan, et Bibars, à qui il avait promis de le joindre, mais sans tenir sa parole, eut l'avantage; Abulf. a. 1267, 1276. Perwaneh est mentionné par C. D'Ohsson; suivant cet auteur, il fit avec les Mongols, en 1271, une campagne en Syrie, où il reçut des présents de Bibars, et l'informa, en 1274, que les Thathars allaient assiéger Biret; Hist. des Mong. t III, p. 459, 474, 476.

C'était lui qui avait procuré au sultan Rokn-ed-Din la supériorité sur son frère Ezz-ed-Din et la faveur d'Alindjakh, chef des Mongols dans ces contrées; il s'était bientôt emparé de l'autorité et avait accusé son maître de projets de révolte, ensorte qu'il s'était fait autoriser à le tuer, et l'avait étranglé à la suite d'un banquet, en 1267, ou en 1268, d'après l'Hist. des Ilkhans, t. I, p. 295; après cela il commanda sous le nom de son fils, Gaïath-ed-Din Kaï-Khosrou III. Sa mère, son fils et un de ses neveux furent pris par les Mameluks après la bataille d'Ablestan; sa femme Gourdji-Khathoun, fille de Gaïath-ed-Din et d'une princesse de Géorgie, périrent peu après. Toutes ses richesses avaient été pillées à Césarée, par les troupes syriennes; mais comme il voulut temporiser, afin de tromper et Bibars, qui l'appelait dans son parti, et Abagha, qui arrivait, celui-ci, en rentrant dans ses quartiers d'été, après la campagne de 1278, le fit arrêter et mettre à mort, à Alatac, le 2 juillet de cette année; ibid. p. 478, sq., 483, 486, sq., 498, sq. De Hammer, loc. cit., fait entendre que Perwaneh avait épousé la femme de Rokn-eddin; le même, dans l'Hist. des Ilkhans; t. I, p. 299, fixe sa mort, au 23 juillet 1278. Makrizi dit qu'il fut mis à mort, par ordre d'Abagha, au mois de safar de l'an 676 — (comm. 4 juin) 1277; or le mois de safar étant le second de l'année musulmane, il en résulte que la mort de Perwanah dut avoir lieu en juillet ou au commencement d'août de la même année; Hist. des mameluks, trad. par Et. Quatremère, t I, p-tie II, p. 161.

le faire périr, les noïns lui arrachèrent la vie, s'emparèrent de ses trésors et mirent en Grèce le grand noïn Erindj, homme distingué, de la famille des premiers qaens, et descendant d'Onkhan [1]). Tout en lui confiant le commandement de la Grèce, on lui retira Atsqour, dans le Samtzkhé, que Pharwana possédait du chef de sa femme [2]), et qui fut donné à Sargis Djaqel, ainsi qu'à son fils Béka. [3])

Quand le roi Dimitri fut devenu grand, il commença à diriger sagement les affaires. 392
C'était un homme de forte taille, de bonne mine, d'un extérieur gracieux, blond [4]) de cheveux et de barbe, joli, ayant les yeux châtain-foncé et le dos plat, habile dans les exercices militaires, cavalier parfait et archer de premier ordre; il était généreux, clément, modeste, compâtissant pour les pauvres, pour les veuves et les infortunés, plus qu'aucun descendant des rois, plus qu'homme qui ait jamais existé. Il avait l'habitude de se lever la nuit et d'aller par la ville, bien pourvu d'argent; là il visitait les pauvres, les malheureux, les orphelins, auxquels, de sa propre main, il distribuait l'aumône à tous. Comme on connaissait son humeur charitable, les pauvres allaient la nuit dans les rues, pour se présenter à sa rencontre. Outre cela, il était exact aux jeûnes, priait longtemps, la nuit, s'agenouillait avec tant de ferveur, qu'il faisait jusqu'à terre 1500 génuflexions: il vivait donc comme un véritable anachorète.

Il était pourtant sous la direction de Sadoun, que le qaen avait en grande considération, qui administrait au nom du roi Thélaw [5]), Bélakan et bien d'autres territoires, et gouvernait très sagement les affaires de la Géorgie. De son temps, en effet, on n'éprouva ni aggression ni violence de la part des Thathars, des grands noïns ni des envoyés du qaen, de sorte que la Géorgie s'enrichit et se restaura. Le roi commença à aller à Siba et à réparer les maux causés par les dévastations. Il construisit également, dans son palais d'Isanni, un monastère, pour servir de résidence à N.-D. de Métekh, il l'orna et le pourvut richement, lui assigna des villages et des vignobles, fournit à la nourriture et au vêtement des moines, et après avoir tout organisé convenablement, se rendit à l'ourdo. Pendant que le roi y était, on exigea de lui des sommes énormes, par le conseil de Sadoun, qui lui dit: « Si tu me donnes Dmanis, je remettrai l'argent, moi-même, au qaen; » de sorte que le roi, malgré qu'il en eût, lui céda Dmanis et ses dépendances. Sadoun n'en devint que plus puissant. Toutefois il fit du bien aux monastères

[1]) Il me paraît qu'il s'agit ici du prince mentionné p 352, et qui était beau-père de Tchingiz-Khan.

[2]) Cf. p. 588, n. 2, et p. 502.

[3]) Quoique mes manuscrits portent [illegible], Berka, j'ai cru devoir faire ici une correction, parce que nulle part on ne lit un pareil nom donné au fils de Sargis.

[4]) [illegible], dans le Cant. des Cant. c. V, v. 10, répond au grec λευκὸς, mais je ne puis croire que le roi Dimitri ait été un albinos. Il était fils de David et de Gouantza, originaire d'Iméreth, où la couleur blonde des cheveux est plus fréquente qu'en Karthli, mais ne va jamais jusqu'au blond-filasse. Cependant Soulkhan-Saba explique ce mot par [illegible] « d'une beauté excellente. »

[5]) C'est ici la première mention historique de la ville de Thélaw.

et aux pauvres: tant qu'il vécut, il paya le *qalan* et le *mâl* [1]) pour les 12 monastères de Garesdja, affranchit cette contrée et servit Dimitri. Il avait un grand nombre de soldats, beaucoup d'or et d'argent, des chevaux et du bétail sans nombre: c'était un homme sachant jouir de la vie, doué de sagesse et d'un sens juste. Il avait *le titre* [2]) *de* grand sahib-divan d'Awag, et s'était marié à Khochak, fille de l'atabek. Son élévation, commencée sous Houlagou, s'était accrûe sous Abagha, dont tous les états étaient sous sa dépendance; chacun lui obéissait; outre les terres qu'il avait achetées, les rois lui avaient donné Cars, où il résidait, et quant à ses territoires, il les avait enlevés par ruse aux
393 commandants d'Akhal-Tzikhé, et avait pris pour femme la fille du maître de ce pays [3]). Le qaen lui confiait toutes les troupes géorgiennes, mais les seigneurs de cour, du Karthli, du Somkheth, du Héreth et du Cakheth, restaient auprès du roi.

Dans le même temps aussi devinrent puissants le spasalar du Samtzkhé, Sargis Djaqel, chef des armuriers, et son fils Béka, tous deux maîtres du Samtzkhé. Ayant raconté plus haut les actions de Sargis, parlons maintenant de Béka. C'était un homme de forte taille, de bonne mine, châtain-foncé des cheveux et de la barbe, joli, ayant le dos et la poitrine parfaits, robuste, brave guerrier sur le champ de bataille, solide cavalier, adroit tireur à la chasse, prudent dans ses plans, faisant du bien aux peuples, construisant des églises et des monastères, honorant les serviteurs de Dieu, aimant tellement à prier, qu'il n'y manquait jamais le matin, à midi et le soir, suivant les indications du Typicon: aussi Dieu l'honora et lui donna une épouse semblable à lui pour la prière, pour l'abstinence et la charité envers les pauvres, aimant à honorer les monastères et les images, à nourrir les orphelins et les indigents [4]). Béka fut alors maître du pays entre Tasis-Car et Carnoükalak, du Samtzkhé, de l'Adchara, du Chawcheth, du Clardjeth, de la plus grande partie du Tao, de Wachlowan, de Nigalis-Khew, d'Artanoudj, des 12 hermitages, de Cola, de Carniphola, des deux Artan et de beaucoup de villages dans le Djawakheth. Leur puissance s'accroissait ainsi chaque jour; tout en servant Abagha, ils restaient soumis au roi Quant au roi Dimitri, il faisait des progrès dans le service de Dieu et dans la charité, et le qaen l'honorait de plus en plus. Malgré son jeune âge,

[1]) Deux sortes d'impôts, dont je ne puis préciser l'espèce, car ces mots sont étrangers. Le premier paraît souvent dans l'histoire des Mongols, avec le sens d'*impôt*: il est fréquemment employé, dans un sens analogue à celui-là, par Malakia-Abégha, et semble avoir quelque relation avec le mongol *khoulousou*, «louage, paiement, intérêts (commun. par M. Schiefner); «*mâl* signifie proprement en mongol, *bétail*, en persan, richesse.

[2]) Notre auteur dit: «il avait le grand Sahib-Divan,» et Wakhoucht, p. 73, répète les mêmes termes «il avait le Sab-Divan;» mais comme Sadoun s'était marié à la veuve du personnage revêtu de ce titre, il est probable que le titre même lui avait été conféré; v. p. 382, 390: en tout cas, ici, il est donné comme sahib-divan spécial de la maison ou des anciens domaines d'Awag.

[3]) Ce ne peut être qu'une fille de Sargis-Djaqel, dont l'histoire ne donne pas le nom.

[4]) Elle se nommait Wakhakh; infr. p. 417.

on se résolut à envoyer un homme dans le Pont, auprès de Comnène, empereur de Grèce, descendant du grand Constantin, et l'on fit venir, en grand et somptueux appareil, la fille de ce Comnène, souverain de Trébisonde. La noce fut célébrée comme il convenait à un roi [1]). Peu de temps après, la reine devint enceinte, et mit au monde un fils, nommé David, qui par la suite fut roi de Karthli.

Dans ce temps-là le même Arghoun qui avait fait le dénombrement de tous les états des qaens revint, pour examiner de nouveau quelle était la prospérité ou le mauvais état du pays; après nouveau recensement, il s'aperçut que les désastres l'emportaient dans la balance, et spécialement dans le Héreth et dans le Cakheth, et que les plaines de Cambedch avaient beaucoup souffert des Thathars, lors de l'expédition du grand qaen 394
Berka. Pendant que cet Arghoun-Ardi était à Tiflis, il demanda au roi sa soeur unique Thamar: «Le roi ton père, d'heureuse mémoire, lui dit-il, m'avait donné sa fille et ta soeur pour être ma bru et l'épouse de mon fils: mais cela ne put se faire alors. Maintenant daigne approuver ma prière et l'union de mon fils avec ta soeur.» Ces paroles causèrent au roi un chagrin que manifesta la violente contraction de ses traits. Il eut beau chercher un expédient au fond de son coeur ulcéré; car il voyait avec horreur cette union de sa soeur, professant la foi chrétienne, avec un infidèle: pourtant, il n'y avait pas de ressource, son père y ayant consenti. Ainsi la princesse fut donnée au fils d'Arghoun et le mariage célébré; après quoi Arghoun alla à l'ourdo et laissa son fils auprès du roi. A cette époque la reine, après une seconde grossesse, mit au monde un fils, qui fut nommé Wakhtang [2]). Le pays situé au-delà du mont Likh fut également pacifié, grâce [3]) au roi David, le premier des hommes, pour la bonté et la sagesse, le plus

[1]) En 1277—497, suivant Wakhoucht, p. 73. Admettons que cette date soit exacte, bien qu'on ne sache d'où elle est prise. Dimitri était né en 1256, suivant Wakhoucht; cf. sup. p. 554, n. 2, et d'après mon calcul, au plus tôt en 1261: il aurait donc eu 16 ou 21 ans. Comme la Chronique de Trébisonde indique, pour les années 1238 — 1263, Manuel premier, et pour 1266 — 1280 le règne de Kyr Georges Grand-Comnène, il paraît que c'est la fille de l'un de ces deux princes, et probablement du second, qui épousa Dimitri. La liste généalogique des Comnène de Trébisonde, dans les Familiae Byzantinae de Ducange, ne parle pas de cette alliance, mais cela n'infirme en rien le témoignage de l'auteur géorgien; car la liste dont je parle ne pouvait être que très incomplète avant la publication de la Chronique de Trébisonde, imprimée pour la première fois en 1832, par M. Tafel, à la suite des Opuscules d'Eustathe. Il est facile de comparer la série des souverains de Trébisonde, telle que je l'ai établie, d'après l'ouvrage de Panarète, Hist. du Bas-Emp. t. XX, p. 505, à celle de Ducange. Il y a de très grandes différences dans le nombre, les noms et l'ordre des princes, et il semble que Panarète, par sa spécialité, mérite toute espèce de confiance. Cf. sup. p. 579, n. 2, et p. 417 de notre historien.

[2]) Suivant Wakhoucht, en 1278 — 498, conséquemment à ce qui a été dit plus haut sur la date du mariage.

[3]) Je traduis comme si le verbe [illegible] était le même que [illegible], de [illegible] «arranger, ou mettre en ordre.» C'est ainsi qu'on le voit dans ce passage de Wakhoucht, p. 141: [illegible] «Il (Chah-Nawaz) organisa le Karthli et le Cakheth.»

grand des rois, pour la générosité, la modestie, l'hospitalité. Il jouissait d'une paix profonde. Cependant Cakhaber, éristhaw de Radcha, était dans le Karthli, où il possédait le territoire d'Aténi [1]), sans être considéré ni du roi ni du qaen, à cause de sa déloyauté envers ses maîtres [2]). Réduit par-là au désespoir, il pria le roi de lui pardonner et de lui rendre ses domaines. Le roi, qui était doux et clément, se laissa toucher, lui promit, eu égard à ses protestations solennelles, d'oublier ses premières fautes, pourvu qu'il ne manquât plus à la fidélité, et le réintégra dans ses domaines, en sorte qu'il rentra en possession du Radcha. Après y être resté quelque temps, il recommença à marcher sur les traces de ses père et aïeux; tel que le sanglier, qui revient à la fange et à ses ordures [3]), tel que le serpent qui vomit encore son venin, la déloyauté était chez lui en héritage. Trahissant le roi, au mépris des serments les plus redoutables, il envoya au chiliarque Ialiqa [4]), résidant dans les montagnes du Djawakheth et de Cola, un exprès, pour l'engager à attaquer de nouveau son maître, disant qu'il serait facile de mettre la main sur lui. Mais le Dieu des merveilles fit échouer son plan, comme celui d'Achitophel contre David; son message ayant été éventé, il reçut la mauvaise rétribution de sa malice, qui lui retomba sur le crâne. Arrêté par le roi, il eut d'abord les yeux brûlés, ensuite on lui coupa un pied et une main, et ses deux fils furent exilés à Constantinople. Pour lui, après avoir survécu quelque temps, il mourut et sortit de ce monde, et toute sa race fut détruite, anéantie par la mort.

Le qaen ayant alors résolu une expédition contre le Gilan, seul pays qui eût conservé son indépendance, qui ne lui obéît pas et ne lui payât pas le kharadj, y envoya une armée de Thathars et de Géorgiens, avec le roi. Sirmon-Badour [5]), chargé du commandement, partit et entra dans cette province, dont les habitants se réunirent et tinrent bon dans leurs fortes positions. C'est un pays bien défendu, d'un côté par des ro-
395 chers et des bois, où il n'y a que d'étroits passages; de l'autre, par la mer. A l'abri de ces fortifications, les Gilaniens se présentèrent en bataille et soutinrent un rude engagement. Comme ils lançaient une pluie de flèches, Sirmon descendit de cheval et s'assit, le dos tourné aux combattants; les soldats se mirent tous à pied. Quand les flèches s'épuisèrent, Sirmon sauta sur son coursier et chargea comme un tigre. Les Géorgiens aussi se précipitèrent bravement en avant et enfoncèrent les Gilaniens. Sîrmon eut deux

[1]) On a vu, p. 389, que la ville d'Aténi appartenait au roi David IV; en outre, à l'O. d'Aténi, on trouve encore le village Imer-Khéwi, et la rivière Imer-Khéoba, affluent droit de la Dzama, ce qui semble indiquer un ancien séjour de quelque Imère dans ces contrées.

[2]) Cf. p. 390.

[3]) Pour que ce passage rappelât entièrement celui de la Bible, il faudrait «*et le chien à ses ordures*»: pourtant le sens est bien intelligible.

[4]) Serait-ce le même qu'Aghalar, nommé p. 585, ou qu'Aliqan, ib. et n. 4?

[5]) Je n'ai pas besoin de dire que Badour, plus exactement Baadour, est la transcription géorgienne du tatar Behadir «homme distingué, héros.»

doigts de la main droite coupés, mais les Thathars et les Géorgiens n'éprouvèrent aucune perte. Toutefois, voyant que le pays était trop fort et inattaquable pour être conquis, ils partirent et retournèrent auprès d'Abagha: ainsi se rétablit la tranquillité et la paix régna de toute part.

Dieu, prenant en pitié ses serviteurs, leur donna abondance de pain et de vin, et le roi Dimitri se livra aux soins de l'administration. Aussitôt qu'ils purent respirer et oublier leurs souffrances au sein du repos, les Géorgiens commencèrent à quitter la voie droite et à secouer le joug. On vit, en effet, le roi prendre trois épouses, Sadoun en fit autant, les mthawars portèrent la main sur les églises et sur les monastères, et les dépouillèrent de leurs villages et de leurs champs. Les Meskhes, entre autres, s'attaquèrent à la magnifique église d'Atsqouer. En vain le catholicos Nicoloz et Nicoloz Matsqouérel Djouanchéris-Dzé s'élevèrent-ils contre ces iniquités: nul ne prêtait l'oreille à leurs paroles. Il surgit encore bien d'autres dépravations: chacun commença à dépouiller, à tyranniser son voisin, on n'eût pas trouvé un seul homme pratiquant la justice. Le pontife, le prêtre, étaient insolents, orgueilleux, cupides, dépravés, sans régularité: de toutes parts, en un mot, on ne voyait que des méchants. Le juste châtiment de nos péchés ne se fit pas attendre.

Arghoun, ci-dessus mentionné, alla dans le Samtzkhé, voir Sargis Djaqel, sur son invitation; car ce dernier était exténué de maladie et de vieillesse, et l'âge lui avait fait perdre l'usage de tous ses membres [1]). Avec deux myriades de cavaliers, Arghoun traversa le Somkheth, Tiflis, le Karthli, désolant tout sur son passage, non qu'il fît expressément du dégât, mais la nécessité d'immenses provisions épuisait le pays. Il arriva à l'improviste dans le Samtzkhé et s'arrêta à Atsqour. Informé de sa venue, Sargis se transporta auprès de lui, avec son fils Béka: leur présence le combla d'étonnement. Il emmena Sargis à l'ourdo, et laissa Béka dans le Samtzkhé: c'était dans la 5e semaine du saint carême. Partant du Samtzkhé, ils traversèrent le Somkheth, et la semaine de la Passion commença. Le jour du grand mercredi, la terre fut violemment ébranlée, en punition de nos crimes; une moindre secousse se fit encore sentir le jeudi, sans que personne songeât à solliciter la miséricorde du Dieu des pardons. Enfin, le vendredi de la Passion du Sauveur, après une troisième secousse, la tranquillité se rétablit; mais quand arriva le samedi, vers la troisième heure, la veille du jour où l'on devait se réjouir de la résurrection de J.-C., tous étant dans l'attente de la joie, Dieu, à cause de 396
la multiplicité de nos prévarications, jeta sur le monde un regard de courroux. La terre fut agitée, secouée, ébranlée dans ses fondements; les temples, les monastères, les églises s'écroulèrent; les forteresses, les maisons, les édifices furent renversés; les montagnes et les plus hautes collines se fendirent, les rochers s'envolèrent en poussière; le sol s'ou-

[1]) Sargis assistait, en 1243, à la bataille contre Gaïath-ed-Din sultan d'Icone: s'il avait alors 25 ou 30 ans, il devait, à l'époque ou nous sommes parvenus, être âgé d'environ 70 ans; v. p. 339.

vrit et donna passage à une eau noire comme le bitume, les plus grands arbres tremblèrent et tombèrent, sous l'effort des secousses. Le temple même d'Atsqour s'écroula, mais la très sainte Mère de Dieu, qui y avait été déposée en cérémonie et se trouvait au centre, fut recouverte, comme d'un bonnet, par la voûte tombée d'en-haut, et, par un effet de sa puissance, n'éprouva aucune atteinte. Ce châtiment céleste ne fut sensible que dans le Samtzkhé, où il dura un mois entier, et ne causa d'autres ravages ailleurs, que la ruine du temple de Mtzkhétha. Il périt, dans le Samtzkhé, un nombre infini de personnes; pas un temple, pas une église, pas une forteresse, ne demeura intacte: ce fut un deuil, une affliction sans bornes.

Comme Arghoun-Agha [1], ci-dessus mentionné, était près du qaen, il tomba malade et mourut [2]; à cette nouvelle, son fils se rendit à l'*auguste* palais du roi et laissa sa femme à Tiflis; mais Thamar, soeur du roi, qui le détestait à titre d'infidèle et de païen, trouva le moyen de s'enfuir dans le Mthiouleth; voyant que cette princesse ne voulait pas du fils d'Arghoun pour époux, Sadoun négocia pour acheter [3]) la soeur du roi et s'adressa à Abagha, qui approuva sa demande et la négociation. Le roi livra donc sa soeur à Sadoun, qui eut ainsi trois épouses, en dépit de la religion. Le catholicos Nicoloz, qui était très avancé en âge, eut beau se fâcher et prononcer un blâme sévère, la tyrannie de Sadoun triompha de cet obstacle, et ne tint compte des plus rudes anathèmes.

Dans ce temps-là, pour une cause inconnue, Sargis et son fils se révoltèrent contre les Thathars; Sargis était vieux et souffrant des pieds. Bougha-Noïn, dit l'*Oeil*, ayant envoyé son frère Aroukha, avec 20,000 hommes, ravager le Samtzkhé, Béka se retira dans les montagnes qui sont entre l'Adchara et le Gouria, et les Meskhes se réfugièrent dans les forteresses, dans les cavernes et dans les bois. L'ennemi traversa le pays, et après y être resté vingt jours, sans y faire de dégât, se retira, de sorte que le calme se rétablit.

Quand il se fut écoulé une année, Abagha résolut de faire une campagne contre l'Egypte, afin de s'en emparer ou de la rendre tributaire. Il manda ses troupes, le roi Dimitri et ses gens, et leur ordonna de prendre part à la guerre contre le sultan d'Egypte [4]; or, après la mort de Bondoqdar, Nasir-Mélik avait été investi de l'autorité. Abagha fit venir son frère cadet, le nomma commandant de ses troupes et lui enjoignit de faire la guerre au sultan, avec l'armée entière sous ses ordres. Mangou-Démour ayant donc appelé le mthawar du Samtzkhé, afin qu'il l'accompagnât: «Mes ennemis, répon-

[1]) Je ne sais d'où vient que, plus haut, p. 393, nos manuscrits le nomment Arghoun-Ardi.

[2]) Suivant M. S.-Martin, t. II, p. 282, Arghoun-Aka mourut à Radékan, près de Tous, dans le Khorasan, le 12 juin 1275.

[3]) Ce terme si énergique, qui se voit dans R et T, est remplacé dans mon manuscrit par «il pria.»

[4]) L'armée mongole, commandé par Mangou-Timour, frère d'Abagha, et composée de 200,000 Mongols et de 5000 Géorgiens, fut battue par celle de Kélaoun, dans la plaine d'Hémèse, le 30 octobre 1281; Hist. des Ilkhans, t. I, p. 312; cf. p. 588, n. 2.

dit celui-ci, ont excité le courroux de ton frère Abagha-Qaen, qui a envoyé Arghoun 397
faire le dégât dans mon pays. Comme j'étais innocent, je me suis retiré, mais maintenant je redoute le qaen. Si donc tu t'engages par serment à oublier le passé, à faire que le qaen cesse de m'en vouloir et respecte mes domaines, j'irai te joindre avec mes troupes.» Mangou-Démour, satisfait de ses propositions, prit l'engagement qui consiste à boire l'eau d'or [1]), et pour comble d'assurance, donna à Béka l'anneau qu'il portait au doigt, ce qui était la cérémonie la plus solennelle. Ayant été informé du tout par des envoyés, Béka rassembla tous les Meskhes, partit pour aller trouver Mangou-Démour et parut en sa présence. Le Thathar, entièrement satisfait, le combla de cadeaux et lui ménagea une entrevue avec le qaen, qui le reçut avec beaucoup de considération et l'aima, à cause de sa bonne mine. On se mit donc en marche pour l'Egypte. Après avoir marché bien des jours, on arriva à une ville nommée Darbouzac [2]), dont les habitants firent une sortie; il y eut là un rude combat, où Béka et les Meskhes se signalèrent par leur ardeur, entre tous les Thathars. Les Géorgiens se répandirent dans la ville, où les Meskhes pénétrèrent les premiers. L'effort de la lutte étant terminé, Mangou-Démour témoigna sa haute satisfaction à Béka, en lui donnant des vêtements et des chevaux de grand prix, ainsi qu'à ses didébouls et aznaours.

On plia bagage et l'on se dirigea vers l'Egypte; ayant atteint Amasia et Amo [3]), l'on campa auprès de ces villes. Informée de l'arrivée des Thathars, le sultan Nasir-Mélik [4]) était parti avec toutes ses forces et venu au même endroit. Mangou-Démour, ayant vu le sultan et son armée, monta à cheval et se rangea en bataille. Bien que le roi Dimitri fût encore trop jeune pour combattre, il pria Mangou-Démour de le mettre, lui et ses gens, à l'avant-garde, ce qui lui fut accordé. Il s'engagea alors une mêlée, la plus furieuse qu'on eût jamais vue et que l'on verra jamais. Le sultan, qui connaissait l'irrésistible impétuosité du

[1]) Cf. p. 337.

[2]) Wakhoucht, p. 74, la nomme Daroubac; mais le vrai nom est Darabsac: Abulf. Ann. mosl. t. IV, p. 81; t. V, p. 23: elle est en Syrie.

[3]) Emèse et Hamah, en Syrie. L'armée tatare était sous les ordres de Sagarounidji et de Touramdji, de Baïdou, fils de Targaï, fils d'Houlagou, et de Mangou-Timour, fils du même Houlagou, dont le corps principal comptait 50,000 Mongols, 30,000 Gourdj, Arméniens, Grecs ...; plus bas il est dit que Mangou-Timour avait sous ses ordres 25,000 hommes. La bataille de Hems eut lieu le 14 de redjeb, en 679 (comm. 3 mai 1280), donc, selon moi, vers le 10 novembre 1280; v. Makrizi, Hist. des Mamel. trad. Qatremère, t. II, P-tie 1re, p. 25, 33, 35, 36; suivant M. de Hammer, ce fut le 30 novembre. Abaga traita très durement son frère, échappé de la déroute, mais qui avait été blessé, et ne tarda pas à succomber; ib. p. 43.

[4]) A Bibars, mort en 1277, succéda son fils *Mélik* Saïd-*Naser*-ed-Din Bérékeh-Khan, détrôné en 1279, après 2 ans, 2 mois et 8 jours de règne; à celui-ci, son frère Mélik-Adel-Bedr-ed-Din-Sélamech, qui ne régna que 100 jours et fut déposé, à cause de sa jeunesse; puis Mélik-Mansour-Séif-ed-Din-Qélaoun. Makrisi, t. I, P-tie 1re; il s'agit donc ici du fils de Bibars.

roi et des Géorgiens, avait mis en avant, sous les ordres de deux braves officiers, un corps de 12,000 hommes d'élite, *qu'il avait avec lui*[1], afin qu'au plus fort de la mêlée ils chargeassent en dernier et déterminassent la fuite des Géorgiens. Le combat s'échauffe, le carnage est affreux des deux côtés. Tout-à-coup Qara-Songhoul et Iaqoub-Aphrach[2]) se précipitent sur le roi, avec leurs 12000 cavaliers d'élite. Le combat se rallume avec une telle fureur, que d'une avant-garde de 200 cavaliers, qui étaient avec le roi, ce prince échappa à la mort, lui quatrième, avec trois chevaux. Le coursier même du roi avait été tué d'un coup de lance, par Qara-Songhoul. A cette vue, les Géorgiens redoublent de valeur, le roi combat bravement, quoiqu'à pied, les Egyptiens sont exterminés. Cependant un Abache[3]), fils de Sikanal, ayant aperçu le roi, le plaça sur sa monture.
398 Les Géorgiens, voyant le roi remonté, se replacent en selle et mettent en déroute Qara-Songhoul, Iaqoub et ses 12000 hommes. Pendant ce temps-là les Thathars avaient pris la fuite, dès le commencement; Mangou-Démour lui-même et tous ses gens s'étaient retirés; les Géorgiens aux abois suivirent leur exemple. Par un effet de la protection divine, le roi fut épargné, quoique la plupart des Géorgiens eussent péri[4]). Mangou-Démour et

[1]) [illegible]; les trois premiers mots, soulignés dans la traduction, sont comme effacés et barrés, dans le M-it R, et manquent dans le mien.

[2]) Le mot Aphrach est souligné, dans le M-it R, comme pour être annulé. Qara-Songhoul ou Sounghoul me paraît être Soncor-Achkar ou Sghour, ce Mameluk si célèbre dans l'histoire de Bibars, auquel il avait sauvé la vie, lors de sa fuite après la prise de Bagdad. Il devint un des premiers officiers de Qélaoun et prit le titre de Malek-el-Kamel. Quant à Iaghoub-Aphrach, peut-être faut-il lire Aphram; c'était le nom d'un autre Mameluk, au service de Qélaoun; Abulf. Ann. moslem. t. V, p. 53; Tcham. t. III, p. 265. La correction que je propose est bien naturelle, car le [illegible] et le [illegible] manuscrits se confondent aisément. Un autre Afram est mentionné chez Abou-l-Féda, ibid. p. 167, en l'an 1299, avec un prénom différent. Le premier se nommait Azz-ed-Din, le second Djémal-ed-Din Akouch Je crois, eu égard au temps, qu'il s'agit du premier; mais dans la liste des généraux égyptiens nommés par d'Ohsson, je n'en vois aucun dont le nom approche d'Afram ou d'Afrach.

Iaqoub est certainement pour Akouch [illegible] — [illegible].

[3]) Abyssin, ou de la famille d'Abach.

[4]) J'ai déjà parlé de cette campagne, qui eut lieu en 1281, dans la note 4, à la p. 586; pour les détails, v. Hist. des Mongols, t. III, p. 525, sqq. Bondokhdar, ou plutôt Bibars, mourut en 1277, le 1er juillet, après un règne de 17 ans, 2 mois et 10 jours. Son fils, qui lui succéda, mourut lui-même en 1279, et l'autorité passa, ainsi que je l'ai dit, à Mélik-el-Mansour Qélaoun. Sous son règne eut lieu la captivité d'un soi-disant roi géorgien, venu, à ce qu'il paraît, d'Apsilie à Jérusalem; il s'appelait Boubasoutta, fils de Goulbaz, avait un compagnon nommé Thamgha, fils d'Abgar, et s'était embarqué à Poty. Pour les détails, v. Bullet. scient. t. V, p. 240. Qélaoun mourut en novembre 1290. Tous ces détails sont fournis par une Vie de Qélaoun existant à la Bibliothèque Royale de Paris; mais Nowaïri, Vie de Bibars, Aboulmahâsen et le prétendu Hasan-Ben-Ibrahim, rapportent le même fait, sans aucune des circonstances géographiques et autres, ci-dessus relatées, en l'an 672 de l'hég. 1272 de J.-C., sous le règne de Bibars. Suivant ces auteurs, le roi des Kourdj vint par terre à Sis, s'embarqua là pour Akka ou Ptolémaïde et fut arrêté sur la route de Jérusalem par Bédr-ed-Din, gouverneur de Jérusalem, qui le

le roi se rendirent auprès d'Abagha; comme ce prince attendait les nouvelles d'une chasse et de l'état de ses armées, il vit venir un fuyard thathar, qu'il questionna, et qui lui redit, en vers, dans sa langue, ce dont l'avait chargé chacun des chefs [1]). Il dit qu'Aliqan avait attaqué comme un épervier, fondant du haut des cieux; il compara Mangou-Démour à un bélier; Ebagan, fils de Sirmon, à un tigre qui bondit; Ias-Bougha à un jeune taureau; Bougha, à un buffle; quant au roi des Géorgiens, il s'exprima ainsi en langue thathare; Thengari méthou kaourkourbaï, boughar méthou bouïrladji; ce qui veut dire: « Ils grondaient comme Dieu, ils rugissaient comme le chameau. » Quand les Georgiens arrivèrent devant le qaen, celui-ci honora le roi et le renvoya chez lui. Il voulait faire une seconde campagne et se venger du sultan; mais à cette époque son frère Mangou-Démour mourut, et peu après, l'atabek Sadoun [2]). Le roi donna à Khoutlou-Chah, fils de ce dernier, les domaines de son père, et l'éleva au titre de généralissime. [3])

Abagha étant mort [4]), après un court intervalle de temps, les noïns conférèrent le

remit à l'émir Rokn-ed-Din Mankourès, pour le conduire à Damas, où se trouvait Bibars: il y arriva le 14e jour de Djoumada 1er et fut enfermé dans la citadelle. Celui-ci, ayant tiré de lui l'aveu de ce qu'il était, le fit mettre en prison, d'où il écrivit dans ses états concernant sa captivité; Makrisi, Hist des Mameluks, traduite par Et. Quatremère, Paris 1838, t. I, P-tie II, p. 118, 145. Dans le même ouvrage. t. II, p-tie 1re, p. 56, le même fait est raconté, d'abord dans le texte même de Makrizi, sans grands détails, mais en 681—1282, conséquemment sous le règne de Qélaoun, et le prince géorgien y est nommé Touma-Souta, fils de Kaliari; son compagnon, Tabiga. Tous les deux furent conduits au château de la Montagne, au Caire. Là même, n. 52, le savant éditeur, citant de nouveau Nowaïri, et de plus la Vie de Qélaoun, nomme le prince géorgien Tanta-Souténa, fils de Kéliari, et son compagnon Tibaga, fils d'Ankavar. Quant à la traduction donnée de cet extrait, elle est d'accord avec celle que j'ai publiée. Je ne sais à quoi peut tenir la contradiction existant ici dans les dates; pour les variantes des noms propres, elles n'ont aucune importance. Quant à la bataille ici racontée, elle eut lieu le 30 octobre 1281; Hist. des Mong. t. III, p. 525.

[1]) Au lieu de [illegible], je préfèrerais [illegible] « *la manière d'être* de chaque chef. »

[2]) Ce fut donc vers l'an 1.82. Rachid-ed-Din nomme son fils Khoutlou-Bouca, comme on le verra fréquemment dans notre Annaliste; S.-Martin, t. II, p. 298. Pour qu'il n'y ait pas lieu de s'y méprendre, cet auteur ajoute qu'il était fils d'un seigneur géorgien, nommé Sadoun.

[3]) Cf. p. 400, où on lit [illegible], au lieu de [illegible].

[4]) Abagha mourut à Hamadan, dans le palais de son ministre Phakhr-ed-Din Minoutchar, le 1er avril 1282; il était monté sur le trône le 19 juin 1265, et avait, conséquemment, régné un peu moins de 17 ans. Sa mère était Iésountchin-Khathoun, de la tribu des Soldouz, et était morte en janvier 1272. On n'a aucune raison de croire qu'il eût été empoisonné, comme le dit Et. Orbélian, p. 153, par suite d'un attentat du sahib-divan; S.-Martin, t. II, p. 289, 297. Abagha s'était mis en rapports avec les princes européens; du moins deux envoyés, que M. de Hammer croit avoir été Géorgiens, Jacques et Jean Vassali, se présentèrent en son nom au pape Jean XXI, à la cour de Philippe-le-Bel et à celle d'Angleterre; Hist. des Ilkhans, t. I, p. 314. Sur la mort d'Abagha, en 680, 1281, 2, v. Makrisi, trad. d'Et. Quatremère, t. II, P-tie 1re, p. 48. Son frère Thagouthar lui succéda le 6 mai et fut installé le 21 juin 1282: il était né d'une autre mère, nommée Koutaï-Khathoun, et avait pris, en embrassant l'islamisme, le

qaénat à son frère Ahmed [1]), qui était dépourvu de toutes les qualités du souverain. Le roi vint alors à l'ourdo, se présenter à Ahmed, qui l'accueillit avec honneur et amitié. Pendant son séjour il donna sa fille Rousoudan [2]) au fils du grand Bougha, ce qui courrouça fortement le catholicos Nicoloz, et attira au monarque une sévère réprimande, et la menace d'un châtiment de la part du juge impartial. Lorsque le roi était encore à l'ourdo, Ahmed fit une action exécrable. Ayant mandé de Grèce son frère Qongharda [3]), il le fit mettre à mort; deux frères, fils d'Abouleth, qui s'étaient enfuis des mains de Sadoun, eurent le même sort, par ordre de Khoutlou-Chah, fils de ce dernier.

Jusqu'alors le roi Dimitri avait sagement porté le sceptre, ornement des rois, et

nom d'Ahmed. Aboulféda, Ann. mosl. t. V, p. 63, 101, nomme les fils d'Abagha : Arghoun et Kanakhthou كنختو, il faut lire ce dernier mot كيختو Keïkhathou. D'Ohsson, t. III, p. 545, dit qu'en 1277, sous le règne d'Abagha, deux hommes, se disant ses envoyés, étaient venus auprès du pape Jean XXI, pour le prier d'engager les chrétiens à faire une expédition en Palestine. C'étaient, suivant Guill. de Nangis, deux espions chrétiens Géorgiens. Le pape Nicolas III, successeur de Jean, les nomme, dans sa réponse à la lettre d'Abagha, « Jean et Jacques, fils de Vassal; » ne faut-il pas lire ici le nom arménien Vasac?

[1]) V. l'histoire antérieure de ce personnage et de son homonyme p. 576, n. 1; la révolte de Thagouthar, petit-fils de Dchagataï, *eut réellement lieu* en 1269 : pour Ahmed Thagouthar, frère d'Abagha, il n'y eut aucune part; D'Ohsson, t. III, p. 435, 552, 560.

[2]) La phrase par laquelle notre auteur exprime cette alliance paraît être inexacte : [illegible]; plus bas, p. 401, on verra que Bougha était [illegible], i. e. allié du roi par mariage; et dans la même page, que Dimitri avait eu une fille, nommée Rousoudan. C'est d'après cette double indication que j'ai traduit. Mais Wakhoucht, p. 74, dit que « Dimitri donna sa fille au fils du fils, du fils de Rousoudan, au grand Bougha, » ce qui signifie que Bougha même épousa cette princesse, et qu'il était arrière-petit-fils de Rousoudan. Ce commentaire est entièrement faux, ou du moins contradictoire avec nos deux manuscrits, et ne fait point connaître clairement la qualité de Rousoudan, l'arrière-grand'mère de Bougha. Pour arriver au sens que j'ai adopté, je lis, au lieu de [illegible], dans le texte cité au commencement de cette note.

Cf. sup. p. 514, n. 4, Rhouzan ou Rousoudan, fille de Dchalal de Khatchen, épouse Bougha, fils de Tcharmaghan.

[3]) Ghongertay ou Kongourtaï, neuvième fils d'Houlagou, était né d'une concubine chinoise; Thagouthar le fit périr peu de temps avant la fin de son règne : on lui cassa l'épine du dos, le 18 janvier 1284; d'Ohsson, t. III, p. 588. Outre ce prince, Ahmed avait fait encore périr Gaïath-ed-Din Kaï-Khosrou Kilidj-Arslan, fils de Rokhn-ed-Din, en 1283. Mais je dois remarquer 1° qu'Abou-l-Féda attribue cette mort à Arghoun, successeur d'Ahmed, et que Lacroze dans son Thesaurus epistol. t. III, nomme *Khaphatin* le prince seldjoukide dont il est ici question. 2° Au lieu des deux fils d'Abouleth dont parle l'auteur géorgien, Et. Orbélian, p. 162 de l'imprimé, et dans deux manuscrits, nomme deux fils de Tsagan, personnage d'ailleurs inconnu : je ferai toutefois remarquer que Wakhoucht compte la famille Dzaganis-Dzé parmi celles des anciens mthawars de Géorgie; Descr. de la Gé. p. 31. Alinaq, gouverneur de Géorgie, fut dépêché pour mander Arghoun auprès de Thagouthar, mais il s'entendit secrètement avec lui; pour le regagner, Thagouthar, par le conseil de Chems-ed-Din, lui fit épouser sa fille Soultan-Koutchouk; D'Ohsson, t. III, p. 584.

avait administré avec clémence, justice et intelligence des lois divines et humaines, les églises et les monastères. Présentement il dévia un peu de la voie droite, se mêla aux gentils, prit leurs principes d'intempérance, de libertinage, suivit le cours de ses désirs et épousa trois femmes : la fille de Béka [1]) et une autre. Séduit par les femmes, comme Salomon, en dépit de ses nombreuses qualités, il se tourna insensiblement vers le mal. Le catholicos Nicoloz, qui en fut indigné, lui parla, le réprimanda souvent; ne réussissant pas à le toucher, il se démit du patriarcat et sacra catholicos, de ses propres mains, 399
Abraham, le porte-croix du roi. Pour lui, comme il était vieux, il se retira dans son pays natal, où il vécut au sein des austérités, jeûnant, veillant, faisant l'aumône aux pauvres, après quoi il passa vers le Seigneur, avec le faix de ses vertus.

Dans ce temps-là arriva de la Sainte-Montagne le moine Basile, oncle du catholicos Ewphémios, homme d'une régularité exemplaire et brillant du don de prévoir l'avenir [2]). S'étant rendu auprès du roi, par suite d'une révélation de la très sainte Mère de Dieu, il le reprit, à l'occasion de son mariage antichrétien, lui parla de la chasteté, lui remontra que nous sommes les temples de Dieu; que l'on ne doit pas souiller, par l'impureté, des corps qui sont le temple du Dieu sans souillure; que les bons hériteront du divin paradis; qu'il faut vivre dans la prière, le jeûne et les larmes, faire du bien aux pauvres, être compatissant et généreux; qu'on ne doit pas se plonger dans les eaux boueuses, fangeuses et corrompues. Il ajoutait à ces enseignements: « Si tu renonces à des unions sacriléges, je me fais garant que ton règne prospèrera. » Il reprenait également les mthawars de leurs impiétés et révélait à plusieurs leurs pensées les plus secrètes: telles étaient les vertus qui distinguaient ce bienheureux moine. Le roi s'étant montré indocile et n'ayant fait aucun cas de ses paroles, il se présenta de nouveau devant lui et ses mthawars, et dit: « Si j'ai dit quelque chose de moi-même, si, comme le faux prophète, qui voulut tromper l'homme de Dieu et qui fut envoyé à Roboam, fils de Naboth [3]), je ne tiens pas ma mission de la très sainte Mère de Dieu, traitez-moi comme un menteur et un prévaricateur; mais si je suis envoyé par la très sainte Mère de Dieu pour vous instruire, que vos premières vertus, vos prières, vos larmes, ne soient pas inutiles. Si tu ne renonces pas à un commerce illégitime, si tu méprises mes paroles, tu seras honteusement et cruellement mis à mort par les tyrans et depouillé de ton royaume; tes fils seront dispersés, l'étranger s'emparera de ta personne, pillera tes ri-

[1]) Nommée Nathéla, p. 401. Il était déjà marié à une princesse grecque, p. 393, et de plus il prit une épouse thathare, nommée Sorghala, p. 405.

[2]) On vient de voir sacrer le catholicos Abraham, et l'histoire ne mentionne cet Euphémios ni avant ni après ce passage: était-il collègue et contemporain d'Abraham? c'est ce qu'on ne peut décider; mais on verra, sous Giorgi-le-Brillant, un catholicos du nom d'Ewthymé, dont le nom, assez semblable à celui qui nous occupe, ferait croire que l'Annaliste parle ainsi par anticipation.

[3]) Lis. Jéroboam, fils de Nabath; c'est celui qui, après la mort de Salomon, devint roi des dix tribus; III Reg. c. XI, v. 29.

chesses. Je te le dis maintenant, à toi et à tes mthawars; j'espère en la sainte Mère de Dieu, que ma parole sera parfaite et accomplie, si tu persévères dans cette iniquité. Pour moi, je pars sur-le-champ.» Le roi, qui honorait les hommes pieux, fut frappé d'étonnement et resta muet.

Dans le même temps florissait le vénérable Pimensalos, qui, de Garesdja, s'en-alla demeurer dans une caverne, au pays de Bélakan, et retira de l'idolâtrie les Lecs, encore chrétiens de nos jours. C'était aussi l'époque où brillait, par ses austérités, le grand
400 Antoni Naokhrébélis-Dzé, Mesque d'origine.

Revenons à Ahmed, ci-dessus mentionné. Quand il eut fait périr son frère Qongharda [1]), les noïns résidant en Khorasan, voyant son inconduite, se révoltèrent et conférèrent le qaénat à Arghoun, fils d'Abagha. A cette nouvelle, Ahmed rassemble ses troupes et mande le roi avec les siennes, pour qu'il l'accompagne en Khorasan, dans son expédition contre Arghoun. Le roi partit, emmenant à sa suite Ioané, chef des mandators, fils du grand Chanché, et le généralissime Khoutlou-Chah, fils de Sadoun. S'étant mis en marche, ils traversèrent l'Iraq et atteignirent les frontières d'Arghoun. Celui-ci, voyant une armée si nombreuse, s'enfuit, au lieu de résister [2]), dans la citadelle de Kala [3]), poursuivi par Ahmed, qui enveloppa cette place. Réduit aux abois, il demanda amnistie et pardon, et pria Ahmed de lui permettre de se présenter. Celui-ci y consentit et s'engagea à ne lui faire aucun mal. En effet, Ahmed avait embrassé la religion persane. Etant sorti de la citadelle, Arghoun vint auprès de son oncle et ils partirent [4]). Comme ils marchaient à travers le Khorasan, il se rassembla quelques troupes irrégulières, de malfaiteurs ennemis des chrétiens, qui regardaient comme une belle action de faire périr les sectateurs du Christ, car telle est la doctrine sacrilége de Mahomet et le précepte abominable transcrit par lui dans le Koran: «Si vous tuez un chrétien, vous entrerez dans le paradis; s'ils vous font mourir, vous y entrerez encore sur-le-champ.» Il se rassembla donc une troupe impie, qui, aussitôt qu'elle rencontrait un ou deux Géorgiens, les massacrait. A cette nouvelle Rat, fils de Béga Souramel, quoique encore jeune, partit avec 60 hommes, les trouva, au nombre de 300, réunis sur une montagne, fortement située, les chargea, et il s'engagea un combat acharné. Au premier choc, ces gens prirent la fuite et furent tués pour la plupart. Béga conduisit les autres au roi, qui lui rendit, à ce sujet, de grands honneurs, et les combla de présents. De-là ils [5])

[1]) Il est nommé oncle (Oheim) de Tégouder, dans l'Hist. des Ilkhans, t. I, p. 342: c'est une erreur de peu d'importance, puisque la Table généalogique n. IV lui donne sa vraie place dans la famille des qaûns.

[2]) Il livra, au contraire, un rude combat à l'armée de Tagoudar, le 8 mai 1284, dans une plaine au voisinage de Qazmin, mais il fut vaincu; Hist. des Ilkhans, t. I, p. 348.

[3]) Ou mieux Kélatkouh, au N. E. de Tous; d'Ohsson, t. III, p. 594: je ne sais si ce ne serait pas Kaladzor, mentionnée sous le règne de Dimitri Ier, t. I, p. 381.

[4]) V. Hist. des Ilkhans, t. I, p. 354.

[5]) Les Thathars, comme la suite le fait voir.

se rendirent à Rey et à Qazmin. Le qaen remercia beaucoup le roi de l'avoir suivi dans le Khorasan, le combla d'honneurs et lui donna tous les aznaours géorgiens, après quoi il partit pour ses états, afin de se montrer victorieux à ses épouses. Il était accompagné du roi et laissa son neveu Arghoun à Rey, avec tous les noïns, recommandant à Aliqan et aux autres d'attendre quelque temps et de faire mourir ensuite leur prisonnier. Les noïns restés avec Arghoun, le grand Bougha et Ias-Bougha, chef de la tribu des Ouïrates, formèrent le complot de conférer le qaénat à Arghoun, fils d'Abagha, et de tuer Ahmed, ce qui fut exécuté incontinent. Ils arrivèrent nuitamment, tirèrent Aliqan de sa tente et de son lit [1]) et le tuèrent; au point du jour, Arghoun fut proclamé. On se mit à la poursuite d'Ahmed, déjà arrivé dans l'ourdo, à Oujan, on l'atteignit et on 401
l'étrangla avec un cordon [2]).

[1]) Aliqan, ou plutôt Alinak, était gendre du prince Qonghourtaï, de qui la mort a été racontée plus haut; pour lui, il périt le 4 juillet 1284; Hist. des Ilkhans, t. I, p. 356. Ahmed fut massacré le 10 août suivant; ibid. p. 359.

[2]) Ahmed avait pris une nouvelle femme, Toudaï-Khathoun, peu de jours avant l'ouverture de la campagne de Khorasan; après sa victoire sur Arghoun, il se hâta de revenir auprès d'elle, laissant Aliqac chargé de garder le prisonnier. Ce fut alors qu'éclata la conspiration contre lui. On lui cassa les reins, comme il avait traité Qonghourtaï; v. les curieux détails de cette affaire, Hist. des Mong. t. III, p. 597—607.

Ahmed fut détrôné le 26 juillet 1284, et tué le 10 août de la même année, après avoir régné deux ans, un mois et quelques jours. Arghoun, qui lui succéda, était fils d'Abagha et de Katmich-Khathoun; S.-Martin, t. II, p. 297. Il écrivit en 1289, à Philippe-le-Bel, une lettre qui a été l'objet des travaux de M. Rémusat (Mém. de l'Ac. des Inscr. t. VII), et de notre savant collègue M. Schmidt, Philologisch-Kritische Zugabe. Petersb. 1824.

Alinac, gendre d'Ahmed (sup. p. 598, n. 3), commandait ses troupes lors de la bataille qui eut lieu, le 8 mai 1284, près de Qazmin; suivant Et. Orbélian, p. 162, il fut mis à mort en même temps que Hasan Mangli-Cheikh et plusieurs autres; Arghoun, aussitôt après son avénement, confia les pays de Roum et de Géorgie à son oncle Adjaï, huitième fils d'Houlagou; d'Ohsson, t. IV, p. 4.

La fin du règne d'Abagha et le commencement de celui d'Arghoun sont assez bien indiqués par deux inscriptions arméniennes, l'une à Onrec, ou Grem-Intérieur: «Sous le règne d'Abagha-Khan, sous le supérieur ter Stéphanos, sous les princes Noradin, Sradjadin et Gourzadin, moi ter Hohannès j'ai construit ce porche, en souvenir de moi, de mes frères et parents, en 733 — 1284.» L'autre à Satacer: «Par la volonté de Dieu, sous le commandement d'Arghoun, sous le supérieur ter Stéphanos et les émirs Iwané et Sadradin, j'ai bâti ce clocher, en 734—1285.» (Nouvel envoi de M. Kharganof, au Mus. asiat. v. le texte de la 1re inscription dans Chakhkhathounof, Descr. d'Edchm. ... en Armén., t. II, p. 378.) Sradjadin ou Sadradin me paraissent être deux formes altérées de Sadr-ed-Din, nom du vizir ou sahib-divan de Ghazan-Khan; d'Ohsson, t. IV, p. 152. Plus bas, Sadr-Djihan Noradin, est peut-être Nourin-Aca, gouverneur de Khorasan et de Mazandéran, et qui jouissait de toute la confiance de Ghazan. Ce Nourin eut aussi le commandement de la frontière de l'Arran, jusqu'en 1302, époque où il mourut; ibid. p. 347. Gourzadin est peut-être ce Gourdji, qui, après l'avénement de Kharbendeh, fut chargé avec

On avait préalablement intimé au roi Dimitri l'ordre de quitter Ahmed, ce qu'il avait fait, et était venu se présenter à Arghoun. Celui-ci l'accueillit bien, lui donna tout son royaume et la maison d'Awag, possédée par le sahib-divan [1]); car le qaen était à la dévotion de Bougha, qui aimait le roi et était son allié [2]). Le roi donc rentra paisiblement chez lui et envoya son jeune fils David dans les domaines d'Awag, pour y être élevé et les posséder, à titre d'apanage, comme prince royal: c'est ainsi que s'augmentait chaque jour la prospérité de son règne. Cependant le catholicos Abraham dirigeait très bien les affaires de l'église catholique; car c'était un homme juste, faisant de bonnes oeuvres, et conduisant très sagement les choses de l'état.

Le roi Dimitri avait eu de la reine, fille de l'empereur de Trébisonde, les enfants suivants: David, l'aîné; Wakhtang, Lacha [3]), Manouel et une fille, nommée Rousoudan; de la fille d'un Thathar il avait deux fils: Badour et Iadgar, et une fille, Djigda-Khathoun; enfin Nathéla, la fille de Béka, lui avait donné un fils, Giorgi, qui régna après ses frères et fut le plus grand des rois venus ensuite; car il était le fils unique de sa mère, et celle-ci n'eut pas d'autre enfant. Ce que l'on dit des perles, que les plus belles sont uniques, peut s'appliquer à Giorgi, le premier entre ses contemporains, non-seulement monarques, mais simples particuliers. Ce roi Dimitri amassa des richesses considérables, surpassant même celles que lui avait laissées son père, et servit le qaen Arghoun. Il était, en effet, appuyé par le grand noïn Bougha, qui avait reçu du qaen le titre de Tchingi-Qaen, i. e. supérieur à tous. [4])

A cette époque ceux de Derbend s'étant révoltés, Arghoun marcha vers cette contrée et se fit suivre du roi Dimitri; quand ils arrivèrent à Derbend, les habitants, au lieu de résister, se retirèrent dans la forte citadelle d'Aniq, devant laquelle on mit le

d'autres de l'exécution du prince Alafrank, fils de Gaïkathou, de qui l'on redoutait l'ambition, au commencement d'un nouveau règne; ibid. p. 479.

[1]) Et. Orbélian dit, p. 164: « Toute l'Arménie, la maison d'Avag, celle de Chahanchah, les princes de Gag et l'atabek Sadoun. » En effet ce dernier était mort en 1282, sup. p. 398; son fils Khoutlou-Chah, qui lui avait succédé, était hiérarchiquement, malgré son crédit, sous la dépendance du roi. Le sahib-divan Chems-ed-Din fut mis à mort, par ordre d'Arghoun, le 16 octobre 1285, sur le bord de la rivière d'Ebher, ayant été accusé de malversations; Hist. des Mong. t. IV, p. 8. Suivant M. de Hammer, le gouvernement de la Géorgie fut confié par Arghoun à son oncle Adchaï, 9e fils d'Houlagou; Hist. des Ilkhans, t. I, p. 359.

[2]) Cf. p. 398.

[3]) Ce nom est omis chez Wakhoucht, p. 75.

[4]) Ce fut le 24 février 1286 que ce Bougha reçut le titre chinois de Tching-Siang, ou ministre, dont parle M. S.-Martin, t. II, p. 299. Le même jour Arghoun était confirmé par une ordonnance de l'empereur Qoubilaï, et en conférant à Bougha le titre que lui accordait le grand khakan, il le nomma son premier ministre; d'Ohsson, t. IV, p. 13.

M. S.-Martin, dit que ce titre, assez commun chez les Mongols, signifie *ministre;* mais on voit que l'auteur géorgien veut l'assimiler à celui de Tchingiz-Qaen; cf. sup. p. 490, n. 2.

siége, sans pouvoir l'entamer. Arghoun ordonna donc au roi de l'attaquer, car elle était très forte. Le roi et ses gens prirent les armes, enveloppèrent et attaquèrent la place; Rat Bégachwili s'avança le premier. Aniq fut emporté et les principaux habitants mis à mort; l'on s'empara d'une quantité de prisonniers, de richesses et de femmes, et l'on mit le feu à la citadelle [1]). Le qaen, qui voyait tout, conçut de la jalousie contre le roi et lui demanda une cuirasse fameuse [2]), que celui-ci donna sur-le-champ, après quoi l'on partit.

Longtemps après cela [3]), quand arriva le nouvel an, appelé par les Thathars ourd- 402
sing, ce qui a lieu le 15 mars, Arghoun envoya des noïns, qui se jetèrent sur Bougha, le prirent et le dépouillèrent de ses richesses, et l'amenèrent devant le qaen. Celui-ci le fit aussitôt massacrer, sans autre information, lui, son fils et toute sa famille [4]). Des gens furent expédiés de toutes parts, en Grèce, en Syrie et dans le Khorasan; beaucoup de grands noïns périrent: on massacra, on extermina des noïns en tous lieux. Un envoyé fut aussi chargé de mander le roi et de l'inviter à venir à l'ourdo. Informé et très peiné de la mort de Bougha, Dimitri convoqua le catholicos Abraham, les évêques, les prêtres réguliers des monastères et des ermitages de Garesdja et tous les mthawars de son royaume. Ceux-ci s'étant réunis, le roi s'assit sur son trône, et tous ayant fait de même, il prit la parole et dit: «Ecoutez-moi, vous tous, catholicos [5]), évêques et personnages distingués de mes états. Quand ferma les yeux mon père David, je restai tout jeune, à

[1]) Selon C. d'Ohsson, t. IV, p. 42, ce fut en 1290 qu'Arghoun reçut la nouvelle d'une invasion des troupes de Mangou-Timour, successeur de Berka; il marcha en personne jusqu'à Chabéran, le 27 avril de la même année; mais déjà dès le 19, cette armée ennemie, forte de 10,000 hommes, avait été battue par ses lieutenants. Il doit y avoir erreur, ou dans cette indication, ou dans celle de l'auteur géorgien, puisqu'il est admis et par celui-ci, et par Stéphanos Orbélian, que le roi Dimitri, ainsi qu'on le verra plus bas, fut mis à mort en 1289.

[2]) Wakhoucht, p. 75, parle d'une armure complète, [illegible], dont le roi se dépouilla pour la donner au souverain mongol. Sans cette interprétation, j'aurais traduit ici le mot [illegible] par *chaîne*, comme je l'ai fait, p. 371, pour une expression semblable.

[3]) Il me semble qu'il faudrait ajouter au texte la négation [illegible], «*non* longtemps après.»

[4]) Bougha fut tué le 14 ou le 16 janvier 1289, à cause de ses exactions et abus de pouvoir et enfin de sa félonie; ses quatre fils subirent le même sort; S.-Martin, t. II, p. 299. Parmi ceux qui partagèrent le sort de Bougha, se trouvaient plusieurs princes du sang: Aroukh, frère aîné de Bouka, gouverneur de Bagdad, d'Aderbidjan et de Mésopotamie; Ghazan, fils aîné d'Aroukh, et Oudjan, son écuyer; ces deux derniers périrent le 22 février suivant. Bougha avait été desservi auprès d'Arghoun par le noïn Togatchar, jaloux de son pouvoir; prévoyant sa disgrâce, il s'était secrètement lié avec divers généraux, et spécialement avec Démétrius, roi de Géorgie; ce fut là ce qui causa la perte de ce dernier; D'Ohsson, t. IV, p. 18; Gesch. d. Ilchane, t. I, p. 378, sqq.

[5]) Ce mot est au pluriel, mais il sera au singulier au commencement du § suivant; Wakhoucht dit ici, p. 75: [illegible], ce qui suppose le mot [illegible] au pluriel, abrégé par l'attraction du mot suivant; cf. p. 406, n.

la merci des Thathars. Le Dieu tout-puissant, notre Seigneur J.-C., la très sainte Mère de Dieu, dont nous sommes le lot, et la croix adorable, qui nous a été donnée par les empereurs, m'ont protégé et fait arriver à l'âge d'homme; ils m'ont gratifié de la royauté, du sceptre et de la pourpre royale; avec leur assistance j'ai vu prospérer mon règne et mes états jouir jusqu'à ce jour de la paix. Maintenant le qaen courroucé extermine tous les mthawars et me mande en sa présence, sans doute avec de mauvais projets. Si, au lieu d'aller à l'ourdo, je passe dans les fortes positions du Mthiouleth, je sauverai ma tête, mais tout mon royaume sera à la disposition de ces gens. Voyez combien de chrétiens seront livrés à la mort ou à l'esclavage, combien d'églises profanées ou pillées, d'images et de croix brisées. Si je pars, je suis certain qu'il me tuera. Maintenant décidez suivant votre sagesse. Quant à moi, ma conviction est que ce monde est une mer agitée, inconstante, que cette vie passagère s'évanouit comme un songe, comme une ombre, et que malgré nous nous devons en un moment sortir de cette terre. Quel avantage y a-t-il de vivre, si beaucoup d'hommes doivent périr pour moi, s'il me faut quitter un jour la vie, chargé du fardeau de mes iniquités? Je veux aller près du qaen, la volonté divine s'acomplisse! Si je suis mis à mort, mon pays n'aura rien à souffrir.»

A ce discours le catholicos, les évêques, les docteurs et mthawars, étonnés que le roi se dévouât pour son peuple, répondirent: «Il n'y a personne, ô roi, qui puisse te remplacer. Dieu nous préserve de te voir massacré par les Thathars! le pays serait désolé, tes fils dispersés. Dût notre patrie être épargnée, nul ne te remplacera. Notre avis
403 est que tu passes dans les fortes positions du Mthiouleth ou de l'Aphkhazeth, comme le fit ton père [1]. Il ne faut pas désespérer de ton salut; nous tous resterons inébranlables dans notre fidélité envers toi.» A cela le roi répliqua [1]: «Ce que vous dites est la preuve de votre loyauté et de votre affection pour moi; mais j'ai pitié d'un peuple innocent, faible comme la brebis contre les meurtriers, et qui ne trouvera nulle part de consolation. Je dévoue ma tête pour mon peuple et malgré tout j'irai à l'ourdo.» Dans leur étonnement, ils se levèrent tous et le catholicos dit: «Il n'est pas nécessaire, ô roi, de sacrifier ta vie; plus d'un monarque s'est sauvé par la retraite. Si tu exposes tes jours pour ton peuple, nous tous évêques, nous porterons tes péchés, mais nous en prenons Dieu à témoin, tu seras compté parmi les martyrs, suivant cette parole du Seigneur, dans l'Evangile: Il n'y a pas de marque d'amour plus grande que de donner sa vie pour son prochain. Si c'est une belle oeuvre de se sacrifier pour un de ses semblables, combien plus grand sera le mérite, quand on en sauve un si grand nombre!»

Quand le roi eut entendu ces paroles, il se réjouit et résolut d'aller à l'ourdo, en grande pompe et appareil, et d'emmener le catholicos Abraham. Il assigna à chacun de ses fils un entretien convenable, les confia à ceux des mthawars qui restaient, et envoya les uns dans le Mthiouleth, les autres dans le Cakheth. Quant au jeune Giorgi, il le fit

[1]) Cf. p. 367.

passer à Asparachen, dans la citadelle d'Ichkhan, en Tao, et partit pour l'ourdo. Arrivé au pays de Khochak, fille d'Awag, il y rencontra son fils David, qu'il emmena également, afin de faire taire les soupçons d'Arghoun, par cette preuve de sa loyauté. Lors qu'après une courte marche, il approcha de l'ourdo, Arghoun, qui pensait que le roi ne viendrait pas, lui envoya le noïn Sioukol, fils de Ias-Bougha, ci-dessus mentionné. Celui-ci rejoignit le roi, qui s'avançait, lui enleva sur-le-champ ses bagages et ses richesses, le priva de sa liberté et le mena au qaen. Arghoun le retint également captif; s'il faisait un mauvais parti au roi, pensait-il, il n'y aurait plus personne digne de régner; quant à l'épargner, comment pourrait-il faire grâce à un partisan, à un complice de Bougha!

Cependant Khoutlou-Bougha lui dit: «Ne vous inquiétez pas de ceci; je vous amènerai Wakhtang, fils du roi des Aphkhaz, et vous lui donnerez la couronne, en sorte que les deux royaumes vous seront soumis.« Satisfait de cet avis, Arghoun expédia Khoutlou-Bougha en Iméreth, auprès du roi David, avec promesse de créer roi son fils et de lui faire épouser sa propre soeur Oldjath. Après le départ de l'envoyé, on ordonna au roi Dimitri de dresser la liste de ses richesses, de ses armes, de ses bestiaux et moutons, et de tout ce qu'il possédait. Le roi et ses mthawars étant captifs, à l'exception du catholicos Abraham, il n'y avait rien à faire. Il écrivit le détail de ses immenses trésors, et un 404
homme fut chargé d'aller s'emparer de tout: rien ne fut épargné; car les bourgeois, qui connaissaient les richesses du roi, se comportèrent en traîtres domestiques. On ajoute que le fils de Khodja-Aziz, dont le père avait été tué par le roi David [1]), s'entendait avec Khoutlou-Bougha pour perdre le roi. Lorsque ces trésors furent apportés à Arghoun, il fut frappé de leur immensité, son courroux se calma quelque peu, et il désira moins vivement de lui faire un mauvais sort. Le voyant dominé par ces pensées, les vizirs du roi lui dirent: «Ton sort est désormais entre tes mains. Etablis des relais de chevaux de course pendant la nuit, pars et tire-toi de leur puissance: il n'est personne qui puisse te remplacer. — Ecoutez-moi, dit le roi; je savais d'avance que je mourrais, mais j'ai sacrifié ma tête et ma vie pour mon peuple. Si je pars maintenant, le peuple innocent sera massacré; quel profit est-ce pour moi de gagner le monde, en perdant mon âme?» et il résista à l'avis de ses mthawars.

Dès que Khoutlou-Bougha fut arrivé d'Iméreth, et qu'il eut rapporté au qaen «Que le roi David enverrait son fils pour le servir, ainsi que les troupes aphkhazes,» Arghoun, à cette nouvelle, priva de nouveau le roi de sa liberté, et, deux jours après, le fit mettre, lui et son fils, le jeune David, dans des prisons séparées. Le roi fut accompagné par le prêtre régulier Mosé, qu'il avait nourri, et comme on lui donna la bastonnade, chacun crut qu'il ne serait pas mis à mort; car tel était l'usage des Thathars, de ne pas faire mourir ceux qui avaient été bâtonnés. Toutefois la colère du qaen n'étant pas satisfaite, on conduisit le roi à la maison de justice, dite diwan-khana, où on lui

[1]) Cf. p. 373.

demanda s'il avait participé au complot de Tchinkichan-Bougha [1]), et il fut trouvé innocent. Un noïn, nommé Tongha [2]), vint trouver Arghoun, afin qu'il épargnât le roi, mais sa demande fut repoussée. Enfin 12 cavaliers vinrent de la part du qaen, pour emmener Dimitri et lui donner la mort. Informé du sort qui le menaçait, le roi s'adressa, avec un visage gai, aux mthawars géorgiens, qui tous étaient accourus pour le consoler, et parmi lesquels se tenait Khoutlou-Bougha lui-même: «Si tu le peux, dit-il, assiste-moi auprès d'Arghoun, dans ce moment suprême; si tu ne le peux pas, prends les intérêts de mon jeune fils David, afin que le qaen courroucé ne lui arrache pas la vie.» Alors Khoutlou-Bougha et tous les assistants se prirent à pleurer et sortirent. Le roi ayant prié et participé au corps et au sang de J.-C., on le plaça sur un cheval, et on l'emmena à environ un mille de distance. Là il demanda à ses bourreaux de prier un moment; ce qu'il fit, en arrosant la terre de ses larmes, après quoi il présenta le cou. Jour affreux, jour épouvantable, où des impurs osèrent porter la main sur l'oint du Seigneur et coupèrent la tête au roi Dimitri! [3])

405 Dans ce même temps, Dieu montra combien il honorait son oint, car le soleil voila ses clartés et il se fit une nuit profonde, aux yeux des païens étonnés. C'était alors la 10e heure, et l'obscurité se prolongea jusqu'au soir [4]). Ce qui avait eu lieu lors de la passion du Seigneur, qui sauva le monde, se renouvela à la mort du bienheureux roi martyrisé pour la Géorgie, afin que l'on sût que les oints du Seigneur doivent être respectés: on était alors au 3e samedi de carême, au 12 du mois nommé nisan par les Hébreux, et par nous mars [4]). La vengeance des Thathars, quoique satisfaite, n'étant pas assouvie, ils se saisirent du jeune prince David et le remirent au général Tatchar, de sorte que, la nuit suivante, on s'attendit avec anxiété à ce qu'il serait massacré dans sa tente. Au point du jour le prêtre Mosé, qui jamais ne quittait David, sortit inaperçu et alla chez Tatchar, lui annoncer sa condamnation. Celui-ci se leva sur-le-champ et alla chez Arghoun, à qui il représenta l'innocence du prince: «Qu'as-tu besoin, dit-il, de tuer

[1]) Cf. p. 402.

[2]) Ou Toghna; M-it T.

[3]) En 1289 — 509, Wakhoucht, p. 76. Tchamitch, t. III, p. 282, dit que d'abord Arghoun avait témoigné beaucoup d'égards au roi Dimitri, l'avait chargé du soin de l'Arménie et de la maison d'Avag et de Chabanchah, dont il se reposa sur Tarsaïdj Orbélian; mais quelques années après, pensant qu'il avait pris part à un complot de ses officiers, il le fit venir et mettre à mort dans la plaine de Moughan, à la date indiquée par Wakhoucht.

[4]) L'Art de vérifier les dates, après J.-C., Ed. S.-Allais, t. I, p. 352, indique pour l'an 1289 une éclipse de soleil, à 2 h. du matin, le 23 mars, qui fut centrale au S. de l'Asie, et totale à 8 heures: il me paraît que c'est celle dont parle l'Annaliste. Pâques fut le 10 avril, en 1289, ainsi le carême dut commencer le 22 février, et le 3e samedi tomber le 13 mars.

V. l'Introduction, p. 11, et rectifiez une faute que j'ai déjà relevée: au commencement du 2e §, il faut lire De Lacha à *Dimitri*-le-Dévoué.

un enfant qui mourra *de lui-même?* fais m'en présent.» Le qaen y consentit et lui abandonna David, qu'il emmena chez lui; il le confia à son khodja, qui devint plus tard sahib-diwan.

Quant aux vénérables restes du roi, on les garda pendant plusieurs jours, afin que les Géorgiens ne les enlevassent point: ainsi s'accomplit la prédiction de Basili Mthatsmidel [1]). Les mthawars géorgiens restaient là en grand nombre, sans que personne osât redemander le corps du roi; mais le catholicos et Mosé corrompirent à prix d'or des gens, qui le dérobèrent en compagnie de ce dernier. Par un coup de la Providence divine, il parut des hommes de Tiflis, ayant du poisson à emporter, au milieu duquel on plaça le corps et on le conduisit à Mtzkhétha, où il fut déposé dans la sépulture de ses pères.

Tout s'étant passé de la sorte, David fut bien traité chez Tatchar-Noïn [2]). La reine et les autres épouses du roi s'étaient cachées; Sorghala alla en Thatharie, dans la maison de son père; la fille de Béka, chez son père aussi, dans le Samtzkhé; Wakhtang était dans le Mthiouleth. Ce jeune prince assigna, pour l'entretien de sa mère, la vallée de Scoreth; elle avait encore auprès d'elle ses fils en bas âge, Manouel et Lacha. Badour et Iedgar suivirent leur mère, dans sa patrie, et notre pays resta sans roi.

Ayant alors mandé Khoutlou-Bougha, Arghoun lui dit: «Eh bien! j'ai exterminé tous mes ennemis et le roi Dimitri, qui était le tien, mais il n'y a pas encore de roi. Accomplis ton engagement, en faisant venir le fils du roi des Aphkhaz, afin qu'il porte la couronne. Je te confierai et laisserai à ton bon plaisir l'administration de la Géorgie entière: va en Aphkhazeth.» Khoutlou-Bougha s'étant rendu auprès du roi David, aussitôt que celui-ci le vit, il manda ses troupes et se mit en marche, accompagné de son 406
fils Wakhtang. Ayant franchi les montagnes, ils s'arrêtèrent dans la plaine de Kwichkheth, à Tasis-Car; là Qontchiba, fils de Sirmon-Noïn, Qouroumtchi, fils d'Aliqan, qui résidait dans les montagnes du Djawakheth, entre Artan et le Samtzkhé, et tous les didébouls de la Géorgie, s'étant rassemblés et ayant fait le serment d'une inaltérable fidélité, le roi donna son fils et le fit escorter par beaucoup de ses thawads. On partit sur-le-champ, et le roi retourna à Kouthathis. Quand ils arrivèrent près d'Arghoun, les belles qualités de Wakhtang lui concilièrent l'affection du monarque; car il était de belle taille, de bonne mine, doux et affable, ami de la justice, généreux, modeste, gracieux dans son langage, bon au conseil, et connaissait bien les affaires. Le qaen lui donna la royauté de toute la Géorgie, et après l'avoir marié avec sa soeur Oldjath, le laissa partir pour Tiflis.

[1]) V. p. 399.

[2]) Ici ce nom est écrit *Takar*, comme on a vu plus haut *Karmaghan*, pour *Dcharmaghan*, parce que le *dch* géorgien ne sonne pas précisément comme les lettres de la transcription française, mais approche du son *ki* ou *k* mouillé. C'est quelque chose du ج arabe, bien prononcé, et du *gi* italien, dans *giorno*: cf. le français *diurne*.

65e roi du Karthli, Wakhtang II, fils du roi David IV, Bagratide (règne 3 ans, 1289 — 1292.)

Aussitôt que Wakhtang arriva dans le Karthli, le catholicos [1]), les évêques, décanoz et mthawars assemblés, mirent sur sa tête la couronne royale, le placèrent sur le trône et célébrèrent la cérémonie du sacre [2]). Il posséda la Géorgie, de Nicophsia à Derbend [3]), à l'exception des domaines de Béka Djaqel et Tzikhisdjouarel. Tous les habitants du pays se réjouirent de voir un descendant des rois, honorable, religieux, non moins doux et équitable que fort, énergique, plein de qualités guerrières: il éleva Khoutlou-Bougha au titre d'atabek et de généralissime, et lui conféra la plénitude de l'administration des deux royaumes [4]). Pour David, *fils du roi Dimitri*, il resta chez Tatchar, au milieu des Thathars, en proie à mille souffrances et angoisses. La reine, sa mère, était à Scoreth [5]), ses autres frères dispersés: Giorgi, le plus jeune, né de la fille de Béka, avait été emmené par son aïeul, qui le nourrit dans sa maison, et il devint le premier de tous les hommes, ainsi que le fera voir la suite de ce discours.

Quand il se fut écoulé deux années [6]), Arghoun fut saisi d'un mal cruel: tous ses membres se séchèrent, sa chair et ses os tombèrent, son corps s'en-allait par lambeaux. C'était un spectacle repoussant et affreux: on eût dit un cadavre. Voyant la maladie
407 d'Arghoun, Khoutlou-Bougha et ses partisans voulurent faire David roi et enlever la couronne à Wakhtang. Tatchar le secondait; Pharedjan [7]), fils du roi d'Oseth, le soutenait puissamment. On se réunit donc, pour délibérer qui des deux aurait la royauté. Les autres mthawars ne voulaient pas de David et restaient fermement attachés à Wakhtang; de sorte qu'au lieu de donner la royauté à son compétiteur, on lui concéda divers villages et contrées.

La colère divine s'appesantissant toujours sur Arghoun, sa maladie tira en longueur durant quatre mois, au point qu'il tombait en dissolution de la tête aux pieds. Les noïns, ennuyés, se réunirent, fondirent sur lui et lui donnèrent la mort, en l'étouffant sous sa tente, le même jour, 12 de mars, à la même heure où avait péri le respectable et bien-

[1]) Wakhoucht, p. 76, dit: [illegible], [illegible]; locution plus expressive encore que celle de la p. 603, n. 5 En parlant du sacre de Dimitri, p. 73, il disait: [illegible] [illegible], [illegible] [illegible], [illegible]. Cf. Wo. p. 83.

[2]) En 1289 — 509.

[3]) Wakhoucht écrit: « de Carniphora à Derbend. »

[4]) Litt.: « les deux emplois et l'administration des royaumes. »

[5]) T « à Sacoureth. »

[6]) C'est le M-it T qui donne ce nombre, tandis que le mien et celui du Musée R disent: « un an »; on verra plus bas, dans les notes, que le premier chiffre est exact.

[7]) Le même sera nommé Pharedjan, p. 408, 409; cf Pharedjn, p. 377.

heureux oint du Seigneur, le brillant martyr Dimitri, roi des rois: par cela on reconnut que la cruelle maladie d'Arghoun était un châtiment des flots de sang innocent versés par lui. [1])

[1]) Suivant Tchamitch, t. III, p. 295, Arghoun mourut en 1291, et son frère Kéghathoun ou Kaïkath-Khan lui succéda. Quand il eut régné 4 ans, Baïtouï, fils de Thargata, fils d'Houlagou, le tua et s'empara de l'autorité, en 1295. Ghazan-Khan, fils d'Arghoun, déclara la guerre à Baïtouï et le déposséda à son tour. Héthoum II, roi de Cilicie, qui était venu à Maragha, pour attendre l'issue de la lutte et féliciter Baïtouï, en cas de succès, se retourna alors du côté du vainqueur, qui lui demanda pour qui il était venu. Le monarque lui exprima franchement que son dévouement était acquis à celui des Tchingiskhanides qui était souverain de son pays, et Ghazan, satisfait de sa réponse, n'omit rien pour l'entretenir dans ces dispositions. Il lui donna même un rescrit propre à le garantir des cruautés de Nawrouz, qui commençait à sévir contre les chrétiens.

Et. Orbélian, dans le chap. LXX, encore inédit, de son Histoire de Siounie, s'exprime ainsi au sujet de ces changements: « Houlavou, le premier de la nation des archers, régna sur notre pays durant 8 ans; après lui, son fils aîné Apaghaï, durant 18 ans; puis Ahmad, puis Arghoun, fils du frère d'Apaghaï (lis. fils d'Abagha), durant 7 ans. » Suivent les détails de la révolution qui porta Arghoun au trône et qui sont rapportés dans l'Hist. des Orbélians, imprimée, p. 165. « L'auteur de la mort d'Arghoun, continue Etienne, fut une concubine, qu'il aimait beaucoup, et qui l'empoisonna, dans la plaine de Moughan, lors de la fête de S. Théodore. Il y eut en cette occasion un grand massacre des principaux seigneurs: à savoir, Khodjan, grand-trésorier du monarque; Soultan, grand-directeur des vivres et des boissons; Tchichou et Ordou-Khan, chefs des tribunaux; le vertueux Dchit, Sadadaula, du grand-divan, directeur de tous les impôts de notre pays, ainsi que beaucoup d'autres, et il se fit d'immenses gaspillages du trésor royal. Des généraux et des grands, divisés en deux partis, les uns appelaient, pour le placer sur le trône, Baïtoï, parent d'Arghoun, qui était à Bagdad; les autres hâtaient l'arrivée de Kéghathoï, frère d'Arghoun, du pays de Rom. Ce dernier vint s'asseoir sur le trône, comme qaen, commandant à tout l'univers, en l'année 740 — 1291 (le 22 juillet 1291; D'Ohsson, t. IV, p. 83). » Suivant le même auteur, que je viens de citer, Arghoun, ayant beaucoup de foi dans les devins, prit pendant huit mois une potion qu'on lui avait fait croire propre à prolonger la vie; après une première maladie, suivie de guérison, il éprouva une rechute, causée par une potion du même genre, et qui probablement mit fin à ses jours: il mourut après sept mois de maladie, le 7 mars 1291 (le 10 mars, suivant l'Hist. des Ilkhans), dans sa résidence de Baghtché-Arran. Ce qui put accréditer le bruit de son empoisonnement, par une de ses femmes, dont parle Et. Orbélian, ce fut l'aveu fait par l'une d'elles d'avoir employé, pour se faire aimer de lui, un charme talismanique. Du reste, cette malheureuse avait été noyée le 12 janvier 1291. M. S.-Martin, t. II, p. 297, est d'accord avec le precédent sur le lieu et l'année de la mort du prince mongol, mais il la fixe au 12 mars, comme l'annaliste géorgien; or, si Arghoun mourut en 1291, le jour de S. Théodore, ainsi que le dit Et. Orbélian, ce ne put être ni le 7 ni le 10 de mars, puisque la fête de S. Théodore, dans le calendrier grec, tombe le 17 de février. Comme on ne sait d'où Et. Orbélian a pris son indication, et que MM. D'Ohsson et S.-Martin s'accordent pour le mois, si non pour le jour, avec l'auteur géorgien, je m'en tiens au renseignement qui a pour lui trois autorités. Joignez-y encore celle d'Abou-l-Féda, qui place cet événement dans le 3e mois de l'an 690, i. e. en mars, 1291, car cette année de l'hégyre avait commencé le 13 janvier. Quant aux autres circonstances, telles que les raconte l'annaliste géorgien, je ne les ai trouvées nulle part.

Après Arghoun, tous ses conseillers qui avaient coopéré à la mort du roi furent exterminés, et dès-lors la royauté ayant passé à David, de qui les noïns étaient partisans, Wakhtang conserva pourtant l'autorité.

Les noïns dépêchèrent alors un exprès à Keghtoukon [1]), frère d'Arghoun, le placèrent sur le trône et lui conférèrent la puissance entière du qaénat. Celui-ci, persuadé que la fatale maladie d'Arghoun était venue à l'occasion de Wakhtang, le favorisa. Les choses allaient de la sorte, quand le roi Wakhtang mourut aussi, à la suite d'une légère indisposition, après 3 ans de règne [2]). C'était un homme doué de la perfection des qualités religieuses et mondaines. Il avait eu un instituteur aussi savant que bon, un Pharsmanis-Chwili.

Ayant appris la mort du roi Wakhtang, David, fils de Dimitri, en fut amèrement affligé, à cause de sa bonté et de son héroïsme; il le pleura comme il convenait, lui rendit de très grands honneurs et le fit porter à Gélath, dans la sépulture royale. Informé du décès de son fils chéri, de Wakhtang, objet d'une affection universelle, le roi David-*Narin* tomba dans une si profonde, si cruelle affliction, qu'il est impossible de la décrire. Il en était si pénétré, que rien ne pouvait le consoler, et que peu d'années après, il succomba lui-même, au sein d'une honorable vieillesse [3]). Il laissait trois fils: Costantiné, le premier; Mikael, le second, et le cadet, nommé Alexandré, tous nés de la reine, fille du grand Paléologue, souverain de Constantinople et de la Grèce. Costantiné, par droit d'aînesse, s'étant emparé de la royauté, son frère Mikael s'y opposa et
408 se rendit maître du Radcha [4]) et de l'Argoueth. De leur temps l'Iméreth fut en combus-

« Kéghathoï, continue Et. Orbélian, fit fabriquer des dram et dabécan, i. e. des monnaies d'argent et d'or, en papier, avec des caractères et marques. Il voulait faire disparaître les dram d'argent et les remplacer par ceux-ci dans les transactions. » Sur les motifs et résultats fâcheux de cette opération financière, v. d'Ohsson, t. IV, p. 101 — 106. Il résulte d'un Mémoire de Klaproth, sur l'origine du papier-monnaie (Mém. relat. à l'Asie, Paris, 1824, t. I, p. 375—388), que les premiers papiers de cette espèce furent employés en Chine, en 807 de J.-C., sous l'empereur Hian-Tsoung, de la dynastie Tang, et qu'ils eurent cours, depuis lors, à diverses époques; que Qoubilaï, le premier empereur mongol, en Chine, y introduisit les assignats entre 1260 et 1263; que les Mandchous n'ont jamais essayé d'émettre un papier-monnaie quelconque. Le même renvoie à la Description de la Chine, par Duhalde, t. II, p. 163, pour y voir un assignat de la dynastie Ming; on peut en voir aussi la représentation dans le bel ouvrage de Baron Chaudoir: Recueil des monnaies de la Chine..., S.-Pét. 1842, in-fol. Pl. XX, XXI. Ces papiers s'apelaient, en Perse, *Dchaw*, du nom chinois *Tchao*, selon d'Ohsson, t. IV, p. 53.

[1]) L'historien des Ilkhans le nomme toujours Kendchatou; v. t. I, p. 396, etc.; il monta sur le trône le 23 juill. 1291; Ghazan, fils d'Arghoun, était trop loin, et Baïdou, fils de Tarakaï, l'un des fils d'Houlagou, se sentait trop faible pour lui disputer le trône.

[2]) Donc en 1292.

[3]) En 1293—513, Wo. p. 76: ce prince pouvait avoir 65 ou 66 ans; cf. p. 508, n. 2.

[4]) Wakhoucht, p. 267, ajoute: « et le Letchkhoum. » Et encore: « Giorgi-Dadian, voyant la mésintelligence des deux princes, se rendit maître de l'éristhawat de Tzkhom, et prit pour lui tout l'Odich,

tion. On n'a pas le récit de leur vie, mais jusqu'à leur mort il n'y eut pas de paix, parce que chaque réconciliation était aussitôt suivie d'une rupture.

Pour nous, reprenons notre première direction, dont nous nous sommes un peu écartés. Keghthoukon [1]) étant monté sur le trône, la ville grecque de Thongouzalo [2]) se révolta, parce que Kéghatho ayant quitté la Grèce, on pensa que le qaen était occupé ailleurs, et on leva l'étendard. Keghthoukon manda toutes ses troupes, David, fils du roi Dimitri, et tous les mthawars du Karthli. Ayant confié sa résidence, son épouse et ses femmes au noïn Elgoz, et laissé à Moughan Khoutlou-Bougha et les autres mthawars karthles, parce qu'il craignait une irruption des gens de Berka, le qaen partit avec le roi David, fils de Dimitri. Arrivé à Thonghouzalo, il l'assiégea pendant quatre mois, sans l'entamer. Au cinquième mois, la ville, réduite à l'extrémité, fut attaquée avec fureur; le roi David et une petite troupe de Géorgiens, qui prenaient part à l'assaut, forcèrent l'entrée de la ville. Dans un coin s'étaient réunis les chrétiens, qui prièrent le roi de les épargner et d'intercéder pour eux auprès du qaen. Celui-ci, accédant à sa prière, laissa dans la ville une garnison, pour défendre sa conquête, et après en avoir tiré un kharadj et des richesses immenses, opéra sa retraite. Comme Baredjan [3]), fils du roi d'Oseth, se trouvait en ce lieu, les Osses commencèrent à piller, à massacrer, à faire du dégât et des prisonniers dans le Karthli; ils enlevèrent et gardèrent pour eux la ville de Gori. Alors tous les Géorgiens se réunirent autour d'Ahmada, éristhaw de Karthli, fils de Béga, assiégèrent Gori et livrèrent à cette ville plusieurs assauts: il y fut tué un grand nombre d'Osses et de Géorgiens, et la ville fut entièrement incendiée. Enfin les Osses, réduits aux abois, firent descendre un homme de la citadelle, le long d'un câble, et l'expédièrent aux Thathars, postés à Moukhnar, avec demande de secours. A cette nou-

jusqu'à Anacophia. De son côté, Charwachidzé prit l'Aphkhazeth, le Gouriel s'appropria le Gouria, et l'éristhaw des Souanes le Souaneth, qu'ils gardèrent héréditairement. Le dadian Giorgi, étant mort en 1323—11, eut pour successeur son fils Mamia, qui se consolida encore plus dans l'Odich. Costantiné mourut en 1327—15.» Il me parait probable, vu l'hérédité des charges, que Giorgi-Dadian était fils de Bédian, nommé p. 560, et n. 3.

[1]) M. S.-Martin le nomme deux fois Kantchathou-Khan et s'étonne avec raison que Klaproth, s'en fiant à la petite histoire de Géorgie, en russe, par le tsarév. David (p. 79), le nom Koultho Khan; Mém. t. II, p. 298. On va voir le même prince nommé par l'Annaliste *Kéghatho*, forme plus régulière, en ce qu'elle se rapproche d'avantage de Keïkathou, mais incomplète en ce qu'elle omet le titre de *khan* qui, joint au nom propre, est l'origine de Keghthoukon. Du reste l'auteur de la Краткая ист. Грузiи se trompe encore en disant que la royauté fut donnée à David, fils de Dimitri, au préjudice de Wakhtang, fils de David-Narin, puisque le dernier n'y avait aucun droit naturel.

[2]) Tonghouzo, M-it T. Wakhoucht, p. 76, dit seulement que «Tongouzalo se révolta en Grèce.» C'était, je pense, un noïn mongol. C. D'Ohsson, t. IV, p. 85, semble avoir en vue cette révolte, quand il dit: «Ghaïkhatou partit le 1er de septembre, pour aller étouffer une révolte dans le Roum;» il ne donne pas d'autres détails, non plus que l'Historien des Ilkhans, t. I, p. 496, sqq.

[3]) Cf. p. 407.

velle, les Thathars se portèrent médiateurs et conclurent la paix. Depuis lors il y eut inimitié entre les Osses et les Géorgiens, jusqu'à ce que ceux-ci furent chassés et exterminés par le grand et fameux roi, Giorgi-le-Brillant.[1])

A son retour le qaen manda David et lui dit: «Comme tu as dévoué ta tête pour me servir, et que tu agis loyalement envers moi, je te donne la couronne et tout ton royaume;» il le renvoya à Tiflis, le plaça sur le trône de son père et le fit escorter par l'armée géorgienne, par Chanché, par Khoutlou-Bougha et par tous les didébouls. On manda Béga, du Samtzkhé, mais il refusa de venir. Comme il était extrêmement puissant, il n'allait plus chez le qaen ni chez le roi; il se contenta d'envoyer son fils aîné Sargis, général du Samtzkhé, porteur de tous les dépôts que lui avait confiés le roi Dimitri, ainsi que d'une ceinture très précieuse. Sargis, en arrivant, présenta le tout,
409 sans que rien y manquât, au roi David, qui s'assit sur le trône et fut sacré par le catholicos[2]) Abraham et par les évêques.

66e roi de Karthli, David VI, fils du roi Dimitri II, Bagratide (règne 18 ans, 1292 — 1310.)

Le qaen maria le roi David avec sa soeur Oldjath[3]), veuve du roi Wakhtang, et à l'exception du Samtzkhé, possédé par Béka, lui donna tout le royaume de son père Dimitri. Toutefois Béka témoignait sa déférence pour le roi, en lui envoyant de nombreux présents et cadeaux. Pour David, il était la plupart du temps auprès du qaen. Baredjan, mthawar de l'Oseth, avait beau servir bien le roi, il était en guerre avec les Géorgiens, et leur inimitié réciproque était telle, que le vainqueur tuait le vaincu. Dans ce temps-là des Osses étant venus à Tiflis, pour affaires de commerce, comme ils s'en retournaient, ils aperçurent un pauvre, à qui ils firent l'aumône. Le premier d'entre eux s'ap-

[1]) V. Wakhoucht, p. 82.

[2]) Wo. p. 77 dit aussi «le catholicos,» et place cet événement en 1294—514; mais rien n'empêche de compter le règne de David VI depuis 1292, puis qu'on a vu, p. 407, que ce prince avait été reconnu roi du vivant même de Wakhtang II.

[3]) L'Historien des Ilkhans, dans la Table généalogique N. IX, nomme en effet Oldchataï parmi les filles d'Abaka, laquelle était, conséquemment, soeur de Keïkhatou, mais il dit qu'elle fut mariée à Toukal (v. infrà), et ensuite à Kotlogh. Ce Toukal est, je crois, celui dont il va être parlé, l'un des émirs qui, après la mort de Tagoudar, embrassèrent le parti de Baïdou. Keïkhathou ayant eu le dessus, Toukal se réfugia en Géorgie, échappa par-là au massacre des émirs, qui donna lieu à la conspiration contre Keïkhathou, et, après l'avénement de Baïdou, fut subordonné à Taghadchar; Gesch. d. Ilchane, t. I, p. 396, 7, 406, 409. Ainsi Toukal n'était pas un qaân, ni même un prince du sang, mais il avait épousé Oldchataï, fille d'Abagha; d'ailleurs, aucune indication ne confirme celle des Annales relativement à la princesse Oldjath, épouse des rois Wakhtang et David.

pelait Sathkhis [1]), et le second Ouzourabeg. Ils dirent à ce pauvre: «Prie Dieu qu'aujourd'hui notre épée et celle de Béga Souramel se rencontrent.» S'étant un peu éloignés et ayant rencontré Rat, qui chassait, avec une faible suite et désarmé, ils fondirent sur lui. Rat, levant son bouclier, leur fit tête, dans un chemin étroit, d'où s'échappait un ruisseau. D'un coup porté sur le casque de Sathkhis [2]), il le fendit en deux, le premier, et le renversa mort. Puis il attaqua Ouzourabeg, le frappa à l'épaule, qu'il coupa, malgré la cotte de mailles, le renversa, et il fut achevé par ses gens. A cette vue, les autres Osses s'enfuirent. C'est ainsi que, selon l'expression du prophète, Dieu brise les orgueilleux, et que, dans un autre endroit, il est dit: «Seigneur, extermine les lèvres des perfides et la langue qui parle avec hauteur.»

Sur ces entrefaites il vint un exprès, inviter le roi David à aller auprès du qaen Thoukal, demeurant dans les montagnes de l'Ararat [3]). David s'y étant rendu, Thoukal, aussitôt qu'il le vit, l'honora, s'affectionna à lui et voulut qu'ils contractassent une union réciproque, dont ils se donnèrent les assurances. Au retour du roi, il lui donna Dmanis, qui était possédé par Khoutlou-Bougha, frère de Mangasar. Peu de temps après, des

[1]) Ou Sathkhé; v. plus bas.

[2]) Ici il est nommé Sathkhé.

[3]) On n'a point vu, jusqu'à présent, la mort de Keghthoukon, pourtant il régnait encore lorsque David VI devint roi. Wakhoucht, p. 77, est plus explicite: «Thoukal, dit-il, fils d'Ahmed, tua le qaen Keghthoukon et beaucoup de noïns avec lui, et monta au trône du qaénat.» Peut-être y a-t-il ici quelque chose d'omis dans nos manuscrits; en tous cas, la note 1, p. 609, et ce que dit Wakhoucht, y suppléent en quelque façon. Le fait est que plusieurs émirs conspirèrent contre Kaïkhathou; ce prince fut mis à mort le 4 mars 1295; Hist. des Ilkhans, t. I, p. 408: Baïdou, malgré une défaite qu'il venait d'essuyer aux environs d'Hamadan, lui succéda.

Et. Orbélian, au ch. LXX de son histoire de Siounie, cité p. 609, n. 1, continue, à l'endroit où je l'ai laissé, le récit du règne de Kéghathoï: «Durant la 5e année de son règne, il y eut dans son palais une agitation séditieuse, causée par ses méfiances à l'égard de certaines personnes mal-intentionnées (զի կասկածեալ յումանս վասն երկամտութեան էին), qui, fatiguées de sa dureté et de l'indécence licencieuse de sa conduite, voulaient se soumettre à Baïtoï. Il commença donc à maltraiter ses grands: Eldchitaï, directeur des oiseaux et bêtes de chasse; Tolataï, inspecteur des vivres et boissons; Khondchibal, chef général de l'armée, et beaucoup d'autres, qu'il fit mettre pêle-mêle en prison, chargés de chaînes de fer, chez des personnages de haut rang, et marcha avec ses troupes à la rencontre de Baïtoï. Ceux-ci s'entendirent en secret avec un myriarque, nommé Doukal, et un certain Eldar, de race royale, qui, s'étant conjurés, vinrent enlever les prisonniers et mirent leurs gardiens en prison. Parmi ces derniers était le grand chiliarque Khouroumtchi, qui fut conduit à notre couvent de Tathev, où il resta bien des jours en surveillance, et, devenu libre plus tard, recouvra son emploi, par un miracle de la sainte église. Pour les conjurés, ayant traversé l'Araxe, ils se mirent à poursuivre Kéghathoï, dont les soldats, saisis de frayeur à cette nouvelle, se débandèrent, de sorte qu'il resta seul. Il revint donc, malgré lui, dans son palais, mais il fut pris et gardé à vue par les révoltés. Ce que voyant les prisonniers délivrés et les grands généraux, Eldar et Doukal, ils le destituèrent et le firent périr par le poison, lui et

noïns, fuyant Thoukal, s'en-allèrent: c'était Nawroz, fils du grand Arghoun [1]), homme énergique, fort et robuste, rusé, ayant des vues ambitieuses, et Qouroumchi, fils d'Aliqan [2]), dont le frère, Bougha, avait été tué par Thoukal [3]). Ils se réfugièrent ensemble dans le Khorasan, auprès de Qazan, fils d'Arghoun, à qui son père avait donné cette contrée pour apanage de prince-royal [4]). S'étant entendus ensemble, ils voulurent porter Qazan au rang suprême du qaénat, s'unirent tous et partirent pour faire la guerre à Baïdo [5]). Celui-ci, dès qu'il apprit la venue de Qazan, manda aussi ses troupes. Thoukal se mit également en campagne, sans avoir pu, dans la précipitation du départ, faire
410 venir le roi David, que Dieu préserva d'une telle rencontre. S'étant rejoints, auprès de la petite ville de Zangan, ils en vinrent aux mains; la victoire resta indécise, et les deux parties se séparèrent. Qazan, qui n'assistait pas à cette affaire, avait envoyé Nawroz et Khoutlou-Bougha; Nawroz fut pris, après un rude combat, livré par Djalirman, et Qa-

ses adhérents; puis, allant avec une grande allégresse à la rencontre de Baïtoï, ils le firent asseoir sur le trône de la monarchie universelle, dans la plaine de Srav. Bien qu'il fût chrétien, forcé par ses généraux, il embrassa la religion musulmane et administra sans énergie, avec une mollesse indigne d'un homme, jusqu'à la saison de l'automne.» — D'Ohsson nomme en effet parmi les conjurés qui renversèrent Gaïkatou, Eldar et Tougal, mais il ne dit pas qu'ils aient joué le premier rôle; t. IV, p. 110. Cet auteur nous apprend aussi que Tougal avait ses quartiers en Géorgie (ib. p. 127, 140); que Kéghathou fut étranglé avec la corde d'un arc, le 23 avril 1294; ibid. p. 113. Pour Eldar, il était fils de Kuikourtaï, neuvième fils d'Houlagou.

Plus loin, Et. Orbélian dit encore que «dans ce temps-là se trouvait à Amaras, l'ancienne capitale des Aghovans, la fille de l'empereur de Grèce, nommée Despina, qui avait été amenée pour épouser Abagha-Khan, et que celui-ci avait fait élever pour son fils adoptif Baïtoï.» En effet Baïtoï était fils, non d'Abagha, mais de Taragaï, cinquième fils d'Houlagou. Quant à Despina, c'est la même princesse qui a été mentionnée dans la note 3 de la p. 572, qui avait été d'abord destinée à Houlagou, puis à son fils Abagha, et qui paraît avoir été donnée par celui-ci à Baïtoï.

Abou-l-Féda, a. 690—1291, dit de Canachtu (Keïkatou): «Novâ potestate ad turpia et infanda quaevis et ad corumpendos Mongolorum pueros abusus, odia suorum contrahebat;» expressions qui confirment le témoignage, ci-dessus rapporté, d'Et. Orbélian.

[1]) De cet Arghoun, Agha ou Aka, de qui la mort est racontée p. 396.

[2]) Kourmichi, fils d'Alinak; Gesch. d. Ilchane, t. I, p. 397; ibid. t. II, p. 29, on lit: «Kirmich, fils d'Alenak. Sous le règne d'Abou-Saïd, Kourmichi qui résidait, à ce qu'il paraît, en Géorgie, y complota contre ce puissant émir, et fut blessé dans un combat, où pourtant la victoire resta à son parti; il fut pris à la bataille de Miana, livrée le 12 août 1319, et périt sous le sabre.

[3]) Un autre noïn, Taraghaï, Ouïrate de nation, qui avait coopéré au meurtre de Kéghatou, se rendit avec 10000 Mongols, placés sous ses ordres, auprès de Ketbogha, sultan usurpateur d'Egypte, en 1295, et y prit du service dans ses armées; Abulf. Ann. Mosl. a. 695 — 1295, 6.

[4]) Arghoun-Khan avait en effet envoyé ses fils Qazan et Kharbanda dans le Khorasan, sous la conduite de Naurouz, en 1283; Abulf. Ann. Moslem. a. 1283. Ce fut leur éloignement qui les empêcha de succéder immédiatement, l'un ou l'autre, à leur père.

[5]) Baado, frère de Thoukal, suivant Wakhoucht, p. 77; cf. sup. p. 609, n. 1.

zan s'en-alla dans le Khorasan [1]). Alors Nawroz pria Thoukal de lui pardonner et s'engagea par serment à ramener Qazan enchaîné. Thoukal le crut et lui fit grâce. Pour Nawroz, arrivé auprès de Qazan, il lia une marmite de cuivre et la fit porter à Thoukal, car en langue turque une marmite s'appelle *qazan*. Thoukal, en voyant la marmite liée d'une corde [2]), fut non moins affligé que surpris: il était alors dans les montagnes de l'Ararat. [3])

Qazan, étant rentré en campagne avec des troupes plus nombreuses, fondit à l'improviste sur Baïdo, à Oujan [4]), le prit, l'étrangla avec plusieurs noïns. Cette fois encore Dieu préserva le roi. Cependant Thoukal, ayant appris la mort de Baïdo [5]), s'enfuit et

[1]) L'Hist. des Ilkhans donne d'autres détails, que l'on peut voir là, t. II, p. 24, sqq. Il n'y est pas question de la captivité de Naurouz, et le trait de la marmite, qui va être raconté, est attribué à Tagadchar.

[2]) L'histoire de cette marmite est racontée, dans les mêmes termes, par Abou-l-Féda, t. V, p. 25, et la signification du mot *Cazan* confirmée par le savant éditeur, p. 404; v. aussi d'Ohsson, t. IV, p. 131.

[3]) Il est évident que dans ce § l'auteur géorgien se trompe, en attribuant à Thoukal beaucoup de choses qu'il faut mettre sur le compte de Baïdo. Le premier n'était qu'un noïn, agissant dans les intérêts de l'autre, et celui-ci était, au contraire, un prince du sang d'Houlagou, qui pouvait avoir des droits éloignés au trône, tandis que ceux de Qazan étaient immédiats et directs, comme fils d'Arghoun. Ces droits n'avaient été que suspendus par l'usurpation de Kéghatou, oncle de Qazan.

[4]) Odjan ou Audjan, aux environs de Qazmin. Sans qu'il y eut de bataille, Baïdou fut abandonné par les siens, pris et mis à mort le 4 octobre 1295, sept mois et dix jours après la mort de Keïkhatou; Hist. des Ilkhans, t. II, p. 30. Ghazan fut inauguré le 29 novembre suivant. Il s'était converti à l'islamisme et avait pris le nom de Mahmoud.

[5]) «Cependant vers l'automne (1295), continue Et Orbélian, c. LXX, Ghazan, fils d'Arghoun, fils d'Abagha, marcha contre Baïtoï, dans le Khorasan, pour lui redemander le trône de ses pères, à la tête de toutes les troupes khorasaniennes, nommées *Gharasounas*; elles étaient commandées par le grand et bon Khoutlou-Chah, nom qui signifie, roi gracieux, et par l'habile et invincible guerrier Navrouz, i. e. Navasard (nouvel an), tous les Mongols ayant alors abandonné leurs institutions nationales et embrassé l'islamisme. Ce Navrouz était fils d'Arghoun, chef et paskhakh ou gouverneur de tout notre pays: il avait, par ses révoltes, causé beaucoup d'embarras à Arghoun et à son fils Ghazan, mais maintenant il s'entendait avec celui-ci. Il détestait fortement les chrétiens et était l'ennemi des églises. Cet homme, aussi nommé Mangla, se précipita comme un torrent impétueux, attaqua et massacra les soldats qui gardaient les routes. Il y eut donc du trouble et de la confusion, des cris et des gémissements dans le palais royal, où chacun vivait dans une imprudente sécurité. Conséquemment le grand myriarque Tatchar étant venu se joindre à Navrouz, le coeur des partisans de Baïtoï en fut ébranlé; tous l'abandonnèrent sans exception et s'enfuirent. L'insensé Baïtoï prit lui-même la fuite et se rendit près de Doukal qui, avec ses troupes, était alors dans la plaine de Nakhtchévan, sur le bord de l'Araxe. A ce spectacle Doukal perdit toute son énergie; ses chiliarques se détachèrent de lui et destituèrent Baïtoï, l'emmenèrent et l'envoyèrent à Ghazan, et s'enfuirent eux-mêmes de divers côtés. Pour Doukal, il se réfugia dans les citadelles géorgiennes; mais ayant été saisi par Békan (notre Béka, fils de Sargis), il fut livré à Kouroumtchi, qui le fit périr de mort violente. Eldar, qui s'était enfui du côté de la ville de Carin, fut

vint dans le Samtzkhé, auprès de Béka, qui commandait depuis Tasis-Car jusqu'à Carnou-Kalak. Il envoya également son fils auprès du roi David, et le lui recommanda. Etant venu à Tauriz, dans l'Aderbidjan, Qazan envoya des exprès à Béka et à David, afin qu'ils lui livrassent Thoukal et son fils. La première et la seconde fois ils refusèrent, et supplièrent Qazan de leur faire grâce. Enfin il engagea sa parole et donna son anneau en garantie, et Thoukal lui fut livré. Informé qu'on le conduisait à l'ourdo, Qouroumchi alla au-devant de l'envoyé de Qazan, à Nakhidour, enleva Thoukal et le tua, pour venger la mort de Baïdo, son frère. Le roi David avait également livré le fils de Thoukal, toutes ses armes et ses richesses, confiées par lui à Baredjan [1]), mthawar d'Oseth, et déposées dans la citadelle d'Aténi. Qazan lui en témoigna sa gratitude. Mais le roi craignit d'aller à l'ourdo, à cause de ses rapports d'amitié avec Thoukal; il avait encore, pour ne pas s'y rendre, un autre motif de frayeur: Nawroz, ci-dessus mentionné, fils d'Arghoun-Agha et ennemi juré de tous les chrétiens, invitait de la sorte ceux qu'il voulait faire apostasier, et les rendait musulmans, à l'insu de Qazan-Qaen. Ce Nawroz se distinguait par d'autres mauvaises qualités, qui lui attirèrent une mort cruelle, comme on le verra plus bas.

C'était un grand personnage, qui faisait les affaires sans consulter Qazan, et qui détestait les chrétiens. Comme il se proposait de massacrer *tout*, de renverser toutes les églises, à Tauriz et dans toutes les autres villes, il fit venir l'évêque de Maragha, nestorien [2])

trouvé plus tard chez un cheikh et mis à mort. Tous les autres grands, sans exception, furent arrêtés et subirent un sort pareil. Parmi ces derniers se trouvait Eldchitaï, commandant de notre pays, excellent à tous égards et chef de 10000 soldats: on le fit venir du Gilan et on le massacra sans pitié. Ce fut ainsi que, sans guerre ni combat, Ghazan-Khan devint maître de tout le pays, et monta sur le trône suprême de son père Arghoun-Khan. Cela eut lieu en 744 — 1295.» Baïtou ne régna que huit mois; Abulf. t. V, p. 125, a. 694—1294, 5; il fut mis à mort un mercredi 5 octobre 1295, après que Ghazan, à qui il s'était rendu, lui eut fait donner un magnifique repas; D'Ohsson, t. IV, p. 140. Pour Doukal, il fut tué le 15 octobre suivant, à l'instigation de Navrouz, juste un mois avant l'inauguration de Qazan: ce dernier avait alors 24 ans, étant né le 30 novembre 1271; ibid. p. 151.

Les *Gharasounas*, nommés au commencement de cet extrait, doivent être les mêmes que les Karawinas ou artificiers, souvent nommés dans l'Hist. des Ilkhans, et notamment t. I, p. 344, où il est dit, d'après l'auteur arabe Vassaf, que c'étaient les plus terribles des Mongols, eu égard à leur férocité, de vrais démons.

[1]) Ou Pharedjan; cf. p. 407, 408.

[2]) ცხ.ც.

La persécution dont Naurouz fut le principal agent, eut pour principe la conversion de Qazan à l'islamisme, et s'étendit aussi bien aux temples des Bouddhistes qu'aux églises chrétiennes, ainsi que le fait observer l'historien des Ilkhans; Hist. des Ilkhans, t. II, p. 69. Les corps du patriarche nestorien Makila et de son successeur Denka, ensevelis dans une église de Bagdad, furent tirés de leur sépulture et portés ailleurs. C'est peut-être là l'origine de ce que disent les Annales sur l'évêque de Maragha.

de race et de religion, homme doux, bon, très vertueux et considéré des premiers souverains thathars, qui lui donnaient le nom de père. Il le fit arrêter, battre plusieurs fois, tourmenter de mille manières, pour qu'il abjurât la foi: mais comme il résistait énergiquement, souffrait tout et témoignait son mépris pour la religion prêchée par Mahomet, 411
il le condamna à l'exil, sans égard pour sa grande vieillesse. Pour comble de méchanceté, Nawroz chargea un mauvais sujet, de sa famille, d'aller dévaster toutes les églises de la Géorgie, de ruiner d'abord le temple de la toute-immaculée Mère de Dieu, de Wardzia, puis toutes celles qu'il rencontrerait dans notre pays, de prendre tout ce qu'il y trouverait de richesses, se figurant que l'or et l'argent y étaient entassés, les pierreries et les pierres précieuses en grand nombre.

Cet homme partit donc et vint d'abord à Nakhtchévan [1]), où il se mit à renverser les églises; mais par un châtiment de la très sainte Mère de Dieu de Wardzia, qu'il voulait dévaster et où il se proposait d'abattre la croix adorable, il fut frappé de la foudre, balayé par le tonnerre et consumé jusqu'aux os. Ce fut ainsi que la Mère de Dieu de Wardzia protégea son asyle. Les injustices, les exactions de Nawroz irritèrent aussi Qazan, qui était très bon, absolument sans malice et aimait tellement l'équité, plus qu'aucun des qaens ses prédécesseurs, qu'il avait fait suspendre entre deux arbres une chaîne, avec quantité de sonnettes, afin que les pauvres, les faibles, les indigents, les solliciteurs trop obscurs pour paraître devant le qaen et les noïns, vinssent secouer l'arbre et la chaîne, et que le qaen, au bruit des clochettes, connût que des pauvres, des gens de basse classe réclamaient justice: dans ce cas, lui-même en personne prenait connaissance de l'affaire [2]). Il était si ami de l'équité que, sous son règne, ni grands ni petits ne commirent un acte d'oppression, de tyrannie. Nawroz, furieux, s'étant enfui dans le Khorasan, fut poursuivi par Khoutlou-Chah [3])-Noïn, qui l'atteignit et le tua, lui, son fils et toute sa famille, et sa mémoire disparut de l'univers [4]), ainsi qu'il est écrit:

[1]) D'après le M-it T: «Il passa à Wardzia et se rendit à Nakhtchéwan.»

[2]) Wakhoucht explique, p. 78, que la corde aux sonnettes était au voisinage de la demeure de Qazan, et qu'une autre corde, attachée à celle-là, passait par-dessus le mur d'enceinte, comme chez nous un cordon de sonnette: c'était par-là que les grelots étaient mis en mouvement. V. sur cet usage le Voyage des deux Arabes, publiée la première fois par Renaudot, puis par M. Reinaud.

Cf. Magasin Pittoresque, pour 1841, p. 54, la figure d'un poisson creux, suspendu devant la tente des généraux chinois, pour le même but.

[3]) M-it T. Khoutlou-Bougha, ce qui revient au même: cette variante reparaît souvent.

[4]) Et. Orbélian, ch. LXX, décrit ainsi les cruautés de Nauroux envers les chrétiens: «Cependant Navrouz, ennemi de Dieu, quand il vint dans notre pays, rendit une ordonnance pour détruire toutes les églises, en général, dépouiller tous les chrétiens et circoncire les prêtres: d'où il résulta pour les chrétiens, en tout lieu, mille vexations et d'horribles souffrances. Beaucoup d'églises furent ruinées, de prêtres égorgés, de chrétiens mis à mort. Ceux qui échappèrent au trépas furent spoliés de leurs biens, grand nombre de femmes et d'enfants faits captifs; à Bagdad, à Mossoul, à Hémèse (Hamis), à Tauriz,

« Que l'impie soit exterminé, afin qu'il ne voie pas la grandeur de Dieu. » Les Thathars de Nawroz s'étant calmés, Qazan s'occupa à gouverner le monde, par la justice et par de sages arrêts.

Dans ce temps-là il envoya un exprès inviter le roi David à venir en sa présence. Celui-ci fit promptement ses préparatifs, vint dans le Héreth et dans le Cakheth, dont

à Maragha, dans le pays d'Horom et de Mésopotamie, la persécution produisit les plus funestes catastrophes. Dans les limites de notre pays, les églises de Nakhtchévan furent saccagées, les prêtres réduits en esclavage, et nous eûmes beaucoup à souffrir. Les portes des sanctuaires furent démolies, les tables saintes renversées; mais les chefs principaux, en considération des troupes géorgiennes, ne permirent pas de détruire les églises. Etant venus au siége principal de Siounie (à Noravank), ils voulaient y renverser nos églises, mais nos présents et nos sollicitations les arrêtèrent. Ils pillèrent aussi les couvents de la province de Nakhtchévan. Quant à la partie de l'Arménie dont le fleuve Araxe forme la séparation, elle resta intacte, grâce à Dieu. Le catholicos syrien, résidant à Maragha, fut pris, réduit à l'extrémité par les plus indignes traitements, dépouillé de tous ses biens. Ter Tiratsou, évêque de l'église des Apôtres, subit aussi des tortures abominables et le pillage de ses effets. Quant à son couvent, servant de sépulture à l'apôtre S. Thaddée, les bâtiments en furent démolis, ravagés, pillés, complètement anéantis. » Héthoum, roi d'Arménie, étant venu se plaindre à Qazan, ce prince lui dit que tout cela s'était fait sans son ordre, et prit de mesures efficaces pour mettre un terme à tant de dévastations.

« Monté sur le trône dans l'automne de l'an 744 — 1295, Ghazan administrait avec une force et une énergie extrêmes, avec une autorité puissante et supérieure. Il plaça à la tête de toutes ses troupes et provinces Khoutlou Chah, homme bon, puissant et victorieux dans les combats, très bienveillant et secourable pour les chrétiens, qui s'allia avec le monarque, en épousant sa soeur (Oldchaïtou, veuve de Toukal), et par son influence nous fit goûter la paix, ainsi qu'à toute notre patrie. Mais Navrouz, cette bête maudite et sanguinaire, étant allé du côté du Khorasan, pour administrer ces contrées, forma le projet et entreprit d'empoisonner Ghazan. Ce prince en fut informé et fit périr ses parents, ses fils, ses frères et toute sa lignée; pour Navrouz, voyant son crime découvert, il s'enfuit dans les parties les plus reculées du Khorasan. Ayant alors rassemblé une armée nombreuse, Khoutlou-Chah se mit à sa poursuite. Dieu lui livra le maudit; il le fit disparaître de dessus la terre et l'extermina sans retour. Il fut, par un grand prodige, arrêté à Hré, ville au-delà de Mavar et de Nichapour, où étaient nos princes Liparit et Eatchi (v. Généal. des Orbélians), que les Turks, envoyés par Navrouz, se plaisaient à traiter indignement, որք Թուք (*sic*) արձակեալ յերեսս Նաւրուզին մեծ անարգանօք ծաղէին. Voyez comment le Très-Haut déchira son ennemi et le punit de ses ravages! Sa domination ne dura qu'une année après quoi il fut anéanti : lui, sa race et son nom disparurent de la terre. Louange et gloire à celui qui prit un tel soin de son église! »

Accusé d'intelligences secrètes avec les musulmans, Navrouz fut mis à mort en 1297; Abulf. a. H. 697. Il fut coupé en deux, le 13 août 1297, dans la citadelle de Hérath, où il s'était réfugié, après avoir levé l'étendard contre Qazan, qui l'avait disgracié, comme soupçonné de s'entendre contre lui avec le sultan d'Egypte; d'Ohsson, t. IV, p. 190. Il fut remplacé dans ses emplois par Khoutlou-Chah (Bibliothèque or. de d'Herbelot, p. 363), et par un certain Sadreddin Zangani, et non Rengani; v. la correction proposée par l'éditeur d'Abou-l-Féda, t. V, p. 405, et d'Herbelot, Bibl. or. p. 249, 359. L'Histoire des Ilkhans, t. II, p. 44, fixe la mort de Naurouz au 24 mai 1297; tous les membres de sa famille avaient péri avant lui, de mort violente.

les didébouls et aznaours se présentèrent à lui, et entre autres l'éristhaw Samadaula, homme possédant toutes les qualités, guerrier parfait et archer distingué, comme Mosomachos [1]) le Juif. Après un court séjour dans le Héreth, le roi se consulta avec ses vizirs: «Si je vais à l'ourdo, dit-il, je redoute le qaen.» Les vizirs insistant pour qu'il 412
partît, le roi s'y refusa et revint sur ses pas, car il craignait le qaen et la rencontre des Thathars. Etant allé dans le Mthiouleth, il revint à Jinwan, où il établit un siba [2]), avec garnison. Pour lui, restant dans le Mthiouleth, il envoya son jeune frère Wakhtang en ambassade au qaen Othakha, petit-fils du grand Batou, et promit de lui ouvrir le passage pour marcher contre Qazan. Le qaen l'accueillit bien et lui promit force territoires et richesses. Informé de la défection de David, Qazan envoya Khoutlou-Chah, son général ou béglarbeg, en langue thathare, avec une armée considérable. Arrivé à Tiflis, celui-ci dépêcha un exprès au roi David, demanda des hommes de conscience pour traiter de la paix, et exigea qu'il promît d'être fidèle à Qazan et de ne pas se tourner du côté de ses ennemis. Le roi envoya donc le catholicos Abraham, Ioané Boursel [3]) et le qadi de Tiflis, et demanda à son tour des otages et la garantie du serment [4]). Les Thathars, non contents de faire le serment, suivant leur religion, donnèrent en otages le fils de Khoutlou-Chah [5]), nommé Siboutchi, Arpha, frère de Qouroumchi, et quelques autres fils de noïns; en outre, ils livrèrent l'anneau de Qazan, comme garantie de la personne du roi. David se rendit alors auprès d'eux et promit d'aller à l'ourdo. Khoutlou-Chah, après l'avoir accueilli avec honneur et affection, le congédia. De retour chez lui, il renvoya les otages, comblés de grands présents. [6])

[1]) [illegible]; quoique ce mot soit une altération, je ne vois pas de héros juif à qui comparer Samadaula; cf. sup. p. 372.

[2]) V. sup. p. 569, n. 6.

[3]) Je n'ai pu, jusqu'à présent, découvrir l'origine de ce titre, que l'on verra souvent ailleurs sous la forme *Wirchel*: dériverait-il du village de *Boursa*, nommé dans la liste des localités du Cakheth, parmi ceux qui dépendent du canton de Thorgha? Wakhoucht, Géogr. de la Gé. p. 483.

Depuis que cette note est écrite, j'ai reçu un fragment considérable de l'histoire du couvent de Largwis, sépulture des ancêtres des éristhaws du Ksan, depuis les temps de Justinien-le-Grand. Il en résulte que ces puissants feudataires prenaient autrefois les titres de Wirchel et de Kwéniphnéwel, dérivés de Wircha et de Kwéna-Iphnew ou Iphnew-Inférieur. Quoique me trouvant dans le pays même, je n'ai point appris la vraie situation de Wircha, qui paraît ne plus exister, mais je sais positivement qu'il s'y trouvait une citadelle et un monastère, très souvent mentionnés dans les chartes de Mtzkhétha, non encore débrouillées. Pour Kwéna-Iphnew, de la route entre Corintha et Largwis, sur la gauche du Ksan, on me l'a montré, à la droite de cette rivière. Le fragment ci-dessus mentionné sera imprimé dans les Additions.

[4]) [illegible]; cette tournure ne me paraît pas claire.

[5]) T. Khoutlou-Bougha, ici et plus bas.

[6]) Et. Orbélian, ch. LXX, raconte en ces termes les expéditions de Khoutlou-Chah contre David: «Cependant le jeune roi de Géorgie, David, fils de Dimitri, lors de la venue de Navrouz, détruisant les

Aux approches du printemps, le roi fut de nouveau convié à l'ourdo; mais comme la crainte l'empêchait de partir, il envoya son frère Baadour au grand qaen Othakha[1]). A cette nouvelle Qazan fit derechef partir son général Khoutlou-Chah, qui, avec une armée considérable, vint dans le Somkheth et réitéra au roi l'invitation, en lui promettant de riches présents. Le roi expédia encore le catholicos Abraham, le qadi de Tiflis et Ioané Boursel, et promit de venir. Voyant qu'il cherchait des prétextes, les Thathars, ayant pris Ioané Boursel, le tuèrent; mais ils laissèrent partir le catholicos et le qadi, sans leur faire de mal; ils marchèrent vers le Mthiouleth, firent le dégât dans le Somkheth, dans le Karthli, dans le Thrialeth et dans l'Ertso, et s'arrêtèrent à Moukhnar, à Khere, à Bazaleth, dans l'Ertso et dans le Thrialeth; ces lieux étant insuffisants pour qu'ils y séjournassent, ils ravagèrent le Karthli. Dans les pays ci-dessus énumérés ils firent tant de captifs, qu'on n'en sait pas le compte. Ils passèrent au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva, et toute la Géorgie fut abandonnée, pour nos crimes, à la

églises (donc en 1295), eut peur et s'enfuit avec tous ses grands et ses nobles dans le Mthiouleth, et entra dans l'imprenable citadelle de Maslénakhé (lis. Modanakhé), i. e. viens et me vois. Il s'empara également de la Porte-des-Alains, nommée dans l'antiquité Darialaï, et actuellement Dchasanin-Cap, d'où il fit sortir la garnison thatare. C'est aussi la Porte des Khazars, des Alains, des Osses, des Kiphtchakhs et de la grande monarchie du N., des descendants de Berkaï, qui avaient alors pour chefs Tandaï, Mangouï et Nankhaï, petits-fils de Baïtoï et de Sartakh. En conséquence ceux-ci lui adressèrent plusieurs ambassades et lui firent mille serments, qu'il n'écouta pas, et refusa de sortir. Le grand Khoutlou-Chah entra donc avec des troupes nombreuses en Géorgie, et s'arrêta dans la plaine de Moukhran, non loin de la citadelle où était le roi, dans une position imprenable. Il fit engager, par ses envoyés, David à sortir, mais celui-ci, au lieu d'y consentir, demandait des otages, répondant pour sa personne, après quoi il sortirait. Le général lui envoya donc son fils Chipaoutchi (sup. p. 619), avec trois autres personnages de grande considération. Le roi les mit sous bonne garde et se présenta à Khoutlou-Chah, avec de riches présents. Lui-même reçut des honneurs et des présents considérables, ainsi que des promesses personnelles, de ne pas être trompé. Le patriarche géorgien servait en tout cela de médiateur. Etant ainsi revenu dans sa forteresse, le roi relâcha les otages, et Khoutlou-Chah s'en-alla en paix, hiverner dans la plaine de Ran.»

Immédiatement avant cela notre auteur avait raconté un fait isolé. «Avant la mort de Navrouz, dit-il, il s'était élevé un certain Aslan, de race royale, qui, ayant gagné beaucoup de troupes et de généraux, commença à marcher contre le palais du monarque suprême, dans la plaine de Moughan. Il traversa l'Araxe, pour réunir d'autres troupes de cavaliers; mais à cette nouvelle le qaen envoya contre lui une armée nombreuse, sous le commandement de Tchophan et de Qouroumtchi. Ceux-ci livrèrent bataille à Aslan, le mirent en déroute, se saisirent de lui et le massacrèrent avec tous ses partisans: le sang coula à grands flots. A cette occasion fut aussi tué, dans le Khorasan, Soukaï, fils d'un frère d'Abagha, avec plusieurs autres.»

[1]) Il me paraît que ce nom doit cacher celui de Touctouca, fils de Mangou-Thimour, qui régna dans le Qiphtchaq, de 1291 à 1312.

dévastation. En effet, cette année [1]), il parut une comète en forme de lance, du côté du N., où elle demeura durant quatre mois, se montrant chaque nuit: présage, disait-on, que nous péririons par une arme de cette espèce.

Voulant ensuite faire la paix, les Thathars envoyèrent un député, pour que le roi promît d'être fidèle à Qazan et de ne pas donner passage à Othakha, petit-fils du grand qaen Batou: «à ces conditions, il pourrait rester chez lui pour le moment, et on lui laisserait son royaume. Après des serments et des promesses réciproques, il envoya la reine, sa mère, son jeune frère Manouel et le catholicos Abraham. La reine Oldjath, 413
épouse du roi, partit aussi pour l'ourdo, afin d'arranger son affaire. Arrivée à l'ourdo, elle y fut accueillie honorablement par Khoutlou-Chah, qui repartit aussitôt après l'avoir vue. Ayant rendu au roi Tiflis et le royaume de Géorgie, il passa à l'ourdo, en compagnie de la reine Oldjath, et le pays désolé fut pacifié de nouveau. [2])

L'hiver s'étant écoulé et ayant fait place au printemps (1299), on envoya au roi David un député, pour savoir s'il était ou non fidèle au qaen. Cet homme, ayant su que le roi avait dépêché *son frère* Baadour au qaen Othakha, et avait promis de lui donner passage, en informa le qaen Qazan, qui, dans sa colère, fit partir Qouroumchi et Alindji, l'un de de ses favoris, ainsi que Chanché Mkhragrdzel. Ceux-ci mandèrent Giorgi, le jeune frère du roi, né de la fille de Béka et élevé par son aïeul, fils unique de sa mère, comme la licorne, car une femme mortelle ne pouvait mettre au monde son pareil, ainsi que le prouvera la suite de ce récit. Ce Giorgi était dans la maison de Béka, devenu un grand personnage, et possédant le pays de Tasis-Car à Sper et jusqu'à la mer: le Samtzkhé, l'Adchara, le Chawcheth, le Clardjeth, la vallée de Nigal. L'empereur grec, Kir Mikhaïl Comnène [3]), lui avait, en outre, donné tout le Dchaneth, et avait épousé sa fille. Il pos-

[1]) Wo. en 1298 — 518, ce qui coïncide fort bien avec les récits précédents, P. E. la mort de Nawrouz en 1297.

[2]) Suivant l'Hist. des Ilkhans, t. II, p. 69, Arghoun, après la mort du roi Dimitri, avait donné les royaumes de Karthli et d'Iméreth à Wakhtang II. fils de Narin-David, ainsi qu'on l'a vu plus haut, dans les Annales. Mais en 1295, Keïkhatou avait déposé Wakhtang et placé sur le trône David, fils de Dimitri, qui se révolta, en 1297. Kotlogh, notre Khoutlou-Chah, l'eut bientôt réduit à l'obéissance et nomma roi Wakhtang III, frère de David. Si ces renseignements sont tirés des auteurs musulmans, ils ne concordent pas entièrement pour les dates avec les calculs de Wakhoucht, ou plutôt ils sont incomplets; car David VI se révolta et se soumit plusieurs fois.

[3]) Ou, suivant Wakhoucht, p. 78, tous le pays jusqu'à Trébisonde. L'auteur géorgien paraît être dans l'erreur. Il n'y avait alors à Trébisonde aucun prince du nom de Mikhaïl: c'était Alexis II, qui avait succédé, en 1297, à son père Jean II, et qui régna jusqu'en 1330. La Chronique de Trébisonde, par Michel Panarète, citée déjà p. 385 et 393, dit positivement que ce prince épousa la fille de Pékaï d'Ibérie; Lebeau, nouv. éd. t. XIX, p. 86; Famil. byzant. p. 193. Ne serait-ce pas cet Alexis qui est mentionné, en même temps que David, grand roi des Aphkhaz, au bas d'une peinture du couvent de Mokwi, vue en 1658 par le patriarche Dosithée, qui en parle dans la relation de son voyage? Bullet. scientif. t. V, p 248. Il est vrai que Wakhoucht, ainsi qu'on l'a vu, p. 407, place la mort de David-Narin en

sédait donc la plus grande partie du Tao, Artan, Cola, Carniphora, Cars et tous les pays et forteresses, y comprises Artanoudj et les ermitages du Clardjeth: tous les didébouls, les aznaours et les monastères dépendaient de lui. Il payait le kharadj à Qazan et lui fournissait des troupes auxiliaires. Ce fut à lui qu'on demanda le jeune Giorgi, pour lui donner le Kharthli, avec le titre de roi, en remplacement de son frère David. Béka, ayant consenti à livrer le prince Giorgi, le fit partir sous l'escorte d'une armée nombreuse, et, malgré sa jeunesse, il fut installé roi à Tiflis; mais il portait en lui les caractères d'un monarque invincible et les faisait pressentir en sa personne.

67e roi de Karthli, Giorgi V [1]), fils du roi Dimitri II et frère du roi David VI, Bagratide (règne 2 ans, 1299—1301).

Le jeune Giorgi était donc roi, à Tiflis. Aux approches du printemps (1300), Qazan envoya de nouveau le même Khouthlou-Chah, avec une armée considérable et beaucoup d'autres noïns, qui s'arrêtèrent dans les lieux ci-dessus nommés et ravagèrent encore plus cruellement le Karthli. Pour le roi David, il se trouvait à Khada. Chalwa Kwéna-Phlawel [2]), comblé de présents que le roi venait de lui accorder, oublia alors tant de bienfaits et vint trouver Khoutlou-Chah-Noïn, qui lui témoigna sa satisfaction en le traitant
414 honorablement, et le prenant pour guide, entra sous sa conduite dans la vallée de Khouarazma [3]). Il traversa la montagne de Tzkhawat et les vallées de Tzkhrazma, ou de Lomisa. Informé de la trahison de Chalwa Kwéna-Phlawel, David passa à Tzicaré [4]), qui est imprenable à l'ennemi. Khoutlou-Chah s'avança et vint à Khada, passa dans le Khéwi,

1293, mais il n'eut pas de successeur immédiat, portant le titre de roi, et David VI, fils de Dimitri, régnait alors, de droit, sur toute la Géorgie. Ceci soit dit pour ceux qui admettraient, comme absolument authentiques, les dates d'Alexis et de Narin-David. Au reste Alexis aurait pu épouser la fille de Béka, même avant de monter sur le trône: notre texte admet cette interprétation.

[1]) Wakhoucht ne compte pas ici le règne de Giorgi V, sans doute parce qu'il ne fut roi que de Tiflis, et cela pendant un fort court espace de temps. Moi-même, pour ces raisons, et parce que Giorgi règnera plus tard tout seul, je ne le compte pas ici comme double, quoique ayant été reconnu du vivant de son frère David VI. Au reste mon manuscrit porte la date de 1299, admise par Wakhoucht, comme date de l'avénement du nouveau roi.

[2]) T écrit *Kwéni phldwéli*, mais la véritable orthographe du mot est *Kwénaiphnéwéli* ou *Kwéniphnéwéli;* car ce titre signifie «le maître de Kwéna-Iphnew, d'Iphnew-Inférieur,» lieu qui existe en effet à la gauche du haut Ksan, et qui était une résidence des éristhaws de cette contrée. *Largwel,* de Largwis; *Wirchel* ou *Boursel*, de *Wircha*, et le titre objet de cette note étaient les noms honorifiques territoriaux de ceux qui, depuis le XVIe siècle, sont invariablement désignés dans l'histoire comme «Éristhaws du Ksan.»

[3]) Lis. Tzkhrazma.

[4]) Manuscrit T, partout Tzis-Caré.

marcha sur Gwéleth[1]), où l'on croyait trouver le roi David, et assiégea le village de Stéphan-Tsmida, qui, par un effet de la Providence, fut bien défendu. A l'avant-garde des Thathars étaient Chalwa Kwéna-Phlawel et Bahqathar, commandant des Osses, et le Thathar Banthanagouth s'était arrêté à Moukhnar. Voyant qu'ils ne pouvaient forcer Stéphan-Tsmida, et que le roi n'était pas en ce lieu, ils demandèrent quelques vivres à ceux de Stéphan-Tsmida, qui leur en donnèrent, et ils redescendirent à Khada. Cependant le roi était à Tzicaré[2]), retenu dans la fidélité par l'exemple d'Ahmada Souramel et du premier chambellan, Dchila Abazas-Dzé; les aznaours Karthles et ceux du Somkheth témoignaient aussi un grand dévouement au roi.

Voyant que le roi était à Tzicaré, Khoutlou-Chah partagea ses troupes et en envoya une partie par la route de Tzkhaot, afin que par-là elles arrivassent à Tzicaré[3]), ce qui était impossible; celles qui venaient par en-bas prirent la route de Tzkhaot et arrivèrent en ce lieu. A cette nouvelle le roi envoya quelques soldats; il s'engagea un combat acharné, où il périt une foule de Thathars, car ils étaient entrés, au nombre de 500, dans un sentier étroit. La petitesse du défilé leur faisant obstacle, les 500 hommes furent tous pris, quelques-uns tués et d'autres amenés au roi; le reste prit la fuite. Quant aux gens du roi, ils se portèrent à l'entrée de Khada, sur une montagne située vis-à-vis de Tzicaré, où s'engagea une rude bataille. Les troupes royales, ceux de Khada et quelques Khéwiens, gens d'élite, se battirent si bien que la plus grosse perte fut pour les Thathars; cas les Mthiouls, agiles à la course, leur firent beaucoup de mal. Pas un cavalier ne pouvant se battre en ce lieu, les Thathars dûrent mettre pied à terre. Ils étaient aidés de Chanché, fils d'Iwané, de deux troupes de Meskhes, restées à Gori, envoyées par Béka, mthawar du Samtzkhé, des Thoriens, de ceux de Thmogwi et du Tao. L'affaire dura jusqu'au soir. L'étroitesse du lieu n'ayant pas permis aux deux parties de se mêler, ils se separèrent, et les Thathars se retirèrent sur Khada. Dieu protégea le roi. La troupe qui était allée à Tzkhaot prit la fuite; en outre, il s'était réuni environ 500 hommes, qui firent beaucoup de mal à Khoutlou-Chah. Enfin celui-ci, voyant la force du pays, et qu'il était impossible de pénétrer à Tzicaré, partit nuitamment, par la route à l'entrée de Lomisa, par où il se jeta sur le Karthli; tout ce qui y restait fut tué ou pris, et le Karthli devasté, et Khouthlou-Chah revint auprès de Qazan.

Aux approches du printemps (1301), Khoutlou-Chah, par ordre de ce prince, se mit en campagne avec une armée considérable et vint à Tiflis, avec l'intention d'aller dans le
Mthiouleth. A cette nouvelle, les didébouls du pays, épouvantés, cherchèrent un moyen 415
de préserver de la face des Thathars les contrées, s'il en était, qui n'avaient pas été en-

[1]) Wakhoucht, p. 78, écrit *Gélath*; T, idem, et p. 416; mais p. 415, [illegible].

[2]) R, *à Tzicreth;* j'ai conservé l'orthographe précédente.

[3]) Mon manuscrit porte [illegible] *à Tzicar*, et celui du Musée Roum. [illegible] ou [illegible] *à Tzacer* ou *à Tzicer*.

dommagées. Ils se rassemblèrent auprès du roi David et l'engagèrent à se rendre devant Qazan, non sans avoir pris des sûretés pour sa personne. Le roi y consentit, et résolu d'aller à l'Ourdo, demanda des assurances de paix. Le Thathar, très satisfait, promit que le roi serait respecté et son pays épargné; qu'il devait seulement aller voir son maître, et que celui-ci le renverrait sain et sauf. Après avoir obtenu ces conditions et ces engagements, Ioané Brousel revint trouver le roi. Témoins des engagements pris, les Karthles, ceux du Héreth et du Cakheth furent dans la joie et invitèrent le prince à partir. On lui donna même des otages. «Khoutlou-Chah, disait-on, est un homme sûr, qui jamais ne manque à sa parole: nous sommes certains que tu seras bien traité.» Mais le roi, qui redoutait les Thathars, ne se décidait point, et restait à Gwéleth. Voyant la désolation générale, la plupart des didébouls partirent, du consentement du roi, afin de sauver le pays. Quiconque venait était bien accueilli de Khoutlou-Chah, qui après avoir dévasté les lieux ci-dessus désignés, à l'exception du Mthiouleth, s'en alla à l'Ourdo.

Quand arriva le mois d'octobre, le roi passa dans la vallée de Tzkhrazma, et porta le ravage dans les domaines du traître Chalwa Kwéna-Phlawel. Réduit aux abois, celui-ci pria Ahmada Souramel, chef des msakhours et éristhaw des éristhaws du Karthli, d'intercéder auprès du roi. Ahmada parla à David, qui voulut bien, en sa faveur, ne pas prendre le pays pour lui-même et le donna à Ahmada. Chalwa se couvrit la tête de cendre et dit: «C'est la juste rétribution de ma conduite envers mes maîtres;» et le roi lui fit grâce.

Dans ce temps-là Wakhtang, frère du roi, partit; il avait perdu peu-à-peu l'amitié et les bonnes grâces de son frère, qui le fit arrêter et enfermer dans la citadelle de Jinwan. S'étant échappé delà, il vint auprès de Ioané Boursel, et lui dit: «Je n'ai témoigné à mon frère ni mauvais vouloir ni mépris; je ne veux pas désormais aller auprès de ses ennemis, à l'Ourdo. Envoie quelqu'un auprès du roi mon frère, dis-lui que je suis venu chez toi. Si sa volonté est de me donner l'assurance de ne me pas faire de mal, de ne me plus emprisonner, j'irai le trouver; qu'il m'accorde quelque chose pour vivre.» Ioané, ayant expédié un exprès au roi, pour l'informer du tout, David fut satisfait, donna les assurances demandées et laissa revenir son frère, qu'il traita amicalement. Wakhtang, pourtant, forma un autre projet de défection. Il avait épousé la fille du frère de Chabour, et ne pouvant supporter de vivre sans honneurs, se rendit à l'Ourdo, auprès de Qazan. Celui-ci l'accueillit honorablement, lui conféra la royauté [1]) et le fit conduire par Khoutlou-Chah-Noïn, avec une armée très considérable. Quand il vint à Tiflis, tous les Tha-
410 thars, les Géorgiens, le général Sargis, fils de Béka, prince du Samtzkhé, ceux du Tao, de Thor, de Thmogwi, du Somkheth, s'entendirent avec lui. Pour Chanché, il était déjà là précédemment.

[1]) En 1301—521; Wakhoucht, p. 79.

66e[bis] roi de Karthli, Wakhtang III, fils du roi Dimitri II, frère des rois David VI et Giorgi V, Bagratide (règne 6 ans, 1301—1307)[1].

Apprenant que l'on donnait le titre de roi à son frère Wakhtang, David envoya de nouveau Ioané Boursel, pour traiter de la paix et promettre qu'il irait à l'Ourdo: il demandait qu'on lui donnât des assurances solennelles et des otages. Khoutlou-Chah ayant fait les serments et accompli tout ce qu'il demanda, Boursel revint auprès du roi, qui fut satisfait et fit partir la reine Oldjath. Le catholicos Abraham et Boursel étant allés à Moukhnar, Khoutlou-Chah et les autres noïns vinrent à Bazaleth, à la rencontre de la reine, à qui ils rendirent tous les honneurs du qaénat. Ils lui donnèrent les assurances les plus solennelles, l'anneau et l'essuie-main[2] du qaen (ce qui est, chez les Thathars, un gage de pardon), et Siboutchi, fils de Khouthlou-Chah, comme otage. Toutefois ils retinrent Oldjath et ne la laissèrent plus repartir, et chargèrent le catholicos lui-même, le qadi et Boursel, d'aller chercher le roi. Quand ceux-ci vinrent auprès de David, celui-ci, apprenant que la reine ne viendrait pas, s'en fit un prétexte et ne voulut plus partir, ni voir les Thathars, qu'il redoutait extrêmement. Ayant envoyé le catholicos, le qadi et Boursel, il redemanda la reine Oldjath, sous promesse de venir. A leur arrivée auprès de Khoutlou-Chah, le Thathar, voyant qu'ils étaient sans le roi, dit à Boursel: «Qu'est ce que cette fourberie, ô homme! J'ai fait les serments les plus solennels, et il n'est pas venu; maintenant porte la peine de son mensonge;» et il fit tuer Boursel, dont le corps fut enlevé par Chanché, qui le fit porter dans sa sépulture. Quant à Wakhtang, il fut confirmé dans la royauté, et la reine envoyée à l'Ourdo.

Etant rentrés dans le Mthiouleth, les Thathars vinrent à Gwéleth: le roi, qui s'y trouvait, causait de grandes pertes à ceux qui pénétraient dans les fortes positions, mais à-peine si elles étaient sensibles, vu leur immense multitude. Toutefois, s'étant convaincus que Gwéleth était imprenable, à cause de sa forte assiette, et les vents ayant commencé à souffler, les ennemis plièrent bagage, et chacun se retira de son côté; les Mthiouls accoururent et en tuèrent un grand nombre. Beaucoup de ceux qui pénétrèrent dans la vallée de Zandouç, furent également massacrés. Ils rentrèrent dans le Karthli et se présentèrent à Qazan, à qui ils amenèrent la reine Oldjath, et ne la rendirent plus à son époux.

Informé que la reine ne lui serait pas rendue, le roi épousa[3]) la fille d'Ahmada,

[1]) Il ne faut pas perdre de vue qu'il y a maintenant trois rois dans le Karthli: David VI, légitime successeur de Dimitri II; Giorgi V, qui ne fut guère roi que de nom, vu sa jeunesse, de qui l'histoire ne raconte aucun acte personnel, et qui ne régna réellement qu'en 1318; enfin Wakhtang III, que l'on verra régner et gouverner en même temps que son frère David. On ne s'explique pas pourquoi Qazan laissa ainsi de côté le roi Giorgi V, qu'il avait nommé deux ans auparavant.

[2]) Ou la serviette.

[3]) En 1302—522; Wakhoucht, p. 79.

éristhaw de Karthli, qui était très belle. Comme le Karthli était en proie à ces agitations, on ne faisait pas de semailles, on ne construisait plus, comme cela eut lieu sous le roi Akab, suivant la parole d'Elie [1]), durant trois ans et six mois; mais ici la désolation dura cinq ans. Dieu, en effet, irrité de tant de crimes et des impuretés qui se commet-
417 taient à l'instar de Sodome, nous livra pour un temps à l'esclavage, puis au fer homicide des barbares, et enfin à la disette de pain. On n'en trouvait point à acheter, même en payant fort cher, et la famine devint tellement affreuse que l'on mangeait sans dégoût les cadavres des animaux impurs: les places, les rues, les chemins, les plaines, les villes et les villages étaient jonchés de morts, les enfants à la mamelle ne suçaient qu'un sein flétri. Une foule de Karthles passèrent dans le Samtzkhé, au pays de Béka, où l'on trouvait à acheter du blé, et Wakhakh, épouse de ce prince, déployait une charité sans bornes: c'était une femme accomplie.

La royauté de Wakhtang était alors affermie; car Qazan lui ayant remis le royaume, il possédait Tiflis, tout le Somkheth, Dmanis, Samchwildé, et ne faisait rien contre son frère David. En effet Wakhtang était parfait de tous points, ferme dans la foi, honorant les églises, pacifique et humble, sans envie, d'humeur douce et ennemi des troubles.

Dans ce temps-là, la puissance de Béka s'étant considérablement accrue [2]), on vit paraître des Turks, résidant en Grèce, qui durant l'été venaient dans les montagnes de Parkhal, et en hiver se tenaient près du Pont. Ils s'étaient réunis au nombre de 60000 hommes, sous le commandement d'Azat-Mosé, homme brave et énergique, qui, avec toutes ses forces, vint pour dévaster la Géorgie [3]). Aussitôt qu'ils furent entrés dans le

[1]) III Reg. c. XVII.

[2]) Une de ses filles épousa Alexis, IIe du nom, empereur de Trébisonde, qui régnait 1298—1330; Lebeau, Hist. du Bas-Emp., t. XVII, p. 471, n.; XIX, p. 86, n. 1; XX, p. 506, n. Je saisis cette occasion de relever quelques inexactitudes qui me paraissent s'être glissées dans la Table généal., N. IV, Buchon, Nouv. rech. sur la principauté franç. de Morée, Paris 1845, 2 vol., 8°; à la fin du t. Ier. 1° Là ce savant, dit que l'empereur de Trébisonde, Manuel Ier, † 1263, avait épousé en premières noces Anne Xylaloë, d'*Ibérie*, bien que le texte de la Chron. de Panarète (Lebeau, op. cit. t. XVIII, p. 280), n'indique pas la patrie de cette princesse. 2° Là même, ibid., il dit que Jean II épousa la fille de Péka, *roi d'Ibérie*: or le texte (Lebeau, op. cit. t. XIX, p. 86, n.) attribue ce mariage à Alexis II, fils de Jean II, et ne qualifie point Péka comme l'a fait M. Buchon. 3° Le même dit que Anne, fille de Jean ou Alexis, épousa *Bagration*, roi d'Ibérie et des Abasges: il faut lire, comme dans le texte grec (Lebeau, t. XX, p. 499), *Pankratis*, i. e. Bagrat V, roi de Karthli. 4° Le même dit que Eudocie, femme de l'empereur Manuel III, était *fille de David, roi d'Ibérie*; or les mots soulignés ne se trouvent pas dans le texte de Panarète (Lebeau, t. XX, p. 508), qui nomme seulement Eudoxie princesse d'Ibérie. Comme Manuel régna 1390—1412, et que les Annales géorgiennes ne parlent pas de cette alliance, on en est réduit aux conjectures pour savoir quel était le père de la princesse. 5° Le même dit que Jean, l'avant-dernier empereur, épousa N., fille d'Alexandre, roi d'Ibérie. Panarète ne parle pas de ce prince, qui paraît avoir régné en 1447, quant à son épouse, il n'existe, que je sache, aucun témoignage géorgien, et M. Buchon ne cite pas là ses autorités. V. Suprà, p. 579, 590.

[3]) Je n'ai encore retrouvé nulle part le nom d'Azat-Mosé, le capitaine turc, [illegible], dont il est question

Tao, ils se mirent à le ravager, à tuer, à massacrer si cruellement, qu'il est impossible de dire combien moururent ou furent faits captifs. Vieillards, enfants et jeunes gens périssaient, les enfants à la mamelle étaient tués au sein de leur mère; car cette invasion ayant été imprévue, ils trouvèrent les villages plongés dans la sécurité, sans que personne eût pris la fuite: aussi le carnage fut-il incalculable. Le Tao fut tellement ravagé que les Turks, partis de Wachlowan, entrèrent à Moudzghoul [1]) et dans les vallées de Nigal, lieux impraticables, où ils furent exterminés par les aznaours Kherkhémélis-Dzé. Réduit à l'extrémité, à cause de la faiblesse de ses troupes, Thaqa Phanascertel, éristhaw du Tao, leur livra pourtant un petit combat, sous la citadelle de Thorthom, et leur fit beaucoup de mal, sans pouvoir, à cause de leur multitude, les expulser entièrement de ses terres, que ceux-ci, devenus plus furieux, se remirent à dévaster. Cependant la nouvelle en arriva au mthawar Béka, qui en fut douloureusement affligé, comme devait l'être un homme si sage et si prudent. Il convoqua tous ceux qui dépendaient de lui, et se mit en campagne pour combattre les Turks. Arrivé dans le Basian, il apprit que ceux-ci étaient dans leurs quartiers d'hiver; les ayant donc manqués, il pleura sur les maux du Tao et revint chez lui.

Brûlant de retourner dans le Tao et tourmenté du désir de se mesurer avec les 418
Turks, il convoqua tous les seigneurs du Samtzkhé, du Chawcheth, du Clardjeth; il les réunit et leur dit: «Ecoutez ce que j'ai à vous dire, mthawars géorgiens, mes frères et mes parents. Depuis que le grand et fameux roi David-*le Réparateur* [2]), décoré du sceptre et de la pourpre et célèbre entre tous, abattit et renversa la puissance de la race turque et la chassa de ses domaines, depuis lors, dis-je, ils ne parurent plus. Maintenant, pour nos péchés, ils s'ébranlent avec une nouvelle fureur, ils ont désolé le Tao, pris ou exter-

ici; mais on sait d'ailleurs que les Turks, s'enfuyant du Khorasan et du Kharizm, devant les hordes de Tchingiz-Khan, vinrent dans les états d'Ala-ed-Din, sultan d'Icone, et quelques-uns d'entre eux se fixèrent spécialement dans les contrées entre Trébisonde, l'Arménie et le Samtzkhé: ces provinces leur furent abandonnées, pour prix de leurs services militaires. Au commencement du XIIIe siècle, Osman, fils d'Erthogrul, était déjà reconnu par Aladin, comme chef de la nation turque, et il devint même indépendant après la mort de ce prince, arrivée en 1301. V. à ce sujet Tchamitch, t. III, p. 302; les commencements de l'Histoire de l'empire ottoman, et un bon article de résumé, dans le Magasin pittoresque, pour 1841, p. 253, suiv. Comme je l'ai dit, on n'y trouve pas le nom de Mosé. Si notre Annaliste ne parlait pas spécialement des Turks, on pourrait aussi croire que ce Mosé est le Mousa-Khan, fils d'Ali-Khan, fils de Baïdou, dont le nom se voit, sans autres détails, dans la série des princes mongols, Hist. des Huns, t. I, p. 283. M. de Hammer, dans l'Hist. des Ilkhans, t. II, p. 214, parle d'un Kourde, nommé Mousa, se faisant passer pour le Mahdi ou Messie des Chiites, qui avait réuni autour de lui une masse de Kourdes, et qui fut pris et mis à mort par ordre d'Abou-Saïd, après sa campagne dans le Gilan, dont il sera parlé plus bas, p. 423; est-ce là le personnage de qui fait mention l'histoire géorgienne?

[1]) Wakhoucht, p. 79, écrit *Moughris-Khéwi*.

[2]) Les mots soulignés sont ajoutés pour le sens.

miné par le glaive une foule immense d'habitants, renversé les églises, profané les sanctuaires, et se proposent d'apporter aux chrétiens les fléaux de la dévastation. Le roi, en effet, a été humilié, par les tyrans thathars, les principaux chefs de la Géorgie sont en révolte, nul ne résiste aux Turks. Ecoutez-moi, parents et fidèles: rassemblons toutes nos forces et marchons contre eux; n'abandonnons pas nos personnes et nos enfants, Dieu ne délaissera point ceux qui le confessent et espèrent en lui, il nous fera triompher d'eux, comme il a fait triompher nos pères. Devouons-nous pour préserver nos pères et la religion de toute atteinte, Dieu, sans aucun doute, nous accordera le salut.»

Entendant ce discours, les mthawars et les troupes de Bèka y applaudirent et résolurent de combattre les Turks. Ils se séparèrent pour quelque temps. Aux approches de l'été, les Turks ayant commencé à remonter et s'étant réunis au nombre de six myriades, parce que chaque ville fournissait des Sarrasins, avides de sang chrétien, et qu'il y avait aussi des Persans outre les Turks, à la nouvelle, de leur marche, Bèka appela tous ses sujets, de Tasis-Car au Basian: les Meshkes, les Chawches, les Clardj, ceux de Cola, d'Artan, de Carniphora, et la plupart des gens du Tao, car il était également maître de ce pays. Il s'y joignit des gens de Thmogwi et de Thor, et tous ensemble, formant une masse de 12000 combattants, marchèrent contre les Turks. Ceux-ci, déjà campés dans les montagnes de Parkhal, avaient envoyé des détachements, pour faire des esclaves, dans le Wachlowan, et voulaient entrer sur les terres de Bèka, dans le Samtzkhé, dans le Karthli, dans le Somkheth. Quand ils arrivèrent dans le Wachlowan, au nombre de 10000 hommes, 500 soldats de Bèka, détachés pour la défense du pays, leur firent tête dans une forte position. Il y eut un rude combat, où les Turks, enfoncés, laissèrent beaucoup des leurs au milieu des escarpements: c'est ainsi que Dieu faisait pressentir à Bèka une victoire complète.

419 Celui-ci, informé que les Turks étaient expulsés de Wachlowan, fut extrêmement joyeux et se porta du côté de Sper et de Baberd, où était le quartier des Turks. Les ennemis, voyant l'extermination des leurs par une faible armée, témoignèrent l'excès de leur rage en grinçant des dents. Azat-Mosé, leur chef, convoqua des troupes, y choisit 30000 hommes et marcha vers le Wachlowan, pour venger le sang des siens: il ignorait la venue de Bèka au voisinage. Trois autres myriades allèrent, par ses ordres, dans le Tao. Il leur dit: «Je vais dans le Wachlowan, je le dévaste et m'y ferai payer le prix de mon sang. Pour vous, allez dans le Tao, exterminez tout ce qui peut y rester et arrêtez-vous à Bana, où j'arriverai moi-même, victorieux. Delà, toutes nos forces réunies, nous pénétrons dans le coeur de la Georgie;» cela dit, il se dirigea vers le Wachlowan.

Prenant aussitôt les armes, Bèka, chef des mandators, et toutes ses troupes, s'avancent contre les Turks, qu'il ne savait pas partis pour le Wachlowan. Après une courte marche on arrêta quatre Turks, qui se promenaient, et on les présenta à Bèka. Celui-ci leur demanda des nouvelles de leurs gens et en quel lieu ils étaient. Ces quatre hommes, pris chacun à part, s'accordèrent à dire «que les Turks s'étaient dirigés vers le Wachlo-

wan, et ensuite qu'Azat-Mosé se trouvait en ce lieu, avec 30000 hommes; qu'il en avait laissé 40000 autres, chargés d'aller dans le Tao, et que le lendemain ou le surlendemain il arriverait.» Sur la foi de leur parole, Béka partagea son armée. Il en donna la meilleure et la plus forte partie à son fils aîné Sargis, qui ne faisait que d'entrer dans l'âge propre à la guerre, et l'envoya contre Azat-Mosé, dans le Wachlowan. Sargis, faisant diligence, atteignit l'ennemi en marche, dans les montagnes du Wachlowan. Etonnés de voir une armée sur leurs derrières, ils tournèrent du côté de Sargis la tête de leurs chevaux; puis remarquant le petit nombre de leurs ennemis, car il n'y avait pas plus de 500 Meskhes contre 30000 Turks [1]), ils pensèrent avec joie qu'ils les extermineraient. Les Géorgiens chargèrent avec intrépidité, Sargis à leur tête, et engagèrent vigoureusement un rude combat. Dès le premier choc, les Turks enfoncés se retournèrent, pour fuir, dans une déroute complète. Le carnage fut tel, qu'en revenant on compta 513 de leurs cadavres couchés sur le carreau, à quoi il faut ajouter ceux qui périrent dans la poursuite, laquelle se prolongea jusqu'au coucher du soleil. Dieu avait si bien regardé en pitié ceux qui espéraient en la croix, qu'à-peine croira-t-on que dans toute la troupe de Béka on eut à regretter seulement cinq personnes, et encore des hommes obscurs. Ce fut ainsi que Dieu bénit les armes de Béka contre les Turks, et que Sargis, quoique jeune, sut déployer la valeur héréditaire de ses père et aïeux.

Pour Béka, qui marchait contre les femmes des Turks, il les rencontra dans leur 420
marche. Les ennemis, l'ayant aperçu de loin [2]), sur une montagne, lui et ses gens, tournèrent le dos et s'enfuirent. Les femmes se dirigèrent vers les montagnes, et sans s'inquiéter de leurs richesses, jetèrent tout de côté. Béka et ses gens, commençant aussitôt la poursuite, firent un carnage considérable. Quelques Turks seulement s'enfuirent dans la ville et dans le fort de Sper, quelques autres à Nor-Kalak. Les Meskhes, en arrivant, se serrèrent, à cause de l'étroitesse des chemins; d'un autre côté, le nombre des femmes leur ôtait tout moyen d'échapper. Ainsi agglomérés, on prenait, on massacrait les Turks comme un troupeau serré de moutons, comme une masse d'animaux. Il arriva encore que les ennemis, fuyant devant Sargis, fils de Béka, atteignirent par-derrière le chef des mandators; les Meskhes, faisant volte-face, recommencèrent le carnage et se déployèrent autour de la ville de Sper. La ville, à l'exception de la citadelle, ayant été prise dès la première attaque, les Géorgiens se gorgèrent de richesses, d'or, d'argent, d'étoffes précieuses; des troupes de chevaux et de chameaux tombèrent entre leurs mains; des boeufs, des moutons, qui pourrait en dire le nombre? A-peine put-on emporter le butin, chargé sur les bêtes de somme de l'ennemi; la victoire accordée par le ciel à Béka fut si complète, qu'il ne perdit pas un seul de ses soldats.

Comme il tenait la ville de Sper assiégée, deux cents fuyards, échappés à Sargis, se portèrent du côté du Pont. Aussitôt après sa victoire, Sargis se dirigea vers son père;

[1]) Ces nombres sont en toutes lettres dans nos deux manuscrits, ainsi que les précédents.

[2]) T, «du mont Chaor.»

sur la route, il ravagea Nor-Kalak et enrichit ses soldats victorieux d'une quantité d'effets, de butin et de prisonniers, après quoi il rejoignit son père. Le siége de Sper se prolongeant, *la garnison* envoya dire à Béka: «Nous appartenons à Qazan-Qaen; *ces gens* se sont enfuis malgré nous du côté du Pont. Nous te prions de nous épargner et de te retirer; nous te donnerons quantité d'or, d'argent, de mulets et de chevaux[1]).» Acceptant ces propositions, Béka emporta de Sper et de Baberd des richesses immenses, et s'en retourna victorieux. Les principaux de Carnoukalak étant venus aussi à sa rencontre avec des présents et du butin, il ne leur fit aucun mal. Dieu lui ayant accordé un si brillant succès, il rentra chez lui avec des richesses incalculables. En effet[2]) ce Béka aimait à construire des monastères et des églises, il honorait les moines, les prêtres et les gens vivant sous la règle; jamais, dans son église, on ne manquait de faire l'office, le matin, à midi et le soir. Ses armées aussi faisaient exactement ces trois prières. C'est pourquoi Dieu le favorisa, et le quaen lui donna Cars et les territoires qui en dépendent.

Pour nous, revenons à notre premier discours. Qazan, ayant alors résolu une expédition contre l'Egypte, manda le roi Wakhtang; Béka lui donna également ses meilleurs
121 soldats, qui étaient *à cheval*[3]). Qazan entra en campagne et pénétra dans l'Asourastan et dans le Cham[4]), qu'il ravagea. Son armée se composait de treize myriades. A cette nouvelle le sultan d'Egypte, Nasir-Mélik, rassembla toutes ses forces, et dès son arrivée se rangea en bataille pour chasser l'ennemi. Il y eut un combat si rude que Khoutlou-Chah-Noïn[5]), voyant une grande masse d'hommes marcher contre le qaen, se posta devant lui,

1 Ce texte me paraît obscur, et j'y ai suppléé les mots soulignés. Il devait, en effet, y avoir plus de 200 Turks dans Sper, et après la fuite de ces gens il devait encore en rester dans la place. Que l'on substitue aux mots *la garnison*, ceux-ci: *les habitants*, cette intention échappera. Au lieu de *ces gens* le texte dit seulement «ils se sont enfuis de force» [illegible]; mais si ces Turks se sont échappés malgré les habitants, quel mérite ceux-ci ont-ils à se rendre, à invoquer la légitimité du pouvoir de Qazan sur leur ville, à supposer qu'elle eût été prise de force par les Turks dans cette campagne?

2 Ici se termine, à mon grand regret, le manuscrit du Musée Roumiantzof. Comme il finit en pleine page, on peut croire que l'original, quel qu'il fût, ne contenait rien de plus.

Sous la dernière ligne on lit cette note: [illegible]

Plus bas: [illegible]

Puis deux monogrammes, dont le premier est en partie couvert, en bas, par une bande, et qui paraît être [illegible]; l'autre, indéchiffrable, [illegible], [illegible]. Désormais il ne reste plus que trois feuillets du manuscrit T. et mon manuscrit, dont le texte est loin de la perfection. Je réclame de plus en plus l'indulgence de la critique.

3 [illegible]: j'ignore entièrement le sens de ce mot. Tel qu'il est écrit, il viendrait de [illegible] labourer; [illegible] se dit d'une [illegible] mauvais teint, qui passe, par l'effet, de la lumière; si on lit [illegible], la phrase pourrait signifier «qui étaient à cheval;» c'est ce qui me semble le moins mauvais.

4 L'Assyrie et la Syrie.

5 Il est écrit [illegible], comme si le copiste eût voulu mettre [illegible] Khoutlou-Khan,

avec 1000 cavaliers, dont 600 périrent; il n'en échappa que 400, avec lesquels il eut l'avantage et mit les Egyptiens en déroute. Il était appuyé par Tchophon-Souldour, avec 500 cavaliers. Là Wakhtang et ses troupes se comportèrent bravement. Après une grande perte des deux côtés, les Egyptiens prirent la fuite, avec leur sultan Nasir-Mélik; Qazan arrêta la poursuite, et se reposa trois jours. Le 4e, il recommença à poursuivre et atteignit un petit corps ennemi, qui fut exterminé. Les Thathars, dispersés pour faire des captifs, arrivèrent jusqu'à la ville sainte de Jérusalem, où beaucoup de chrétiens et surtout de Persans furent massacrés. [1])

Delà Qazan se porta vers Diamouchq *ou Damas*, dont les habitants livrèrent leur ville et d'immenses richesses, en invoquant le nom du Très-Haut. Il la fortifia et y resta quatre mois; puis, y laissant une garnison, il retourna dans ses quartiers d'hiver, à

[1]) Tchamitch raconte, t. III, p. 286, qu'en 1290, Alphi Bondokhdar, i. e. Mélik-al-Mansour Qélaoun, avait envoyé son fils Mélik-Achraph, faire le ravage dans les pays occupés par les chrétiens, sur le bord de la mer et en Cilicie. Celui-ci fit là diverses conquêtes dans les deux années suivantes, malgré la résistance d'Héthoum II. En 1292, Mélik-Achraph succéda à son père, et revint encore, durant deux années, ravager les pays chrétiens. En 1301, Ousamich, émir de Damas, entra en Cilicie, avec les troupes égyptiennes, mais il fut pris par Héthoum, qui l'envoya à Ghazan, se trouvant alors à Ninive. A cette nouvelle, sultan Latchin-Naser, Housam-ed-Din, émir d'Egypte et de Bagdad, vint en Cilicie, avec une armée de 100000 combattants. Héthoum en informa Ghazan et se retira dans les montagnes. Comme l'émir approchait, Ghazan lui-même arriva avec une armée considérable, commandée par Céoï Atha, Soultan-Mola, Khoutlou-Chah et Tchopan: il avait aussi avec lui le roi de Géorgie et quelques princes arméniens. Après un combat acharné, l'émir, vaincu, s'enfuit à Bagdad, et ses troupes furent poursuivies jusqu'aux frontières d'Egypte. Ghazan partit alors, laissant en Mésopotamie 40000 hommes et les généraux Tchopan et Khoutlou-Chah. Comme ceux-ci voulaient aller assiéger la capitale de l'Egypte, l'émir Latchin reparut à l'improviste, les attaqua et les mena battant jusqu'à l'Euphrate. Ghazan étant tombé malade à Ninive, Héthoum vint le voir, et le qaen lui donna, pour le reconduire chez lui, une escorte de Thathars, commandée par un certain Pilarghou, le Barlogi d'Abou-l-Féda (t. V, p. 205), et le Barlagou de Sanut (ibid. p. 414), qui mourut en 1307. Ghazan lui-même mourut en 1303 et eut pour successeur son frère Gharbanda, ou Khoudabanda, alors gouverneur du Khorasan, que l'on dit avoir été chrétien. Celui-ci, après s'être montré favorable au christianisme, ne tarda pas à se conduire comme Navrouz, ci-dessus mentionné, et mourut après 14 ans de règne. Son successeur fut Abou-Saïd Baadour, son fils, le dernier des souverains mongols de Perse. Tous ces faits se trouvent en détail chez Tchamitch, ibid. p. 297, 300, et dans l'ouvrage d'Héthoum, seigneur arménien, de Corhicos, qui, en 1305, se retira en Chypre, par la permission du roi Héthoum, et se fit religieux dans l'ordre des Prémontrés. Etant allé à Rome, en 1306, delà à Poitiers, en France, il y dicta en français son Histoire orientale, qui fut sur-le-champ traduite en latin, sur l'ordre du pape Clément V, par Nicolas Salcon, delà en italien et en diverses langues, et fut enfin imprimé en arménien, à Venise, en 1842.

Sur l'expédition de Qazan contre l'Egypte, v. Raynald, Ann. Eccl., t. XIV, a. 1299, N. 43, 5e année du pape Bonif. VIII. Il y est dit qu'à la fin de l'an 1299 Casan, ayant pour auxiliaires les rois chrétiens de Géorgie et d'Arménie, et une armée de 200000 hommes; marcha contre Mélik-Naser soudan d'Egypte, qui n'avait que 10000 hommes, et fut vaincu en Syrie.

Tauriz. Quand arriva l'été, ceux de Damas s'étant révoltés et ayant chassé la garnison thathare, Qazan, à cette nouvelle, manda Khoutlou-Chah, son généralissime, et tous les mthawars du Karthli, qu'il envoya faire la guerre au sultan. Ceux-ci se mirent en marche, pénétrèrent dans la Syrie et à Damas, ruinèrent la ville, sans la prendre, dépassèrent Antioche la grande et s'avancèrent jusqu'à Gaza. Le sultan n'ayant point essayé de les combattre, ils continuèrent leurs dégâts pendant six mois, après quoi ils revinrent victorieux près de Qazan. [1])

[1]) Voici quelques nouveaux détails et les dates, tant des faits racontés dans la note précédente que de ceux qui vont l'être. Selon Abou-l-Féda, en 699--1299, 1300, Qazan, après avoir vaincu les Egyptiens à Madjma-el-Mouroudj, entra paisiblement à Damas, et ne la quitta qu'en y laissant une garnison; malgré les ordres sévères qu'il avait donnés, les faubourgs de la ville furent fort maltraités, spécialement par les Géorgiens et Arméniens. Dès qu'il fut parti, la ville se révolta et chassa les Mongols. Ceux-ci reparurent en Syrie, en décembre de l'année 1300, et la ravagèrent sans éprouver de résistance. En 702 (cette année commença le 25 août 1302), les Thathars furent vaincus à Coron, près d'Arad, dans le 8e mois, donc vers le mois d'avril 1303. Cette défaite, qui n'était probablement qu'une victoire douteuse des Egyptiens, n'empêcha pas les Mongols de marcher sur Damas, où, un mois après, il y eut entre les deux parties un nouveau combat; v. infr. p. 422 de notre texte. L'aile droite égyptienne fut dispersée (v. Bibl. or. p. 313), mais ils triomphèrent à leur gauche. Le général mongol Boulaït prit la fuite; mais les autres, avec leur commandant Tchouban, s'étant retirés sur une colline, les Egyptiens les cernèrent durant la nuit. Quand ils voulurent s'enfuir, le matin du jour suivant, beaucoup furent tués, un grand nombre ne purent se tirer du marécage par où ils devaient passer, et furent faits prisonniers. Il est évident que, dans le récit de cette campagne, il ne peut être question de Qélaoun, mort, ainsi que je l'ai dit ailleurs, en juillet 1290. Qui donc, maintenant, est nommée Nasir-Mélik dans le texte des Annales? qui était alors sultan d'Egypte? Mélik-Achraph, fils de Qélaoun, lui succéda; il fut tué en 1297 par ses émirs. Son frère Malek-en-Naser ou Naser-ed-Din Mohammed, occupa à trois reprises le trône des sultans; il régnait encore au moment où Abou-l-Féda terminait son bel ouvrage, en 1328: c'est donc de lui qu'il est question ici; mais le Nasir-Mélik, nommé pour la 1ère fois, p. 396 des Annales, est le fils et successeur de Bibars. Quant à Latchin-Naser Housam-ed-Din, c'était un Mameluk qui, après avoir partagé, en 1293, la rébellion de Ketboga contre Malek-en-Naser, se fit déclarer sultan en 1296, après la chûte de ce prince, et finit par être tué en 1298. Abou-l-Féda ne lui attribut pas le titre de Naser, mais celui de Mansour, qu'il prit avec le sultanat: ce qui me fait croire que Tchamitch se trompe en le nommant Naser (sup. p. 631, n. 1), et qu'il ne s'agit pas de lui dans le passage des Annales qui m'occupe en ce moment; cf. Gesch. d. Ilchane, t. II, p. 221, sqq.

Suivant d'Ohsson, t. IV, p. 228, Gazan partit pour la guerre d'Egypte le 16 octobre 1299, avec 90000 cavaliers, Balargou restant sur l'Euphrate avec une réserve de 10000 hommes. Coutlouc-Chah et Moulaï commandèrent l'avant-garde. La première bataille eut lieu le 23 décembre 1299; les Mongols furent vaincus à la droite, mais vainqueurs au centre et à la gauche. Hems et Damas se rendirent, et Gazan partit le 26 février 1300, pour rentrer dans ses états. Moulaï, resté dans le pays, poussa ses incursions jusqu'à Jérusalem. Damas fut ensuite occupé de nouveau par les Egyptiens, au mois d'avril; Accouch-el-Afrem, qui en était le gouverneur, y rentra le 1er mai, et les Mongols qui y restaient furent massacrés, ibid. p. 236. M. de Hammer, dans l'Histoire des Ilkhans, t. II, p. 86, dit que Gazan partit de Tauris pour la Syrie le 22 octobre 1299, et que la première bataille, aux environs d'Hémèse, eut lieu de 29 décembre suivant.

Comme le roi David ne se fiait pas aux Thathars, ils restait, durant l'été, dans le Mthiouleth, et en Karthli pendant l'hiver : aussi ce pays était-il en confusion. Baqathar, qui avait grandi en puissance, dévastait le Khartli et le Thrialeth, et chassait les aznaours de leurs domaines. Voyant les populations en proie à de si grands fléaux, le roi rassembla les Mthiouls et vint à Tiflis, où se réunirent environ 15000 hommes, tant cavaliers que fantassins. Il attaqua des Qiphtchaqs, qui s'en-allaient dans leurs quartiers d'été, dont les uns se sauvèrent à Tiflis, les autres s'enfuirent le long du Mtcouar. Wakhtang, qui était à Tabakhméla [1]), ayant reçu un léger renfort, traversa le pont et Sakhioudabel [2]) et passa à Makhatha, où se trouvait le roi David, avec son armée, postée sur une hauteur; pour lui, il occupa le bas de la position et s'y arrêta, sans oser attaquer la troupe nombreuse de David. Alors quelques soldats des deux parties s'étant avancés et en étant venus aux 422
mains, les gens de Wakhtang furent vainqueurs et ceux de David mis en déroute : ses deux frères et fils [3]) furent tués. Au moment le plus chaud de l'action, mille Qiphtchaqs, de ceux que David avait dispersés, vinrent se joindre à Wakhtang et lui offrirent leurs services. Par un effet de la colère céleste, David fut vaincu; sa puissante armée n'ayant pas encore combattu, il s'avança, mais sans oser attaquer. Les Qiphtchaqs et les Karthles se mirent à ses trousses et le poursuivirent jusqu'à Djadchwi, faisant une massacre considérable [4]). Ce n'est pas que Wakhtang fût ennemi de son frère, mais la crainte des Thathars l'obligeait à le combattre. Informé de la défaite de David, Baqathar redoubla ses cruels ravages dans le Karthli. Quant au roi, il n'opposa aucune résistance. A la suite de cela, il fut attaqué d'une affreuse paralysie, qui le privait de l'usage des pieds et des mains. C'était un homme sans foi ni crainte de Dieu. Atteint donc de cette fâcheuse maladie et réduit à l'impuissance, il dut laisser Baqathar dévaster le pays et tuer les habitants : toutefois Ahmada Souramel et Rat se battirent vigoureusement. Baqathar ayant alors enlevé à Gamrécel, fils de Cakha, la citadelle de Ram [5]), à cette nouvelle Béka l'attaqua, avec une troupe considérable; mais lui, il sortit de la citadelle et fondit sur les gens de Béka, qui s'avançaient. Dans le rude combat qui eut lieu, Baqathar, vaincu dès le premier choc, s'enfuit et entra dans la place. Le siége se prolongeant, et les Osses ayant demandé grâce, au nom du Très-Haut, en promettant de ne plus com-

[1]) Il est écrit ტბა-ჴმელს *Tba-Khmel*, leçon qui me paraît la vraie origine et la bonne orthographe du nom que j'ai mis dans ma traduction, signifiant «Lac sec.»

[2]) Ce nom barbare me paraît être une altération, faite par les copistes.

[3]) ორნი ძმანი და ძენი; je crois que cela veut dire deux personnes en tout, i. e. un frère et un fils de David.

[4]) Ces événements ne purent avoir lieu lors de la première campagne de Qazan contre les Egyptiens, en 1299—1300, puisque le roi Wakhtang y prenait part; mais ils peuvent s'être passés après le retour des Mongols, en 1300 ou 1301. Au reste, tout ce § manque dans Wakhoucht, et j'avoue que le texte en est trop obscur pour que je puisse garantir en tout ma traduction.

[5]) [illegible]; ne faut-il pas lire [illegible], *de Dzama?* Géogr. de la Gé., p. 203.

mettre d'hostilités, Baqathar se rendit auprès de Béka, qui refusa de leur pardonner. Baqathar mourut ensuite.

Parlons maintenant des Thathars. Quand les Egyptiens eurent chassé la garnison de Damas, Qazan, furieux, envoya le même Khouthlou-Chah, avec une armée considérable, et Wakhtang avec celle Géorgie[1]). Informé de leur arrivée, le sultan s'avança pour les combattre. Il y eut une bataille acharnée, où beaucoup périrent des deux parts; ce jour-là la victoire ne resta pas indécise[2]), et la nuit sépara les combattants. En se retirant, les Thathars rencontrèrent une grande colline, où Khoutlou-Chah monta avec ses guerriers *et* Ousein-Séwindj. Quant à Siboutchi, *fils de*[3]) Khoutlou-Chah, il alla près du sultan et se posta dans la plaine, ayant avec lui les gens de Béka. Chacun tenait son cheval par la bride. Le sultan imagina alors de lâcher un courant d'eau, en arrière des Thathars. La nuit, il s'éleva un brouillard tel, qu'hommes et bêtes en furent complètement enveloppés. Au point du jour, voyant derrière eux ce brouillard, et par-devant une armée considérable, les Thathars furent bien embarrassés. Cependant ils aperçurent un petit espace sans vapeurs, où périt une foule d'hommes et de chevaux. Quand il fut rempli de leurs cadavres, l'armée fugitive s'y élança. Quoiqu'il s'y fît un carnage affreux, de Thathars et de Géorgiens, Wakhtang et le noïn échappèrent sains et saufs, et se rendirent auprès de Qazan, qui, dans son courroux, fit jeter en prison tous les noïns. Il se préparait à une autre campagne contre le sultan, lorsqu'il tomba malade d'un douleur de ventre et

[1]) L'histoire des Ilkhans, t. II, p. 106, parle en effet d'une seconde expédition en Syrie; c'est celle dont j'ai parlé dans une note, p. 632, d'après Abou-l-Féda. Ce fut le 6 janvier 1301 que Qazan parut devant Alep; d'Ohsson, t. IV, p. 282. Mais les pluies et la rigueur de l'hiver le forcèrent à repasser l'Euphrate: de sorte que le reste de l'année se passa en négociations, sans tirer l'épée des deux côtés, du moins l'histoire des Mongols ne parle d'aucun combat contre les Egyptiens, mais il serait possible qu'il y eût eu quelques affaires partielles. En 1303, Gazan traversa une troisième fois l'Euphrate, le 30 janvier. Le samedi 20 avril de la même année, il y eut une grande bataille, à Merdj-Sofer, non loin de Damas, dont le résultat fut incertain. Deux corps d'Arméniens et de Géorgiens faisaient partie de l'armée mongole, commandée par Khoutlou-Chah, qui se retira sur une montagne. Le lendemain il y eut un second engagement, encore fatal aux Tartars; enfin le surlendemain, quand les Mongols voulurent se faire jour, les Egyptiens s'ouvrirent pour les laisser passer, du côté de la rivière de Damas; là un bon nombre d'ennemis s'embourbèrent dans les marécages, ou périrent au milieu des flots. Gazan faillit mourir, du chagrin que lui causa cette défaite, et tous ses généraux, mais entre autres Khoutlou-Chah, furent accablés, par ses ordres, des châtiments les plus humiliants, quand ils revinrent à l'ourdo. Gazan lui même tomba malade, se rétablit momentanément et mourut peu après, à Iskéléroud, près de Qazmin, le 17 mai 1304. Son corps fut déposé dans le mausolée qu'il avait fait construire à Cham, près de Tauriz. D'Ohsson, ibid. p. 324, 334; cf. sup. p. 632, n. 1; Gesch. d. Ilchane, t. II, p. 110 sqq.: les dates ne concordent pas toujours avec celles données par d'Ohsson; ibid. 145.

[2]) [illegible]; je voudrais bien retrancher la négative et dire: la victoire fut égale; mais la suite permet d'admettre que la principale perte tomba sur les Mongols.

[3]) Je supplée ce mot, qui me paraît nécessaire pour le sens.

mourut, pleuré de tous, à cause de sa justice, qui était telle, qu'on ne rencontrait dans ses états ni brigandage, ni rapine, ni injustice : aussi fut-il généralement regretté. [1])

Après cela on mit sur le trône des qaens Kharbanda, frère de Qazan, qui, plus tard, 423
fut nommé [2]) Oldjath-Soultan. Il ne voyait que d'un oeil, et suivit les mêmes errements que son frère, fut bon comme lui et gouverna sagement ses états [3]). Il se montra très favorable à Wakhtang. Ce Kharbanda, ayant résolu de faire une campagne dans le Gilan [4]) et mandé tous les Thathars, ainsi que le roi, divisa son armée en quatre corps.

[1]) Selon Abou-l-Féda, Gazan mourut à la fin de l'an 703 (comm. 14 août 1303), donc vers le milieu de l'an 1304. Ce fut le chagrin de sa défaite à Mardj-al-Safar, qui le conduisit au tombeau. Son frère Kharbanda, faussement appelé Khoudabanda et Oldjaptou, lui succéda et prit possession du trône le 20 juillet 1304. Le dernier des noms attribués à ce prince doit se lire Oldjaïtou ; c'est lui qui écrivit au roi Philippe-le-Bel, en 1305, la lettre si savamment commentée par M. Rémusat, Mém. de l'Ac. des Inscr. t. VII; v. aussi l'opuscule de M. l'académ. Jac. Schmidt, Philologisch-Kritische Zugabe . . . Pétersb. 1824, où se trouve une nouvelle traduction de cette lettre, avec des remarques; Hist. des Ikhans, t. II, p. 180. Voici les dates fournies par l'Hist. des Mameluks ; en 699 — 1300, eut lieu une bataille, où les Egyptiens furent vaincus au centre et à l'aile droite, la gauche fut victorieuse, mais n'empêcha pas la prise de Damas. En 1301, Gazan rentra en Syrie, mais les mauvais temps le forcèrent à une prompte retraite; en 1303, nouvelle invasion par Khoutlou-Chah, avec 80000 hommes. On leur livra bataille, au lieu dit Chakkab, au pied de la montagne Ghabaghib, près de Damas. Khoutlou-Chah fut battu, quoiqu'il se crût vainqueur. Le reste, comme il a été dit plus haut; Makrizi, éd. Quatremère, t. II, partie II, p. 146, 176, 198 suiv. Cet auteur a dit, p. 281, qu'en 707—1308, Katlou-Chah *fut mis à mort;* lis. *périt* en combattant. V. Infrà, Annales, p. 424.

[2]) Le texte porte [illegible], «qui plus tard donna à Oldjath-Soultan;» phrase qui n'a pas de sens.

[3]) Kharbanda, frère de Qazan, avait le Khorasan en apanage. Il était né, en 1281, d'Arghoun-Khan et d'Ourouk-Khathoun, fille du prince Saridjé, frère de Tokouz-Khathoun. Le nom d'Oeuldjaï-Boula lui fut donné, parce qu'au moment de sa naissance, au milieu du désert, entre Mérou et Sérakhs, il était tombé une pluie abondante; d'Ohsson, t. IV, p. 281 ; ce nom signifie : *le béni ;* Hist. des Ilkhans, t. II, 181. Plus tard, il fut nommé Kamoudar, puis Kharbandé, nom persan, qui signifie *muletier*, mais dans la plupart de ses actes publics, il est nommé Oeldjaïtou Mohammed-Khoudabendé. Sa mère l'avait fait baptiser sous le nom de Nicolas ; mais la princesse Courdjouscat, qu'on lui fit épouser dans son enfance, lui fit embrasser l'islamisme, après la mort d'Ourouk-Khathoun. Tchamitch, t. III, p. 299, dit aussi qu'il était borgne. Suivant Abou-l-Fédà, il épousa, en 1309, la fille du dernier émir de Merdin, Malek-el-Mansour Ghazi.

[4]) Kharbanda passa les deux premières années de son règne à fonder la ville de Soultanieh, à en activer les embellissements. Après cela, comme il se trouvait, au N. de la plaine où elle est bâtie, un petit pays habité par les Gilaniens, qui jamais n'avaient été soumis par les Mongols (cf. p. 394), il résolut d'en faire la conquête. Ce pays était partagé en 12 cantons, gouvernés par autant de chefs. Oeldjaïtou y envoya quatre corps d'armée : Tchoban, par la route d'Ardébil ; Khoutlou-Chah, par celle de Khalkhal ; Tougan et Moumin, par Qazbin, et lui-même se dirigea par Lahidjan. Les chefs de Sitaré et de Kesker, qui étaient sur la route de Tchoban, se soumirent à lui volontairement, et il alla rejoindre Oeldjaïtou ; celui de Khalkhal voulait également faire sa soumission, mais Khoutlou-Chah, poussé pa

Se réservant la meilleure partie, l'élite de ses troupes et le roi Wakhtang, il donna une autre portion à Khoutlou-Chah [1]), avec les gens de Béka, qui lui appartenaient précédemment [2]); la troisième armee fut confiée à Djaliar [3]), avec les Osses résidant à Gori, et la

son fils, résolut, par amour-propre, de s'en remettre au hazard de la guerre. Les Mongols pénètrent dans le pays et égorgent une multitude d'habitants; mais les autres se concentrent dans un lieu, entre Touloun et Recht, très marécageux, où les Gilaniens triomphent de Sipaoutchi, fils de Khoutlou-Chah. Celui-ci veut venger sa défaite, mais ses troupes se débandent, et lui-même, resté avec 40 cavaliers, est bientôt percé mortellement d'une flèche. Tout le butin fait précédemment, dans le canton du chef Dibadj, retomba aux mains des vainqueurs. Les généraux Tougan et Moumin obtinrent la soumission d'un autre chef, nommé Indou-Chah. Quant à Oeldjaïtou, parti de Soultanieh en mai 1307, il entra par le canton de Taran dans le pays de Dilem, et ayant traversé Kourandecht et le village de Loussan, alla, le 21 mai, camper sur les bords du Sépid-Roud; ses troupes pillèrent Kachdjan et Talich et massacrèrent toutes ces populations. Le 2 juin, il campa sur la rivière de Deiléman, entra au pays de Nou-Padichah, par Roussita, qui est sur la route de Qazbin. Près de Chirouïeh-Talich, lieu situé au milieu d'une forêt, les habitants fondirent sur ses bagages, dont ils enlevèrent une partie, et massacrèrent beaucoup de Mongols, ainsi que de Géorgiens et d'Arméniens, leurs auxiliaires. Enfin Nou-Padichah se soumit. Le quaen passa alors le Sépid-Roud et vint à Kerdjian, dont les environs furent dévastés. Le prince Soulouk se soumit aussitôt, le 14 de juin, puis le Mongol se retira, par la route de Koutem et de Sépid-Roud, après avoir envoyé un corps de troupes dans le Témidjan: c'était vers le 16 de juin. D'autres corps furent chargés d'aller venger la mort de Khoutlou-Chah. Après plusieurs engagements, dont les succès furent divers, les Gilaniens de Touman, de Recht et de Toulem, furent forcés de céder. Un parti, envoyé dans le Témidjan, fut complètement défait par les troupes d'Emir Mohammed, que les Mongols n'avaient pas voulu recevoir à capitulation; mais Mohammed sut faire agréer ses explications à Oeldjaïtou, qui lui fit grâce de la vie. La conquête du Gilan ainsi terminée, le Mongol repartit, le 29 juin, pour Soultanieh. Sipaoudji, de qui la présomption avait eu des suites si funestes, eut grâce de la vie, mais il fut destitué de son commandement, qui fut donné à Tchopan, et reçut 120 coups de bâton, lui ainsi que d'autres officiers, qui s'étaient mal conduits; d'Ohsson, t. IV, p. 489—497. Ce récit, hors les noms des chefs gilaniens, est assez conforme à notre texte. Cf. Gesch. d. Ilchane, t. II, p. 206, sqq.

[1]) Wakhoucht, p. 80, le nomme Khoutlou-Bougha, variante qui se retrouvera, plus bas, dans notre texte même, il faudrait ajouter: *au fils de*.

[2]) Ici Wakhoucht, p. 80, tombe dans une contradiction manifeste: «Le qaen, dit-il, manda Wakhtang, avec les Karthles, et Béka avec ceux du Samtzkhé; Béka ne vint pas et n'envoya pas de troupes;» et plus bas: «Il (le qaen) fit partir d'un côté Khoutlou-Bougha et les gens de Béka.»

[3]) Idem, «à Ousen avec les Osses.» Cf. p. 424. Il se pourrait bien que Djaliar fût un nom ethnique, signifiant «de la tribu Djélaïre;» en tout cas, le nom du chef manquerait Au lieu du nom des Osses, mon manuscrit porte [illegible] *les deux*, ce qui n'a pas de sens. J'ai fait cette correction parce que, plus haut, p. 408, il est question des Osses maîtres de Gori, et que plus bas il sera mention d'un combat des Osses. Je pense que de la comparaison des textes on peut conclure qu'il faut lire «Ousen-le-Djélaïre;» auquel cas ce serait peut être cet Hasan, de la tribu Djélaïre, père d'Oweïs le premier des Ilkhans de Bagdad; cf. Hist. des Ilkhans, t. II, p. 291, 317 etc. Makrizi raconte qu'en 707—1308, Katlou-Chah, lieutenant des Tatars, *fut mis à mort*; Hist. des Mameluks, trad. d'Et. Quatremère, t. II, partie II, p. 281: c'est un renseignement inexact, ou du moins incomplet.

quatrième à Saldous-Tchophan [1]). Il fit partir chacun des commandants par une route particulière, et lui-même en suivit une autre, le roi Wakhtang occupant l'avant-garde: ainsi le Gilan *fut cerné* [2]) de toute part. Quoique peu nombreux, les Gilaniens ne se laissèrent pas effrayer. Il y avait, en effet, chez eux quatre princes, nommés: Ercabazn, Oubach, Rostan et Asan. Ce dernier resta dans les positions les plus fortes et ferma les défilés [3]). Pour *Ericabazn*, il fit tête au qaen et en vint aux mains. Il y eut un rude combat, où Wakhtang parut à l'avant-garde. A cause du peu d'espace et de l'épaisseur du bois, on pouvait à-peine avancer, même à pieds, et là où se trouvaient de petites plaines, elles étaient marécageuses. Comme le combat se prolongeait, les Thathars et les Géorgiens firent d'abord usage des flèches, puis de l'épée, sous les yeux de Kharbad, recevant peu de renforts, mais encouragés par la voix du prince. La mêlée se prolongeait, sans que le roi Wakhtang ni les siens tournassent le dos; mais le carnage était tel dans ce défilé, que sur dix à-peine deux restaient vivants. Près du roi étaient ceux du Somkheth, autant qu'il en restait à cheval, mais ils périssaient tous. Plusieurs aznaours ne laissèrent pas d'héritiers, parce que le père, le fils et le frère étaient-là. Quelques-uns pourtant échappèrent, et entre autres le roi Wakhtang, qui, au lieu de battre en retraite, combattait vaillamment avec ses Géorgiens, étonnant les Thatars par leur bravoure. Le roi, qui était très courageux, se comporta bien et fut légèrement blessé à la cuisse. Au coucher du soleil et aux approches de la nuit, on se sépara.

Voyant un pays si bien défendu par ses bois et par ses rochers, le qaen opéra sa retraite durant toute la nuit; les Gilaniens, l'ayant su, se mirent à sa poursuite, l'atteignirent et lui firent éprouver de grandes pertes. De son côté, le fils de Khoutlou-Bougha, ayant persévéré dans son entreprise, *Ouchich* (sic), prince des Gilaniens, ferma *le défilé*, en mettant une porte à l'entrée de l'étroit passage, et résista ouvertement à Khoutlou-Bougha. Celui-ci descendit de cheval, s'assit sur un banc et ordonna aux gens de Béka de mettre pied à terre, ce qu'ils firent. Les Meskhes entrèrent dans un bouquet de bois [4]), qu'ils traversèrent, et eurent aussi à soutenir un rude combat. Eux aussi, au lieu de tourner le 424
dos, se comportèrent bravement et firent périr la plupart des chefs gilaniens; alors une flèche lancée d'une main inconnue atteignit la tête nue de Khoutlou-Bougha-Noïn, qui sur le coup tomba mort de son banc. Témoin du trépas de son père, Siboutchi et ses gens prirent aussitôt la fuite. La plupart furent massacrés, un petit nombre resta dans l'enceinte, et le courroux du ciel se fit cruellement sentir aux Thathars et aux Meskhes; car un terrein plat, où il y avait eu du riz, ayant été inondé sur les derrières, durant la nuit, il

[1]) Tchoban était, en effet, de la tribu des Souldouz.

[2]) Ce mot, que je supplée, me paraît avoir été oublié par le copiste.

[3]) ხალხალი; ce mot manque dans les lexiques: serait-ce le *khalkhal* dont il est parlé dans la n. 4, p. 635.

[4]) Au lieu de ტაძარს, «temple, église,» je lis ქჳშარს; le manuscrit T porte ხარიხს. Or ce mot, d'après Soulkhan, veut dire «une tente d'étoffe de crin,» sens qui ne convient pas à la circonstance; plus bas, ce mot est répété, avec variantes, mais il ne m'est pas connu, et je le traduis par conjecture.

en résulta une telle humidité, que ni cheval ni piéton ne s'en tira, et le carnage fut très considérable.

D'autre part Tchophan eut à lutter, dans une plaine, contre Rostan-Mélik ; il le vainquit, le força à fuir dans une forte position, où il ne pénétra pas, et revint lentement, en ordonnant à quelques-uns des siens de former l'arrière-garde. Gamrécel [1]) Djawakhis-Chwili se comporta vaillamment dans ce combat, et les Thathars revinrent sans être inquiétés. Ousen [2]), avec les Osses, eut aussi un engagement, terminé par un succès indécis, après lequel les deux parties battirent en retraite et s'enfuirent. Quand on se réunit, à Oujan, auprès de Kharbanda-Qaen, il conféra le titre de généralissime à Souldous [3])-Tchophan, en remplacement de Khoutlou-Bougha-Noïn. Le roi Wakhtang et tous ses didébouls, qui s'étaient si bien conduits dans cette campagne, furent traités honorablement et reçurent des présents magnifiques, après quoi on les congédia. [4])

Comme le roi Wakhtang s'en retournait, les gens de Khodris, qui étaient Sarrasins et ennemis de tous les sectateurs de la religion chrétienne, invectivèrent contre lui et dirent au qaen : «Si tu ne forces pas les chrétiens à abjurer, si tu ne renverses pas les églises, tu ne triompheras pas de tes ennemis, tu n'attireras pas la prospérité sur ton règne et sur ta personne.» A ces propos, semés par d'impurs mécréants, le qaen ne se rendit qu'avec peine. Il commença à ruiner les églises et chargea un noïn d'aller en Géorgie, forcer le roi et tout le peuple à apostasier pour se faire Sarrasins, et renverser les églises. Le noïn arriva à Nakhtchéwan, quand le roi Wakhtang en partait. Au lieu de céder à la frayeur, celui-ci, s'affermissant dans la foi, au souvenir des martyrs héroï-

[1]) Je n'ai aucun moyen de prouver qu'il faudrait diviser ces deux noms de famille par un nom propre ; mais je crois qu'il le faudrait.

[2]) Ousen est-il le nom du chef gilanien ci-dessus mentionné, p. 423, sous la forme *Asan;* est-ce un second nom de ce Djaliar, commandant les Osses, ibid.? je ne saurais le dire. Au lieu de la phrase : უსენი და ოვსთა შეება და იქნა, où le dernier verbe n'offre pas un sens logique, quoique je l'aie indiqué dans la traduction par le mot *terminé*, Wakhoucht, p. 80, dit : უსენს და ოვსთა შეებმა ისხან «Iskhan livra bataille à Ousen et aux Osses.» Ici Ousen est bien le nom d'un chef mongol, de celui que Wakhouch mentionne plus haut, Ousen-Noïn, au lieu de l'*Asan*, de mon manuscrit, et Iskhan (Իշխան?) celui du Gilanien. La phrase, de cette manière, n'offre aucune difficulté.

[3]) Plus haut on lit *Saldous*.

[4]) Oléarius, qui voyageait en Perse en 1636 et années suivantes, donne sur le Gilan des détails géographiques qui se rapportent en beaucoup de points avec ceux fournis précédemment par notre Annaliste. Il dit, t. I, p. 363, que ce pays tire son nom des Kilek, ses habitants, et n'est accessible que par quatre défilés, si étroits qu'à-peine si un chameau chargé peut y passer : du côté du Khorasan, par Astarabat; du Mazandéran, par Férabat; là se trouve la province de Lahidjan, avec les districts de Fumen (Touman), Toulloum et Dilum (Dilem); et encore les passages de Pile-Roudbar, et de Lengerkounan; ib. t. II, p. 13, trad. de Wicquefort, Paris, 1669. Il y a également une histoire très intéressante des rois de Gilan, au commencement du XVIIe siècle. Cf. Dorn, Versuch einer Gesch. d. Schirwanchahe, dans Mém. de l'Ac. Sc. pol. et hist. t. IV, p. 557, sqq.

ques du Christ divin : «Frères, dit-il à ses soldats, vous mes coréligionaires, qui reconnaissez comme vraie la divinité du Christ, vous savez quelle foi nous ont transmise nos pères; vous avez entendu parler de la prédication des apôtres, vous connaissez les souffrances et les travaux des martyrs, vos yeux ont été témoins de nombreux miracles opérés dans leurs temples; vous savez cette parole d'une bouche ineffable, tracée dans l'Evangile : «Quiconque me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai aussi devant mon père céleste;» et encore ceci : «Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui succombez sous le faix, et je vous soulagerai.» Allons donc sans crainte nous présenter au qaen, et sacrifions nos têtes pour celui qui a dévoué la sienne pour nous; livrons-nous d'abord à la mort, que 425
la volonté de Dieu s'exécute ensuite : il saura bien protéger son troupeau.»

Ces paroles, ces ordres de Wakhtang furent accueillis avec empressement par ses soldats, qui, sur-le-champ, se dirigèrent vers l'ourdo et se présentèrent au qaen, étonné [1]) du retour du roi. Admis en sa présence et fléchissant le genou, le roi dit d'une voix claire : «Haut et puissant qaen, tu sais qu'il est ordonné à tous les chefs chrétiens d'abandonner leur foi. Ecoute maintenant : mon père et mon aïeul ont servi tes aïeul et père, en professant cette religion, et jamais on ne leur a dit : Les Géorgiens ont une mauvaise croyance; et nous nous sommes distingués entre tous. La croyance des Persans, au contraire, était regardée comme abominable par les qaens antérieurs, qui les ont exterminés, parce qu'ils étaient empoisonneurs, pédérastes, homicides; si tu écoutes leur parole, ô qaen, moi, le roi des Kharthles, et tous les mthawars géorgiens, nous voilà en ta présence. Moi, je suis prêt à mourir pour la foi chrétienne : à moi et à tous les chrétiens ici présents, fais-nous couper la tête;» puis il présenta le cou. A ces paroles, le qaen étonné traita honorablement le roi, le fit relever, en lui adressant de douces paroles, et se repentant de ce qu'il avait fait, il blâma ses conseillers. [2])

Il arriva aussi que, comme on détruisait les églises à Tauriz, en quatre jours, quatre fils de Kharbanda moururent. C'étaient : Bartam . . . . . Par sa résistance, le roi Wakhtang mit fin aux intrigues et au trouble qui menaçait la Géorgie. Il s'en retourna, comblé d'honneurs, et revint à Nakhtchévan, d'où il était parti. Là il fut atteint d'un mal de ventre et mourut, orné de la couronne des rois [3]). On l'emporta et on l'ensevelit à

[1]) Depuis ce mot jusqu'a «ou le Qaen,» à la fin de ce règne, lacune dans le manuscrit T.

[2]) Je ne sais sur quel fondement Wakhoucht dit, p. 81, que «le qaen fit alors mourir le roi Wakhtang III, au milieu de cruelles tortures, ou l'exila, lui et ses gens, et le fit périr dans le lieu de son exil.» Peut-être notre historien n'avait-il pas foi à l'addition que je traduis en ce moment. En tout cas, aussitôt après la rubrique consacrée à Wakhtang, p. 79, il a mis cette note : «Quant à ce roi Wakhtang, l'histoire ne dit pas quand il mourut; seulement ce qui précède et ce qui suit fait voir qu'il fut mis à mort par le qaen. Nous pensons qu'il mourut martyrisé, ainsi que l'histoire le fait clairement comprendre. La tradition porte qu'un roi Wakhtang fut martyr, et bien qu'elle se rapporte à Wakhtang-Gorgasal, celui-ci fut seulement digne du martyre, tandis que l'autre fut réellement martyrisé et tourmenté pour le Christ.»

[3]) Si les dates fournies par d'Ohsson (v. les notes à la p. 423) sont exactes, Wakhtang, ayant fait la campagne de Gilan, ne dut mourir, au plus tôt que vers le milieu de l'an 1308, auquel cas il aurait régné

Dmanis. Il laissait deux fils, Dimitri et Giorgi, le premier possédant Dmanis, et l'autre Samchwildé.

Aussitôt que Tchophan, successeur de Khoutlou-Bougha, eut en main le commandement des troupes, il s'en-alla, avec une armée nombreuse, et vint d'abord à Cola, à Artan et jusqu'à Arsian. Comme il invitait Béka à venir le voir, lui ou le qaen, et que celui-ci, au lieu de venir [1]), lui envoya son jeune fils Chalwa, il l'emmena avec lui et s'en-alla à travers le Somkheth, laissant respirer le pays de Béka.

Ici commence à poindre, comme l'aurore, Giorgi, fils du roi *Dimitri* [2]), qui était élevé chez Béka, son aïeul. C'est à ce Giorgi que le qaen avait donné la royauté avant Wakhtang [3]). Il était fils de Dimitri-le-Dévoué, et frère des rois David et Wakhtang.

---

426 66e (ter)roi de Karthli, Giorgi VI, dit Mtziré, le Petit [4]), fils de David VI, Bagratide (a le nom de roi durant 10 ans, 1308—1318).

Continuation du 67e règne: Giorgi V, dit Brtsqinwalé, le Brillant, fils de Dimitri-le-Dévoué, petit-fils du grand Béka et frère des rois David VI et Wakhtang III, Bagratide (règne seul 28 ans, 1318—1346).

Béka envoya ce Giorgi à Tchophan, qui le conduisit au qaen. Celui-ci l'accueillit honorablement, car il faisait pressentir toutes les qualités d'un roi. Le même qaen avait envoyé précédemment un exprès *à David* [5]), lui demander son fils, afin de le placer sur le trône: Giorgi était encore jeune, mais on l'avait accordé et envoyé à l'ourdo. Le qaen lui avait donné la royauté et Tiflis, et le plaçant sous la tutelle et direction du grand... [6]).

six ans, et non trois, comme l'indique la rubrique de Wakhoucht. Du reste, cette différence ne fait rien pour la chronologie, puisque David VI régnait encore.

[1]) C'est peut-être ce passage qui a fait dire à Wakhoucht que Béka et ses gens n'avaient pas pris part à la dernière expédition; v. p. 636, n. 2.

[2]) Ce nom manque dans le texte.

[3]) Cf. p. 413.

[4]) Le règne de Giorgi VI, le Petit, se confond avec celui de son père jusqu'en 1210; plus tard, il fut sous la tutelle de son oncle Giorgi V.

[5]) Les mots soulignés manquent dans le texte.

[6]) Wakhoucht, p. 81: Giorgi-Mtziré, le Petit, fut mis sous la tutelle de Giorgi-le-Grand, en 1308—528. Une personne qui a vécu longtemps en Géorgie, m'a assuré que ces dénominations *grand* et *petit* s'emploient dans les familles pour indiquer l'aîné et le plus jeune de deux parents homonymes. En effet, Giorgi, fils de Dimitri, devait être né environ vers 1286 et avoir alors au moins 18 ans; tandis que le fils de David était né, à ce qu'il paraît, en 1308.— Au reste, j'ai traduit cette phrase comme se rapportant à Giorgi VI, et pour cela j'ai suppléé le nom de David. Si, au contraire on voulait l'appliquer, quoiqu'il y eût dans ce cas tautologie manifeste, à Giorgi V, il faudrait à la fin suppléer le nom, du grand *Béka*; mais ceci me paraît moins logique.

La même année mourut Béka [1]), mthawar du Samtzkhé, homme en tout accompli et bon par excellence, remarquable pour ses qualités religieuses et profanes, et surtout par son exacte observation de la justice, par le soin qu'il prenait de construire des églises et des monastères, *de gouverner* [2]) le pays, par la pureté de sa foi, par sa générosité sans bornes, envers les pauvres, les orphelins et les veuves. Son épouse bien-aimée ne se montrait pas moins magnifique à l'égard des évêques, des moines, des hommes voués à Dieu et à l'église. C'était au point qu'aussitôt qu'elle entendait parler d'un évêque, d'un moine vertueux, austère, savant, elle le mandait en sa présence, le faisait venir, le comblait de présents et d'honneurs. Sa maison était pleine de moines et de prêtres. A cela elle joignait la compassion pour les orphelins, pour les veuves et les infortunés. On ne manquait jamais, dans sa maison, de faire les trois prières: aussi Dieu rendit-il prospères les jours de sa vie, lui accorda la victoire sur ses ennemis, la paix et le calme. Il mourut âgé d'environ 66 ans, laissant les habitants du Samtzkhé plongés dans le deuil et dans la tristesse.

Le pays fut occupé par ses trois fils: Sargis, l'aîné, Qouarqouaré, le second, et Chalwa, le cadet. Deux ans après, mourut le roi David, travaillé d'une affreuse maladie [3]). Il fut enterré dans la sépulture royale de Mtzkhétha, et laissa en sa place son jeune fils Giorgi, âgé de deux ans. [4])

Après cela le qaen, ayant résolu une expédition en Syrie, contre la citadelle de Rabachan, appartenant au sultan d'Egypte, partit à la tête de toutes ses forces, emmenant le roi Giorgi avec une armée considérable. Il assiégea Rabachan [5]) pendant cinq mois; mais n'ayant pu l'entamer, il plia bagage et se retira. Il avait six aigles, dressés contre toute espèce d'oiseaux, et des panthères. Quelle que fût la force du qaen, il revint chez lui.

[1]) Wakhoucht, dans l'Hist. du Samtzkhé, p. 232, dit que Béka mourut en 1306: il faut lire 1308; car le roi David VI mourut deux ans après, en 1310.

[2]) Je supplée ces mots, qui indiquent l'absence de [illegible] dans le texte.

[3]) Cf. p. 422; la maladie dite [illegible] est moins encore une paralysie qu'un rétrécissement des nerfs, qui rend les membres impropres au service.

[4]) V. la n. 6, p. 640.

[5]) A la fin du 8e mois de l'année 712 (comm. le 8 mai 1312), donc au commencement de janvier 1313, Kharbanda alla assiéger Rahab, à l'instigation de Qarasonkor et d'Akouch Afram, deux émirs égyptiens qui avaient passé à son service. Après un mois entier d'efforts inutiles, la disette de vivres et la désertion de ses troupes le firent partir précipitamment, abandonnant ses machines de siége. D'Ohsson, t. IV, p. 555; le siége fut mis devant Rabhet, le 13 octobre 1312 et poussé jusqu'au 25 janvier 1313, après quoi les Mongols se retirèrent, à cause des chaleurs excessives et du manque de vivres. En 1315, Malatia ayant été prise par les troupes égyptiennes, sous les ordres du grand historien Abou-l-Féda, prince de Hama, et Kerboga, lieutenant tartare en ces contrées fait captif, Kharbanda y envoya Tchouban, qui arriva trop tard et n'osa poursuivre les ennemis; Ann. Mosl. a. 715—1315, 6. L'Histoire des Ilkhans, t. II, p. 226, suiv. donne les dates que voici: Oldjaïtou partit pour la Syrie, avec 100,000 hommes, le 15 décembre 1312, et leva le siége de Rabhat le 22 janvier 1313.

Depuis lors il ne tenta plus, de toute sa vie, une seule expédition, et passa tranquillement au sein de la paix, les treize années de son qaénat.

Cet Ouldjath-Soultan, en envoyant le jeune Giorgi *fils de David* [1]), pour être roi, le fit accompagner par un certain Zaal-Mélik, Persan Khorasanien, et par Akhrountchi, frère du père de Tchophan, chargés de rassembler tout le peuple de Géorgie sous l'autorité de ce prince. Ceux-ci désignèrent Chanché Mkhargrdzel et Zakaria, né de Kochak, fille d'Awag, qui allèrent dans le Djawakheth, du côté de Cokhtis-Thaw, inviter Sargis et
427 Qouarqouaré à venir. Ils s'y refusèrent.

Il y eut dans ce temps-là une révolte en Grèce; les fils de Pharman [2]) et la grande ville d'Icone secouèrent le joug d'Oldjath-Soultan, qui envoya dans cette contrée Tchophan [3]), avec ses troupes [4]), accompagné des Géorgiens et de Giorgi [5]); Gogazla [6])-Malouk, Chanché et Zakaria ne partirent point. Leurs préparatifs terminés, les Thathars vinrent à Tiflis et emmenèrent le roi Giorgi. Les partisans de Pharman *ne* résistèrent *pas* un an [7]). Tous les Géorgiens qui se trouvaient-là furent donnés au roi Giorgi. Il avait avec lui ceux du Djawakheth, tout ce qu'il avait pu réunir de Thoriens; partout où l'on porta la guerre, où l'on attaqua les citadelles, le roi et ses Géorgiens se conduisirent vaillamment. Tous les révoltés, tous ceux qui refusaient l'obéissance furent soumis, et l'on revint chez soi au bout d'un an révolu. Tchophan s'étant présenté au qaen, vers le mois d'octobre, Oldjath vécut encore quelque temps et mourut un mois après, laissant un jeune fils d'environ sept

[1]) Ces mots sont supplées d'après Wakhoucht, p. 81.

[2]) Le Pharwana mentionné sous le règne d'Abagha, p. 391. D'après l'Histoire des Ilkhans, t. II, p. 236, un certain Mohammed, roi de Karamanie, s'étant emparé d'Icone, Tchoban fut envoyé avec 30000 hommes pour rétablir de ce côté la tranquillité, troublée d'ailleurs par les exactions d'Irindchin, oncle maternel d'Oldjaïtou. Mohammed vint faire sa soumission au général mongol: c'était en 1315.

[3]) Cette campagne eut lieu, comme je l'ai dit, en 1315. La cause en fut, de la part des Egyptiens, que ceux de Malatia, étant devenus grands partisans des Thathars, avaient souvent causé du dommage aux garnisons des villes voisines et mis obstacle à leurs expéditions. En conséquence, le sultan Malek-en-Naser envoya de ce côté une armée, dont l'un des chefs était Abou-l-Féda. Ce dernier ne dit pas dans son livre si Djémal-ed-Din Khidr, hakem héréditaire de Malatia, était un descendant du Barwana mentionné p. 391 sup., ni si des troubles étaient survenus à Icone. Ann. Mosl. t. V, p. 287, 289; cf. d'Ohsson, t. IV, p. 576, suiv., qui place l'expédition dans le Roum, en 1314.

[4]) Au lieu de ce petit membre de phrase, je crois qu'il faudrait «son général,» სპასალარი მისი, pour სპა მისი.

[5]) Giorgi V, fils de Dimitri, apparemment.

[6]) Gog-Zaal; Wo. p. 81.

[7]) Cette tournure est si singulière que je propose de retrancher la négation soulignée; ce qui suit prouve la nécessité de cette rectification. On pourrait encore lire ვითარ, au lieu de ვერ «comme les Pharmaniens résistèrent tout une année, tous les Géorgiens . . . furent donnés à Giorgi;» mais ce sens me paraît peu logique.

ans [1]), nommée Mousaïth. [2]) Pour lui, on déposa son corps dans la ville de Qorgholngi, qu'il avait embellie et rendue plus grande que Tauriz, et nommée Sough.

Dès que le roi Giorgi eut appris la mort du qaen et l'installation de son successeur Mousaïth, il alla à l'ourdo. Son arrivée fit plaisir à Tchophan, qui l'accueillit avec toute l'affection d'un père pour son fils et lui donna la Géorgie entière, avec tous ses mthawars, les fils du roi David [3]), les Meskhes et les fils de Béka, et l'étoile du matin commença à poindre [4]). Pour moi, je ne me sens pas disposé à raconter des merveilles extraordinaires.

---

[1]) Agé de 12 ans; d'Ohsson, t. IV, p. 603. Kharbanda mourut le 27e jour du 9e mois de l'année 716 (comm. le 25 mars) 1316, donc vers le commencement de décembre, dans la ville de Soultaniah, fondée par lui, au lieu que l'on appelait autrefois Qoughorlan, suivant d'Ohsson, t. IV, p. 586. Ce prince succomba le 16 décembre 1316, par suite d'une indigestion. Il eut pour successeur son fils Abou-Saïd, âgé de près de 10 ans, sous la tutelle de Tchoban, fils d'El-Malek, fils de Tanawoun (ou Toudan; d'Ohsson, t. IV, p. 604). La mort de ce prince fit manquer une expédition dont les préparatifs étaient terminés: les Tartares devaient servir les intérêts d'un certain Homaïd, fils d'Abou-Nami, prince de la Mecque, chassé par son frère, et l'aider à expulser ce dernier. Abou Saïd ne fut solennellement proclamé que l'année suivante, 1317, à cause des rivalités de Tchoban et de Sounadj, qui voulaient tous les deux gouverner sous le nom du jeune prince. Enfin Tchoban l'emporta, et la cérémonie de l'inauguration se fit à Soultaniah. Il fallut aussitôt envoyer le général Istakhtol dans le Khorasan, où les Tartares étaient dans l'agitation.

Tel était alors l'état de l'empire mongol: Abou-Saïd, maître de la Perse; Sarou-Capdj, du Turkestan; Sargin, fils de Mangoutaï, fils de Qoubilaï, en Chine; Usbek, fils de Thoghrilchah, fils de Dimour, fils de Tagan, fils de Batou, régnait à Saraï, dans le Kiptchak; à Gazna, Mangoutaï, fils d'Ardonou, fils de Touchi ou Touli, fils de Tchingiz-Khan; dans le Kharizm, un certain Iachour, dit-on; Ann. Moslem. t. V, p. 251.

Dans l'espace de 61 ans, 1256—1317, neuf qaâns s'étaient succédé sur le trône de Perse: Houlagou, Abagha, Thagoutar, Arghoun, Keïkathou, Baïdo, Ghazan, Kharbanda et Abou-Saïd; ils avaient régné, en moyenne environ sept ans. Ces chiffres valent tout un discours. M. de Hammer, dans son Histoire des Ilkhans, t. I, p. 3, dit que «les neuf premiers d'entre eux ont occupé durant 80 ans le trône des souverains du monde;» c'est un inadvertance dont on ne se rend pas compte.

[2]) Cette forme peut bien être une faute de copiste, très explicable dans l'écriture géorgienne; au reste, sur deux monnaies de ce prince on lit en lettres mongoles *Bousaïd*, au lieu d'Abou-Saïd, qui est le vrai mot arabe. Fraehn, Recensio Numorum Muhammed, p. 643, sqq.

[3]) Nous avons un témoignage certain que le roi David vivait encore en 1305: c'est un mémento de copiste, inscrit sur un Evangéliaire arménien, en papier de coton, du couvent des Mékhitharistes de Venise, qui fut écrit dans la ville royale de Tiflis, en l'année 753 de l'ère arm., 1305 de J. C., sous les rois Héthoum, d'Arménie, David, de Géorgie, sous le cathoughicos Grigor et sous le souverain du monde Kharbanda, frère de Ghazan, fils du souverain, le grand Arghoun.» Mus. as Recueil de Mémento, N. *db*. Ce n'est que par les Dates de Wakhoucht que l'on sait que David VI mourut en 1310. Quant à son fils, Giorgi-le-Petit, la mort de ce prince n'est mentionnée nulle part, à ma connaissance, et peut seulement se conclure de la phrase qui indique l'avénement de Giorgi-le-Brillant.

[4]) Giorgi V, fut sacré en la sixième année du 14e cycle géorgien, commençant en 1313, donc en 1318.

NB. C'est ici que finit le manuscrit T, excellent dans le commencement, rempli d'additions et d'importantes variantes depuis la p. 134, jusqu'au règne de Giorgi II, p. 193; encore bon jusqu'à la p. 285; le reste est au-dessous du médiocre.

Mon manuscrit se termine ici également par cette note: «Après Giorgi-le-Brillant, Wakhoucht place le 73e roi [1]), David, fils du même Giorgi; j'ai collationné jusqu'ici. Mais comme j'avais ordre de Sa Majesté, le roi Giorgi, d'écrire le tout d'après Wakhtang, étant curieux des anciens livres, j'ai commencé, d'après cela, à transcrire ce qui précède, et je l'ai collationné sur trois copies, qui étaient telles.»

Cette note se trouvait sur l'original qui a servi au copiste de mon manuscrit; elle est de la main d'un certain archiéreï Phalawandi-Chwili, aïeul des princes Phalawandof actuels.

Continuation du 67e règne: Giorgi V, le Brillant, fils de Dimitri II, Bagratide (règne 28 ans, seul, 1318—1346). [2])

---

81 Le roi Giorgi, fils de Dimitri-le-Devoué, s'étant assis sur le trône, l'aurore commença à briller. Quant à moi, ma langue n'a pas la force de redire les merveilles extraordinaires de ce règne; l'habileté, la prudence, qui présidèrent aux affaires; les expéditions, les batailles, les agrandissements du royaume et du pays, qui en furent le résultat. Je raconterai pourtant, en peu de mots, ce qui me sera possible.

Ce Giorgi-le-Brillant [3]) posséda donc la Géorgie entière, le Somkheth, le Héreth et

[1]) Dans l'ouvrage même de Wakhoucht, ce David est le 72e roi.

[2]) Ce règne et le suivant ont déjà été racontés sous le titre: Autre rédaction du règne de David VI (v. l'Addition); mais à cause de la confusion qui se fait remarquer dans ce premier récit je crois devoir insérer ici de nouveau le règne de Giorgi-le-Brillant, tel que l'a rédigé et conçu l'historien Wakhoucht, parce que c'est un commencement de débrouillement. D'ailleurs, quoique l'on ne sache sur quels matériaux ce prince a travaillé, il est probable qu'il a eu en main quelque chronique que son père n'avait pas eu le temps de faire entrer dans son corps d'annales. Les chiffres marginaux indiquent la page du manuscrit authographe de Wakhoucht, se trouvant à notre Musée asiatique.

[3]) «Quoique l'histoire des deux rois Giorgi, dit notre historien, dans une note marginale, soit obscure, on voit pourtant par ce qui précède et par ce qui suit que les choses sont comme je les ai écrites. Les chartes, le Code rédigé par le même Giorgi V, le prouvent également.»

Je profiterai de cette occasion pour dire un mot de l'ouvrage du roi Giorgi, dont parle ici Wakhoucht. Dans le manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, le Code attribué à ce prince [illegible] გიორგი მეფისა, forme la cinquième partie du Code géorgien. Il se compose de 66 articles, dont je n'essaierai pas de donner ici même un aperçu, mais je me contenterai de traduire le préambule, qui est plein de faits curieux pour la géographie et pour l'histoire.

«Pose d'une colonne par le roi des rois Giorgi.

«Nous roi des rois, Giorgi, fils du très illustre roi des rois Dimitri, avons élevé cette colonne, pour

le Cakheth, le Karthli, la Meskhie, le Tao, le Chawcheth, le Clardjeth, le pays jusqu'à Sper et à la mer. Quoique les fils de Béka fussent très puissants et occupassent tout le Samtzkhé et le Clardjeth, cependant, comme le qaen les avait donnés au roi Giorgi, ils ne se montrèrent pas rebelles. Comme donc ils étaient cousins-germains du roi [1]), et que, dès l'origine, ils avaient concouru à son élévation, ils s'unirent volontiers à lui et le servirent en esclaves. Quant aux noïns révoltés contre Tchophan, comme il était protégé par 82
ce dernier, ils les soumit, grâces à sa sagesse, à sa prudence et à son énergie.

Dans ce temps-là Ewthymé était catholicos [2]). Le roi, par crainte du qaen, ne fit, pour le moment, aucun changement parmi les didébouls et les éristhaws. Comme les Osses inquiétaient le Karthli et s'emparaient, en divers lieux, des bourgs et des forteresses, le roi réussit par son énergie à les chasser et à reprendre ce dont ils s'étaient rendus maîtres.

être vue de tous, dans le temps où nous allâmes dans les districts des montagnes, pour les visiter. Notre puissance et l'autorité de notre sceptre étant universellement et sans contestation respectés, grâce à la bonté divine, dans notre domaine royal, nous quittâmes la ville capitale de nos états, pour venir dans notre palais de Jinwan. Delà nous vînmes à Khata et à Tzkhaod, où nous réunîmes tous les bers de vallées et hérowans. Ayant pris connaissance de leurs affaires, nous nous assîmes pour y pourvoir. Puis nous sommes allés jusqu'à Dariéla et nous avons été informés de choses que les rois couronnés de Dieu, nos bienheureux ancêtres, n'avaient pas réglées suivant les anciennes lois et ordonnances, comme affaires de sang et autres nombreuses vexations et abus, ayant lieu sous divers prétextes, entre nos sujets, et qui, soit par les désordres intérieurs du pays, soit par la longueur du temps écoulé, étaient restés sans réparation . . . . . ; ayant examiné et décidé toutes les affaires de Mthiouleth, nous eûmes le bonheur, grâces à Dieu, de prier, après beaucoup de circuits, devant le saint protomartyr de Lomisa, traversâmes la vallée de Tzkhrazma, où nous réglâmes les affaires; nous vînmes ensuite à Moukhran et nous arrêtâmes dans notre résidence d'hiver, d'où nous allâmes dans la ville *de Tiflis*. Là, ayant réuni les éristhaws des divers districts, les commandants et les bers des vallées, ainsi que les hérowans, nous nous assîmes et installâmes Ewthymé, roi spirituel et catholicos du Karthli; siégeant avec les vizirs, les évêques et les moouraws, nous apprîmes les grandes injustices et vexations commises entre nos sujets; que la vengeance s'exerçait communément, ainsi que les guets-à-pens, la destruction des châteaux forts, le meurtre, l'enlèvement des femmes mariées, les divorces sans cause, la corruption sous mille formes; qu'en un mot la justice n'était nullement respectée par nos sujets, dans leurs rapports réciproques. Ne voulant point permettre ces sorties, ... nous avons réglé ce que chacun aurait à subir en pareil cas, dans le pays en-deçà de la vallée de Djawrtha, à Khada, à Tzkhaot, dans la vallée de Zandouc, au-dessous de Cibéni et au-dessus de Ménéso; nous avons prescrit et établi ce qui suit . . . . »

Comme le texte dont je dispose n'est point critiqué et ne peut guère l'être, puisque je n'ai qu'un seul manuscrit, et que d'ailleurs j'en ai déjà publié une traduction dans le Nouv. journ. As. t. III, p. 193, je n'entre pas ici dans de plus grands détails; mais notre historien doit reparler plus bas de tous ces faits.

[1]) L'auteur veut sans doute parler des princes de la famille royale d'Iméreth; car aucun oncle de Giorgi V n'a laissé de traces dans l'histoire.

[2]) On a vu dans l'extrait traduit plus haut, que ce catholicos fut nommée par Giorgi V; probablement aussi l'expédition qui va être racontée par l'historien n'est autre que la tournée faite par le même prince, dont il est question dans le préambule de sa législation.

Il alla ensuite dans le Caucase, dont il vainquit les habitants, triompha des résistances, imposa partout des tributs et assura la paix du Karthli, du côté de l'Oseth, en s'emparant de toutes les routes.

Après la mort de Tchophan[1]), les autres noïns se retirèrent peu-à-peu de Mousaïth, qui était encore enfant, le tuèrent et s'en-allèrent chacun de son côté. Les uns s'emparèrent de la Perse, un autre du Khorasan, un autre de l'Iraq, celui-ci de l'Aderbidjan, ceux-là de la Grèce. Saissisant alors l'occasion, le roi Giorgi-le-Brillant chassa de la Géorgie les Thathars, les uns par d'habiles manoeuvres, les autres par la force des armes, et les fit tous disparaître de ses domaines. Ayant ensuite mandé tous les éristhaws et les principaux du Karthli, comme à une assemblée solennelle, sur le mont Tziw, dans le Héreth, il extermina en ce lieu tous ceux qui n'étaient pas soumis à son sceptre, établit en chaque contrée des éristhaws de son choix et reconnaissant son autorité: par-là il assura de plus en plus son pouvoir sur la nation entière, et tout le pays jusqu'à Derbend,

[1]) Tchoban, après avoir commandé les armées mongoles depuis Houlagou, le premier des Ilkhans, après avoir exercé le souverain pouvoir sous les deux règnes d'Oldjaïtou et d'Abou-Saïd, fatigua tellement ce dernier, par son ambition toujours croissante, que le prince ordonna, au printemps de l'année 1327, de faire périr son fils, nommé Dimachkh-Khodja, et tous ceux qui participaient à ses malversations. Tchoban, à cette nouvelle, se révolta et s'enfuit à Hérath, dont le gouverneur le fit étrangler, par ordre d'Abou-Saïd, ce qui eut lieu quelques mois après la mort de son fils; d'Ohsson, t. IV, p. 671, 682. Suivant l'Hist. des Ilkhans, t. II, p. 294, 299, Dimechk périt en 1326, et Tchoban en novembre 1327: un autre de ses fils, Mahmoud, commandait la force armée en Géorgie: on envoya des troupes contre lui; ib. 295. Une fille de Tchoban, mariée à Hasan-le-Grand, qui fut père d'Owéis, le premier Ilkhan de Bagdad, et que Tchoban avait toujours refusé de faire divorcer d'avec son époux, passa dans les bras d'Abou-Saïd; elle reçut le titre persan de *khodavendigar*, souveraine, le même que celui de konthkar, donné par les Géorgiens au sultan des Othomans. Cheikh-Mahmoud, quatrième fils de Tchoban, qui était gouverneur d'Arménie et de Géorgie, fut supplicié à Tauriz, peu après Dimachkh-Khodja; ib. p. 700. Quant à Abou-Saïd, il mourut le 30 novembre 1336, dans le Qarabagh, mais l'historien des Mongols ne dit rien qui fasse présumer que son pouvoir eût chancelé, ni que les noïns mongols se fussent retirés de lui; ibid. p. 716; cf. Hist. des Ilkhans, t. II, p. 311. N'ayant pas laissé d'enfants, il eut pour successeur Arpa-Khan, descendant de Toulouï, l'un des fils de Tchingiz. Bientôt Mousa, arrière petit-fils d'Houlagou, fut proclamé par le gouverneur de Bagdad, Arpa tué et remplacé par un autre descendant d'Houlagou, nommé Mohammed. Il s'appuya sur une armée de Roumiens et de Géorgiens, et fut vainqueur dans un combat, livré le 24 juillet 1336. Le reste de cette histoire, jusqu'à la venue de Timour, intéresse si peu la Géorgie, et est d'ailleurs si confus, que je n'en donnerai plus d'extraits. Quant au démembrement de la dynastie mongole, dont parle notre auteur, il n'eut pas lieu immédiatement après la mort de Tchoban, mais dans les années qui suivirent celle d'Abou-Saïd, et Tchamitch en parle dans son Hist., t. III, p. 338. mais sans entrer dans de grands détails. M. de Hammer, Hist. des Ilkhans, t. II, p. 335, nomme les états qui se formèrent du démembrement de celui des Ilkhans: 1° les Tchobaniens, dans l'Aderbidjan, descendant d'un fils de Tchoban; 2° les Ilkhians, dans l'Irak persan, à Bagdad; 3° les Serbédars, à Sebzéwar, dans le Khorasan; 4° les Béni-Kiert, à Hérath; 5° les Indchous, à Chiraz; 6° enfin les Béni-Mozaffer, à Schébankiar, dans le Khorasan; où ils existaient déjà du temps d'Houlagou.

y compris les brigands Lesguis, lui paya tribut. Il conféra alors à Sargis Djaqel le titre d'atabek et de généralissime[1]). Ayant ensuite rassemblé ses troupes, il entra dans le Ran, où il ne trouva pas de résistance, passa delà dans le Chirwan, et revint triomphant à Tiflis.

Cependant en Iméreth, ainsi que je l'ai dit[2]), après la mort de Narin-David, la mésintelligence régna bien des années entre les fils de ce prince, ce qui fit que les mthawars devinrent puissants, et que les éristhaws du pays s'assurèrent l'hérédité. Après cela, le roi Costantiné étant mort, sans laisser ni fils ni fille[3]), son frère Mikael devint roi. Celui-ci, en mourant[4]), laissa un jeune fils, nommé Bagrat, qui, à cause de sa jeunesse et de l'indocilité des mthawars, n'osa prendre le titre de roi, parce que les éristhaws ne s'étaient pas unis à lui Voyant le pays dans une telle situation et s'étant abouché avec les Imers, que sa puissance détermina à reconnaître son autorité, le roi Giorgi-le-Brillant rassembla une armée considérable et franchit à sa tête le mont Likh, ce que voyant les Imers, ils se joignirent tous à lui avec joie. Pour Bagrat, ceux qui l'élevaient et ses conselllers dévoués le menèrent à Kouthathis, dont ils fortifièrent la citadelle. Le roi Giorgi alla donc assiéger cette ville. Hors d'état de faire résistance et réduit à l'extrémité, pendant un certain temps, Bagrat pria le roi Giorgi d'épargner ses jours et sa liberté et de lui donner un apanage, dans l'Iméreth même. «Puisque Dieu accordait à Giorgi la victoire, il viendrait, disait-il, auprès du roi, et lui livrerait toutes les citadelles du pays.» A cette nouvelle Giorgi, satisfait, promit d'accomplir toutes les demandes de Bagrat, qui, sur sa parole, sortit et vint se présenter au roi. Il livra toutes les villes, citadelles et fortifications de l'Iméreth; Giorgi le traita avec honneur, comme un parent, et lui donna toutes sortes de marques d'affection. Giorgi-le-Brillant se rendit maître de toutes les villes, citadelles et fortifications de la contrée, en 1330—18, et y mit des éristhaws; pour Bagrat, il lui donna l'éristhawat de Chorapan, avec le titre d'éristhaw de ce canton. Ce que voyant le dadian Mamia[5]), le gouriel, l'éristhaw des Souanes et Charwachidzé, éristhaw d'Aphkhazeth, ils se rangèrent à l'autorité du roi, lui firent de grands présents et le reconnurent roi de l'Iméreth et de la Géorgie entière. Après cela, Giorgi entra dans l'Odich; delà, dans l'Aphkhazeth, dont il régla les affaires et prit pour lui les citadelles. Il conféra au Bédiel l'éristhawat de Tzkhom, dont il avait précédemment le titre[6]), revint sur ses pas, traversa le Gouria et y régla les affaires, et vint dans le Samtzkhé. Sargis étant

[1]) Comme Sargis II siégea entre 1308 et 1334, sa nomination au titre d'atabek doit avoir eu lieu dans une année intermédiaire, qui n'est pas connue. Au reste, un de ses ancêtres, Iwané, dit Qouarqouaré, avait déjà porté le même titre, sous Thamar et sous Giorgi-Lacha; v. Ann. p. 281. 321.

[2]) V. Ann. p. 407.

[3]) En 1327—15.

[4]) En 1329—17.

[5]) V. la Table généalogique.

[6]) I. E. le Bédiel, quel qu'il fût, était autrefois éristhaw de Tzkhom.

mort pendant son séjour dans ce pays, en 1334—22; le roi donna l'atabégat à son fils Qouarqouaré, et plaça des éristhaws, en son propre nom, dans le Clardjeth, à Sper, à Calmakh, à Artanoudj et dans le Samtzkhé, à Artan et à Tsouna[1]). Quelques-uns de ces éristhawats, furent confiés aux oncles et cousins de l'atabek Qouarqouaré, qui restèrent sous sa dépendance. Après avoir arrangé toutes les affaires, comme un bon maître-ouvrier, il partit et revint à Tiflis.

Comme il se pratiquait beaucoup d'illégalités dans le Mthiouleth et dans le Caucase, le roi porta de nouveau son attention sur les affaires de ces contrées; il rassembla des troupes, entra dans le Caucase et en dompta les populations, plus rigoureusement encore que la première fois. Après cela ayant passé du côté de Tzkhrazma, il vint à Moukhran, où il amena les chefs et les bers des chrétiens de ces contrées, ainsi que les bers du Khéwi; il alla ensuite à Tiflis, où il les conduisit également et leur donna des lois, qui furent mises en écrit, afin qu'ils s'y conformassent à l'avenir.[2])

Le catholicos Ewthymé étant mort, il installa Basili. Cependant celui des noïns qui occupait l'Aderbidjan ayant commencé à envahir le Somkheth, le Ran et le Mowacan, et étant venu à Gandja, avec l'intention de subjuguer aussi le roi Giorgi, à cette nouvelle, celui-ci marcha à sa rencontre avec une armée. On se rangea en bataille et il y eut une affaire où, grâces à l'assistance de Dieu, le roi triompha des ennemis, qui prirent tous la fuite et tombèrent sous le fer des troupes royales: il revint donc victorieux et chargé de butin.

Orkhan, sultan de Grèce[3]), ayant également voulu s'emparer du Clardjeth et de ses dépendances, à cette nouvelle, le roi lui fit porter des propositions de paix, que celui-ci rejeta. Giorgi rassembla ses troupes et lui présenta la bataille. Dieu lui ayant accordé la victoire, les Turks vaincus s'enfuirent avec le sultan, ayant fait une perte considérable. Satisfait, triomphant et riche de leurs dépouilles, le roi revint ensuite à Tiflis, sa domination s'affermit de plus en plus dans le Mowacan, dans le Ran et le Somkheth, qui lui
83 payèrent regulièrement tribut, et il ne resta plus de Thathars dans ses domaines. La Géorgie tout entière fut donc rangée et assujettie sous ses lois, et les Caucasiens lui obéirent, depuis Nicophsia jusqu'à Derbend. Le Ran, le Mowaacan, le chirwanchah, étaient ses tributaires; personne ne lui résistait, ne se montrait rebelle. Ayant donc rassemblé les catholicos[4]) et les évêques de l'Ibérie, ceux-ci renouvelèrent les ecclésiastiques et ré-

[1]) Ces deux pays ne sont pas dans le Samtzkhé proprement dit, mais dans le Djawakheth, et même ils formaient des cantons séparés.

[2]) V. les détails dans une Addition et *Suprà*, p. 644, n. 3.

[3]) Orkhan, fils d'Othman, régna dans les années 1325—1359; mais dans l'histoire de ce prince il n'est fait mention d'aucune tentative sur la partie occidentale de la Géorgie.

[4]) L'auteur emploie ici le pluriel; cf. Ann. p. 144, 406.

formèrent le clergé. Ils firent rentrer les religieux dans le devoir et mirent fin à toute dépravation. [1])

Sous le règne de Giorgi, le dadian Mamia étant mort, le monarque conféra ce titre à Giorgi, fils du défunt, en 1345—33. On donna à ce roi Giorgi l'attribut de Brtsqinwalé, Brillant, parce qu'il était sans égal en bonne mine, en beauté, en force; clément, généreux, compatissant pour les veuves et les orphelins; et encore parce que la Géorgie étant morcelée, divisée en royaumes et mthawrats, lui, par sa sagesse, sa prudence, sa puissance, sut la réunir et la soumettre, comme David-le-Réparateur; qu'il y fit naître l'abondance, la prospérité, et rendit leur éclat aux institutions religieuses et civiles; qu'il rebâtit les églises renversées et ruinées, les restaura et en raviva la splendeur; qu'il rendit ses tributaires le Ran, le Mowacan et le chirwanchah; qu'il triompha par la force des armes, quand cela fut nécessaire; fit régner la paix, là où la sagesse et la prudence devaient agir; enfin il régna habilement sur l'Ibérie durant vingt-huit années, et mourut à Tiflis, plein de vertus et d'actions pieuses, en 1346—34.

68e roi, David VII, fils de Giorgi V, le Brillant, Bagratide (règne 14 ans, 1346—1360).[2])

Après le roi Giorgi, son fils David s'étant assis sur le trône, les catholicos[3]), les évêques et les grands se rassemblèrent, de Nicophsia et de Sper jusqu'à Derbend, et lui donnèrent la bénédiction royale. Ce roi David posséda tous les domaines de son père, et comme Dieu lui accorda un règne paisible, il s'occupa encore plus de construire les églises, les citadelles et les forteresses dont les ruines n'avaient pas été relevées par le roi Giorgi-le-Brillant. Le catholicos Basili étant mort, il installa Dorothéos.

De son temps encore, en 1357—45, il y eut une éclipse de soleil[4]). Et encore, par la permission du roi David, l'éristhaw Bagrat[5]), fils du roi Mikel, épousa la fille de l'atabek Qouarqouaré. Le roi David gouverna sagement, jouissant de la paix et servant Dieu, parce que le roi Giorgi avait tout soumis et pacifié. Pour lui, il parcourait le Haut et le Bas Karthli, l'Imer et l'Amer, c.-à-d. les contrées au-delà et en-deçà du mont Likh, réglant

[1]) Ou «destituèrent les gens irréguliers.» Pour les autres conciles géorgiens, v. p. 356. n. 2.

[2]) Ce règne est également traduit de l'ouvrage de Wakhoucht. Chez cet auteur, David VII est le 72e roi, et son père le 71e; sans entrer à cet égard dans aucune explication, je renvoie au Tableau synoptique des règnes, à la fin des Généalogies, où l'on verra la cause de cette différence. Quant à la rubrique, elle n'est point de Wakhoucht, mais je l'ai rédigée, conformément à toutes les précédentes, pour plus de commodité.

[3]) Cf. p. 646, n. 4

[4]) V. l'Art de vérifier les dates: deux éclipses, les 17 et 29 juillet.

[5]) C'est Bagrat Ier, d'Iméreth, surnommé le Petit, i. e. le jeune ou l'inférieur, pour le distinguer de Bagrat-le-Grand, fils de David VII, qui règnera après son père dans le Karthli.

les affaires banquetant, chassant et se divertissant. Il mourut, étant à Gégout, en 1460—48, laissant la reine Sindoukhtar, sa femme, et un fils nommé Bagrat; son corps fut enlevé et porté à Gélath.

69e roi, Bagrat V, fils de David VII, Bagratide (règne 35 ans, 1360—1395).[1]

---

431 Bagrat s'assit sur le trône et administra le royaume de Géorgie. Dans ce temps-là, la plus haute dignité de l'église catholique était remplie par le vertueux, le bienheureux et saint catholicos Elioz, qui paissait sagement ses ouailles.[2])

Dans le même temps le conquérant Lang-Thémour parut pour la première fois, au pays de Turquie; il s'appelait Thémour, mais comme il était boiteux, on le nommait Lang, d'après l'idiome persan. Ce Lang-Thémour était de la famille de Tchingiz, de Samarqand: voici ce qui le fit nommer Tchingiz[3]). Il y eut, autrefois, au pays des Turks, une fille d'un riche habitant, très riche elle-même en armures, ayant une nuée d'esclaves, commandant à une certaine tribu et possédant une armée. Quoique dirigeant une tribu et des troupes, cette fille n'avait pas de mari, mais, par un artifice de Bélial, elle devint enceinte et conçut, d'une manière *surnaturelle*[4]), sans avoir été ni mariée ni fiancée. Sa grossesse ayant été connue de tous, la chose parut à ses gens d'autant plus blâmable et répréhensible, qu'elle occupait parmi les habitants du pays un rang très distingué. Ne pouvant supporter une telle honte, ses soldats se réunirent un jour auprès de sa demeure

[1]) L'histoire de ce prince est traduite, non plus de Wakhoucht, mais de la continuation des grandes Annales, telle qu'elle se trouve dans mon manuscrit. Quoiqu'il puisse paraître bizarre d'emprunter à différentes compositions de quoi faire marcher sans interruption la série des règnes, je ferai observer que, si je n'avais agi de la sorte pour les deux rois précédents, il y aurait eu dans l'histoire de Géorgie une lacune regrettable et rendant difficile l'intelligence des faits postérieurs. En tout cas, j'ai indiqué mes sources, et chacun pourra, selon son gré, admettre ou rejeter l'interpolation.

[2]) Le dernier catholicos nommé dans l'histoire, sous David VII, est Dorothéos (p. 649); après lui, immédiatement avant Elioz, on trouve dans la liste de Wakhoucht, un Giorgi, de qui notre Annaliste ne parle nulle part. Suivant Wakhoucht, p. 85, Elioz succéda à Giorgi en 1391—79. V. Bull. Hist.-Phil. t. V, p. 263: je suis pour le moment hors d'état de fixer entièrement la liste des catholicos, pour l'époque où je suis arrivé Du moins je critiquerai les matériaux.

[3]) Timour était fils de Taraghaï, prince thathar, issu, au 4e degré, de Qaratchar-Noïn, grand prince et vizir de Dchaghataï, fils de Thingiz-Khan: il naquit en 1335 (de Hammer, Hist. de l'emp. ott. trad. fr. t. II, p. 1), dans l'année même où mourut Abou-Saïd Bahadour-Khan, le dernier des souverains mongols de Perse. Tchamitch, d'après des sources que je n'ai pas toutes consultées, dit, t. III, p. 419, que Timour était fils de Sangagh, prince au pays des Ouzbegs; que ses belles qualités le firent chérir du khan de ces contrées, de qui il épousa plus tard la veuve, Khanoum-Kathoun, et devint, en 1366, roi des Uzbeks.

[4]) Le mot [illegible], ici employé, n'est point géorgien, mais il a la plus grande analogie avec un mot arménien, comme *անտես, անտեսանելի*, invisible, incompréhensible, d'où je tire le sens de *surnaturel*.

et lui dirent : «Toi qui es notre commandant et notre maître, pourquoi as-tu fait cela et attiré sur ta tête une telle honte?» Elle répondit par des dénégations et leur dit : «Si vous ne me croyez pas, mettez des gens en observation autour de mon palais : ils verront qui vient chez moi, et votre opinion changera.» Ils firent ainsi, et apostèrent des gardiens pour observer ce qui se passerait. Ceux-ci virent comme une lumière, dont le prince des ténèbres s'était revêtu en apparence, par un effet de la fourberie dont il use spécialement
à l'endroit de ceux qui font sa volonté. Les gardes donc virent cette forme lumineuse 432
entrer chez la princesse, où ces deux êtres semblables dormaient l'un avec l'autre, ce qui arriva chaque nuit, et ils déclarèrent ce dont ils avaient été témoins. La chose fut crue alors, et la fille, après sa grossesse, mit au monde un garçon qui fut appelé Tchingiz. Quand il fut grand, il devint roi des Turks et transmit la royauté à sa race. Notre Lang-Thémour était donc de la race de ce Tchingiz, l'enfant chéri du roi des Turks, le commandant de ses troupes, et épousa même sa fille. Devenu très puissant et ayant une armée à ses ordres, il s'imposa encore, par la force, à beaucoup d'autres, et acquit une grande réputation, un nom glorieux dans la contrée. A force d'adresse, il trouva un moment convenable à ses vues, tua le roi des Turks, extermina par le glaive tous ses enfants et s'empara de toute la Turquie, de l'Inde et de l'Iran[1]). Sa puissance s'accrut au point que nul ne se levait pour lui résister, ainsi qu'on le voit dans sa vie, écrite en détail par les Persans, et avec certaines différences, par les Arméniens. Thémour devint ensuite tellement puissant qu'il fut le maître de presque toute la terre ; ses affaires prospéraient comme celles d'Alexandre-le-Macédonien, non par un effet de son habileté, mais par suite des lois qui régissent le monde. Celui qui possédait toute la terre n'est plus que poussière et cendre, et son âme est descendue dans les régions inférieures.

Reprenons maintenant le fil de notre discours. Après avoir conquis toute la terre d'orient, Lang-Thémour partit à la tête d'une armée puissante et innombrable, qui couvrait toutes les plaines, arriva dans l'Arménie et l'enveloppa de toutes parts. Ayant fait peser sur ce pays tous les fléaux du carnage, de la captivité, de la dévastation, ainsi qu'il est raconté en détail dans l'histoire arménienne, il l'occupa en entier, et en enleva nombre de prisonniers, dont il fit périr la plus grande partie par le glaive ; quant aux autres, il les soumit par la force et les rangea sous son empire. Delà il alla prendre Cars[2]) et se rendit maître de toutes les citadelles et fortes positions du pays, extermina par le tranchant de son glaive tous ceux qui résistaient et refusaient d'obéir, et resta campé là tout

[1]) En effet Timour, âgé de 31 ans en 1366, après avoir fait tuer par ses émirs Houseïn, roi du Khorasan et du Mawar-en-Nahar, précédemment son beau-père, monta dès-lors sur le trône; de Hammer, Hist. de l'emp. ott trad. fr. t. II, p. 8.

[2]) La vie de Timour, par l'auteur arménien Thomas de Medzob, ne parle point de la prise de Cars, mais bien de l'arrivée du conquérant à Nakhtchévan et en Siounie, en l'année 835—1386 ; mais une neige abondante, qui survint le jour de l'Epiphanie, le força à se retirer. L'année suivante il reparut sous les murs de Tauriz, dont il s'empara, ainsi que des places d'Erendcha cet de Sourb-Mari.

un hiver, à cause de l'extrême rigueur du froid. Cependant l'atabek, se voyant hors d'état de lui tenir tête, se rendit près de lui et reçut l'accueil le plus honorable. Wirchel
433 Chourdias-Chwili partit alors; pour lui, il se mit à la tête de tous les soldats de Tchaghan, de Kwéchna, de Siqalbé, de Nalro, de l'Inde et de la Perse entière, et de l'orient, armée non moins considérable, que sa rage n'était extrême.[1])

Après l'hiver Thémour, agité comme les vagues de la mer, se mit également en marche du côté du Karthli, car sa volonté secrète était de s'emparer de la Géorgie. Il traversa l'Abotz, dont il soumit et dévasta entièrement les territoires; poursuivant sa course, sans s'arrêter, il entra dans le Thrialeth et dans le Sabarathiano, où il répandit la terreur et l'effroi, en 1393 [2]); car qui pouvait résister à un ennemi dont les troupes innombrables inondaient les montagnes, les plaines, les contrées et les territoires de la Géorgie? Il extermina les populations du Thrialeth et du Sabarathiano, enleva captifs tous les habitants des contrées voisines et détruisit à tel point toutes les fortes positions, les citadelles et les tours, qu'il n'y eut pas un bourg qui ne fût entièrement ravagé: enfin la Géorgie n'avait jamais éprouvé de fléaux comparables à ceux qu'il lui fit endurer. En apprenant ces nouvelles, le roi Bagrat fut profondément affligé et chercha le moyen d'y porter remède, car la résistance était impossible. Pour lui, il entra dans la citadelle de Tiflis, tandis que le roi Giorgi [3]) se rendit à Samtswéris. Quand il eut appris la marche de Timour contre Tiflis, ce dernier passa dans le Likhth-Iméreth [4]). L'éristhaw Wirchel se retira alors dans la citadelle de Békhouch, avec ses femmes et ses troupeaux, accompagné du catholicos Elioz, avec tous les enfants de l'église, avec les émigrants, leurs chevaux, leurs moutons, et s'y fortifia. Lang-Thémour fut informé de cette résistance et de ces préparatifs, tandis qu'il avait pensé que le roi Bagrat viendrait en personne faire sa soumission, comme l'avaient fait l'atabek et beaucoup d'autres. La co-

[1]) Le texte semble dire que ce fut Wirchel qui se mit à la tête de cette armée; ce personnage étant inconnu d'ailleurs, j'ai préféré couper la phrase en deux et faire rapporter le verbe principal à Timour.

[2]) Ce fut en 1386 que Timour entra pour la première fois en Géorgie; de Hammer, op. cit. p. 19. Le P. Tchamitch, au contraire, dit que ce fut en 1388, mais cela est en opposition avec tous les biographes du conquérant. Cependant mon manuscrit des Annales fixe cette invasion à l'an 1393, sept ans plus tard. N'ayant qu'une seule copie, je ne puis dire si cette dernière date n'est pas, ce que je crois d'ailleurs, une interpolation, venue de la marge dans le texte. Ce qui me le fait penser, c'est que l'Annaliste ne donne que l'année chrétienne, au lieu de celle du cycle géorgien. Au reste, on verra plus bas qu'il y eut réellement une seconde invasion de Timour en Géorgie, dans l'année ici mal-à-propos indiqué.

On ne peut voir dans le Bullet. Hist.-Philol. t. VI, p. 121, des détails intéressants sur les premières invasions de Timour en Géorgie et sur la composition de son armée, par un Géorgien témoin oculaire des faits.

[3]) Le fils du roi Bagrat V.

[4]) Wakhoucht, p. 84, dit que le prince Giorgi fut envoyé en Iméreth, par le roi son père, pour empêcher le soulèvement qu'auraient pu occasionner et la présence de Timour, et la défection de l'atabek Ikéka.

lère de ce fier et insolent usurpateur en fut à son comble. Il s'avança donc et mit le siége autour de la citadelle de Tiflis, en ordonnant à ses généraux et lieutenants de pousser vigoureusement leurs attaques et de ne se point ménager. Quelques-uns des thawads géorgiens les plus élevés, au lieu de rester avec le roi, dans la citadelle, s'étaient retirés chacun de son côté, dans des lieux d'asyle et dans de fortes positions; d'autres, des hommes d'élite, qui jamais ne quittaient le roi, étaient avec lui. Cependant le conquérant avait enveloppé tous les dehors de Tiflis et commandé à ses nombreux soldats d'enlever la citadelle. Le murs de la place ayant été ruinés, le roi Bagrat plein de confiance et d'espoir en la bonté de Dieu, résolut de présenter la bataille à l'ennemi. «Mourir pour la foi du Christ, disait-il, est un sort plus beau et plus désirable que de se soumettre et de subir la loi du conquérant.» S'étant donc armé de la cuirasse et de l'épée de la foi, il sortit, pour affronter en bataille Lang-Thèmour. [1])

Le roi Bagrat et les troupes géorgiennes s'élancèrent sur l'armée ennemie, comme 434
un milan sur un vol de grues, comme un lion sur une bande de boeufs. Il s'ensuivit un combat acharné des deux parts, où les deux armées firent des pertes considérables; mais les plus fortes furent du côté de Lang-Thèmour, sans toutefois que ses gens, à cause de leur nombre, pussent être forcés à prendre le fuite. Les Georgiens, harassés de carnage et de la fatigue d'un si rude combat, et décimés eux-mêmes par le fer, rentrèrent dans la citadelle. Après cela Lang-Thémour, furieux de n'avoir pu accomplir son désir, imagina le moyen suivant. Il fit préparer des *chevaux de frise* [2]) en fer, à l'abri desquels ses soldats marchèrent contre la citadelle et l'enlevèrent de vive force, pillèrent tout ce qui s'y trouvait, massacrèrent les uns, firent les autres prisonniers. Le roi Bagrat et la reine Anna furent pris eux-mêmes, avec tous les Géorgiens, à la grande satisfaction de Timour, qui les retint captifs avec les personnes de leur suite [3]), et s'as-

[1]) Suivant Wakhoucht, p. 84, le siége de Tiflis dura six mois.

[2]) Le mot [illegible], que je traduis ainsi, est expliqué dans le dictionnaire de Soulkhan par [illegible], massue; «ces deux sens ne me satisfont pas entièrement, car ce qui suit exige un moyen défensif, servant à garantir le soldat: [illegible], «avec quoi ils se garantirent.» Cf. τζελάδα, salade.

[3]) Suivant Wakhoucht, p. 84, d'accord cette fois avec l'indication de Thomas de Medzob, ces faits eurent lieu en 1487 — 75. Cet auteur ajoute que Timour alla du Karthli dans le Qaraïa, de là à Barda, puis dans le Chirwan, où il extermina les Lesguis et installa des populations musulmanes. Eléné, la première femme du roi Bagrat, était morte en 1366 (Dates); l'histoire géorgienne ne dit pas en quelle année il épousa la reine Anna, ni de quelle famille elle était; mais la Chronique de Trébisonde, par Panarète, dit que cette princesse était fille de Manuel III, empereur de Trébisonde, qui régna de 1350 à 1390, et qu'elle avait épousé Pankratis, roi d'Ibérie, en 1367, ce qui nous montre l'exactitude de la première indication; Hist. du Bas-Emp. nouv. éd. t. XX, p. 499, 507: «Au mois de juin, indiction 2e, de l'année 6875 — 1367, dit Panarète, nous descendîmes en Lazique avec une armée, partie par la voie de terre, partie par celle de mer, accompagnant l'empereur et la princesse sa mère, et escortant la fille de l'empereur, Kyra Anna, Grande-Comnène, qui fut unie à Kyr Pankratis Pankratide, roi des Ibères et

sura de la citadelle en y mettant une garnison de ses gens. Voulant forcer le roi à embrasser la religion musulmane, il promettait de le combler de faveurs, de le traiter comme un frère, de lui rendre son royaume; il employait, pour l'attirer à sa religion, les plus insinuantes paroles: rien ne put vaincre sa résistance, et le roi demeura ferme dans la foi [1]). Après être resté là quelque temps, Lang-Thémour, ayant appris combien la chasse était abondante et agréable dans le Qaraïa, passa dans cette contrée, où il se divertit bien à chasser et abattit, avec les siens, quantité de gibier. S'étant livré là, avec abandon, à toutes les douceurs du sans-souci, il résolut d'aller dans le Qarabagh, plia bagage et partit, emmenant le roi Bagrat captif. Arrivé dans le Qarabagh, il y campa quelque temps. Là, comme il était d'une humeur vindicative et aggressive, dont la lie était loin d'être épuisée, et que ses lèvres épanchaient le venin, il conçut de mauvais projets. Il résolut et s'arrêta fixement à l'idée de dévaster entièrement le Karthli; ayant

des Abasges, au pays de Makros-Egialos.» Eustath. Opuscul. Ed. Tafel, Francof. a. Moen. 1832, p. 368; Abhandl. der hist. Cl. der Bayersch. Akad. Munich, 1846, t. IV, p. 33. Elle mourut le 2 mars 6903 — 1395, Eustath. Op. p. 370; David, fils de Bagrat et d'Anna, fut pris avec eux. Ibid.

[1]) Voici, sur ces faits, les curieux récits de Thomas de Medzob; M-it de la Bibl. Roy. de Paris, N. 96, f. 59 r. et 60 v.: «Lors de l'arrivée de Timour, dit cet auteur, la ville de Tiflis, dans le Phaïtacaran, fut prise et dévastée, beaucoup de prisonniers tombèrent entre ses mains, et pensez bien qu'il y eut plus de tués que de blessés. Le roi de Géorgie était Bagrat, de race juive, de ceux qui furent emmenés captifs par les Babyloniens. Ceux-ci, s'étant joints à notre nation, furent convertis à la foi par Grégoire l'Illuminateur, et devinrent princes en Arménie, après la dynastie Arsacide, à Ani et dans toute la contrée. S'enfuyant devant les infidèles, ils passèrent en Géorgie, où ils renoncèrent à la vraie foi, pour suivre celle du concile de Chalcédoine Bagrat vint, avec beaucoup de présents, se soumettre à Timour, qui le fit apostasier et s'en-alla en Qarabagh, dans les quartiers d'hiver des rois d'Arménie. Le roi de Géorgie, homme habile et plein de la sagesse du Saint-Esprit (*sic* սուրբ հոգւոյ), trompa ainsi le barbare: «Donne-moi des troupes, lui dit-il, j'irai faire la guerre à la maison de Géorgie, je la soumettrai, et je gagnerai tout le pays à ta foi. Or ma nation se compose de huit langues, que je soumettrai à ton sceptre et à ta religion. Ce sont: Dval, Oseth, Imérel, Mécrel, Aphkhaz, Sonker, Vratsi et Meskh.» Timour, bien content, le combla d'honneurs et lui donna beaucoup de troupes. Le roi marcha contre la maison de Géorgie, avec une armée très nombreuse, mais fit avertir en secret ses fils, Giorgi, David et Costandin, de venir adroitement à la rencontre de leur père, pour le tirer des mains des barbares. Pour lui, avec les troupes de Dchaghataï, il s'engagea dans des chemins étroits et difficiles, où les fils du roi en firent un grand carnage: il en périt plus de 12,000, dit-on, et les princes revinrent chez eux, avec leur père. Pour Timour, il alla faire la guerre à Qara-Mahmad, prince turkoman, s'empara du Taron, de l'Arménie septentrionale, et fit périr beaucoup de chrétiens.» Plus loin notre auteur dit que Timour, s'étant rendu maître de tout le pays jusqu'à la maison de Géorgie et au Kour, fleuve d'Albanie (*sic*), cette contrée fut inondée de sang. Dans l'énumération des domaines du roi Bagrat, que l'on vient de voir, il est facile de reconnaître des noms des peuples habitant le Dwaleth, ou Géorgie septentrionale, l'Oseth, l'Iméreth, la Mingrélie, l'Apkhazie, le Souaneth, le Karthli et le Saatabago. Le nom seul des Souanes a une forme de l'arménien vulgaire, avec le pluriel terminé en *er*: la vraie forme serait *Sonk*.

dans ses fers le roi Bagrat et nulle résistance à craindre d'aucun côté, il nomma général un de ses grands, à qui il confia une armée considérable, et l'envoya dans le Karthli, avec ordre de ravager et d'épuiser cette contrée, mais surtout les saintes églises, les citadelles et autres édifices: «Détruisez-les, détruisez-les, disait-il, jusqu'aux fondements.» Il leur recommanda surtout d'exterminer par le glaive tout ce qu'ils pourraient de vieillards chenus, de femmes et de personnes vouées à Dieu, de prendre et de réduire les autres en captivité, d'incendier les saintes églises, les bourgs et habitations du Karthli. 435
Tels furent les ordres, les injonctions formelles données par le farouche conquérant Lang-Thémour à ses généraux, qui partirent sur-le-champ et arrivèrent bientôt sur les terres du Karthli, en l'année 1393. [1])

Dès leur arrivée, ils investirent Tiflis [2]) et tous les territoires du Karthli, donnant la mort sans pitié, comme autrefois la peste déchaînée sur l'Egypte par le courroux du Seigneur. On dit que la peste ne frappe pas deux fois, mais ces gens se montrèrent vraiment plus inhumains: car celle-ci est un fléau envoyé du ciel aux hommes, par l'ordre du Dieu très miséricordieux, qui nous punit de nos fautes sans nombre, comme un bon père son enfant chéri, afin qu'il se repente et vienne à résipiscence. D'ailleurs les cadavres de ceux qu'elle frappe, par la volonté divine, sont embaumés [3]) et honorés par les prêtres; ils ont leur sépulture marquée dans les saintes églises, pour l'honneur et le repos des âmes des défunts; et encore la peste ne s'attache nullement aux prêtres, car les personnes vouées à Dieu sont à l'abri de ses funestes atteintes, et toute redoutable qu'elle est, la peste, ce fléau destructeur, redoute extrêmement les saintes églises. Mais alors les troupes de Thémour se montrèrent bien plus cruelles pour la Géorgie que la dévorante contagion. Non contentes de massacrer les hommes, elles s'en prirent aux saintes églises elles-mêmes, et firent périr par le feu les saints personnages qui s'y trouvaient. Ceux qui demeuraient dans les basses régions du Karthli les abandonnèrent, pour se ré-

[1]) A ce sujet, voyez ce qui sera dit plus bas, p. 440. Une seconde expédition de Timour en Géorgie eut véritablement lieu en 1393, quoique Chéref-ed-Din n'en dise pas le motif, qui va être exposé par l'auteur géorgien et par Thomas de Medzob; mais ici l'Annaliste a fait confusion. En effet, pourquoi Timour serait-il sitôt rentré en Géorgie, puisque le roi de ce pays était entre ses mains, et toute la contrée subjuguée? Il n'y revint qu'après la destruction de ses troupes, par suite de la ruse de Bagrat, qui va être racontée, et ce fut réellement dans l'année indiquée, mais non immédiatement après avoir été dans le Qarabagh; cf. Langlès, Vie de Timour, p. 62.

[2]) D'après ce que j'ai dit dans la note précédente, je crois bien que ce second siége de Tiflis et les autres ravages qui en furent la suite eurent lieu en 1393, mais après et non avant le stratagème dont Bagrat fit usage envers les Thathars, et dont il sera parlé tout-à-l'heure. En effet, Tiflis était entre les mains de Thimour en 1387 et la Géorgie soumise par la force: il fallait donc un nouveau motif pour y rentrer. Ce motif fut la révolte de Bagrat. La vie de Timour ne fournit aucun détail pour prouver qu'il en ait été autrement, tandis que l'éloignement du conquérant, faisant sa première guerre dans le Qiptchaq, dut amener la défection de la Géorgie.

[3]) Le texte dit [illegible] «est détruit;» je lis [illegible].

fugier dans le Karthli-Intérieur, nommé aujourd'hui Zémo-Karthli, Haut-Karthli [1]), et qui n'avait rien souffert de la première invasion. Ces impies, pour satisfaire leur haine, de plus en plus furieuse, se portèrent contre la sainte église catholique de Mtzkhétha. Hélas, hélas! à quelle catastrophe nous fûmes en proie, en ce jour, à cause de la multitude de nos péchés! Puissions-nous, pour nous plaindre, avoir la voix de Ramah gémissante! L'homme de Dieu, Jérémie, a dit: «Le Seigneur a éloigné son autel, il a brisé, par la main de l'ennemi, la muraille de ses temples; la voix de la guerre a retenti dans la maison du Seigneur, comme au jour des merveilles; ses portiques sont tombés sur la terre, il a brisé, anéanti leurs madriers; leur roi, leurs princes, au milieu des nations. Il n'y a plus de religion. Les prophètes eux-mêmes n'ont plus trouvé les révélations du Seigneur [2]).» Tout ce que Nabuchodonosor, le roi de Babylone, fit éprouver à Jérusalem, le farouche conquérant Lang-Thémour le fit dans la Géorgie; que
436 dis-je? il en dépassa la mesure. Car le premier n'osa pas renverser le temple de Salomon, et celui-ci fut assez pervers pour enlever les saints ornements, les décorations, les vases de la sainte église catholique; et comme si, à ses yeux, cela n'eût pas été suffisant, il osa, de sa main impure, renverser, démolir, spolier par-dedans et par-dehors Swéti-Tzkhowéli, et ses troupes en pillèrent entièrement les murailles, les appartements d'honneur, tous les édifices; après quoi, pliant bagage, ils partirent, brûlant tout sur leur passage, dévastant les bourgs, les édifices, des districts supérieurs.

En exerçant ces horreurs, ils arrivèrent à Kwabtha-Khew, qu'ils cernèrent aussi, qu'ils forcèrent; commirent mille atrocités aux environs de la sainte église, et voulurent également la détruire par le feu et l'anéantir. En effet, dans l'intérieur du temple, s'étaient réfugiés tous les saints prêtres du lieu, les diacres, les prêtres réguliers, à robe de laine, les pauvres, les faibles, les infortunés, les religieuses des environs, des filles, des mères de thawads et d'aznaours. Ayant tiré de là toutes les religieuses, Thémour leur fit donner des instruments de musique et attacher des grelots, puis les chassant à coups de pied, il les fit chanter et danser: «Malheur sur notre vieillesse et notre sexe, dit l'une d'entre elles, sur nous que l'on force à agiter des sonnettes devant le peuple [3])!» Cela fait, ils emmenèrent ceux qui consentirent à renoncer à la religion chrétienne; ceux qui s'y refusèrent et se montrèrent indociles, les pauvres, les malheureux, eurent les mains et les pieds liés et furent rangés au milieu de l'église. Il y eut alors des lamenta-

[1]) On sait que, dans l'antiquité, le Haut-Karthli était la contrée où se trouve Akhal-Tzikhé, et le Karthli-Intérieur, la Géorgie au N. du Kour. Ces dénominations et les autres correspondantes furent changées, à mesure que le royaume de Karthli perdit ses dépendances, afin de conserver toujours, du moins nominativement, le même nombre de provinces. L'histoire moderne en fournira de nombreux exemples.

[2]) Threni, c. II, v. 6, 9.

[3]) Si je ne me trompe, la cause de cette exclamation est, que le métier de danser avec des clochettes aux bras, au cou et aux pieds, était exercé exclusivement par des courtisanes. Sur le couvent de Kwabtha-Khew, Kwatha-Khew ou mieux Cawthis-Khew, v. Bullet. histor. philol. t. VI, p. 84.

tations, des cris d'angoisse, pareils au tonnerre du ciel; mais ces hommes, pleins de méchanceté, allumèrent à l'intérieur et au-dehors du temple un immense incendie, qui dévora l'église de la Mère de Dieu, de Kwabtha-Khew, et tous ceux qui s'y trouvaient. Ces légions saintes et trois fois bienheureuses de prêtres, qui périrent au milieu des flammes, se réjouissent maintenant auprès de Dieu, décorées de la couronne d'un douloureux martyre, et lui adressent des prières en notre faveur. Quant aux traces de leurs saints corps, on les voit encore maintenant, empreintes par le feu, sous forme humaine, sur le pavé du saint temple. Avides du martyre, brûlant d'ardeur pour les choses d'en-haut, ils avaient formé le voeu unanime d'être jugés dignes de souffrir et de mourir pour le Christ, et pour prix de courtes douleurs, fleurs à jamais impérissables, ils sont plantés 437
au sein des délices du paradis.

Cependant ces impies, après avoir fouillé et désolé tous les environs, se portèrent à Rouis, où ils campèrent, occupèrent tout le Karthli-Intérieur, y répandirent l'incendie et le ravage, en parcoururent toutes les contrées et les territoires, en prirent toutes les citadelles, les tours et les fortes positions, excepté les montagnes du Caucase. Ils renversèrent alors, jusqu'aux fondements, la grande église de Ghthaëba (la Divinité), à Rouis, n'y laissèrent pas pierre sur pierre, n'épargnèrent pas un village, pas un édifice: tout devint leur proie. Ce fut ainsi que les gens de Lang-Thémour exécutèrent ses ordres. Comme autrefois Nabouzardan, premier ministre de Nabuchodonosor, traita cruellement les Juifs de Jérusalem; comme il en agit avec cette ville, d'où il emmena à Babylone les Juifs, enfants de Sion, suivant la parole du prophète; comme ce Nabouzardan, premier ministre et assistant du roi Nabuchodonosor, vint à Jérusalem, brûla la maison de Dieu, celle du roi, toutes celles de la ville, et livra aux flammes un nombre immense d'édifices: tel le farouche Lang-Thémour se montra envers nous, tels ses soldats exécutèrent à la lettre le commandement de leur maître.

De là, prenant leur essor, ils passèrent dans le Cakheth, qu'ils maltraitèrent et ravagèrent de la même façon; ils y firent beaucoup de prisonniers, massacrèrent une partie de la population, et après avoir incendié tous les lieux habités, se rendirent auprès de Lang-Thémour, qu'ils félicitèrent de ses triomphes. Dans ce temps-là le conquérant alla à Chaki, dont tous les habitants se joignirent à lui, parce que nul n'était en état de résister à ses violences, et il les soumit tous à son empire. Alors tout ce qu'il y avait de Caucasiens, de Lesguis, de Chirwaniens, d'habitants du Gilan et du Mazandéran, se trouva réuni sous son autorité. Il tenait toujours captifs le roi Bagrat et tous les Géorgiens de sa suite et employait, pour attirer ce prince à la religion musulmane, les efforts les plus pressants. Il lui promettait présents et honneurs en abondance et la restitution de la Géorgie: « Mais, ajoutait-il, si tu me résistes, si tu ne te laisses pas persuader, je te ferai subir une mort cruelle, à toi et à tous les Géorgiens, devenus mes captifs. »

Peu soucieux de sa vie et préférant de cruels supplices, la mort même, pour la foi

du Christ, le roi Bagrat refusait, et ne pouvait se décider à abjurer sa foi pour obéir à Thémour; mais afin de délivrer les Géorgiens, afin de ne pas être cause de leur exter-
438 mination par le farouche conquérant, il imagina un moyen détourné de châtier celui-ci, en prenant le parti de feindre la soumission, tout en conservant l'indépendance au fond du coeur, afin de pouvoir, au bout de quelque temps, donner aux affaires une meilleure tournure et assurer la délivrance, la liberté de son peuple: il céda donc à la volonté de Lang-Thémour. Informé de la soumission du roi, celui-ci en fut extrêmement satisfait; il envoya un homme, pour le faire sortir de sa prison, le manda près de lui, le combla d'honneurs et de bons traitements, et fit tomber les chaînes de tous les Géorgiens. Il reçut le roi dans ses bonnes grâces, lui accorda de riches présents, des tapis pour sa demeure, des lits, des vêtements, des meubles en rapport avec la haute dignité de son rang. Par le nombre et la grandeur de ses dons, il satisfit tous ses désirs, il l'honora comme un frère, lui témoigna une tendresse sans bornes, en considération de sa conversion à la foi musulmane. Cependant le roi, tout en professant extérieurement l'islamisme, conservait un chaud attachement pour la religion chrétienne, et versant de brûlantes larmes, priait secrètement le Seigneur de lui pardonner [1]). On força alors tous les Géorgiens à abjurer leur foi et à se faire musulmans, au grand regret du roi Bagrat, témoin de leur apostasie et de leur renoncement au christianisme.

Lui, cependant, il jouissait de la faveur particulière de Lang-Thémour, qui lui montrait une condescendance infinie, lui dévoilait ses plus secrètes pensées, recevait ses conseils. Thémour était alors maître de tout l'orient, il n'avait à redouter aucune résistance, puisqu'il tenait le roi Bagrat, et que la Géorgie entière reconnaissait ses lois. Il était si fier de la conquête de ce pays et de celle du roi, qu'il se flattait de posséder tout l'univers et témoignait à Bagrat, à cause de cela, une extrême considération. Un jour que le conquérant et monarque suprême se trouvait seul, dans l'intimité, et s'entretenait avec le roi, celui-ci lui dit, d'une voix caressante: «J'ai reconnu la solidité et
439 suis convaincu de la vérité de votre religion; je veux faire en sorte que tous les habitants de la Géorgie s'y soumettent; mais si tu souhaites de les convertir à votre foi, donne-moi présentement un bon nombre de soldats, avec lesquels je m'en-irai dans mon royaume. Je ferai un appel à tous les habitants du Karthli, aux petits comme aux grands, aux Mthiouls, aux Osses, aux Dwals, aux Souanes et aux Aphkhaz; je leur ferai croire votre religion, je les rendrai vos tributaires et les soumettrai à votre autorité.» [2])

En entendant ces paroles, Lang-Thémour montra une vive satisfaction et approuva la proposition de Bagrat. Depuis lors, il lui témoigna plus d'égards, lui fit des présents considérables, lui donna de l'or et des ornements royaux. Ayant pris 12,000 hommes d'élite parmi ses troupes, il en désigna le général et les chefs de mille, leur prescrivit

[1]) Ou peut-être: de la délivrer de leurs mains.

[2]) V. la n. 1, p. 654.

d'obéir au roi Bagrat et de ne résister jamais à ses ordres. Le roi étant parti, avec ses Géorgiens et les 12,000 soldats de Thémour, son avis, comme autrefois celui d'Akhitophel à Absalon, produisit le contraire de ce que l'on attendait [1]); non que ce prince voulût faire une infamie, mais parce qu'il voulait se venger des maux causés précédemment à la Géorgie, par la méchanceté de Thémour. S'étant mis en route et étant arrivé aux environs des frontières du Karthli, il avisait au moyen de tendre un piége aux gens de Thémour. Or la Géorgie entière était alors aux mains de Giorgi, fils aîné du roi Bagrat [2]); celui-ci résolut donc d'envoyer secrètement à son fils Giorgi un de ses cavaliers, homme de confiance, avec ordre de forcer de marche, et porteur d'une lettre ainsi conçue: «Je me suis tiré du filet, avec l'aide du Dieu tout-puissant, et je m'avance maintenant pour châtier cet homme et me venger des maux qu'il nous a faits précédemment, ainsi qu'à la Géorgie. Je suis donc accompagné d'environ 12,000 hommes, des troupes de Lang-Thémour, gens d'élite et de première distinction, chargés de richesses et d'un grand attirail: c'est ce que je souhaitais ardemment, au fond de mon coeur.»

Après qu'il eut écrit dans ce sens à son fils Giorgi, celui-ci vint du Likhth-Iméreth. Ayant appris que les Dwals s'étaient montrés déloyaux envers l'éristhaw du Ksan [3]), il entra en fureur, marcha contre eux, et ayant pris la route d'Atchabeth, il se mit à faire des prisonniers et du ravage dans leur pays, qu'il dévasta entièrement. Convoquant alors toutes les troupes de la Géorgie, il les réunit et s'en-alla camper dans un passage
étroit, au voisinage d'une forte position, où son père lui avait précédemment donné ren- 440
dez-vous [4]). Lorsque le roi Bagrat arriva dans le lieu où ils étaient disposés en embus-

[1]) II. Reg. c. XVII.

[2]) Wakhoucht, p. 84, dit qu'en l'absence de son père le prince Giorgi alla dans le Karthli, mais sans attaquer Tiflis, et delà prit des mesures pour ramener à la soumission l'atabek Béka; mais à-peine Giorgi eut-il quitté l'Iméreth, Alexandré, fils de Bagrat, cet éristhaw de race royale, de qui il est parlé sous le règne de David VII, se révolta et se fit sacrer roi de ce pays. Bagrat était mort en 1372, et la révolte de son fils se rapporte à l'année 1387. Toutefois, le dadian, le gouriel, les éristhaws d'Aphkhazie et du Souaneth restèrent fidèles au roi Bagrat, alors captif, ce qui fit qu'Alexandré ne put entrer dans Kouthathis; il mourut lui-même en 1389, et eut pour successeur Giorgi, son frère, sous lequel fut nommé, en 1390, le premier catholicos connu d'Aphkhazeth, Arséni. Giorgi, voyant l'attachement de ses voisins au roi Bagrat, livra bataille aux Mingréliens qui, soutenus des Aphkhaz, lui opposèrent une vive résistance et le tuèrent, en 1392, après quoi Giorgi, fils du roi Bagrat V, rentra dans l'Iméreth. Ces événements étant antérieurs, suivant Wakhoucht, à la bataille contre Timour, qui va être racontée, j'ai cru devoir les indiquer ici en leur lieu. L'atabek Béka mourut aussi en 1391 et eut pour successeur son fils Ioané. La suite des faits se verra dans les histoires spéciales de l'Iméreth et du Saathabago.

[3]) Notre auteur écrit [illegible] comme si le nom [illegible] était un pluriel. On a déjà souvent remarqué, dans ce qui précède, l'usage du pluriel pour beaucoup de noms aujourd'hui employés au singulier.

[4]) Suivant Wakhoucht, p. 85, ce fut sur la rive orientale de la Berdoudj, vis-à-vis de Khounan; le prince Giorgi, l'atabek Ioané et les troupes du Cakheth étant venus là, la bataille eut lieu en 1393—

cade, les gens de Thémour ayant fait volte-face, les Géorgiens les chargèrent avec toute la fureur d'une incendie propagé par les vents, parmi les herbes d'une plaine ou dans une forêt. Les coups des Géorgiens tombaient sur leur dos comme ceux de la hache sur des arbres, et ils furent exterminés par le tranchant du glaive et frappés par le redoutable courroux du ciel; comme, à la prière du roi Ezéchias contre Sénakérim, l'ange du Seigneur sortit et frappa 185,000 hommes, des plus distingués de l'armée assyrienne [1]), telle la colère céleste tomba sur les gens de Lang-Thémour; telle fut la rétribution qu'on leur mesura pour ce qu'ils avaient mesuré à la Géorgie, suivant la parole de David: «Fille infortunée de Babylone, heureux celui qui te rendra ce que tu nous as fait à nous! etc.»

Les soldats de Lang-Thémour ayant été abattus par le tranchant du glaive, sans que, d'environ 12,000 [2]), il s'en échappât un seul, les Géorgiens, riches de leurs dépouilles, qu'ils pillèrent, furent au comble de la joie, du plaisir et du triomphe. Etant venus surtout pour voir le roi Bagrat et les Géorgiens de sa suite, ils avaient obtenu un succès si complet, qu'après la bataille, parmi les vainqueurs de ces 12,000 hommes d'élite, on n'eut pas à regretter douze morts. En apprenant cette nouvelle, Thémour fut affligé comme si on lui eût enlevé tout son empire et son pouvoir. Il étouffait intérieurement, il était scié par la vengeance, dominé par d'atroces projets. Pourtant il garda le silence sur cette affaire, et comme il était alors campé, avec son armée, dans le Chaki, il y resta quelque temps. Lors qu'arriva le mois de mars [3]), il rassembla des troupes plus nombreuses que les sables de la mer, plus considérables que les précédentes, et manda le chirwanchah [4]), avec ses forces. Celui-ci vint également avec une armée innombrable. Thémour partit alors, suivi de troupes nombreuses, au bruit formidable des trompettes et des tambours, au fracas des clairons. Etant arrivé de la sorte à Barda, il y laissa ses trésors, ses équipages, tout le gros bagage qui n'était pas nécessaire, et ayant choisi ses meilleurs soldats, se mit en marche de la sorte. Arrivé au bord du Mtcouar, il jeta sur le fleuve un pont de bateaux et le traversa. Comme on était alors à l'entrée du printemps, et qu'il *pleuvait à torrents* [5]), à cause de l'influence des montagnes, sans s'arrê-
441 ter en cet endroit, on se hâta de gagner les lieux habités.

81, après quoi Tiflis fut repris par le roi. Mais bientôt Timour rentra en Géorgie, comme l'Annaliste l'a déjà dit, p. 435.

[1]) IV Reg. c. XIX.

[2]) Cf. sup. p. 654, n. 1 et p. 444.

[3]) Probablement de l'année 1393.

[4]) C'était alors Emir-Cheikh-Ibrahim I, Derbendy, premier prince de la troisième dynastie des maîtres du Chirwan, celui qui, au lieu de neuf esclaves, en offrit un jour huit à Timour, en disant qu'il était lui-même le neuvième. Dorn, Versuch einer Gesch. der Schirwanschahe. Mém. de l'Acad. des sc. VIe sér. Sc. mor. et pol. t. IV, p. 563.

[5]) Je lis [illegible], au lieu de [illegible].

Cependant le roi Bagrat et son fils Giorgi rassemblèrent les troupes géorgiennes, résolues à braver la mort et à faire le sacrifice de leur vie, tant elles étaient pleines de confiance et de foi en Dieu. Sans éprouver ni frayeur ni hésitation, à la vue de plus de 100,000 ennemis, le roi, son fils et leurs fidèles Géorgiens se hâtèrent d'aller en avant. Voyez maintenant leur bravoure, leur furieuse audace, leur fermeté dans la foi, vous habitants de la Géorgie, hommes d'élite et de distinction! Voyez avec quelle énergie se déploya le dévouement pour la religion, pour la conservation de l'honneur de la patrie, chez ces gens, qui voyaient le combat prochain comme un massacre de bêtes fauves, comme un divertissement dans le Qaraïa! Etant arrivés au lieu où campaient alors les ennemis, qui avaient déjà pénétré dans les habitations du Karthli, ceux-ci se présentèrent au-devant d'eux, et les Géorgiens les chargèrent, comme le lion qui fond sur une troupe d'onagres, comme le loup sur un troupeau de chèvres. Les deux parties en vinrent aux mains, et la bataille s'engagea avec un acharnement égal; c'était, pour les héros, pour les illustres braves du Karthli, le jour et l'heure de la joie et du plaisir. Le premier choc fit plier les deux armées et y répandit la confusion. Comme un vol de corneilles se dissipe devant un épervier, tels représentez-vous les soldats de Thémour; toutefois, à cause de leur multitude, les derniers rangs de leur armée s'aperçurent à-peine des rudes atteintes portées aux premières lignes de leurs bataillons. Celui qui, de loin, aurait vu la bravoure des jeunes défenseurs du Karthli, et la rapidité de leurs mouvements, n'aurait pu s'empêcher d'applaudir à ces émules des antiques Goliaths, à ces braves guerriers, recevant les atteintes cruelles des flèches, les coups de sabre, les heurts des pertuisanes, à l'infatigable vigueur de leur bras, Le combat dura longtemps. Cependant Lang-Thémour avait aposté, pour empêcher les siens de prendre la fuite, des gens qui, voyant leur armée ébranlée et prête à fuir et à tourner le dos devant de si impétueuses attaques, se réunirent par-derrière en un seul corps. Pour Lang-Thémour, résolu à se sacrifier et à périr, plutôt que de battre en retraite, il tira son sabre, se porta en avant et poussa de grands cris vers ses troupes, qui, reprenant courage, commencèrent à charger au moment où le combat se ralentissait, car les soldats géorgiens étaient extrêmement fatigués et leurs armes offensives brisées. Pourtant ils se battirent avec une nouvelle fureur, 442
firent un tel carnage et versèrent tant de sang que tous, hommes et chevaux, en étaient rougis. Il y eut un nombre infini de morts des deux côtés, mais surtout chez Lang-Thémour, qui perdit plus de la cinquième partie de ses gens. Comme le combat se prolongeait, les Géorgiens ne purent, toutefois, résister à une telle multitude; car il ne leur restait plus une seule armure, et leurs chevaux étaient hors d'état de courir. Quant à moi, faible écrivain, je ne saurais assez louer ces intrépides soldats, dont l'éloge est écrit dans les livres des Persans. Le roi Bagrat et les siens opérèrent donc leur retraite, et poursuivis par Lang-Thémour, avec son armée, gagnèrent le sûr asyle des montagnes. Précédemment les populations s'étaient retirées dans les lieux fortifiés, les uns dans les escarpements du Caucase, d'autres dans les fortes positions de l'Iméreth, en sorte qu'il

ne se trouvait plus personne dans la Géorgie ni dans les habitations, et que tous étaient réfugiés dans les montagnes. [1])

Le roi Bagrat et son fils Giorgi se hâtèrent d'y chercher également une retraite, et les Géorgiens s'en-allèrent chacun de son côté. Pour Lang-Thémour, il pénétra dans le pays avec une fureur irrésistible, mais le voeu de son coeur ne put être accompli, puisqu'il n'y trouva nul habitant. Il dut se contenter de parcourir la contrée, en y portant le pillage et incendiant les maisons; les saintes églises et les monastères furent spécialement livrés aux flammes [2]). Après avoir, cette seconde fois, déchargé sa rage sur les églises, il ne tarda point à partir et à rentrer dans le Qarabagh, où il resta quelque temps. Le roi reprit alors possession de ses états, qu'il gouverna sagement, et mourut peu après, fidèle et repentant. Son fils Giorgi lui succéda sur le trône, en ...... [3]) de J.-C.

Supplément au 69e règne, d'après Wakhoucht, p. 83, 84. [4])

Bagrat, fils de David, étant devenu roi après lui, les catholicos [5]), les évêques, les grands et didébouls se réunirent, pour le sacrer, à Kouthathis. Il posséda sous son autorité toute l'Ibérie. Il était robuste, nerveux, de forte taille et de bel air, tirait juste au but, possédait tous les talents du guerrier et honorait les personnes consacrées à Dieu; il était pacifique, clément, intrépide dans l'attaque. La seconde année de son règne, le soleil s'éclipsa; les Souanes descendirent de leurs montagnes, prirent et incendièrent Kouthathis. A cette nouvelle le roi Bagrat se hâta de venir dans cette ville. Là, ayant rassemblé toutes les troupes de la Géorgie, sous la conduite des gens du Radcha, il envoya ceux du Héreth et du Cakheth, avec ordre de s'avancer du Radcha vers Etzer. Quant au dadian, au gouriel, aux Aphkhaz et aux soldats du Somkheth, ils les envoya, de l'Odich, dans la même direction, et lui, accompagné de ceux du Letchkhoum, de la Meskhie et du Clardjeth, de l'Imier et de l'Amier, il les suivit et pénétra de la sorte dans le pays. Voyant une telle puissance, les Souanes ne songèrent pas à résister: le

[1]) En suivant la série des faits de l'histoire de Timour, on voit que cette invasion doit être la suite de la seconde, qu'il fit en Géorgie après la révolte de Bagrat, et qu'en effet la seconde invasion eut deux épisodes, les dévastations des officiers de Timour et la campagne à laquelle présida le conquérant en personne; Vie de Timur-Bec, t. II, p. 316 — 325. Ceci se passa en 1393, 4.

[2]) V. dans le Bullet. hist. philol. t. VI, p. 121, une note très intéressante sur les incursions de Timour, notamment à Largwis, par un contemporain, un Géorgien qui avait pris part à la guerre contre les envahisseurs, en l'an 1400.

[3]) Wakhoucht, p. 85, en 1395 — 83.

[4]) Ce n'est point une traduction littérale, mais un extrait de faits généraux, que je n'ai pas trouvés dans mon M-it.

[5]) კათალიკოზნი, ეპისკოპოზნი.

roi donc extermina les rebelles, qui l'avaient offensé, les dompta, les réduisit à obéir et à se reconnaître tributaires et serviteurs de sa couronne. On dit que l'éristhaw des Souanes était également[1]), à cette époque, un Wardanis-Dzé, qui fut pris et détenu, mais à qui le roi fit grâce quelque temps après, en lui donnant l'éristhawat du Gouria; quant aux Souanes, il leur donna un éristhaw nommé Gélowan.

Dans le même temps on reçut la nouvelle que les Turks avaient fait une incursion dans le Samtzkhé. Sur ce, partant avec 12,000 hommes d'élite, le roi traversa le Phersath, et après une marche de trois jours et de trois nuits, arriva au-delà de l'Araxe. Les Turks, qui savaient par leurs captifs que le roi et son armée étaient loin, s'avançaient sans inquiétude. Aussitôt qu'ils aperçurent les troupes, qui les atteignaient, ils se retournèrent et poussèrent en avant. Il y eut un combat furieux où, par l'assistance divine, le roi Bagrat les vainquit de telle manière que peu réussirent à s'échapper. Il leur enleva prisonniers et butin, et revint dans le Samtzkhé.

La même année, l'atabek Qouarqouaré étant mort[2]), le roi conféra l'atabégat à Béka, son fils, précédemment chef des mandators, et vint ensuite à Tiflis. Quand on vit son énergie et sa ténacité, chacun se soumit, par crainte de lui, et nul n'osa plus l'offenser; le pays se couvrit de constructions et se restaura. Au milieu de cette paix, il se déclara une maladie pestilentielle, un fléau destructeur, qui enleva un nombre infini de victimes (p. 84). L'épouse du roi Bagrat, la reine Eléné en mourut, en 1366 — 54, laissant deux fils, Giorgi et David[3]). Il y eut encore une éclipse de soleil, en 1372 — 60, éclipse présageant les maux qui vont être racontés. La même année mourut l'éristhaw *d'Iméreth*, Bagrat, à qui le roi donna pour successeur son fils Alexandré. Après cela le roi eut 14 ans de paix, durant lesquels la Géorgie entière ne s'occupa que de constructions, de plaisirs, de banquets et de chasses. Bagrat parcourait, l'une après l'autre, chacune des contrées de ses domaines, et s'il y rencontrait quelque résistance, il suffisait d'un léger châtiment pour y rétablir la soumission. Il avait pour tributaires le Ran, le Mowacan, Dovin. Le catholicos Dorothéos étant mort, il mit en sa place Giorgi. . . . En 1375 — 63 le dadian Giorgi étant mort, il lui donna pour successeur Wamiq. [4])

[1]) Je ne sais à quoi fait allusion cette remarque de l'auteur. Au temps de Thamar (Ann. p. 253), l'éristhaw de Souaneth était un certain Baram Wardanidzé, et depuis lors il n'est plus question des Souanes que p. 361, sans que leur chef soit nommé. Wakhoucht, dans la Géogr. de la Géorgie, p. 49, répète que les gouriels sont de la famille Wardanidzé.

[2]) Qouarqouaré I mourut en 1361, et eut pour successeur Béka II.

[3]) Bagrat avait un troisième fils, Costantiné, de qui la mère n'est pas connue précisément; v. p. 654, n. 1 et plus bas.

[4]) Je ne sais à quelle source Wakhoucht a pris tous ces renseignements, dont la plupart sont uniques, et ne se trouvent qu'ici.

70e roi, Giorgi VII, fils de Bagrat V, Bagratide (règne 12 ans, 1395—1407).

Dans le même temps, le très honorable catholicos Elioz étant mort, Giorgi le rem-
plaça sur le trône patriarcal [1]). Le roi Giorgi ayant accompli le deuil solennel, on fit
la cérémonie des funérailles, après quoi le roi entra en possession de toute la Géorgie,
en-deçà comme au-delà du mont Likh, et régna en monarque sur la Géorgie entière.
Le tyran Lang-Thémour, ayant appris la mort du roi Bagrat et l'avènement de son fils,
fut de nouveau dévoré d'un désir furieux et indomptable de vengeance; car tant de maux
et d'excès n'avaient ni lassé ni assouvi ses ressentiments. Ayant donc donné le comman-
dement de son avant-garde à Qaralath, il le suivit en personne, à la tête d'une armée
innombrable. Par les largesses faites à ses soldats, il vida son trésor, s'assura leur dé-
443 vouement en leur distribuant tous ses effets précieux, et excita chez eux un désir féroce
d'exterminer le troupeau chrétien, en sorte que ces impurs grinçaient des dents contre
le roi revêtu de J.-C. Il se mit alors en campagne et vint dans le Qarabagh, avec l'ef-
frayant appareil d'une armée imposante, formant un camp immense, rempli d'un nombre
infini de soldats, que ne pouvaient contenir ni les villes ni les bourgs, tant était grande
leur multitude. Etant donc parti, plein de colère, il vint aux frontières de la Géorgie,
où il campa [2]). Il envoya au roi Giorgi un homme chargé de ce message: «Infidèle à
ses devoirs envers moi, le roi Bagrat, ton père, a fait une mauvaise action; il a rompu
perfidement le lien [3]) qui l'attachait à ma majesté, et s'étant, comme une chèvre sauvage,
échappé de mes filets, il a fait tomber sous le fer 12,000 de mes soldats d'élite, dont
pas un seul n'a survécu [4]). Si, après cela, il se fût montré fidèle et soumis, je n'aurais
pas cherché à le punir d'un premier crime. Mais comme, à présent, tu t'es emparé sans
ma permission de la Géorgie, quoique ce pays ait été conquis par mon glaive et soit

[1]) C'est celui que Wakhoucht, p. 84, place entre Dorothéos et Elioz; cf. n. 2, p. 650. En outre, dans la 2e année de Giorgi VII mourut le dadian Wamiq Ier, à qui le roi donna pour successeur son fils Mamia; Wakhoucht p. 86.

[2]) Ce fut après la campagne de l'Inde, qui eut pour résultat la prise de Délhi, que Timour revint en Géorgie, en 1400, Tchamitch, t. III, p. 428. Le roi Giorgi, avec 100 hommes déterminés, réussit à se faire jour à travers l'armée tartare, et se réfugia dans une forte position. Timour revint alors à Tauriz et chargea son fils Miran-Chah du gouvernement de ces contrées. On raconte que tout ce que Timour put trouver de livres en Arménie, durant ses fréquentes invasions, il les fit enlever et transporter à Samarqand et déposer dans une tour, avec défense expresse de les laisser emporter par qui que ce fût; ibid. p. 430.

[3]) [illegible], en géorgien, signifie précisément: «quelque, une partie»; mais [illegible] veut dire *ensemble*, de même que la racine arménienne [illegible], et c'est delà que j'ai déduit le sens du mot en question, dans le présent passage.

[4]) Cf. p. 441.

sous le joug de mes lois, viens sur-le-champ, reconnais mon autorité, comme l'esclave doit le faire, à l'égard de son maître, je te ferai du bien, et la paix règnera entre nous. Si, au contraire, tu refuses de m'obéir, je te ferai, à toi et à ton pays, de plus cruels traitements encore que par le passé, et je ravagerai ton royaume.»

Ayant entendu cela, le roi Giorgi irrita encore l'arrogance insolente de Lang-Thémour, en lui faisant porter une réponse ainsi conçue : «Quoique tu sois Sarrasin et barbare de religion, et que tu ignores cette parole des prophètes : «Dieu brise les orgueilleux et accorde sa grâce aux humbles;» sache cependant que je ne suis ni moindre que toi, ni ton inférieur en majesté. Ignores-tu que nous sommes issus de la souche du prophète David, que par-là l'onction divine préside à la destinée de notre dynastie Bagratide, et que nous sommes les descendants du roi-prophète, à qui Dieu à dit : «Je l'ai juré une fois à David, mon saint, et je ne manquerai pas à mon serment; je placerai sur ton trône le fruit de tes entrailles?» C'est ce David qui, avec une fronde, a tué Goliath et confondu son insolence. Ainsi, par un effet de la Providence divine, nous sommes assis solidement sur le trône de toute la Géorgie, et notre indépendance ne reconnaît d'autre maître que N.-S. Jésus-Christ. Quant à ta royauté, elle passera bientôt, faute d'héritiers, 444
et tu es réservé au feu inextinguible, préparé pour les démons et pour tous leurs serviteurs, tels que toi. C'est par la perfidie, par l'astuce de Belzébuth, que tu t'es emparé de tout l'orient, que tu possèdes un camp immense, rempli de soldats sans nombre. C'est ainsi que, dans trois expéditions, tu as porté le ravage dans notre royaume, dans ce troupeau échu en partage à notre sainte reine, la Mère de Dieu. Non, ce n'est point un effet de ta puissance, mais le juste châtiment infligé par le ciel à nos crimes, trop nombreux. Coupable de tant d'atrocités, sans être rassasié de notre sang, tu veux manger notre chair et nos os. Puisque dans l'emportement de ton audace tu marches contre nous, viens, si tu n'es ni une fille serve ni une femme; si non, avec la force de Dieu et avec mes troupes d'élite, je marcherai contre toi. Déjà tu as vu trois fois et tes troupes savent quelle est la valeur farouche et l'habileté guerrière des héros de la Géorgie. Quoique la multitude de tes troupes t'ait permis de nous faire bien du mal, cependant tu ne t'es pas retiré sans quelques atteintes.»

Ayant renvoyé de la sorte l'exprès de Lang-Thémour, le roi Giorgi se hâta de rassembler les troupes d'élite de tout son royaume, tant au-delà qu'en-deçà du mont Likh, de la Meskhie, du Cakheth et de toute la Géorgie; après quoi il partit. Cependant l'envoyé de Lang-Thémour étant venu lui redire toutes les paroles du roi Giorgi, et lui ayant fait un grand éloge de la bravoure et de l'intrépidité du monarque et de ses troupes, celui-ci devint furieux comme une bête méchante, fit partir ses nombreux soldats et s'avança en personne. Quand les deux armées se rencontrèrent, les Géorgiens chargèrent avec la rage de l'incendie au milieu d'herbes sèches; il s'ensuivit un combat acharné, des deux parts. Les troupes géorgiennes déployèrent une rare habileté, firent un grand carnage et beaucoup de captifs. L'affaire se prolongeant, ils ébranlèrent l'armée de Thé-

mour, sans réussir à la rompre, à cause du nombre. Telle était leur agilité, qu'ils pénétraient, l'épée haute, au milieu des bataillons ennemis, y semaient le carnage, les
445 traversaient de la tête à la queue et revenaient vers leurs gens sans aucune atteinte, à travers l'armée des Ismaélites. Après ce glorieux succès, ils se présentaient de nouveau près du roi Giorgi, couronné de Dieu, le félicitant de sa victoire.[1])

Le tyran était consterné d'un échec et d'une défaite comme il n'en avait jamais éprouvé, et du massacre de ses soldats, tombés en grand nombre sous le fer des Géorgiens, qui l'attaquaient avec l'impétuosité du lion. Toutefois la multitude des ennemis rendait leurs pertes à peine sensibles. Lang-Thémour était pourtant trop expérimenté pour ne savoir pas que, malgré la vigueur de leurs coups, les Géorgiens se fatiguaient promptement: il patienta donc jusqu'au moment où ils seraient harassés à force de combattre. Quand leur ardeur se ralentit, et que le soleil fut sur le déclin, Lang-Thémour, voyant l'excès de leur fatigue et la faiblesse croissante de leurs coups, et leurs armes de guerre brisées, résolut de se dévouer à la mort et appela ses troupes à grands cris. Celles-ci reprirent courage, à leur tour, et chargèrent les Géorgiens, qui résistèrent autant qu'ils le purent, mais à qui l'extrême fatigue et l'épuisement ne permettaient plus de faire tête à l'ennemi. Alors l'armée des Ismaélites, Lang-Thémour et les Agariens reprirent le dessus et forcèrent les Géorgiens à s'enfuir dans leurs montagnes et dans leurs fortes positions. S'avançant encore, il commença par faire le siége de la citadelle de Tiflis, qui était, à cette époque, extrêmement fortifiée et défendue par une garnison géorgienne. A ses vigoureuses attaques on opposa une défense non moins vigoureuse; mais les environs de Tiflis ayant été entièrement occupés par l'ennemi, qui porta ensuite tous ses efforts contre la citadelle, les murailles de la place furent ruinées, et l'ennemi s'en rendit maître en peu de temps, ainsi que de toutes les citadelles du Karthli et du pays entier. Laissant des soldats khorasaniens dans la citadelle de Tiflis, il partit en personne, s'arrêta à Moukhran et fit abattre de nouveau les saintes églises et les monastères, ravager et incendier les lieux d'habitation. Il vint alors près de lui un certain nombre de Géorgiens, trop faibles pour se défendre.

Il y avait dans le Karthli un mthawar de très haut rang, nommé Djani-Beg, de qui les propriétés avaient été envahies par l'ennemi et bouleversées par le fer et par le feu. Celui-ci vint également faire sa paix, et le conquérant séjourna quelque temps en ce
446 lieu[2]). Cependant le Karthli tout entier fut parcouru, dévasté, incendié; mais malgré le

[1]) Suivant Wakhoucht, p. 86, cette bataille eut lieu en 1396 — 84. Le même auteur dit que dans l'armée géorgienne il y avait un grand nombre d'Osses et de Caucasiens. Ce qui suit me paraît rendre plus que douteuse l'exactitude de la date adoptée par le savant historien.

[2]) Wakhoucht, p. 86, le nomme Djandier; c'est bien certainement le Janibec de Chéref-ed-Din, t. III, p. 244. Si donc l'auteur géorgien n'a pas interverti l'ordre des faits, le précédente campagne doit être celle dont parle le même historien, après l'hiver de l'année 803 de l'hégyre, et comme cette année commença le 22 août 1400, la première partie de l'expédition, celle que l'Annaliste vient de raconter, eut

désir qu'avait Lang-Thémour de s'emparer du roi Giorgi, il ne put y réussir. Aussitôt que Djani-Beg se fut présenté, il leva son camp et s'en-alla du côté où étaient ses bagages et effets pesants; mais ses cruels projets et ses ressentiments contre le roi Giorgi n'étant point apaisés, il pensait à rentrer dans le Karthli et à se rendre maître de ce prince. Ayant donc conféré le titre d'amir-spasalar *ou généralissime* à Khodja-Mikhal et à Amir-Djancha [1]), il les envoya contre le Karthli et fit partir avec eux une armée innombrable, avec ordre d'occuper fortement chaque localité et de tout ravager, incendier, bouleverser, afin d'empêcher les habitants de s'y établir de nouveaux. Ces gens se mirent en marche, rentrèrent dans le Karthli, et commencèrent à y exercer leur cruauté et leur fureur, à porter partout la désolation, l'esclavage et le fer. Les saintes églises furent principalement les objets de leur rage féroce. Ils souhaitaient ardemment mettre la main sur le roi et s'emparer de sa personne, mais ils ne le purent et durent se contenter de semer la dévastation dans le Karthli. S'étant alors saisis de quelques pages du prince, ils les questionnèrent sur le lieu de sa retraite, mais ceux-ci n'en avaient pas connaissance et ne purent donner à ce sujet aucun renseignement. Les ennemis s'en-allèrent enfin et vinrent annoncer à Lang-Thémour qu'ils n'avaient pas pris le roi Giorgi. Il eut beau en être contrarié, affligé, il leva son camp et alla s'installer dans le Qarabagh.

Cependant il y avait dans ces contrées un certain Thir-Soultan, de Djalaïa [2]), mahométan de religion. Quand Timour vint dans le Qarabagh, ce Thir-Soultan lui opposa une vive résistance, et lui fit beaucoup de mal, ainsi qu'à ses troupes. Il était en révolte ouverte, refusait de se soumettre et combattait de toutes ses forces. Ne pouvant plus tenir la campagne il s'enfuit et vint auprès du roi Giorgi, qui le reçut avec beaucoup d'honneurs, et lui fit les meilleurs traitements; après s'être consulté avec lui, le roi approuva ses plans et le garda quelque temps à sa cour [3]). Cependant les excès de Lang-

avoir lieu à la fin de cette année, et celle où figure Djanibeg, au printemps de l'an 1401, Chéref-ed-Din dit expressément, t. III, p. 239, que le refus de livrer Taher fut une des causes du courroux de Timour contre Gourghin, ainsi que l'auteur géorgien le dira à la page suivante.

[1]) Wakhoucht, ibid., mentionne Khodja-Chikh et Amir-Djan; le biographe de Timour, t. III, p. 244, nomme Seïd-Khodja, fils de Cheikh-Ali (ce dernier nom, au moyen d'un léger changement, [illegible], [illegible], répond très bien à Mikhal), et Emir-Djan. Pour les autres détails de cette campagne, v. l'Addition.

On raconte que les soldats de Timour, pour atteindre les Géorgiens, enfermés dans leurs cavernes de refuge, se faisaient descendre en avant des rochers, dans des corbeilles suspendues à des câbles; Timour réussit à s'emparer de Tiflis et de 22 autres forteresses, dont les murs furent rasés et les habitants passés au fil de l'épée; Hist. de l'emp. ottom. t. II, p. 53, 55. L'auteur de ce dernier ouvrage qualifie la campagne dont il est question de « difficile et glorieuse; » ce qui confirme d'une manière générale les indications de notre Annaliste.

[2]) Je propose de lire [illegible], « le Djélair; » cf. p. 449.

[3]) Wakhoucht, p. 86, après avoir dit qu'à cette époque Costantiné, fils de Bagrat, se fit reconnaître roi d'Iméreth, en 1396, ajoute que le roi Giorgi, avec ses auxiliaires les Osses et les Caucasiens, alla assiéger la citadelle d'Alidjan, qu'il prit, et en ammena Thir, sultan de Djalath, qui avait été fait pri-

Thémour n'ayant fait que s'accroître, le roi, toujours préoccupé de la restauration du Karthli, jugea à-propos, dans son intérêt, de se soumettre au conquérant. Après avoir demandé l'avis des didébouls, ses conseillers, il résolut avec eux d'envoyer un homme, 447 faire des propositions de paix. A cette nouvelle, Thir-Soultan fit tout ce qu'il put pour s'y opposer et empêcher que la chose n'eût lieu; car il ne voulait pas plier devant Lang-Thémour. Le roi tint bon et fit partir un exprès; il manda l'ambassadeur qui lui avait été envoyé précédemment par Lang-Thémour, qu'il connaissait et avec qui il avait été en rapports. Cet homme était musulman de religion, conseiller de Lang-Thémour, et se nommait Ismael [1]). Ce fut lui qu'il manda, pour l'envoyer traiter de paix et d'accommodement, et à qui il confia ses propositions de soumission. A cette nouvelle Lang-Thémour, au comble de la joie, fit partir le même ambassadeur, chargé de dire au roi Giorgi: «Tu as pris le bon parti, pour toi-même et pour tes états. Il est temps de mettre un terme à tes souffrances; désormais la bonne union règnera entre nous. Si tu viens près de moi, je ne me souviendrai plus du mal que tu m'as causé, je récompenserai ton humilité et ta soumission, en faisant beaucoup pour toi, en te comblant de présents, en t'honorant comme un frère.» Mais en expédiant son ambassadeur, il se dit en lui-même: «Je sais que le roi conduit finement cette affaire; il veut me tromper, comme l'a fait son père, le roi Bagrat, qui m'a fait massacrer 12,000 hommes de mes troupes d'élite. Ceci ne va point et ne m'inspire pas de confiance: il veut me rendre dupe de sa perfidie.»

Ayant donc fait ses préparatifs, il se porta contre le Saathabago, avec une armée innombrable, parce que dans la première bataille livrée par le roi Giorgi, l'atabek Iwané était auprès de ce prince, avec des troupes d'élite, et partageait ses vues. Se rappelant ce précédent grief, le conquérant partit avec de sinistres projets contre l'atabek. Ayant atteint le Zémo-Karthli ou Saathabago, il y pénétra. Iwané, qui n'était pas en état de faire résistance, s'étant enfui dans ses fortes positions, l'ennemi se livra à toute sa fureur, massacra ou fit captifs une foule d'habitants, renversa les saintes églises, incendia les édifices, les bourgades, des districts entiers, pilla et réduisit en esclavage tout le Zémo-Karthli, enleva la plupart des ustensiles servant au culte, profana et mit hors d'usage les images et les reliques. Quant aux chrétiens qui furent pris, les uns périrent,

sonnier par Timour. Dans une Dissertation qui sera citée avec plus de détails dans l'Histoire du Samtzkhé, sous Manoutchar Ier (Wakhoucht, p. 238), on lit: «En 1712 de l'ère des Grecs, 1400 de J.-C., Timour vint à Tauriz et enleva le château d'Alnadrha (Alidjan) au sultan Taher, fils d'Ahmed, sultan de Bagdad, qui, étant très brave et soutenu par les Géorgiens, pour des raisons de parenté, était resté 15 ans dans cette forteresse. Obligé enfin d'en sortir, il s'enfuit chez les Ibériens; (p. 3) de là Timour marcha contre la Cilicie, prit Sébaste, où se trouvaient Ahmed, de Bagdad, et Qara-Mahmoud, le Turkoman. ...» Il sera amplement question de Taher dans l'Addition relative aux campagnes de Timour.

[1]) Chéref-ed-Din nomme ce même personnage; Vie de Timur-Bec, t. II, p. 249.

quelques-uns, par l'apostasie, échappèrent à la mort et furent emmenés par l'ennemi [1]). Après cela Thémour partit, et traversant la montagne de Clardjeth, vint à Manglis, où 448
il campa deux mois. Là se présentèrent à lui les nomades Ismaélites, vivant dans l'intérieur de la Géorgie, mahométans de religion, qui se plaignirent du roi Giorgi et de ses troupes. «Nous ne pouvons plus, dirent-ils, résider en Géorgie, et il faut nous transporter dans quelque autre pays, où nous te paierons tribut. Ces gens, par le mal qu'ils nous font, se vengent au centuple de celui que vous leur avez fait. Comme vous quittez ces lieux, ils ne manqueront certainement pas de nous attaquer; et déjà ils grincent des dents contre nous.» Vivement touché de ces paroles, Lang-Thémour ordonna à son général Amir-Chikh Nouradin d'aller, avec de nombreuses troupes, dévaster entièrement la frontière de la Géorgie, occupée par les Ismaélites, et chargea ceux-ci de cette cruelle exécution. Quand ils arrivèrent, les deux partis s'étant rencontrés, les Géorgiens combattirent très bravement, massacrèrent et exterminèrent un grand nombre d'ennemis. Lang-Thémour ayant envoyé encore un autre général, avec des forces considérables, ceux-ci, en arrivant, eurent l'avantage, grâce à leur multitude. En vain les Géorgiens luttèrent-ils pendant cinq jours, ils étaient hors d'état de résister. Leurs fortes positions et leurs citadelles furent prises, parce que ni le roi Giorgi, ni aucune autre troupe de Géorgiens, hormis ceux qui vivaient au voisinage des Thathars et les harcelaient ne se trouvaient là et ne prirent part à la guerre. Quand ceux-ci entrèrent dans les fortes positions, l'ennemi, ne rencontrant aucun émigré, mit le feu aux habitations et revint près de Lang-Thémour [2]). Cependant ce dernier reçut un ambassadeur franc, qui lui apportait des présents dignes d'un souverain. Dans ce même temps ses troupes eurent un avantage sur celles des Grecs [3]), et s'emparèrent du fils aîné de l'empereur, qu'ils lui amenèrent. Extrêmement satisfait, il fit de grandes largesses à ses soldats, et quand il eut vu le fils de l'empereur, il l'aima tellement, il fut si touché, si ému de sa jeunesse et de sa beauté, qu'il lui fit de riches présents, le vêtit d'habits royaux et lui accorda, avec la liberté, la permission de rentrer dans ses états. [4])

[1]) L'expédition contre Iwané est racontée par Chéref-ed-Din, t. III, p. 250, sqq.; après cela Timour alla à Mencoul. V. l'Addition, et s'il est probable que Mencoul soit Manglis.

[2]) Ce doit être ici l'invasion faite par les généraux de Timour, en 1401, suivant le récit de Chéref-ed-Din, t. III, p. 358.

[3]) [illegible], nom qui désigne proprement les Grecs de race, mais qui peut bien, par abus, avoir été employé pour [illegible], qui seraient les Turks de Grèce.

[4]) Il me paraît que c'est le fait rapporté en d'autres termes dans l'ouvrage de Chéref-ed-Din, t. III, p. 253. Pendant que Timour était campé à Mencoul, aux frontières de la Géorgie, en l'an 1400, les ambassadeurs d'un roi d'Europe lui amenèrent le fils de Mourad, probablement sultan Mourad Ier, qui avait été fait prisonnier. Il les accueillit bien et les renvoya par Trébisonde. On peut ajouter à ces renseignements que les écrivains persans appellent Bajazet *Keïsar*, empereur, titre que l'auteur géorgien donne au père du jeune prince arrêté; d'Herbelot, Bibl. orient. p. 876. Quant aux ambassadeurs francs, de qui il est question ici, tout ce que l'on sait, c'est que Henri III, roi de Castille, envoya deux ambassades

Deux mois après, il partit de Manglis et s'avança dans la vallée de l'Aragwi, dont
449 il se rendit maître, prit et ruina toutes les citadelles et les lieux fortifiés, porta partout le pillage et la dévastation; mais il ne prit aucun des habitants, parce que tous s'étaient réfugiés dans des montagnes fortement défendues. Etant parti de là, il revint sur ses pas, faire la guerre durant quelque temps dans le pays de Sia [4]), dont il s'empara, et conquit encore d'autres pays, auxquels il imposa des tributs. Après cela, le roi Giorgi ayant repris la Géorgie, à cette nouvelle Lang-Thémour, dont le courroux et le mauvais vouloir n'étaient pas assouvis, mit de nouveau sur pied des troupes innombrables, qu'il fit partir sous les ordres de ses fils Soultan-Houséin, Pir-Mahmad, Amir-Chikh, Aboubékir et d'autres princes de sa suite, tels que Thémour-Khodja, Aghbougha, Seïd-Khodja, *fils* de Chikh-Ali [1]), et plusieurs autres, avec des forces imposantes. Il vinrent à Erindjang [2]) et en assiégèrent la citadelle, alors occupée par le roi de Karthli. La garnison se défendit si bravement que les ennemis ne purent d'abord la forcer; toutefois ils restèrent là quelque temps, et bientôt, privés de tout appui, réduits à la plus triste position, les défenseurs se rendirent par capitulation et demandèrent quartier, eux et leur chef. Ce dernier et les principaux de la citadelle furent emmenés et conduits à Lang-Thémour. Quant aux fils du conquérant, ils marchèrent contre la Géorgie et vinrent à Manglis, où ils campèrent [3]). A cette nouvelle, le roi Giorgi fit partir des ambassadeurs, chargés de porter des propositions de paix et de demander la fin des hostilités, en promettant de se soumettre et de poser les armes. Les fils de Lang-Thémour n'en furent pas plus tôt instruits, qu'ils le firent savoir à leur père. [4])

à Timour, et que Clavigo, l'un de ces ambassadeurs, en a donné la relation; Séville, in-fol., 1582; Langlès, Vie de Timour, p. 75, 95, n.

[1]) Il y a certainement ici une faute, qu'il faut corriger en lisant *Esaïa*; ce personnage, qui reparaîtra souvent dans la suite du récit, est peut-être Issa, roi de Mardin, qui vint rendre hommage à Timour; en 1400, quand il partait pour sa dernière expédition contre la Géorgie; De Guignes, Hist. des Huns, t. IV, p. 70. Wakhoucht, p. 87, nomme ce personnage Iésé, sans dire où étaient ses domaines.

[2]) Les mots soulignés indiquent que la tournure [illegible] [illegible], au lieu de [illegible], me paraît laisser du louche.

[3]) C'est le lieu nommé Alindjan, dans une note extraite de Wakhoucht, sup. p. 446; on le nomme en arménien Երնջակ, en persan Alandjak et Alindja; il fut pris pour la première fois par Thémour, en 1387; Tchamitch, t. III, p. 421. On a vu, p. 446, qu'en effet Giorgi avait pris, à son tour, cette place; Timour la réassiégea et ne put s'en rendre maître, en 1401, qu'après de longs efforts. Elle avait été précédemment témoin de la défaite des Tartares par les Géorgiens. Chéref-ed-Din, t. III, p. 193—195, 358.

[4]) Les traits principaux de ce récit se trouvent dans l'ouvrage de Chéref-ed-Din, t. III, p. 358—360. Voici les noms des fils de Timour, d'après le Tableau généalogique qui se trouve en tête du 1er vol. de l'Hist. de l'emp. ottoman: Pir-Mohammed, fils de Djihangir, fils aîné du conquérant; le Soultan-Houseïn de l'annaliste géorgien paraît être Mirza-Mohammed-Soultan, frère de Pir-Mohammed; Amir-Chikh est Cheïkh-Omar, second fils de Timour; Abou-Békir était fils de Miran-Chah, 3e fils du même.

Apprenant la soumission du roi Giorgi, Lang-Thémour, qui était lui-même disposé à vivre en paix avec lui, communiqua ses volontés à ses fils et les rappela; ceux-ci étant revenus, il les envoya avec une armée immense contre Bagdad [1]). Ils se mirent en marche, la prirent, conquirent plusieurs provinces de l'Arabie, où ils firent reconnaître l'autorité de leur père et enlevèrent un butin considérable. Lang-Thémour, qui était alors à Tauriz, partit pour visiter la citadelle prise précédemment par ses fils et nommée Alindja. Traînant à sa suite une foule de soldats, une quantité de bagages et de tentes, il se rendit à Alindja, l'examina, en augmenta les fortifications, et revint camper sur le lac 450
de Gélakoun. A cette nouvelle, le roi Giorgi lui dépêcha son frère [2]), avec de riches présents, et porteur de ce message: «Ce que je t'avais promis précédemment, je le promets de nouveau; je serai soumis à tes volontés et ferai la guerre partout où tu le voudras. Soyons donc désormais en bonne intelligence; il est temps d'abjurer tous les ressentiments, de perdre le souvenir de tout le passé.»

Lang-Thémour, qui partageait cette manière de voir, répondit: «Puisque tu es devenu notre loyal serviteur, je ne songe plus à me venger pour le passé; que tes troupes s'abstiennent désormais de toute atteinte, tort, incursion ou ravage, dans les terres des musulmans, limitrophes de la Géorgie. Agissons avec des sentiments de paix l'un envers l'autre.» Alors il leva ses tentes et vint à Barda, où étant resté une année à arranger ses affaires, il voulut de nouveau marcher contre le Karthli, et revint à Manglis [3]). Or il y avait dans les districts de l'Arménie, au lieu nommé Martin [4]), un thawad, du nom d'Esaïa, qui avait promis à Lang-Thémour de venir se joindre à lui, mais qui n'était pas encore venu, et contre qui le conquérant était mal disposé. Esaïa en eut vent et fut très affligé. En proie à la terreur, il se rendit auprès du fils de Lang-Thémour, qu'il supplia de l'appuyer auprès de son père, et auquel il promit des présents de grand prix. Chah-Roukh, fils du conquérant, s'étant laissé toucher et le thawad étant venu près de lui, en reconnaissance de la haute faveur que ce prince lui témoigna, Esaïa lui offrit beaucoup de présents et des trésors dignes d'un monarque, et Chah-Roukh le conduisit près de son père, pour les réconcilier ensemble. Lang-Thémour n'eut pas plus tôt vu le thawad, qu'il lui dit d'un air de courroux: «Comment as-tu osé me résister et te ré-

[1]) Bagdad fut prise par Timour en 1393, 1399, 1401; cette ville obéissait alors à Ahmed-Djélaïr, prince Ilkhanide, qui avait refusé de se soumettre, et qui, après en avoir été chassé, y rentra deux fois; Hist. de l'emp. ottom. t. II, p. 34; Chéref-ed-Din, t. III, p. 380.

[2]) Il se nommait Costantiné; Chéref-ed-Din, t. III, p. 380.

[3]) Suivant Wakhoucht, p. 86. Pendant que Timour était à Manglis, il envoya, par le défilé de Derbend, une partie de ses troupes dans l'Oseth, d'où le roi Giorgi avait plusieurs fois tiré des auxiliaires, et fit la conquête de ce pays, qui, dit-il, fut depuis lors nommé Tcherkez, et embrassa la religion musulmane, à ce qu'on dit.

[4]) Cette altération du nom de Merdin confirme ce que j'ai dit plus haut, p. 670, n. 1, sur la rectification à faire au nom de Sia, mis là pour Esaïa, et qu'il faut lire Isa.

volter contre moi?» Alors Chah-Roukh lui fit de si vives instances que, par égard pour son fils, il consentit à faire grâce à Esaïa et lui donna un khalath. Ce dernier avait une fille fort belle; Abou-Békir, fils de Lang-Thémour, en ayant eu connaissance, l'aima, la demanda pour épouse et l'obtint: depuis lors, il ne cessa d'être traité avec bienveillance.

L'atabek Iwané, fils d'Aghbougha, vint ensuite auprès de Lang-Thémour avec de
451 riches présents; il fut très bien accueilli et reçut des faveurs considérables [1]). Tous les thawads de l'Arménie, du Samtzkhé et de Cars, s'étant également présentés au conquérant, Giorgi, à cette nouvelle, envoya son frère Costantiné, chargé de riches présents, qui, par ses instantes supplications, disposa très bien Lang-Thémour en faveur du roi. Le conquérant partit du lieu où il était et alla au pays de Kourdistan [2]), dont il se rendit maître. Cependant il forma de nouveau de sinistres projets contre la Géorgie; dans son désir d'amener ce pays et son roi à la religion tartare, il envoya de ce côté Chikh-Ibrahim [3]), prince de Chirwan, afin qu'il s'informât de toutes les redevances et impôts du Karthli [4]). Lui-même, peu de temps après, s'étant mis en marche et étant venu à Cars, le roi Giorgi le sut et lui expédia Esaïa, thawad d'Arménie. Son but, en l'envoyant au conquérant, était de l'empêcher d'entrer dans le Karthli; et comme c'était alors le temps de la moisson, l'époque de la récolte des produits du pays, le roi chargea son messager de ces paroles suppliantes: «Puisque nous avons conclu un accord, et que nous n'avons, depuis lors, fait aucun acte d'insubordination, que d'ailleurs il ne convient pas à d'augustes monarques de manquer à leur parole, prends pitié de ce pays et ne le désole plus. Tout ce que tu nous ordonneras, tout service et marque de soumission que tu exigeras, nous sommes prêt à l'accomplir.» Ayant expédié Esaïa, avec de nombreux présents, avec des offrandes dignes d'un souverain, ce thawad alla présenter les uns et les autres à Lang-Thémour et lui exposer les humbles supplications du roi. Sourd à ses paroles, rejetant les présents et les offrandes, le conquérant, qui était très irrité et impatient de dévaster la Géorgie, fit dire au roi: «Si tu veux que la paix subsiste, que la Géorgie ne soit pas désolée, que tes jours soient respectés, rends-toi près de moi, sur-le-champ, et embrasse ma religion. Alors je t'honorerai et te chérirai, j'épargnerai ton royaume, et sans te demander d'impôts, je te comblerai de faveurs et de présents; la paix se rétablira pour toujours entre toi et moi. Si tu me désobéis, je dévasterai et dépeuplerai entièrement ton royaume. S'il te répugne d'embrasser ma religion,

[1]) Chéref-ed-Din parle en effet d'une campagne au S. d'Akhal-Tzikhé, en 1401, et de la soumission du prince Youani, petit-fils d'Acboca; Vie de Timur-Bec, t. IV, p. 89.

[2]) D'après le M-it: «au pays *du chrétien*, et s'empara du Kourthistan.»

[3]) Cf. p. 660, n. 4; ici mon M-it le nomme Chikh-Barahim, et Wakhoucht, p. 87, Chikh-Baram, mais l'histoire des chirwanchah ne laisse point douter qu'il ne faille lire comme je l'ai fait.

[4]) Cette phrase est à double entente, dans la traduction comme dans le texte.

rends-toi près de moi, soumets-toi à un impôt, tel que tu pourras le payer. Quand nous nous serons entretenus tranquillement et en amis, tu retourneras dans tes états, comblé de mes présents et faveurs. Comme j'ai laissé partir amicalement le fils de l'empereur, tel tu t'en-iras à ton tour.»

Ayant ainsi congédié l'envoyé, Lang-Thémour, au lieu de mettre fin à ses perfidies 452
et à ses sinistres projets, réfléchit de la sorte: «Si les habitants de la Géorgie lèvent et récoltent les productions de la terre nécessaires à leur nourriture, dès-lors je ne pourrai plus leur faire aucun mal, et ils s'enfuiront dans leurs fortes positions [1]).» Il leva donc son camp et se vint poster auprès des frontières. Alors chacun se hâte d'enlever ses récoltes et va se réfugier au sein de montagnes fortement défendues. Le conquérant s'avance sur leurs pas, avec une armée innombrable, entre dans le Kwémo-Karthli [2]), et porte partout le ravage, l'incendie et la ruine. Le roi Giorgi s'étant retiré dans de fortes positions, Lang-Thémour entra dans le Chida-Karthli, où il s'arrêta, ruinant toutes les habitations et détruisant les saintes églises. Il ne put toutefois accomplir le cruel désir dont il était animé, celui de prendre le roi et de faire des captifs, n'ayant rencontré nulle âme vivante. [3])

Après avoir séjourné là quelque temps, il partit avec ses troupes et alla assiéger la citadelle de Birthwis, qui était extrêmement fortifiée, et dans laquelle se trouvaient, avec 30 thawads des plus distingués de la Géorgie, commandés par le thawad Nazal, une foule d'aznaours et de msakhours géorgiens. Cependant les gens de Lang-Thémour, saisis de crainte et de découragement, refusaient d'attaquer une place dont les défenseurs leur

[1]) Chéref-ed-Din, t. IV, p. 88, 95, sqq. raconte presque dans les mêmes termes cette nouvelle expédition, qu'il attribue à une révolte de Gourghin. En ce qui concerne Birthwis, dont il va être parlé, il nomme une autre place, celle de *Cortène*. On verra dans l'Addition à ce règne les détails de cette dernière affaire. Quant à la date, Chéref-ed-Din rapporte ces faits en 806 de l'hégyre, année qui commença le 21 juillet 1403.

[2]) Il me paraît que le Bas-Karthli doit être ici le Somkheth, où Géorgie au S. du Kour.

[3]) Thomas de Medzop, f. 70, r., raconte ces faits, quoique antérieurs, immédiatement après la bataille d'Angora (en 1402). Timour, dit-il, défit le sultan Idroumin (lis. Baïazid-Ildérim), fils de Mourad-Beg, de qui l'armée était quatre fois plus nombreuse que la sienne; en marchant vers ses états, il se porta contre la Géorgie et la mit à feu et à sang. Mais le roi Giorgi et ses frères Costandin et Davith, rassemblèrent une armée, et ordonnèrent à tous les Géorgiens et Arméniens de se renfermer dans les forts. Pour eux, ils se tinrent dans des lieux étroits et dans des *cavernes* (կամձաւ v. sup. p. 499, n. 1). Cependant la mésintelligence s'étant mise entre eux, les deux frères du roi eurent la scélératesse de le quitter et d'aller près de Timour, l'instruire des chemins qu'il devait tenir pour entrer dans les forêts de la Géorgie. Avec ces guides il pénétra dans le pays, massacra les princes de la nation, fit 60,000 prisonniers, pilla et abattit les églises, et fit partout d'affreux ravages. Le roi, avec 100 hommes, se jeta sur l'armée ennemie, l'enfonça et réussit à s'échapper dans une citadelle, d'où il fut témoin des maux de son pays. Le sort des prisonniers fut affreux; plusieurs princes arméniens renoncèrent à la foi, entre autres Bioorthel, fils d'Ivané, fils de Bourthel, de la famille des Orbélians.

avaient fait essuyer plus d'un échec, qu'ils savaient être très forte, munie d'une abondance de vivres, et surtout d'une garnison déterminée, intrépide dans les combats; car les gens de la citadelle leur avaient tué bien du monde et causé beaucoup de mal. Lang-Thémour lui-même, voyant un tel état de défense, fut extrêmement inquiet et consulta ses conseillers. Ceux-ci insistèrent pour le siége. «Jamais, dirent-ils, nous n'avons laissé ni lieu fort ni citadelle sans nous en rendre maîtres, et la prise de cette place vous sera facile.» En conséquence Birthwis ayant été investie par une armée nombreuse, les braves guerriers de la garnison firent une sortie et se précipitèrent au milieu des rangs ennemis. Comme un glaive à double tranchant, qui découpe un cadavre, ils firent tomber sous le fer une foule de Thathars et couvrirent la terre d'une écume sanglante, telle que celle produite par les gouttes de la pluie. Voyant une telle rage, les gens de Lang-Thémour eurent bientôt recours à la fuite et battirent en retraite. Cependant une partie de leur
453 armée était cachée dans un certain lieu; les Géorgiens qui les poursuivaient bouleversèrent l'un sur l'autre ces deux corps d'Ismaélites, qu'ils forcèrent à prendre la fuite, qu'ils taillèrent en pièces et maltraitèrent de toutes les façons, et revinrent victorieux, chargés de butin, dans la citadelle. A cette nouvelle Lang-Thémour, animé d'une furieuse colère, partit avec de nombreuses troupes et cerna tous les environs de la place. Il fit élever tout autour une ceinture de forts, qu'il remplit de soldats, et se posta lui-même devant le front de Birthwis, où il construisit une place d'armes, et envoya partout l'ordre d'attaquer vigoureusement et d'investir de chaque côté les angles des remparts. Pendant ce temps-là la garnison, sans s'inquiéter de rien, combattait de toutes ses forces, et il se passa une semaine sans que la place pût être prise.

Or il y avait un rocher, sur lequel fut découvert un petit sentier. Bégidjan, un soldat égyptien[1], au service de Lang-Thémour, réussit à pénétrer par-là dans le fort, à la faveur des ténèbres. Il avait apporté avec lui une chèvre, qu'il tua et dont il laissa le corps dans l'intérieur des murs, afin de prouver son audace aux habitants de Birthwis: pour lui, il partit[2]). Ceux-ci, à cette vue, redoublèrent de valeur et d'intrépidité. Cependant Lang-Thémour, instruit de la découverte du sentier, ordonna à tous ses soldats de tresser des échelles de coton et renvoya cet Egyptien sur la pente du rocher, en haut duquel il attacha solidement le bout de l'échelle, et la nuit même bon nombre de soldats le suivirent, un à un, sans être découverts par les gens de la place. Arrivés à la porte, ils l'ouvrent adroitement et s'élancent à la charge, tant les Thathars de l'intérieur, que ceux qui étaient dehors. Les Géorgiens, qui s'en aperçoivent alors, combattent vail-

[1]) Mécrite, suivant Chéref-ed-Din; v. l'Addition.

[2]) Wakhoucht, p. 87, dit que le soldat, après avoir attaché son échelle de corde, fit bêler trois fois la chèvre, qu'alors ses camarades montèrent à leur tour, et que ceux de la citadelle, voyant du sang répandu, crurent que c'était celui de leurs camarades. De cette manière on voit clairement que tout se passa le même jour, et l'apport de la chèvre, et l'assaut, suivi de la prise de la place. C'est ainsi que Wakhoucht en use avec son original. Si ce recit gagne en clarté, il perd en authenticité. V. l'Addition.

lamment, comme des gens altérés de carnage, et fendent plus d'une fois les bataillons ennemis. Le bruit des coups, le choc des armes, ressemblaient au fracas du tonnerre; mais malgré l'intrépidité guerrière des Géorgiens, malgré le nombre des ennemis immolés ou blessés par eux, la multitude des gens de Lang-Thémour leur assura la victoire; la citadelle de Birthwis fut prise, plusieurs didébouls et aznaoürs faits captifs et enchaînés, 454
et Nazar, le commandant de la place, lui-même, fut conduit dans cet état au conquérant. Tous eurent la tête coupée; la femme du commandant Nazal [1]) fut donnée au sultan de Chirwan; chacun des guerriers de Lang-Thémour reçut sa part de largesses, et entre autres celui à l'adresse duquel le succès était dû. Quant à ceux qui étaient dans la forteresse, les uns furent tués, d'autres emmenés captifs et le commandement confié par Lang-Thémour à l'un de ses grands, nommé Mahmad [2]), à qui ce prince laissa un bon nombre de soldats, pour tenir garnison à Birthwis, avec ordre de brûler et dévaster les environs, et principalement de renverser les saintes églises: après quoi il partit pour la Syrie. Quant aux prisonniers et au butin, il envoya le tout à Samarqand, en (1402)—90 [3]). Depuis lors, il ne put revenir en Géorgie. Ce départ de Lang-Thémour ne fut-il pas un effet de la puissance du Dieu bienfaisant et miséricordieux, qui tendit la main à ses saintes églises; aux veuves et orphelins de la Géorgie? car ce méchant, ce fléau de Dieu, la ravagea sept fois [4]), et depuis lors la laissa respirer.

Aussitôt qu'il fut parti, le roi Giorgi rentra dans le pays dévasté, et chacun commença l'oeuvre de la réparation. Dans ce temps-là [5]) Lang-Thémour alla dans le Turkes-

[1]) Je ne sais si ce Nazal, ou plutôt Nazar, ne serait pas le Biourthel, fils d'Ivané, fils de Biourthel Orbélian, dont parle Thomas de Medzob, f. 70 v., qui se fit musulman, après la conquête de la Géorgie par Timour, en 1402; ce qui est certain, c'est que son nom arménien n'est pas un nom propre, mais un titre, et parait n'être que la transcription de Birthwel ბირთველი, qui signifie «le maître, l'évêque de Birthwis.» Quant au nom de Nazal, défiguré en Tral, dans l'ouvrage de Chéref-ed-Din, à-propos de l'expédition contre le fort de Cortène, les lettres arabes درل permettent de lire ou Nazar, ou Trar, ou même Zaal, Zal; le premier et les deux derniers noms sont communs en Géorgie.

[2]) Wakhoucht le nomme Ahmad.

[3]) V. p. 670, n. 4.

[4]) On peut calculer ainsi les diverses expéditions de Timour en Géorgie: 1) En 1386, Bagrat V est fait prisonnier et Tiflis pris d'assaut; 2) en 1393 (suivant Wakhoucht en 1394 — 82), reprise de Tiflis, marche des généraux de Timour contre Akhal-Tzikhé, et de ce prince contre le N. de la Géorgie; 3) en 1400 (suivant Wakhoucht, en 1396 — 84), prise des forteresses, campement à Moukhran, expédition contre Djanibek; 4) en 1401, campement à Mencoul, guerre de Phanascert, ambassade de Costantiné; 5) en 1402, prise de la forteresse de Gourdji-Bek; 6) en 1403, prise de Cortène ou Birthwis. Mais plusieurs de ces campagnes furent doubles, Timour agissant sur un autre théâtre que ses émirs.

[5]) Cette expression si vague semblerait indiquer que toutes les conquêtes ici énumérées sont postérieures à la prise de Birthwis. Il n'en est rien. La campagne dans l'Inde eut lieu en 1399, et fut suivie de celle dans le Turkestan, en 1400, conduite par Iskender-Mirza, petit-fils de Timour, tandis que celui-ci était en Géorgie; celle contre Bagdad, en 1401; la victoire sur Baïazid, en 1402; Chiraz s'était déjà soumis en 1387, et l'Aderbidjan tout entier à la même époque; de Hammer, t. II, l. VII.

tan, dont il s'empara, ainsi que de l'Inde, de la Perse, de Chiraz, de l'Aderbidjan, fit prisonnier le sultan résidant à Brousa, nommé Baïazid, de la race d'Osman. Six cents ans après l'apparition de Mahomet, il parut un homme nommé Osman [1]), Sounite de religion. Cet homme se mit à brigander, rassembla et prit pour auxiliaires un grands nombre d'autres brigands, s'enrichit extraordinairement par ses rapines, soumit l'Arabie, l'Anatolie, et fixa sa capitale à Brousa. Ce fut contre cette ville que marcha Lang-Thémour, car elle était occupée par les fils d'Osman, et Baïazid était l'un de ses descendants. Lang-Thémour attaqua ce sultan, le vainquit, le fit prisonnier, le mit dans une cage de fer et l'emmena de la sorte à sa suite, après avoir pris Brousa et ses environs [2]). L'empereur de Grèce se soumit également à lui, lui offrit des présents et lui paya le kharadj. Le conquérant soumit aussi la Russie [3]), après quoi, étant allé dans le Turkestan, il tomba malade et mourut méchamment, comme il avait vécu. [4])

[1]) Suivant Wakhoucht, p. 87, Othman était de la race de Tchingiz, de qui il descendait par Erendji-Noïn, issu lui-même de cet Onkhan qui abattit la puissance du sultan Gaïath-ed-Din; Othman, mort en 1327, eut pour successeur son fils Orkhan, qui mourut en 1368; son fils et successeur Mourad décéda en 1379; à celui-ci succéda Baïazid, qui attaqait Constantinople, lorsqu'il apprit les conquêtes de Timour, et lui ayant livré bataille en 1391, fut vaincu et pris. L'abrégé des commencements de l'histoire ottomane par nos deux annalistes, mérite à-peine d'être réfuté, chacun pouvant recourir à l'ouvrage complet, où les faits sont régulièrement exposés. Je dirai seulement ici que Souleïman-Chah, le fondateur de la dynastie ottomane, mourut en 1231, donc un peu plus de 600 ans après l'apparition de Mahomet. Osman, son petit-fils et le premier sultan turk, mourut en 1325; son fils et successeur Orkhan, laissa, en 1359, le trône à Mourad, qui mourut en 1389, et eut pour successeur son fils Baïazid: ainsi ce dernier était arrière-petit-fils d'Osman. La conquête de Brousa, par Orkhan, avait eu lieu en 1332, et cette ville devint, jusqu'à la prise de C. P., le centre des domaines de la dynastie ottomane.

[2]) La bataille où fut vaincu Baïazid eut lieu dans la plaine de Tchiboukabad, au N. d'Angora, le 20 juillet 1402: de Hammer, t. II, p. 87, 91. Pour les variantes de la date, v. Langlès, Vie de Timour, p. 88, n. 1. Le sultan, ayant voulu s'échapper, fut renfermé «non dans une cage, dit M. de Hammer, mais dans une litière grillée,» ce qui me paraît absolument identique, malgré les témoignages accumulés pour prouver le contraire. Car le mot *cage*, en géorgien ყაფაზა *qaphaza*, appliqué à un homme, ne peut être autre chose que ce qui est décrit par le savant auteur; ibid. p. 97, 100. L'*empereur* Timour n'a rien à perdre en étant chargé d'un nouveau trait de brutalité.

[3]) Timour alla en effet en Russie, après sa seconde campagne contre Toktamich, en 1394, 5, et s'avança jusqu'à Moscou, qu'il pilla; de Hammer, t. II, p. 41. Langlès, Vie de Timour, p. 65 et suiv., soutient, d'après Lévêque, que le prince tartare n'alla pas jusqu'à Moscou, mais qu'il s'arrêta à Iéletz, ville située sur la Sosna, affluent du Don. Plusieurs de ses lieutenants poussèrent cependant leurs courses jusqu'en Hongrie. M. Oustrialof raconte le même fait, en 1395: «Тамерланъ перешелъ Волгу .... и овладѣлъ Елцомъ; Русск. ист. 3е изд. t. I, p. 158. Le 26 août, dejà arrivé aux sources du Don, il commença son mouvement de retraite. Quant à la mort de Timour, elle arriva trois ans après la bataille d'Angora, le 19 janvier 1405, à Samarqand. V. sur les deux expéditions contre Toktamich un Mémoire très détaillé, de M. Charmoy, Mém. de l'Ac. des sc. VIe sér. Sc. mor. et pol t. III, p. 99 — 505.

[4]) Il mourut comme un chien, dit Thomas de Médzob.

Ayant fait le partage de son empire entre ses fils, à l'un il donna l'Inde, à l'autre 455
le Khorasan, au troisième l'Aderbidjan; mais ses fils n'entrèrent plus, dès-lors, en Géorgie, de sorte que la mésintelligence et les guerres qui éclatèrent entre eux [1]) permirent à ce pays de respirer, et chacun se mit à l'oeuvre de la réparation. Le roi Giorgi, qui régnait alors, vint à mourir [2]). Giorgi, roi d'Iméreth, avait été tué par les Mingréliens. La même année, mourut Bagrat-le-Grand, roi d'Iméreth. Son fils Costantiné, qui lui succéda sur le trône, fut tué à Tchalagha [3]), après un règne de sept ans [4]). Lors de l'arrivée de Lang-Thémour, le prince David, fils de Bagrat et frère du roi Giorgi, était élevé dans le Didoeth. Aussitôt donc que le roi Giorgi fut mort, les Karthles et les Cakhes le firent venir du Didoeth, et le firent roi de Cakheth et de Karthli. [5])

---

[1]) Timour avait désigné pour son héritier Pir-Mohammed, fils de Djihanguir, son fils aîné, mais Chah-Rokh et son frère Khalil se disputèrent la souveraineté des pays situés en-deçà et au-delà de l'Oxus, tandis qu'Iskender et Baïkara, fils de Cheikh-Omar, fils de Timour, se firent une guerre acharnée, pour la possession du Farsistan et de l'Aderbidjan; de Hammer, t. II, p. 157.

[2]) Le roi Giorgi VII, fils de Bagrat V, dit-le-Grand, mourut en 1407, suivant Wakhoucht. Cet auteur, p. 87, dit en note, qu'il croit que la bataille contre les Tartares du Somkheth, où périt Giorgi, eut lieu à Nakhidour, lieu où l'on trouve encore quantité d'ossements, que l'historien croit être ceux des Géorgiens tués dans le combat. Le tombeau où ils furent enterrés en masse est couvert de dalles de pierre, encore visibles.

[3]) Dates, en 1401, ჭალაღნს «à Tchalagni.»

[4]) Il est évident que ces renseignements sont très confus et quelques-uns contradictoires avec ce qui a été dit précédemment, surtout en ce qui concerne Bagrat-le-Grand, roi *de Karthli*. Si l'on s'en rapporte au seul auteur qui ait débrouillé cette époque de l'histoire géorgienne, i. e. à Wakhoucht, voici comme les choses se passèrent: Alexandré Ier, roi d'Iméreth et fils de Bagrat-le-Petit, étant mort en 1389, son frère Giorgi Ier lui succéda, et fut tué en 1392, dans une bataille contre les Mingréliens. Comme il ne restait d'autre héritier que Dimitri, neveu du prince défunt, Giorgi VII se rendit maître du pays. Le dadian Mamia, le gouriel et l'éristhaw d'Aphkhazie lui livrèrent le jeune Dimitri, qu'il envoya dans le Karthli et pourvut à son entretien. Delà, à travers le Clardjeth et le Samtzkhé, il revint dans ses états. Cependant Costantiné II, d'Iméreth, frère de Giorgi Ier, après un interrègne de trois ans, réussit à se faire reconnaître pour roi pendant que Giorgi guerroyait contre Timour, et fut tué lui-même dans un combat, à Tchalaghan ou Dchalian, lieu inconnu d'ailleurs, en 1401. A celui-ci succéda Dimitri, fils d'Alexandré Ier, qui n'eut pourtant que le titre d'éristhaw. Maintenant les causes d'erreur sont bien faciles à comprendre, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans de plus longs détails. D'ailleurs le tout sera discuté dans l'Introduction de Wakhoucht à l'Histoire du Karthli, après son démembrement.

[5]) Ici commence, pour le Karthli, une série de règnes que Wakhoucht n'admet pas, et dont je rendrai compte plus bas.

71e roi, David VIII, fils de Bagrat V, dit le Grand, et frère de Giorgi VII; 72e roi, Giorgi VIII, fils de David VIII, Bagratides (règnent 6 ans, 1407—1413).[1])

Dans ce temps-là le catholicos Basili[2]) était pasteur de la Géorgie. Le roi David gouverna sagement et en paix. Quelque temps après, il mourut. Son fils Giorgi, qui monta sur le trône, avait épousé Nathia, fille de Koutzna, chef des chambellans, qui lui donna trois fils: Alexandré, Bagrat et Giorgi; Elioz devint catholicos, puis Mikael; ce dernier, étant mort, fut remplacé par David. Le roi Giorgi gouverna sagement et en paix; peu de temps après, il mourut et eut pour successeur son fils Alexandré, en 1413—101.[3])

[1]) Cette rubrique manque entièrement dans le manuscrit.

[2]) Le nom de ce catholicos ne se trouve pas dans la liste de Wakhoucht; on y voit, au contraire, après Elioz, nommé ci-dessus, p. 431, Mikel succéder à Elioz, en 1396; Dawith, à Mikel, vers 1406, encore sous le règne de Giorgi VII, puis Elioz, qui sera nommé sous le règne suivant.

[3]) Wakhoucht expose ainsi les faits qui suivirent la mort de Giorgi VII: suivant lui, Costantiné, qui serait le IIe du nom, succéda à Giorgi son frère, qu'il fit enterrer à Mtzkhétha. Comme il continuait de traquer les musulmans habitant en Géorgie, ceux-ci se plaignirent au béglerbeg d'Anatolie, qui en écrivit au sultan Mousa. En effet, continue-t-il, après la mort de Baïazid, son fils Souleïman ou Calépin devint sultan en 1403, et s'empara de Philippopolis. Etant mort en 1410, il eut pour successeur son fils (lis. son frère) Mousa, qui se rendit maître de Thessalonique et ordonna à son béglerbeg de soumettre l'Ibérie. Costantiné fit bonne résistance, mais sa valeur l'ayant emporté au milieu des ennemis, il y fut tué en 1414. Les Turks entrèrent dans le Clardjeth, qu'ils dévastèrent, sans y rester longtemps, à cause des pertes considérables que les Géorgiens leur avaient fait éprouver précédemment. Costantiné eut pour successeur son neveu Alexandré, fils de Giorgi VII.

En ce qui concerne l'histoire ottomane, il est vrai qu'après la bataille d'Angorah, Souleïman, fils aîné de Baïazid, jouit un instant du pouvoir suprême, dans les provinces européennes soumises aux Turks, mais il n'est pas compté parmi les sultans en titre, parce qu'il ne fut pas couronné. A cette époque, qui est regardée par les historiens turks comme un interrègne, Souleïman régna à Andrinople; ses frères, Isa à Broussa, et Mohammed à Amasia. Isa fut bientôt dépossédé par Mohammed, après avoir perdu dans une bataille le général Timourtach, qui soutenait sa cause. Souleïman étant alors venu en Asie, pour s'opposer aux progrès de Mohammed, Mousa se déclara souverain des provinces européennes, dont il fut bientôt expulsé: Souleïman fut tué en 1410, Mousa périt à son tour dans une bataille contre Mohammed, en 1413, et ce dernier, notre Mahomet Ier, se trouva seul maître de l'empire; de Hammer, t. II, p. 121—155. Quant au nom de Calépin, donné à Souleïman par Wakhoucht, c'est une fausse transcription de Tchélébi, nom dont la lettre initiale se prononce plutôt comme *kié* que comme *tché*, dans toutes les langues asiatiques, et même en Géorgien. Cela seul indique l'origine byzantine des renseignements de Wakhoucht: Mahomet premier porte aussi chez les Byzantins le titre de tchélébi, signifiant un lettré, ibid. p. 125. — La ville de Thessalonique fut prise et pillée par les soldats de Mourad Ier, le 1er mars 1430; ib. p. 269. Quant à l'invasion faite en Ibérie par un béglerbeg turk, je n'en ai retrouvé la trace nulle part que dans le passage de Wakhoucht cité plus haut, et dans la Краткая ист. о Груэин. du tsar. David, Pétersb. 1805, p. 83, où il est dit que ce Mousa était un prince syrien, venu avec des troupes pour soumettre la Géorgie, Klaproth a répété cette assertion, sans la contrôler; le fait est possible, mais sans preuves.

73e roi, Alexandré, fils de Giorgi (VII), Bagratide (règne 28 ans, 1413—1442).[1]

David, dans ce temps-là catholicos, étant mort, fut remplacé par Elioz; celui-ci, après sa mort, par Théodoré, et ce dernier par Chio [2]). Pour le roi, il l'emportait sur tous ceux de la Géorgie : c'était un homme bon, instruit, plein de qualités religieuses et mondaines. Il désirait, du fond du coeur, relever les saintes églises et les remettre, ainsi que toute la Géorgie, sur leur ancien pied. Car ce pays, par suite des incursions du farouche Timour, était horriblement dévasté; la métropole de Mtzkhétha, la grande et sainte église catholique, toutes les autres églises et sanctuaires, ainsi que les forteresses, avaient toutes été renversées, ruinées de fond en comble; tous les chrétiens, hommes et femmes, étaient dans les fers : c'est sur le Karthli, ainsi ravagé, qu'Alexandre avait à régner. Jusqu'à son avénement notre pays s'était vu incessament en proie à l'esclavage, aux incursions, à la désolation. Tant de captifs enlevés, tant d'horreurs, avaient miné la puissance du Karthli; d'aucun côté, jusqu'à l'époque où parut le grand roi Alexandré, il ne surgissait de consolateur [3]). Il commença à faire aux infidèles une guerre acharnée, et, par la grâce de Dieu, les expulsa des limites de la Géorgie, après beaucoup de combats. En l'an 1414—102, le roi et l'atabek Iwané se battirent à Cokhta, et les Turks envahirent Akhal-Tzikhé. [4])

[1]) Le goudjar des Barathians prouve que le roi Alexandré était fils de Giorgi; N. de Wo., p. 88. Ce prince fit enterrer à Wardzia le roi Costantiné, qui, suivant le système du même auteur, avait succédé à Giorgi VII; v. la n. précédente. Le dadian Mamia II, ayant alors voulu soumettre les Aphkhaz, fut tué par eux, en 1414. Alexandré alla en Mingrélie et conféra le dadianat à Liparit Ier, fils du défunt: il reprit donc son ascendant sur les Aphkhaz et se fit sacrer roi d'Iméreth, à Kouthathis, ne laissant que le titre d'éristhaw à Dimitri, fils d'Alexandré Ier. Pour lui, il épousa Thamar, soeur de Dimitri, à qui il avait été promis du vivant de son oncle le roi Costantiné, de Karthli, et la paix se rétablit de ce côté; Wo. p. 88.

[2]) On trouve, en effet, ce nom et le précédent dans la liste de Wakhoucht, après celui de Dawith. Comme je n'ai pu encore critiquer entièrement la série des catholicos, je renvoie le lecteur au Bulletin Hist.-Phil. t. V, p. 239 suiv., 263. J'espère à-peine avoir assez de matériaux pour mieux faire.

[3]) Toute cette tirade, plusieurs faits précédents et un plus grand nombre par la suite, sont en propres termes répétés dans la Chronique géorgienne, que j'ai imprimée en 1830, à Paris, aux frais de la Société asiatique, texte et traduction; et une nouvelle traduction dans la VIe série des Mém. de l'Ac. des sc. t. V, p. 220 suiv. J'ignore quel est l'original; toutefois j'ai retrouvé, presque mot pour mot, le passage ici traduit, depuis «car ce pays,» dans la charte N° 237 d'un volume de documents de Mtzkhétha, au Comptoir synodal de Tiflis. V. Bullet. Hist.-Phil. t. V, p. 243. Cela me porte à croire que ma Chron. gé. n'est qu'une compilation d'extraits, faite par un amateur.

[4]) L'atabek avait prétexté la présence des Turks pour ne pas prendre part à la guerre du roi contre Charwachidzé, éristhaw d'Aphkhazeth, dont il a été parlé, sup. n. 1; la rencontre entre lui et le roi eut lieu à l'entrée de Cokhta. L'atabek fut vaincu et amené au roi, en 1415—103, et bientôt rendu à la liberté; Wo. p. 89.

456 Le roi avait été élevé avec beaucoup de soin par sa grand-mère [1], portant le nom de Rousa, épouse du premier chambellan Koutzna, qui se donna bien des peines et des soucis pour reconstruire la sainte église de Swéti-Tzkhowéli. Elle fit d'abord préparer et dresser les colonnes du temple, mais elle sortit de ce monde sans avoir pu en achever la construction. Comme le roi Alexandré était dans les mêmes sentiments, il poursuivit son projet et s'occupa, à l'âge de 24 ans, de la restauration de Swéti-Tzkhowéli, qu'il répara, agrandit et acheva, qu'il embellit et décora entièrement. Y ayant installé le patriarche Mikael [2]), il y réunit une foule de saints et honorables prêtres et moines, chantres et religieuses; il augmenta considérablement en nombre, ou plutôt en importance, les revenus, les agapes, fondées anciennement dans cette église, et autres choses utiles au culte, ainsi que les terres qui lui appartenaient [3]). Quant aux propriétés inaliénables, qui lui avaient été assignées dans le Karthli et dans le Cakheth, par les anciens souverains, ses père et aïeux, par leurs mères et fils, qui lui avaient été consacrées, avec désignation de limites, il les confirma et en renouvela l'offrande. Là où les champs étaient dévastés, il fit des réparations, ainsi que dans les ermitages, monastères et églises de la Géorgie; il leur assigna et offrit aussi des villages, des champs, des aznaours, des paysans; il fit également bâtir, pour sa sépulture, la petite chapelle de l'Archange, à Mtzkhétha.

En l'an 1431 — 119, le roi Alexandré prit Loré [4]), et songea de nouveau à reconstruire toutes les forteresses et églises de la Géorgie, qu'il sut agrandir, en les restaurant.

[1]) Elle était mère de Nathia, femme du roi Giorgi VII; v. Bullet. Hist.-Phil. t. VI, p. 90 une charte de Koutzna, mari de Rousa et père de la reine Nathia.

[2]) C'est une contradiction avec ce qui vient d'être dit. Cf. Bullet. Hist.-Phil. t. V, p. 244, 263.

[3]) Je possède la copie, qui m'a été donnée en 1842, par S. E. M. Boudkof, membre de la Section russe de l'Académie, d'une charte renouvelant les donations faites à l'église de Mtzkhétha. Dans l'intitulé, on lit le nom d'Alexandré premier, roi et souverain de toute la Géorgie, roi de Karthli, d'Iméreth, maître des mthawrats de Samtzkhé-Saathabago, d'Odich, de Gouria, de Souaneth, de Chaki-Chirwan, etc. . . . . La charte est adressée au catholicos-patriarche Domenti, et datée du 1er décembre 86 — (1398), indiction du règne d'Alexandré. Cette pièce, fort longue et fort curieuse du reste, pour la géographie, à cause des noms de localités qui y sont énumérées comme appartement à Swéti-Tskhowéli, doit certainement être fausse. Car 1° En 1398, c'était Giorgi VII, fils de Bagrat-le-Grand, qui occupait le trône; 2° Aucun catholicos connu, du nom de Domenti, ne siégeait à cette époque. Maintenant je crois être en état de prouver 1° que cette charte doit être datée 186—1498; 2° qu'elle doit avoir été donnée par Alexandré Ier, de Cakheth; 3° que si on y trouve le nom du catholicos Domenti Ier, qui siégea en effet vers le milieu du XVIe siècle, c'est seulement parce qu'elle fut recopiée au temps de ce catholicos.

[4]) Pendant qu'Alexandré était en Iméreth, en 1430 — 118, dit Wakhoucht, p. 89, les musulmans prirent Loré par surprise et poussèrent leurs ravages jusqu'au Samtzkhé. L'année suivante, le roi marcha contre Anberd; en 1432, il assiégea et reprit Loré. Or pendant ce temps l'anarchie de la Perse était terminée, par l'entrée de Chah-Rokh dans l'Aderbidjan. Ce prince étant venu dans le Somkheth, Alexandré, par le conseil de ses grands, lui dépêcha, en 1437, son fils Dimitri, avec de riches présents, pour traiter de la paix. Chah-Rokh consentit à ses propositions et quitta le pays. Ceux de Gandja et du Chirwan, vassaux de la Géorgie, ne voulant plus lui obéir, par suite de ce traité, qui les soumettait à la

Comme dans ce temps-là sa maison même n'avait pas de revenus, il établit sur chaque famille un impôt de quarante blancs. [1])

En 1440 — 128, il inspecta toutes les forteresses, églises et couvents de la Géorgie, les répara et les embellit encore, et leva l'impôt précédemment établi; en un mot, il fit goûter à tous les chrétiens le repos et le calme le plus profond. Il faisait venir des Thathars et *peuplait* [2]) de la sorte la Géorgie.

En 1442 — 130, il fit reconnaître pour roi du Karthli et de l'Imereth [3]) son fils aîné Wakhtang, et lui donna pour épouse la reine Sidi-Khathoun [4]), fille du Phanascertel, et soeur de Thaqa-Phanascertel. Pour lui, ayant endossé le froc monastique et pris le nom d'Athanasé, il se fit construire des cellules et de grands appartements, en pierres cimentées, auprès de la chapelle du S.-Archange, bâtie par lui à Mtzkhétha; il y demeura jusqu'à sa mort [5]), dans la pratique de l'espérance et des austérités. 457

Perse, Alexandré marcha contre eux, en 1437 — 125, et les obligea, ainsi que ceux de Derbend, à continuer de lui payer tribut. Ce prince passait l'hiver en Imereth, l'été dans le Samtzkhé, dans le Clardjeth et dans le Thrialeth; l'automne et le printemps dans le Karthli, le Somkheth et le Cakheth.

[1]) Ces quarante blancs, ႵႠႰ, équivalant à environ 32 kop. de cuivre, d'après les valeurs du XVIIIe s. représentaient, en Géorgie, au commencement du XVe siècle, une somme au moins deux fois plus forte. Wakhoucht, p.89, au lieu de cet impôt établi par le roi, à son profit, dit que «les éristhaws de Mingrélie, de Gouria, d'Aphkhazie et des Souanes, furent si satisfaits de voir le roi s'occuper à relever les ruines du pays, qu'en outre des impôts royaux, ils taxèrent chaque feu à trois cirmanéouls par an; ce qui fait six chaours d'aujourd'hui, 1 r. 20 k. ass.» Or le cirmanéoul, était une monnaie ainsi nommée de l'empereur Kyr Manuel Comnène, règnant en 1143—1180, et chaque chaour valait 25 blancs; ce serait donc 150 blancs. D'où il résulte que Wakhoucht et notre Annaliste ont eu en vue deux impôts différents, et n'ont pas puisé leurs notices à la même source; v. Dissertation sur les monnaies géorgiennes, Nouv. Journ. as. août 1835, Table. Suivant le catholicos Antoni, à la fin du XIIe Discours sur l'histoire géorgienne, l'impôt établi par Alexandré était d'un demi-martchil, ou 150 blancs, un peu plus de 1 fr. 20 c.

[2]) Ce verbe manque au texte.

[3]) Il semble que ce mot soit superflu, d'après ce que l'on va voir plus bas.

[4]) Elle mourut en 1444, et fut enterrée à Bana; Wo. p. 90.

[5]) Il mourut, dit-on, en 1442 et fut enterré à Mtzkhétha; Wakhoucht ne dit point qu'il se soit fait moine, ni qu'il ait exécuté le partage de ses états, comme il est raconté ici et au commencement du règne suivant. Comme ce soi-disant partage est un fait inextricable, je ne répèterai pas ce que j'ai dit à ce sujet dans le Bull. H.-Phil., t. II, n 84, d'un Examen crit. des Ann. gé., et t. V, p. 250. Wakhoucht ajoute ici en note, p. 89, qu'au concile de Florence, en 1433 (donc en la 19e année d'Alexandre), se trouvaient le métropolite géorgien Sophron et un évêque du même pays. Or il y a ici une erreur chronologique, puisque le concile de Florence eut lieu en 1438. Mais quant aux Géorgiens qui y assistèrent, Horace Justiniani (Acta conc. Florent. Romae, 1638, p. 72, 73), parle d'un métropolite ibérien, apocrisiaire du roi d'Ibérie, et d'un envoyé du même monarque, remarquable pas la singularité de son vêtement, portant un béret rond, orné de beaucoup de pierres précieuses et d'une étoffe d'or. Toutefois ces deux personnages ne sont pas mentionnés parmi les signataire de l'acte d'union, ibid. p. 318, tandis que les Arméniens y adhérèrent

74e roi, Wakhtang IV, fils d'Alexandré, Bagratide (règne 3 ans, ou cinq ans 1442—1445, 47). [1]

Lorsque le roi Alexandré installa son fils Wakhtang dans le Karthli, il plaça en même temps sur le trône d'Iméreth Dimitri, son second fils, et en 1445—133, Giorgi, frère cadet de ce dernier, dans le Cakheth [2]), en lui donnant pour épouse Nestan-Daredjan, fille du roi d'Iméreth. En s'emparant alors de l'Iméreth, Alexandré en chassa le roi Bagrat, fils de Costantiné. [3])

Cependant, après la mort du conquérant Lang-Thémour, les fils du sultan Baïazid reprirent l'Arabie et l'Anatolie, rentrèrent en possession de Brousa, leur capitale, et de tous leurs domaines. Devenus plus puissants que jamais, ils recommencèrent à faire la guerre aux chrétiens, et s'enhardissant peu-à-peu par les victoires qu'ils avaient remportées en Grèce, résolurent, en conséquence, de diriger leurs coups contre la grande capitale, la royale métropole de Constantinople; des deux côtés, la guerre devint incessante,

aussitôt après leur arrivée, ibid. p. 348 suiv. Tchamitch, t. III, p. 473—484, donne avec beaucoup de détails l'histoire de la coopération du clergé arménien aux actes dudit concile.

[1]) Wakhoucht place également ce prince après son père, et le fait régner trois ans, ou cinq ans, d'après la date de 1447, assignée plus bas à sa mort, dans le texte. Cf Bull. Hist.-Phil. t. V, p. 250 sq.

[2]) Si Alexandre mourut, comme le dit Wakhoucht en 1442, il y a ici une nouvelle contradiction. Pour en finir avec cette singulière tradition d'un partage fait par le roi Alexandré, je rappelle d'abord que Wakhoucht n'en parle nulle part, que pour la réfuter, tant dans l'Introduction à l'histoire du Karthli, après le démembrement, que dans l'histoire du Cakheth, pièces auxquelles je renvoie. Parmi les auteurs géorgiens, le patriarche Antoni, à la fin de son XIIe Discours sur l'histoire, s'exprime ainsi: «Quand le roi Alexandré-le-Grand eut atteint sa 42e année, il appela ses fils, dont l'aîné, David, était moine; à Wakhtang, son second fils, il donna l'Aphkhazeth, le Djiketh, l'Odich, le Gouria, et tout le royaume d'Iméreth, dont il le fit roi; à Dimitri, le Karthli, le Djawakheth, l'Oseth, la Qabarda, le Kisteth, avec le titre de roi; au cadet, Giorgi, le Cakheth, le Héreth, où se trouvent les petits pays de Dchar et de Cac; le Chaki, possédé actuellement par Adji-Tchalabi; le Chirwan, dont la ville capitale est Chamakhia, et il ne lui conféra pas le titre de roi, mais celui de mthawar . . . . Son fils aîné David, qui était moine, il le nomma catholicos de Mtzkhétha et de toute la Géorgie.» Le tsarévitch David, dans sa Кратк. ист. о Грузіи, p. 86, ajoute à la portion de Wakhtang l'Alanie; à celle de Dimitri, la Tcherkessie et le royaume de l'Atabek; à celle enfin de Giorgi, le Chirwan, jusqu'à Derbend. Les auteurs de l'Истор. изобр. Грузіи, Pét. 1802, p. 19, se contentent de dire qu'Alexandre fit de ses états trois royaumes, pour ses trois fils, en 1414; et dans les Tables généalogiques placées à la fin du livre, font commencer, en 1424, la Table de l'Iméreth par le roi Wakhtang; celle du Karthli, par le roi Dimitri; celle du Cakheth, par le roi Giorgi. Voilà tou, ce que je connais, à cet égard, d'autorités originales ou ayant une certaine valeur; mais je ne crois pas utile de me lancer dans l'exposition et la critique des faits postérieurs, racontés par ces auteurs. C'est bien assez d'avoir à débrouiller les Annales, la base de tout. Cf. Bull. Hist.-Phil. *loc. cit.*

[3]) Il a été dit plus haut, p. 678, n. 3, que Costantiné n'avait pas laissé de fils, et que Dimitri, qui lui succéda, était son neveu. Ce Dimitri fut éristhaw d'Iméreth jusqu'en 1455: ainsi il n'y avait pas là de roi Bagrat.

acharnée. Les Osmanlis, vainqueurs sous la conduite du sultan Mohammed, firent plier les Grecs et resserrèrent l'empereur, par l'impétuosité de leurs attaques, au point qu'ils bloquèrent Constantinople, sa résidence, la forcèrent et la prirent, en 1444—132[1]). L'empereur actuel se nommait Constantin Paléologue, et le patriarche était mort. Les Osmanlis penétrèrent de force dans la Grèce et la conquirent toute entière. Le jour où ils prirent Constantinople, le soleil s'obscurcit, ainsi qu'il est raconté tout au long dans l'histoire grecque[2]), et la guerre ne cessa de déchaîner ses fureurs. La mésintelligence et la guerre régnèrent aussi parmi les fils de Lang-Thémour, qui étaient extrêmement acharné les uns contre les autres. Dans ce temps-là les habitants de la Géorgie reconquirent leur indépendance et goûtèrent les douceurs de la paix.

La même année (1444), Djan-Chah-Qaen attaqua Akhal-Tzikhé[3]), et Iwané-Atabek mourut.

En 1445 — 133, le roi Alexandré plaça dans le Cakheth Giorgi, frère cadet de Dimitri[4]), et lui donna les pays montueux du N., et en descendant l'Aragwi, ceux jusqu'à la petite colline de Lilo, toutes les eaux qui sortent de cette colline et vont se réunir à celles de Martqoph, en descendant jusqu'à Amarthoula; puis, à partir d'Amarthoula, jusqu'à la jonction du Mtcouar[5]); ensuite la contrée au-delà de ce fleuve et de

[1]) Wakhoucht ne commet pas cette erreur, et place la prise de C. P. en 1453—141, comme elle eut lieu réellement, le 29 mai, sous le règne de Giorgi IXe, ou plutôt VIIIe du nom, comme on le verra en son lieu. L'empereur Constantin Dragosès était en effet frère de Jean-Paléologue, IIe du nom, et lui avait succédé en 1449. Quant au patriarche, Grégoire Mamma ou Melissène, il avait quitté la ville en août 1452, et il mourut en 1459 à Rome: de sorte que le siége était vacant lors de la conquête par Mahomet II.

[2]) Je trouve en effet cette indication, comme un ouï dire, dans l'Extrait de l'ouvrage géorgien Khronographi, par le roi Artchil, extrait imprimé dans le t. XXI de l'Hist. du Bas-Emp. nouv. éd. p. 318. Je ne sais si d'autres auteurs ont émis la même assertion. La Chronologie des éclipses en indique une de soleil, le 27 avril 1454.

[3]) Suivant Wakhoucht, p. 90, Chah-Rokh serait mort en 1440. Après sa mort Djahan-Chah (prince de la tribu du Mouton-Noir), régna en Perse, et entra à l'improviste dans le Samtzkhé, en 1444. Le roi Wakhtang lui livra une bataille, qui dura tout le jour, et dont le résultat fut incertain, mais la nuit suivante Djan-Chah décampa furtivement. Sur cela je remarque: 1° que, d'après des témoignages originaux, Chah-Rokh mourut, ou à la fin de l'an 1446, ou le 20 mars 1447; Biogr. univ. aux mots Chah-Rokh,Ouloug-Beg; de Hammer, Tabl. généal. du 1er v. de l'Hist. ottom. 2° C'est par erreur que dans les Dates de Wakhoucht, j'ai imprimé «Djan-Chah, fils de Chah-Rokh;» cette addition fautive n'appartient pas à l'auteur géorgien.

Thomas de Medzob, dont on verra un long extrait dans l'Addition, dit en effet, que Djan-Chah prit Samchwildé et Tiflis en 1440, mais ne parle pas d'une expédition dans le Samtzkhé. Or la date de cette expédition, si elle doit être fixée, comme le fait Wakhoucht, quatre ans après la mort de Chah-Rokh, devrait avoir eu lieu en 1451, par conséquent sous un autre roi que Wakhtang IV, ou bien dans l'année indiqué, mais non après la mort de Chah-Rokh. Faute de renseignements, je laisse la question en l'état.

[4]) Cf. p. 682.

[5]) On peut suivre cette curieuse description des limites du Cakheth sur la carte N. 4, jointe à la

Chaki, jusqu'à la limite du Chirwan. Ayant survécu peu de temps, le roi Alexandré mourut plein de jours[1]). Dans ce temps-là siégeait le catholicos Chio.

Aussitôt que le roi Alexandré eut fermé les yeux, le roi Bagrat, fils de Costantiné[2]),
458 roi d'Iméreth, arriva, chassa Wakhtang, fils d'Alexandré, et s'empara de l'Iméreth.

En 1447—135, Aghbougha et Qouarqouaré en vinrent aux mains[3]). La même année mourut le roi Wakhtang.[4])

75e roi, Dimitri III, fils d'Alexandré et frère de Wakhtang IV, Bagratide (régne 6 ou 7 ans, jusqu'en 1452, 3).

Comme le roi Wakhtang n'avait pas de fils, son frère cadet Dimitri lui succéda sur le trône et épousa la reine Goulanchar[5]). Il régna en faisant le bien et maintenant la paix. Le catholicos Chio étant mort, David, fils du roi Alexandré, lui succéda.[6])

Le roi Dimitri mourut en 1453—141[7]), laissant un fils, nommé Costantiné. Après

Descr. Géogr. de la Géorgie par Wakhoucht; bien que plusieurs noms y manquent, la frontière est exactement indiquée.

[1]) Il est bien possible, en effet, que ce prince ait survécu au moins trois ans à son abdication; âgé de 24 ans en 101—1413, comme il le dit dans deux de ses chartes, il avait 56 ans en 1445.

[2]) V. Table généalogique d'Iméreth.

[3]) L'atabek Iwané étant mort en 1444, et le roi Wakhtang lui ayant donné pour successeur son fils Aghbougha, Qouarqouaré, frère du défunt, fut mécontent de ces dispositions: delà la bataille ici mentionnée. Aghbougha est le rédacteur d'une collection de lois, formant la VIe partie du Code géorgien, manuscrit de la Bibl. Roy. de Paris; elle contient 178 articles, fort difficiles à comprendre, et fut promulguée par ordre du roi Giorgi, successeur de Wakhtang IV. Ce prince, pour venger Aghbougha, vint en personne dans le Samtzkhé et s'empara de Qouarqouaré, qu'il retint à sa cour, où il ne cessa d'intriguer contre son neveu et contre le roi; v. Hist. du Samtzkhé, par Wakhoucht, p. 90.

[4]) Il fut enterré à Bana, près de son épouse, et ne laissait pas de fils; Wo. p. 90.

[5]) Je crois que ce doit être la même que Goulkhan, dont la mort est racontée en 1471—159, dans la Chronique gé. p. 3; Mém. de l'Ac. des Sc. VIe sér. sc. mor. et pol. t. V, p. 184; Bull. Hist.-Phil. t. VI, p. 86, 120.

[6]) Cf. p. 682, n. 2.

[7]) Il fut tué à la chasse, par son cheval, suivant Wakhoucht, en 1452—140. Comme cet auteur a placé la mort de Wakhtang IV en 1445, Dimitri peut avoir régné sept ans, dans le système des Annales; mais Wakhoucht donne pour successeur à Wakhtang, Giorgi, son frère, au lieu de Dimitri.

Autre fait. En 1451—139, cinquante galères, envoyées par Mourad II, fils de Mahomet Ier, ayant fait une descente sur la côte d'Aphkhazie, ravagèrent la ville de Tzkhom et toute la rive septentrionale de la Mer-Noire; Wo. p. 90. Le roi Giorgi parut ensuite, mais inutilement, pour secourir ces contrées, et revint à Gégout. Pour expliquer cette brusque apparition des Turks en Aphkhazie, il faut se rappeler que déjà les sultans avaient plusieurs fois envahi le Djanik ou pays des Laz. Mahomet Ier, en 1414, s'en était emparé; Mourad II, en 1425, en avait chassé une tribu de Turks Seldjoukides; enfin, sous le même

cela la guerre s'éleva entre Giorgi, seigneur du Cakheth, et Bagrat, pour le trône du Karthli. En effet, Bagrat était frère du roi Alexandré, et Giorgi, fils de ce dernier, de qui nous avons parlé plus haut, était maître du Cakheth. Ayant vaincu Bagrat, Giorgi resta roi de Karthli; après un court intervalle de temps, Giorgi fut chassé, et Bagrat, fils de Giorgi et frère d'Alexandré, devint roi. Depuis lors, les Cakhes donnent le nom de roi à leur seigneur. Aussitôt que le roi Bagrat se fut emparé du Karthli, il en soumit les habitants et ceux de la Meskhie, rassembla une armée et pénétra dans le Cakheth. Ayant chassé son neveu Giorgi, il soumit les Cakhes et s'empara de la contrée.

Supplément.

Pour compléter et rendre intelligible ce qui précède, il faut se hâter de présenter les faits d'après le système de Wakhoucht, p. 90, 91.

Giorgi fut sacré par les catholicos et évêques réunis[1]). Après la mort de son frère Dimitri, ceux du Chirwan s'étant révoltés, le roi vint à Qabala, et réduisit de nouveau cette contrée à l'obéissance et au rôle de tributaire à l'égard de la Géorgie[2]). Sous son règne, en 1453, eut lieu la prise de C. P. par les Turks. En effet, dit notre auteur, Calépin étant mort en 1410, son fils (lis. son frère) Mousa lui succéda; à celui-ci, tué en 1413 par son frère Mahmad, succéda ce même Mahmad, qui périt en 1422; puis Mourad, qui mourut en 1451, puis Mahmat ou Mahomet II, fils de Mourad, qui prit C. P. dans la seconde année de son règne.[3])

Sous le même Giorgi, Démétré, éristhaw d'Imereth, étant mort, le roi le remplaça par son fils Bagrat[4]). Le catholicos Chio eut aussi pour successeur David.[5])

En 1462—150, par les intrigues de l'atabek Qouarqouaré, Bagrat, éristhaw d'Iméreth,

prince, son général Yourkedj-Pacha avait fait sortir de la principale forteresse Houseïn-Beg, chef de la même tribu: ainsi les Ottomans avaient déjà tourné leurs regards vers la conquête des rivages de la Mer-Noire; de Hammer, t. II, p. 168, 259, 262.

1) [illegible]

2) Wakhoucht voici ici une preuve que l'unité de la Géorgie subsistait encore, et que le pays n'était pas encore divisé en trois royaumes, comme l'a dit l'Annaliste, p. 457; car, dit-il, pour aller à Qabala, il faut traverser le Cakheth.» Je ne sens pas la force de cette preuve; mais ici notre auteur se réfère à une charte des Barathians, que je n'ai pas vue, et dont il est parlé plus clairement dans les Dates, sous l'année 1432.

3) Cf. p. 680, n. 3.

4) En 1455, Hist. d'Imér.

5) Cf. sup. p. 679, n. 2.

se fit sacrer roi et récompensa ceux qui l'avaient aidé dans son entreprise, en déclarant indépendants le dadian, le gouriel, les éristhaws des Aphkhaz et des Souanes. Le roi Giorgi, pour étouffer cette révolte, ayant marché contre l'Iméreth, ni l'atabek ni les nouveaux princes ne prirent parti dans cette querelle, ce qui n'empêcha pas Bagrat d'être vainqueur, et de prendre Kouthathis, où il fut sacré. Giorgi, après s'être retiré dans le Karthli, passa dans le Samtzkhé, où il n'éprouva aucune résistance, les principaux du pays étant de son parti et l'atabek s'étant retiré dans l'Iméreth. Comme le roi était dans le Samtzkhé, il apprit qu'Asan-Bek [1]), qui avait succédé à Djan-Chah, avait envoyé dans le Karthli ses généraux Thawrij-Gilak et Thimour, qui le dévastaient. Il accourut, leur livra bataille et fut vaincu, en 1463—151, après quoi toute la Géorgie fut mise au pillage par les Tartares, et le Chirwan, le Ran, le Mowacan, cessèrent de payer tribut au roi. Celui-ci ne fut pas moins malheureux dans ses tentatives contre l'atabek, que soutenait Bagrat, roi d'Iméreth. Pour obtenir le secours du gouriel Cakhaber, contre les éristhaws du Samtzkhé et du Clardjeth, l'atabek lui avait cédé quelques districts du Dchaneth et de l'Adchara, et il avait réussi à soumettre les mthawars du Samtzkhé, jusqu'alors fidèles au roi Giorgi. C'était en 1465—153. Le roi Giorgi fit un nouvel effort contre son vassal, du Samtzkhé. Les seigneurs révoltés ayant alors formé un complot contre sa vie, Iotham Zedginizé le lui dénonça, et comme Giorgi refusait d'y croire, il se coucha, avec la permission du roi, dans son lit, où il succomba en effet sous les coups de la trahison, victime de sa loyauté. En récompense du courage de leur père, Giorgi, aussitôt qu'il rentra dans le Karthli, donna aux fils de Iotham plusieurs forteresses et domaines, le titre de généralissime de Karthli et de moouraw de Gori. Il leur assigna, en outre, pour sépulture, l'église de Samthawis, et leur conféra encore le titre d'amilakhor, ou connétable, ainsi que cela se voit dans les chartes de leur famille [2]). Les auteurs de l'attentat contre

[1]) I. E. Ouzoun-Hasan; ce prince n'avait pas encore vaincu son rival Djan-Chah qui ne mourut qu'en 1467, mais déjà sans doute il avait eu d'assez grands avantages, puisqu'il l'avait expulsé d'une partie de ses possessions. Quant aux deux généraux ici nommés, je ne les ai trouvés mentionnés dans aucune histoire de ce temps, non plus qu'aucune invasion d'Ouzoun en Géorgie. Les auteurs musulmans traduits en français ne contiennent rien de semblable. La Chronique géorgienne dit, au contraire, qu'en 1462, avant l'expédition de Gilak et de Timour, Ouzoun-Hasan vint dans le Samtzkhé, pour soutenir l'atabek contre le roi de Géorgie, et que ce dernier fut vaincu dans une bataille livrée à Tchikhor.

Sous le règne de Louarsab Ier, il sera souvent question d'un certain Dawrich-Mahmad, prince de Chirwan: je soupçonne que Thawrij est une altération du mot Dawrich, ou plutôt Darwich; car c'est ainsi que les Géorgiens altèrent ce mot, bien connu d'ailleurs, dans le titre du roman Tchar-Dawrichiani, qui contient les aventures de quatre derwiches. Si Gilak n'est pas un nom projet, c'est certainement un ethnique, indiquant que ce personnage était du Gilan, puisqu'on sait que les habitants de cette province sont désignés sous le nom de Gilak par les auteurs musulmans; cf. p. 638, n. 4.

[2]) L'authenticité de ces renseignements est constatée par Wakhoucht, qui les a admis dans sa Description de la Gé. p. 43, 45. Les faits eux-mêmes sont répétés dans l'ouvrage à moitié romanesque: Ист. Грузинская о юношѣ кн. Амилахоровѣ, S.-Pét. 1779, p. 27. Ce qui est certain, c'est que le titre

le roi furent pris le lendemain au matin. Giorgi ayant ensuite livré bataille à l'atabek, du côté du lac Phanawar, fut vaincu et fait prisonnier.

L'atabek étant mort en janvier 1456—144, son fils Baadour lui succéda. Voyant la captivité de Giorgi, Bagrat, *roi d'Iméreth*, alla s'emparer du Karthli, au mois de février, et les Cakhes, pour ne pas se soumettre à lui, engagèrent David [1]) à se déclarer indépendant. Cependant Baadour, craignant que Bagrat, une fois maître du Karthli, ne revendiquât le Samtzkhé, relâcha le roi Giorgi, après avoir obtenu de lui des promesses authentiques pour sa sûreté personnelle. Aidé de Baadour, Giorgi chassa Bagrat du Karthli, força David à s'enfuir chez les Didos, qui refusèrent absolument de le livrer, et reprit le Cakheth. Malgré tous ses efforts pour rétablir l'unité de la Géorgie, le roi ne put y parvenir et mourut en 1469—157: on l'enterra à Mtzkhétha. [2])

76e roi, Bagrat VI, fils de Giorgi VIII, Bagratide (règne . . . . ans). [3]) 459

Le roi Bagrat, fils de Giorgi et frère du roi Alexandré, monta sur le trône en 1454—142. Il était marié à la reine Eléné et avait deux fils, Alexandré et Dawith. Durant le règne du roi des rois Bagrat, les chrétiens jouirent d'un calme profond. Dans ce temps-là le qaen ou roi de Perse était Asan-Beg [4]), souverain puissant des deux empires: le Karthli ne fut en butte à aucune incursion. Depuis le grand Thémour, on ne s'occupait qu'à bâtir, on était en paix. Dans ce temps-là le Karthli ne payait ni kharadj ni impôt; tous les royaumes et contrées de la Géorgie étaient affranchis de l'esclavage

d'Amir-Akhor, chef de l'écurie, sous la forme *amilakhor*, est devenu le nom d'une des plus puissantes familles kartles, résidant principalemrnt à Gori et dans les environs. Le Code de Wakhtang, VIIe partie du Code géorgien, § 35, met les Amilakhors immédiatement après les éristhaws de l'Aragwi et du Ksan, et avant les Orbélians, au 3e rang des principaux didébouls.

[1]) C'est le fondateur de la seconde dynastie du Cakheth, duquel l'origine n'est nullement connue. Les Cakhes, au dire de Wakhoucht, p. 182, le disant fils d'un roi de Karthli Alexandré, fils de David, personnages qu'on ne trouve pas dans l'histoire; mais suivant lui, il eut pour père Dimitri, fils du roi Alexandré, notre Dimitri III; v. sup. p. 457: cependant l'Annaliste n'attribue à ce prince qu'un fils nommé Costantiné. Je ne me crois pas assez renseigné pour résoudre la question.

[2]) Ce Supplément est un précis, et non une traduction du texte de Wakhoucht.

[3]) Ici commence, dans mon manuscrit, une Chronique anonyme, qui doit être d'une autre main que la précédente et un ouvrage à part, car on lit en tête: »Au nom de Dieu. Commençons maintenant l'histoire du règne des Bagratides.« Les rubriques manquent, ainsi que les années chrétiennes, correspondant à celles du cycle, que j'ai suppléées.

[4]) Ouzoun-Hasan, après s'être défait de son oncle Hasan et avoir chassé d'Amid son frère Djihangir, était alors le chef de la dynastie du Mouton-Blanc, quoiqu'il n'en ait pris le titre qu'en 1467. Il n'était pas non plus, à la date mentionnée par notre Annaliste, souverain de l'E. et de l'O., ce qui n'eut lieu qu'après la mort de Djahan-Chah, dans l'année que je viens d'indiquer.

des Turks. Le roi Bagrat était puissant et fameux; il possédait le Karthli et le Somkhet; les patéachkh de Loré, du Cakheth, du Chirwan et du Samtzkhé, lui obéissaient; il était maître de l'Imérеth, de l'Odich, du Gouria, de l'Aphkhazeth, du Souaneth, du Djikheth, et des montagnards du Caucase.

Cependant le dadian et le gouriel, s'étant révoltés, entraînèrent l'Odich et l'Aphkhazeth, et, réunis ensemble, refusèrent de servir le roi Bagrat. Celui-ci, irrité, rassembla ses troupes et vint sur la Tzkhénis-Tsqal. Les princes, qui étaient de l'autre côté de cette rivière, se formèrent en bataille. Par le bon plaisir de Dieu, le dadian et ceux de l'Odich mirent en déroute, taillèrent en pièces, firent prisonniers, exterminèrent les Karthles, les poursuivirent, entrèrent dans leur pays, brûlèrent et ruinèrent les citadelles et lieux fortifiés, et revinrent victorieux, emmenant leurs captifs et otages. Réduit au désespoir, le roi était au-delà des monts Likh, en compagnie des Karthles. [1])

En 1456—144, Ouzoun-Hasan vint dans le Somkheth, où il bloqua les Barathians, en se tenant au bas d'Orbeth. Ceux-ci firent très bonne contenance et se défendirent si bien, que, sans leur rien faire, les ennemis allèrent prendre Tiflis[2]). Le qaen, en personne, campa à Moukhran, et couvrit de ses troupes le Karthli, qui fut entièrement dévasté. Ayant alors mandé les Barathians, il leur pardonna, les accueillit avec faveur et les gorgea de ses grâces, après quoi il leva son camp et partit, non sans les combler de présents.

Quand il se fut écoulé une année, en 1462 — 150, Ouzoun-Qaen alla dans le Samtzkhé, pour secourir Qouarqouaré, et livra bataille à Bagrat, roi d'Imérеth, à Tchikhor. L'atabek fut vainqueur. [3])

En 1463 — 151, Gilak . . . . le roi des Karthles, à Thauriz, et Thémour ravagea . . . . [4])

En 1465 — 153, Qouarqouaré fit prisonnier le roi Bagrat [5]), d'Imérеth, et le retint dans une forteresse.

En 1475 — 163, l'atabek Baadour mourut, au mois d'octobre, âgé de 21 ans; c'était l'année 6982. [6])

---

[1]) Il me semble que cette malheureuse expédition est celle que Wakhoucht, dans le Supplément ci-dessus, attribue au roi Giorgi: elle aurait donc eu lieu en 1462.

[2]) V. le Supplément ci-dessus, en 1463.

[3]) Dans les Dates, a. 1462, la bataille de Tchikhor a lieu entre Bagrat, roi d'Imérеth, et un Giorgi, roi de Karthli: dans la Chron. gé., même année, le combat se livre entre l'atabek Qouarqouaré, assisté d'Ouzoun-Hasan, et le roi (?) qui est vaincu.

[4]) La phrase est incomplète, et le nom de Thawrij ou Darwich (p. 686, n. 1) se change en Thawrez, forme géorgienne du nom de Tauriz: en lisant თავრეზის გილაქა, on pourrait traduire: «Gilak de Thauriz et Thimour ravagea . . .»

[5]) Le roi Giorgi, v. le Supplément ci-dessus.

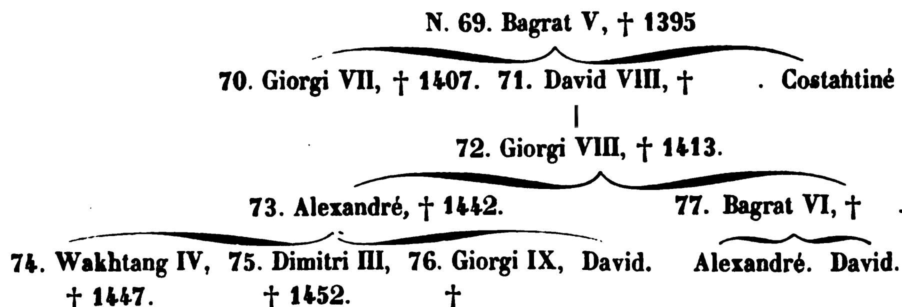
[6]) Les Dates rapportent le même fait sous cette année chrétienne et du cycle pascal; la Chron. gé., en 1478—166 et 6992; mais comme ici les dates chrétiennes et celle du monde ne s'accordent point avec le chiffre donné par la Chronique, il paraît plus juste de s'en tenir à celle du manuscrit des Annales,

d'accord avec Wakhoucht. En effet l'an 1475 ne diffère que d'un an avec 6982, et reporte la naissance de J.-C. à l'an 5507, au lieu de 5508.

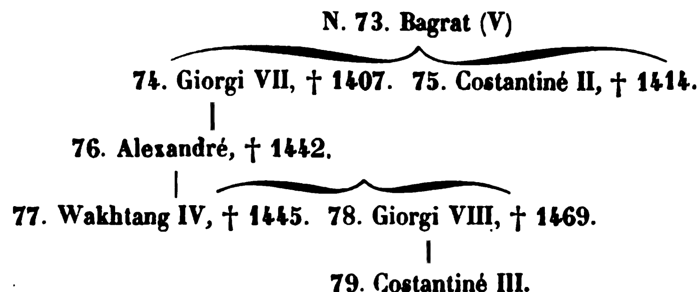
Quant à la mort du soi-disant roi Bagrat VI, il n'en est fait, comme on le voit, aucune mention.

Voici maintenant le tableau des différences entre l'Annaliste et Wakhoucht, relativement aux successions royales, depuis Bagrat V.

L'Annaliste :



Wakhoucht:



Sans doute l'on ignore sur quels matériaux a travaillé Wakhoucht, et s'il n'a pas systématiquement altéré ceux dont il se servait; mais aussi le texte des Annales est rempli de telles obscurités et contradictions, la plupart indiquées en leur lieu, qu'on ne sait comment suivre le fil des événements à travers ce cahos. En conséquence, après avoir fidèlement traduit ce texte et essayé de le critiquer, je m'en tiendrai désormais à la série des règnes indiquée par Wakhoucht, depuis Bagrat V, et faisant disparaître les numéros 72, 75, 76, 77 des Annales, remplaçant David VIII par Costantiné, qui sera le IIe du nom, je compterai pour le 75e roi Costantiné III, fils de Giorgi VIII, le premier souverain qui ait régné sur le Karthli après le démembrement. Le seul écart que je me permets est de numéroter d'après un système différent et les règnes et les rois homonymes, différence dont les raisons sont connues en détail.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE, OU DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

TABLE DES MATIÈRES.



